XXVIe CONGRÈS PRÉHISTORIQUE DE FRANCE

AVIGNON
21-25 SEPTEMBRE 2004

UN SIÈCLE DE CONSTRUCTION DU DISCOURS SCIENTIFIQUE EN PRÉHISTOIRE

VOLUME I



Publié par la Société préhistorique française à l'occasion de son centenaire
avec le concours du ministère de la Culture et de la Communication

Sommaire

VOLUME I
« Des idées d'hier... »(*)

AVANT-PROPOS 9
EMMANUELLE THAUVIN-BOULESTIN et JACQUES ÉVIN

Introduction

Le 26e congrès préhistorique dans le cadre de la commémoration du centenaire de la Société préhistorique française 13
JACQUES ÉVIN et JACQUES BUISSON-CATIL

Un siècle de **Bulletin de la Société préhistorique française** *(1904-2004) : déambulation bibliographique au cœur d'une société, savante et centenaire* 27
PHILIPPE SOULIER

I
Des hommes et des institutions

Le docteur Paul Raymond (1859-1944), initiateur de la « Société préhistorique de France » 129
GUILLAUME BOCCACCIO

Hippolyte Müller (1865-1933) : pionnier oublié de l'ethnopréhistoire 139
GILLES MONIN, ALEXANDRE MORIN et CHRISTOPHE GRIGGO

André Glory, un préhistorien méconnu 157
BRIGITTE et GILLES DELLUC

L'art paléolithique est-il un art pompier ? Ou le triomphe de l'abbé Breuil 167
ROMAIN PIGEAUD

L'apport méthodologique des fouilles de Hallam L. Movius à l'abri Pataud (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne) 185
LAURENT CHIOTTI et ROLAND NESPOULET

André Leroi-Gourhan et l'art paléolithique 197
BRIGITTE et GILLES DELLUC

Église et Préhistoire lors de la naissance de la SPF 205
GILLES GAUCHER

Préhistoire des Pyrénées-Orientales : l'œuvre des sociétés savantes et des associations d'archéologie 211
MICHEL MARTZLUFF et CYR DESCAMPS

L'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse et la Préhistoire jusqu'au début du XXe siècle 225
ANNE-CATHERINE WELTÉ

Le musée de l'Homme et la Préhistoire : à propos du centenaire de la Société préhistorique française 237
JEAN-PIERRE MOHEN

Un siècle d'étude des vestiges fauniques dans les publications de la Société préhistorique française 241
LAURE FONTANA et ANNE BRIDAULT

L'impact de la Préhistoire Française 251
OFER BAR-YOSEF

Influences de la recherche préhistorique en France sur celle de la Hongrie 259
ZSOLT MESTER

L'influence de l'archéologie préhistorique française au Brésil : l'exemple des sambaquis 267
MARIA JACQUELINE RODET

II

Des concepts aux cultures : la Préhistoire se construit

Évolution du discours en Préhistoire paléolithique 277
MARCEL OTTE

Préhistoire et romantisme. Le mythe des classifications typologiques et culturelles 283
JEAN ZAMMIT

Approche épistémologique de la notion de transition dans la Préhistoire française à la fin du XIXe siècle 293
VIRGINIE GUILLOMET-MALMASSARI

Quels paradigmes pour la Préhistoire ? Un historique 301
ALAIN GALLAY

Le paysage dans les représentationsde la Préhistoire 313
MARIE-FRANÇOISE DIOT et JEAN-GEORGES MARCILLAUD

Comparatisme ethnographique et comparatisme phénoménologique en archéologie interprétative. L'exemple des pierres dressées depuis 1904 323
RAPHAËL ROUSSELEAU

Vision naturaliste des cultures paléolithiques : une tradition française 329
PIERRE-YVES DEMARS

De Rosny à RRRrrrr ! Des années quarante à nos jours, quelle place pour la Préhistoire en France ? 343
PASCAL SEMONSUT

Le Paléolithique armoricain et l'essor de la préhistoire en France 351
JEAN-LAURENT MONNIER et NATHALIE MOLINES

La vision de la transition technoculturelle Paléolithique moyen/Paléolithique supérieur chez les préhistoriens du XXe siècle. La question du Châtelperronien à travers la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne) 259
NELLY CONNET

«Arrêt sur» le Badegoulien. Historique, état de la question et perspectives 367
CATHERINE CRETIN

Chronologie du Magdalénien dans les deux Savoie et le Jura méridional 379
GILBERT PION et LAURENCE-ISALINE STAHL GRETSCH

Le début des études sur le Paléolithique en Catalogne espagnole (1866-1900) 399
NARCÍS SOLER MASFERRER

Histoire des idées sur le Mésolithique 407
JEAN-GEORGES ROZOY

L'évolution de la perception du Mésolithique en France au cours du XXe siècle 421
CHRISTIAN VERJUX

Un siècle de recherches sur le Mésolithique du Nord de la France : bilan et perspectives 431
BÉNÉDICTE SOUFFI, JEAN-PIERRE FAGNART et PAULE COUDRET

Jalons historiographiques : le Néolithique, entre matériel et idéel 441
JEAN GUILAINE

Une lecture historiographique sur la perception du mobilier lithique dans les études sur la fin du Néolithique 449
MARIE-HÉLÈNE DIAS-MEIRINHO

De l'archéologie des peuples à l'archéologie du peuplement. L'apport de la Préhistoire des lacs et des tourbières à la connaissance des sociétés du Néolithique et de l'Âge du Bronze en Europe 461
MAXENCE BAILLY et PIERRE PÉTREQUIN

Le Néolithique final couronnien en Basse-Provence occidentale, de Max Escalon de Fonton au projet collectif de recherche de l'UMR 6636 (1947-2004) 473
OLIVIER LEMERCIER, ÉMILIE BLAISE, JESSIE CAULIEZ, FABIEN CONVERTINI, ANDRÉ D'ANNA, GAËLLE DELAUNAY, GILLES DURRENMATH, ROBIN FURESTIER, CHRISTOPHE GILABERT, NATHALIE LAZARD, XAVIER MARGARIT, MURIEL PELLISSIER, NÖELLE PROVENZANO et STÉPHANE RENAULT

La fin du Néolithique dans le Sud-Est de la France. Concepts techniques, culturels et chronologiques de 1954 à 2004 485
OLIVIER LEMERCIER

Les enceintes du Néolithique final-Chalcolithique en Languedoc occidental. Historique et bilan de 40 ans de recherches 501
JEAN VAQUER

*
* *

Sommaires des volumes II et III 513

Emmanuelle THAUVIN-
BOULESTIN et Jacques ÉVIN

Avant-propos

Du 21 au 25 septembre 2004 s'est tenu à Avignon le congrès du centenaire de la Société préhistorique française. À cette occasion, archéologues, historiens des sciences, professionnels ou amateurs se sont rassemblés pour écouter 135 communications sur le thème de « 100 ans de construction du discours scientifique en Préhistoire ».

Cent sept de ces communications donnèrent lieu dans les mois qui suivirent à des articles. Ce nombre important de contributions explique le choix avant tout technique d'une publication en trois volumes. Ont été ajoutés les textes des conférences prononcées par Jean-Pierre Mohen et Jean Guilaine lors de la séance de clôture de l'année du centenaire, qui s'est tenue au musée de l'Homme en novembre 2004.

Confrontés au problème de l'organisation d'articles à la fois très nombreux et portant sur des sujets très variés, nous avons opté pour une présentation diachronique, différente de celle adoptée lors du congrès, et dont le but est de montrer l'évolution, au cours du siècle passé, des idées, des techniques et des concepts qui ont bâti la science préhistorique, depuis les débuts de la SPF jusqu'à l'aube du XXIe siècle.

La première partie des actes (divisée en volume I et volume II pour des impératifs techniques) est ainsi intitulée « Des idées d'hier… ». Après un premier article qui rappelle ce que furent la genèse et les manifestations du centenaire de la SPF et le programme du congrès, un long article de Philippe Soulier revient en détail sur l'histoire mouvementée de la SPF à travers sa publication phare, le *Bulletin*. L'histoire de la Préhistoire est ensuite abordée, en premier lieu, à travers l'histoire des hommes et des institutions qui l'ont bâtie. Suivent plusieurs articles sur l'élaboration des concepts et des cultures, puis des diverses techniques scientifiques qui sont la base de notre travail aujourd'hui. La première partie se termine sur la (pré)histoire de quelques sites majeurs.

La deuxième partie (le volume III) se place dans la continuité de cette construction, d'où son titre : « …Aux conceptions d'aujourd'hui ». Les premiers articles proposent des réflexions sur la notion actuelle de Préhistoire, et sur la façon dont les concepts premiers peuvent être revus ou réinterprétés à la lumière des recherches actuelles. Enfin, basés sur des données nouvelles ou des méthodes d'études perfectionnées, les articles suivants présentent les derniers acquis de la recherche archéologique actuelle, s'ouvrant ainsi sur le nouveau siècle et préparant le bicentenaire de la SPF…

Au fil des pages, la recherche archéologique apparaît donc toujours en mouvement. Si le temps des querelles est aujourd'hui heureusement dépassé, la Préhistoire gagne toujours à se remettre en question à la lumière des découvertes qui la font évoluer. Ces articles montrent combien nous devons à ces pionniers qui se sont parfois battus pour imposer des idées ou des techniques nouvelles, mais aussi combien la recherche actuelle est à son tour porteuse de promesses.

Nous tenons enfin à remercier tous ceux qui ont participé à l'élaboration de cet ouvrage, et en particulier Faye Kirchner et Cécile Tardif, du secrétariat de la Société préhistorique française.

Le 26e congrès préhistorique dans le cadre de la commémoration du centenaire de la Société préhistorique française

Jacques ÉVIN
et Jacques BUISSON-CATIL

Résumé

Le thème du 26e congrès préhistorique et les lieux de sa tenue, Avignon et Bonnieux (Vaucluse), ont été choisis pour commémorer au mieux le centenaire de la Société préhistorique française. Ce congrès fut le point fort d'un ensemble de manifestations s'étalant sur toute l'année 2004 dans toute la France. Ce furent plus d'une centaine d'expositions, conférences et colloques, dont les sujets étaient le plus souvent orientés vers l'histoire de la Préhistoire, et certains chercheurs eurent ainsi l'occasion de faire le point de la recherche archéologique actuelle.

Abstract

The subject of the 26th prehistoric congress and the places where it was held, Avignon and Bonnieux (Vaucluse), were chosen in order to better commemorate the 100 years of the foundation of the Société préhistorique française. This congress was the top of many events which took place everywhere in France during the year 2004: about hundred expositions, conferences and colloquiums, focalised mostly on the history of the Prehistory. Some researchers seized this opportunity to take stock of today's research on Prehistory.

POURQUOI UNE COMMÉMORATION DU CENTENAIRE DE LA SPF ?

Il est bien traditionnel, surtout en France, de marquer les anniversaires (50, 100, 200 ou 1 000 ans) de naissance ou de mort d'un personnage célèbre, d'un événement politique majeur, voire de la fondation d'une ville. L'année 2001 fut l'occasion de commémorer une loi : la célèbre loi du 1er juillet 1901, qui avait ouvert la voie à la création des associations. On sait qu'en un siècle ce sont des centaines de milliers d'associations qui ont ainsi vu le jour et les plus anciennes d'entre elles peuvent maintenant fêter leur centenaire. La Société préhistorique française est parmi celles-ci puisqu'elle fut, lors du dépôt de ses statuts en janvier 1904, l'une des premières associations à caractère national.

Bien sûr, en un siècle, les hommes et les motivations qui les réunissent évoluent tant et si bien que rares sont les associations qui ont autant duré, continuellement très actives, et qui ont encore une grande vitalité s'appuyant sur les bases idéologiques de leurs fondateurs. Fort heureusement la SPF réunit ces trois conditions et il était donc logique que le conseil d'administration de cette association envisage de commémorer solennellement son centenaire en 2004.

Cette commémoration pouvait se concevoir dans un cercle relativement restreint, comme le fut le cinquantenaire, marqué seulement par une séance spéciale de l'association dont on évoquera ci-dessous les modalités. Mais il fut tout de suite décidé de lui donner une

ampleur beaucoup plus grande pour plusieurs raisons, qui influencèrent tout à la fois le choix des diverses manifestations prévues, les lieux où elles se sont déroulées et les thèmes qu'elles ont abordés.

En effet, la SPF a beaucoup changé depuis sa fondation (Soulier, ce volume). Elle a participé à l'évolution de l'archéologie préhistorique qui, en un siècle, s'est considérablement développée et s'est très largement fait connaître du grand public. Au début de l'association, ses membres, à une ou deux exceptions près, étaient tous des « amateurs éclairés ». Ils sont désormais en grand nombre des professionnels dans une discipline officiellement reconnue dans le concert des sciences. Toutefois, aujourd'hui, l'archéologie passionne beaucoup de gens qui achètent des revues de vulgarisation et visitent des sites en cours de fouille ou aménagés. Nombre d'entre eux, voulant en savoir plus sur l'actualité de la recherche, adhèrent à la SPF, lisant avec attention le bulletin ou participant aux séances thématiques parfois uniquement pour information.

Bien conscient de cette évolution de l'association, le conseil d'administration de la SPF a voulu en 2001 que la commémoration du centenaire la prenne en compte sous tous ses aspects. Il fut donc décidé que, au cours de multiples manifestations, cette commémoration serait fait tout à la fois un retour sur le passé, par une évocation de l'histoire de l'archéologie française et des hommes qui l'ont construite, mais aussi le point sur l'état actuel de la recherche en archéologie et les perspectives à envisager pour le futur. De plus, le caractère national de la SPF, en contact avec la plupart des archéologues et rendant compte par son bulletin de la recherche dans toutes les régions de France, impliquait qu'il y ait aussi bien des manifestations régionales que des réunions nationales. Privilégier uniquement le côté historique aurait montré une association rétrograde. Mettre seulement en évidence l'état actuel de la recherche, c'était passer à côté de l'occasion de montrer comment ont surgi les idées modernes à partir des intuitions des anciens. Il fallait donc prendre en compte ces deux aspects pour faire connaître la SPF et l'archéologie préhistorique dans toute la richesse de leur histoire centenaire.

DES MANIFESTATIONS DANS TOUTE LA FRANCE

Dès que le principe d'une commémoration du centenaire, sous ces deux aspects, fut décidé par le conseil de la SPF la création d'une commission d'une dizaine de membres (annexe 1) qui se réunit plusieurs fois en 2002 et 2003 pour envisager toutes les actions possibles, constituer une comité de soutien, demander les parrainages officiels, répartir les responsabilités et organiser le secrétariat de l'association. La réalisation de l'affiche du centenaire (en couverture de ce volume) et d'un logo (en première page) fut décidée ; nous les devons à Gilles Tosello. Un dépliant fut édité par le musée de Nemours (fig. 1). Assez rapidement furent obtenus les patronages de la présidence de la République, des ministères de la Culture et de la Communication, de la Jeunesse, de l'Éducation et de la Recherche, ainsi que ceux du CNRS et de la Direction des musées de France.

Il fut finalement décidé que la commémoration s'étalerait sur toute l'année 2004 et que cinq types de manifestations ou publications la marqueraient :
- des manifestations locales dans beaucoup de villes de France, tout au long de l'année, mais plus particulièrement au cours de la saison touristique : expositions temporaires, colloques ou conférences à dominante de rétrospective historique ;
- quelques séances spéciales de la SPF dans plusieurs régions ;
- un congrès national dont le thème tiendrait compte tant de l'aspect historique que du bilan actuel de la recherche en archéologie ;
- une séance solennelle de clôture à Paris en fin d'année ;
- un effort particulier pour la publication des actes du congrès.

Pour être exhaustif, il faut tout de même préciser que certains projets comme une séance inaugurale,

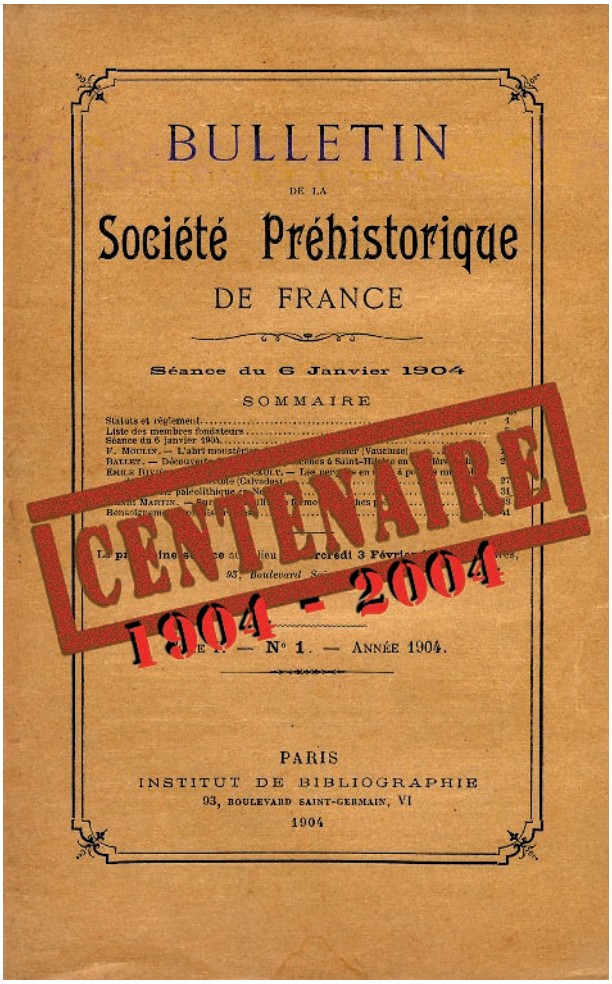


Fig. 1 – Le dépliant sur le centenaire de la SPF, édité par le musée de Nemours.
Fig. 1 – *The leaflet on the centenary of the SPF published by the museum of Nemours.*

l'édition d'un timbre, la réalisation d'un bulletin spécial de la SPF furent envisagés mais ne purent être menés à bien.

Un dossier de presse fut réalisé par Faye Kirchner et Cécile Tardif, du secrétariat de la SPF, où dans de brefs articles furent retracées l'histoire de l'association et son activité passée et actuelle au service de l'archéologie. Il donnait la liste de toutes les manifestations et fut largement diffusé auprès des organismes de presse.

Afin de la faire connaître dans toute la France, dès 2002, cette commémoration du centenaire de la SPF fut annoncée à tous les musées archéologiques contenant au moins une section de Préhistoire et à toutes les associations locales d'archéologie. La SPF leur proposa sa collaboration s'ils désiraient organiser au cours de l'année 2004 une exposition temporaire, une excursion sur un site prestigieux, un colloque de quelques jours ou simplement une conférence sur le thème « un siècle de Préhistoire ». Elle mit à leur disposition ses archives ou leur proposa de trouver des conférenciers. Deux cent musées et associations furent contactés et un très grand nombre approuva l'idée et fit connaître rapidement ses intentions. Le *Bulletin* de la SPF pu faire paraître dans ses premiers numéros de l'année 2004 une liste de 77 manifestations réparties dans toute la France (fig. 2).

Quarante-cinq expositions furent ainsi annoncées dans des musées, montrant soit l'histoire d'un ou plusieurs sites, soit la vie d'un préhistorien, soit encore un aspect particulier de la Préhistoire. À cela on peut ajouter 15 présentations de fouilles anciennes ou en cours et animations à destination des adultes ou des enfants. Toujours sur ces mêmes thèmes, une quinzaine de colloques de plusieurs jours, de réunions d'une journée ou encore d'une conférence, fut aussi programmée, ainsi que trois banquets ou repas « préhistoriques ».

Parmi ces réunions, il convient de citer, comme les plus importantes, celles qui furent considérées comme méritant le parrainage de la SPF : Le Puy *(1904-2004 un siècle de Pré- et Protohistoire dans le Massif central)*, Lyon *(100 ans de Préhistoire autour de Lyon)*, Besançon *(La perception du temps en Préhistoire)* et Amiens *(Les débuts du Mésolithique dans le Nord de la France)*, les trois dernières ont ou vont faire l'objet de publications (Évin et Philippe, 2005 ; Évin *et al.*, 2005 ; Fagnart, à paraître).



Fig. 2 – La carte des manifestations du centenaire en France.
Fig. 2 – *The map showing the events in relation with the centenary in France.*

Tout au long de l'année, ces multiples expositions et réunions contribuèrent à bien faire connaître les richesses de l'histoire de la Préhistoire française.

LE CHOIX DU THÈME ET DES LIEUX DU CONGRÈS DU CENTENAIRE

Depuis sa fondation, l'une des activités principales de la Société préhistorique française fut d'organiser, en moyenne tous les 4 ans, un congrès national. Le 25e s'est tenu à Nanterre en 2000. Le but de ces congrès a été de réunir, à chaque fois dans une ville différente, l'ensemble des préhistoriens, professionnels et amateurs, et de dresser un bilan de la recherche archéologique en privilégiant, autant que faire se pouvait, celle de la région d'accueil.

Ainsi, suivant le même rythme quadriennal, c'est la 26e session qui se trouvait être le « congrès du centenaire ». Il fut décidé que ce serait la manifestation centrale de la commémoration des 100 ans de la SPF. Du fait de ce retour sur le passé, une thématique portant uniquement sur l'histoire de la Préhistoire fut dans un premier temps envisagée.

Toutefois, au fil des temps, le déroulement des congrès de la SPF s'est rapproché de celui des grands congrès internationaux, comme l'UISPP par exemple, dans lesquels le thème est souvent très ouvert et où les intervenants sont incités à faire état de leurs découvertes les plus récentes. Il fallait donc choisir une formulation du titre du congrès du centenaire qui suscite à la fois la participation d'historiens de l'archéologie et celle d'archéologues très engagés dans les recherches les plus avancées, ceci pour toutes les périodes de la Préhistoire.

L'appel à communication fut donc fait autour du thème *« Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire »*. On appelait donc des contributions pouvant « proposer des regards rétrospectifs, dresser des bilans thématiques ou régionaux ou ouvrir des perspectives ». Pouvaient donc être évoqués les grands courants de pensée, passés et/ou présents, les confrontations entre les anciennes et les nouvelles méthodes d'investigation ou encore de nouvelles interprétations de données anciennes. Ainsi fut lancé à la fin de 2003 le 26e congrès préhistorique qui, après un siècle d'activité de la Société préhistorique française, allait permettre d'examiner les évolutions méthodologiques et conceptuelles en archéologie préhistorique.

Ce n'est généralement pas le conseil d'administration de la SPF qui prépare ces congrès. Le plus souvent, une ou plusieurs personnes se proposent pour organiser le congrès et c'est le conseil d'administration qui, après examen du lieu et de l'équipe organisatrice, délègue cette responsabilité. Effectivement, à la fin de l'année 2000, quelques chercheurs de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, réunis pour leur travaux communs au musée Calvet d'Avignon, décidèrent de se proposer pour organiser le congrès du centenaire dans cette ville, chef-lieu du département où, à la grotte de la Croupatière (ou grotte Saint-Gervais) à Bonnieux, fut conçu à la fin de l'été 1903 le projet de fonder une association nationale qui sera plus tard la SPF. En acceptant que son prochain congrès se tienne à Avignon, la SPF se trouvait engagée à revenir dans des lieux où elle s'était déjà réunie en 1931 pour son premier congrès d'après la Grande Guerre. C'est en effet à Nîmes et Avignon que se réunit le 10e congrès préhistorique de France, qui permit aux congressistes de visiter plusieurs sites du Vaucluse dont, en particulier la grotte de la Croupatière.

L'un d'entre nous (J.B.C.) vint donc en 2001 présenter un projet de congrès à Avignon pour 2004, en soulignant que la cité papale, au riche passé historique, avait un important rayonnement culturel, qu'elle était facilement accessible et qu'elle avait une capacité d'accueil répondant tout à fait aux exigences d'un congrès national. La SPF accepta ce projet.

L'ORGANISATION DU CONGRÈS

Les comités, équipes et associations d'Aix-en-Provence

Dès l'accord de la SPF et du service régional de l'Archéologie (dirigé par Xavier Delestre), un comité d'organisation du congrès se constitua, comprenant d'une part des personnes fortement impliquées depuis de nombreuses années dans la recherche préhistorique régionale (Provence-Alpes-Côte d'Azur) et, d'autre part, trois délégués du comité SPF d'organisation de commémoration du centenaire (annexe 2).

Les deux premières tâches de ce comité d'organisation du congrès furent de trouver des appuis officiels et une association portant le projet. L'Association pour le développement de l'archéologie en Provence-Alpes-Côte d'Azur (ADAPACA), présidée par Gérard Sauzade, fut retenue et une convention fut passée avec la SPF.

L'ADAPACA, riche de son expérience dans l'organisation de manifestations et colloques internationaux, se trouvait donc tout à fait apte à faire la promotion de la manifestation, à collecter des subventions et à solliciter les soutiens. Elle les obtint rapidement de la direction régionale des Affaires culturelles de la région PACA, du département du Vaucluse et des municipalités d'Avignon et de Bonnieux.

Au cours des années 2002 à 2004, c'est une équipe restreinte, Jacques Buisson-Catil, Armelle Guilcher et Mireille Pagni, du service régional de l'Archéologie Provence-Alpes-Côte d'Azur et de l'ADAPACA, qui, à Aix-en-Provence, assuma toutes les tâches matérielles et pratiques d'organisation : la conception, l'impression et l'envoi des dossiers de presse, des circulaires et des programmes, l'édition de l'ouvrage sur *L'archéologie préhistorique en Vaucluse* (fig. 3), la gravure d'un CD ROM sur la Préhistoire en PACA (illustration de 50 sites préhistoriques provençaux et visite virtuelle de la grotte Cosquer (fig. 4), une grande affiche pour l'entrée des locaux du congrès (fig. 5) et, bien sûr, la mise au point des excursions en Vaucluse et des manifestations à Avignon.

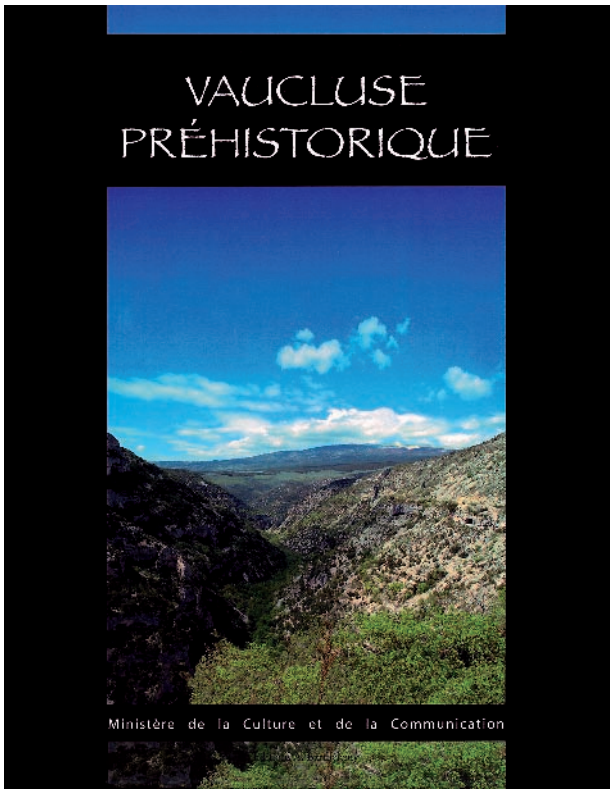


Fig. 3 – Le livre sur l'archéologie en Vaucluse.
Fig. 3 – *The book on archaeology in Vaucluse.*

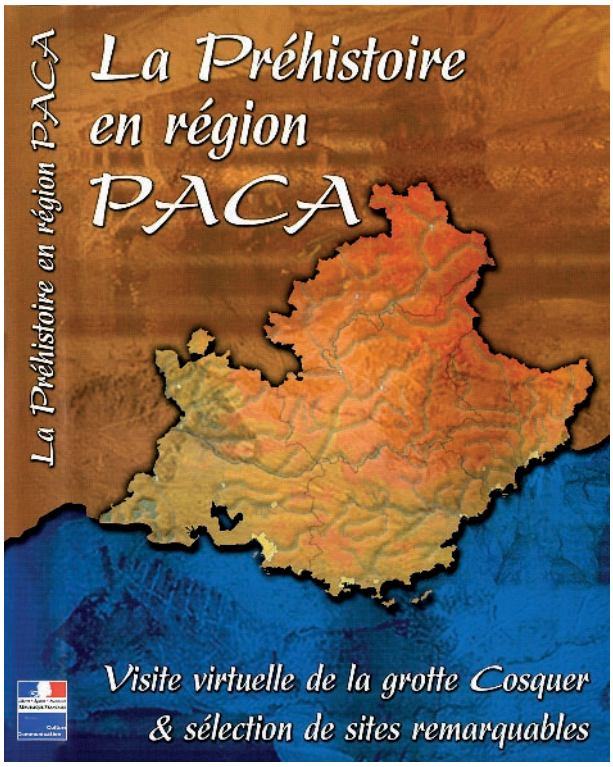


Fig. 4 – Le CDROM sur l'archéologie en PACA. Pixel.Prod et D2 Design.
Fig. 4 – *The CD-ROM on archaeology in Provence-Alpes-Côte d'Azur. Pixel.Prod and D2 Design.*

Le comité d'honneur

En accord avec la SPF, il fut décidé que le comité d'honneur, hors préhistoriens du Collège de France et le président du congrès précédent, serait limité à des personnalités politiques locales ou à des scientifiques ayant longuement travaillé dans la région. Toutes celles qui furent sollicitées acceptèrent (annexe 3) et contribuèrent ainsi à la promotion du congrès.

Le conseil et le comité scientifique

Une fois les tâches d'organisation prises en charge par l'équipe d'Aix-en-Provence, il fallait qu'une autre équipe fasse en sorte que le congrès attire le maximum de chercheurs, professionnels ou amateurs pour, suivant le désir de la SPF évoqué ci-dessus, traiter tout aussi bien de l'histoire de la Préhistoire que de l'actualité de la recherche.

Pendant les trois années de préparation s'est réuni un comité scientifique de cinq personnes : trois chercheurs de la région, spécialistes des grandes périodes de la Préhistoire : Pierre-Jean Texier (Paléolithique), Didier Binder (Néolithique) et Joël Vital (Âge du Bronze), et trois membres du comité du centenaire de la SPF (Jacques Évin, Jean-Pierre Fagnart et Gilbert Pion). Les réunions se tinrent soit à la Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme (MMSH) à Aix-en-Provence, soit au Centre d'étude Préhistoire, Antiquité, Moyen-Âge (CEPAM) à Sophia-Antipolis-Valbonne, soit au Centre d'archéologie préhistorique de Valence (CAP), lieux de rattachement des différents chercheurs. C'est ce comité qui précisa les orientations scientifiques du congrès, en rédigeant l'appel à communication, qui collecta et examina les propositions de communication et qui fixa la programmation des séances par thèmes.

En accord avec la SPF, il constitua un conseil scientifique d'une cinquantaine de membres (annexe 4). Ceux-ci furent choisis parmi des chercheurs de neuf disciplines différentes, à raison de trois ou quatre spécialistes français appartenant à diverses institutions (universités, CNRS, INRAP, Culture) et d'un spécialiste étranger. Ce conseil devait initialement se prononcer sur les résumés de communication proposés mais, pour des raisons de calendrier, ce rôle fut abandonné et il fut demandé à la plupart de ses membres de constituer le comité de lecture de la publication du congrès.

LE DÉROULEMENT DU CONGRÈS

À partir de plusieurs fichiers d'adresses, des milliers d'appels à communication furent envoyés en France et à l'étranger. Ce sont quelque 160 propositions qui sont parvenues au secrétariat du congrès au cours du printemps et de l'été 2004. Le très grand nombre de résumés reçu montra l'intérêt que suscitait le thème à la fois historique et actualiste du congrès. On nota que les auteurs professionnels venaient d'institutions très diverses

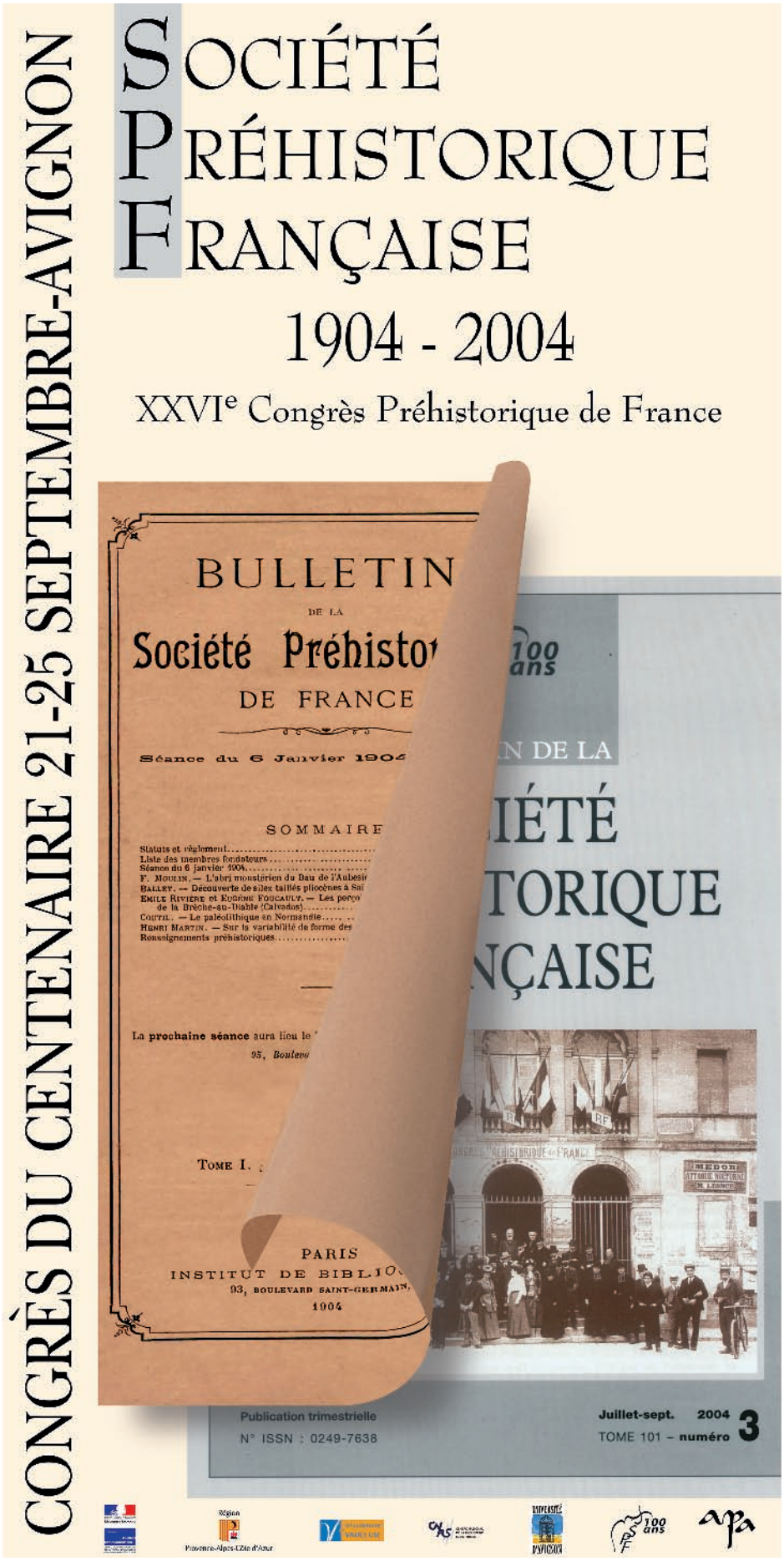


Fig. 5 – La grande affiche de l'entrée du congrès.
Fig. 5 – *The large poster welcoming the delegates.*

(universités, CNRS, SRA Culture, INRAP, collectivités, musées…) et qu'il y avait beaucoup d'amateurs, exhaussant ainsi le vœu de la SPF et des organisateurs qui souhaitaient une très large ouverture du congrès.

Le conseil scientifique examina tous les résumés et n'eut à éliminer qu'une dizaine de propositions notoirement hors sujet pour établir le programme définitif du congrès.

Ouvert par les allocutions d'accueil des personnalités locales et du président de la SPF (Jean-Pierre Fagnart), le congrès se déroula durant toute la semaine dans les locaux de l'université d'Avignon et des pays de Vaucluse, où une grande affiche illustrait la manifestation (fig. 5) Ces locaux bien adaptés à un congrès de grande dimension permirent à la fois des discussions en séance et les classiques rencontres en salle des pas perdus. Celles-ci se prolongèrent dans les réceptions de l'Hôtel de département pour l'accueil officiel par le président du conseil général du Vaucluse, dans celle du musée Calvet pour l'inauguration de l'exposition sur « Les stèles anthropomorphes et les bronze préhistoriques du musée Calvet » et, lors d'une soirée prolongée, sur un bateau naviguant sur le Rhône.

Les communications furent présentées en trois journées (annexe 5). Tout d'abord une journée de conférences où huit chercheurs spécialistes de diverses disciplines furent invités à faire chacun un exposé de synthèse. Puis, en deux autres journées, 117 communications furent données en trois séances parallèles (Historiographie, Paléolithique, Mésolithique-Néolithique-Bronze). De plus, 27 autres communications furent présentées par affiches sur des panneaux (posters).

Les participants au congrès, quelque 400 inscrits, provenaient de toute la France et de quelques pays étrangers. Ce total de participants et de communicants correspond à celui des principaux congrès préhistoriques.

Pendant une journée, au milieu de la semaine du congrès, environ la moitié des congressistes participa à deux excursions :

- l'une conduisit 150 personnes aux sites Paléolithique moyen de la Combette à Bonnieux (visite commentée par Pierre-Jean Texier) et du Bau de l'Aubesier à Monieux (visite commentée par Serge Lebel) ;
- l'autre emmena 80 personnes hors du département de Vaucluse, à Quinson (Alpes-de-Haute-Provence), pour une visite du musée de Préhistoire des gorges du Verdon que présenta son directeur, Jean Gagnepain.

Un point culminant de la commémoration du centenaire de la SPF eut lieu le dernier jour du congrès. En effet, ce samedi matin, un car déposa une cinquantaine de personnes, dont plusieurs membres du conseil d'administration de la SPF, devant la mairie de Bonnieux. Le maire, Roger Fénelon, nous accueillit, puis Philippe Soulier évoqua l'équipe de préhistoriens qui se réunissait ici en 1903, évocation faite en présence d'Edmond Moirenc, descendant du propriétaire de la maison où furent probablement discutés les buts de la Société préhistorique de France. Un petit trajet en car puis à pied à travers bois permit ensuite à tous de se retrouver, bien serrés, dans la petite grotte, ou plutôt la petite fissure entre deux roches, de la Croupatière. Là fut dévoilée une plaque (fig. 6) rappelant qu'ici fut décidée, il y a un siècle, la fondation de la SPF.

Ainsi se termina, après trois journées entières de communications et deux journées d'excursion, le congrès du centenaire. Il fit l'objet d'une large couverture médiatique régionale tant de la part de la presse écrite que de la presse audiovisuelle. Ce fut aussi l'occasion de la publication du livre *Vaucluse préhistorique*. Cet ouvrage, remis à chacun des participants au congrès du centenaire, a été adressé aux bibliothèques universitaires tant en France et qu'à l'étranger. Pour le plus large public, en particulier les scolaires, le CD-ROM traitant des principaux sites préhistoriques de Provence-Alpes-Côte d'Azur et permettant une visite virtuelle de la grotte Cosquer fut largement distribué, entre autres, aux participants au congrès.

Ce congrès du centenaire, par la variété de ses communications et des participants, a atteint les buts que s'était fixés la SPF pour commémorer son centenaire. Il se plaça bien au centre de toutes les manifestations faites en France et montra pour la région PACA l'étroite collaboration entre le service régional de l'Archéologie, qui supporta l'essentiel de l'organisation du congrès, et les grands laboratoires de recherche régionaux : l'unité mixte de recherche (UMR) 6636 du CNRS (ESEP : étude des sociétés et de l'environnement préhistorique) et l'UMR 6130 (CEPAM : centre d'étude Préhistoire, Antiquité Moyen-Âge).

LA SÉANCE DE CLÔTURE AU MUSÉE DE L'HOMME

Lors du cinquantenaire de la SPF, la commémoration de l'événement avait été limitée à l'organisation



Fig. 6 – La plaque commémorative posée dans la grotte de Bonnieux (photo C. Verjux)
Fig. 6 – *The commemorative plaque fixed in the Bonnieux cave (photo C. Verjux).*

d'une grande séance publique (le 17 novembre 1954) au cours de laquelle un des meilleurs spécialistes de chaque période préhistorique avait fait le point sur les connaissances acquises. Ces discours, ainsi que ceux introductifs d'Henri Breuil et Guy Gaudron, ont été enregistrés à l'intention, était-il précisé, de ceux qui seraient les témoins du centenaire. Le comité d'organisation de celui-ci a voulu répondre au vœu des illustres prédécesseurs et donc faire réentendre 50 ans plus tard leur voix par le transfert sur un disque accessible aux lecteurs actuels ; il a surtout voulu que cela soit fait dans une séance publique à Paris au cours de laquelle d'autres voix, celles de spécialistes actuels, pourraient faire écho. Une journée de conférences fut donc organisée au musée de l'Homme, le 27 novembre 2004. Le matin, ce sont deux présidents d'honneur de la SPF (Jean-Pierre Mohen et Henry de Lumley) qui évoquèrent les rapports entre la SPF et les grandes institutions françaises telles que le musée de l'Homme, le Muséum d'histoire naturelle et l'Institut de paléontologie humaine. L'après-midi, qui clôturait ainsi toutes les manifestations du centenaire, ne pouvait trouver meilleurs orateurs que les professeurs des trois chaires du Collège de France les plus proches de la Préhistoire. Ils firent, chacun dans leur domaine, une synthèse de leurs idées : Yves Coppens sur les phylums des préhumains, Jean Guilaine sur le matériel et l'idéel au Néolithique et Édouard Bard sur la paléoclimatologie (annexe 6).

Ainsi, dans les mêmes lieux, par deux fois à 50 ans d'intervalle, l'anniversaire de la fondation de la SPF fut l'occasion de montrer combien sont en continuel progrès les sciences préhistoriques

CONCLUSION

Du printemps à l'automne 2004 se sont produites dans toute la France de multiples manifestations dont le congrès du Centenaire a été l'événement principal. Suivant le propos que s'était fixé le conseil de la SPF, elles ont montré aussi bien au grand public qu'au cercle plus restreint des professionnels un siècle de progrès en sciences préhistoriques. Les sujets traités dans toutes les expositions, conférences, communications, etc., ont été soit résolument tournés vers le passé, soit très au fait des données de terrain ou des idées les plus récentes. Ainsi a pu être mis en évidence combien a été déterminant l'apport des générations de préhistoriens qui se sont succédé avant et depuis la fondation de la SPF. En effet, si certaines idées paraissent de nos jours des évidences, il a fallu pour cela une longue suite d'observations, de réflexions et de discussions. À l'inverse, on découvre parfois dans les écrits de tel « grand ancien » que telle idée supposée nouvelle au XXIe siècle avait été déjà pressentie, voire précisément explicitée au cours du XIXe ou du XXe siècle. Tel est finalement l'intérêt de revenir sur le passé à l'occasion d'une commémoration d'anniversaire. Il faut espérer que cette rétrospective sur « Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire » à l'occasion du centenaire de la Société préhistorique française aura servi à montrer la vitalité de notre association et surtout comment les quelque 100 000 archéologues amateurs ou professionnels qui en un siècle ont adhéré à la SPF ont servi la cause de la recherche, but essentiel de ses fondateurs le 6 janvier 1904. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BUISSON-CATIL J. *et al.* dir. (2004) – *Vaucluse préhistorique. Le territoire, les hommes, les cultures et les sites*, ministère de la Culture et de la Communication et éd. A. Barthélémy, Avignon, 320 pages.

ÉVIN J., CAMPY M., RICHARD H. dir. (2005) – *La perception du temps en Préhistoire, Actes du 129e congrès du CTHS, Besançon, 19-24 avril 2004*, Bulletin de la Société préhistorique française, t. 102, n° 4, p. 701-836.

ÉVIN J., PHILIPPE M. dir. (2005) – *150 ans de Préhistoire autour de Lyon*, Cahiers scientifiques du centre de conservation et d'étude des collections du Muséum de Lyon, hors série n° 3, 142 p.

FAGNART J.-P. dir. (à paraître) – *Les débuts du Mésolithique dans le Nord de la France*, collection Travaux, Société préhistorique française.

SOULIER P. (ce volume) – *Un siècle de* Bulletin de la Société préhistorique française *(1904-2004) : déambulation bibliographique au cœur d'une société, savante et centenaire*, p. 27-126.

Jacques ÉVIN
Responsable du comité d'organisation
du centenaire
Président du 26e congrès préhistorique de France
381, avenue J. Guillon, 01700 Miribel
jacques.evin@wanadoo.fr

Jacques BUISSON-CATIL
Coordinateur de l'organisation du congrès
du centenaire
Service régional de l'Archéologie
Poitou-Charentes
jacques.buisson-catil@culture.gouv.fr

ANNEXES

ANNEXE 1 : LE COMITÉ SPF D'ORGANISATION DU CENTENAIRE

Didier BINDER, Jean-Claude-BLANCHET, André CHOLLET, François DJINDJIAN, Véronique DUJARDIN, Jacques ÉVIN, Jean-Pierre FAGNART, Gilles GAUCHER, Jacques JAUBERT, Jean LECLERC, Daniel MORDANT, Jean-François PININGRE, Gilbert PION, François POPLIN, Emmanuelle THAUVIN-BOULESTIN, Alain TUFFREAU.

ANNEXE 2 : LE COMITÉ D'ORGANISATION DU CONGRÈS

• **SRA DRAC-PACA (Aix-en-Provence) :** Jacques BUISSON-CATIL, Xavier DELESTRE, Armelle GUILCHER, André MÜLLER, Mireille PAGNI, Gérard SAUZADE.

• **ESEP CNRS (Aix-en-Provence) :** Gilles DURRENMATH, Olivier LEMERCIER, Stéphane RENAULT.

• **CEPAM CNRS (Valbonne) :** Didier BINDER, Raphaële GUILBERT, Vanessa LÉA, Pierre-Jean TEXIER.

• **SPF (Paris) :** Jacques ÉVIN, Jean-Pierre FAGNART, Gilbert PION.

ANNEXE 3 : LE COMITÉ D'HONNEUR DU CONGRÈS

• **Personnalités politiques :** Roger FÉNELON (maire de Bonnieux, conseiller général), Claude HAUT (président du conseil général de Vaucluse), Marie-José ROIG (maire d'Avignon), Michel VAUZELLE (président du conseil régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur), Michel VOLLE (président de l'université d'Avignon).

• **Professeurs du collège de France, membres de la SPF :** Yves COPPENS, Jean GUILAINE.

• **Préhistoriens ayant travaillé en Provence :** Eugène BONIFAY, Henriette CAMPS, Jean COURTIN, Max ESCALON de FONTON, Charles-Henri LAGRAND, Henry de LUMLEY.

ANNEXE 4 : LE CONSEIL SCIENTIFIQUE DU CONGRÈS

• **Paléolithique inférieur et moyen :** Pascal DEPAEPE, Jacques JAUBERT, Marco PERESANI, Pierre-Jean TEXIER, Alain TUFFREAU.

• **Paléolithique supérieur, Épipaléolithique et Mésolithique :** Frédéric BAZILE, Jean-Pierre BRACCO, Marie-Isabelle CATTIN, François DJINDJIAN, Jean-Pierre FAGNART, Gilbert PION.

• **Néolithique :** Hélène BARGE, Didier BINDER Serge CASSEN, Isabella CANEVA, Jean VAQUER, Christian JEUNESSE, Françoise BOSTYN, Catherine PERLÈS, Stéphane RENAULT.

• **Bronze :** Laurent CAROZZA, Claude MORDANT, André MÜLLER, Jean-François PININGRE, Christian STRAHM, Joël VITAL.

• **Archéozoologie :** Anne BRIDAULT, Jean-Philippe BRUGAL, Louis CHAIX, François POPLIN.

• **Art préhistorique :** Emili AURA TORTOSA, Dominique BAFFIER, Jean CLOTTES.

• **Archéologie funéraire :** Jean LECLERC, Gérard SAUZADE, Christopher SCARRE.

• **Archéométrie :** Jacques-Élie BROCHIER, Jacques ÉVIN, José Antonio LOPEZ-SAEZ, Hervé RICHARD, Stéphanie THIÉBAULT.

• **Évolution de la méthodologie :** Ofer BAR-YOSEF, Robert CHENORKIAN, Gilles GAUCHER, Philippe SOULIER, Boris VALENTIN.

ANNEXE 5 : LE PROGRAMME DU CONGRÈS

Programme du 26e congrès préhistorique de France, Avignon-Bonnieux, 20-25 septembre 2004

En septembre 2004, préhistoriens professionnels, étudiants ou amateurs se réuniront à Avignon, dans les locaux de l'université, pour célébrer le centenaire de la Société préhistorique française avant de se rendre le dernier jour à Bonnieux pour la séance de clôture et la cérémonie de pose d'une plaque commémorative à la grotte Saint-Gervais.

Auparavant, les travaux du congrès auront été organisés en une séance plénière consacrée à une série de conférences autour du thème « Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire » et en deux jours de communications regroupées en trois colloques parallèles autour des trois thèmes suivants : Historiographie, Paléolithique et Mésolithique/Néolithique/Âge du Bronze. La durée des communications n'excèdera pas 20 mn et des discussions ponctueront chaque demi-journée. Des posters seront exposés, ils feront l'objet d'une présentation spécifique dans le cadre de chaque colloque.

Deux excursions distinctes interrompront durant une journée les séances : l'une permettra aux congressistes de visiter le Bau de l'Aubesier à Monieux et l'abri de la Combette à Bonnieux ; l'autre les conduira à Quinson, au musée de Préhistoire des gorges du Verdon.

Ce congrès, placé sous le haut patronage du président de la République, du ministre de la Culture et de la Communication, du ministre de l'Éducation nationale, de la directrice des musées de France et de la directrice générale du CNRS, se veut l'événement majeur parmi les très nombreuses manifestations de commémoration organisées durant l'année 2004.

Lundi 20 septembre 2004 :
Accueil (Avignon)

Accueil des congressistes à partir de 16 heures et jusqu'à 18 h 30 dans la salle des thèses de l'université d'Avignon et des pays de Vaucluse, 74 rue Louis Pasteur, 84000 Avignon

Renseignements pratiques : pour les trois journées organisées à Avignon, les personnes qui le souhaitent auront la possibilité de prendre leur déjeuner sur place au restaurant universitaire (voir les organisateurs au jour le jour).

Les personnes inscrites aux excursions se verront proposer le moment venu la possibilité de réserver leur déjeuner. Pour la séance de clôture à Bonnieux, nous proposerons aux congressistes la possibilité de se réunir une dernière fois autour d'un déjeuner.

La première journée de travail débutera à 9 h 30 par des conférences dont la durée a été arrêtée à 30 mn.

Mardi 21 septembre 2004 :
Conférences (Avignon)

Ouverture du congrès et allocutions officielles :

- **Philippe Soulier :** La SPF au cœur de la Préhistoire française.
- **Ofer Bar-Yosef :** Cinquante ans de Préhistoire française : vision d'outre-mer.
- **Jean-Jacques Hublin :** La découverte des hommes fossiles : de la réalité au mythe.
- **Norbert Aujoulat :** D'Altamira à Cussac.
- **Marie-Françoise Diot, Jean-Georges Marcillaud :** Le paysage dans les représentations de la Préhistoire de la fin du XIXe siècle à nos jours.
- **Jacques-Élie Brochier :** De la sédimentologie à la géoarchéologie.
- **François Poplin :** La géométrie du silex, la finesse de l'ivoire : Préhistoire, animal et conquête des formes.
- **Catherine Perlès :** Techniques et échanges.

Au terme de cette journée, les congressistes seront accueillis par le président du conseil général de Vaucluse autour d'un apéritif.

Mercredi 22 septembre 2004 :
Colloques thématiques

HISTORIOGRAPHIE

Le programme est donné sous réserve, l'ordre des communications étant susceptible d'être modifié :

- **Alain Gallay :** Exposé introductif.
- **Guillaume Boccaccio :** Le docteur Paul Raymond, initiateur de la « Société préhistorique de France ».
- **Pierre-Yves Demars :** Vision naturaliste des cultures paléolithiques. Une tradition française.
- **Virginie Guillomet-Malmassari :** La notion de transition dans la Préhistoire du XIXe siècle.
- **Marie-Hélène Dias-Meirinho :** Une approche historiographique sur la perception du mobilier lithique en contexte funéraire : un regard sur le IIIe millénaire.
- **Philippe Roux :** Une vision globale d'une « dynastie » de scientifiques et de leur rôle dans l'histoire de l'archéologie au sens large à partir du fonds Mortillet (*Nachlaß* Mortillet).
- **Fanny Defrance-Jublot :** Une laïcisation de la Préhistoire ? La progressive mise à distance des discours anticléricaux et apologétiques dans les productions des préhistoriens français (1880-1914).
- **Gilles Gaucher :** Église et Préhistoire lors de la naissance de la SPF.
- **Thierry Bismuth :** Jean Bouyssonie : une vie consacrée à la Préhistoire.
- **Brigitte et Gilles Delluc :** André Glory, un prêtre préhistorien.
- **Yves Billaud, André Marguet :** Préhistoire récente et Protohistoire des grands lacs du nord des Alpes : de la « pêche aux antiquités » à l'étude des vestiges littoraux.
- **Jacques Évin :** Les premières séries de datations radiocarbone concernant la Préhistoire française.
- **Hassan Sidi Maamar :** Regards comparatifs et constructions théoriques de l'anthropologie en France depuis le début du XXe siècle.
- **Véronique Laroulandie :** Des listes fauniques aux techniques bouchères : 130 ans d'étude des oiseaux en France.
- **Ingrid Sénépart :** Histoire d'os, de l'inventaire à la synthèse (hommage à Henriette Camps-Fabrer).
- **Laure Fontana, Anne Bridault :** Un siècle d'études des vestiges fauniques dans les publications de la Société préhistorique française.
- **Anne-Catherine Welté :** L'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse et la Préhistoire.
- **Patrick Pion, Jean-Paul Demoule :** S'affranchir de Clio… : la SPF et les Gaulois, 1904-2004.
- **Pascal Semonsut :** Quelle place la littérature, la bande dessinée, la peinture, le cinéma, la télévision, la vulgarisation, la presse et les musées ont-ils accordée à la Préhistoire ?

PALÉOLITHIQUE

Le programme est donné sous réserve, l'ordre des communications étant susceptible d'être modifié :

- **Marcel Otte :** Évolution de la conception du Paléolithique dans les milieux scientifiques (exposé introductif).
- **Jean-Pierre Texier :** Ancienne et nouvelle lecture géologique de sites de référence du Périgord.
- **Vincent Mourre, David Colonge :** Et si l'Acheuléen méridional n'était pas là où on l'attendait ?
- **David Cochard :** Naturel *versus* culturel : le problème de l'origine des petits mammifères dans les sites du Paléolithique inférieur. L'exemple des léporidés de la grotte de Vauffrey.
- **Jean-Michel Geneste, Marie Soressi :** Les faciès moustériens. Épistémologie d'un concept et réflexion sur les méthodes d'analyses des industries lithiques.
- **P. Chalard, J.-P. Faivre, M. Jarry, J. Jaubert, V. Mourre, A. Turq :** Espaces du Paléolithique moyen. Témoins d'utilisation de silex allochtones en Quercy (France).
- **Marie-Pierre Coumont, Jean-Christophe Castel :** Les assemblages issus d'avens à la lumière des fouilles contemporaines.

- **Anne Delagnes, Dominique Armand, Jean-François Pasty :** L'archéostratigraphie appliquée à l'étude des processus de changement dans les occupations néandertaliennes de la cavité d'Artenac (Charente).
- **Camille Daujeard :** Exploitation intensive des carcasses de cerf dans le gisement moustérien de la grotte de Saint-Marcel, Ardèche (couches g, h, i et j, fouilles R. Gilles).
- **Guillaume Porraz :** Dans l'ombre des plus grands : les sites peu anthropisés au Paléolithique moyen. Les industries lithiques de l'abri Pié Lombard (Alpes-Maritimes) et de la grotte du Broion (Vicenza, Italie).
- **Ludovic Slimak :** La grotte de Néron à Soyons (Ardèche), 140 ans de recherches en Préhistoire.
- **Yoshihiro Nishiaki, Takeru Akazawa :** Preliminary notes on the Middle Palaeolithic lithic industries of Dederiyeh Cave, Afrin, Northwest Syria.
- **Liliane Meignen :** Les productions laminaires du Paléolithique moyen au Proche-Orient.
- **Francesco D'Errico, Marie Soressi :** Les pigments néandertaliens : des intuitions de François Bordes aux résultats de l'analyse tribologique.
- **Jean-Guillaume Bordes :** Un siècle de construction du discours en archéologie : l'exemple de la transition du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur dans le nord-est de l'Aquitaine.
- **Nelly Connet :** La notion de transition technoculturelle au Paléolithique. L'exemple du Châtelperronien.
- **Jose-Manuel Maíllo Fernández :** Le Châtelperronien en Espagne : mythes et réalités. Une approche technologique.
- **Árpád Ringer, Zsolt Mester :** Nouvelle interprétation chronostratigraphique et culturelle du matériel de la grotte Szeleta (Hongrie du Nord-Est).
- **Katherine Monigal :** Lames et l'organisation du Paléolithique, ou qu'est-ce qu'une lame ?

MÉSOLITHIQUE/NÉOLITHIQUE/BRONZE

Programme donné sous réserve, ordre des communications susceptible d'être modifié :

- **Jean-Paul Demoule :** Le Néolithique en France : une histoire (exposé introductif).
- **Jean-Georges Rozoy :** Mésolithique – Histoire des idées – schéma.
- **Christian Verjux :** L'évolution de la perception du Mésolithique au cours du XXe siècle.
- **Grégor Marchand, Nathalie Desse-Berset, Catherine Dupont, Loïc Gaudin, Yves Gruet, Dominique Marguerie, Rick Schulting, Anne Tresset, Rodrigue Tsobgou :** Structuration des territoires et exploitations alimentaires à la fin du Mésolithique en Bretagne : chronique d'une mort annoncée ?
- **Bénédicte Souffi, Jean-Pierre Fagnart :** Un siècle de recherches sur le Mésolithique du Nord de la France : bilan et perspectives.
- **Sylvie Philibert :** Du microlithe à l'anthropologie sociale : regard tracéologique sur le Mésolithique.
- **Andrea Zeeb-Lanz :** Le Rubané dans le Palatinat. Implantations et particularités.
- **Sandrine Bonnardin :** Vers une approche anthropologique et sociale de la parure des premières communautés paysannes d'Europe tempérée : bilan des recherches et nouvelles perspectives.
- **Didier Binder :** Néolithisation et Néolithique ancien dans le domaine liguro-provençal.
- **Grégor Marchand, Antonio-Faustino Carvalho, Claire Manen :** Le Néolithique ancien en péninsule Ibérique : vers une nouvelle évaluation du mirage africain ?
- **Luiz Oosterbeek :** Perspectives sur la néolithisation de la péninsule Ibérique : problèmes épistémologiques et nouvelles données.
- **Karim Gernigon, Cathy Georjon, Gaëlle Jedikian, Cédric Lepère :** Polymorphisme et évolution des communautés chasséennes dans le Sud de la France.
- **Vanessa Léa, Didier Binder, François Briois, Jean Vaquer :** « Le Chasséen méridional à lamelles » d'Arnal : évolution de notre perception des industries lithiques.
- **Stéphane Renault, Céline Bressy :** Les recherches en contexte d'ateliers depuis la fin du XIXe siècle en Provence : de la collecte des artefacts à l'approche pluridisciplinaire des exploitations préhistoriques de silex. Stratégies et enjeux.
- **Raphaël Rousseleau :** Le comparatisme appliqué aux mégalithes (en particulier les monolithes). Démarches et résultats depuis 1904.
- **Hubert Lepaumier, Cyril Marcigny, Stéphanie Clément-Sauleau, Emmanuel Ghesquière :** Histoire et déboires d'un mégalithe : le monument de la Hogue à Fontenay-le Marmion (Calvados).
- **Christine Boujot, Laurence Pinet :** Méthodes de recherches sur les pierres dressées, nouvelles démarches intellectuelles : les exemples de Carnac (Morbihan) et du plateau de Cauria (Sartène, Corse-du-Sud).
- **Emmanuel Mens :** Technologie des mégalithes : le remontage mental de l'affleurement nucléus.

Les congressistes sont conviés vers 19 h au musée Calvet à Avignon pour l'inauguration de l'exposition sur « Les stèles anthropomorphes néolithiques et les bronzes protohistoriques du musée Calvet ». À cette occasion, la municipalité les accueillera autour d'un apéritif.

Jeudi 23 septembre 2004 :
Excursions

Deux excursions indépendantes sont proposées le même jour avec une heure matinale de départ similaire.

La première, la plus sportive, conduira les participants à Monieux pour une visite du Bau de l'Aubesier sous la conduite de Serge Lebel ; il est prévu dans la même journée de se rendre également à Bonnieux à la Combette où Pierre-Jean Texier guidera les visiteurs.

La seconde portera les congressistes hors du département de Vaucluse jusqu'à Quinson dans les Alpes-de-Haute-Provence où Jean Gagnepain assurera la

visite du musée de Préhistoire des gorges du Verdon qui accueillera à cette époque une exposition « Les Magdaléniens travaillaient aussi la terre ».

Il sera possible d'effectuer ces déplacements en bus affrétés par le colloque à condition de s'être préalablement inscrit et de s'être acquitté de la participation requise (5 €, voir détails dans la fiche d'inscription).

Vendredi 24 septembre 2004 :
Colloques thématiques (Avignon)

HISTORIOGRAPHIE

Le programme est donné sous réserve, l'ordre des communications étant susceptible d'être modifié :

- **Zsolt Mester :** Influences de la recherche préhistorique de la France sur celle de la Hongrie.
- **Serge Vasil'ev :** Les écoles de Préhistoire russe et française : plus d'un siècle d'influences réciproques.
- **Xavier Gutherz :** Le poids des idéologies dans la recherche occidentale sur la Préhistoire récente de la Corne de l'Afrique.
- **Michel Toussaint, Stéphane Pirson :** Aperçu historique des recherches préhistoriques dans le karst belge au XXe siècle.
- **Marc De Bie :** Le développement de la recherche préhistorique en Flandre (Belgique) et le rôle de la Société préhistorique française.
- **Narcís Soler i Masferrer :** Le début des études sur le Paléolithique en Catalogne (1866-1900).
- **Angiolo Del Lucchese, Fabio Negrino, Suzanne Simone, Giuseppe Vicino :** Les grottes de Grimaldi : un bilan de plus de 150 ans de recherches préhistoriques.
- **Michel Malenfant :** Prospections raisonnées du plein air des Préalpes au cours des quarante dernières années. Caractérisation et signification du phénomène d'atelier de taille du silex au Paléolithique et au Néolithique en Vercors et Chartreuse (Isère et Drôme).
- **Éric Boës :** Mutations et transformations de l'anthropologie préhistorique en Alsace, entre 1865 et 1947.
- **Nathalie Molines, Jean-Laurent Monnier :** Le Paléolithique armoricain et l'essor de la Préhistoire en France.
- **Michel Claude Weiss :** Les différentes phases de la recherche préhistorique et protohistorique en Corse, des origines au présent, et les perspectives lisibles.
- **Michel Martzluff, Cyr Descamps :** Les origines du peuplement des Pyrénées catalanes à la lumière des sociétés savantes et des associations archéologiques.
- **Bruno Maureille :** Sur l'histoire des vestiges humains de l'abri inférieur du Moustier (Peyzac-le-Moustier, Dordogne) et plus particulièrement celle du Moustier 2.
- **Cédric Beauval, Thierry Bismuth, Laurent Bruxelles :** La Chapelle-aux-Saints : 1905-2004.
- **André Debénath :** Le rôle du bassin de la Charente dans l'histoire de la Préhistoire. Les idées et les hommes, 1850-1950.
- **Frédéric Joulian :** Ethnologie, éthologie et Préhistoire.
- **Jean Zammit :** Préhistoire et romantisme. Le mythe des classifications typologiques et culturelles.
- **Sophie A. de Beaune :** La Préhistoire est-elle toujours une science humaine ? Manifestations culturelles et productions techniques vues à travers les prismes d'un siècle de recherches en Préhistoire.
- **Paul-Louis Van Berg, Nicolas Cauwe :** De l'objet aux façons de penser : nouvelle approche paléoethnographique des cultures préhistoriques.
- **Alain Gallay :** 25 ans de logicisme en archéologie : quel bilan ?

PALÉOLITHIQUE

Le programme est donné sous réserve, l'ordre des communications étant susceptible d'être modifié :

- **Jean-Pierre Bracco, Jean-Pierre Fagnart :** Introduction à la journée.
- **Nicolas Teyssandier, Despina Liolios :** Le concept d'Aurignacien et l'évolution des méthodes d'analyse. Impact sur les dynamiques de peuplement au début du Paléolithique supérieur.
- **C. Normand, S. A. de Beaune, S. Costamagno, M.-F. Diot, D. Gambier, N. Goutas, V. Laroulandie, O. Le Gall, A. Lenoble, M. O'Farrel, W. Rendu, C. Schwab, A. Tarriño, J.-P. Texier, H. Valladas, R. White :** Nouvelles données sur la séquence aurignacienne de la grotte d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques, France).
- **Roland Nespoulet, Laurent Chiotti :** 1953-2004 : la collection Movius de l'abri Pataud (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne).
- **Mahaut Digan :** La Vigne-Brun (Villerest, Loire) : vingt ans après. Approche méthodologique et premiers résultats de l'industrie lithique d'un gisement gravettien.
- **L. Bourguignon, I. Ortega , F. Sellami, F. Grigolletto, S. Vigier :** Les méthodes d'investigation en archéologie préventive paléolithique : l'exemple du tronçon nord de la déviation de Bergerac.
- **T. Aubry, M. Almeida, J. Mangado Llach, M. João Neves, J.-B. Peyrouse, B. Walter :** Mythes et réalités préhistoriques : l'exemple de la production lithique au Solutréen.
- **Caroline Renard :** Apport de la technologie à la structuration du Solutréen.
- **Catherine Cretin :** « Arrêt sur… » le Magdalénien ancien ou Badegoulien. Historique, état des lieux, bilan et développements.
- **Dominique Henry-Gambier, J. Bruzek, P. Murail, A. Schmitt, F. Houet :** Changement de paradigme dans la détermination du sexe des fossiles humains : application à l'interprétation des pratiques funéraires du Paléolithique supérieur.
- **Isabelle Théry-Parisot, Sandrine Costamagno, Jean-Philippe Brugal : L**a gestion des combustibles osseux dans les sites du Paléolithique : apport de l'expérimentation à la définition des propriétés combustibles et des processus taphonomiques de la combustion.

- **Gilbert Pion, Laurence-Isaline Stalhl Gretsch :** Le Magdalénien des Alpes du nord françaises et du Jura méridional. De la découverte en 1833 à nos jours : évolution du regard sur le Magdalénien depuis le XIXe siècle.
- **Mahaut Digan, Catherine Cretin, Bertrand Kervazo :** La Goutte Roffat (Villerest, Loire) : 20 ans après. Évolution de l'interprétation des données sédimentologiques et archéologiques d'un gisement magdalénien.
- **Isabelle Aymard, Yann Ardagna, Loïc Lalys, Michel Signoli, Bernard Gély, Olivier Dutour :** Étude anthropologique du site azilien des Iboussieres (Malataverne, Drôme).
- **Brigitte et Gilles Delluc :** André Leroi-Gourhan et l'étude de l'art paléolithique.
- **Fabio Martini :** Art paléolithique : problèmes d'interprétation.
- **Marc Groenen :** Bilan des travaux dans la grotte ornée d'El Castillo (Cantabrie, Espagne).
- **Hugues Plisson :** La fonction des outils de silex dans les grottes ornées paléolithiques.
- **Romain Pigeaud :** L'art paléolithique est-il un art pompier ? Ou comment l'abbé Breuil fit accepter l'art paléolithique.

MÉSOLITHIQUE/NÉOLITHIQUE BRONZE

Programme donné sous réserve, l'ordre des communications étant susceptible d'être modifié :

- **A. Augereau, L. Bouquet, P. Brunet, L. Costa, R. Cottiaux, T. Hamon, E. Ihuel, F. Langry-François, P. Magne, A. Maingaud, N. Mallet, R. Martineau, B. Mille, L.-A. Millet-Richard, A. Polloni, C. Renard, G. Richard, L. Salanova, A. Samzun, I. Sidéra, M. Sohn :** Le Néolithique récent dans le Centre-Nord de la France (3400/3300-2800/2700 av. J.-C.).
- **Michel Geslin, Alain Villes :** Préhistoire de la recherche sur la Préhistoire du Grand-Pressigny (Indre-et-Loire).
- **Jean Vaquer :** Les enceintes du Néolithique final en Languedoc occidental. Bilan de 20 ans de recherches.
- **Olivier Lemercier :** La fin du Néolithique dans le Sud-Est de la France. Concepts culturels, techniques et chronologiques de 1970 à 2004.
- **William Devriendt, Éric Mahieu, Olivier Dutour, Michel Signoli :** Étude anthropologique de l'hypogée des Boileau : données nouvelles et perspectives de recherche.
- **Maxence Bailly, Pierre Pétrequin :** De l'archéologie des peuples à l'archéologie du peuplement. L'apport de la Préhistoire des lacs et des tourbières à la connaissance des sociétés du Néolithique et de l'Âge du Bronze d'Europe occidentale.
- **Michel Magny *et al.* :** Ötzi et les palafittes, ou quand la Préhistoire jette un jour nouveau sur notre environnement.
- **Jean Gascó, Carine Muller :** L'étude des foyers de la Préhistoire récente : modalités, variantes et perspectives nouvelles.
- **Fabienne Médard, Carole Micouin-Cheval :** Vestiges et artefacts textiles pré- et protohistoriques : historique des recherches et nouvelles approches.
- **Claude Mordant :** Un siècle d'étude de l'Âge du Bronze en France (exposé introductif).
- **Christian Strahm :** Les centres et la périphérie : le IIIe et le IIe millénaires en France vus de l'Europe centrale.
- **Lucia Sarti, Valentina Leonini :** Après le Campaniforme : évolution stylistique et structurale des productions de la région florentine dans le premier Âge du Bronze.
- **Maréva Gabillot, José Gomez de Soto :** Trésors et cachettes de l'Âge du Bronze en France : cent ans de recherches et d'évolution des méthodes d'analyse.
- **Bénédicte Quilliec :** L'étude technique des épées au Bronze final en Europe atlantique : reconstitution de chaînes opératoires.
- **Sébastien Manem :** D'une stratigraphie de terrain à l'approche archéostratigraphique : vers de nouvelles perspectives pour les occupations du Bronze moyen de la grotte des Perrats (Charente).
- **Stéphane Rottier :** L'Âge du Bronze à Barbuise-Courtavant du XIXe siècle à demain.
- **Rebecca Peake :** Contextes domestique et funéraire de l'Âge du Bronze à Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne) : un bilan des connaissances.
- **Aline Visseyrias :** Ce pot est monté au colombin ? Élaboration d'une méthode pour appréhender les techniques de montage céramique.
- **André D'Anna, Jean-Louis Guendon, Laurence Pinet, Pascal Tramoni :** Le plateau de Cauria à l'Âge du Bronze, de la lecture événementielle à l'approche anthropologique.
- **Jean-Pierre Pautreau, Christophe Maitay :** Le camp Allaric, à Aslonnes, Vienne. Bilan des recherches. Problématiques actuelles.

Les congressistes sont attendus à 20 h précises à l'embarcadère des Grands bateaux du Rhône (allées de l'Oulle, Avignon) pour une mini-croisière à bord du Mireio, au cours de laquelle ils dîneront, et qui durera approximativement jusqu'à 23 h. Ensuite, s'ils le désirent, ils pourront demeurer à bord (à quai) dans une ambiance musicale jusqu'à 1 h. Le nombre de participants étant limité, il est impératif de s'acquitter de la participation au moment de l'inscription (15 €, voir détails dans la fiche d'inscription).

Samedi 25 septembre 2004 :
Séance de clôture (Bonnieux)

La dernière journée du congrès se déroulera en deux temps. En premier lieu, le président de la Société préhistorique française interviendra dans la salle des fêtes de la municipalité de Bonnieux qui accueillera les congressistes pour cette matinée ; il donnera une conclusion au congrès en traçant les perspectives d'action et de développement de la société.

Ensuite, les congressistes se rendront à la grotte Saint-Gervais où sera apposée une plaque commémorative du jour où M. Deydier, A. Moirenc, I. Pranishnikoff, P. Raymond et A. Martin décidèrent de fonder la Société préhistorique de France qui deviendra la Société préhistorique française. Un apéritif offert par la municipalité conclura la matinée. La possibilité d'un ultime déjeuner commun sera proposée aux congressistes.

Mardi 21, mercredi 22, vendredi 24 :
Posters

Liste susceptible d'être modifiée, titres abrégés :

- **Laurent Chiotti *et al.* :** L'apport méthodologique des fouilles de Hallam L. Movius à l'abri Pataud.
- **Gilles Durrenmath *et al.* :** Le Collet-Redon revisité. Nouveaux regards…
- **Anne Augereau *et al.* :** Le IIIe millénaire dans le Centre-Nord de la France : un bilan.
- **Aude Civetta *et al.* :** Apport anthropologique à l'interprétation des sépultures du Moulin Villard (Gard).
- **Osamu Kondo *et al.* :** Neandertal growth and development…
- **Olivier Lemercier *et al.* :** Le Couronnien en Basse-Provence occidentale, de Max Escalon de Fonton…
- **Françoise Lorenzi :** Nouvelle étude de la céramique des sites d'habitat de l'Âge du Bronze de la Corse.
- **Claude Ayme :** Un siècle de prospection sur les stations du Paléolithique moyen du bassin de Carpentras…
- **Bruno Maureille *et al.* :** Nouveaux résultats sur le gisement moustérien des Pradelles…
- **Céline Thiébaut :** Pièces encochées moustériennes et enlèvements mécaniques : peut-on les distinguer ?
- **A. Labarge *et al.* :** La découverte archéologique des grottes d'Isturitz et d'Oxocelhaya…
- **Christine Verna :** La question de l'existence d'une sépulture à la Quina. Retour aux données.
- **Karine Matilla :** L'étude d'industries lithiques sur galets, résultats inédits et perspectives.
- **Pascale Yvorra :** Analyse spatiale d'occupations au Paléolithique moyen…
- **Denis Morin *et al.* :** Découverte d'une source salée aménagée du Néolithique ancien…
- **Cristina San Juan *et al.* :** Pièces d'art mobilier inédites provenant des fouilles Breuil-Cartailhac…
- **Daniel Helmer *et al.* :** Évolution de l'exploitation des produits d'élevage des caprinés…
- **Maria Jacqueline Rodet :** Note sur l'archéologie française au Brésil
- **Robin Furestier *et al.* :** Le Fortin-du-Saut à Châteauneuf-les-Martigues, trente ans après.
- **Xabier Penalver Iribarren :** Elementos de suspension en un suelo de ocupacion magdaleniense…
- **Gilles Monin *et al.* :** Le Tardiglaciaire du Vercors : les chasseurs de marmottes…
- **Nicolas Mélard :** Visualisations 3D dans l'analyse de gravures préhistoriques.
- **Marc Bordreuil *et al.* :** Un sauvetage exemplaire : la grotte des Morts de Durfort (Gard), 1868-1869.
- **André Müller *et al.* :** Le site du Néolithique final de Galon (Cucuron)…
- **Maria Teresa Cuda *et al.* :** L'évolution de l'Âge du Bronze en Italie centrale…
- **Guillaume Longuenesse :** La collection de clichés archéologiques d'Ivan Pranishnikoff (1841-1909).
- **Nicoletta Volante :** Les faciès de l'Italie centrale entre la fin du IVe et le début du IIIe millénaire av. J.-C.
- **Caroline Luzi :** Les céramiques chasséennes de la grotte de l'Église et de Fontbrégoua.

ANNEXE 6 : LE PROGRAMME DE LA SÉANCE DE CLÔTURE

Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire
Musée de l'Homme, Paris,
27 novembre 2004, de 9h 30 à 17 h

Programme :

- Discours du Président de la SPF.
- **Jean-Pierre Mohen :** Les préhistoriens français, le musée de l'Homme et la Société préhistorique française.
- **Henry de Lumley :** Les préhistoriens français, le Muséum national d'histoire naturelle, l'Institut de paléontologie humaine et la Société préhistorique française.
- **Yves Coppens :** Les origines.
- **Jean Guilaine :** Jalons historiographiques : le Néolithique, entre matériel et idéel.
- **Édouard Bard :** L'apport des sciences physiques et environnementales.
- Visite de l'exposition « Les premiers hommes de Chine ».
  Sous réserves : la contribution de la SPF aux collections du musée de l'Homme.
  (Titres non définitifs, d'autres conférences pourront s'ajouter au programme)

À l'occasion de cette séance, se tiendra l'assemblée générale annuelle de la SPF.

Organisation : Jean-Pierre MOHEN et Jacques ÉVIN.

Renseignements : Jean-Pierre MOHEN, directeur du C2RMF-UMR 171 du CNRS, 6 rue des Pyramides, 75041 Paris cedex. jean-pierre.mohen@culture.gouv.fr

Un siècle de Bulletin de la Société préhistorique française *(1904-2004) :*

déambulation bibliographique au cœur d'une société, savante et centenaire

Philippe SOULIER

À la mémoire d'André Chollet

Résumé

La Société préhistorique française, de par son ancienneté (cent ans révolus), ses membres (rapidement de plusieurs centaines à quelques milliers durant le siècle), sa production (plus de 55 000 pages de bulletin périodique en continu), est la seule de sa catégorie : elle est une référence de fait, à la fois multiple et diversifiée, à l'image de la recherche en Préhistoire. Pour en rendre compte, cet essai propose essentiellement une bibliographie raisonnée de plus de 1 200 références, uniquement renseignée par les textes (articles, discours, notes, avis, comptes rendus et correspondances) parus dans le Bulletin de la Société préhistorique française*. Ce principe permet soit de simplement survoler les grands moments ou thèmes qui ont scandé l'histoire de la SPF en se limitant à la lecture de cette analyse-chronique, soit d'en approfondir la connaissance en retournant aux textes ainsi mentionnés. Cette approche est proposée à travers deux volets complémentaires d'une même réalité : tout d'abord, parce que la SPF est avant tout une société dont l'activité associative, originale, a été maintenue de manière continue tout au long du siècle, la première partie est centrée sur la société elle-même, dans sa vie propre et son activité éditoriale, souvent tributaires du contexte général de l'histoire du vingtième siècle. À la croisée de sa vie associative et des événements nationaux, cette partie prend ainsi en compte l'évolution des relations entre la SPF et les institutions gouvernementales sur la question sensible de la réglementation en archéologie, de la loi de 1910 à celle de 2001 et aux suivantes. Des données statistiques sur la géographie des adhérents et articles complètent cette première approche. Ensuite, parce que cette société savante s'est, dès l'origine, donné comme objectif non seulement de constituer un lien entre les préhistoriens, mais aussi de publier les travaux scientifiques de ses membres, la deuxième partie retrace la manière dont le* BSPF *se fait l'écho des principaux moments de la recherche, de la Préhistoire la plus ancienne aux Âges des Métaux, des héritages du XIXe siècle au début du XXIe. Toujours à partir des seuls articles publiés dans le* Bulletin*, cette évocation générale est complétée par une analyse quantitative des grandes tendances dans le traitement des grandes périodes de la Pré- et de la Protohistoire tout au long du siècle. Enfin, un éclairage plus ciblé détaille quatre*

thématiques, retenues comme significatives sur le siècle : méthodes de fouille, industrie lithique, environnement et datations, art pariétal paléolithique. À la suite de cet essai qui est avant tout un canevas pour une histoire de la SPF, contribuant ainsi à la compréhension historique des mécanismes de la recherche en Préhistoire en France, la conclusion tente bilan et perspectives pour la SPF.

Abstract

The Société préhistorique française (SPF) is the only one of its kind by its age (over a hundred years), its membership (passing rapidly from several hundred to several thousand over the century) and its publications (over 55000 pages of an uninterrupted periodical). It is, in fact, a reference that is both multiple and diversified, a reflection of prehistoric research. In order to give a general account of it this paper proposes, primarily, a bibliography of nearly 1200 references, provided merely by items (articles, speeches, notes, opinions, reports and correspondence) published in the Bulletin de la Société préhistorique française. *This principle of an analytical chronicle will allow readers either to get a general view of the important moments or topics that have marked the history of the SPF or to study them more thoroughly by referring to the texts mentioned. This analysis is approached by means of two complementary aspects of a single reality: to begin with, because it is above all an association whose initial activity has been maintained continuously throughout the century, the first part focuses on the SPF itself, its interests and publishing activities, often dependent upon the general historical context of the twentieth century. This part, at the meeting point, as it were, of the life of the association and national events, thus takes into account the evolution of relations between the SPF and government services on the sensitive issue of the regulation of archaeology, from the law of 1910 to that of 2001 and later. Statistical data on articles and members from a geographical viewpoint complete this first section. Then, because the aim of this association, from the beginning, was not only to provide a link between prehistorians, but also to publish its members' scientific work, the second part sets out the manner in which the* BSPF *echoes the principal moments of research, from the earliest prehistoric periods to the Iron Age, from the heritage of the 19th century to the start of the 21st. This general review is completed by a quantitative analysis of the principal trends in the manner the main periods of prehistory and protohistory were treated through the century, and a more focused examination of four topics that were significant over the whole century: excavation methods, lithic industry (identification and statistical representation), environment and dating, Palaeolithic parietal art. This paper is above all a canvas for laying down the foundations of a history of the SPF and thus contributing to the historical understanding of the mechanisms of research into prehistory in France; the conclusion attempts nonetheless to draw up a balance sheet and present the outlook for the SPF.*

INTRODUCTION

De sa première séance de janvier 1904 à aujourd'hui, la *Société préhistorique française* est la seule association de niveau national, de type « société savante », qui soit ouverte à tous les préhistoriens, sans distinction de statut ni de spécialité. Pour cela, elle organise régulièrement des réunions et édite un bulletin périodique, au contenu à la fois associatif et scientifique.

Aujourd'hui, cent ans après la fondation de la SPF, c'est l'occasion de faire un bilan et de revisiter les grands moments de cette histoire associative et scientifique. Cent ans… cela ne signifie rien en soi, mais c'est traditionnellement prétexte à marquer un jalon dans l'histoire. En 1954, nos anciens y pensaient déjà en célébrant le jubilé de notre Société, marqué notamment par la réélection emblématique d'Henri Breuil à la présidence (Breuil, 1954a). En effet la Radiodiffusion nationale a fait alors un enregistrement des discours et, comme s'en félicite alors le secrétaire général, « nous avons pu obtenir la copie sonore du discours de notre président ; cette pièce d'archives, offerte à la SPF, est déposée à la discothèque du musée de l'Homme ; son audition pourra illustrer la cérémonie du centenaire » (Gaudron, 1954)… ce qui s'est effectivement produit le 27 novembre 2004 à la séance officielle de la célébration du centenaire, qui,

de plus, s'est déroulée dans la même salle du musée de l'Homme.

Cependant, face au projet de retracer un siècle de cette histoire, il s'est rapidement avéré qu'un bilan tant soit peu détaillé n'était pas réalisable sans quelque artifice. En effet, même en ne prenant en compte – alors que ce serait évidemment indispensable pour une véritable histoire de notre Société – ni les congrès ni la série des *Mémoires*, ni même les archives de la Société, la densité et la durée de l'activité de la Société préhistorique française comme celles de son *Bulletin* – plus de 55 000 pages publiées grâce à près de 3 000 auteurs – auraient imposé, pour aller plus loin que les rares articles déjà parus, de proposer un ouvrage et non un article.

Pour faire face à cette masse documentaire, il faut préciser ici que seules les contributions portant sur le territoire métropolitain ont été retenues dans cette esquisse historique. Cette restriction n'empêche évidemment pas que les milliers d'articles portant sur des sites des cinq continents (particulièrement l'Afrique et l'Europe) constituent une part importante des contributions. De même, les adhérents non métropolitains (physiques ou institutionnels) sont directement partie prenante du rayonnement international de la SPF. La dimension internationale de la SPF est largement assez forte pour être traitée en soi.

Pour compléter ce qui est développé dans cette contribution, il serait également indispensable de s'appuyer sur des études, analyses ou synthèses, concernant soit d'autres institutions de recherche, soit les domaines essentiels de la démarche archéologique, en préhistoire ou non.

Par ailleurs, devant l'absence d'études historiques sur la recherche en archéologie préhistorique portant sur la totalité du siècle, nous sommes dépourvus d'éléments critiques, d'analyses et de comparaison, tant sur les thèmes de cette recherche que sur les dynamiques de ses évolutions les plus récentes. En effet, un bilan de ce type est d'autant plus complexe à établir qu'il y a bien peu de recul pour réaliser une analyse historique, sauf à se replacer dans une dynamique restituée à travers l'analyse des contextes successifs. Même ainsi, cela n'a de sens historique qu'en s'écartant résolument du prisme trompeur et finalisant d'une évolution inéluctable, ne prenant généralement en compte que les « réussites » actuelles.

Face à ces contraintes multiples et parfois contradictoires, il a été en définitive choisi ici de convier le lecteur à parcourir, en interne, les 100 ans de *Bulletin* par deux chemins distincts mais complémentaires et indissociables. L'un est associatif, l'autre scientifique. En effet, si le millier de fascicules publiés en un siècle forme un ensemble documentaire qui révèle les chemins de la recherche, à travers avancées, hésitations, ruptures et remises en cause, ils révèlent aussi une activité sociale de passionnés et de chercheurs, d'hommes et de femmes qui ont choisi de s'associer, que ce soit pour publier, pour débattre ou tout simplement pour se tenir informés les uns les autres.

Ces deux itinéraires renvoient systématiquement aux références bibliographiques qui forment de fait, une fois n'est pas coutume, une part essentielle de la contribution… Il est en effet apparu évident que, pour bien approfondir la vie associative et la place scientifique de la SPF, il était nécessaire d'inciter à retourner systématiquement aux sources que constituent les articles eux-mêmes. Le lecteur ne trouvera donc ici ni citation ni approfondissement des thèmes, mais plutôt une organisation chronologique et raisonnée des références sélectionnées. Le tremplin que constitue cet article doit inciter le lecteur à retourner aux textes signalés, à découvrir ou redécouvrir ainsi la littérature qui a formé notre discipline.

Nous espérons donc que cette manière bien particulière de présenter notre Société sera une invitation à un retour curieux et fécond aux *Bulletins*. Rappelons que les cinq volumes des *Tables et Index* sont également là pour y contribuer.

Plus encore, nous espérons que si cette contribution sera pour tous un moyen d'aborder ou de se remémorer les grands moments qui ont fait la SPF, pour certains ce sera un outil de travail pour leurs propres recherches, que ce soit dans tel ou tel champ de la préhistoire ou dans celui, de plus en plus indispensable, de l'histoire de notre discipline.

LA SPF, UNE « SOCIÉTÉ » EN SON *BULLETIN*

1904-1944 : une très lente maturation

C'est autour de l'enseignement de Gabriel de Mortillet et en son souvenir (il décède en 1898) que des préhistoriens, sous l'impulsion de Gustave Fouju et Louis Giraux, forment dès 1899 la *Société d'excursions scientifiques*. Celle-ci va rapidement regrouper plusieurs centaines de membres, pour l'essentiel en région parisienne. Conjointement, et pour fonder une tribune spécialement dédiée à la vie même des hommes de la Préhistoire et à la manière de l'étudier, se dégageant des champs généraux occupés par les grandes revues d'anthropologie, d'ethnologie ou de géologie, Adrien de Mortillet (fils et collaborateur de Gabriel) et A. Chervin créent en 1903 une revue portant le titre explicite de *L'Homme préhistorique*. Cependant, le besoin se faisait également sentir de créer une dynamique spécifique en rassemblant les activités associatives et éditoriales : une association locale, pas plus qu'une revue, ne suffisaient. C'est pourquoi, au moment où les Français bénéficient depuis peu des possibilités offertes par la loi de 1901 sur la liberté d'association, Adrien de Mortillet va rejoindre ceux qui, la même année, dans le Vaucluse, vont avoir l'idée d'une association destinée à regrouper très largement tous ceux qui s'intéressent à la vie de l'homme préhistorique (Rivière, 1904a ; Viré, 1944 ; Grünevald de Mortillet, 1944 ; Blanchard, 1949). Rapidement, et grâce à une part significative des membres de la *SES*, 73 associés de la première heure fondent la *Société préhistorique de France*. Ces « membres fondateurs » seront longtemps identifiés en tant que tels par un astérisque dans les annuaires des adhérents de la SPF.

Après une rencontre le 8 novembre 1903 entre Paul Raymond et Émile Rivière, un comité d'initiative se réunit le 7 décembre, dépose des statuts et organise une première réunion pour le jeudi 6 janvier 1904 (Rivière, 1904a ; xxx, 1905a ; Raymond, 1905). Les suivantes se déroulent dès lors régulièrement le premier jeudi de chaque mois et un *Bulletin* en rend compte au même rythme (fig. 1). Cette première réunion est ouverte par une allocution prononcée par Émile Rivière qui, en tant que président, rappelle non seulement l'origine de l'association, mais rend hommage aux deux fondateurs de la préhistoire que sont Jacques Crevecœur de Boucher de Perthes (1788-1868) et Gabriel de Mortillet (1821-1898). Édouard Piette (1827-1906), figure de référence depuis ses travaux dans les Pyrénées, est proposé comme président d'honneur. À sa suite, Paul Raymond, secrétaire général de la première heure, avance plusieurs propositions pour organiser les activités des membres : établir une bibliographie des ouvrages et articles paraissant sur la Préhistoire, recueillir partout l'ensemble des informations, assurer une correspondance, gage de discussion et d'ouverture, enfin, recenser les collections particulières. Il argumente sur le fait que ce dernier point est particulièrement important car, selon lui, non seulement les collections sont trop souvent dispersées et finissent ainsi par être perdues par ignorance, mais ceux qui veulent étudier des séries ne savent où en trouver les éléments. Pour autant, ces activités associatives, proposées à tous, doivent être utilement guidées par un programme organisé autour de thèmes importants, en lien direct avec les préoccupations scientifiques des préhistoriens en général (voir deuxième partie). Dans cette perspective, la Société préhistorique de France s'assigne une triple ambition : regrouper l'ensemble des préhistoriens, étendre cette influence au-delà de l'association en faisant œuvre de pédagogie et enfin se faire reconnaître comme une véritable institution d'utilité publique, méritant la reconnaissance officielle du gouvernement.

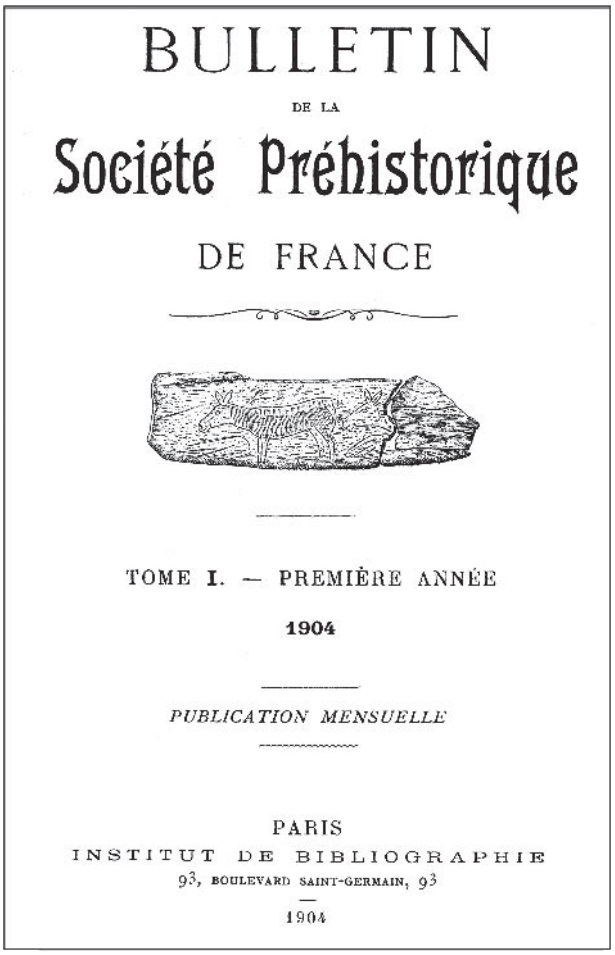

BULLETIN
DE LA
Société Préhistorique
DE FRANCE
TOME I. — PREMIÈRE ANNÉE
1904
PUBLICATION MENSUELLE
PARIS
INSTITUT DE BIBLIOGRAPHIE
93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93
1904

Fig. 1 – Page de titre du premier volume du *BSPF*.
Fig. 1 – *Title page of the first volume of the* BSPF.

Rappelons que les débuts de la SPF (Soulier, 1994) s'inscrivent dans le contexte politique particulier de la Troisième République, marqué alors par une effervescence due aussi bien aux suites de l'affaire Dreyfus qu'aux débats annonçant la loi sur la séparation de l'Église et de l'État : tout sujet devient alors rapidement « politique ». C'est dans cet environnement sensible que les activités des premières années de la Société se développent et que ses représentants négocient subventions et reconnaissance. La présence de membres du gouvernement aux différentes manifestations et banquets est d'ailleurs signalée tout au long de ces années pionnières (voir ci-dessous).

Si les premières réunions se déroulent à l'Institut de bibliographie – boulevard Saint-Germain à Paris – où Marcel Baudouin a ses entrées, la Sorbonne met rapidement une salle à disposition de la Société. Émile Rivière souligne l'importance de ce qu'il considère là comme une première reconnaissance de fait, alors même que les demandes de subventions au ministère de l'Instruction publique restent sans effet, tout au moins dans un premier temps. Prenant cette fin de non-recevoir ministérielle comme étant avant tout la manifestation de l'opposition de groupes de pression formés par d'autres préhistoriens, Émile Rivière se réjouit que de nouvelles démarches – audience directe auprès du secrétariat du ministre et auprès du directeur de l'Enseignement supérieur – permettent d'obtenir enfin une série d'abonnements officiels au *Bulletin*. Dans le même esprit, la SPF interprète comme une opposition à son égard le fait de ne pas être associée à certains congrès, en l'occurrence le CIAAP de Monaco en 1906 (Raymond, 1905). Elle va donc mettre sur pied sa propre organisation de congrès en organisant celui de Périgueux dès 1905. C'est le premier d'une longue série, qui fut annuelle pendant dix ans (tabl. 1).

Cette situation de mise en place dans un contexte souvent conflictuel (Ballet, 1907 ; Guébhard, 1909a à d) fait que, de 1904 à 1910, c'est-à-dire de la fondation à la reconnaissance d'utilité publique, les discours annuels des présidents sont souvent passionnés : nous en sommes à une période de formation de l'association et les envolées déclamatoires portent sur des sujets qui ne sont pas toujours scientifiques !

Plusieurs initiatives sont lancées pour permettre une augmentation du nombre des adhérents, que ce soit pour en faciliter l'accès – les militaires sont ainsi autorisés par leur tutelle à adhérer à partir de 1907 (xxx, 1907b) – ou pour les attirer – création d'un « intermédiaire des

collectionneurs » ou possibilité de déposer une « prise de date » destinée à affirmer l'antériorité d'une découverte. Celles-ci sont généralement publiées dans le *Bulletin*, avec des précisions pouvant figurer dans un courrier cacheté et daté avant d'être placé sous la responsabilité du bureau de la SPF. Ce pli ne devait être ouvert qu'en cas de contestation sur la « paternité » de la découverte ! Cependant, ces prises de date sont trop souvent obscures pour ce qui est de la localisation. Pour mettre ces données à l'abri de toute contestation, Edmond Hue en propose la normalisation (Hue, 1907a). Enfin, la mise en place d'un système de « délégués départementaux » contribue également à augmenter le rayonnement de la société.

Cet activisme associatif foisonnant, mais sans politique éditoriale explicite, pose rapidement problème. Dès la première année, un conflit éclate à ce sujet entre le secrétaire général Paul Raymond et le bureau de l'association (Boccaccio, ce volume).

En effet, la volonté de rassembler au plus large les préhistoriens a une conséquence directe : il s'agit de publier non seulement tout ce qui se dit en séance, communications et discussions, mais aussi tout ce qui est envoyé au siège. Tous les manuscrits sont donc pris en compte et les archives de la SPF nous montrent combien ceux-ci étaient parfois à peine ébauchés, écrits sommairement au « fil de la plume », comportant parfois de simples croquis qui devaient être repris par les membres du bureau avant de les confier à l'imprimeur pour publication. Du coup, la question de savoir qui, du secrétaire général ou du bureau, est chargé du contenu du *Bulletin* devient hautement stratégique en termes de pouvoir… Le désaccord persistant à son désavantage, Paul Raymond quitte le conseil d'administration en 1905 et fonde de son côté un périodique concurrent : la *Revue préhistorique*. La fonction de secrétaire général est alors reprise par Marcel Baudouin, médecin vendéen vivant à Paris et qui sera, pour le meilleur et pour le pire, la grande figure des débuts de la SPF. Actif et prolixe, il est en effet emblématique des deux premières décennies de la SPF (voir ci-dessous).

Une autre grande figure marquante des ces années pionnières (fig. 2) est certainement Adrien Guébhard. Il est à l'initiative de la célèbre « commission d'étude des enceintes préhistoriques et des fortifications anhistoriques », qui donne lieu à pas moins de 67 rapports avant 1914 (et dix de plus dans les trois décennies suivantes), rapports qui se trouvent être généralement publiés aussi bien dans le *BSPF* que dans les actes des congrès préhistoriques de France. Ce travail prenait le relais de l'inventaire dressé par Adrien de Mortillet en 1897, publié en 1906 dans *L'Homme préhistorique*. La différence essentielle réside dans le fait qu'avec Adrien de Mortillet, il s'agissait du résultat d'un dépouillement individuel de la littérature, alors qu'avec cette commission, cela devient une œuvre collective, mobilisant, sur le terrain et en archives, les énergies des membres de la SPF à travers la France. L'activité de la commission, comme son rapport mensuel placé dans le *Bulletin* entre les « nouvelles brèves » et les « articles originaux », occupe une bonne part de l'activité des premières années de la SPF. L'écho de ces travaux contribue nettement à son rayonnement local.

D'abord dirigée par Adrien Guébhard, qui en sera président en 1909 (Guébhard, 1907 et 1917 ; Coutil, 1909 ; Viré 1924), puis par Armand Viré à partir de 1910 (Viré, 1908 et 1932b), l'activité de cette commission permet de recenser plus de 2 000 enceintes et d'assoir un réseau de correspondants dans les départements. Dans le même esprit, semble-t-il de prime abord, Adrien Guébhard crée et anime ensuite la rubrique « la Préhistoire au dehors » – c'est-à-dire hors la SPF comme hors de France – de 1909 à 1911 (Guébhard, 1909b, c et 1910). C'est théoriquement le moyen d'ouvrir les lecteurs vers les autres publications et de militer ainsi pour une plus grande ouverture d'esprit de la part de certains de ses compagnons de route. Dans la pratique, cette rubrique reste très « sectaire » vis-à-vis de ceux qui sont considérés comme « la concurrence », notamment Henri Breuil, Denis Peyrony ou René Capitan, voire la principauté de Monaco (fondatrice de l'IPH, perçu comme institution rivale, « étrangère » en plein Paris !). Paul Raymond lui-même n'est pas épargné par Adrien Guébhard depuis sa mise à l'écart de la direction de la Société.

En effet, la tendance majoritaire à la SPF, fortement influencée par les tenants de la chronologie de Gabriel de Mortillet, ne voyait pas d'un bon œil ceux qui voulaient établir la succession des industries sur des bases strictement stratigraphiques. De leur côté, ceux-ci considéraient les membres de la SPF plus comme des collectionneurs que des préhistoriens dignes de ce nom… C'est d'ailleurs pourquoi, désirant démentir ces atteintes à son image, la SPF entreprend dès ses débuts la publication d'un *Manuel de recherches préhistoriques*, présenté comme une œuvre collective qui doit faire référence. En effet, ce *Manuel* rassemble des principes de base sur le relevé et l'étude des objets, mais également des « trucs » des uns et des autres pour fouiller et collecter les vestiges ; ce mélange des genres sera loué par la plupart. Édité en septembre 1905 au moment même de l'ouverture du premier congrès préhistorique de France, à Périgueux, il met à la portée de chacun les multiples aspects techniques et méthodologiques de la fouille en Préhistoire. C'est explicitement un outil de promotion de la Société autant qu'un outil de travail pour le terrain (xxx, 1905b, 1906a et c).

C'est donc dans ce contexte de rivalités parfois exacerbées que prend racine la SPF et que s'affirme son *Bulletin*.

Celui-ci se structure en deux parties dès juillet 1908. D'une part, un compte rendu de la séance avec les annonces, les discours concernant la vie de la Société, la présentation des nouveaux adhérents (avec le nom de leurs deux « parrains »), le résumé des présentations d'objets et des brèves communications. D'autre part, la transcription d'articles originaux ayant généralement fait l'objet d'une importante communication en séance, avec bien souvent les éléments de la discussion qui a pu suivre.

Quels que soient les efforts de présentation et les appels à la concision, la tendance à la surproduction d'articles ne cesse de poser problème. En effet, le

année	président	secrétaire général	trésorier	siège social	lieu des séances	N°	Congrès préhistoriques de France
1904	Rivière (Émile) (1)	Raymond (Paul) (1)	Baudoin (Marcel)	Institut de bibliographie, Bd St Germain (75006) (1)			
1905	Bonnemère (Lionel)	Baudoin (Marcel)	Giraux (Louis)	21, rue Linné (75005 Paris) (2)	Sorbonne (2)	1	Périgueux
1906	Mortillet (Adrien de)					2	Vannes
1907	Ballet					3	Autun
1908	Baudon (Théodore)					4	Chambéry
1909	Guébhard (Adrien)					5	Beauvais
1910	Henri-Martin (Léon) (2)					6	Tours
1911	Coutil (Léon)		Gillet (Maurice)	250, rue Saint-Jacques (75005 Paris) (3)		7	Nîmes
1912	Viré (Armand)					8	Angoulême
1913	Hue (Edmond)					9	Lons-le-Saunier
1914	Atgier (Émile-Alexandre) (3)					10	*Aurillac (1)*
1915							
1916							
1917							
1918							
1919	Le Bel (Joseph- Achille) (4)	Bossavy (Joseph) (2)	Schleicher (Charles)			10	Nîmes-Avignon
1920	Viré (Armand)						
1921	Pagès-Allary (J.)						
1922	Givenchy (Paul de)					11	Périgueux
1923	Le Bel (Joseph- Achille)						
1924	Saint-Périer (comte René de)					12	Toulouse-Foix
1925	Courty (Georges)						
1926	Desailly (L.)						
1927	Coutil (Léon)						
1928	Régnault (Félix)						
1929	Poisson (Georges)						
1930	Vayson de Pradennes (A.)						
1931	Royer (D r Paul)					13	Paris
1932	Vésigné						
1933	Rivet (Paul)						
1934	Vignard (Edmond)	Vignard (Edmond) (3)				14	Strasbourg-Metz
1935	Péquart (Saint-Just)						
1936	Breuil (Henri)						
1937	Cabrol (Alexis)						
1938	Pupil (colonel F.)						
1939	Desmaisons (H.)	Guénin (Georges) (4)					
1940	Stephen-Chauvet (5)	avec Gaudron (5 et 6)					
1941							
1942							
1943							
1944							
1945							
1946	Coutier (Léon)	Gaudron (Guy) (7)	Chassaing (Marcel)				
1947	Exteens (Maurice)						
1948	Vésigné (col. Louis)						
1949	Alimen (Henriette)						
1950	Blanchard (Jacques)						
1951	Gaudron (Guy)						
1952	Leroi-Gourhan (André)						
1953	Nougier (Louis-René)						
1954	Breuil (abbé Henri)				Muséum national d'histoire naturelle (3) (A. de paléontologie)		
1955	Cheynier (André)						
1956	Arambourg (Camille)					15	Poitiers-Angoulême
1957	Julien (Robert)						
1958	Chassaing (Marcel)						
1959	Joffroy (René)				MNHN (A. de minéralogie)	16	Monaco
1960	Alimen (Henriette)						
1961	Giot (Pierre-Roland)						
1962	Henri-Martin (Germaine)				Institut de paléontologie humaine (4)	17	Rennes (non publié)
1963	Hatt (Jean-Jacques)			16 rue Saint-Martin (75004 Paris) (4)			
1964	Balout (Lionel)						
1965	Alimen (Henriette)	Bailloud (Gérard)	Martial-Duchêne (R.)				
1966	Joffroy (René)		Drivaux (Claude) (1)			18	Ajaccio
1967	Chavaillon (Jean)						
1968	Grosjean (Roger)		Delporte (Henri)				
1969	Delporte (Henri)						
1970	Bailloud (Gérard)					19	Auvergne
1971	Leroi-Gourhan (Arlette)						
1972	Briard (Jacques)						
1973	Hinout (Jacques)				Musée des Antiquités nationales (Saint-Germain-en-Laye) (5)		
1974	Champagne (Fernand)					20	Provence
1975	Sonneville-Bordes (Denise de)						
1976	Coppens (Yves)						
1977	Chollet (André)						
1978	Roche (Jean)						

1979	Bonifay (Eugène)	Bailloud (Gérard)	Delporte (Henri)	22 rue Saint-Ambroise (75011 Paris) **(5)**	Musée des Antiquités nationales (Saint-Germain-en-Laye)	21	Montauban-Cahors (2 vol.)
1980	Clottes (Jean)						
1981	Mohen (Jean-Pierre)						
1982	Vandermeersch (Bernard)						
1983	Gaucher (Gilles)				Institut art et archéologie **(6)**		
1984		Mohen (Jean-Pierre)				22	Lille-Mons (3 vol.)
1985	Champagne (Fernand)				(séances "décentralisées" : voir tableau n° 2)		
1986							
1987	Poplin (François)		Blanchet (Jean-Claude)				
1988	Mohen (Jean-Pierre)						
1989						23	Paris **(2)**
1990	Éluère (Christiane)		Constantin (Claude)				
1991	Blanchet (Jean-Claude)						
1992			Hinout (Jacques)				
1993	Tuffreau (Alain)						
1994	Chollet (André)	Tuffreau (Alain)	Mordant (Daniel)			24	Carcassonne (3 vol.)
1995							
1996	Constantin (Claude)	Évin (Jacques)					
1997	Leclerc (Jean)	Constantin (Claude)	Djindjian (François)				
1998							
1999	Burnez (Claude)					25	Nanterre
2000	Mordant (Daniel)						
2001		Thauvin-Boulestin (Emmanuelle)					
2002	Fagnart (Jean-Pierre)		Pion (Gilbert)				
2003		Salanova (Laure)					
2004						26	Avignon-Bonnieux

Membres du bureau :

présidents

1 Émile Rivière sera le premier "président d'honneur de la SPF, dès 1905.
2 "Henri-Martin (Léon)" ou "Martin (Henri)" ou "Henri-Martin (D')".
3 Atgier : élu président en 1913, il le restera, du fait de la guerre, jusqu'à sa mort en décembre 1915. Émile Taté, vice-président, remplira les fonctions de président de 1916 à 1918. Il est largement aidé par J.-A. Le Bel.
4 Le Bel : élu président en cours d'année par le conseil d'administration du 23 mai 1918, il remplace officiellement É-A Atgier et sera confirmé dans ses fonctions en 1919.
5 Stephen-Chauvet : élu pour l'année 1940, il reste président pendant toute la durée de la guerre à la suite des "décisions administratives réglementant les associations".

secrétaires généraux

1 Raymond (Paul) : secrétaire général de la première heure, il se brouille avec le CA de la SPF *(BSPF,* 1905, p. 65) ; il est remplacé par Marcel Baudoin et fonde la *Revue préhistorique,* qui accueillera les positions des préhistoriens opposés à la SPF.
2 Bossavy démissionne en 1934 (lettre p. 464).
3 Trop astreint au travail par le nouveau régime des 40 h appliquées dans l'industrie, il démissionne (lettre p. 40).
4 Il démissionne suite au conflit à propos des restaurations sur les mégalithes de Carnac (lettre dans *BSPF,* 1940, p. 50).
5 Charles Schleicher assure également la fonction de secrétaire général adjoint à partir de 1933, et jusqu'à sa mort en 1943.
6 Pas de nomination de secrétaire général pendant la guerre. Guy Gaudron, secrétaire des séances à partir de 1939, assure la fonction de secrétaire général par intérim à partir de 1942.
7 Guy Gaudron s'arrête pour raisons de santé, après un intérim de fait passuré par Peccatier pendant 10 ans. Cependant celui-ci ne veux pas prendre la suite en 1965. Après un hiver de transition 64-65 assuré largement par André Chollet, le poste de secrétaire est confié à Gérard Bailloud, alors au CNRS et directeur des Antiquités préhistoriques.

trésoriers

1 Claude Drivaux meurt tragiquement le 18 février 1967 à l'âge de 41 ans.

Siège social : toujours à PARIS

1 L'Institut de bibliographie (IB) "fournit des indications bibliographiques relatives à la palethnologie, la paléontologie, la géologie, la préhistoire, l'histoire grecque et romaine, etc. et imprime tout mémoire scientifique ".
2 C'est l'adresse du domicile de Marcel Baudoin, qui fournit également une cave au 65 rue Jussieu.
3 Local dont J.-A. Le Bel est propriétaire, et où il héberge aussi bien la Société chimique de France (dont il est président) que la SPF (qui y installe bureaux, bibliothèque et vitrines pour ses collections. En 1934, la bibliothèque est transférée au nouveau musée d'Ethnologie du Trocadéro, futur musée de l'Homme). À sa mort (6 août 1930, à 84 ans), J.-A. Le Bel lègue ce petit immeuble à la SCF qui continue à héberger la SPF selon les termes d'une convention trentenaire au terme de ce délai, le bâtiment est promis à démolition, et la SPF doit en trouver un autre... Dès 1942, les correspondances sont adressées au domicile du trésorier et du secrétaire général.
4 Local du 1er étage, au dessus de la boutique de dragées, et appartenant à Raymond Martial-Duchène, celui-ci fournissant également le mobilier et une dotation de 20 000 NF.
5 Local acquit à 90 % par la famille Martial-Duchène, en "compensation" de celui de la rue Saint-Martin. Trouvé grâce aux recherches de l'abbé Roche, il comprend une cave, un local sur rue au rdc, et une pièce au 1er. Dix ans plus tard, la SPF achète une pièce contigüe au rdc et, en 1994, revend celle du 1er pour faire face aux difficultés financières.

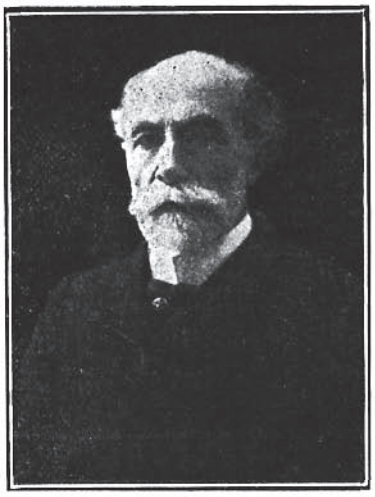
Lieux de réunion des séances publiques :

1 L'Institut de bibliographie est situé au 93 Bd Saint-Germain (6e). Marcel Baudouin y travaille et le lieu accueille les premières réunions de la Société.
2 Sorbonne (5e) : d'abord amphithéatre Edgard Quinet, puis Michelet et diverses salles.
3 MNHN (5e) : à partir du 25 mai 1951, dans l'amphithéatre de paléontologie puis, à parir de 1958, dans celui de minéralogie.
4 Institut de paléontologie humaine, 1 rue René Panhard (13e), à partir du 25 octobre 1962.
5 Musée des Antiquités nationales (Saint-Germain-en-Laye) à partir de la séance de mai 1973.
6 Institut d'histoire de l'art et d'archéologie, 3 rue Michelet (6e). Dans les années suivantes, les séances sont le plus souvent organisées hors Paris et Île-de-France (tabl. n° 2).

Congrès :

1 Le 10e CPF, prévu pour se dérouler à Aurillac (Cantal) en juillet 1914, ne pourra se tenir du fait de la guerre.
2 Le programme détaillé figure dans le *BSPF,* 1989, p. 171-182. Hormis les deux gros volumes illustrés sur *Le temps de la Préhistoire* édités avec *Archéologia,* seuls les "pré-actes" seront édités ainsi que le colloque organisé conjointement avec le GMPCA (tabl. n° 2).

Tabl. 1 – Fonctionnement de la SPF et emplacement des CPF (1904-2004).
Tabl. 1 – *Functioning of the SPF and location of the CPF (1904-2004).*



Émile Rivière
(1835-1922)



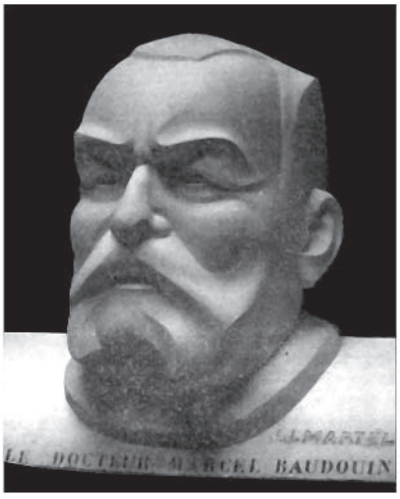
Adrien Guébhard
(1848-1924)



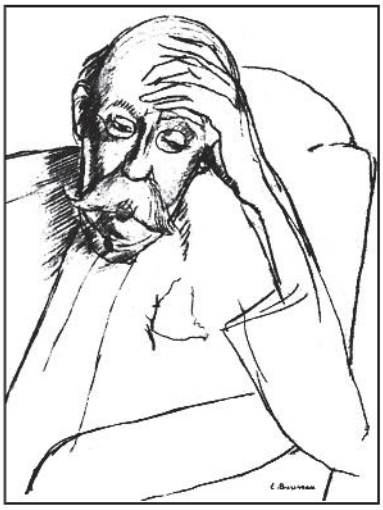
Adrien de Mortillet
(1853-1931)



Dr L. H. Henri-Martin
(1864-1936)



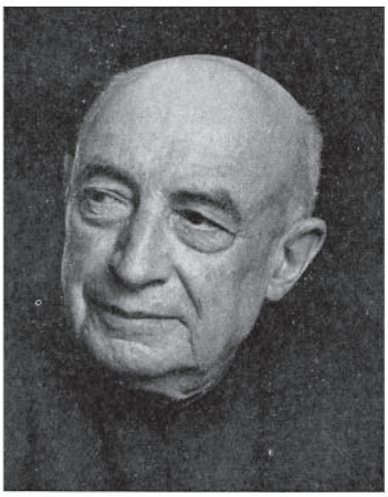
Marcel Baudoin
(1860-1941)



René de Saint-Périer
(1877-1950)



Armand Viré
(1869-1951)



Henri Breuil
(1877-1961)

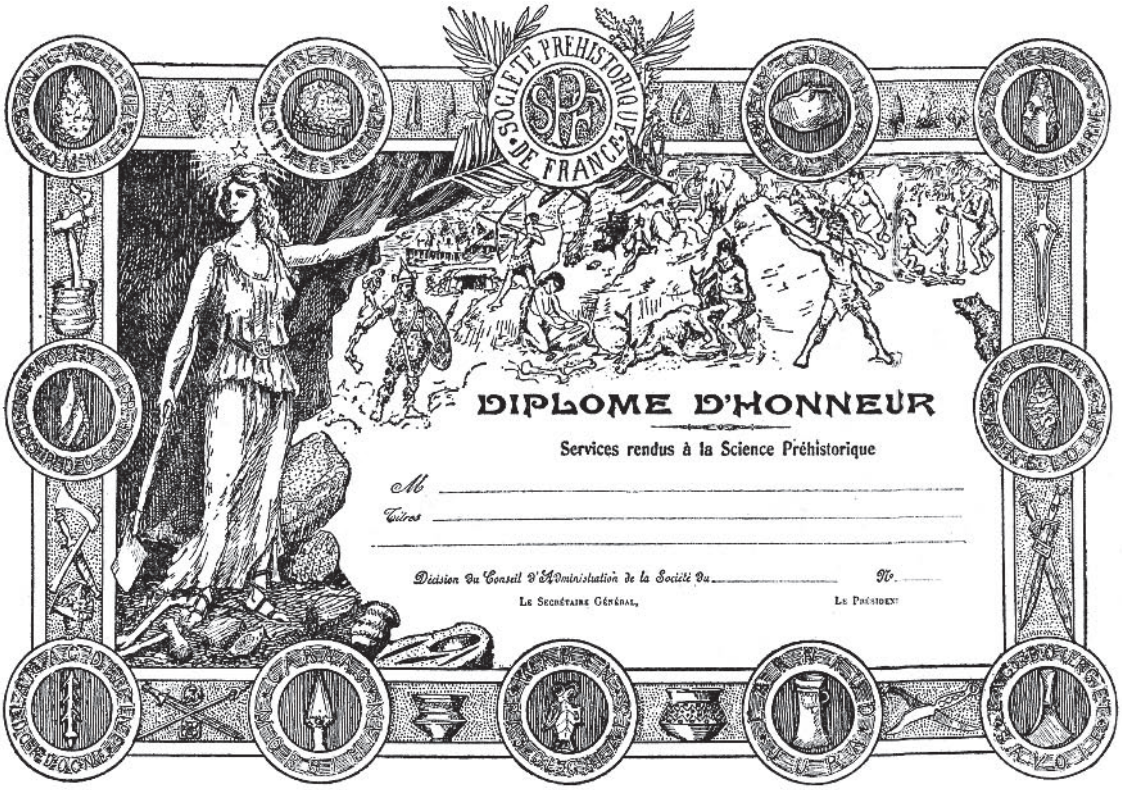
Fig. 2 – Galerie de portraits de quelques-unes des grandes figures des débuts de la SPF.
Fig. 2 – *Portrait gallery of some of the great figures of the early years of the SPF.*

rapport entre articles à publier et capacités matérielles de publication ne cesse de s'accentuer au fur et à mesure des années. Pour les années 1904-1911 par exemple, cette inflation se constate tant au niveau de l'augmentation du nombre des contributions, qui passent de 76 à 258, qu'à celui des pages imprimées, qui vont de 358 à 792. Présidents et secrétaires généraux vont inciter – déjà ! – les auteurs à condenser les articles, à éviter les redites… Malgré ces injonctions, il devient de plus en plus nécessaire de différer certains articles, généralement les plus volumineux et les plus illustrés. Les critères de choix sont délicats. De plus, quelques auteurs sont jugés comme pouvant contribuer à donner une image négative de la SPF et il devient parfois même nécessaire de les affronter directement en mettant sur pied des « commissions » destinées à réfuter leurs idées. C'est le cas des théories d'Arcade Bertin (1906 à 1909) sur les microlithes géométriques (Rodet, 1907) ou de Peny-Hirmenech (1907a et b) sur la signification des mégalithes par exemple. Arcade Bertin s'était mis en tête d'arpenter les berges de la Seine et les tranchées des travaux du métro parisien pour récolter des milliers de cailloux en forme de triangle, carré ou disque, le fruit de ses récoltes étant ensuite comparé aux objets de même forme trouvés en Égypte ! Peny-Hirmenech (dont le nom de plume est formé des dernières syllabes de menhir, dolmen et cromlech) proposait à la SPF de publier ses spéculations variées sur le thème des « Champs élysées », au moment où, précisément, la directive était à la SPF de recourir à des relevés rigoureux et systématiques au lieu de se lancer dans des explications hasardeuses (Baudouin, 1904). Peny-Hirmenech, radié de la SPF (fait exceptionnel) en novembre 1910, lui intente un procès (xxx, 1912).

Au cours de sa première décennie d'existence, pour faire face à cette situation générale et prétendre à la reconnaissance officielle, la SPF cherche ainsi à asseoir une véritable légitimité institutionnelle, scientifique et de terrain. Elle le fait sur cinq points principaux : le nombre d'adhérents (il décuple rapidement), l'utilité professionnelle (le *Manuel*), l'ouverture scientifique (organisation de congrès annuels et indépendants), l'organisation d'un musée et d'une bibliothèque (Hue, 1912 ; Viré, 1913) et enfin l'utilité patrimoniale. Celle-ci s'exprime par l'acquisition (xxx, 1907a, 1908, 1909a, b et 1910b ; Baudouin, 1911b), la protection et la mise en valeur des sites, en premier lieu des mégalithes. Plus largement, la SPF, prenant appui sur des vœux émis lors des premiers congrès, tente d'organiser la défense juridique des préhistoriens « attaqués » au cours de leurs recherches, ou une assurance pour les ouvriers employés aux fouilles. Elle propose la création de laboratoires d'études à Paris et de laboratoires de terrain dans les départements riches en vestiges ainsi que la création de musées. Selon elle, ils devraient être répartis sur le tout territoire national, tant pour la conservation que pour l'étude de collections qui, sinon, seraient menacées de disparition rapide (Baudouin, 1909). Pour populariser son action au-delà de ses membres, elle décerne à partir de 1909 un « diplôme pour service rendu à la Science et à la Préhistoire » (fig. 3).

Un rapport conséquent, dressant le bilan de toutes ces activités, est adressé au ministre de l'Intérieur, rapport dont un extrait forme le corps du discours que Marcel Baudouin prononce lors de l'assemblée générale du 23 décembre 1909, tenue sous la présidence d'Adrien Guébhard (Baudouin, 1909). Peu à peu, par son action opiniâtre, la SPF obtient enfin la reconnaissance officielle tant attendue ! L'ensemble de cette activité, tant associative que scientifique, mais aussi les entrevues dans les cabinets ministériels, aboutissent en effet à la reconnaissance d'utilité publique (xxx, 1910a). Un décret présidentiel est pris le 28 juillet 1910 et, le 23 novembre suivant, la SPF marque l'événement par une assemblée générale extraordinaire suivie d'une grande fête, ouverte « à 9 h du soir » à l'Hôtel des Société savantes. Devant plus de 900 invités – dont des représentants de sociétés savantes et de nombreuses personnalités – et en présence d'un « inspecteur général adjoint des Monuments historiques représentant le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts », le docteur Léon Henri-Martin, président de la SPF pour l'année en cours, prononce un discours dans lequel il rappelle l'histoire récente et mouvementée de la SPF. Elle a désormais l'« âge de raison » avec ses sept années d'activité, symbolisées par un dessin allégorique (fig. 4) qu'il commente ainsi : « Comment devons-nous comprendre le rêve que cette fillette de sept ans a fait hier, dans une caverne où elle classait les silex et les os gravés qu'elle trouvait dans sa fouille ? L'enfant, tout à coup surprise dans son travail par l'apparition de fantômes, fut obligée d'interrompre ses recherches et, désespérée, quitta sa grotte. Mais, sur son chemin de retraite, une autre vision l'arrêta : c'était une femme grande, généreuse, bonne et juste : c'était la France ! Elle venait à son aide et, la consolant, lui remit son parchemin de reconnaissance d'utilité publique » (Henri-Martin, 1910b). La fête est ponctuée de deux manifestations qualifiées d'exceptionnelles : Adrien de Mortillet présente une conférence « exquise et artistique, avec projections lumineuses » sur le thème de « la femme et la beauté à travers le monde » et une série de « tableaux vivants empruntés aux temps préhistoriques, exécutés par des personnes du monde », également composés par Adrien de Mortillet, avec Léon Henri-Martin. À cette occasion, la *Société préhistorique de France* change de statuts – ils sont intégralement publiés dans le premier CRSM de 1911 – et devient la *Société préhistorique française*, appellation sous laquelle nous la connaissons toujours aujourd'hui.

À partir de 1910 et après toutes ces années de mise en place, de lutte pour l'existence et d'activité effrénée, comme le soulignera Marcel Baudoin dans son rapport moral (1911c), « il n'y a plus rien de sensationnel à raconter car le plus sensationnel fut la reconnaissance d'utilité publique ». Cependant, c'est peut-être seulement à partir de cette même date que commence réellement l'histoire de la Société : ses « arrières sont assurés » et elle va pouvoir aller de l'avant en se préoccupant d'abord des questions scientifiques. Tout au moins, telles sont les intentions affichées. En renforçant la notoriété de la SPF, cette reconnaissance va fortement contribuer aux acquisitions de mégalithes, ainsi



— Diplome pour Services rendus à la Science préhistorique. —
[Reproduction au 1/4 environ].

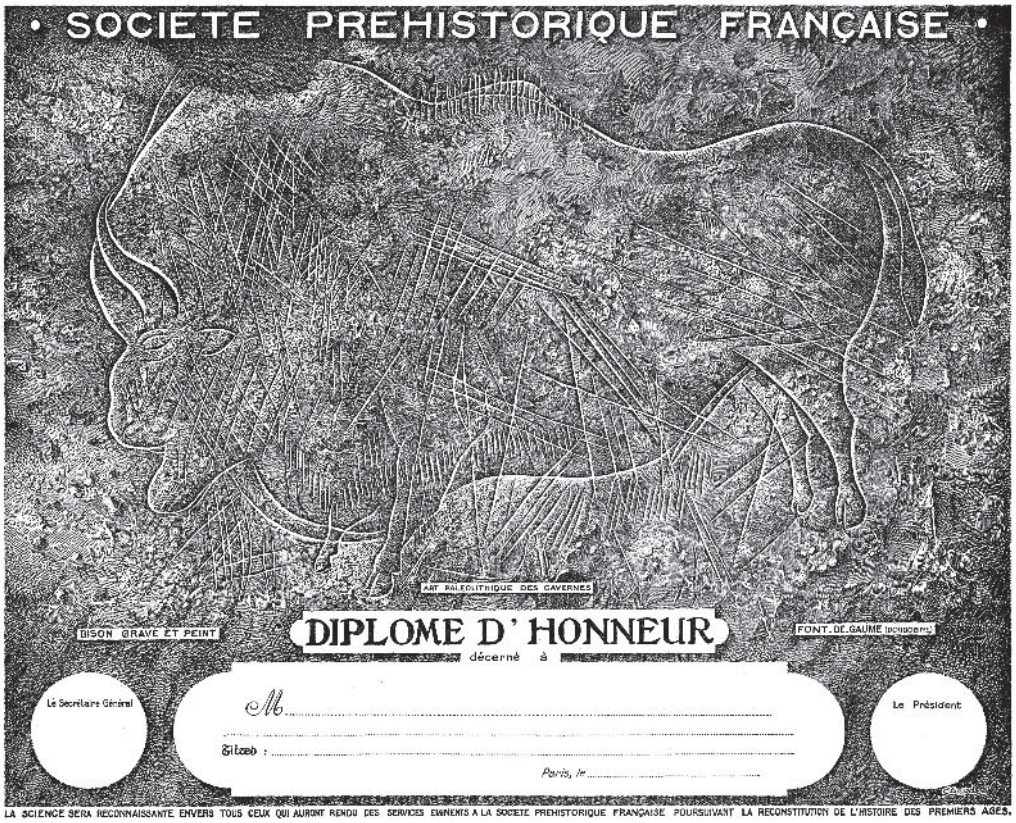


Fig. 3 – Diplômes pour services rendus à la science préhistorique (en haut : 1908 ; en bas : 1939).
Fig. 3 – *Diplomas for services rendered to the science of prehistory (above: 1908; below: 1939).*



Fig. 1. — La France reconnait d'Utilité publique la *Société Préhistorique Française*. [Dessin, allégorique, du Programme de la Fête du 23 novembre 1910].

Fig. 4 – Dessin allégorique représentant la France remettant le décret de reconnaissance d'utilité publique à la jeune SPF, âgée de sept ans (Henri-Martin, 1910b).
Fig. 4 – *Allegorical drawing representing France handing the young SPF, aged seven, the decree recognising it was in the public interest (Henri-Martin 1910b).*

qu'à l'extension de la bibliothèque et des collections (Baudouin, 1911a ; Coutil, 1913 ; Viré, 1913).

Pour autant, cette fin de l'année 1910 n'inaugure pas une phase de sérénité car, dès le 25 octobre 1910, à l'occasion du dépôt d'un projet de loi gouvernemental relatif à « l'archéologie et la paléontologie », la SPF va se trouver en conflit ouvert avec le ministère. En effet, si, toutes proportions gardées, le nombre des amateurs de préhistoire augmentait dans le pays du fait de la popularité grandissante des découvertes, montrant par là un engouement certain d'une partie de la population pour cette jeune discipline, nombreux étaient les fouilleurs surtout attirés par la recherche de belles pièces à collectionner, échanger voire revendre, y compris à des musées, avec risque de vente à l'étranger… Pour le ministère, cette situation est estimée préjudiciable, particulièrement vis-à-vis de grands musées nationaux comme le musée des Antiquités nationales. Le projet de loi devait donc apporter un peu de rigueur dans un domaine qui n'était géré que par le libre droit de la propriété privée. Or, le conseil de la SPF du 24 novembre – c'est-à-dire le jour même de l'assemblée générale actant de la reconnaissance d'utilité publique – décide de faire déposer un contre-projet par le docteur Péchadre, député et membre de la SPF. Considérant que la réglementation en vigueur suffit largement, ce contre-projet se contente d'aménager la loi du 30 mars 1887. Les amendements proposés se limitent à protéger les vestiges d'« intérêt national » en les soumettant à autorisation pour pouvoir les sortir de France et à faire en sorte que seuls les étrangers désirant réaliser des fouilles en France soient contraints d'en solliciter préalablement l'autorisation. Par contre, pour les chercheurs français, la « liberté » doit être totalement préservée. Ces positions reposent sur deux arguments. Tout d'abord « qu'il serait extrêmement dangereux de porter atteinte à l'élan des fouilleurs libres qui, tous les jours, enrichissent par des dons généreux nos collections nationales ». Ensuite, « que les découvertes les plus belles, et les collections les plus importantes de nos musées sont dues à de modestes savants » (xxx, 1910c), comme ceux donc qui constituent les rangs de la SPF !

Les prises de position de la SPF, immédiatement opposée au projet, n'étaient pas sans poser problème d'un point de vue stratégique. En effet, les représentants de la Société devaient dans le même temps intervenir auprès des cabinets ministériels pour obtenir la consécration par une reconnaissance officielle et commencer à rassembler largement et ouvertement les opposants au projet soutenu par le gouvernement, projet dont les prémisses se faisaient sentir depuis 1907. Mais pourquoi, au nom de la « liberté des fouilles », ce projet « intéressant l'archéologie et la paléontologie dans l'intérêt des collections publiques » a-t-il été si fortement rejeté par la SPF… (Guébhard, 1909a ; xxx, 1910d, 1911a et b) ? La réponse semble en grande partie d'ordre sociologique. En effet, dans cette association voulant réunir le plus largement possible toutes les bonnes volontés en matière de préhistoire, la plupart des adhérents, des participants aux séances mensuelles et des auteurs d'articles étaient malgré tout aussi, bien souvent, des collectionneurs…

Plus encore, dans ce débat, la SPF a joué un rôle moteur et fédérateur, regroupant jusqu'à la veille de la Grande Guerre les protestations des très nombreuses autres sociétés savantes. Au premier chef d'entre elles figuraient celles de géologie et d'anthropologie, plus que celles d'archéologie classique. Ce contraste résultait essentiellement de la différence d'activité de leurs membres : les premières étaient le regroupement de chercheurs de terrain, fouillant les champs et arpentant les chemins à la recherche de vestiges – et l'accès au terrain, de même que la liberté d'en tirer des vestiges, leur était indispensable – les secondes concernaient plutôt historiens et latinistes étudiant des textes, des objets et des monuments, généralement répertoriés et accessibles.

Enfin, le fait que le projet de loi ait eu dès l'origine l'appui des préhistoriens considérés comme une opposition (ceux du Périgord) a certainement joué en faveur d'une radicalisation des positions, les argumentations étant alors fortement teintées de ressentiments personnels (Mortillet, 1907). Quoi qu'il en soit, la SPF agit tant et si bien que le projet fut finalement abandonné par le gouvernement, qui ne put faire passer, en décembre 1913, que la loi relative aux Monuments historiques. Cette prise de position de la SPF va la marquer en profondeur pendant des décennies.

Sur un tout autre plan, le fait de s'être alors placé en « fédérateur des mécontentements », comme celui de voir l'audience augmenter du fait de la reconnaissance d'utilité publique, ont contribué directement à étoffer le volume du *Bulletin*. Comme nous l'avons vu plus haut, la SPF est, depuis 1911, à la tête d'un bulletin structuré, paraissant régulièrement. Ce résultat est à rapprocher du passage des capacités d'un groupement initial de 73 membres puis à la force d'une association qui, en quelques années, compte près de 500 adhérents. Cependant, l'enthousiasme non régulé des membres incite toujours à une profusion de communications et d'articles, et on aboutit rapidement à un engorgement certain. Cette surcharge éditoriale a des incidences financières. Pour ne pas augmenter abusivement les cotisations, après avoir fait prendre en charge par les auteurs les frais d'illustration de leurs articles, il est décidé de créer deux fascicules supplémentaires (août et septembre) au *Bulletin*, portant ainsi le nombre des livraisons à 12 (Baudouin, 1911a). De plus, la création de *Mémoires* (Baudouin, 1911c) donne la possibilité de prendre en compte, parallèlement et par souscription spéciale, les plus grosses contributions. Ces travaux, qualifiés « de longue haleine », correspondent à des études monographiques de site ou à des synthèses, se détachant des très nombreux signalements de découverte. La souscription à ces *Mémoires* se fait indépendamment de l'abonnement au *Bulletin*, qui est livré à tous les adhérents. Cette solution permet de ne pas augmenter le coût de l'adhésion-abonnement annuel et risquer ainsi de perdre des membres (tabl. 6).

Malheureusement, si cette décennie constitutive montre une forte expansion de la SPF, elle est brutalement arrêtée dans son élan en juillet 1914 par l'irruption d'une guerre qui va s'avérer beaucoup plus longue et meurtrière que prévue.

Du fait de la « désorganisation des Postes », il n'y aura pas de livraison en août et septembre 1914. En octobre, aucun article n'étant prêt à l'impression, c'est Marcel Baudouin qui, bien que malade, l'organise seul et produit un fascicule spécial pour « juillet-octobre » (Baudouin, 1915). Le 22 octobre, les séances reprennent sous la présidence d'Émile Taté qui remplace le docteur Émile-Alexandre Atgier, mobilisé au front. On signale alors à la fois la suppression du congrès prévu en septembre à Aurillac et le décès de Joseph Déchelette, victime des « monstres boches » (Taté, 1914).

Ce qui transparaît le plus explicitement de ce conflit (Hue, 1914a), c'est en effet la lutte contre la *Kultur*, dans son acception la plus primaire de rejet xénophobe et de nationalisme exacerbé (Taté, 1914, 1915a et b). Ainsi, c'est dans cette ambiance que, en hommage aux combattants de la Marne, tout autant que par une argumentation basée sur le matériel livré par les sites de référence, les appellations des phases du deuxième Âge du Fer font débat. En effet, la séquence classique, datant de 1873, comprend alors successivement le Marnien, La Tène et le Beuvraysien. Or, la tendance qui tendait à se généraliser et que l'on dira alors « utilisée par snobisme » est de ne conserver que le terme de La Tène, subdivisé en I, II et III. Il est donc demandé de remettre à l'honneur le terme de Marnien à la place de La Tène I (Gueillot, 1915 ; xxx, 1915a)… Et cela aussi bien pour restituer un « fait historique » que pour rendre hommage aux combattants de la Marne ! Autre exemple, la SPF prend position contre les « Austro-Boches » (xxx, 1916b et c), biologiquement et culturellement situés « sous les Pithécanthropes dans l'échelle de l'humanité » (Taté, 1914 et 1917). La conséquence immédiate de ce déchaînement est, dès octobre 1914 et à la suite de la parution du manifeste des savants allemands (Taté, 1914), la radiation de tous les Allemands et Austro-Hongrois. Les Alsaciens-Lorrains, considérés comme victimes, sont préservés de cet ostracisme (Taté, 1914, 1915a et b ; Baudouin, 1915). Les Allemands ne feront un retour, timide, que dix ans plus tard…

Cette attitude vengeresse de patriotisme cocardier, dans l'air du temps, a de biens étranges retombées éditoriales à la SPF : c'est ainsi que l'idée s'exprime que les publications allemandes se différencient des françaises par leur excès de précisions et de données inutiles : les Français n'auraient pas besoin de longues démonstrations, car, grâce à leur « esprit de finesse », ils comprennent à demi-mot… (Taté, 1918). On recommande cependant, très explicitement, d'utiliser les nombreuses données dont sont « surchargées » ces publications, mais sans pour autant en citer la source ! (xxx, 1916b). Ce qui est en totale contradiction avec les propos tenus dix ans plus tôt à propos des références bibliographiques (Hue, 1907a). Autres temps, autres mœurs !

La guerre elle-même pénètre dans le *Bulletin*, aussi bien avec les annonces des décès au front que par la rubrique « Préhistoire des tranchées » : il s'agissait de recueillir les informations, notamment sous forme de relevés en plans et coupes, en ayant une précision au mètre (xxx, 1914). Edmond Hue propose par exemple de reporter les informations sur plan cadastral (Hue, 1914b), mais en prévenant les autorités. Ne pas prendre cette précaution a valu à « un collègue » de se faire arrêter aux environs de Chelles comme espion et de n'être libéré que trois heures plus tard, après vérification d'identité ! (Hubert, 1915). Ces articles concernant la « Préhistoire des tranchées » vont paraître sporadiquement au fil des événements (xxx, 1915c et 1916a ; Trassagnac, 1915 ; Baudouin, 1917b ; Viré, 1920) (fig. 5). Au bout de quatre ans de guerre, il ressort de tous ces ressentiments que, pour les dirigeants de la SPF, c'est bien la culture allemande qui est à condamner, les envahisseurs s'attaquant aussi bien aux biens publics (destruction des bibliothèques et des musées) qu'aux biens privés (collections). Toujours selon É. Taté (1918), ces vols systématiques auraient même été préparés de longue date par tous les *Herr Professor* qui fréquentaient les musées et congrès d'avant-guerre ! Tout n'est cependant pas sombre et quand, en 1917, les États-Unis d'Amérique entrent en guerre, la SPF adresse une lettre de félicitation aux sociétés d'archéologie des États-Unis (xxx, 1917b et 1918)…

Sur le plan du travail en Préhistoire, avec le départ au front de l'essentiel des forces vives de la SPF, la première guerre mondiale sera le moment d'activités de substitution : fabrication de maquettes de sites

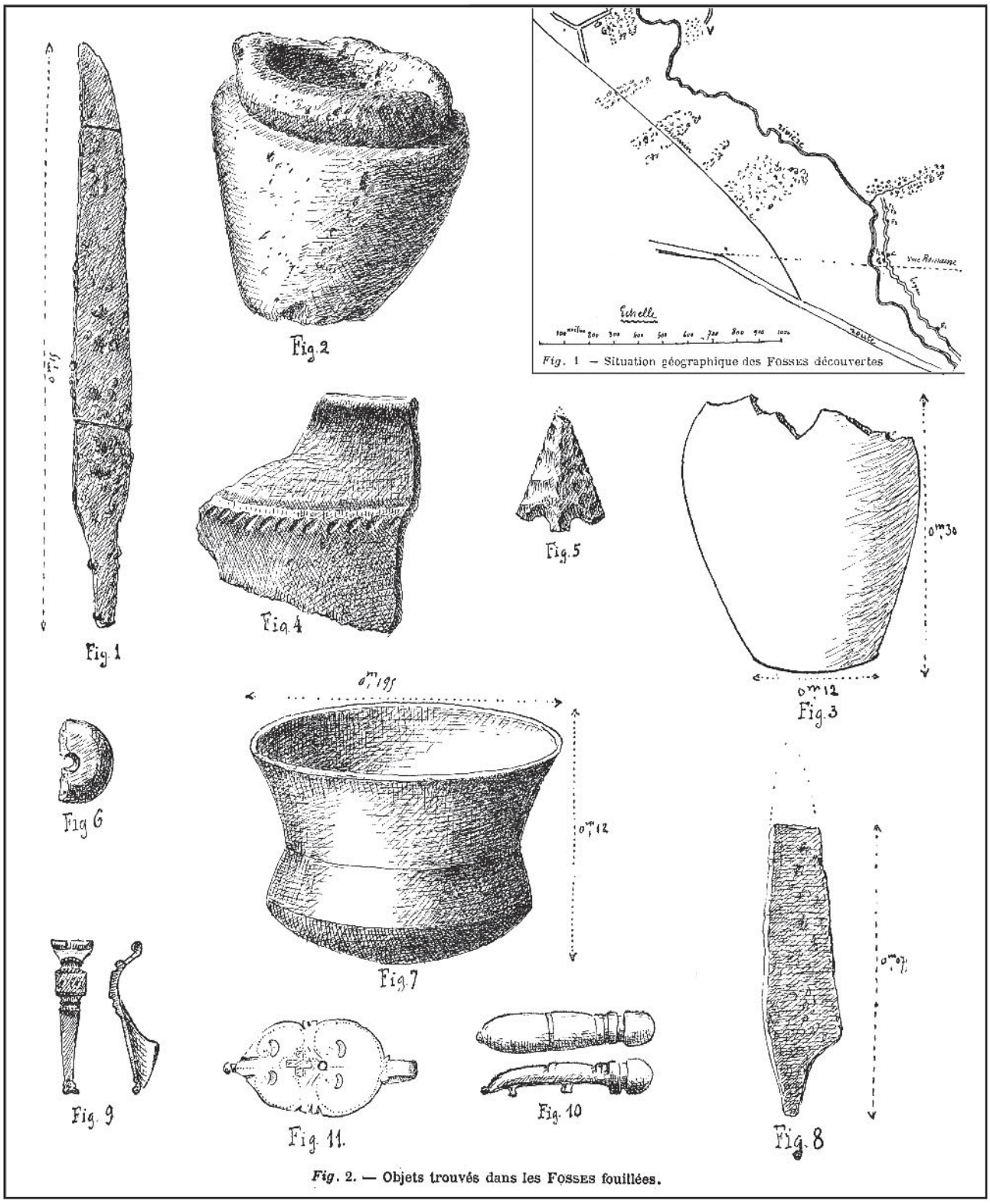


Fig. 5 – Planche de vestiges mis au jour dans une tranchée, avec plan de situation de la tranchée adossée à la rivière (d'après Trassagnac, 1915).
Fig. 5 – *Plate of vestiges discovered in a trench, with a location map of the trench backing on to the river (after Trassagnac 1915).*

mégalithiques, échanges de cartes postales ou nouvelles venant du front. Outre les annonces de décès ou de citations, il s'agit surtout du signalement de découvertes archéologiques, ou de la relation de faits et coutumes relevant du « folklore », enregistrés à la faveur du contact entre mobilisés membres de la SPF et leurs camarades de tranchée. Ceux-ci étaient souvent issus de populations déracinées, porteurs des traditions de provinces qu'ils n'avaient pour la plupart jamais quittées auparavant. Toujours en lien avec le quotidien du

front, la SPF crée en 1917 une « commission des souterrains-refuges et des excavations artificielles » (xxx, 1917a) dont l'activité, particulièrement liée aux préoccupations du moment, va cependant perdurer (Coutil, 1921 ; Viré, 1932b).

À l'arrière, cette longue période de guerre sera aussi, suite au phénomène de désaffection des membres mobilisés, celle de l'omniprésence et de la production effrénée des sociétaires restés en charge du *Bulletin*. En premier lieu, il s'agit de Marcel Baudouin qui va tenir la SPF à bout de plume et de réunions pendant quatre ans. En effet, renforçant une position centrale construite tout au long des premières années de la SPF, c'est l'auteur qui la marque le plus de sa volubilité éditoriale. Il publie largement, pendant puis après la guerre, ses théories et hypothèses sur des concepts qui lui sont propres. Les titres de ses articles (généralement consacrés à sa Vendée natale) sont autant de programmes de recherche aux conceptions bien particulières, que ce soit sur la signification des mégalithes ou celle de la disposition des cupules creusées sur les blocs (Baudouin, 1904 à 1940). Marcel Baudouin, auteur et éditeur acharné, comble personnellement les défections : de 1904 à 1919, il publie au total 145 articles seul et 23 en collaboration, prononce 19 discours et… intervient 358 fois en réponse aux autres communicants !

Dès 1919, l'heure est aux changements. Le conseil d'administration du 23 octobre décide de procéder à un profond renouvellement par des élections générales à l'occasion de l'assemblée de décembre. Il y est annoncé que les nouveaux membres seront élus pour trois ans et que le vote se fera notamment en référence à la gestion de la société pendant la durée de la guerre. C'est ainsi que bien que l'action de Marcel Baudouin ait été tenace et continue durant ces quatre années d'épreuves – peut-être trop au goût de ceux qui revenaient du front – il est remplacé au poste de secrétaire général par Joseph Bossavy dès 1919 (Bossavy, 1920a, b et 1934). Émile Taté n'est pas réélu non plus. Par contre Maurice Gillet, trésorier, se voit reconduit par les élections de 1919 ; il y reste jusqu'en 1924 (tabl. 1). Les 27 adhésions de 1919 portent le nombre des cotisants à 342, mais le nombre significatif de membres « mobilisés et non-payants » a un coût pour la SPF. Il est cependant possible d'imprimer 400 pages, largement illustrées grâce aux aides directes des auteurs eux-mêmes. Pour utiliser au mieux ces pages, les statuts et la liste des membres jusqu'alors rappelés en début de chaque année sont supprimés. Quelles que soient les difficultés du moment, la SPF continue à éditer son *Bulletin*, ce qui est très positif en une période où d'autres doivent abandonner le leur. En effet, le *Bulletin* est l'axe vertébral de la Société, ce qui en conditionne l'existence et permet à chacun de s'exprimer et de correspondre. Reflétant l'animation et le déroulement des séances mensuelles, il est le moyen d'informer la plupart des membres qui, trop éloignés, ne peuvent faire le trajet mensuel à Paris.

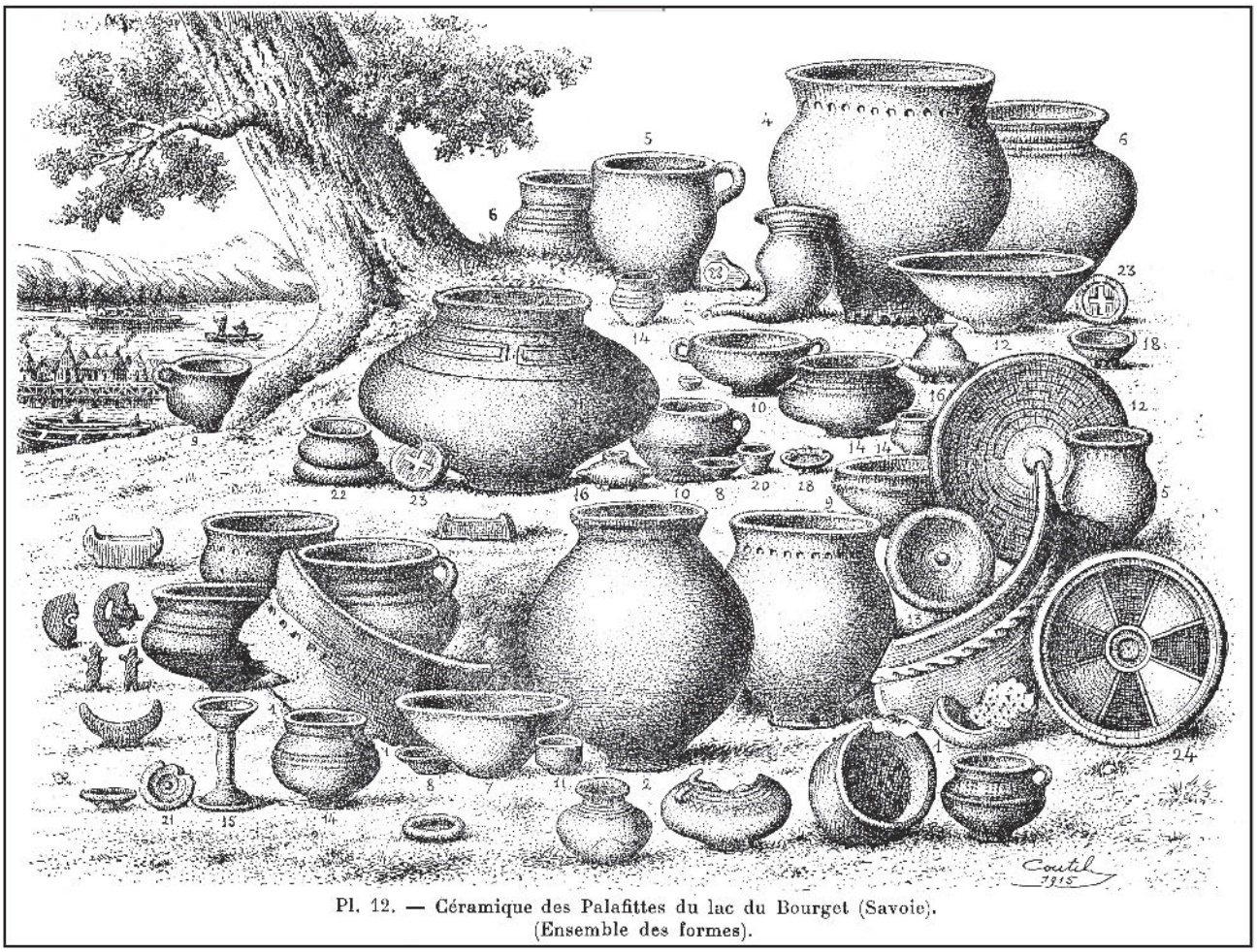
Les suites de ce conflit particulièrement sanglant seront, pour la SPF, à l'aune de ceux qui ont transformé la société dans son ensemble. L'après-guerre va, là aussi, bouleverser les hiérarchies sociales en apportant de nouvelles manières de voir le monde comme de nouveaux acteurs. Cela se repère à la SPF avec, par exemple, l'émergence des femmes dont la présence dans les réunions scientifiques est remarquée même si elle reste anecdotique (Givenchy, 1922). Dans un tout autre ordre d'idées, une forte augmentation des coûts d'impression du fait des « nouvelles loi sur le travail » qui réglementent emplois et salaires (Baudouin, 1919) indique à quel point les changements en cours dans la société peuvent avoir des répercussions sur la SPF.

En effet, encore et toujours, pendant plusieurs années, l'équilibre financier de la SPF est instable. L'édition même du *Bulletin* est directement menacée. En 1926, l'augmentation des prix de la photogravure s'accentue de mois en mois pour atteindre 80 % en fin d'année ! Cette fois, bien que le versement d'une subvention de 700 F par le ministère de l'Instruction publique contribue à équilibrer les comptes, la majoration volontaire et individuelle des cotisations ne suffit plus et le conseil d'administration décide une forte augmentation générale, passant de 12 à 20 francs. Dans le même temps, nécessité oblige, Charles Schleicher, trésorier, renouvelle et précise la présentation des comptes. Dans le même temps, marque d'un redressement financier tout relatif, la SPF reprend à partir de 1925 la publication annuelle de la liste complète des adhérents. Les activités propres (bibliothèque et collections) continuent, là aussi grâce aux dons, et les conditions de travail s'améliorent avec – signe de modernité s'il en est – l'installation de l'électricité dans les locaux mis à disposition par Le Bel (Coutil, 1927). Qualitativement, la SPF incite de nouveau les auteurs à la concision et quelques modifications sont apportées à l'organisation des rubriques concernant l'activité associative. À partir de 1929, les membres de la SPF peuvent bénéficier du demi-tarif non seulement au musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye, mais aussi à celui des Eyzies. Avec tous ces changements, petits et grands, ces années voient un redressement général de la SPF. Il n'empêche que, quels que soient les efforts du trésorier et les subventions de l'État, un doublement du tarif des cotisations est décidé, ce qui porte alors l'abonnement à 40 francs.

Plus généralement, la SPF, comme bien d'autres structures et institutions dans un monde en pleine mutation, avait besoin de renouveler bureau et conseil. Qui dit renouvellement, dit départ de certains et arrivée d'autres. Il n'est donc pas anecdotique que l'entre-deux-guerres soit marqué par deux disparitions : le décès d'Adrien Guébhard en 1924 (Viré, 1924) puis celui d'Adrien de Mortillet en 1931 (Vayson de Pradenne, 1931 ; Coutil, 1931 ; Courty, 1931). Tous deux étaient de farouches et dogmatiques défenseurs de la « tradition » héritée de Gabriel de Mortillet, et donc pourfendeurs des tenants de la nouvelle stratigraphie du Paléolithique supérieur. Très marginalement auteur d'articles originaux dans le *Bulletin* (Mortillet, 1913), Adrien de Mortillet, président en 1906, s'était manifesté en revanche par plus de 125 réponses aux interventions de ses collègues, notamment lors de la

« bataille des éolithes » (voir 2e partie). Leurs décès rapprochés marquent la fin d'une époque. La disparition d'Adrien de Mortillet, identifié avant tout comme le continuateur de la mémoire de son père, va permettre un certain déblocage tant dans le renouvellement des auteurs des articles que pour les discussions en séance. Dans le contexte de ce nouveau dynamisme, le bureau fait une fois de plus des recommandations aux auteurs pour la longueur des articles (xxx, 1934a). Par ailleurs, le renouvellement se fait notamment avec l'arrivée d'auteurs reconnus, représentatifs d'autres tendances de la recherche, tant en ethnologie et anthropologie qu'en préhistoire. Ainsi, l'instituteur périgourdin Denis Peyrony publie synthèse et monographie sur les industries de l'Aurignacien (Peyrony, 1933 et 1935), Paul Rivet, directeur du musée de l'Homme, offre l'hospitalité de son musée à la SPF (Rivet, 1934 ; xxx, 1934b et 1958a ; Gaucher, 1998). Deux ans plus tard, en 1936, Henri Breuil (Breuil, 1936 et 1937a) est élu président et Henri Bégouën préside le CPF de Toulouse-Foix. Le premier est franc-maçon de la loge de Sarlat, le second député socialiste de Paris, le troisième ecclésiastique et le dernier comte : on constate là, en plein Front populaire, que les événements politiques nationaux n'ont désormais que peu d'impact direct et passent, semble-t-il, loin derrière les préoccupations de l'activité scientifique.

Pour autant, les conditions de l'existence même de la SPF ne dépendent pas seulement de la personnalité des grands acteurs disponibles – ou de la disparition d'autres. De fait, après avoir assuré son départ puis maintenu son existence durant la première guerre mondiale, la SPF essaie désormais essentiellement, au fil des aléas, de se maintenir par l'organisation de réunions et la parution régulière du *Bulletin*. Ses finances sont équilibrées, grâce à des auteurs mécènes qui publient à leur compte des articles copieux et illustrés grâce à des dons substantiels. C'est le cas de Léon Coutil, préhistorien normand, qui règle personnellement les feuilles richement illustrées (fig. 6) qu'il publie dans le *Bulletin* (Coutil, 1912 à 1935), du chanoine Amédée Lemozi, curé de Cabrerets, qui finance son article sur les fouilles de Murat (Lemozi, 1924) ou encore de Joseph-Achille Le Bel, chimiste et préhistorien à ses heures, qui contribue largement au fonctionnement de la SPF (Le Bel, 1925). Malheureusement, le décès de ce dernier en 1930 met un coup d'arrêt à ses aides financières, ponctuelles mais significatives (Le Bel, 1923 et 1927). Cependant, grâce à un acte testamentaire, la SPF continue d'être hébergée par ses



Pl. 12. — Céramique des Palafittes du lac du Bourget (Savoie).
(Ensemble des formes).

Fig. 6 – Planche « artistique » présentant un ensemble céramique en provenance des « Palafittes » du lac du Bourget (Savoie) (Coutil, 1915).
Fig. 6 – *«Artistic» plate depicting a series of ceramics from the «palafittes», or lake dwellings, of Lac du Bourget (Savoie) (Coutil 1915).*

soins. Cette aide est fondamentale car le fait de disposer de locaux conditionne matériellement la vie de la Société (tabl. 1).

Cependant, alors que la SPF n'est qu'à peine remise des conséquences de la première guerre mondiale et des changements internes d'orientation des années trente, la seconde frappe à la porte… À nouveau, ces années douloureuses impliquent une gestion particulière de la vie associative comme de l'édition du bulletin. Cela est matériellement d'autant plus difficile qu'Edmond Vignard démissionne de son poste de secrétaire général du fait de ses obligations professionnelles. Il est remplacé par Georges Guénin, qui s'élève alors contre « la catastrophe déchaînée par l'hypocrite fourberie et la féroce sauvagerie du régime hitlérien » dont l'action […] bloque les adhésions (Guénin, 1939b). Mais ce dernier ne reste qu'un an à ce poste car il démissionne à son tour suite à un conflit interne. En effet, il se retrouve au centre d'une polémique qui l'oppose à ses collègues après une prise de position malencontreuse vis-à-vis des restaurations menées par Zacharie Le Rouzic à Carnac (Guénin, 1939a, 1940a et b ; Breuil, 1939). C'est Charles Schleicher qui, en plus de ses fonctions de trésorier, assure l'intérim jusqu'à ce que le poste soit repris par Guy Gaudron en 1942. Celui-ci, membre du bureau dès 1939, participait déjà activement à la gestion de la société, bulletins et séances. Il conserve ce poste de longues années (tabl. 1).

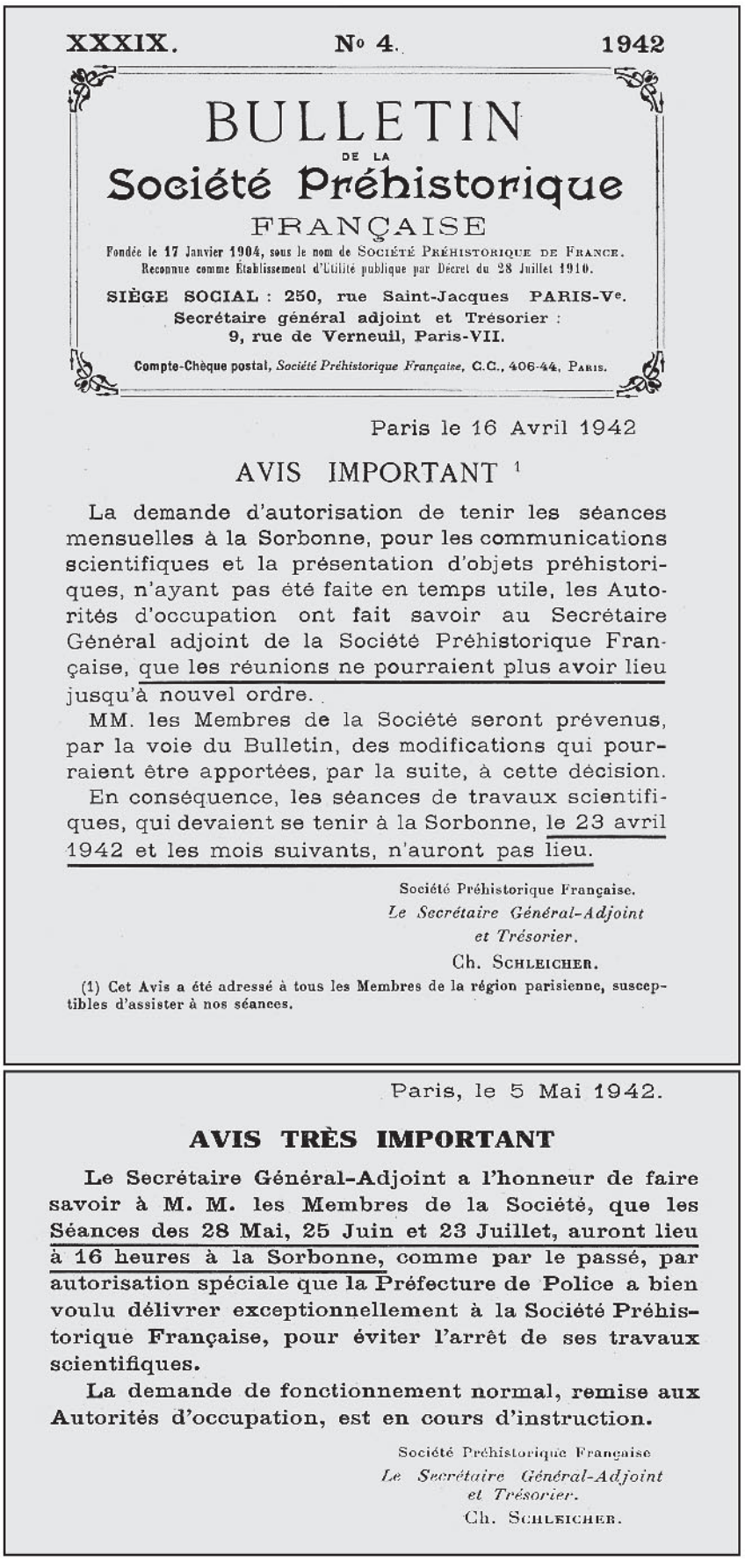
Dans le *BSPF*, la deuxième guerre mondiale émerge avec des allusions à la situation en Tchécoslovaquie (Skutil, 1939) et plus explicitement à la séance d'octobre 1939, au lendemain de l'invasion hitlérienne en Pologne (xxx, 1939b). Cependant, et quelles qu'en aient été les atrocités, cette guerre n'a pas le même impact immédiatement hémorragique au niveau démographique que la première. Elle est d'abord caractérisée par l'occupation militaire et la pénurie économique. Le bulletin comme les réunions se voient soumis à la censure allemande : les statuts devront être traduits et il faut à chaque fois obtenir l'autorisation des autorités d'occupation (fig. 7). Ces lourds handicaps sont renforcés par l'augmentation du coût du papier et des déplacements, ce qui freine aussi bien les publications que les activités de terrain et les réunions (xxx, 1939c, 1940a, 1941a, 1942b et c).

Malgré toutes les difficultés, il faut maintenir une vie pour la société, quels qu'en soient les artifices (Gaudron, 1942 ; Schleicher, 1941 et 1942). Les adhérents se réduisent à moins de 500, le nombre des pages du bulletin chute et, même trimestriel, il est peu épais.

En 1940 paraissent des vœux proposant le tri des métaux récupérés pour l'industrie militaire (xxx, 1940b ; Stephen-Chauvet, 1940), tris destinés à sauver de la refonte les vestiges archéologiques. Le buste de Gabriel de Mortillet, érigé dans les arènes de Lutèce depuis 1905, ne va pas pour autant échapper à la fonte. Des rappels concernant les obligations de la « défense passive » (xxx, 1939a) donnent le ton général de la vie quotidienne. La situation est bien résumée par Charles Schleicher dans son rapport moral qui ponctue l'année 1940 : « Nous voici au seizième mois de la nouvelle guerre et nous voici en territoire occupé depuis plus de six mois ! En nous reportant aux années 1914-1918, époque durant laquelle il nous avait été possible de tenir nos séances régulièrement et de pouvoir publier notre bulletin, nous ne pouvons que faire la constatation d'une situation très différente, qui nous a obligés à interrompre de juin à octobre 1940 nos réunions mensuelles, à faire subir à notre publication de grands retards. Malgré cette situation exceptionnelle, chacun de nous doit attendre, en silence, des jours meilleurs qui nous permettront la reprise normale des travaux qui nous sont si chers » (Schleicher, 1940). Les déclarations « anti-boches » ne sont plus de mise et le *BSPF* se fait bien sûr moins véhément envers les Allemands que lors de la précédente guerre.

Durant toutes ces années, la SPF fonctionne au ralenti, surtout depuis que la loi du 5 février 1941 proroge pour toute la durée de la guerre les mandats des administrateurs d'associations et de sociétés savantes. Les séances se tiennent tout de même, même si, parfois, le trop faible nombre de participants conduit à les annuler – ainsi le 23 mai 1940 avec seulement huit présents. Dès 1941, la proportion des petites communications se multiplie et chacun présente ce qu'il peut, tant du point de vue des pièces que des idées. Peu à peu, les réunions ne rassemblent qu'un petit groupe autour de pièces diverses que chacun sort de sa poche ou du « carton » où elles sont cousues ; simultanément, la durée même des séances se réduit. Les difficultés s'alourdissent et les frais d'impression sont de plus en plus contraignants ; dès 1940, les clichés sont entièrement à la charge des auteurs, de même que les pages au-delà de cinq par article. À partir d'avril 1943, les auteurs doivent fournir le poids de zinc nécessaire aux clichés et dès octobre de la même année, la typographie se resserre : suppression des caractères gras et de la plupart des « blancs ».

C'est dans cette ambiance de guerre et de restriction que la question d'une loi sur l'archéologie refait surface (xxx, 1941). Le contexte politique est radicalement différent et, cette fois-ci, elle n'est évidemment pas soumise à débat parlementaire. Aucune campagne publique n'est envisageable. Cette nouvelle mouture est essentiellement différente de la proposition avortée de 1910 sur quatre points : tout d'abord, elle ne traite plus des gisements de fossiles et des sites géologiques ; ensuite, elle institue la demande d'autorisation préalable aux fouilles (titre I) au lieu d'une simple déclaration d'intention, puis introduit explicitement la notion de fouille conduite par l'État (titre II) et celle de découverte fortuite (titre III). Il faut souligner que, même si certains (Schleicher, 1941) continuent à s'opposer à toute ingérence officielle dans la « liberté des fouilles », le contexte scientifique global a également évolué. Les protestations de la SPF sont moins virulentes, voire cessent après la loi de 1942 (xxx, 1942b) instituant les circonscriptions (Gaudron, 1942 ; Peyrony, 1943a). Cette loi est assez favorable à la SPF car non seulement la totalité des six postes de directeurs des Antiquités préhistoriques (Raymond Vaufrey, Denis Peyrony, Étienne Patte, Franck Bourdier, Saint-Just Péquart),



XXXIX. N° 4. 1942

BULLETIN
DE LA
Société Préhistorique
FRANÇAISE

Fondée le 17 Janvier 1904, sous le nom de Société Préhistorique de France.
Reconnue comme Établissement d'Utilité publique par Décret du 28 Juillet 1910.

SIÈGE SOCIAL : 250, rue Saint-Jacques PARIS-Ve.
Secrétaire général adjoint et Trésorier :
9, rue de Verneuil, Paris-VII.

Compte-Chèque postal, *Société Préhistorique Française*, C.C., 406-44, Paris.

Paris le 16 Avril 1942

AVIS IMPORTANT [1]

La demande d'autorisation de tenir les séances mensuelles à la Sorbonne, pour les communications scientifiques et la présentation d'objets préhistoriques, n'ayant pas été faite en temps utile, les Autorités d'occupation ont fait savoir au Secrétaire Général adjoint de la Société Préhistorique Française, que les réunions ne pourraient plus avoir lieu jusqu'à nouvel ordre.

MM. les Membres de la Société seront prévenus, par la voie du Bulletin, des modifications qui pourraient être apportées, par la suite, à cette décision.

En conséquence, les séances de travaux scientifiques, qui devaient se tenir à la Sorbonne, le 23 avril 1942 et les mois suivants, n'auront pas lieu.

Société Préhistorique Française.
Le Secrétaire Général-Adjoint et Trésorier.
Ch. Schleicher.

(1) Cet Avis a été adressé à tous les Membres de la région parisienne, susceptibles d'assister à nos séances.

Paris, le 5 Mai 1942.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Le Secrétaire Général-Adjoint a l'honneur de faire savoir à M. M. les Membres de la Société, que les Séances des 28 Mai, 25 Juin et 23 Juillet, auront lieu à 16 heures à la Sorbonne, comme par le passé, par autorisation spéciale que la Préfecture de Police a bien voulu délivrer exceptionnellement à la Société Préhistorique Française, pour éviter l'arrêt de ses travaux scientifiques.

La demande de fonctionnement normal, remise aux Autorités d'occupation, est en cours d'instruction.

Société Préhistorique Française
Le Secrétaire Général-Adjoint et Trésorier.
Ch. Schleicher.

Fig. 7 – Avis de non-réunion publié en tête du fascicule n° 4 de 1942, accompagné de son rectificatif placé en encart au dernier moment.
Fig. 7 – *Announcement of a «non-meeting» published at the start of issue no. 4 of 1942, accompanied by its correction inserted at the last moment.*

mais trois des quinze postes réservés aux Antiquités historiques (Raymond Lantier, Fernand Benoit et Georges Chenet), échoient à ses membres (xxx, 1942d). Rien de tel pour prévenir d'éventuelles oppositions, même si les réticences demeurent vivaces (Guichard, 1942 ; Desmaisons, 1942).

Plus encore, et cette fois-ci sur le terrain, quelques exemples permettent de saisir comment, dès 1941 et surtout 1942 avec les accentuations de la politique vichyste, les réalités du quotidien de la guerre reflètent l'ambivalence dans laquelle doit se placer la SPF pour sa survie et pour publier (Schleicher, 1941 ; Gaudron, 1942 et 1943). C'est ainsi que le *Bulletin* publie la lettre du comte Henri Bégouën au maréchal Pétain et au chef de la Légion à propos de l'échantillon d'argile prélevé à côté des bisons du Tuc et destiné à enrichir le monument de Gergovie. Ce monument devait renfermer des portions de terre venant de tous les coins de la France et de son Empire et pour le comte Bégouën, il fallait donc que les « origines du génie créatif de la France » y figurent. Il fait également mention des remerciements personnels que le maréchal lui fait transmettre par son chef de cabinet militaire (Bégouën, 1942). Cette lettre est publiée sous forme de « prière d'insérer ». Mais l'année 1942 est aussi, par exemple, celle des courriers de René-Louis Nougier qui, interné à l'Oflag IV, en Haute-Lusace, informe la Société de ses activités archéologiques : non seulement il prospecte dans le camp d'internement, mais, « à titre pédagogique pour ses compagnons d'infortune », il réalise une maquette de la vallée du Loing aux temps de la Préhistoire (Nougier, 1942a). Il reçoit pour cela les encouragements de ses collègues et se fera un plaisir d'annoncer son retour rapide en France (Nougier, 1942b). Dans le même esprit, le lieutenant Potut obtient le 23 mars 1944 un prix de l'Académie française pour les cours donnés pendant sa captivité en Allemagne (Potut, 1943). En 1943, la SPF émet un vœu à propos de la destruction programmée du quartier du Vieux-Port, à Marseille, par les autorités allemandes : impuissante à modifier le cours des événements, elle espère cependant en influer les modalités en préconisant de n'intervenir sur le terrain qu'en présence d'archéologues et de préhistoriens… Mais le vœu n'arrivera qu'après les faits (xxx, 1943a et b).

Les années passent et la fin de la guerre est le moment de « communiqués » informant les sociétaires du sort de quelques collègues. C'est ainsi qu'à la séance d'octobre 1944 plusieurs décès sont annoncés, dont celui de Saint-Just Péquart – « ancien président de la SPF, condamné comme milicien par la cour martiale de Montpellier et fusillé le 11 septembre » – et de R. Souex : « Ramenant en voiture un blessé FFI, il fut pris sous le feu de l'ennemi et succomba aussitôt. » La société adresse ses condoléances à chacune des familles…

Bien que les contextes des deux guerres soient différents, la deuxième guerre mondiale aura pour la vie associative de la SPF les mêmes conséquences internes que la première (tabl. 1). Les cadres sont tout aussi difficiles à trouver : Marcel Chassaing et Guy Gaudron tiennent la barre et le fil ténu d'une activité en veilleuse, tant durant la guerre que tout au long des années de la reconstruction. Cependant, tous deux garderont encore leurs responsabilités dans la SPF pendant des années, contrastant ainsi avec les modalités de la rupture de 1919. Plus largement, Guy Gaudron s'exprime sur l'avenir de la recherche et de la préhistoire en France et trace à ce propos un bilan des années de guerre (1944 et 1945a).

1944-1964 : la grande mutation

Si la censure cesse dès la Libération, les difficultés économiques vont persister encore longtemps. Pendant plusieurs années, la qualité du papier reste médiocre et les pages sont remplies au maximum, avec des caractères souvent réduits. Le *Bulletin* reste trimestriel et il faut atteindre 1946 pour qu'il devienne bimestriel. Les subventions du ministère ainsi que les abonnements des bibliothèques universitaires sont les bienvenus dès 1944 et 1945. Fait moins signifiant mais plus visible, l'industriel Antoine Menier, également préhistorien amateur, place des encarts publicitaires pour son chocolat dans le bulletin ! (fig. 8). Le montant des cotisations suit la tendance à l'inflation : de 80 F en 1944, elles atteignent 600 F en 1950 et 800 en 1952.

Plus encore que les aspects financiers et que les conséquences du renouveau générationnel, la situation générale est conditionnée par deux phénomènes concomitants. D'une part la mise en place des laboratoires CNRS et de ceux des universités (Bordes, 1952c), et d'autre part l'organisation territoriale consécutive à la loi de 1941. Ces deux décennies seront celles d'une conquête pas à pas pour une réelle légitimité de la SPF chez tous les préhistoriens. Elle apparait encore trop souvent, par exemple chez de nouveaux chercheurs comme François Bordes, comme un rassemblement de « collectionneurs-amateurs ». Il s'agit de restaurer l'image de la Société tant du point de vue scientifique que de la vie associative. Les années cinquante et soixante marquent à ce titre un profond changement de cap dans la structuration de l'association comme, peu après, dans sa production éditoriale.

C'est ainsi qu'à partir des années cinquante la SPF reprend plus normalement ses activités et publie régulièrement ses *Bulletins*. Signe d'une stabilité retrouvée, elle peut même, en 1949, publier un répertoire des adhérents. Pour tenter de diversifier, voire d'améliorer, le contenu scientifique des séances mensuelles, la Société admet que les auteurs qui ne peuvent se déplacer du fait du coût des transports puissent faire lire un résumé de leur communication par un collègue présent. Quoi qu'il en soit, au-delà des séances mensuelles, un des problèmes essentiels reste la très faible participation des adhérents à la vie associative et les moins de 30 suffrages exprimés aux élections sont déplorés (Blanchard, 1947a ; Vésigné, 1948).

Du point de vue éditorial, la SPF précise ses conseils rédactionnels (Gaudron, 1945b) et encourage au renouveau des recherches (Gaudron, 1950 et 1953d). En 1948 et pour stimuler les auteurs, le colonel Vésigné marque sa présidence par la création d'un prix annuel



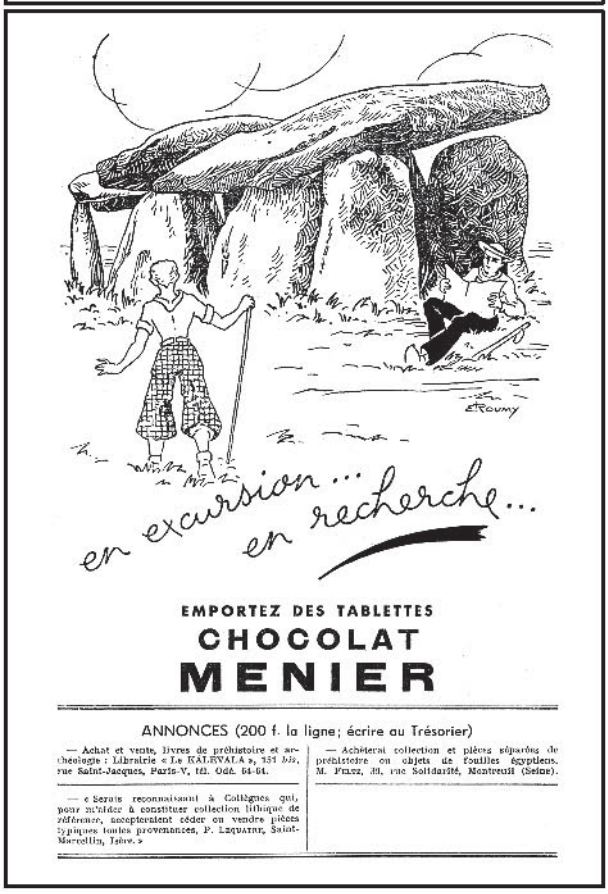


Fig. 8 – Les deux versions successives de la publicité pour le chocolat Menier. La première (1944-1945) est générale, la seconde (1945-1961) est une adaptation destinée au lectorat du *Bulletin*.
Fig. 8 – *The two successive versions of advertising for Menier chocolate. The first (1944-1945) is general, the second (1945-1961) a specific adaptation for the* Bulletin's *readers.*

pour récompenser les trois meilleures contributions ! Les premiers lauréats de 1950 seront les articles de Fernand Lacorre sur le « Gétulo-Capsien », de Germaine Henri-Martin sur l'industrie tayacienne de Fontéchevade et de Bernard et Bertrand Bottet sur la Baume-Bonne à Quinson. Le nouvel élan de la SPF est officiellement reconnu par l'attribution de la « médaille d'honneur du Mérite scientifique » (xxx, 1949a).

Les membres de la SPF retrouvent le chemin du terrain et actualisent leurs pratiques. Après la validation de la loi de 1941 qui semble désormais faire consensus, plusieurs contributions portent sur les modalités de son application réglementaire (Gaudron, 1946, 1949, 1951 et 1952 ; xxx, 1950) et sur les formations nécessaires, universitaires et autres (Merwart, 1946 ; Reynaud, 1946 ; Guillien, 1946 ; Alimen, 1946 ; Bordes, 1952c ; Nougier, 1951 et 1953). La tonalité générale est alors surtout de déplorer le peu de moyens mis à la disposition des directeurs des Antiquités et des laboratoires qui doivent faire face à l'ampleur de la tâche. Leur travail est d'autant plus lourd que les membres de la SPF directeurs des Antiquités préhistoriques sont désormais chargés de faire respecter la nouvelle loi (Giot, 1956a). Et elle est loin d'être rentrée dans les habitudes ! Dans ce contexte, les archéologues interviennent le plus possible sur le terrain pour assurer la protection des sites mis à mal par les grands travaux et ils le font savoir dans le *BSPF* (Delaplace, 1959 ; Combier, 1960 ; xxx, 1954b, 1956b et 1968). C'est ainsi que, par exemple, André Hamard – bibliothécaire du CDRP au musée de l'Homme et membre actif de la SPF – intervient en 1955 sur le thème « grands travaux et quaternaire » ou qu'à la séance de janvier 1956, André Leroi-Gourhan présente un vœu pour protester contre le tracé de l' « autoroute du Midi » qui doit traverser le massif de Fontainebleau et donc détruire de nombreux sites (xxx, 1956a).

La Préhistoire est encore un domaine dont les exigences sont peu connues du grand public, même cultivé, comme en témoigne l' « affaire Breton » (Breuil, 1952 ; Gaudron, 1952). L'écrivain André Breton, au cours d'une visite guidée, avait en effet éprouvé la réalité de l'ancienneté des peintures pariétales de Pech-Merle en y passant le doigt… qui fut noirci, « le trait en question [étant] estompé par [son] coup de pouce […] ce qui ne laissa pas de [l'] étonner, puisqu'il s'agit de lignes prétendument tracées depuis 30 000 ans » ! Malgré une large campagne de presse en faveur de l'écrivain, l'affaire est réglée par un procès, perdu par André Breton (jugement du 27 novembre 1953), accusé de dégradation de monument public. François Bordes réagit vivement à cette histoire en prenant la défense de la grotte (xxx, 1953b).

C'est durant cette période que l'année 1954, celle du cinquantenaire de la Société (xxx, 1953a ; Gaudron, 1954), est marquée par la cérémonie qui se déroule au musée de l'Homme le 15 novembre. Comme cela a été rappelé en tête de cet article, elle est immortalisée par un enregistrement du discours de l'abbé Breuil, qui est encore la grande figure de référence pour les préhistoriens en général, et pour la SPF en particulier (xxx, 1952). En matière de production scientifique, l'édition

d'un fascicule « spécial jubilé » d'une centaine de pages, hors pagination annuelle et portant le numéro 8, est distribué ultérieurement aux adhérents (Nougier, 1954a). Avec ce fascicule, organisé à l'initiative et sous la direction de Louis-René Nougier, alors président, la SPF voulait avoir l'occasion symbolique de faire le point sur les bases chronologiques essentielles et créer un document de référence. Celui-ci réunissait une vingtaine d'articles dédiés à chacune des grandes « périodes » de la Pré- et de la Protohistoire, rédigés – sans aucune figure et souvent très succinctement – par presque autant d'auteurs : Jean Arnal, Séverin Blanc, Jean Bouyssonie, Henri Breuil, André Cheynier, Laurent Coulonges, Raoul Daniel, Hélène Danthine, Henri Delporte, Jean-Jacques Hatt, Germaine Henri-Martin, Harper Kelley, Georges Malvesin-Fabre, Louis-René Nougier, Louis Pradel, Marc Sauter et Edmond Vignard. Mais le découpage chronologique semble plus le reflet d'une distribution entre les membres incontournables de la SPF que correspondre à un réel projet scientifique (voir 2e partie). De fait, cette initiative se révèle prématurée pour pouvoir vraiment recueillir les premiers résultats des nouvelles approches, en un temps où les tenants de la tradition d'avant-guerre sont encore majoritaires. Les deux seuls « nouveaux », c'est-à-dire n'ayant pas publié dans le *Bulletin* avant la guerre, sont Jean-Jacques Hatt (professeur des Antiquités nationales à la faculté des Lettres de Strasbourg) et Henri Delporte (diplômé d'études supérieures en archéologie préhistorique). Le premier inaugure une réelle prise en compte des périodes protohistoriques par la SPF, tandis que le second n'est sollicité au dernier moment que pour remplacer Denis Peyrony, dont l'article proposé sur le Périgordien est jugé trop obsolète. L'un et l'autre débutent ainsi une fructueuse activité au sein de la SPF. Ce fascicule « spécial jubilé » signe donc plus la fin d'une période que l'annonce d'une nouvelle, et ce n'est qu'ensuite que la page va pouvoir être tournée. Un élément peut être relevé comme symptomatique : alors que François Bordes est plusieurs fois mentionné par des auteurs, aucun article ne lui est confié. Suite au discours annuel de Guy Gaudron, il proteste d'ailleurs énergiquement devant le *satisfecit* que se décerne le conseil de la SPF au sujet de ce jubilé, estimant exagérée la place consacrée par le *Bulletin* pour la transcription des discours et messages de félicitation (xxx, 1954a ; Gaudron, 1955).

La Préhistoire publiée dans les colonnes du *Bulletin* de la SPF va, progressivement et bien timidement, s'adapter aux modalités scientifiques de la recherche émergente, à la croisée des sciences humaines et naturelles et avec l'apport des méthodes et problématiques qui s'y font jour (voir 2e partie). Cette évolution est très perceptible à travers l'analyse de la nature des articles publiés dans les bulletins. Ceux-ci abandonnent peu à peu les annonces et descriptions de pièces isolées pour relater des opérations de fouille et des études de séries, sous forme de monographies ou de synthèses.

Autre marque, plus anecdotique mais à portée symbolique, de ce changement d'époque, le comte Olivier Costa de Beauregard, dernier des 73 membres fondateurs, décède en 1959.

En ce qui concerne les rapports entre la SPF et le contexte économique et politique de la France des années postérieures à celles de l'après-guerre, la période de la décolonisation mérite ici une parenthèse. En effet, alors que les guerres mondiales, bien que de nature très différente, ont vu une implication (décisive) des colonies, que ce soit d'un point de vue politique ou militaire, on ne décèle, pour ce qui est de la SPF et de son bulletin, que bien peu d'articles ou de correspondances en provenance de ces mêmes territoires. De plus, les contributions en provenance des colonies ne sont pas celles d'autochtones, mais généralement d'administrateurs venus de métropole, de militaires appelés ou d'industriels en mission. La décolonisation, ne touchant significativement la SPF ni d'un point de vue associatif, ni d'un point de vue éditorial, n'aura ainsi quasiment pas d'écho ni d'effet majeur dans le *Bulletin*. Seule l'Algérie, dont la proximité comme le statut vis-à-vis de la France sont particuliers (xxx, 1948), livre plus de 200 références sur l'ensemble du siècle. Cependant, il ne faut pas s'y tromper. L'essentiel – plus de la moitié – correspond à la période 1954-1970, soit le moment de la guerre d'Algérie et de la plus forte présence de militaires sur place (jusqu'en 1962), ceux-ci publiant à leur retour en métropole… Après 1970, la chute est nette : à peine plus d'une référence par an. On pourrait rapprocher ce pic éditorial des préhistoriens mobilisés durant le conflit algérien à l'attitude, sur le terrain, des conscrits de la première guerre mondiale qui alimentaient la célèbre rubrique « la Préhistoire des tranchées »…

De fait, si les deux guerres mondiales ont eu un impact sur la SPF, c'est bien plus du fait des conséquences organisationnelles (coûts d'impressions en hausse pour le bulletin et disponibilité réduite pour les membres) que des dimensions politiques nationales. C'est pourquoi ni le fait colonial ni la décolonisation, après la deuxième guerre mondiale, ne seront explicitement lisibles dans le *Bulletin*, car ce qui se passe alors sur les terres de l'Empire français (puis de l'Union française) n'a que peu d'impact sur la vie de la SPF au quotidien.

Au sein même de la SPF, des années cinquante aux années soixante-dix voire quatre-vingt, la vie associative est marquée notamment par la place respective des amateurs (Cheynier, 1955 ; Arnal, 1955 et 1962 ; Pradel, 1961b), qui sont historiquement la base constitutive de la SPF, et des professionnels qui en sont de plus en plus la force émergente (Grosjean, 1968a ; Delporte, 1969a ; Gaucher, 1990). À cet égard, il est significatif que le vœu prononcé par la SPF dans sa séance de janvier 1956, et concernant notamment la protection des grottes ornées, se positionne sans ambigüité pour un accès libre des bénévoles, y compris contre l'avis des directeurs régionaux des Antiquités ! François Bordes, lui-même directeur des Antiquités préhistoriques d'Aquitaine, s'oppose vigoureusement à cette prise de position et demande à ce que ce soit noté au procès-verbal (xxx, 1956b). Bien du chemin reste à faire !

Une manière classique d'associer les uns et les autres dans une activité à la fois scientifique,

pédagogique et associative, est de mettre sur pied des « commissions » dédiées à chacune des grandes périodes de la Préhistoire (xxx, 1958c). En 1958, dans son discours de président entrant, Marcel Chassaing évoque les commissions passées – « Enceintes » et « Néolithique » – et en rappelle le sens pour la SPF : promouvoir l'existence de programmes collectifs à même de rassembler ses membres et de faire avancer la connaissance. Si les membres de la SPF en général sont priés de les rejoindre, les délégués départementaux sont plus particulièrement sollicités. Dans l'année, six commissions sont ainsi créées, avec chacune un responsable : Paléolithique inférieur et moyen (Harper Kelley), Paléolithique supérieur (André Leroi-Gourhan), Mésolithique (Edmond Vignard), Néolithique (Gérard Bailloud), Bronze (Jean-Jacques Hatt), Fer (René Joffroy). On remarque que si certains des chercheurs de référence sont des auteurs de contributions pour le fascicule « spécial jubilé » de 1954 (Kelley, Vignard et Hatt), les autres sont déjà des « nouveaux ». Cependant, ces commissions resteront des vœux pieux et il faudra attendre dix ans pour que les premières mises en œuvre se fassent sentir, qui plus est généralement avec d'autres animateurs (voir 2e partie). Dans le même esprit, René Joffroy insiste, dans son discours de président, sur la nécessité de se consacrer avant tout au travail scientifique, rigoureux et en équipe, ainsi que sur le rôle éminent des correspondants locaux, délégués départementaux de la SPF (Lobjois, 1958 ; Joffroy, 1959 ; xxx, 1959 ; Nouel, 1960). Il faut également signaler que cette année 1959 est également celle où la SPF décide, après quarante ans d'interruption, de reprendre sa série des *Mémoires*. D'abord édités sous la même forme que les premiers, ils vont, dès 1962, être consacrés chacun à une seule publication d'envergure, monographie de site ou synthèse (tabl. 6).

Plus fondamentalement peut-être, Jean-Jacques Hatt propose quatre points forts pour dynamiser la SPF : réélection possible du président (pour que son action ait du sens et puisse s'exercer), vie locale et régionale de l'association (pour une réelle implantation territoriale), rapprochement entre la SPF et ses membres (pour une meilleure implication associative de ceux-ci), séparation du bulletin en deux modules. Il y aurait d'une part un petit bulletin mensuel (un seul cahier de 32 pages) pour les correspondances et la vie associative, et d'autre part un fascicule nettement plus copieux, annuel, pour les articles originaux, qui nécessitent à la fois plus de pages et un travail éditorial plus important (Hatt, 1963).

Mais changer les habitudes n'est pas simple et il faudra vingt ans pour que la SPF puisse se mettre en position d'aborder les nouvelles perspectives de la recherche en Préhistoire. Et il faudra encore attendre de longues années pour que l'ensemble de ces propositions soit pris en compte et permette d'aboutir à la situation actuelle.

Avec ces quelques exemples, on voit que, si les idées ne manquent pas au fil de ces décennies de l'après-guerre (état des connaissances, commissions spécialisées, délégués locaux…) la lenteur de la mise en place en compromet largement l'efficacité.

1964-2004 : une société progressivement en phase avec les nouvelles orientations de la recherche

En effet, seule la dernière des propositions de Jean-Jacques Hatt sera immédiatement réalisée. Et c'est ainsi que, dès 1964, les « Études et Travaux » font leur entrée à la suite de neuf « Comptes rendus des séances mensuelles » (CRSM). Les « Études et Travaux » reprennent le concept qui avait prévalu au début du siècle pour les premiers volumes des *Mémoires*, mais selon d'autres modalités éditoriales. En effet, les « Études et Travaux » qui, à partir de 1978, prennent la forme des « fascicules 10-12 », sont livrés à tous les membres. Plus régulièrement et plus largement qu'avec les *Mémoires* (tabl. 6), la SPF se donne enfin la possibilité de publier des articles bénéficiant d'une préparation plus élaborée. Les fascicules des CRSM, numérotés de 1 à 9 et calibrés à 32 pages, continuent à informer régulièrement des séances mensuelles (tabl. 3). Si de la place reste disponible à la suite des informations associatives, ils peuvent en outre accueillir des notes ou articles scientifiques, alors sélectionnés surtout en fonction du nombre de caractères.

Ce changement de la forme éditoriale est complété dès l'année suivante par une modification de l'équipe dirigeante : un conseil renouvelé – grâce à la démission volontaire de plusieurs membres, dont le secrétaire général Guy Gaudron, nommé président d'honneur, et le trésorier Marcel Chassaing – préside désormais au nouveau destin de la SPF. De fait, Guy Gaudron, malade, était déjà secondé depuis 10 ans par Pierre Peccatier. Cependant, alors que celui-ci était logiquement pressenti pour assurer la succession, il ne prendra pas le poste de secrétaire général en 1965. Pas plus d'ailleurs qu'André Chollet qui, durant l'hiver 1964-1965, assure au siège de la SPF le quotidien de l'activité associative. C'est en définitive Gérard Bailloud (Alimen, 1965 ; Bailloud, 1965) qui est désigné officiellement pour cette responsabilité. Chercheur au CNRS, rapidement spécialiste du Néolithique et de ses ensembles céramiques, directeur des Antiquités préhistoriques de la région parisienne de 1965 à 1969, responsable de nombreuses fouilles notamment en Midi méditerranéen et vallée de l'Aisne, auteurs de synthèses novatrices, il incarne les générations de chercheurs de l'après-guerre. Véritable pilier de la SPF, discrètement permanent de son activité, il conservera son poste de secrétaire général pendant vingt ans, mobilisant bien d'autres chercheurs dans son sillage.

Une des premières mesures prises par le nouveau bureau est représentative du nouveau souffle : la SPF supprime la pratique des « prises de date » (xxx, 1965) qui, même relativement peu pratiquées, auront perduré soixante ans ! L'argument mis en avant était le risque que certains, soupçonnés d'être moins au courant que d'autres de la réglementation en vigueur, continuent à établir des « prises de date » au lieu de déclarer leurs découvertes auprès des directions régionales des Antiquités ! L'autre mesure immédiate, mais plus longue à mettre en place, est la modification des statuts de 1959. Par l'assemblée générale du 4 février 1965, le nombre

Date journée	thème	lieu	responsable	parution BSPF
27 novembre 2004	"Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire" (*)	Paris, musée de l'homme	J. Évin et J.-P. Mohen	
20 novembre 2004	"Cent ans de Préhistoire autour de Lyon"	Lyon, musée Guimet	J. Évin et coll.	
9-10 oct. 2004	"Les habitats mésolithiques dans le Nord de la France"	Amiens	T. Ducros, J.-P. Fagnart, B. Souffi, A. Thévenin	
29-30 nov. 2003	"Archéozoologie et Préhistoire : acquis et nouvelles tendances"	Paris, MNHN	J.-D. Vigne	
11-12 octobre 2003	"État des recherches sur la grotte Chauvet (Ardèche)"	Lyon 1. univ. Cl. Bernard	J.-M. Geneste	2005 (**fasc. N° 1**)
13 septembre 2003	"Hommage à Jacques Briard : l'Âge du Bronze de l'arc atlantique"	Univ. Rennes 1 (Beaulieu)	J. Gomez de Soto et G. Querré	
23-24 mai 2003	"De la maison au village dans le Néolithique du Sud de la France et du Nord-Ouest méditerranéen"	Marseille, musée municipal d'histoire, Centre Bourse	A. Beeching et coll.	
8 mars 2003	"Le 3e millénaire av. J.-C. dans le Nord de la France et en Belgique"	Univ. Lille 3	L. Salanova et M. Vander Linden ; avec Soc. royale belge d'anthr. et de préh.	prog. en 2002, p. 884
21 février 2003	"Genèse du Campaniforme", présentation de l'ouvrage "Les Campaniformes aujourd'hui" de Franco Nicolis (Dir.); actes du colloque de Trente (mai 1998)	Collège de France	J. Guilaine et L. Salanova	2004 (**fasc. N° 2**)
14 décembre 2002	"Recherches françaises en Afrique"	MAN	H. Roche	prog. 2002, p. 882
12 octobre 2002	"Actualité de l'Âge du Bronze"	Lyon	J. Chastel et J.Vital	
28-30 septembre 2002	"Les premiers métallurgistes en France et pays limitrophes"	Toulouse	P. Ambert et J. Vaquer	
26-27 avril 2002	"Néolithisation de la façade atlantique en Europe"	Nantes, auditorium du musée Dobrée	G. Marchand et A. Tresset	prog. : 2001, p. 580 et 2002, p. 223.
8 décembre 2001	"Peuplements et climats au Pléistocène et au début de l'Holocène"	IPH	A. Tuffreau	prog. : 2001, p. 764
17 novembre 2001	"Exploitation des milieux de mantagne par les chasseurs-collecteurs"	Grenoble, institut Dolomieu	T.Tillet	2001, p. 579.
19 mai 2001	"L'archéobotanique : dernières acquisitions et nouvelles tendances"	Toulouse	P. Marinval	2001, p. 743 (com. sur le site internet de la SPF)
14 juin 2000	"Histoire du climat pendant le Tardiglaciaire et l'Holocène et premières traces d'anthropisation en France"	Besançon, laboratoire de chronoécologie	M. Magny et H. Richard	prog. : 2000, p. 148
19-20 février 2000	"Du Néolithique au Bronze ancien : actualité de l'Âge du Bronze"	Saintes	C. Burnez, J. Gomez, C. Mordant	prog. : 1999, p. 652.
13 novembre 1999	"Le Néolithique dans la région ligurienne"	CRA, Valbonne	D. Binder	2001 (**fasc. N° 3**)
19 juin 1999	"Actualités de l'Âge du Bronze dans le Sud-Ouest de la France"	Toulouse	centre d'Anthropologie et SRA	2000 (**fasc. N° 4**)
5-6 juin 1999	"Le peuplement préhistorique du Mâconnais"	Mâcon, hôtel Senecé	J. Combier et F. Djindjian	programme : 1999, p. 106
12 décembre 1998	"L'homme préhistorique et son environnement"	MAN	A. Tuffreau	prog. : 1998, p. 611.
10 octobre 1998	"Actualités de l'Âge du Bronze en France"	Bayeux, musée Baron Gérard	A. Verney	prog. : 1998, p. 438.
12 septembre 1998	"Enceintes fossoyées néolithiques du Centre-Ouest de la France"	La Roche sur Yon	R. Joussaume et GVEP	1999 (**fasc. N° 3**)
28 mars 1998	"Archéologie paléolithique et grands travaux dans le Midi de la France"	Toulouse, salle du Sénéchal.	J. Jaubert, J.-M. Geneste, M.Barbaza	1998, p. 423-435.
8 novembre 1997	"Place et rôle du campaniforme dans le 3e millénaire "	MAN	L. Salanova et C. Louboutin	1998 (**fasc. N° 3**)
12 octobre 1996	"Azilien et cultures septentrionales"	Musée régional de Préhistoire, Nemours	P. Bodu et J.-P. Fagnart	1997 (**fasc. N° 3**)
27 avril 1996	"Actualités de l'Âge du Bronze en France"	Compiègne	C. Mordant et M. Talon	prog. : 1996, p. 10
18 novembre 1995	"Bretagne"	Rennes	J. Briard	1995, p. 274
13-14 juin 1995	"Monumentalisme funéraire et sépultures collectives"	Université de Cergy-Pontoise	P. Soulier et SDAVO	1996 (**fasc. N° 3**)
1er avril 1995	"Actualités de l'Âge du Bronze en France"	MAN	C. Mordant et C. Louboutin	1995, p. 131-132.
7 mai 1994	"La Préhistoire de la Somme et des régions voisines"	Amiens	J.-P. Fagnart	1995 (**fasc. N° 2**)
11 décembre 1993	"Préhistoire en Bassin parisien"	MAN		1994, p. 179-186.
2 octobre 1993	"Préhistoire et volcanisme"	Lyon, DRAC	J. Evin et E. Bonifay	1994 (**fasc N° 2**)
13 mars 1993	"Paléolithique moyen récent (125000 à 35000 ans)"	Arras	A. Tuffreau	1993, p. 117 et articles dans les fascicules 4, 5 et 6 de l'année
19 décembre 1992	"Peuplement préhistorique de l'Amérique"	MAN	C. Chauchat	1994 (**fasc. N° 4-5**)
16-21 septembre 1992	"Lyon, la Savoie, la Franche-Comté, la Bourgogne : centres de production et habitats"	liste des lieux de visite : *BSPF*, 1991, p. 66	avec "The Prehistoric Society"	1992, p. 194-196
16 mai 1992	"Le site de Bercy"	MNHN	J.-C. Blanchet et P. Marquis	1992, p. 130-132.
10-15 avril 1992	"Commerce et échanges en Europe préhistorique : communautés, moyens et communications"	Bristol (G.-B.)	avec "The Prehistoric Society"	annonce et programme : 1991, p. 258-260
25 janvier 1992	"Les sépultures préhistoriques, paléolithiques et mésolithiques"	Musée de l'Homme	H. de Lumley	programme : 1992, p. 2
13-14 décembre 1991	"Histoire de la Préhistoire"	MAN	N. Richard (Société française d'histoire des sciences de l'homme)	1991 p. 268-271 et 1993 (**fasc. N° 1-2**)
19 octobre 1991	"Le Mésolithique dans le Bassin parisien"	Musée régional de Préhistoire, Nemours.	J. Hinout et J.-B. Roy	programme : 1990 p. 161
15-16 juin 1991	"Autour de l'œuvre de François Bordes"	Université de Bordeaux, Laboratoire de Préhistoire et de Géologie du Quaternaire	H. Laville	1991, p. 96 et p. 131-132.

9 février 1991	"Les chantiers archéologiques sur des grands travaux"	Auditorium du Louvre	J.-C. Blanchet et J. Leclerc	1991, p. 8-16
15 décembre 1990	"Lascaux et le face à face de l'homme et du cheval"	MAN	F. Poplin	1990, p. 263-265.
	"Les prospecteurs préhistoriques"			1990, p. 223
27 octobre 1990	"Mégalithisme du grand Ouest armoricain"	Université de Rennes, Campus de Beaulieu	Université, SRA, CNRS (UPR 403)	1990, p. 229-232.
5-6 mai 1990	Visite de Sites et Musées	Zurich et Neuchatel		
17 février 1990	"Orient-Occident"	Musée du Louvre	J.-P. Mohen	1990, p. 37-43
9 décembre 1989	"La sculpture préhistorique"	MAN	J.-P. Mohen	1989, p. 259-261
5 novembre 1989	"Du terrain au laboratoire : pour un meilleur dialogue en archéologie". colloque SPF/GMPCA, dans le cadre du CPF de Paris	Salle de conférences du centre d'expositions de La Villette	J.-D. Vigne, M. Menu, C. Perlès et H. Valadas	1989 **(fasc. 10-12)**
17-18 juin 1989	"Préhistoire de la vallée de la Somme"	Amiens et Abbeville visite de sites et musées	R. Agache, J.-C. Blanchet, B. Bréart, J.-P. Fagnart, A. Tuffreau	
3-9 avril 1989	Avec le 114e Congrès des Sociétés savantes : - "Les premiers peuplements humains de l'Europe" - "Le rôle des Sociétés savantes, musées et écoles de	à Paris (3-7) et au Puy-en-Velay (7-9)		
21 janvier 1989	"La première métallurgie en Bulgarie, le rôle des Balkans dans la découverte du métal"	salle "Jacques Tati", St-Germain-en-Laye.	J.-P. Mohen, Ch. Éluère	1989, p. 3-4.
9 décembre 1987	"Etude et conservation des matières organiques"	MAN	J.-P. Mohen et Ch. Éluère	
17-18 octobre 1987	"Typologie en question"	Bordeaux	J. Roussot-Larroque et M. Lenoir	
25-26 avril 1987	"Préhistoire et voie fluviale"	Lyon		
21 février 1987	"André Leroi-Gourhan"	Sorbonne amphi. Guizot	F. Poplin	1987 **(fasc. 10-12)**
10 décembre 1986	"Archéologie et informatique"	MAN	H. Delporte, J.-P. Mohen et DGRST (J. Chapelot et Dalbéra), ENS, Paris 1, CDSH	1986 **(fasc.10-12).**
4-5 octobre 1986	"La Bretagne et le mégalithisme"	Rennes et Carnac	J. Briard et E. Riskine	1986 : p. 195-196 et 226.
14 mai 1986	"Archéologie et laboratoire"	LRMF	M. Menu et Ch. Éluère	1986 : p. 130-137.
5-6 avril 1986	"L'organisation spatiale au Paléolithique moyen"	Poitiers, musée Sainte-Croix	L. Meignen et B. Vandermeersch	1990 **(fasc.10-12)**
26 février 1986	"Études de technologie lithique"	Meudon Bellevue, CNRS	J. Tixier	1986 : p. 66-72 et 137-138
4 décembre 1985	"Archéologie comparée"	MAN	H. Delporte.	1985 : p. 228-231 et 263
23 octobre 1985	"L'archéologie française dans le monde"	Musée de l'Homme	H. de Lumley	1985 : p. 195-200.
22 mai 1985	"L'homme et l'animal"	MNHN (A. de paléontologie)	F. Poplin	1985 : p. 65, 98 et 162-165.
30-31 mars 1985	"Midi de la France"	Montpellier, CNRS	J.-L. Roudil	1985 : p. 195
19 décembre 1984	"Le Paléolithique"	Inst. art et archéo. rue Michelet		1984 : p. 264-265
23 juin 1984	"Archéologie de la région Centre"	Blois	avec la direction des Antiquités préhistoriques	programme : 1984, p. 163
23 mai 1984	"Paléometallurgie et expérimentation"	Institut d'art et d'archéologie, rue Michelet		1984 : p. 130-132
28 mars 1984	"Spéléologie et archéologie"		avec la FFS	1984 : p. 66-69
29 février 1984	"Préhistoire africaine"			1984 : p. 36-38
25 janvier 1984	"Découvertes d'objets organiques et en milieu humide"			1984 : p. 4-7

Lorsque le numéro du fascicule est signalé en gras, c'est que celui-ci y est largement consacré. Dans les autres cas, seuls des résumés de communications, voire seule la mention des titres, ont été publiés.

(*) Le programme complet des manifestations liées au centenaire de la SPF est publié dans le fascicule 3 de 2004, p. 651-683.

Tabl. 2 – Journées thématiques de la SPF (1984-2004).
Tabl. 2 – *Thematical conferences organized by the SPF (1984-2004).*

des membres du CA passe ainsi à 24. Il faut en attendre la validation par le Conseil d' État et le décret ministériel ne parait que le 18 novembre de l'année suivante : publiés dans le CRSM de janvier 1967 (xxx, 1967), ils ne seront effectifs qu'en 1968 !

Aux fonctions de trésorier, c'est Raymond Martial-Duchêne, industriel dirigeant la fameuse enseigne de dragées et mécène de la SPF, qui remplace Marcel Chassaing en 1965. Mais cette situation ne dure qu'un an au terme duquel il est à son tour remplacé par Claude Drivaux. Malheureusement, celui-ci meurt tragiquement en février 1967 et se voit donc remplacé en urgence et dès le mois suivant par Henri Delporte. Celui-ci, par contre, va rester de longues années en fonction aux côtés de Gérard Bailloud (Chavaillon, 1967 ; Delporte, 1968). La question des locaux, enfin, est un autre changement structurant qui conditionne fortement les nouvelles orientations de la SPF. Grâce à la générosité de Raymond Martial-Duchêne, la SPF est de nouveau hébergée et meublée : elle emménage au 16 de la rue Saint-Martin (tabl. 1), à l'étage de sa boutique de dragées… Les conditions matérielles et humaines d'un nouvel élan sont enfin réunies. Pour compléter le tout, le passage au format 21 x 27 offre, cinq ans plus tard, la possibilité d'améliorer l'illustration. Gérard Bailloud (1970b) en profite bien sûr pour préconiser de nouvelles modalités pour la présentation des articles.

année	nbre de pages	périodicité
1904	358	publication mensuelle, sur la base de huit numéros simples et deux doubles, soit 10 livraisons par an. Plusieurs exceptions en fonction des disponibilités en papier ou de fascicules supplémentaires avec financements offerts par des membres.
1905	312	
1906	460	
1907	540	
1908	528	
1909	548	
1910	684	
1911	792	
1912	780	
1913	734	
1914	520	
1915	468	
1916	632	
1917	528	
1918	578	
1919	400	
1920	304	
1921	362	
1922	280	
1923	364	
1924	294	
1925	324	
1926	320	
1927	480	
1928	528	
1929	608	
1930	576	
1931	552	
1932	608	
1933	660	
1934	592	
1935	672	
1936	704	
1937	558	
1938	496	
1939	500	
1940	244	
1941	272	

année	nbre de pages	périodicité
1942	304	quatre fascicules trimestriels
1943	292	
1944	198	
1945	240	
1946	340	
1947	380	6 fasc. bimestriels (avec vignette en couverture à partir de 1954, et nouvelle maquette, avec couverture cartonnée, à partir de 1959)
1948	416	
1949	480	
1950	580	
1951	576	
1952	656	
1953	660	
1954	576	
1955	740	
1956	786	
1957	788	
1958	784	
1959	768	
1960	770	
1961	832	
1962	866	
1963	894	
1964	214 + 566	9 CRSM (en chiffres romains) et de 1 à 3 fasc. É&T (en chiffres arabe)
1965	324 + 750	
1966	316 + 688	
1967	288 + 908	
1968	880	9 CRSM et 1 ou 2 fascicules "Études et travaux" (paginés à la suite en chiffres arabe).
1969	484	
1970	566	
1971	556	
1972	636	
1973	512	
1974	592	
1975	480	
1976	500	
1977	680	
1978	640	
1979	504	

année	nbre de pages	périodicité
1980	494	9 crsm et 1 ou 2 fascicules "Études et travaux" (paginés à la suite en chiffres arabe).
1981	498	
1982	464	
1983	466	
1984	436	
1985	560	
1986	584	
1987	428	
1988	440	
1989	472	
1990	512	
1991	288	
1992	288	
1993	472	6 fascicules bimestriels
1994	460	
1995	558	4 fascicules trimestriels
1996	580	
1997	620	
1998	616	
1999	662	
2000	718	
2001	779	
2002	896	
2003	866	
2004	960	

Imprimeries :

1904 : Imp. de l'*IB*, au Mans (Sarthe)

1905-1968 : Imp. *Monnoyer,* au Mans

1969-1993 : devant les difficultés et les retards de l'imprimeur, la SPF change complétement de fournisseur et choisit l'imprimerie *Laboureur* (Issoudun, Indre). De fait, les CRSM y sont imprimés dès 1965. Format 21 x 27 dès 1969 et passage à l'offset en 1981.

1993 : bien que l'imprimerie *Laboureur* (devenue "*Centre'imprim*") donne satisfaction, la SPF fait une étude de marché pour résoudre ses problèmes financiers et change d'imprimeur pour *La Simarre*, à Joué-les-Tours (Indre-et-Loire). Passage au format A 4.

1904-1923 : toutes les tomaisons commencent par un annuaire complet, ainsi que par les statuts et réglement de la Société.

1909 : à partir de juillet, le bulletin mensuel est structuré en 4 parties : P.-V. de la séance (avec discours, adhérents, nécrologie, bibliographie, présentation d'objets et communications); notes originales, commission des enceintes, articles originaux.

1916 : Coutil offre à la SPF un fascicule supplémentaire sur "L'ornementation spiraliforme" (p. 385 à 486).

1924 : cette année, pas de liste complète des adhérents. Publication des seuls changements d'adresse et des nouveaux entrants. La liste complète des membres est de nouveau fournie de 1925 à 1940. À partir de 1941, de nouveau, seuls les membres nouveaux seront signalés.

1925 : avec deux suppléments entièrement financés par les auteurs : L. Coutil ("Les blocs erratiques de Luc-sur-Mer", 38 p.) et J. A. Le Bel ("Cosmologie rationnelle", 26 p.+ planches et cartes).

1927 : avec "réglette" sur le côté de la couverture des fascicules, ce qui permet de mesurer les vestiges.

1944-1961 : publicité pour le chocolat Menier dans le *Bulletin*.
1946 : une liste complète des membres est éditée, mentionnant les noms des "disparus provisoires" du fait de la guerre.
1949 : annuaire complet des membres en supplément hors pagination de 54 pages.
1952 : le fascicule n° 9 publie, hors pagination annuelle, un "supplément à la bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques " de Raoul Montandon (48 pages).
1954 : la nouvelle maquette s'accompagne de deux nouveautés : vignette au trait en couverture, disparition de l'annonce de "l'intermédiaire des collectionneurs", présent depuis 1904 ; le fascicule n° 8 (spécial jubilé, 112 pages,) est hors pagination de l'année car il ne parait qu'en 1955.
1958 : 7 fascicules, le numéro 9-10 étant dédoublé.
1960 : nouvelle structuration des CRSM : vie de la société, info et com, "Études et travaux", livres reçus.
1964-68 : pendant cinq ans, les CRSM sont paginés en chiffres romains et les "Études et travaux" en chiffres arabes.
1967 : annuaire des membres, en supplément au crsm n° 5 (68 pages format 21 x 27, imprimé à Royallieu, Compiègne, Oise).
1968 : pagination en continu, chiffres arabes. Fusion des fascicules 5-6 (mai-juin) du fait des grèves.
1969 : passage au format 21 x 27. En 1969 et 1970, les fascicules ont une couverture propre, à partir de 1971, une couverture commune aux 9 fascicules CRSM de 32 pages est fournie avec la première livraison de l'année.
1976 : annuaire en supplément au fascicule n° 5 (68 p. en format A4).
1978 : nouvelle maquette (fin des "Études et Travaux", qui deviennent les "fascicules 10 à 12").
1988 : couverture couleur.
1991 : le fascicule 10-12 parait en 1997, au format 21 x 27
1992 : le fascicule 10-12 parait en 2000, au format 21 x 27.
1993 : la nouvelle maquette, avec passage au format A4, s'accompagne d'une photo couleur en couverture. Les années alternent des représentations des grandes périodes de la Préhistoire : Paléo. inf. et moyen ; Paléo. sup. ; Néolithique ; Bronze.
1994 : le *Bulletin* se voit attribuer un numéro ISSN
1998 : les "articles originaux" passent en tête de bulletin, la deuxième partie étant réservée à la partie associative.
2000 : la deuxième partie du *Bulletin* est conçue comme pouvant être "tirée à part" et distribuée aux adhérents non abonnés.

Tabl. 3 – Principales caractéristiques éditoriales du *Bulletin de la Société préhistorique française*.
Tabl. 3 – *Main editorial caracteristics of the* Bulletin de la Société préhistorique française.

Pour ce qui est des commissions, relancées dix ans auparavant, ce n'est qu'à la fin des années soixante que des adhérents se groupent effectivement sous le nom de « groupe d'étude de l'Épipaléolithique et du Mésolithique » (Claude Barrière, Raoul Daniel, Henri Delporte, Max Escalon de Fonton, René Parent, Jean Roche, Jean-Georges Rozoy, Jacques Tixier et Edmond Vignard). Après avoir organisé un colloque à Marseille en 1967, ce groupe, dont la composition s'enrichit au fil des ans, publie dans le *BSPF* sous une signature commune (GEEM, 1969, 1972 et 1975). En janvier 1968, la commission du Bronze se met en place et, en avril de la même année, celle du Paléolithique supérieur lui emboite le pas. Cette fois-ci, leurs responsables respectifs ne sont pas ceux initialement prévus : Jacques Briard s'occupe de la première tandis qu'André Chollet et Henri Delporte prennent en charge la seconde. Dans les faits, seule celle du Bronze va réellement avoir une activité soutenue pendant près de trois décennies. Ses efforts ont porté essentiellement sur l'élaboration de fiches techniques constituant des dossiers typologiques, qui paraissent plus ou moins régulièrement de 1972 à 1988. Un dernier fascicule, envisagé en 1984 et concernant la céramique du Bronze, ne verra jamais le jour (Mohen, 1984).

La dernière commission créée le sera en 1981 par Olivier Buchschenschutz, Alain Duval et Gérard Nicolardot, sur les acquis anciens de la première et la plus fameuse : la « commission des enceintes »… (Bailloud, 1981). Mais il s'agira là plus d'exploiter les archives des recherches anciennes que de relancer une activité du type de celle du début du siècle. Ce sera explicitement une des sources du *Mémoire* n° 18, publié en 1984 (tabl. 6).

Autre signe d'une volonté d'amélioration qualitative, la SPF met en place, en 1971 et pour la première fois, un comité de lecture. Il faudra cependant attendre, là encore, plus de 25 ans pour que, par étapes successives, celui-ci soit élargi, reconnu… et efficace !

Dans ce contexte de redynamisation, symbole des changements profonds qui atteignent la fonction même des institutions de la recherche et des conditions humaines de son fonctionnement, la réorganisation de l'activité des délégués départementaux (xxx, 1959) acquiert toute son importance. Les nouveaux statuts de la Société (xxx, 1967) en précisent les trois missions : organiser des réunions et manifestations sur place, informer la SPF des découvertes locales, recruter de nouveaux membres. Un rapport annuel doit rendre compte de cette activité (Bellard, 1959). Cependant, malgré les incitations et les appels, les rencontres

purement régionales des membres de la SPF amorcent un déclin. Seules quelques-unes se traduisent par une courte note, comme par exemple celles du Poitou, avec Roger Joussaume et Jean-Pierre Pautreau (de 1975 à 1983), de Haute-Marne avec Louis Lepage (de 1972 à 1986), du Loiret avec Guy Richard (1973), de Haute-Vienne avec Michel Dominique (de 1973 et 1979), etc. Mais ces cas particuliers, dus à l'action militante de quelques délégués départementaux de la SPF, sont une exception. D'une manière générale, les « délégués » n'apparaissent plus en tant que tels comme des facteurs de dynamisme associatif local. Cette situation vient notamment du fait de la présence sur le terrain des premiers personnels permanents (techniciens et assistants) des circonscriptions régionales des Antiquités préhistoriques du ministère de la Culture. Les « correspondants locaux » de ces dernières sont d'ailleurs, comme leurs directeurs, le plus souvent membres de la SPF, voire délégués départementaux ! Si la SPF reprend un moment ce thème des « délégués » en soulignant la nécessité d'une implantation de la SPF en région (Delporte, 1969b ; Bailloud, 1970), elle y renoncera dix ans plus tard, faisant le constat des mutations dans les pratiques de la recherche comme dans celles de la Société (Bailloud, 1980).

Bien au-delà des débats internes, l'année 1968 marque la SPF comme l'ensemble du pays. Les grèves de mai (encore plus celles des imprimeurs que celles des archéologues !) obligent à regrouper les fascicules 5 et 6. Des questions se posent cependant, à la SPF comme ailleurs, et Roger Grosjean, en tant que président, lance une enquête sur les besoins ressentis par les adhérents. Cette enquête fera long feu (Grosjean, 1968a, b et c). Au plan des réunions mensuelles, les membres se retrouvent depuis octobre 1962 à l'Institut de paléontologie humaine, rue René Panhard. En mai 1973, la SPF change ses habitudes pour aller au musée des Antiquités nationales, où Henri Delporte invite ses collègues à venir profiter des nouveaux aménagements de la salle de conférence du musée (tabl. 1). Cette même année, l'assemblée générale extraordinaire du 19 décembre doit être convoquée à la suite de deux nouveautés à prendre en compte dans les finances de la SPF. D'une part, le CNRS, souhaitant que ses subventions servent bien d'aide aux publications et non au fonctionnement général des associations-supports, demande à ce que la comptabilité des abonnements aux revues subventionnées soit séparée de celle de fonctionnement. D'autre part, les Postes modifient les critères concernant les tarifs applicables au « routage », celui-ci ne pouvant plus être appliqué aux périodiques expédiés aux membres d'une association. C'est ainsi que la SPF distingue nettement désormais les adhérents des abonnés. Les nouveaux statuts étant adoptés, elle organise alors différemment la présentation de ses comptes dès le bilan de 1973 (Bailloud, 1973). La SPF continue pas à pas sa mutation et, près de trente ans après son cinquantenaire, cette situation offre de nouvelles conditions d'activité. L'année 1982, qualifiée d'« heureuse car sans histoire » par le président sortant (Vandermersch, 1983), est même celle d'une nouvelle reconnaissance officielle sous la forme du *Grand Prix national de l'Archéologie*, attribué par le ministre de la Culture.

Cependant, un des obstacles majeurs au dynamisme scientifique de la SPF reste la trop étroite correspondance entre les communications en séances (thèmes, périodicité et auteurs) et la composition du *Bulletin*. Cette structure des CRSM forme un carcan invisible qu'il faudra briser, d'autant plus que les communications prennent encore trop souvent la forme de textes lus en séance par d'autres que les auteurs, tandis que les articles publiés se limitent là aussi trop souvent à des communications d'importance limitée et factuelle. Dans le même temps, on constate logiquement une baisse de l'assistance aux réunions mensuelles ordinaires (notamment en juin, du fait de l'organisation des chantiers de fouille). Au contraire, les séances à thème précis attirent plus, surtout lorsqu'elles sont délocalisées en région. Déjà, les années soixante et soixante-dix avaient bénéficié de quelques séances spéciales (Afrique avec Yves Coppens, ou taille du silex avec Jacques Tixier), voire de visites organisées sur le terrain (par exemple Chelles en 1972 et Pincevent en 1965 et 1972). Mais c'était l'exception et elles ne donnaient pas suite à publication. Il faudra plusieurs années pour que ces séances, programmées largement en amont et avec des partenaires diversifiés, puissent devenir la règle et que cette formule amène une augmentation des communications (10 %) et surtout des auditeurs (de 2 à 3 fois plus !). Cependant, quel que soit le lieu ou le partenaire, le résultat final de ces journées est bien sûr tributaire de l'investissement d'une personne qui prenne directement en charge l'organisation de la journée. Cela sera encore plus net lorsqu'il s'agira de publier les contributions : la préparation à la publication se fera alors dès avant la séance, souvent en partenariat avec une structure ou une institution locale (tabl. 2).

Après ces deux décennies de restructuration des activités de la SPF, un « bilan de santé » du *BSPF* est dressé en 1983 par Gilles Gaucher, premier président à être réélu pour deux mandats consécutifs, dans la foulée des nouveaux statuts tout juste adoptés… vingt ans après la proposition de Jean-Jacques Hatt. Ce bilan est particulièrement critique : nombre de membres ne paient pas leurs cotisations, de bons articles sont refusés car trop longs, d'autres sont acceptés car brefs, même s'ils sont médiocres. Pis encore, des articles refusés passent sous forme de courriers des lecteurs… Ce fonctionnement du bulletin, reflet de celui de l'association, est considéré comme inadmissible. Un comité de lecture se met en place pour veiller au bon cheminement des articles soumis à publication et tenter d'améliorer les pratiques rédactionnelles des auteurs (Champagne, 1983). Mais l'amélioration des modalités matérielles ne suffit pas. De nouveau, la SPF se cherche : proposition de solliciter les « publications partielles », c'est-à-dire de parties de site (ensemble cohérent de strates ou thèmes particuliers) et aussi de bonnes synthèses, conçues comme des publications scientifiques pour public spécialisé, mais néanmoins lisibles pour tous les membres… Dans le même temps, une des propositions de Gilles Gaucher, soucieux d'élargir l'audience de la SPF et d'accroitre son poids

en la plaçant dans le champ social, est de lancer une campagne contre l'usage des détecteurs de métaux (Gaucher, 1983b). Il s'inscrit là sur un thème qui mobilise alors fortement les archéologues, confrontés à la multiplication médiatisée de ce type d'investigation. Ce peut être considéré comme un franc succès, car cette initiative dans l'air du temps contribue, aux niveaux européen et national, à la prise en compte réglementaire de ce problème. Autre nouveauté : les séances se déroulent désormais à l'Institut d'art et d'archéologie de la rue Michelet pour être mieux en mesure d'attirer les étudiants.

Cependant, l'équipe qui a assuré les conditions matérielles du renouvellement de l'après-guerre a maintenant vingt ans d'activité et, dès 1984, de nouveaux changements s'annoncent. Le plus visible est le remplacement de Gérard Bailloud par Jean-Pierre Mohen, qui prend le relais pour dix ans (Mohen, 1984). Cette fois aussi, une nouvelle répartition des charges dans le bureau conduit à son élargissement. Peu à peu, la direction de la SPF passe d'un conseil d'administration validant les décisions du bureau à un bureau mettant en œuvre les décisions prises en CA. Les séances sont réorganisées – moins nombreuses, mais plus denses et avec un ordre du jour préparé – et cela se traduit au niveau de la tenue du *Bulletin*. Comme c'est le cas pour d'autres revues, les premiers résumés apparaissent en 1985, bientôt traduits en anglais et, à partir de 1987, la couleur vient à l'occasion agrémenter la qualité des illustrations. Ces efforts de communication et de recherche d'attractivité s'expriment également par l'édition d'une affichette de promotion de la SPF, reprenant le tableau représentant une charge de mammouth, exécuté par le peintre Paul Jamin pour « l'ami Capitan ». Les exclusives personnelles du début du siècle sont enfouies depuis bien longtemps ! Dans le même temps, la part des articles collectifs augmente significativement et les auteurs se diversifient. Par delà la SPF, il s'agit de ce qui est certainement une des caractéristiques essentielles des nouvelles modalités de la recherche combinant extension des champs, émergence de nouvelles spécialités, croisement des approches… le tout dans un contexte d'accroissement de la professionnalisation.

Quelques communications abordent les liens entre archéologie opérationnelle et aménagement du territoire (Ferdière, 1989 ; Krier *et al.*, 1991 ; Delpuech, 1991 ; Blanquaert *et al.*, 1992 ; Augereau *et al.*, 1994). Parfois même des séances entières y sont consacrées à l'occasion d'opérations particulièrement importantes (Blanchet, 1991 ; Jaubert, 1998). Quelques éditoriaux soulignent l'actualité de cette évolution de la prise en compte des grands travaux (Gaucher, 1983a et 1990 ; Soulier, 1991 ; Blanchet, 1990 ; Constantin, 1990 et 1997). Rendus possibles par la volonté de membres du bureau restés isolés dans cette démarche, la formule n'a pas été poursuivie. Pour autant, tous ces propos ne concernent alors pour ainsi dire que les modalités d'intervention des archéologues ou des aménageurs sur le terrain, ainsi que les résultats obtenus en termes d'augmentation des connaissances et de collectes des données. Lorsque la question de l'amont des opérations est discutée, c'est le plus souvent en termes de techniques de prospection (repérage et identification des sites, évaluation des potentiels, etc.) ou de calendrier d'intervention. C'est ainsi qu'on ne trouve pas d'études conjointes entre archéologues et aménageurs pour envisager, ensemble, les recherches et travaux prospectifs nécessaires pour analyser le territoire et en exploiter toutes les possibilités au bénéfice de chacun. Cela permettrait pourtant d'intégrer ce que nous savons des occupations passées aux modalités d'un aménagement qui puisse s'inscrire dans cet héritage et en tirer profit pour les populations actuelles et futures. Il faut souligner que c'est évidemment là une situation générale des rapports entre archéologues et aménageurs. Depuis des décennies que la question aurait pu être posée, ni les pratiques ni les réflexions ni la réglementation en vigueur depuis 1941 – et ses nombreux développements depuis 1980 – ne permettent vraiment de dépasser ce stade premier des relations entre archéologie et aménagement du territoire. Dans le meilleur des cas, on se limite soit à déplorer les destructions de sites, soit à envisager les meilleurs moyens de le compenser.

C'est dans ce contexte général que l'année 1989 est marquée par le congrès préhistorique de France de Paris (tabl. 1) qui donne lieu à une série de manifestations allant d'un colloque spécialisé organisé avec le GMPCA (voir 2e partie, ci-dessous) à une publication grand public dressant, en partenariat éditorial avec *Archéologia*, un panorama des recherches en Préhistoire. L'année suivante – déclarée « année de l'archéologie » par le ministère de la Culture – donne lieu à deux livraisons spécifiques du *Bulletin*. L'une, originale et dédiée à la promotion de la Société, est un fascicule ordinaire de 32 pages, consacré entièrement à la présentation de la SPF : statuts, fonctionnement, composition du conseil, activité. L'autre, forte de plus de 200 pages, propose un « bilan de l'année », avec des contributions réparties, de manière assez artificielle, en cinq chapitres inégaux selon des approches successivement spatiales, monographiques, typologiques, comparatives et ethnologiques (Mohen, 1990a et c). Rien de bien exceptionnel, et qui soit à la hauteur des enjeux nationaux de l'archéologie.

Par ailleurs, les difficultés de gestion éditoriale du contenu persistent avec les contraintes des 32 pages des fascicules 1 à 9 du *Bulletin*, occupées essentiellement par les informations sur la vie de l'association, les courriers et les comptes rendus de lecture. Cela ne laisse plus guère de place pour des articles originaux, regroupés au début de l'année suivante dans les fascicules 10-12. De plus, que ce soit pour des raisons de gestion ou pour des raisons budgétaires, ils prennent beaucoup de retard (Mohen, 1990b). Et c'est ainsi que, trente ans après les refontes proposées par Jean-Jacques Hatt, l'année 1992 préfigure le lancement de la nouvelle formule, « pour répondre aux exigences actuelles des revues scientifiques ». Aux termes de débats internes, une périodicité bimestrielle – prévue de 64, 76 ou 84 pages, pour un total annuel de 400 à 500 pages – est préférée à une parution annuelle, jugée préjudiciable au rythme de l'activité associative. Dès 1993, le bulletin

paraît désormais tous les deux mois au format A4. Au bout de deux ans, il devient trimestriel (Mohen, 1993). Ce dernier choix offre un double bénéfice : gestion moins contraignante, car plus étalée, des relations avec l'imprimeur et possibilité d'introduire des contributions plus volumineuses, pouvant dépasser les cinquante pages.

La dernière décennie (1994-2004), avec cinq secrétaires généraux et quatre trésoriers, mais seulement six présidents, est celle de la mise en place, progressive mais à rythme soutenu, de mutations profondes dans l'organisation de la Société, la structuration du bulletin et le redressement financier. Suite à l'analyse rigoureuse de l'état des lieux conduisant à une profonde remise en cause des modalités de fonctionnement (séances, bureau, conseil, finances, édition, personnel salarié, etc.), de fortes décisions sont prises par le conseil d'administration. C'est le résultat de la volonté de toute une équipe, mais aussi de la détermination efficace de quelques membres du bureau qui ont agit ensemble. On peut ainsi souligner le rôle de Claude Constantin pour la réorganisation du siège et la « gouvernance » de la SPF dans son ensemble (Constantin, 1999), de Catherine Louboutin pour la structuration et la tenue scientifique et éditoriale du *Bulletin* (Louboutin, 1998), de Jean Leclerc pour la préparation approfondie des journées thématiques décentralisées (Leclerc, 1998) et de François Djindjian pour le redressement efficace des finances – dont la gestion antérieure s'était révélée structurellement calamiteuse. Sous son impulsion, la charge de trésorier dépasse le suivi comptable et devient explicitement une responsabilité stratégique, notamment pour ce qui est de l'impact des orientations de la politique éditoriale (Djindjian, 1999 et 2000). Alors qu'Alain Tuffreau est secrétaire général, les deux années de présidence d'André Chollet, en 1994-1995, ont aussi permis, grâce à son autorité morale d'« ancien » de la SPF et son ouverture au dialogue, de pouvoir réaliser ces mutations dans les meilleures conditions.

Cette dynamique collective conduit désormais à un fonctionnement largement partagé au niveau du conseil d'administration pour mieux anticiper et programmer l'activité associative et de publication. Celle-ci comprend désormais *Bulletin*s et *Mémoires*, mais aussi la récente série des *Travaux* (qui permet depuis 2000 l'édition rapide de travaux significatifs non intégrables dans la série des *Mémoires*). Fait symptomatique du « dépoussiérage » des habitudes et d'une mise en conformité avec les attitudes actuelles du milieu des préhistoriens, la pratique du « double parrainage », théoriquement nécessaire depuis 1904 pour adhérer à la SPF, est supprimée en 1996.

Enfin, en 1998, après plus de quinze ans de tâtonnements, le *BSPF* aboutit à la formule actuelle : d'une part un comité des publications avec une direction propre bien identifiée et, d'autre part, le basculement des « articles originaux » en tête du bulletin, avec deuxième partie « associative ». Pour autant, on peut observer que la distinction entre ces deux parties demeure partiellement ambigüe car les compte rendus de lecture ou les échanges entre chercheurs au sujet d'articles originaux de la première partie restent greffés à la seconde. Or ces deux types de textes ne sont pas, à vraiment parler, spécifiquement du ressort d'une activité « associative ».

Soulignons que pour être en conformité avec la distinction – remontant à 1973 – entre « adhérents simples » et « adhérents abonnés », le *Bulletin* est organisé pour que cette deuxième partie puisse être séparable en tirés à parts à réserver aux adhérents sans abonnement, désormais bien identifiés (Louboutin, 1998).

Cette nouvelle présentation, basculant pour la première fois depuis 1904 l'ordre des priorités entre « vie associative » et « articles originaux », est une mesure fondamentale, modifiant radicalement la politique de la SPF vis-à-vis de ce qu'elle veut donner à voir de son activité. Simultanément, nombre d'informations sur la vie de la SPF ou des textes et comptes rendus à caractère scientifique sont fournis désormais sur le site internet, sans parution sous forme papier. Cela est le reflet d'une tendance générale des périodiques scientifiques et correspond à de fortes incitations des organismes financeurs et évaluateurs comme, par exemple, le CNRS.

Après bien des tentatives depuis 1904, il aura donc fallu quatre-vingt-dix ans pour que la SPF puisse désolidariser complètement le rythme et le contenu des séances mensuelles traditionnelles de ceux des bulletins CRSM. Dans le même temps, et depuis une vingtaine d'années, les séances ont tout autant été restructurées. Leur nombre et les thèmes développés s'organisent à travers toute la France au fil des propositions qui conduisent à des collaborations au niveau local ou régional. Le programme détaillé en est désormais publié plusieurs mois par avance. La solution adoptée intègre le lien entre séances spécialisées et publication de numéros périodiques à thème. Cependant, comme toujours, c'est la préparation en amont des réunions à thème qui est le gage de communications et de débats de bon niveau, puis de publications livrées en temps raisonnable. Cette attention est salutaire au maintien de cet aspect associatif, caractère essentiel de la SPF : le bénéfice vaut pour les séances comme pour les bulletins. Plus que jamais, la qualité de la production éditoriale reste tributaire de celle d'une activité associative à même de créer les conditions du développement de la recherche en lui offrant un cadre stimulant, ouvert à tous et indépendant des grandes institutions.

Au final, les efforts mobilisant l'équipe dirigeante de la SPF ont été intensifs durant plusieurs années et la priorité était placée dans la nécessité d'une refonte interne, indispensable à la reconnaissance scientifique et institutionnelle de la société. Cela contribue peut-être à expliquer que la SPF ne se soit pas exprimée en tant que telle dans les débats sur la réglementation de l'archéologie préventive (lois de janvier 2001 et août 2003), pourtant présents dans la grande presse et débattus au Parlement. Pour autant, certains de ses membres n'ont pas hésité à s'exprimer sur ce sujet, y compris dans la rue au printemps de 2003 avec leurs collègues professionnels, souvent archéologues des

périodes plus récentes. Dans le *Bulletin*, la suite de ces années de mutation professionnelle et de montée de l'archéologie préventive se traduit néanmoins par une longue contribution du président de l'INRAP, la nouvelle structure créée par la loi de 2001 (Demoule, 2002). Même observation quant au « mouvement des chercheurs » *(Sauvons la Recherche)*, qui se mobilise largement devant les menaces de suppression de postes et de modalités de recrutement et tient des états généraux à Grenoble fin octobre 2004. Le *BSPF* ne se fait pas non plus l'écho de ce mouvement, alors même que la place de la recherche fondamentale y est en question.

Il a parfois été avancé que tout ceci résulterait peut-être du fait que d'autres supports éditoriaux, communs à l'ensemble de la communauté scientifique (comme *Les Nouvelles de l'archéologie*, ou plus généralement *Archéologia, L'Archéologue* ou *La Recherche*), s'en faisaient régulièrement l'écho, y compris parfois sous la plume de préhistoriens membres de la SPF. Cela ne serait également qu'une des conséquences de la professionnalisation qui a créé un contexte distinguant activité scientifique et activité statutaire (qu'elle soit syndicale ou associative, générale ou corporatiste), chacune s'exprimant par les voies les plus appropriées. À moins que ce ne soit un signe indiquant la prépondérance de l'attention portée à la qualité éditoriale plus qu'à l'animation de la communauté des préhistoriens, au delà de la sphère des professionnels. Cependant, quelles que soient les raisons invoquées ou les explications avancées, faut-il pour autant s'extraire des débats en cours et ainsi s'abstenir d'avancer des propositions qui concernent l'avenir des recherches en Préhistoire ? Le débat reste ouvert.

Par cette première approche de la SPF – sorte de « chronique interne » sur l'ensemble du siècle – nous avons vu que, tant pour l'activité associative que pour la production éditoriale, deux moments sont particulièrement significatifs. Tout d'abord 1910, date de la reconnaissance d'utilité publique. Ensuite, plus près de nous, 1993, date de l'abandon des CRSM.

La deuxième partie concerne la production scientifique et montre une autre organisation des grandes séquences rythmant ce même siècle. Mais, avant de les aborder, nous terminerons cette première partie, consacrée à la vie associative, par un bilan général de la dynamique des adhésions, ainsi que par quelques indications sur la localisation géographique des sujets traités dans les diverses contributions.

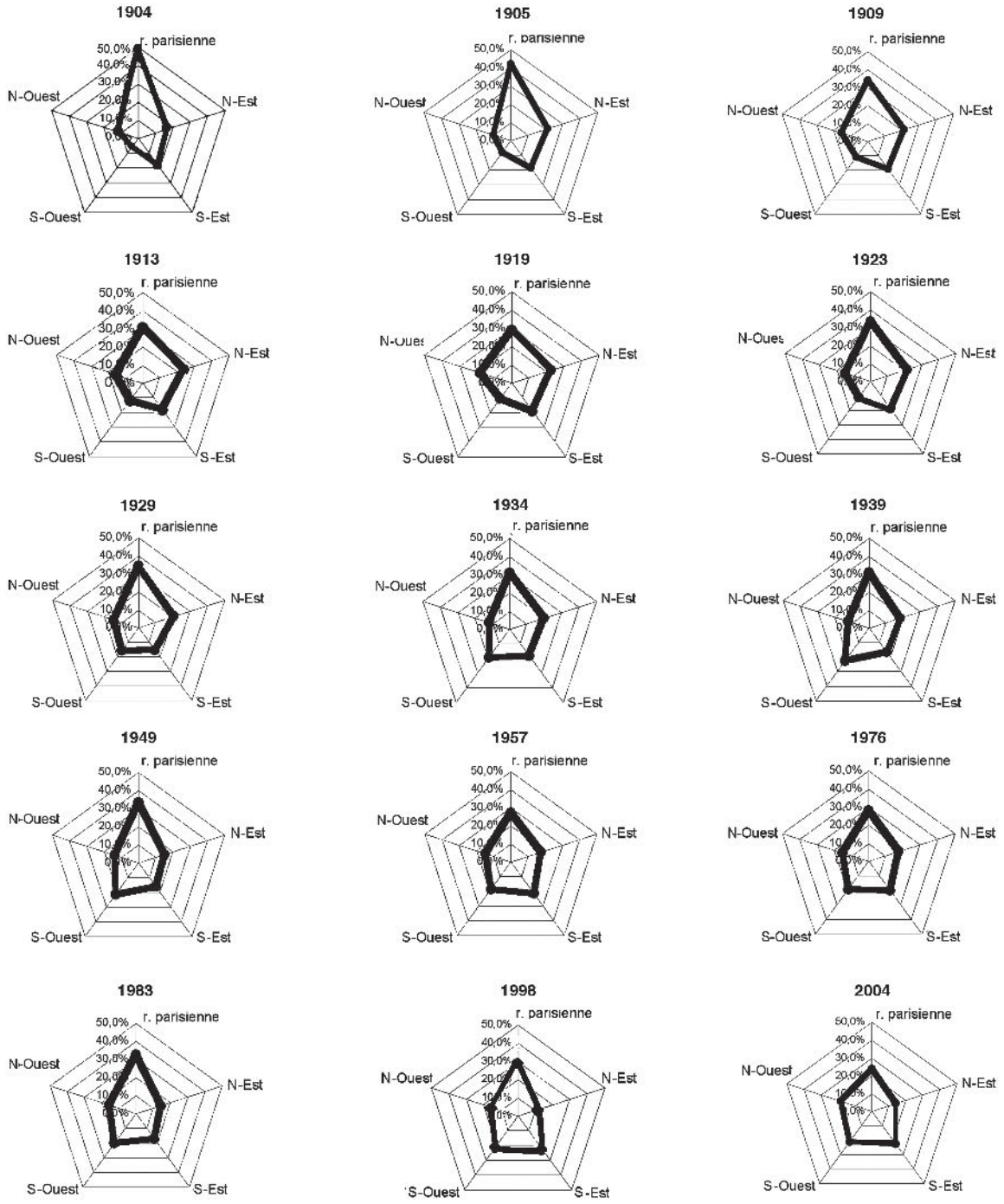
Quelques données complémentaires…

Un siècle d'adhésions

Pour étudier, sur le terrain métropolitain, la répartition des adhérents physiques au fil des ans, il a été possible de s'appuyer sur plusieurs types de documents : tout d'abord les listes annuelles des adhérents (avec leurs adresses), publiées régulièrement de 1904 à 1939 (malgré une interruption de 1919 à 1925), puis en 1949 ; ensuite, trois annuaires ont été publiés sous forme de supplément au bulletin, en 1957, 1976 et 1998. Pour la période entre 1976 et 1998, il a fallu s'appuyer sur le décompte des nouveaux adhérents, dont les noms et adresses sont publiés à chaque livraison du bulletin – mais décès et démissions ne sont pas annoncés aussi systématiquement – et sur les chiffres fournis dans les rapports annuels du secrétaire général. Pour compléter ce panorama, un dernier état est établi sur la base des données du fichier des personnes physiques adhérentes en 2004 à la SPF. Ces bases sont évidemment de nature différente, mais les approximations ne faussent pas la vision relative globale, donnant les tendances essentielles. Pour avoir une vision statistiquement valable sur le siècle et en rester aux grandes tendances, le territoire métropolitain de la France a été arbitrairement divisé en cinq zones géographiques. Les quatre principales, de surface équivalente, sont délimitées par le regroupement des régions administratives : Nord-Est, Sud-Est, Nord-Ouest, Sud-Ouest. La cinquième zone, moins étendue mais plus densément peuplée, correspond à la seule région Île-de-France. Les résultats, exprimés en pourcentages, ont été transcrits en diagrammes radiaires (tabl. 4) que nous commentons ci-dessous.

À sa création, la liste des 73 membres fondateurs montre bien que la SPF est une société au recrutement essentiellement parisien (près de 50 % des adhérents). La SPF n'est alors implantée, et parfois par un seul membre, que dans 26 départements. Seuls le Gard et le Vaucluse (avec respectivement 3 et 4 adhérents) sortent du lot. Le Sud-Ouest est particulièrement déficitaire avec seulement 4 adhérents. Ceci est le reflet exact de sa constitution, en 1903, entre la réunion de terrain à Bonnieux (Vaucluse) et celle, officielle, de Paris.

Un an plus tard, et bien que les effectifs aient doublé, la région parisienne reste majoritaire et le Sud-Ouest minoritaire, même si la Dordogne – c'est l'année du premier CPF, tenu à Périgueux – gagne quelques adhésions. Cette tendance est confirmée en 1909, veille de la reconnaissance d'utilité publique, avec un meilleur équilibre grâce au renforcement relatif des zones nord-est et nord-ouest. La première guerre mondiale n'aura que peu d'impact sur les proportions d'adhérents, bien que les effectifs globaux baissent nettement. En 1913, la SPF compte en effet 505 membres, contre 388 en 1919. Avant comme après, les départements majoritaires restent ceux de la région parisienne – mais avec un léger tassement sous la barre des 30 % en 1919 – et du Nord-Est (22 %), voire du Sud-Est, grâce aux départements du pourtour méditerranéen (19 %). La période de l'entre-deux-guerres montre un renversement de tendance entre le Sud-Est et le Sud-Ouest : la première zone passe progressivement de 19 % à 16 %, alors que la seconde passe de 11 % à 22 %. La région parisienne reste stable à plus de 30 %. Ces modifications accompagnent une augmentation générale des effectifs, qui approchent les 500 en 1923 et dépassent les 660 en 1929. Mieux encore, les progressions des années trente – 765 adhérents en 1934 et 780 en 1939 – qui soutiennent le « décollage » du Sud-Ouest sont



Tabl. 4 – Répartition géographique des adhérents.
Tabl. 4 – *Geographical distribution of the members.*

particulièrement nettes. La période suivant le décès d'Adrien de Mortillet, en 1931, et l'organisation des congrès de 1934, à Périgueux, puis de 1936, à Toulouse, peuvent avoir contribué à rétablir cet équilibre entre les régions.

Après la seconde guerre mondiale, l'analyse de l'annuaire de 1949 montre que la SPF a surmonté les épreuves, tant par le maintien de son activité durant les années de conflit et d'occupation qu'en relançant les recrutements. Les 1 155 membres en témoignent, avec une mention spéciale à la région parisienne qui dépasse les 33 % et au Sud-Ouest qui, avec plus de 21 %, conforte son avancée. Les autres grandes zones géographiques tournent autour des 15 %. Cette situation indique également une autre tendance, celle de la montée en puissance des régions du Sud de la France qui avoisinent les 40 %, le Sud-Ouest devançant le Sud-Est de 5 points. En 1957, cette dernière tendance se

confirme avec, pour un total de 1 662 adhérents, un pourcentage identique, mais avec une inversion entre le Sud-Ouest (essentiellement Dordogne et Gironde), qui repasse en tête avec près de 22 % devant le Sud-Est (essentiellement Hérault et Bouches-du-Rhône). Par contre, la région parisienne baisse à 27 % et, à cette date, seul le département du Cantal ne comprend aucun membre de la SPF. Vingt ans plus tard, en 1976 et avec plus de 2 500 adhérents, les départements du Sud-Ouest et ceux du Sud-Est, avec respectivement 19 et 20 % des adhérents, continuent de faire peser la balance en leur faveur, notamment par l'apport de départements « émergents » comme la Loire-Atlantique ou le Rhône. Cette fois-ci, plus aucun département n'est dépourvu de représentant de la SPF, même si leur nombre avoisine parfois le minimum (un seul dans les Hautes-Alpes et le Territoire de Belfort, deux dans les Hautes-Pyrénées, trois dans la Creuse, le Cantal et le Gers). Le décompte des nouvelles adhésions de 1976 à 1983 souligne la persistance de la région parisienne comme région première – avec 307 nouveaux membres, soit un tiers du millier enregistrés sur cette période – tout en confirmant l'élargissement des adhésions en Sud-Ouest (20 %). Enfin, le fichier des adhérents pour l'année 2004 apporte quelques modifications dans l'équilibre général. On constate une baisse, en pourcentage comme en chiffre absolu, de la région parisienne et une hausse du Sud-Est. Mis à part le quart nord-est avec moins de 15 %, les quatre autres grandes zones sont maintenant dans une fourchette resserrée allant de 18 à 23 % du total national.

Cependant, une analyse plus fine – par exemple par départements – serait nécessaire pour mieux saisir le détail de ces tendances. Il faut souligner à ce titre que la montée de la professionnalisation de ces dernières décennies s'est accompagnée d'une baisse globale des abonnements personnels au profit des abonnements institutionnels, laboratoires de recherche et bibliothèques universitaires, services et musées territoriaux. Si le nombre strict des abonnés diminue, on peut penser que le lectorat augmente.

En récapitulant ces analyses successives, on constate d'abord une forte présence de la région parisienne – une des plus denses tant pour la population que pour les laboratoires – qui, même quand elle est sous la barre des 30 %, est toujours en tête. Cette première indication doit cependant être nuancée par une autre. En effet, durant le premier quart du siècle, ce sont les départements de l'Est de la France qui l'emportent sur ceux de l'Ouest, et dans ces deux moitiés, ceux du Nord l'emportent sur ceux du Sud (exception faite de la répartition particulière de 1904). Le deuxième quart du siècle, lui, est celui d'une nette percée du quart sud-ouest qui passe en deuxième position, aussitôt après la région parisienne. Dans le même temps, le Nord-Ouest s'installe en dernière position et il le restera jusqu'à nos jours. La seconde moitié du siècle confirme les évolutions de tendance entre Nord et Sud de la France, le Sud devenant de plus en plus présent, tandis que le Sud-Ouest et le Sud-Est alternent de décennies en décennies pour se placer soit en deuxième soit en troisième position derrière la région parisienne.

En définitive, hormis la position bien spécifique de la région parisienne, la prédominance d'origine des régions de l'Est de la France sur celles de l'Ouest a été remplacée par celle du Sud sur le Nord.

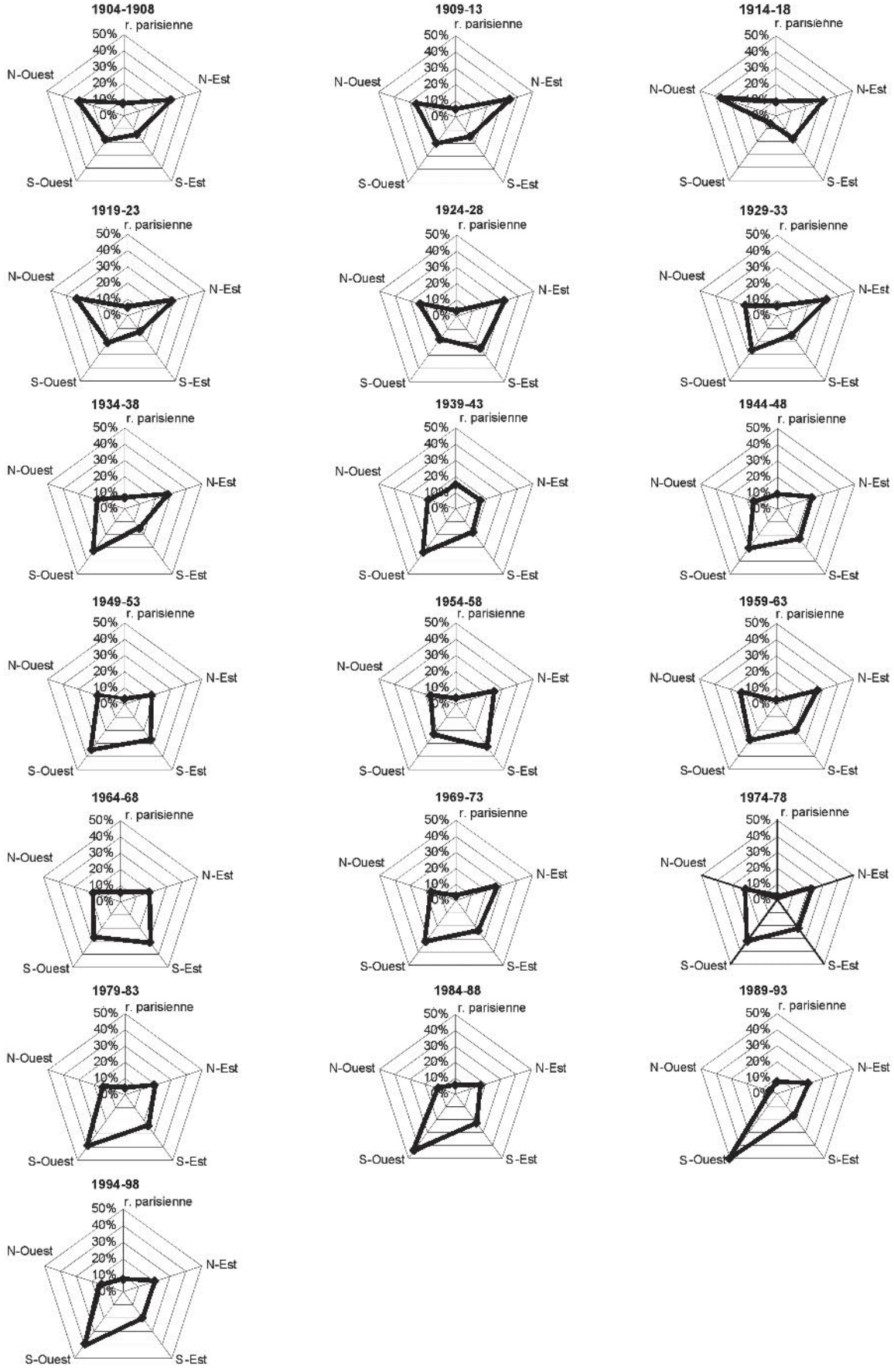
La question de la sociologie des membres serait également de celles à traiter, mais, bien malheureusement, ni le *Bulletin* ni les archives de la SPF n'en fournissent la matière, sauf en ce qui concerne l'évolution positive de la présence des femmes parmi les adhérents (et les membres du conseil) ou les auteurs.

Répartition géographique des articles

Un décompte systématique, établi sur la base des cinq volumes de tables et index, a été effectué par période de cinq ans (tabl. 5). Il fait apparaître des tendances nettes en ce qui concerne la localisation des sujets traités. Cependant, la première impression que donne la comparaison des graphiques est la nette différence entre l'organisation de la répartition des adhérents et celle des lieux traités. Ceci est normal car, s'il était logique que la zone de Paris et de sa périphérie domine en ce qui concerne les adhésions, du simple fait que c'est la région la plus densément peuplée, il est également logique que cette même région soit systématiquement en cinquième position pour la localisation des lieux traités car c'est, de loin, la plus petite et la plus largement urbanisée.

En tenant compte des distorsions dues aux deux périodes de guerre, le fait majeur est la prééminence de la moitié nord de la France, de 1904 à 1933. Par contre, de 1934 à nos jours, le nombre de références enregistrées dans les articles a toujours été supérieur pour ceux traitant de la moitié sud de la France (sauf pour une courte période donnant une légère avancée au Nord, de 1959 à 1963). L'opposition Est-Ouest relevée chez les adhérents est donc ici plus rapidement remplacée par un contraste Nord-Sud. De plus, pour cette moitié sud, c'est le Sud-Ouest qui l'emporte. Pour ce qui est de la moitié nord, la région parisienne, renforcée de la Picardie, n'est en position d'avancée relative que pendant trois épisodes : pendant la première décennie (ce qui reflète le recrutement parisien de la SPF des origines et le fait que les présentations sont alors largement « de proximité ») et durant les deux guerres mondiales (ce qui est la conséquence directe du repli des activités de terrain et de la vie associative).

D'un point de vue général, on peut donc dire que le siècle est divisible en deux parties : de 1904 à 1933, le Nord-Est domine (avec cependant une prééminence du Nord-Ouest de 1914 à 1923) alors qu'ensuite, c'est au tour du Sud-Ouest, même si le Sud-Est émerge en 1954-1958 et 1964-1968. La persistance de cette tendance globale se confirme si on analyse plus précisément les deux dernières décennies : en effet, pour ce qui est des quelque 450 articles traitant du territoire métropolitain depuis 1984, et si on divise la France en deux parties sensiblement égales, répartissant les régions de part et d'autre d'un parallèle passant à la



Tabl. 5 – Répartition géographique des articles.
Tabl. 5 – *Geographical distribution of the articles.*

hauteur de La Rochelle, la moitié sud l'emporte nettement avec plus de 250 articles contre moins de 200 pour la moitié nord. Le contraste est encore plus frappant lorsque l'on constate que, pour la moitié nord, plus du tiers des articles (75 sur 197) provient des seules régions d'Île-de-France et de Picardie. Pour la moitié Sud, le Sud-Ouest, approchant les 50 % d'articles du *BSPF*, l'emporte très largement sur le Sud-Est.

Au terme de cette première partie, deux remarques générales s'imposent. Tout d'abord, pour une histoire plus complète de la vie associative de la SPF, il serait indispensable de prendre également en compte des pans entiers non traités ici comme la question des « statuts et règlements intérieurs », des élections, de la trésorerie et de la gestion comptable, de l'activité éditoriale hors le *Bulletin* (*Mémoires* et autres), et bien sûr l'organisation des congrès et les archives…

Enfin, l'histoire associative de la SPF, comme celle de son activité scientifique, que nous allons aborder maintenant, ne sauraient être complètes sans prendre en compte les adhérents, sujets et terrains situés hors de la France métropolitaine.

LA SPF DANS L'HISTOIRE DE LA RECHERCHE

Les grandes séquences (chronique générale)

Nous avons vu que le parcours d'un siècle d'activité associative de la SPF met en évidence deux grandes parties d'égale importance. Tout d'abord, de 1900 à 1950, c'est le moment des amateurs souvent exceptionnels, le moment de l'individualité des pionniers, même si nombre d'entre eux sont aujourd'hui oubliés. Du point de vue de la production des connaissances, la première moitié du siècle est surtout caractérisée par le changement de système de référence. C'est le passage d'une chronologie universelle, issue du siècle précédent et établie sur de grands principes de l'évolution paléontologique (Édouard Lartet) puis de filiation évolutive des industries (Gabriel de Mortillet), à une chronologie diversifiée, affinée, régionalisée et établie sur les successions stratigraphiques locales.

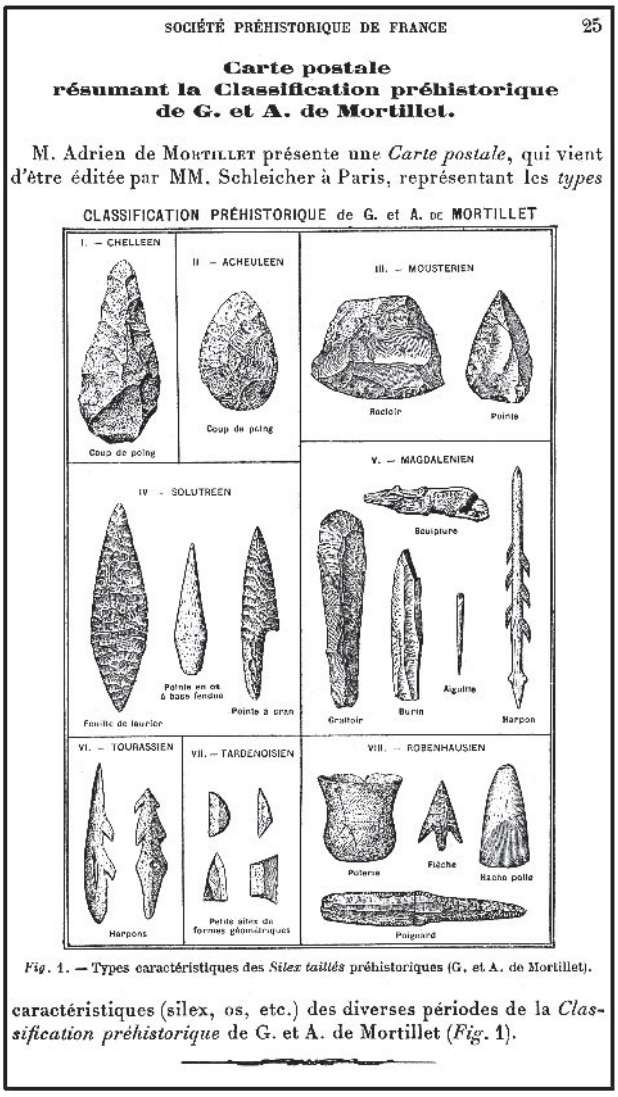
Ensuite, de 1950 à nos jours, après la mise en place effective des modalités de la loi de 1941 sur l'archéologie, on constate la montée du professionnalisme (d'abord CNRS et universités, puis ministère de la Culture, enfin territoriaux et AFAN-INRAP). Ces changements institutionnels conduisent au travail en continu et en équipes, progressivement interdisciplinaires puis interinstitutionnelles avec l'augmentation de la diversité des intervenants. À chacune de ces étapes correspondent des modalités différentes pour ce qui est de l'application de la recherche elle-même, que l'on se réfère à l'augmentation des connaissances ou à l'extension significative des moyens d'investigation et de traitement des données. Lors de la seconde moitié du siècle apparaissent des méthodes modernes de fouille et de reprise des industries, les datations isotopiques, puis les corrections dendrochronologiques. Les méthodes mathématiques et statistiques vont progressivement prendre une ampleur significative, jusqu'à introduire des bouleversements dans les raisonnements à partir des années soixante-dix. La fin du siècle est marquée par de nouvelles étapes : études technologiques des industries, spatialisation des interprétations culturelles, relations écologiques, culturelles et économiques entre les différentes approches qui cessent d'être parcellisées. C'est aussi l'affirmation de la prise en compte des périodes post-glaciaires et protohistoriques. Au-delà de ses pratiques, la recherche réorganise ses fondements et ses objectifs, comme cela avait déjà été fait dans la première moitié du siècle.

Cependant, nous allons voir que cette partition de part et d'autre de 1950 doit être affinée. Après un rappel sommaire des principaux héritages scientifiques qui permettent d'appréhender le contexte dans lequel évoluaient les pionniers qui mirent en place la SPF, nous allons suivre plus en détail ces deux grandes phases et dégager en quoi elles se différencient cette fois-ci du point de vue de la production scientifique. La première moitié du siècle est elle-même divisible en deux parties, de part et d'autre de la charnière de 1920 qui marque la fin de la première guerre mondiale. Si la seconde peut paraître plus linéaire (notamment du fait de l'absence de guerre), on verra que les changements qui affectent la fin du siècle sont tout aussi forts et permettent de détecter des changements dans les systèmes de référence dès la fin des années quatre-vingt.

Les héritages

À la fin du XIXe siècle, qui est celui de la création des grandes sociétés savantes et des principaux congrès internationaux, la recherche en Préhistoire a déjà bien commencée et les chercheurs sont organisés. Rappelons que, dans un contexte où la chronologie biblique est encore de mise, le XIXe siècle voit l'émergence des opérations de terrain. François Jouannet fouille à Combe-Grenal et au Pech de l'Azé en 1810, puis à Badegoule en 1830. Plus tard, en 1860, alors que Boucher de Perthes termine la publication de ses *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, c'est la grotte des Églises (Ussat) qui est explorée par Félix Garrigou. En 1863, Édouard Lartet travaille à La Madeleine puis, l'année suivante, à Laugerie-Basse. L'activité s'intensifie alors sur toute la France.

D'un point de vue associatif, et après la création de la Société française de géologie en 1830, puis de la Société française d'archéologie en 1834 par Arcisse de Comont, Paul Broca lance celle d'anthropologie de Paris en 1859. La Préhistoire est désormais largement reconnue et, en 1865, l'anglais John Lubbock distingue nettement les industries de pierre taillée de celles de pierre polie en proposant les termes toujours en usage de Paléolithique et Néolithique. Le besoin de fédérer toutes ces énergies se ressent et les « palethnologues » d'Europe fondent, à Neuchâtel et en 1886, les célèbres CIAAP, les congrès internationaux d'archéologie et d'anthropologie préhistorique.


SOCIÉTÉ PRÉHISTORIQUE DE FRANCE 25

Carte postale résumant la Classification préhistorique de G. et A. de Mortillet.

M. Adrien de Mortillet présente une *Carte postale*, qui vient d'être éditée par MM. Schleicher à Paris, représentant les *types*

CLASSIFICATION PRÉHISTORIQUE de G. et A. DE MORTILLET

I. – CHELLEEN
Coup de poing

II. – ACHEULEEN
Coup de poing

III. – MOUSTERIEN
Racloir
Pointe

IV. – SOLUTREEN
Feuille de laurier
Pointe en os à base fendue
Pointe à cran

V. – MAGDALENIEN
Sculpture
Grattoir
Burin
Aiguille
Harpon

VI. – TOURASSIEN
Harpons

VII. – TARDENOISIEN
Petits silex de formes géométriques

VIII. – ROBENHAUSIEN
Poterne
Flèche
Hache polie
Poignard

Fig. 1. — Types caractéristiques des *Silex taillés* préhistoriques (G. et A. de Mortillet).

caractéristiques (silex, os, etc.) des diverses périodes de la *Classification préhistorique* de G. et A. de Mortillet (*Fig.* 1).

Fig. 9 – La carte postale servant de communication à Adrien de Mortillet en 1908 (Mortillet, 1908).
Fig. 9 – *The postcard used for communications by Adrien de Mortillet in 1908 (Mortillet 1908).*

En France, Gabriel de Mortillet, conservateur-adjoint au musée des Antiquités nationales, répartit dès 1869 les vestiges selon des critères de matière. Il définit une première époque, le « Règne du silex » (Le Moustier puis Solutré) suivie du « Règne de l'os » (Aurignac puis la Madeleine) et de l'« Époque de la Pierre polie ». Cependant, dès 1872, il apporte des modifications substantielles à cette chronologie en y incluant les industries de la vallée de la Somme et… en éliminant le site d'Aurignac qui lui posait problème. En effet, sa proposition théorique s'appuyait désormais sur la notion d'évolution des outillages, censés aller inexorablement du plus fruste au plus élaboré. Il obtient ainsi la suite séquentielle de base qui sera largement adoptée par ses continuateurs : Acheuléen, Moustérien, Solutréen, Magdalénien (Rivière, 1905 ; xxx, 1906b) (fig. 9). Après la mort de Gabriel de Mortillet en 1898, son œuvre est prolongée par son fils Adrien. Collaborateur de son père au musée des Antiquités nationales pour le classement des collections, il enseigne également l'ethnographie comparée à l'École d'anthropologie de Paris à partir de 1889. Il y privilégie le comparatisme terme à terme en rapprochant les vestiges de la Préhistoire de leurs homologues collectés chez les populations techniquement réputées « primitives ». Adrien de Mortillet restera un défenseur acharné de la classification paternelle lorsqu'elle sera remise en cause par Henri Breuil au début du siècle suivant lors d'un conflit qui restera dans les mémoires sous l'appellation de « bataille aurignacienne ». Comme nous l'avons vu en première partie, ce conflit a eu des répercussions sensibles sur les débuts de la SPF.

Enfin, pour compléter ce panorama trop rapide, simple de toile de fond pour l'évocation de la naissance de la SPF, il faut rappeler que le passage du XIXe au XXe siècle est marqué par la découverte de plusieurs grottes ornées : après Chabot (Gard) en 1878, la Mouthe (1895) et Pair-non-Pair (1896), ce sont successivement les Combarelles et Font-de-Gaume en 1901, Bernifal en 1902 et Teyjat en 1903 (Rivière, 1909).

Les premières mises en place (1904-1919)

C'est dans ce contexte qu'en janvier 1904 la première séance publique de la SPF propose un programme de travail (Raymond, 1904) comprenant quatre axes : les menhirs, le « Préchelléen », l'art paléolithique et les industries du Paléolithique supérieur.

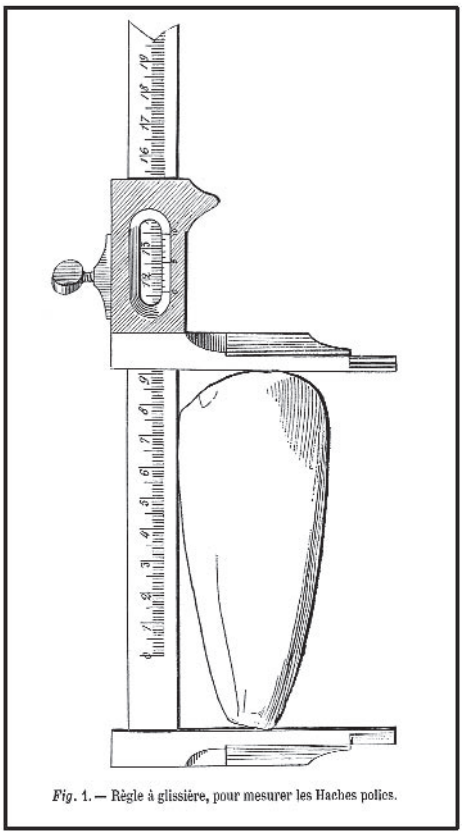
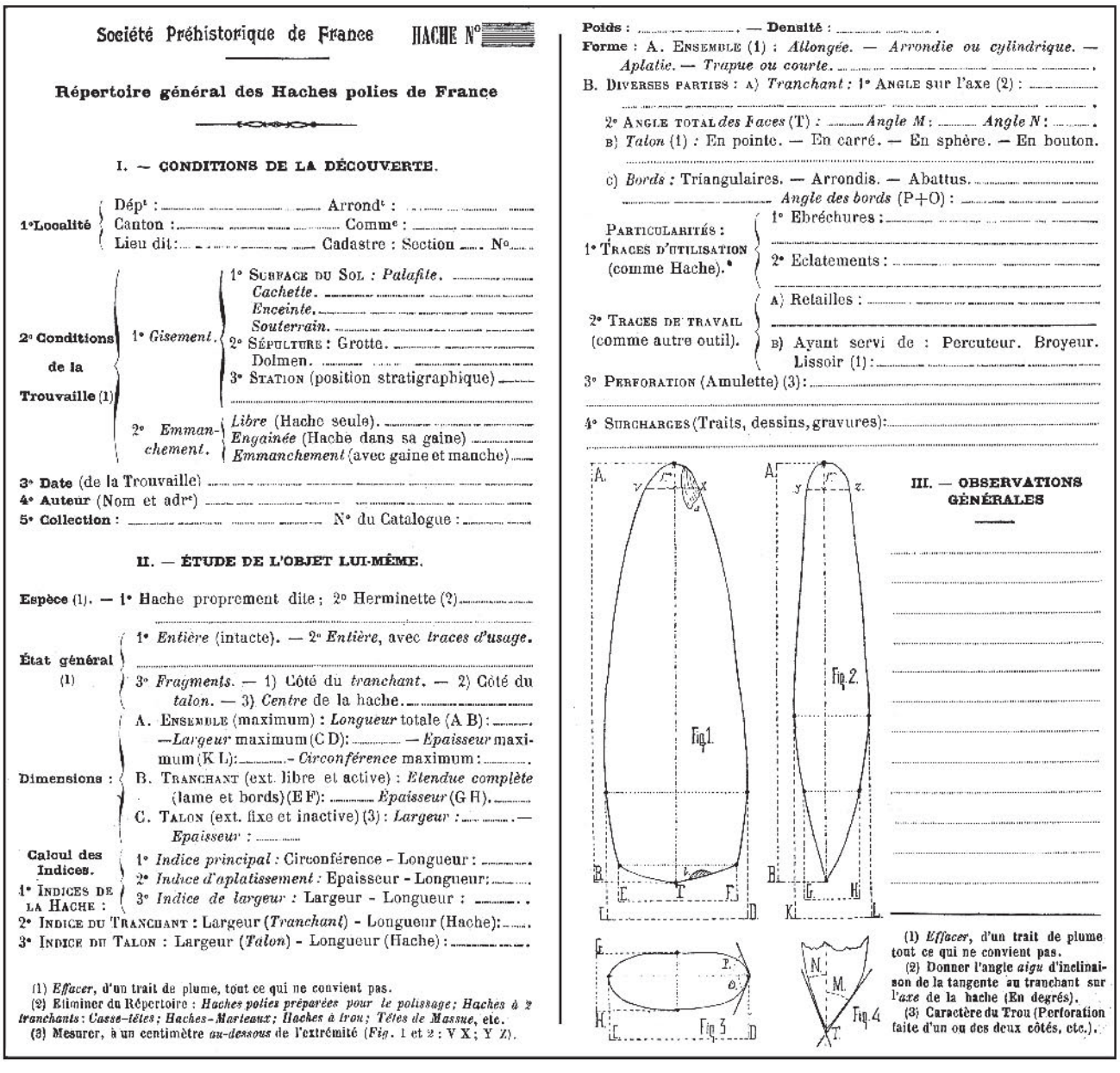


Fig. 1. — Règle à glissière, pour mesurer les Haches polies.

Fig. 10 – Comment mesurer la longueur d'une hache polie avec un pied à coulisse (Givenchy, 1910).
Fig. 10 – *How to measure the length of a polished stone axe with slide callipers (Givenchy 1910).*

Ces thèmes, proposés comme mobilisateurs et promis à débats, sont tous d'actualité en ce début de siècle. Cependant, si le « Préchelléen » et les « mégalithes » se voient largement mis à l'honneur, les deux autres ne seront que très peu traités. Cela est certainement à mettre en relation avec le fait que les deux premiers sont des thèmes de prédilection d'Adrien de Mortillet (à la suite des déterminations et classifications de son père pour ce qui est du Préchelléen, et à la suite de ses propres travaux de recensement pour les mégalithes). Et c'est ainsi qu'en 1909, la SPF crée une « commission des monuments mégalithiques ». Un autre thème va s'imposer au cours de ces premières années : celui des « haches polies » (fig. 10 et 11) ! Mégalithes et haches polies donnent en effet lieu à de multiples communications qui organisent l'étude de ces types de vestige, notamment les manières de les dessiner ou de les photographier d'un point de vue systématique et non pas seulement artistique (Baudouin, 1904 et 1908). Au vu de la composition de la SPF (voir première partie), ces sujets sont les plus « porteurs ». En effet, qui n'a pas une hache polie chez lui, ou un menhir à proximité ? Les deux autres thèmes proposés par l'intervention de Paul Raymond, art et industries du Paléolithique supérieur, ont manifestement moins de succès. Il faut souligner que non seulement les préhistoriens ayant l'occasion de fréquenter les grottes ornées sont, en ce début de siècle, aussi rares que les grottes elles-mêmes, mais que, de plus, celles-ci sont surtout situées en Périgord et dans les Pyrénées. Or, ces régions sont celles où des préhistoriens sont en conflit ouvert avec les dirigeants de la SPF. En effet, à la suite d'Henri Breuil et de ses travaux en Périgord et dans les Pyrénées, de plus en plus nombreux sont ceux qui optent


Société Préhistorique de France — HACHE N°

Répertoire général des Haches polies de France

I. — CONDITIONS DE LA DÉCOUVERTE.

1° Localité : Dépt : … Arrondt : … Canton : … Comme : … Lieu dit : … Cadastre : Section … N° …

2° Conditions de la Trouvaille (1) : 1° Gisement. 1° Surface du Sol : Palafite. Cachette. Enceinte. Souterrain. 2° Sépulture : Grotte. Dolmen. 3° Station (position stratigraphique) … 2° Emmanchement. Libre (Hache seule). Engainée (Hache dans sa gaine) … Emmanchement (avec gaine et manche) …

3° Date (de la Trouvaille) …

4° Auteur (Nom et adrse) …

5° Collection : … N° du Catalogue : …

II. — ÉTUDE DE L'OBJET LUI-MÊME.

Espèce (1). — 1° Hache proprement dite ; 2° Herminette (2) …

État général (1) : 1° Entière (intacte). — 2° Entière, avec traces d'usage. 3° Fragments. — 1) Côté du tranchant. — 2) Côté du talon. — 3) Centre de la hache. …

Dimensions : A. Ensemble (maximum) : Longueur totale (A B) : … — Largeur maximum (C D) : … — Epaisseur maximum (K L) : … — Circonférence maximum : … B. Tranchant (ext. libre et active) : Etendue complète (lame et bords) (E F) : … Epaisseur (G H) … C. Talon (ext. fixe et inactive) (3) : Largeur : … — Epaisseur : …

Calcul des Indices. 1° Indices de la Hache : 1° Indice principal : Circonférence - Longueur : … 2° Indice d'aplatissement : Epaisseur - Longueur : … 3° Indice de largeur : Largeur - Longueur : … 2° Indice du Tranchant : Largeur (Tranchant) - Longueur (Hache) : … 3° Indice du Talon : Largeur (Talon) - Longueur (Hache) : …

(1) *Effacer*, d'un trait de plume, tout ce qui ne convient pas.
(2) Eliminer du Répertoire : *Haches polies préparées pour le polissage; Haches à 2 tranchants : Casse-têtes ; Haches-Marteaux ; Haches à trou ; Têtes de Massue*, etc.
(3) Mesurer, à un centimètre *au-dessous* de l'extrémité (*Fig.* 1 et 2 : V X ; Y Z).

Poids : … — Densité : …

Forme : A. Ensemble (1) : *Allongée.* — *Arrondie ou cylindrique.* — *Aplatie.* — *Trapue ou courte.* …

B. Diverses parties : a) *Tranchant* : 1° Angle sur l'axe (2) : … 2° Angle total des Faces (T) : … *Angle M* : … *Angle N* : …

b) *Talon* (1) : En pointe. — En carré. — En sphère. — En bouton. …

c) *Bords* : Triangulaires. — Arrondis. — Abattus. … *Angle des bords* (P+O) : …

Particularités : 1° Traces d'utilisation (comme Hache). 1° Ebréchures : … 2° Eclatements : …

2° Traces de travail (comme autre outil). a) Retailles : … b) Ayant servi de : Percuteur. Broyeur. Lissoir (1) : …

3° Perforation (Amulette) (3) : …

4° Surcharges (Traits, dessins, gravures) : …

III. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES

(1) *Effacer*, d'un trait de plume tout ce qui ne convient pas.
(2) Donner l'angle *aigu* d'inclinaison de la tangente au tranchant sur l'*axe* de la hache (En degrés).
(3) Caractère du Trou (Perforation faite d'un ou des deux côtés, etc.).

Fig. 11 – la fiche recto-verso établie par la SPF pour son « répertoire général des haches polies de France » (Baudouin, 1908).
Fig. 11 – *The double-sided data record card established by the SPF for its «general catalogue of polished stone axes in France» (Baudouin 1908).*

pour une succession des industries établie sur la base des observations stratigraphiques et donnant toute sa place à l'Aurignacien. Les dirigeants de la SPF restent quant à eux attachés à la défense de la chronologie théorique de Gabriel de Mortillet (voir ci-dessus). Ajoutons que le fait de raisonner essentiellement sur la morphologie des pièces lithiques contribuait accessoirement à étayer des hypothèses visant à en expliquer l'usage (Reynier, 1912).

Dans ce contexte, si les questions du « Préchelléen » sont de celles qui hantent bien des préhistoriens durant ces décennies, c'est encore plus le cas pour la SPF dans ses premiers pas depuis la mise au jour de vestiges prétendus caractéristiques que sont les « éolithes », et de leur corollaire virtuel que constitue l'Homme tertiaire (fig. 12 et 13). En effet, ces outils, très anciens du fait de la profondeur de leur enfouissement, mais qui n'en étaient pas vraiment, devraient être « logiquement » l'œuvre d'un homme lui aussi très ancien, mais qui n'en était pas vraiment un non plus, CQFD ! Les discussions sont animées (Thiot, 1904 ; Ballet, 1904 et 1905 ; Bourlon, 1906 et 1907 ; Baudon, 1907 ; Guébhard, 1915 ; Jousset de Bellesme, 1915 et 1918). Mais si cette manière de voir persiste à la SPF, le raisonnement avait ses limites. Celles-ci ont été largement débattues dans les réunions mensuelles de la Société, essentiellement avant 1914, Aimé Rutot restant le dernier grand défenseur de la signification anthropique des éolithes (Rutot, 1907 et 1908). Finalement, les tenants du « critérium », – qui soutiennent la nécessité de comporter bulbe et plan de frappe pour qu'un silex soit considéré comme débité par l'homme – ont eu gain de cause (Thieullen, 1905 et 1907 ; Reynier, 1906).

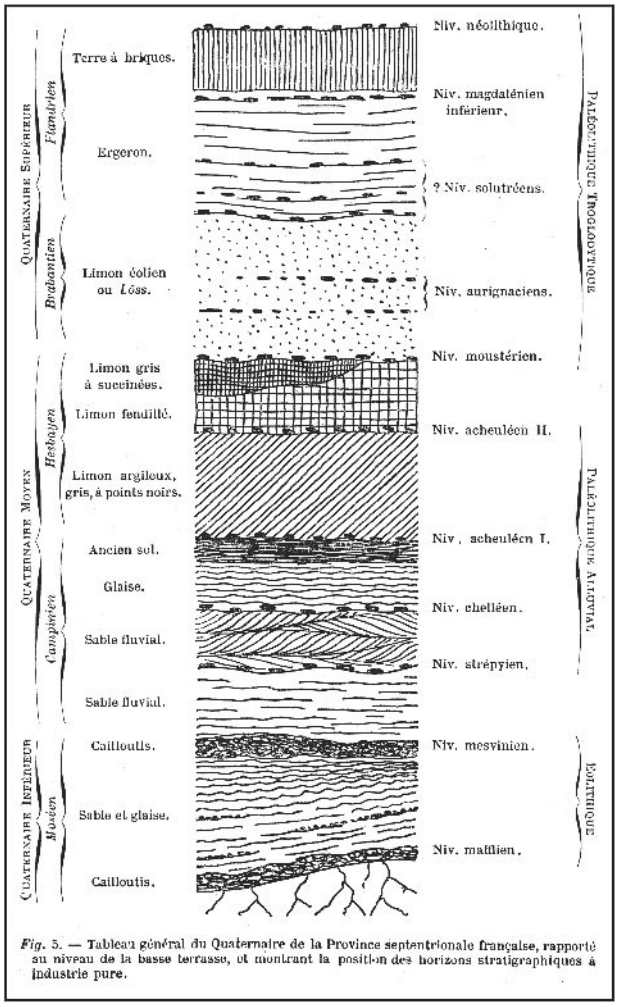


Fig. 5. — Tableau général du Quaternaire de la Province septentrionale française, rapporté au niveau de la basse terrasse, et montrant la position des horizons stratigraphiques à industrie pure.

Fig. 12 – La seule coupe stratigraphique parue dans le *BSPF* et présentant la position des niveaux contenant des éolithes (mesvinien et mafflien) (Rutot, 1908).
Fig. 12 – *The only stratigraphic section published in the* BSPF *showing the position of strata containing eoliths (Mesvinian and Mafflian) (Rutot 1908).*

Nous avons vu précédemment l'impact majeur que la première guerre mondiale a eu sur la vie associative de la SPF. Elle fut également un frein considérable pour les études et travaux scientifiques, tant sur le terrain que pour l'écriture des articles. Quelques membres vont néanmoins continuer leurs activités en proposant des contributions relativement importantes au *Bulletin*. Par exemple, Jousset de Bellesme (1915) publie sur les questions de traces d'usage sur les silex et Le Bel (1916) traite des limites des glaciations. C'est aussi le moment de réaliser des inventaires par type de matériel : Aveneau de la Garancière et A.-L. Harmois sur les objets perforés en pierre de Bretagne (1916), Augusta Hure sur ceux de l'Yonne (1918) et O. Desmazières pour le Maine-et-Loire (1918). D'autres articles importants, comme celui de Victor Commont sur les industries de la vallée de la Somme (1916), sont à signaler. Cependant, et alors que, dans l'ensemble, la période précédente était un foisonnement dominé par les éolithes ou les enceintes, force est de constater que la guerre a entraîné la SPF dans une sorte de vide de production scientifique.

Renouvellement et transition (1920-1945)

Si les débats des deux premières décennies ont été très diversifiés, ils ont cependant placé les questions typologiques au centre des préoccupations de la SPF, qu'elles soient argumentées sur la foi d'études technologiques, morphologiques, fonctionnelles ou stratigraphiques. C'est dans ce contexte que les échanges sur les éolithes et l'Homme tertiaire avaient pu aboutir à des conclusions conformes à des conclusions technologiques que nous continuons à valider. Il faut souligner qu'aborder ainsi les critères de reconnaissance des vestiges lithiques impliquait également de reposer la question des « faux ». Depuis les quelques expériences malheureuses de Boucher de Perthes, on avait pris conscience que toute fouille devait obligatoirement être conduite avec la présence physique et permanente du responsable… sous peine de se voir proposer des vestiges, vrais ou faux mais provenant d'ailleurs ! (Patte, 1922 ; xxx,1927a ; Vayson de Pradennes, 1929b ; Cabrol, 1932).

C'est pourquoi, lorsqu'en 1926 émerge dans le *Bulletin* l'affaire de Glozel, la SPF est rompue aux débats sur les critères permettant de conclure à l'éventuelle authenticité des œuvres. Et c'est pourquoi, dès l'examen des vestiges et des conditions de découverte, la SPF se situe immédiatement au premier rang des « anti ». Le

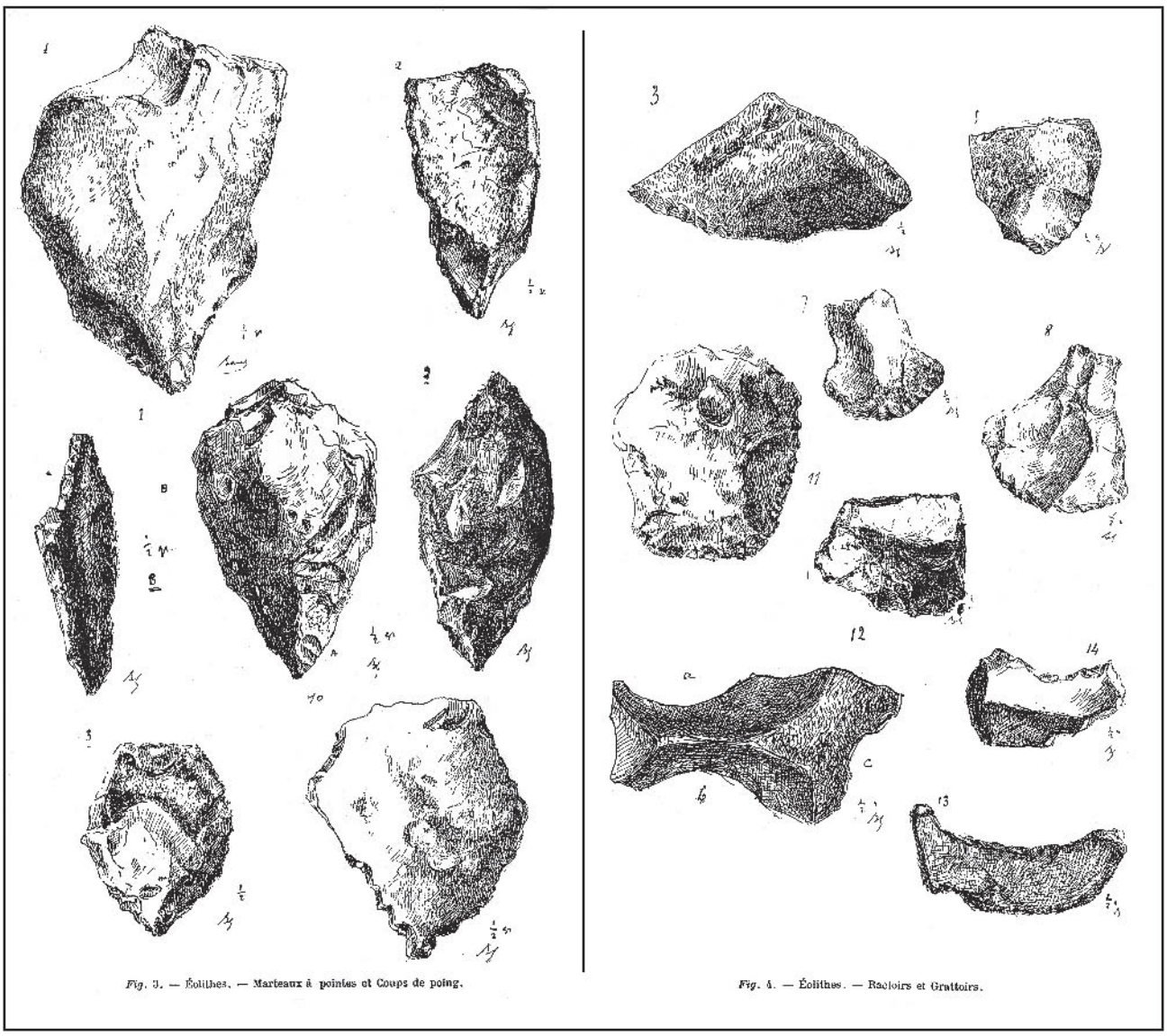


Fig. 13 – Planche présentant les éolithes du mont Sainte-Geneviève (Baudon, 1907). Le mode de représentation est strictement morphologique, sans expression graphique des enlèvements, ce qui correspond à la manière d'analyser ces pièces.
Fig. 13 – *Plate showing the eoliths from mont Sainte-Geneviève (Baudon 1907). The method of representation is strictly morphological, with no graphic manifestation of the removals, corresponding to the manner in which these items were analysed.*

Bulletin reproduisait même les rapports d'expertise, dont le rapport Champion (chef technique des ateliers du MAN) en 1928 (Champion, 1928). La SPF porte plainte contre X en 1928, et de 1926 à 1932, le *Bulletin* publie au total 36 articles sur Glozel (Breuil, 1927 ; xxx, 1927b, 1928 et 1932b ; Vayson de Pradennes, 1927a, b et 1929a) (fig. 14). Ces prises de position n'empêchent pas pour autant le *BSPF* d'accepter les encarts publicitaires de l'éditeur Paul Catin qui publie notamment les *Cahiers de Glozel* et *La controverse de Glozel* ainsi que les ouvrages du Dr Morlet ! Cette « affaire Glozel » est un des dossiers les plus significatifs de cette période, organisé comme une rubrique à la hauteur de la médiatisation faite autour du sujet. Il a fortement contribué au rayonnement et à l'identité de la SPF, à l'instar de ce qui s'était produit, du point de vue associatif, lors du débat sur la réglementation.

Mais l'avancée méthodologique, perceptible dans le contenu des articles sur les thèmes de la typologie, ne débouche pour autant pas de manière positive sur les questions de la succession des industries du Paléolithique supérieur. Les propositions de Gabriel de Mortillet tiennent en effet toujours la place officielle à la SPF, malgré les démonstrations stratigraphiques exposées ailleurs par Breuil de 1906 à 1912. C'est ainsi qu'en 1929 la deuxième édition du *Manuel de recherches préhistoriques* présente encore l'ancienne chronologie de Gabriel de Mortillet. Elle est accompagnée, il est vrai, d'autres propositions, allant des classifications de Boule, Déchelette et Rutot au tableau présentant le « synchronisme des glaciations et des industries humaines », établi par l'abbé Henri Breuil ! D'une manière plus générale, il est cependant possible d'avancer que durant le premier tiers du XXe siècle, la


Nous recevons de Clermont-Ferrand l'affiche dont nous donnons ci-dessous la reproduction :

VISITE AUX FOUILLES DE GLOZEL

SERVICE RÉGULIER en TRAIN TOURISTE ou AUTO-CAR

Tous les Dimanches

Prix à forfait, déjeuner compris:

VOYAGES MADELAINE

25, RUE BLATIN, 25 ... Téléphone: 12-68

IMP. BELROS, R. LAMARTINE, 14.

Tirée sur papier vert et mesurant 0m61 de large sur 0m85 de hauteur, elle orne tous les murs de Clermont-Ferrand et des environs.

(*Le prix de la « Visite » n'est pas indiqué : nous ne sommes qu'au début de la saison !*)

Fig. 14 – Affiche touristique pour la promotion des fouilles de Glozel (xxx, 1928).
Fig. 14 – *Tourist poster promoting the excavations at Glozel (xxx, 1928).*

vie scientifique de la SPF est surtout dominée par une sorte de conflit de loyauté envers la figure tutélaire qu'est Gabriel de Mortillet… incarné par son fils Adrien, président de la SPF en 1906 et gardien de la mémoire. Cependant, l'édifice commençait à craquer. Outre le fait que les renouvellements de génération et de méthodes de l'après-guerre commencent nettement à modifier la Préhistoire en général et la SPF en particulier, la mort d'Adrien Guébhard en 1924 et d'Adrien de Mortillet en 1931 marquent un changement d'époque pour la Société. Cette toile identitaire de fond se déchire alors et les années 1930-1932 forment une coupure forte dans la SPF : les séances et les *Bulletins* sont désormais particulièrement féconds en débats sur la refonte de la chronologie. Il semble utile de rattraper un certain retard et d'insérer l'ensemble des thèmes et préoccupations des préhistoriens français dans ceux en débat à la SPF.

Cette ouverture est manifeste. C'est ainsi que, pour le Paléolithique ancien, alors que l'abbé Henri Breuil (1930, 1932 et 1937b) tend à développer des systèmes généraux en confrontant des sites de France avec leurs homologues en Europe, voire hors d'Europe, Denis Peyrony se concentre sur le Périgord, reprenant systématiquement les sites désormais classiques. La Micoque est un des gisements sur lequel ils se confrontent (Peyrony, 1938 ; Breuil, 1938). Pour autant, si ces deux chercheurs s'opposent essentiellement sur la question des subdivisions des premières phases du Paléolithique supérieur, c'est dans un système de référence qui replace l'Aurignacien en phase initiale. Ils publient leurs articles indifféremment dans *L'Anthropologie* et dans le *BSPF*, et enrichissent alors le débat en proposant des interprétations alternatives selon les critères et les échelles de temps et d'espace retenues. Pour Henri Breuil, l'Aurignacien se divise en trois grandes périodes successives (Châtelperron, Aurignac, la Gravette), alors que Denis Peyrony soutient, sur la foi de ses analyses des stratigraphies locales, la théorie de deux traditions techniques parallèles, Aurignacien et Périgordien (Peyrony, 1933, 1935, 1936a, b, 1946b et 1948) (fig. 15 et 16). Cette question du Périgordien inspire par ailleurs des comparaisons éloignées à Raoul Daniel qui fouille le « Cirque de la Patrie », en région

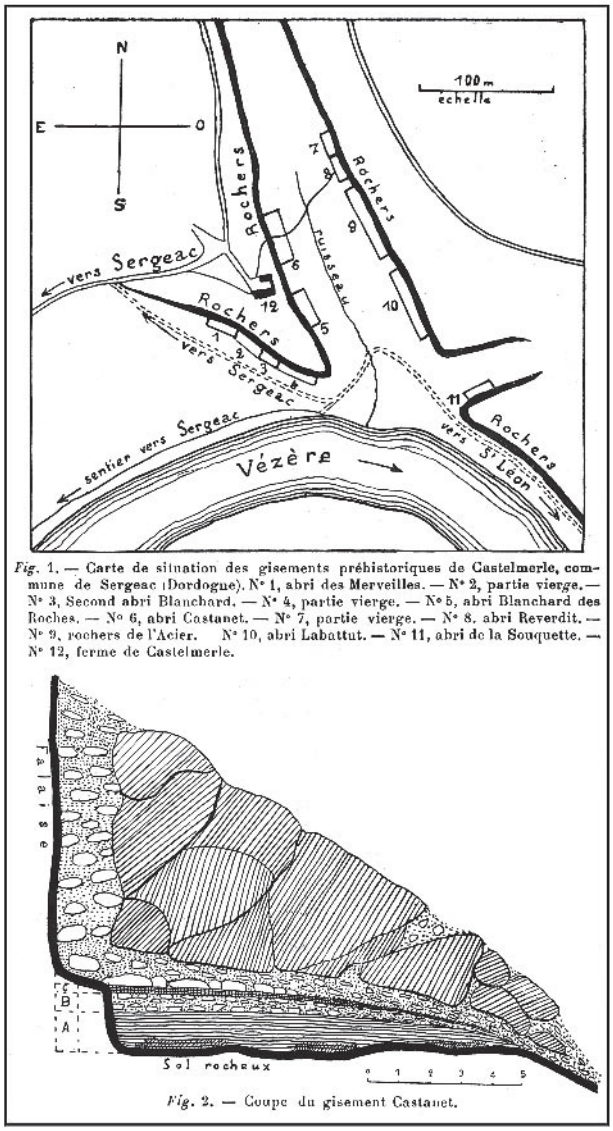
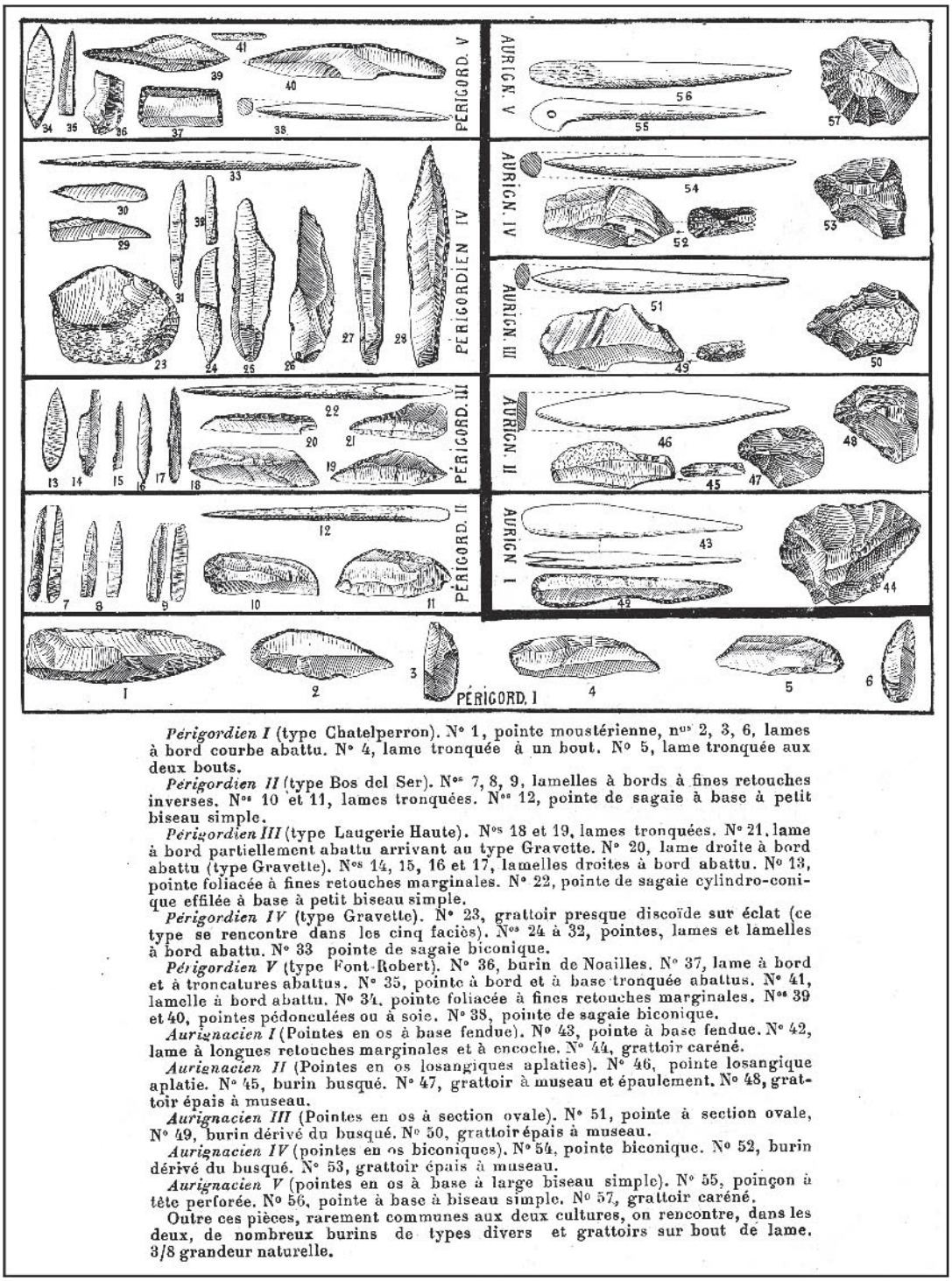


Fig. 1. — Carte de situation des gisements préhistoriques de Castelmerle, commune de Sergeac (Dordogne). N° 1, abri des Merveilles. — N° 2, partie vierge. — N° 3, Second abri Blanchard. — N° 4, partie vierge. — N° 5, abri Blanchard des Roches. — N° 6, abri Castanet. — N° 7, partie vierge. — N° 8, abri Reverdit. — N° 9, rochers de l'Acier. N° 10, abri Labattut. — N° 11, abri de la Souquette. — N° 12, ferme de Castelmerle.

Fig. 2. — Coupe du gisement Castanet.

Fig. 15 – Abri Castanet, à Sergeac : carte de situation et coupe sagittale (Peyrony, 1935).
Fig. 15 – *Abri Castanet, Sergeac: location map and sagittal section (Peyrony 1935).*



Périgordien I (type Chatelperron). N° 1, pointe moustérienne, nos 2, 3, 6, lames à bord courbe abattu. N° 4, lame tronquée à un bout. N° 5, lame tronquée aux deux bouts.
Périgordien II (type Bos del Ser). Nos 7, 8, 9, lamelles à bords à fines retouches inverses. Nos 10 et 11, lames tronquées. Nos 12, pointe de sagaie à base à petit biseau simple.
Périgordien III (type Laugerie Haute). Nos 18 et 19, lames tronquées. N° 21, lame à bord partiellement abattu arrivant au type Gravette. N° 20, lame droite à bord abattu (type Gravette). Nos 14, 15, 16 et 17, lamelles droites à bord abattu. N° 13, pointe foliacée à fines retouches marginales. N° 22, pointe de sagaie cylindro-conique effilée à base à petit biseau simple.
Périgordien IV (type Gravette). N° 23, grattoir presque discoïde sur éclat (ce type se rencontre dans les cinq faciès). Nos 24 à 32, pointes, lames et lamelles à bord abattu. N° 33 pointe de sagaie biconique.
Périgordien V (type Font-Robert). N° 36, burin de Noailles. N° 37, lame à bord et à troncatures abattus. N° 35, pointe à bord et à base tronquée abattus. N° 41, lamelle à bord abattu. N° 34, pointe foliacée à fines retouches marginales. Nos 39 et 40, pointes pédonculées ou à soie. N° 38, pointe de sagaie biconique.
Aurignacien I (Pointes en os à base fendue). N° 43, pointe à base fendue. N° 42, lame à longues retouches marginales et à encoche. N° 44, grattoir caréné.
Aurignacien II (Pointes en os losangiques aplaties). N° 46, pointe losangique aplatie. N° 45, burin busqué. N° 47, grattoir à museau et épaulement. N° 48, grattoir épais à museau.
Aurignacien III (Pointes en os à section ovale). N° 51, pointe à section ovale, N° 49, burin dérivé du busqué. N° 50, grattoir épais à museau.
Aurignacien IV (pointes en os biconiques). N° 54, pointe biconique. N° 52, burin dérivé du busqué. N° 53, grattoir épais à museau.
Aurignacien V (pointes en os à base à large biseau simple). N° 55, poinçon à tête perforée. N° 56, pointe à base à biseau simple. N° 57, grattoir caréné.
Outre ces pièces, rarement communes aux deux cultures, on rencontre, dans les deux, de nombreux burins de types divers et grattoirs sur bout de lame. 3/8 grandeur naturelle.

Fig. 16 – Tableau synthétique présentant les correspondances stratigraphiques entre les niveaux périgordiens et aurignaciens (Peyrony, 1936b).
Fig. 16 – *Table with a synthetic presentation of the stratigraphic relationship between the Perigordian and Aurignacian layers (Peyrony 1936b).*

parisienne (Daniel, 1937b). Ce sera une des questions qui alimenteront longtemps les débats.

Le Solutréen n'est guère concerné, hormis un signalement sans lendemain dans le Jura (Piroutet, 1924), que par deux contributions pour des sites en Dordogne, à Badegoule (Cheynier, 1934) et au Pech de la Boissière (Peyrony E., 1934).

Pour les phases postérieures, les débats de ces années trente-quarante portent surtout sur la place et la définition des phases premières du Magdalénien, avec la question des « Protomagdaléniens » – qui se prolonge sur plusieurs décennies –, différemment caractérisés selon Denis Peyrony (Peyrony, 1944 et 1946a), André Cheynier (Cheynier, 1930, 1934, 1939, 1948, 1951,

1954b et 1965), Raoul Daniel (Daniel, 1937a et 1952) ou Edmond Vignard (Vignard, 1964a et b). Le Magdalénien est également évoqué par René Joffroy en Haute-Marne (1938).

Il faut souligner qu'une des particularités d'Edmond Vignard, chercheur traitant de l'ensemble des industries, du Paléolithique moyen aux dernières industries de la Préhistoire, est l'extension géographique qu'il donne aux groupes humains assimilés aux faciès industriels. En effet, il reconnait de l'Aurignacien jusqu'en Égypte (Vignard, 1929), pays qu'il explore pendant plus de vingt ans en comparant l'ensemble de ces industries à celles d'Europe occidentale (Vignard, 1928 et 1930). Il faut souligner qu'Edmond Vignard traite largement des microburins, de l'Égypte au Tardenois, mais ne leur reconnait le caractère de déchet technique qu'en 1934 (Vignard, 1928 et 1934b).

Dès cette époque, les démonstrations de taille et de façonnage que Louis Coutier effectue en séance sont d'ailleurs de nature à convaincre les derniers sceptiques sur cette question (Coutier, 1929, 1935, 1949 et 1962).

Concernant ces dernières phases de la Préhistoire ancienne, François Octobon publie en une dizaine d'années, de 1922 à 1933, une série d'articles sur la « question tardenoisienne », et prolonge justement ses réflexions sur la question technotypologique du microburin (Octobon, 1935b et c). Il n'est pas le seul à s'intéresser à ces périodes et, toujours entre les deux guerres, Laurent Coulonges (1930) présente une industrie particulière définie à Sauveterre-la-Lémance – industrie reconnue également par Jules Ferrier en Gironde (1936) – et Denis Peyrony décrit le site de l'abri Villepin à Tursac, dans lequel l'Azilien fait immédiatement suite au Magdalénien (Peyrony, 1936a)… Toujours sur le « Tardenois », Raoul Daniel propose lui aussi une série d'études de synthèse (Daniel, 1932 à 1934).

Pour les « périodes postérieures au Paléolithique et antérieures à l'Âge du Bronze », il faut surtout retenir les travaux de François-C.-E. Octobon qui, de 1922 à 1940, publie près de trente articles, d'abord sur le Tardenoisien (Octobon, 1922, 1933a, 1935b et c) ensuite sur le Néolithique (Octobon, 1927, 1933b, 1935a et 1940). Dans une vaste entreprise de récapitulation des données, il met en place une « commission du Néolithique » et confronte les ensembles recueillis en surface avec les trop rares stratigraphies, mettant en avant le caractère microlithique de certains ensembles (Octobon, 1933a et 1935a). De son côté, Georges Goury (1936) fait le point des connaissances et retrace les étapes de la classification du Néolithique, notamment en ce qui concerne les terminologies à adopter.

Quant aux Âges des Métaux, ils sont quasi absents des colonnes du *Bulletin* au début du siècle. On ne distingue que quelques présentations éparses sur les Âges du Bronze et du Fer (Fourdrignier, 1904 et 1905), que ce soit pour déterminer les compositions métalliques (Tabariés, 1907 ; Desailly, 1912 ; Baudouin, 1922 et 1938) ou envisager plus largement la question des origines (Desailly, 1911 ; Breuil, 1924 ; Baudouin, 1930). Quelques rares auteurs régionaux y contribuent, comme par exemple Raoul Doranlo (1916) et Léon Coutil (1912 à 1939) pour la Normandie, ou Maurice Piroutet (1925 à 1931) pour la Franche-Comté. Quant à la céramique protohistorique, à peine abordée au début du siècle (Jullien, 1910 et 1913), elle s'avère encore moins souvent prise en compte que le métal !

Suite à un vœu émis en 1913 lors du 9e CPF à Lons-le-Saunier, la SPF envisage en 1936 de reprendre l'idée d'une commission de nomenclature pour arrêter des dénominations d'industries lithiques et de stades chrono-culturels qui soient reconnus par tous (xxx, 1936). Cependant, celle-ci n'aura pas plus de succès que 25 ans antérieurement.

Cette médiocre situation générale va bien sûr pâtir des effets de la seconde guerre mondiale. Les limitations aux déplacements et aux opérations de terrain auront un impact direct sur la production scientifique. Le *BSPF* présente alors surtout de nombreuses présentations de pièces isolées et des signalements de découvertes de sites de toutes natures. Pour compenser cette situation, le bureau tente de publier également des articles originaux plus étoffés. Les industries et stratigraphies du Moustérien sont ainsi à l'honneur avec la contribution de Denis Peyrony (1943b) sur Combe-Capelle à Saint-Avit-Senieur, ou d'Yves Guillien (1943) qui donne une synthèse de ses recherches sur la géologie quaternaire de la Charente. Pour le Paléolithique supérieur, mais cette fois-ci dans le domaine de l'art, les importantes communications de Léon Péricart et Stéphane Lwoff à propos des découvertes des gravures de la Marche à Lussac-les-Châteaux, faites au cours des fouilles réalisées en 1937 et 1938, font sensation (voir ci-dessous). Sur le plan des typologies et des analyses stratigraphiques, des travaux désormais plus classiques traitent du Paléolithique supérieur et du Mésolithique avec les articles de Denis et Élie Peyrony (1941) sur le gisement de Crabillat à Sireuil ou de l'abbé Jean Bouyssonie sur la grotte Dufour (1944). Par contre, le Néolithique est moins bien loti, notamment du fait que le commandant Octobon cesse ses activités à la tête de sa commission. Outre, là aussi, les notules qui continuent de figurer au fil des livraisons du *Bulletin*, cette période est parfois développée, par exemple pour le Gard et l'Hérault (Arnal, 1943).

Il est à relever que, en marge de ces articles aux thèmes habituels aux membres de la SPF, le *Bulletin* publie en 1941 une étude originale de Jacques Blanchard sur la « Chronologie absolue du Quaternaire donnée par la théorie du déplacement des pôles ». Il s'agit d'une contribution assez courte, résumé d'une publication disponible par ailleurs au siège de la Société. Il fonde ses hypothèses sur les données stratigraphiques établies par l'abbé Henri Breuil sur les terrasses de la Somme, enrichies par les faciès industriels associés (bifaces et éclats, chronologie des Levalloisiens). En associant ces données aux travaux récents de Milankovitch et de Wegener, Jacques Blanchard établi un système de chronologie absolue qui précise les propositions contenues dans les tableaux de l'abbé Breuil. Malheureusement pour l'auteur, et quel que soit l'intérêt de la démarche, celle-ci reste sans effet dans l'immédiat, hormis quelques courriers

publiés après guerre. De plus, les décennies suivantes apporteront leur lot de découvertes – dont la remise en cause de la notion même de « Levalloisien » et la reprise des études sur la dynamique des terrasses alluviales – qui rendront caduc ce travail (Blanchard, 1941, 1943, 1944 et 1947b). Tout autant en marge des thèmes classiques, les articles de Franck Bourdier sur les étapes du développement humain en correspondance avec le rythme des variations climatiques sont à signaler (Bourdier, 1943, puis 1948, 1949 et 1958b). Ces types de contributions, très éloignés des sujets d'intérêt des membres de la SPF, n'ont cependant que peu d'échos et restent très isolés dans le *Bulletin*.

La seconde moitié du siècle (1945-1985)

Après la parenthèse de ces années de guerre au bilan scientifique général assez indigent malgré quelques articles de qualité, la SPF tente d'améliorer son niveau d'intervention. Anciens et nouveaux vont se retrouver côte à côte. C'est ainsi qu'Edmond Vignard reprend les communications sur ses recherches dans les directions qu'il s'était tracées antérieurement. Il continue à confronter plus largement les industries d'Afrique (Égypte) et d'Europe (Italie, France), établissant des correspondances typologiques et stratigraphiques fortes, expliquées par une alternance dans l'occupation des territoires selon que les hommes vivaient en zone tempérée, pluviale ou glaciaire. Ses études portent aussi bien sur les périodes anciennes (Levalloisien et Moustérien : Vignard, 1945, 1954 et 1955b) que plus récentes (Tardenoisien : Vignard, 1955a et c). Mais, comme un quart de siècle auparavant, l'après-guerre est surtout marquée par l'arrivée de nouveaux chercheurs. Cette dynamique est d'autant plus forte que, d'une manière générale, ces années sont celles de la première grande phase de professionnalisation. Plusieurs dizaines d'articles, comptes rendus d'enquêtes, notes diverses, sont consacrés aux créations et aux activités de recherche et de formation des laboratoires du CNRS et des universités (Alimen, 1946 ; Bordes, 1952c). C'est aussi le moment de la mise en place du réseau des circonscriptions des Antiquités, le plus souvent placées sous la direction de personnalités de ces mêmes laboratoires.

Comment, dans le *BSPF*, se matérialise cette série de profonds renouvellements de moyens, de chercheurs et de problématiques ? D'un point de vue symptomatique, cette période charnière du milieu du siècle se manifeste notamment par les prises de position affichées à l'occasion des congrès préhistorique de France de l'après-guerre. Celui de Paris, en 1950, était présidé par Louis-René Nougier (Nougier, 1950b) qui s'élève contre ce qu'il considère comme la déshumanisation d'une Préhistoire qui passerait du « sensible » au « quantifiable ». Cette tendance au « naturaliste et mesurable » est en effet mise explicitement en avant par de nouveaux chercheurs comme François Bordes ou André Leroi-Gourhan (Leroi-Gourhan, 1952). Celui-ci préside le congrès de Strasbourg en 1953 et y présente alors notamment ses conceptions pour un renouvellement méthodologique des études des restes osseux et de l'approche du terrain (Leroi-Gourhan, 1954 et voir ci-dessous). Dans les mêmes années, François Bordes publie ses reprises d'industries classiques et publie de nombreuses notules typologiques (voir ci-dessous).

Pour autant, comme dans la première moitié du siècle, la majorité des articles publiés dans le *BSPF* correspond toujours aux questions de typologie et de chronologie : définition et position stratigraphique des ensembles, identification des vestiges et des faciès, analyses morphologiques et technologiques. De plus, la plupart des auteurs limitent leurs travaux à des aspects techniques ou anecdotiques : considérations personnelles sur une pièce particulière, signalement d'une découverte, etc. Mais c'est bien une des caractéristique de la recherche que de ne pas marcher d'un pas uniforme et de faire coexister différentes approches, tantôt accumulant simplement des données, tantôt reprenant ces mêmes données pour les mettre en jeu dans de nouvelles perspectives. Même si ces perspectives ne sont pas toutes promises à développements, elles font partie du réseau d'ensemble sans lequel la recherche ne serait pas aussi diversifiée et féconde. En ce sens, le *BSPF* peut être considéré comme un reflet des cheminements successifs ou simultanés de la recherche en Préhistoire. Ainsi, si certains chercheurs tentent des hypothèses qui leur sont propres sur les relations générales entre industries et « civilisations » (depuis Vignard, 1945 ; Nougier, 1950a ; Gaudron, 1958a, jusqu'à Chavaillon et Piperno, 1975 et Chavaillon *et al.*, 1978), la plupart se consacre à tel ou tel type de vestige : bifaces (Pradel, 1958), burins (Cheynier, 1963 ; Pradel, 1962a et 1966), pointes et armatures (Coutier *et al.*, 1945 ; Escalon, 1953 ; Cayeux, 1954b ; Cheynier, 1958 ; Pradel, 1978b et 1982), etc. Ils proposent des classifications, évaluent leurs rapports morphologiques, analysent les étapes du façonnage des pièces et en cherchent parfois la signification fonctionnelle ou culturelle.

Si l'on tente de détailler cet essor en fonction des grandes périodes chronologiques, on constate que, pour le Paléolithique inférieur et moyen, de nombreux nouveaux sites sont publiés à travers toute la France du Centre-Ouest (Charente : Henri-Martin G., 1949 ; Charente-Maritime : Debénath, 1968) et du Sud-Ouest avec, par exemple, Las Pénélos (Le Tensorer, 1969) dans le Tarn-et-Garonne, la Rochette (Delporte et David, 1965) et Caminade-Est (Sonneville-Bordes, 1969) en Dordogne ou encore Fontmaure dans la Vienne (Pradel, 1962 et 1963).

Les Alpes sont également présentes (la Baume-Bonne à Quinson : Bernard et Bertrand Bottet, 1947, 1949 et 1951 ; Buis-les-Baronnies : Lumley, 1956), ainsi que le Massif central, qui se distingue avec un site du début Pléistocène moyen à Soleihac (Haute-Loire) (Bonifay *et al.*, 1976), et du Moustérien à Saint-Maurice-sur-Loire (Loire) (Combier *et al.*, 1957), à la Baume-Vallée (Bayle des Hermens et Laborde, 1965) et dans la plaine alluviale de la Loire à Langeais (Marquet, 1976). Dans le Gard, c'est la station du Moulin de Lautier (Ravoux et Bazile, 1964). Le Nord de la France n'est pas absent, avec le département du Nord

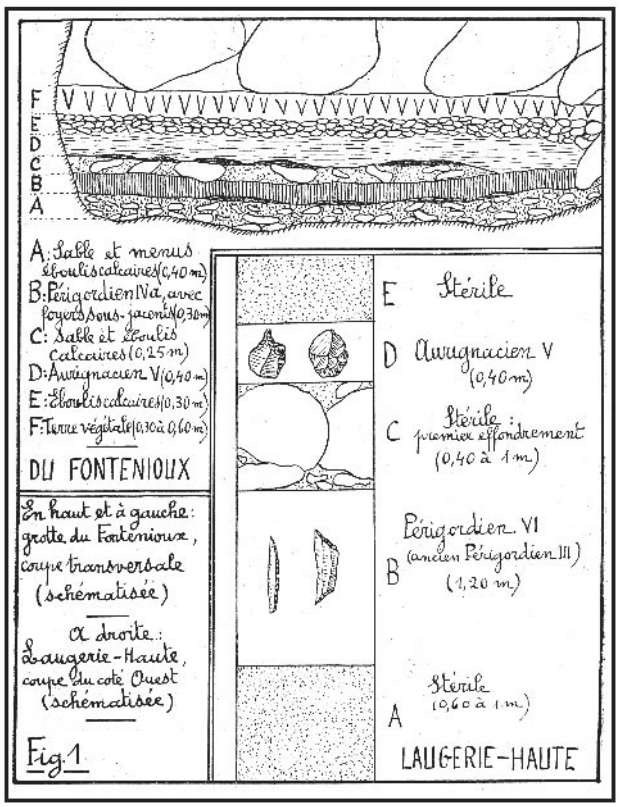


Fig. 17 – Fouilleur de la station du Fontenioux, Louis Pradel compare sa stratigraphie à celle de Laugerie-Haute, ici réduite à sa plus simple expression (Pradel, 1961a).
Fig. 17 – *Louis Pradel, excavator of the Fontenioux site, compares its stratigraphy with that of Laugerie-Haute, here reduced to its most elementary expression (Pradel 1961a).*

qui livre le gisement de Solesme et sa stratigraphie (Sommé *et al.*, 1972). En Normandie, les niveaux moustériens d'Épouville (Seine-Maritime) sont publiés avec stratigraphie et plans des structures (Fosse et Lechevalier, 1979) et ceux des environs de Saint-Julien-de-Liègue dans l'Eure (Daniel, 1965b) livrent leur industrie. De leur côté, les stations lorraines à quartzite sont comparées à leurs semblables d'Allemagne (Boeking et Guillaume, 1979). Mais ce sont surtout les abondants travaux de François Bordes qui sont présents sur la continuité des livraisons du *BSPF*, que ce soit avec les notes et articles généraux sur le Moustérien et le Levalloisien (Bordes, 1953c) ou l'Acheuléen « froid » de la Meuse (Bordes, 1955a), voire l'Atérien dans le Bergeracois (Bordes, 1961). Il faut également bien sûr mentionner ses descriptions des stratigraphies et des industries des sites moustériens : le Moustier (1948), la Chaise (1952b), l'abri Chadourne (Bordes *et al.*, 1954), Combe-Grenal (1955b), le Pech de l'Azé (1951, 1975b et c), etc. François Bordes, géologue, chercheur au CNRS, professeur à l'université et directeur des Antiquités préhistoriques en Aquitaine, est un chercheur particulièrement important dans ces décennies de l'après-guerre, et l'évolution de sa position vis-à-vis de la SPF influe directement sur ce qu'il y publie ou non. Ainsi, si de 1947 à 1955, il choisi indifféremment le *BSPF* ou *L'Anthropologie*, de 1956 à 1967, il ne publiera plus dans le *BSPF*, réservant ses articles à *L'Anthropologie* ainsi qu'aux revues étrangères. Après 1967, il reviendra à la SPF, abandonnant *L'Anthropologie*, tout en continuant à publier dans les périodiques étrangers !

Simultanément à ces préhistoriens, l'émergence de spécialistes fait que la sédimentologie des sites est progressivement placée à la base des attributions chronoclimatiques (Cailleux, 1946), qui sont approchées notamment par l'observation des états de surface des constituants géologiques (Chavaillon-Dutriévoz et Chavaillon, 1955, à Arcy). Ces études concernent aussi bien le Paléolithique inférieur et moyen en milieu fluviatile (Tuffreau *et al.*, 1975, à Étaples) que karstique (Bordes, 1975b, au Pech de l'Azé ; Debénath, 1968, à la Vauzelle). Les stratigraphies aquitaines des phases du Paléolithique supérieur sont particulièrement représentées (Laville et Sonneville-Bordes, 1967 ; Célerier *et al.*, 1967 ; Chauchat et Thibault, 1968 ; Laville, 1971 et 1975) mais aussi celles de Bretagne (Monnier,

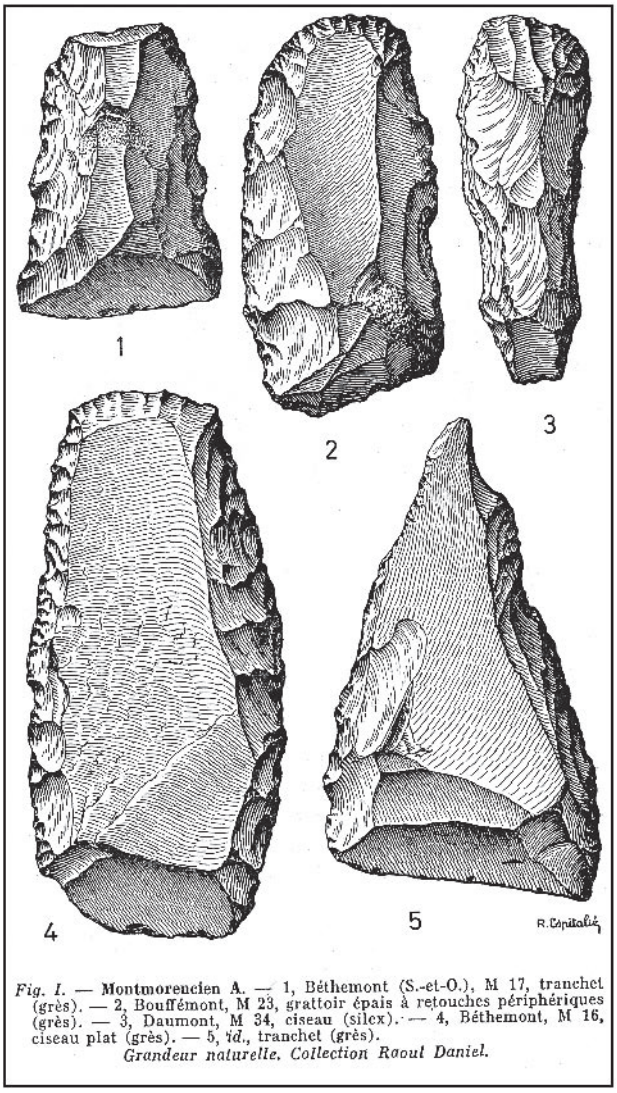


Fig. I. — **Montmorencien A.** — 1, Béthemont (S.-et-O.), M 17, tranchet (grès). — 2, Bouffémont, M 23, grattoir épais à retouches périphériques (grès). — 3, Daumont, M 34, ciseau (silex). — 4, Béthemont, M 16, ciseau plat (grès). — 5, *id.*, tranchet (grès).
Grandeur naturelle. Collection Raoul Daniel.

Fig. 18 – Dessin de René Espitalié illustrant un article sur le Montmorencien (Daniel, 1958).
Fig. 18 – *Drawing by René Espitalié illustrating an article on the Montmorencian (Daniel 1958).*

1981) et du Massif central (Delporte, 1966). Les spécialistes s'opposent parfois sur les principes même de l'interprétation chronoclimatique à propos de l'effet de l'alternance entre phases froides et tempérées (Guillien, 1962, 1970 et 1971 ; Debénath, 1968 et 1971).

Les stratigraphies sont affinées, modifiant parfois les idées en cours sur la succession des industries (Bordes et Labrot, 1967), et des analyses de distribution spatiale intrasites apparaissent (Delporte, 1962a et b).

Le Paléolithique supérieur ancien, objet de nombreux débats fondateurs dans les décennies précédentes, est enrichi de comparaisons et synthèses (Sonneville-Bordes, 1955 ; Lacorre, 1959 ; Cheynier, 1960 ; Pradel, 1961a ; Montet-White et Basler en Bosnie, 1977) et de reprises stratigraphiques (Delporte et Mazière, 1977 et Delporte, 1978, pour l'Aurignacien de la Ferrassie). De nouvelles découvertes enrichissent les corpus de données et apportent souvent des précisions stratigraphiques ou industrielles (Pradel à Fontenioux, 1961a ; Champagne et Espitalier, 1967, pour de l'Aurignacien et du Châtelperronien au Piage, Lot ; Bricker et Laville, 1977, pour le Châtelperronien de plein air aux Tambourets, Haute-Garonne ; Delarue et Vignard, 1963, pour les sites périgordiens des Gros-Monts à Nemours ; Célerier, 1967, pour du Périgordien supérieur à Périgueux ; Rigaud, 1969, pour les sites du Sarladais, etc.) (fig. 17). De son côté, Georges Laplace propose en 1959 de nouvelles hypothèses (le synthétotype aurignaco-périgordien) pour expliquer les relations entre les Périgordiens I et II.

Le Paléolithique supérieur récent bénéficie également d'études de synthèse (Delporte, 1966, pour le Magdalénien des vallées supérieures de la Loire et de l'Allier) ou de réflexions générales (Allain, 1958), étayées par les fouilles récentes : François Bordes et Paul Fitte, 1950, pour du Solutréen à Abilly ; Delarue et Edmond Vignard, 1960 à 1962, pour les sites « protomagdaléniens » et magdaléniens des Gros Monts à Nemours ; Jacques Allain, 1958 et 1961, à la Garenne ; Jean-Philippe Rigaud, 1970, au Flageolet II ; Roger Bayle des Hermens, 1973, en Haute-Loire ; Jean-Claude Marquet, 1975, à Chaumussay, François Bordes, 1978, à Laugerie-Haute est, etc. Ces sites et ces fouilleurs apportent chacun leur lot de nouvelles pistes pour l'analyse et l'interprétation des données mises au jour. D'une manière générale pour le Paléolithique, les études typologiques sont replacées en contexte et les séries typologiques comparées de site à site, que ce soit pour du Moustérien (Texier, 1974) ou du Paléolithique supérieur (Le Tensorer, 1974 et 1975 ; Lenoir, 1977 ; Monnier, 1978). Monographies ou synthèses, ces contributions détaillent au mieux les industries, affinent le cadre établi dans la décennie antérieure. Les principales innovations concernent le détail de certaines successions ou contemporanéités.

Pour le Mésolithique et à la suite des travaux généraux de Jacques Blanchard (1945 et Cheynier, 1945), Jules Ferrier développe ses études sur l'Asturien (1949 et 1950), Raoul Couste évoque les couches à escargot des grottes pyrénéennes (1953). Georges Laplace se penche la même année sur ce sujet (1953a) et sur les

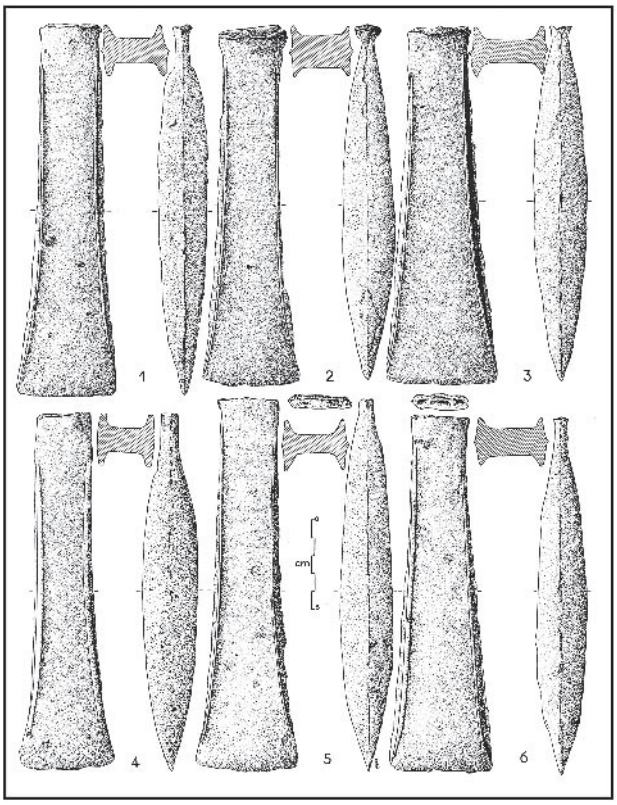


Fig. 19 – Le *BSPF* publie de très nombreuses descriptions de vestiges ; ici, une planche de haches en bronze (Coffyn et Gachina, 1977).
Fig. 19 – *The* BSPF *publishes extremely numerous descriptions of remains; here, a plate presenting bronze axes (Coffyn & Gachina 1977).*

questions de terminologie, à propos de l'Arisien de Piette (1953b). Cependant, c'est surtout après 1954 que la Société traite de cette question en tant que telle. Le fascicule « spécial jubilé » de 1954 comprend en effet trois contributions (sur l'Azilien, le Sauveterrien et le Tardenoisien français), tandis que, la même année, Franck Bourdier et Henri de Lumley signalent la présence, en Dauphiné, du Renne dans l'Azilien – terme par ailleurs contesté par Coulonges : 1959 et 1966. Georges Laplace, lui, expose ses idées sur la typologie et les données statistiques des « complexes à lames et à lamelles » (Laplace, 1954 et 1956). Fort d'une approche statistique originale (voir ci-dessous), il compare les industries des fonds tardenoisien et sauveterrien aux séries bretonnes et formule des hypothèses générales sur les liens entretenus entre les grandes zones d'occupation (Laplace, 1957). Les années cinquante sont également enrichies des études de Max Escalon de Fonton et d'Henri de Lumley qui passent en revue les séries et les stratigraphies du Midi méditerranéen (Escalon et Lumley, 1955 à 1957). Le premier en tire une vaste synthèse consacrée aux niveaux allant du Paléolithique supérieur au Mésolithique (Escalon, 1966) et, plus particulièrement, il traite du Castelnovien (Escalon, 1967). Pour le Nord de la France, prenant la suite de présentations générales de la période à l'échelle régionale (Vignard et Delarue, 1961) et européenne (Barrière, 1955 ; Vignard, 1955), ce sont les industries

rattachées au Tardenoisien qui alimentent les contributions de Raoul Daniel et, surtout, de Jacques Hinout et Jean-Georges Rozoy. Ces auteurs occupent, sur ce sujet, les colonnes du *Bulletin* pendant plus de deux décennies. De leur côté, des industries plus particulières du Bassin parisien comme le Montmorencien, (fig. 18) sont définies localement (Daniel, 1954 à 1958 ; Champagne, 1970 ; Tarrête, 1970 et 1973). Le Sauveterrien, de référence plus méridionale, peut se retrouver pour certains en région parisienne (Bourdier, 1961 à Auffargis), ou donne lieu à des études comparatives avec le Tardenoisien (Rozoy, 1971b), tandis que le GEEM

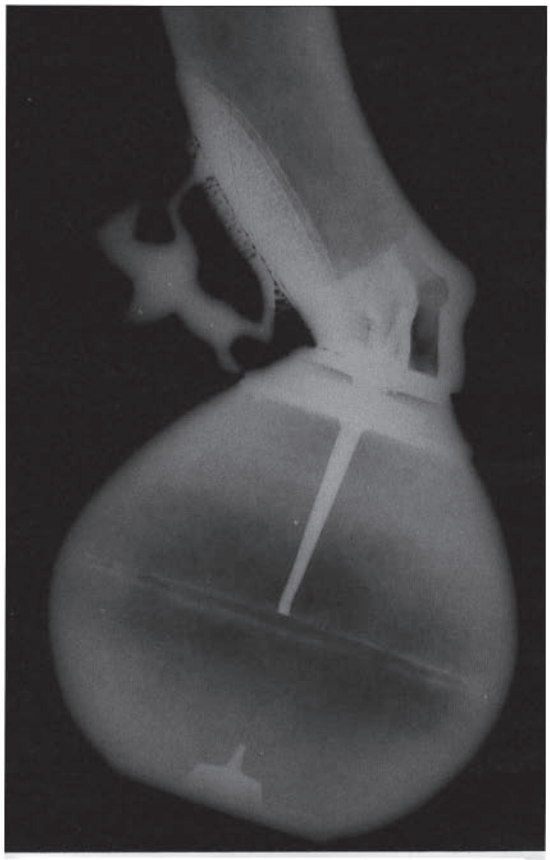


Fig. 11 - Radiographie, détails des extrémités subsphériques, avec leur montage interne complexe (photos LRMF).

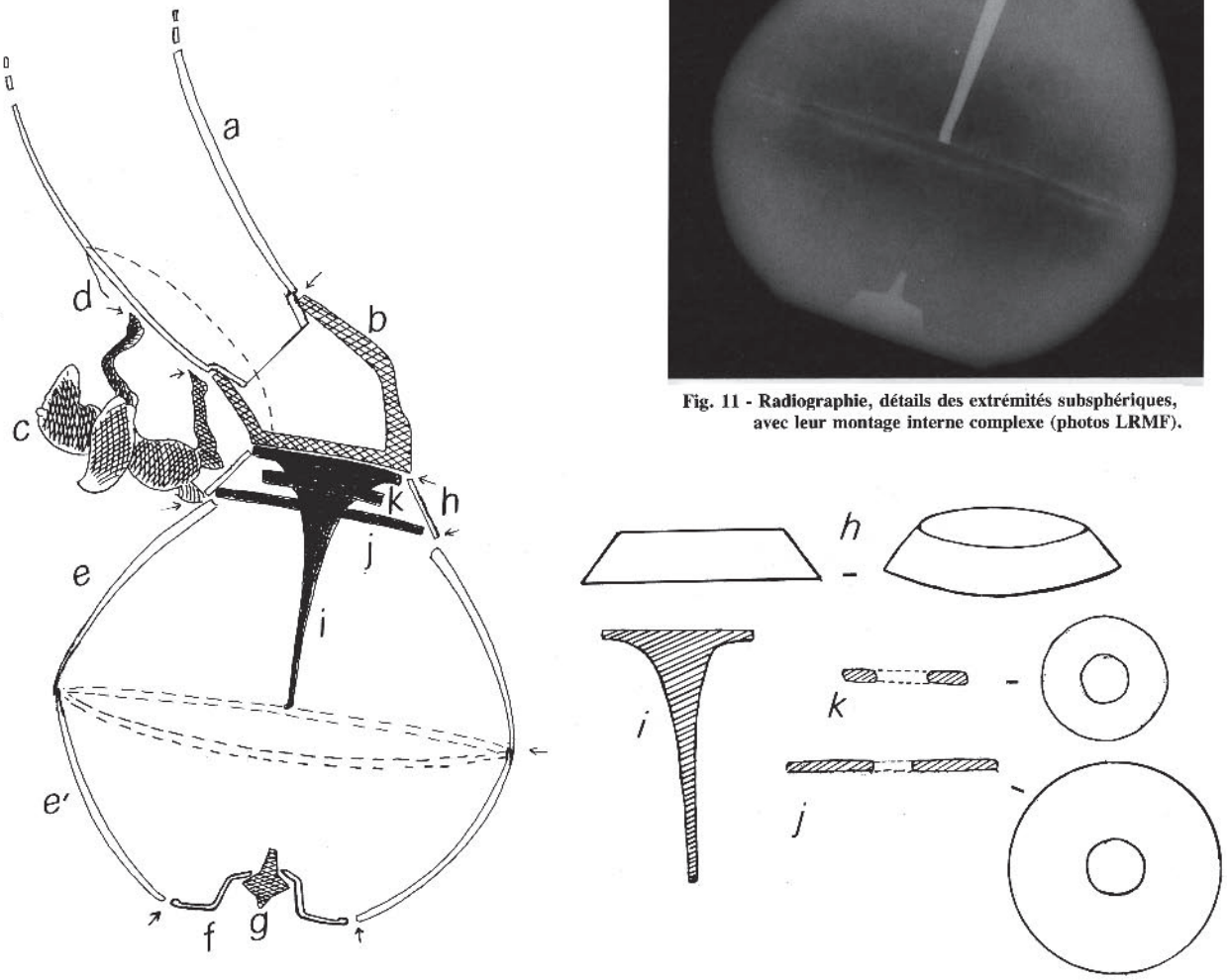


Fig. 12 - Relevé du montage révélé par la radiographie à l'intérieur des extrémités subsphériques (dessins F.D. et C.E.). Les flèches indiquent les points de soudure ou de brasure.

Fig. 20 – La radiographie vient aider à la lecture de la structure interne des vestiges métalliques. Ici, le « diadème » de Vix (Éluère *et al.*, 1989).
Fig. 20 – *Radiography comes to our assistance in understanding the internal structure of metal items. Here, the Vix «diadem» (Éluère* et al. *1989).*

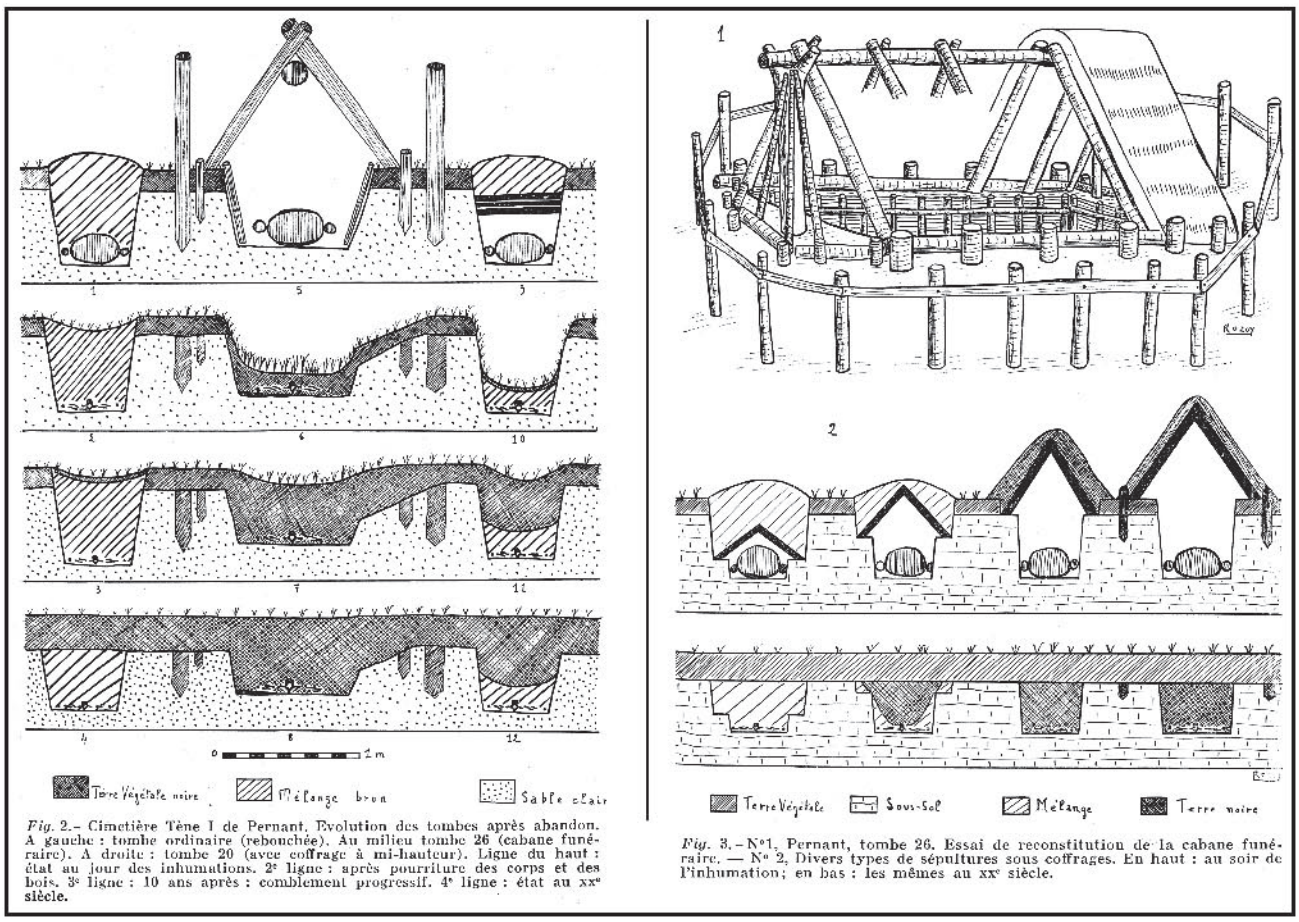


Fig. 2.– Cimetière Tène I de Pernant. Evolution des tombes après abandon. A gauche : tombe ordinaire (rebouchée). Au milieu tombe 26 (cabane funéraire). A droite : tombe 20 (avec coffrage à mi-hauteur). Ligne du haut : état au jour des inhumations. 2e ligne : après pourriture des corps et des bois. 3e ligne : 10 ans après : comblement progressif. 4e ligne : état au xxe siècle.

Fig. 3.– N°1, Pernant, tombe 26. Essai de reconstitution de la cabane funéraire. — N° 2, Divers types de sépultures sous coffrages. En haut : au soir de l'inhumation; en bas : les mêmes au xxe siècle.

Fig. 21 – L'observation de l'évolution taphonomique et de la dynamique sédimentaire des aménagements anciens permet de restituer les états initiaux. Ici, les sépultures de La Tène I, à Pernant (Rozoy, 1963a).
Fig. 21 – *Observation of the taphonomic evolution and sedimentary dynamics of former installations allows the initial conditions to be recreated. Here, the burials dating from La Tène I, at Pernant (Rozoy 1963a).*

(voir première partie) poursuit ses travaux généraux de nomenclature et de typologie (GEEM, 1969, 1972 et 1975).

Pour le Néolithique, le renouveau des années cinquante est d'une nature plus fondamentale car, hormis les travaux descriptifs sur les seuls mégalithes ou ceux de la « commission Octobon », peu avait été fait dans la première moitié du siècle. Ces périodes de la Préhistoire finale font enfin une percée avec la nouvelle génération, notamment en « revisitant » la question du mégalithisme. Ils envisagent la question de manière plus systématique et au niveau régional sous l'impulsion de chercheurs comme Pierre-Roland Giot (1946, avec Guilcher, et 1950) Jacques Briard (1956) et Jean L'Helgouach (1957, 1962, 1966 et 1982) en Bretagne, Claude Burnez en Centre-Ouest (1956 à 1965), Henri Carré dans l'Yonne (1962 et 1963b), Bernard Betirac (1952 et 1953) pour l'Aquitaine, Jean Arnal (1950 à 1967 ; L'Helgouach, 1957), Jacques Audibert (1958a et b) dans le Midi et Louis-René Nougier (1950) puis Gérard Bailloud dans le Bassin parisien (1961 et 1962) ou en Corse (1969). Ils produisent des descriptions ouvrant la voie à des classifications raisonnées des formes architecturales, funéraires ou d'habitat. Soulignons qu'au-delà de ses quelques travaux sur les mégalithes, Gérard Bailloud est un de ceux qui modifient les manières de voir le Néolithique. Son expérience étendue contribue largement à renouveler les études dans le *Bulletin*, tant pour la céramique que pour les questions de l'habitat et de l'occupation du territoire en général.

De fait, les articles sur la céramique se multiplient à l'occasion de monographies de sites (Niederlander *et al.*, 1953, pour le Lot ; Burnez et Morel, 1965, pour la Saintonge ; Verron et Treinen, 1968, pour du Campaniforme dans la Maine ; Roudil, 1972, pour le Languedoc ; Bailloud, pour le Gâtinais en 1962 ou le Morbihan en 1975), ou des considérations techniques et méthodologiques plus générales (Gaudron, 1953b, c, et 1957 ; Riquet, 1953 à 1959 ; Carré, 1963a ; Iarowsky, 1965 ; Balfet, 1966). Quelques contributions traitent aussi du lithique (Dreyfus, 1958 et 1960 ; Bayle des Hermens, 1967b) et se font plus précises. De plus, on ne se contente plus des ramassages de surface, mais on fouille des sites et on tente d'en reconstituer l'histoire. Les auteurs se multiplient et se diversifient (Carré *et al.*, 1958, pour des habitats dans l'Yonne ; Bailloud, pour l'ossuaire d'Éteauville en Eure-et-Loir en 1965b et Basi en Corse en 1969 ; Bailloud et Coiffard, pour l'habitat de Videlles en 1967 ; Blanchet et Petit à

numéro	année d'édition	auteurs	titres
1	1911	Baudouin M.	Les haches plates de Vendée, p.1-113.
		Desmazières O.	Les haches plates et l'origine de l'industrie préhistorique du cuivre dans le département de Maine-et-Loire, p. 114-133.
		Baudon Th.	Le Préhistorique sur la falaise de Thelle. Recherches sur l'homme tertiaire. Industrie pré-pleistocène, p. 135-192.
		Coutil L.	Le casque d'or d'Amfreville-sous-les-Monts et le casque de fer de Notre-dame-de-Vaudreuil (Eure). Étude comparative des casques gaulois, p.193-207.
		Boismoreau E.	Découverte et étude du souterrain-refuge des Vergnauderies, près La Mautruére, commune de Montournais (Vendée), p. 209-223.
2	1912	Guébhard A.	Sur l'anse funiculaire, p. 1-184.
		Terrade A.	Le "burin-ciseau" de la station moustérienne de Catigny (Oise), p.185-195.
		Hue E.	L'Âge de la Pierre au Fouta-Djalon (collection de M. le comte Paul Guébhard), p. 196-263.
		Ferrier Dr	Les dents humaines de la sépulture néolithique de Belleville, à Vendrest (Seine-et-Marne), p.264-279.
		Baudouin M. et Hue E.	Découverte et étude d'une cachette de fondeur de bronze de la seconde époque du Fer, à Saint-Pierre-de-Maillé (Vienne), p. 280-294.
		Pagès-Allary J.	Fouilles de Chastel-sur-Murat, p. 295-315.
3	1915	Rousseau L. et Baudouin M.	L'ossuaire de la ciste sous tumulus-galgal des Cous, à Bazoges-en-Pareds (Vendée). Découverte, fouille et restauration, p. 1-91.
		Ballet D'	À propos des éolithes du Puy-Courny, p. 92-104.
		Baudouin M. et Cousset A.	Le Rocher aux Pieds du Mas d'Île, à Lessac (Charente), p. 105-162.
		Coutil L.	Casques antiques (proto-étrusques, mycéniens, illyriens, grecs, gaulois et romains), p. 163-225.
4	(fasc. 1 : 1915-18) 1918	Baudouin M. et Rousseau L.	Fouille, restauration et description de l'allée couverte des Pierres-Folles des Cous et de ses menhirs indicateurs, à Bazoges-en-Pareds (Vendée), p. 1-59.
		Hue E.	Des molaires des équidés, p. 61-96.
		Trassagnac P.	Découverte d'une nécropole gallo-romaine à puits funéraires à Tours-sur-Marne (Marne), p. 91-137.
		Jousset de Bellesme Dr	Les terrains quaternaires du Perche et leurs industries, p. 136-167.
	(fasc. 2 : 1915-19) 1919	Coutil L.	L'allée couverte de Vaudancourt (Oise), p.1-28.
		Baudouin M.	Remarques sur l'architectonique de l'allée couverte de Vaudancourt (Oise), p. 29-51.
		Baudouin M.	Les ossements de l'allée couverte de Vaudancourt (Oise). Étude préhistorique, p. 52-141.
		Baudouin M.	La pathologie des ossements de l'allée couverte de Vaudancourt (Oise), p. 142-149.
		Baudouin M.	Les atlas et les axis de l'allée couverte de Vaudancourt (Oise), étude anatomique, p. 150-169.
5	(1959) 1960	Bouyssonie A., Bouyssonie J. et Férol P.	Le gisement moustérien de "Chez-Pourré, Chez-Comte" (près Brive, Corrèze), p. 1-60.
		Combier J., Drouot E. et Huchard P.	Les grottes solutréennes à gravure pariétales du canyon inférieur de l'Ardèche, p. 61-117.
		Escalon de Fonton M.	Quelques civilisations méditerranéennes du Paléolithique supérieur au Mésolithique, p. 118-134.
		Glory A.	Débris de corde paléolithique à la grotte de Lascaux (Dordogne), p. 135-169.
		Pradel L.	La grotte magdalénienne de la Marche, commune de Lussac-les-Châteaux (Vienne), p. 170-191.
		Bailloud G.	L'habitat néolithique et protohistorique des roches, commune de Videlles (Seine-et-Oise), p. 192-214.
		Poulain-Josien T.	Videlles (Seine-et-Oise); étude de la faune, p. 215-232.
		Audibert J.	Les civilisations chalcolithiques du Gard, p. 233-305.
		Gaudron G.	Postface, p. 306-307.
6	(1962) 1963	Cheynier A. *et al.*	*Le Cirque de la Patrie (Nemours)*, 196 p.
7	1969	Lumley H. de (dir.)	*Une cabane acheuléenne dans la grotte du Lazaret (Nice)*, 234 p.
8	1970	Mordant C. et D.	*Le site protohistorique du Gours-aux-Lions (Seine-et-Marne)*, Klincksieck éditeur, 138 p.
9	1972	Guilaine J.	*L'Âge du Bronze en Languedoc occidental. Roussillon, Ariège*. Klincksieck éditeur, 460 p.
10	1972	Roudil J.-L..	*L'Âge du Bronze en Languedoc oriental,* Klincksieck éditeur, 302 p.
11	1974	Courtin J.	*Le Néolithique de la Provence*, Klincksieck éditeur, 359 p.
12	1976	Burnez C.	*Le Néolithique et le Chalcolithique dans le Centre-Ouest de la France*. 371 p.
13	1978	Arambourou R. *et al.*	*Le gisement préhistorique de Duruthy, à Sordes-l'Abbaye (Landes)*, 158 p.
14	1980	Mohen J.-P.	*L'Âge du Fer en Aquitaine*, 339 p. et 201 pl. h.t.
15	1981	Champagne F., Espitalier R. *et al.*	*Le Piage, site préhistorique du Lot*. 205 p.
16	1983	Poplin F. (dir.)	*La faune et l'homme préhistorique. Dix études en hommage à Jean Bouchud*. 103 p.
17	1984	Blanchet J.-C.	*Les premiers métallurgistes en Picardie et dans le Nord de la France*. 608 p.
18	1984	Buchschenschutz O.	*Structures d'habitat et fortifications de l'Âge du Fer en France septentrionale*, 249 p.
19	1988	Rigaud J.-P. (dir.)	*La grotte Vaufrey, Dordogne ; paléoenvironnement, chronologie, activités humaines*, 616 p.
20	1988	Olive M.	*Une habitation magdalénienne d'Étiolles : l'unité P 15*, 165 p. et un dossier de plans sur calques
21	1989	Tuffreau A. et Sommé J. (dir.)	*Le gisement paléolithique moyen de Biache-Saint-Vaast (Pas-de-Calais) : stratigraphie, environnement, études archéologiques (1ère partie)*, vol. 1, 338 p.

22	1995	Straus L.-G. (dir.)	*Les derniers chasseurs de rennes du monde pyrénéen. L'abri Dufaure : un gisement tardiglaciaire en Gascogne (fouilles 1980-1984)*, 286 p.
23	1996	Gaucher G. (dir.)	*Fouilles de Pincevent II. Le site et ses occupations récentes; l'environnement tardi et post-glaciaire et les témoins postérieurs au magdalénien*, 235 p.
24	1997	Fagnard J.-P.	*La fin des temps glaciaires dans le Nord de la France. Approches archéologique et environnementale des occupations humaines du Tardiglaciaire*, 270 p.
25	1999	Burnez C. et Fouéré P. (dir.)	*Les enceintes néolithiques de Diconche, à Saintes (Charente-Maritime), une périodisation de l'Artenac*, en co-édition avec l'Association des publications chauvinoises, 829 p. en 2 vol.. texte et planches.
26	2000	Evin J., Oberlin C., Daugas J.-P., Salles J.-F. (dir.)	*"^{14}C et archéologie"*. Actes du troisième congrès international (Lyon, 6-10 avril 1998), en co-édition avec le GMPCA, 478 p.
27	2000	Salanova L.	*La question du Campaniforme en France et dans les îles Anglo-Normandes. Productions, chronologie et rôles d'un standard céramique*, en co-édition avec le CTHS, 392 p.
28	2000	Pion G. (dir.)	*Le Paléolithique supérieur récent, nouvelles données sur le peuplement et l'environnement*, Actes de la table ronde de Chambéry (12-14 mars 1999), 290 p.
29	2002	Bon F.	*L'Aurignacien entre mer et océan. Réflexions sur l'unité des phases anciennes de l'Aurignacien dans le Sud de la France*, 253 p.
30	2002	Combier J. et Montet-White A. (dir.)	*Solutré (1968-1998)*, 281 p.
31	2002	Deloge H. et Deloge L. (dir.)	*Le Rocher de la Caille, un site magdalénien de plein air au Saut-du-Perron, Saint-Jean-Maurice-sur-Loire (Loire)*, 250 p.
32	2003	Surmely F. (dir.)	*Le site mésolithique des Baraquettes (Vélzic, Cantal) et le peuplement de la moyenne montagne cantalienne, des origines à la fin du Mésolithique*, 282 p.
33	2003	Chambon Ph. et Leclerc J. (dir.)	*Les pratiques funéraires néolithiques avant 3500 avant J.-C. en France et dans les régions limitrophes*, table ronde SPF à Saint-Germain-en-Laye, 15-17 juin 2001, 330 p.
34	2004	Milcent P.-Y.	*Le Premier Âge du Fer en France centrale*, 718 p. en 2 vol. (texte et annexes)
35	2004	Vander Linden M. et L. Salanova	*Anthropologica et Praehistorica. Le troisième millénaire dans le Nord de la France*, journée d'étude du 8 mars 2003 à Lille, en co-édition avec la Société royale belge d'anthropologie, 234 p.

***Travaux* de la Société préhistorique française (2000 à 2004)**			
numéro	**année**	**auteurs**	**titres**
1	2000	Collectif	*Habitats et nécropoles à l'Âge du Bronze sur le transmanche et le T.G.V. Nord*, 202 p.
2	2002	Rozoy C. et J.-G..	*Les camps mésolithiques du Tillet : analyses typologique, typométrique, structurelle et spatiale*, 145 p.
3	2002	Blaizot F., Milcent P.-Y. *et al.*	*L'ensemble funéraire Bronze final et La Tène ancienne de Champ-Lamet à Pont-du-Château (Puy-de-Dôme)*, 164 p.
4	2004	Tinévez J.-Y. (dir.)	*Le site de La Hersonnais à Pléchâtel (Ille-et-Vilaine) : un ensemble de bâtiments collectifs du Néolithique final*, 172 p.

Tabl. 6 – *Mémoires* et *Travaux* de la SPF (1911-2004).
Tabl. 6 – *The* "Mémoires" *and the* "Travaux" *published by the SPF (1911-2004).*

Jonquières dans l'Oise en 1972 ; Pétrequin à Gonvillard en Haute-Saône en 1974 ; L'Helgouach et Lecornec sur le site mégalithique de Colpo dans le Morbihan en 1976 ; Méroc et Simonnet pour des sépultures chasséennes à Saint-Michel-du-Touch en Haute-Garonne en 1979 ; Houdre et Vital pour un site chasséen à Polignac en Haute-Loire en 1979 ; Paccard pour une stratigraphie allant du Paléolithique final au Chalcolithique et comportant des structures, à la grotte d'Unang en Vaucluse en 1979, etc.). De plus en plus, les sites sont étudiés dans leurs dynamiques internes, voire leurs liens avec les territoires alentours, dépassant les simples descriptifs.

La Protohistoire proprement dite bénéficie également de profonds renouvellements grâce à l'action continue de Jean-Jacques Hatt qui refonde les bases de la chronologie à partir de l'Est de la France. En effet, dès 1954 – et après les débats lancés par Guy Gaudron (1947 et 1950a) ou Franck Bourdier (1950a et 1950b) au sujet des limites à établir entre Pré- et Protohistoire – Jean-Jacques Hatt s'inspire des travaux anglais (l'australien Gordon Childe) et surtout allemands (Reinecke et Müller-Karpe) pour proposer un nouveau cadre chronologique pour les temps protohistoriques en France. Ses « chroniques » vont, de 1954 à 1962, donner un élan décisif à l'étude de ces périodes. Simultanément, et notamment du fait des découvertes de Vix (Joffroy, 1950 et 1953), la question de la limite « institutionnelle » entre Protohistoire et Histoire est débattue (xxx, 1954 ; Hatt, 1954a et b ; Bellard, 1955). À une époque où les circonscriptions « préhistoriques » et « historiques » évoluaient de manière distincte, tant pour les découpages territoriaux (la refonte leur attribuant des périmètres communs ne se fait qu'en 1957 sur la base de ceux des académies universitaires) que pour le suivi par les commissions CNRS, la question était en effet stratégiquement importante. Le fait que la compétence pour le Hallstatt et La Tène ait été attribuée aux circonscriptions historiques a ainsi certainement contribué à minorer le nombre des articles sur les Âges du Fer dans le *Bulletin*. Quoiqu'il en soit, et suite à ces travaux fondateurs, les descriptions de découvertes sur les Âges des Métaux se multiplient, qu'elles aient lieu à l'occasion de dragages en rivière (Lobjois, 1962 ; Bonnamour, 1967, Patte, 1973 ; Bulard, 1979 ; Beyneix *et al.*, 1994) ou correspondent à des découvertes terrestres. Elles donnent lieu à des approches technotypologiques, elles-mêmes souvent associées à des conclusions sur des significations culturelles plus larges : épées (Soutou, 1956 ; Quatrehomme, 1962 ; Coffyn, 1967 ; Patte, 1973 ; Bulard, 1979 ; Gomez *et al.*, 1981), haches (Patte, 1941 ; Richard, 1965), casques (Ancien, 1981),

pointes et poignards (Patte, 1940 ; Soutou, 1958 et 1962 ; Blanchet et Lambot, 1980 ; Gascó, 1980), fibules (Bretz-Mahler, 1958 ; Joffroy, 1955 et 1959b ; Daugas et Tixier, 1977) et épingles (Soutou, 1959 ; Coffyn, 1969), etc. Certains enquêtent plus systématiquement et publient des inventaires, qu'ils soient départementaux (Nouel, 1957 à 1967 ; Ghesquière *et al.*, 1994), de collections publiques (Cordier, 1962 ; Mohen, 1969 ; Audouze et Gaucher, 1978) ou privées (Coffyn *et al.*, 1973 ; Audouze et Gaucher, 1977 ; Lambot, 1981) (fig. 19). Les études des vestiges collectés à l'occasion de la mise au jour de dépôts et « cachettes » se multiplient (Giraud, 1955 ; Patte, 1971 ; Bontillot et Mordant, 1972 ; Coffyn et Gachina, 1972 ; Gaucher, 1974 et 1980 ; Blanchet et Mohen, 1977 ; Piningre *et al.*, 1999). Dans le même temps, apparaissent bien sûr les études sur le métal lui-même (Audibert, 1956 ; Maréchal, 1956 et 1957 ; Briard *et al.*, 1958 ; Édeine, 1964 ; Giot *et al.*, 1964 ; Jungmans, 1967 ; Mohen, 1973). Elles se succèdent, associant bien souvent des spécialistes de l'analyse métallographique comme Jean-René Bourhis. Des approches d'ensemble apparaissent (Sélimkhanof *et al.*, 1965) et l'attrait du métal ne se dément pas au fil des ans, surtout quand il s'agit d'or… (Le Goffic *et al.*, 1985 ; Éluère *et al.*, 1987 et 1989) (fig. 20).

Toutes ces découvertes et études ouvrent la voie à de premières synthèses régionales (Bailloud et Burnez, 1962 ; Millotte, 1963 et 1969 ; Séronie-Vivien, 1971 ; Mohen, 1972 ; Pétrequin, 1978 ; Pautreau, 1979, etc.). Cependant, les articles publiant des fouilles de sépultures (Parruzot, 1957 ; Rozoy, 1963 ; Mordant, 1965 ; Kapps, 1969 ; Pajot, 1975 ; Gaillard et Chevallier, 1976 ; Briard *et al.*, 1977) ou des structures d'occupation (Bailloud, 1961 ; Roudil, 1966 ; Bailloud et Coiffard, 1967 ; Merlin, 1974 ; Buchsenschutz *et al.*, 1979 ; Buchsenschutz, 1983 ; Gascó, 1983) sont encore assez peu nombreux, même si elles commencent à émerger de manière significative (fig. 21).

Ce bilan rapide serait lui aussi à considérer en étroite relation avec les autres supports de publication SPF que les spécialistes de la Protohistoire mettent à profit, que ce soit la collection des *Mémoires* (tabl. 6) ou la série des *Fiches typologiques*, résultats des travaux de la « commission du Bronze ». Ces derniers ont porté essentiellement sur des dossiers typologiques par catégorie d'armes ou d'outils : une fois cette entreprise menée à bien, elle est relayée tant par un renouvellement des chercheurs que par un élargissement et une diversification des problématiques.

D'un siècle à l'autre (1980-2004)

Encore plus que pour la période précédente, le dernier quart du siècle est trop riche et trop diversifié pour que la place nécessaire à une présentation équilibrée soit ici envisageable dans le cadre de cet article. Il est cependant utile de signaler quelques contributions qui peuvent être regardées comme caractéristiques de ce que la SPF a publié, ou comme représentatives des grands courants actuels de la recherche. Des contributions importantes, voire essentielles, ont évidemment été omises. D'autres, parfois estimées moins importantes, ont été par contre signalées car significatives au vu d'une étude sur les différents aspects de la recherche. Il s'agit ici plutôt d'un échantillonnage sommaire qui se veut, sinon statistiquement valable, du moins indicatif des tendances récentes. Quoi qu'il en soit, il ne saurait y avoir une évolution linéaire des travaux. À chaque étape de l'histoire de la SPF, y compris dans ces deux dernières décennies, on peut constater que la diversité des contributions est le reflet des facettes de la recherche dans la tentative de reconstituer la vie des anciens hommes. Cette recherche avance non sur une ligne, mais en faisceaux d'itinéraires, chacun à son rythme et avec ses modalités, plus ou moins visibles, plus ou moins proche des grands courants. Le propre de la recherche fondamentale est bien de ne pas aller vers un but établi par avance, mais de chercher, dans toutes les directions, à combiner à des problématiques renouvelées une somme de connaissances constamment enrichie. Une meilleure représentation de la recherche présente dans les colonnes du *Bulletin* devrait donc faire la part des multiples tendances, y compris celles faiblement représentées, y compris celles semblant sans rapport avec les grands travaux actuels, estimés les plus novateurs. Cependant, pour des raisons de place, nous avons dû nous restreindre ici aux orientations principales, ne survolant ainsi que de très loin la production de ces dernières années.

En ce qui concerne le Paléolithique ancien et moyen, le début des années quatre-vingt commence avec une contribution de François Bordes qui, récapitulant plusieurs décennies de travail, « revisite » le fameux « complexe moustérien » (Bordes, 1981) ; il décède malheureusement cette même année à Tucson (Arizona) et c'est donc sa dernière contribution dans le *BSPF*. D'une manière générale, les études sur ces périodes les plus anciennes sont consacrées à des monographies de sites, associant diagnose stratigraphique, analyse environnementale et descriptions d'ensembles lithiques (Angelesquerol et Santoja, 1980 ; Janot, 1981 ; Torti-Zanoli, 1983) de plus en plus détaillées et replacées en contexte (Tuffreau *et al.*, 1994 ; Locht *et al.*, 1995 ; Moncel 1998 et 2001 ; Argant, 2000 ; Soressi *et al.*, 2002 ; Antoine *et al.*, 2003 ; Lhomme *et al.*, 2003 et 2004 ; Moncel *et al.*, 2004). De vastes synthèses tentent des modes d'explication régionale (Cliquet et Monnier, 1993) ou les reprennent à l'échelle supra-régionale (Lamotte, 1995). Ces travaux permettent aussi, complémentairement à l'élargissement documentaire, de se pencher sur quelques questions comme celles des liens entre transition phylétique et nature humaine (Leroi-Gourhan Arl., 1984 et 1988), ou du comportement de nos ancêtres (Ricard et Delisle, 1992). Les questions du débitage et des modes opératoires sont repensées de manière critique et détaillée (Boëda, 1993 ; Guette, 2002).

Pour les premières phases du Paléolithique supérieur, ces deux décennies traitent également de questions de typologie lithique qui forment toujours l'essentiel des articles, quel que soit le type de vestige : grattoirs et burins nucléiformes (Lenoir, 1978 ; Demars, 1982a), pointes à face plane (Pradel, 1982), pièces

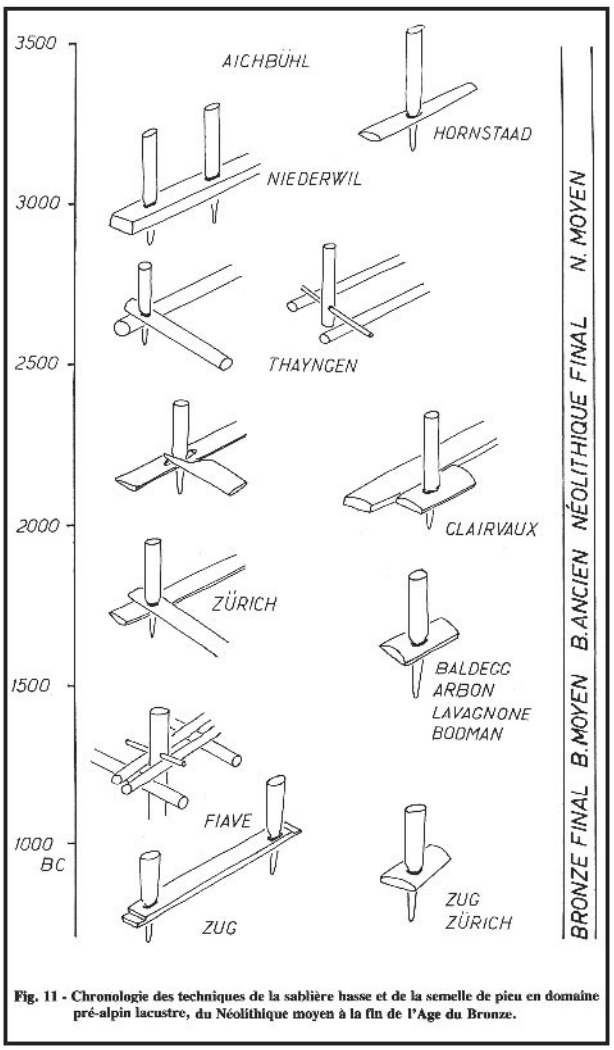


Fig. 11 - Chronologie des techniques de la sablière basse et de la semelle de pieu en domaine pré-alpin lacustre, du Néolithique moyen à la fin de l'Age du Bronze.

Fig. 22 – Les illustrations servent également à confronter les hypothèses de restitution ou les variabilités dans un même type ; ici, planche de synthèse sur les techniques d'assemblage de sablière basse et semelle de pieu en domaine pré-alpin (Pétrequin, 1983).
Fig. 22 – *Illustrations also serve to compare reconstruction hypotheses or variable characteristics within a single type; here, a plate synthesising assembly techniques with a ground sill and post plates in the Alpine forelands (Pétrequin 1983).*

esquillées (Mazières, 1984), « pièces de la Bertonne » (Lenoir, 1987), etc. Cependant, si ces études se consacrent à un type d'outil en particulier, elles commencent à traduire une autre lecture que morpho-descriptive ou de simple technique de façonnage en particulier.

Avec la phase récente du Paléolithique supérieur, les études régionales (Allard, 1983) s'accompagnent parfois d'observations sur les habitats eux-mêmes, moins exceptionnels pour ces périodes plus récentes (Bosselin, 1982 ; Gaussen et Moissat, 1985). Là encore, des synthèses régionales (Strauss, 1977 ; Fagnart, 1984 ; Antoine *et al.*, 2003), voire continentales (Kobusiewicz, 1983), tracent de nouvelles perspectives de recherche. L'hommage rendu à André Leroi-Gourhan en 1986 est particulièrement important à cet égard. Quelques auteurs parmi ses élèves et collaborateurs replacent la question des « modèles » d'occupation des unités domestiques au centre des débats (Audouze, 1987 ; Julien *et al.*, 1987 ; Pigeot, 1987 ; Taborin, 1987), réflexions élaborées notamment sur des sites du Bassin parisien, et qui seront prolongées ultérieurement (Olive, 2004). Les travaux les plus récents mobilisent selon les approches croisées actuelles des sites d'habitat de plein air (Bracco, 1994 ; Surmely, 1998 ; Sumerly *et al.*, 2002 ; Bazile et Petitot, 2000), parfois issus d'opérations préventives (Alix *et al.*, 1993 ; Bodu, 1994 ; Gagnepain *et al.*, 1999). Ces études, souvent à prolongement sociologique ou cognitif et cherchant à déterminer des modes de production ou de vie particuliers, ne doivent pas faire oublier que d'autres, moins nombreuses et semblant plus traditionnelles car plus strictement liées aux descriptions des outillages, donnent ainsi lieu à des synthèses qui reprennent des manières de voir plus classiques (Bosselin, 1983 et 2001 ; Bosselin et Djindjian, 1988 et 1997).

Pour le Mésolithique et l'Épipaléolithique, tandis que le Dr Jean-Georges Rozoy (1993 et 1994) et Jacques Hinout (1990 à 1998) poursuivent chacun à leur manière leurs travaux de synthèse sur le sujet, de nouveaux enjeux apparaissent dans les années quatre-vingt-dix avec les articles de Thierry Ducrocq à La Chaussée-Tirancourt (1996) et ceux de Marc Bobœuf dans le Sud (Sauveterrien et Roucadourien de l'Aveyron, 1995 et 1998). En 1997, douze contributions sont publiées suite à une séance de la SPF sur l'Azilien et les industries à *Federmesser* de l'Allerød (tabl. 2). Certaines sont de véritables synthèses qui proposent de nouvelles perspectives de recherche et introduisent une rupture dans la manière d'analyser les transitions entre les phases les plus tardives du Paléolithique (Bodu et Valentin, 1997).

Les dernières études prennent en compte aussi bien les aspects typologiques et technologiques propres aux sites (Bazile *et al.*, 1998 ; Montoya, 2002) que statistiques au niveau régional (Perrin, 2002).

Ces articles sont bien souvent l'occasion d'élargir les propos et de proposer de nouvelles manières de voir les industries.

Si les périodes du Paléolithique bénéficient d'études appuyées sur des approches et des méthodologies qui en permettent un traitement profondément novateur, les contributions sur le Néolithique, tout autant renouvelées, se caractérisent en outre par le fait qu'elles sont de plus en plus présentes dans les colonnes du *Bulletin*. Prenant la suite des travaux de Gérard Bailloud, Jean Arnal, Raymond Riquet et Claude Burnez par exemple, des monographies rendent compte des sites fouillés (Burnez *et al.*, 1991 ; Gomez *et al.*, 1991 ; Chambon et Mordant, 1996b ; Cassen *et al.*, 1998 ; Vaquer et Jedikian, 2003). Des études thématiques traitent plus particulièrement de certains types de matériel ou de certaines approches : aménagements et architectures (de terre, de bois (fig. 22) ou de pierre : Bocquet, 1975 ; Leclerc et Masset, 1980 ; Pétrequin, 1983 ; Buchsenschutz, 1983 ; Arnal, 1983 ; Pétrequin, 1988 ; Burnez *et al.*, 1995, 1999a et b ; Gomez, 1996 ; Bonnet *et al.*, 2004), perles (Dugardin, 1986 ; Augereau et Bonnardin, 1998) et outils (Léa, 2003), dépôts (Germont *et al.*,

1988 ; Gomez de Soto, 1977 ; Gabillot, 2000) ou transfert technique (Marchand, 2000), etc. Des synthèses établissent des corrélations diachroniques ou synchroniques régionales (Boureux et Coudart, 1978 ; Pétrequin, 1978 ; Gomez, 1982 ; Bocquet, 1981 et 1989 ; Joussaume, 1999a ; Chambon et Salanova, 1996a ; Bintz *et al.*, 1989 ; Berger *et al.*, 2000 ; Marchand, 2000 ; Gascó, 2003).

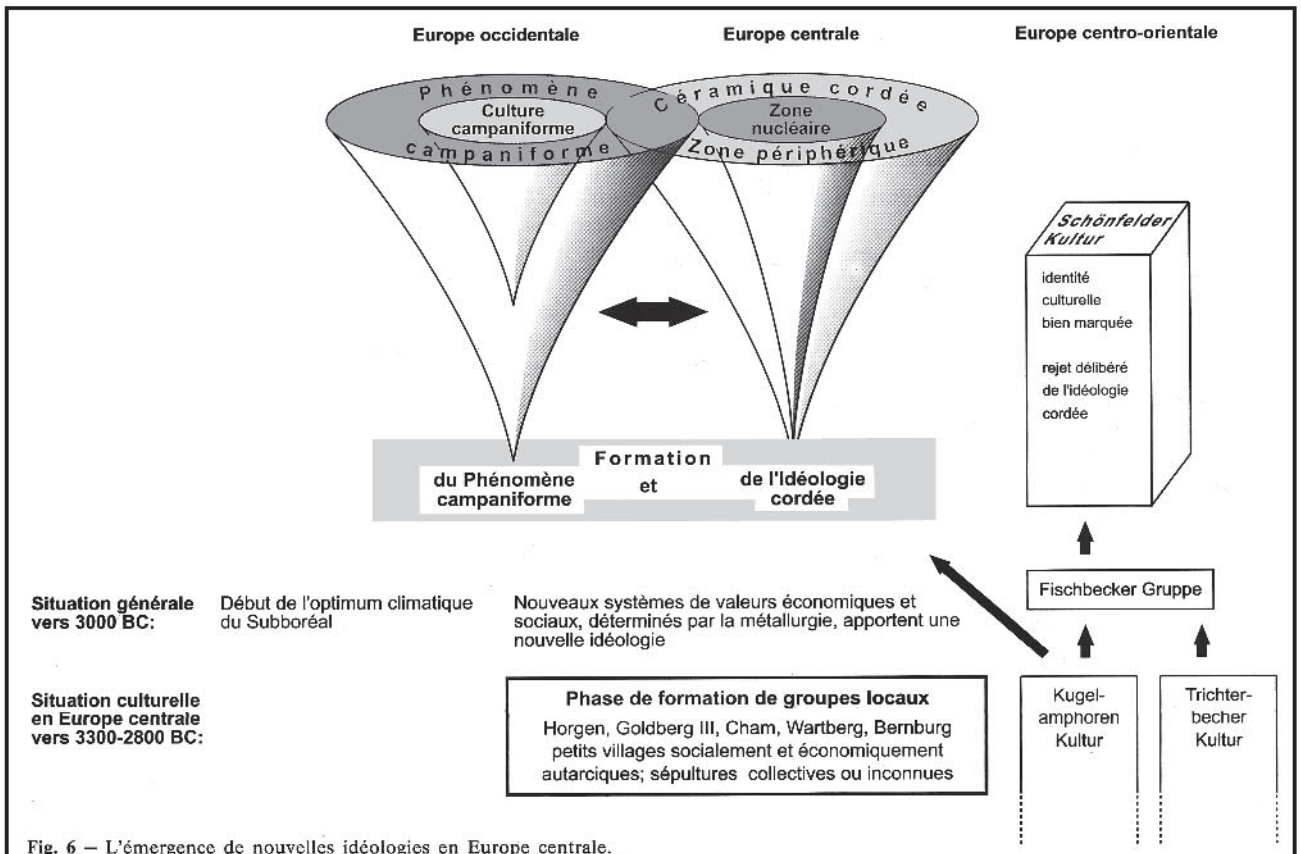


Fig. 6 – L'émergence de nouvelles idéologies en Europe centrale.

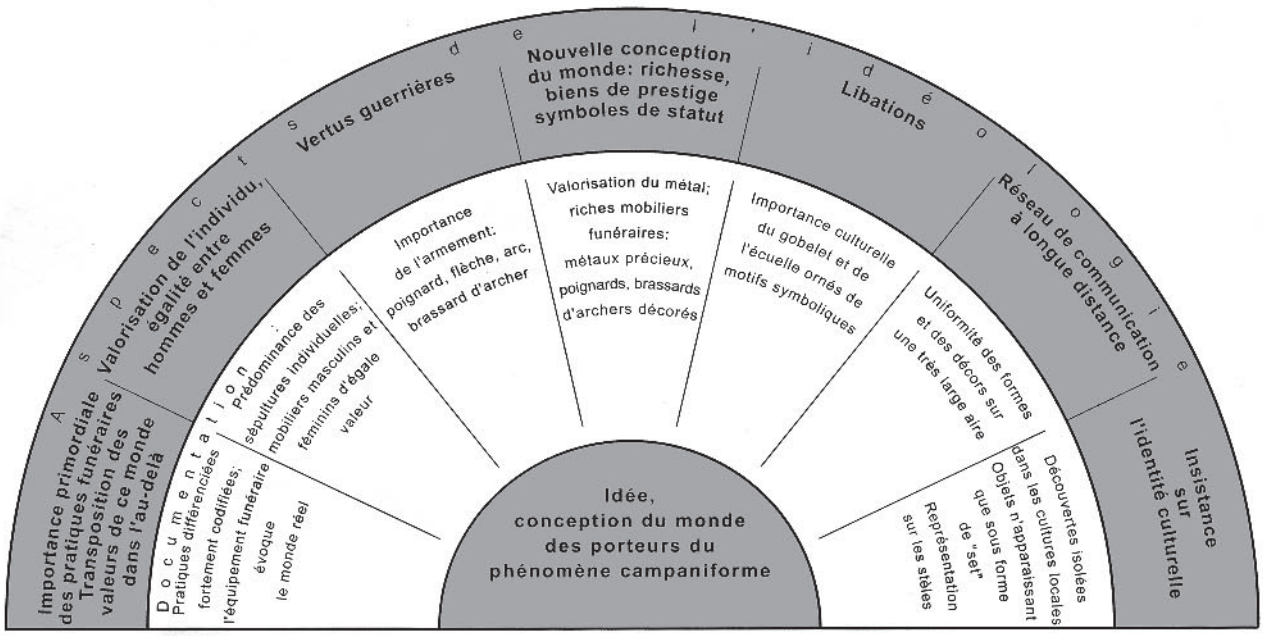


Fig. 7 – Le phénomène campaniforme : modèle explicatif.

Fig. 23 – Les planches ne présentent pas que des faits, mais aussi des concepts qui organisent et donnent sens aux traces matérielles mises au jour (Bentz *et al.*, 1998).

Fig. 23 – *Plates present not only facts but also concepts which organise and give meaning to the material remains discovered (Bentz* et al. *1998).*

De son côté, la dendrologie est essentiellement utilisée pour le séquençage chronologique des sites, en interne (Boisaubert *et al.*, 1974 ; Pétrequin, 1983 ; Benkert et Egger, 1986), comme dans un contexte plus large (Bocquet, 1989). Comme pour les périodes antérieures de la Préhistoire, les notions générales de « signification culturelle » sont parfois plus particulièrement envisagées en tant que telles (Masset, 1974 ; Pétrequin *et al.*, 1994 et 1998 ; Benz *et al.*, 1998 ; Salanova, 1997, 1998a et b ; Salanova et Louboutin, 1998) (fig. 23). C'est dans ce cadre que des débats sur les attributions culturelles mobilisent parfois les chercheurs, que ce soit à propos d'un objet (vase de Passy-sur-Yonne : Bernardini *et al.*, 1983 ; Dubouloz, 1994 ; Jeunesse, 1995) ou d'un site particulier (Montagant-le-Brandart en Charente : Boujot *et al.*, 1996 ; Burnez, 1996 ; Cassen, 1997).

Signalons aussi que le dynamisme des recherches régionales fait que certains auteurs du Centre-Ouest interviennent plus régulièrement que d'autres dans les colonnes du *Bulletin*, notamment sur des domaines précis : dolmens (Joussaume, 1976 et 1979 ; Joussaume *et al.*, 1994), fossés et enceintes (Joussaume, 1999a et b ; Burnez *et al.,* 1995 à 1999), ou matériel métallique et céramique du Bronze (Gomez de Soto, 1977 et 1982 ; Gascó, 1980 ; Gomez *et al.*, 1991), etc.

Adoptant une approche d'historien, certains proposent des récapitulations visant à mettre en perspective les notions mêmes d'attributions culturelles à l'Âge du Bronze (Gaucher, 1992).

Au total, les dernières années sont, pour le Bronze comme pour les périodes antérieures, riches en monographies pluridisciplinaires, en articles de synthèse ou en inventaires de plus en plus larges souvent produits à l'occasion de journées thématiques. Celles-ci sont parfois organisées avec les collègues des pays limitrophes et la plupart sont largement publiées sous forme de fascicules entiers du *BSPF* (tabl. 2).

Il ressort de ce survol de la seconde moitié du vingtième siècle que les schémas établis dans les années cinquante et soixante ont été considérablement enrichis de données nouvelles dans les années soixante-dix et quatre-vingt. Ils commencent à être remis en cause à partir des années quatre-vingt-dix.

Cette évolution correspond aux effets de la prise en compte progressive de plusieurs aspects de la recherche, aspects qui non seulement se cumulent mais s'influencent réciproquement.

Tout d'abord un élargissement du champ de la recherche aux questions de l'environnement et du climat, renforcé par l'apport des datations « absolues » : cela est d'autant plus sensible que de nouveaux moyens techniques d'investigation ouvrent de nouvelles possibilités (microscopie électronique, informatique, analyses physicochimiques, etc.). Ces contributions se placent en outre dans un autre contexte en matière de « site » archéologique : leur taille s'accroit et les approches taphonomiques en considèrent l'évolution, de l'origine de la constitution à leur état actuel. Tout cela contribue bien sûr très largement à un accroissement considérable des données, désormais traitées par des intervenants de nature diversifiée, tant en statut qu'en spécialité. Enfin, cette augmentation significative des données et des intervenants est un facteur favorable au renouvellement des problématiques internes à chaque spécialité. Plus encore, de véritables changements de paradigmes se mettent en place, fondateurs de nouveaux objectifs pour la recherche en Préhistoire.

Peu à peu, les sites fondamentaux et les séries classiques conservées sont repris et analysés de manière critique. Cela conduit à revoir l'interprétation des vestiges et à reconsidérer la valeur des sources et documents.

Les grands traits évoqués ci-dessus sont évidemment trop schématiques pour être valables pour chaque région, chaque thème, chaque période. Cependant, ils sont des indicateurs de tendance qui laissent présager d'autres bouleversements dans la décennie à venir, tant pour la caractérisation, la succession et la répartition des « cultures » et des « industries » que pour l'interprétation culturelle et sociologique de ce que l'on peut appréhender de leurs rapports et de leurs transformations.

Pour l'avenir, il ressort que l'on va certainement vers une reprise critique systématique et élargie des données anciennes sur lesquelles ont été établies les bases de nos connaissances traditionnelles. Ces sources documentaires anciennes devront être réexaminées avec les critères des nouvelles problématiques et les nouvelles exigences en termes de valeur intrinsèque et de représentativité extrinsèque.

Cela implique évidemment les conditions d'une conservation et d'une accessibilité de l'ensemble des sources, anciennes et nouvelles : documents de fouille, vestiges. Il s'agit certainement là d'un point particulièrement sensible, tant pour les données anciennes (souvent conservées dans des conditions aléatoires) que pour les données actuelles (menacées par des réglementations qui en organisent la dispersion). En effet, la plupart des données issues des fouilles de ces dernières années sont des opérations préventives : établissement des documentations et des rapports, conservation et destination des mobiliers sont désormais régis par des décrets qui laissent la part belle aux aspects économiques et de droit privé prioritairement aux exigences scientifiques et d'intérêt public pour lesquelles les opérations devraient être réalisées en priorité.

Les grandes périodes chronologiques dans le BSPF

Nous avons vu que la première moitié du XXe siècle est surtout celle de la typologie lithique et de la mise en place de la chronologie des cultures du Paléolithique, voire de la description et de l'inventaire des mégalithes. Bien que dès les années trente François Octobon anime une « commission du Néolithique », les tendances statistiques globales en nombre d'articles de l'immédiat après-guerre confirment l'ancienne situation de prééminence du Paléolithique (surtout le « supérieur ») sur les périodes post-glaciaires.

Plus spécifiquement, il faut signaler une faiblesse de la place accordée aux phases anciennes du Paléolithique, certainement due à la rareté des découvertes, voire à celle des chercheurs spécialistes. En revanche, si, durant la première moitié du XXe siècle, la SPF publiait même des articles sur les périodes antiques et médiévales, après 1950, le renouvellement de génération comme les positions du CNRS (qui était responsable du suivi des circonscriptions avant 1959 et la création du ministère de la Culture) font que ces périodes ultimes de la Protohistoire disparaissent quasi totalement.

Cependant, toujours en termes de quantité d'articles et de références enregistrées, la tendance s'inverse à partir du début des années cinquante. Le Paléolithique perd alors son avance au profit des études portant sur le Néolithique. Ce ne sera qu'avec la politique volontariste des dernières décennies qu'un nouvel équilibre s'établit, toujours fragile. De leur côté, et si l'on considère l'ensemble de la seconde moitié du siècle, les mégalithes ne font plus quantitativement recette en tant que tels mais bénéficient désormais d'une approche renouvelée d'abord en Bretagne (Giot et L'Helgouach) ou dans le Sud-Est (Arnal), puis le Sud-Ouest (Joussaume) et enfin en Picardie (Masset et Leclerc).

En ce qui concerne le *ratio* entre Néolithique et Âges des Métaux, les articles traitant de ces derniers sont minoritaires de 1944 à 1973 (malgré quelques moments de forte progression de 1959 à 1963, sous l'impulsion de Jean-Jacques Hatt) et majoritaires de 1974 à 1983.

Enfin, dernièrement, le Néolithique redevient majoritaire, avec cependant quelques moments forts pour le Bronze, à l'occasion des « journées du Bronze ». On constate que se confirme, dans une certaine mesure, la progression quantitative des périodes post-glaciaires, Néolithique en tête.

Pour mieux saisir les tendances les plus récentes, considérons plus précisément la période chronologique traitée par les articles « France métropolitaine » depuis 1984 : du fait du nombre d'articles faisant référence à plusieurs périodes, 450 articles fournissent 306 références du Paléolithique au Mésolithique et 319 pour le Néolithique et les Âges des Métaux. Pour les Âges des Métaux, le Fer reste cependant toujours minoritaire. En y regardant de plus près, on constate une alternance assez régulière entre les grandes périodes, à mettre en liaison essentiellement avec l'organisation des séances à thème, ce qui leur confère un indispensable rôle de « pilotage régulateur ».

Pour ce qui est de l'« histoire immédiate » de la SPF, précisons ici que si depuis longtemps les rapports annuels des secrétaires généraux fournissent des données quantifiées exploitables, secrétaire général et responsables éditoriaux du *Bulletin* publient depuis 1997 des tableaux statistiques précieux et détaillés sur la part respective des grandes périodes chronologiques (nombre d'articles et nombre de pages). Par contre, les données ne sont pas analysées en ce qui concerne la répartition géographique des sujets traités. Il serait bien sûr également indispensable de pondérer cette approche strictement interne au *Bulletin* avec les contributions publiées dans la série des *Mémoires* (tabl. 5) et les *Congrès préhistorique de France* (tabl. 1), mais aussi dans d'autres supports périodiques, qu'ils existent depuis le début du siècle (*L'Anthropologie*, le *BSAP*) ou non (*Gallia*, *Paléo*, revues interrégionales). Les colloques spécialisés récurrents (*Internéo*, AFEAF Nemours ou Antibes…), par ailleurs souvent organisés avec la SPF ou par ses membres, sont également des supports éditoriaux à prendre en compte pour une perception équilibrée de la production scientifique. Pour mieux saisir la signification scientifique de ces décomptes, il resterait à comparer cette tendance quantitative avec l'évolution du nombre des fouilles et des opérations de terrain elles-mêmes.

Quoi qu'il en soit, le simple dénombrement des contributions ne suffit pas à rendre compte des équilibres scientifiques. Non seulement il faudrait estimer le volume des contributions elles-mêmes, mais également considérer la nature (monographie, synthèse, approche factuelle, thématique…), voire les aspects qualitatifs, que ce soit en termes de connaissance ou de méthode. Cela est surtout manifeste pour les dernières périodes, car, depuis vingt ans, beaucoup de chercheurs peuvent enfin, grâce aux nouvelles formules éditoriales (séances à thème et livraison trimestrielle), publier de véritables synthèses ou des monographies plus étoffées. Signant souvent en collaboration et avec une démarche pluridisciplinaire, ils renouvellent les contenus, en thème d'étude comme en qualité scientifique d'analyse, plaçant ainsi leurs contributions au niveau des exigences éditoriales actuelles.

Pour résumer très brièvement ces quelques données à peine survolées, et si on considère l'ensemble de la production scientifique du *BSPF*, force est de constater que la première moitié du XXe siècle n'est que peu novatrice. Elle reste tournée surtout vers la confortation ou la réorganisation des riches héritages du XIXe siècle. Il faut attendre la seconde partie du XXe et les générations de l'après-guerre pour que des évolutions décisives se manifestent, se croisent et s'enrichissent mutuellement pendant cinq décennies pour établir les bases actuelles de la recherche. Nul doute que celles-ci évolueront à leur tour sous l'impulsion des dynamiques mises en œuvre.

Une évolution à travers quatre thématiques

Pour affiner ce survol général et mieux appréhender la portée des renouvellements qui, au lendemain de la seconde guerre mondiale, modifient en profondeur la recherche française – du moins telle qu'elle se manifeste dans les colonnes du *BSPF* – il est instructif de parcourir quelques thèmes majeurs. Nous en avons retenus quatre : d'abord la question des fouilles et de l'enregistrement de terrain ; puis celle de l'interprétation des vestiges et de leur représentation statistique ; ensuite la prise en compte progressive de l'environnement par l'étude des flores et des faunes et celle des datations isotopiques par la méthode du carbone 14 ; enfin, le thème de l'art pariétal paléolithique terminera la deuxième partie de ce travail. D'autres thèmes seraient bien sûr tout autant révélateurs des évolutions de la recherche, comme par exemple les questions

relatives aux sépultures, au mégalithisme, à l'anthropologie, à la paléontologie, la géologie, à l'étude des habitats, des vestiges osseux et céramiques, des parures et de l'art mobilier. Au-delà des faits et des données, il s'agirait d'étudier l'évolution des manières de voir et expliquer les significations culturelles ou les modes de production, ou encore de se pencher sur les procédés de représentation dans les publications (photos, dessins, coupes et plans, cartes…), etc., etc. Mais ils ne peuvent être abordés ici, ni même tous être identifiés, pour des raisons de place. Pour autant, ce n'est pas la seule raison… Il serait en effet illusoire de prétendre viser à une histoire totale et globale de la SPF, quelle que soit la place que l'on y consacre. Celle-ci ne peut résulter que d'approches multiples. Le propos n'est ici, il faut le rappeler, que de faire émerger les grandes tendances. Des recherches ultérieures viendront certainement développer plus en détail et précision les domaines mis en lumière, ou non, dans ce canevas.

Fouiller et enregistrer : des hommes sur le terrain

C'est bien là une des premières préoccupations de la SPF, fortement liée à la personnalité même de ses membres fondateurs. Dès le début de 1904, Edmond Hue (Hue, 1904) propose de rédiger des instructions en ce sens pour les lecteurs du *Bulletin*, la plupart collectionneurs passionnés et hommes de terrain assidus. Un *Manuel* paraît dès l'année suivante (Hue, 1905 ; Schleicher, 1905 ; xxx, 1905b, 1906a et c). Rappelons que la SPF en éditera une seconde version en 1929, enrichie de tableaux chronologiques plus d'actualité, tout en conservant celui établi par Gabriel de Mortillet ! (xxx, 1929).

Les monuments mégalithiques sont les sites qui, les premiers, suscitent les réflexions méthodologiques pour une normalisation des pratiques d'approche ou d'enregistrement (Baudouin et Lacouloumère, 1905b). La grotte sépulcrale de Vendrest (Seine-et-Marne), un des premiers monuments acquis par la SPF, est fouillée et étudiée démonstrativement (Baudouin et Lacouloumère, 1905a ; Reynier, 1908). La présentation du monument tel qu'il est interprété au moment des fouilles est rapidement accompagnée d'articles sur l'analyse ostéologique (Baudouin, 1909b ; Hue et Baudouin, 1912 ; Ferrier, 1915), puis sur la restauration (xxx, 1910 ; Baudouin, 1911b). La SPF diffuse en 1911 une importante publication de Marcel Baudouin consacrée à ce site. Dans le même esprit, le deuxième fascicule du quatrième *Mémoire* (tabl. 6) est entièrement consacré à l'allée couverte de Vaudancourt (Oise). Poursuivant son action pédagogique pour une large sensibilisation à la Préhistoire, la SPF élargit son propos par un vœu relatif aux fouilles et observations archéologiques à réaliser lors de la restauration d'un monument historique (xxx, 1915b), qu'il s'agisse ou non de monuments mégalithiques.

Plus tard, dans l'entre-deux-guerres et après les épisodes de la « Préhistoire des tranchées » (voir première partie), la SPF semble désirer se dégager des – mauvaises – habitudes des simples collecteurs d'objets et préconise le plus grand soin pour les fouilles (xxx, 1924). Félix Régnault (1927a), Paul Rivet et Paul Royer (1931) en appellent à la responsabilité des fouilleurs, tandis qu'Armand Viré (1931) insiste sur la nécessité de fouiller soi-même et de ne pas se contenter d'employer des ouvriers pour le dégagement des sites. Il préconisait par ailleurs l'apport de la radiotellurie sur le terrain (Viré, 1932a). Les méthodes britanniques font référence (xxx, 1932a ; Aufrère, 1934) et des présidents de la SPF placent cette question au centre de leurs discours (Vignard, 1934a ; Péquart, 1936 ; Cabrol, 1938).

Travaillant dans un tout autre contexte, le géologue chinois W.C. Pei, ami de l'abbé Breuil de passage en France, décrit pour les membres de la SPF les méthodes de fouille quasi industrielles (cubes de brèches fossilifères repérés et numérotés avant découpage et extraction) et les résultats obtenus sur le site de Chou Kou Tien (Pei, 1937). Entre fouille, interprétation et conservation patrimoniale, les discussions suscitées par les restaurations de Zacharie Le Rouzic à Carnac mettent en évidence les conflits issus des choix d'objectifs (Guénin, 1939a ; Breuil, 1939). En conséquence directe de la loi de 1941, tentant ainsi de mettre en accord les pratiques et la nouvelle règlementation, Denis Peyrony propose l'organisation d'une véritable « école pratique de fouilles » aux Eyzies (Peyrony, 1942). Dix ans plus tard, le même Denis Peyrony préconisera d'ailleurs de veiller, au vu de leur richesse en vestiges, à fouiller les déblais des prédécesseurs (Peyrony, 1952).

Après guerre, accompagnant un mouvement général, André Cailleux (1946), James Baudet (1946, 1947 et 1954), Nicole Chavaillon (1955) et Eugène Bonifay (1955) font la promotion de la prise en compte du contexte sédimentaire. De plus, l'heure n'est plus à la simple collecte des vestiges, qu'ils soient extraits des profondeurs ou ramassés en surface, et Gérard Cordier propose quant à lui plus de rigueur dans l'étude des « stations de surface » (1951), thème repris (quarante ans plus tard !) par Jean-Georges Rozoy (1994b).

Mais, dans les années cinquante, il faut surtout retenir le besoin de normaliser les enregistrements de terrain, besoin qu'expriment les contributions de Louis Méroc et Georges Laplace-Jauretche (Laplace et Méroc, 1954a et b) ou de Max Escalon de Fonton (Escalon, 1954b) sur la nécessité d'enregistrer précisément les vestiges en trois dimensions (Vinot, 1954), et non plus seulement sur le plan vertical. Jusqu'à cette période de l'après-guerre, trop nombreux étaient encore ceux qui estimaient suffisant d'attribuer tel vestige à telle couche ou strate, sans en déterminer la localisation précise dans la couche. Trop nombreux étaient également ceux qui enregistraient la profondeur des vestiges sans pour autant tenir compte d'une attribution stratigraphique, la succession des industries étant reconstituée *a posteriori* sur la foi des vestiges classés selon des critères morphologiques. La prise en compte des trois dimensions est donc un point méthodologique important, signe de nouvelles attentions portées à l'enregistrement de terrain et ouvrant la voie à de nouvelles

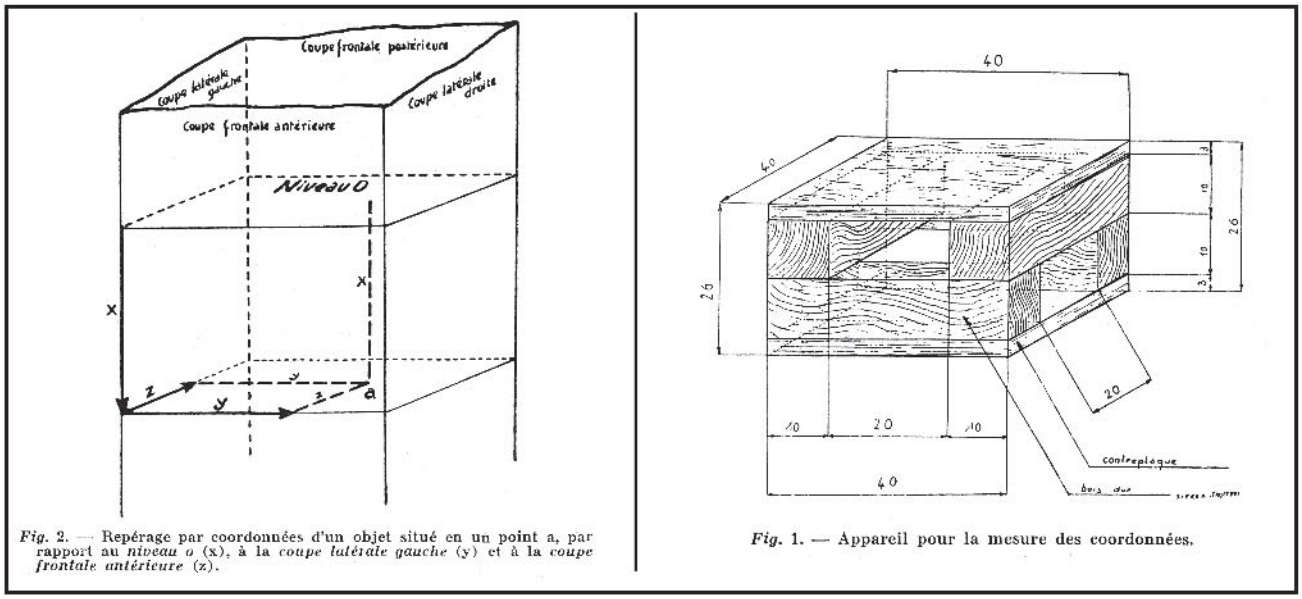


Fig. 2. — Repérage par coordonnées d'un objet situé en un point a, par rapport au *niveau o* (x), à la *coupe latérale gauche* (y) et à la *coupe frontale antérieure* (z).

Fig. 1. — Appareil pour la mesure des coordonnées.

Fig. 24 – Principe de la mesure en trois dimensions (x, y, z) (Laplace-Jauretche et Méroc, 1954a) et appareillage simple en bois permettant de caler les piges servant à les mesurer (Sierra-Salvado et Taupenas, 1954). C'était avant l'utilisation du niveau de chantier puis du théodolite.
Fig. 24 – *Principle of measurement in three dimensions (x, y, z) (Laplace-Jauretche & Méroc 1954a) and simple wooden equipment allowing the adjustment of the measuring rods used (Sierra-Salvado & Taupenas 1954). That was prior to the use of the site level, followed by the theodolite.*

interprétations. Le *Bulletin* ira jusqu'à présenter un instrument sommaire dédié à cet objectif, à base de réglettes coulissantes (Sierra-Salvador et Taupenas, 1954) (fig. 24). Bernard Édeine (1956), Pierre-Roland Giot (1956b), Raymond Vaufrey (1956), Jean-Georges Rozoy (1958) ou Bernard Chertier (1964) contribuent également au débat en préconisant techniques et matériels adaptés aux nouvelles approches qu'ils mettent en œuvre sur leurs chantiers.

Cette nouvelle attention portée aux modalités de fouille et d'enregistrement, largement à l'ordre du jour, dépasse bien sûr le cadre de la Société et le *Bulletin* publie dans la même période les recommandations émises par l'UNESCO en décembre 1956 (xxx, 1958b). Soulignons que, bien que cela soit au centre des préoccupations de ces précurseurs et qu'ils aient publié sur le sujet par ailleurs, ni Saint-Just Péquart avant guerre ni André Leroi-Gourhan après – sauf à l'occasion de leurs discours de présidents entrants (Péquart, 1936 ; Leroi-Gourhan, 1952) – n'écriront sur les méthodes de fouilles dans le *BSPF*. Relevons à ce titre, mais comme anecdote, que c'est à la SPF que Léon Coutier et André Brisson (Brisson, 1958 ; Coutier et Brisson, 1959) présentent leurs fouilles de la grotte sépulcrale du Mesnil-sur-Oger. Ils considèrent alors que le désordre trop ancien des ossements ne peut en autoriser une analyse pertinente. Cette attitude fera réagir vigoureusement A. Leroi-Gourhan et sera à l'origine de la fouille exemplaire qu'il mène avec Gérard Bailloud sur ce site en 1961. Pour autant, leur publication, copieuse et démonstrative, parait non dans le *BSPF*, mais dans *Gallia Préhistoire*, la revue du CNRS qu'A. Leroi-Gourhan dirige alors.

Les années cinquante-soixante sont fécondes en démonstrations méthodologiques et, comme au début du siècle, les travaux sur les mégalithes sont l'occasion d'observations qui renseignent sur les modes de construction, si tant est que les fouilleurs y prennent garde ! C'est ainsi que Pierre-Roland Giot (1956b) en Bretagne, Jean-Georges Rozoy (1963) dans les Ardennes ou Henri Carré (1963b) dans l'Aisne inaugurent de nouvelles approches des monuments mégalithiques, allées couvertes et dolmens sous tumulus. Les travaux de Jean L'Helgouach (1966) à l'allée couverte de Prajou-Menhir dans les Côtes-d'Armor et à Colpo (L'Helgouach et Lecornec, 1976) ou de Jean Clottes (Clottes et Lorblanchet, 1968 ; Clottes et Carrière, 1969) dans le Lot sont publiés avec des relevés détaillés, pierre à pierre. Dans le Tarn-et-Garonne, Bernard Pajot décrit en 1975 ses travaux sur des tumulus de l'Âge du Fer, tandis que Roger Joussaume (1976) fouille au dolmen de la Pierre Levée en Vendée et que Jacques Briard (Briard *et al.*, 1977) explore un tumulus du Bronze ancien à Bourbriac (22) en réalisant des tranchées avec quadrants témoins (fig. 25). Dans la Somme, Jean Leclerc et Claude Masset décapent en détail la sépulture collective de La Chaussée-Tirancourt et en tirent des enseignements d'ordre démographique (Masset, 1974) et de construction (Leclerc et Masset, 1980 ; Masset et Van Vliet, 1974). Jean Zammit (1981) tente l'énoncé de principes pour l'interprétation de la disposition des corps dans les sépultures collectives en grotte à partir de l'exemple d'un site dans l'Aude. Qu'il s'agisse de monuments mégalithiques ou de sépultures collectives, les méthodes s'affinent et se croisent au fil des opérations de terrain. Les états de conservation sont pris en compte, qu'ils soient dus à des aspects de conservation différentielle des matériaux ou à des remaniements anthropiques. Peu à peu, les fouilles tentent la reconstitution d'une histoire du site prenant en

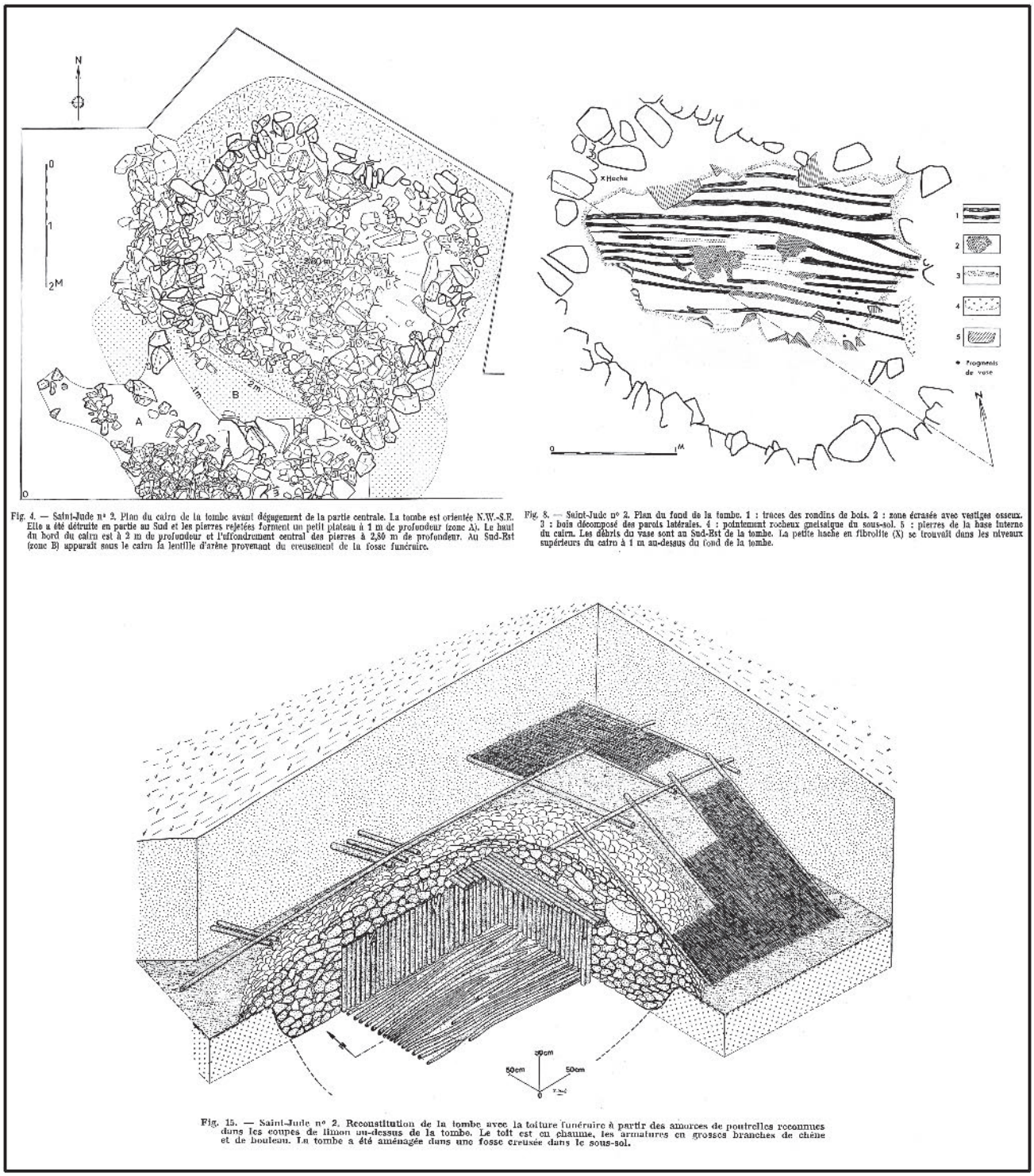


Fig. 4. — Saint-Jude n° 2. Plan du cairn de la tombe avant dégagement de la partie centrale. La tombe est orientée N.W.-S.E. Elle a été détruite en partie au Sud et les pierres rejetées forment un petit plateau à 1 m de profondeur (zone A). Le haut du bord du cairn est à 2 m de profondeur et l'effondrement central des pierres à 2,80 m de profondeur. Au Sud-Est (zone B) apparaît sous le cairn la lentille d'arène provenant du creusement de la fosse funéraire.

Fig. 8. — Saint-Jude n° 2. Plan du fond de la tombe. 1 : traces des rondins de bois. 2 : zone écrasée avec vestiges osseux. 3 : bois décomposé des parois latérales. 4 : pointement rocheux gneissique du sous-sol. 5 : pierres de la base interne du cairn. Les débris du vase sont au Sud-Est de la tombe. La petite hache en fibrolite (X) se trouvait dans les niveaux supérieurs du cairn à 1 m au-dessus du fond de la tombe.

Fig. 15. — Saint-Jude n° 2. Reconstitution de la tombe avec la toiture funéraire à partir des amorces de poutrelles reconnues dans les coupes de limon au-dessus de la tombe. Le toit est en chaume, les armatures en grosses branches de chêne et de bouleau. La tombe a été aménagée dans une fosse creusée dans le sous-sol.

Fig. 25 – Relevés en plan des pierres et des traces de bois ayant permis de proposer une restitution axonométrique de la tombe de Saint-Jude, à Boubriac (Briard *et al.*, 1977).
Fig. 25 – *Charts plotting stones and traces of wood allowing the proposed axonometric reconstruction of the tomb of Saint-Jude, Boubriac (Briard* et al. *1977).*

compte aussi bien les dynamiques de mise en place et de remaniements anthropiques que celles d'évolution taphonomique des structures et des vestiges.

Même si ce type de site est particulièrement prisé pour des démonstrations, d'autres exemples sont tout aussi probants. D'autres contributions montrent ainsi la diversité des approches, que ce soit pour l'observation et le relevé de terrain (Agache, 1962 ; Brézillon, 1965 ; Lwoff, 1968 ; Orliac, 1975 ; Rouzaud et Sablayrolles, 1977) ou son interprétation (Delporte, 1962a et b). Denise Philibert (1974) expose les difficultés particulières à la fouille d'un éboulis de porche à Longetray

(Haute-Loire) ; Georgette Delibrias et Charles-Tanguy Le Roux (1975) utilisent les apports des datations ^{14}C pour éclairer la stratigraphie complexe des carrières de Plussulien. Par la confrontation d'approches différentes selon les types de vestiges, Pierre Pétrequin analyse le détail la répartition au sol des vestiges et propose une reconstitution de l'habitat en grotte de Gonvillard (1974). Dix ans plus tard, c'est une étude sur les questions soulevées par l'architecture lacustre mise en évidence à la Motte aux Magnins à Clairvaux-les-Lacs (1983). Durant la même période, Alain Beeching et Bernard Moulin (1981 et 1983) poursuivent leurs travaux à la Baume de Ronze (Ardèche), croisant les données issues de la fouille et celles du laboratoire pour une explication originale des modes d'évolution de la sédimentation (fig. 26).

Pour ce qui est du Paléolithique, et participant à ce même élan de la recherche, l'approche des dynamiques spatiales révélées par l'analyse de la répartition des vestiges au sol fait débat. Dans ce cadre, la reconstitution des chaînes opératoires des préhistoriques par le biais des remontages, pratiqués alors par Claudine Karlin à Pincevent, chantier dirigé par André Leroi-Gourhan, est évoquée autour des vifs échanges contradictoires entre Daniel Cahen et François Bordes en 1980 (Karlin et Cahen, 1979 ; Cahen, 1980a et b ; Bordes, 1975a, 1980a et b). Une partie de la controverse porte alors sur la question de la valeur à apporter aux remontages lithiques, que ce soit pour la reconstitution des gestes des hommes de la Préhistoire ou pour la reconstitution de l'image des habitats. En effet, ces remontages systématiques étaient perçus alors concurremment à l'expérimentation, domaine de prédilection de François Bordes. Ces divergences de vue avaient deux origines essentielles dont les effets se sont cumulés : d'une part la différence des objectifs poursuivis et d'autre part la nature des terrains.

En effet, François Bordes, géologue de formation et spécialiste des questions de traitement statistique des séries lithiques, envisage surtout, dans le temps et l'espace, les questions de comparaison des ensembles industriels ; il fouille alors essentiellement dans les sites karstiques du Périgord, généralement resserrés sous abri ou en grotte, aux stratigraphies complexes souvent encombrées de gros éléments d'effondrement. Il a besoin de séries complètes, clairement identifiées et issues d'un niveau archéologique qui soit nettement individualisé. De plus, pour mieux appréhender la signification des vestiges lithiques qu'il étudie, il pratique la taille expérimentale. André Leroi-Gourhan, ethnologue de formation, travaille surtout à dégager des surfaces pertinentes d'occupation humaine, sujettes à une interprétation de l'organisation spatiale des campements de chasseurs. Le site de Pincevent, sur lequel

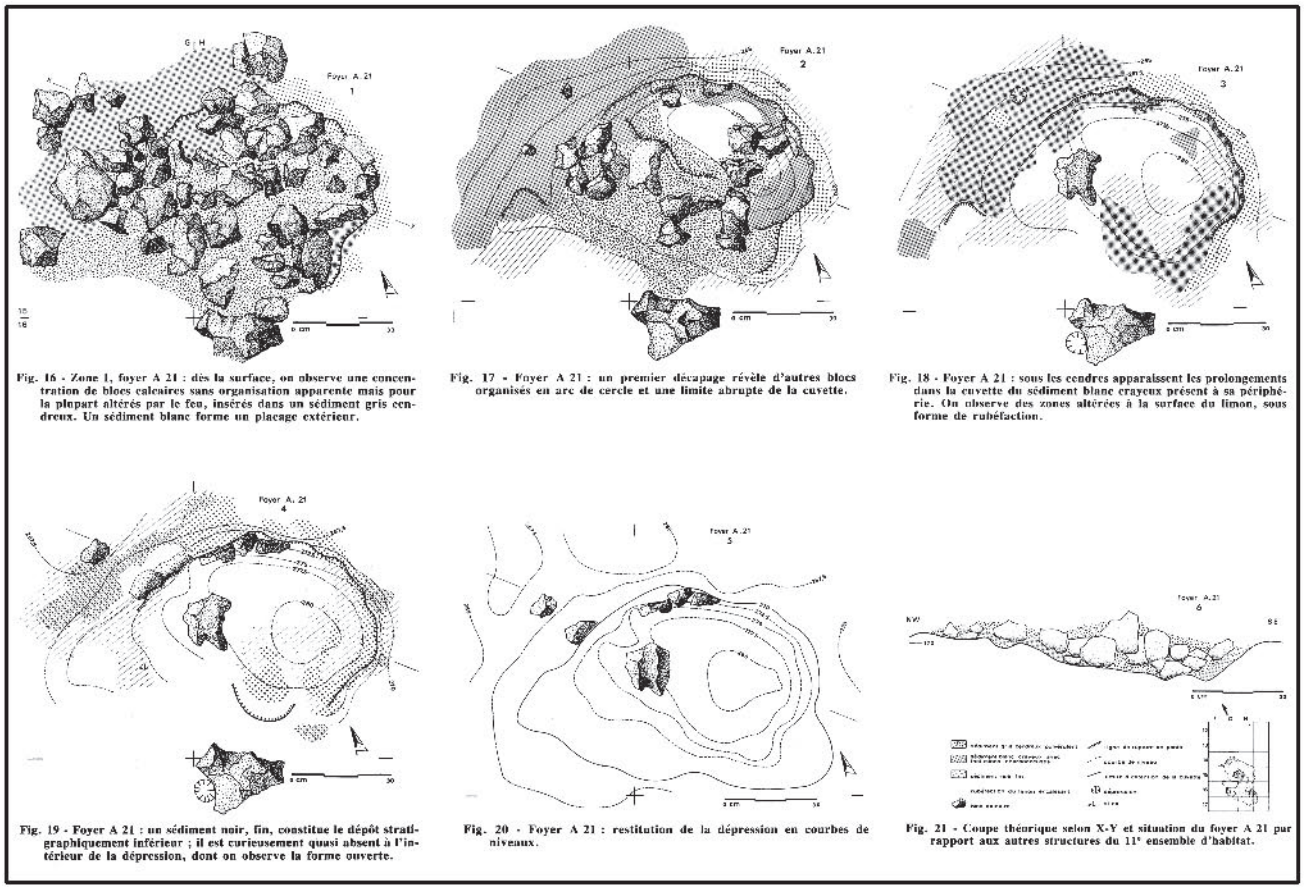


Fig. 16 - Zone 1, foyer A 21 : dès la surface, on observe une concentration de blocs calcaires sans organisation apparente mais pour la plupart altérés par le feu, insérés dans un sédiment gris cendreux. Un sédiment blanc forme un placage extérieur.

Fig. 17 - Foyer A 21 : un premier décapage révèle d'autres blocs organisés en arc de cercle et une limite abrupte de la cuvette.

Fig. 18 - Foyer A 21 : sous les cendres apparaissent les prolongements dans la cuvette du sédiment blanc crayeux présent à sa périphérie. On observe des zones altérées à la surface du limon, sous forme de rubéfaction.

Fig. 19 - Foyer A 21 : un sédiment noir, fin, constitue le dépôt stratigraphiquement inférieur ; il est curieusement quasi absent à l'intérieur de la dépression, dont on observe la forme ouverte.

Fig. 20 - Foyer A 21 : restitution de la dépression en courbes de niveaux.

Fig. 21 - Coupe théorique selon X-Y et situation du foyer A 21 par rapport aux autres structures du 11e ensemble d'habitat.

Fig. 26 – Décapage et enregistrement en plusieurs phases permettent d'analyser l'évolution de la structure d'un foyer de la Baume de Ronze (Beeching et Moulin, 1981).
Fig. 26 – *Soil removal and recording in several phases allow the evolution of the structure of a hearth to be analysed at Baume de Ronze (Beeching & Moulin 1981).*

il développe ses recherches, situé en terrain limoneux, est plus propice à ce type d'investigation extensive (Gaucher *et al.*, 1981).

Développant chacun à sa manière les principes du relevé en trois dimensions préconisé par Louis Méroc, ces différences se traduisent dans les techniques d'enregistrement. François Bordes note les altitudes des vestiges dégagés sur un carnet de relevé de géologue après une visée à l'œil nu sur un triangle de ficelle formant une référence horizontale. Les points relevés ainsi en trois dimensions permettent ensuite le tracé de plans et coupes par projection cumulée dans les plans horizontaux ou verticaux. Les vestiges lithiques sont alors localisés dans des niveaux matérialisés à la fois par leur matrice sédimentaire et, à l'intérieur de celle-ci, par d'éventuelles subdivisions signalées par la proximité relative des vestiges entre eux. De son côté, à Pincevent, André Leroi-Gourhan organise l'observation de surfaces dégagées en suivant une topographie définie en reliant la base des vestiges mis au jour et laissés en place. Celles-ci sont alors enregistrées par l'usage du théodolite et le report simultané en courbes de niveau. Les plans topographiques ainsi obtenus servent alors de fond au positionnement du dessin des vestiges et peuvent éventuellement être transcrits en profils. La précision des résultats s'en ressent obligatoirement, donc les possibilités d'interprétation microstratigraphique qui permettent ou non d'identifier des divisions à l'intérieur d'un même niveau. Cette différence a entraîné des incompréhensions (Bordes, 1975a). Signalons que ce n'est que dix ans après la découverte que des analyses fines de la stratigraphie de Pincevent vont ouvrir de nouvelles perspectives à la compréhension des structures dégagées (Orliac, 1975).

En définitive, sur les sites dégagés selon les protocoles mis au point alors à Pincevent, les rapports entre l'organisation réelle des chaînes de débitage (appréhendées par le remontage systématique des productions restées au sol) et celle de l'organisation des surfaces d'activité (interprétées à partir du repérage tridimensionnel des vestiges, y compris les plus fugaces) ouvre la voie à la compréhension technique et sociologique des dynamiques humaines. Si tant est que le chercheur se le fixe comme objectif avant de choisir tel ou tel mode d'investigation et d'enregistrement. En effet, ce sont les objectifs que se fixe le préhistorien qui conditionne la mise en place des moyens, et non le contraire, même si parfois des opportunités peuvent prendre une place décisive.

Les travaux pionniers pour le Paléolithique de Pincevent dès 1965, puis d'Étiolles dès 1971, sont prolongés par d'autres qui élargissent les interprétations en confrontant les approches techniques, stylistiques et sociologiques des productions (Pigeot, 1986 et 1987 ; Taborin, 1987 ; Karlin et Ploux, 1994 ; Bodu, 1996 ; Klaric *et al.*, 2002 ; Olive, 2004) (fig. 27). Bien que de manière différente, d'autres auteurs s'intéressent aussi de près à cette approche émergente, par exemple pour les niveaux épimagdaléniens des Bruyères dans l'Eure (Bosselin, 1981 et 1982).

Les périodes plus récentes bénéficient également de ce renouvellement des approches (Villa *et al.*, 1985, pour les restes osseux de la baume de Fontbrégoua ; Tardieu, 2002, pour un village lacustre). Par ailleurs, l'expérimentation de la formation d'un site prend sa place dans l'étude et l'interprétation des traces mises au jour (Courtin et Villa, 1984).

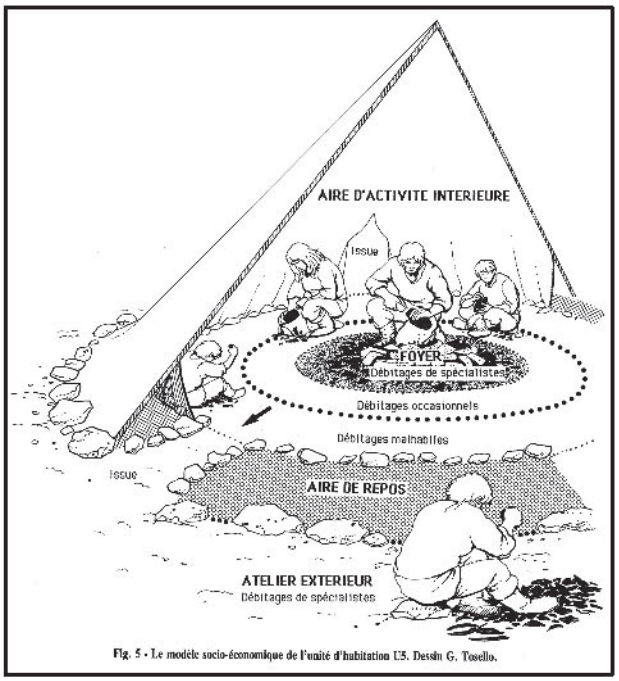


Fig. 27 – Reconstitution de l'organisation sociale et technique des Magdaléniens d'Étiolles autour d'un de leurs foyers couverts (Pigeot, 1987), dessin de Gilles Tosello.
Fig. 27 – *Reconstruction of the social and technical organisation of the Magdalenians at Étiolles around one of their covered hearths (Pigeot, 1987), drawing by Gilles Tosello.*

Des articles, à la fois plus méthodologiques et plus techniques, traitent d'aspects les plus divers, indicateurs du foisonnement des multiples voies explorées. Dendrochronologie pour la compréhension de la dynamique des habitats (Magny et Schifferdecker, 1980 ; Brochier J.-É., 1982b), contraintes des opérations en milieu fluvial (Jasinsky, 1986 ; Mordant, 1989) ou en grotte (Ge et Guilloré, 1993), utilisation de la vidéo comme moyen d'enregistrement (Ricard *et al.*, 1991), exploration des sites par la géophysique (Burnez et Hesse, 1967 ; Tabbagh et Verron, 1983 ; Martinaud et Colmont, 1989), etc. Les préhistoriens font flèche de tout bois. Dans cette perspective, les travaux sont de plus en plus pluridisciplinaires, non seulement dans l'étude finale, mais surtout dès l'approche du terrain et la mise en place des problématiques (Briard *et al.*, 1989).

D'une manière plus générale, et comme bien d'autres thèmes depuis ces dernières décennies, les séances spéciales de la SPF sont l'occasion de communications combinant les méthodes de fouille et d'enregistrement aux analyses en laboratoire en fonction d'objectifs partagés. Cela se vérifie pour la Préhistoire ancienne ou récente (les chasseurs-collecteurs en milieu de montagne, en 2001 ; les habitats mésolithiques du Nord de la France, en 2004) ; monuments mégalithiques et

sépultures collectives : Cergy-Pontoise en 1995 ; enceintes fossoyées du Centre-Ouest : La Roche-sur-Yon en 1998 ; maisons et villages du Sud de la France : Marseille en 2004 (tabl. 2).

Interpréter et représenter les vestiges lithiques

• *La nouvelle approche technologique*

Au cours du siècle, les « typologues » passent d'une hypothèse de filiation évolutionniste – inspirée des principes édictés antérieurement par Gabriel de Mortillet – à une classification par caractérisation d'ensembles d'outillages envisagés globalement par des « listes-types » servant de référence commune à des pans entiers de « technocultures ». Ensuite, élargissant leurs modalités d'approche, « technologues » et en particulier « lithiciens » s'intéressent plus particulièrement aux modes d'acquisition des matières premières, de production et d'utilisation puis d'abandon des vestiges façonnés et de leurs déchets de fabrication. Ils croisent expérimentation et remontages dans une approche globale de la dynamique des chaînes opératoires, prenant en compte les caractéristiques des matières premières. Enfin, ils appréhendent les différences régionales comme les évolutions diachroniques à différentes échelles d'espace et de temps.

Ces spécialistes de l'étude du lithique travaillent alors avec ceux qui analysent les dynamiques spatiales intrasite identifiées en fouille. Leur travail participe directement à la compréhension de la signification sociologique des modalités de production. Plus récemment, les aspects de cognition et de transmission des savoir-faire commencent à être envisagés. Ces chercheurs partagent intimement des démarches souvent élaborées conjointement. D'une manière générale, en quelques décennies, les questions de la typologie lithique ont donc vu ainsi leur champ d'étude se déplacer, s'élargir et se spécialiser, tout autant que les modalités qui permettent de les appréhender.

Au niveau de la SPF, et depuis les trop rares et anciennes contributions sur l'étude systématique des techniques de débitage lithique (Coutier, 1929, 1935 et 1949 ; Barnes *et al.*, 1935 et 1936 ; Barnes, 1939) (fig. 28), on retrouve chacune de ces grandes étapes méthodologiques dans les processus de la recherche. L'approche technologique s'est attachée, dans un premier temps, à la compréhension des processus de fabrication et de certains « passages morphologiques et techniques » des variantes d'outils reconnus comme caractéristiques (Siret, 1925 et 1933 ; Cheynier, 1932, 1934 et 1958 ; Nouel, 1933 ; Verheyleweghen, 1951 ; Allain, 1952 ; Tixier, 1958 ; Delarue et Vignard, 1959 ; Pradel, 1957, 1959, 1962a et 1978b ; Édeine, 1962 ; Lenoir, 1974, 1975 et 1978 ; Onoratini, 1980 ; Zeiler, 1981 ; Minzoni-Deroche, 1983… pour des pointes, grattoirs, becs et burins de tous types…). Il en a été de même pour des processus de débitage, mis en évidence par les remontages, y compris pour des productions très anciennes (Kelley, 1954 ; Lamotte, 1999) (fig. 29). Ensuite, l'étape statistique de l'après-guerre introduit un premier grand changement méthodologique en considérant systématiquement des ensembles composés de la totalité des pièces façonnées. Par ailleurs, et comme avant guerre, l'aspect expérimental de la technologie ne sera que peu présent dans les colonnes du *BSPF*, même si des articles lui sont périodiquement consacrés (Coutier, 1962 ; Bordes, 1970 ; Tixier, 1972 ; Rigaud A., 1972 et 1982 ; Delporte, 1981a… ; Lucas, 1999 ; Costa et Pelegrin, 2004).

Ces nouvelles approches restent cependant longtemps très morphodescriptives, même si elles veulent pondérer l'ensemble des productions en y introduisant des pièces « techniques » (Bordes, 1953b et 1970) pour reconnaître, caractériser et différencier des ensembles industriels ; mais cette dimension technique reste subsidiaire.

À la fin du siècle, prolongeant les classiques transcriptions comparatives réalisées par le biais des listes-types, des séries sont reprises, qualitativement et quantitativement, pour affiner les successions et relations entre industries (Bosselin, 1992 et 1996 ; Bosselin et Djindjian, 1997).

Cependant, dès la fin des années soixante-dix, que se soit à propos des galets aménagés pyrénéens (Collina-Girard, 1978), des « outils d'Orville » au processus bien particulier de mise en forme (Perlès, 1983), de la technique d'obtention des éclats débordants (Beyries et Boëda, 1983) ou des modes de débitage Levallois (Boëda, 1993), nombreux sont ceux qui explorent une nouvelle manière d'appréhender les vestiges lithiques.

De nouvelles voies sont empruntées, cherchant à renouveler les anciennes conclusions de la démarche morphotypologique.

Une même volonté de prendre en compte l'ensemble de la production lithique se développe selon deux volets qui, bien que d'abord souvent perçus comme antagonistes, vont ensuite se révéler très complémentaires : d'une part ceux qui, par l'expérimentation, voulaient retrouver les gestes directs et les processus techniques de nos ancêtres ; d'autre part ceux qui, à travers les remontages des produits du débitage – et par le biais complémentaire d'un enregistrement rigoureux de l'emplacement au sol de chacun de ces produits – cherchaient à déceler des dynamiques spatiales à l'intérieur des habitats (voir ci-dessus). Par la suite, ces études sont complétées puis parfois remplacées par de nouvelles orientations, fonctionnelles et technologiques, au sens actuel du terme. Ces dernières s'appuient alors largement sur la confrontation des résultats de l'expérimentation raisonnée et des remontages des vestiges préhistoriques. Elles prennent donc en considération non plus les vestiges en tant que tels, mais replacés dans une chaîne technique et sociale de production.

Quelle que soit la démarche initiale, ces études techniques et technologiques envisagent l'ensemble des procédés allant du bloc initial à la totalité des produits qui en sont issus. Elles vont rapidement converger. Plus encore, la corrélation des séries entre elles (Le Brun-Ricalens, 1990 ; Delporte, 1991), ainsi que l'approche fonctionnelle (Anderson-Gerfaut *et al.*, 1987) et la reconstitution des chaînes opératoires conduisent à proposer des modes de production originaux dans

lesquels « produits finis » et « déchets de préparation » sont considérés globalement, tous partie prenante d'une chaîne opératoire étudiée dans son processus complet, sans *a priori* de finalité. Cette attitude permet même un renversement des perspectives de compréhension des vestiges, et, comme auparavant avec le cas des microburins – passant du statut de « mèche à perforer » à celui de « déchet de fabrication des pointes et trapèzes » (Vignard, 1934b) – certains proposent par exemple une nouvelle lecture de certains outils classiques (Aubry *et al.*, 1995 ; Le Brun-Ricalens et Brou, 2003 ; Guilbert, 2003). C'est ainsi que les notions de différenciation entre produits finis et rebuts évoluent, se déplacent, voire s'inversent (fig. 30). Toutes ces études diffèrent bien sûr tant par les périodes considérées que par les types d'analyse, mais elles témoignent d'une volonté de repenser radicalement la perception classique des vestiges. Isolées, elles ne seraient peut-être que peu signifiantes ; ensemble, elles forment un faisceau d'approches et témoignent de la diversité des voies explorées et d'un renouvellement général des problématiques. En outre, elles sont enrichies par des questionnements sur la question des matières premières utilisées : répartition zonale, choix des matériaux, stratégies d'acquisition, etc. (Carré, 1963a ; Pradel, 1965a et 1978a ; Pradel et Tourenq, 1972 ; Malissen, 1977 ; Tavoso, 1982 ; Masson, 1982 ; Demars, 1982b et 1983 ; Gaillard, 1983 ; Torti, 1983 ; Mauger, 1984 ; Moncel et Combier, 1990 ; Pasty *et al.*, 1999 ; Detrey, 2003). Il faut souligner que si les développements récents en sont très diversifiés, la question de l'identification des matériaux lithiques est de celles dont les

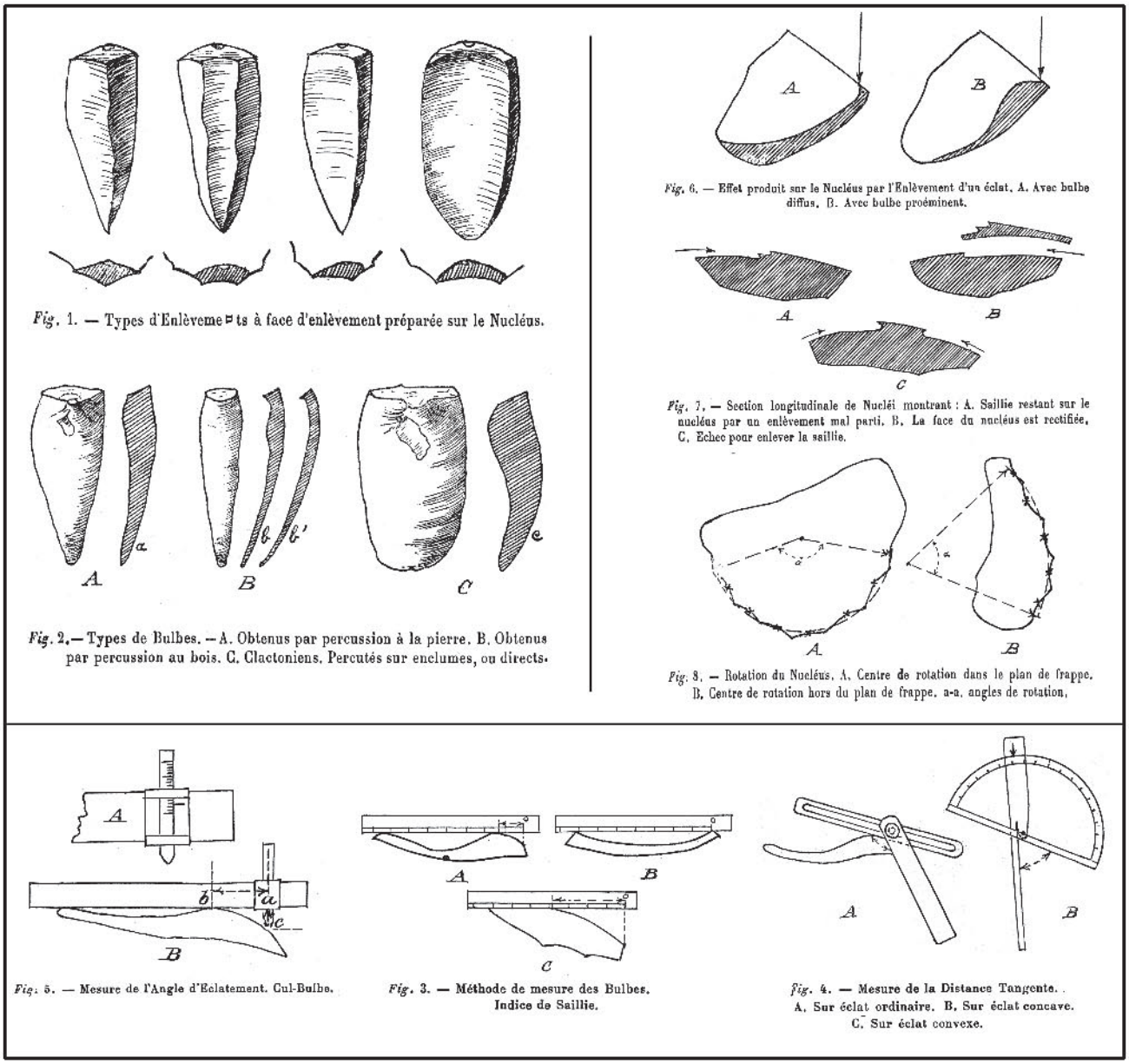


Fig. 28 – Alfred Barnes est un des premiers à présenter dans le *BSPF* ses études sur les caractères techniques du débitage (Barnes et Cheynier, 1935).
Fig. 28 – *Alfred Barnes was one of the first to present in the* BSPF *his research on the technical characteristics of knapping (Barnes & Cheynier 1935).*

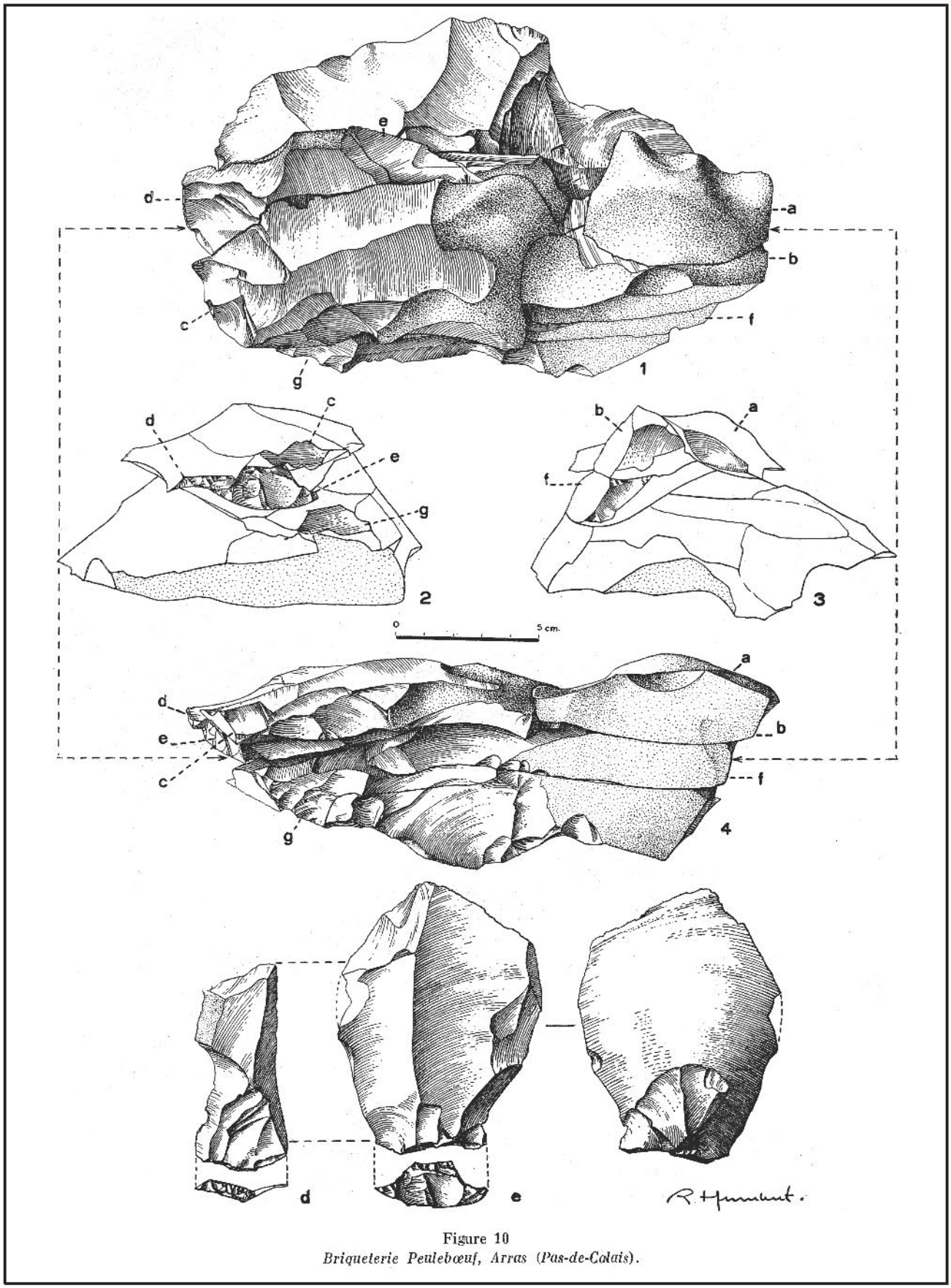


Figure 10
Briqueterie Peulebœuf, Arras (Pas-de-Calais).

Fig. 29 – Le dessin technique réaliste aide ici particulièrement pour la description des remontages de débitages Levallois (Kelley, 1954), dessins Roger Humbert.
Fig. 29 – *Realistic technical drawing is of particular help here in describing the refitting of Levallois flakes (Kelley 1954), drawings Roger Humbert.*

sources remontent à une tradition ancienne des sciences de la terre appliquées à l'archéologie (Baudoin, 1914a ; Desmaisons, 1935a ; Giot, 1944 ; Alimen et Vignard, 1949 ; Cogné et Giot, 1952 ; Valensi, 1955 et 1960…).

L'identification des matériaux entraîne celle des états de surface. Pour le silex, après les premières études techniques menées par Étienne Patte (1927) ou les observations de Denis Peyrony (1938) sur les altérations naturelles des vestiges de la Micoque, les progrès techniques permettent de nouveaux types d'observation. Les études sur les retouches d'utilisation (Kantman, 1971 ; Lenoir, 1971 ; Zeiler, 1981 ; Gysel et Cahen, 1982 ; Beyries et Boëda, 1983) font bon usage de l'analyse tracéologique macro- et microscopique. Cependant, ces approches impliquent des protocoles spécifiques de traitement (Plisson, 1985) ou d'enregistrement (Beyries, 1981 ; Plisson, 1984) des traces portées par les vestiges. Cela conduit en retour à proposer des méthodologies adaptées aux constats issus de ces observations (Anderson-Gerfaut *et al.*, 1987 ; Caspar *et al.*, 2003). Il faut souligner que, même si les études de tracéologie publiées dans le *BSPF* sont souvent l'apanage des chercheurs se consacrant aux périodes du Paléolithique, les périodes plus récentes ne sont pas négligées pour autant (Hamon, 2003). Ces études prennent souvent en compte aussi bien les traces observables sur les pièces façonnées que sur les outils ayant servi à réaliser ce travail. Elles sont donc appelées à confronter les données issues de l'analyse conjointe de plusieurs matériaux. En croisant et confrontant les approches, les préhistoriens prolongent leurs analyses descriptives en termes de restitution des habitats puis des gestuelles, des circulations et des comportements, comme nous l'avons vu plus haut au sujet des méthodes de fouille.

Accessoirement, il est intéressant de constater que la même dynamique de recherche, mais avec des différences dues aux matériaux eux-mêmes, s'observe à propos des matières osseuses. Longtemps après les travaux classiques du Dr Léon Henri-Martin sur les os moustériens de la Quina (1906 à 1910a), les observations de L. Cayeux sur le sciage des os longs (1953 et 1954a) prolongent la tradition d'observation des interventions anthropiques sur ces matériaux, bien que cette fois-ci pour des périodes plus récentes. Bien plus proches de nous, d'autres générations de chercheurs renouvellent ces premiers travaux, par exemple en proposant des méthodes systématiques de description (Patou, 1981). D'autres études détaillent les résultats apportés par l'usage du MEB (D'Errico et Espinet-Moucadel, 1986), ce mode d'observation pouvant également s'appliquer aux objets d'art (Fritz *et al.*, 1993).

Aujourd'hui, et de plus en plus, quel que soit le matériau considéré, mode de production, traces d'utilisation, origine et qualités techniques des matières premières sont autant de données que les chercheurs combinent pour proposer de nouvelles hypothèses sur l'identité et la vie des groupes humains de la Préhistoire.

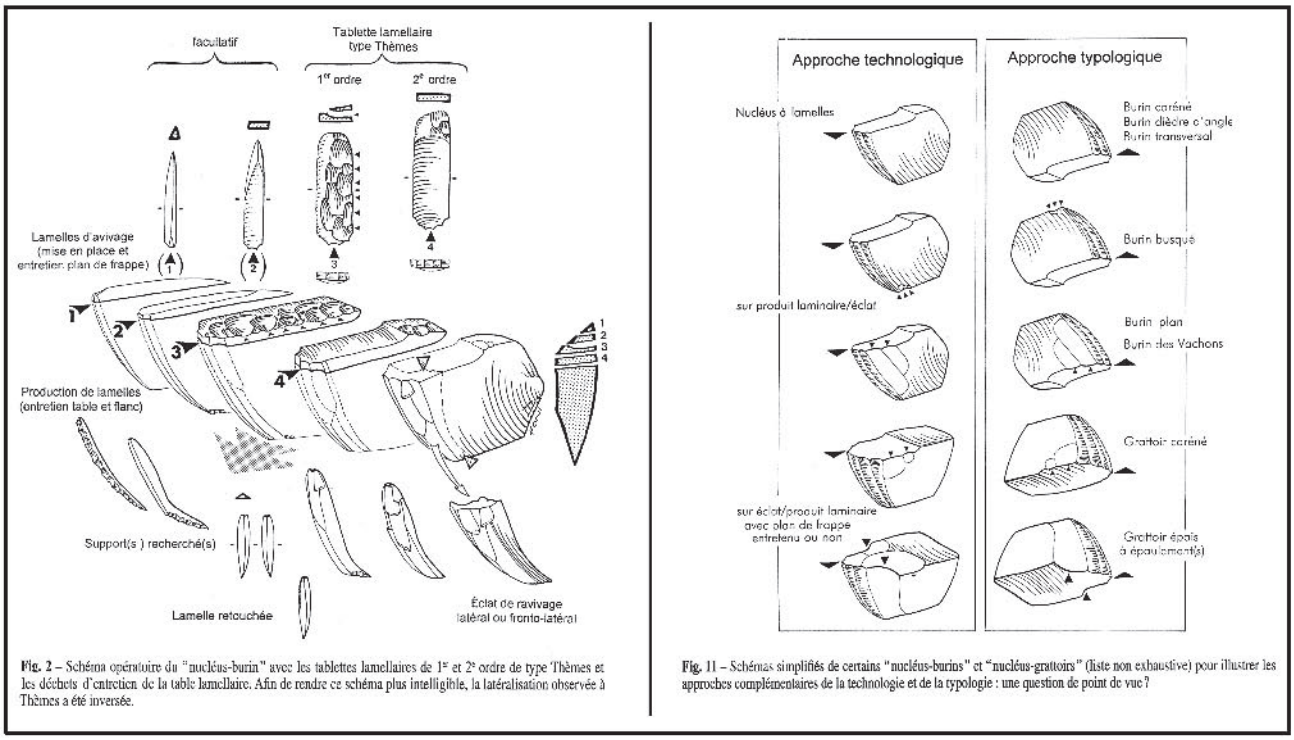


Fig. 2 – Schéma opératoire du "nucléus-burin" avec les tablettes lamellaires de 1re et 2e ordre de type Thèmes et les déchets d'entretien de la table lamellaire. Afin de rendre ce schéma plus intelligible, la latéralisation observée à Thèmes a été inversée.

Fig. 11 – Schémas simplifiés de certains "nucléus-burins" et "nucléus-grattoirs" (liste non exhaustive) pour illustrer les approches complémentaires de la technologie et de la typologie : une question de point de vue ?

Fig. 30 – Le dessin technique schématique sert ici pour la compréhension des modes opératoires ; il vient en appui à une synthèse et peut illustrer de manière frappante la notion de « renversement de perspective » dans la compréhension d'un outillage lithique (Lebrun-Ricalens et Brou, 2003).
Fig. 30 – *Schematic technical drawing serves here to help understand operating methods; it supports a synthesis and can provide a striking illustration of the notion of «reversal of perspective» in understanding lithic tools (Lebrun-Ricalens & Brou 2003).*

• *Des chiffres et des graphes*

Conjointement aux études techniques du lithique, constantes dans les colonnes du *BSPF* durant toute la première moitié du XXe siècle, un autre courant de la recherche se manifeste progressivement et vient enrichir les premières approches, sans pour autant s'y substituer complètement. En effet, comme nous l'avons vu, l'approche typologique traditionnelle du matériel lithique du Paléolithique s'appuie depuis un siècle sur les rapprochements morphologiques tantôt entre vestiges préhistoriques, tantôt avec ceux livrés par les enquêtes ethnologiques. Longtemps, les observations technologiques restent le plus souvent limitées aux procédés de façonnage des produits finis. Après guerre, les mises en œuvre statistiques sur ces derniers se renforcent et sont alors traduites par des représentations graphiques. Cependant, très tôt et quelle que soit la manière dont les préhistoriens analysent les vestiges issus des fouilles, l'attention des chercheurs est attirée sur la rigueur indispensable à apporter dans les transcriptions des données pour un usage statistique (Lesage, 1978). Par là-même, ces nouveaux moyens, d'abord simples outils, contribuent ensemble à modifier les problématiques.

C'est, à la SPF, l'aboutissement d'un long cheminement. Par exemple, pour faire face à la multiplication des types, mais aussi aux dénominations multiples selon les sites ou les chercheurs, Henry Gaillot argumente dès 1936 en faveur d'une « commission permanente de classement ». Sitôt après guerre, Stéphane Lwoff (1944), Michel Gruet (1945), Léon Coutier (1945), James Baudet (1945), Georges Malvesin-Fabre (1948) ou Louis Cayeux (1954b) reprennent, classiquement ou non, chacun à leur manière, les questions de typologie. Mais le « maître » qui s'impose en la matière est François Bordes avec ses « notules » et ses propositions de nouvelles bases de classification (Bordes, 1950a, b, 1953b, d et 1954). Il conteste alors nettement les abus de la notion persistante de « fossile directeur », laquelle continuera cependant longtemps à servir de référence… (Cordier, 1950 ; Lwoff, 1962b ; Coulonges, 1964 ; Cheynier, 1965 ; Sonneville-Bordes, 1971). De 1948 à 1954, François Bordes reprend en effet les séries et les stratigraphies étudiées par Breuil et Peyrony, mais en faisant nettement la part des critères techniques de celle des critères morphologiques (Bordes 1948, 1949, 1952b et 1954) (fig. 31). C'est ainsi qu'en analysant les modes de débitage, et notamment les types de talons, il démontre que le caractère « Levallois » des pièces correspond à un processus de fabrication et non à une civilisation à individualiser en tant que telle. Il établit une première liste-type de vestiges caractéristiques pour les phases anciennes du Paléolithique, proposant une grille commune, propre à quantifier de manière homogène les assemblages de chaque site. Cela permet de les comparer graphiquement par une correspondance terme à terme mettant ainsi visuellement en évidence les différences, ou au contraire les similitudes, entre les séries analysées, ramenées à des pourcentages caractéristiques.

Ces propositions trouvent un écho dans le *BSPF* et quelques articles témoignent alors de différences de vue sur la manière d'utiliser les statistiques et les données mathématiques en général dans l'analyse typologique (Verdier de Pennery, 1952 ; Alimen et Vignal, 1952 ; Bordes, 1953a ; Pradel, 1953 et 1954b). C'est dans cette dynamique que Denise de Sonneville-Bordes et Jean Perrot publient dans le *BSPF*, de 1953 à 1956, leur lexique typologique à l'origine de la fameuse « liste-type » du Paléolithique supérieur (Sonneville-Bordes et Perrot, 1953, 1954, 1955, 1956a et b) (fig. 32). Cette démarche spécifique, adaptation directe des modalités graphiques du diagramme cumulatif mis au point par son époux, permet à Denise de Sonneville-Bordes de comparer à grande échelle les industries mises au jour en Europe et d'en proposer une vaste synthèse (1966). Dans le même temps, Georges Laplace-Jauretche se démarque et propose une méthode de typologie « analytique » sur les industries à lames et lamelles, ouvrant ainsi une autre voie pour la description et la classification (Laplace-Jauretche, 1954, 1956 et 1959). Plus tard, d'autres chercheurs proposent encore des moyens différents d'exprimer les typologies (Grelaud, 1963 ; Arambourou, 1973).

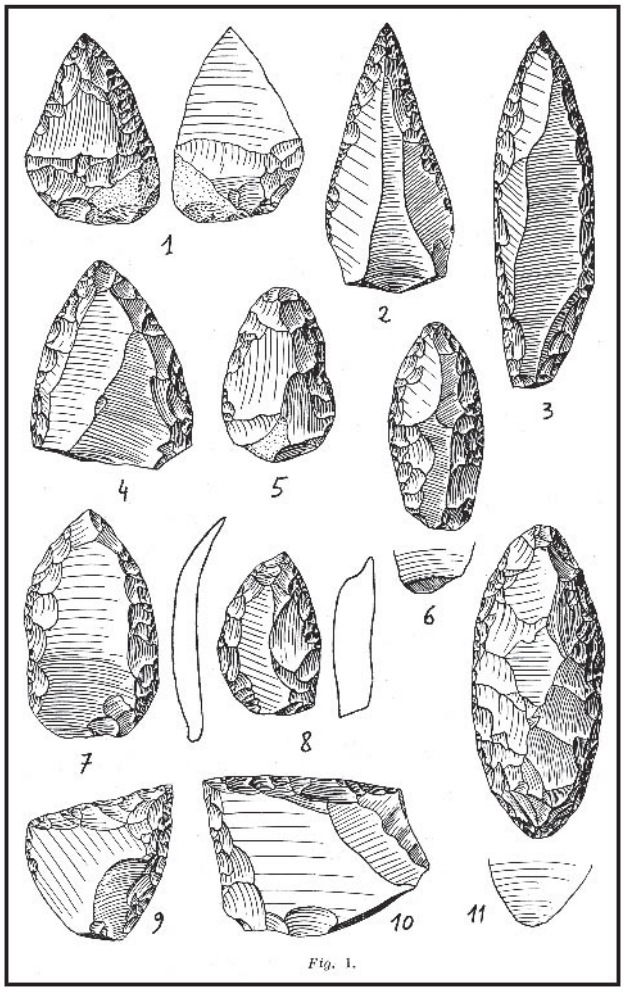


Fig. 31 – Planche morphotypologique illustrant une « notice typologique » de François Bordes (Bordes, 1954).
Fig. 31 – *Morpho-typological plate illustrating one of François Bordes' «typological data sheets» (Bordes 1954).*

Quoi qu'il en soit de ce foisonnement, en France, ce sont les listes-types des Bordes qui s'imposent rapidement aux préhistoriens. Cette approche fait école et des extensions sont proposées et mises en œuvre pour l'Épipaléolithique et le Mésolithique, par Max Escalon de Fonton et Henri de Lumley pour le Sud-Est (Escalon et Lumley, 1955, 1956 et 1957) ou par le Dr Jean-Georges Rozoy pour le Nord et le Bassin parisien (Rozoy, 1967a, b et 1968a ; GEEM, 1969, 1972 et 1975). Dans le *BSPF*, plus une série de lithique n'est présentée sans son diagramme cumulatif… C'est dans ce contexte que, de 1967 à 1973, Jean-Georges Rozoy – tenant de la liste-type de Sonneville-Bordes – et Jacques Hinout (1972, 1973 et 1974) – partisan des approches analytiques de Laplace – vont longuement échanger leurs manières de voir. Des discussions s'engagent sur les significations à donner aux résultats de ce type d'études (Cheynier, 1957 ; Pradel, 1954b et 1965b ; Delporte, 1963 et 1972 ; Lwoff, 1963, 1970 et 1974 ; Dewez, 1974), y compris en les replaçant dans une approche de type historique (Movius, 1966). Pour autant, et selon Denise de Sonneville-Bordes, cette modalité d'étude n'est pas toujours bien employée. C'est pourquoi elle se voit obligée, en 1976, de publier des recommandations sur le « bon usage » de la liste-type (Sonneville-Bordes, 1976). Au final, cette liste-type, très largement utilisée, est mise à l'épreuve des faits avec succès et se voit même proposer l'intégration de nouveaux types de vestiges (Rodrigue, 1989).

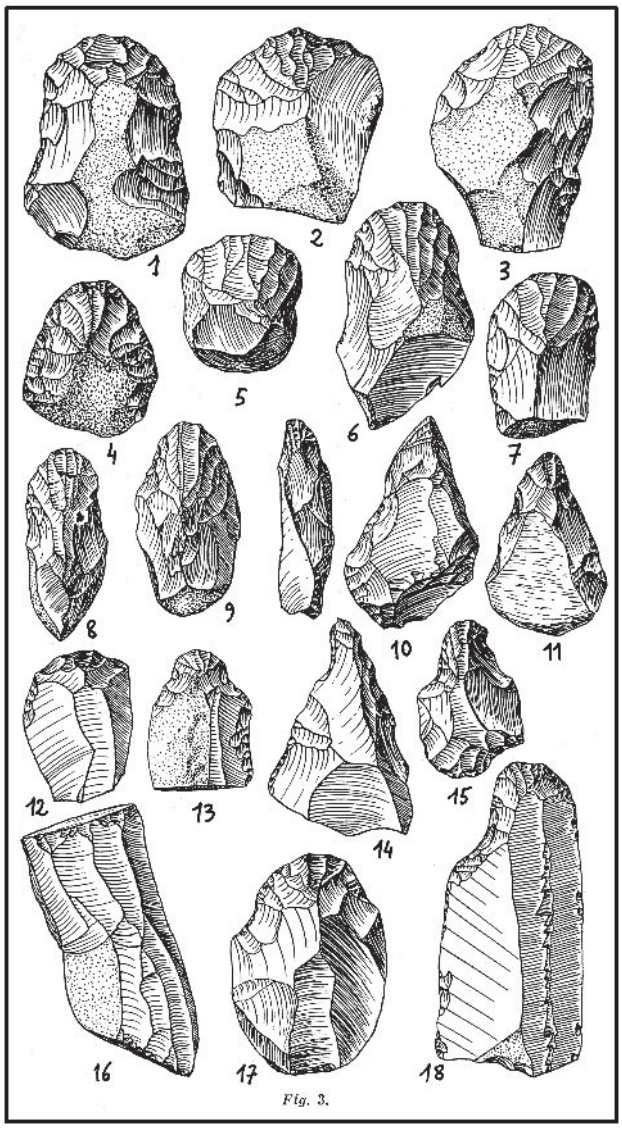


Fig. 32 – Une des planches illustrant la série d'articles sur les industries du Paléolithique supérieur. Ici, les grattoirs carénés, à museau et les rabots, correspondants aux numéros 11 à 16 de la liste type (Sonneville-Bordes et Perrot, 1954).
Fig. 32 – *One of the plates illustrating the series of articles on Upper Palaeolithic industries. Here, carinated and nosed endscrapers, and planes, corresponding to numbers 11 to 16 of the type list (Sonneville-Bordes & Perrot 1954).*

Cependant, à la fin des années soixante-dix, les approches du type « analyse des données et des correspondances », avec des chercheurs comme François Djindjian (1977a, b et 1980 avec Vigneron) et bien d'autres (Boutin, 1976 ; Boutin et Chollet, 1977 et 1979 ; Monnier et Étienne, 1978 ; Decormeille et Hinout, 1982) vont peu à peu supplanter les traitements statistiques et graphiques classiques. Tableaux et nuages de points remplacent alors souvent les graphiques cumulatifs pour justifier ou exprimer les comparaisons. Quels que soient les démarches employées et les objectifs poursuivis par les préhistoriens, le fait est que les méthodes de traitement des données rendues matériellement envisageables par l'essor de l'informatique prennent de plus en plus d'importance (Gaucher, 1983b). À titre d'exemple, rappelons qu'en décembre 1986, quinze ans après la communication d'alerte d'André Jeannet (1970) qui attirait l'attention sur l'importance de la rigueur à avoir dans la classification des données en technique documentaire automatisée (y compris pour les déjà anciennes « fiches perforées »), une séance spéciale est consacrée à ce sujet (tabl. 2). Les avancées sont spectaculaires, tant pour les démarches que pour les résultats. Il apparaît alors nettement que le traitement électronique puis la micro-informatique sont à même de modifier profondément les comportements de recherche, au-delà même de la gestion et de la conservation des données.

Des sciences « annexes » aux sciences « associées » : environnement et ^{14}C

Hormis les quelques contributions de Paul Patte (1907 et 1911 sur le Chien) et d'Edmond Hue (1906 à 1921 sur chevaux, chiens, loups et hyènes) (fig. 33), très peu d'études de faune figurent dans le *BSPF* durant la première moitié du siècle. Pourtant certains commencent à débattre de l'intérêt de considérer l'ensemble des restes osseux, animaux et humains (Régnault, 1936). Grâce à l'émergence de spécialistes de la faune, encore souvent considérée comme marqueur climatique, une nette sensibilisation se manifeste dès les nouvelles générations de l'après-guerre (Guillien, 1950 et 1959 ; Viret, 1955 ; Bouchud, 1953 ; Cheynier et Bouchud, 1952 ; Louis Cayeux, 1953 et 1954a ; Malvesin-Fabre et Prat, 1957 ; Prat, 1958 ; Damade, 1959). Et c'est ainsi que, sans que ce thème soit pour autant majeur dans le *Bulletin*, une mention

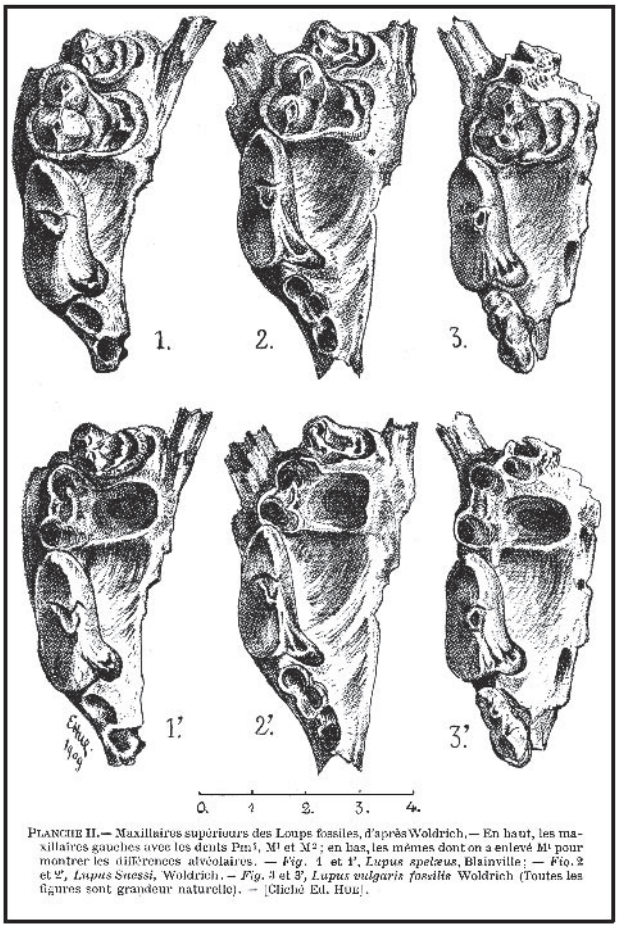


PLANCHE II.— Maxillaires supérieurs des Loups fossiles, d'après Woldrich. — En haut, les maxillaires gauches avec les dents Pm^4, M^1 et M^2 ; en bas, les mêmes dont on a enlevé M^1 pour montrer les différences alvéolaires. — *Fig.* 1 et 1', *Lupus spelæus*, Blainville ; — Fig. 2 et 2', *Lupus Suessi*, Woldrich. – *Fig.* 3 et 3', *Lupus vulgaris fossilis* Woldrich (Toutes les figures sont grandeur naturelle). – [Cliché Ed. HUE].

Fig. 33 – Représentation réaliste de fragments de mâchoire de loup illustrant un des premiers articles sur la faune (Hue, 1909).
Fig. 33 – *Realistic representation of fragments of a wolf's jawbone illustrating one of the first articles on fauna (Hue 1909).*

particulière est à réserver à Thérèse Josien (future Thérèse Poulain-Josien). Bien que recrutée au CNRS comme chercheur dans l'équipe d'A. Leroi-Gourhan pour déterminer la faune d'Arcy-sur-Cure, ses analyses sont rapidement réalisées pour des sites d'époque récente (Néolithique et Protohistoire) et ont généralement trait aux questions d'élevage et de domestication. Ses travaux sont le plus souvent publiés sous forme d'« annexes », comme l'étaient alors les données issues d'analyses spécialisées, et c'est ainsi qu'elle signe 35 contributions de 1955 à 1983 ! En ce sens, cette spécialiste de la faune est bien caractéristique de la place prise, dans les années cinquante – soixante-dix par ce que l'on appelle alors justement les « sciences annexes ».

Ensuite, une nouvelle génération de naturalistes et d'archéologues actualise les pratiques sur la base de l'apport méthodologique général – identification, position, conservation différentielle – présenté dès 1953 par André Leroi-Gourhan au congrès préhistorique de France à Strasbourg. La plupart des auteurs s'attache à décrire la faune des sites publiés (Françoise Delpech, 1975, pour un dolmen ; Pierre Ducos, 1975, pour un niveau en grotte ; Thérèse Poulain pour une fosse Michelsberg fouillé par André Thévenin, 1977). D'autres traitent d'un aspect particulier (François Prat et C. Suire, 1971, pour les Cerfs du Würm ; Jean Courtin, 1975, pour la pêche en mer ; Guy Célerier et Françoise Delpech, 1978, à propos de la découverte d'un chien probable dans l'Azilien ; Marc Cheylan, 1978, sur la question des tortues quaternaires ; Paul Huard, 1977, et Michel Prost, 1981, ou Nicole Limondin en 1987 pour de la malacofaune). Certains esquissent des synthèses soit à propos d'un type de reste (bovidés pour Françoise Delpech, 1973), soit à propos de la faune en général (Bernard Caillat, 1979 ; Eugène Bonifay, 1979), etc. De son côté, François Poplin, lui aussi élève d'André Leroi-Gourhan et à son tour formateur de bien des archéozoologues, réserve au *Bulletin* quelques communications sur des restes hors du commun (Poplin, 1975, 1981 et 1983).

Si tous ces spécialistes font ensemble progresser rapidement les connaissances tant au niveau taxonomique que sur les protocoles de reconstitution des faunes à partir des restes osseux, ce n'est que très progressivement que leurs études sont intégrées aux raisonnements archéologiques et ne sont donc plus considérées comme de simples « annexes ». À la fin du vingtième siècle, les restes osseux sont désormais plus systématiquement analysés dans leurs rapports (proportion des types d'os par espèce, proportion des espèces entre elles, estimation des NMI, etc.). Les stigmates relevés témoignent de leur éventuelle consommation ou exploitation. De plus, l'analyse des phénomènes de constitution des dépôts et de conservation dans les sols permet de pondérer les données brutes et d'aborder différemment les questions d'acquisition et de représentation des faunes mises au jour.

Le changement que l'on peut constater dans l'approche des restes fauniques est donc de même ampleur que ce qui a été vu à propos de l'industrie lithique. Le rapprochement des chercheurs, sur le terrain voire en laboratoire, aide à celui des méthodes et à l'élaboration progressive de questionnements communs.

Dans le *BSPF*, la faune est traitée par une plus grande diversité d'auteurs et de spécialistes. Certains abordent les aspects méthodologiques et naturalistes à différentes échelles comme Jean-Denis Vigne en Corse (Vigne *et al.*, 1981a et b) et Jean-Christophe Auffray et ses collègues en Europe (1991). D'autres établissent des études sur des séries issues de sites paléontologiques comme Jean-François Tournepiche (1982) en Charente, ou archéologiques comme Catherine Girard et Francine David (1982) pour le Paléolithique moyen de Mauran et Marylène Patou (1984) au Mas d'Azil. La plupart des travaux restent cependant surtout consacrés aux périodes les plus récentes : David Geddès (1981) sur les débuts de l'élevage dans la vallée de l'Aude et Rose-Marie Arbogast (1995) pour la faune VSG de celle de l'Aisne, ou encore Alain Beeching et Bernard Moulin (1983) pour l'interprétation de la part animale à donner aux matériaux sédimentaires de la Baume de Ronze. Plus récemment, Séverine Braguier (1999a et b) traite de la faune de sites du Centre-Ouest et Laure Fontana (1999) envisage la mobilité des Magdaléniens à travers la reconstitution de leurs stratégies de subsistance. Marie-Roger Séronie-Vivien (1994) analyse les

restes de Lapin, particulièrement abondants dans un gisement azilien du Lot.

Ces approches, de plus en plus diversifiées et spécialisées, ouvrent le champ à des comparaisons et des synthèses incluant des dimensions non strictement naturalistes. L'affinement des analyses concerne aussi bien le contexte stratigraphique, les aspects taphonomiques que les précisions taxonomiques. Elles permettent de mieux appréhender les rapports entre l'homme, le milieu et les faunes, petites et grandes, sauvages et domestiques.

D'une manière générale, les sciences de la vie et de la terre sont de plus en plus présentes dans les problématiques développées. Dans le dernier quart du siècle, les études spécialisées quittent leur position de « sciences annexes » dans laquelle elles étaient reléguées pour participer directement aux stratégies de fouille et d'étude. Prélèvements micromorphologiques, analyses chimiques et sédimentologiques font progressivement intervenir les spécialistes sur le terrain comme en laboratoire, que ce soit pour donner des éléments à la compréhension du site (Masset et Van Vliet, 1974 ; Beeching et Moulin, 1981 et 1983 ; Brochier J.-L., 1983 ; Courty, 1983 ; Wattez, 1988) ou pour permettre des approches globales de l'environnement (Brochier J.-É., 1982a ; Marguerie et Walter, 1986 ; Gébhardt et Marguerie, 1994). Des études spécifiques abordent des aspects révélés par le laboratoire, comme par exemple les acides aminés (Boulinier, 1981 et 1982).

À partir des années quatre-vingt-dix, les chercheurs qui poursuivent dans ces directions adoptent une prise en compte globale des données pour en tirer des enseignements sur les modes de vie et le comportement des hommes de la Préhistoire : pour la découpe et la distribution des rennes de Pincevent (Enloë et David, 1989), les blessures de chasse (Cordier, 1990), le charognage à Biache-Saint-Vaast (Auguste, 1995b) (fig. 34), les niveaux profonds en grotte et la question des modes de dépôt (Moncel, 1996) ou encore sur l'extraction de la moelle (Chase, 2004).

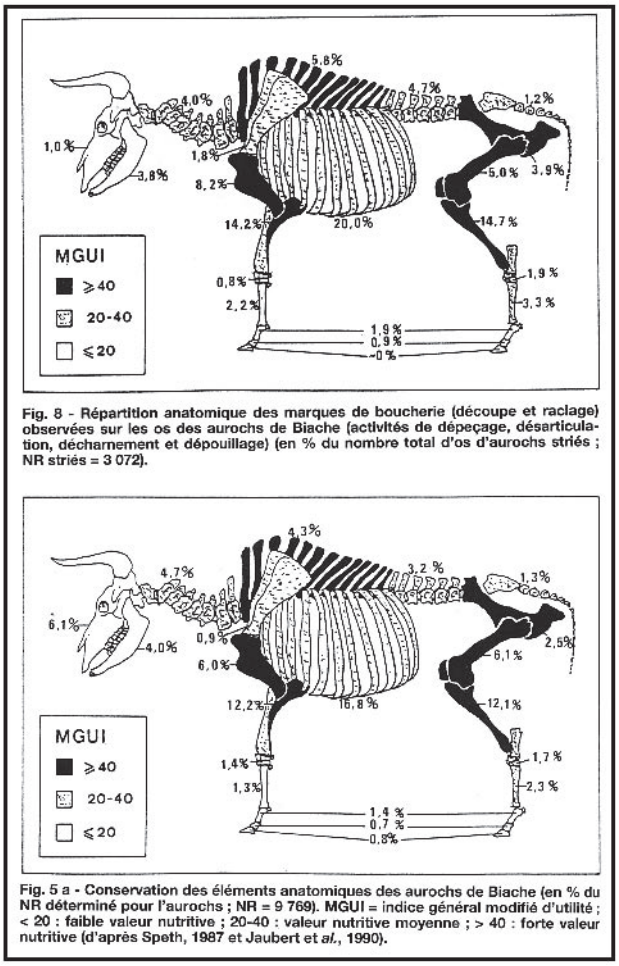


Fig. 8 - Répartition anatomique des marques de boucherie (découpe et raclage) observées sur les os des aurochs de Biache (activités de dépeçage, désarticulation, décharnement et dépouillage) (en % du nombre total d'os d'aurochs striés ; NR striés = 3 072).

Fig. 5 a - Conservation des éléments anatomiques des aurochs de Biache (en % du NR déterminé pour l'aurochs ; NR = 9 769). MGUI = indice général modifié d'utilité ; < 20 : faible valeur nutritive ; 20-40 : valeur nutritive moyenne ; > 40 : forte valeur nutritive (d'après Speth, 1987 et Jaubert et *al.*, 1990).

Fig. 34 – Représentation schématique indiquant de manière synthétique, dans un cas les pourcentages et les emplacements de marques de boucherie, dans l'autre, les taux de conservation des ossements sur les aurochs de Biache (Auguste, 1995).
Fig. 34 – *Schematic representation indicating, synthetically, on the one hand percentages and locations of butchering marks and, on the other, bone conservation rates for the aurochs at Biache (Auguste 1995).*

Comme pour la faune, le *Bulletin* ne publie pour ainsi dire rien dans le domaine botanique dans la première moitié du siècle. Seules quelques contributions marquent l'intérêt pour ce type de données. C'est tout juste si, la première année de la SPF, Émile Rivière signale quelques données sur la flore quaternaire des cavernes (Rivière, 1904b), Franki Moulin relève des restes dans le Moustérien du Bau de l'Aubésier (Moulin, 1904) et F. Gidon tire des conclusions paysagères à partir des témoignages de végétation résiduelle sur les tumulus de la plaine de Caen (Gidon, 1916). Entre les deux guerres, Henri Desmaisons communique sur le blé et les céréales néolithiques (1934 et 1935b) et Georges et Camille Dubois sur les pollens des tourbes du Calvados (1938). Mais, bien que ces données soient moins anecdotiques, ce ne sont encore que des signalements isolés et sans suite. Après la seconde guerre mondiale, les expériences se multiplient et les archéologues s'emparent plus souvent des possibilités offertes par ces « sciences annexes ». C'est surtout Arlette Leroi-Gourhan qui, suite aux travaux réalisés dans le cadre de l'école de fouilles d'Arcy-sur-Cure, initie les analyses polliniques en grotte. Conjointement aux articles détaillés publiés dans les revues de spécialistes, elle propose à la SPF une série de contributions traitant de botanique en général : études climatiques en Afrique du Nord (1957) ou chronologiques, incluant l'interstade de Lascaux (1967). Elle signale les correspondances et complémentarités archéologiques entre démarches et matériaux pris en compte : ^{14}C (1956, 1977, 1983a et b), planchers stalagmitiques (1960), coprolithes (1966), etc. Sa contribution relative aux pratiques funéraires et culturelles des hommes de Shanidar est un événement et reste dans les mémoires (1968 et 2000). Elle réfute d'ailleurs l'adjectif d'« annexe » pour les études naturalistes et revendique plutôt l'appellation d'« auxiliaire » (1971). Elle forme de nombreux chercheurs qui, tantôt seuls, tantôt en collaboration avec elle, alimentent le *BSPF* : Isabelle Roux (1964 et 1967), Michel Girard (1968, 1975, 1982 et 1990), Josette Renault-Miskovski (1969), Anaïs Boyer-Klein (1980), Dominique Marguerie (1986) ou Chantal

Leroyer (1983). Plusieurs deviennent des professionnels reconnus internationalement. D'autres palynologues publient bien sûr également dans le *BSPF*, comme Marie-Madeleine Paquereau (1970 et 1979) pour les séries du Flageolet II, Hocine Fellag (1998) pour l'abri Pataud, en Dordogne ou encore Marie-Françoise Diot (2002) pour des dolmens. Plus largement, Olivier Puertas s'appuie sur les résultats palynologiques pour appréhender la présence humaine dans la plaine de Montpellier. Toujours dans le domaine végétal, les charbons (Momot, 1955) et les macrorestes (Momot, 1957) sont aussi pris en compte dès les années cinquante et soixante, avec des débats sur la conservation des graines en silo (Maréchal, 1962 ; Gaudron, 1962 et 1963 ; Gascó, 1983). Concernant les macrorestes, les années quatre-vingt voient des essais de radiographie (Marinval, 1983), des propositions d'analyses croisées entre anthracologie et ethnologie (Bazile-Robert, 1984) ou encore, dernièrement, la reconstitution du paysage néolithique dans le Nord de la France (Heim et Hazeur, 2002). Certains restes sont signalés comme remontant au Mésolithique (Bouby et Surmely, 2004). Sur la base des analyses paléobotaniques, les uns et les autres évaluent l'impact anthropique sur l'environnement.

Au-delà des études particulières, faunes et flores replacées dans les contextes stratigraphiques permettent de proposer des synthèses climatiques et de compléter les connaissances issues des analyses géologiques. Après celles de Jousset de Bellesme (1917), de Fernand Lacorre pour le Périgord (1938), de Jacques Blanchard (1941 à 1944) ou de Franck Bourdier (1943 et 1958b), de Max Escalon de Fonton (1954a et 1971, et avec Henri de Lumley, 1955 à 1957), ou la contribution méthodologique d'Annette Laming-Emperaire (1969), des synthèses régionales plus larges sont proposées, par exemple sur le Quaternaire récent du Sud-Est (Élouard *et al.*, 1974 ; Courtin et Erroux, 1974). D'autres études montrent l'apport complémentaire des différentes approches naturalistes pour la reconstitution dynamique des climats et des milieux (Brochier, 1982a ; Trément, 1989 ; Guilaine, 1989 ; Burnez, 1990 ; Fellag, 1998 ; Antoine *et al.*, 2003 ; Castel, 2003). S'inscrivant explicitement dans cette démarche pluridisciplinaire, et sous le titre « du terrain au laboratoire, pour un meilleur dialogue en archéologie », le *BSPF* publie dans son fascicule 10-12 de 1989 une vingtaine de contributions méthodologiques formant le compte rendu du colloque organisé avec le GMPCA à l'occasion du congrès préhistorique de France à Paris (Mohen et Évin, 1989 ; Vigne *et al.*, 1989). Rappelons que le GMPCA est le « groupe des méthodes physiques et chimiques de l'archéologie », puis, à partir de 1987, « groupe des méthodes pluridisciplinaires contribuant à l'archéologie » ; ce changement d'appellation permettant de conserver les mêmes initiales est révélateur des évolutions d'approche dans une continuité scientifique.

En définitive, l'étude de la faune sert maintenant essentiellement à appréhender les relations de l'homme et de son milieu. La dimension culturelle a pris le pas sur le rôle premier d'indicateur chronologique. Ce glissement a d'autant plus été rendu possible que, dans le même temps, les datations isotopiques ont fait leur apparition.

En effet, si, comme toile de fond à la succession des industries, la chronologie a été longtemps établie dans ses grandes lignes à partir des stratigraphies et de leurs restes fauniques, à l'aube de la deuxième moitié du vingtième siècle, la mise en place des nouveaux outils que constituent les approches palynologique puis radio-isotopique reconditionne les manières de voir. Les longues discussions sur chronologies longues et courtes – parfois étayées par la simple conviction des chercheurs – et sur la durée de la mise en place des stratigraphies qui alimentent jusqu'alors les débats sont progressivement et radicalement refondées. Des premières datations ^{14}C aux récentes synthèses, le champ des questions s'est profondément modifié et singulièrement déplacé. D'abord isolées dans les années cinquante, les dates radiocarbone obtenues sont, une génération de chercheurs plus tard, progressivement regroupées pour aboutir à des séries avec corrections dendrochronologiques. Celles-ci introduisent une distinction entre le rythme des siècles ^{14}C et des siècles calendaires. Ces séries de références peuvent alors être utilisées de manière critique, en prenant en compte des « plateaux » repérés dans les datations ^{14}C. La SPF s'est fait l'écho des progrès en la matière, et des premières analyses aux séries calibrées actuelles, les résultats ont été non seulement systématiquement présentés, mais aussi critiqués d'un point de vue méthodologique. Cela a pu se faire au fur et à mesure de l'utilisation des résultats tout autant que par les progrès dans la chaîne des protocoles d'analyse, des prélèvements aux comptages eux-mêmes.

Dans le même temps, à partir de la fin des années quatre-vingt, mais sur d'autres bases méthodologiques et à une échelle cette fois-ci planétaire, les approches climatiques bénéficient des progrès des analyses de carottes glaciaires et de la quantification des isotopes stables de l'oxygène (rapport ^{18}O et ^{16}O). Cela conduit à la détermination de stades isotopiques, souvent mis en correspondance avec d'autres méthodes (paléomagnétisme, U/Th, etc.) pour les périodes les plus anciennes du Paléolithique. Cette association permet de faire correspondre datation et cadre climatique général.

Dans le *Bulletin*, les premières mentions – succinctes – de ce procédé « révolutionnaire » qu'est le ^{14}C remontent aux origines mêmes de la méthode (xxx, 1949b ; Prat, 1951) et, très rapidement, les premiers résultats sont commentés (Breuil, 1954e ; Leroi-Gourhan Arl., 1956 ; Édeine, 1960). Cet attrait pour les procédés radio-isotopiques (Gaudron, 1958b) se concrétise d'ailleurs par un vœu appelant à la création d'un laboratoire spécialisé en France (xxx, 1958d). Des applications sont réalisées sur des sites majeurs comme Lascaux (Breuil, 1954e ; Glory, 1964b). Cependant les sceptiques sont nombreux et il faudra attendre la mise en place du laboratoire de Gif et le début d'une systématisation des analyses pour que les résultats soient relativisés et prennent réellement de la consistance (Delibrias et Giot, 1970 ; Delibrias et Évin, 1972). Ils parviennent alors enfin à convaincre de l'intérêt de la méthode, au-delà de l'anecdote ou de la simple confirmation d'hypothèses. Bien que qualifiées d'« absolues »,

les dates obtenues ne sont pas valables sans conditions spécifiques, et c'est pourquoi Georgette Delibrias, Jacques Évin et Yolande Thommeret précisent les limites méthodologiques et les notions de calibration (1982b). Cette période pionnière fut rude et les réticences au procédé nombreuses. Il était bien souvent difficile aux préhistoriens d'admettre la fiabilité des résultats, parfois contradictoires avec leurs premières analyses. Entre vieux principes, idées établies et procédés nouveaux (et donc pas encore toujours affinés), l'équilibre ne se fait que très progressivement (Édeine, 1972). Un pas décisif est franchi notamment lorsque des corrélations sont établies avec les naturalistes (Laville, 1975 ; Leroi-Gourhan Arl., 1977, 1983a et b) : en effet, pour nuancer et préciser les approches du contexte environnemental et mettre à profit les exigences interdisciplinaires, les spécialistes prônent par exemple l'apport complémentaire de l'anthracologie et du ^{14}C pour une meilleure détermination de la végétation (Vernet *et al.*, 1979 ; Thiébault et Vernet, 1987). C'est dans ce contexte que de premières données ^{14}C sur un point particulier sont parfois publiées en commun par les archéologues et les spécialistes des isotopes. Dans les Pyrénées, elles permettent soit de distinguer deux sous-ensembles chronotypologiques du Magdalénien (Clot *et al.*, 1979), soit de dater des faunes « naturelles » (Clot et Évin, 1983). En Méditerranée occidentale, elles incitent à proposer un nouveau modèle de contemporanéité entre des cultures du Néolithique ancien (Guilaine *et al.*, 1981). Les données radiocarbone permettent ainsi d'ouvrir le champ à des perspectives nouvelles. De même, aux limites des questions de méthodes de fouille et directement liées à la mise en place des problématiques sur l'interprétation des données, diverses contributions traitent alors des relations entre ^{14}C et stratigraphie (Plussulien : Delibrias et Le Roux, 1975), ou, dans un registre différent, ^{14}C et thermoluminescence (la Lède du Gurp : Guibert *et al.*, 1996).

Simultanément, grâce aux professionnels du radiocarbone, le *Bulletin* donne l'inventaire de l'ensemble des dates ^{14}C publiées et réalisées sur le territoire, tous laboratoires confondus. Commencé par Jacques Évin et Georgette Delibrias, ce travail de référence sera poursuivi avec Yolande Thommeret, pour fournir les courbes de correction à partir de 1982 (Delibrias *et al.*, 1974 à 1987). Durant toute ces décennies, au fil des progrès méthodologiques, par exemple avec la datation par accélérateur (Duplessy et Arnold, 1986) et surtout par la corrélation avec les résultats de la dendrochronologie, des corrections sont en effet proposées et les méthodes respectives discutées (Élouard *et al.*, 1974 ; Évin, 1977 ; Magny et Schifferdecker, 1980 ; Delibrias *et al.*, 1982b ; Orcel, 1987 ; Valladas, 1989 ; Lambert et Lavier, 1990 ; Évin et Fontugne, 1993). Les auteurs présentant des niveaux anciens indiquent conjointement les différents cadres de référence (Raynal *et al.*, 1994 ; Moncel *et al.*, 2002 ; Antoine *et al.*, 2003 ; Lhomme *et al.*, 2004).

Ces dernières années, des analyses critiques et méthodologiques paraissent, de la part des archéologues eux-mêmes (Gascó, 1995 et 2001 ; Lichardus, 1999). Des synthèses régionales prenant en compte d'importantes séries de dates permettent de nouvelles approches des dynamiques de la néolithisation, que ce soit pour le Nord (Dubouloz, 2003) ou pour le Sud de la France (Manen et Sabatier, 2003).

Au-delà des dates elles-mêmes, et dans une perspective chronoclimatique généraliste pour les lecteurs du *BSPF*, Arlette Leroi-Gourhan (de 60000 à 15000 BP) et Michel Magny (de 13000 à 6000 BP) reprennent en 1997 l'ensemble des données stratigraphiques, botaniques et radiocarbone. Ils proposent chacun des études sur des périodes et échelles différentes, mais aussi avec des approches méthodologiques elles-mêmes assez différentes, propre à leurs spécialités (palynologie et dendrologie).

L'art pariétal

Les débuts de la SPF sont particulièrement peu féconds sur le thème de l'art pariétal paléolithique, et cela malgré l'inscription de ce thème dans le programme initial des séances de 1904 (Raymond, 1905 ; Jacquot, 1912). C'est à peine si Émile Rivière (1909), particulièrement attaché au sujet en tant que découvreur de la grotte de la Mouthe en 1895 et premier président de la SPF, présente ce qu'il appelle la « réelle chronologie des découvertes de grottes peintes et gravées ». Mais, très explicitement, il s'agit là plus de se positionner vis-à-vis de René Capitan et des préhistoriens du Sud-Ouest – avec lesquels la direction de la SPF était alors en conflit (voir 1re partie) – que de traiter ce thème d'un point de vue scientifique… Entre les deux guerres, dans les années vingt, René de Saint-Périer compare éléphants actuels et représentations pariétales de mammouths (Saint-Périer, 1920), l'abbé Amédée Lemozi (1920 et 1922) annonce une série de découvertes de grottes ornées dans le Lot, tandis que Félix Régnault (1924 à 1931) traite longuement de la morphologie des représentations féminines dans l'art paléolithique, pariétal ou mobilier. C'est la grande époque du débat sur la stéatopygie et la stéatomérie, mêlant critères descriptifs – « raciaux », symptômes de la fécondité ou de pathologies – aux canons de la représentation esthétique (Bégouën, 1929 ; Roche, 1937). Les auteurs spéculent également sur la question des mains mutilées (Roche, 1938) ou du totémisme (Baudoin, 1931), sans que les débats débouchent sur des propositions dépassant les avis individuels.

C'est dans ce contexte que la découverte de la grotte de Lascaux marque le siècle. Avec l'ampleur de ses parois peintes et gravées, cette grotte arrive à point nommé pour donner une tout autre dimension aux études sur l'art pariétal. Elle n'est cependant qu'à peine mentionnée (Breuil, 1941) car, en cette période de guerre et d'occupation, les conditions politiques et économiques n'étaient pas réunies pour une étude à la hauteur de son potentiel (voir aussi Breuil, 1950, 1954b et e). Au même moment, Léon Péricard et Stéphane Lwoff présentent longuement l'impressionnante découverte de plaquettes gravées de la grotte de la Marche (Péricard et Lwoff, 1940 ; Lwoff, 1941 à 1943) (fig. 35), s'attirant à cette occasion les remarques de l'abbé

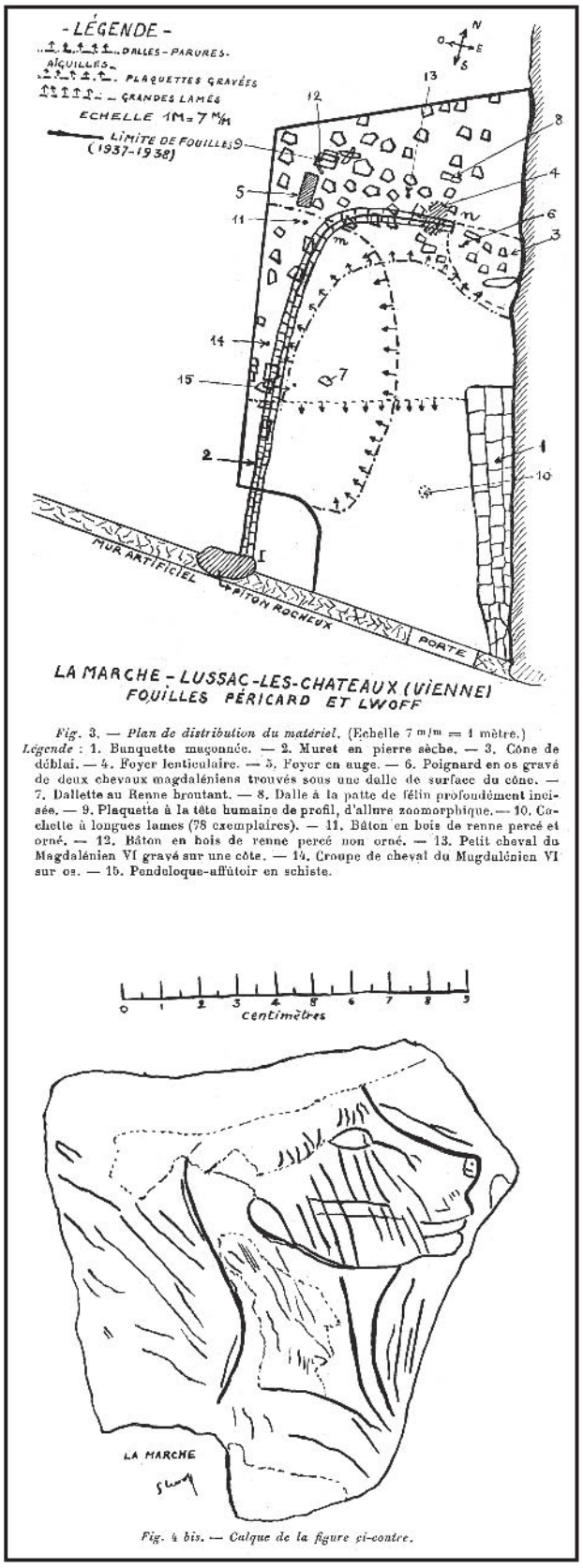


Fig. 3. — Plan de distribution du matériel. (Echelle 7 m/m = 1 mètre.)
Légende : 1. Bunquette maçonnée. — 2. Muret en pierre sèche. — 3. Cône de déblai. — 4. Foyer lenticulaire. — 5. Foyer en auge. — 6. Poignard en os gravé de deux chevaux magdaléniens trouvés sous une dalle de surface du cône. — 7. Dallette au Renne broutant. — 8. Dalle à la patte de félin profondément incisée. — 9. Plaquette à la tête humaine de profil, d'allure zoomorphique. — 10. Cachette à longues lames (78 exemplaires). — 11. Bâton en bois de renne percé et orné. — 12. Bâton en bois de renne percé non orné. — 13. Petit cheval du Magdalénien VI gravé sur une côte. — 14. Croupe de cheval du Magdalénien VI sur os. — 15. Pendeloque-affûtoir en schiste.

Fig. 4 bis. — Calque de la figure ci-contre.

Fig. 35 – La Marche, à Lussac-les-Châteaux. Plan du gisement montrant l'emplacement du matériel et une des figures humaines relevées par Stéphane Lwoff (Péricard et Lwoff, 1940).
Fig. 35 – *La Marche, Lussac-les-Châteaux. Plan of the site showing the location of finds and one of the human figures recorded by Stéphane Lwoff (Péricard & Lwoff 1940).*

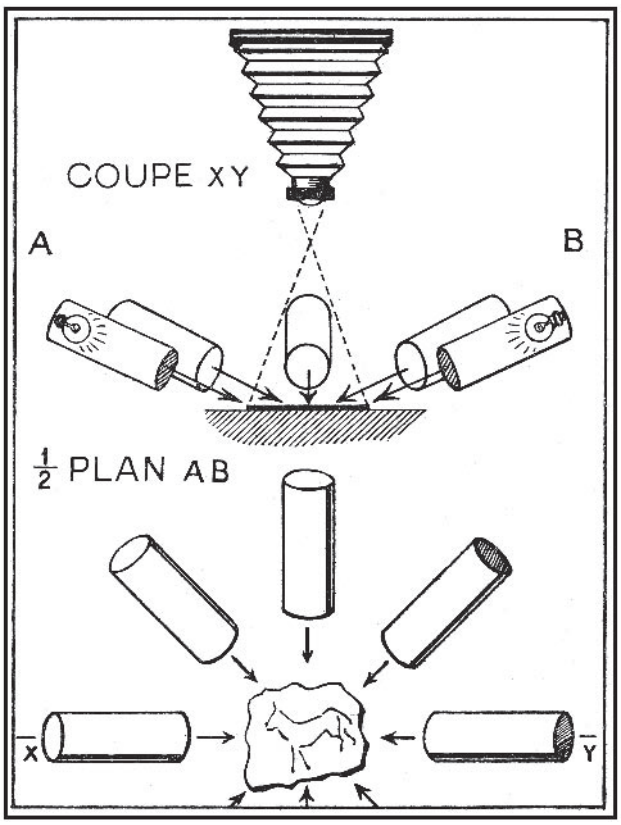


Fig. 36 – Les découvertes autant que les conditions de la vie associative pendant la guerre font que chacun propose ses « trucs et astuces » pour étudier. Ici, un dispositif pour photographier les gravures en éclairage rasant (Gaudron, 1942).
Fig. 36 – *Discoveries as much as the conditions of associative life during the war meant that everyone proposed «tricks of the trade» and gadgets to help in research. Here, equipment for photographing engravings in raking light (Gaudron 1942).*

Breuil (1942) et du comte Bégouën, les deux sommités de l'époque en la matière (Bégouën, 1943). Le débat est vif et la SPF intervient pour prendre ses distances (Gaudron, 1942 ; xxx, 1942a) (fig. 36). Stéphane Lwoff (1957, 1961 et 1962a) poursuivra après guerre ses travaux sur le sujet, ainsi que Bernard Bottet (1962). Ce n'est que bien plus tard que Léon Pales (Delporte, 1977b), puis Jean Airvaux, avec Louis Pradel ou André Chollet (Airvaux *et al.*, 1984 et 1985) reprendront des éléments de cet ensemble qui aura fait couler beaucoup d'encre.

Après guerre, l'abbé André Glory, seul ou en collaboration, rend compte entre 1946 et 1968 de ses nombreux travaux dans le Sud-Est (Gard, Ardèche, Drôme…) et en Sud-Ouest (Lot et Dordogne), voire au Portugal. Georges Malvesin-Fabre et P. David proposent une nouvelle lecture de l'*Agnus Dei* de Pairnon-Pair (1950) et H. Seuntjens commente l'homme du puits de Lascaux (1955). De manière plus anecdotique, Denis Peyrony effleure le sujet (1949 et 1950). Gérard Bailloud (1947) présente les découvertes de la grotte du Cheval à Arcy-sur-Cure, qui est alors la grotte ornée la plus septentrionale de France. D'autres chercheurs, comme le chanoine Amédée Lemozi (1955, 1957 et 1961), pour le Lot, ou Bernard Bottet (1955)

pour les Alpes, se consacrent plutôt à une région particulière.

Le corpus s'étoffant, les auteurs vont commencer à s'exprimer plus largement. Par exemple, Jean Charet (1947, 1948 et 1950) entretient la SPF sur la magie de la chasse, P. David et François Bordes évoquent l'usage, chez les Moustériens, de la peinture corporelle (1952a), Guy Gaudron aborde le thème du cervidé comme symbole de la renaissance (1953a). De leurs côtés, l'abbé Breuil (1954c) et le comte Bégouën (1952 et 1953) traitent de l'art préhistorique en général, tandis que Franck Bourdier discute des interprétations (1955, 1960 et 1963 ; Escalon, 1963) n'hésitant pas à enraciner les traditions folkloriques contemporaines dans les motifs symboliques de la Préhistoire. L'abbé Breuil présente l'historique des découvertes et les preuves de l'authenticité des peintures et gravures de la « grotte aux cents mammouths » de Rouffignac (Breuil, 1959), qui vient d'être révélée au grand public dans une ambiance très médiatisée soulevant parfois le doute sur l'authenticité des figurations. Ces types d'intervention, tantôt reflet d'une intense activité de terrain, tantôt d'ordre plus spéculatif, ne s'appuient encore que rarement sur des études systématiques et approfondies.

C'est pourquoi en 1958 le *BSPF* crée l'événement avec la publication des trois articles successifs qu'André Leroi-Gourhan (fig. 37) consacre à la lecture et à l'interprétation des signes puis à la répartition des grands animaux dans les grottes. Au lieu d'interprétations faites sur de simples hypothèses, généralement inspirées de comparaisons trop directes avec des œuvres produites dans d'autres contextes, André Leroi-Gourhan (1958a, b et c) étaye son argumentation par une approche descriptive systématique. Il ne veut raisonner qu'à partir des seuls faits observables dans ces grottes ornées. Il bâtit ses hypothèses sur les relations que les œuvres entretiennent entre elles et avec la topographie de leur contexte souterrain. Bien que très novateurs, ces articles audacieux ne suscitent que peu de réactions – à part quelques réflexions de la part de Franck Bourdier (1958a ; Escalon, 1963). Emmanuel Anati n'y fait qu'à peine allusion dans ses travaux consacrés, il est vrai, à un plus large champ chronologique (Anati, 1959 et 1960). Cela n'empêche pas A. Leroi-Gourhan de poursuivre dans cette voie en développant les questions de méthode (Leroi-Gourhan, 1966). La même année, Annette Laming-Emperaire, qui vient de publier une thèse sur le sujet (1962), rend compte de la sortie de la *Préhistoire de l'art occidental* (Laming-Emperaire, 1966), ouvrage magistral et de référence édité chez Mazenod. L'année suivante, André Leroi-Gourhan propose une interprétation novatrice de la signification des mains de Gargas, dont la figuration est rapprochée des signes de mains en usage chez certaines populations de chasseurs connues par l'ethnologie (Leroi-Gourhan, 1967 ; Barrière, 1977 ; Delporte, 1977). Après cette période, André Leroi-Gourhan va réserver ses contributions à l'enseignement qu'il donne au Collège de France à partir de 1969.

Dans les années soixante, il n'est pour autant pas le seul à s'exprimer sur l'art paléolithique dans le *BSPF*. Simultanément, Georges Charrière interprète les

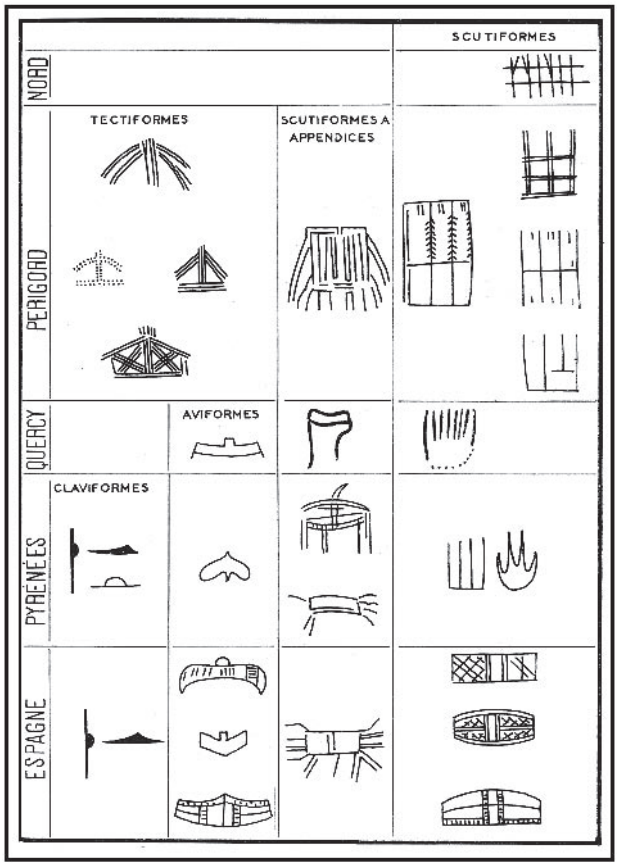


Fig. 37 – En 1958, André Leroi-Gourhan publie trois articles qui vont profondément refonder la question de l'interprétation de l'art pariétal paléolithique. Ici, quelques exemples de « signes », sélectionnés selon leur morphologie et répartis selon leur zone géographique de figuration.

Fig. 37 – *In 1958, André Leroi-Gourhan published three articles which laid completely new foundations regarding the interpretation of Palaeolithic parietal art. Here, some examples of «signs», chosen according to their morphology and distributed by the geographical areas in which they are found.*

figurations paléolithiques en liaison avec les comportements animaux (1966 et 1967) et Orvar Nybelen reprend la description et l'interprétation de la Licorne de Lascaux (1965). Michel Lorblanchet, qui soutient une thèse sur l'art avec A. Leroi-Gourhan, s'inscrit alors de plus en plus comme une référence des études pariétales. Il travaille d'abord dans le Lot où il prend la suite de l'abbé Lemozi (Lorblanchet, 1966 à 1973), apportant ensuite des analyses plus générales tirées de visites sur les sites australiens (1978 et 1980, et 1979 avec Jones).

Nombre de contributions sont dispersées sur les décennies soixante à quatre-vingt-dix, notamment à la suite de découvertes ou de nouveaux relevés : Henri Carré à Gorge d'Enfer (1975), l'abbé Graindorge et Yves Martin à Gouy (Michel Lorblanchet, 1973b), Robert Bégouën avec Jean Clottes et d'autres collaborateurs en Ariège (1977 à 1984), Claude Barrière à Rouffignac (1980), Marie-Roger Séronie-Vivien (1974 et 1986) et J.-D. Larribau au Pays basque (1980 à 1983), Jean-Claude Liger à Arcy (1990), Philippe Hameau pour l'art post-glaciaire du Sud-Est (Hameau,

1992 et 1995 ; Chopin et Hameau, 1996), Jean Combier à la grotte de la Tête de Lion en Ardèche (1979), Jean Clottes ou M. Dams et L. Dams sur les bisons de Mayrière supérieure à Bruniquel (Dams et Dams, 1981 ; Clottes *et al.*, 1981), Alain Roussot, Robin Frost et Paulette Daubisse à Font-de-Gaume (1984), etc. Parfois aussi, ce sont des thématiques qui sont exposées : Jean-Jacques Cleyet-Merle sur les figurations de poissons en général (1987), Jean-Pierre Duhard pour les représentations humaines (1992, 1995 et 1996 ; Welté, 1993), Michel Rousseau pour celles d'hommes blessés (1996), Patrick Paillet (1996) et Michèle Crémadès (1997) sur le rapport entre environnement animal et bestiaire figuré, voire des réflexions d'ordre plus général (Vialou, 1983 ; Paillet, 1998).

Il faut souligner ici que les liens particuliers qu'entretiennent certains préhistoriens avec la SPF font que le *Bulletin* bénéficie de leurs contributions. Ainsi, après André Leroi-Gourhan, mais cette fois-ci pour l'art mobilier, Henri Delporte, à la suite de la découverte de la Vénus de Tursac, mène une enquête à travers toute l'Europe (Delporte, 1962b et 1965 ; Bottet, 1960), ce qui va le conduire à s'en faire une spécialité (1977 et 1993). Et c'est ainsi que dans la dernière décennie, c'est lui qui fera la majorité des comptes rendus de lecture sur l'art paléolithique, pariétal ou mobilier.

Souvent à la suite des travaux d'André Leroi-Gourhan, d'autres auteurs apportent leur contribution, comme Brigitte et Gilles Delluc (1976 à 1997) qui explorent et approfondissent par leurs relevés la connaissance des grottes de Dordogne et Gironde, ou Henri Delporte (1979, 1981b et 1990) plus largement d'un point de vue méthodologique. En appliquant les principes de l'analyse sémiologique, Georges Sauvet et André Wlodarczyck proposent une autre manière de comprendre l'articulation des thèmes et des motifs dans l'espace souterrain. Leur apport est fondamental (Sauvet et Wlodarczyk, 1977, 1978 et 1979) (fig. 38). Diverses contributions paraissent, sur des aspects complémentaires comme les couleurs et colorants (Couraud, 1978 et 1983 ; Roussot, 1999) et les styles à l'Épipaléolithique (Guy, 1997). Le traitement informatique des données (Welté et Lambert, 1986 ; Djindjian et Pinçon, 1986), voire des modes de relevés techniques particuliers (Martin, 1974 ; Archambeau, 1982) trouvent aussi leur place dans le *Bulletin*. D'autres approches encore se font jour, que ce soit d'un point de vue de composition chimique et de mise en œuvre des peintures (Clottes et Walter, 1990 ; Menu *et al.*, 1993) ou encore de datation : ainsi à Fontanet (Clottes et Simonnet, 1974) ou Niaux et Gargas (Clottes *et al*., 1992d).

Mais celui qui aura, depuis le dernier quart du siècle passé, le plus contribué au rayonnement du *Bulletin*

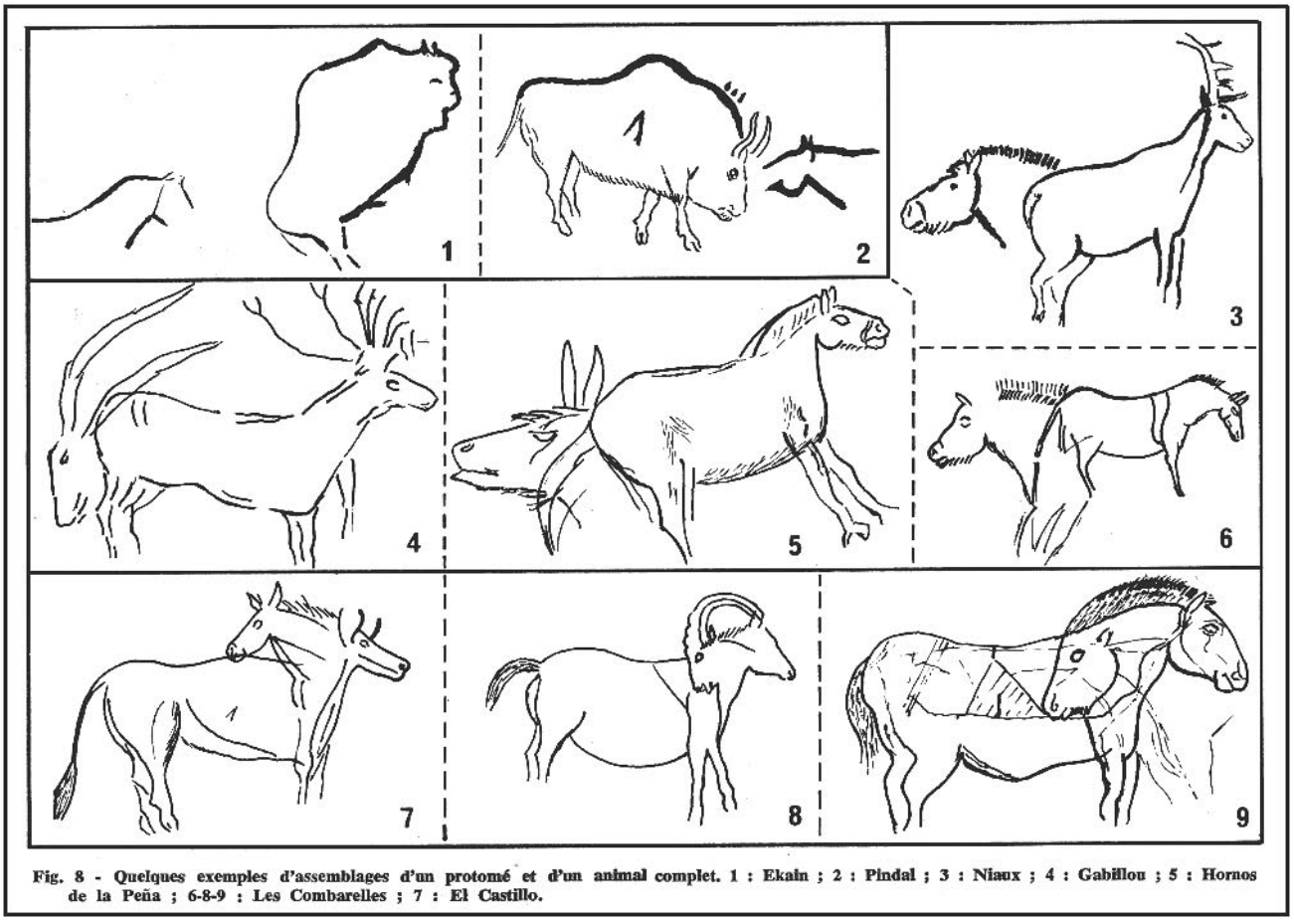


Fig. 8 - Quelques exemples d'assemblages d'un protomé et d'un animal complet. 1 : Ekain ; 2 : Pindal ; 3 : Niaux ; 4 : Gabillou ; 5 : Hornos de la Peña ; 6-8-9 : Les Combarelles ; 7 : El Castillo.

Fig. 38 – G. et S. Sauvet proposent une lecture sémiologique des figurations pariétales (Sauvet et Sauvet, 1979).
Fig. 38 – *G. and S. Sauvet propose a semiological interpretation of parietal representations (Sauvet & Sauvet 1979).*

dans le domaine de l'art paléolithique, malgré les interprétations très personnelles qu'il peut parfois avancer (Delporte, 1996), reste bien Jean Clottes. Directeur des Antiquités de la vaste région Midi-Pyrénées en 1970, d'abord préhistorien spécialiste des Causses et des mégalithes (Pajot et Clottes, 1975), il publie en collaboration le réseau Clastres découvert en prolongement de la célèbre grotte de Niaux (Clottes et Simonnet, 1972). Son intérêt pour l'art paléolithique s'affirme alors de plus en plus : il se positionne peu à peu comme le spécialiste du ministère de la Culture en matière d'art paléolithique, intervient souvent… et en fait largement profiter le *BSPF* (Clottes, 1974 à 1981). Cependant, pour retrouver d'importantes études sur l'art pariétal dans le *BSPF*, il faut attendre les années des nouvelles grandes découvertes. C'est ainsi que l'année 1992 est, pour la SPF, marquée d'une pierre blanche avec le fascicule spécial de 1992 – dont plus de 1 000 exemplaires supplémentaires sont vendus cette année là – consacré à la grotte Cosquer (Clottes *et al.*, 1992a et b), grotte dont les datations ^{14}C, publiées peu après (Vialou, 1992 ; Clottes *et al.*, 1992c), confirment l'authenticité.

Pour la dernière période, les articles les plus remarquables sont encore ceux qui décrivent et illustrent abondamment les découvertes les plus spectaculaires : c'est le cas de la grotte de Cussac (Aujoulat *et al.*, 2002) ou, dernièrement, celui de la grotte Chauvet qui a bénéficié d'une journée thématique particulièrement dense en 2004 (tabl. 2). Cette journée fournira la matière d'un fascicule entier en 2005 et, devant la demande, sera édité également dans la série des *Travaux* !

CONCLUSION

Au terme de cet essai, il s'avère que nous n'avons à proprement parler ni bilan ni synthèse d'un siècle d'histoire associative et scientifique de la SPF. Il ne peut s'agir au mieux que d'un survol approximatif. En effet, comme nous l'avons dit en introduction, le cadre d'un article permet tout juste de dresser un canevas traçant des pistes, ouvrant des perspectives, suscitant des thèmes de recherche pour approfondir telle ou telle dimension. Nous avons surtout voulu, ici, montrer à la fois les grandes tendances qui émergent au cours du siècle, ainsi que les liens étroits entre le contexte associatif et la production scientifique. Une véritable « histoire de la SPF », forcément plus complexe que cet aperçu, ne peut s'établir que sur la base d'études minutieuses, diversifiées dans leurs approches et leurs thèmes. Celles-ci doivent alors prendre en compte aussi bien les contributions dites « essentielles », car formant les jalons explicites servant de référence aux travaux actuels, que la multitude des notices et développements des sujets moins courus. Loin d'être un simple « bruit de fond » dont il faudrait pouvoir s'abstraire, ces contributions considérées parfois comme « mineures » (voire « parasites »), forment la matière du contexte sur lequel se développent les voies de la recherche. D'autres études devront donc prendre chacune la mesure de l'évolution séculaire à partir d'un éclairage précis : période chronologique, thème de recherche ou approche méthodologique particulière (collecte des données, modalités de restitution, critères de représentativité, etc.). Par ailleurs, la sociologie des acteurs de la vie associative ou scientifique mériterait d'être détaillée, de même que les politiques éditoriales et financières… Ces thèmes devront alors prendre en considération la totalité de leurs occurrences dans le *BSPF* et dans les autres productions éditoriales de la SPF, y compris ses congrès et dans ses archives. En outre, bien sûr, il est nécessaire de mesurer leur prise en compte hors de la SPF, que ce soit par les mêmes auteurs ou par d'autres, dans les mêmes perspectives ou, au contraire, en s'en éloignant. Ces études particulières pourront ainsi non seulement être plus et mieux argumentées et former ainsi des facettes de l'histoire complexe de la SPF, mais constituer des liens avec d'autres travaux sur d'autres supports ou vecteurs de la recherche en Préhistoire. Vaste programme !

Quoi qu'il en soit, au terme de ces deux itinéraires – associatif et scientifique – dans les colonnes du *Bulletin*, nous voyons que la SPF est, depuis un siècle maintenant, une Société savante qui a profondément évolué. Cela s'est fait parfois au rythme des évolutions scientifiques de la discipline, parfois selon sa propre dynamique, étroitement tributaire de l'investissement de ses membres. Aujourd'hui, à l'aube du XXIe siècle, l'exigence de niveau scientifique pour les publications et pour l'activité associative doit permettre d'aborder les nouvelles perspectives qui s'ouvrent. Dans le fil des années antérieures, il est maintenant possible d'évoquer ici quelques pistes pour l'avenir.

Deux critères sont pertinents pour juger de l'impact social et scientifique de la Société préhistorique française, telle qu'elle se projette elle-même depuis l'origine et telle qu'elle agit sur le développement de la recherche. Tout d'abord l'activité associative et la production éditoriale qui sont à même de créer les conditions de la reconnaissance scientifique nationale comme internationale. Ensuite la représentativité de l'ensemble de la communauté scientifique des préhistoriens. Cela concerne particulièrement la SPF comme « société savante indépendante », car l'archéologie en général, et la préhistoire en particulier, peuvent maintenant être en passe de devenir un domaine présent au quotidien pour la population, que ce soit d'un point de vue culturel et de développement des connaissances ou économique, d'aménagement du territoire. Si les évolutions des pratiques comme des réglementations imposent heureusement une forte exigence de rigueur scientifique, cela doit s'accompagner d'une nette extension de la popularisation des acquis et des démarches de recherche, pour que celles-ci élargissent significativement le cercle de leur influence. Il s'agit bien, une fois de plus, de « séculariser » l'archéologie pour que l'avenir de la recherche en archéologie préhistorique ne soit pas ressenti comme indispensable par les seuls préhistoriens !

En préhistoire, cela signifie notamment le développement des modalités de recherche dans un contexte de progression d'une archéologie préventive systématique et l'ouverture, en termes de publication, à un

public d'archéologues, voire au-delà, et pas uniquement de spécialistes de telle période ou telle approche. À ce titre, il faut souligner que la Société préhistorique française regroupe toutes les catégories de professionnels (CNRS, université, Culture et INRAP, territoriaux, musées…) mais aussi de ce qui reste d'amateurs, responsables de chantier ou simplement passionnés de Préhistoire. Cette caractéristique, unique en son genre, est une force à préserver activement.

Nul doute que la Société préhistorique française, avec sa structure associative, ses réunions périodiques, ses congrès et ses publications, dont le *Bulletin*, puisse être au premier rang de la représentation active de tous ces acteurs. Augmenter l'impact des activités associatives en s'ouvrant vers l'extérieur et redevenir une tribune de promotion pour la Préhistoire, peuvent être des moyens de dynamiser la SPF tout autant que d'élargir le cercle de ceux qui peuvent se sentir concernés par nos disciplines : place de l'archéologie préventive programmée – scientifique et patrimoniale – dans l'aménagement du territoire, introduction de la Préhistoire dans les enseignements secondaires et supérieurs, culture générale et extension des champs de la connaissance par la recherche, etc. Autant de domaines d'intervention pour lesquels la SPF doit pouvoir être lieu de réflexion et force de proposition.

Si la SPF a un rôle spécifique à jouer, il est à reformuler en permanence, au rythme des évolutions des contextes et des problématiques. Son indépendance vis-à-vis des institutions officielles de recherche, d'enseignement ou de gouvernement, lui donne la souplesse indispensable pour cela. Cependant, cette indépendance ne peut être maintenue sans le soutien de toute la communauté scientifique. Et c'est bien ce que la SPF revendique en pleine conscience depuis ses origines, en 1904. Aujourd'hui comme hier, il lui appartient d'être à la hauteur de ses ambitions.

C'est pourquoi l'activité scientifique, sans laquelle la SPF ne saurait valablement exister, est fondamentale. Les découvertes multiples, de plus en plus nombreuses du fait de l'augmentation des chercheurs professionnels (très forte à l'échelle du siècle), de la systématisation des observations (avec le développement récent de l'archéologie préventive), ou de la multiplicité des approches (grâce aux nouveaux outils, mais aussi par la conjonction des spécialités de plus en plus pointues qui se voient mises à profit dans une confrontation interdisciplinaire), sont là pour enrichir nos connaissances et nos possibilités de synthèses dont les modèles sont à leur tour à mettre à l'épreuve des faits.

Enfin, il faut rappeler que l'archéologie est une discipline cumulative. C'est pourquoi, si la recherche ne saurait se faire sans l'apport de nouvelles données, elle ne saurait non plus élaborer de nouvelles propositions sans l'intégration raisonnée des anciennes. En effet, ce sont elles qui sont à la base de nos systèmes de pensée et une reprise critique systématique s'impose donc. C'est le seul moyen d'en actualiser la valeur et de l'intégrer aux futures propositions. Pour cela, il est indispensable d'accéder pleinement et complètement aux sources documentaires, vestiges et archives de terrain, analyses de laboratoire.

En archéologie, et encore plus en préhistoire, il est de coutume de comparer les strates sédimentaires comme autant de pages constituant les « archives du sol », à déchiffrer comme les historiens le font pour leurs propres documents. À l'instar des ouvrages, des phrases, des mots et des lettres, les sites, les strates, les structures et les vestiges sont étudiés en soi et dans leurs imbrications. Au terme de ce survol, et à tout bien considérer, l'image peut légitimement être prolongée : les textes des articles (et ici ceux du *BSPF*) sont à leur tour à étudier historiquement par les préhistoriens comme s'il s'agissait de vestiges, organisés chronologiquement en fonction des dates de publication, par thème ou par auteur, en soi ou pour les données fournies et les méthodes qu'ils utilisent.

Les études diachroniques – au fil des volumes – ou synchroniques – en liaison avec les articles et ouvrages publiés ailleurs et au même moment – sont à croiser entre elles. Il en est de même pour les études internes – les propositions d'un seul auteur ou celles issues d'un seul site – ou celles replacées en contexte – par rapport aux autres auteurs ou sites. Il devient alors possible de suivre et de reconstituer la formation de la connaissance tant par rapport aux données nouvelles mises au jour que par rapport aux liens entre les recherches en Préhistoire et les évolutions du contexte historique et social.

Chacun sait que l'état des connaissances en Préhistoire dépend autant de la production des préhistoriques que de celle des préhistoriens qui retrouvent et interprètent à leur façon ces témoignages rescapés et progressivement exhumés, quand ils ne disparaissent pas irrémédiablement. C'est bien pourquoi il est finalement indispensable de prendre en compte l'ensemble des écrits des préhistoriens comme autant de faits permettant de comprendre pourquoi nous interprétons de telle ou telle manière les nouveaux vestiges et les nouvelles traces des plus anciennes civilisations.

La connaissance critique et constructive viendra de la confrontation de toutes ces productions, les articles publiés par la SPF depuis un siècle pouvant ainsi, par leur continuité et leur diversité, leurs permanences ou leurs fugacités, servir de schéma directeur, voire de référentiel, aux études en cours et à venir. ■

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE HORS *BSPF*

Sélection de quelques titres récents permettant d'aborder l'histoire du développement des recherches préhistoriques françaises ou de la SPF au XXe siècle :

COLLECTIF (1992) – La Préhistoire en France, musées, écoles de fouille, associations… du XIXe siècle à nos jours, *in* A. Duval dir., *Actes du 114e congrès national des Sociétés savantes, Paris, 3-9 avril 1989*, CTHS, Paris.

COYE N. (1997) – *La Préhistoire en parole et en acte, méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1830-1950)*, coll. Histoire des Sciences humaines, L'Harmattan, Paris, 338 p.

GROENEN M. (1994) – *Pour une histoire de la Préhistoire*, coll. L'homme des origines, Jérôme Millon, Grenoble, 603 p.

SOULIER P. (2001) – Deux décennies de Société préhistorique française pour préparer son entrée dans le vingt et unième siècle, *Tables et index du Bulletin de la Société préhistorique française (1984-2000)*, Société préhistorique française, p. 6-39.

SOULIER P. (2007) – Henri Breuil et la SPF : de l'opprobre à l'ovation, *Les Nouvelles de l'archéologie*, n° 106, 4e trimestre 2006, p. 17-20.

VALLIN L. (1994) – Les sources de la Préhistoire régionale : la Société préhistorique française, *Cahiers de Préhistoire du Nord*, n° 16, p. 65-76.

Ainsi que les trois éditions des *Tables et Index du BSPF* :

SOULIER P. (1978) – *Tables et index de la Société préhistorique française*, coll. Documentation, 3 volumes (index bibliographique : 538 p. ; index géographique : 245 p. ; index thématique : 255 p.), CNRS-CDSH, Paris.

SOULIER P. (1987) – *Tables et index du Bulletin de la Société préhistorique française (1974-1983)*, CNRS, DIST, CDSH, Paris, 261 p.

SOULIER P., GUY H., GAULTIER M. (2001) – *Tables et index de la Société préhistorique française (1984-2000)*, Société préhistorique française, Paris.

Un travail comme celui-ci ne pouvait se faire sans les conseils de relecteurs attentifs que je me fais un plaisir de remercier ici : Emmanuelle Boulestin, Jacques Évin, Gilles Gaucher, Jean Leclerc et Boris Valentin m'ont aidé tant sur la forme que sur le fond, me soulignant, au fil des mois et des étapes de la rédaction, des manques ou des imprécisions. Cependant, si le résultat final leur doit beaucoup, il ne saurait évidemment leur être tenu rigueur des trop nombreuses imperfections restantes. La patience des éditeurs du congrès a été également très précieuse pour permettre les dernières mises au point qui ont demandé un délai supplémentaire ; de la même manière, je tiens à les remercier d'avoir bien voulu accepter une contribution dépassant largement les contraintes éditoriales initiales. Enfin, je remercie Cécile Tardif et Faye Kirchner pour l'accueil sympathique et les conditions de travail dont elles m'ont toujours fait bénéficier lors de mes nombreux passages au siège de la SPF ainsi que Danièle Molez, dessinatrice au CNRS, pour la mise en forme des illustrations.

Les traductions en anglais sont l'œuvre d'Ann Sautier-Greening.

Mon plus grand regret reste de n'avoir pas pu travailler à cette rédaction avec André Chollet alors même que, en marge des réunions du conseil d'administration qui nous faisaient régulièrement rencontrer, nous avions prévu de nous voir plus souvent pour parler de l'histoire de cette SPF qui lui tenait tant à cœur et dont il partageait activement l'existence depuis des décennies. Il avait souhaité participer à ce travail mais, pour cela aussi, il est parti trop tôt.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

N.B. : Pour des raisons de place, la totalité des références bibliographiques ci-dessous étant issue du seul *Bulletin de la Société préhistorique française*, cette mention, pas plus que la tomaison, ne sont reportées dans les références. Pour la tomaison, rappelons simplement que le *BSPF* ne s'est jamais interrompu une année entière, l'année 1904 est celle du volume n° 1 et donc l'année 1954 est celle du volume 51 et l'année 2004, celle du volume 101.

A

AGACHE R. (1962) – Prospection par voie aérienne et par vues plongeantes au sol des stations d'extraction du silex d'Hardivilliers-Troussencourt (Oise), p. 218-224.

AIRVAUX J., PRADEL L. (1984) – Gravure d'une tête humaine de face dans le Magdalénien III de la Marche, commune de Lussac-les-Châteaux (Vienne), p. 212-215.

AIRVAUX J., CHOLLET A. (1985) – Figuration humaine sur plaquette à la grotte des Fadets à Lussac-les-Châteaux (Vienne), p. 83-85.

ALLAIN J. (1952) – Histoire d'un burin double, hypothèses technologiques, p. 218-222.

ALLAIN J. (1958) – Réflexions sur la chronologie du Magdalénien, p. 539-545.

ALLAIN J. (1961) – Premier aperçu d'ensemble sur l'industrie magdalénienne de la Garenne, commune de Saint-Marcel (Indre), p. 594-604.

ALIMEN H. (1946) – Enquête sur l'enseignement de la Préhistoire en France en 1945. IV, Rapport sur l'enseignement de la Préhistoire en France (enseignement supérieur), p. 317-322.

ALIMEN H., VIGNARD E. (1949) – Roches utilisées par les tailleurs de pierre de la station tardenoisienne d'Auffargis, p. 94-95.

ALIMEN H., VIGNAL A. (1952) – Étude statistique de bifaces acheuléens. Essai d'archéométrie, p. 56-72.

ALIMEN H. (1965) – Discours du président entrant, p. V-VII.

ALIX P., AVERBOUH A., BINTER L., BODU P., BOGUSZEWSKI A., COCHIN C., DELOZE V., GOUGE P., KRIER V., LEROYER C., MORDANT D., PHILIPPE M., RIEU J.-L., RODRIGUEZ P., VALENTIN B. (1993) – Nouvelles recherches sur le peuplement magdalénien de l'interfluve Seine-Yonne : le Grand-Canton et le Tureau-des-Gardes, à Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne), p. 196-218.

ALLARD P. (1983) – État de la question sur le Paléolithique supérieur en Mayenne. Les grottes de Thorigné-en-Charnie et de Saint-Pierre-sur-Erve, p. 322-328.

ANATI E. (1959) – Mission archéologique au mont Bégo au cours de l'été 1957, p. 315-317.

ANATI E. (1960) – Quelques réflexions sur l'art rupestre d'Europe, p. 692-712.

ANDERSON-GERFAUT P., MOSS E., PLISSON H. (1987) – À quoi ont-ils servis ? L'apport de l'analyse fonctionnelle, p. 226-237.

ANGELESQUEROL M., SANTOJA M. (1980) – L'industrie lithique du gisement acheuléen de Pinedo (Tolède, Espagne), p. 291-305.

ANTOINE P., TUFFREAU A. (1993) – Contexte stratigraphique, climatique et paléotopographique des occupations acheuléennes de la moyenne terrasse de la Somme, p. 243-250.

ANTOINE P., LIMONDIN-LOZOUET N., AUGUSTE P., LAMOTTE A., BAHAIN J.-J., FALGUÈRES C., LAURENT M., COUDRET P., LOCHT J.-L., DEPAEPE P., FAGNART J.-P., FONTUGNE M., HATTE C., MERCIER N., FRECHEN M., MOIGNE A.-M., MUNAUT A.-V., PONEL P., ROUSSEAU D.-D. (2003) – Paléoenvironnements pléistocènes et peuplements paléolithiques dans le bassin de la Somme (Nord de la France), p. 5-28.

ARAMBOUROU R. (1973) – Un moyen d'expression de la recherche : les diagrammes de groupes et de types, p. 190-192.

ARBOGAST R.-M. (1995) – Les faunes du groupe de Villeneuve-Saint-Germain de la vallée de l'Oise et leur contexte en Bassin parisien, p. 322-331.

ARCHAMBEAU M. (1982) – Un repère orthonormé pour relever les gravures et les peintures pariétales, p. 217-220.

ARGANT A. (2000) – Les sites paléontologiques du Pléistocène moyen en Mâconnais, p. 609-623.

ARNAL J. (1943) – Le Chalcolithique dans l'Hérault et le Gard, p. 147-152.

ARNAL J. (1953) – À propos de la classification du Néolithique dans le bassin de la Garonne, p. 93-94.

ARNAL J. (1954a) – Les boutons perforés en V, p. 255-268.

ARNAL J. (1954b) – Le Chalcolithique, p. 96-100 du fascicule n° 8.

ARNAL J. (1955) – « France, réveille-toi », p. 547-551.

ARNAL J. (1956) – Petit lexique du mégalithisme, p. 518-531.

ARNAL J. (1962) – Désidérata des amateurs de l'étude du mégalithisme, p. 17.

ARNAL J. (1983) – À propos des toitures de lauzes des longues maisons du sous-groupe fontbuxien de Valène-Hortus (Hérault), p. 141-142.

ARNAL J., TABOURY J.-F. (1950) – Contribution à l'étude du Chalcolithique, p. 142-146.

ARNAL J., BENAZET G. (1951a) – Contribution à l'étude de la poterie néolithique française, p. 142-146.

ARNAL J., BENAZET G. (1951b) – Contribution à l'étude de la poterie néolithique française, p. 541-564.

ARNAL J., MARTIN-GRANEL H. (1961) – Le château préhistorique du Lébous, Saint-Martin-de-Tréviers (Hérault), p. 571-582.

ARNAL J., HUGUES C. (1963) – Les dolmens de la Masselle 1 et 2 à Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard), p. 808-817.

ARNAL J., MAJUREL R., PRADES H. (1964) – La stratigraphie de Sextantio (les époques antérieures à l'Histoire), Castelnau-le-Lez (Hérault), p. 585-421.

ARNAL J., BURNEZ C., ROUSSOT-LARROQUE J. (1967) – Sauvetage de la station fonbuxienne du Gravas, Saint-Mathieu-de-Tréviers (Hérault), p. 527-577.

AUBRY T., DETRAIN L., KERVASO B. (1995) – Les niveaux intermédiaires entre le Gravettien et le Solutréen de l'abri Casserole (Les Eyzies-de-Tayac) : mise en évidence d'un mode de production original de microlithes et implications, p. 296-301.

AUDIBERT J. (1956) – Sur la nécessité des études métallographiques, p. 248-249.

AUDIBERT J. (1958a) – Quelques vases caliciformes de la France méridionale, p. 87-93.

AUDIBERT J. (1958b) – Réflexions sur le Chasséen, p. 94-104.

AUDOUZE F. (1987) – Des modèles et des faits : les modèles d'André Leroi-Gourhan et de Lewis Binford confrontés aux résultats récents, p. 343-352.

AUDOUZE F., GAUCHER G. (1977) – Les objets de l'Âge du Bronze de la collection Raoul Daniel, p. 20-29.

AUDOUZE F., GAUCHER G. (1978) – L'Âge du Bronze français au Peabody Museum, p 422-434.

AUFFRAY J.-C., CASSING J., LEGENDRE S. (1991) – Anthropisation et biosphère : impact de l'homme sur la guilde des souris et les communautés de mammifères en Europe au Pléistocène et Holocène, p. 122-128.

AUFRERE L. (1934) – *Field Archaeology* et archéologie sur le terrain, p. 334.

AUGEREAU A., GOUGE P., MORDANT D., SÉGUIER J.-M. (1994) – Archéologie préventive dans les carrières de granulats de la Bassée (Seine-et-Marne). Découvertes récentes et perspectives de recherche, p. 179-181.

AUGEREAU A., BONNARDIN S. (1998) – Marolles-sur-Seine, le Chemin de Sens, (Seine-et-Marne) et la fabrication de la parure en calcaire au Néolithique ancien, p. 23-39.

AUGUSTE P. (1995) – Chasse et charognage au Paléolithique moyen : l'exemple de Biache-Saint-Vaast (Pas-de-Calais), p. 155-157.

AUJOULAT N., GENESTE J.-M., ARCHAMBEAU C., DELLUC M., DUDAY H., HENRY-GAMBIER D. (2002) – La grotte ornée de Cussac, le Buisson de Cadouin (Dordogne) : premières observations, p. 129-153.

AVENEAU de la GARANCIÈRE, HARMOIS A.-L. (1916) – Inventaire des haches-marteaux et haches doubles ou casse-têtes en pierre polie, trouvées en Bretagne-Armorique, p. 230-240, p. 280-288 et p. 308-317.

AVERBOUH A. (1999) – Un fragment de percuteur sur partie basilaire de la grotte magdalénienne d'Enlène (Ariège), p. 497-504.

B

BAILLOUD G. (1947) – Découvertes et travaux récents à la grotte du Cheval à Arcy-sur-Cure (Yonne), p. 97-105.

BAILLOUD G. (1958) – Colloque sur la céramique préromaine du bassin de l'Yonne, p. 229-231.

BAILLOUD G. (1961) – Un habitat du Bronze moyen en forêt de Fontainebleau : Marion des Roches, p. 99-102.

BAILLOUD G. (1962) – Présence du Néolithique danubien en Beauce et dans le Gâtinais, p. 339-344.

BAILLOUD G. (1965) – Rapport du secrétaire général sur la gestion du conseil d'administration et la situation morale de la Société préhistorique française pour l'année 1965, p. CCXIC-CCXCIII.

BAILLOUD G. (1965b) – L'ossuaire néolithique d'Éteauville, commune de Lutz-en-Dunois (Eure-et-Loir) ; III : La céramique ; IV : Conclusions de l'étude archéologique, p. 607-613.

BAILLOUD G. (1969) – Fouille d'un habitat néolithique et torréen à Basi (Serra di Ferro, Corse), premiers résultats, p. 367-384.

BAILLOUD G. (1970a) – Discours du président entrant, p. 36-38.

BAILLOUD G. (1970b) – Recommandations aux auteurs, p. 102-104.

BAILLOUD G. (1971) – Un remarquable ensemble SOM provenant d'Isles-les-Meldeuses (Seine-et-Marne), p. 398-406.

BAILLOUD G. (1973) – Rapport du secrétaire général sur la gestion du conseil d'administration et la situation morale de la Société préhistorique française pour l'année 1973, p. 257-259.

BAILLOUD G. (1975) – Les céramiques « cannelées » du Néolithique morbihannais, p. 343-367.

BAILLOUD G. (1980) – Rapport du secrétaire général sur la gestion du conseil d'administration et la situation morale de la Société préhistorique française pour l'année 1980, p. 258-260.

BAILLOUD G. (1981) – Rapport du secrétaire général sur la gestion du conseil d'administration et la situation morale de la Société préhistorique française pour l'année 1981, p. 258-261.

BAILLOUD G., BURNEZ C. (1962) – Le Bronze ancien dans le Centre-Ouest de la France, p. 515-524.

BAILLOUD G., COIFFARD P. (1967) – Le locus 5 des Roches à Videlles (Essonne), étude archéologique, p. 371-410.

BALFET H. (1966) – La céramique comme document archéologique, p. 279-310.

BALLET Dr (1904) – Découverte de silex taillés pliocènes à Saint-Hilaire-en-Lignères (Cher), p. 21-23.

BALLET Dr (1905) – Quelques réflexions à propos des éolithes, p. 116-127 et p. 160.

BALLET Dr (1907) – Discours du président sortant, p. 488-489.

BARNES A. (1939) – De la manière dont la nature imite le travail humain dans l'éclatement du silex, p. 74-89.

BARNES A., CHEYNIER A. (1935) – Étude sur les techniques de débitage du silex et en particulier des nucléi prismatiques, p. 288-299.

BARNES A., KIDDER H.-H. (1936) – Différentes techniques de débitage à la Ferrassie, p. 272-288.

BARRIÈRE C. (1955) – Les civilisations tardenoisiennes en Europe occidentale, p. 204-206.

BARRIÈRE C. (1977) – À propos des mains de Gargas, p. 226-228

BARRIÈRE C. (1980) – Le grand plafond de Rouffignac (Dordogne), p. 269-276.

BAUDET J. (1945) – Les instruments à retouche inverse dans la chronologie préhistorique, p. 210-213.

BAUDET J. (1946) – Sur les méthodes de fouilles, p. 290-291.

BAUDET J. (1947) – Application de méthodes scientifiques à l'étude d'un gisement préhistorique, p. 105-115.

BAUDET J. (1954) – Lecture du milieu physique, p. 472-473.

BAUDON (1907) – Les éolithes du mont Sainte-Geneviève, p. 351-357.

BAUDOUIN M. (1904) – De la signification des menhirs; rapport fait au nom de la SPF, p. 123-136.

BAUDOUIN M. (1908) – Établissement, par la société, d'un répertoire général des haches polies de France, p. 29-37.

BAUDOUIN M. (1909a) – Découverte d'une gravure de sabot de cheval de l'époque néolithique sur le Rocher du Grand Chiron, à l'île d'Yeu (Vendée), p. 238-260.

BAUDOUIN M. (1909b) – Pièces osseuses, d'origine humaine, présentant des lésions pathologiques et provenant de la grotte de Belleville à Vendrest (Seine-et-Marne), p. 400-401.

BAUDOUIN M. (1909c) – Rapport de M. le secrétaire général sur le développement et les œuvres, de 1904 à 1909, de la Société préhistorique de France, p. 485-493.

BAUDOUIN M. (1911a) – Rapport de M. le secrétaire général sur la situation morale et la gestion du conseil d'administration, en 1910, de la Société préhistorique française, p. 30-35.

BAUDOUIN M. (1911b) – Description de la chambre sépulcrale, restaurée, de Belleville à Vendrest (Seine-et-Marne), p. 479-500.

BAUDOUIN M. (1911c) – Rapport de M. le secrétaire général sur la situation morale et la gestion du conseil d'administration en 1911 de la Société préhistorique française, p. 722-728.

BAUDOUIN M. (1912a) – Découverte d'une seconde gravure de sabot de cheval, de l'époque néolithique, complétant le centre cultuel du sud de l'île d'Yeu (Vendée), p. 324-335.

BAUDOUIN M. (1912b) – Le Pas de la Vierge et les cupules du rocher de la fontaine Saint-Gré, à Avrillé (Vendée), p. 452-469.

BAUDOUIN M. (1912c) – Procédés techniques pour l'étude de l'orientation des gravures sur rochers et de l'axe d'érection des mégalithes par rapport à l'axe solaire, p. 711-716.

BAUDOUIN M. (1913a) – Détermination de l'âge, en années, des mégalithes funéraires néolithiques à l'aide du phénomène de précession des équinoxes, avec contrôle par l'âge des gravures sur roches de ces monuments et de leur mobilier funéraire, p. 78-83.

BAUDOUIN M. (1913b) – Découverte de la commune mesure intercupulaire, réduite au 1/10, sur la pierre à cupulettes et à rigoles minuscules de Saint-Aubin (Suisse), p. 474-476 et p. 478-480.

BAUDOUIN M. (1914a) – La pétrographie de la station néolithique sous-marine de Saint-Gilles-Croix-de-Vie (Vendée), p. 183-188.

BAUDOUIN M. (1914b) – La loi de position des menhirs périsépulcraux (menhirs des mégalithes funéraires), p. 308-320 et p. 334-366.

BAUDOUIN M. (1914c) – La Roche aux Fras, pierre à 95 cupules et 6 cavités pédiformes, à l'île d'Yeu (Vendée), p. 484-513.

BAUDOUIN M. (1915) – Rapport de M. le secrétaire général sur la situation morale et la gestion du conseil d'administration en 1914 de la Société préhistorique française, p. 36-47.

BAUDOUIN M. (1916) – Démonstration de l'existence d'un monument cultuel, du type des tertres animaux en forme de serpent et d'origine nordique, aux Buttes coquillières des Chauds, commune de Saint-Michel-en-l'Herm (Vendée) (actions humaines exécutées sur des huitres entières), p. 369-384, p. 503-516, p. 562-576 et p. 603-622.

BAUDOUIN M. (1917a) – Démonstration de l'existence, au Néolithique, de pierres à cupules représentant les Pléiades au naturel et de l'urne des Pléiades de la période grecque, p. 237-244.

BAUDOUIN M. (1917b) – Les découvertes aux armées, p. 439.

BAUDOUIN M. (1919) – Rapport de M. le secrétaire général sur la situation morale et la gestion du conseil d'administration de la Société préhistorique française en 1919, p. 384-391.

BAUDOUIN M. (1922) – Découverte d'un nouveau procédé pour la détermination du métal constituant les haches plates. p. 94.

BAUDOUIN M. (1923a) – Les cupules à l'époque moustérienne : leur signification, p. 140-141.

BAUDOUIN M. (1923b) – Démonstration que les poissons gravés du Paléolithique représentent la constellation des Pléiades, p. 311-312.

BAUDOUIN M. (1930) – L'origine du Bronze dans l'Est de la France, p. 565-568.

BAUDOUIN M. (1931) – Totémisme et Préhistoire, p. 188-189.

BAUDOUIN M. (1938) – Utilisation de l'analyse spectrale en archéologie, p.418.

BAUDOUIN M. (1940) – Les menhirs à clous. Survivance d'un ancien rite totémique de l'Arbre sacré, p. 183-186

BAUDOUIN M., LACOULOUMÈRE G. (1905a) – Découverte d'un mégalithe funéraire sous tumulus au Morgaillon, en Saint-Martin-de-Brem (Vendée), p. 183-202.

BAUDOUIN M., LACOULOUMÈRE G. (1905b) – Les menhirs de Saint-Martin-de-Brem (Vendée), p. 247-269.

BAYLE des HERMENS R. de (1967a) – La grotte du Rond du Barry à Sinzelles, commune de Polignac (Haute-Loire) ; campagne de fouille de 1966, p. 155-172.

BAYLE des HERMENS R. de (1967b) – Le gisement néolithique de Pivard, commune de Saint-Austreberthe (Seine-Maritime) ; étude typologique, p. 639-650.

BAYLE des HERMENS R. de, LABORDE A. (1965) – Le gisement moustérien de la Baume-Vallée (Haute-Loire), étude préliminaire, p. 512-527.

BAZILE F., MONNET-BAZILE C. (1998) – Le gisement épipaléolithique de la Grange des Merveilles II, Rochefort-du-Gard, p. 467-474.

BAZILE F., PETITOT H. (2000) – La Treille, Manduel (Gard) : un nouveau site paléolithique supérieur de plein air à structures conservées en Languedoc oriental, p. 133-135.

BAZILE-ROBERT E. (1984) – Anthracologie et palethnologie, p. 170-173.

BEECHING A., MOULIN B. (1981) – Les structures de combustion des niveaux supérieurs de la Baume de Ronze (Ardèche), première approche, p. 411-431.

BEECHING A., MOULIN B. (1983) – Sédiments anthropiques et coprolithes animaux : modeste contribution à de grands problèmes ?, p. 72-74.

BEGOUËN H. (1929) – À propos de l'idée de fécondité dans l'iconographie préhistorique, p. 197-199.

BEGOUËN H. (1942) – Lettre sur le monument Pétain à Gergovie, p. 181.

BEGOUËN H. (1943) – À propos des gravures de la grotte de la Marche à Lussac-les-Châteaux (Vienne), p. 15.

BEGOUËN H. (1952) – Note sur l'art paléolithique, p. 289-291.

BEGOUËN H. (1953) – À propos de l'art préhistorique, p. 478-479.

BEGOUËN R., CLOTTES J., DELPORTE H. (1977) – Le retour du petit bison au Tuc d'Audoubert, p. 112-119.

BEGOUËN R., VERTUT J. (1979) – Nouvelles découvertes à la galerie François Camel de la grotte des Trois-Frères (Ariège), p. 131.

BEGOUËN R., CLOTTES J., GIRAUD J.-P., ROUZAUD F. (1982) – Plaquette gravée d'Enlène, Montesquieu-Avantès (Ariège), p. 103-109.

BEGOUËN R., CLOTTES J., GIRAUD J.-P., ROUZAUD F. (1984) – Compléments à la grande plaquette gravée d'Enlène, p. 142-148.

BELLARD A. (1955) – Compétences chronologiques des directions de circonscriptions, p. 130-131.

BELLARD A. (1959) – Rapport de délégué SPF : Moselle, p. 288-299.

BENKERT A., EGGER H. (1986) – Dendrochronologie d'un site du Bronze final, Hauterives-Champréveyres (Suisse), p. 486-502.

BENZ M., STRAHM C., VAN WILLIGEN S. (1998) – Le Campaniforme : phénomène et culture archéologique, p. 305-314.

BERGER J.-F., MAGNIN F., THIÉBAULT S., VITAL J. (2000) – Emprise et déprise culturelle à l'Âge du Bronze : l'exemple du Bassin valdainais (Drôme) et de la moyenne vallée du Rhône, p. 95-119.

BERNARDINI O., DELNEUF M., FONTON M., PEYRE É. (1983) – Une sépulture Grossgartach à Passy (vallée de l'Yonne), p. 68-69.

BERTIN A. (1906) – Les pierres de forme géométrique, p. 335-338.

BERTIN A. (1907) – Réponse au rapport présenté au nom de la commission désignée pour l'étude des pierres géométriques, p. 254.

BERTIN A. (1908) – Présentation d'échantillons de forme géométrique provenant du Crotoy (Somme), Hardivilliers, Caply (Oise), Vigneux (Seine-et-Oise), p. 398-400.

BERTIN A. (1909) – Comparaison d'échantillons provenant des bords de la mer, Le Crotoy (Somme), des ballastières de Vigneux et Ris (Seine-et-Oise), de Paris et de La Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne), p. 125-127.

BÉTIRAC B. (1952) – Classification du Néolithique du bassin de la Garonne, p. 255-261.

BÉTIRAC B. (1953) – Classification du Néolithique du bassin de la Garonne (mise au point), p. 187-188.

BEYNEIX A., GARNIER J.-F. et J. (1994) – Les épées du Bronze moyen et final draguées dans le cours inférieur du Lot (Lot-et-Garonne), p. 191- 195.

BEYRIES S. (1981) – Étude de traces d'utilisation sur des empreintes en latex, p. 198-199.

BEYRIES S., BOËDA E. (1983) – Étude technologique et traces d'utilisation des « éclats débordants » de Corbehem (Pas-de-Calais), p. 275-279.

BINTZ P., BOCQUET A., BOREL J.-L., OLIVE P. (1989) – Tableau diachronique de l'Holocène et du Tardiglaciaire dans les Alpes du nord et leur Piémont : Préhistoire et paléoenvironnement, p. 51-60.

BLANC S. (1954) – Le Micoquien, p. 32-34 du fascicule n° 8.

BLANCHARD J. (1941) – Chronologie absolue du Quaternaire donnée par la théorie du déplacement des pôles, p.193-201.

BLANCHARD J. (1943) – Les glaciations quaternaires en Europe, p. 59-63.

BLANCHARD J. (1944) – Remarques sur les différentes théories récentes concernant les climats glaciaires, p. 39-42.

BLANCHARD J. (1945) – La question du Mésolithique et le classement des industries préhistoriques, p. 31-34.

BLANCHARD J. (1947a) – Remarques sur l'élection des membres du conseil et les efforts de propagande de la Société, p. 11-12.

BLANCHARD J. (1947b) – Discussion de l'hypothèse du déplacement des pôles, p. 273-283.

BLANCHARD J. (1949) – Note sur la réunion du cinquantenaire de la SES, société mère de la SPF, p. 147.

BLANCHET J.-C. (1990) – Archéologie et grands travaux, p. 194-195.

BLANCHET J.-C. (1991) – Discours du président entrant, p. 5-10.

BLANCHET J.-C., PETIT M. (1972) – L'habitat néolithique de Jonquières (Oise). Premiers résultats, p. 389-407.

BLANCHET J.-C., MOHEN J.-P. (1977) – Le dépôt du Bronze final I de Saint-Just-en-Chaussée (Oise), p. 472-481.

BLANCHET J.-C., TARRÊTE J., VATINEL J.-L. (1979) – Un vase du Bronze moyen à Mézières-sur-Seine (Yvelines), p. 24-28.

BLANCHET J.-C., LAMBOT B. (1980) – Pointe de lance en bronze à perforations multiples découverte dans l'Oise à Clairoix, p. 205-206.

BLANCQUAERT G., BOSTYN F., DÉFOSSÉS Y., LANCHON Y., TALON M. (1992) – Introduction, p. 293-301.

BOBŒUF M. (1995) – Sauveterrien et Roucadourien. Les outillages lithiques du locus 1 de l'abri-sous-roche de Roquemissou (Aveyron), p. 54-69.

BOBŒUF M. (1998) – Les Mésolithiques sauveterriens de la Vayssière (Aveyron). Productions lithiques et comportements, p. 475-503.

BOCQUET A (1975) – Compte rendu sur les plans des habitations palafittiques au Néolithique et à l'Âge du Bronze, p. 43-44.

BOCQUET A. (1981) – Les rapports entre les Alpes du nord et l'Italie au Bronze final, p. 144-153 et p. 169.

BOCQUET A. (1989) – Cohérence entre les dates dendrochronologiques alpines au Bronze final et la chronologie typologique italique, p. 334-339.

BODU P. (1994) – Un gisement à *Federmesser* sur les bords de la Seine : le Closeau, à Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine), p.451-455.

BODU P. (1996) – Compte rendu de lecture : « Technologie de la pierre taillée », par Inizan, Reduron, Roche, Tixier, p. 141-143.

BODU P., VALENTIN B. (1997) – Groupes à *Federmesser* ou aziliens dans le sud et l'ouest du Bassin parisien. Propositions pour un nouveau modèle d'évolution, p. 341-347.

BOËDA É. (1993) – Le débitage discoïde et le débitage Levallois récurent centripète, p. 392-404.

BOEKING H., GUILLAUME C. (1979) – La station paléolithique à quartzites du « Grossenbüch », à Oberbillic près de Trèves (RFA) comparée aux stations lorraines, p. 143-152.

BOISAUBERT J.-L., SCHIFFERDECKER F., PÉTREQUIN P. (1974) – Les villages néolithiques de Clairvaux (Jura, France) et d'Auvernier (Neuchâtel, Suisse). Problèmes d'interprétation des plans, p. 355-382.

BONIFAY E. (1955) – Méthodes d'étude pour le remplissage des grottes, p. 144-145.

BONIFAY E. (1979) – Comparaison entre la faune d'Europe occidentale et celles d'URSS, p. 279-283.

BONIFAY E., BONIFAY M.-F., PANATTONI R., TIERCELIN J.-J. (1976) – Soleihac (Blanzac, Haute-Loire), nouveau site préhistorique du début du Pléistocène moyen, p. 293-304.

BONNAMOUR L. (1967) – Quelques trouvailles inédites de l'Âge du Bronze dans la Saône et le Doubs, p. 773-784.

BONNET C., LAMBACH F., PLOUIN S. (2004) – Le tertre II de Colmar-Rickwir (Haut-Rhin): évolution d'un monument funéraire du Bronze ancien à La Tène A, p. 547-594.

BONTILLOT J., MORDANT C. (1972) – Quelques objets de l'Âge du Bronze trouvés à Cannes-Écluse (Seine-et-Marne), p. 25-28.

BORDES F. (1948) – Les couches moustériennes du gisement du Moustier (Dordogne). Typologie et techniques de taille, p. 113-125.

BORDES F. (1949) – Sur quelques similitudes de techniques de taille en des lieux éloignés les uns des autres, p. 302-303.

BORDES F. (1950a) – À propos d'une vieille querelle : peut-on utiliser les silex taillés comme fossiles directeurs ?, p. 242-246.

BORDES F. (1950b) – À propos d'une vielle querelle… rallumée, p. 389-391.

BORDES F. (1952a) – Sur l'usage probable de la peinture corporelle dans certaines tribus moustériennes, p. 169-170.

BORDES F. (1952b) – Les industries moustériennes de la grotte de la Chaise (Charente). Premiers résultats et diagnose provisoire, p. 528-531.

BORDES F. (1952c) – Enseignement de la Préhistoire, p. 618-620.

BORDES F. (1953a) – Typologie et statistique : observations sur la note de Mlles Alimen et Vignal, p. 74-78.

BORDES F. (1953b) – Notules de typologie paléolithique. I : Outils moustériens à fracture volontaire, p. 224-226.

BORDES F. (1953c) – Levalloisien et Moustérien, p. 226-235.

BORDES F. (1953d) – Notules de typologie paléolithique. II : Pointes levaloisiennes et pointes pseudo-levalloisiennes, p. 311-313.

BORDES F. (1953e) – Essai de classification des industries moustériennes, p. 457-466.

BORDES F. (1953f) – L'industrie de la grotte des Cottiers (Haute-Loire), p. 650-651.

BORDES F. (1954) – Notules de typologie paléolithique. III : Pointes moustériennes, racloirs convergents et déjetés, limaces, p. 336-339.

BORDES F. (1955a) – L'Acheuléen moyen de Vassicourt (Meuse) et la question de l'Acheuléen « froid », p. 157-162.

BORDES F. (1955b) – La stratigraphie de la grotte de Combe Grenal, commune de Domme (Dordogne), note préliminaire, p. 426-429.

BORDES F. (1961) – À propos d'un gisement Atérien dans le Bergeracois, p. 138.

BORDES F. (1970) – Réflexions sur l'outil au Paléolithique, p. 199-202.

BORDES F. (1975a) – Sur la notion de sol d'habitat en Préhistoire paléolithique, p. 139-144.

BORDES F. (1975b) – Le gisement du Pech de l'Azé IV. Note préliminaire, p. 293-308.

BORDES F. (1978) – Le Protomagdalénien de Laugerie-Haute est (fouilles F. Bordes), p. 500.

BORDES F. (1980a) – Question de contemporanéité, l'illusion des remontages, p. 132-133.

BORDES F. (1980b) – Savez-vous remonter les cailloux à la mode de chez nous ?, p. 232-234.

BORDES F. (1981) – Vingt-cinq ans après : le complexe moustérien revisité, p. 77-87.

BORDES F., BOURGON M. (1951) – Le gisement du Pech de l'Azé nord, campagnes 1950-1951, les couches inférieures à Rhinocéros Mercki, p. 520-538.

BORDES F., FITTE P. (1950) – Un abri solutréen à Abilly (Indre-et-Loire), p.146-153.

BORDES F., LABROT J. (1967) – La stratigraphie du Roc de Combe (Lot) et ses implications, p. 15-28.

BORDES F., FITTE P., BLANC S. (1954) – L'abri Arnaud Chadourne, p. 229-254.

BOSSAVY J. (1920a) – Lettre du secrétaire général, p. 41-42.

BOSSAVY J. (1920b) – Rapport de monsieur le secrétaire général sur la situation morale et la gestion du conseil d'administration en 1921 de la Société préhistorique française, p. 320-323.

BOSSAVY J. (1934) – Lette de démission du secrétaire général de la SPF, p. 464-465.

BOSSELIN B. (1981) – Note préliminaire sur le gisement des Bruyères, commune de Saint-Pierre-du-Bosguerard (Eure), p. 103-105.

BOSSELIN B. (1982) – L'habitat épimagdalénien des Bruyères : essai d'analyse et d'interprétation des structures, p. 138-147 et p. 174.

BOSSELIN B. (1983) – Le problème du Paléolithique final de Haute-Normandie, p. 329-334.

BOSSELIN B. (1992) – Le Protomagdalénien du Blot : étude typologique comparée, p. 82-96.

BOSSELIN B. (1996) – Contribution de l'abri Pataud à la chronologie du Gravettien français, p. 183-194.

BOSSELIN B. (2001) – Les séquences post-solutréennes du Parpallo (Espagne) : application des méthodes quantitatives de l'analyse des données à l'étude morphométrique du débitage, p. 615-626.

BOSSELIN B., DJINDJIAN F. (1988) – Un essai de structuration du Magdalénien français à partir de l'outillage lithique, p. 304-331.

BOSSELIN B., DJINDJIAN F. (1997) – Une révision du Solutréen de Laugerie-Haute et le problème des transitions Gravettien-Solutréen et Solutréen-Badegoulien en Aquitaine, p. 443-454.

BOTTET B. (1955) – Dessins protosolutréens de la Baume-Bonne à Quinson (Basses-Alpes), p. 134-136.

BOTTET B. (1956) – Nids de galets brûlés, p. 235.

BOTTET B. (1960) – À propos des modelages de Vestonice, p. 545-547.

BOTTET B. (1962) – Les dents gravées de la Marche, p. 299-300.

BOTTET B., BOTTET B. (1947) – La Baume Bonne à Quinson (industries paléolithiques avec œuvres d'art), p. 152-170 et p. 255.

BOTTET B., BOTTET B. (1949) – La Baume Bonne à Quinson (Basses-Alpes), p. 257-273.

BOTTET B., BOTTET B. (1951) – La Baume Bonne à Quinson (Basses-Alpes), mémoire III, p. 260-282.

BOUBY L., SURMELY F. (2004) – Les restes carpologiques carbonisés du site mésolithique des Baraquettes IV (Velzic, Cantal), p. 457-462.

BOUCHUD J. (1953) – Signification climatologique des faunes paléolithiques, p. 431-435.

BOUJOT C., CASSEN S., CHAMBON P., GRUET Y. (1996) – Matignons et Moulin-de-Vent à Montagant le Brandard (Mainxe, Charente), p. 337-341.

BOULINIER G. (1981) – À propos du colloque des Eyzies, p. 202-203.

BOULINIER G. (1982) – Les mathématiques de la datation des os par la racémisation des acides aminés, p. 40-43 et p. 137.

BOURDIER F. (1943) – La glaciation et la chronologie quaternaire, p. 259-276.

BOURDIER F. (1948) – Évolution humaine et juvénisme, p. 369-376.

BOURDIER F. (1949) – Présentation de remarques sur l'évolution des civilisations humaines, p. 239-241.

BOURDIER F. (1950a) – Sur la définition de la Protohistoire, p. 211.

BOURDIER F. (1950b) – Préhistoire et Protohistoire, p. 551-552.

BOURDIER F. (1955) – Chasseurs et sorciers du Paléolithique supérieur, p. 148.

BOURDIER F. (1958a) – Réponse à Leroi-Gourhan, p. 8.

BOURDIER F. (1958b) – Rythme des variations climatiques et nouvelle courbe de Milankovitch, p. 552-553.

BOURDIER F. (1960) – Observations et hypothèses sur la signification de l'art paléolithique, p. 133-136.

BOURDIER F. (1961) – Problèmes posés par le sauveterrien d'Auffargis (Seine-et-Oise), p. 538-539.

BOURDIER F. (1963) – Griffonnage des moustériens et griffonnage des singes, à propos d'un récent ouvrage, p. 57-59.

BOURDIER F., LUMLEY H. de (1954) – Existence d'une industrie protoazilienne contemporaine du renne dans le Dauphiné, p. 307-309.

BOUREUX M., COUDART A. (1978) – Implantation des premiers paysans sédentaires dans la vallée de l'Aisne, p. 340-360.

BOURLON L. (1906) – Les éolithes quaternaires, p. 370-372.

BOURLON L. (1907) – Présentation d'éolithes rutéliens d'Elouges et d'Honu Wasmes (Belgique). Débitage des rognons de silex en tranches parallèles. p. 329-332.

BOUTIN P. (1976) – Notes de lecture sur un récent article de Georges Laplace, p. 67-70.

BOUTIN P., TALLUR B., CHOLLET A. (1977) – Essai d'application des techniques de l'analyse des données aux pointes à dos des niveaux aziliens de Rochereil, p. 362-375.

BOUTIN P., CHOLLET A. (1979) – Palethnologie et typologie, p. 100-101.

BOUVILLE C., GAGNIERE S., GRANIER J., PACCARD M. (1980) – L'abri n° 3 de Chinchon à Saumanes (Vaucluse), p. 341-362.

BOUYSSONIE J. (1944) – La grotte Dufour près Brive (Corrèze), p. 186-192.

BOUYSSONIE. J (1954) – L'Aurignacien, p. 49-53 du fascicule n° 8.

BOYER-KLEIN A. (1980) – Nouveaux résultats palynologiques de sites solutréens et magdaléniens cantabriques, p. 103-107.

BRACCO J.-P. (1994) – Colonisation et peuplement en moyenne montagne volcanique au Würm récent : le campement badegoulien de la Roche Tavernat (Massif central), p. 113-118

BRAGUIER S. (1999a) – Étude de la faune néolithique de l'enceinte de Temps-Perdu à Migné-Auxances (Vienne), p. 363-365.

BRAGUIER S. (1999b) – La faune du Rocher à Villedoux (Charente-Maritime) et de Champ-Durand à Nieul-sur-l'Autise (Vendée), p. 409-418.

BRETZ-MAHLER D. (1958) – Fibule ornithomorphe à fausse corde à bouclette, p. 367-369.

BREUIL H. (1924) – Réponse à Hubert sur l'Âge des Métaux, p. 247.

BREUIL H. (1927) – À propos de Glozel, p. 242.

BREUIL H. (1930) – Le Clactonien et sa place dans la chronologie, p. 221-227.

BREUIL H. (1932) – Le Paléolithique ancien en Europe occidentale et sa chronologie, p. 570-578.

BREUIL H. (1936) – Discours du président entrant, p. 55-58.

BREUIL H. (1937a) – Discours du président sortant, p. 52-67.

BREUIL H. (1937b) – Terrasses et quartzites taillées de la haute vallée de la Garonne, p. 104-128.

BREUIL H. (1938) – Des causes de fractures du silex et du pseudo-roulis des pierres calcaires dans des couches résiduelles de la Micoque et autres lieux, p. 283-287.

BREUIL H. (1939) – En marge des mégalithes de Carnac (conjointement avec M. Zacharie Le Rouzic), p. 488-492.

BREUIL H. (1941) – Rapport sur la découverte de Lascaux, p. 60-61.

BREUIL H. (1942) – À propos des gravures de la Marche, p. 86-87.

BREUIL H. (1950) – Lascaux, p. 355-363.

BREUIL H. (1952) – Au sujet de la caverne du Pech-Merle à Cabrerets (Lot), p.465-466.

BREUIL H. (1954a) – Discours de M. l'abbé Breuil président sortant : prolégomènes à une classification préhistorique, p. 7-15.

BREUIL H. (1954b) – Nécrologie : Windels, p. 102-103.

BREUIL H. (1954c) – Le Magdalénien, p. 59-64 du fascicule n° 8.

BREUIL H. (1954d) – La perspective préhistorique et ses progrès, p. 499-503.

BREUIL H. (1954e) – Les datations par ^{14}C de Lascaux (Dordogne) et Philip Cave (S.-W. Africa), p. 544-549.

BREUIL H. (1959) – Des preuves de l'authenticité des figures pariétales de la caverne de Rouffignac, p. 82-92.

BREUIL H., KELLEY H. (1954) – Le Paléolithique ancien : Abbevillien, Clactonien, Acheuléen, Levalloisien, p.9-26 du fascicule n° 8.

BRÉZILLON M. (1965) – Applications archéologiques du moulage au latex, p. CIX-CXI.

BRIARD J., BOURHIS J., LE PROVOST F., ONÉE Y. (1977) – Un tumulus du Bronze ancien avec maison funéraire à Saint-Jude, Boubriac, Côtes-du-Nord, p. 622-641.

BRIARD J., GIOT P.-R. (1956) – Typologie et chronologie du Bronze ancien et du premier Bronze moyen en Bretagne, p. 363-373 et p. 539.

BRIARD J., GEBHARDT A., MARGUERIE D., QUERRE G. (1989) – Archéologie et environnement en forêt de Brocéliande : un exemple d'études pluridisciplinaires, p. 397-403.

BRIARD J., MARÉCHAL (1958) – Étude technique d'objets métalliques du Chalcolithique et de l'Âge du Bronze de Bretagne, p. 422-430 et p. 565.

BRICKERT H.-M., LAVILLE H. (1977) – Le gisement châtelperronien de plein air des Tambourets (commune de Couladère, Haute-Garonne), p. 505-517.

BROCHIER J.-E. (1982a) – Le passage du Paléolithique supérieur au Mésolithique dans le Vaucluse. Les changements du milieu, p. 23-27.

BROCHIER J.-E. (1982b) – La sédimentologie lacustre spatiale : étude d'une surface d'habitat sur la station des Baigneurs, lac de Charavines, p. 51-55.

BROCHIER J.-L. (1983) – Combustion et parcage des herbivores domestiques. Le point de vue du sédimentologue, p.143-145 (et *erratum* p. 175)

BUCHSENSCHUTZ O. (1983) – De la « hutte gauloise » aux habitats de l'Âge du Fer, p. 35-36.

BUCHSENSCHUTZ O., WUILLAUME M., GABLIN P. (1979) – Le site Bronze final-Âge du Fer des Grandes Chapelles, à Brion (Indre), p. 408-420.

BUISSON D., DELPORTE H. (1988) – Intérêt d'un raccord pour l'authentification d'une œuvre d'art, p. 4-6.

BUISSON D., MENU M., PINÇON G., WALTER P. (1989) – Les objets colorés du Paléolithique supérieur : cas de la grotte de la Vache (Ariège), p. 183-191.

BUISSON D., GAMBIER D. (1991) – Façonnage et gravure sur des os humains d'Isturitz (Pyrénées-Atlantiques), p. 172-177.

BULARD A. (1979) – Une épée de La Tène III à fourreau de bronze, draguée en basse Marne, p. 29-31.

BURNEZ C. (1956a) – Quelques réflexions sur la civilisation de Peu-Richard, p. 381-390.

BURNEZ C. (1956b) – Pitié pour Peu-Richard !, p. 451-454.

BURNEZ C. (1957) – À propos des anses nasiformes, p. 116-118.

BURNEZ C. (1962) – La grotte n° 2 de la Trache, commune de Châteaubernard, canton de Cognac (archéologie), p. 444-455.

BURNEZ C. (1965a) – À propos du Néolithique provençal, p. CCXIV-CCXVI.

BURNEZ C. (1965b) – La station de Soulérac à Gensac-la-Pallue (Charente), p. 289-315.

BURNEZ C. (1990) – Malacologie et datation, p. 235-236.

BURNEZ C. (1996) – Au sujet de l'article de Boujot et Cassen, « Matignons et Moulin de Vent, à Montagan/le Brandart (Mainxe, Charente) », p. 268-275.

BURNEZ C., MOREL J. (1965) – Contribution à la connaissance de la céramique préhistorique de la Saintonge, p. 555-566.

BURNEZ C., HESSE A. (1967) – Prospection géophysique sur les sites archéologiques de la Charente, p. 299-304.

BURNEZ C., FISCHER F., FOUERE P. (1991) – Le Gros-Boist à Saint-Médart-de-Drône (Dordogne), p. 291-340.

BURNEZ C., DASSIÉ J., SICAUD F. (1995) – L'enceinte artenacienne du « Camp » à Challignac (Charente), p. 463-478.

BURNEZ C., FOUÉRÉ P., LOUBOUTIN C. (1998) – Artenac et Campaniforme dans le Centre-Ouest de la France, p. 303-304.

BURNEZ C., BRAGUIER S., SICAUD F., TUTARD J. (1999a) – Les enceintes du Néolithique récent et final de la Mercière à Jarnac-Champagne (Charente-Maritime), p. 295-328.

BURNEZ C., LOUBOUTIN C. (1999b) – Les enceintes fossoyées néolithiques : architecture et fonction. L'exemple du bassin inférieur de la Charente, p. 329-352.

C

CABROL A. (1932) – Présentation d'une pièce fausse de la collection Boucher de Perthes, p. 269-270.

CABROL A. (1938) – Discours du président sortant, p. 54-57.

CAHEN D. (1980a) – À propos des remontages, p. 230-232.

CAHEN D. (1980b) – Pour clore le débat…, p. 234.

CAILLAT B. (1979) – Aspects de la faune, p. 373-377.

CAILLEUX A. (1946) – Application de la pétrographie sédimentaire aux recherches préhistoriques, p. 183-191.

CAMPS-FABER H. (1971) – De l'orientation des objets en os, p. 102-103.

CARRÉ H. (1962) – Sainte-Pallaye. Mise en évidence d'un plancher de rondins néolithique et méthode employée, p. 109-112.

CARRÉ H. (1963a) – Vers une méthode d'étude de la poterie pré- et protohistorique, p. 236-243.

CARRÉ H. (1963b) – Le monument mégalithique de Sainte-Pallaye (Yonne). Le problème des dalles et de leur manutention d'après la stratigraphie, p. 186-190.

CARRÉ H. (1975) – Nouveaux éléments d'art pariétal à Gorge-d'Enfer, Les Eyzies (Dordogne), p. 130.

CARRÉ H., DOUSSON J., POULAIN P. (1958) – Habitat néolithique dans les alluvions Yonne et Cure de la plaine de Sainte-Pallaye, p. 133-134.

CASPAR J.-P., MASSON B., VALLIN L. (2003) – Poli de bois ou poli de glace au Paléolithique inférieur et moyen ? Problèmes de convergence taphonomique et fonctionnelle, p. 453-462.

CASSEN S. (1997) – En réponse au point de vue de Claude Burnez, p. 29.

CASSEN S., AUDREN C., HINGUANT S., LANNUZEL G., MARCHAND G. (1998) – L'habitat Villeneuve-Saint-Germain de Haut-Mée (Saint-Étienne-de-Coglès, Ille-et-Vilaine), p. 41-75.

CASTEL J.-C. (2003) – Économie de chasse et d'exploitation de l'animal au Cuzouls-de-Vers (Lot) au Solutréen et au Badegoulien, p. 41-66.

CAYEUX L. (1953) – Note sur la rupture ou le sciage des os longs dans un but alimentaire au Néolithique, p. 98-100.

CAYEUX L. (1954a) – Note complémentaire sur le sciage des os longs au Néolithique, p. 113-114.

CAYEUX L. (1954b) – Les pointes de flèches de l'Énéolithique et du Chalcolithique de l'ouest du pays de Caux, p. 458-471.

CÉLERIER G. (1967) – Le gisement périgordien supérieur des Jambes, commune de Périgueux (Dordogne), p. 53-68.

CELERIER G., DELPECH F. (1978) – Un chien dans l'Azilien de Pont-d'Ambon (Dordogne) ?, p. 213-215.

CÉLERIER G., LAVILLE H., THIBAULT C. (1967) – Étude sédimentologique du gisement préhistorique des Jambes, commune de Périgueux, p. 69-82.

CHAMBON P., SALANOVA L. (1996a) – Chronologie des sépultures du IIIe millénaire dans le bassin de la Seine, p. 103-118.

CHAMBON P., MORDANT D. (1996b) – Monumentalisme et sépultures collectives à Balloy (Seine-et-Marne), p. 396-402.

CHAMPAGNE F. (1970) – L'atelier montmorencien de la Roche du Curé à Gamblaiseuil (Yvelines), p. 500-505.

CHAMPAGNE F. (1983) – À propos du comité de lecture, p. 8-10.

CHAMPAGNE F., ESPITALIER R. (1967) – La stratigraphie du Piage, note préliminaire, p. 29-34.

CHAMPION B.-C. (1928) – Observations techniques sur le travail de Glozel, p. 51-61.

CHARET J. (1947) – Réflexions sur la magie de la chasse, p. 170-174.

CHARET J. (1948) – Réflexions sur la magie de la chasse. II : Les bisons d'argile du Tuc d'Audoubert, p. 268-271.

CHARET J. (1950) – Réflexions sur la magie de la chasse. III : L'ours sans tête de Montespan, p. 264-267.

CHARRIÈRE G. (1966) – Nouvelles interprétations de l'art paléolithique, p. LIX.

CHARRIÈRE G. (1967a) – Idéogramme magdalénien sur l'onanisme du plantigrade célibataire, p. XXXVIII.

CHARRIÈRE G. (1967b) – Le symbolisme du chamois sur les bâtons percés de Teyjat et de Gourdan, p. CLXIX.

CHARRIÈRE G. (1967c) – Rites d'initiation et classes d'âge à Lascaux au travers des représentations pariétales, p. CCLXVIII.

CHASSAING M. (1958) – Discours du président entrant, p. 4-6.

CHASE P. (2004) – Technique d'extraction de la moelle dans le Moustérien de la Quina (Charente), p. 253-256.

CHAUCHAT C., THIBAULT C. (1968) – La station de plein air du Basté à Saint-Pierre-d'Irube (Basses-Pyrénées) ; géologie, étude préliminaire, p. 295-318.

CHAVAILLON J. (1967) – Chers sociétaires, p. LXV-LXVI.

CHAVAILLON J., PIPERNO M. (1975) – Garba IV, site paléolithique ancien de Melka Kunturé (Éthiopie), p. 134-138.

CHAVAILLON J., HOURS F., PIPERNO M. (1978) – Le début et la fin de l'Acheuléen à Melka Kunturé : méthodologie pour l'étude des changements de civilisation, p. 105-115.

CHAVAILLON-DUTRIÉVOZ N., CHAVAILLON J. (1955) – États de surface des cailloutis et des vestiges osseux dans les couches archéologiques d'Arcy-sur-Cure, p. 345-363.

CHERTIER B. (1964) – Quelques aspects concernant la technique de fouille des sépultures tumulaires de la civilisation des Champs-d'Urnes en Champagne, p. CLXXXI.

CHEYLAN M. (1978) – Enquête sur les tortues quaternaires, p. 101.

CHEYNIER A. (1930) – Un outil magdalénien nouveau, en silex, à Badegoule : la raclette, p. 483-488 et p. 560-562.

CHEYNIER A. (1932) – Note concernant des outils multiples paléolithiques sur éclats de silex. p. 198-204.

CHEYNIER A. (1934) – Les lamelles à bord abattu et pièces microlithiques dans le Solutréen final de Badegoule, p. 291-305.

CHEYNIER A. (1939) – Le Magdalénien primitif de Badegoule. Niveaux à raclettes, p. 354-396.

CHEYNIER A. (1945) – Discussion des théories de Blanchard, p. 192-193.

CHEYNIER A. (1948) – Stratigraphie de Badegoule, p. 229-230

CHEYNIER A. (1951) – Les industries protomagdaléniennes, p. 190-192.

CHEYNIER A. (1954a) – Le Solutréen, p. 54-58 du fascicule n° 8.

CHEYNIER A. (1954b) – Le Protomagdalénien, p. 64-66 du fascicule n° 8.

CHEYNIER A. (1955) – Discours du président entrant, p. 7-9.

CHEYNIER A. (1957) – À propos des courbes cumulatives statistiques appliquées à la Préhistoire, p. 211-215.

CHEYNIER A. (1958) – Impromptu sur la séquence des pointes du Paléolithique supérieur, p. 190-205.

CHEYNIER A. (1960) – Place pour le Gravettien, p. 389-412.

CHEYNIER A. (1963) – Les burins, p. 791-803.

CHEYNIER A. (1965) – Les têtes de brochet, fossile directeur du Saint-Germien (Protomagdalénien IIb), p. CCCXVI-CCCXXI.

CHEYNIER A., BOUCHUD J., GUILLIEN Y. (1952) – Dents de renne et migrations, p. 127-132.

CHOPIN C., HAMEAU P. (1996) – Activités symboliques sur les sites ornés du Sud de la France : la part de l'industrie lithique, p. 84-96.

CLEYET-MERLE J.-J. (1987) – Les figurations de poisson dans l'art paléolithique, p. 394-402.

CLIQUET D., MONNIER J.-L. (1993) – Signification et évolution du Paléolithique moyen récent armoricain, p. 275-282.

CLOT A., ÉVIN J. (1983) – Premiers datages ^{14}C de faunes naturelles du Pléistocène supérieur et de l'Holocène des Pyrénées occidentales, p. 164-165.

CLOT A., OMNÈS J. (1979) – Premiers datages radiocarbone du Magdalénien des Hautes-Pyrénées, p. 324-339.

CLOTTES J. (1974a) – À propos d'un ouvrage récent sur la caverne de Niaux, p. 137-138.

CLOTTES J. (1974b) – Compte rendu de lecture : M. Lorblanchet, « L'art préhistorique en Quercy, la grotte des Escabasses (Thémines, Lot) », p. 165-166.

CLOTTES J. (1980) – Symposium de Madrid sur l'art rupestre, p. 164-165.

CLOTTES J. (1981) – François Rouzeau : « La paléospéléologie. L'homme et le milieu souterrain pyrénéen au Paléolithique supérieur », p. 17-18.

CLOTTES J., LORBLANCHET M. (1968) – Le dolmen du Verdier (Cajarc, Lot), p. 559-594.

CLOTTES J., CARRIÈRE M. (1969) – Le dolmen double du Pech de Grammont (Gramat, Lot), p. 432-447.

CLOTTES J., CEROU (1970) – La statuette féminine de Monpazier (Dordogne), p. 435-444.

CLOTTES J., SIMONNET R. (1972) – Le réseau René Clastres de la caverne de Niaux (Ariège), p. 293-323.

CLOTTES J., SIMONNET R. (1974) – Une datation radiocarbone dans la grotte ornée de Fontanet (Ornolac-Ussat-les-Bains, Ariège), p. 106-107.

CLOTTES J., GARCIA M., GUICHARNAUD R., LAUTIER J., LORBLANCHET M., ROUZAUD F., VIALOU A., VIALOU D. (1981) – Vrais et faux bisons de Mayrière supérieure (Bruniquel, Tarn-et-Garonne) ; Problèmes d'observation et de méthode, p. 71-74.

CLOTTES J., MENU M., WALTER P. (1990) – La préparation des peintures magdaléniennes des cavernes ariégeoises, p. 170-192.

CLOTTES J., BELTRAN A., COURTIN J., COSQUER H. (1992a) – La grotte Cosquer (cap Morgiou, Marseille), p. 98-128.

CLOTTES J., BELTRAN A., COURTIN J., COSQUER H. (1992b) – Réponse à Denis Vialou, p. 229-230.

CLOTTES J., COURTIN J., VALLADAS H., CACHIER H., MERCIER N., ARNOLD M. (1992c) – La grotte Cosquer datée, p. 230-234.

CLOTTES J., VALADAS H., CACHIER H., ARNOLD M. (1992d) – Des dates pour Niaux et Gargas, p. 270-274.

COFFYN A. (1967) – Quelques épées du Bronze final du Sud-Ouest de la France, p. 785-798.

COFFYN A. (1969) – L'épingle à tête enroulée de Saint-Severin-sur-Boutonne (Charente-Maritime), p. 123.

COFFYN A., GACHINA J. (1972) – Un dépôt de l'Âge du Bronze à Saint-Vivien-de-Médoc (Gironde), p. 212-217.

COFFYN A., GOMEZ J., BASTIEN J.-M. (1973) – L'Âge du Bronze dans la collection Lugol à Mansle (Charente), p. 138-144.

COGNÉ J., GIOT P.-R. (1952) – Étude pétrographique des haches polies de Bretagne, p. 388-395.

COLLINA-GIRARD J. (1978) – Évolution des industries à galets aménagés de la vallée de la Têt (Pyrénées-Orientales), p. 172-180.

COMBIER J. (1950) – Typologie du Périgordien final mâconnais – La Senétrière, fouilles de 1928, p. 364-369.

COMBIER J. (1960) – Application de la loi sur les fouilles : l'affaire de Beaume à Serres (Hautes-Alpes), p. 527-530.

COMBIER J. (1979) – La gravure de la Tête-Lion à Bidon (Ardèche), p. 131.

COMBIER J., LARUE M., POPIER A. (1957) – Un gisement moustérien dans le Massif central à Saint-Maurice-sur-Loire (Loire). Prise de date et observations préliminaires, p. 763-769.

COMMONT V. (1916) – Les hommes contemporains du renne dans la vallée de la Somme, p.107-111.

CONSTANTIN C. (1990) – Éditorial. Une chance pour l'archéologie française, p. 34-36.

CONSTANTIN C. (1997) – Éditorial. Un problème majeur de l'archéologie nationale : le financement de l'archéologie préventive, p. 3-4.

CONSTANTIN C. (1999) – Rapport moral d'activités, p. 97-99.

CORDIER G. (1950) – À propos de l'usage des silex taillés comme fossiles directeurs, p. 307-309.

CORDIER G. (1951) – Plan d'étude pour les stations de surface, p. 208-209.

CORDIER G. (1962) – Quelques moules de l'Âge du Bronze provenant de la Touraine et du Berry, p. 838-849.

CORDIER G. (1990) – Blessures préhistoriques animales et humaines avec armes ou projectiles conservés, p. 467-482.

COSTA L.-J., PELEGRIN J. (2004) – Une production de grandes lames par pression à la fin du Néolithique, dans le Nord de la Sardaigne (Contraguda, Perfugas), p. 867-873.

COULONGES L. (1930) – Le gisement préhistorique du Martinet à Sauveterre-la-Lémance (Lot-et-Garonne), p. 174-179.

COULONGES L. (1954) – Le Sauveterrien, fascicule n° 8, p. 70-71.

COULONGES L. (1959) – L'Azilien n'a aucune valeur scientifique, p. 590-592.

COULONGES L. (1964) – À propos du terme « Saint-Germien », p. CIII-CIV.

COULONGES L. (1966) – À propos de l'Azilien, p. CCLV-CCVI.

COURAUD C. (1978) – Observations sur la proximité des gîtes minéraux colorants et des gisements à peintures préhistoriques de l'Ariège, p. 201-202 et p. 272.

COURAUD C. (1983a) – Pour une étude méthodologique des colorants préhistoriques, p. 104-110.

COURAUD C. (1983b) – Un colorant gravé de l'Azilien (Le Mas-d'Azil, Ariège), p. 268-269.

COURTIN J. (1975) – À propos de la navigation et de la pêche en mer au Néolithique ancien sur les côtes méditerranéennes françaises, p. 131-132.

COURTIN J., ERROUX J. (1974) – Aperçu sur l'agriculture préhistorique dans le Sud-Est de la France, p. 321-334.

COURTIN J., VILLA P. (1984) – Une expérience de piétinement, p. 117-123.

COURTY G. (1931) – Adrien de Mortillet, p. 359-360.

COURTY M.-A. (1983) – Interprétation des aires de combustion par la micromorphologie, p. 169-171.

COUSTE R. (1953) – Les couches à escargots des cavernes pyrénéennes (Arudien et Arisien), p. 373-374.

COUTIER L. (1929) – Expérience de taille pour rechercher les anciennes techniques paléolithiques, p. 172-174.

COUTIER L. (1935) – Présentation d'une expérience de taille : microburins, p. 61.

COUTIER L. (1945) – Communication sur l'utilisation des grattoirs et des burins au Paléolithique, p. 75.

COUTIER L. (1949) – Présentation d'un lot de lames taillées par pression, p. 27.

COUTIER L. (1962) – Utilisation de la pression dans la taille de la pierre aux époques préhistoriques, p. 354-356.

COUTIER L., BLANCHARD J., VIGNARD E. (1945) – Les pointes de Sonchamp (Seine-et-Oise), p. 130-134.

COUTIER L., BRISSON A. (1959) – Fouille d'une grotte-sépulture au Mesnil-sur-Oger (Marne), p. 709-714.

COUTIL L. (1909) – À propos de la démission du président de la commission des enceintes préhistoriques, p. 368.

COUTIL L. (1912) – Étude sur les pointes de flèches de l'Âge du Bronze, munies de barbelures à la douille. Objets de l'Âge du Bronze trouvés dans les sépultures mérovingiennes, p. 128-134.

COUTIL L. (1913) – Discours au banquet du 18 décembre 1913, p. 666-667.

COUTIL L. (1915) – La céramique des palafittes du lac du Bourget (Savoie), p. 386-402 et p. 430-431.

COUTIL L. (1916) – L'ornementation spiraliforme, périodes paléolithique et néolithique, Âges du Bronze et du Fer, p. 385-484.

COUTIL L. (1918) – Le tumulus de la Hogue à Fontenay-le-Marmion (Calvados), p. 65-115.

COUTIL L. (1921) – Commission des enceintes et souterrains-refuges. Premier supplément aux inventaires. Eure : retranchements et souterrains-refuges de l'arrondissement des Andelys, p. 181-210.

COUTIL L. (1923) – L'Âge du Bronze en Normandie (suite et fin), [12 pages hors pagination en supplément au fascicule 1 de 1923].

COUTIL L. (1924) – Présentation d'une cachette de haches, p. 276-277.

COUTIL L. (1925) – Dépôts de haches et lingots de plomb en Bretagne, p. 178-180.

COUTIL L. (1927) – Discours pour les 80 ans de J.-A. Lebel, p. 229-232.

COUTIL L. (1931) – Nécrologie d'A. de Mortillet, p. 358-359.

COUTIL L. (1934) – Lances ornées et moules de l'Âge du Bronze trouvés dans les cinq départements de Normandie, p. 505-514.

COUTIL L. (1935) – Haches d'honneur de l'Âge du Bronze à formes anormales et ornées de gravures, p. 380-385.

CRÉMADES M. (1997) – Bestiaire figuré, environnement animal, saisonnalité à la grotte de la Vache (Alliat, Ariège), p. 455-469.

D

DAMADE (1959) – Considérations sur les origines de la domestication des animaux en Europe occidentale, p. 673-675.

DAMS M., DAMS L. (1981) – Vrais et faux bisons de Mayrière supérieure (Tarn-et-Garonne), p. 199.

DANDINE B. (1954) – Remarque sur quelques peintures de la grotte du Portel (Ariège), p. 33-35.

DANIEL R. (1932) – Nouvelles études sur le Tardenoisien français, p. 420-428.

DANIEL R. (1933) – Nouvelles études sur le Tardenoisien français (suite), p. 181-185.

DANIEL R. (1934a) – Nouvelles études sur le Tardenoisien français (suite), p. 240-247.

DANIEL R. (1934b) – Nouvelles études sur le Tardenoisien français (suite), p. 551-569.

DANIEL R. (1937a) – L'industrie du niveau inférieur de la station du Beauregard, près Nemours (Seine-et-Marne) n'est pas aurignacienne ; elle doit être classée à la base du Magdalénien, p. 234-239.

DANIEL R. (1937b) – Similitude de l'industrie paléolithique du Cirque-de-la-Patrie près Nemours (Seine-et-Marne) avec celle du niveau de base de Laugerie-Haute (Tayac-Dordogne) (Périgordien III), p. 338-344.

DANIEL R. (1952) – Le Protomagdalénien, p. 274-278.

DANIEL R. (1954) – Les gisements préhistoriques de la forêt de Montmorency (Seine-et-Oise), p. 554-559.

DANIEL R. (1956) – Les gisements préhistoriques de la forêt de Montmorency (Seine-et-Oise), (deuxième partie), p. 217-221.

DANIEL R. (1957) – Les gisements préhistoriques de la forêt de Montmorency (Seine-et-Oise), (troisième partie), p. 516-523.

DANIEL R. (1958) – Les gisements préhistoriques de la forêt de Montmorency (Seine-et-Oise), (quatrième partie), p. 71-77.

DANIEL R. (1965a) – Le Tardenoisien II de Piscop (Seine-et-Oise), contribution à l'étude de son outillage, p. XVII-XXIV.

DANIEL R. (1965b) – Les stations moustériennes des environs de Saint-Julien-de-la-Liègue (Eure), p. 22-30.

DANIEL R., VIGNARD E. (1954) – Le Tardenoisien français, p. 72-75 du fascicule n° 8.

DANTHINE H. (1954) – Le « Danubien », p. 82-84 du fascicule n° 8.

DAUGAS J.-P., TIXIER L. (1977) – Les fibules annulaires hispaniques: essai de technologie et de typologie. À propos d'un exemplaire découvert au Pic d'Ysson (commune de Vodable-Solignat, Puy-de-Dôme), p. 243-255.

DAVID P., MALVESIN-FABRE G. (1950) – Une interprétation nouvelle pour une gravure de Pair-non-Pair, p. 139-141.

DEBÉNATH A. (1968) – Le Moustérien de type Quina de la Vauzelle (Charente-Maritime), p. 259-568.

DEBÉNATH A. (1971) – À propos de l'article de M. Y. Guillien « Cryoclase, calcaires et grottes habitées », p. 35-38.

DECORMEILLE M., HINOUT J. (1982) – Mise en évidence des différentes cultures mésolithiques dans le Bassin parisien par l'analyse des données, p. 81-88.

DELAGNES A., TOURNEPICHE J.-F., ARMAND D., DESCLAUX E., DIOT M.-F., FERRIER C., LE FILLÂTRE V., VANDERMEERSCH B. et coll. (1999) – Le gisement pléistocène moyen et supérieur d'Artenac (Saint-Mary, Charente) : premier bilan interdisciplinaire, p. 469-496.

DELAPLACE E. (1959) – Fouilles clandestines de la grotte d'Aldène, p. 676.

DELARUE R., VIGNARD E. (1959) – Le grattoir-bec, un nouvel outil du Paléolithique supérieur, p. 358-363.

DELARUE R., VIGNARD E. (1960) – Le Protomagdalénien I du Bois-des-Chênes sur la platière des Beauregards de Nemours (Seine-et-Marne), p. 607-620.

DELARUE R., VIGNARD E. (1961) – Trois nouveaux gisements magdaléniens dans les bois de Beauregard de Nemours : Gros Monts V, VI, VII, p. 75-86.

DELARUE R., VIGNARD E. (1962) – Le hameau magdalénien des Gros Monts, p. 121-137.

DELARUE R., VIGNARD E. (1963) – Le Périgordien-Gravettien du Bois-des-Chênes dans les Gros Monts de Nemours, p. 340-351.

DELIBRIAS G., GIOT P.-R. (1970) – Inadéquation, hétérogénéité et contamination des échantillons soumis pour les datations radiocarbone, p. 135-137.

DELIBRIAS G., LE ROUX C.-T. (1975) – Un exemple d'application des datations radiocarbone à l'interprétation d'une stratigraphie complexe : la fouille des ateliers de Plussulien (Côtes-du-Nord), p. 78-82.

DELIBRIAS G., ÉVIN J. (1972) – Remarque à propos des demandes d'analyses par le carbone 14 et l'interprétation, de leurs résultats, p. 189-192.

DELIBRIAS G., ÉVIN J. (1974) – Sommaire des datations ^{14}C concernant la Préhistoire en France. I : Dates parues de 1955 à 1974, p. 149-156.

DELIBRIAS G., ÉVIN J. (1975a) – Sommaire des datations ^{14}C concernant la Préhistoire en France. I : Dates parues de 1955 à 1974 (suite), p. 93-96.

DELIBRIAS G., ÉVIN J. (1975b) – Sommaire des datations ^{14}C concernant la Préhistoire en France. I : Dates parues de 1955 à 1974 (suite), p. 277-288.

DELIBRIAS G., ÉVIN J. (1980) – Correctif : sommaire des dates concernant la Préhistoire en France. II : Dates parues de 1974 à 1978, p. 215-224.

DELIBRIAS G., ÉVIN J., THOMMERET J., THOMMERET Y. (1976) – 9e conférence internationale de radiocarbone et correction des dates ^{14}C, p. 268-269.

DELIBRIAS G., ÉVIN J., THOMMERET Y. (1982a) – Sommaire des datations ^{14}C concernant la Préhistoire en France. II : Dates parues de 1974 à 1982. Chapitre VI : Le Néolithique, p. 174-192.

DELIBRIAS G., ÉVIN J., THOMMERET Y. (1982b) – Correction des dates « radiocarbone », p. 270-274.

DELIBRIAS G., ÉVIN J., THOMMERET Y. (1983) – Correctif : Sommaire des datations ^{14}C concernant la Préhistoire en France. II : Dates parues de 1974 à 1982. Chapitre VI : Le Néolithique, p. 103.

DELIBRIAS G., GUILLIER M.-T., ÉVIN J., CHEVALLIER J. (1987) – Sommaire des datations ^{14}C concernant la Préhistoire en France. III : Dates effectuées de 1979 à 1984, p. 207-223.

DELLUC B., DELLUC G. (1976) – À propos de la grotte ornée du château Latour ou du Roc à Saint-André-d'Allas (Dordogne), p. 212-213.

DELLUC B., DELLUC G. (1978) – La figure gravée de la grotte du Roc Pointu à Castels (Dordogne), p. 181-185.

DELLUC B., DELLUC G. (1979) – La grotte ornée des Bernous à Bordeilles (Dordogne), p. 39-45.

DELLUC B., DELLUC G. (1997) – Dix observations graphiques sur la grotte ornée de Pair-non-Pair (Prignac-et-Marcamps, Gironde), p. 41-50.

DELLUC B., DELLUC G., GUICHARD F. (1987) – La grotte ornée de Saint-Cirq (Dordogne), p. 364-393.

DELPECH F. (1973) – Signification climatique des associations d'herbivores reconnues dans un gisement archéologique, p. 187-189.

DELPECH F. (1975) – La faune du dolmen 2 du Frau de Cazals, p. 413-414.

DELPORTE H. (1954) – Le Périgordien, p. 44-48 du fascicule n° 8.

DELPORTE H. (1956) – Échelle, SVP, p. 457-458.

DELPORTE H. (1962a) – Étude paléotopographique d'un habitat du Paléolithique supérieur, p. 345-353.

DELPORTE H. (1962b) – Observations paléotopographiques sur la Vénus de Tursac (« La Belle et la Bête »), p. 813-818.

DELPORTE H. (1963) – Sur l'utilisation des méthodes statistiques et graphique pour l'étude du Paléolithique, p. 277-282.

DELPORTE H. (1965) – La statuette féminine de Krasniiar (Sibérie) et le Paléolithique supérieur de Sibérie, p. 118-129.

DELPORTE H. (1966) – Le Paléolithique dans le Massif central : I. Le Magdalénien des vallées supérieures de la Loire et de l'Allier, p. 180-207.

DELPORTE H. (1968) – Avis important du trésorier, p. 131-132.

DELPORTE H. (1969a) – Discours du président entrant, p. 3-6.

DELPORTE H. (1969b) – Chronique régionale : principes, p. 37-38.

DELPORTE H. (1972) – L'Aurignacien et le « Bayacien » de la Gravette : mise en œuvre statistique et problèmes posés, p. 337-346.

DELPORTE H. (1977a) – Compte rendu de lecture : Barrière « L'art pariétal de la grotte de Gargas », p. 70-71.

DELPORTE H. (1977b) – Compte rendu de lecture : Pales et Tassin de Sainte-Péreuse, « Les gravures de la Marche, II : Les Humains », p. 131-133.

DELPORTE H. (1978) – État actuel de l'Aurignacien de la Ferrassie, p. 165.

DELPORTE H. (1979) – À propos d'une exposition actuelle : les aspects de l'art paléolithique en URSS, p. 35.

DELPORTE H. (1981a) – Compte rendu de lecture : « Préhistoire de la pierre taillée, terminologie et technologie », p. 18-19.

DELPORTE H. (1981b) – Réflexions sur la problématique de l'art paléolithique, p. 34-35.

DELPORTE H. (1990) – Du nouveau en art pariétal paléolithique, p. 163-164.

DELPORTE H. (1991) – La séquence aurignacienne et périgordienne sur la base des travaux récents en Périgord, p. 243-256.

DELPORTE H. (1993) – L'art mobilier de la grotte de la Vache (Alliat, Ariège) : premier essai de vue générale, p. 131-136.

DELPORTE H. (1996) – Clottes et Lewis-Williams : « Les chamanes de la Préhistoire. Transe et magie dans les grottes ornées », p. 16.

DELPORTE H., DAVID R. (1965) – L'évolution des industries moustériennes à la Rochette, commune de Saint-Léon-sur-Vézère (Dordogne), p. 48-62.

DELPORTE H., MAZIÈRE G. (1977) – L'Aurignacien de la Ferrassie. Observations préliminaires à la suite de fouilles récentes, p. 343-357.

DELPUECH A. (1991) – Diagnostic archéologique sur tracé linéaire : l'exemple de l'autoroute A5 (Melun-Troyes), p. 11-12.

DEMARS P.-Y. (1982a) – Les grattoirs carénés, les burins busqués et carénés, les pièces nucléiformes dans le bassin de Brive, approche stylistique, p. 341-368.

DEMARS P.-Y. (1982b) – Origine proche et lointaine des silex au Paléolithique supérieur. Une réponse à Annie Masson, p. 266-267.

DEMARS P.-Y. (1983) – Choix des silex au Paléolithique supérieur en Aquitaine, p. 227-228.

DEMOULE J.-P. (2002) – Bilan et perspectives de l'archéologie préventive au moment de la création de l'Institut national de recherches archéologiques préventives, p. 599-611.

D'ERRICO F., ESPINET-MOUCADEL J. (1986) – L'emploi du microscope électronique à balayage pour l'étude expérimentale de traces d'usure : raclage sur bois de cervidé, p. 91-96.

DESAILLY L. (1911) – Discussion sur l'industrie du cuivre, p. 376-377.

DESAILLY L. (1912) – Analyses chimiques des objets de l'Âge du Bronze, p. 144-147.

DESMAISONS H. (1934) – Communication sur l'origine du blé, p. 547.

DESMAISON H. (1935a) – La minéralogie en Préhistoire, p. 87-96.

DESMAISONS H. (1935b) – Blés et céréales préhistoriques, p. 336-343.

DESMAISONS H. (1942) – Lettre sur la nouvelle loi sur les fouilles archéologiques, p. 130-131.

DESMAZIÈRE O. (1918) – Inventaire des haches-marteaux et haches doubles ou casse-têtes en pierre polie, trouvées dans le département de Maine-et-Loire, p. 518-525.

DETREY J. (2003) – Un exemple de gestion des matières premières au Campaniforme ; l'industrie lithique du site d'Alle, Noir Bois (Jura, Suisse), p. 393-405.

DEWEZ M.-C. (1974) – Remarques sur la pondération des traits distinctifs en typologie, p. 252-256.

DIOT M.-F. (2002) – Étude palynologique des dolmens de Bois-Neuf III à Marsac (Creuse) et Bagnol à Fromental (Haute-Vienne), p. 91-104.

DJINDJIAN F. (1977a) – Burins de Noailles, burin sur troncature et sur cassure : statistique descriptive appliquée à l'analyse typologique, p. 145-154.

DJINDJIAN F. (1977b) – Étude quantitative des séries aurignaciennes de la Ferrassie par l'analyse des données, p. 357-361.

DJINDJIAN F. (1999) – Rapport financier, exercice 1998, p. 99-101.

DJINDJIAN F. (2000) – Rapport financier, exercice 1999, p. 144-145.

DJINDJIAN F., VIGNERON E. (1980) – L'analyse des données au service de l'archéologie préhistorique, p. 177-179.

DJINDJIAN F., PINÇON G. (1986) – Un exemple de banque de données sur microserveur Vidéotex : l'art pariétal paléolithique, p. 332-334.

DOMINIQUE M. (1973) – Chronique régionale : Haute-Vienne, p. 35-36.

DOMINIQUE M. (1979) – Haute-Vienne, activités au cours de l'année 1979, p. 69-70.

DORANLO R. (1916) – Contribution à l'étude du Néolithique en Basse-Normandie : l'atelier de Banville, p. 362-368.

DREYFUS M.-C. (1958) – Étude typologique de l'outillage lithique du Néolithique à l'Âge du Bronze, p. 24-25.

DREYFUS M.-C. (1960) – Précisions sur l'outillage du Néolithique à l'Âge du Bronze, p. 85-94.

DUBOIS G., DUBOIS C. (1938) – Analyses polliniques de tourbes submergées au Moulin de Luc (Calvados), p. 133-135.

DUBOULOZ J. (1994) – Sur le vase dit « Grossgartach » de Passy-sur-Yonne : épilogue sur une attribution culturelle, p. 385-393.

DUBOULOZ J. (2003) – Datation absolue du premier Néolithique du Bassin parisien : compléments et relecture des données RRBP et VSG, p. 671-690.

DUCOS P. (1975) – La couche à bovidés de la grotte de Chazelles (Ardèche), p. 83-88.

DUCROCQ T., LE GOFF I., VALENTIN F. (1996) – La sépulture secondaire mésolithique de La Chaussée-Tirancourt (Somme), p. 211-216.

DUGARDIN C. (1986) – La parure d'ambre à l'Âge du Bronze en France, p. 546-580.

DUHARD J.-P. (1992) – Les groupements humains dans l'art mobilier paléolithique français, p. 172-183.

DUHARD J.-P. (1995) – De la confusion entre morphologie et géométrie dans les figurations féminines gravettiennes et du supposé style gravettien, p. 302-312.

DUHARD J.-P., TOSELLO G. (1996) – Relecture du bloc aux humains de l'abri de la vallée du Roc (commune de Sers, Charente), p. 528-533.

DUPLESSY J.-C., ARNOLD M. (1986) – La mesure du carbone 14 par le Tendétron, p. 132.

E

ÉDEINE B. (1956) – Fouilles archéologiques : techniques et matériel, p. 168-173.

ÉDEINE B. (1960) – Du site de la Brèche-au-Loup (dit aussi du Mont-Joly), commune de Soumont-Saint-Quentin (Calvados), datation d'un habitat néolithique chasséen, p. 331-333.

ÉDEINE B. (1962) – Essai de contribution aux études de technologie de l'outillage néolithique : à propos de la fabrication des anneaux-disques, p. 113-120.

ÉDEINE B. (1964) – Quelques résultats d'études métallographiques d'objets de l'Âge du Bronze de Basse-Normandie, p. CXCVIII-CC.

ÉDEINE B. (1972) – Nouvelles datations par le ^{14}C concernant les sites de la Brèche-au-Diable (Mont-Joly) et des Longrais (Calvados), p. 197-199.

ÉLOUARD P., ÉVIN J., GUÉRIN C. (1974) – Méthodologie et chronologie du Quaternaire récent : compte rendu des réunions lyonnaises des 23 mars et 28 avril 1973, p. 133-137.

ÉLUÈRE C., DRIHLON F., DUDAY H., DUVAL A.-R. (1989) – L'or et l'argent de la tombe de Vix, p. 10-32.

ÉLUÈRE C., GOMEZ DE SOTO J., DUVAL A.-R. (1987) – Un chef-d'œuvre de l'orfèvrerie celtique : le casque d'Agris (Charente), p. 8-22.

ENLOË J., DAVID F. (1989) – Le remontage des os par individus : le partage du renne chez les Magdaléniens de Pincevent, p. 275-281.

ESCALON de FONTON M. (1953) – La flèche tranchante et sa signification, p. 218-221.

ESCALON de FONTON M. (1954a) – Tour d'horizon de la Préhistoire provençale, p. 81-96.

ESCALON de FONTON M. (1954b) – À propos de la méthode de fouille utilisée sur certains chantiers archéologiques, p. 193-194.

ESCALON de FONTON M. (1963) – Compte rendu de lecture « L'art préhistorique et ses essais d'interprétation », par Franck Bourdier, p. 143.

ESCALON de FONTON M. (1966) – Du Paléolithique supérieur au Mésolithique dans le Midi méditerranéen, p. 66-180.

ESCALON de FONTON M. (1967) – Tardenoisien et Castelnovien, p. CCXIX-CCXXIII.

ESCALON de FONTON M. (1971) – Une nouvelle méthode de reconstitution des paléoclimats à partir de la flore : la méthode Fabre, p. 231-234.

ESCALON de FONTON M., LUMLEY H. de (1955) – Quelques civilisations de la Méditerranée septentrionale et leurs intercurrences (Épipaléolithique, Leptolithique, Épileptolithique), p. 378-394.

ESCALON de FONTON M., LUMLEY H. de (1956) – Les industries romanello-azilliennes, p. 504-517.

ESCALON de FONTON M., LUMLEY H. de (1957) – Les industries à microlithes géométriques, p. 164-180.

ÉVIN J. (1977) – Critères de choix des échantillons pour la datation par le radiocarbone, p. 135-138.

ÉVIN J., FONTUGNE M. (1993) – Extension des possibilités de correction des dates radiocarbone jusqu'au XXe millénaire avant Jésus-Christ, p. 186-187.

F

FAGNART J.-P. (1984) – Le Paléolithique supérieur au Nord de la France : un état de la question, p. 291-301.

FELLAG H. (1998) – Apport de l'analyse pollinique à la connaissance du paléoenvironnement du Paléolithique supérieur de l'abri Pataud (Dordogne, France), p. 171-181.

FERDIÈRE A. (1989) – Fouilles de « sauvetage », fouilles de « recherches », l'impossible opposition, p. 299-300.

FERRIER J. (1912) – Les dents de l'ossuaire de Vendrest, p. 739-741.

FERRIER J. (1915) – Étude des dents préhistoriques de la sépulture néolithique de Vendrest (Seine-et-Marne). Recherches sur les tendances à la bifidité des racines des canines et des prémolaires, p. 51-52.

FERRIER J. (1936) – Le Sauveterrien en Gironde, p. 515-520.

FERRIER J. (1949) – Contribution à l'étude de l'Asturien, p. 193-203.

FERRIER J. (1950) – Contribution à l'étude de l'Asturien (deuxième partie : de l'Asturien en général), p. 74-89.

FONTANA L. (1999) – Mobilité et subsistance au Magdalénien dans le bassin de l'Aude, p. 175-190.

FOURDRINIER E. (1904) – L'Âge du Fer (Hallstatt – Le Marnien – La Tène), p. 207-215, p. 222-236 et p. 299-300.

FOURDRIGNER E. (1905) – Céramographie préhistorique, p. 57-63.

FOSSE G., LECHEVALIER C. (1979) – Le gisement moustérien d'Épouville (Seine-Maritime) : premiers résultats de deux campagnes de fouilles, p. 269-278.

FRITZ C., MENU M., TOSELLO G., WALTER P. (1993) – La gravure sur os au Magdalénien : étude microscopique d'une côte de la grotte de la Vache (commune d'Alliat, Ariège), p. 411-425.

G

GABILLOT M. (2000) – Les dépôts complexes de la fin du Bronze moyen et du début du Bronze final en France du Centre-Est. Nouvelle approche, p. 459-476.

GAGNEPAIN J., BRACCO J.-P., BERTRAN P., BEZ J.-F., BIDART P., CANALS I SALOMO A., JORDA C., JORDA M., PHILIBERT S., STOUVENOT C., VIGIER S. (1999) – Saint-Jean à Vitrolles, *locus* 2 (Hautes-Alpes) : premiers résultats des fouilles de sauvetage urgent (1995-1996) d'un gisement épigravettien, p. 191-202.

GAILLARD C. (1983) – Matières premières de l'industrie lithique de la grotte de Coupe-Gorge, à Montmaurin (Haute-Garonne), p. 57-64.

GAILLARD J., CHEVALLIER H. (1976) – La nécropole protohistorique de Font Tertaud, commune de Saint-Martial-de-Mirambeau (Charente-Maritime), p. 58-63.

GAILLOT H. (1936) – Communication sur la création d'une « commission permanente de classement », p. 536-537.

GASCÓ J. (1980) – Les poignards en cuivre du Midi bas-languedocien, p. 397-415.

GASCÓ J. (1983) – Combustion d'orge et structure de conservation de l'Âge du Bronze à la grotte des Cazals (Aude), p. 111-116.

GASCÓ J. (1985) – Histogrammes et dates radiocarbone, p. 108-111.

GASCÓ J. (2001) – À propos de l'usage des dates radiocarbone dans le commentaire des rapports chronologiques entre Rubané et groupe de Blicquy à Vaux-et-Borset, p.145-148 [avec réponse de C. Constantin, p. 148-149].

GASCÓ J. (2003) – La stratigraphie de l'Âge du Bronze et de l'Âge du Fer à Roucadour (Thémines, Lot) ; analyse culturelle et incidences paléogéographiques, p. 521-546.

GAUCHER G. (1974) – Objets de l'Âge du Bronze découverts aux Prés-Madame, à Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne), p. 26-27.

GAUCHER G. (1980) – La fibule en archet de violon du dépôt de Cannes-Écluse I (Seine-et-Marne), p. 170-171.

GAUCHER G. (1983a) – La campagne nationale « Laissons l'histoire en place », p. 202.

GAUCHER G. (1983b) – Préhistoriens et calculs, la fortune d'une tradition, p. 291-299.

GAUCHER G. (1984) – Discours du président, p. 2-3.

GAUCHER G. (1990) – Éditorial. Profession : préhistorien, p. 66-67.

GAUCHER G. (1992) – Les subdivisions du Bronze final, p. 51-64.

GAUCHER G. (1998) – La bibliothèque de la SPF, p. 605-609.

GAUCHER G., JULIEN M., KARLIN C. (1981) – Pincevent, occupations simultanées et successives, recherches en cours, p. 196-197.

GAUDRON G. (1942a) – Éléments d'une méthode destinée à reproduire par photographie directe des plaquettes gravées, comme celles de la grotte de la Marche, à Lussac-les-Châteaux, p. 99-101.

GAUDRON G. (1942b) – Rapport de monsieur le secrétaire général sur la situation morale et la gestion du conseil d'administration, en 1942, de la Société préhistorique française, p. 259-266.

GAUDRON G. (1943) – Rapport du secrétaire général sur l'année 1943, p. 229-231.

GAUDRON G. (1944) – Communication sur l'activité future de la SPF, p. 120-121.

GAUDRON G. (1945a) – La Préhistoire en France de 1939 à 1945, p. 42-43.

GAUDRON G. (1945b) – Conseils pratiques pour la rédaction des articles de Préhistoire, p. 113-119.

GAUDRON G. (1946) – Règles administratives pour les autorisations de fouilles archéologiques, p. 215-218.

GAUDRON G. (1947) – Préhistoire, Protohistoire, Histoire : définitions, p. 81.

GAUDRON G. (1949) – De la propriété des objets recueillis au cours de fouilles archéologiques en France, p. 416-417.

GAUDRON G. (1950a) – Préhistoire et Protohistoire, p. 512-513.

GAUDRON G. (1950b) – Rapport moral du secrétaire général, p. 524-526.

GAUDRON G. (1951) – Services officiels français et Préhistoire, p. 418-438.

GAUDRON G. (1952a) – Services officiels français et Préhistoire (II). Compléments et errata, p. 353-363.

GAUDRON G. (1952b) – André Breton aux Cabrerets, p. 498-501.

GAUDRON G. (1953a) – Les cervidés symboles de renaissance, p. 301-302.

GAUDRON G. (1953b) – Sur la technique du « colombin » pour le façonnage des poteries, p. 474-475.

GAUDRON G. (1953c) – Gestes éternels des potiers, p. 562-564.

GAUDRON G. (1953d) – Rapport moral du secrétaire général, p. 602-603.

GAUDRON G. (1954) – Discours pour le cinquantenaire de la Société, p. 497-498.

GAUDRON G. (1955) – Rapport moral du secrétaire général pour l'année 1955, p. 676-679.

GAUDRON G. (1957) – Ornementation des poteries primitives : symbolisme ou technique ?, p. 135-136 (+ p. 239).

GAUDRON G. (1958a) – Typologie et chronologie, p. 151-153.

GAUDRON G. (1958b) – Possibilité d'étude des climats aux périodes géologiques reculées, à partir du dosage des isotopes de l'oxygène, p. 702-704.

GAUDRON G. (1962) – Conservation des céréales dans les silos souterrains, p. 593-594.

GAUDRON G. (1963) – À propos des silos souterrains pour céréales, p. 151-152.

GAUSSEN J., MOISSAT J.-C. (1985) – Lacaud : habitat magdalénien ancien de plein air (vallée de l'Isle en Périgord), p. 350-376.

GE T., GUILLORÉ P. (1993) – Micromorphologie des sédiments de la salle des peintures de la grande grotte d'Arcy-sur-Cure, premiers résultats, p. 5-8.

GÉBHARDT A., MARGUERIE D. (1994) – Étude sédimentologique sur le tumulus de la Motte des Justice (Thouars, Deux-Sévres), p. 406.

GEDDÈS D. (1981) – Les débuts de l'élevage dans la vallée de l'Aude, p. 370-378.

GEEM (1969) – Épipaléolithique-Mésolithique. Les microlithes géométriques, p. 355-366.

GEEM (1972) – Épipaléolithique-Mésolithique. Les armatures non géométriques 1, p. 364-375.

GEEM (1975) – Épipaléolithique-Mésolithique. L'outillage du fonds commun. I : Grattoirs, éclats retouchés, burins, perçoirs, p. 319-332.

GERMOND G., GOMEZ de SOTO J., VERRON G., BOURHIS J.-R. (1988) – Nouvelles recherches sur le dépôt d'Auvers, Manche (Bronze final III), p. 15-31.

GHESQUIÈRE E., MANEUVRIER C., MARCIGNY C., VERRON G. (1994) – Quelques objets inédits de l'Âge du Bronze découverts récemment dans le département du Calvados, p. 435-439.

GIDON F. (1916) – L'ancienne flore des tumulus de la campagne de Caen : l'ancien climat et la submersion atlantidienne, p. 188-192.

GIOT P.-R. (1944) – Communication sur la répartition du Paléolithique en Bretagne, p. 154-155.

GIOT P.-R. (1950) – Remarques préliminaires sur la chronologie de la fin de l'Âge du Bronze et sur celle de l'Âge du Fer en Bretagne, p. 336-340.

GIOT P.-R. (1956a) – Jugement important, relatif à la destruction de monuments préhistoriques découverts fortuitement, p. 18-19.

GIOT P.-R. (1956b) – L'application des techniques modernes à la fouille des tumulus des Âges du Bronze ancien et moyen de Bretagne, p. 101-102.

GIOT P.-R., BOURHIS J., BRIARD J. (1964) – Étude technique de lingots plano-convexes du Bronze final armoricain, p. XXXVII.

GIOT P.-R., GUILCHER (1946) – Essai de succession des chronologies pré- et protohistoriques de la baie d'Audierne (Finistère), p. 116-121.

GIRARD C., DAVID F. (1982) – À propos de la chasse spécialisée au Paléolithique moyen, l'exemple de Mauran (Haute-Garonne), p. 11-12.

GIRARD M. (1968) – L'hypogée de l'Homme-Mort à Tinqueux (Marne), annexe III : analyse pollinique, p. 498-503.

GIRARD M. (1975) – Prélèvements d'échantillons en grotte et en station de terrain sec en vue de l'analyse pollinique, p. 158-160.

GIRARD M. (1982) – Le Bois des Renardes à La Madeleine-sur-Loing (Seine-et-Marne). Analyse pollinique, p. 339-340.

GIRARD M., HINOUT J. (1990) – Essai de chronologie de sites mésolithiques du Bassin parisien par l'analyse pollinique, p. 113-116.

GIRAUD E. (1955) – Cachette du Bronze final en Seine-et-Oise, p. 462-463.

GIVENCHY P. (1910) – Mensuration des haches polies et haches polies à tranchant varié, p. 462-470.

GIVENCHY P. (1922) – Discours du président entrant, p. 37-39.

GLORY A. (1946) – Communication sur les gravures pariétales de la grotte d'Ebbou, p. 290.

GLORY A. (1947) – Prise de date pour une grotte gravée aurignaco-périgordienne à Labastide, p. 267.

GLORY A. (1948a) – Note sur des peintures pariétales à Vallon (Ardèche), p. 275.

GLORY A. (1948b) – Les gravures préhistoriques de la grotte du Colombier (Ardèche), p. 394-395.

GLORY A. (1949a) – Note sur l'art préhistorique dans le Gard, p. 67-68.

GLORY A. (1949b) – Les gravures préhistoriques de l'abri Delluc, Les Eyzies (Dordogne) p. 217-219.

GLORY A. (1964a) – La stratigraphie des pigments appliquée aux peintures de Lascaux, p. LXII et p. CXXIV.

GLORY A. (1964b) – Datation des peintures de Lascaux par le radiocarbone, p. CXIV-CXVII.

GLORY A. (1964c) – La grotte de Rocadour, p. CLXVI-CLXIX.

GLORY A. (1965a) – Grotte ornée de la Batusterie en Dordogne, p. CCLXIII.

GLORY A. (1965b) – Nouvelles découvertes de dessins rupestres sur le causse de Gramat (Lot), p. 528-538.

GLORY A. (1966) – Commentaire sur l'âge présumé des peintures murales du Cuzouls des Basconies (Lot), p. CXCI-CXCIII.

GLORY A. (1968) – La grotte des Sarrasins ou grotte écrite à Pommerol (Drôme), p. 89-91.

GLORY A., PIERRET B. (1960) – La grotte ornée de Villars (Dordogne), p. 355-361.

GLORY A., SANZ MARTINEZ, NEUKIRCH H. (1944) – Les peintures rupestres de style ibérique dans la vallée du Caramy (Var), p. 168-173.

GLORY A., VAULTIER H., DOS SANTOS F. (1965) – La grotte ornée d'Escoural (Portugal), p. 110-117.

GOMEZ J., GACHINA J., COFFYN A. (1981) – Nouvelles considérations sur l'épée du Bronze final de Forges-d'Aunis (Charente-Maritime), p. 123-128.

GOMEZ de SOTO J. (1977) – Quelques remarques à propos des dépôts de haches de la fin du « Bronze moyen » du Centre-Ouest de la France, p. 217-223.

GOMEZ de SOTO J. (1982) – Céramiques à pastillage, cordons en arceaux, décor cordé : vers une nouvelle approche du Bronze ancien dans le Centre-Ouest de la France, p. 424-430.

GOMEZ de SOTO (1996) – Le site du Fouilloux à Agris (Charente). Réflexions sur un possible *necromantion* du Bronze moyen, p. 566-578.

GOMEZ de SOTO J., KEROUANTON I., BOULESTIN B., BOURHIS J.-R. (1991) – La grotte de Queroy à Chazelles (Charente). Le Bronze final IIIb, p. 341-392.

GOURY G. (1936) – Genèse d'une classification du Néolithique, p. 203-216.

GRELAUD F. (1963) – Normogramme de classification des bifaces, p. 153-154.

GROSJEAN R. (1968a) – Discours du président entrant, p. 6-11.

GROSJEAN R. (1968b) – Communication du président, p. 129-131.

GROSJEAN R. (1968c) – Enquête SPF, p. 161-164.

GRUET M. (1945) – Études sur le mot biface, p. 197-199.

GRÜNEVALD de MORTILLET S. (1944) – Communication sur l'activité de la Société d'excursions scientifiques, p. 86-87.

GUÉBHARD A. (1907) – Commission d'étude des enceintes préhistoriques, p. 22-35.

GUÉBHARD A. (1908) – Commission des enceintes préhistoriques et des fortifications anhistoriques (17e rapport), p. 163-167.

GUÉBHARD A. (1909a) – À propos de la liberté des fouilles, p. 223-224.

GUÉBHARD A. (1909b) – Le mouvement préhistorique au dehors, p. 224.

GUEBHARD A. (1909c) – Allocution du président entrant, p. 23-25.

GUÉBHARD A. (1909d) – Discours au banquet de la société, p. 497.

GUÉBHARD A. (1910) – Discours du président sortant, p. 28-31.

GUÉBHARD A. (1915) – Un nouveau critère de l'utilisation des silex non taillés, p. 366-368.

GUÉBHARD A. (1917) – Notes brèves pour la commission d'études des enceintes préhistoriques et fortifications anhistoriques, p. 428-431.

GUÉNIN G. (1939a) – À propos des monuments mégalithiques du Morbihan : quelques réflexions et suggestions, p. 337-351.

GUÉNIN G. (1939b) – Rapport de M. le secrétaire général sur la situation morale et la gestion du conseil d'administration, en 1939, de la Société préhistorique française, p. 470-473.

GUÉNIN G. (1940a) – Lettre de démission du secrétariat général de la Société, p. 50.

GUÉNIN G. (1940b) – Lettre à propos des mégalithes du Morbihan, p. 97-98.

GUEILLOT O. (1915) – Marnien ou La Tène I, p. 226-238.

GUETTE C. (2002) – Révision critique du concept de débitage Levallois à travers l'étude du gisement moustérien de Saint-Vaast-la-Hougue/le Fort (chantiers I-III et II, niveaux inférieurs) (Manche, France), p. 237-248.

GUIBERT P., SZEPERTYSKI B., SCHROEVRER M., ROUSSOT-LARROQUE J. (1996) – Datation par thermoluminescence d'un niveau néolithique ancien à la Lède-du-Gurp (Gironde). Comparaison avec les dates radiocarbone, p. 217-224.

GUICHARD X. (1942) – Discours d'entrée pour 1942, p. 6-8.

GUILAINE J. (1989) – Interrogations sur les essais de modélisation de l'environnement à partir de stratigraphies néolithiques sous abris : l'exemple de Font-Juvenal, p. 312-315.

GUILAINE J., SIMONE L., THOMMERET J., THOMMERET Y. (1981) – Datations ^{14}C pour le Néolithique de Tavolière (Italie), p. 154-160.

GUILBERT R. (2003) – Les systèmes de débitage de trois sites sauveterriens dans le Sud-Est de la France, p. 463-478.

GUILLIEN Y. (1943) – Le Paléolithique charentais ; essai paléogéographique, p. 41-58.

GUILLIEN Y. (1946) – Enquête sur l'enseignement de la Préhistoire en France en 1945. III. La Préhistoire dans l'enseignement du premier degré, p. 315-317.

GUILLIEN Y. (1950) – Rongeurs et cervidés : appel aux préhistoriens, p. 483-484.

GUILLIEN Y. (1959) – Bois et dents de renne, historique d'une recherche (1945-1953), p. 293-296.

GUILLIEN Y. (1962) – Chronologie et géographie du Moustérien : état des recherches, p. 810-812.

GUILLIEN Y. (1970) – Cryoclase, calcaires et grottes habitées (note préliminaire), p. 231-236.

GUILLIEN Y. (1971) – De la stratigraphie de la Chaise : réponse à M. Debénath, p. 100-102.

GUY E. (1997) – Enquête stylistique sur cinq composantes de la figuration épipaléolithique en France, p. 309-313.

GYSEL J., CAHEN D. (1982) – Le lustre des faucilles et les autres traces d'usage des outils en silex, p. 221-224.

H

HAMEAU P. (1992) – Trois nouveaux jalons de l'art post-glaciaire entre Provence et Dauphiné, p. 137-157.

HAMEAU P., MENU M., POMIES M.-P., WALTER P. (1995) – Les peintures schématiques postglaciaires du Sud-Est de la France : analyses pigmentaires, p. 353-362.

HAMON C. (2003) – De l'utilisation des outils de mouture, broyage et polissage au Néolithique en Bassin parisien : apports de la tracéologie, p. 101-116.

HATT J.-J. (1954a) – Proposition de vœu sur l'attribution, par le secrétariat aux Beaux-Arts, du premier Âge du Fer aux Antiquités historiques, p. 37.

HATT J.-J. (1954b) – Préhistoire, Protohistoire, Histoire, p. 55-57.

HATT J.-J. (1954c) – Pour une nouvelle chronologie de la Protohistoire française, p. 379-384.

HATT J.-J. (1954d) – De l'Âge du Bronze à la fin du premier Âge du Fer. Problèmes et perspectives de la Protohistoire française, p. 101-110 du fascicule n° 8.

HATT J.-J. (1955a) – Chronique de Protohistoire I, p. 96-101.

HATT J.-J. (1955b) – Chronique de Protohistoire II, p. 397-400.

HATT J.-J. (1956) – Chronique de Protohistoire III. Le Bronze ancien dans l'Est de la France, problèmes de chronologie et de typologie, p. 434-445.

HATT J.-J. (1958) – Chronique de Protohistoire IV. Nouveau projet de chronologie pour l'Âge du Bronze en France, p. 304-305.

HATT J.-J. (1960) – Les invasions celtiques en Italie du Nord, leur chronologie, p. 362-371.

HATT J.-J. (1961) – Chronique de Protohistoire V. Une nouvelle chronologie de l'Âge du Bronze final, exposé critique du système chronologique de H. Müller-Karpe, p. 184-195.

HATT J.-J. (1962) – Chronique de Protohistoire VI. Pour une nouvelle chronologie de l'époque hallstattienne. Les trois phases du premier Âge du Fer en Allemagne du Sud et en France de l'Est, p. 659-667.

HATT J.-J. (1963) – Discours du président entrant, p. 7-12.

HENRI-MARTIN G. (1949) – L'industrie tayacienne de Fontéchevade, p. 353-363.

HENRI-MARTIN G. (1954) – Le Tayacien, p. 27-31 du fascicule n° 8.

HENRI-MARTIN L. (1906) – Présentation d'ossements de renne portant des lésions d'origine humaine et animale, p. 385-387.

HENRI-MARTIN L. (1907) – Présentation d'ossements utilisés à l'époque moustérienne, p. 269-277.

HENRI-MARTIN L. (1908) – Nouvelles constatations sur les os utilisés à l'époque moustérienne, p. 108-112.

HENRI-MARTIN L. (1909) – Désarticulation de quelques régions chez les ruminants et le cheval à l'époque moustérienne, p. 303-310.

HENRI-MARTIN L. (1910a) – La percussion osseuse et les esquilles qui en dérivent. Expérimentation, p. 299-304.

HENRI-MARTIN L. (1910b) – Allocution prononcée le 23 novembre 1910, p. 546-547.

HERBAUT F., QUERRÉ G. (2004) – La parure néolithique en variscite dans le sud de l'Armorique, p. 497-520.

HINOUT J. (1962) – Un gisement tardenoisien de Fère-en-Tardenois, p. 478-490.

HINOUT J. (1967) – Observations à propos du Tardenoisien final, p. CCLXV-CCLXVI.

HINOUT J. (1972) – Le Tardenoisien du Bassin parisien : principes d'une méthode de classification, p. 195-196.

HINOUT J. (1973) – Classification des microlithes tardenoisiens du Bassin parisien. Technologie, typologie et statistique, p. 230-236.

HINOUT J. (1974) – Statistique des angles de retouche des microlithes tardenoisiens du Bassin parisien, p. 139-140.

HINOUT J. (1990) – Quelques aspects du Mésolithique dans le Bassin parisien, p. 434-449.

HINOUT J. (1997) – Quelques aspects de l'Épipaléolithique dans le Bassin parisien, p. 337-340.

HINOUT J. (1998) – Essai de synthèse à propos de l'art schématique mésolithique dans les massifs gréseux du Bassin parisien, p. 505-523.

HOUDRE J.-J., VITAL J. (1979) – Le gisement chasséen ancien du Pirou commune de Polignac (Haute-Loire), p. 335-370.

HUARD P. (1977) – À propos de l'écologie culturelle d'une escargotière d'Algérie : les Capsiens étaient-ils des chasseurs ?, p. 228-230.

HUBERT G. (1915) – La Préhistoire et les tranchées, p. 68.

HUCHARD A., ARNAL J. (1962) – Le dolmen de la Grance du Chevallier, p. 635-640.

HUE E. (1904) – Proposition au président de la rédaction d'instructions relatives aux fouilles préhistoriques. p. 117.

HUE E. (1905) – Manuel de Préhistoire, p. 137.

HUE E. (1906a) – Études sur un nouveau chien des palafittes de Clairvaux : *Canis Le Mirei*, p. 279-295.

HUE E. (1906b) – Note sur une mandibule droite de canidé des palafittes de Chalain (Jura), p. 441-453.

HUE E. (1907a) – De la prise de date d'une découverte préhistorique (coordonnées d'un site), p. 360-361.

HUE E. (1907b) – Étude d'un humérus de chien moustérien de la grotte de Chateaudouble (Var), p. 417-423.

HUE E. (1909a) – *Lupus Marignyensis* (cité lacustre de Chalain, Jura), p. 127-142.

HUE E. (1909b) – Deuxième note sur le *Bos primigenius, Bojanus*, de Chalain, p. 325-332.

HUE E. (1912) – Toast du nouveau président au banquet annuel de la SPF, p. 731.

HUE E. (1914a) – Discours du président sortant, p. 34-37.

HUE E. (1914b) – L'Âge de la pierre aux environs de Luc-sur-Mer (Calvados), p. 419-430.

HUE E. (1915) – Note sur le tic chez les chevaux américains, p. 454-457.

HUE E. (1916) – Note sur l'usure en cuvette des dents, p. 184-187.

HUE E. (1918) – *Equus asinus solutrensis*, p. 337-342.

HUE E. (1921) – *Hyaena Spelea* de la grotte Avenc du Brusquet à Saint-Cézaire (Alpes-Maritimes), p. 48-56.

HUE E., BAUDOUIN M. (1912) – Sur les vertèbres lombaires des Néolithiques, p. 250-263.

HURE A. (1918) – Haches doubles perforées et haches doubles non perforées de l'Yonne, p. 261-270.

I

IAROWSKY G. (1965) – La valeur typologique et stratigraphique des flûtes de Pan et des cordons multiforés, p. 350-357, 4 fig.

J

JACQUOT L. (1912) – Comment a pu naître l'art du dessin chez les peuples préhistoriques, p. 429-230.

JANOT A. (1981) – Essai de chronologie des industries paléolithiques à quartzites de la région sud de Nancy, p. 306-316.

JASINSKI M. (1986) – Méthode topographique applicable aux travaux archéologiques subaquatique, p. 141-144.

JAUBERT J. (1998) – Archéologie paléolithique et grands travaux dans le Midi de la France, résumé des communications, p. 423-424.

JEANNET A. (1970) – Archéologie et informatique, p. 124-128.

JEUNESSE C. (1995) – Villeneuve-Saint-Germain, Cerny, Grossgartach, Roessen et la synchronisation entre les séquences néolithique moyen du Rhin et du Bassin parisien, p. 277-282.

JOFFROY R. (1938) – Le Magdalénien de Haute-Marne, p. 439-443.

JOFFROY R. (1950) – La poterie peinte hallstattienne à motifs zoomorphes du mont Lassois, commune de Vix (Côte-d'Or), p. 281-285.

JOFFROY R. (1953) – Découverte d'un cratère en bronze à l'oppidum du mont Lassois, près de Vix (Côte-d'Or), p. 24-26.

JOFFROY R. (1955) – Les fibules à fausse corde à bouclette du Hallstattien final, p. 453-461.

JOFFROY R. (1959a) – Discours du président entrant, p. 14-16.

JOFFROY R. (1959) – Un type peu connu de fibule du Hallstatt récent : la fibule à tablette, p. 391-393.

JOUSSAUME R. (1976) – Dolmen de Pierre Levée à Nieul-sur-l'Autise (Vendée), p. 398-418.

JOUSSAUME R. (1979) – Le dolmen à couloir dit la Ciste des Cous, à Bazoges-en-Pareds (Vendée), p. 579-596.

JOUSSAUME R. (1999a) – Les enceintes fossoyées du Centre-Ouest, p. 293.

JOUSSAUME R. (1999b) – À propos de l'enceinte fossoyée de Champ-Durand à Neuil-sur-l'Autize (Vendée), p. 401-408.

JOUSSAUME R., PAUTREAU J.-P. (1975) – Réunion SPF : (Vendée et Deux-Sèvres) aux Sables-d'Olonne, le dimanche 4 mai 1975, p. 165-166.

JOUSSAUME R., PAUTREAU J.-P. (1981) – Réunion régionale du Poitou, p. 165.

JOUSSAUME R., BARBIER S., GOMEZ de SOTO J., CADOT R. (1994) – Dolmen des Pierres-Folles des Cous à Bazoges-en-Pareds (Vendée), p. 64-76.

JOUSSET de BELLESME D^{r} (1915) – Des signes propres à reconnaître si un silex non taillé a été utilisé intentionnellement, p. 278-290.

JOUSSET de BELLESME D^{r} (1917) – Paléolithique et glaciations, p. 102-105.

JOUSSET de BELLESME D^{r} (1918) – À propos du Flénusien, p. 181-185.

JULIEN M., KARLIN C., BODU P. (1987) – Pincevent : où en est le modèle théorique aujourd'hui ?, p. 335-342.

JULLIEN J. (1910) – La détermination chronologique des tessons de poterie, p. 291-293

JULLIEN J. (1913) – À propos d'une note sur un mode de cuisson des poteries hallstattiennes, p. 75-76.

JUNGMANS (1967) – Sauvetage de la station fonbuxienne du Gravas, Saint-Martin-de-Treviers (Hérault) ; annexe III : analyse du métal, p. 583.

K

KANTMAN S. (1971) – Essai sur le problème de la retouche d'utilisation dans l'étude du matériau lithique : premiers résultats, p. 202-204.

KAPPS R. (1969) – Une sépulture du Bronze final à Escolives-Sainte-Camille (Yonne), p. 221-224.

KARLIN C., CAHEN D. (1979) – Du silex à l'homme, p. 264.

KARLIN C., PLOUX S. (1994) – Analyse des variations dans les modes de production laminaires et lamellaires : l'exemple de l'unité 27 M89 du niveau IV20 de Pincevent (Seine-et-Marne), p. 185-186.

KELLEY H. (1954) – Contribution à l'étude de la technique de taille levalloisienne, p. 149-169.

KLARIC L., AUBRY T., WALTER B. (2002) – Un nouveau type d'armature en contexte gravettien et son mode de production sur les burins du Raysse (la Picardie, commune de Preuilly-sur-Claise, Indre-et-Loire), p. 751-764.

KOBUSIEWICZ M. (1983) – Le problème des contacts des peuples du Paléolithique final de la plaine européenne avec le territoire français, p. 308-381.

KRIER V., DELOZE V., DEPAEPE P. (1991) – La prospection des sites paléolithiques dans le cadre des opérations de sauvetage sur le tracé linéaire de l'autoroute A5 (Melun, Sens, Troyes), p. 12-13.

L

LACORRE F. (1938) – Courbe climatique du Périgord et des contrées voisines du Paléolithique moyen au Mésolithique, p. 255-256.

LACORRE F. (1949) – Le Gétulo-Capsien : abri 402 et Aïn-Meterchem, p. 447-470.

LACORRE F. (1959) – Tableau chronologique du Périgordien et de l'Aurignacien et de leurs complexes, p. 53-57 et p. 433-440.

LAMBERT G., LAVIER C. (1990) – Dendrochronologie et Préhistoire, p. 143-152.

LAMBOT B. (1981) – Quatre armes de l'Âge du Bronze final découvertes anciennement en Alsace, p. 281-288.

LAMING-EMPERAIRE A. (1962) – À propos de sa thèse : « La signification de l'art rupestre paléolithique », p. 427-432.

LAMING-EMPERAIRE A. (1966) – Compte rendu de lecture sur « La Préhistoire de l'art occidental », par André Leroi-Gourhan, p. CXCIII-CXCIX.

LAMING-EMPERAIRE A. (1969) – Préhistoire, sciences humaines, sciences de la nature, p. 166-171.

LAMOTTE A. (1995) – Données nouvelles sur l'Acheuléen de l'Europe du Nord-Ouest, p. 193-199.

LAMOTTE A. (1999) – L'apport des remontages dans la compréhension des méthodes de débitage et de façonnage des gisements acheuléens de la Somme : les exemples de la Ferme de l'Épinette et de l'Épinette à Cagny (Somme, France), p. 117-131.

LAPLACE-JAURETCHE G. (1953a) – Les couches à escargots des cavernes pyrénéennes et le problème de l'Arisien de Piette, p. 199-211.

LAPLACE-JAURETCHE G. (1953b) – À propos des termes Arisien et Arudien, p. 567-569.

LAPLACE-JAURETCHE G. (1954) – Application des méthodes statistiques à l'étude du Mésolithique, p. 127-139.

LAPLACE-JAURETCHE G. (1956) – Typologie statistique et évolution des complexes à lames et lamelles, p. 271-290.

LAPLACE-JAURETCHE G. (1957) – Les industries de Roc'h-Toul et de Parc-ar-Plenen en Guilclan (Finistère), p. 422-438.

LAPLACE-JAURETCHE G. (1959) – Le problème des Périgordiens I et II et l'hypothèse du synthétotype Aurignaco-Périgordien (résumé), p. 515-519.

LAPLACE-JAURETCHE G., MÉROC L. (1954a) – Application des coordonnées cartésiennes à la fouille d'un gisement, p. 58-66.

LAPLACE-JAURETCHE G., MÉROC L. (1954b) – Complément à notre note sur l'application des coordonnées cartésiennes à la fouille d'un gisement, p. 291-293.

LARRIBAU J.-D. (1982) – Découvertes de nouveaux ensembles graphiques dans la grotte d'Oxocelhaya, note préliminaire, p. 133-136.

LARRIBAU J.-D., PRUDHOMME S. (1980) – Les nouvelles découvertes à Isturitz (Pyrénées-Atlantiques), peintures et gravures pariétales, sol d'habitat paléolithique en place, p. 264.

LARRIBAU J.-D., PRUDHOMME S. (1983) – La grotte ornée d'Erberua (Pyrénées-Atlantiques), note préliminaire, p. 280-284.

LAVILLE H. (1971) – Sur la contemporanéité du Périgordien et de l'Aurignacien : la contribution du géologue, p. 171-174.

LAVILLE H. (1975) – Précisions sur la chronologie du Quaternaire récent, p. 15-17.

LAVILLE H., SONNEVILLE-BORDES D. de (1967) – Sédimentologie des niveaux moustériens et aurignaciens de Caminade est (Dordogne), p. 35-52.

LÉA V. (2003) – Un atelier de fabrication de microperçoirs au Chasséen : le site de la Cabre (Var), p. 517-532.

LE BEL A. (1916) – Date et limites de la glaciation géologique la plus moderne, p. 167-184.

LE BEL A. (1923) – Discours du président entrant, p. 31.

LE BEL A. (1925) – Cosmologie rationnelle [suppl. hors pagination de 25 pages].

LE BEL A. (1927) – Discours pour ses 80 ans, p. 233.

LE BRUN-RICALENS F. (1990) – L'occupation aurignacienne d'Hui (Beauville, Lot-et-Garonne) : présentation, problématique et premiers résultats, p. 275-282.

LE BRUN-RICALENS F., BROU L. (2003) – Burins carénés-nucléus à lamelles : identification d'une chaîne opératoire particulière à Thèmes (Yonne) et implications, p. 67-83.

LECLERC J. (1998) – Allocution du président, p. 123-124.

LECLERC J., MASSET C. (1980) – Construction, remaniements et condamnation d'une sépulture collective néolithique : La Chaussée-Tirancourt (Somme), p. 57-64.

LE GOFFIC M., ÉLUÈRE C., DUVAL A.-R. (1985) – Le site de l'Âge du Fer et les perles d'or de Trégonou (Finistère), p. 510-533.

LEMOZI A. (1920) – Peintures et gravures paléolithiques découvertes dans les grottes des communes d'Espagnac-Sainte-Eulalie et de Cabrerets (Lot), p. 256-262.

LEMOZI A. (1922) – Une importante découverte préhistorique à Cabrerets (Lot). Nouvelles peintures et gravures paléolithiques (grotte de David), p. 214-215.

LEMOZI A. (1924) – Fouilles dans l'abri-sous-roche de Murat, commune de Rocamadour (Lot), p. 17-58.

LEMOZI A. (1955) – Grottes préhistoriques de Cougnac, p. 524.

LEMOZI A. (1957) – Bouquetin, peinture pariétale: grotte du « Cantal » près Cabrerets (Lot), p. 722-723.

LEMOZI A. (1961) – Étude d'une petite grotte située à l'ouest de l'abri-sous-roche de Murat, vallée de l'Alzou, commune de Rocamadour (Lot), p. 713-716.

LENOIR M. (1971) – Traces d'utilisation observées sur un nucléus à lamelles, p. 69-70.

LENOIR M. (1974) – Faciès et culture, p. 58-64.

LENOIR M. (1975) – Style et technologie lithique, p. 46-49.

LENOIR M. (1977) – Un gisement de plein air du Périgordien supérieur en Gironde : les Artigaux à Camiac-et-Saint-Denis, p. 518-530.

LENOIR M. (1978) – Les grattoirs-burins du Morin et du Roc de Marcamps (Gironde), p. 73-82.

LENOIR M. (1987) – La pièce de la Bertonne, « fossile directeur » du Magdalénien ancien ?, p. 167-171.

LEPAGE L. (1972) – Chronique régionale : Haute-Marne, p. 36-37.

LEPAGE L. (1976) – Haute-Marne : réunion annuelle, p. 101.

LEPAGE L. (1983) – Rapport du délégué de la Haute-Marne pour 1982, p. 40.

LEPAGE L. (1986) – Haute-Marne : rapport du délégué, p. 104.

LEROI-GOURHAN And. (1952) – Discours président entrant, p. 5-8.

LEROI-GOURHAN And. (1953) – Discours du président sortant, p. 3.

LEROI-GOURHAN And. (1958a) – La fonction des signes dans les sanctuaires paléolithiques, p. 306-321.

LEROI-GOURHAN And. (1958b) – Le symbolisme des grands signes dans l'art pariétal paléolithique, p. 384-398.

LEROI-GOURHAN And. (1958c) – Répartition et groupement des animaux dans l'art pariétal paléolithique, p. 515-528.

LEROI-GOURHAN And. (1966) – Réflexions de méthode sur l'art paléolithique, p. 35-49.

LEROI-GOURHAN And. (1967) – Les mains de Gargas, essai pour une étude d'ensemble, p. 107-122.

LEROI-GOURHAN And. (1987) – Introduction à la peinture préhistorique, p. 291-301.

LEROI-GOURHAN Arl. (1956) – Analyse pollinique et carbone 14, p. 291-301.

LEROI-GOURHAN Arl. (1957) – Note sur les possibilités qu'apporte l'analyse pollinique aux études climatologiques en Afrique du Nord, p. 524-525.

LEROI-GOURHAN Arl. (1960) – Mise au point par le professeur Emiliani de Miami d'une méthode de datation absolue des planchers stalagmitiques et demande corrélative d'échantillons bien en place, p. 388.

LEROI-GOURHAN Arl. (1966) – L'analyse pollinique des coprolithes, p. CLXIII-CLXIV.

LEROI-GOURHAN Arl. (1967) – Le Badegoulien de l'abri Fritsh : climat et chronologie, p. 95-99.

LEROI-GOURHAN Arl. (1968) – Le Néanderthalien IV de Shanidar, p. 79-83.

LEROI-GOURHAN Arl. (1971) – Discours du président entrant, p. 3-5.

LEROI-GOURHAN Arl. (1977) – b.-p. – b.-c., p. 100-101.

LEROI-GOURHAN Arl. (1983a) – Glaciaire ou… pas encore glaciaire ?, p. 203.

LEROI-GOURHAN Arl. (1983b) – ^{14}C, p. 267.

LEROI-GOURHAN Arl. (1984) – La place du Néandertalien de Saint-Césaire dans la chronologie würmienne, p. 196-198.

LEROI-GOURHAN Arl. (1988) – Le passage Moustérien-Chatelperronnien à Arcy-sur-Cure, p. 102-104.

LEROI-GOURHAN Arl. (1997) – Chauds et froids de 60000 à 15000 BP, p. 151-160.

LEROI-GOURHAN Arl. (2000) – Rites et langages à Shanidar ?, p. 291-293.

LEROYER C., LEROI-GOURHAN Arl. (1983) – Problèmes de chronologie : le Castelperronien et l'Aurignacien, p. 41-44 (+ p. 79).

LESAGE J. (1978) – Problèmes nouveaux posés aux préhistoriens par l'évolution des outils informatiques, p. 163-164.

LE TENSORER J.-M. (1969) – Le Moustérien de Las Pénélos (Lot-et-Garonne) ; étude statistique, p. 232-236.

LE TENSORER J.-M. (1974) – Le Périgordien supérieur à burins de Noailles à l'abri Peyrony à Gavaudun (Lot-et-Garonne), p. 459-468.

LE TENSORER J.-M. (1975) – Les niveaux du Magdalénien ancien de la grotte de Cassegros, à Trentels (Lot-et-Garonne), p. 262.

L'HELGOUACH J. (1957) – À propos du « Petit lexique du mégalithisme » du Dr Jean Arnal, p. 42-43.

L'HELGOUACH J. (1962) – Le dolmen de Conguel-en-Quiberon (Morbihan), p. 371-381.

L'HELGOUACH J. (1966) – Fouilles de l'allée couverte de Prajou-Menhir en Tébeurden (Côtes-du-Nord), p. 311-342.

L'HELGOUACH J. (1982) – Microlithes et mégalithes, p. 67-68.

L'HELGOUACH J., LECORNEC J. (1976) – Le site mégalithique « Min Goh Ru » près de Larcuste à Colpo (Morbihan), p. 370-397.

LHOMME V., CONNET N., CHAUSSÉ C. (2003) – Le gisement de Soucy 6 (Yonne) et son industrie lithique dans le contexte des industries à éclat du Paléolithique inférieur en Europe du Nord-Ouest, p. 241-252.

LHOMME V., CONNET N., CHAUSSÉ C., BEMILLI C., BAHAIN J.-J., VOINCHET P. (2004) – Les sites et les industries lithiques du Paléolithique inférieur, moyen et supérieur de la basse vallée de l'Yonne dans leurs contextes chronostratigraphiques. Bilan de dix ans d'activité archéologique pluridisciplinaire dans le sud-est du Bassin parisien, p. 701-740.

LICHARDUS M. (1999) – L'Âge du Bronze en France à 2300 av. J.-C. ?, p. 563-568.

LIGER J.-C. (1990) – Art pariétal : nouvelles découvertes à Arcy-sur-Cure (Yonne), p. 267-268.

LIMONDIN N. (1987) – Mollusques quaternaires et reconstitutions climatiques : modalités de prélèvements, p.104-106.

LOBJOIS G. (1958) – Rapport de délégué : Aisne, p. 716-717.

LOBJOIS G. (1962) – Trois objets en bronze provenant du dragage du gué antique de Condé-sur-Aisne, p. 57-59.

LOCHT J.-L., ZWINNEN C., ANTOINE P., AUGUSTE P., PATOU-MATHIS M., DEPAEPE P., FALGUÈRES C., LAURENT M., BAHAIN J.-J., MATHYS P. (1995) – Le gisement paléolithique moyen de Beauvais (Oise), p. 213-226.

LORBLANCHET M. (1966) – Une nouvelle grotte ornée sur le causse de Gramat (Lot), p. CVIII-CXI.

LORBLANCHET M. (1967) – Découverte de gravures pariétales paléolithiques dans la grotte de la Roque (Hérault), p. 143-154.

LORBLANCHET M. (1971) – Quelques figures pariétales paléolithiques en Quercy, p. 293-310.

LORBLANCHET M. (1973a) – La grotte ornée des Escabasses, à Thémines (Lot), p. 195.

LORBLANCHET M. (1973b) – Compte rendu de lecture : « L'art pariétal de Gouy », par Graindor et Martin, p. 200-204.

LORBLANCHET M. (1978) – Compte rendu de lecture de Ucko : « Form in indigeneous Art. Schematisation in the art in Aboriginal Australia and Prehistoric Europe », p. 227-232.

LORBLANCHET M. (1980) – Les gravures de l'Ouest australien. Leur rénovation au cours des âges, p. 463-477.

LORBLANCHET M. (1985) – Le colloque international d'art pariétal paléolithique, recherche et conservation ; Périgueux, Le Thot, 19-22 novembre 1984, p. 8-13.

LORBLANCHET M. (1986) – À propos des « Signes sans paroles – Cent siècles d'art rupestre en Europe Occidentale » par Jean Abelanet, p. 200-207.

LORBLANCHET M. (1988) – Rectification à propos du film « Signification de l'art préhistorique », p. 101.

LORBLANCHET M., JONES R. (1979) – Les premières fouilles à Dampier (Australie occidentale) et leur place dans l'ensemble australien, p. 463-487.

LOUBOUTIN C. (1998) – Éditorial, p. 5-6.

LUCAS G. (1999) – Production expérimentale de lamelles torses : approche préliminaire, p. 145-151.

LUMLEY H. de (1956) – Un gisement levalloisien dans la Drôme au Buis-les-Baronnies, p. 108-111.

LWOFF S. (1941a) – La Marche. Fouilles L. Péricard et S. Lwoff. Gravures à représentations d'humains du Magdalénien III, p. 145-161.

LWOFF S. (1941b) – Présentation de plaquettes gravées de la Marche (Vienne), p. 191-192.

LWOFF S. (1942a) – Présentation du bloc de la Marche figurant l'homme de Lussac, p. 16.

LWOFF S. (1942b) – La Marche, industrie de l'os, p. 51-64.

LWOFF S. (1942c) – À propos de la grotte de la Marche. Réponse au comte Bégouën, p. 207-209.

LWOFF S. (1943a) – Réponse à Bégouën, p. 15.

LWOFF S. (1943b) – La Marche. Fouille Péricard et Lwoff. A : Iconographie humaine du Magdalénien. B : Industrie de l'os, p. 166-180.

LWOFF S. (1944) – Communication sur un système de classification lithique, p. 145.

LWOFF S. (1957) – Iconographie humaine et animale du Magdalénien III (2). Grotte de la Marche, commune de Lussac-les-Châteaux (Vienne), p. 622-633.

LWOFF S. (1961) – L'art préhistorique et le peintre Paul Gaugin, p. 406-409.

LWOFF S. (1962a) – Industrie de l'os. Iconographie humaine et animale du Magdalénien III. 7e publication, grotte de la Marche, commune de Lussac-les-Châteaux (Vienne), p. 73-91.

LWOFF S. (1962b) – La « Serpette » du Magdalénien IV de Loubressac (commune de Mazerolles, Vienne). Nouveau fossile directeur régional lithique du département de la Vienne et des environs, p. 278-288.

LWOFF S. (1963) – Homomorphie cyclique ou cyclo-homomorphie de l'outillage préhistorique. Son application à certaines séquences stratigraphiques préhistoriques, p. 221-234.

LWOFF S. (1968) – La théorie de la corrélation de Paul-Gérard Natorp et ses implications dans l'amélioration des techniques de fouille modernes, p. 99.

LWOFF S. (1970) – Nouvelle méthode d'investigation par l'ordinateur : les abaques en point cumulés à courbes iso-numéro. Application au Paléolithique supérieur de l'ethnie périgordienne et à diverses disciplines scientifiques, p. 226-227.

LWOFF S. (1974) – La grotte de Loubressac (commune de Mazerolles, Vienne). Problèmes soulevés par les variations des taux de burins et de lamelles dans le Magdalénien final, p. 306-320.

M

MAGNY M. (1997) – Éléments pour une histoire du climat entre 13000 et 6000 BP, p. 161-167.

MAGNY M., SCHIFFERDECKER F. (1980) – Essai sur l'occupation du sol au Néolithique : le groupe de Lüchertz, p. 17-25.

MALISSEN B. (1977) – Élaboration d'une fiche de recensement des gîtes potentiels de matières premières siliceuses, p. 203-205.

MALVESIN-FABRE G. (1948) – Essai de discrimination des bifaces abbevilliens et acheuléens par un indice numérique, p. 58-63.

MALVESIN-FABRE G. (1954) – L'Azilien, p. 67-69 du fascicule n° 8.

MALVESIN-FABRE G., PRAT F. (1957) – Étude paléontologique de la France, p. 659-561.

MANEN C., SABATIER P. (2003) – Chronique radiocarbone de la néolithisation en Méditerranée nord-occidentale, p. 479-504.

MARCHAND G. (2000) – La néolithisation de l'Ouest de la France : aires culturelles et transfert techniques dans l'industrie lithique, p. 377-403.

MARÉCHAL J.-R. (1956) – Nature du métal des objets préhistoriques trouvés à Longues (Calvados), p. 682-684.

MARÉCHAL J.-R. (1957) – Les techniques de laboratoire appliquées à l'étude scientifique des objets métalliques anciens et leur contribution à l'histoire de la métallurgie, p. 550-554.

MARÉCHAL J.-R. (1962) – Conservation des céréales en silos souterrains, p. 593.

MARGUERIE D., WALTER P. (1986) – Approches informatiques de la palynoarchéologie : exemples armoricains, p. 345-362.

MARINVAL P. (1983) – Une nouvelle technique d'étude des semences protohistoriques : la radiographie, p. 267-268.

MARQUET J.-C. (1975) – Un atelier magdalénien à Bénagu, commune de Chamussay (Indre-et-Loire), p. 309-318.

MARQUET J.-C. (1976) – Un niveau moustérien en place dans une formation alluviale de la Loire à Langeais (Indre-et-Loire), p. 270-272.

MARTIN Y. (1974) – Technique de moulage de gravures rupestres, p. 146-148.

MARTINAUD M., COLMONT G. (1989) – De la coopération entre partenaires pour les recherches géophysiques de structures archéologiques, p. 301-308.

MASSET C. (1974) – Problèmes ethnologiques soulevés par l'étude paléodémographique de quelques sépultures collectives, p. 196.

MASSET C., VAN VLIET B. (1974) – Observations sur les sédiments d'une sépulture collective (La Chaussée-Tirancourt, Somme), p. 243-248.

MASSON A. (1982) – Circulation paléolithique : une question de longueur, p. 197.

MAUGER M. (1984) – L'apport des microfossiles dans l'identification des silex : exemple du Magdalénien en Île-de-France, p. 216-220.

MAZIÈRES G. (1984) – La pièce esquillée, outil ou déchet ?, p. 182-186.

MENU M., WALTER P., VIGEARS D., CLOTTES J. (1993) – Façons de peindre au Magdalénien, p. 426-432.

MERLIN G. (1974) – Grotte du Gouffre-Paille, gisement du Bronze final (Alpes-Maritimes), p. 45-48.

MÉROC L., SIMONNET G. (1979) – Les sépultures chasséennes de Saint-Michel-du-Touch à Toulouse (Haute-Garonne), p. 379-402.

MERWART É. (1946) – Enquête sur l'enseignement de la Préhistoire en France, en 1945 ; I : Conclusions de la commission nommée le 24 mai 1945 pour faire rapport sur l'état des études de Préhistoire aux trois échelons de l'enseignement public, p. 312-313.

MILLOTTE J.-P. (1963) – La place du Massif central dans la France protohistorique, p. 663-687.

MILLOTTE J.-P. (1969) – Nouveaux jalons pour l'étude du Bronze ancien en France, p. 27-29.

MINZONI-DEROCHE (1983) – Étude technique des burins périgordiens et aurignaciens provenant du Flageolet I (Bézénac, Dordogne), p. 149-153.

MOHEN J.-P. (1969) – Les bronzes protohistoriques de Paris et de sa région au musée de l'Armée (Invalides), p. 779-816.

MOHEN J.-P. (1972) – Que savons-nous de l'Âge du Bronze dans le Nord de la France ? (départements du Nord et du Pas-de-Calais), p. 444-464.

MOHEN J.-P. (1973) – Qu'attendre de la radiographie des objets protohistorique en bronze ?, p. 205-210.

MOHEN J.-P. (1984) – Rapport du secrétaire général sur la gestion du conseil d'administration et la situation morale de la Société préhistorique française pour l'année 1984, p. 259-261.

MOHEN J.-P. (1990a) – Rapport moral du secrétaire général sur les activités de la société en 1989, p. 7-8.

MOHEN J.-P. (1990b) – Le retard des « Études et Travaux » 1989 et 1990 doit être rattrapé, p. 98.

MOHEN J.-P. (1990c) – Bilan de l'année de l'archéologie : tendances de la recherche en Préhistoire, p. 291-292.

MOHEN J.-P. (1993) – Avant-propos, p. 1.

MOMOT J. (1955) – Méthode pour l'étude des charbons de bois, p. 141-143.

MOMOT J. (1957) – Étude des dépôts humiques des sablières du département de l'Yonne, p. 595-599.

MONCEL M.-H. (1996) – Les niveaux profonds du site pléistocène moyen d'Orgnac 3 (Ardèche, France) : habitat, repère, aven-piège ?, p. 470-481.

MONCEL M.-H. (1998) – Les niveaux moustériens de la grotte de Saint-Marcel (Ardèche). Fouilles René Gilles. Reconnaissance de niveaux à débitage discoïde dans la vallée du Rhône, p. 141-170.

MONCEL M.-H. (2001) – Le Moustérien de type Quina de la grotte du Figuier (Ardèche). Fouilles P. et A. Huchard et R. Gilles. Des occupations en grotte de courtes durées pour une exploitation locale de l'environnement ?, p. 593-614.

MONCEL M.-H., COMBIER J. (1990) – L'exploitation de l'espace au Pléistocène moyen : l'approvisionnement en matières premières lithiques. L'exemple du site d'Orgnac 3 (Ardèche, France), p. 299-313.

MONCEL M.-H., DEBARD É., DESCLAUX E., DUBOIS J.-M., LAMARQUE F., PATOU-MATHIS M., VILETTE P. (2002) – Le cadre de vie des hommes du paléolithique moyen (stades isotopiques 6 et 5) dans le site de Payre (Rompon, Ardèche) : d'une grotte à un abri-sous-roche effondré, p. 249-273.

MONCEL M.-H., DAUJEARD C., CREGUT-BONNOURÉ E., FERNANDEZ P., FAURE M., GUÉRIN C. (2004) – L'occupation de la grotte de Saint-Marcel (Ardèche, France) au Paléolithique moyen : stratégie d'exploitation de l'environnement et type d'occupation de la grotte. L'exemple des couches i, j, j', p. 257-304.

MONNIER J.-L. (1978) – Premier bilan sur la recherche paléolithique récente en Bretagne, p. 8-9.

MONNIER J.-L. (1981) – Le Paléolithique de la Bretagne dans son cadre géologique, p. 9-12.

MONNIER J.-L., ÉTIENNE R. (1978) – Application des méthodes de classification hiérarchique de I.C. Perman à deux séries de bifaces du Moustérien de tradition acheuléenne provenant des gisements de Kervouster (Finistère) et du Bois-du-Rocher (Côte-du-Nord), p. 303-313.

MONTET-WHITE A., BASLER D. (1977) – L'industrie gravettienne de Kadar en Bosnie du Nord (Yougoslavie), p. 531-544.

MONTOYA C. (2002) – Les pointes à dos épigravettiennes de Saint-Antoine-Vitrolles (Hautes-Alpes) : diversité typologique ou unité conceptuelle ?, p. 275-287.

MORDANT D. (1965) – Le site des Gours aux Lions, à Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne), p. 713-722.

MORDANT D. (1989) – Intégrer les différentes images de l'environnement dans l'espace et le temps en milieu fluviatile : l'exemple de la Petite-Seine, p. 316-321.

MORTILLET A. de (1907) – Liberté des fouilles préhistoriques, p. 439-441.

MORTILLET A. de (1913) – Fouilles de Laugerie-Basse, p. 571-574.

MOULIN F. (1904) – L'abri moustérien du Bau de l'Aubésier, Vaucluse, p. 14-19.

MOVIUS H. (1966) – L'histoire de la reconnaissance des burins en silex et de la découverte de leur fonction en tant qu'outil pendant le Paléolithique supérieur, p. 50-65.

N

NIEDERLANDER A., LACAM R., ARNAL J. (1953) – Études sommaires des dégraissants de la poterie trouvée dans le gisement de Roucadour (Thémines, Lot), p. 241-248.

NOUEL A. (1933) – Burins trouvés avec leur éclat d'enlèvement à Beauregard (commune de Nemours, Seine-et-Marne), p. 501-504.

NOUEL A. (1957) – Les découvertes des Âges du Bronze et du Fer dans le département du Loiret, p. 307-319.

NOUEL A. (1960) – Rapport du délégué pour le Loiret et le Loir-et-Cher, p.193-196.

NOUEL A. (1963) – Les découvertes des Âges du Bronze et du Fer dans le département du Loiret (2e suppl.), p. 389-395.

NOUEL A. (1967) – Les découvertes des Âges du Bronze et du Fer dans le département du Loiret (3e suppl.), p. CCXIV-CCXVIII.

NOUEL A., DAUVOIS M. (1959) – Les découvertes des Âges du Bronze et du Fer dans le département du Loiret (suppl.), p. 318-326.

NOUGIER L.-R. (1942a) – Communication sur ses travaux d'exposition préhistorique au camp d'internement Oflag IV, D.32, en Allemagne, p. 180-181.

NOUGIER L.-R. (1942b) – Télégramme annonçant son retour en France, Bar-le-Duc, 22 octobre 1942, p. 242.

NOUGIER L.-R. (1950a) – Technique, époque et civilisation (à propos du Levalloisien), p. 32-33.

NOUGIER L.-R. (1950b) – La XIIIe session du congrès préhistorique de France, Paris, juillet 1950, p. 132-135.

NOUGIER L.-R. (1950c) – Cartographie préhistorique, p. 154-161.

NOUGIER L.-R. (1951) – À propos des nouveaux programmes d'histoire en classe de seconde, p. 395-396.

NOUGIER L.-R. (1953) – À propos du problème de l'intégration de la préhistoire dans l'enseignement supérieur en France, p. 50-53.

NOUGIER L.-R. (1954a) – Introduction, p. 7-8 du fascicule n° 8.

NOUGIER L.-R. (1954b) – Le Campignien, p. 76-81 du fascicule n° 8.

NOUGIER L.-R. (1954c) – Le Néolithique de tradition campignienne, p. 89-95 du fascicule n° 8.

NYBELIN O. (1965) – Essai d'interprétation de « la Licorne » de Lascaux, p. CCLXXVI-CCLXXIX.

O

OCTOBON F.-C.-E. (1922) – « La question tardenoisienne », question de terminologie générale, p. 67-70.

OCTOBON F.-C.-E. (1927) – État des connaissances actuelles sur le Néolithique en France, p. 252-274.

OCTOBON F.-C.-E. (1933a) – La question tardenoisienne. Observations sur les industries à microlithes. Le Tardenoisien du Tardenois et le Tardenoisien français, p. 171-180.

OCTOBON F.-C.-E. (1933b) – Commission du Néolithique : nécessité de l'analyse des documents dans l'état actuel des connaissances, p. 279-281.

OCTOBON F.-C.-E. (1935a) – Commission du Néolithique (industries à microlithes et industries à microlithes géométriques), p. 106-108.

OCTOBON F.-C.-E. (1935b) – Le micro-burin est-il Sébilien ?, p. 507-512.

OCTOBON F.-C.-E. (1935c) – Recherches sur la technique du micro-burin, p. 582-585.

OCTOBON F.-C.-E. (1940) – Contribution à l'étude des techniques néolithiques. I La pointe de flèche, p. 82-94.

OLIVE M. (2004) – À propos du gisement magdalénien d'Étiolles (Essonne) : réflexion sur la fonction d'un site paléolithique, p. 797-815.

ONORATINI G. (1980) – Essai d'analyse des burins simples, p. 328-340.

ORCEL C. (1987) – La dendrochronologie et son application, p. 259-261.

ORLIAC M. (1975) – Empreintes au latex des coupes du gisement magdalénien de Pincevent : technique et premiers résultats, p. 274-276.

P

PACCARD M. (1979) – La stratigraphie de la grotte d'Unang, Malemort-du-Comtat (Vaucluse), p. 153-156 et p. 171.

PAILLET P. (1995) – Deux objets d'art mal connus provenant de l'abri de la Madeleine (Dordogne), p. 37-48.

PAILLET P. (1996) – Ethnozoologie du bestiaire paléolithique, p. 49-54.

PAILLET P. (1998) – L'art paléolithique : tradition et modernité, p. 17-21.

PAJOT B. (1975) – Note préliminaire sur la nécropole du premier Âge du Fer du Frau, commune de Cazals (Tarn-et-Garonne), p. 149-157.

PAJOT B., CLOTTES J. (1975) – Le dolmen 2 du Frau à Cazals (Tarn-et-Garonne), p. 382-401.

PAQUEREAU M.-M. (1970) – Étude palynologique du gisement du Flageolet II (Dordogne), p. 489-493.

PAQUEREAU M.-M. (1979) – Analyse palynologique, p. 371.

PARRUZOT P. (1957) – Une sépulture du Bronze à Charmoy (Yonne), p. 341-347.

PATTE É. (1922) – Valeur stratigraphique des outils préhistoriques, p. 167-169.

PATTE É. (1927) – Sur les traces d'usage observées sur les outils préhistoriques, p. 103-108.

PATTE É. (1940) – Poignards provenant de sépultures de l'Âge du Bronze de Chassemy (Aisne), p. 233-236.

PATTE É. (1941) – Hache plate, en cuivre pur, de Vendée, p. 68-69.

PATTE É. (1971) – Quelques objets de l'Âge du Bronze en Valois, p. 159-160.

PATTE É. (1973) – Épées en bronze immergées des environs de Cognac (Charente), p. 228-229.

PATTÉ P. (1907) – Traces d'utilisation et de désarticulation sur les ossements préhistoriques, p. 410-411.

PATTÉ P. (1911) – Le chien en Préhistoire, p. 418-419.

PATOU M. (1981) – Étude de la fracturation des os longs de mammifères ; élaboration d'un lexique et d'une fiche-type d'étude, p. 269-270.

PATOU M. (1984) – La faune de la galerie Rive-Droite du Mas d'Azil (Ariège) : données paléoclimatiques et palethnographiques, p. 311-319.

PAUTREAU J.-P. (1979) – Les rapports entre Artenaciens et Campaniformes et les débuts de la métallurgie du cuivre dans le Centre-Ouest de la France, p. 110-118.

PAUTREAU J.-P., JOUSSAUME R. (1983) – Réunion régionale SPF du Poitou, p. 134.

PEI W.-C. (1937) – Les fouilles de Chou-Kou-Tien en Chine, p. 354-366.

PENY-HIRMENECH (1907a) – Essai historique sur les Champs-Elysées dans l'Antiquité (contribution à l'histoire des mégalithes), p. 135-143.

PENY-HIRMENECH (1907b) – Essai d'interprétation de quelques signes graphiques des roches dolméniques et autres, p. 469-473.

PÉQUART S.-J. (1936) – Discours du président entrant, p. 50-55.

PÉRICARD L., LWOFF S. (1940) – La Marche, commune de Lussac-les-Châteaux (Vienne). Premier atelier de Magdalénien III à dalles gravées mobiles (fouilles 1937-1938), p. 155-180.

PERLÈS C. (1983) – Une technique originale de débitage des lamelles dans le site d'Orville (Indre), p. 98-99.

PERRIN T. (2002) – La fin du Mésolithique dans l'arc jurassien : approche statistique des industries lithiques taillées, p. 487-501.

PÉTREQUIN A.-M., PÉTREQUIN P. (1978) – Le phénomène Campaniforme-Cordé en Franche-Comté. Chronologie et rapports avec les groupes régionaux, p. 361-393.

PÉTREQUIN P. (1974) – Interprétation d'un habitat néolithique en grotte : le niveau XI de Gonvillars (Haute-Saône), p. 489-534.

PÉTREQUIN P. (1983) – Sablières basses et semelles de pieux dans l'architecture lacustre ; l'exemple de Clairvaux-les-Lacs (Jura), p. 361-374.

PÉTREQUIN P. (1988) – L'architecture lacustre du Néolithique moyen II au nord-ouest des Alpes : les contraintes du milieu, de l'organisation sociale et des modes de faire-valoir agricoles, p. 367-389.

PÉTREQUIN P. CROUTSCH C., CASSEN S. (1998) – À propos du dépôt de La Bégude : haches alpines et haches carnacéennes pendant le Ve millénaire, p. 239-254.

PÉTREQUIN P., PÉTREQUIN A.-M., GILIGNY F., RUBY P. (1994) – Produire pour soi, la céramique de Chalain 2C au Néolithique final, p. 407-417.

PEYRONY D. (1933) – Les industries « aurignaciennes » dans le bassin de la Vézère, p. 543-559.

PEYRONY D. (1935) – Le gisement Castanet, vallon de Castelmerle, commune de Sergeac (Dordogne), Aurignacien I et II, p. 418-443.

PEYRONY D. (1936a) – L'abri de Villepin, commune de Tursac (Dordogne), Magdalénien supérieur et Azilien, p. 253-272.

PEYRONY D. (1936b) – Le Périgordien et l'Aurignacien (nouvelles observations), p. 616-619.

PEYRONY D. (1938) – La Micoque ; les fouilles récentes; leur signification, p. 257-283.

PEYRONY D. (1942) – Projet de création d'une école pratique de fouilles, p. 195-196.

PEYRONY D. (1943a) – Circulaires de circonscription sur l'application de la loi du 12 février 1942, p. 134-136.

PEYRONY D. (1943b) – Combe-Capelle, p. 243-256.

PEYRONY D. (1944) – Origine du Magdalénien I à « éclats de silex à retouches abruptes », p. 127-129.

PEYRONY D. (1946a) – Observations sur les divers faciès magdaléniens, p. 197-198.

PEYRONY D. (1946b) – Une mise au point au sujet de l'Aurignacien et du Périgordien, p.232-237.

PEYRONY D. (1948) – Le Périgordien et l'Aurignacien en Eurasie d'après les dernières fouilles, p. 305-328.

PEYRONY D. (1949) – L'art pictural de la grotte de Lascaux et celui dit : « levantin espagnol », p. 117.

PEYRONY D. (1950) – La sculpture rupestre préhistorique dans la province préhistorique des Eyzies, p. 340-343.

PEYRONY D. (1952) – Recherche d'œuvres d'art pariétal ou mobilier dans les déblais de fouilles anciennes, p. 565-567.

PEYRONY D., PEYRONY E. (1941) – Gisement préhistorique de Crabillat. Ses rapports avec les dépôts à formes géométriques du Paléolithique supérieur et du Mésolithique, p. 245-262.

PEYRONY E. (1934) – La station préhistorique du Pech de la Boissière, p. 194-213.

PHILIBERT D. (1974) – Approche du gisement préhistorique de Longetraye (Haute-Loire), p. 22-25.

PIGEOT N. (1986) – Apprendre à débiter des lames : un cas archéologique d'éducation technique dans l'habitation U5 d'Étiolles. Débiter des lames : un savoir complexe, p. 67-69.

PIGEOT N. (1987) – Éléments d'un modèle d'habitation magdalénienne (Étiolles), p. 358-363.

PININGRE J.-F., MOSCA P., BONVALOT N. (1999) – Une découverte exceptionnelle dans la vallée du Doubs : le dépôt de vaisselle en bronze de l'Âge du Bronze final d'Évans (Jura) : présentation préliminaire, p. 241-245.

PIROUTET M. (1924) – Sur l'existence du Solutréen ancien à Salins (Jura), p. 285-286.

PIROUTET M. (1925) – Étude sur la région d'origine des plus anciens bronzes, p. 238-242.

PIROUTET M. (1928) – Essai de subdivision du bronze I dans l'Est de la Gaule, p. 423-426.

PIROUTET M. (1930) – À propos de la limite entre le Hallstattien et La Tène I, p. 76-80.

PIROUTET M. (1931) – À propos du Jogassien, p. 185-188.

PLISSON H. (1984) – Prise d'empreintes des surfaces osseuses, p. 267-268.

PLISSON H. (1985) – Quels soins prendre des outillages lithiques pour l'analyse fonctionnelle ?, p. 99-101.

POPLIN F. (1975) – Restes de rostre d'Espadon trouvés dans un gisement néolithique de l'étang de Leucate (Aude), p. 69-70.

POPLIN F. (1981) – À propos des Cétacés dans le Paléolithique français, p. 266.

POPLIN F. (1983) – Première découverte d'un os de cœur en milieu paléontologique-archéologique, p. 265.

POTUT C. (1943) – Communication du groupe d'études préhistoriques d'Elsterhort, p. 221.

POULAIN-JOSIEN T. (1955a) – Station lacustre d'Auvernier (lac de Neuchâtel) ; étude de la faune de la station, p. 57-75.

POULAIN-JOSIEN T. (1955b) – La faune de la station de Saint-Romain (Côte-d'Or), p. 177-185.

POULAIN-JOSIEN T. (1965) – L'ossuaire néolithique d'Éteauville, commune de Lutz-en-Dunois (Eure-et-Loir), VI. Étude de la faune, p. 625-633.

POULAIN-JOSIEN T. (1968) – L'hypogée de l'Homme-Mort à Tinqueux (Marne), annexe IV, la faune, p. 504.

POULAIN-JOSIEN T. (1977a) – La faune du Camp Allaric, à Aslonne (Vienne), p. 66-67.

POULAIN-JOSIEN T. (1977b) – Étude de la faune du gisement moustérien des Racauds, p. 325-326.

POULAIN-JOSIEN T. (1977c) – Le Bois des Refuges à Misy-sur-Yonne, étude des vestiges osseux, p. 463-471.

POULAIN-JOSIEN T. (1979) – Dolmen de Pierre Levée, Nieul-sur-l'Autize (Vendée), Annexes (suite) ; a : Les vestiges humains, b : La faune, p. 157-180.

POULAIN-JOSIEN T. (1981) – Étude de la faune, p. 463-464.

PRADEL L. (1952) – Caractère lithique des différents niveaux périgordiens en France, p. 531-543.

PRADEL L. (1953) – Préhistoire et certitude mathématique, p. 364-365.

PRADEL L. (1954a) – Le Moustérien, p. 35-43 du fascicule n° 8.

PRADEL L. (1954b) – De la nature des statistiques et de leur rôle en Préhistoire, p. 560-563.

PRADEL L. (1957) – Intentions et fractures moustériennes, p. 382-386.

PRADEL L. (1958) – Du racloir au biface : formes intermédiaires, p. 64-70.

PRADEL L. (1959) – À propos des fractures intentionnelles au Moustérien, p. 31-32.

PRADEL L. (1961a) – Sur le synchronisme du Périgordien et de l'Aurignacien, p. 621-627.

PRADEL L. (1961b) – Amateurs et professionnels, p. 662-663.

PRADEL L. (1962a) – Du burin busqué au burin nucléiforme, formes de passage, p. 684-692.

PRADEL L. (1962b) – Abbevillien en couche à Fontmaure (commune de Vellèche, Vienne), p. 803-809.

PRADEL L. (1963) – À propos de l' «Abbevillien en couche à Fontmaure», p. 282-283.

PRADEL L. (1965a) – Choix du matériau et destination de l'outil, p. CCLXXV-CCLXXVI.

PRADEL L. (1965b) – L'outillage au Paléolithique. Caractère et méthodes d'étude quantitative, p. 3-21.

PRADEL L. (1966) – Classification des burins avec notation chiffrée, p. 485-500.

PRADEL L. (1978a) – Sur la signification d'un percuteur en jaspe du Moustérien de Fontmaure (commune de Vellèches, Vienne), p. 167-168.

PRADEL L. (1978b) – La pointe de Font-Yves p. 233-236.

PRADEL L. (1982) – De la pointe à face plane à la pointe à cran solutréenne : transition morphologique, p. 110-116.

PRADEL L., TOURENQ C. (1972) – Choix des matériaux par les Paléolithiques de Fontmaure et essais de fragmentation dynamique, p. 12.

PRAT F. (1958) – Présence d'*Equus (Asinus) Hydruntinus Regalia* dans les horizons magdaléniens girondins, p. 322-325.

PRAT F., SUIRE C. (1971) – Remarques sur les cerfs contemporains des deux premiers stades würmiens, p. 75-79.

PRAT M. (1949) – Note sur les mesures récentes de la vitesse de l'évolution, p. 148-149.

PRAT M. (1951) – Du nouveau en Préhistoire américaine, p. 211-212.

PROST D.-C. (1993) – Nouveaux termes pour une description microscopique des retouches et autres enlèvements, p. 190-195.

PROST M. (1981) – Remarques sur la faune malacologique des fouilles de la Bertaude, quartier du Grès (Orange, Vaucluse), p. 402-403.

PUERTAS O. (1999) – Premiers indices polliniques de néolithisation dans la plaine littorale de Montpellier (Hérault, France), p. 15-20.

Q

QUATREHOMME F. (1962) – Une troisième épée en bronze trouvée à Meung-sur-Loire (Loiret), p. 180-181.

R

RAVOUX G., BAZILE F. (1964) – La station moustérienne du Moulin de Lautier à Calvisson (Gard), p. XIII-XVI.

RAYMOND P. (1904) – Propositions du secrétaire général, p. 11-13.

RAYMOND P. (1905) – Communication du secrétaire général, p. 12-13.

RAYNAL J.-P., VERNET G., FAIN J., MIALLIER D., MONTRET M., PILLEYRE T., SANZELLE S., DANGAS J.-P. (1994) – Téphrostratigraphie et Préhistoire des 160 derniers millénaires en Limagne d'Auvergne (Massif central, France), p. 149-157.

RÉGNAULT F. (1924) – Les représentations de femme dans l'art paléolithique sont stéatomères, non stéatopyges, p. 84-88.

RÉGNAULT F. (1925a) – La perspective dans l'art paléolithique, p. 71.

RÉGNAULT F. (1925b) – Le galop dans l'art paléolithique, p. 158.

RÉGNAULT F. (1927a) – La méthode en Préhistoire à propos de récentes découvertes, p. 121-124 et p. 126.

RÉGNAULT F. (1927b) – Comment représenter les figures préhistoriques, p. 291-292.

RÉGNAULT F. (1927c) – Les représentations comparées de la maternité dans l'art grec et la Préhistoire, p. 374-376.

RÉGNAULT F. (1928) – La fécondité dans l'iconographie préhistorique, p. 428-429.

RÉGNAULT F. (1929) – Discussion à propos de la communication du comte Bégouën, p. 199-200.

RÉGNAULT F. (1931) – La statuette de Sireuil et la reine de Pouit ne sont pas stéatopyges, p. 262-264.

RÉGNAULT F. (1936) – Communication sur l'apport de l'étude ostéologique en Préhistoire, p. 168-169.

RENAULT-MISKOVSKI J. (1969) – L'abri d'Araguina-Sennola à Bonifacio (Corse). IV. Étude palynologique, p. 409-413.

REYNAUD F. (1946) – Enquête sur l'enseignement de la Préhistoire en France en 1945 – II: Rapport sur l'enseignement de la Préhistoire dans les études primaires, p. 313-315.

REYNIER P. (1906) – À propos des éolithes du Bassin parisien, p. 425-426.

REYNIER P. (1908) – La grotte sépulcrale de Belleville, à Vendrest (Seine-et-Marne), p. 378-382.

REYNIER P. (1912) – Utilisation de la forme naturelle ou accidentelle de certains silex, p. 278-280.

RICARD J.-L., DELISLE A., VILLENEUVE D., GERMAIN R., GERMAIN D. (1991) – Relevés archéologiques à l'aide d'une caméra numérique et d'un vidéo-restituteur sur un site paléolithique français, p. 69-70.

RICARD J.-L., DELISLE A. (1992) – Comportement opportuniste ou comportement structuré des hommes du Paléolithique moyen ? Les premiers éléments de réponse du site de Champ-Paillard (Deux-Sèvres), p. 198-199.

RICHARD G. (1965) – Une hache de bronze rescapée du trésor de Saint-Martin-sur-Ocre (Loiret), p. CXV-XVII.

RICHARD G. (1973) – Chronique régionale : Loiret, p. 98-99.

RIGAUD A. (1972) – La technologie du burin appliquée au matériel osseux de la Garenne (Indre), p. 104-108.

RIGAUD A. (1982) – Quelle importance doit-on apporter à l' « arrête » des burins dans une étude typologique ?, p. 38-40.

RIGAUD J.-P. (1969) – Gisements paléolithiques supérieur de plein air en Sarladais, p. 319-334.

RIGAUD J.-P. (1970) – Étude préliminaire des industries magdaléniennes de l'abri du Flageolet II, commune de Bézénac (Dordogne), p. 456-474.

RIQUET R. (1953a) – Les vases polypodes de l'Énéolithique français, p. 60-73.

RIQUET R. (1953b) – Les styles céramiques néo-énéolithiques des pays de l'Ouest, p. 407-422.

RIQUET R. (1955) – Migraines taxinomiques, p. 304-307.

RIQUET R. (1956) – Anses horizontales à perforations verticales multiples, p. 413-423.

RIVET P. (1934) – Discours président sortant, p. 48-50.

RIVET P., ROYER P. (1931) – Appel aux fouilleurs. p. 240.

RIVIÈRE É. (1904a) – Allocution du président, p. 8-9.

RIVIÈRE É. (1904b) – La flore quaternaire des cavernes, p. 66-72.

RIVIÈRE É. (1905) – Inauguration du monument Gabriel de Mortillet, p. 242-246.

RIVIÈRE É. (1909) – Note sur l'ordre chronologique véritable des six premières découvertes de grottes à gravures et à peintures, p. 376-380.

ROCHE J. (1937) – Le culte de la femme *génétrix* chez les hommes quaternaires, p. 529-543.

ROCHE J. (1938) – Communication sur les représentations de mains mutilées, p. 466-469.

RODET P. (1907) – Rapport pour l'étude des pierres géométriques, p. 201-203.

RODRIGUE A. (1989) – Note en faveur d'une modification minime de la liste F. Bordes, p. 100.

ROUDIL J.-L. (1966) – L'aménagement des habitats en grotte au Chalcolithique, p. 512-513.

ROUDIL J.-L. (1972) – Les techniques décoratives de la céramique préhistorique du Languedoc oriental, p. 430-443.

ROUSSEAU M. (1996) – Dans l'art paléolithique : l'« homme tué » de la grotte Cosquer et d'ailleurs, les hommes blessés, p. 204-207.

ROUSSOT A. (1981) – Observations sur le coloriage de sculptures paléolithiques, p. 200.

ROUSSOT A., FROST R., DAUBISSE P. (1984) – Une nouvelle lecture des gravures énigmatiques de Font-de-Gaume, p. 188-192.

ROUX I. (1967) – Videlles (Essonne), III : Analyse palynologique, p. 425-438.

ROUX I., LEROI-GOURHAN Arl. (1964) – Les défrichements de la période atlantique, p. 309-315.

ROUZAUD F., SABLAYROLLES M. (1977) – Techniques de relevé employées lors de la fouille de Frouzins, p. 604-607.

ROZOY J.-G. (1958) – Note sur une méthode de marquage des pièces préhistoriques, p. 277-279.

ROZOY J.-G. (1963a) – La cabane funéraire à La Tène I, p. 178-185.

ROZOY J.-G. (1963b) – L'allée couverte de la Ganguille à Saint-Marcel (Ardennes), p. 610-622.

ROZOY J.-G. (1967a) – Essai d'adaptation des méthodes statistiques à l'Épipaléolithique (« Mésolithique ») franco-belge. Liste-type provisoire et premiers résultats, p. 209-226.

ROZOY J.-G. (1967b) – Typologie de l'Épipaléolithique franco-belge, p. 227-260.

ROZOY J.-G. (1968a) – Typologie de l'Épipaléolithique (Mésolithique) franco-belge, p. 335-364.

ROZOY J.-G. (1968b) – L'étude du matériel brut et des micro-burins dans l'Épipaléolithique (Mésolithique) franco-belge, p. 365-390.

ROZOY J.-G. (1970) – Particularités de l'Épipaléolithique (« Mésolithique »), p. 237-239.

ROZOY J.-G. (1971a) – Microburins et armatures microlithiques dans le « Néolithique », p. 145-151.

ROZOY J.-G. (1971b) – Tardenoisien et Sauveterrien, p. 345-374.

ROZOY J.-G. (1973) – Les armatures microlithiques au Chalcolithique, p. 227-228.

ROZOY J.-G. (1978) – Écologie des derniers chasseurs, p. 264-265.

ROZOY J.-G. (1993) – Les problématiques successives de l'Épipaléolithique (« Mésolithique »), p. 340-351.

ROZOY J.-G. (1994a) – Les sites éponymes du Mésolithique, p. 61-63.

ROZOY J.-G. (1994b) – Carroyez ! (Les gisements de plein air. Conditions d'utilisation), p. 211-213.

RUTOT A. (1907) – À propos des pseudo-éolithes de Cromer, p. 505-508.

RUTOT A. (1908) – Les deux grandes provinces quaternaires en France, p. 190-208 et p. 242-255.

S

SAINT-PÉRIER R. de (1920) – Les gravures quaternaires du mammouth rapprochées des attitudes de l'éléphant actuel, p. 283-285.

SALANOVA L. (1997) – Le Campaniforme en France et dans les îles Anglo-Normandes : caractérisation des produits céramiques, p. 259-264.

SALANOVA L. (1998a) – Le statut des assemblages campaniformes en contexte funéraire : la notion de « bien de prestige », p. 315-326.

SALANOVA L. (1998b) – Le Campaniforme des années 1990 : publications et travaux récents, p. 413-414.

SALANOVA L., LOUBOUTIN C. (1998) – Place et rôle du Campaniforme dans le IIIe millénaire : introduction, p. 301.

SAUTER M.-R. (1954) – Le Néolithique d'origine méditerranéenne, p. 85-88 du fascicule n° 8.

SAUVET G., SAUVET S., WLODARCZYK A. (1977) – Essai de sémiologie préhistorique (Pour une théorie des premiers signes graphiques de l'homme), p. 545-558.

SAUVET G., SAUVET S., WLODARCZYK A. (1978) – Analyse sémiologique des signes pariétaux franco-cantabrique, p. 130-131.

SAUVET G., SAUVET S. (1979) – Fonction sémiologique de l'art pariétal animalier franco-cantabrique, p. 340-354.

SCHLEICHER C. (1905) – Manuel de recherches préhistoriques, p. 238-239.

SCHLEICHER C. (1940) – Rapport du secrétaire général adjoint et trésorier sur l'exercice 1940, p. 150-152.

SCHLEICHER C. (1941) – Rapport de M. le secrétaire général adjoint sur la situation morale et la gestion du conseil d'administration, en 1940 et 1941, de la Société préhistorique française, p. 224-229.

SCHLEICHER C. (1942) – Réponse à Herpin, p. 175.

SELIMKHANOF I.-R., MARÉCHAL J.-R. (1965) – Nouvelles conception sur les débuts de la métallurgie ancienne en Europe et au Caucase, p. 432-439.

SÉRONIE-VIVIEN M.-R. (1971) – Le Bronze moyen en Quercy. La civilisation du causse de Gramat, p. 440-450.

SÉRONIE-VIVIEN M.-R. (1974) – Découverte d'une nouvelle grotte ornée en Pays basque : la grotte de Sinhikole-Ko-Karbia (Camou-Cihigue, Pyrénées-Atlantiques), p. 40-44.

SÉRONIE-VIVIEN M.-R (1986) – Utilisation de la gravure et de la peinture à l'Azilien : l'apport du gisement de Pégourié (Caniac-du-Causse, Lot), p. 416-422.

SÉRONIE-VIVIEN M.-R. (1994) – Données sur le lapin azilien. Le matériel du gisement de Pégourié, Caniac-du-Causse, p. 378-384.

SEUNTJENS H. (1955) – L'homme de Lascaux, totem vertical, p. 422-425.

SIRET L. (1925) – Emploi de l'os dans la retouche des silex moustériens, p. 208-210.

SIRET L. (1933) – Le coup de burin moustérien, p. 120-127.

SIERRA-SALVADO M., TAUPENAS G. (1954) – Appareil pour la mesure des coordonnées d'une pièce dans le gisement, p. 442.

SKUTIL J. (1939) – Les relations préhistoriques entre la France et la Tchécoslovaquie, p. 217-220.

SOMMÉ J., VAILLANT J., FAGNART J.-P. (1972) – Contribution à l'étude du gisement moustérien de Solesme (Nord), p. 481-491.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1955) – La question du Périgordien II, p. 187-203.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1966) – L'évolution du Paléolithique supérieur en Europe occidentale et sa signification, p. 3-34.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1969) – Les industries moustériennes de l'abri Caminade est, commune de La Canéda, (Dordogne), p. 293-310.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1971) – Un fossile directeur osseux du Périgordien supérieur à burin de Noailles, p. 44-45.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1972) – À propos des sagaies d'Isturitz, p. 100-101.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1976) – Du bon usage de la méthode Bordes, p. 100.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1978) – Réponse à Monnier, p. 9 et p. 135.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1953) – Essai d'adaptation des méthodes statistiques au Paléolithique supérieur. Premiers résultats, p. 323-333.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1954) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique ; I ; Grattoirs. II ; Outils solutréens, p. 327-335.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1955) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique ; III ; Outils composites, Perçoirs, p. 76-79.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1956a) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique ; IV : Burins, p. 408-412 et p. 539.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1956b) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique (suite et fin) ; V : Outillage à bord abattu, VI : Pièces tronquées, VII : Lames retouchées, VIII : Pièces variées, IX : Outillage lamellaire, pièces aziliennes, p. 547-559.

SORESSI M., ARMAND D., D'ERRICO F., JONES H.-L., PUBERT E., RINK W.-J., TEXIER J.-P., VIVENT D. (2002) – Pech de l'Azé I (Carsac, Dordogne) : nouveaux travaux sur la Moustérien de tradition acheuléenne, p. 5-12.

SOULIER P. (1991) – Du nouveau pour l'archéologie ?, p. 226-228.

SOULIER P. (1994) – Aux origines de la *Société préhistorique française : la Société préhistorique de France* (1904-1910), p. 95-103.

SOUTOU A. (1956) – Trois épées de bronze de la région toulousaine, p. 122-124.

SOUTOU A. (1958) – Les pointes de flèche en tôle de bronze (type Le Bourget) du Midi de la France, p. 711-714.

SOUTOU A. (1959) – Les épingles à tête enroulée du Midi de la France, p. 344-357.

SOUTOU A. (1962) – Les pointes en tôle de bronze du type « le Bourget », p. 184-190.

STRAUS L.-G. (1977) – Pointes solutréennes et l'hypothèse du territorialisme, p. 206-212.

STEPHEN-CHAUVET Dr (1940) – À propos du ramassage de la ferraille, p. 52-54.

SURMELY F. (1998) – Découverte d'un important gisement de plein air du Magdalénien final : le Pont de Longres (Les Martres-de-Veyre, Puy-de-Dôme), p. 449-456.

SURMELY F., PASTY J.-F., ALIX P., DUFRESNE N., LIABEUF R., MURAT R. (2002) – Le gisement magdalénien du Pont de Longres (Les Martres-de-Veyre, Puy-de-Dôme), p. 13-38.

T

TABARIÈS DE GRANSEIGNE (1907) – Présence du zinc dans des bronzes réputés préhistoriques, p. 66-71.

TABBAGH A., VERRON G. (1983) – Étude par prospection électromagnétique de trois sites à dépôts de l'Âge du Bronze, p. 375-389.

TABORIN Y. (1987) – Une certaine lecture des sols d'habitat, p. 353-357.

TARDIEU C. (2002) – Application d'une méthode d'analyse spatiale au village lacustre néolithique de Charavines-les-Baigneurs (Isère, France), p. 313-330.

TARRÊTE J. (1970) – Le site montmorencien de Gamblaiseuil (Yvelines) : étude de l'industrie lithique, p. 506-512.

TARRÊTE J. (1973) – Atelier montmorencien de la butte de Montaubert, étude du matériel lithique, p. 366 ?

TATÉ É. (1914) – Discours de rentrée prononcé à la séance du 22 octobre 1914, p. 371.

TATÉ É. (1915a) – Discours de rentrée pour 1915, p. 35-36.

TATÉ É. (1915b) – Allocution de rentrée, p. 345-347.

TATÉ É. (1917) – Allocution de rentrée de M. le vice-président, p. 37-39.

TATÉ É. (1918) – Note sur une attaque contre la Préhistoire, p. 160-161.

TAVOSO A. (1982) – Réflexion sur l'économie des matières premières au Moustérien, p. 35.

TEXIER P.-J. (1974) – L'industrie moustérienne de l'abri Pié-Lombard (Tourette-sur-Loup, Alpes-Maritimes), p. 429-448.

THÉVENIN A., SAINTY J., POULAIN T. (1977) – Fosses et sépultures du Michelberg, sablière Maetz à Rosheim (Bas-Rhin), p. 608-621.

THIÉBAULT S., VERNET J.-L. (1987) – Les charbons de bois, p. 261-263.

THIEULLEN A. (1905) – Suite de la discussion sur les éolithes, p. 179-183.

THIEULLEN A. (1907) – Le critérium, p. 173-179.

THIOT L. (1904) – Contribution à l'étude des éolithes, les alluvions quaternaires de la vallée du Thérain, p. 147-150.

TIXIER J. (1958) – Les burins de Noailles de l'abri André-Ragout, Bois-du-Roc, Villehonneur (Charente), p. 628-644.

TIXIER J. (1972) – Obtention de lames par débitage « sous le pied », p. 134-139.

TORTI C. (1983) – Circulations paléolithiques : question de longueur… et de prudence, p. 44-45.

TORTI-ZANOLI C. (1983) – Contribution à l'étude paléographique du Massif central au Paléolithique moyen et supérieur, p. 300-307.

TOURNEPICHE J.-F. (1982) – Le gisement paléontologique würmien de la grotte du Quéroy (Charente), p. 99.

TRASSAGNAC (1915) – Note sur quelques fouilles pratiquées dans les tranchées, p. 331-342.

TRÉMENT F. (1989) – La région des étangs de Saint-Blaise : pour une approche archéologique et paléo-écologique d'un milieu de vie, p. 441-450.

TUFFREAU A., ZUATE-Y-ZUBER (1975) – La terrasse fluviatile de Bagarre (Etaples, Pas-de-Calais) et ses industries : note préliminaire, p. 229-235.

TUFFREAU A., RÉVILLON S., SOMMÉ J., VAN VLIET-LANOË B. (1994) – Le gisement paléolithique moyen de Seclin (Nord), p. 23-46.

V

VALENSI L. (1955) – Étude micropaléontologique des silex du Magdalénien de Saint-Amand (Cher), p. 584-596.

VALENSI L. (1960) – De l'origine des silex protomagdaléniens de l'abri Pataud, Les Eyzies, p. 80-84.

VALLADAS H. (1989) – Cohérence des différentes méthodes de datation : discussions, p. 340-342.

VANDERMERSCH B. (1983) – Discours du président sortant, p. 2-3.

VAQUER J., JEDIKIAN G. (2003) – La Salle, Carcassonne (Aude), un habitat de plein air du groupe de Bize, p. 323-355.

VAUFREY R. (1956) – Fouilles et « archéologie sur le terrain », p. 491-503.

VAYSON de PRADENNES A. (1927a) – Nouvelles visites et fouilles de contrôle à Glozel, p. 218-221.

VAYSON de PRADENNES A. (1927b) – La chronologie de Glozel, p. 293-319.

VAYSON de PRADENNES A. (1929a) – Les analyses de Glozel, p. 118-126.

VAYSON de PRADENNES A. (1929b) – Conférence sur les faux en préhistoire, p. 166-167.

VAYSON de PRADENNES A. (1931) – Discours pour Adrien de Mortillet, p. 361-365.

VERDIER de PENNERY P. (1952) – Utilisation des méthodes statistiques en archéologie, p. 229-230.

VERHEYLEWEGHEN J. (1951) – La lamelle magdalénienne à dos rabattu et son utilisation, p. 354-364.

VERNET J.-L., BAZILE E., ÉVIN J. (1979) – Coordination des analyses anthracologiques et des datations absolues sur charbon de bois, p. 76-79.

VERRON G., TREINEN F. (1968) – Un Campaniforme inédit dans le Maine, p. 515-523.

VÉSIGNÉ L. (1948) – Discours du président entrant, p. 15-19.

VIALOU D. (1983) – Nouvelles recherches sur les représentations pariétales paléolithiques, p. 214

VIALOU D. (1992) – À propos de la grotte Cosquer, p. 229.

VIGNARD E. (1928) – Une nouvelle industrie lithique : le Sébilien, p. 200-240.

VIGNARD E. (1929) – Station aurignacienne du Champ de la Bagasse à Nag-Hamadi (Haute-Égypte), p. 299-306.

VIGNARD E. (1930) – Stations paléolithiques de la carrière d'Abou-el-Nour, près de Nag-Hamadi (Haute-Égypte), p. 301-320.

VIGNARD E. (1934a) – Discours du président entrant, p. 50-53.

VIGNARD E. (1934b) – Triangles et trapèzes du Capsien en connexion avec leurs microburins, p. 457-459.

VIGNARD E. (1945) – Levalloisien d'Europe et d'Afrique, leur place dans le quaternaire, p. 155-168.

VIGNARD E. (1954) – Un gisement du Paléolithique inférieur en couche à Bayarah près Kom-Ombo (province d'Assouan, Égypte), p. 274-280.

VIGNARD E. (1955a) – Sur les civilisations tardenoisiennes en Europe occidentale, p. 207-209.

VIGNARD E. (1955b) – Le Levalloisien du Guébel-Silsilé, région de Kom-Ombo, Haute-Égypte, p. 214-218.

VIGNARD E. (1955c) – Un kjoekkenmödding sur la rive droite du Wadi-Shaft dans le nord de la plaine de Kom-Ombo (Haute-Égypte), p. 703-708.

VIGNARD E. (1964a) – Le Protomagdalénien I à raclettes des Ronces, p. LX.

VIGNARD E. (1964b) – Sur la question du « Protomagdalénien », p. LXXIX-LXXX.

VIGNARD E., DELARUE R. (1961) – La position stratigraphique du Tardenoisien et des différentes industries du paléolithique supérieur sur le Stampien de la région parisienne, p. 196-201.

VIGNE J.-D., LANFRANCHI F. de (1981a) – Nouvelles données sur l'origine du cerf de Corse et de Sardaigne, p. 105-106.

VIGNE J.-D., MARINVAL-VIGNE M.-C., LANFRANCHI F. de, WEISS M.-C. (1981b) – Consommation du « lapin-rat » *(Prolagus sardus Wagner)* au Néolithique ancien méditerranéen. Abri d'Araguina-Sennola (Bonifacio, Corse), p. 222-224.

VIGNE J.-D., MENU M., PERLÈS C., VALLADAS H. (1989) – Du terrain au laboratoire : pour un meilleur dialogue en archéologie, p. 293.

VILLA P., HELMER D., COURTIN J., BELLUOMINI G., BEYRIES S., BRANCA M. (1985) – Restes osseux et structures d'habitat en grotte : l'apport des remontages dans la baume de Fontbrégoua, p. 389-421.

VINOT (1954) – Application des coordonnées cartésiennes, p. 290-291.

VIRÉ A. (1908) – Commission d'étude des enceintes préhistoriques et des fortifications anhistoriques, p. 70-80.

VIRÉ A. (1913) – Discours du président sortant, p. 33-36.

VIRÉ A. (1920) – Notes de guerre. Préhistoire et archéologie dans les tranchées d'Artois en 1915, p. 57-64.

VIRÉ A. (1924) – Adrien Guébhard, p. 158-161.

VIRÉ A. (1931) – Réponse à Cabrol sur la présentation de la grotte des Corbeaux à Villefranche de Rouergue, p. 334.

VIRÉ A. (1932a) – Au village troglodyte de Haute-Isle. Premier résultat des expériences de radiotellurie, p. 95-97.

VIRÉ A. (1932b) – Note sur le but de la Commission ; les souterrains refuges d'Étages (Marne), p. 126-140.

VIRÉ A. (1944) – À propos de la Société d'excursions scientifiques, p. 4-5.

VIRET J. (1955) – Quelques considérations sur les gisements de mammifères pléistocènes et leur signification climatique, p. 223-225.

W

WATTEZ J. (1988) – Contribution à la connaissance des foyers préhistoriques par l'étude des cendres, p. 352-366.

WELTÉ A.-C. (1993) – À propos de l'article de Duhart sur les groupements humains dans l'art mobilier paléolithique français, p. 187-189.

WELTÉ A.-C., LAMBERT G. (1986) – Analyse des données sur les chevaux gravés magdaléniens de Fontalès (Tarn-et-Garonne) de la collection Darasse du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse, p. 335-344.

Z

ZAMMIT J. (1981) – Le problème de la disposition des corps au sein des sépultures collectives préhistoriques : un exemple, la grotte sépulcrale III de Las Claousos, commune d'Auriac (Aude), p. 26-31.

ZEILER I.-S. (1981) – Burins magdaléniens avec modification tertiaire : la morphologie des biseaux et les traces d'utilisation, p. 44-51.

XXX (anonymes)

1905a – Démission de Paul Raymond, p. 65.

1905b – Manuel de recherches préhistoriques, p. 167-168.

1906a – Manuel de recherches préhistoriques, p. 13.

1906b – Hommage à la science préhistorique : rue G. de Mortillet à Saint-Acheul, p. 98-99.

1906c – Manuel de recherches préhistoriques, p. 139.

1906d – Organisation d'une bibliographie préhistorique, p. 185-186.

1906e – Commission de bibliographie, p. 412.

1907a – Monuments mégalithiques appartenant à la Société, p. 82.

1907b – Autorisation officielle et générale du ministère de la Guerre, p. 145.

1908 – Achat par la Société d'une grotte à Vendrest (S.-et-M.), p. 316-318.

1909a – Création d'une caisse pour l'achat de monuments et gisements préhistoriques, p. 277-278.

1909b – Caisse des fouilles, p. 172.

1910a – Restauration définitive de la chambre sépulcrale de Belleville à Vendrest (Seine-et-Marne), p. 306-307.

1910b – Reconnaissance d'utilité publique, p. 362.

1910c – Achat de monuments mégalithiques, p. 490.

1910d – À propos du projet de loi sur les fouilles, p. 551.

1910e – Protestations adressées à la SPF contre le projet de loi sur les fouilles archéologiques, p. 619-636.

1911a – Commission pour la Liberté des fouilles (création), p. 49.

1911b – Nouvelles protestations adressées à la SPF contre le projet de loi sur les fouilles archéologiques, p. 89-119.

1912 – Procès intenté à la Société par Peny-Hirmenech, p. 46-50.

1914 – Communication officielle, p. 450-451.

1915a – Classifications préhistoriques, p. 195.

1915b – Vœu sur l'archéologie des restaurations de Monuments historiques, p. 243.

1915c – La Préhistoire dans les tranchées, p. 275.

1916a – Découvertes préhistoriques dans les tranchées militaires, p. 89.

1916b – Vœu contre la culture allemande, p. 336.

1916c – La lutte contre la culture allemande, p. 338.

1917a – Commission des souterrains-refuges, p. 83.

1917b – Lettre de félicitation aux Sociétés archéologiques des États-Unis, p. 383-384.

1918 – Les Sociétés américaines à la SPF, p. 37-38.

1924 – Communication sur le soin à apporter aux fouilles, p. 166.

1926 – Convergence et diffusion, p. 258-259.

1927a – Faux en Préhistoire : l'affaire Lequeux, p. 130.

1927b – Fouilles de Glozel : rapport de la commission internationale, p. 437-456.

1928 – L'incident Miss Garrod, p. 63-64.

1929 – Manuel de recherches préhistoriques (2e édition), p. 210.

1932a – Les fouilles selon la méthode Wheeler, p. 119-120.

1932b – La fin de l'affaire Glozel : le procès Fradin contre *Le Matin* et Dussaud, p. 166-175.

1934a – Avis aux auteurs sur la longueur des articles, p. 64-65.

1934b – La bibliothèque de la Société est transférée au musée de l'Homme, p. 98.

1936 – Commission restreinte sur la terminologie, p. 660.

1939a – Avis aux membres de la SPF relativement aux exigences de la guerre et de la défense passive, p. 353.

1939b – Note sur les évènements en Pologne et sur la guerre en général, p. 401-402.

1939c – Avis très important concernant les tarifs d'imprimerie [p.2 de couverture fasc. 12].

1940a – Avis sur les conditions de publication des articles, cas de prise en charge des frais par la société, p. 98-99.

1940b – À propos du ramassage de la ferraille, p. 99.

1941a – État des collections et des musées de Normandie après les évènements de juin 1940, p. 51.

1941 – Loi du 21 septembre 1941 portant réglementation des fouilles archéologiques, p. 181-186.

1942a – Note de la rédaction sur l'authenticité des gravures de la Marche, p. 25-26.

1942b – Loi du 21 janvier 1942 tendant à assurer la coordination des recherches archéologiques sur le territoire métropolitain, p. 29-32.

1942c – Avis du 6 avril 1942 sur l'arrêt des séances mensuelles, p. 83.

1942d – Arrêté nommant les directeurs des Antiquités, p. 88-89.

1942e – Avis du 5 mai 1942 sur la reprise des séances mensuelles de la société [encart hors pagination].

1943a – Vœu relatif aux fouilles du Vieux Port à Marseille, p. 13.

1943b – Lettre de l'administration de la ville de Marseille sur les fouilles du Vieux Port, p. 131-132.

1948a – Législation des fouilles en Algérie, p. 69-70.

1948b – Législation des fouilles au Maroc, p. 70-72.

1949a – Nomination de la SPF au titre de titulaire de la médaille d'honneur du Mérite scientifique, p. 151.

1949b – Recherches sur l'atome de carbone susceptibles de déterminer la date de matières organiques anciennes, p. 164.

1950 – Lettre du directeur de l'Architecture aux directeurs de circonscription archéologiques, p. 383-384.

1952 – Vœu pour la promotion d'Henri Breuil à la dignité de commandeur de la Légion d'Honneur pour l'ensemble de son œuvre, p. 298.

1953 – Procès contre André Breton à propos de l'incident de Cabrerets, p. 577-579.

1954a – Application de la loi sur les fouilles : séparation chronologique des attributions des directeurs de circonscription des antiquités préhistoriques et historiques, p. 36-37.

1954b – Vœu sur la surveillance archéologique des grands travaux des Ponts-et-Chaussées, p. 297.

1954c – Lettres adressées à la SPF pour son cinquantenaire, p. 503-519.

1956a – Vœux de la SPF pour la protection des sites et monuments, p. 20-22.

1956b – Décision de la Cour d'appel au sujet de l'éventrement des tumulus de Barnenez en Plouézoc'h, p. 163-164.

1958a – Nécrologie du Dr Paul Rivet, p. 114.

1958b – Extraits de la « Recommandation définissant les principes internationaux à appliquer en matière de fouilles archéologiques adoptée par la conférence générale à sa 9e session à New-Dehli, 5 décembre 1956, Unesco », p. 165-170.

1958c – Création de six commissions définies chronologiquement pour faciliter le travail de la Société, p. 673.

1958d – Vœu pour la création d'un laboratoire français pour les analyses ^{14}C, p. 718.

1959 – Réunion annuelle des délégués, p. 662-663.

1965 – Avis important : suppression des « prises de dates », p. LXXXVIII.

1967 – Nouvelle note explicative concernant les activités des délégués de la Société préhistorique française, p. XXXVI-XXXVII.

1968 – La Loi sur les fouilles archéologiques et les conséquences de sa non-observation, p. 100-102.

1967 – Statuts et règlements, p. VIII-XVIII.

Philippe SOULIER
UMR ArScAn 7041
CNRS, universités Paris I et Paris X,
ministère de la Culture
Maison René Ginouvès de l'archéologie
et de l'ethnologie
21, allée de l'Université, 92023 Nanterre Cedex
philippe.soulier@mae.u-paris10.fr

Le docteur Paul Raymond (1859-1944), initiateur de la « Société préhistorique de France »

Guillaume BOCCACCIO

Résumé

Le nom de Paul Raymond est intimement lié à la fondation de la Société préhistorique française. Ce médecin-préhistorien fut en effet le premier secrétaire général de l'association naissante initialement baptisée « Société préhistorique de France ». Il fait ainsi partie des 73 membres-fondateurs présents lors de la première séance le 6 janvier 1904. Mais le docteur Paul Raymond fut avant tout l'initiateur de cette association en lançant l'idée d'une « société s'occupant exclusivement de Préhistoire » et en assurant toutes les démarches administratives de fondation. C'est donc à ce préhistorien au caractère bien trempé que revient l'honneur d'être le père de la SPF en dépit d'un passage aussi bref que mouvementé.

Abstract

The name of Paul Raymond is closely related to the foundation of the «Société préhistorique française». Both doctor and prehistorian, he was the first secretary-general of this society, initially called «Société préhistorique de France». He is thus among the 73 founding members present on the day of the first assembly on January 6, 1904. But Doctor Paul Raymond was, before all, the initiator of this society by floating the idea of a society dealing exclusively with prehistory and by carrying out all the administrative steps of the foundation. This prehistorian, with his strong character, has the honour to be the father of the society in spite of a passage as brief as agitated.

MÉDECINE ET PRÉHISTOIRE

Paul Hippolyte Raymond (fig. 1) est né le 9 août 1859 à Calais. Son père, grossiste en tulle dans la dentellerie à Calais, était également propriétaire d'un grand appartement au 32, avenue Kléber à Paris et du domaine de la Mouette sur les rives de l'Ardèche à Pont-Saint-Esprit. Il poursuit ses études au lycée Condorcet à Paris (Drouin, 1988). Durant l'été, il séjourne au domaine familial de la Mouette, où il a l'habitude de faire de longues promenades avec ses amis. À la suite de ses études de médecine, il devient interne des hôpitaux de Paris, notamment à l'hôpital Saint-Louis, puis à l'Hôtel-Dieu en 1885. Docteur en médecine en 1888, il obtient sa thèse sur «l'urticaire pigmentée» (Raymond, 1888). Dès lors, plusieurs de ses travaux seront couronnés par l'Académie de médecine (Raymond, 1897a). Le 22 juin 1889, il fait partie des 26 membres fondateurs de la Société française de syphiligraphie (Civatte, 2002), puis il intègre la Société d'anthropologie de Paris en 1892. Il est également membre de la Société anatomique et de la Société clinique. Il s'investit donc très tôt et activement dans les sociétés savantes (Raymond, 1897a).

C'est à cette époque que naît l'intérêt de Paul Raymond pour la Préhistoire. Il commence à explorer les grottes des environs de Pont-Saint-Esprit dès 1887,

notamment la grotte Chabot en compagnie de Léopold Chiron à partir de 1888 (Combier, 1967 et 1997 ; Goury, 1997). De là, il va poursuivre ses recherches chaque été, n'hésitant pas à planter sa tente au plus profond des gorges de l'Ardèche pour mener ses explorations durant une semaine complète, voire plus (fig. 2). En 1892, il travaille beaucoup en Ardèche, région qui est l'objet d'un engouement spéléologique sans précédent. En effet, Alfred-Édouard Martel, inventeur de la spéléologie et ami du docteur, est aussi sur les lieux au même moment. Les deux chercheurs visitent certaines cavités à un jour d'écart dans une course effrénée à la découverte (Raymond, 1897b). Le 14 décembre 1892, Paul Raymond innove en donnant une conférence à la mairie de Passy sur les gorges de l'Ardèche. Il utilise pour cela des projections lumineuses qui suscitent l'admiration du public (Francus, 1905 et 1906). En 1894, Paul Raymond devient médecin-inspecteur des écoles de la ville de Paris. C'est durant l'été 1894 qu'a lieu la découverte de Baume de Ronze (Orgnac, Ardèche), l'un des plus riches gisements préhistoriques de la vallée du Rhône (Raymond, 1894, 1895a et b). Son mariage en mai 1896 avec Eugénie Peytral, fille de Paul Peytral (ancien ministre et sénateur de Marseille) est l'occasion de laisser libre cours à sa fantaisie : il décide, pour leur voyage de noces, de descendre en barque le canyon de l'Ardèche et de visiter la rivière souterraine de Midroï (fig. 3). Bien décidée à l'accompagner, Eugénie franchit un gour, escalade des blocs, traverse des bassins, déchire ses vêtements et s'écorche les mains sur les rochers pour échouer à 500 m de l'entrée devant une paroi infranchissable (Ageron, 1961 ; Raymond, 1897c) ! Il réalise alors les difficultés que cette exploration représente pour une femme. Mais elle ne lui en tiendra pas rigueur et lui donnera 4 enfants !

Cette même année, Paul Raymond redécouvre la baume d'Oullins (Le Garn, Gard) dans les gorges de l'Ardèche, principale stratigraphie du Paléolithique supérieur pour la moyenne vallée du Rhône. Il estime avoir « à peu près épuisé » le gisement (Raymond,



Fig. 1 – Portrait du docteur Paul Raymond publié en 1906 dans la revue du Vivarais.
Fig. 1 – *Photograph of Doctor Paul Raymond, published in 1906.*



Fig. 2 – Un repas lors d'une exploration dans les gorges de l'Ardèche. Vers 1890.
Fig. 2 – *A meal during an exploration of the Ardèche canyon. Around 1890.*

1897b). Il y récolte plus de 2 000 silex, « les éclats, nucléus et percuteurs n'étant pas comptés bien entendu » (Raymond, 1900). Ce n'est qu'en 1907 qu'il identifiera les gravures de la première salle (Raymond, 1907a). Il obtient l'agrégation de la faculté de médecine de Paris en 1898, immédiatement suivie par sa nomination à la faculté de Montpellier comme professeur de pathologie générale et de médecine légale (Dulieu, 1995). Désormais en poste dans la région qu'il explore, il marque l'année 1900 par la parution de son *Arrondissement d'Uzès avant l'histoire*, recueil de 263 pages dans lequel ses recherches figurent en bonne place (Raymond, 1900). La publication de cette monographie de Préhistoire renforce un peu plus sa notoriété mais aussi sa suffisance de préhistorien (fig. 4). Il élargit aussi le champ de ses recherches de terrain, dans le Vaucluse notamment. À cette époque, il achète la gravure de mammouth de la grotte du Paradou à Saint-Hyppolite-du-Fort (Gard), qu'il identifie immédiatement comme un faux (Raymond, 1907b ; Gimon, 1926-1927).



Fig. 3 – Rivière souterraine de Midroï en compagnie de Baptiste Suau, sur son bateau pliable de marque Berthon surnommé « le Microbe ».
Fig. 3 – *On Midroï's karstic river, with the driver Baptiste Suau on his boat called «le Microbe».*

C'est en 1904 que Paul Raymond fonde la « Société préhistorique de France » (SPF) et en 1906 la *Revue préhistorique*. Fort de son rôle éditorial, il est nommé rapporteur de la commission de contrôle chargée de vérifier la position stratigraphique de l'Aurignacien du gisement du Ruth et de l'abri de Laussel, non loin des Eyzies-de-Tayac. Cette commission est menée par l'abbé Breuil le 15 avril 1908. Breuil choisira d'ailleurs en 1909 la *Revue préhistorique* pour y publier son important article : « L'Aurignacien pré-solutréen : épilogue d'une controverse » (Breuil, 1909).

Mais à la fin de l'été 1911, le docteur tombe malade : « Victime de l'épidémie de fièvre typhoïde qui a sévi à Paris cet été, il m'est impossible de me livrer quant à présent à un travail cérébral de quelque durée et je suis forcé d'interrompre momentanément la publication de la Revue préhistorique » (*Revue préhistorique*, 1911). Son activité de recherche cesse alors, il n'y reviendra jamais.

Lors de la première guerre mondiale, on le retrouve médecin-major à l'hôpital militaire Larrey à Versailles. Il s'attelle ensuite à la création du premier musée de Pont-Saint-Esprit en y déposant ses collections. Mais



Fig. 4 – Paul Raymond posant devant le dolmen de Champvermeil à Bidon (Ardèche).
Fig. 4 – *Paul Raymond standing in front of Champvermeil dolmen (Ardèche, France).*

face au désintérêt patent de la municipalité, il décide de les retirer (archives de la Conservation départementale des musées du Gard). Elles entreront finalement dans les collections du musée des Antiquités nationales et du musée de l'Homme.

Paul Raymond décède à Paris fin 1944, à l'âge de 85 ans, oublié de la Société préhistorique française. Aucune annonce ou notice nécrologique ne lui sera jamais consacrée dans le *Bulletin*.

DE SES DÉBUTS À LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS…

Son premier article de Préhistoire est publié dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris* en avril 1891. Il s'intitule « Les silex préhistoriques de l'Ardèche » (Raymond, 1891). Paul Raymond intègre la société un an après. Il est élu deux ans et demi plus tard au « comité central » où il restera jusqu'en 1911. En 1895 et 1896, il devient secrétaire annuel des séances en compagnie d'Armand Viré. Il a réussi à s'implanter durablement à la Société d'anthropologie. Il y laisse une quinzaine de contributions en l'espace de sept ans (Raymond, 1891, 1892, 1893, 1894, 1895a et 1896). En 1901, se présentant au poste de président, il obtient huit voix contre 88 pour le Dr Verneau. C'est la seule autre candidature de ces élections. Cela montre bien son désir de reconnaissance en accédant aux plus hautes responsabilités. En 1902, il tentera à nouveau de siéger au bureau comme vice-président (il obtient une voix) et comme directeur de la publication (deux voix). Paul Raymond va alors se détourner durablement de la Société d'anthropologie.

… À LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ PRÉHISTORIQUE DE FRANCE

Avec la toute nouvelle loi sur la liberté d'association lui vient l'idée de créer une société vouée à la Préhistoire. C'est dans ces termes qu'il s'exprime en 1907 dans la *Revue préhistorique* : « À cette époque où s'impose la division du travail, il était facile de remarquer que beaucoup de préhistoriens trouvaient trop vaste le champ d'étude de la Société d'anthropologie. C'est alors que je pensais à fonder une société s'occupant exclusivement de Préhistoire : de cette idée est née la Société préhistorique de France dont l'histoire ne pourra être écrite que plus tard, et par une autre plume que la mienne. »

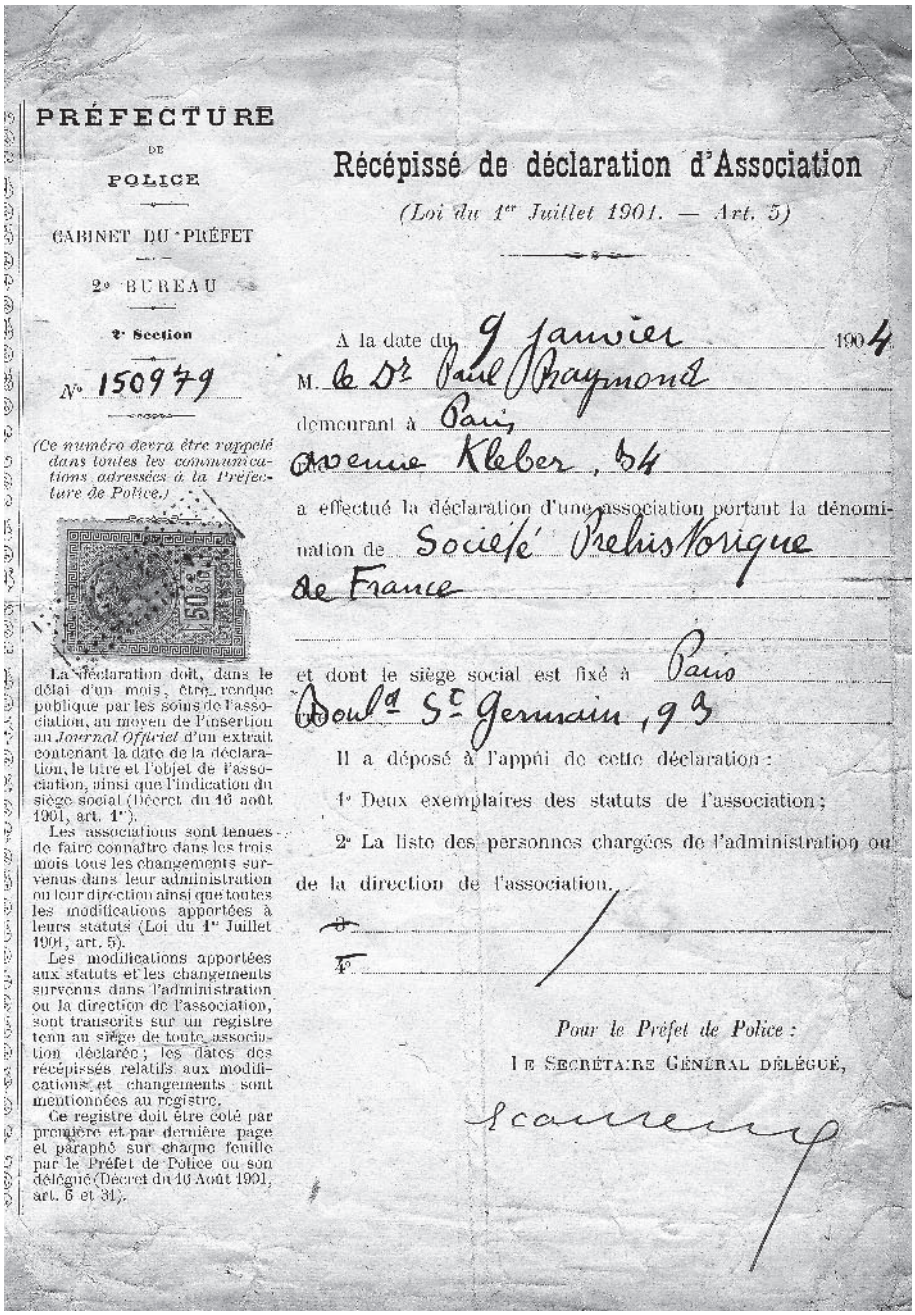
L'histoire raconte que l'idée de créer la SPF est venue durant l'été 1903 d'un groupe d'archéologues méridionaux fouillant la grotte de Saint-Gervais, autrement appelée « la Gropatière » ou encore « Baume Croupatière », à Bonnieux dans le Vaucluse. Mené par Albert Moirenc et Anfos Martin, inventeurs du gisement, le groupe comptait aussi Marc Deydier, Ivan Pranishnikoff et le Dr Paul Raymond. C'est à son retour à Paris, le 8 novembre 1903, qu'il fait la proposition à Émile Rivière de fonder une société savante regroupant l'ensemble des palethnologues français. Très vite, un comité d'initiative se forme avec douze ou treize personnes afin de diffuser un appel d'adhésion. Le 6 janvier 1904 a lieu la première séance à Paris à l'Institut de bibliographie dirigé par le Dr Marcel Baudouin. L'association est créée sous le nom de « Société préhistorique de France » (fig. 5). Le nombre d'adhérents s'élève déjà à 80 personnes. Un an après, la société en compte le double.

Dans son allocution d'installation, Émile Rivière, premier président de la SPF, rend hommage à « mon savant ami le docteur Paul Raymond ». Le docteur, élu secrétaire général, prononce ensuite un discours dans lequel il dit vouloir galvaniser le groupe par un débat permanent au cours des séances mais aussi grâce au bulletin. La dynamique qu'il souhaite insuffler à cette jeune société passe par des échanges de correspondance, d'objets et le signalement des collections particulières afin que les palethnologues puissent former leur sens critique. Enfin, il souhaite promouvoir des débats dont la thématique aura été choisie en séance. Le secrétaire général a une place centrale. Il est, d'après les statuts, « chargé de l'exécution des décisions de la société, de la correspondance, de la conservation des documents remis à la société et, d'une façon générale, de l'exécution de toutes les mesures l'intéressant ». Le président n'a, à cette époque, qu'un rôle représentatif, presque honorifique. Paul Raymond est très à l'aise, il anime les discussions, fait des propositions qui sont acceptées et prend très régulièrement la parole à la fin des lectures pour donner un premier commentaire. Tout semble très bien parti pour qu'il occupe à la SPF une place centrale. Cependant, cette assurance qu'il acquiert le conduit très vite à demander qu'on lui signale des informations de façon à préparer ses propres communications. Malgré le bon esprit des premiers mois de la Société, on peut se demander comment ce comportement a été perçu par les autres membres. Au printemps 1904, il va défendre la thèse de Marc Deydier sur l'âge paléolithique des maillets à gorge des ateliers de Murs (Vaucluse). Il semblerait que les premières oppositions se fassent jour à propos de cette affaire.

Naturellement, il se présente aux élections pour la présidence de la Société. Mais le 9 novembre 1904, en son absence, on choisit un autre président en la personne de Louis Bonnemère. Adrien de Mortillet, quant à lui, devient vice-président. Le choix s'est fait sans lui, ce qui ne manque pas de l'agacer. Il n'obtient d'ailleurs que deux voix.

Le 7 décembre, alors qu'Émile Rivière est décrété « président-fondateur » par le bureau, un incident oppose Paul Raymond à Henri Martin qui donne sa démission. Le conseil la lui refuse et demande à Paul Raymond de considérer l'incident comme terminé (Martin, 1905-1906). Dans son discours de départ, après un an de présidence, Émile Rivière loue toutefois l'action de Paul Raymond, notamment dans la régularité mensuelle du bulletin et le soin qu'il y apporte.

Fin janvier 1905, une convocation arrivée par courrier trois jours avant une réunion déclenche sa colère. Il y apprend que des décisions importantes pourront être proposées sans qu'il en soit informé, comme la modification du contenu du bulletin. Le 1er février, il



PRÉFECTURE
DE
POLICE

CABINET DU PRÉFET

2e BUREAU

2e Section

N° 150979

(Ce numéro devra être rappelé dans toutes les communications adressées à la Préfecture de Police.)

La déclaration doit, dans le délai d'un mois, être rendue publique par les soins de l'association, au moyen de l'insertion au *Journal Officiel* d'un extrait contenant la date de la déclaration, le titre et l'objet de l'association, ainsi que l'indication du siège social (Décret du 16 août 1901, art. 1er).

Les associations sont tenues de faire connaître dans les trois mois tous les changements survenus dans leur administration ou leur direction ainsi que toutes les modifications apportées à leurs statuts (Loi du 1er Juillet 1901, art. 5).

Les modifications apportées aux statuts et les changements survenus dans l'administration ou la direction de l'association, sont transcrits sur un registre tenu au siège de toute association déclarée; les dates des récépissés relatifs aux modifications et changements sont mentionnées au registre.

Ce registre doit être coté par première et par dernière page et paraphé sur chaque feuille par le Préfet de Police ou son délégué (Décret du 16 Août 1901, art. 6 et 31).

Récépissé de déclaration d'Association

(Loi du 1er Juillet 1901. — Art. 5)

A la date du 9 janvier 1904

M. le Dr Paul Raymond

demeurant à Paris

avenue Kleber, 54

a effectué la déclaration d'une association portant la dénomination de Société Préhistorique de France

et dont le siège social est fixé à Paris

Boulevard St Germain, 93

Il a déposé à l'appui de cette déclaration :

1° Deux exemplaires des statuts de l'association;

2° La liste des personnes chargées de l'administration ou de la direction de l'association.

Pour le Préfet de Police :

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DÉLÉGUÉ,

Fig. 5 – Récépissé de déclaration de la Société préhistorique de France.
Fig. 5 – *Administrative foundation paper of the French prehistoric Society.*

vient affirmer en séance sa détermination à vouloir contrôler la publication. Sa déclaration est ainsi retranscrite : « [Paul Raymond] se reconnaît seul le soin de la diriger et en prend toute la responsabilité, il n'admettra aucun contrôle ». Il est alors logiquement remis à sa place par l'ensemble des membres du conseil qui « n'admettent pas que les décisions prises en conseil ne soient suivies d'aucun effet auprès du secrétaire-général » (Martin, 1905-1906).

C'est le 17 février 1905 que les choses basculent. Paul Raymond, sur une remarque d'Émile Rivière, s'irrite pour une question de délai et va donner le spectacle d'une « scène déplorable par sa violence », comme le rapporte le compte rendu des séances. Il demande en effet l'exclusion du président Rivière, injurie et menace les autres membres. Le désordre gagne l'assemblée et en pleine séance, toujours selon le compte rendu, « une altercation violente s'en suit », vraisemblablement avec Mortillet et Foudrignier. L'épisode se conclut par son départ de la séance et sa démission du poste de secrétaire général, il sort en criant « n'être plus rien dans la Société préhistorique de France » (Martin, 1905-1906). Le jour même, il envoie sa lettre de démission, « violemment pris à partie ce jour par certains de mes collègues, […] injurié et menacé même de voie de fait, je ne saurais supporter plus

longtemps une telle situation » (lettre du 17/02/1905, archives de la SPF). Baudouin lui demande alors, par courrier, s'il veut que les propos soient retranscrits. Son refus en dit long sur les paroles prononcées : « …mais je ne vois aucune utilité à ce que les réflexions que j'ai pu faire paraissent dans le bulletin » (archives de la SPF).

Paul Raymond reste toutefois membre et certainement pour pouvoir mieux répondre à ses détracteurs, il demande aussitôt un congé de la faculté de médecine de Montpellier qu'il obtient le 4 mars 1905. C'est seulement le 27 avril qu'il vient expliquer les raisons de sa démission. Mais le docteur s'emporte à nouveau et traite injustement Émile Rivière d'usurpateur. Celui-ci, durement touché par les accusations de Paul Raymond, donne sa démission. La SPF la refuse car, dit-elle, « les paroles prononcées par M. Raymond à la séance d'avril n'engagent que leur auteur […] Les reproches adressés par M. Raymond ne sont donc nullement fondés et […] le conseil saisit cette occasion pour adresser au président-fondateur tous ses regrets au sujet des paroles prononcées par M. Paul Raymond, qui n'ont pu être arrêtées à temps » (Martin, 1905-1906).

Le docteur n'a pas encore dit son dernier mot. Le 28 décembre 1905, au moment des élections, il conteste leur mode d'organisation et dépose une demande d'annulation signée par six membres. Le vote lui donne raison, les élections sont annulées. Du coup, Adrien de Mortillet abandonne sa candidature, suivi du vice-président Baudouin.

Raymond se représentera aux élections de 1906. Il obtient trois voix pour le secrétariat général contre 115 pour Baudouin. C'est finalement Adrien de Mortillet, que Raymond méprise profondément, qui est élu président de « cette Société préhistorique que j'avais rêvée si haute et que son président d'honneur fait tomber si bas… ». En 1909, il tente cette fois de décrocher la présidence de la SPF contre Adrien Guébhard qui obtient 183 voix contre 1 pour Raymond… Il se sent encore une fois humilié de façon publique. Plus tard, il écrira dans la *Revue préhistorique* sa propre version des faits : « Voyant les dangers que courait la société que je venais de fonder, je préférais ne pas lutter et me sacrifier ».

En 1931, lors du Xe congrès préhistorique de France d'Avignon-Nîmes, il est décidé de poser une plaque, rappelant le nom des cinq archéologues-fondateurs, à l'entrée de la grotte de la Gropatière, qualifiée alors de « berceau de la SPF ». Paul Raymond réapparaît subitement à cette occasion pour protester. Il se déclare « seul fondateur de la SPF » et affirme sa volonté de « boire dans son verre », désirant ainsi voir son seul nom inscrit. Le congrès refuse alors de céder à la demande de Raymond et abandonne finalement l'initiative. Plus de 70 ans après cette tentative, une plaque a enfin été posée à l'entrée de la grotte, le 25 septembre 2004, pour marquer la clôture du congrès du centenaire de la SPF (fig. 6).

Conséquence de ces conflits de pouvoir et d'un clanisme certain, la SPF est mal jugée, notamment par J. Déchelette qui, dans une lettre datée de 1911, en parle dans ces termes : « Ces gens de la SPF, gonflés d'orgueil par les flatteries des […] dindons de la politique… pontifes ignorants, agrégés à mentalité de primaire, pseudo-savants à procédés de charlatan, littérature de la lanterne… avides de réclame, même d'éreintements, surtout si ceux-ci viennent des jésuites… » (Binetruy, 1994).

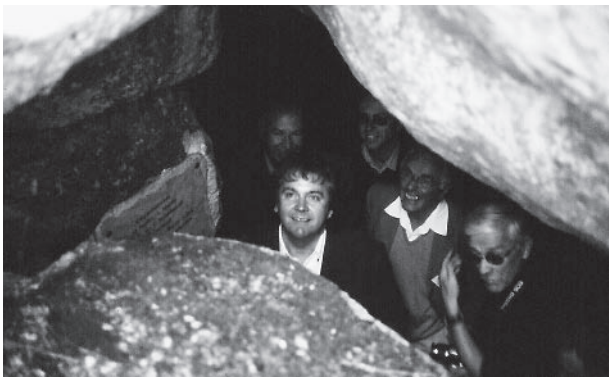


Fig. 6 – Jean-Pierre Fagnart, président de la SPF, inaugurant la plaque commémorative placée à l'entrée de la grotte de la Gropatière à Bonnieux, le 25 septembre 2004.
Fig. 6 – *Jean-Pierre Fagnart, president of the SPF, discovering the commemorative stone fixed in the Gropatiere cave (Bonnieux, France). 25/09/2004.*

LA CRÉATION DE LA « *REVUE PRÉHISTORIQUE* »

Fin 1905, Raymond quitte la SPF en laissant, dit-il, « Mortillet fils, ses ramasseurs de cailloux, ses bateleurs et les 500 muets leurs comparses » (Binetruy, 1994, p. 149). Il fonde alors la *Revue préhistorique. Annales de Palethnnologie*. En 1907, Il rappelle : « […] Je pus me convaincre qu'il y avait place aussi pour une revue scientifique, et c'est ainsi que fut créée la *Revue préhistorique*. » Les efforts de publication sont importants, en 1909 par exemple, la revue intégrera des planches-photos en couleur.

Déchelette collabore au premier numéro. Il donne à cette revue au moins six contributions. On compte aussi Breuil : cinq articles dont deux majeurs, Peyrony : cinq articles, trois pour Capitan, un pour Cartailhac, un pour Piette peu avant sa mort ou encore Siret qui livre une contribution de 76 pages. La *Revue préhistorique* devient alors un lieu où s'expriment des idées nouvelles sortant des sentiers tracés par le « clan Mortillet » (Groenen, 1994).

Adrien de Mortillet, agacé par la question de l'Aurignacien, s'en prend violemment à Breuil, Peyrony et Capitan, ces gens, dit-il, « grattant simplement le sol, ce qu'ils appellent dans leur outrecuidance faire des fouilles, mettant en coupe réglée les gisements de la Vézère, battant la grosse caisse dans leurs notices tendancieuses sur leurs trouvailles insignifiantes… ». Devant les attaques de Mortillet en 1907, Paul Raymond offre une tribune à Breuil qui répond ainsi : « Il ne me déplaît pas d'être injurié à mon tour pour de tels motifs ; pareille aventure ne m'adviendrait pas si je n'avais

déroulé quelque-unes de ces étroites bandelettes dont […] M. Adrien de Mortillet, après son père, se plaît à ligoter la Préhistoire. »

Ce rôle de Don Quichotte sied à merveille au docteur qui peut ainsi batailler librement contre ses moulins à vent (fig. 7). Bien qu'il s'en défende, la première personne est répétée sans cesse dans ses chroniques comme dans l'éditorial de 1908. Il est heureux d'être enfin au centre de l'attention de tous ses collaborateurs. C'est surtout l'occasion pour lui de publier ses travaux personnels (Raymond, 1906 et 1911).

Pourtant, sans le savoir, il s'apprête à rentrer dans un conflit de personnalités qui l'entraînera, pendant quelques années, loin de toute discussion scientifique neutre tant dans le *Bulletin* de la SPF qu'à la *Revue préhistorique*.

LA BATAILLE RAYMOND/GUÉBHARD

Adrien Guébhard est natif d'Avignon. Agrégé de physique et géologue, il prend très vite de l'importance, à la SPF, en dirigeant la commission d'étude des enceintes préhistoriques. Cette ascension fulgurante le mènera jusqu'à la présidence en 1909. Ses premiers assauts ont lieu au congrès d'Autun en 1907, où il reproche à Raymond, à juste titre, d'accorder aux enceintes de pierre et de terre une valeur chronologique (Guébhard, 1907). Au passage, il égratigne la jeune *Revue préhistorique* en soulignant « la large place dont [Paul Raymond] dispose aisément » (*BSPF*, 1907, p. 495). Bien plus tard, Guébhard jurera que ce n'est pas lui qui a commencé à attaquer Paul Raymond mais bel et bien le contraire… Leur conflit va ensuite se cristalliser sur le problème des « anses en flûte de pan » (Guébhard, 1908 ; Lefebvre, 1909).



Fig. 7 – Caricature représentant le docteur Paul Raymond, parue dans le journal « Chanteclair » en 1921.
Fig. 7 – *Caricature of doctor Paul Raymond, published in 1921.*

Puis les deux revues vont prendre position quant au projet de loi sur la protection archéologique. En novembre 1907, en effet, éclate l'affaire Otto Hauser, archéologue suisse-allemand qui exploite à des fins lucratives les plus riches gisements du Périgord. La position de Paul Raymond se durcit lorsque le fouilleur exporte le squelette néandertalien du Moustier en Allemagne. Il va, dès lors, comme tant d'autres, exercer d'importantes pressions pour que soit rédigée une loi sur la protection archéologique. Raymond prend clairement parti pour ce projet de loi, tout comme Capitan, Breuil, Déchelette et Cartailhac. Il réussit également à faire fléchir la Société d'anthropologie de Paris. Dans sa lancée, Raymond fait une proposition le 24 décembre 1908 lors d'une séance de la SPF pour que soit discuté le problème. Mais la SPF dans son ensemble et Guébhard en particulier s'y opposent, car Adrien de Mortillet est proche de Hauser, lequel l'invite à visiter ses fouilles au Moustier. Un projet est proposé au Parlement en 1909 mais l'article sur les fouilles sera finalement supprimé des lois de 1913 et 1914. Le squelette du Moustier reste en Allemagne avec le sort que l'on connaît…

Fin 1908, Guébhard est élu président de la SPF. Sa position lui donne l'avantage. Son discours de prise du fauteuil accuse clairement Raymond : « Pauvre général, d'ailleurs (Guébhard parle de lui-même), que défendront mal ses enceintes fortifiées contre le cheval de Troie, aux flancs bourrés de pierres-figures […] et contre les assauts claironnants du néo-boulangisme préhistorique, essayant d'exploiter, au profit de rancunes ou d'ambitions privées, les aberrations cocardières d'un patriotisme à la chinoise ! » C'est ainsi la défense de la loi sur la protection des sites archéologiques qui lui vaut cette comparaison au courant patriotique du général Georges Boulanger.

Et la réponse de Raymond ne se fait pas attendre. Dans une chronique intitulée « Le style c'est l'homme » (*Revue préhistorique*, 1909, p. 97), il fait mine de ne pas se sentir visé et suggère ironiquement que ces attaques sont en fait dirigées vers d'autres que lui. Il tente sournoisement de semer la zizanie à la SPF. Le droit de réponse exigé par Guébhard n'est pourtant pas publié dans la *Revue préhistorique*. C'est alors que Guébhard, excédé, publie en juin 1909 un encart tristement célèbre envoyé gratuitement avec le bulletin de la SPF et intitulé : « À propos des Enceintes. Un incident homérique. Le Cheval de Troie. – Don Quichotte. – M. Paul Raymond. Prosopopée épique et hippique » (Guébhard, 1909).

Le style devient franchement diffamatoire et les réprobations arrivent de toutes parts. Une protestation et un blâme contre Marcel Baudouin, qui a laissé diffuser cet encart, sont lus en séance par M. Pény et publiés dans la *Revue préhistorique*. À cette même séance, Raymond vient protester, le désordre gagne à nouveau l'assemblée et il se fait finalement expulser par une demi-douzaine de sociétaires avec l'aide du gardien de la Sorbonne ! Encore une fois le docteur est sur le point de provoquer une nouvelle rixe…

Suite à cette affaire, Guébhard est mal en point et démissionne de la commission des enceintes en juillet 1909. À partir de janvier 1910, notamment dans son discours de départ de la présidence, Guébhard envoie des déferlantes de paroles plus acerbes les unes que les autres (Guébhard, 1910). Libéré de ses fonctions, il continue sa vindicte pendant que Raymond déclare « se foutre de ce que pense Guébhard… ».

Lorsque survient une nouvelle affaire, plus de cinq ans après la parution du second article de Paul Raymond dans la SPF, Guébhard va l'exhumer pour en donner son jugement. Dans cet article intitulé « La poterie néolithique et les déviations de l'aiguille aimantée », Paul Raymond exprimait son espoir de pouvoir un jour utiliser cette particularité à des fins de datation (Raymond, 1904). Mais en bon physicien, Guébhard repère vite la méconnaissance de Raymond sur ce sujet et qualifie ses affirmations de « copieuses âneries débitées sur la question » (Guébhard, 1911).

Selon Loïc Langouët questionné sur ce problème, Raymond commet, en effet, plusieurs erreurs. M. Langouët nous explique : « En parlant des variations de l'aiguille en présence de poteries, Paul Raymond s'imagine que l'appareil de mesure est une boussole. Plus gênant : il ne parle que de déclinaison du champ magnétique terrestre ». Et de conclure : « Sur le principe, l'idée de Paul Raymond était prémonitoire puisque les études d'archéomagnétisme peuvent aujourd'hui s'appliquer à des objets déplacés ». La polémique se termine par la mise en demeure de Guébhard, signifiée par huissier, de publier sa réponse dans la *Revue préhistorique*. Il démonte littéralement la prétendue science de son ennemi. Le couperet acéré de cette démonstration tombe et Paul Raymond n'en donnera aucun commentaire. Mais en traitant par le dédain cette réponse, il se montre implicitement vaincu.

Le conflit entre les deux hommes en est là lorsque survient en 1911 l'annonce suivante dans la *Revue préhistorique* : « Le docteur Paul Raymond venant d'être atteint gravement d'une fièvre typhoïde, dont les suites seront longues, se voit obligé d'abandonner provisoirement la direction de la *Revue préhistorique*, qui cessera de paraître à partir du 1er janvier 1912 pendant un temps illimité. Le docteur Paul Raymond remercie ses collaborateurs et ses amis de l'appui qu'il a trouvé auprès d'eux et de l'aide scientifique qu'ils lui ont donnée, et qui a été pour une si grande part dans le succès de l'œuvre qu'il avait entreprise. »

La revue s'arrête et cette maladie sonne le glas à cinquante-deux ans de sa carrière de préhistorien. Après huit années de secousses, la SPF est enfin libérée de cette querelle de personnes qui malmenait tant son image.

LA PLACE DE PAUL RAYMOND

Après avoir retracé le parcours tumultueux de ce personnage, il convient de se demander en toute sérénité quelle fut la place réelle de ce préhistorien au sein de la recherche française.

• Premier constat : C'est bien lui qui a fondé la SPF. D'abord en faisant partie du groupe qui est à l'origine de cette idée, mais surtout en s'occupant personnellement des démarches administratives de fondation de l'association. Il en est donc « l'initiateur », le qualificatif de « fondateur » ayant été octroyé peu après à Émile Rivière. Même si son passage fut de courte durée et les traces très diluées, il porte bel et bien la paternité de la Société préhistorique française.

• En revanche, en raison de son passage éclair, il revient à des personnages d'une autre envergure que lui, comme Adrien de Mortillet ou encore Henri Martin, d'avoir été les vrais moteurs des débuts de la SPF.

• Son poids dans la recherche préhistorique n'a pas été très grand, si ce n'est régionalement et localement (Boccaccio, 2003 et 2005 ; Carrière, 1912 ; Louis, 1935). Il n'a pas produit de résultats scientifiques fondamentaux, du moins en Préhistoire. Il est toutefois cité à quatorze reprises par Déchelette dans son *Manuel d'archéologie préhistorique*.

• Par le résultat de ses fouilles, il a également laissé peu de matière à ses successeurs. Il s'insurge contre les fouilles mal menées, mais les siennes, à la baume d'Oullins par exemple, furent scientifiquement désastreuses. Il prétend sauver les dolmens de la destruction et en transporte un jusqu'à son domaine à Pont-Saint-Esprit. Mais dans le même temps, à propos d'un autre monument, il écrit : « Le dolmen venait d'être vidé lorsqu'une légère poussée suffit à faire basculer une dalle de près de 3 mètres de longueur » (Raymond, 1900).

Il interprète les gisements sans percevoir les mélanges d'industries, ce qui le conduit à de grossières erreurs d'attribution. Il considère enfin ses travaux comme définitifs : il prétend qu'après une campagne de fouilles, il a épuisé le gisement de la baume d'Oullins !

• Paul Raymond était pourtant un grand curieux, prêt à défendre un peu tout et n'importe quoi : de bonnes idées, l'existence d'un véritable Âge du Cuivre, qu'il nomme « Durfortien », ou encore l'aimantation des poteries et ses applications escomptées. De mauvaises, comme son affirmation qu'aucune enceinte ne peut être d'âge néolithique ou encore la défense coûte que coûte des pierres-figures (Raymond, 1909).

Malheureusement, il était aussi opportuniste. En 1894, Martel publie son volume intitulé *Les abîmes*, dans lequel il précise qu'on lui a signalé vers Orgnac trois baumes dont l'une s'appellerait « Aronze » (Martel, 1894). L'été suivant, Raymond déclare fièrement la découverte de Baume de Ronze.

Enfin et surtout, c'était un personnage au caractère ombrageux, très ambitieux, voulant parvenir. Il était jaloux de toute autre réussite et imbu de sa personne. En 1905, à propos des gravures découvertes par Léopold Chiron 27 ans plus tôt, il écrit : « Je n'ai donc qu'à m'applaudir, en résumé, d'avoir appelé l'attention des palethnologues sur les gravures de la grotte Chabot… » (Raymond, 1905). Sa modestie n'avait d'égal que son vocabulaire de charretier.

C'est cet orgueil qui l'a décidé à fonder cette association, avec le désir secret d'en devenir le grand ordonnateur. La Société préhistorique française est donc née d'une ambition personnelle, celle du docteur Paul Raymond. Mais par cette ambition qui l'a poussé à se mettre en avant, Paul Raymond a donné naissance à une association qui désormais fait figure de référence dans la publication scientifique en Préhistoire. La Société préhistorique française, en survivant à la démission du docteur Paul Raymond, moins d'un an après sa fondation, a prouvé qu'elle existait désormais par elle-même, comme personne morale, dépassant de loin les personnalités qui en étaient à l'origine ou encore à la tête. Cet épisode tourmenté des premiers temps ne doit donc en aucun cas masquer la réussite de cette belle entreprise. ■

Remerciements : Nous tenons à remercier toutes les personnes qui nous ont aidé dans nos recherches, notamment Marc Bordreuil (conservateur honoraire, musée d'Alès), André-Charles Gros et Nicole Denis-Touzilier, Loïc Langouët (professeur des universités, Rennes), Catherine Louboutin (conservateur, musée des Antiquités nationales, Saint-Germain-en-Laye), Jean Pey (musée archéologique de Nîmes), Françoise Prudhomme et Lydia Gambéri A. de C. (musée régional de Préhistoire d'Orgnac, Ardèche).

Nos remerciements vont tout particulièrement à M. Philippe Soulier qui nous a ouvert les portes des archives de la SPF et M. Alain Girard, conservateur départemental des musées du Gard qui a mis à notre disposition l'ensemble des documents qu'il conservait sur le docteur Paul Raymond.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

Archives de la Société préhistorique française, service départemental d'Archéologie du Val-d'Oise, Saint-Ouen-l'Aumône.

Archives de la Conservation départementale des musées du Gard, Pont-Saint-Esprit.

Les éditoriaux et « chroniques préhistoriques » de la *Revue préhistorique* (1906 à 1911).

Le *Bulletin de la SPF* de 1904 à 1911.

Le *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris* de 1891 à 1911 (intégralement mis en ligne sur le site de la Bibliothèque nationale de France : http://www.gallica.bnf.fr).

RÉFÉRENCES

AGERON P. (1961) – Parmi les pionniers de la spéléologie française… Le docteur Paul Raymond, *Spelunca*, 1re année, n° 4, p. 16-18.

BINETRUY M.-S. (1994) – *Joseph Déchelette*, Lugd, Lyon, 222 p.

BOCCACCIO G. (2003) – Le Paléolithique dans le Gard, *in* R. Huard dir., *Le Gard, de la Préhistoire à nos jours*, Bordessoules, Saint-Jean-d'Angély, p. 22-32.

BOCCACCIO G. (2005) – Sur les traces de Paul Raymond, médecin parisien et préhistorien gardois, *Bulletin de la Société d'Étude des Sciences naturelles de Nîmes*, t. 65, p. 114-125.

BREUIL H. (1909) – L'Aurignacien pré-solutréen. Épilogue d'une controverse, *Revue préhistorique*, p. 229-248 et 265-286.

CARRIÈRE G. (1912) – Les temps préhistoriques dans le département du Gard, *Nîmes et le Gard*, volume publié à l'occasion du Xe congrès de l'AFAS, impr. « La Laborieuse », Nîmes, p. 214-254.

CIVATTE J. (2002) – La Société française de dermatologie et de syphiligraphie, *in* D. Wallach et G. Tilles dir., *La dermatologie en France*, Privat, Toulouse, 827 p.

COMBIER J. (1967) – L*e Paléolithique de l'Ardèche dans son cadre paléoclimatique*, Public. Inst. préhis. univ. de Bordeaux, 4, Delmas, Bordeaux, 462 p., 176 fig.

COMBIER J. (1997) – L'origine des recherches sur la Préhistoire ancienne de l'Ardèche, *Pionniers de la Préhistoire en Ardèche*, coll. Mémoire d'Ardèche et temps présent, n° 56, p. 7-20.

DROUIN P. (1988) – Paul Raymond (1859-1944). Notice biographique, *Spelunca*, n° 31, Spécial centenaire de la spéléologie, p. 79.

DULIEU L. (1995) – *La médecine à Montpellier. De 1870 à 1920*, Les Presses universelles, Avignon, t. V, 2e partie, 249 p.

FRANCUS Dr (1905) – Le préhistorique dans l'Ardèche, *Revue du Vivarais*, t. XIII, p. 616-651.

FRANCUS Dr (1906) – Le préhistorique dans l'Ardèche (suite II), *Revue du Vivarais*, t. XIV, p. 1-30.

GIMON E. (1926-27) – L'art magdalénien de 1910, *Bulletin de la Société d'Étude des Sciences naturelles de Nîmes*, t. 45, p. 53-57.

GOURY J. (1997) – Léopold Chiron (1845-1916) : l'instituteur archéologue, *Pionniers de la Préhistoire en Ardèche*, coll. Mémoire d'Ardèche et temps présent, n° 56, p. 45-50.

GROENEN M. (1994) – *Pour une histoire de la Préhistoire. Le Paléolithique*, coll. L'homme des origines, éd. Jérôme Millon, Grenoble, 603 p., 99 fig.

GUÉBHARD A. (1907) – Sur l'activité d'un an de la commission d'études des enceintes préhistoriques et fortifications anhistoriques, *IIIe congrès préhistorique de France*, Schleicher, Paris, p. 761-764.

GUÉBHARD A. (1908) – Sur les anses multiforées à trous verticaux, *IVe congrès préhistorique de France*, Schleicher, Paris, p. 737-768.

GUÉBHARD A. (1909) – *À propos des enceintes. Un incident homérique. Le Cheval de Troie. – Don Quichotte. – M. Paul Raymond. Prosopopée épique et hippique*, impr. Monnoyer, Le Mans, 4 p. (envoyé avec le *Bulletin de la Société préhistorique de France*, t. VI, n° 6).

GUÉBHARD A. (1910) – *Sur une spécialité céramique méconnue de l'arrondissement d'Uzès avant l'histoire*, suppl. à la notice parue dans le IIe congrès des Sociétés savantes de Provence, 14 p., 25 fig.

GUÉBHARD A. (1911) – *À propos de l'aimantation des poteries préhistoriques*, chez l'auteur, St-Vallier-de-Thiey (Alpes-Maritimes), 24 p.

LEFÈBVRE P. (1909) – L'anse céramique dite « en flûte de pan ». Le mot et la chose, *Revue préhistorique*, p. 4-7.

LOUIS M. (1935) – Le Paléolithique dans le Gard, *Cahiers d'Histoire et d'Archéologie*, t. 9, p. 450-483.

MARTEL A.-É. (1894) – *Les abîmes, les eaux souterraines, les cavernes, les sources, la spéléologie*, Delagrave, Paris, 578 p.

MARTIN H. (1905-1906) – *Procès-verbaux des séances de la SPF depuis sa fondation*, 1er registre, archives de la Société préhistorique de France, non publiés.

RAYMOND P. (1888) – *L'urticaire pigmentée*, thèse de doctorat, Paris, 125 p., 2 pl. couleurs h. t.

RAYMOND P. (1891) – Silex préhistoriques de l'Ardèche, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, p. 279-283.

RAYMOND P. (1892) – Le préhistorique le long de la rivière d'Ardèche, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, p. 151-156.

RAYMOND P. (1893) – Recherches sur la période préhistorique dans les départements du Gard et de l'Ardèche, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, p. 610-614.

RAYMOND P. (1894) – Contribution à l'étude de la période néolithique dans le Gard, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, p. 544-554.

RAYMOND P. (1895a) – I – Gisements moustériens dans le Gard. II – Continuation de l'exploration de l'aven de Ronze, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, p. 663-672.

RAYMOND P. (1895b) – L'aven de Ronze en Ardèche, *La Nature*, p. 193-195.

RAYMOND P. (1896) – Gravure de la grotte magdalénienne Jean-Louis à Aiguèze (Gard), *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, p. 643-645.

RAYMOND P. (1897a) – *Exposé des titres et travaux scientifiques de M. le Dr Paul Raymond*, Librairies-imprimeries réunies, Paris, 31 p.

RAYMOND P. (1897b) – Les cavernes des gorges de l'Ardèche, *Bulletin du Club cévenol*, nos 1 et 2, p. 11-17.

RAYMOND P. (1897c) – Les rivières souterraines de la Dragonnière et de Midroï (Ardèche), *Mémoires de la Société de Spéléologie*, n° 10, 40 p.

RAYMOND P. (1900) – *L'arrondissement d'Uzès avant l'histoire*, Alcan, Paris, 263 p., 60 fig. dont 1 carte.

RAYMOND P. (1904) – La poterie néolithique et les déviations de l'aiguille aimantée, *Bulletin de la Société préhistorique de France*, t. I, p. 204-206.

RAYMOND P. (1905) – *Les gravures de la grotte magdalénienne Chabot, à Aiguèze (Gard)*, Protat frères, Mâcon, 10 p.

RAYMOND P. (1906) – Contribution à l'étude des populations néolithiques dans le Sud-Est de la France, *Revue préhistorique*, p. 22- 38 et 41-51.

RAYMOND P. (1907a) – Les gravures de la grotte magdalénienne d'Oullins, *Revue préhistorique*, p. 279-283.

RAYMOND P. (1907b) – Les faux en Préhistoire. Deux pièces rares, *Revue préhistorique*, p. 314-317.

RAYMOND P. (1909) – La question des pierres-figures, *Revue préhistorique*, p. 33-53.

RAYMOND P. (1911) – La grotte du Figuier (Ardèche) : transition aurigno-solutréenne, *Revue préhistorique*, p. 45-57.

Guillaume BOCCACCIO
ESEP/UMR 6636 du CNRS
Maison méditerranéenne des Sciences
de l'Homme, université de Provence
5, rue du château-de-l'horloge, BP 647
13094 Aix-en-Provence Cedex 02

Gilles MONIN,
Alexandre MORIN
et Christophe GRIGGO

Hippolyte Müller (1865-1933) : pionnier oublié de l'ethnopréhistoire

Résumé

Fondateur du Musée dauphinois à Grenoble, Hippolyte Müller, pionnier de la recherche préhistorique en Dauphiné, n'a cessé de développer dans ses différents travaux une démarche imprégnée d'une réflexion ethnologique. Rétrospectivement, son approche de la Préhistoire était d'une modernité anachronique dans le contexte de la recherche du début du XXe siècle. Ainsi, l'œuvre volumineuse de Müller aborde des concepts aujourd'hui courants tels que la restitution des comportements technoécomomiques par l'expérimentation, tout en développant, très tôt, des notions qui font appel au concept de chaîne opératoire. À partir du gisement tardiglaciaire de la grotte Colomb (Méaudre, Isère), riche en ossements de marmotte, Müller a développé (en s'appuyant sur un sens aigu de l'observation) une analyse taphonomique et archéozoologique totalement avant-gardiste pour l'époque. Pour compléter son approche ethnologique, Müller s'est intéressé aux questions d'acquisition des matières premières lithiques et il fut un des premiers à parler de la constitution d'une lithothèque. À une époque où la recherche préhistorique était entièrement inféodée aux sciences de la Terre, les travaux d'Hyppolite Müller restèrent en marge du courant de pensée dominant qui était à la classification des cultures matérielles et à l'établissement de cadres chronologiques et culturels.

Abstract

Founder of the "Musée dauphinois" *in Grenoble, Hippolyte Müller, pioneer of the prehistoric research in Dauphiné (North-West of French Alps), has developed along his work a method of investigation heavily influenced by ethnological considerations. Today his approach appears very modern but it was completely anachronic in the research context of the early XXth century. Thus Müller's voluminous work deals with concepts, usual today, like the restitution of techno-economic behaviors using experimentation and the* "chaîne opératoire" *concept. From the Final Palaeolithic site of Colomb cave (Méaudre, Isère), with an abundant accumulation of marmot bones, Müller (using a very good sense of observation) has developed a taphonomic and archaeozoological analysis completely* "avant-garde" *at this time. To complete his ethnological approach, Müller was interested in the origin and circulation of raw materials and was one of the firsts to speak about the constitution of a lithotheque. At a time when prehistoric research was completely dependant on earth sciences, Hyppolite Müller stayed in margin of the main current of thought which dealt with the classification of cultures and the establishment of a chronological and cultural setting.*

INTRODUCTION

Au regard de l'historiographie préhistorique, Hippolyte Müller (1865-1933, fig. 1) est un personnage discret, inconnu de la masse des préhistoriens professionnels ou amateurs.

Historiquement, Müller a été le premier préhistorien à développer, sur des bases scientifiques solides, une recherche de terrain ininterrompue dans la région grenobloise et par extension dans les Alpes du nord. Il s'est investi dans cette voie à partir de 1893, intervenant sur une trentaine de sites pré- ou protohistoriques, dont il a toujours publié rapidement les résultats. Cette intense activité de fouille et de publication lui permit de dresser les premiers tableaux diachroniques de la Préhistoire dauphinoise (Müller, 1917 et 1925).

Cependant, en marge d'une démarche diachronique trop évidente, ses travaux se distinguent par la conception avant tout ethnologique que leur auteur avait de la discipline préhistorique. Cette préférence palethnologique, Müller l'a principalement exprimée au travers d'approches expérimentales, dans des études de cas archéozoologiques ou des réflexions sur la circulation du mobilier et des matières premières.

Précisons que la réelle redécouverte de cette face de l'œuvre de Müller, méconnue jusque-là, est due au Musée dauphinois, qui, dans le cadre des manifestations du centenaire de la Société préhistorique française, a tenu à honorer son fondateur en lui consacrant une exposition temporaire. La mise en place de cet événement entraîna une relecture de ses travaux avec un regard critique issu des méthodologies contemporaines (collectif, 2004). Cet exercice conduisit à une interprétation de l'œuvre de Müller, tendant davantage à la rapprocher de notre conception actuelle de l'enquête préhistorique que de celle que l'historiographie fait prévaloir au début du XXe siècle. À partir de ce constat, il nous parut nécessaire de poursuivre ce travail d'habilitation de Müller, en tant que précurseur de l'ethnoarchéologie.

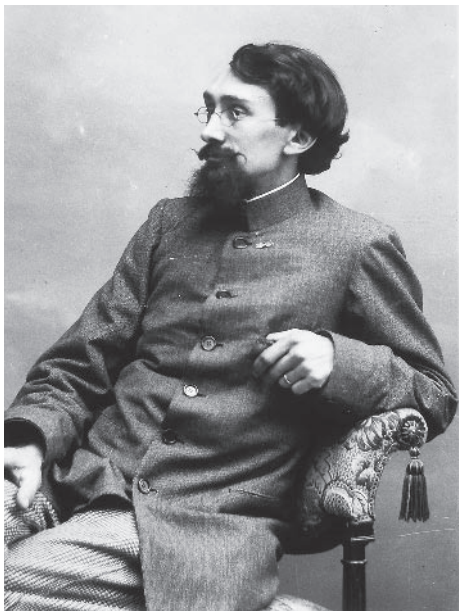


Fig. 1 – Hippolyte Müller (coll. Musée dauphinois).
Fig. 1 – *Hippolyte Müller (coll. of Musée dauphinois).*

UN PARCOURS HORS DU COMMUN

Les étapes de la vie de Müller nous sont maintenant bien connues (Duclos, 2004 ; Trabucco, 2004) et son parcours en fait un personnage à part parmi les préhistoriens et ethnographes de son temps.

De par son origine sociale, Müller est en marge du milieu de notables provinciaux qui constituaient les forces vives des préhistoriens de son temps. Ainsi, le jeune Müller, issu d'une famille modeste, est contraint à la vie active suite à son échec au certificat d'études. Sa formation première sera ouvrier bijoutier.

Cependant, il reste un jeune homme animé d'une curiosité insatiable, passionné par les sciences naturelles et l'Histoire, et qui élabore déjà des collections diverses. Sa vocation pour la Préhistoire s'enracine suite à la découverte en 1881 de l'abri de Barne-Bigou aux Balmes-de-Fontaine, site néolithique à proximité de Grenoble. Par la suite, en 1884, il interviendra sur le site palafittique de l'Âge du Bronze de Tresserve, au lac du Bourget.

Entré en contact avec Léon Penet, conservateur du Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, qui fouille aussitôt l'abri de Barne-Bigou, Müller obtient un emploi temporaire pour la mise en place de l'exposition consacrée à la Préhistoire régionale, dans le cadre du congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences qui se tient à Grenoble en 1885. Au congrès, Müller, âgé de dix-neuf ans, présente ses découvertes et fait la connaissance, enthousiasmé, des plus hautes sommités de l'anthropologie et de la Préhistoire. Cette expérience aura deux conséquences déterminantes : éveiller Müller à la muséologie et à la conservation patrimoniale et le stimuler dans le domaine de la recherche préhistorique.

Au cours des années suivantes, la condition sociale de Müller et son instabilité professionnelle ne lui permettent pas, faute de moyens, d'intégrer la communauté des préhistoriens.

En 1894, alors qu'il est ouvrier dans l'atelier d'un opticien grenoblois, le Dr Bordier, membre de l'AFAS, président de la Société dauphinoise d'ethnographie et d'archéologie, prend sous son aile ce jeune homme passionné, membre de nombreuses sociétés savantes locales, en lui accordant le poste de bibliothécaire à l'école de Médecine et de Pharmacie de Grenoble. Müller assurera cette fonction, jusqu'à son départ à la retraite en 1926, montrant investissement et intérêt auprès des étudiants.

Ce nouveau statut est l'occasion d'un nouveau départ pour Müller. Échappant aux contraintes de la vie ouvrière, il peut enfin se consacrer à sa passion pour l'ethnographie et la Préhistoire, sa discipline de prédilection. Ainsi, le temps dégagé par les vacances scolaires est mis à profit pour ses campagnes de terrain et son activité de recherche. Dès lors, il n'aura de cesse de parcourir le Dauphiné, d'entreprendre des fouilles,

de présenter ses résultats en congrès et de publier systématiquement les sites sur lesquels il intervient. Cette rigueur lui attire rapidement la reconnaissance de ses pairs, tout comme celle de l'État, qui le nomme, en 1902, délégué du ministère de l'Instruction publique pour les monuments mégalithiques et préhistoriques de l'Isère et de la Drôme.

Au-delà de son activité de préhistorien, « tout, de la nature et des hommes, l'intéresse » (Duclos et Jospin, 2004, p. 14) et Müller, ethnographe autodidacte, se préoccupe avant tout des Alpes, sa « petite patrie », travaillant dans une perspective diachronique, de la Préhistoire à l'époque contemporaine (Müller, 1905a). Profondément attaché au cadre montagnard qu'il parcourt en marcheur infatigable, Müller s'inscrit dans un discours déterministe, en accord avec le courant de pensée alors dominant en ethnologie. Si, dans sa perspective, les contraintes du monde alpin ont façonné les sociétés qui ont fourni des réponses similaires, il se passionne pour le « génie alpin », déployé au travers du temps, qui transparaît par la diversité et les spécificités marquant l'identité des populations de montagne (Müller, 1905a). Considérant qu'il y avait de l'ethnographie à faire là où certains ne voyaient que folklore, Müller, qui assiste à la décomposition progressive des modes de vie traditionnels montagnards, mis à mal par la société industrielle, collecte des informations et acquiert des objets ayant trait à la vie alpine, par souci de conservation des témoins de « l'activité et de l'intellect » (Müller, 1905a, p. 7). Sensibilisé, dès 1885, à la mise en valeur du patrimoine et à la muséologie, il fonde, en 1906, son œuvre majeure : le Musée dauphinois, installé à Grenoble, dévolu à la conservation du patrimoine ethnologique régional, des origines à nos jours. Il en sera le conservateur jusqu'à sa mort en 1933. De par l'ampleur et la cohérence de son œuvre, l'interdisciplinarité de son discours, la modernité de ses méthodes d'approche du mobilier et son souci d'une conservation éclairée et dynamique, qui font de lui un personnage sans équivalent en son temps, Müller, l'autodidacte, est à l'origine d'une « véritable anthropologie régionale » (Duclos et Jospin, 2004, p. 14).

Homme de contact et de communication, armé d'un appétit scientifique éclectique et attaché à l'identité régionale, Müller, s'implique et s'épanouit très tôt au sein des associations et des sociétés savantes locales. Cette quête d'un savoir humaniste, trait marquant de ce personnage athée, rationaliste et franc-maçon, s'inscrit dans « l'âge d'or » des sociétés savantes. Avec plus de 300 publications, dont plus de 180 traitant de Pré- ou Protohistoire, et bien qu'il soit membre de plusieurs associations nationales (AFAS, SPF), Müller privilégie, quantitativement, les sociétés savantes aux revues et congrès nationaux pour communiquer et publier. Ce qui, en partie, explique la méconnaissance prolongée portant sur ses travaux, eu égard à la discrétion, au caractère souvent régional de son œuvre et à sa diffusion marginale.

Membre aux côtés du Dr Bordier, son ami et bienfaiteur, de la Société dauphinoise d'archéologie et d'ethnologie, dont l'objectif est « l'étude de l'homme et de son métier dans les départements de l'ancienne province du Dauphiné », Müller crée ensuite « Rhodania », en compagnie de C. Cottes, « association des préhistoriens, archéologues classiques et numismates du bassin du Rhône », qui tient un congrès annuel sur le territoire concerné. Müller s'attache, par le rapprochement de ces différents acteurs, à développer une recherche archéologique et préhistorique avant tout régionale, conformément à sa vision d'ethnographe déterministe.

Son engouement pour l'échange scientifique au sein des sociétés savantes équivaut à sa volonté de communication de transmission du savoir et du patrimoine. Au cours de sa carrière, il donne de nombreuses conférences en Dauphiné, acquiert une importante notoriété locale et reçoit de nombreuses distinctions et décorations civiles.

À partir de 1920, il est chargé d'un cours complémentaire de Préhistoire régionale à la faculté des Lettres de Grenoble, à raison de cinq séances annuelles, déplorant que cette discipline ne soit pas soumise à des examens de validation. Cours qui ne sera pas poursuivi après sa mort. C'est au contact de Müller, en 1920, que le futur préhistorien sud-africain J. Goodwin abandonne ses projets d'études de Lettres et trouve sa vocation pour la Préhistoire et l'ethnologie. La fréquentation de Müller a-t-elle été jusqu'à influencer la démarche méthodologique de Goodwin, en orientant ses travaux sur la technologie (Schlanger, 2004b) et la circulation des matières premières ?

À sa disparition, en 1933, Müller est une importante figure grenobloise. Ainsi, une foule d'un millier de personnes assiste à son enterrement laïque. Cet autodidacte, qui a œuvré en marge de son activité de bibliothécaire, laisse derrière lui une œuvre considérable de préhistorien, d'ethnographe et de conservateur. Mais c'est grâce à la modernité du discours de son auteur qu'elle entretient une dimension actuelle.

Le Musée dauphinois conserve les collections ethnologiques et archéologiques constituées par Müller, ainsi que ses archives personnelles. Celles-ci comportent des milliers de clichés photographiques, fonds documentaire exceptionnel sur son activité de terrain, ses expérimentations ou ses différents déplacements en congrès. Les collections préhistoriques de Müller n'ont pas toutes été rattachées au Musée dauphinois de son vivant. Après le décès de son mari, l'épouse de Müller fait don de ses collections préhistoriques au laboratoire de Géologie de l'université de Grenoble (Bourdier, 1937). Elles sont actuellement conservées à l'institut Dolomieu.

ACTIVITÉ DE TERRAIN

À partir de 1893, Müller entame une activité de terrain qui le conduira à fouiller une trentaine de sites, principalement localisés autour de Grenoble, à l'intérieur et sur les marges des massifs du Vercors et de la Chartreuse. Dans une moindre mesure, il intervient également en Savoie et dans les Hautes-Alpes, voire en Ardèche aux côtés de préhistoriens locaux (Morin, 2004a). Son objectif de terrain principal reste

l'exploration « méthodique » de la région grenobloise. Müller n'est pas un traqueur de sites comme d'autres en son temps. Ses interventions ne sont pas régies par la dilatation stratigraphique des séquences ou la richesse potentielle des gisements, indépendamment du contexte géographique. Son activité de terrain se concentre sur le territoire d'étude qu'il s'est défini : le monde alpin et rhodanien. Son intérêt ethnologique et préhistorique pour ce territoire le conduit à pratiquer des ramassages et des sondages en milieu montagnard (col de Bovinant, Chartreuse), loin des sentiers battus par les autres préhistoriens.

Müller fouille durant les congés scolaires. Ses opérations sont de courte durée, souvent de quelques jours, mais se répètent sur plusieurs campagnes, qui ne sont pas nécessairement consécutives. Son activité de terrain étant très soutenue, il intervient sur plusieurs sites la même année. Soulignons, que Müller ne pratique pas de « fouille différée » (Groenen, 1994), consistant à payer des ouvriers pour fouiller les gisements, en l'absence du préhistorien qui recueille par la suite le mobilier archéologique. D'une part, il n'en a pas les moyens. D'autre part, et c'est un avis personnel, sa rigueur ne le prédisposait pas à ce genre de pratique.

Les questions financières sont toujours au cœur de l'activité de Müller. Ne disposant pas de revenus suffisants pour financer pleinement ses travaux et ses nombreux déplacements en congrès, il conduit son activité de terrain avec le soutien d'institutions telles que l'AFAS et l'IPH, ou de mécènes comme le baron Blanc. Pour certains d'entre eux, surtout motivés par la volonté d'agrandir leurs collections (IPH, Blanc), Müller cède en contrepartie du mobilier de ses fouilles. Disposant plus librement des subventions de l'AFAS, il présente et publie systématiquement ses résultats de terrain au cours des congrès de l'association. En position financière délicate, il lui arrive également, pour pouvoir poursuivre son activité scientifique, de fournir des collectionneurs locaux sur ses diverses collections personnelles (Duclos, 2004), parfois archéologiques.

Müller participe également à des fouilles collectives. Le cas de la grotte Colomb (fig. 2) est emblématique de ce type de pratiques de l'époque, entraînant un fractionnement et une dispersion des séries. Sur ce site, Müller intervient à plusieurs reprises (1912-1914 ; 1921), en compagnie du baron Blanc, professeur à l'université de Rome et collectionneur, et de son ami grenoblois V. Piraud (Müller, 1912a) et avec l'assistance financière de l'IPH (correspondance avec M. Boulle et H. Breuil, 1913, 1914). Le mobilier du gisement est donc réparti entre les principaux fouilleurs, plus quelques caisses, destinées par Müller à l'IPH.

Sa forte implication régionale et ses nombreux contacts lui permettent également de saisir rapidement les opportunités de fouilles, réalisant parfois une véritable archéologie préventive. Ainsi, à l'abri du Calvaire, gisement magdalénien inclus dans l'enceinte du cimetière de Saint-Romans (Isère), il intervient préalablement au creusement de nouveaux caveaux, récoltant le mobilier en contexte stratigraphique (Müller, 1924a).

UNE POSITION D'ETHNOGRAPHE

Pour Müller, la Préhistoire fait partie du domaine d'investigation de « l'ethnographie ». Discipline qui permet « à celui qui lui consacre ses loisirs, de soulever le voile du passé et de voir défiler […] toute la cohorte des ancêtres qui ont foulé le sol natal. […] Cette étude



Fig. 2 – Fouille de la grotte Colomb (Méaudre, Isère, Vercors), 1912 ou 1913 (coll. Musée dauphinois).
Fig. 2 – *Excavations at the Colomb cave (Méaudre, Isère, Vercors), 1912 or 1913 (coll. of Musée dauphinois).*

et celle de la race, pour toutes les époques préhistoriques et historiques, lui permettront alors de composer un tout, grâce auquel par les faits, les idées et les objets recueillis, il pourra relier les premiers occupants d'un pays à ceux qui l'habitent encore » (Müller, 1905a, p. 6). Ce passage est extrait d'une conférence où Müller expose, devant la Société des alpinistes dauphinois, les motivations de son activité d'ethnographe alpin. Malgré sa forme lyrique, banale pour l'époque, cet article au rayonnement confidentiel, redécouvert par J.-C. Duclos (2004), n'en est pas moins fondamental, car c'est l'un des rares où Müller développe des propos théoriques. Fondamental également, parce qu'il y présente les raisonnements et les arguments qui lui dictent sa conduite scientifique et donnent à sa démarche de préhistorien toute sa cohérence.

L'intégration de la Préhistoire au sein d'une science qui se consacre à l'étude générale de l'homme se diffusera surtout dans la seconde moitié du XXe siècle. Ainsi, en 1943, dans l'introduction de *L'homme et la matière*, A. Leroi-Gourhan présente l'ethnologie comme étant « avant tout la science de la diversité humaine et son champ d'investigation n'est limité ni dans l'espace ni dans le temps ». Pour C. Lévi-Strauss (1958, p. 388), l'anthropologie recherche « la connaissance globale de l'homme dans toute son extension historique et géographique, aspirant à une connaissance applicable à l'ensemble du développement humain depuis les hominidés jusqu'aux races modernes ».

Cette démarche « ethnographique » revendiquée par Müller, qui centre le discours du préhistorien sur l'homme en partant de ses productions et non sur l'objet en tant que fossile, prend son origine dans son parcours atypique. Ouvrier-artisan dans différents domaines durant ses jeunes années, Müller, en tant que préhistorien et ethnographe, interprète les vestiges qu'il rencontre prioritairement comme les restes d'une activité technique et économique ou d'un comportement social. Il apparaît plus soucieux de la restitution des modes de vie préhistoriques que de l'acquisition de belles pièces ou de l'élaboration de cadres chrono-culturels.

CHRONOLOGIE ET CULTURES

N'ayant pas fouillé de séquence stratigraphique de référence ou de site majeur au plan national, Müller n'intervient pas dans les questions de définition et d'évolution des industries. Ses travaux n'ont donc aucun impact au sein du domaine de recherche dominant à l'époque et qui focalisera plus tard l'attention de l'historiographie. Au-delà de l'établissement d'une chronologie et d'une attribution culturelle des horizons qu'il fouille, Müller ne s'investit pas dans la caractérisation typologique des cultures. Son point de vue est que « l'observation et l'expérimentation doivent précéder la description et la terminologie » (Müller, 1907a, p. 46).

Dans les premiers temps de son exercice, avant d'être familiarisé avec les industries paléolithiques, il prend fréquemment avis auprès de ses collègues pour confirmer ses diagnostics culturels (Müller, 1905b et 1907b). Cependant, son manque de perspicacité dans la classification des industries entraîne quelques impairs. Ainsi, il n'a pas identifié, en tant que telles, les industries moustériennes de la grotte des Eugles (Isère) et du site de plein air des Guillets (Saint-Nizier, Isère), qu'il rattache à l'Azilien (Müller, 1925).

La question fondamentale, pour Müller, n'est pas de savoir à quelles cultures ses fouilles le confrontaient et quels en étaient les éléments caractéristiques, bien qu'il pratique cet exercice (Müller, 1925), mais de découvrir avant tout ce que traduisaient les témoins archéologiques en termes de comportements et de modes de vie. Pour « relier les premiers occupants d'un pays à ceux qui l'habitent encore », Müller s'efforce de présenter, dans la tradition ethnographique, chaque période selon une démarche synchronique, voulant mettre en évidence des faits à partir des résultats de ses études (Müller, 1914 et 1917).

Il intègre autant que possible les données environnementales et climatiques dans des synthèses géographiques diachroniques, mettant par exemple en relation la déglaciation wurmienne et la recolonisation du territoire alpin par les Magdaléniens et les Aziliens, ou soulignant que dès le Néolithique tous les cols alpins sont connus et parcourus et servent de voies de commerce et d'échanges (Müller, 1917).

INTERPRÉTATION DU MOBILIER

Bien que collectionneur et conservateur de musée, sa sensibilité ethnographique le tient éloigné du matérialisme qui anime, et animera encore longtemps après lui, le rapport entre le préhistorien et son objet d'étude. « Surtout ne faisons pas que collectionner les bibelots, c'est stérile, il faudra faire parler les vestiges quelconques que nous recueillerons et en tirer tout l'enseignement possible : alors nous ferons œuvre utile » (Müller, 1905a, p. 16). De fait, Müller tamise systématiquement les gisements où il intervient et s'attache à un prélèvement exhaustif du mobilier, sans sélection superficielle en fonction de critères esthétiques, de l'état de conservation ou de fragmentation, de la présence de décor ou de retouche.

Pour les cultures néolithiques, Müller récupère systématiquement les tessons de céramique, parfois par centaines de kilos, ce qui n'est pas encore le cas de tous les préhistoriens et collectionneurs. Il intègre son potentiel d'informations chrono-culturelles, allant jusqu'à réaliser des recollages pour la recomposition des formes (Bocquet, 2004).

À l'opposé d'autres séries récoltées à la même époque, celles de Müller, par leur représentation généralement fidèle du contenu des gisements, présentent un bon potentiel d'application des méthodologies modernes. Les séries des sites tardiglaciaires de Colomb et la Passagère (Méaudre, Isère), fouillés entre 1912 et 1921, ont ainsi permis d'obtenir des résultats significatifs dans le domaine de la technologie lithique (Monin, 1997 et 2000) ou de l'archéozoologie (Patou, 1987 ; Tomé, 1998 ; Monin *et al.*, 2006). Le tamisage

des déblais de la Passagère, par P. Bintz, en 1973 et 1974, a montré une faible perméabilité des fouilles Müller, avec assez peu de mobilier, où le matériel de petite dimension était un peu mieux représenté (Bintz, 1974 ; Monin, 1997).

Dans sa présentation de 1905 (cf. *supra*), Müller expose son but au travers de l'étude ethnographique : la restitution du vécu. Celui-ci se perçoit par « les faits, les idées et les objets recueillis ». Si le mobilier traduit une dimension matérielle de ce passé, le privilège de l'ethnographe est de pouvoir « évoquer la pensée qui a créé l'objet » (Müller, 1905a, p. 6). Ainsi, pour lui, les vestiges archéologiques ou les objets ethnologiques sont avant tout des documents (Duclos, 2004), dont la fonction première est la restitution d'informations sur leurs auteurs et leurs modes de vie. Cette volonté de « faire parler les vestiges », Müller va surtout la développer dans ses approches expérimentales.

« OBSERVER, EXPÉRIMENTER, DÉCRIRE ENSUITE ! »

En 1903, Müller publie dans *L'Anthropologie* son principal article sur ses expérimentations : « Essais de taille du silex. Montage et emploi des outils obtenus ». Parallèlement à la présentation de ses « essais », Müller (1903a) tient un discours théorique justifiant la pratique expérimentale dans une perspective de recherche préhistorique.

Son objectif, au travers de l'expérimentation, est bien de toucher au comportement technique et non de reproduire le mobilier préhistorique. À ce titre, son discours est sans ambiguïté et nous renvoie aux concepts de l'analyse technologique moderne. Ainsi présente-t-il ses travaux dans une perspective de « recherche des procédés opératoires mis en œuvre par les artisans des diverses époques de la pierre pour tailler le silex » (p. 417), le tout relevant selon lui d'une « étude technique » (p. 435).

Le facteur clé de toute la démarche scientifique de Müller est d'avoir compris qu'il n'y a qu'au travers d'une interprétation dynamique que le mobilier devient, à terme, médiateur d'informations sur son auteur, ses activités et son mode de vie. Ce raisonnement dynamique est issu de son expérience manuelle, qui le dispose à percevoir implicitement le mobilier en termes d'étapes techniques et de « procédés opératoires ». Cette méthode d'analyse, véritable ethnologie des techniques, est explicite dans ses travaux, même pour les non-préhistoriens : « Qu'il s'agisse d'un racloir de silex, d'un tambour à dentelles ou d'une houe, ses interrogations demeurent constantes : quels matériaux, pour quels usages, dans quels contextes et avec quelles influences ? » (Duclos, 2004, p. 99). Or si Müller a assimilé les principes de ce qui deviendra, 30 ans plus tard, avec A. Leroi-Gourhan, le concept de « chaîne opératoire », sa recherche est avant tout d'ordre pratique et fonctionnel.

« Observer, expérimenter, décrire ensuite ! Nous croyons que la vérité est là […] » (p. 435). Et telle est sa méthode ! Dans sa perspective, seule l'expérimentation aboutit à une remise en contexte suffisamment démonstrative pour permettre une interprétation du mobilier. « Plutôt est-il à craindre que le nombre de ces essais pratiqués n'atteignit jamais celui des nombreuses théories émises pour expliquer l'emploi d'un silex par l'examen de sa forme » (p. 435).

Dans la démarche conceptuelle de Müller, les vestiges préhistoriques sont interprétés, avant toute chose, comme les témoins d'une activité et d'un vécu, et non comme les marqueurs d'un stade d'évolution technique ou culturelle. Aussi, la restitution des modes de vie préhistoriques nécessite la restitution des techniques, et, corollairement, des gestes imposés par le milieu physique. Ainsi, face au discours théorique, « le moindre geste bien vécu, bien observé, est supérieur ». À cet effet, « il faut souhaiter le classement méthodique de tous les gestes humains commandés par la nécessité, la lutte pour la vie ; la science mise à contribution permettra de les reproduire vite » (p. 435). Ces réflexions sur l'importance et la valeur du geste en ethnologie, que l'on retrouve également dans d'autres écrits (par exemple, Müller, 1913a, p. 179) ne sont pas sans évoquer les travaux ultérieurs d'A. Leroi-Gourhan (1943) et le système de classification qu'il mettra en place dans *L'homme et la matière*.

Müller s'inscrit dans un discours déterministe qui influence sa réflexion sur l'expérimentation. En tant que déterministe, il soutient que les mêmes conditions entraînent les mêmes effets sur les sociétés, qu'elles soient alpines et contemporaines ou qu'elles remontent à la Préhistoire. Aussi les similitudes de formes et les convergences techniques sont interprétées comme l'expression de comportements adaptatifs de l'homme envers son environnement, impliquant ses contraintes et ses ressources. Pour lui, l'expérimentation prend alors tout son sens ethnographique dans cette remise en contexte. « Il faut revivre les causes primordiales qui ont amené simultanément sur tant de points les mêmes formes dans l'outillage lapidaire » (Müller, 1903a, p. 435). À cet effet, en 1901, Müller et son complice Flusin campent pendant six jours dans un bois de Méaudre, au cœur du Vercors, afin de se livrer à des essais (fig. 3). Cette expérience frappa les esprits locaux qui, quelques années plus tard, en firent une caricature grossière d'expérience de survie préhistorique (Morin, 2004b). Müller est en effet convaincu que la recherche des techniques utilisées par les hommes préhistoriques ne peut être que plus féconde si on approche les conditions réelles de leur existence. Il tente, comme il l'explique, « la reconstitution *in situ* pour ainsi dire, des moyens de défense, de lutte contre la nature, mis en œuvre par le lent éveil de l'intelligence chez nos ancêtres préhistoriques […] et c'est face à face avec la nature, loin du cabinet de travail, aux prises avec les éléments que l'instinct et l'intelligence se développent et que l'homme met en jeu toutes ses facultés » (Müller, 1903a, p. 435). Cette démarche expérimentale relève à la fois de l'intérêt scientifique et d'une véritable sensibilité. Pour N. Schlangler (2004a, p. 72), « il s'agit pour lui d'une véritable expérience à l'échelle humaine, d'une participation personnelle, d'un vécu, sans doute plus difficile à



Fig. 3 – Stage expérimental de Méaudre, 1901, essais de taille du silex (coll. Musée dauphinois).
Fig. 3 – *Flint knapping try out during the experimental stay in Méaudre, 1901 (coll. of Musée dauphinois).*

formuler ou à rendre objective mais non moins essentielle et révélatrice ».

Néanmoins, la fonction première de l'expérimentation reste démonstrative. Elle permet la validation du discours scientifique, c'est pourquoi « toutes les théories ne peuvent valoir l'expérimentation » (p. 435). Mais surtout, Müller la conçoit comme une approche rationnelle. « Il faut aussi une classification [des gestes, cf. *supra*] dont les expressions soient pour ainsi dire mathématiquement exprimables, de façon à ramener à une juste valeur, la même pour tous, l'appréciation des faits et gestes des premiers âges, étudiés par tant d'hommes animés du même désir de savoir, mais armés différemment pour les interpréter » (p. 435).

LES « ESSAIS » MÜLLER

Expérimentateur touche à tout, Müller aborde sur une trentaine d'années des domaines aussi variés que la taille du silex, la réalisation et l'emploi de haches néolithiques, la métallurgie, ou des travaux de trépanation et de mutilation dentaire. Souvent présentés dans ses publications, ses essais font actuellement partie des collections du Musée dauphinois. Ils ont été classés une première fois par A. Morin en 1999, puis, suite à un agrandissement de la collection, en 2004 à l'occasion de l'exposition consacrée à Müller dans le cadre du centenaire de la SPF (Morin, 2004b). Ce fonds des essais Müller est étonnant par son volume, la qualité du travail accompli et la possibilité d'un travail à venir prometteur pour en restituer toute la cohérence.

Le point le plus significatif, pour tous ces essais, réside dans le caractère scrupuleux de la démarche de Müller. S'il ne livre pas de méthodologie expérimentale, la présentation de ses essais est très protocolaire. Ainsi décrit-il systématiquement, pour chaque étape expérimentale, les différents éléments, actifs ou passifs, mis en jeu, fournissant une description détaillée de la nature, des modalités d'acquisition et des caractéristiques physiques (dimensions, poids, etc.) de ces éléments. L'autre aspect que souligne Müller dans ses essais concerne l'observation des modalités de transformation des matériaux et d'action sur la matière. Celle-ci prend en compte le temps de travail et la gestuelle nécessaire à adopter face aux contraintes physiques des matériaux. Müller fournit systématiquement un commentaire sur l'efficacité des méthodes et des techniques utilisées et le cas échéant sur les écueils ou accidents techniques auxquels il est confronté. L'approche expérimentale et technologique de Müller est pratique avant d'être théorique. Comme l'a souligné N. Schlanger (2004a, p. 73), elle implique « des décisions à prendre, des résultats à obtenir, du savoir-faire et de la dextérité à mobiliser », qui font qu'en matière expérimentale, Müller reste « un artisan à l'œuvre ».

Afin de ne négliger aucun potentiel informatif et de « faire parler les vestiges quelconques », Müller pratique une conservation exhaustive du mobilier expérimental. Celle-ci inclut, pour chaque essai, tous les éléments de l'activité technique, jusqu'aux chutes et aux déchets. Pour exemple, un grattoir expérimental est conservé avec son percuteur et les éclats de retouche obtenus, les percuteurs utilisés sont associés aux débitages expérimentaux, ou encore, lors d'abattages d'arbres avec des reconstitutions de haches néolithiques, il récupère la portion du tronc travaillée ainsi que les copeaux de bois obtenus ! Müller ne néglige aucun détail et consigne soigneusement dans un cahier la description de chaque élément mis en jeu dans l'expérimentation, il quantifie, lorsque c'est possible, les résultats physiques de chaque étape opératoire (par exemple le poids de matière enlevée au cours du polissage d'une hache) et la durée de leur mise en jeu.

De plus, ses observations sont agrémentées de commentaires pratiques sur l'efficacité des méthodes et des techniques utilisées. L'étiquetage soigneux de ces séries expérimentales en a grandement facilité l'inventaire et le classement.

Nous ne pouvons présenter ici l'ensemble volumineux des essais Müller (Morin, 2004b), qui n'ont pas tous fait l'objet de publication. Cependant, nous nous pencherons sur quelques aspects de ses expérimentations.

Pour tailler le silex, Müller s'approvisionne dans les gîtes du Vercors (principalement le Val-de-Lans et Autrans-Méaudre) et de la Chartreuse (col de la Charmette) proches de Grenoble, mais trouve en général ces silex de qualité médiocre. Il en acquiert aussi lors de ses nombreux déplacements en congrès, ou au cours de ses excursions. Il a également recours à des collègues et des correspondants parfois éloignés, qui lui fournissent la matière première pour ses travaux. Il réalise le plus souvent ses essais avec des silex provenant du Bassin parisien (Montereau, Meusnes) et utilise abondamment le silex gris-bleu de Malaucène dans le Vaucluse. Müller se constitue également une collection d'échantillons de minéraux siliceux (silex, obsidienne) de provenance internationale (Morin, 2004b).

Ses expériences de taille permettent à Müller des observations élémentaires, mais non moins essentielles, pour aborder les modalités d'action sur la matière. « Les silex enfouis en terre ou noyés dans l'eau pendant quelques semaines se clivent mieux, on s'aperçoit de cette amélioration même au bout de quelques heures d'immersion […]. Le centre des noyaux est généralement moins homogène, moins dur et moins facile à tailler que les bords » (Müller, 1903a, p. 428).

Néanmoins, si Müller maîtrise le façonnage des bifaces et des ébauches de haches, les débitages laminaires lui posent beaucoup plus de problèmes. « Il est plus facile d'ébaucher une hache que de produire une lame » (p. 428). Ainsi Müller pratique surtout des débitages en percussion directe dure (Müller, 1903a) et éprouve des difficultés à obtenir des produits laminaires de manière récurrente. D'une part, il ne semble pas employer d'autres techniques de taille, sauf la percussion tendre (maillet en buis) pour la réalisation de lamelles, et ce bien qu'il évoque, en 1903, de tenter des essais par percussion indirecte et par pression. D'autre part, à la vue de ses essais, il est évident que Müller n'a pas franchi un seuil technique essentiel pour les productions laminaires récurrentes : la mise en forme des nucléus (et le contrôle des convexités du volume) qui sont exploités suivant une méthode opportuniste.

Müller utilise les produits de ses débitages pour déterminer les stigmates d'utilisation sur les silex. Là encore ses observations sont élémentaires mais non moins essentielles dans le contexte historique des nombreuses discussions portant sur la signification de la retouche : produit d'une utilisation ou d'un aménagement des supports. Ainsi il constate : « On peut, du reste, trancher les cuirs et les chairs maintes fois avec le même silex sans l'ébrécher ; l'absence d'éclats sur une lame n'est pas une preuve de non-emploi » (Müller, 1903b, p. 2), « le raclage du bois ne produit que des retouches insignifiantes, celui de l'os, même énergique, n'augmente pas beaucoup leur importance, sauf sur les arêtes des lames minces » (Müller, 1903a, p. 428). En 1911, il abat un érable de 37,5 cm de circonférence, en la réduisant à 23 cm en 48 minutes, à l'aide d'un biface de 865 g (Müller, 1911).

Les travaux de Müller sur la réalisation et l'utilisation des haches polies sont les plus pertinents de son travail d'expérimentation. Sa publication de 1903 est exemplaire sur le sujet, où Müller présente ses essais dans une logique de chaîne opératoire.

La première étape correspond au façonnage des ébauches de lames. Müller présente rapidement les silex utilisés et surtout détaille, selon leur nature, poids et origine géographique, les percuteurs mis en jeu. Ces pièces, conservées dans ses essais, portent également des étiquettes figurant des observations sur leur efficacité.

Par la suite, il présente les étapes de la réalisation de ces haches. En premier lieu, il emmanche deux lames archéologiques : la première directement dans un bois de Cerf, en réservant l'andouiller d'œil comme manche, la lame étant fixée « d'une façon absolument solide » avec de la résine de sapin. La seconde est fixée directement dans une gaine en bois de Cerf, elle-même logée ensuite dans une branche de troène.

En second lieu, il présente deux haches entièrement expérimentales. La seconde, dite « grande hache en silex de Montereau », est détaillée sur le plan de la chaîne opératoire. Son originalité est qu'elle est intégralement réalisée avec une technologie préhistorique, sans intervention d'un outillage en fer à quelque étape que ce soit.

Pour la réalisation de la lame, Müller présente le percuteur employé (nature, poids) pour l'extraction de l'éclat support (poids), puis le temps d'ébauchage et la masse de l'ébauche obtenue. Le polissage est détaillé, faisant intervenir deux polissoirs (grossier et fin). Müller consigne le temps de travail (10 heures 30 minutes), la réduction des dimensions et la masse de matière enlevée au cours de l'opération (31 g, soit 12 cc). Il précise également la gestuelle qu'il met en œuvre pour ne pas ébrécher le tranchant de la lame.

Le manche est réalisé dans un tronc de troène, abattu et façonné à l'aide des deux haches réalisées à partir de lames archéologiques emmanchées. Là encore, la durée de l'activité est prise en compte et les dimensions du manche sont notées. Le creusement de la mortaise entraîne la réalisation de nouveaux outils. Une herminette monolithique est réalisée dans un bois de Cerf, avec l'andouiller d'œil, poli au grès, comme partie active. Des ciseaux en bois de Cerf sont confectionnés en sciant des épois à l'aide de silex puis sont polis au grès. Face à la perte d'efficacité de ces outils après les ravivages, Müller obtient un ciseau très résistant réalisé sur une esquille de métacarpien de Bœuf fendu à la hache et poli. L'assemblage de la lame au manche se fait à l'aide de résine de sapin et d'une ligature en boyaux.

La dernière étape de ce travail expérimental est bien sûr l'emploi des haches (fig. 4). Müller consigne l'essence d'arbre abattue, la hauteur de l'entaille par rapport au sol, la circonférence initiale du tronc et au moment de la rupture, ainsi que le nombre de coups portés et la durée de l'opération. Il précise évidemment l'impact de l'activité sur les pièces expérimentales au niveau du manche, de la lame et de son tranchant. Müller présente également les résultats obtenus par un véritable bûcheron : « Il a gagné un temps considérable sur nous, moins exercés » (Müller, 1903a, p. 425). Dans le même esprit, pour le dépeçage des marmottes, Müller fait également intervenir un spécialiste pour comparer les différents résultats expérimentaux (Müller, 1914 ; cf. *infra*).

La hache polie est un thème fréquemment abordé par Müller ; outre ses expérimentations publiées en 1903, il se penche davantage, en 1911, dans une présentation simplifiée destinée à un large public, sur les haches en roches dures. Il précise pour ces dernières que, bien que partageant certains caractères techniques avec les haches en silex (façonnage par percussion, polissage du tranchant), c'est le « martelage » (bouchardage) qui en est la principale caractéristique technique. Ce dernier est réalisé avec un percuteur de même nature que la lame elle-même. Expérimentalement, cette technique est plus efficace si on mouille légèrement la pièce frappée et il observe une proportion d'usure moindre sur le percuteur que sur la lame. Dans cet article, Müller présente également une technique de sciage des roches dures permettant d'obtenir les grandes lames de haches équivalentes à celles découvertes en Suisse. Il parvient à ce résultat suite à un martelage pour dégager une rainure rectiligne, qu'il travaille en mouvement de va et vient avec une lamelle de bois dur et de l'eau et du sable comme abrasif.



Fig. 4 – Müller abattant un chêne avec la hache expérimentale « de Montereau » en 1901 ou 1902 (coll. Musée dauphinois). « Les spectateurs ont été stupéfaits de la résistance et de la puissance d'un pareil outil » (Müller, 1903a).
Fig. 4 – *Müller cutting down a oak with the "Montereau" experimental axe, 1901 or 1902 (coll. of Musée dauphinois). «The audience was amazed by the resistance and the strengh of such a tool» (Müller, 1903a).*

Son expérience dans la réalisation et l'utilisation des haches polies lui permet également de recadrer certains débats d'arrière-garde, en s'appuyant sur une argumentation technologique pertinente et son savoir-faire expérimental (Müller, 1913b et 1916).

DIAGNOSES TECHNOLOGIQUES

Pour Müller, l'expérimentation est également une démarche comparative, permettant l'identification des procédés opératoires et des techniques employés par les artisans pré- et protohistoriques. Il pratique ainsi l'expérimentation dans un but de diagnose, répondant à de véritables interrogations d'ordre technologique. Cette valeur diagnostique et comparative de l'expérimentation sera tardivement mise en perspective suite aux travaux de J. Tixier et de l'équipe « Préhistoire et technologie », à partir des années soixante-dix – quatre-vingt (par exemple, Tixier, 1978 ; Tixier *et al.*, 1980 ; collectif, 1984).

Ainsi contestant, suite à ses observations, l'opinion communément admise que les flans employés pour la frappe des monnaies gauloises étaient des fragments de lingots, Müller va tenter de démontrer par l'expérimentation que la plupart de ces pièces ont été frappées sur des grenailles écrasées (Müller, 1924b ; Jospin, 2004). Au final, Müller ne peut avoir une position tranchée suite à ses essais. Il expose les difficultés et les contraintes qu'il a rencontrées, tout en émettant parfois des hypothèses pour résoudre ces difficultés. « Bref, en monnayeur inexpérimenté, si j'ai réussi à approcher, de loin, la virtuosité des artisans gaulois, j'ai surtout imité leurs défauts de frappe et par conséquent dans la plupart de ces opérations, je dois avoir assis mes hypothèses sur des bases véridiques » (Müller, 1924b, p. 118). Si Müller fournit une description, comme à son habitude, très précise de ses différentes étapes opératoires, il a la pertinence de présenter en congrès et de publier sous forme de planche un présentoir exposant les différentes étapes de sa chaîne opératoire expérimentale (fig. 5).

L'ampleur et la pertinence des travaux expérimentaux de Müller lui confèrent une autorité certaine parmi ses contemporains dans le domaine de la reconstitution des techniques préhistoriques (Morin, 2004b). Aussi, certains archéologues et anthropologues s'adressent-ils à lui afin de résoudre des questions d'ordre technique.

À l'initiative du Dr Chervin, codirecteur de *L'Homme préhistorique*, Müller se voit proposer de retrouver la technique ayant servi à réaliser des mutilations dentaires, et notamment celle d'un intrigant crâne originaire de Sayate en Argentine (Müller, 1905c ; Chervin, 1906). S'adressant un premier temps à des dentistes parisiens, Chervin se voit éconduit suite aux doutes de ces derniers sur la longueur de l'opération, la douleur insupportable qu'elle entraînerait sur l'individu vivant (hypothèse de mutilation *post-mortem*) et leur perplexité face à la possibilité de répéter ces opérations même avec un outillage moderne en acier. « Rebuté de ce côté, j'ai pris le parti de m'adresser à M. Müller



Fig. 5 – Chaîne opératoire expérimentale de frappe de monnaies gauloises : « 1. lingot d'argent fin, forgé ; 2. fil d'argent obtenu au marteau ; 3. anneau du même fil, de 2 gr ; 4. barrette de même fil de 2 gr ½ ; 5. greg naille de 2 gr ; 6. la même écrasée au marteau ; 7. 8. pièces obtenues ; 9. 10. pièces par grenaille non écrasée au préalable ; 11. pièce par grenaille amincie sur les bords ; 12. pièce tréflée ; 13. empreinte des deux matrices de l'avers ; 14. pièce de 4 gr ; 15. 16. premières empreintes au plomb ; 17. empreinte en étain ; 18. pièces authentiques trouvaille de Villette ; 19. coin matrice en bronze, avers ; 20. coin matrice en bronze, revers ; 21. coin du revers vu en longueur » (Müller, 1924b ; coll. Musée dauphinois).
Fig. 5 – *Experimental* «chaîne opératoire» *of striking of gallic coins (Müller, 1924b ; coll. of Musée dauphinois)*

dont on connaît les travaux très curieux et péremptoirement démonstratifs sur la restitution de la technique opératoire de l'homme de la pierre taillée dans sa vie quotidienne » (Chervin, 1906, p. 35). Müller diagnostique rapidement que les métaux à disposition des populations précolombiennes (or, argent, cuivre), même alliés, ne pouvaient entamer aussi nettement l'émail des dents et qu'il fallait s'arrêter à l'emploi du quartz, du silex et probablement de l'obsidienne. Travaillant d'après photo, Müller procède à ses essais sur le crâne d'un sujet du même âge, qu'il maintient de son mieux dans la position du vivant. Ces essais, réalisés avec de simples silex (parfois aménagés d'une légère retouche irrégulière) dont il détaille, pour chaque cas, le mode opératoire (gestuelle et durée), lui permettent progressivement d'arriver à un résultat équivalent au modèle archéologique spécifique. Et ce, en un délai très court : la réalisation la plus longue et la plus en adéquation avec le crâne de Sayate ne prend que 25 minutes. «Ainsi il est pratiquement démontré que ces mutilations dentaires sont possibles et je dirais même faciles avec l'outillage de silex dont disposait l'homme primitif de l'Amérique du Sud. Ce qui frappe c'est la rapidité avec laquelle l'opération est exécutée, et si on se rend

compte du procédé opératoire, on voit qu'il n'était même pas particulièrement douloureux tant que la pulpe dentaire n'est pas atteinte. Or l'opération du sciage n'atteint pas la pulpe dentaire, la fourche n'est produite qu'en faisant sauter d'un coup sec frappé sur la partie médiane, c'est le seul moment désagréable pour le patient » (Chervin, 1906, p. 38).

Un autre exemple de diagnose technique, celui des gravures de la Pierre de Gap (idole de Tallard), permet à Müller de proposer une attribution chronologique au monument (Müller, 1910). Müller présente simplement sa problématique : « M. de Manteyer m'ayant expédié un bloc de grès du flysch, semblable comme texture et dureté au bloc trouvé à Gap, j'ai voulu me rendre compte du procédé et des outils mis en usage par l'artisan de la Pierre de Gap » (Müller, 1910, p. 65). À cet effet, il réalise un alliage de bronze et confectionne trois ciseaux. Le premier est simplement coulé, le second est martelé, le troisième est martelé puis étamé à chaud. Les essais réalisés avec ces trois outils sont peu probants, l'extrémité des ciseaux ayant tendance à refouler rapidement. Müller en conclut que l'artisan de la Pierre de Gap a dû utiliser un acier. À partir de deux barrettes d'acier, l'une en acier doux, dit « au bois », l'autre en acier corroyé (acier cémenté), chauffées au charbon de bois et forgées en broche, trempées, puis revenues « au bleu », Müller réitère ses essais de gravure. Avec la première broche, « le résultat obtenu imite très bien en plus frais celui de la Pierre de Gap », avec la seconde, « le travail se fait mieux, l'acier est plus dur ». En se plaçant d'un point de vue uniquement expérimental, Müller conclut : « Il me paraît impossible de penser au bronze pour produire les gravures de la Pierre de Gap. […] Je ne crois pas que les gravures de la Pierre de Gap aient été faites avec du silex ou une autre roche dure, soit par martelage, soit par raclage [Müller connaît et maîtrise ces techniques, et a réalisé un essai au silex] […]. La Pierre de Gap porte, atténuées au cours des siècles, les traces du ciseau, du burin qui en creusait les dessins : on peut y voir encore, par places, les stries produites par l'outil que chassait le marteau ». Ainsi pour lui, la technique employée pour réaliser la Pierre de Gap permet une attribution chronologique du monument à l'Âge du Fer.

CIRCULATION DES MATIÈRES PREMIÈRES

Müller s'interroge systématiquement sur l'origine des matériaux lithiques, des métaux, ou des éléments de parure rencontrés au cours de ses fouilles, ou dans les collections qu'il étudie. Ce questionnement est en cohérence avec son approche globale synchronique des gisements et du mobilier. La question de l'acquisition des matières premières fait partie intégrante de sa capacité de lecture des assemblages en termes de chaîne opératoire. Ses interrogations portent également sur les méthodes à employer pour caractériser les matériaux et déterminer leur origine. Ainsi, concernant un mobilier funéraire en bronze, il dresse la remarque suivante : « Pour chaque série d'objets préhistoriques, l'étude des procédés de fabrication apporterait sûrement des moyens d'apprécier leur évolution technique ; l'analyse chimique permettrait peut-être de préciser les lieux d'extraction des minerais employés et, de par leur alliage dans les métaux, elle donnerait également leur chronologie industrielle » (Müller, 1907a, p. 46).

En revanche, la caractérisation pétrographique des roches lui est étrangère. Elle est pourtant le produit d'une école française, fondée par A. Lacroix, la pétrographie microscopique apparaissant à la fin du XIXe siècle. « S'il est possible un jour d'analyser scientifiquement divers instruments de silex trouvés dans la vallée de l'Isère, peut-être même pourra-t-on faire venir certains chasseurs des rives de la Dordogne, le foyer français de la civilisation magdalénienne » (Müller, 1917, p. 388).

Ses premières séries d'observation sur les matières premières portent sur les sites du Paléolithique final du Vercors. Müller prospecte localement dans le voisinage des gisements pour identifier les affleurements de matière première (siliceuse ou non) afin de les comparer avec celles présentes dans les sites, qu'il s'agisse de l'industrie lithique taillée, des galets utilisés ou des pierres chauffées. Pour les matières premières siliceuses, ses prospections ne sont pas exhaustives, compte tenu des difficultés pour effectuer de longs déplacements en montagne avant l'essor de la motorisation. Pour l'abri de l'Olette, il remarque que « les torrents ont fourni leur contingent de rognons siliceux, bien reconnaissables à leur croûte craquelée, particulière aux silex roulés […] » (Müller, 1903b, p. 3). À l'abri de Bobache, il dresse d'autres séries d'observations : « Le silex employé était noir ou blond, comme le montre les cassures fraîches. Nos tailleurs de silex ont souvent utilisé des galets récoltés dans les torrents du pays comme je l'ai déjà observé à la station de l'Olette […] » (Müller, 1907b, p. 4). Les silex « blonds » proviennent des affleurements sénoniens du nord-Vercors et les « noirs » des affleurements barremo-bédouliens de Vassieux-en-Vercors, distants du site d'une vingtaine de kilomètres, où sont également présents des sites paléolithique moyen et des ateliers pressigniens de surface et dont Müller n'a jamais eu connaissance. Si ces remarques concernent principalement les types d'affleurements sélectionnés par les Paléolithiques, les observations de Müller le conduisent à des analyses plus pertinentes. Ainsi remarque-t-il dans les niveaux magdaléniens de Balme-de-Glos que « les nucléus sont à peu près tous en silex local défectueux […] ; deux sont en silex noir, alors que les lames de cette couleur représentent environ le sixième de leur total. Ce détail, joint à la petitesse des nucléus, montre que les belles lames et les grattoirs longs ont été importés. […] La grande quantité d'éclats de silex trouvée dans la grotte, ainsi que les nucléus montrent qu'il y a eu atelier sur place, néanmoins il y a tout lieu d'affirmer l'importation des plus beaux silex » (Müller, 1905b, p. 9). Malgré son faible développement, l'hypothèse de Müller, selon laquelle les supports laminaires de qualité et de grande dimension, en matériaux allochtones (?), ont été introduits dans le site et non débités sur place, parallèlement à une production de supports *in situ* davantage orientée (dans le cas présent)

vers des matériaux locaux, trouve des échos dans d'autres gisements magdaléniens étudiés depuis les années soixante (exemples récents : Schmider *et al.*, 1996 ; Ibanez Estevez et Gonzalez Urquito, 1998).

À partir de 1917 et la publication de l'article « Considérations sur le préhistorique de la région grenobloise (importations, exportations) », il apparaît que la circulation des matières premières et du mobilier devient, pour Müller, une thématique de recherche à part entière. Elle est principalement fondée, comme c'est le cas pour la plupart des préhistoriens traitant cette thématique (Coye, 1997) sur ses études néolithiques.

Aussi Müller dresse-t-il des inventaires des différents matériaux allochtones rencontrés dans les gisements de la région grenobloise. En quelques années et grâce à la collaboration et aux échanges avec ses collègues méridionaux, il parvient à des tableaux assez détaillés, pour l'époque, de la provenance des matériaux siliceux (Müller, 1922). Outre le silex du Grand-Pressigny diffusé sur toute la France et en Suisse, il remarque la présence du silex gris de Malaucène (Vaucluse) en Isère (cependant Müller n'a pas connaissance des gîtes barremo-bédoulien de Vassieux aux silex macroscopiquement très proches), également celle du silex brun rubané des Basses-Alpes (bassin de Forcalquier) et celle d'un silex blond, présent à la station de Menglon (Drôme), qui a donné des lamelles très régulières. « D'où vient ce silex dont les nucléus sont utilisés jusqu'à épuisement ? » (Müller, 1922, p. 71). Il s'agit du silex blond du Ventoux, si répandu dans les industries chasséennes méridionales. Ce même gisement a également fourni en grande quantité de l'obsidienne, qui provient selon Müller des îles Lipari (Müller, 1919). En 1931, Müller dresse une présentation détaillée de ce gisement de surface à occupations diachroniques (Müller, 1931), en intégrant et comparant systématiquement les données sur l'origine des différentes matières premières lithiques avec celles des gisements alpins et rhodaniens régionaux.

UN PROJET DE LITHOTHÈQUE

Au sein de l'association Rhodania, Müller tente de donner une impulsion collective à la problématique de circulation des matières premières. « L'observation et l'enregistrement de ces faits intéressants peuvent conduire les préhistoriens à des conclusions fructueuses pour tous » (Müller, 1919, p. 39). Toujours en interrogation sur l'origine des matériaux utilisés pour la réalisation des lames de haches, Müller remarque que « toutes les stations néolithiques de la Savoie, du Dauphiné, du comtat Vénaissin, bref de tout le bassin du Rhône, rive gauche, depuis Genève et Lyon, ne donnent que des haches vertes ou noires, en quantité innombrables et rien n'est fixé quant à la provenance des matériaux qui les constituent » (Müller, 1922, p. 72). Il regrette le manque de concordance dans les dénominations des matériaux utilisés pour la réalisation des haches et est à la recherche d'une base de classement plus sérieuse. Aussi fait-il une proposition à ses collègues, dont la forme est celle d'une lithothèque, qui constituerait un référentiel régional centralisé (Müller, 1922).

La première étape de cette démarche constituerait en un échantillonnage précis des types de roches de haches, qui serait à installer dans un musée provençal. La seconde étape serait de « rechercher les roches à haches dans leurs gisements, dans les alluvions de toutes les époques, et dans les dépôts morainiques ». La dernière étape serait de « polir une face de ces échantillons et procéder sur ceux-ci à des analyses de dureté ». Müller reste toujours dans une perspective déterministe, les matériaux sont sélectionnés principalement pour leur efficacité dans un type d'activité spécifique. « L'intérêt qui s'attache à la recherche de la qualité des roches employées et de leurs gisements n'a pas besoin d'être démontré » (Müller, 1922, p. 71). Bien qu'il y ait là « un vaste champ d'études à cultiver, et particulièrement réservé aux Rhodaniens » (Müller, 1922, p. 72), les réflexions et les propositions de Müller sur la circulation des matières premières ne fédèrent pas son auditoire et ne débouchent sur aucune nouvelle étude.

UNE ÉTUDE ARCHÉOZOOLOGIQUE VISIONNAIRE. LES CHASSEURS DE MARMOTTES DU VERCORS

Entre 1903 et 1921 Müller fouille quatre sites tardiglaciaires dans le massif du Vercors (l'Olette, Bobache, Colomb et la Passagère), où les assemblages fauniques sont principalement composés de restes de Marmotte alpine *(Marmota marmota)*.

C'est à partir des fouilles de la grotte Colomb (Méaudre, Isère), qui débutent en 1912 et fournissent de la marmotte en abondance (plusieurs milliers d'ossements), que Müller, d'après l'examen des restes osseux, développe une argumentation sur les modalités d'exploitation de cet animal et la fonction des gisements du Vercors dans l'économie des chasseurs tardiglaciaires. Cette même année, il fait une première présentation de ses conclusions au 14e congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique qui se tient à Genève (Müller, 1912b). Mais c'est en 1914, avec « Les stations aziliennes du Vercors. Les chasseurs de marmottes », qu'il fournit son étude définitive sur le sujet. Dans cette présentation, Müller développe les principaux raisonnements de l'analyse archéozoologique moderne. Ainsi, il utilise un décompte par éléments anatomiques, ne néglige pas la réflexion taphonomique, observe les traces de boucherie présentes sur les restes qu'il confronte à la comparaison expérimentale. Le tout lui permet de mettre en évidence une véritable chaîne opératoire d'exploitation de la marmotte.

Si Müller présente un décompte sommaire par éléments anatomiques, il indique, pour chaque élément, le nombre de restes portant des stries de silex. L'abondance des traces de découpe permet d'écarter l'hypothèse d'une origine naturelle de la marmotte dans le

gisement. À partir de 1 300 hémi-mandibules il estime que plus de 600 marmottes ont été introduites dans la station. Il utilise cette estimation pour mettre en évidence le fort déficit de certains éléments dans la série. Les vertèbres ne sont qu'une trentaine, les sacrums, trois ; et il insiste sur la rareté des « os du carpe et du tarse ». Sur le plan taphonomique, Müller évoque l'hypothèse d'une conservation différentielle, mais pour la rejeter. « Il ne faut pas faire intervenir ici, pour expliquer cette absence, une plus grande fragilité de ces os, comparativement aux autres os du squelette ; c'est inexact, les vertèbres des rongeurs sont très résistantes, plus en tout cas que les côtes dont il a été recueilli un grand nombre » (Müller, 1914, p. 644). Les lacunes observées dans la représentation des différents éléments du squelette des marmottes étant d'origine anthropique et non taphonomique, Müller en déduit qu'« il y a donc, dans cet ensemble, des os qui ont été apportés dans la grotte et d'autres qui ont été abandonnés sur le terrain de capture, ou encore laissés adhérents aux fourrures » (Müller, 1914, p. 644).

Sur ces principes, il propose une chaîne opératoire d'exploitation de la Marmotte en trois étapes (fig. 6). Sur le lieu d'abattage, les chasseurs pratiquaient une première opération de boucherie constituant au dépouillement, à l'éviscération de l'animal, ainsi qu'au rejet du rachis et des côtes. Dans les sites, les fourrures étaient apprêtées et la viande consommée, comme l'indique les nombreuses stries de silex correspondant à la désarticulation des membres. Dans un dernier temps, les chasseurs, redescendant en plaine ou en vallée, emportaient les fourrures qui conservaient les vertèbres caudales ainsi que « les os du tarse et du carpe […] comme cela s'est pratiqué, en général, de tout temps » (Müller, 1914, p. 645). Une seconde hypothèse pour expliquer les lacunes ostéologiques aurait été que les vertèbres et les côtes soient restées adhérentes aux fourrures pour constituer une sorte d'armature pour le séchage des peaux et aient été exportées des gisements lors du retour en plaine.

L'examen minutieux des traces de découpe sur les restes permet à Müller des observations pertinentes sur les méthodes de boucherie. « Les mandibules sont balafrées horizontalement, d'arrière en avant, les os longs rayés le sont tous vers les extrémités, les côtes vers leur point d'attache à la colonne vertébrale, les clavicules souvent à leurs deux extrémités. […] Les os coxaux assez nombreux, toujours cassés, portent souvent des traces de silex qui a tranché les tendons attachant le fémur au bassin » (Müller, 1914, p. 645). Ainsi selon lui, « la position des stries montre d'une part le souci évident de couper les tendons résistants et, d'autre part, celui de détacher les membres sans endommager les peaux » (Müller, 1914, p. 645).

Après l'observation, Müller procède à l'expérimentation pour valider ses interprétations des méthodes de boucherie (fig. 7). À cette fin, il dépèce trois marmottes. Sur la première, le travail de boucherie est effectué au couteau en acier, afin de se rendre compte de l'anatomie de l'animal. Les deux suivantes sont dépouillées et dépecées au silex. Pour la troisième, Müller confie cette opération à son fils et son chef fouilleur, très entraîné, car ancien garçon d'un marchand de gibier. Ses conclusions sont les suivantes : « Les résultats m'ont donné sans que j'ai recherché autre chose que la conservation de la fourrure, des stries analogues, sur les os longs surtout et aux mêmes

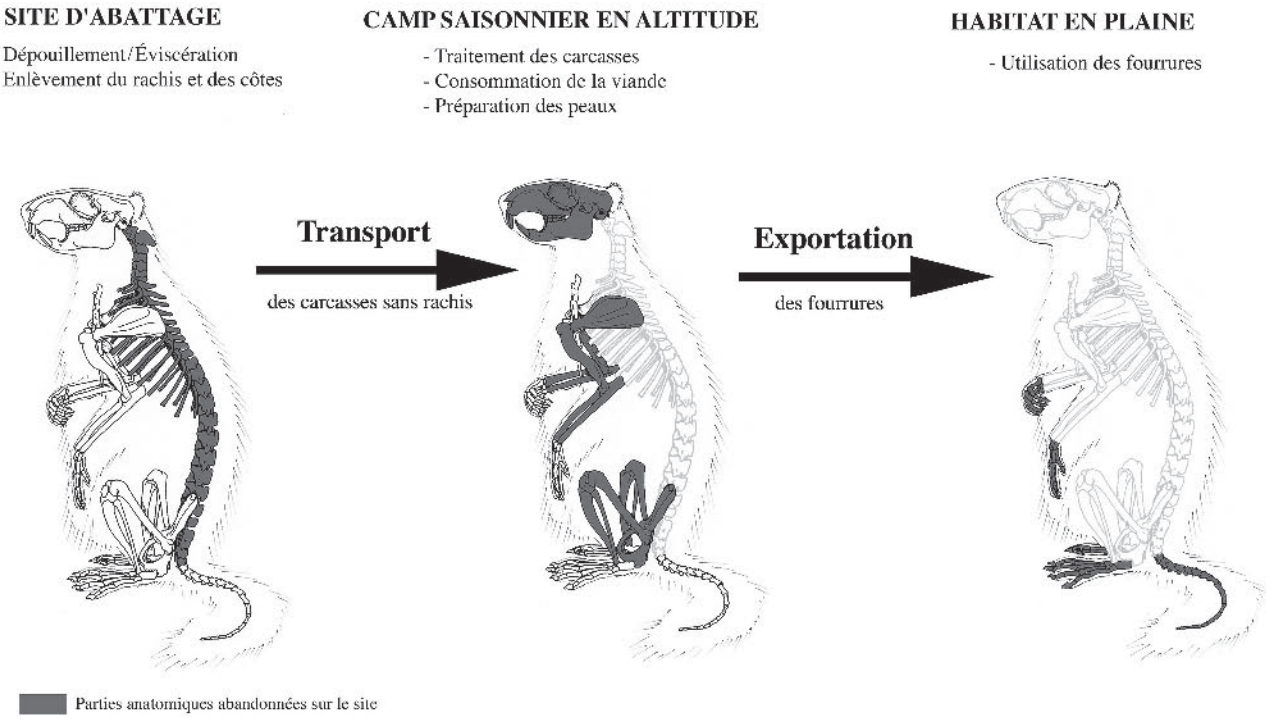


Fig. 6 – Reconstitution de la chaîne opératoire d'exploitation de la marmotte à la grotte Colomb (d'après Müller, 1914).
Fig. 6 – *The* «chaîne opératoire» *of marmot exploitation at the Colomb cave (after Müller, 1914).*



Fig. 7 – Dépeçage expérimental d'une marmotte au silex par Müller, 1913 (coll. Musée dauphinois).
Fig. 7 – *Müller practising experimental butchery on marmot, 1913 (coll. of Musée dauphinois).*

points que sur les os de la station » ; de plus, « les fourrures ont gardé les os du tarse du carpe et de la queue » (Müller, 1914, p. 646). Sur la marmotte dépecée par son chef fouilleur, plus expérimenté, il note les mêmes résultats, avec cependant moins de stries sur les os. Le squelette d'une de ces marmottes, portant des stries de découpes encadrées au crayon, et les silex utilisés pour le travail de dépeçage, sont présents dans le fonds des expérimentations Müller conservé par le Musée dauphinois. La seule complication intervenant au cours de ce travail expérimental est liée au détachement de la colonne du reste de la carcasse. « Quoique ayant pu séparer par fracture les os coxaux du sacrum, je n'ai pas réussi à conserver intact et adhérent à ce dernier toute la colonne vertébrale » (Müller, 1914, p. 646)

Les réflexions d'ordre taphonomique de Müller ne se limitent pas à l'hypothèse de la conservation différentielle. Elles s'appuient également sur l'observation des restes, qui, dans le cas de Colomb, sont très démonstratifs. Ainsi remarque-t-il que « les os entiers forment à peine un dixième du total, presque tous sont cassés et surtout rongés à une de leur extrémité » (Müller, 1914, p. 647). Les principaux agents de cet état de dégradation des restes sont les rongeurs et les petits carnassiers. « Les os portant des traces de dents de petits rongeurs et de petits carnassiers sont nombreux, toutes ces traces portent sur les extrémités des os longs, surtout celles qui sont spongieuses et par conséquent nourrissantes » (Müller, 1914, p. 646). Müller utilise cet argument taphonomique pour appuyer l'hypothèse de camps saisonniers. « Le point important fixé par ces traces dues aux animaux montre que les chasseurs n'habitaient pas continuellement l'abri de Méaudre et que rongeurs et carnassiers ne pouvaient se livrer à leur attaque sur les os qu'après leur départ » (Müller, 1914, p. 647).

Selon Müller, les conclusions de l'étude des marmottes de la grotte Colomb sont applicables à l'ensemble des sites à l'intérieur du Vercors. Bien que tributaire des connaissances limitées de l'époque, Müller propose une interprétation chrono-environnementale, culturelle et économique très cohérente du phénomène des chasseurs de marmottes. Ainsi, suite au retrait glaciaire würmien et avant l'extension en altitude du couvert forestier, la marmotte aurait prospéré dans les prairies alpines. Cette abondance de gibier aurait motivé des séjours estivaux périodiques de la part des chasseurs magdaléniens (Bobache), puis aziliens. C'est à cette culture qu'il attribue le plus grand nombre d'occupations (Bobache, l'Olette, Colomb et la Passagère). Pour les chasseurs aziliens, « indépendamment de la valeur alimentaire, la fourrure de ce rongeur devait être le but principal des expéditions » (Müller, 1914, p. 647). La Marmotte hibernant jusqu'à la fonte des neiges, cette activité était nécessairement saisonnière et estivale et « les premières neiges renvoyaient dans leurs quartiers d'hiver les trappeurs chargés de fourrures » (Müller, 1914, p. 648).

Alors que Müller évoque la comparaison ethnologique, « il faudrait savoir comment opèrent encore les trappeurs des régions arctiques ; on trouverait sans doute dans les procédés actuels des indications utiles » (Müller, 1914, p. 646), il est regrettable qu'il n'ait pas eu connaissance d'une étude ethnologique contemporaine, qui dépeint l'exploitation saisonnière de la marmotte par les indiens Tahltans de Colombie britannique (Emmons, 1911). Après la saison de la pêche au saumon, ces derniers gagnaient les plateaux d'altitude pour chasser la marmotte de la fin août jusqu'à l'hibernation fin septembre. Ils en appréciaient les fourrures et séchaient ou fumaient la viande qui était stockée et consommée au cours de l'hiver. Une étude récente va également dans le sens d'une exploitation saisonnière spécialisée de courte durée d'un territoire d'altitude, pour l'acquisition de viande et de fourrures destinées à une consommation différée (Monin *et al.*, 2006 ; Monin et Bintz, 2004).

CONCLUSION : UN HOMME TROP EN AVANCE SUR SON TEMPS

Au début du XXe siècle, la recherche préhistorique se focalise principalement sur des questions chronologiques, concernant l'évolution et la caractérisation des cultures, démarches basées sur la lecture stratigraphique et la classification du mobilier. La nécessité est alors d'interpréter les grandes séquences stratigraphiques régionales. Le regard que porte Müller sur la Préhistoire est autre. Pour lui, ces problématiques sont de second ordre. Sa préoccupation première, en tant qu'ethnographe, est d'atteindre l'humain. À ce titre, les vestiges archéologiques sont avant tout, et dans leur globalité, les témoins d'une activité et de comportements économiques et sociaux. Ce sont ces aspects que Müller s'efforce d'aborder par « l'observation et l'expérimentation ». L'observation correspond chez lui à

une réelle capacité de lecture dynamique du mobilier, prenant en compte les différentes étapes techniques successives, de l'acquisition des matières premières à l'utilisation et à l'abandon des vestiges. C'est une maîtrise implicite du concept de chaîne opératoire. L'expérimentation permet, quant à elle, la mise en évidence des « procédés opératoires » utilisés, intégrant les modalités matérielles d'action sur la matière et la redécouverte des gestes nécessaires à leur réalisation, soit une recherche touchant au domaine pratique et fonctionnel.

De fait, Müller s'investit prioritairement dans des études à caractère synchronique, sa méthode analytique s'appuyant sur une interprétation des artefacts en terme de chaîne opératoire. À l'argument que les études synchroniques n'apparaissent en France qu'avec les travaux d'A. Leroi-Gourhan (Groenen, 1994), l'étude archéozoologique de la grotte Colomb apporte un démenti formel. Surtout, il ressort clairement que les interrogations de Müller sur la signification des assemblages préhistoriques auxquels il est confronté le conduisent à développer des thématiques de recherche que nous considérons surtout comme contemporaines : étude des chaînes opératoires intégrant l'expérimentation, circulation des matières premières, archéozoologie, taphonomie. Bien que certains de ses résultats puissent être contestés ou contre-argumentés, il n'en reste pas moins, chez Müller, une rigueur analytique et une justesse de raisonnement qui ne peuvent que nous inspirer de la modestie.

Cependant, le point le plus surprenant des travaux de Müller réside dans leur absence d'impact sur ses contemporains. Müller se présente toujours en modeste amateur et se positionne essentiellement au niveau de la recherche régionale. Son activité est débordante et éclectique et souvent une nouvelle découverte chasse la précédente. Il ne s'investit pas dans le discours théorique ou la mise en place de méthodologies (Schlanger, 2004a ; Monin et Bintz, 2004), car son activité d'ethnographe et de préhistorien, où le terrain tient une place prépondérante, n'est que secondaire, en marge de sa fonction de bibliothécaire. Cet amateurisme était un état de fait pour la Préhistoire au XIXe et au début du XXe siècle, où les structures étaient insuffisantes pour permettre un développement scientifique de la discipline alors dominée par l'approche des sciences de la Terre. Nous avons suggéré par ailleurs, à propos de son étude archéozoologique des marmottes de la grotte Colomb, que les axes de recherches et de réflexions initiés par Müller à cette occasion dépassaient les ambitions de la recherche préhistorique du début du XXe siècle (Monin et Bintz, 2004), et nous le maintenons. Ainsi, pour ce gisement qui représente un cas d'école pour l'archéozoologie, les travaux de Müller ont été portés à la connaissance de Boule (paléontologue) et Breuil (l'IPH finançant en partie les fouilles de Müller), ainsi que du baron Blanc (professeur à l'université de Rome) qui était également intervenu sur le site. Aucun de ces chercheurs institutionnalisés n'eut de réaction par rapport aux travaux de Müller. En 1952, dans sa présentation de l'étude des vestiges zoologiques, dans l'ouvrage *La découverte du passé. Progrès récents et techniques nouvelles en préhistoire et en archéologie*, A. Leroi-Gourhan développe un paragraphe sur l'ethnographie signalant que « le reliquat d'os non travaillés présente une valeur par la sélection dont il témoigne et le traitement qu'il a subi. Dans les deux cas, il est clair que seule la quantité de pièces d'une même couche assure une sécurité scientifique suffisante. […] L'absence de certains os, la présence systématique de certains autres conduisent à restituer de petits détails parfois extraordinairement précis de vie préhistorique » (Leroi-Gourhan, 1952, p. 125) et de citer les observations de J. Allain (1950) sur les tarses de bouquetins et de cervidés retrouvés en connexion anatomique, dont les tendons restés adhérents à la tubérosité postérieure ont servi de réserves de fils de couture. Le cas de la grotte Colomb n'est déjà plus dans les esprits. En 1973, J. Bouchud, qui connaît déjà les travaux de Müller (Bouchud, 1956), publie une étude de la faune de la grotte des Freydières, gisement à marmotte du Vercors de fouille récente, constatant que « les conclusions de Müller se vérifient une fois de plus » (Bouchud et Desbrosse, 1973, p. 331).

Néanmoins les travaux de Müller ne déclenchèrent aucune réflexion méthodologique de la part des écoles françaises, et il revient aux Anglo-Saxons d'avoir imposé les protocoles modernes d'analyses taphonomiques et archéozoologiques, stades d'avancement de la recherche déjà pressentis à la grotte Colomb dans la publication de 1914.

De même, les recherches de Müller en technologie-expérimentation ou ses préoccupations sur la circulation des matériaux ne firent pas d'émules. Franck Bourdier, qui succéda à Müller en tant que préhistorien de la région grenobloise, ramena le discours préhistorique dans la tradition typologique, évacuant tous les autres aspects des recherches de Müller (Bourdier, 1937 ; Bourdier et Lumley, 1956). John Goodwin (Schlangler, 2004b), qui développa un discours basé sur la technologie et la circulation des matières premières, apparaît comme un cas unique de continuation des enseignements de Müller.

Il est clair que d'autres, avant ou après Müller, ont développé des études technologiques ou synchroniques, notamment le Dr Henri Martin, ou Lartet et Christy (1868) pour la chaîne opératoire de l'industrie osseuse. Cependant, en dehors de la mise en place de cadres méthodologiques précis, ces travaux n'eurent pas de continuité directe. Le développement ultérieur des méthodes issues des sciences de la Terre dans une approche quaternariste, la typologie des industries et l'étude des faunes dans une vision paléontologique et climatique, ont fourni des cadres méthodologiques stricts, dont le principal défaut a été de réduire le champs des observations portant sur le mobilier, en privilégiant la quantification de facteurs descriptifs prédéfinis. À cette démarche se sont conformés la plupart des chercheurs, la typologie prenant un essor considérable à partir des années cinquante par une multiplication des listes. C'est sans doute là que s'est creusé l'écart entre les précurseurs de l'ethnopréhistoire, rapidement oubliés par l'historiographie car sans descendance, et la mise en place de nouvelles

démarches méthodologiques, en France, sous l'influence d'A. Leroi-Gourhan pour l'ethnopréhistoire ou de J. Tixier pour l'expérimentation. Leur conjonction permettra une reprise de la tendance amorcée par Müller des décennies plus tôt. ■

Remerciements : les auteurs tiennent à remercier pour leur aide, leurs conseils et leurs renseignements : Jean-Pascal Jospin (conservateur en archéologie, Musée dauphinois), Jean-Claude Duclos (conservateur en chef du Musée dauphinois), Eloïse Antzamidakis (documentaliste, Musée dauphinois), Jean-Christophe Castel (Muséum d'histoire naturelle de Genève), Michel Piboule (institut Dolomieu, Grenoble) et Anne Dessenne (Association pour la valorisation et la diffusion de la Préhistoire alpine, Grenoble).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALLAIN J. (1950) – Note sur un point de technique magdalénienne, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLVII, p. 305-307.

BINTZ P. (1974) – *Rapport de fouille de la grotte de la Passagère à Méaudre (Vercors). Campagne 1974*, inédit.

BOCQUET A. (2004) – Les grands sites préhistoriques découverts par Hippolyte Müller, *in* J.-P. Jospin et A. Bouzom dir., *Aux origines de la Préhistoire alpine : Hippolyte Müller (1865-1933)*, Musée dauphinois, Grenoble, p. 49-56.

BOUCHUD J. (1956) – La faune épimagdalénienne et romanello-azilienne en Dauphiné, *Bulletin du musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco*, 3, p. 177-187.

BOUCHUD J., DESBROSSE R. (1973) – La faune de la grotte des Freydières à Saint-Agnan-en-Vercors (Drôme), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 70, p. 330-336.

BOURDIER F. (1937) – Don de la collection H. Müller à l'université de Grenoble, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXIV, p. 226-227.

BOURDIER F., LUMLEY H. de (1956) – Magdalénien et Romanello-azilien en Dauphiné, *Bulletin du Musée d'Anthropologie préhistorique de Monaco*, 3, p. 123-176.

CHERVIN (1906) – Mutilation dentaire, *L'Homme préhistorique*, 4e année, n° 2, p. 33-38.

COLLECTIF (1984) – *Préhistoire de la pierre taillée, 2 : Économie du débitage laminaire, technologie et expérimentation, IIIe table ronde de technologie lithique, Meudon-Bellevue, octobre 1982*, Cercle de Recherches et d'Études préhistoriques, Paris

COLLECTIF (2004) – *Aux origines de la Préhistoire alpine : Hippolyte Müller (1865-1933)*, Musée dauphinois, Grenoble.

COYE N. (1997) – *La Préhistoire en parole et en actes, méthodes et enjeux de la pratique archéologique 1830-1950*, Histoire des sciences humaines, L'Harmattan, Paris.

DUCLOS J.-C. (2004) – Hippolyte Müller et le Musée dauphinois, *Le monde alpin et rhodanien, Fondateurs et acteurs de l'ethnographie des Alpes*, 1er-4e trimestre 2003, p. 91-107.

DUCLOS J.-C., JOSPIN J.-P. (2004) – Avant-propos, *in* J.-P. Jospin et A. Bouzom dir., *Aux origines de la Préhistoire alpine : Hippolyte Müller (1865-1933)*, Musée dauphinois, Grenoble, p. 7-13.

EMMONS G. (1911) – *The Tahltans indians*, Anthropological Publications IV, 1, Pennsylvania University, University Museum, Philadelphia.

GROENEN M. (1994) – *Pour une histoire de la Préhistoire. Le Paléolithique*, Jérôme Millon, Grenoble.

IBANEZ ESTEVEZ J.J., GONZALEZ URQUITO J. (1998) – The production and use of lithic tools at the end of the Upper Paleolithic in Basque country, *in* S. Miliken dir., *The organisation of lithic technology in late glacial and early post-glacial Europe*, BAR, Int. Series, 700, p. 17-37.

JOSPIN J.-P. (2004) – Essais de monnaies gauloises, une expérience sans lendemain, *in* J.-P. Jospin et A. Bouzom dir., *Aux origines de la Préhistoire alpine : Hippolyte Müller (1865-1933)*, Musée dauphinois, Grenoble, p. 63.

LARTET É., CHRISTY H. (1868) – *Reliquae aquitanicae*, éd. Bailliere, Londres.

LEROI-GOURHAN A. (1943) – *Évolutions et techniques, t. 1 : L'homme et la matière*, Albin Michel, Paris (rééd. 1971).

LEROI-GOURHAN A. (1952) – Étude des vestiges zoologiques, *in* A. Laming dir., *La découverte du passé. Progrès récents et techniques nouvelles en Préhistoire et en archéologie*, éd. Picard, Paris, p. 123-150.

LÉVI-STRAUSS C. (1958) – *Anthropologie structurale*, éd. Plon, Paris.

MONIN G. (1997) – *Approche technologique des assemblages tardiglaciaires des grottes de la Passagère et Colomb, à Méaudre (Vercors, Isère)*, DEA de Préhistoire, UFR Civilisations et Humanité, université de Provence, centre d'Aix, inédit.

MONIN G. (2000) – Apport de la technologie lithique à l'étude des séries anciennes. Les assemblages tardiglaciaires des chasseurs de marmottes des grottes Colomb et de la Passagère à Méaudre (Vercors, Isère), *in* G. Pion dir., *Le Paléolithique supérieur récent : nouvelles données sur le peuplement et l'environnement, Actes de la table ronde de Chambéry, 12-13 mars 1999*, mémoire XXVIII, Société préhistorique française, Paris, p. 271-287.

MONIN G., BINTZ P. (2004) – Les chasseurs de marmottes du Vercors : des recherches pionnières d'Hippolyte Müller aux interprétations actuelles, *in* J.-P. Jospin et A. Bouzom dir., *Aux origines de la Préhistoire alpine : Hippolyte Müller (1865-1933)*, Musée dauphinois, Grenoble, p. 75-86.

MONIN G., GRIGGO C., TOMÉ C. (2006) – Stratégies d'exploitation d'un écosystème alpin au Tardiglaciaire. Les chasseurs de marmottes du Vercors, *in* Y. Miras et F. Surmely dir., *Environnement et peuplement de la moyenne montagne du Tardiglaciaire à nos jours*, Annales littéraire de l'université de Franche-Comté, n° 799, série « Environnement », société et archéologie, n° 9, p. 29-50.

MORIN A. (2004a) – Carte des sites préhistoriques fouillés par Hippolyte Müller de 1881 à 1933, *in* J.-P. Jospin et A. Bouzom dir., *Aux origines de la Préhistoire alpine : Hippolyte Müller (1865-1933)*, Musée dauphinois, Grenoble, p. 15.

MORIN A. (2004b) – Hippolyte Müller : un pionnier de l'archéologie expérimentale dans les Alpes, *in* J.-P. Jospin et A. Bouzom dir., *Aux origines de la Préhistoire alpine : Hippolyte Müller (1865-1933)*, Musée dauphinois, Grenoble, p. 57-70.

MÜLLER H. (1903a) – Essais de taille du silex. Montage et emploi des outils obtenus, *L'Anthropologie*, t. XIV, p. 417-436.

MÜLLER H. (1903b) – Découverte et fouille d'une station néolithique dans les gorges d'Engins (Isère), *Compte rendu de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, Angers, 1903, 32e session*, 2e partie, p. 820-823.

MÜLLER H. (1905a) – Quelques mots d'ethnographie alpine. Conférence faite à la Société des alpinistes dauphinois le 23 décembre 1904, *Revue des Alpes dauphinoises*, Société des alpinistes dauphinois, 7e année, n° 6, p. 89-102

MÜLLER H. (1905b) – Une nouvelle station néolithique près des Balmes-de-Fontaine (Isère, (Balmes-de-Glos) avec substratum à outillage siliceux magdalénien, *Compte rendu de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, congrès de Cherbourg, 1905, 34e session*, 2e partie, p. 709-723.

MÜLLER H. (1905c) – Essai de mutilation dentaire imitant celle d'un crâne précolombien de Sayate (Argentine), *Bulletin de la Société dauphinoise d'Ethnologie et d'Anthropologie*, t. XII, n° 2, juillet 1905, p. 55-59.

MÜLLER H. (1907a) – Un mobilier funéraire alpin du premier Âge du Fer. Description des objets au point de vue de leur fabrication, *Bulletin de la Société dauphinoise d'Ethnologie et d'Anthropologie*, t. XIV, n° 1-2, avril-juillet 1907, p. 45-56.

MÜLLER H. (1907b) – Une station paléolithique en plein Vercors. Tunnel de Bobache (Drôme), *Compte rendu de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, congrès de Reims, août 1907, 36e session*, 2e partie, p. 1050-1056, 2 fig.

MÜLLER H. (1910) – Essais de gravure avec ciseaux métalliques faits sur un bloc de grès du Flysch des environs de Gap, *Bulletin de la Société d'Études des Hautes-Alpes*, n° 34, p. 66-69, 1 pl.

MÜLLER H. (1911) – La hache aux temps préhistoriques, ses origines, son évolution, sa technique, son rôle dans la civilisation, *Bulletin de la Société dauphinoise d'Ethnologie et d'Anthropologie*, t. XVIII, n° 1-2, mars-juin 1911, p. 32-44.

MÜLLER H. (1912a) – Station azilienne dans le Vercors, *L'Homme préhistorique*, 10e année, p. 375.

MÜLLER H. (1912b) – Notes sur les stations aziliennes des environ de Grenoble, *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, compte rendu, 14e session, Genève*, p. 558-565.

MÜLLER H. (1913a) – Le feu et l'homme, *Compte rendu du IXe congrès préhistorique de France*, p. 174-182.

MÜLLER H. (1913b) – Discussion relative à une hache plate, ayant dû être utilisée à la main comme grattoir, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. X, p. 335-336.

MÜLLER H. (1914) – Les stations aziliennes du Vercors. Les chasseurs de marmottes, *Compte rendu de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, congrès du Havre, 43e session, juillet 1914*, p. 642-648.

MÜLLER H. (1916) – Discussion sur l'emmanchement des haches polies, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XIII, p. 292-294.

MÜLLER H. (1917) – Considérations sur le préhistorique de la région grenobloise (importations, exportations), *Recueil des travaux de l'institut de Géographie alpine*, t. V, p. 385-402.

MÜLLER H. (1919) – Les échanges (importations-exportations) aux temps préhistoriques, *Rhodania, Compte rendu du Ier congrès, Pertuis, 1919*, p. 39.

MÜLLER H. (1922) – Provenance des silex et détermination des roches de haches du bassin du Rhône. Provenance de certains silex étrangers recueillis dans les stations préhistoriques du bassin du Rhône, *Rhodania, Compte rendu du 4e congrès, Nîmes, 1922*, p. 70-72.

MÜLLER H. (1924a) – Découverte d'un gisement magdalénien à Saint-Romans (Isère), *Rhodania, Compte rendu du 6e congrès, Avignon, 1924*, p. 61-62.

MÜLLER H. (1924b) – Essai de fabrication de Quinaires gaulois en argent, *Rhodania, Compte rendu du 6e congrès, Avignon, 1924*, p. 114-120.

MÜLLER H. (1925) – La Préhistoire et la Protohistoire des environs de Grenoble, *Compte rendu de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, 49e session, Grenoble, 1925*, p. 673-684

MÜLLER H. (1931) – Station préhistorique et protohistorique de Menglon (Drôme), *Bulletin de la Société dauphinoise d'Ethnologie et d'Anthropologie*, t. XXVII, n° 1-4, p. 63-94, 12 pl.

PATOU M. (1987) – Les marmottes : animaux intrusifs ou gibiers des préhistoriques du Paléolithique ?, *Archaeozoologia*, I (1), p. 93-107.

SCHLANGER N. (2004a) – Une appréciation technologique des expérimentations d'Hippolyte Müller, *in* J.-P. Jospin et A. Bouzom dir., *Aux origines de la Préhistoire alpine : Hippolyte Müller (1865-1933)*, Musée dauphinois, Grenoble, p. 71-73.

SCHLANGER N. (2004b) – L'éveil de la vocation de John Goodwin, préhistorien d'Afrique du Sud, *in* J.-P. Jospin et A. Bouzom dir., *Aux origines de la Préhistoire alpine : Hippolyte Müller (1865-1933)*, Musée dauphinois, Grenoble, p. 91-92.

SCHMIDER B., VALENTIN B., BAFFIER D., DAVID F., JULIEN M., LEROI-GOURHAN A., MOURER-CHAUVIRÉ C., POULAIN T., ROBLIN-JOUVE A., TABORIN Y. (1996) – L'abri du Lagopède (fouilles Leroi-Gourhan) et le Magdalénien des grottes de la Cure (Yonne), *Gallia Préhistoire*, t. 37, 1995, p. 55-114.

TIXIER J. (1978) – *Méthodes pour l'étude des outillages lithiques*, Notice sur les travaux scientifiques de Jacques Tixier présentée en vue du grade de docteur ès lettres, université de Paris X.

TIXIER J., INIZAN M.L., ROCHE H. (1980) – *Préhistoire de la pierre taillée, 1 : Terminologie et technologie*, Cercle de Recherches et d'Études préhistoriques, Paris.

TOMÉ C. (1998) – *Étude de la marmotte des Alpes* (Marmota marmota L.) *et de son exploitation par les chasseurs du Paléolithique final de la grotte Colomb (Méaudre, Vercors, France)*, mémoire de maîtrise, université Pierre Mendés-France, Grenoble II.

TRABUCCO K. (2004) – Hippolyte Müller : sa biographie, *in* J.-P. Jospin et A. Bouzom dir., *Aux origines de la Préhistoire alpine : Hippolyte Müller (1865-1933)*, Musée dauphinois, Grenoble, p. 19-29.

Gilles MONIN
Doctorant, CNRS-UMR 6636, ESEP,
Universités de Provence et Joseph Fourier
Institut Dolomieu
15 rue M. Gignoux, 38031 Grenoble Cedex
gmonin@ujf-grenoble.fr

Alexandre MORIN
Doctorant, CNRS-UMR 6636, ESEP
Universités de Provence et Joseph Fourier
Institut Dolomieu
15 rue M. Gignoux, 38031 Grenoble Cedex
amorin26@wanadoo.fr

Christophe GRIGGO
Université Joseph Fourier
CNRS-UMR 6636, ESEP
Institut Dolomieu
15 rue M. Gignoux, 38031 Grenoble Cedex
cgriggo@ujf-grenoble.fr

André Glory, un préhistorien méconnu

Brigitte et Gilles DELLUC

Résumé

La carrière de préhistorien de l'abbé André Glory (1906-1966) est injustement méconnue. Elle est marquée d'abord par une laborieuse période de maturation, non exempte de critiques, puis par une douzaine d'années de recherches remarquables sur l'art et l'archéologie de Lascaux (1952-1963). En outre, après la fermeture de Lascaux, il effectuera, de 1963 à 1966, un bon travail de relevés dans la grotte de Roucadour (Lot). Un accident d'automobile mettra fin à sa vie. Sa bibliographie reflète ses multiples travaux, mais pas les plus essentiels, qui sont demeurés pratiquement ignorés jusqu'à nos jours à la suite de circonstances incroyables. Sa publication sur Lascaux est en cours de préparation, sous forme d'un numéro spécial de Gallia Préhistoire*. Elle paraîtra donc quarante ans après sa mort.*

Abstract

Abbot André Glory's carreer as a prehistorian (1906-1966) is unfairly underestimated. It is marked at the beginning by a laborious period of maturation, not free from critics, then by a dozen years of remarkable researches on the art and archaeology of Lascaux cave (1952-1963). Besides, after the closing of Lascaux, he will make, from 1963 to 1966, a good work of recording in Roucadour cave (Lot). He will die in a car accident. The bibliography reflects his numerous works, but not the most essential, which have remained practically ignored until today because of incredible circumstances. His publication on Lascaux, which is being prepared for a special issue of Gallia Préhistoire*, will thus take place forty years after his death.*

La carrière de préhistorien de l'abbé André Glory (1906-1966) comporte deux parties principales, très différentes.

C'est d'abord une laborieuse période de maturation, qui n'est pas exempte de critiques. Curieux mélange. Voici un homme travailleur, curieux de tout, tenace et courageux. Il est solitaire, bourru et surtout maladroit. Comme l'écrit Henri Breuil à André Leroi-Gourhan, « il ne sait pas généralement se rendre sympathique ». Du moins dans la vie courante. Car ce conférencier sait fasciner un auditoire. Mais ses textes publiés sont souvent hâtivement rédigés, ses relevés graphiques contestables du fait d'un excès d'imagination. Son style est ampoulé et emphatique. Souvent ambigu, déconcertant par une ingénue vanité et un vif goût de la publicité, il hypertrophie souvent l'intérêt de ses découvertes, avec l'espoir d'obtenir un poste au CNRS. Il gagne pourtant à être connu.

C'est, en second lieu, une douzaine d'années de recherches remarquables sur l'art et l'archéologie de Lascaux (1952-1963). Elles marquent, chez ce chercheur, une extraordinaire métamorphose. Ses relevés graphiques sont excellents. Ses travaux archéologiques sur le sol de Lascaux sont des sauvetages, acrobatiques lors des terrassements et minutieux lors de la fouille de ce qui restait encore en place dans le Puits, seule zone demeurée vierge, là-même où il découvrira la célèbre lampe en grès rose. Après la fermeture de Lascaux, il effectuera un bon travail de relevés dans la grotte de Roucadour (Lot) (1963-1966). Un accident d'automobile mettra fin brutalement à sa vie.

UN SPÉLÉOLOGUE ALSACIEN DEVIENT PRÉHISTORIEN DANS LE MIDI

Né à Courbevoie (Seine) en 1906, il est ordonné prêtre à Strasbourg en 1933. Il exerce son ministère en Alsace jusqu'à la guerre. Il vient à la Préhistoire par la spéléologie. L'été, il participe à des explorations spéléologiques dans le Midi avec l'équipe de Robert de Joly et il sera présent lors de la découverte du gouffre d'Orgnac. Ce n'est pas un spéléologue bien remarquable.

Réfugié à Toulouse en 1940, André Glory rencontre, dans la ville rose, l'abbé Henri Breuil, en partance pour l'Afrique, et le père F.-M. Bergounioux. Avec ce dernier, il publiera en 1943 *Les Premiers hommes. Précis d'Anthropologie préhistorique*, mais sa participation sera contestée.

Il soutient, grâce à Henri Bégouën dont il suit les cours, une thèse d'université sur le Néolithique d'Alsace (Toulouse, 1942). Puis il procède à de nombreux relevés de graphismes, paléolithiques ou non, dans le Midi, dont la Baume-Latrone (avec Paul Fitte), les grottes et abris d'Ariège et du Var (les peintures de l'Âge du Métal), Aldène, puis, après la Libération, les grottes d'Ardèche, telle Ebbou (dont il découvre les gravures).

Durant la guerre, A. Glory part dans les grottes ariégeoises, tout imprégné encore de ses conversations avec l'instituteur Antonin Gadal. Ce passionné, créateur d'un cercle d'études sur le catharisme et le saint Graal à Ussat-les-Bains, avait fréquenté, avant la guerre, le mystérieux Otto Rahn, écrivain ésotérique, familier d'Heinrich Himmler, venu dans les cavernes et châteaux de ce pays effectuer de semblables recherches. On ne s'étonne pas qu'André Glory ait contracté, dans cette montagnarde province, auprès du « pape du catharisme », un certain goût pour les choses mystérieuses.

Dans ces années-là, André Glory fait éditer deux livres pour la jeunesse, l'un de spéléologie en 1937, *Au Pays du grand silence noir*, l'autre de Préhistoire en 1944, *À la découverte des hommes préhistoriques, explorations souterraines*, et aussi un roman « néolithique », *La vengeance du Rhin*, en 1946, tous aux éditions Alsatia, Paris, spécialisée dans les livres pour scouts.

À la Libération, il réside et travaille à Strasbourg, hormis ses excursions d'été dans le Midi, puis il s'installe à Montignac et au Bugue (Dordogne), où il organise son « laboratoire ». Il quitte son ministère en Alsace en 1950, puis vit au Maroc comme aumônier de l'armée de l'Air, allant étudier sites et gravures du Haut-Atlas.

C'est en 1952 qu'il choisit de vivre en Dordogne. Vacataire des Beaux-Arts durant l'été à Lascaux, il vit chichement du produit de ses nombreuses conférences et peut-être d'une petite pension militaire. Il est enfin nommé ingénieur au CNRS en 1958. Il n'a pu obtenir un poste de chercheur, Henri Breuil ayant jugé qu'il était seulement « un excellent sous-ordre dans la réalisation, mais un très précieux travailleur sur le terrain et qui ne craint pas sa peine » (H. Breuil à A. Leroi-Gourhan, 3 octobre 1952).

Henri Breuil est son maître, puis, à la mort de ce dernier en 1961, l'abbé Glory est rattaché au laboratoire de Préhistoire du Muséum national d'histoire naturelle (Dr Léon Pales, puis Pr Lionel Balout). Il calque les gravures de diverses grottes en Périgord (la Mouthe, la Martine, Villars, la Forêt, Saint-Cirq) et aussi en Quercy (les Fieux puis Roucadour) et au Portugal (Escoural). Malgré ses handicaps physiques, qui nécessiteront de lourdes interventions chirurgicales, il participe à des découvertes avec le Spéléo-Club de Périgueux (galerie terminale de la Mouthe, Saint-Cirq et Villars).

À vrai dire, ces travaux sont souvent rapidement menés. Ses relevés manquent de précision, quand ils ne témoignent pas d'une certaine imagination. L'étude de la plupart des grottes périgordines étudiées par André Glory a été reprise à l'aide des techniques actuelles.

Mais dès 1952, à cause de Lascaux, on assiste à une étonnante métamorphose. Les recherches d'André Glory dans cette grotte méritent de le placer parmi les meilleurs préhistoriens de son époque.

LE COURAGEUX PRÉHISTORIEN DE LASCAUX

Pendant une douzaine d'années, de 1952 à 1963, la nuit, durant les mois d'été, sur l'initiative de l'abbé Henri Breuil, André Glory travaille à Lascaux pour :

- calquer les 1 500 gravures pariétales (1952-1963) ;
- surveiller les travaux de terrassement qui excavent tous les sols (près de 500 m^3 de sédiments) (1957-1958) ;
- examiner les tonnes de déblais extraites de la galerie du Puits (environ 30 m^3) (1960) ;
- fouiller une étroite banquette de sédiments, au fond de cette galerie (1960-1961), non touchée par les fouilles sommaires et hâtives de H. Breuil et S. Blanc en 1949[1].

Imaginons une nuit d'été dans la grotte de Lascaux. Perché à quelques mètres au-dessus du sol, l'abbé Glory a appliqué sur la paroi une feuille de cellophane. À travers cette feuille, parfaitement transparente, le préhistorien calque les innombrables traits des gravures enchevêtrées. Avec son crayon gras, d'une main délicate, il « relève » un fouillis de traits, un véritable palimpseste.

Ici, dans l'Abside, sur une surface « décorable » d'une vingtaine de mètres carrés, se logent plus de mille figures d'animaux et de signes. À l'intérieur de la caverne, les séances de travail commencent au crépuscule et s'achèvent en pleine nuit. L'abbé ne se plaint jamais et ne dit pas ce que ses collaborateurs ont constaté : il souffre beaucoup de ses conditions de travail. Frappé d'arthrose des hanches, déjà bedonnant, ce rhumatisant quinquagénaire est perché inconfortablement sur son échafaudage précaire de l'Abside, le cou tendu, les bras levés et crispés. Cet asthmatique s'y



Fig. 1 – André Glory décalque les gravures de l'Abside de Lascaux (collection MNHN).
Fig. 1 – *André Glory records the engravings of the Lascaux «Abside» (collection MNHN).*

protège, comme il peut, de la dureté des planches par des couettes. Des couettes garnies de plumes.

La grotte est froide et humide (autour de 13 °C et près de 100 % d'humidité). La cavité est remplie de gaz carbonique et chaque geste entraîne une gêne respiratoire accrue par le moindre effort. Toutes les deux heures, il faut sortir prendre le bon air de la nuit tombée.

Deux des inventeurs, Marcel Ravidat et Jacques Marsal, sont guides : ils se plaignent de cette atmosphère viciée, mais il faut faire face à l'afflux des touristes. Ils ne sont pas très amis avec l'abbé Glory, celui qui vient étudier « leur » grotte.

La nuit, ce dernier y travaille, enveloppé dans une combinaison verdâtre de toile forte, protégé de l'humidité par un cache-col noir, un béret enfoncé jusqu'aux oreilles et de grosses chaussettes dans ses Pataugas. Il est souvent mal rasé et son souffle est court. Perché sur son échafaudage, les bras raidis en l'air, le malheureux abbé peine pour chaque mouvement.

Il est éclairé par une ou deux lampes mobiles donnant un éclairage frisant dont il fait varier l'incidence. Avec une extrême minutie, il calque, sans trop appuyer son crayon gras sur la cellophane tenue par ses jeunes aides (A. Roussot, D. Vialou, P. Vidal, ou d'autres, dont J. Lagrange pour les photos).

Un dur labeur pour l'abbé Glory et pour ses aides. De 1952 à 1963, en une dizaine d'années, ses travaux ont demandé cinq mille heures d'efforts, sur place ou en laboratoire.

Ce travail est très consciencieux mais harassant. Des milliers d'heures d'un rude travail nocturne : « Il achève ma santé et me prive de repos ».

L'abbé A. Glory continue à appartenir au diocèse de Strasbourg. Mais l'évêque de Périgueux l'a expressément autorisé à célébrer sa messe quotidienne assis dans sa chambre. Sitôt sorti des grottes, il remet son col romain et sa vieille soutane noire, volontiers barrée par son ceinturon militaire de cuir marron.

HEURS ET MALHEURS DE LASCAUX

Le travail de l'abbé est un modèle du genre, pour l'époque. Mais non sans mal.

Les relations avec le propriétaire et avec l'administration de la Culture ne sont pas exemptes de difficultés, à partir de 1956. L'abbé regrette le manque de surveillance, les groupes trop nombreux de visiteurs, les risques pour la grotte, les doigts sur les peintures, les photographes clandestins. Il s'indigne devant une sagaie détruite, des silex disparus, les « quarante lampes jetées aux orties ».

Surtout, il est révolté par l'excavation du sol (1957-1958) : on installe à grand frais un primitif et dangereux système de « régénération de l'atmosphère », jugé indispensable devant l'afflux estival des visiteurs (jusqu'à 1 800 par jour). Ce *schnorkel*, inspiré du système de ventilation des sous-marins allemands de la dernière guerre, va recycler l'air intérieur mais aussi aspirer et traiter l'air « neuf » extérieur et le pulser dans la grotte. Vite détraqué, car trop sollicité, il va aussi ensemencer la cavité avec tous les micro-organismes – algues, fougères, mousses, champignons, petits animaux (infusoires, flagellés, vers…) et bactéries – qui pullulent dans les bois sus-jacents.

Malheureusement, l'abbé Glory ne peut que procéder à la simple surveillance des travaux des ouvriers qui défoncent le sol de la grotte, pour faire passer les diverses canalisations et les caniveaux. Il glane quelques objets sous le fer des marteaux piqueurs, dans la poussière du béton piqué et les lourds gaz huileux échappés du compresseur. Ces terrassements comportent le piochage au marteau-piqueur des sols en béton coulés en

1947 par l'entreprise Dagand. L'air de la grotte est obscurci par la poussière de ciment ainsi produite et par les gaz d'échappement du compresseur de cet outil. En effet, ce moteur a été placé à l'extérieur, au pied de l'escalier d'accès, en partie basse, juste devant la porte d'entrée de la grotte, demeurée constamment ouverte. Dans ce lieu bas et étroit, sa prise d'air recycle en partie les gaz d'échappement du moteur. La mauvaise qualité des photos porte témoignage de cette pollution de l'atmosphère.

André Glory, désolé, tient à faire prendre ces clichés, pour montrer la dévastation à laquelle est soumis le sol de la salle des Taureaux et du Diverticule axial, « pour conserver, dit-il au photographe J. Lagrange, un témoignage du caractère peu orthodoxe de ces travaux » : une demi-douzaine d'ouvriers s'active ; des tuyaux et des câbles sont accrochés un peu partout ; un compteur forain est appuyé au mur ; la poussière de pierre et les fumées flottent dans l'air et se collent aux parois ; des sédiments précieux s'amoncèlent en vrac, en tas, sans examen autre qu'un hâtif coup d'œil de l'abbé, pelle après pelle.

Marcel Ravidat, inventeur et guide, lui signale les premières algues dès 1958, près de la « licorne ». Dès le 24 février 1960, l'abbé attire l'attention sur les dangers courus par la grotte de Lascaux. Le conservateur, lui-même, aperçoit une tache verte en septembre. On arrête les visites pendant les deux hivers qui suivent. Une commission est créée en mars 1963 pour tenter d'assurer la sauvegarde de la caverne ornée. André Glory n'en fait pas partie. L'abbé Breuil est mort et André Leroi-Gourhan est le seul préhistorien appelé à y participer.

Devant l'importante prolifération algale et le risque de cristallisation pariétale de calcite, la grotte est fermée au public en avril 1963. On guérit la maladie « verte » par la pulvérisation d'eau formolée et d'antibiotiques, mais on ne peut éliminer les risques d'une éventuelle maladie « blanche ». André Malraux est alors ministre des Affaires culturelles. Diverses solutions plus ou moins interventionnistes sont envisagées. Les projets coûtent cher. Au bout du compte, l'administration choisit de fermer définitivement la grotte sans faire de gros travaux. Exit l'abbé André Glory, le préhistorien de Lascaux…

DE GRANDS TRAVAUX

Avant tout, à la demande d'André Leroi-Gourhan, l'abbé Glory prépare une monographie sur Lascaux pour *Gallia Préhistoire*, éditée par le CNRS, suprême consécration. Le doyen Lionel Balout l'a rencontré à Alger en 1952, à l'occasion du congrès panafricain de Préhistoire. Il est devenu son patron à la mort de l'abbé Henri Breuil, le 14 août 1961. Il a eu en main, quelques jours avant la mort d'A. Glory, le manuscrit d'un livre sur Lascaux, minutieusement rédigé à l'encre bleu noir sur un cahier d'écolier par ce « bénédictin » du Bugue.

Un deuxième projet est à plus lointaine échéance. Devenu très âgé et malvoyant, l'abbé Henri Breuil, ne pouvant plus assurer lui-même la publication de ses recherches, avait fait de l'abbé A. Glory son héritier scientifique le 7 juin 1955. Il était chargé de « tirer parti, par publication, de [ses] relevés non publiés au moment de [son] décès », notamment certains travaux demeurés inédits (la Mouthe, Bernifal et Combarelles II).

L'abbé Glory ne pourra mener à leur terme ces deux missions. En 1965-1966, il a commencé à réunir quelques documents pour préparer la suite des *Quatre cents siècles d'art pariétal*, l'œuvre maîtresse de H. Breuil. Tout occupé par Lascaux, il a laissé seulement un plan de travail et un mince dossier consacré à ce projet. Il n'ira pas plus loin[2]. Mais la préparation de ce projet va lui coûter la vie. En 1966, il se rend en mission en Espagne pour étudier les grottes ornées récemment découvertes dans ce pays. Au retour, le 29 juillet 1966, il est victime d'un accident mortel dans sa Peugeot 403 en prenant un virage dans le Gers, non loin d'Aurignac et de Montmaurin, avec le tout jeune abbé Jean-Louis Villeveygoux.

Le grand œuvre de l'abbé André Glory (1906-1966) a été l'étude de Lascaux.

L'abbé Henri Breuil n'avait pas été satisfait de la tentative de relevés effectuée à sa demande, dès la découverte, par Maurice Thaon. Sous son contrôle, André Glory est chargé en 1952 de procéder aux relevés des gravures pariétales. Durant onze années, il calque les fins tracés, si enchevêtrés, du Passage, de l'Abside, de la Nef, du Puits et de la galerie des Félins. Il relève ainsi environ 1 500 unités graphiques (figures et signes), soit quelque 117 m^2 de calques effectués en dehors des visites touristiques. Il reporte ses cellophanes sur de grandes feuilles de papier calque, les vérifie sur place avec une extrême minutie, puis les met au propre sur de grandes feuilles de papier.

André Glory fait effectuer une couverture photographique en noir et blanc et en couleurs de la grotte de Lascaux par son photographe Jacques Lagrange. Lui-même fixe sur la pellicule des vestiges pariétaux qu'il n'a pas eu le temps de calquer et d'étudier.

De très nombreux objets ont été extraits de Lascaux par les premiers visiteurs et sont conservés dans des collections particulières. Sur place, heureusement, l'abbé multiplie les observations, les notes sur ses carnets, d'une valeur aujourd'hui inestimable. Chaque fois qu'il le peut, il prend la peine de préciser l'origine des divers objets déjà exhumés. Mais il n'a le droit de fouiller que le bas du Puits (1960-1961), là même où l'abbé H. Breuil avait recherché hâtivement et en vain une sépulture en 1949. Il n'y demeure qu'une banquette intacte, étroite, entre les deux parois.

C'est au cours de cette fouille, le 8 juillet 1960, qu'il découvre la célèbre lampe en grès rose (avec des restes de genévrier), en présence de Jean-Louis Villeveygoux et de Jean-Pierre Vialou. Il la fait immédiatement photographier par J. Lagrange, en place et après son extraction. Il exhume aussi le fragment d'une autre. Dans une poignée d'argile dans la galerie des Félins, il décèle les vestiges d'une cordelle paléolithique.

Il est donc le seul à avoir étudié sur place à la fois la décoration rupestre de Lascaux et son archéologie, si riche.

André Glory participait régulièrement aux réunions de la Société préhistorique française et publiait de nombreux articles, au fur et à mesure de ses travaux (une centaine d'articles et de notules), ainsi que deux brochures pour les touristes (Lascaux et Bara-Bahau).

Son manuscrit pour *Gallia Préhistoire* était presque terminé au début de juillet 1966, mais sa mort brutale l'empêcha d'y mettre la dernière main et ce texte disparut pendant plus de trente années.

LES HYPOTHÈSES CHAMANIQUES DE L'ABBÉ ANDRÉ GLORY

Pour l'abbé, en congé forcé de Lascaux, tout va changer en 1964, sur la fin de sa vie. Cette année-là, il vient de lire un livre spécialisé sur la Sibérie par Dimitrii Konstantinovich Zelenin. Ce livre, écrit en 1936, s'intitule *Kul't ongonov v Sibiri*. Il a été traduit en français seulement en 1952 (éditions Payot) et le titre est devenu *Le culte des idoles en Sibérie*. Désormais, André Glory se passionne pour les pratiques magico-religieuses de ce pays. Il entre, pour ainsi dire, en chamanisme. Il imagine que les figures et les signes des cavernes paléolithiques sont des représentations (des « lékanes »), animales, humaines, voire végétales, d'esprits (les « ongones »), dessinées par des chamanes.

Ce livre est son unique « Bible ». Certes, après Dimitrii Zelenin, A. Glory lit et relit *Les rites de chasse chez les peuples sibériens* d'Éveline Lot-Falck, que nous avons retrouvé dans sa bibliothèque du Bugue (édition Gallimard, 1953). Il souligne au crayon rouge de nombreuses lignes. Il note en marge des mots qui montre ses préoccupations.

Cela fait des mois qu'il pense au chamanisme et qu'il en parle autour de lui. Le grand jour arrive au début d'octobre 1964. La *Revue des Sciences religieuses* de l'université de Strasbourg publie son mémoire : *L'énigme de l'art quaternaire peut-elle être résolue par la théorie du culte des Ongones ?* Cette phrase interrogative traduit une fausse modestie : la réponse est oui, bien sûr. Ce texte a été préparé avec l'aide assidue de son assistant Jean-Louis Villeveygoux, lui aussi convaincu de cette référence aux ongones.

Bien sûr, l'ethnologie n'est pas le domaine de l'abbé, mais il croit avoir tout compris et tout résolu, par lecture interposée : « L'homme a besoin de l'Ongone pour assurer la plénitude de sa vie sylvestre. » Le chamane est un magicien qui prétend entrer en contact avec les esprits, notamment grâce à un état de transe. Comme souvent, une institution, au départ bien localisée géographiquement, se voit attribuer une valeur universelle. Par extension, sous toutes les latitudes et, dans le cas présent, même sous terre.

André Glory, récent converti à l'ethnographie par la seule lecture du livre de Dimitrii Zelenin, rejette ce qu'il a adoré. Jusqu'ici, il partageait les idées communes, la magie voire la sorcellerie… Au début des années soixante, il oublie tous ces magiciens, ces « sorciers » plus ou moins malfaisants, dont il parlait souvent à propos de Saint-Cirq (un « sorcier masqué »). Il s'était demandé si la « licorne » de Lascaux n'était pas « un sorcier costumé d'un manteau orné de cercles magiques » (Glory, 1962b)[3]. Il avait même découvert, dans l'Abside de cette grotte, des faisceaux verticaux de traits divergents et quelques autres traits curvilignes dont il avait fait un « petit sorcier ».

Son chemin de Damas passe désormais par la Sibérie. Il voit des chamanes partout. Avec l'ardeur candide du novice, il introduit, dans son exposé, de multiples exemples pris dans l'art paléolithique. Il essaie de comparer les pratiques cultuelles sibériennes et certains faits mystérieux constatés sur les objets ou sur les parois décorés à l'époque paléolithique.

L'article de l'abbé sur le culte des ongones a paru à Strasbourg, dans la *Revue des Sciences religieuses* en 1964, à la demande de Mgr Nédoncelle, doyen de la faculté de théologie de Strasbourg. C'est aussi le sujet de la communication qu'il avait prévu de présenter au symposium international d'art rupestre de Barcelone de septembre 1966, mais il mourra deux mois avant cette manifestation.

Cet enthousiasme va déclencher au moins une riposte d'André Leroi-Gourhan. En deux temps. Cet homme pacifique et discret va apporter deux réponses à ce que l'abbé Glory nomme sa « théorie » : l'une immédiate, la même année, dans *Les religions de la Préhistoire* (PUF, 1964) ; l'autre retardée, dans un article sur « Le préhistorien et le chamane »[4]. Et il en parlera encore à Claude-Henri Roquet dans *Les racines du Monde* (Belfond, 1982). La position d'André Leroi-Gourhan est très claire. Dans des cas très particuliers, il accepte d'effectuer quelques rapprochements ethnographiques prudents. Mais, sans cesse, il incite ses élèves et ses proches à prendre leurs distances avec tout comparatisme simpliste. Il les met en garde contre la tentation de faire de Cro-Magnon un mauvais *patchwork* ethnologique. Nous avons analysé cette controverse (Delluc B. et G. (2003) – *Lascaux retrouvé*, éd. Pilote 24, Périgueux).

LE « TRÉSOR » DE L'ABBÉ GLORY

Après la mort de l'abbé, comme il est de règle pour un ingénieur du CNRS, ses collections doivent être transférées à son laboratoire de rattachement situé à l'Institut de paléontologie humaine à Paris (Muséum national d'histoire naturelle).

En janvier 1967, par une journée glaciale, le Pr Lionel Balout, directeur de ce laboratoire, se rend sur place, dans la maison de l'abbé au Bugue. En accord avec la sœur de l'abbé, il récupère des dossiers, des notes éparses, des échantillons, des tubes à essai, des diapositives, des rouleaux de calque avec les relevés originaux, ainsi que la corde de Lascaux. Bref, tout ce « qu'il avait accumulé chez lui jusque sous son lit ». Ces documents seront classés par Denis Vialou.

L'abbé ne laissait derrière lui que quelques publications préliminaires, des dessins et des clichés des coupes stratigraphiques (sans commentaires), des rapports intermédiaires et, heureusement, la quasi-totalité des calques des gravures, assortis de leur inventaire.

Lionel Balout n'avait pu retrouver le plus important : les dossiers en cours, le manuscrit sur Lascaux, de même que bon nombre d'irremplaçables objets de Lascaux. « D'autres visiteurs nous avaient précédés, avant la pose des scellés », croit pouvoir affirmer le professeur. Il est assez dépité : « Nous avons récolté tout ce que nous avons pu découvrir. Cela ne représente certainement pas tout ce qui s'y trouvait », comme il le dira, en 1979, dans la préface de *Lascaux inconnu*.

Quels visiteurs indélicats les avaient-ils précédés ? On ne put jamais les identifier précisément. Mais le trésor de l'abbé André Glory avait bel et bien disparu. On va mettre trente ans à le retrouver. Sur place…

André Glory avait préparé une mince plaquette sur Lascaux. Elle sera éditée en 1971, soit cinq ans après la mort de son auteur, et vendue localement aux touristes par une famille de Montignac qui tenait une boutique de souvenirs sur le parking de la grotte fermée. Ce petit texte, résumé des travaux de l'auteur, prélude à la publication de sa monographie, sera faiblement diffusé auprès des touristes de Montignac devenus rares depuis la fermeture de la grotte.

En 1979, le CNRS publiait un gros et exemplaire ouvrage collectif, *Lascaux inconnu*, sous la direction d'Arlette Leroi-Gourhan et de Jacques Allain, avec une introduction biographique consacrée à A. Glory par L. Balout. Cette publication pluridisciplinaire rassemblait tout ce que l'on avait pu retrouver, à l'époque, des travaux effectués par André Glory à Lascaux. Elle constituait déjà une exceptionnelle somme de connaissances, accumulée non sans difficultés (Leroi-Gourhan Arl. *et al.* (1979) – *Lascaux inconnu*, XIIe suppl. à *Gallia Préhistoire*, éd. du CNRS). Lascaux était enfin mieux connue.

Le recueil par Arlette Leroi-Gourhan des objets dispersés dans les collections privées s'était avéré ardu, mais il avait permis de réunir, pour la première fois, un grand nombre d'objets. Les coupes stratigraphiques, les calques des gravures et les rapports adressés au ministère de la Culture par l'abbé A. Glory avaient pu être reproduits. C'était la partie émergée de l'iceberg. Certaines pièces du puzzle faisaient défaut : les notes et les textes manuscrits personnels du préhistorien étaient introuvables ; les objets que détenait l'abbé manquaient.

LE *LASCAUX* D'ANDRÉ GLORY

Après la publication de *Lascaux inconnu* en 1979, il demeure trois mystères. Où en était l'abbé A. Glory dans ses recherches ? Où est passé le manuscrit de son livre sur Lascaux ? Que sont devenus les objets de Lascaux qu'il détenait ?

La redécouverte du *Lascaux* de l'abbé André Glory s'est effectuée en deux temps, en 1987 et en 1998.

La première découverte est une vraie surprise. Informés par une lettre adressée à Arlette Leroi-Gourhan, nous avons pu retrouver, le 12 octobre 1987, dans le grenier du musée éducatif de Saintes, une antique valise en vannerie bourrée de dossiers et de calques de fine cellophane. L'abbé avait confié ces documents à Mme Jacqueline Poupet, directrice de l'établissement, juste avant son dernier voyage. L'inventaire de cette valise nous réserve une surprise de taille. Tous les relevés en cours de l'abbé, inédits et tenus pour disparus, sont là : notamment le dossier complet de Roucadour, des calques de Cougnac, les Fieux, le Combel (Lot), Escoural (Portugal), Saint-Cirq, la Martine, la Mouthe, Bara-Bahau, Sergeac, la Grèze (Dordogne) et Tibiran (Hautes-Pyrénées). Il y a même un calque inattendu du cerf bichrome de la salle des Taureaux de Lascaux, entre les deux aurochs noirs. Nous avons remis la totalité de cet inestimable dépôt, inventorié par nos soins, au fonds Glory de l'Institut de paléontologie humaine, son laboratoire de rattachement. Des clichés inédits de l'abbé Glory, conservés à l'Institut de paléontologie humaine, nous avaient déjà permis de remettre photographiquement en place le bloc tombé de la salle des Taureaux et de compléter la célèbre frise, où un grand cheval manquait.

La deuxième trouvaille fut un vrai coup de théâtre.

Lors du réaménagement de la maison Glory, en vue de sa vente par la sœur de l'abbé, la municipalité du Bugue retrouve en 1998 tous les précieux objets manquants : la sagaie avec des traces de lien et de mastic d'emmanchement, connue seulement par un dessin ; de nombreux fragments de sagaie ; l'aiguille à chas ; des épingles ; des os longs de Renne dont certains appointés ou portant du pigment ; d'autres portant des traces de pigment rouge ou noir ; un long bois et deux mandibules de Renne ; des fragments de charbon ; des pigments d'ocre et de manganèse ; du manganèse malaxé en boule avec de l'argile ; des godets et plusieurs lampes de calcaire non façonnées ; le fragment de la deuxième lampe en grès rouge, pour ne citer que les plus remarquables objets.

Les documents disparus et depuis longtemps recherchés sont tous ici. Le manuscrit de la monographie, constituant avec *Lascaux inconnu* une sorte d'étude en double aveugle, fourmille d'indications de première main sur les lieux et les circonstances de découverte de beaucoup de pièces. L'abbé avait pu interroger tous les témoins de la découverte. De nombreuses planches sont prêtes pour la publication : dessins des silex, des objets d'os et de plusieurs lampes ; expérimentations sur les ocres ; travaux sur la stratigraphie des pigments ; recherche sur l'exécution des gravures-peintures-gravures du Passage et de la Nef, sur la cinématique des chevaux de Lascaux ; coupes diverses avec notes. En bref, un travail remarquable…

Sésame, ouvre-toi. Une véritable caverne d'Ali Baba. Tous ces biens inestimables dormaient là depuis plus de trente années. Les plus petites pièces avaient été soigneusement emballées dans du papier journal ou recueillies dans d'anciennes boites de médicaments. On reconnaissait aussi d'émouvants objets : un microscope avec son mode d'emploi, la médaille en bronze de l'abbé H. Breuil, le testament scientifique et des dessins animaliers de ce dernier (encadrés), des relevés d'Altamira par H. Breuil (extraits de la monographie), quelques livres et tirés à part (pas beaucoup), un nécessaire de pique-nique dans une vieille valise en osier…

Tout ce trésor a failli être jeté à la déchetterie. Il a été mis à l'abri et inventorié par les inventeurs buguois, puis par les auteurs des présentes pages. Ils ont consacré à ce dépôt une exposition au Bugue, enrichie par des documents graphiques et inaugurée en juillet 2000. La transcription du manuscrit d'André Glory, très difficile à déchiffrer, et sa comparaison avec le *Lascaux inconnu* du CNRS vont être publiés à court terme dans un numéro spécial de *Gallia Préhistoire*.

Voici, en quelques lignes, les principaux chapitres inédits du *Lascaux* d'André Glory :
- analyse des coupes stratigraphiques des galeries ;
- résultats des petites fouilles (comme celle du Gour du Cerf dans le Passage) ;
- précisions sur l'origine d'un grand nombre d'objets ;
- présentation des objets de Lascaux, conservés par André Glory et considérés comme perdus depuis plus de trente années.

Ce sera enfin la reconnaissance du travail exceptionnel effectué par ce chercheur, disparu avant d'avoir pu faire connaître au monde scientifique le résultat de ses recherches à Lascaux. Il restera encore à publier ses travaux à Roucadour. Ce travail est en cours. ■

NOTES

(1) L'abbé Breuil avait imaginé que la scène du Puits était « un tableau funéraire au-dessus de la tombe d'un chasseur malheureux […]. Il a démonté, avec un autre préhistorien, tout le sol aux pieds du bison, au fond du Puits. Ils ont fouillé à peu près comme des sangliers » (Leroi-Gourhan A. (1982) – *Les racines du monde*, Belfond, Paris)
(2) Les manuscrits inédits de H. Breuil (la Mouthe, Bernifal et Combarelles II), conservés à l'Institut de paléontologie humaine, ont été publiés par nos soins, avec D. Vialou en 1994 et 1995 dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*. La grotte de Pair-non-Pair avait fait l'objet d'une publication de la Société archéologique de Bordeaux, nous en reprendrons l'étude en 1991 pour *Gallia Préhistoire*. En outre, nous avons rédigé plusieurs monographies portant sur des grottes autrefois incomplètement étudiées par l'abbé A. Glory avec les moyens dont il disposait alors (notamment Villars, Saint-Cirq et Bara-Bahau). Michel Lorblanchet est en charge de l'étude de Roucadour (Lot).
(3) Le guide-inventeur Jacques Marsal n'hésitait pas à dire aux visiteurs que « la *Licorne* pourrait cacher un personnage, sorcier ou chamane, dirigeant la grande cavalcade » (Marsal J. (1986) – Visite de Lascaux avec diaporama, conférence du 14 octobre 1986 au musée de l'Homme. Archives sonores Delluc).
(4) Ces pages sont publiées en 1977 dans un numéro spécial de la revue *L'Ethnographie*, en hommage à Éveline Lot-Falck (1918-1974). Titulaire de la chaire du département des religions de l'Eurasie septentrionale et de l'Arctique à l'École pratique des hautes études, elle s'est particulièrement intéressée au chamanisme. « Une femme que j'estimais beaucoup… » (Leroi-Gourhan A. (1982) – *Les Racines du monde*, Belfond, Paris).

BIBLIOGRAPHIE DE L'ABBÉ ANDRÉ GLORY

1. Le fonds André Glory du Muséum national d'histoire naturelle et le dépôt du Bugue (Dordogne) conservent tous les objets et documents laissés par André Glory. Les objets de Lascaux, provenant de ce dépôt, ont été prêtés au musée national de Préhistoire des Eyzies, à l'occasion de son inauguration en juillet 2004.

2. L'historique des recherches d'André Glory et la biographie de ce dernier viennent de faire l'objet d'une publication : Delluc B. et G. (2003) – *Lascaux retrouvé, les recherches de l'abbé André Glory*, éd. Pilote 24, Périgueux.

3. À partir des documents et objets recueillis et présentés par B. et G. Delluc, l'ouvrage d'André Glory paraîtra dans un numéro spécial de *Gallia Préhistoire* en 2007.

4. André Glory a publié plusieurs ouvrages et donné très souvent des articles et des notes, essentiellement au Bulletin de la *Société préhistorique française*. Il est possible aujourd'hui de publier sa bibliographie complète pour bien montrer l'étonnante activité dont ce préhistorien a fait preuve tout au long de sa courte vie.

GLORY A. (avant 1934) – Ouvrages en collaboration avec le conservateur de l'horloge astronomique de Strasbourg : *L'adolescent au cadran solaire de la cathédrale ; L'astrologue au cadran solaire de 1493 ; Les cadrans solaires de la cathédrale*. Autres ouvrages ne préparation : *Les zodiaques de nos cathédrales ; Horloge de Gerbert* (Sylvestre II) (G. *et al.*, 1934). À Strasbourg, A. Glory était l'ami du père du futur dessinateur Tomi Ungerer, responsable de l'horloge astronomique de la cathédrale.

GLORY A., DAPSENCE M. (1934) – R*épertoire amical des ecclésiastiques s'intéressant aux Sciences*, mai 1934, imp. catholique, Brive, notice sur A. Glory, p. 10.

GLORY A. (1936) – Stalactites excentriques, *La Nature*, 1er novembre. La formation de ces stalactites fait aussi l'objet d'intéressantes pages dans Glory A. s.d., *Au pays du grand silence noir*, p. 247-256, pl. XV et XVI, fig. 5 et 6.

GLORY A. (s.d., 1937) – *Au pays du grand silence noir*, Alsatia, Paris, lettre-préface de Henri Breuil (8e éd. en 1949).

GLORY A. (1937) – *Au pays du grand silence noir*, Alsatia, Paris, encart publicitaire, deux volets pour le livre précédent, inséré dans *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 34, n° 3, mars 1937.

GLORY A. (1940 ou 1941) – *Brochure populaire sur les données catholiques d'une France forte et nouvelle*, citée dans *État de service*, 1941.

GLORY A. (1941a) – *État de service d'André Glory*, tapuscrit à l'intention du service des Cultes [du diocèse de Strasbourg], Toulouse, 26 juin 1941, 1 p. (archives de l'archevêché de Strasbourg).

GLORY A. (1941b) – Une nouvelle grotte à gravures préhistoriques [grotte de Gabillou], *La Croix Magazine*, 29 décembre 1941, 1 p., 2 reproductions des gravures pariétales.

GLORY A. (1942a) – *La civilisation du Néolithique en Haute-Alsace*, thèse d'université (Toulouse), publication de l'Institut des hautes Études alsaciennes, Toulouse.

GLORY A. (1942b) – La station néolithique de Laugerie-Basse (fouilles des Marseilles aux Eyzies, Dordogne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXIX, p. 164-172.

GLORY A. (1943a) – Coll. à BERGOUNIOUX F.-M. et GLORY A. (1943) – *Les premiers hommes. Précis d'Anthropologie préhistorique*, Toulouse, Didier. Il y aura 4 éditions. Le texte contesté d'André Glory (sur l'industrie et l'art) a été refondu et réécrit par F.-M. Bergounioux pour la dernière édition (1952). Sa contribution sur le Néolithique ne semble pas avoir été modifiée.

GLORY A. (1943b) – Description de la grotte de Baume-Latrone, *in* H. Begouen, G. Astre et A. Glory, La grotte ornée de Labaume-Latrone [*sic*] à Russan-Sainte-Anastasie (Gard), *Mémoires de la Société arch. du Midi*, t. 20, p. 128-130, avec 2 plans et des relevés par André Glory et P. Fitte et des clichés d'André Glory.

GLORY A. (1943c) – À la découverte du monde souterrain : grottes, gouffres et cavernes, *Science et vie*, n° 310, p. 261-272.

GLORY A. (1943d) – L'emploi du foret en silex à l'époque néolithique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XL, p. 36-40 et 106.

GLORY A. (1944a) – *À la découverte des hommes préhistoriques, explorations souterraines*, Alsatia, Paris, préface de A. Grenier.

GLORY A. (1944b) – Communication sur ses divers travaux en Ariège, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLI, p. 152-153

GLORY A. (1944c) – Réponse à M. Gaudron, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLI, p. 157-158.

GLORY A., SANZ-MARTINEZ J., NEUKIRCH (1944a) – Communication sur les grottes ornées au sud de Tourves (Var), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLI, p. 16.

GLORY A., SANZ-MARTINEZ J., NEUKIRCH (1944b) – Les peintures rupestre de style ibérique dans la vallée du Haut-Caramy, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLI, p. 168-173.

GLORY A., ROBERT R. (1945) – Prise de date pour un squelette humain à Bédeilhac, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLII, p. 172.

GLORY A. (1946a) – Une statue-menhir postiche dans le Gard, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLIII, p. 59-60.

GLORY A. (1946b) – Communication sur les gravures pariétales de la grotte d'Ebbou, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLIII, p. 290.

GLORY A. (sous le pseudonyme de Max LANDREAU) (1946) – *La vengeance du Rhin. Roman préhistorique à l'époque de la Pierre polie*, coll. La Toison d'or, éd. Alsatia, Paris. Illustrations de J. Debeaux (avec un dessin de A. Glory). Voir aussi THÉVENIN A. (1993) – Max Landreau, *alias* abbé André Glory, ou l'œuvre romancée d'un préhistorien, Hommages offerts à J.-J. Hatt, *Cahiers alsaciens d'Archéologie, d'Art et d'Histoire*, Société pour la conservation des Monuments historiques d'Alsace, Strasbourg, p. 25-33.

GLORY A. (1947a) – *L'Alsace préhistorique à l'époque glaciaire*, Strasbourg (cité par Bergounioux F.-M. (1958) – *La Préhistoire et ses problèmes*, Fayard).

GLORY A. (1947b) – Une belle découverte préhistorique en Ardèche : les gravures de la grotte d'Ebbou, *Bulletin de l'Association spéléologique de l'Est*, n° 5, p. 40-44.

GLORY A. (1947c) – Les gravures de la grotte du Colombier à la Bastide-de-Virac (Ardèche), *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 28 novembre 1947, p. 40-44.

GLORY A. (1947d) – Les gravures préhistoriques de la grotte d'Ebbou à Vallon-Pont-d'Arc (Ardèche), *La Nature*, n° 3142, p. 257-262 et n° 3143, p. 283-285.

GLORY A. (1947e) – Gravures rupestres schématiques dans l'Ariège, *Gallia*, t. 5, p. 1-45.

GLORY A. (1947f) – Prise de date pour une grotte gravée aurignaco-périgordienne à Labastide, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLIV, p. 267.

GLORY A., SIMMONET R. et G. (1947) – Une cachette magdalénienne de grandes lames en silex dans les Hautes-Pyrénées (grotte de Labastide), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLIV, p. 174-178.

GLORY A. (1948a) – Note sur des gravures de mammouths de Chabot et du Figuier, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLV, p. 130-131.

GLORY A. (1948b) – Les disques bracelets d'Alsace, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLV, p. 174-179.

GLORY A. (1948c) – Notes sur les peintures pariétales à Vallon (Ardèche), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLV, p. 275.

GLORY A. (1948d) – Note sur six figures à l'ocre de la Baume de Bouchon (correspondance), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLV, p. 274.

GLORY A. (1948e) – Les gravures préhistoriques de la grotte du Colombier, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLV, p. 393-394.

GLORY A., CABROL A., ROBERT R. (1948) – Une nouvelle stèle aniconique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLV, p. 26 et 254-255.

GLORY A., SANZ-MARTINEZ J., NEUKIRCH, GEORGEOT P. (1948) – Les peintures de l'Âge du Métal en France méridionale, *Préhistoire*, t. 10, p. 7-135 (*reprint* Kraus, Nendeln/Liechtenstein, 1976).

GLORY A. (1949a) – L'art de la Gaule méditerranéenne, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLVI, p. 67-68.

GLORY A. (1949b) – Les gravures préhistoriques de l'abri Delluc. Les Eyzies (Dordogne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLVI, p. 217-219.

GLORY A. (1949c) – Les gravures préhistoriques de la grotte du Colombier, *La Nature*, n° 3174, p. 310-311.

GLORY A. (1949d) – Notes sur l'art préhistorique dans le Gard, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLVI, p. 67-68.

GLORY A., BAY R., KOBY F. (1949) – Gravures préhistoriques à l'abri de la Sudrie (Dordogne), *Revista di Scienze preistoriche*, p. 97-100.

GLORY A., ROBERT R. (1949a) – *Le culte des crânes humains aux époques préhistoriques*, ancienne impr. Narbonne, Pamiers, 24 p.

GLORY A., ROBERT R. (1949b) – Présentation de la tombe d'un squelette accroupi à Bédeilhac, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLVI, p. 154.

GLORY A., ROBERT R. (1950) – Tombe d'un squelette accroupi gisant à Bédeilhac, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLVII, p. 36-43.

GLORY A. (1953a) – Gravures préhistoriques d'une grotte-cave à Montfort près de Vitrac (Dordogne), *Congrès préhistorique de France, Strasbourg-Metz, 1953*, p. 284-286.

GLORY A. (1953b) – Quelques grottes à gravures préhistoriques du val d'Ardèche, *Congrès préhistorique de France, Strasbourg-Metz, 1953*, p. 287-291.

GLORY A. (1953c) – Présentation de calques de gravures de la grotte de Lascaux, *Congrès préhistorique de France, Strasbourg-Metz, 1953*, p. 292-301.

GLORY A. (1953d) – Gravures rupestres du Haut-Atlas, *La Nature*, n° 3218, p. 174-180.

GLORY A., *in* LE DREN D., GLORY A., JARDEL E. (1953) – Grotte à gravures préhistoriques de la Forêt, près de Reignac, à Tursac (Dordogne), *Congrès préhistorique de France, Strasbourg-Metz, 1953*, p. 371-373. Voir aussi Le Dren D. (1960) – La grotte de la Forêt à Tursac, *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches des Eyzies*, n° 9, p. 46-48 (relevé d'A. Glory).

GLORY A. (1955a) – *Bara-Bahau, Le Bugue-sur-Vézère (Dordogne)*, impr. spéciale de Banque, Montreuil, préface de Henri Breuil.

GLORY A. (1955b) – Une nouvelle industrie préhistorique : les trièdres toulkiniens, *Actes du 2e congrès panafricain de Préhistoire, Alger, 1952*, p. 429-434.

GLORY A., ALLAIN C. (1955) – Les quartzites taillés de la haute bordure du Draâ supérieur, *Actes du 2e congrès panafricain de Préhistoire, Alger, 1952*, p. 435-448.

GLORY A. (1956a) – La caverne ornée de Bara-Bahau (au Bugue-sur-Vézère, Dordogne), *Congrès préhistorique de France, Poitiers-Angoulême, 1956*, p. 529-535.

GLORY A. (1956b) – La grotte ornée d'Aldène ou de Fauzan (Hérault), *Congrès préhistorique de France, Poitiers-Angoulême, 1956*, p. 536-541.

GLORY A. (1956c) – Le nouvel aménagement de la caverne ornée de Bara-Bahau au Bugue-sur-Vézère (Dordogne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIII, p. 262-263.

GLORY A. (1956d) – Débris de corde paléolithique à la grotte de Lascaux (Dordogne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIII, p. 263-264. L'abbé Glory fit une communication à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

GLORY A. (1956e) – Entretien avec André Glory au sujet des empreintes et « gravures » de la salle des Taureaux de Lascaux (*Sud Ouest*, 27 juillet 1956). L'auteur a déjà donné une interview le 14 juillet 1956 (cf. : LAGRANGE J. (1990) – Lascaux intime, *Le Livre du Jubilé de Lascaux, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, suppl. au t. 117, p. 109-114).

GLORY A. (1957a) – *Rapport descriptif et archéologique sur les terrassements faits dans la grotte de Lascaux du 29 mars au 6 avril inclus*, tapuscrit, 4 p., 17 avril (archives Leroi-Gourhan).

GLORY A. (1957b) – *Observations sur l'aménagement* [de la grotte de Lascaux], tapuscrit, 2 p., 17 avril, rapport n° 2 (archives Leroi-Gourhan).

GLORY A. (1958a) – Présentation d'un os de bovidé avec empreintes de dents humaines, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LV, p. 13.

GLORY A. (1958b) – *La caverne ornée du Cluzeau à Villars (Dordogne)*, rapport sur la découverte de Villars, manuscrit, antérieur au 12 février 1958, 3 p. (archives P. Vidal).

GLORY A. (1958c) – *Rapport général résumé de la mission à la grotte de Lascaux du 13 décembre 1957 au 7 février 1958 et du 10 mars au 15 avril 1958*, tapuscrit, 5 p., 30 avril (archives Leroi-Gourhan).

GLORY A. (1959) – Débris de corde paléolithique à la grotte de Lascaux (Dordogne), *Mémoires de la Société préhistorique française*, t. 5, p. 135-169.

GLORY A. (1960a) – Les peintures de Lascaux sont-elles périgordiennes ?, *Antiquités nationales*, n° 2, p. 26-32.

GLORY A. (s.d. vers 1960) – *Croissance et évolution de l'art préhistorique en systématique*, 25 pages de cahier, micrographiées (à rapprocher de la publication précédente sur sa « théorie des émergences »).

GLORY A., PIERRET B. (1960) – La grotte ornée de Villars, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LVII, p. 355-361.

GLORY A. (1960a) – Hauts lieux de la Préhistoire. Les grottes ornées de la Vézère, *Le Périgord. Le Sarladais*, La Revue française, suppl. au n° 124, décembre 1960, 5 p.

GLORY A. (1960b, paru en 1961) – Le brûloir de Lascaux, *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 10, p. 92-97. Un article analogue a sans doute été publié par la *Revue de la Région économique Limousin-Poitou-Charente* en 1961 (d'après une lettre des archives Glory).

GLORY A. (1960c) – Protection de la grotte de Lascaux. Résultats archéologiques des travaux, *Les Monuments historiques de la France*, 4, p. 198-202 (rédigé le 19 septembre 1959, à la demande de Y.-M. Froidevaux, architecte en chef des Monuments historiques).

GLORY A. (1960d) – Pour tranquilliser les Périgourdins au sujet de gravures préhistoriques, *La Dordogne libre*, 30-31 octobre, 3 colonnes (prière d'insérer à propos des prétendues découvertes de gravures par R. de Laurière).

GLORY A. (1960e) – *Grotte de Lascaux. Enlèvement des anciens déblais du Puits*, tapuscrit de 2 feuillets, en date du 19 mai 1960 (archives Leroi-Gourhan).

GLORY A. (1960f) – *Grotte de Lascaux. Enlèvement des anciens déblais du Puits*, tapuscrit de 2 p. du 16 mai 1960.

GLORY A. (1960g) – *Fouilles archéologiques de la grotte de Lascaux. Année 1960*, tapuscrit de 5 feuillets, en date du 30 novembre 1960 (archives Leroi-Gourhan).

GLORY A. (1960-1966) – *Carnet journalier*, manuscrit, archives du Muséum national d'histoire naturelle, Paris.

GLORY A. (1961a) – Le brûloir de Lascaux, *Gallia Préhistoire*, t. 4, p. 174-183.

GLORY A. (1961b) – L'interstade climatique de Lascaux, *Antiquités nationales*, n° 2, p. 2-10.

GLORY A. (1961c) – La grotte de Rigney (Doubs). Anciennes fouilles de M. Jacques Collot, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LVIII, p. 389-400.

GLORY A. (1961d) – *Fouilles archéologiques de la grotte de Lascaux*, année 1961, rapport dactylographié, 5 feuillets avec 3 p. d'annexes à propos d'un mystérieux effondrement dans l'Abside. Texte daté du 25 novembre 1961 (archives Leroi-Gourhan).

GLORY A. (1962a) – *Étude sur les peintures de Lascaux (liste), suivi de Étude sur les superpositions (liste)*, rapport du 20 octobre, 16 p. dactylographiées (archives Leroi-Gourhan).

GLORY A. (1962b) – *Lascaux. Le Versailles de la Préhistoire*, livret à publier, 17 feuillets dactylographiés et un plan, daté du 12 février. Exemplaire annoté par l'auteur à la suite de la relecture par le Dr L. Pales, destiné à la Société civile de Lascaux (archives Leroi-Gourhan). Voir Glory, 1971.

GLORY A. (s.d. vers 1962) – *Panneau dit de l'Empreinte*, texte descriptif, reproduction coloriée des figures, 11 p. manuscrites, 8 pl. et la mise en place des calques (archives Leroi-Gourhan).

GLORY A. (1963, paru en 1964) – La genèse des peintures à Lascaux, *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 13, 12 p., 1 pl. h. t.

GLORY A. (1964a) – La grotte de Rocadour [*sic*] (Lot), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXI, p. CLXVI-CLXIX [à propos des dessins, boulettes d'argile et lithophones].

GLORY A. (1964b) – La stratigraphie des peintures à Lascaux, *Miscellanea en homenaje al abbate Henri Breuil*, Diputación provincial de Barcelona, 1, p. 449-455. Résumé dans Magne L. (1963) – Une théorie révolutionnaire de l'abbé Glory sur la genèse de Lascaux, entretien d'André Glory avec Léo Magne pour *Sud Ouest* du 27 septembre.

GLORY A. (1964c) – La stratigraphie des pigments appliquée aux peintures de Lascaux, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXI, p. LXII et CXXIV.

GLORY A. (1964d) – Le polissoir de Festalemps (Dordogne), *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. 91, p. 98-107.

GLORY A. (1964e) – La grotte de Rocadour [*sic*], *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXI, p. CLXVI-CLXIX.

GLORY A. (1964f, paru en 1965) – Dessins rupestres à la grotte Urioko-Harria, Sare (Basses-Pyrénées), *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 14, p. 159-166.

GLORY A. (1964g, paru en 1965) – Opérations techniques des figures peintes et gravées à la grotte de Lascaux. Le diptyque de l'Abside, *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 14, p. 167-171, 1 pl. h. t.

GLORY A. (1964h) – Datation des peintures de Lascaux par le radiocarbone, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXI, p. CXIV-CXVII.

GLORY A. (1964i) – L'énigme de l'art quaternaire peut-elle être résolue par la théorie du culte des Ongones ?, *Revue des Sc. relig.*, université de Strasbourg, n° 4, octobre, p. 337-388 (repris dans Glory, 1968a).

GLORY A., VAULTIER M., DOS SANTOS M.-F. (1965) – La grotte ornée d'Escoural (Portugal), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXI, p. CLXX et 110-117.

GLORY A., VILLEVEYGOUX J.-L., COUSSY J.-P., TAURISSON P. (s.d. fin 1964-début 1965) – Protocole conclu entre les soussignés pour les travaux entrepris dans la grotte de Roucadour, *in* G. Faux et

J. Gascó (2001) – *Histoire des fouilles et découvertes archéologiques à Roucadour (Thémines, Lot), 1925-2000*, Racines, Alvignac, p. 61-64.

GLORY A. (1965a) – Nouvelle théorie d'utilisation des bâtons troués préhistoriques, *Centenaire de la Préhistoire en Périgord*, Société historique et archéologique du Périgord, p. 55-62.

GLORY A. (1965b) – L'énigme de Lascaux, *Congrès préhistorique de France, Monaco, 1959*, p. 586-595.

GLORY A. (1965c) – L'oiseau de la Pasiega (Espagne), *Congrès préhistorique de France Monaco, 1959*, p. 597-607.

GLORY A. (1965d) – Une nouvelle galerie ornée de la caverne de la Mouthe, *Congrès préhistorique de France, Monaco, 1959*, p. 608-612.

GLORY A. (1965e) – Note sur la grotte ornée de la Batusserie, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXII, p. CCLXIII.

GLORY A. (1965f) – La grotte de la Batusserie en Dordogne, *Association des Amis et Naturalistes de la Vézère, congrès 1965*, 14 p. (multigraphié).

GLORY A. (1965g) – Nouvelles découvertes de dessins rupestres sur le causse de Gramat (Lot), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXII, p. 528-537.

GLORY A. (1965h, paru en 1966) – La grotte de Rocadour [*sic*]. Le panneau III peint et gravé, *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 15, p. 135-142, 1 pl. h. t. Cet article est suivi de COUSSY J.-P. et TAURISSON P. – Historique de la grotte de Rocadour (Lot), p. 142-143 et de VILLEVEYGOUX J.-L. – La grotte de Rocadour. Le contexte géologique, p. 145-148.

GLORY A. (1965i) – *Suite des « Quatre cents siècles »*, plan de travail, manuscrit, 1 p.

GLORY A. (s.d. vers 1965) – *L'âge des peintures préhistoriques de Villars (Dordogne)*, résumé dactylographié de communication pour le congrès préhistorique de France d'Ajaccio, 1966, 1 p., publié dans : Delluc B. et G. (1986) – Une note inédite de l'abbé Glory sur la grotte de Villars, *Spéléo-Dordogne, Bulletin du Spéléo-Club de Périgueux*, n° 99, p. 2-3.

GLORY A., DAVID P. (1965, travaux de 1964) – Brûloirs paléolithiques inédits de la collection P. David provenant de la grotte de Gabillou près de Mussidan (Dordogne), *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 14, p. 65-70. Un autre article sur ce sujet a dû paraître dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente* en 1964 ou 1965 (archives G.)

VILLEVEYGOUX J.-L., GLORY A. (1965a, paru en 1966) – La grotte de Rocadour. Le contexte géologique, *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 15, p. 145-148.

GLORY A., VILLEVEYGOUX J.-L. (1965b, paru en 1966) – L'émergence de l'Homme et la genèse de l'Intelligence. *Homo noscens, Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 15, p. 75-91.

GLORY A. (s.d. vers 1965a) – *Les empreintes de mains raclées de la grotte de Rocadour*, tapuscrit annoté de 3 pages avec plan.

GLORY A. (s.d. vers 1965b) – *Inventaire descriptif des gravures de la grotte de Rocadour*, manuscrit de 11 p., X panneaux avec plan.

GLORY A. (s.d. vers 1965c) – *Grotte de Lascaux. Mémento destiné aux guides*, dactylographié, 6 p. (description de la visite, mais les conclusions archéologiques sont incomplètes) (archives Glory).

GLORY A. (s.d. vers 1965) – Note de l'abbé Glory sur la grotte de Villars (Dordogne). Voir Delluc B. et G. (1986) – Une note inédite de l'abbé Glory sur la grotte de Villars, Spéléo-Dordogne, *Bulletin du Spéléo-Club de Périgueux*, n° 99, p. 2-3.

GLORY A. (1966a) – Commentaires sur l'âge présumé des peintures murales du Cuzoul des Brasconnies (Lot), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXIII, p. CXCI-CXCIII.

GLORY A. (1966b, travaux de 1965) – Pendentif rhomboïdal osseux à Badegoule (Dordogne), *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 15, p. 149-150.

GLORY A. (1966c, travaux de 1965) – L'Institut d'art préhistorique, *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 15, 2 p.

GLORY A. (1966d) – *Reproductions authentiques de sculptures et de gravures préhistoriques destinées aux Musées, aux Instituts de Préhistoire, aux Écoles des Beaux-Arts et aux Préhistoriens*, tapuscrit sur les moulages du 24 avril, 2 p.

GLORY A. (1966e) – *Lascaux, manuscrit Gallia*, manuscrit inédit sur feuilles de cahier, 67 p., avec autres documents connexes.

GLORY A. (1966f) – *Les félins de la grotte de Lascaux. Galerie distale*, tapuscrit de 12 p. (archives Leroi-Gourhan).

GLORY A., BALOUT L. *et al.* (1966) – *Emploi des silastènes RTV dans le moulage rupestre, compte rendu des essais dans la région du Bugue [Roucadour, Saint-Cirq, la Grèze]*, 12-14 avril 1966, dactylographié, 23 p. (dossier de correspondance, fonds Glory, IPH).

GLORY A., VILLEVEYGOUX abbé (1967, paru en 1968) – Dessins préhistoriques à la grotte de la Monerie, commune de Saint-Félix-de-Bourdeilles (Dordogne), *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 17, p. 99-103.

GLORY A. (1968a, travaux de 1967) – L'énigme de l'art quaternaire peut-elle être résolue par la théorie du culte des Ongones ?, *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 17, p. 27-67 (reprise de Glory, 1964i). Même article dans *Simposio internacional de arte rupestre de Barcelona*, Instituto de Prehistoria y Arqueologìa de Barcelona, 1968, p. 25-60, ill.

GLORY A. (1968b) – La grotte des Sarrazins ou grotte écrite à Pommerol (Drôme), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXV, p. 88-91.

GLORY A. (1971) – *Lascaux, Versailles de la Préhistoire*, impr. Jaclemoues, Périgueux, (photos de Ray Delvert). Brochure réimprimée en 1978 par l'impr. E. Leymarie, Périgueux. Ce texte est antérieur à celui, corrigé, demeuré à l'état de manuscrit (GLORY, 1962 b). Divers documents, concernant son édition et l'utilisation des clichés de Lascaux, sont aux archives municipales de Villeneuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne), dans le fonds du photographe Ray Delvert.

Brigitte et Gilles DELLUC
USM 103 – UMR 5198 du CNRS
Département de Préhistoire
Muséum national d'histoire naturelle, Paris
Abri Pataud, 24620 Les Eyzies
gilles.delluc@orange.fr

L'art paléolithique est-il un art pompier ? Ou le triomphe de l'abbé Breuil[1]

Romain PIGEAUD

Résumé

Une des principales préoccupations pour les premiers préhistoriens était de faire reconnaître leur discipline comme une science et d'accéder à la reconnaissance institutionnelle. L'art des cavernes servit d'étendard pour passionner les foules. Dans cette optique, l'opinion de Breuil est d'un grand intérêt, car il est à l'origine de l'essentiel de notre matériel d'étude. Et aussi celui qui a orienté notre lecture de l'art paléolithique, que nous avons du mal à voir autrement que comme un grand art naturaliste. Le plus souvent, en effet, le grand public et les préhistoriens non spécialistes n'ont accès à l'art des cavernes que par le truchement des relevés de Breuil, qui interprètent les tracés plus qu'ils ne les reproduisent. À l'aide de textes et de documents inédits, nous proposons d'analyser ici la « méthode Breuil » et d'étudier ses objectifs et les moyens qu'il s'est donnés pour y parvenir. Nous terminerons par une réflexion sur le relevé d'art paléolithique et l'exigence actuelle d'une stricte objectivité, certes plus exacte mais qui a perdu une certaine fraîcheur et échoue le plus souvent à rendre l'impression visuelle donnée par la grotte ornée.

Abstract

One of the main preoccupations of the first prehistorians was to make their discipline admitted as a science and recognized as an institution. Cave art was the standard to draw the crowds. From this point of view the opinion of Breuil is most interesting because he is at the origin of the material we study. He too founded our interpretation of Palaeolithic art and it is difficult for us to consider this art otherwise than as a great naturalistic art. Mostly indeed, general public and non-specialized prehistorians accede to cave art through the drawings executed by Breuil which are rather interpretations of the lines (drawings) than their exact reproduction. With the aid of unpublished texts and documents we propose here to analyse the "Breuil Method", to study his objectives and how he managed to reach them. In conclusion we propose a reflection about noting Palaeolithic art and the present demand of strict objectivity, which makes the noting more precise, though it loses certain freshness and often does not reflect the visual impression given by the decorated cave.

PROBLÉMATIQUE

Le lecteur voudra bien nous pardonner ce titre provocateur. Lorsque nous parlons ici d'art « pompier », nous l'entendons non dans le sens péjoratif et insultant qu'il a pris aujourd'hui (un style ampoulé et prétentieux), mais bien pour désigner un genre de peinture particulier, pratiqué entre 1848 et 1914, qui, par opposition à l'impressionnisme, privilégiait la ligne sur la couleur (Thuillier, 1984). C'était aussi l'art officiel à l'époque de l'abbé Henri Breuil (1877-1961). Celui

auquel il se référait, comme la majorité de ses contemporains et qui lui a servi de grille de comparaison face à l'art paléolithique, qui a forcément dû, pour s'imposer, pour être accepté, se présenter comme un illustre prédécesseur de l'art dominant de la fin du XIXe siècle. Car une des principales préoccupations pour les premiers préhistoriens, c'était de faire reconnaître leur discipline comme une science et accéder à la reconnaissance institutionnelle (Groenen, 1994 ; Hurel, 2004). L'art des cavernes servit d'étendard pour passionner les foules, plus intriguées par les bisons peints du plafond d'Altamira que par les vitrines interminables d'outils en silex.

Dans cette optique, l'opinion de Breuil est d'un grand intérêt, car il est celui qui est à l'origine de l'essentiel de notre matériel d'étude. Comme il le dit lui-même (1957, p. 12), il était le « seul à connaître (les cavernes) comme (sa) propre chambre ». C'est du 25 août 1898 que date sa première visite d'une grotte ornée, celle de Pair-non-Pair (Gironde). C'est du 2 juillet 1940 que l'on peut raisonnablement dater la fin de son activité de relevés, du fait d'une blessure à l'œil par une épine, qui le rendit presque aveugle. Le 13 août 1954, il fait officiellement son adieu aux grottes ornées. Mais il ne résistera pas au plaisir d'expertiser les grottes de Rouffignac (Dordogne) et de Gouy (Seine-Maritime) en 1956 et 1958. Soixante années donc, au cours desquelles il étudiera les plus grands sites ornés connus à l'époque[2].

Cette boulimie de travail a une conséquence que Breuil a fort bien vu : « Après moi, **personne** n'aura au fond une vraie connaissance précise du contenu de ces grottes que par mes relevés. Triste et inévitable conséquence des choses humaines. […] L'expérience acquise ne se transmet pas et il y a des déchiffrements que **personne** ne recommencera **jamais** » (1957, p. 8, moi qui souligne). Même si cette sorte de menace (ou de malédiction, comme on voudra) est en passe d'être conjurée (des équipes s'attellent aujourd'hui à l'immense travail du relevé des gravures de Marsoulas ou des Trois-Frères), il n'en est pas moins vrai que le grand public et les préhistoriens non spécialistes n'ont accès à l'art des cavernes le plus souvent que par le truchement des relevés de Breuil. Qui ne sont pas un modèle d'objectivité, certes. Mais qui impriment une direction à notre regard. Qui imposent, plus qu'ils ne suggèrent, une interprétation. Laquelle ? Nous allons ici essayer de fournir quelques éléments de réponse à cette question.

Nous prévenons tout de suite le lecteur : nous ne sommes ni historien des sciences ni historien de l'art. Juste un praticien du relevé, un spécialiste des grottes ornées qui se trouve confronté, comme ses collègues, à l'encombrante figure du « pape de la Préhistoire ».

LE DOSSIER À CHARGE

Critiquer le travail de Breuil, confortablement installé dans un fauteuil, à feuilleter ses ouvrages, comparer ses relevés aux photos des originaux, ne signifie pas grand chose. L'irremplaçable expérience du terrain, la pratique du relevé en grotte entraîne une certaine humilité[3]. Il est vrai que sa puissance de travail force l'admiration. Et qu'il n'est pas aisé de le prendre en flagrant délit d'interprétation d'un motif. Il faut bien le reconnaître : ses relevés sont *presque* justes. Comme le remarque Alain Roussot (1966, p. 385-386), « il est certain que des erreurs se remarquent dans les relevés de Breuil : elles portent sur le tracé d'un détail (forme d'une patte ou d'un œil, largeur d'un trait, etc.) ou sur l'assemblage des figures ou des panneaux, parfois aussi sur les dimensions exactes des figures. […] Dans d'autres cas, la localisation des dessins à l'intérieur de la grotte est inexacte, car l'abbé Breuil rédigeait souvent ses articles de mémoire, sans plan. Cependant, la vérification personnelle que nous avons entreprise de plusieurs décalques nous autorise à dire que dans la plupart des cas (ndlr) ces relevés sont fidèles, ou que des erreurs minimes n'altèrent pas la valeur scientifique de l'ensemble » (Roussot, 1966, p. 385-386). Quelles sont ces « erreurs minimes » ? Nous avons listé les principales.

Erreurs de lecture

Il est souvent arrivé que l'abbé n'ait pas remarqué la présence ou l'absence de certains traits. Un exemple célèbre est le soi-disant sanglier du plafond d'Altamira

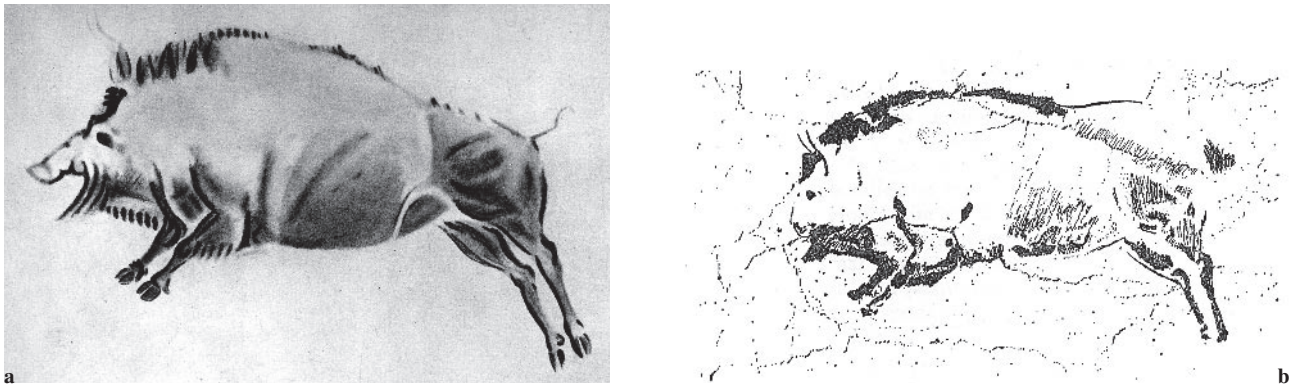


Fig. 1 – Altamira. Grand plafond. **a :** sanglier vu et relevé par l'abbé Breuil ; **b :** un relevé plus récent démontre qu'il s'agit en fait d'un bison. Breuil avait confondu une série de fissures naturelles avec le tracé d'un groin. D'après Breuil, 1952a et Freeman, 1978.
Fig. 1 – *Altamira, Great ceiling.* ***a:*** *wild boar examined and drawn by abbé Breuil;* ***b:*** *a more recent drawing shows that, in fact, this is the representation of a bison. Breuil took a series of natural cracks for the engravings of a snout. After Breuil 1952a and Freeman 1978.*

(Espagne). Leslie G. Freeman (1978, p. 168-171) a démontré qu'il s'agissait d'un simple bison. L'abbé a confondu une série de fissures naturelles en avant du museau avec la figuration d'un groin (fig. 1).

Approximations

Breuil lisait en général correctement les tracés, mais parfois il n'allait pas jusqu'au bout et se contentait de leur donner une forme générale. Ainsi, dans le cas d'une gravure complexe de la galerie terminale (la *« cola de caballo »*) de la grotte d'Altamira. Il s'agit de deux animaux regardant à droite ; le plus à gauche, redressé, semble monter sur le dos du suivant. Alcalde del Rio y avait vu un lion attaquant un bison, mais la taille du félidé et sa position infirmaient cette hypothèse. Pour Breuil, il fallait y voir au contraire un mammouth associé à un bison. Cette interprétation, bien qu'incongrue, lui avait sans doute été suggérée par un tracé circulaire au sommet de la tête du premier animal, qui évoquait le vertex « en pain de sucre » du mammouth. En fait, comme le démontrera Leslie G. Freeman (*op. cit.*, p. 171-178 ; Freeman et Echegaray, 2001, p. 50), il s'agit du tracé de l'encornure d'un bison, vue de trois-quarts. Nous nous trouverions donc en face d'un accouplement classique. Sauf que… l'animal sailli présente des caractères sexuels primaires et secondaires de sexe mâle ! S'agit-il d'un accouplement homosexuel ? Ou l'animal saillant serait-il une femelle ? Il arrive en effet que les vaches excitées montent sur les taureaux. Paradoxe : la gravure se précise, mais elle demeure toujours aussi énigmatique (fig. 2).

Sélection de tracés

Plus la reconnaissance venait, plus l'abbé Breuil était sollicité. Étant quasiment le seul spécialiste de l'art paléolithique à son époque, il était normal qu'on l'appelât pour chaque nouvelle découverte. Il authentifiait la cavité et réalisait quelques relevés pour des publications préliminaires. À charge ensuite pour les inventeurs, ou bien ses disciples, d'étudier la grotte en profondeur. C'est bien sûr dans ces publications que ses relevés sont les plus imprécis. Il ne sélectionnait que les principaux tracés, ceux qui permettaient le déchiffrement immédiat et surtout qui lui servaient à classer la cavité et à lui attribuer une place dans sa chronologie. Nous dirions aujourd'hui qu'il s'agissait de simples diagnostics. Il suffit, par exemple, de comparer son relevé du Mégacéros en tracé digital de la grotte du Pech-Merle (Lot),



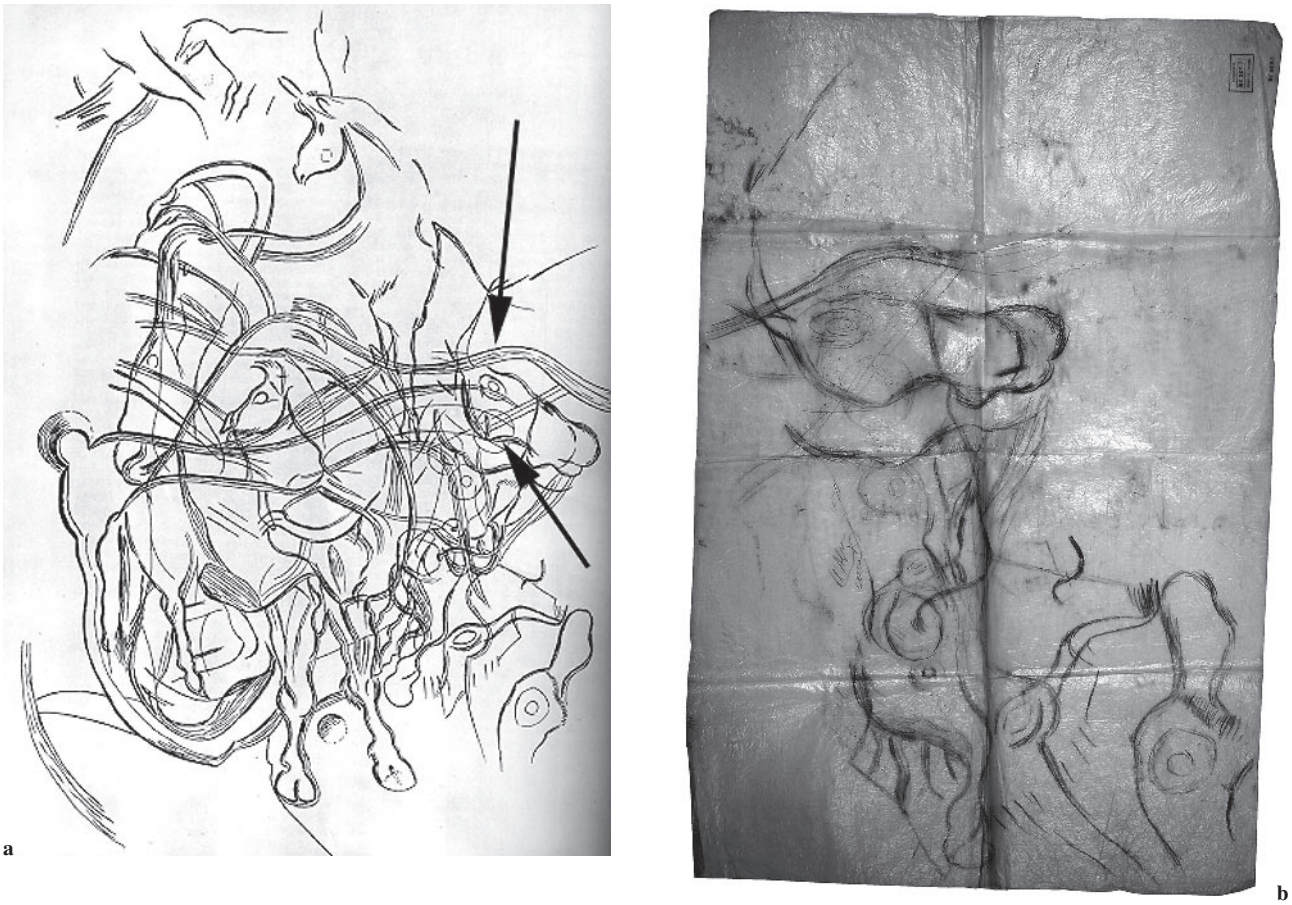
Fig. 2 – Altamira. *Cola de caballo*. Différentes interprétations d'une même gravure. **a :** un lion qui attaque un bison (version d'Alcalde del Rio) ; **b :** un mammouth associé à un bison (version Breuil) ; **c :** un simulacre d'accouplement, un bison mâle étant sailli par un autre bison au sexe indéterminé (version Freeman) ; **d :** scène d'accouplement de deux bisons nord-américains (d'après Freeman, 1978).
Fig. 2 – *Altamira, Cola de caballo. Different interpretation of a same engraving.* ***a:*** *a lion attacking a bison (after Alcalde del Rio);* ***b:*** *a mammoth associated to a bison (after Breuil);* ***c:*** *a sham of coupling, a male bison covered by another bison with undetermined sex (after Freeman);* ***d:*** *scene of coupling between two american bisons, after Freeman 1978.*



a

b

Fig. 3 – Pech-Merle. Deux versions du Mégacéros gravé au tracé digital. **a :** d'après Breuil, 1924 ; **b :** d'après Lorblanchet, 1988.
Fig. 3 – *Pech-Merle. Two versions of the Megaceros engraved by digital drawing.* ***a:*** *after Breuil 1924;* ***b:*** *after Lorblanchet 1988.*



a

b

Fig. 4 – Pair-non-Pair. Panneau dit « de l'*Agnus Dei* ». **a :** relevé publié en 1952 par Breuil, où les indications de relief (fissures et cavités) ont été confondues avec des tracés striés et des signes gravés circulaires (d'après Breuil, 1952a) ; **b :** calque de travail de l'abbé Breuil, conservé à la bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), n° 54.2560. Papier cristal froissé et crayon bleu, rehaussé au crayon de bois. Les traits circulaires et les tracés striés apparaissent en trait moins soutenu que les gravures figuratives qui ont été retravaillées. Cl. MNHN.
Fig. 4 – *Pair-non-Pair. Panel of the "Agnus Dei".* ***a:*** *drawing published in 1952 by Breuil where he confuses the relief indications (cracks and hollows) with striped lines and engraved circular lines (after Breuil 1952a);* ***b:*** *work tracing by Breuil, kept at the bibliothèque centrale of the Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), no. 54.2560. Crumpled crystal paper and blue pencil, lines enhanced with leaden pencil. The circular lines and stripes are less vivid than the reproductions of figurative engravings which have been touched up. Photo MNHN.*

réalisé au cours d'une « trop rapide visite » (Breuil, 1924, p. 166), et celui de Michel Lorblanchet (1988). Il y a plusieurs dizaines d'heures de travail d'écart (fig. 3).

Des oublis

Breuil ne mettait pas toujours ses relevés au propre à la suite de ses missions. Il pouvait se passer des années avant qu'il ne songe à publier son travail. Il se fiait à sa mémoire, pour resituer les œuvres les unes par rapport aux autres. Hélas ! Sa mémoire lui jouait souvent des tours et il se trompait dans les localisations, quand il ne les décrivait pas à l'aide de vagues formulations telles que « plus à droite », « le panneau suivant », « plus loin dans la grotte »… (Roussot, 1966, p. 386). L'exemple le plus démonstratif est celui de la grotte de Pair-non-Pair. Breuil y travaille à plusieurs reprises, entre 1934 et 1937. Puis il oublie ses calques, pour ne les reprendre qu'en 1952, à l'occasion de la publication de *Quatre cents siècles d'art pariétal* (Delluc, 1991, p. 58). C'est mademoiselle Doize qui se charge alors de leur mise au net, sous la surveillance de l'abbé. Or, celui-ci a oublié les codes graphiques qu'il avait créés pour figurer les fissures (traits striés) et les crevasses (cercles) de la paroi. Si bien que, dans la publication, les fissures deviendront des tracés indépendants et les cercles, des signes circulaires (Delluc, 1991, p. 82) (fig. 4).

Des raccourcis

Les exigences de la publication entraînaient parfois quelques entorses avec la position réelle des figures, lorsqu'il fallait réduire le document. C'est ainsi qu'en comparant le relevé original[4] de deux poissons gravés sur l'argile du sol de la grotte de Niaux avec celui publié en 1952 (Breuil, 1952b) en compagnie de la photographie du motif réel, nous nous sommes aperçu (fig. 5) que les deux poissons avaient été intentionnellement rapprochés, gommant par ailleurs un autre motif, que Breuil jugeait sans doute naturel (traces d'écoulement de l'eau de ruissellement).

Les relevés de Breuil sont donc justes à quelques détails près. Faut-il donc les rejeter ? Non, car ils demeurent des documents de première main. « Bien que toutes ces imperfections ne soient pas négligeables, il demeure dans l'œuvre de H. Breuil cette exceptionnelle connaissance directe des représentations et la fidélité de ses relevés, c'est-à-dire une lecture analytique authentiquement menée sur place, qui sont les meilleurs moyens – et les seuls disponibles jusqu'à présent – d'accéder à l'ensemble des documents. […] L'ampleur des informations acquises à partir des éléments fournis par H. Breuil démontre clairement que son étude est un outil de travail efficace ; cela n'est pas courant pour les monographies d'art préhistorique » (Vialou, 1986, p. 99). Le spécialiste est donc bien souvent condamné à l'exégèse des relevés de Breuil ; il se promène dans la grotte, les documents en main, et les corrige manuellement pour son seul profit. Pire : bien souvent, il existe des relevés plus récents des mêmes représentations, mais qui ne le satisfont pas. Car il y manque *quelque chose* : le « style Breuil », qui est devenu le filtre indispensable à beaucoup pour accéder à la réalité de l'art des cavernes. Un peu comme un philologue ne peut lire un texte de Platon qu'après le travail du scoliaste,







Fig. 5 – Niaux. Gravures sur l'argile du sol. Poissons. **a :** calque de travail de l'abbé Breuil, conservé à la bibliothèque centrale du MNHN (n° 54.2612). Cl. MNHN ; **b :** relevé publié (Breuil, 1952b) ; **c :** photo de la gravure (Breuil, 1952b). On voit que les deux poissons ont été rapprochés pour les besoins de la publication.
Fig. 5 – *Niaux. Engravings on the clay ground. Fishes.* ***a:*** *work tracing by abbé Breuil, kept at the bibliothèque centrale of the MNHN (no. 54.2612). Photo MNHN;* ***b:*** *drawing published by Breuil (1952b);* ***c:*** *photo of the engraving (Breuil 1952b). We can see that the two fish have been brought nearer for the purpose of the publication.*

c'est-à-dire un de ces moines qui ont recopié – et donc sauvé de l'oubli – les manuscrits antiques. Il passera sa vie de chercheur à se demander si, dans tel passage, le scoliaste a vu juste ou s'il a mal recopié ; s'il a corrigé abusivement le texte original ; s'il souffrait de dyslexie et a interverti deux syllabes ou deux lettres. Mais rarement, il aura la chance d'accéder au texte originel.

Dans quelle mesure Breuil était-il conscient des conséquences de son travail ? A-t-il recherché cette « dictature documentaire » ?

MÉTHODE DE TRAVAIL

La brièveté de l'examen de la paroi, la rapidité de l'exécution du relevé, la faible diffusion de la lumière, l'âge et la vue qui baisse : autant de paramètres qui peuvent expliquer certaines erreurs de Breuil. Mais derrière les critiques dont son travail a pu faire l'objet, il y a celle de la méthode choisie : celle du relevé par calque direct.

Pour ou contre le calque ?

Après l'échec des tentatives d'estampage, qui endommageaient les parois, les préhistoriens débattirent pour savoir s'il fallait relever les représentations, ou si une photographie suffisait (Aujoulat, 1987 et 1993a). Pour Édouard Martel (1906), la photographie permettait d'éviter les « erreurs subjectives », dues à la vue du préhistorien, ainsi qu'aux reliefs de la paroi qui déformaient le calque. Ce problème de la parallaxe, qui est aussi celui du relevé par calque indirect, est toujours aussi débattu (Chabredier, 1967 ; Lorblanchet, 1984 et 1993 ; Aujoulat, 1993b). Mais l'abbé Breuil a retourné cet argument : « À première vue, la photographie devrait être l'instrument de travail idéal, mais, trop fréquemment, la courbe de la roche ou le manque de recul ne permettent pas d'avoir une bonne vue d'ensemble. […] C'est en grande partie pour éviter ces déformations de la photographie que l'abbé Breuil a fait des relevés par calque » (Doize, 1967, p. 79). Bien sûr, l'apparition des objectifs à décentrement ou des macro-objectifs, ainsi que des logiciels de redressement des images, a rendu cette argumentation obsolète. Mais à l'époque de Breuil, elle emportait la conviction. La photographie déformait parce qu'elle était trop éloignée de la paroi ; le calque direct déformait parce qu'il en était trop prêt. Comment Breuil a-t-il résolu cette contradiction ?

Calque ou triangulation ?

Les deux problèmes du calque direct sont qu'il risque d'endommager une paroi fragile et qu'il est déformé par le volume des parois, qui sont rarement planes (Martin, 1993). De ces deux problèmes, Breuil était parfaitement conscient.

Pour ce qui est de la protection des parois, il nous livre une confession touchante, preuve de sa préoccupation constante de préserver les œuvres paléolithiques. À propos de ses premiers relevés dans la grotte de la Mouthe, il nous avoue : « Ce furent mes premiers décalques dans une caverne ornée, et je manquais naturellement d'expérience. J'eus le tort d'utiliser, pour maintenir les feuilles de papier sur les parois, des boulettes d'argile, qui ne peuvent pas plus complètement disparaître que l'argile ocreuse d'É. Rivière » (Breuil, 1960). À propos des gravures sur l'argile du sol de la grotte de Niaux, il note : « Quand on a à décalquer un dessin sur argile du sol, il faut se défier que toute pression du crayon peut laisser une empreinte. Il faut donc placer le papier, amolli par l'atmosphère humide de la grotte, à plat sur la surface, qu'il ne tarde pas à adopter, et en suivre les traits avec un crayon bleu constamment humecté, sans aucune pression sur le papier ; et retoucher ensuite à vue le tracé obtenu » (Breuil, 1952b). L'abbé Breuil n'était donc pas la brute que certains se plaisent à décrire et qui aurait contribué à effacer les représentations par ses calques intempestifs. Lui-même est le premier à tirer la sonnette d'alarme sur le « grave palissement général » des peintures d'Altamira (1957).

Relever de la manière la plus exacte possible, avec le minimum de parallaxe, c'était aussi un des objectifs qu'il s'était fixés. Et qui explique que, par exemple, pour relever le plafond d'Altamira, avec ses bisons cadrés sur de grandes bosses, il ait opté pour la triangulation. « Devant l'immense plafond de la salle de la caverne d'Altamira, aux animaux peints en grandeur naturelle […] et où les artistes préhistoriques ont utilisé les saillies de la roche pour donner plus de relief et plus de vie à la faune représentée, on se demande comment il a été possible de faire des relevés précis. Pour ceux-ci, l'abbé Breuil avait mis au point une technique assez curieuse […] je reçus un énorme compas de bois dont j'appris rapidement à me servir. Pour bâtir par triangulation le dessin de l'animal à relever, je devais, suivant les points indiqués par l'abbé Breuil, mettre avec précaution les pointes du bois au plafond, abaisser mon instrument sur un double mètre posé sur le sol et lire la longueur. […] le maître […] reportait simplement sur le papier les dimensions que je lui indiquais ; et, peu à peu, s'esquissait l'animal figuré au plafond » (Doize, 1967, p. 82) (fig. 6). Une note manuscrite de la main de l'abbé, et agrafée au calque n° 54.4563, nous précise : « Il faut noter que mon dessin n'est ni un déroulé ni une perspective ; le 1er aurait altéré les formes, la seconde n'aurait permis que de voir les parties séparément ; après avoir fait un contour d'ensemble exact, j'ai reporté **séparément** en changeant de position sur les bords, les diverses parties, (mot illisible) chacune pour **elles-mêmes** dans leurs rapports avec les voisines ; au lieu de faire une dilatation des bords, j'ai fait une contraction du centre, en superposant les bords de la bosse plus adoucis. » Il s'agit donc, comme il le précisera dans la monographie (Cartailhac et Breuil, 1906, p. 78), d'un « aplatissement régulier de toute la bosse qui maintienne chaque partie à une

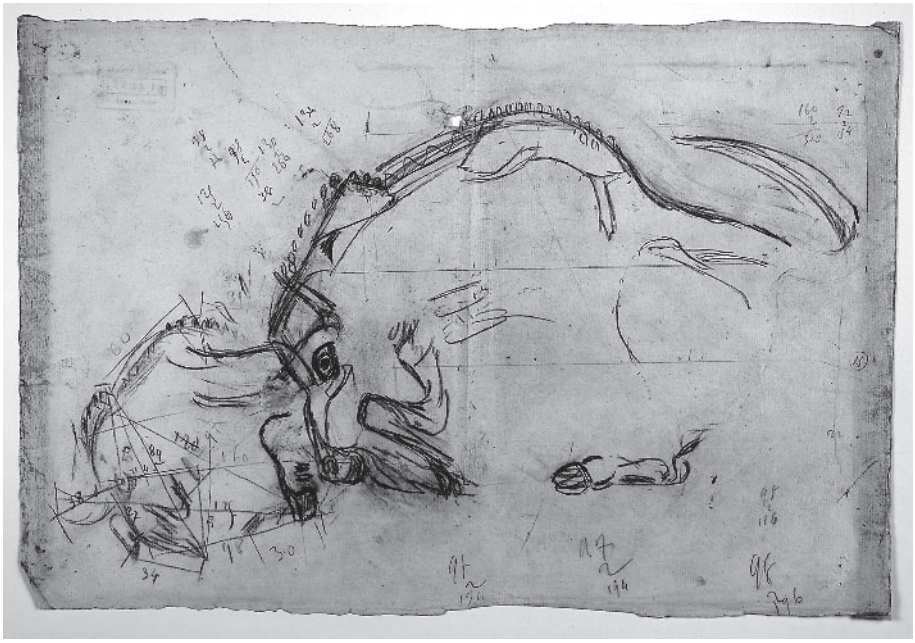


Fig. 6 – Altamira. Grand plafond. Calque de travail de l'abbé Breuil, conservé à la bibliothèque centrale du MNHN (n° 54.4563). Triangulation et mise au net « à vue ». Cl. MNHN.
Fig. 6 – *Altamira. Great ceiling. Work tracing by Breuil, kept at the bibliothèque centrale of the MNHN (no. 54.4563). Triangulation and fair copy "on sight". Photo MNHN.*

distance constante de la périphérie. Par ce moyen nous avons obtenu des projections planes aussi exactes que possible ». Ce qui aboutira à des relevés « parfaitement exacts dans toutes leurs proportions, (qui seront) une projection permettant seule de saisir l'ensemble, et qui suppose la convexité contractée sans changer de forme, mais en diminuant son relief » (Cartailhac et Breuil, 1905, p. 641).

Le procédé employé est celui de la projection polyédrique, qui consiste à faire en sorte que chaque élément de la mosaïque ainsi obtenue se rapproche le plus possible d'une surface plane (Aujoulat, 1993b, p. 340). Ce type de projection, l'abbé l'a utilisé également pour ses calques directs, qui sont en fait des assemblages de calques partiels. Dans une lettre à Miss Boyle, datée du 27 avril 1928 et conservée au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, Breuil précise : « À […] l'IPH, j'ai commencé à mettre au propre la Mouthe : il y a un "trou" pas relevé entre le petit Mammouth et le panneau de la Hutte, du moins je crois. J'ai eu aujourd'hui assez de mal à rassembler les feuilles du panneau entre le petit Mammouth et le beau Renne : cela est facile à comprendre : si vous voulez planimétriser une surface courbe, il faut bien tricher quelque part, ou la faire éclater. »

Le résultat est donc un relevé aussi exact que possible, qui traduit exactement ce qui se trouve sur la paroi, dans les proportions correctes. Mais cela traduit-il *l'impression visuelle* que procure la représentation étalée sur tout le volume de la paroi ? Voilà le problème auquel s'est trouvé confronté l'abbé Breuil. Avant d'étudier la manière dont il l'a résolu, il nous faut revenir un instant sur son *modus operandi*.

Le maître au travail

Nous possédons trois documents qui nous renseignent sur la façon de travailler de l'abbé Breuil : un article de mademoiselle Doize (1967), un article anonyme (1967) et un tapuscrit de Breuil lui-même avec des instructions (Breuil, s. d.). Enfin, la collection de calques de travail de Breuil, conservée à la bibliothèque centrale du MNHN, constitue une mine de renseignements précieux.

« Au véritable papier calque, trop "cassant", l'abbé préférait le papier sulfurisé, utilisé habituellement par les fleuristes, vendu en feuilles de 0,90 sur 0,60 m, format très maniable. De gros crayons bleus semblables à ceux des menuisiers, dont le trait net et épais résistait au contact de l'eau et de l'argile, constituaient un matériel de dessin de choix. […] Quand la dimension du panneau l'exigeait, une autre feuille était appliquée, avec une certaine marge de recouvrement ; les raccords étaient marqués, soit par des X, soit par des astérisques ou des traits parallèles (souvent en rouge) qui débordaient et permettaient de replacer les documents à leur lieu exact. […] Pour les grandes frises polychromes, après un calque au trait, il effectuait au moyen d'une "chambre claire" une réduction généralement au cinquième de la grandeur naturelle. Puis il retournait à la grotte et mettait en couleurs son dessin qu'il avait préalablement fixé sur une planchette. C'est ainsi qu'il a réalisé la reproduction des frises de Font-de-Gaume, en Dordogne » (Doize, 1967, p. 79).

« Lorsque les peintures sont bien conservées et solides, et qu'on peut les toucher sans les dégrader, le meilleur procédé pour les relever est le décalque direct avec du papier transparent, et la mise au propre de ce

décalque par d'autres opérations : 1°) retouche du calque direct, à vue, car par transparence on ne peut avoir qu'un décalque très grossier ; 2°) report du dessin ainsi établi sur du papier fort, soit à la même échelle, si les figures sont petites, soit, si elles sont trop grandes, par réduction à la chambre claire ou au carreau ; 3°) mise en couleur de l'image reportée sur papier fort à l'aide d'un papier traçant assez léger ou par décalque ; […] Pour opérer le décalque, on place la feuille de papier sur le sujet, et l'on trace avec un crayon bleu qui est très tendre, si la figure n'est pas très fine ; si elle est très fine, il faut employer le crayon mine de plomb très tendre. Il est généralement nécessaire d'être aidé pour maintenir en place la feuille, par une personne qui la tient en deux endroits, afin de l'empêcher de tourner. Selon la partie du dessin que l'on décalque, elle se déplace à droite ou à gauche. Si la feuille est très grande, il faut deux aides, qui ne doivent quitter leur position qu'au commandement. Le plus souvent, on ne perçoit que les formes générales de l'image, et assez mal, à travers le papier ; il faut donc le soulever constamment pour voir l'image ; on marque alors d'un doigt de la main gauche, sur le papier, le point que l'on veut calquer, et on le marque au crayon. Le décalque ainsi obtenu est très imparfait ; aussi faut-il le retoucher entièrement à vue. Pour cela, la feuille transparente qui porte le décalque est placée sur une planchette à surface blanche, car sans cela les traits légers du premier décalque ne se verraient pas bien. On redessine alors à vue tous les détails, en prenant directement les mesures pour que tout soit à sa place » (Breuil, s. d., p. 1-2).

Le travail de relevé de Breuil se déroulait donc en deux étapes principales (fig. 7 et 8) :
- première étape : décalque direct du motif au crayon bleu ; le geste est peu appuyé, de façon à ne pas

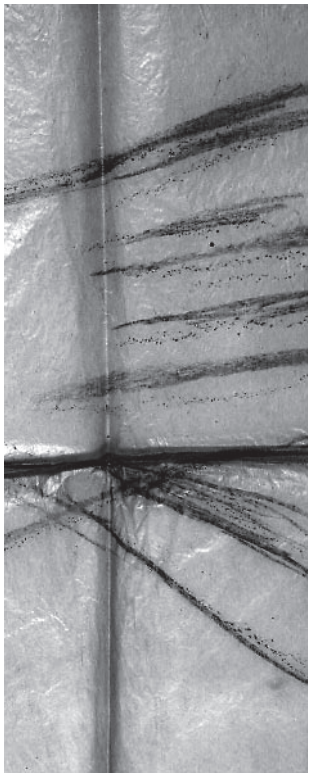


Fig. 7 – La Pileta. Panneau du Grand Poisson. Calque de travail de l'abbé Breuil, conservé à la bibliothèque centrale du MNHN (n° 54.3577). Détail, montrant les deux étapes du relevé : un premier passage direct sur la paroi, en appuyant le plus légèrement possible. L'aspect granuleux et irrégulier du tracé indique qu'il fut réalisé sur un support rugueux (la roche). Une deuxième étape consiste en la correction à vue du tracé. On voit que le crayon est plus assuré. L'aspect gras indique l'utilisation d'un support plan et régulier. Cl. MNHN.
Fig. 7 – *La Pileta. Panel of the Big Fish. Work tracing by Breuil, kept at the bibliothèque centrale of the MNHN (no. 54.3577). Detail showing the two stages of the drawing: first tracing directly on the wall with very light pressure. The granular irregular line indicates that it was made on a rough ground (rock). The second tracing corrects the line "on sight". We see that the line is steadier and bold, an indication that it was realized on a regular and flat support. Photo MNHN.*

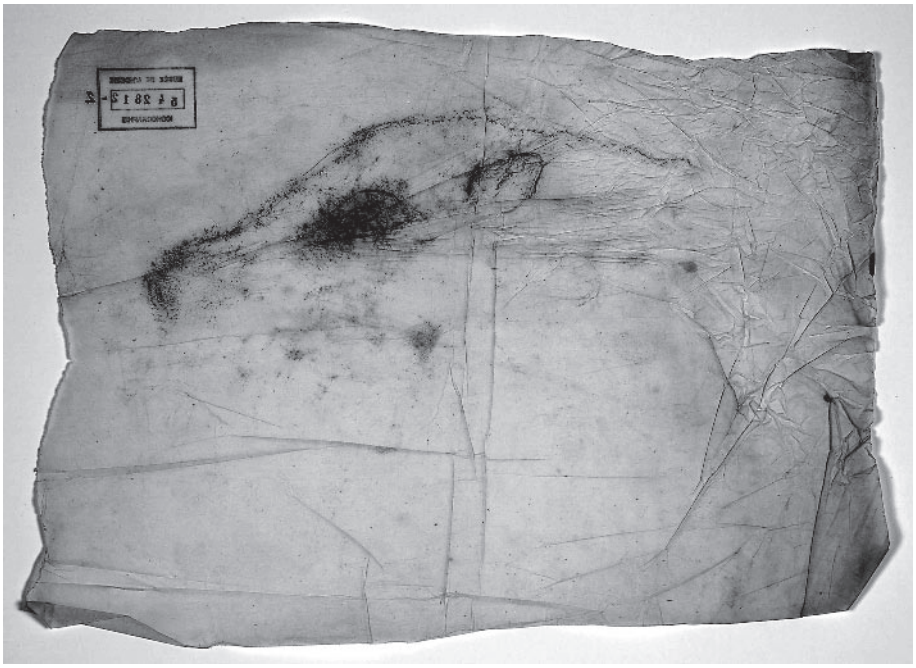


Fig. 8 – Combarelles 1. Paroi droite. Tête d'ours brun n° 13 (Capitan *et al.*, 1924). Calque de travail de l'abbé Breuil, conservé à la bibliothèque centrale du MNHN (n° 54.2812-2). Crayon bleu au tracé rugueux (première étape : calque direct sur la paroi). Le tracé a été frotté et estompé au niveau de l'œil, probablement à l'aide de la salive, pour corriger le relevé. De la mine de plomb corrige et précise le tracé du front, de l'oreille et de l'œil. Cl. MNHN.
Fig. 8 – *Combarelles 1. Right wall. Head of the brown bear no. 13 (Capitan* et al. *1924). Work tracing by Breuil, kept at the bibliothèque centrale of the MNHN (no. 54.2812-2). Blue pencil, rough line (first stage). The line has been rubbed and blurred near the eye, probably with saliva, in order to rectify and precise the line of the forehead, the ear and the eye. Photo MNHN.*

laisser de trace sur la paroi ni à percer le papier, ce qui donne ce tracé hésitant et irrégulier sur le calque, fait de petits grains de colorants accumulés, signe du passage du crayon sur un support rugueux (la paroi) ; il peut arriver que Breuil corrige directement ce tracé en l'estompant avec son doigt ou de la salive et repasse ensuite dessus ;
- deuxième étape : correction à vue, au crayon bleu puis au crayon de bois ou à la mine de plomb ; le tracé bleu est gras et régulier, signe que le crayon est passé sur un support lisse (une *« planchette »* ?).

Cette deuxième étape pouvait être répétée plusieurs fois, suivant le degré de difficulté du déchiffrement du tracé. Par exemple, pour le calque n° 54.2812 de l'« ours dressé » de la paroi droite de la grotte des Combarelles 1 (n° 33 pour Capitan *et al.*, 1924 ; VIIID81 pour Barrière, 1997), l'abbé Breuil a bizarrement utilisé (pénurie de matériel ?) du papier Canson® à grain fin, qui devait cependant être encore plus opaque que le papier cristal. Il l'a retravaillé encore une fois, collant dessus de nouvelles versions de différentes parties du corps (tête et bras). La figure réelle est en effet très difficile à lire, noyée au centre de microfissures naturelles de la roche. Pour Claude Barrière (1997, p. 285), seuls l'arrondi de la tête, l'œil et le bas de l'oreille subsistent, pour donner la représentation d'une chouette (?) vue de face (fig. 9).

Les relevés publiés par l'abbé Breuil, en tout cas pour les grottes qu'il a réellement étudiées, sont donc le fruit d'un retravail acharné du premier décalque. Est-ce à dire qu'une fois qu'il avait saisi le trait présent sur la paroi, il voulait lui donner une certaine épaisseur, un « corps » acceptable pour la communauté scientifique et le grand public, fût-ce au prix d'un certain éloignement de la réalité ?



Fig. 9 – Combarelles 1. Paroi droite. Ours dressé n° 33 (Capitan *et al.*, 1924, VIIID81 pour Barrière, 1997). Calque de travail de l'abbé Breuil, conservé à la bibliothèque centrale du MNHN (n° 54.2812). Morceaux de papier Canson® opaque à grain fin recollés suivant des marques. Cl. MNHN.
Fig. 9 – *Combarelles 1. Right wall, standing bear no. 33 (Capitan* et al. *1924, VIIID81 for Barrière 1997). Work tracing by Breuil, kept at the bibliothèque centrale of the MNHN (no. 54.2812). Pieces of opaque Canson® paper sticked together on marks. Photo MNHN.*

LE « STYLE BREUIL »

Ils se ressemblent tous !

Un relevé de Breuil se reconnaît entre mille. À cause du « coefficient personnel » (Lorblanchet, 1984) inhérent au relevé. Ce qui, vu la masse documentaire qu'il nous a laissée, est un bien précieux : « Le fait qu'une même personne se soit astreinte pendant des années à observer une certaine continuité dans sa méthode conduit en quelque sorte à une **normalisation** des résultats acquis. Cette particularité favorisa l'analyse comparative des œuvres pariétales paléolithiques, donnant ainsi la possibilité d'amorcer une approche statistique des problèmes qui s'y rattachent » (Aujoulat, 1987, p. 23, moi qui souligne).

Mais justement, cette gémellité des relevés, pour des grottes aussi différentes que les Combarelles 1 ou La Pileta (Andalousie), est suspecte. Pour Michel Lorblanchet, « au cours de ses relevés dans les grottes ornées, (Breuil) a le plus souvent choisi les figurations les plus explicites, les "embellissant" parfois selon ses goûts, les complétant quelque fois, ajoutant çà et là quelques détails, parachevant l'aspect le plus descriptif des œuvres qu'il étudiait. Il a fréquemment délaissé toute une catégorie de tracés lui paraissant mal venus ou incompréhensibles, notamment beaucoup de signes simples et ce que les préhistoriens nomment aujourd'hui les "tracés indéterminés". Il existe un "style Breuil" […]. Nous subissons encore aujourd'hui son influence, car nous n'avons, à notre disposition, le plus souvent, que ses relevés, biaisés, qui isolent les œuvres de leur contexte, et sans prise en compte du volume du support » (Lorblanchet, 1992, p. 117-118).

Qu'en dit le principal intéressé ? Soulignons d'abord sa grande honnêteté scientifique. Lorsqu'il doute, il l'écrit[5]. Lorsqu'il se trompe, il l'écrit aussi (Breuil, 1910). Cela est d'autant plus remarquable pour la grotte des Combarelles 1, où il accumulé les erreurs de lecture, croyant voir ici une selle ou un signe d'appartenance, ici un mammouth alors qu'il s'agissait d'un cerf… (Breuil et Capitan, 1902 ; Capitan et Breuil, 1901a, b, 1902a et b ; Capitan *et al.*, 1902 et 1906). Erreurs corrigées dans la monographie (Capitan *et al.*,

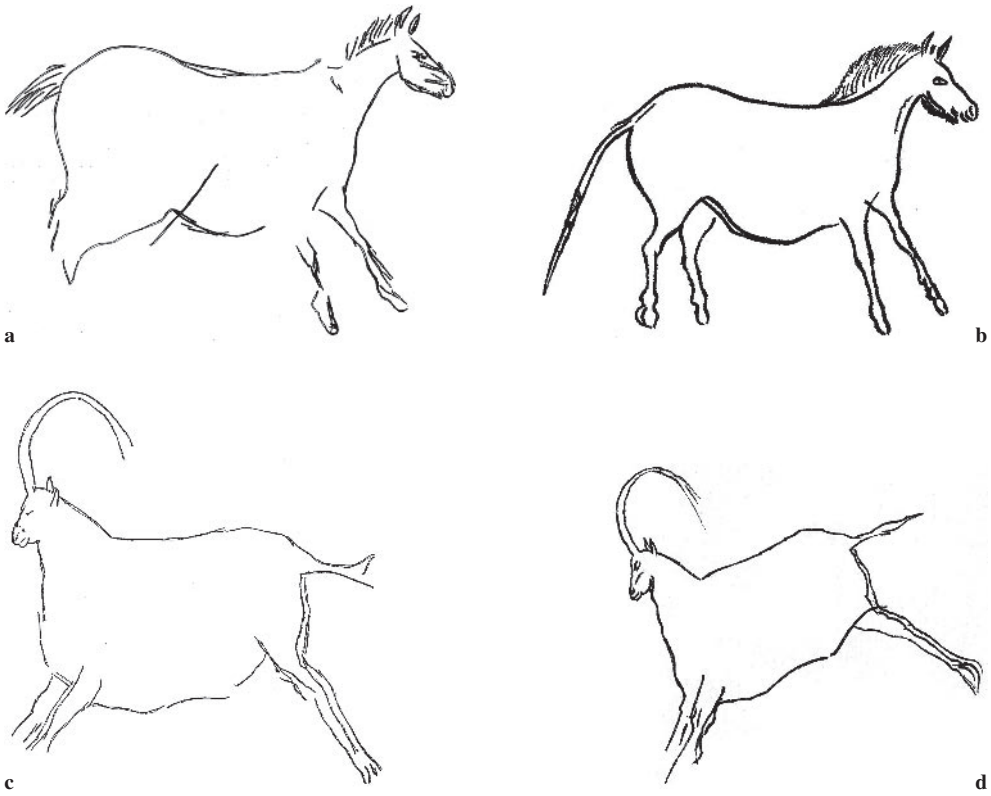


Fig. 10 – La Mouthe. Relevés Breuil des mêmes gravures, publiées avec 51 ans d'écart (1901 et 1952). **a et b :** cheval ; **c et d :** bouquetin.
Fig. 10 – *La Mouthe. Drawings made by Breuil of the same engravings published with an interval of 51 years (1901-1952).* ***a, b:*** *horse;* ***c, d:*** *ibex.*

1924) et dénoncées avec franchise dans sa première autobiographie (Breuil, 1910).

Si donc ses relevés ne sont pas tout à fait exacts, *c'est de bonne foi*. L'écart avec la réalité est *voulu*. Regardons la différence entre les relevés d'un cheval et d'un bouquetin de la grotte de la Mouthe, publiés en 1901 (Rivière, 1901) et en 1952 (Breuil, 1952a) : les contours des corps sont adoucis, complétés et rendus plus gracieux. La crinière du cheval est détaillée, ainsi que les extrémités. Pour le cheval et le bouquetin, un œil expressif a été rajouté. La position des oreilles du bouquetin est changée, et plus conforme à la réalité anatomique. Bref, les deux animaux ont été « breuilisés » (fig. 10). *Idem* pour le bison dit « la vache Harlé » du plafond d'Altamira. Si l'on compare les deux calques conservés à la bibliothèque centrale du MNHN, l'un qui correspond au premier tracé après triangulation (n° 54.4554-3) et l'autre à une première mise au net (n° 54.4554-1), nous voyons la pilosité se développer et surtout la figure du bison prendre plus de caractère, avec accentuation de la bosse du museau, du dessin des lèvres et des contours de l'œil (fig. 11)

Il semble donc bien que Breuil se préoccupe de corriger la maladresse de l'exécution d'une figure, ou bien les hésitations et les tracés décalés dus à l'irrégularité du support. Il donne une *impression*, celle d'une figure en deux dimensions placées sur un support plan. Une impression de tableau.

Naissance du « style Breuil »

Nous avons découvert, dans la collection de la bibliothèque centrale du MNHN, trois documents exceptionnels (n°s 54.2884, 54.2885 et 54.2886) : des placards corrigés de la main de Breuil (fig. 12a, 13a et 14a). Il s'agit sans doute d'une des premières versions de la frise récapitulative des gravures de la grotte des Combarelles 1. Ce qui est particulier, c'est que les relevés ici ne ressemblent en rien à ceux qui furent publiés, ni en 1902 (Capitan et Breuil, 1902) ni dans la monographie de 1924 (Capitan *et al.*, 1924). Il s'agit donc d'une des premières ébauches du travail de Breuil. Sans doute un document de travail, qu'il emmena ensuite dans la cavité (les traces d'argile en témoignent) et corrigea sur place. Ils constituent un témoignage extrêmement précieux des premiers tâtonnements du jeune abbé, qui fut confronté à un enchevêtrement de gravures émoussées, dans un boyau étroit, sur une paroi moutonnée couverte de microfissures. Nous avons ici sélectionné quelques exemples sur ces placards : le groupe n° 69 (Capitan *et al.*, 1924) ou les représentations VIG47 à 50 (Barrière, 1997) ; le groupe n° 61 (Capitan *et al.*, 1924) ou la représentation VIIG79 (Barrière, 1997) ; le groupe n° 116 (Capitan *et al.*, 1924) ou la représentation XG126 (Barrière, 1997) ; le groupe dit du Cheval « cornu », n° 88 (Capitan *et al.*, 1924) ou groupe de représentations XD183 à 185 (Barrière, 1997) (fig. 12, 13, 14 et 15).

Pour le premier groupe (fig. 12), il est visible que Breuil n'avait pas compris la figure qu'il avait devant lui ; il commence par noter les principaux tracés, sans doute ceux qui sont les plus incisés et donc les plus lisibles, et recherche les parallélismes. Au crayon, nous voyons qu'il a fini par identifier la ligne courbe du vertex d'un mammouth (fig. 12a), mammouth qu'il publiera comme tel en 1902 (fig. 12b) : on est encore très loin du « style Breuil » ! À cette époque, encore influencé par Piette, il recherchait les « marques de propriété » et dès qu'il pensait avoir décrypté un « zig-zag », il le mentionnait. Ici, les traits parallèles figurant le pelage du bison sont réunis artificiellement en cônes juxtaposés. Dans la version publiée en 1924 (fig. 12c),

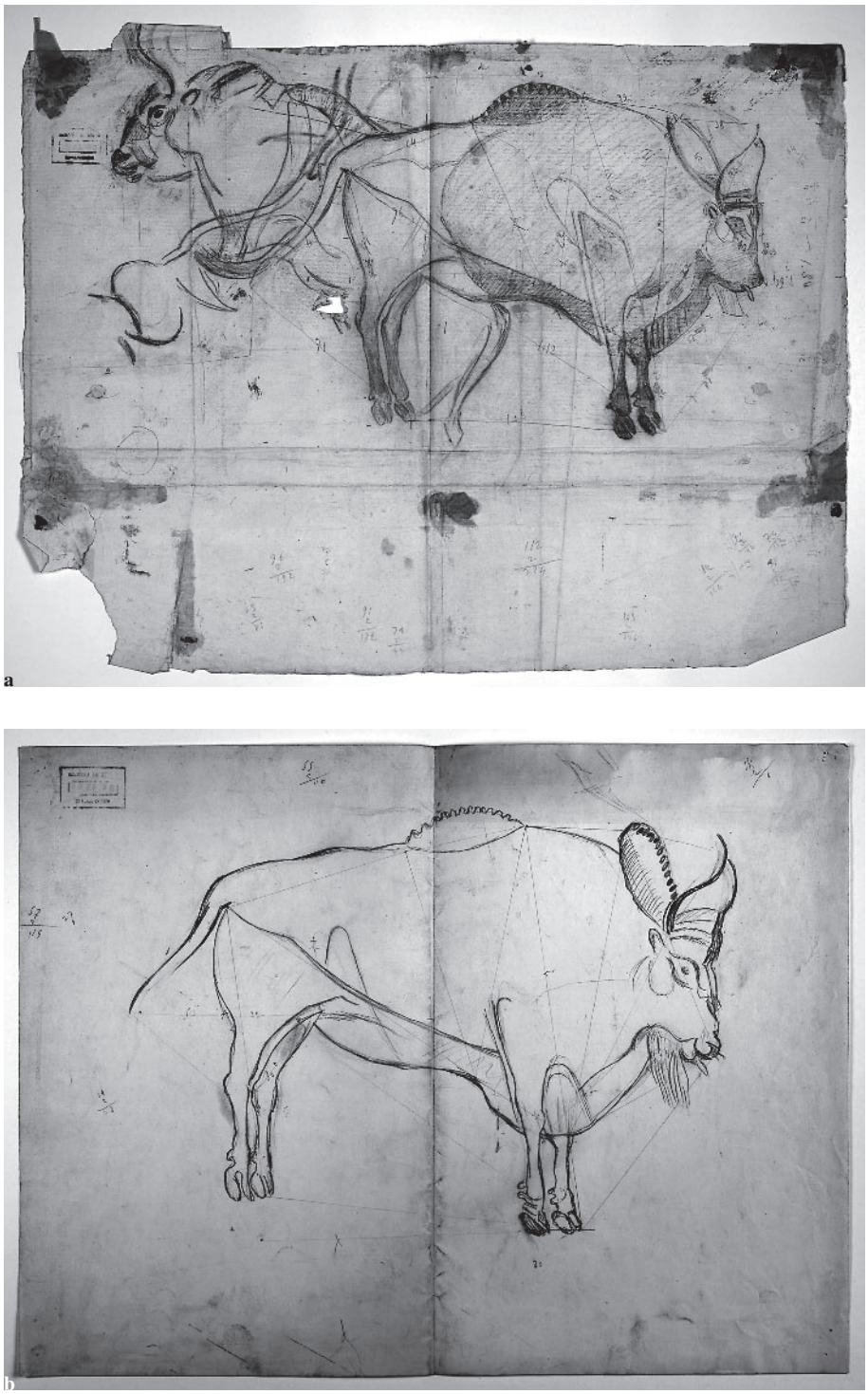


Fig. 11 – Altamira. Grand plafond. « Vache Harlé ». Calque de travail de l'abbé Breuil, conservé à la bibliothèque centrale du MNHN (n° 54.4554-3 et 1). **a :** croquis après triangulation ; **b :** mise au net avec modification importante de la figure. Cl. MNHN.
Fig. 11 – *Altamira. Great ceiling. The « Harlé Cow ». Work tracing by Breuil kept at the bibliothèque centrale of the MNHN (no. 54.4554-3 and 1).* ***a:*** *sketch after triangulation;* ***b:*** *fair copy with important modifications of the figure. Photo MNHN.*

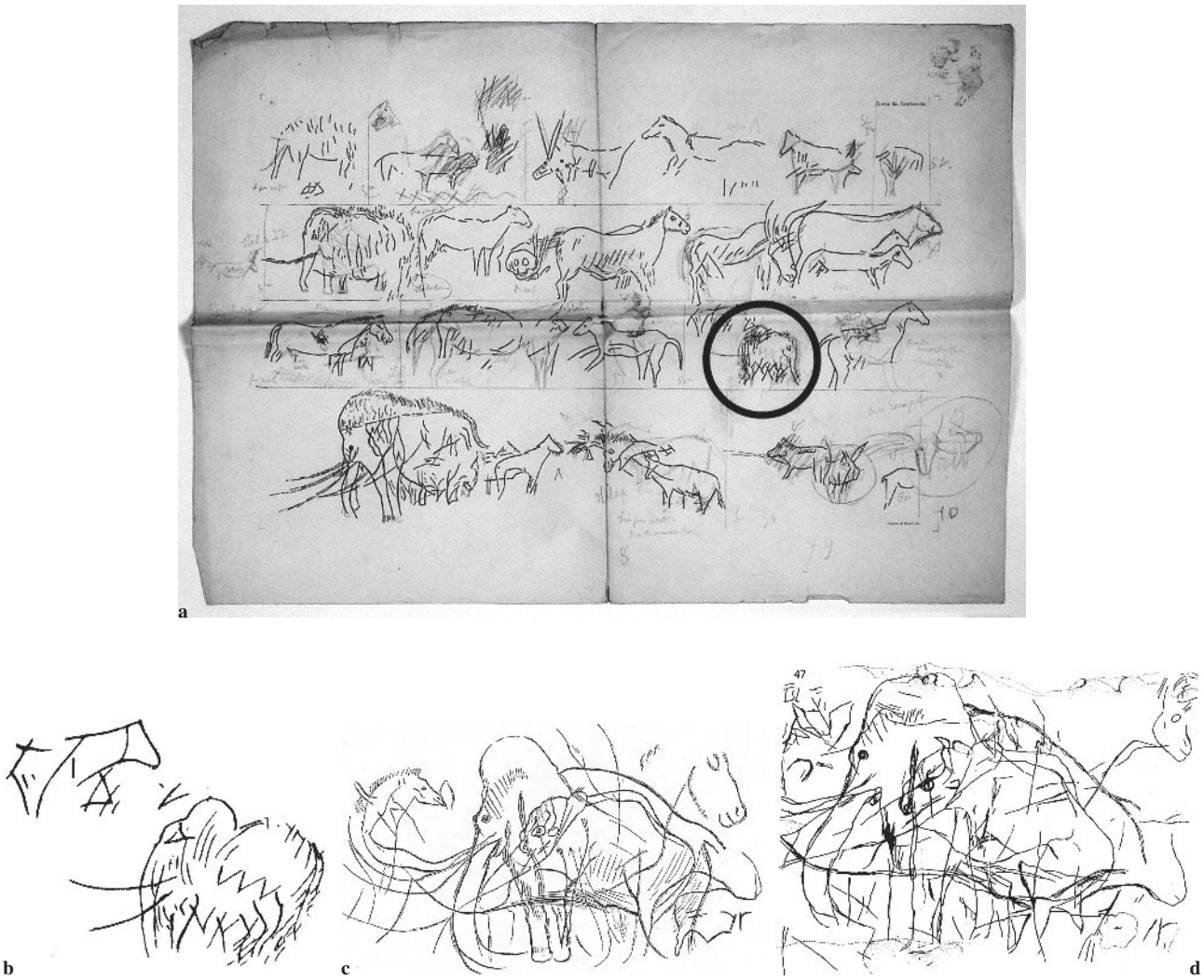


Fig. 12 – Combarelles 1. Paroi gauche. Le groupe n° 69 (Capitan *et al.*, 1924) ou les représentations VIG47 à 50 (Barrière, 1997). **a :** placard corrigé de la main de Breuil, conservé à la bibliothèque centrale du MNHN (n° 54.2884) ; **b :** version publiée en 1902 ; **c :** version publiée en 1924 ; **d :** relevé du même groupe par Claude Barrière (d'après Capitan et Breuil, 1902 ; Capitan *et al.*, 1924 ; Barrière, 1997 ; cliché MNHN).
Fig. 12 – *Combarelles 1. Left wall. The group no. 69 (Capitan* et al. *1924) or the representations VIG47 to 50 (Barrière, 1997).* ***a:*** *poster corrected by the hand of Breuil, kept at the Bibliothèque centrale of the MNHN (no. 54.2884);* ***b:*** *version published in 1902;* ***c:*** *version published in 1924;* ***d:*** *drawing of the same group by Claude Barrière (after Capitan et Breuil 1902; Capitan* et al. *1924; Barrière 1997; photo MNHN).*

Breuil est enfin lui-même ; débarrassé de ses *a priori*, il identifie convenablement les représentations. Le relevé de Claude Barrière (1997) montre qu'il était très proche de la réalité, la ligne du vertex mise à part (fig. 12d).

Le second groupe (fig. 13) est tout aussi parlant. Comme il l'avoue lui-même (Breuil, 1910), l'abbé a surestimé d'abord le nombre de mammouths dans la cavité. Ainsi que le font tous les novices en matière de relevé, il recherchait le trait caractéristique, la martingale qui lui ferait identifier à tous les coups l'animal recherché. C'est pourquoi un double tracé courbe deviendra pour lui une trompe de mammouth (fig. 13a). Alors qu'il s'agit… de la patte arrière d'un cervidé ! (fig. 13b). Identification confirmée par la suite par Claude Barrière (fig. 13c). Remarquons ici, une fois encore, en comparant ces deux derniers relevés, que là où Claude Barrière privilégie la réalité du tracé, Breuil le rend plus souple et plus délié, moins maladroit, *idéal* en somme.

Le troisième groupe est un petit cervidé qui semble avoir donné beaucoup de mal à Breuil (fig. 14). En particulier au niveau de la ligne de dos et de la ramure. Au départ, il cherche la ligne épurée, la solution la plus simple possible (fig. 14a) ; puis, après avoir trouvé la bonne ligne de dos, réduit la taille du museau, la bonne longueur du cou, il tâtonne pour la ramure, qu'il figure comme une sorte de gerbe de blé (fig. 14b) ; dans la publication de 1902, il retourne à une vue simple et raide ; le museau est rallongé, les ramures forment une cheminée et le cou s'orne d'un pli supplémentaire. En 1924, le museau est encore plus pointu, le pli atténué, mais la ramure à nouveau buissonnante (fig. 14d). Mais l'impression que nous en avons est que cette ramure est ici rapidement esquissée, comme par un geste las et démissionnaire : de petits traits de plume veulent donner l'illusion d'un fouillis inextricable où le releveur n'a rien pu sélectionner. Le relevé de Claude Barrière (fig. 14e) montre qu'en fait Breuil s'est laissé

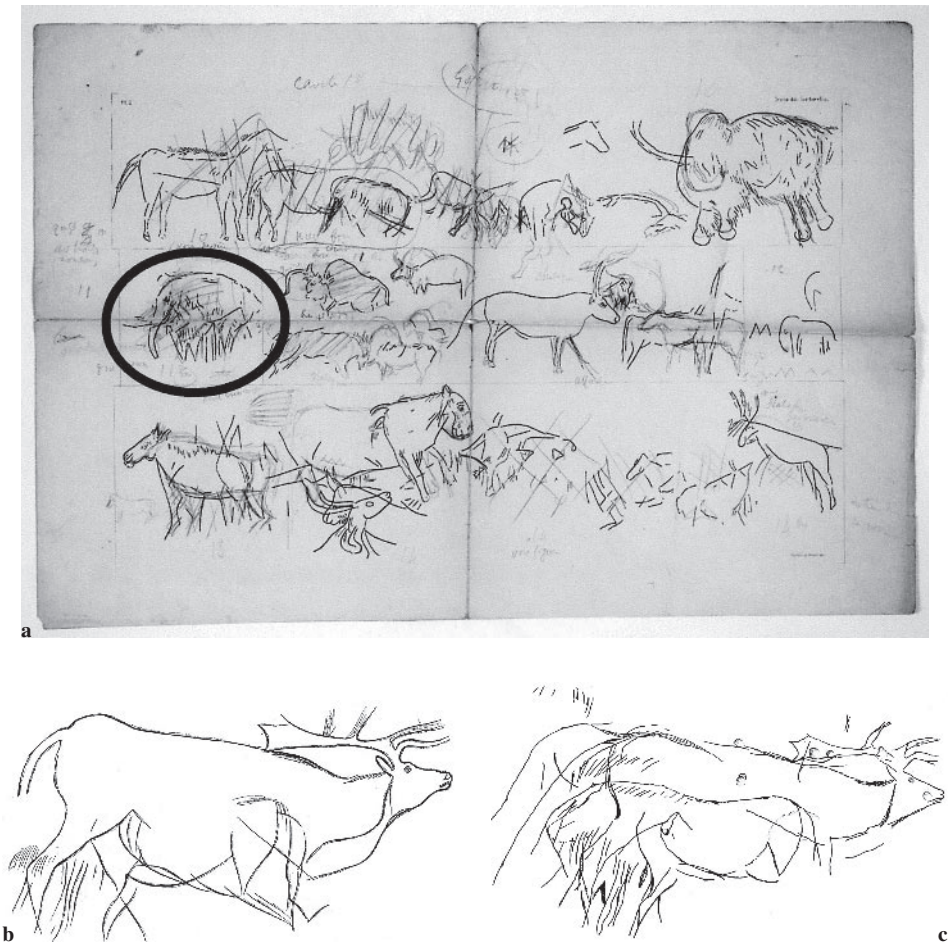
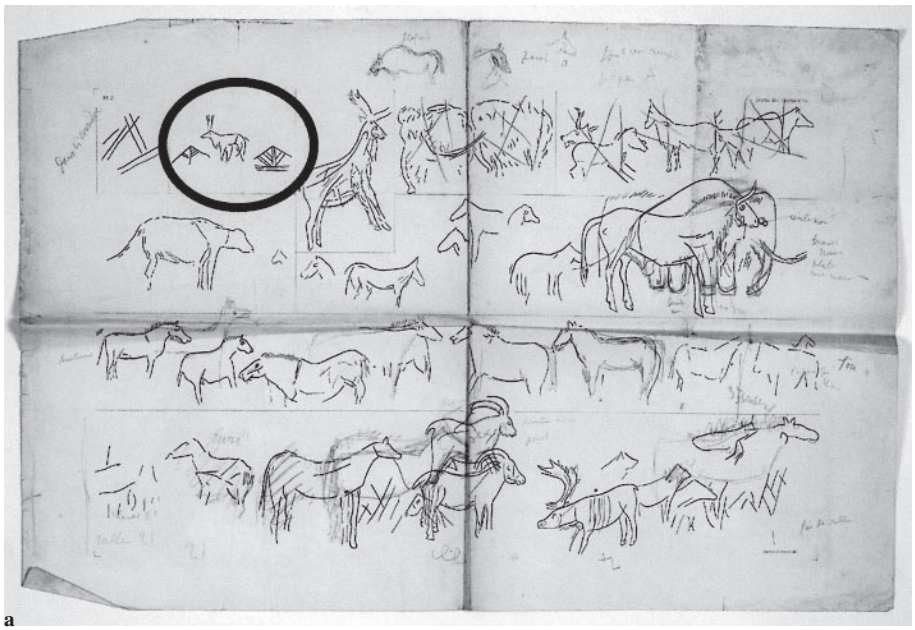


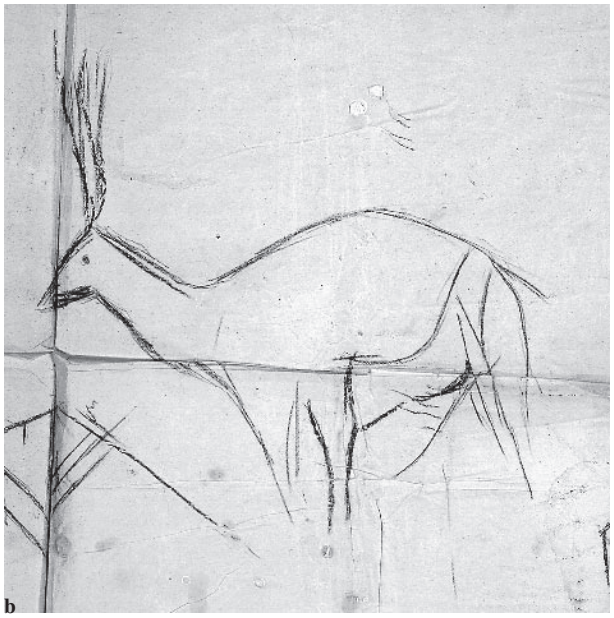
Fig. 13 – Combarelles 1. Paroi gauche. Le groupe n° 61 (Capitan *et al.*, 1924) ou la représentation VIIG79 (Barrière, 1997). **a :** placard corrigé de la main de Breuil, conservé à la bibliothèque centrale du MNHN (n° 54.2885) ; **b :** version publiée en 1924 ; **c :** relevé du même groupe par Claude Barrière (d'après Capitan *et al.*, 1924 ; Barrière, 1997 ; cliché MNHN).
Fig. 13 – *Combarelles 1. Left wall. The group no. 61 (Capitan* et al. *1924) or the representation VIIG79 (Barrière, 1997).* ***a:*** *poster (notice) corrected by the hand of Breuil, kept at the bibliothèque centrale of the MNHN (no. 54.2885);* ***b:*** *version published in 1924;* ***c:*** *drawing of the same group by Claude Barrière (after Capitan* et al. *1924; Barrière 1997; photo MNHN).*

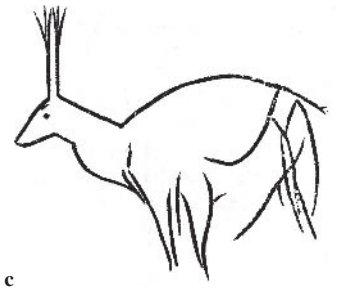
abuser par les microfissures de la paroi, qui polluent souvent la lecture des tracés dans la grotte des Combarelles 1.

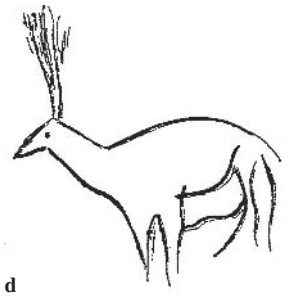
Le cheval « cornu » (fig. 15) est aussi un sujet d'embarras pour le jeune abbé. Il a tout de suite repéré la corne, mais aussi que le sabot de la patte arrière gauche portait un trait qui pouvait s'interpréter comme la volonté de figurer ici un sabot bisulque. C'est pourquoi, en 1902, malgré la crinière évidente, l'animal est publié comme un bison. Mais, au fil des relevés et corrections (fig. 15a, 15b et 15c), le tracé de la queue et de la crinière se précisent, et la figure devient un cheval « cornu ». Remarquons que, sur le relevé de 1924, le trait supplémentaire du sabot a disparu ! Il faut noter aussi que, dans les trois versions que nous avons sous les yeux, le profil de la tête du cheval est de plus en plus convexiligne (volonté de retrouver un certain type de cheval ?) et que l'œil, au départ tout rond, devient en amande. Hésitation que lèvera Claude Barrière (fig. 15d), en montrant qu'en fait le cheval possède une grosse pupille ronde, inscrite dans le tracé ovale de l'œil. Le tracé supplémentaire réapparaît sur le sabot, mais n'est devenu qu'un simple repentir de la part du graveur. L'inclinaison de la corne, qui varie dans les trois relevés de Breuil, est aussi expliquée par un double tracé, censé figurer une double courbure de la corne, mais « en sens inverse de la réalité » (Barrière, 1997, p. 405).

Nous assistons donc ici, avec ces placards, à la naissance du « style Breuil » et la maturation d'un grand savant, qui a su se départir de ses *a priori*, oublier tout ce qu'il savait ou croyait savoir pour ne retenir que ce qu'il voyait sur la paroi. D'abord enclin à simplifier, il s'est armé de courage et attelé au déchiffrement de tracés enchevêtrés. Ce faisant, il a effectivement sélectionné des tracés et « amélioré » certaines courbes. Au nom de quoi s'est-il permis ces corrections ? L'explication est peut-être à rechercher dans la bataille pour la reconnaissance de l'art des cavernes que l'abbé dut mener auprès de ses collègues, puis des institutions, enfin du grand public.









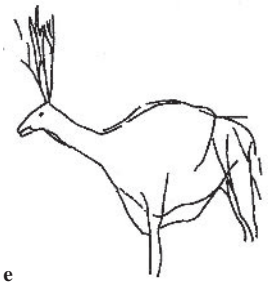


Fig. 14 – Combarelles 1. Galerie profonde, paroi gauche. Le groupe n° 116 (Capitan *et al.*, 1924) ou la représentation XG126 (Barrière, 1997). **a :** placard corrigé de la main de Breuil, conservé à la bibliothèque centrale du MNHN (n° 54.2886) ; **b :** calque de travail, conservé à la bibliothèque centrale du MNHN (n° 54.2882-1) ; **c :** version publiée en 1902 ; **d :** version publiée en 1924 ; **e :** relevé du même groupe par Claude Barrière (d'après Capitan et Breuil, 1902 ; Capitan *et al.*, 1924 ; Barrière, 1997 ; cliché MNHN).
Fig. 14 – *Combarelles 1. Deep gallery, left wall. The group no. 116 (Capitan* et al. *1924) or the representation XG126 (Barrière 1997).* ***a:*** *poster corrected by the hand of Breuil;* ***b:*** *work drawing, kept at the bibliothèque centrale of the MNHN (no. 54.2883-1);* ***c:*** *version published in 1902;* ***d:*** *version published in 1924;* ***e:*** *drawing of the same group by Claude Barrière (after Capitan et Breuil 1902; Capitan* et al. *1924; Barrière, 1997; photo MNHN).*

LE MOINE COPISTE

Breuil, artiste magdalénien ?

Au soir de sa vie, l'abbé Breuil se définissait comme un copiste, un interprète et un classificateur de l'art paléolithique (Breuil, 1957). Classificateur, car il fallait bien ordonner le corpus, le situer dans le temps et essayer d'y dénicher des évolutions. Copiste, nous venons de le voir. Mais interprète ? Le terme peut surprendre. Il suggère que Breuil s'était fixé pour objectif de *traduire* pour nous le message de l'art paléolithique. Lui-même se vantait, dans son autobiographie, d'être le disciple des artistes préhistoriques : « Maintenant qu'après plus de cinquante ans de cette pratique, je jette sur le passé un regard rétrospectif, je dois dire que la longue fréquentation des œuvres du lointain passé a beaucoup contribué à ma formation artistique, et je puis bien dire que ce sont les animaux de l'Âge du Renne qui ont le plus contribué à m'apprendre à regarder les êtres que je rencontre et – pour les animaux – à être capable d'en fixer les caractères avec quelques traits caractéristiques. Il m'est bien souvent arrivé, pour donner plaisir à des collègues, de tracer de tête, sur papier, des figures animales familières, dans des attitudes vues ou imagées. Des artistes qui m'ont vu à l'œuvre ont été stupéfaits de la rapidité avec laquelle mon crayon trace une silhouette de cheval, bison, renne, cerf, etc., sans aucun croquis préalable ni prise de mesures […] En somme, j'ai eu deux maîtres : le modèle vivant et involontaire de mes professeurs du

séminaire, la constante fréquentation, tout le long de ma vie, des œuvres de l'Âge du Renne, et de l'art rupestre de France, d'Espagne et d'Afrique australe. »

C'est cette familiarité qui lui permettait ses nombreux jugements de valeur, de qualifier par exemple les gravures de Pair-non-Pair de « raides » et « grossières » (1907, p. 367) et de « vrais chefs-d'œuvre » la plupart des dessins d'Altamira, de Marsoulas, Font-de-Gaume et de Teyjat (*ibid.*, p. 376). De démolir de jeunes collègues à l'aide d'arguments d'autorité (1957). Et qui l'autorisait à retoucher ses relevés. Osons le mot : Breuil se prenait pour un artiste magdalénien. L'art gravettien et aurignacien l'ennuyait. Seules l'intéressaient vraiment les grottes au style naturaliste du Magdalénien moyen. Celles (est-ce un hasard ?) pour lesquelles ses relevés font encore autorité (Combarelles 1, Font-de-Gaume, Trois-Frères, Altamira).

Peut-être faut-il voir là aussi l'explication de cette sorte de rendez-vous raté de Breuil avec l'avant-garde de son temps (Breuil, 1953) : « L'art abstrait lui demeurait hermétique. Il y voyait une hérésie de "barbouilleur" » (Pales, 1962, p. 12) Pourtant, d'autres préhistoriens, comme Herbert Kühn, n'avaient pas manqué de souligner la grande parenté de l'art paléolithique avec, par exemple, les expérimentations du *Blaue Reiter*. Il faut croire que Breuil en était resté à l'art pompier. Sur l'exigence de naturel et de ressemblance que celui-ci revendiquait. Allons plus loin : l'art pompier étant l'étalon de référence, il était aussi de bonne politique, pour un préhistorien qui recherchait la reconnaissance institutionnelle (Hurel, 2004), de présenter à ses contemporains un art qu'ils puissent reconnaître et apprécier. Et de lui construire une généalogie, comme nous allons le voir.

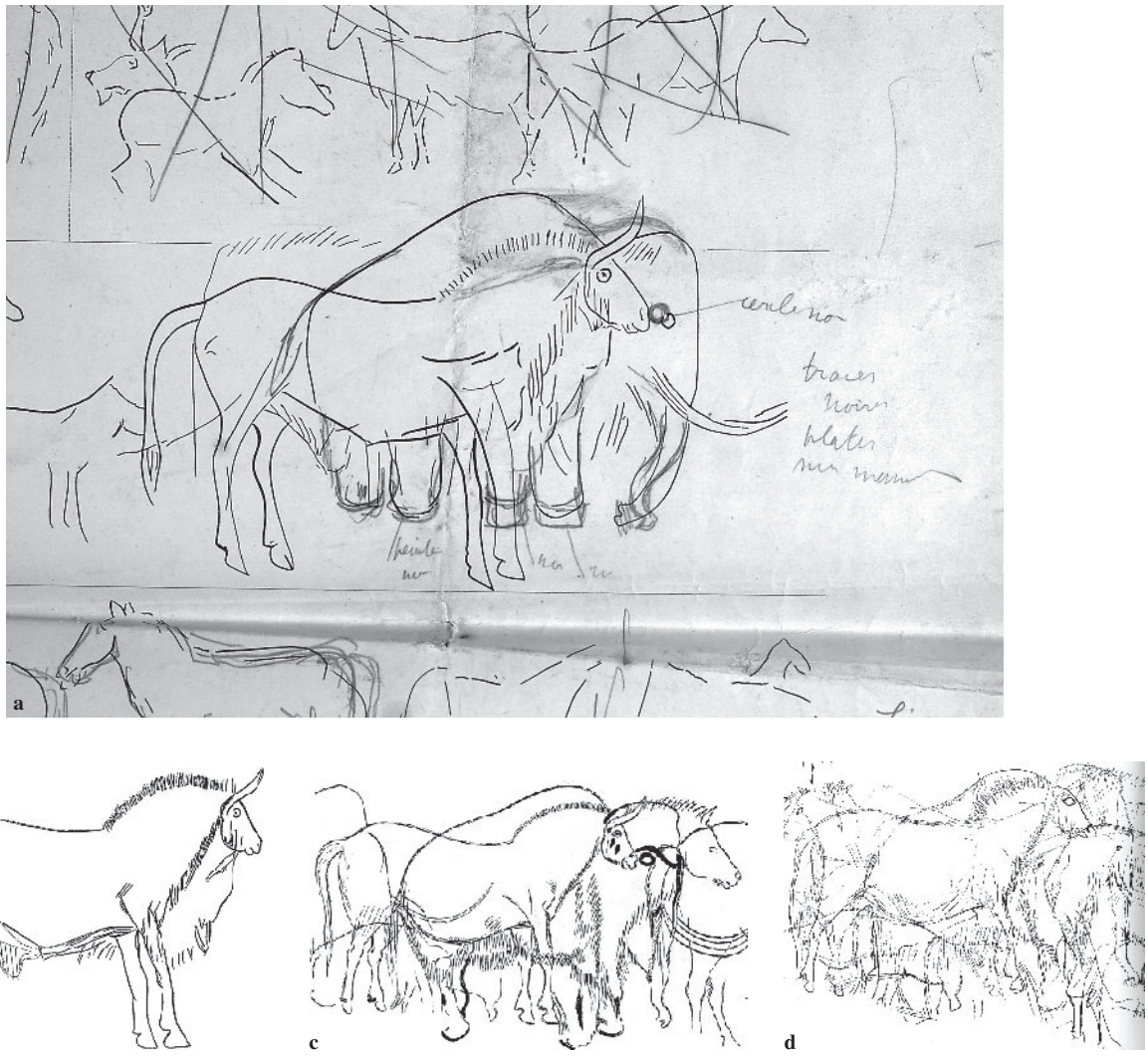


Fig. 15 – Combarelles 1. Galerie profonde, paroi droite. Groupe du cheval « cornu », n° 88 (Capitan *et al.*, 1924) ou groupe de représentations XD183 à 185 (Barrière, 1997). **a :** détail du placard corrigé de la main de Breuil, conservé à la bibliothèque centrale du MNHN (n° 54.2886) ; **b :** version publiée en 1902 ; **c :** version publiée en 1924 ; **d :** relevé du même groupe par Claude Barrière (d'après Capitan et Breuil, 1902 ; Capitan *et al.*, 1924 ; Barrière, 1997 ; photo MNHN)

Fig. 15 – *Combarelles 1. Deep gallery, right wall. Group of the « horned » horse no. 88 (Capitan* et al. *1924) or group of representations XD183 to 185 (Barrière 1997).* ***a:*** *detail of the poster corrected by the hand of Breuil, kept at the bibliothèque centrale of the MNHN (no. 54.2886);* ***b:*** *version published in 1902;* ***c:*** *version published in 1924;* ***d:*** *drawing of the same group by Claude Barrière (after Capitan et Breuil 1902; Capitan* et al. *1924; Barrière 1997; photo MNHN).*

À quoi ressemble l'art paléolithique ?

On se souvient de la difficulté pour la communauté scientifique d'admettre l'existence de l'art des cavernes et du scepticisme généralisé qui accompagna la découverte des peintures du plafond d'Altamira. Un des arguments qui portèrent, à l'époque, fut celui du peintre espagnol E. Lemus y Olmo (Breuil et Obermaier, 1935, p. 4). Pour lui, ces peintures ne ressemblaient ni à ce qu'on connaissait des gravures sur objets quaternaires (reconnus depuis 1864), mais surtout ni à l'art grec, égyptien, phénicien ou assyrien ; ils étaient donc l'œuvre d'un peintre médiocre de l'école moderne (sous-entendu : impressionniste) ! Le lecteur d'aujourd'hui peut sourire de cet argument bizarre : comment un art vieux de 13 000 ans peut-il ressembler à un autre qui lui est postérieur de 10 000 ans ? Mais pour les historiens d'art d'autrefois, c'était rédhibitoire : seuls les arts nobles comptaient. C'est pourquoi les préhistoriens et historiens d'art convaincus de l'existence de l'art des cavernes s'employèrent à démontrer l'indémontrable : la ressemblance entre l'art des cavernes et l'art « noble » de l'Antiquité. Et plus particulièrement, avec ce qui était considéré à l'époque comme le plus ancien : l'art mésopotamien, l'art minoen et l'art mycénien.

Leur démonstration s'effectua en trois temps :

- montrer que l'art des cavernes est aussi élaboré que ces arts et qu'il présente avec eux des similitudes ; ce qui passe d'abord par une insistance sur la maîtrise technique et la perfection des œuvres, sur l'« habileté » et le « souci d'exactitude » des artistes (Cartailhac, 1902 et 1906) ainsi que leur « surprenant degré de développement » (Deonna, 1912). Leurs œuvres, bien entendu, ne peuvent être comparées qu'à l'art noble primitif, car, c'est sûr, elles sont bien supérieures à l'art des Bochimans (Cartailhac, *op. cit.*). C'est ainsi que Breuil souligne que le bison de la Grèze (Dordogne) rappelle « les statues ou bas-reliefs égyptiens ou grecs archaïques et certaines monnaies grecques fort anciennes » (Breuil, 1909). Le même constate ensuite que le développement de l'art paléolithique est proche de celui qui part « de la belle civilisation minoenne-mycénienne et aboutit à la belle époque grecque, style byzantin » (Breuil, 1908, p. 41) ;
- suggérer incidemment qu'il pourrait exister un lien généalogique. Gustave Chauvet prétend, par exemple, que les œuvres paléolithiques sont « les premiers essais de l'art mycénien » (Chauvet, 1903). Pour Walter Deonna (1912), « le modelé des fresques quaternaires (annonce) à des siècles de distance la recherche du modelé de la peinture grecque ». Par ailleurs, plusieurs auteurs ont recherché une possible descendance de l'art paléolithique, qui chez les Assyriens (Breuil, 1909), qui chez les Scythes (Reinach, 1925 ; Focillon, 1967). Henri Focillon (1967, p. 3) développa même une théorie des *« survivances »* des thèmes iconographiques de la Préhistoire jusqu'au haut Moyen-Âge ! ;
- imposer finalement l'idée que l'art des cavernes est supérieur à l'art antique primitif, car il est le fait d'hommes vivant à l'état de nature, parmi les bêtes sauvages, et qui ont acquis malgré tout une maîtrise technique qui les rend égaux aux plus grands maîtres : « Qu'étaient donc ces hommes dont la vie matérielle ne dépassait guère celle des peuplades de chasseurs d'Australie et d'Afrique du Sud, pour qu'ils aient à ce point **dépassé** tout ce que ces tribus et d'autres encore ont produit de plus parfait, pour que même ils aient **dépassé par la perfection** dans leurs œuvres, toutes les créations des animaliers de l'art antique ? » (Cartailhac et Breuil, 1905, moi qui souligne). Les peintures polychromes du plafond d'Altamira sont ainsi placées « bien au-dessus des animaliers de toutes les civilisations de l'Orient classique » (Cartailhac et Breuil, 1905, p. 638).

Pour appuyer cette argumentation, il fallait des exemples qui fassent impression. Les relevés de Breuil, exacts dans leur ensemble, furent aménagés pour devenir des modèles de perfection naturaliste. Toute maladresse en était écartée, toute œuvre mineure éliminée des inventaires. Cette véritable machine de guerre qu'était le travail de Breuil a si bien fonctionné que nous ne voyons plus aujourd'hui l'art des cavernes qu'à travers le filtre du regard de Breuil. L'art des cavernes est naturaliste : cette affirmation sans appel, que les préhistoriens ont bien du mal à effacer aujourd'hui de la tête de leurs contemporains, consacre le triomphe des vues de l'abbé Breuil, le « triomphe du naturalisme » (Lorblanchet, 1992). Au point que c'est la première chose que l'on dit pour commenter les découvertes majeures, comme Lascaux ou Chauvet. Toujours ce *sens de l'observation* unanimement célébré ! Et tant pis pour les empreintes, les « traits parasites » qui encombrent les parois ! Voit-on des traits parasites sur les fresques minoennes ?

CONCLUSION

Les relevés de Breuil « continuent toujours à servir et peut-être mieux que des photos, ils donnent tout l'esprit des fresques » (Skrotzky, 1964, p. 43). Ils vont à l'encontre de la tendance actuelle, qui est à la « dépersonnalisation des relevés » prônée par Peter Ucko (1987). Et pourtant, même si les relevés de Claude Barrière sont d'une exactitude scrupuleuse, lorsqu'on se promène avec eux dans la grotte des Combarelles 1, il est très difficile de retrouver les figures. Alors qu'avec les relevés de Breuil, moins précis on l'a vu, cela devient presque un jeu d'enfant. Pourquoi ? Michel Lorblanchet (1995, p. 115) apporte un élément de réponse : « plus "scientifiques" et moins suggestifs, les relevés modernes respectent plus scrupuleusement le document, mais cette traduction "à la lettre" ne suffit pas forcément pour éviter une sécheresse qui trahit le sujet. […] Tous les détails d'une gravure […] peuvent paraître scrupuleusement respectés, sans que la figure soit pour autant parfaitement reproduite dans son esprit et dans son style. Il faut percevoir une certaine essence immatérielle des images pour bien la traduire, et c'est en cela que la sensibilité et la subjectivité de l'auteur du relevé peuvent être utiles » Lorblanchet, 1995, p. 115) Qu'est-ce qui vaut mieux : relever *exactement* ce qui se trouve sur la paroi,

ou rendre l'effet visuel qui devait être celui de la figure au moment de sa réalisation ? Breuil a choisi d'interpréter, de traduire dans notre langage graphique un monde à jamais étranger. Grâce à lui, les bisons d'Altamira font partie de notre univers au même titre que la *Joconde* ou la Vénus de Milo. Mais ce faisant, il nous a caché tout un pan inconnu de l'art des cavernes : un art fait de traces, de signes, d'empreintes ; de références sexuelles ; de délires chamaniques ou de rituels mystérieux.

La boucle est bouclée. Les relevés Breuil nous plaisent. Ils nous plaisent parce que Breuil les a voulus tels. Parce que, quoiqu'on en dise, nous préférerons toujours contempler une belle représentation naturaliste plutôt qu'une boîte de soupe Campbell. Breuil a orienté notre regard. Il nous a laissé sa version de l'art paléolithique. Un art pompier, idéal. Une série de belles images qui nous rassurent et nous le rendent plus proche. Bien loin des tracés digitaux de la grotte de la Baume Latrone (Gard), finalement un peu inquiétants. C'était pour la bonne cause. Pour imposer un art que tout le monde découvrait et ne comprenait pas encore. Maintenant que plus personne ne met en doute l'existence de l'art des cavernes, il est temps de dissiper cet écran de fumée et de *voir* enfin les parois telles qu'elles sont. Sans Breuil. ■

Remerciements : Nous voulons ici remercier chaleureusement madame Michèle Lenoir, directrice de la bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), ainsi que monsieur Patrick Périn, directeur du musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, pour nous avoir autorisé à consulter les archives Breuil, madame Pascale Heurtel pour son accueil et sa coopération bienveillante, ainsi que messieurs Arnaud Hurel, du département de Préhistoire du MNHN, et Patrice Rodriguez, du musée d'Art et d'Histoire de l'Isle-Adam, pour les informations qu'ils nous ont communiquées et les conversations fructueuses que nous avons eues ensemble. Monsieur Jacques Évin, président du comité d'organisation du centenaire de la SPF, a bien voulu nous autoriser à présenter les premiers résultats de nos travaux au cours du colloque d'Avignon. Qu'il en soit ici vivement remercié.

NOTES

(1) Un condensé de cet article est paru en 2006 dans la revue *Pour la Science* (Pigeaud, 2006).
(2) La Mouthe (Dordogne), en 1900 et entre 1924 et 1930 ; Marsoulas (Ariège) en 1902 et 1903 ; Altamira (Espagne) en 1902, 1903, 1906, 1912 et 1925 ; en Dordogne, les Combarelles I et Font-de-Gaume, en 1901 et entre 1903 et 1910, Bernifal en 1902 et entre 1928 et 1930, Teyjat en 1907, les Combarelles II en 1939 ; la grotte des Trois-Frères (Ariège) entre 1920 et 1922, puis entre 1928 et 1938 ; la grotte de Pair-non-Pair (Gironde), en 1934 et entre 1936 et 1937. Et nous ne parlons pas des grottes du Monte Castillo ainsi que des cavités andalouses (La Pileta, Ardáles), plus des grottes mineures qui ont eu l'honneur de sa visite. Il suffit, pour s'en faire une idée, de se reporter à son maître ouvrage : *Quatre cents siècles d'art pariétal* (1952) et consulter la biographie de Breuil par E. Ripoll Perelló (1995).
(3) « Il est facile de critiquer le travail de Breuil, quand on n'a pas, comme lui, passé des centaines d'heures sous terre à copier, souvent dans des conditions très pénibles, des gravures parfois illisibles à force d'être enchevêtrées, comme certains panneaux des Trois-Frères, de Gargas ou des Combarelles. Que ceux qui critiquent Breuil refassent d'abord les décalques ! » (Roussot, 1966, p. 385).
(4) Conservé à la bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, sous le numéro d'inventaire 54.2612.
(5) À propos de la difficulté de distinguer des gravures récentes de gravures paléolithiques : « Chaque fois que je revois les dessins qui, par exemple aux Combarelles, à Marsoulas, à la Mouthe, ont gardé cette fraîcheur, je comprends les scrupules de ceux qui n'ont pas contracté l'accoutumance de ce fait constant ; je ne l'ai acquise moi-même sans renouveler souvent l'expérience d'inciser la roche, au voisinage du trait ancien, et de comparer la couleur des incisions : très globalement, l'incision récente est d'un blanc éclatant qui fait mieux percevoir la teinte jaunâtre, quoique claire, du trait ancien » (Breuil, 1910).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANONYME (1967) – *Henri Breuil (1877-1961)*, Fondation Singer-Polignac, Paris, 71 p.

AUJOULAT N. (1987) – *Les relevés d'art pariétal paléolithique : enregistrement et traitement des données*, DAF, n° 9, Maison des sciences de l'Homme, Paris, 122 p.

AUJOULAT N. (1993a) – L'évolution des techniques, *in* Groupe de réflexion sur l'art pariétal paléolithique, *L'art pariétal paléolithique, techniques et méthodes d'étude*, éd. du CTHS, Paris, p. 317-327.

AUJOULAT N. (1993b) – Les projections, *in* Groupe de réflexion sur l'art pariétal paléolithique, *L'art pariétal paléolithique, techniques et méthodes d'étude*, éd. du CTHS, Paris, p. 339-342.

BARRIÈRE C. (1997) – *L'art pariétal des grottes des Combarelles*, Paléo, hors-série, 612 p.

BREUIL H. (s. d.) – *Instructions relatives à la manière de relever et conserver des peintures préhistoriques, dans des abris et grottes*, feuillets dactylographiés, conservés à l'Institut de paléontologie humaine, 3 p.

BREUIL H. (1907) – L'évolution de l'art pariétal des cavernes de l'Âge du Renne, *C. R. du XIIIe congrès d'anthropo. et d'archéo. préhistoriques, session de Monaco, 1906*, imp. de Monaco, p. 387-386.

BREUIL H. (1908) – L'évolution de l'art à l'époque du renne, *Eclogae geologicae Helvetiae*, vol. X, n° 1, p. 40-41.

BREUIL H. (1909) – Le Bison et le Taureau céleste chaldéen, *Revue archéologique*, t. XIII, série IV, p. 250-254.

BREUIL H. (1910) – *Bibliographie 1899-1910*, imp. Œuvre de Saint-Paul, Fribourg, 16 p.

BREUIL H. (1924) – Nouvelles figurations humaines de la caverne David, à Cabrerets (Lot), *Revue anthropologique*, n° 5-6, mai-juin, p. 165-171.

BREUIL H. (1928) – *Lettre à Miss Boyle*, datée du 27 avril 1928, manuscrit conservé au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye.

BREUIL H. (1952a) – *Quatre cents siècles d'art pariétal*, Centre d'études et de documentation préhistorique, Montignac, 413 p.

BREUIL H. (1952b) – La caverne de Niaux. Compléments inédits sur sa décoration, *Bull. de la Soc. préh. Ariège-Pyrénées*, t. VII, p. 11-35.

BREUIL H. (1953) – L'Homme des cavernes n'est pas l'ancêtre des abstraits, *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, n° 1330, p. 1.

BREUIL H. (1957) – En lisant « l'Arte dell'Antica Età della Pietra » de P. Graziosi. Remarques et menues corrections d'un de ses maîtres, *Quaternaria*, t. IV, p. 1-12.

BREUIL H. (1960) – Ma vie en Périgord. 1897-1959, *Bull. Soc. histo. et archéo. du Périgord*, t. LXXXVII, p. 3-20.

BREUIL H., CAPITAN L. (1902) – Les figures gravées à l'époque paléolithique sur les parois de la grotte des Combarelles, près des Eyzies (Dordogne), *Assoc. franç. pour l'Avancement des Sciences, 31e session, Montauban*, p. 253-254 et p. 782-784.

BREUIL H., OBERMAIER H. (1935) – *The Cave of Altamira at Santillana del mar, Spain*, Junta de las Cuevas de Altamira, the Hispanic Society of America, and the Academia de la Historia, Madrid.

CAPITAN L., BREUIL H. (1901a) – Une nouvelle grotte avec parois gravées à l'époque paléolithique, *C. R. Acad. des sciences de Paris*, séance du 16 septembre, t. 133, p. 478-480.

CAPITAN L., BREUIL H. (1901b) – Reproduction de dessins paléolithiques gravés sur les parois de la grotte des Combarelles (Dordogne), *C. R. Acad. des sciences de Paris*, séance du 9 décembre, t. 133, p. 1038-1043.

CAPITAN L., BREUIL H. (1902a) – Figures préhistoriques gravées sur les parois de la grotte des Combarelles (Dordogne), *Acad. des inscriptions et belles-lettres*, séance du 14 février, p. 1038-1043.

CAPITAN L., BREUIL H. (1902b) – Les gravures sur les parois des grottes préhistoriques. La grotte des Combarelles (Dordogne), *Revue de l'École d'Anthropologie*, 12e année, p. 33-46.

CAPITAN L., PEYRONY D., BREUIL H. (1902) – Gravures paléolithiques sur les parois de la grotte des Combarelles (Dordogne), *Bull. de la Soc. d'Anthropo. de Paris*, III, 5e série, p. 527-535.

CAPITAN L., BREUIL H., PEYRONY D. (1906) – Nouvelles observations sur la grotte des Eyzies (Dordogne), et ses relations avec celle de Font-de-Gaume, *Congrès préhistorique de France, I, Périgueux, 1905*, p. 137-142.

CAPITAN L., BREUIL H., PEYRONY D. (1924) – *Les Combarelles aux Eyzies (Dordogne)*, Institut de paléontologie humaine, éd. Masson, Paris, 192 p.

CARTAILHAC É. (1902) – Nos cavernes ornées de dessins préhistoriques, *Mémoires de l'Acad. des sciences, inscriptions et belles-lettres*, n° 2, 10e série, Toulouse, p. 458-472.

CARTAILHAC É. (1906) – Les cavernes ornées des Pyrénées, du Midi de la France et du Nord de l'Espagne, *Revue de Comminges*, extrait, p. 1-9.

CARTAILHAC É., BREUIL H. (1905) – Les peintures et gravures murales des cavernes pyrénéennes, chapitre I : Altamira de Santillane, *L'Anthropologie*, t. XV, p. 625-644.

CARTAILHAC É., BREUIL H. (1906) – *La caverne d'Altamira à Santillana près Santander (Espagne)*, Monaco, 275 p.

CHABREDIER L. (1967) – Étude méthodologique des relevés d'art pariétal paléolithique, *BSPF*, t. LXIV, fasc. 3, p. 501-512.

CHAUVET G. (1903) – Notes sur l'art primitif, *Bull. de la Soc. archéo. et histo. de la Charente*, p. 3-12.

DELLUC B. et G. (1991) – *L'art pariétal archaïque en Aquitaine*, XXVIIIe suppl. à Gallia Préhistoire, 393 p.

DEONNA W. (1912) – *L'archéologie, sa valeur, ses méthodes. T. II : Les lois de l'art*, librairie Renouard, Paris, 533 p.

DOIZE R.-L. (1967) – Comment travaillait l'abbé Breuil ?, *Objets et Mondes*, t. VII, fasc. 1, printemps 1967, p. 79-82.

FOCILLON H. (1967) – Préhistoire et Moyen-Âge, *The Dumbarton Oak papers*, Johnson Reprint Corporation, New-York-London, p. 1-23 (1re édition 1941, Harvard University Press).

FREEMAN L.G. (1978) – Mamut, Jabali y Bisonte en Altamira: Reinterpretaciones sugeridas por la Historia natural, *Curso de Arte rupestre paleolitico*, Universidad Internacional « Menendez Pelayo », Santander, p. 157-179.

FREEMAN L.G., GONZALEZ ECHEGARAY J. (2001) – *La grotte d'Altamira*, coll. Terres Préhistoriques, éd. La Maison des roches, Paris, 150 p.

GROENEN M. (1994) – *Pour une histoire de la Préhistoire*, coll. L'Homme des Origines, éd. Jérôme Millon, Grenoble, 603 p.

HUREL A. (2004) – Un prêtre, un savant dans la marche vers l'institutionnalisation de la Préhistoire. L'abbé Henri Breuil (1877-1961), *La Revue pour l'Histoire du CNRS*, n° 8, p. 4-15.

LORBLANCHET M. (1984) – Les relevés d'art préhistorique, *in* Collectif, *l'Art des cavernes*, éd. Monuments historiques, Paris, p. 41-51.

LORBLANCHET M. (1988) – Finger Markings in Pech-Merle and their Place in Prehistoric Art, *in* M. Lorblanchet dir., *Rock Art in the Old World*, IGNCA Rock Art Series-1, Indira Gandhi National Centre for the Arts, chap. XXIX, p. 451-490.

LORBLANCHET M. (1992) – Le triomphe du naturalisme dans l'art préhistorique, *in* T. Shay et J. Clottes dir., *The limitations of archaeological knowledge*, ERAUL, t. 49, Liège, p. 115-139.

LORBLANCHET M. (1993) – Finalités du relevé, *in* Groupe de réflexion sur l'art pariétal paléolithique, *L'art pariétal paléolithique, techniques et méthodes d'étude*, éd. du CTHS, Paris, p. 329-337.

LORBLANCHET M. (1995) – *Les grottes ornées de la Préhistoire. Nouveaux regards*, éd. Errance, Paris, 288 p.

MARTEL E. (1906) – Réflexions sur Altamira. L'âge des gravures et peintures des cavernes, *Ier Congrès préhistorique de France, Périgueux, 1905*, p. 112-136.

MARTIN Y. (1993) – Relevé graphique sur support transparent, *in* Groupe de réflexion sur l'art pariétal paléolithique, *L'art pariétal paléolithique, techniques et méthodes d'étude*, éd. du CTHS, Paris, p. 343-346.

PALES L. (1962) – L'Homme et sa carrière, *La Cité*, numéro spécial *Hommage à l'abbé Breuil*, n° 16, mars 1962, p. 10-14.

PIGEAUD R. (2006) – L'art pariétal était-il pompier ?, *Pour la Science*, n° 349, p.10-14.

REINACH S. (1925) – *La représentation du galop dans l'art ancien et moderne*, éd. Ernest Leroux, Paris, 126 p. (1re éd. en 6 articles séparés dans la *Revue archéologique*, 1900-1901).

RIPOLL PERELLÓ E. (1995) – *El Abate Breuil (1877-1961)*, Universidad Nacional de Educacion a Distancia, Madrid, 375 p.

RIVIÈRE É. (1901) – Les dessins gravés de la grotte de la Mouthe (Dordogne), *Bull. et Mém. de la Soc. d'Anthropo. de Paris*, t. 5, n° II, p. 509-517.

ROUSSOT A. (1966) – Réflexions sur l'étude de l'art pariétal franco-cantabrique, *L'Anthropologie*, t. 70, p. 384-387.

SKROTZKY N. (1964) – *L'abbé Breuil et la Préhistoire*, coll. Savants du monde entier, n° 24, éd. Seghers, Paris, 192 p.

THUILLIER J. (1984) – *Peut-on parler d'une peinture « pompier » ?*, coll. Essais et Conférences, Collège de France, PUF, Paris, 67 p.

UCKO P. (1987) – Débuts illusoires dans l'étude de la tradition artistique, *Bull. Soc. préhisto. Ariège-Pyrénées*, t. XLII, p. 15-81.

VIALOU D. (1986) – *L'art des grottes en Ariège magdalénienne*, XXIIe suppl. à Gallia-Préhistoire, éd. du CNRS, Paris, 432 p.

Romain PIGEAUD
USM 103-UMR 5198 du CNRS
Département de Préhistoire
du Muséum national d'histoire naturelle
Institut de paléontologie humaine
1, rue René-Panhard, 75013 Paris
romain.pigeaud@wanadoo.fr

L'apport méthodologique des fouilles de Hallam L. Movius à l'abri Pataud (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne)

Laurent CHIOTTI
et Roland NESPOULET

Résumé

L'apport méthodologique des fouilles de l'abri Pataud, dans les années cinquante et soixante, a été novateur à plusieurs titres. L'analyse critique des documents originaux montre à quel point la fouille fut exemplaire et permet de comprendre dans le détail la lecture du site par Hallam L. Movius et son équipe pluridisciplinaire. Cette analyse, que nous proposons de présenter à travers quelques exemples concrets, est la base indispensable à tout réexamen des séries archéologiques provenant des fouilles de Hallam L. Movius à l'abri Pataud. L'installation d'un carroyage « en dur » apparaît comme l'une des méthodes de fouille novatrices utilisées à l'abri Pataud. Elle a permis de coordonner en trois dimensions les objets archéologiques remarquables et de récolter le reste du matériel avec une bonne précision planimétrique. De nombreuses mesures topographiques (surface et base des couches) ont également permis de mieux comprendre la stratigraphie. Hallam L. Movius fut l'un des premiers préhistoriens à utiliser systématiquement la méthode de datation par le radiocarbone. Les résultats obtenus pour les différentes couches de l'abri Pataud apparaissent, dans leur ensemble, comme très cohérents ; des fiches manuscrites ou dactylographiées contenant les données de fouille ont été rédigées pour chaque pièce coordonnée ; des décapages horizontaux successifs ont été effectués les premières années sur une surface de 12 mètres sur 12, délimitée par le carroyage. D'énormes blocs d'effondrement ont obligé par la suite Hallam L. Movius à réduire la zone de fouille à 6 mètres sur 12. Deux tranchées latérales, fouillées en avance par rapport au décapage central, ont permis d'anticiper la lecture d'une stratigraphie souvent très complexe.

Abstract

The methodological contribution of the abri Pataud excavation in the fifties and sixties was innovative in many ways. The critical analysis of original documents shows how the excavation was exemplary and allows understanding in detail the reading of the site by Hallam L. Movius and his multidisciplinary team. This analysis, that we propose to present with some concrete examples, is the essential basis of all re-examination of the archaeological assemblage from the Hallam L. Movius excavation: the installation of a grid system as a permanent structure appears as one of the innovative methods used at the abri Pataud. It allowed to coordinate in three dimensions the remarkable artifacts and to collect the rest of the archaeological material with a good planimetric precision. Many topographical measurements (surface and base of the levels) allowed a better understanding of the stratigraphy; Hallam L. Movius was one of the first

researchers to systematically use the radiocarbon dating method. As a whole, the results for abri Pataud levels are very coherent; manuscript or typed cards, with the excavation data, were created for each coordinated artifact; in the first years, the levels were exposed on all the grid surfaces (12 by 12 meters). Afterwards, huge collapsed blocks caused Hallam L. Movius to reduce the excavation zone to 6 by 12 meters. Two lateral trenches excavated before the central trenches allowed anticipating the reading of an often very complex stratigraphy; spatial distributions on graph paper were realized for all of the excavation from the artifacts' coordinates: these documents (plans and sections) have remained unpublished.

INTRODUCTION

Dès le début des ses recherches en Dordogne, Hallam L. Movius formalisa avec une remarquable précision la problématique de son projet de fouille :

« À l'abri Pataud, tous les traits essentiels pour rendre possible une attaque en équipe du problème de la dynamique de la culture du Paléolithique supérieur sont présents ; on peut les résumer comme suit : (i) une histoire comparativement longue d'occupations successives ; (ii) une riche série d'assemblages de matériels archéologiques ; (iii) des restes abondants de faune ; (iv) une série d'horizons géologiques différents pour l'analyse pédologique ; (v) une quantité substantielle de cendres et de charbons de bois pour l'étude paléobotanique et pour l'établissement de la chronologie des horizons successifs par la méthode C-14 ; et (vi) une liaison directe avec une formation géologique bien définie de la fin du glaciaire – c'est-à-dire la terrasse de la Vézère, haute de 6 à 7 mètres » (Movius, 1955).

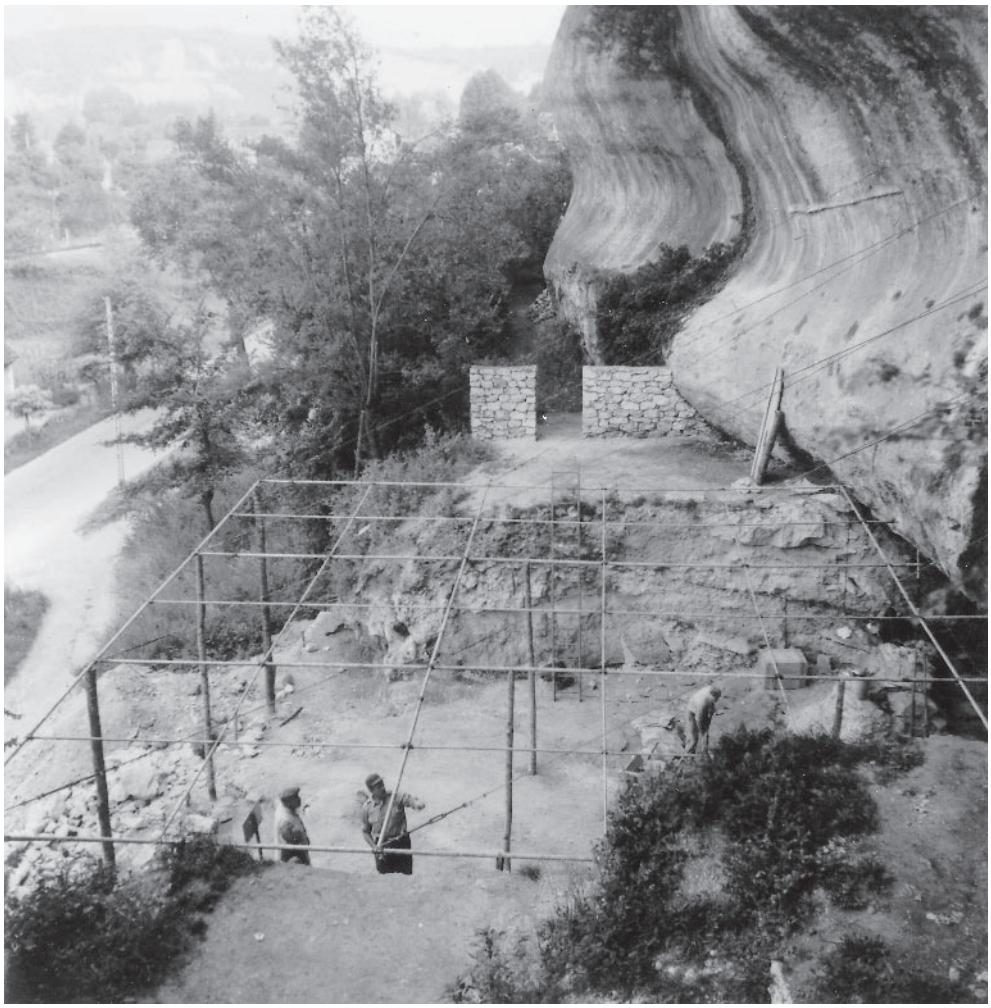


Fig. 1 – 1958, vue générale de la fouille montrant le carroyage (cliché H.L. Movius).
Fig. 1 – *1958, general vue of excavation showing the grid system (photo H.L. Movius).*

L'implantation d'un carroyage « en dur », les différentes stratégies de fouilles et l'exceptionnelle rigueur de la documentation scientifique eurent pour but principal de recueillir le matériel d'étude (essentiellement l'outillage et les pièces remarquables) dans les meilleures conditions possibles.

L'utilisation du ^{14}C « à grande échelle » imposa définitivement l'abri Pataud comme un site de référence de la chronostratigraphie du début du Paléolithique supérieur français.

À l'inverse de la méthode d'analyse d'attributs (Movius *et al.*, 1968 ; Movius et Brooks, 1971) qui n'intéressa que très peu la communauté scientifique française – comme l'a fait remarquer Harvey M. Bricker (2002) – les méthodes de fouilles développées par l'équipe de l'abri Pataud entre 1958 et 1964 devinrent une référence pour de nombreux préhistoriens.

Le présent article n'a pas pour objectif de faire un bilan complet des méthodes de fouille développées par Hallam L. Movius à l'abri Pataud, mais au contraire de présenter quelques exemples concrets de sa méthodologie, en grande partie novatrice pour l'époque.

CARROYAGE

Le carroyage d'origine installé au début des fouilles de l'abri Pataud (fig. 1) est encore en place aujourd'hui. Composé de tubes métalliques vissés entre eux et suspendus à la falaise, il délimite une zone principale de 144 m^2, subdivisée en bandes de 2 m de large : une série de 6 *trenches* dans l'axe est-ouest et de 6 *squares* dans l'axe nord-sud. Les coordonnées planimétriques

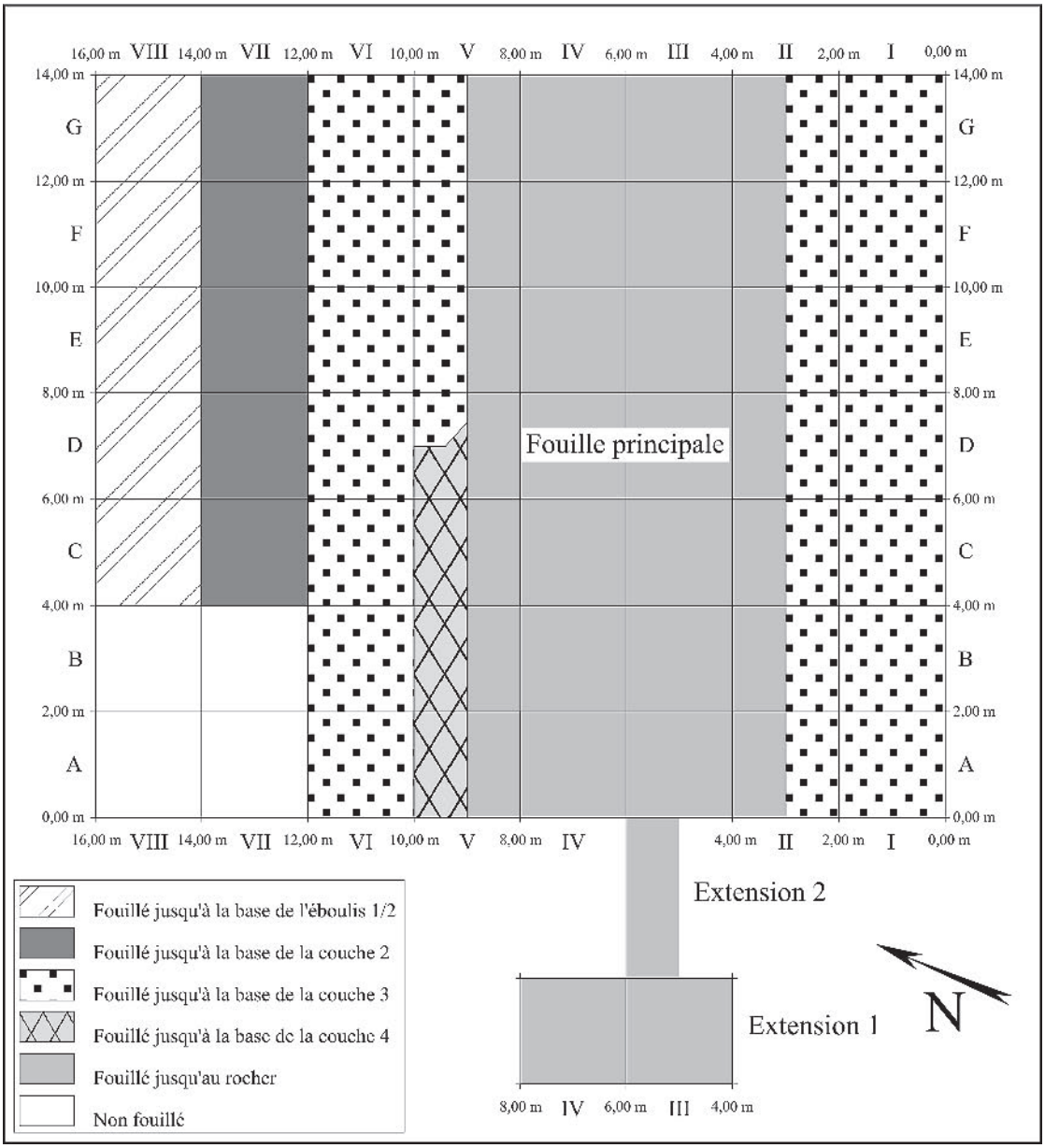


Fig. 2 – Plan de la zone fouillée (d'après Movius, 1977).
***Fig. 2 –** Detailled plan of excavated area (after Movius 1977).*

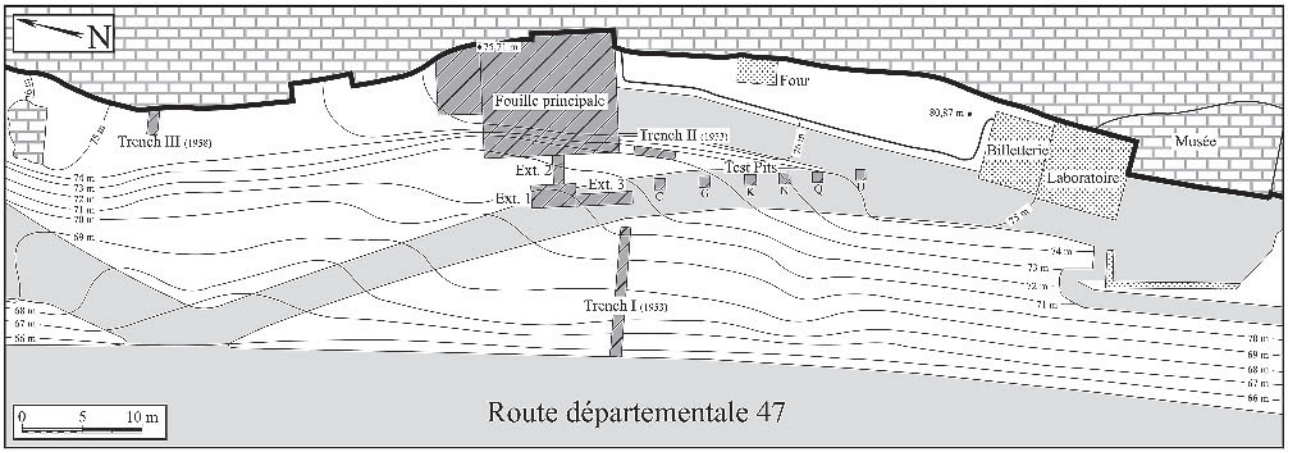


Fig. 3 – Plan de la propriété Pataud (d'après Movius, 1977).
Fig. 3 – *Pataud property plan (after Movius 1977).*



Fig. 4 – 1959, vue de la fouille de l'éboulis 3/4 montrant les banquettes résiduelles le long de chaque carré (cliché H.L. Movius).
Fig. 4 – *1959, excavation vue of éboulis 3/4 showing baulks along the boundaries of each square (photo H.L. Movius).*

n'étaient pas mesurées en « X/Y » mais en « N-S » (Nord-Sud) et « W-E » (West-Est). Le scellement du carroyage à la falaise dans son angle nord-est matérialise le plan 0 de la fouille qui était utilisé pour les prises mesures de Z, exprimées en *depth*.

Plusieurs extensions ont été ajoutées à la fouille principale : au nord, les *trenches* VII et VIII (fig. 2), à l'ouest, *extension* 2, *extension* 1, ainsi que plusieurs sondages *(test pits)* en divers endroits de la propriété (fig. 3).

Le carroyage fut utilisé pour relever un nombre important de cotes (limites de couches, relevés de structures, etc.) et pour coordonner les objets archéologiques eux-mêmes, du moins certains d'entre eux.



Fig. 5 – 1961, vue de la fouille du niveau 5 montrant les tranchées test – *trenches* II(N) et V(S) – et la zone centrale – *trenches* III et IV – (cliché H.L. Movius).
Fig. 5 – *1961, excavation vue of level 5 showing test trenches – trenches II(N) and V(S) – and central trenches – trenches III and IV – (photo H.L. Movius).*

En effet, seuls les outils et les pièces remarquables (pièces osseuses, éléments de parure, etc.) diagnostiqués en place étaient cotés. Le reste du matériel était récupéré par zone de 1 m^2, 2 m^2 ou 4 m^2 et par subdivisions stratigraphiques.

Le carroyage de Hallam L. Movius à l'abri Pataud fut l'un des premiers installés en Dordogne[1]. Son utilisation rigoureuse comme système de repérage durant toute la durée de la fouille fut une grande innovation et une réelle avancée technique, qui préfigura la généralisation de cette méthode à toutes les fouilles archéologiques.

Pour des raisons techniques, la fouille initialement prévue sur les 144 m^2 délimités par le carroyage fut réduite à 72 m^2 (12 m x 6 m) à partir de la couche 4. Les décapages furent donc moins étendus pour les deux couches de Gravettien ancien et moyen et pour toutes les couches aurignaciennes.

STRATÉGIES DE FOUILLE

Lors du début de la fouille, en 1958, Hallam L. Movius décida d'explorer le site sur l'ensemble de la surface de son carroyage, soit 144 m^2, en décapage horizontal. Très rapidement, de gros blocs sont apparus et il est devenu très difficile de poursuivre la fouille, nécessitant l'emploi de dynamite.

Suite à des erreurs stratigraphiques commises durant la saison 1958, lors de la fouille du niveau 2 (Movius, 1977, p. 32), il fut conçu une nouvelle méthode pour la fouille du niveau 3, consistant à laisser une banquette de 25 cm de largeur le long de la limite de chaque carré, de façon à reconnaître les différentes subdivisions stratigraphiques et à pouvoir dessiner les coupes (fig. 4). La principale difficulté de cette procédure est qu'elle rendait impossible l'étude d'un horizon continu sur toute sa surface : ainsi, les foyers et les structures de la couche 3 ne furent jamais vus et examinés dans leur intégralité. Au final, Hallam L. Movius lui-même déconseilla cette méthode pour la fouille des grottes et des abris du Paléolithique supérieur d'Europe de l'Ouest (Movius, *ibid.*).

À la fin de la saison 1958, il était devenu évident que la surface sélectionnée au départ était manifestement trop étendue. Il fut décidé de réduire la fouille à une bande de 6 mètres de largeur comprenant les *trenches* II(N), III, IV et V(S).

Il fut également décidé de se concentrer sur les deux tranchées centrales (III et IV), après avoir déterminé la séquence stratigraphique dans deux tranchées test [II(N) et V(S)] de chaque côté de la zone principale (fig. 2 et 5), dont la fouille fut menée en subdivisions centimétriques plus ou moins horizontales (Movius, 1977, p. 54). Hallam L. Movius espérait qu'il serait possible de suivre dans la zone centrale du site les différentes subdivisions mises au jour et reconnues dans les tranchées test. En pratique, cette méthode n'a jamais été entièrement satisfaisante, excepté pour les unités principales de la fouille et, au final, aucun des assemblages provenant de ces deux tranchées test n'a été inclus dans l'analyse détaillée du matériel archéologique, du fait de la quasi-impossibilité de corréler les subdivisions centimétriques des tranchées test et celles réellement reconnues dans les tranchées III et IV (Movius, *ibid.*).

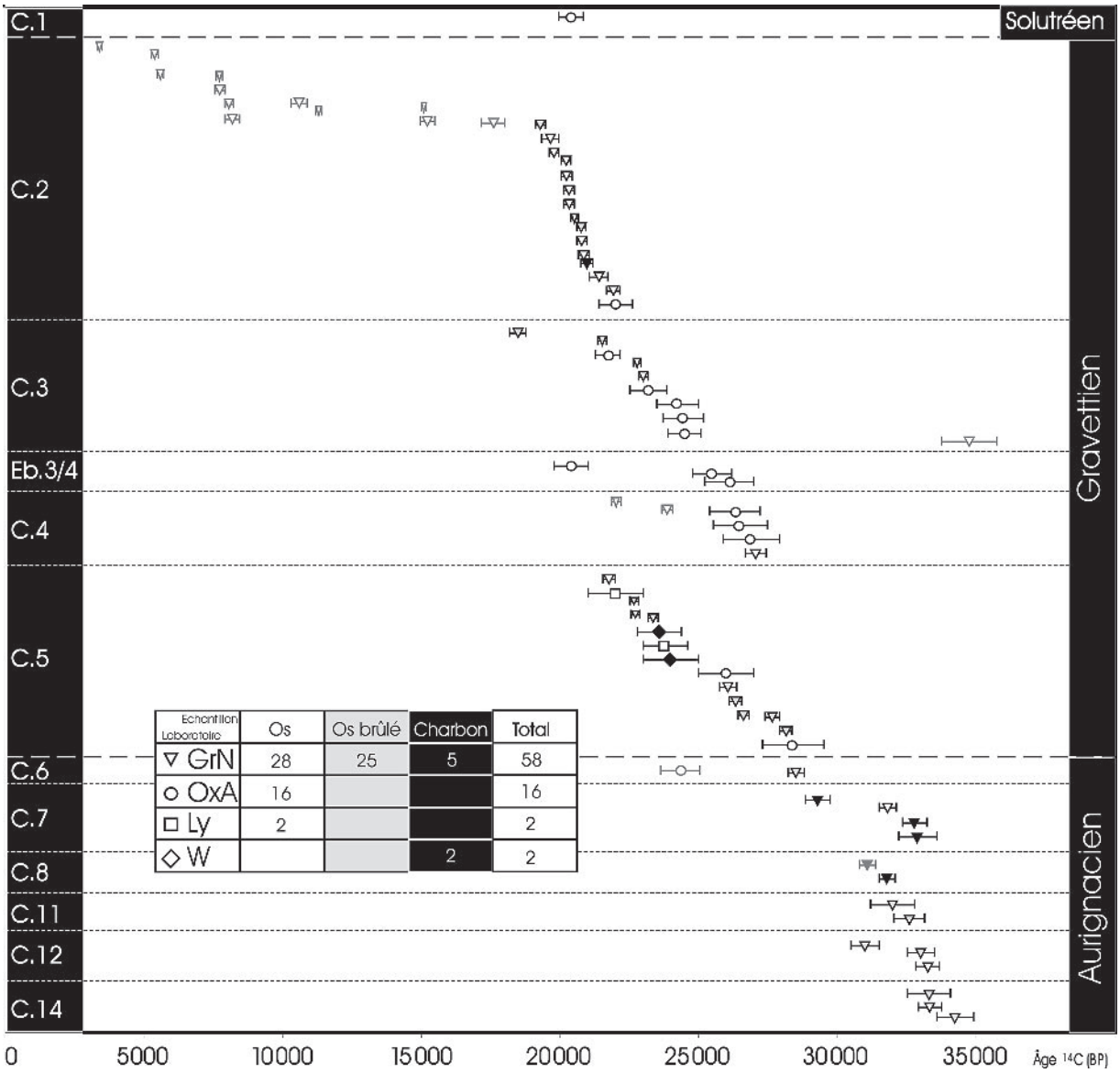


Fig. 6 – Présentation de l'ensemble des datations ^{14}C effectuées sur l'abri Pataud. Toutes les dates présentées ici n'ont pas été retenues par les auteurs (Movius, 1977 ; Bricker, 1995). Les dates non retenues apparaissent en trait plus clair. Le nombre important de dates « aberrantes » dans la couche 2 s'explique par la pollution des échantillons (couche proche de la surface).
Fig. 6 – *Presentation of abri Pataud radiocarbon datations. All the dates showed here are not kept by the authors (Movius, 1977 ; Bricker, 1995). The non kept dates appear in clear lines. The great number of aberrant dates in level 2 is due to the samples pollution by surface proximity.*

CARBONE 14

Dans les premières années de la mise au point de la méthode de datation par le ^{14}C, Hallam L. Movius fut associé au comité, créé par l'*American Anthropological Association* et la *Geological Society of America*, chargé de récolter les premiers échantillons nécessaires à la mise au point des premiers programmes de datation (Movius, 1950 ; Évin, ce volume). Il fut plus particulièrement chargé du Paléolithique supérieur, du Mésolithique et du Néolithique en Europe, Asie et Afrique (à l'exception du Proche et Moyen-Orient). Les premiers échantillons européens furent donc confiés au laboratoire et à l'équipe de Willard F. Libby à Washington sous la responsabilité de Hallam L. Movius.

Il est donc logique que, dès les premiers sondages qu'il réalisa à l'abri Pataud en 1953 (Movius, 1954 et 1955), ce dernier effectua des prélèvements en vue de datation. C'est ainsi que les premières dates ^{14}C pour la couche 5 (Gravettien ancien) de l'abri Pataud furent publiées en 1955 (Movius, 1955). Jusqu'en 1987, une série de 80 dates (fig. 6) fut obtenue à partir de charbons, d'os et d'os brûlés (Movius, 1963b et 1971 ; Bricker et Mellars, 1987 ; Bricker, 1995). Une vingtaine, jugée aberrante, ne fut pas retenue. La corrélation remarquable entre les dates et la stratigraphie culturelle à l'abri Pataud confirma l'intérêt de la méthode elle-même et fut une réussite pour Hallam L. Movius dans son projet initial de définir la chronologie culturelle du Paléolithique supérieur français sur la base des données isotopiques (Movius, 1960b).

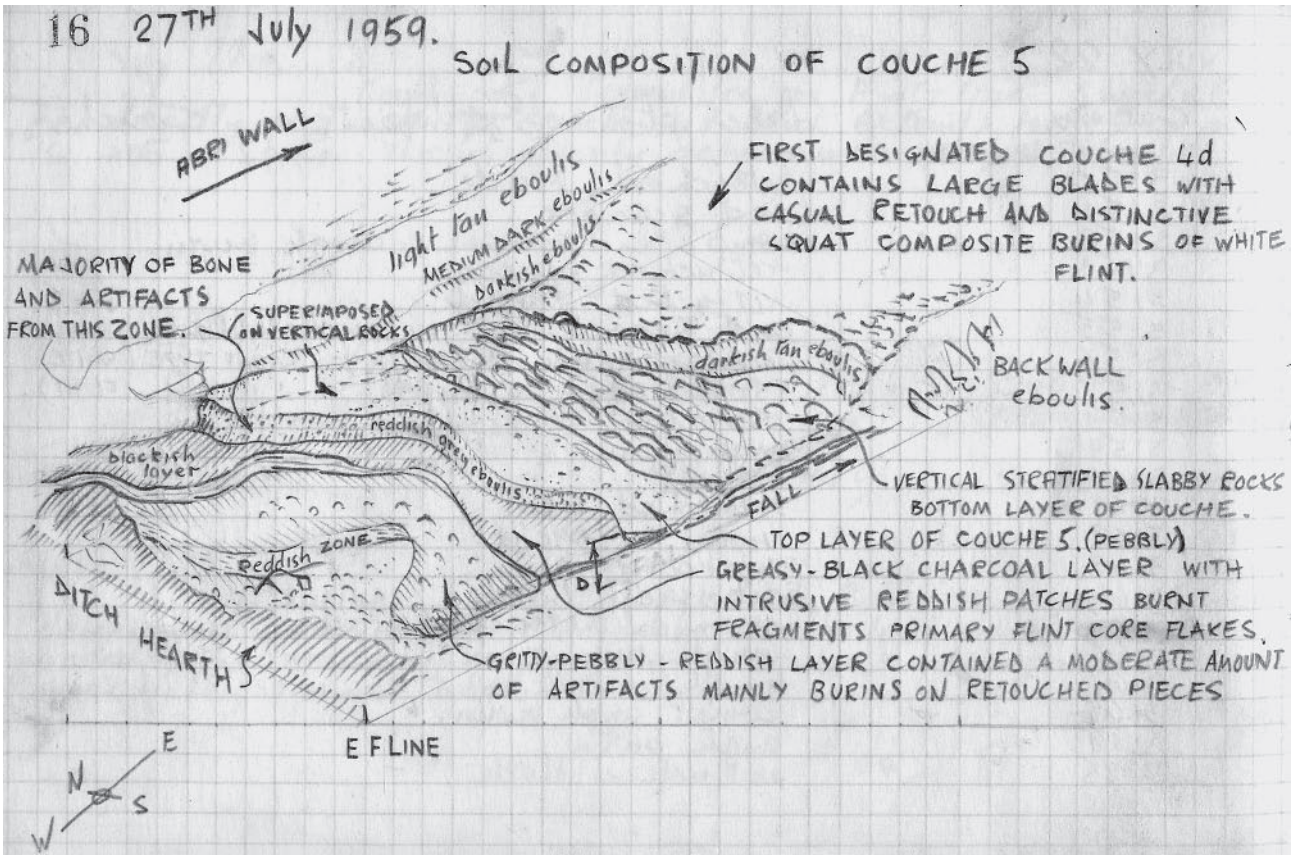


Fig. 7 – 1959, page de carnet de fouille décrivant l'un des sols de la couche 5.
Fig. 7 – *1959, extract of field book showing a level 5 soil.*

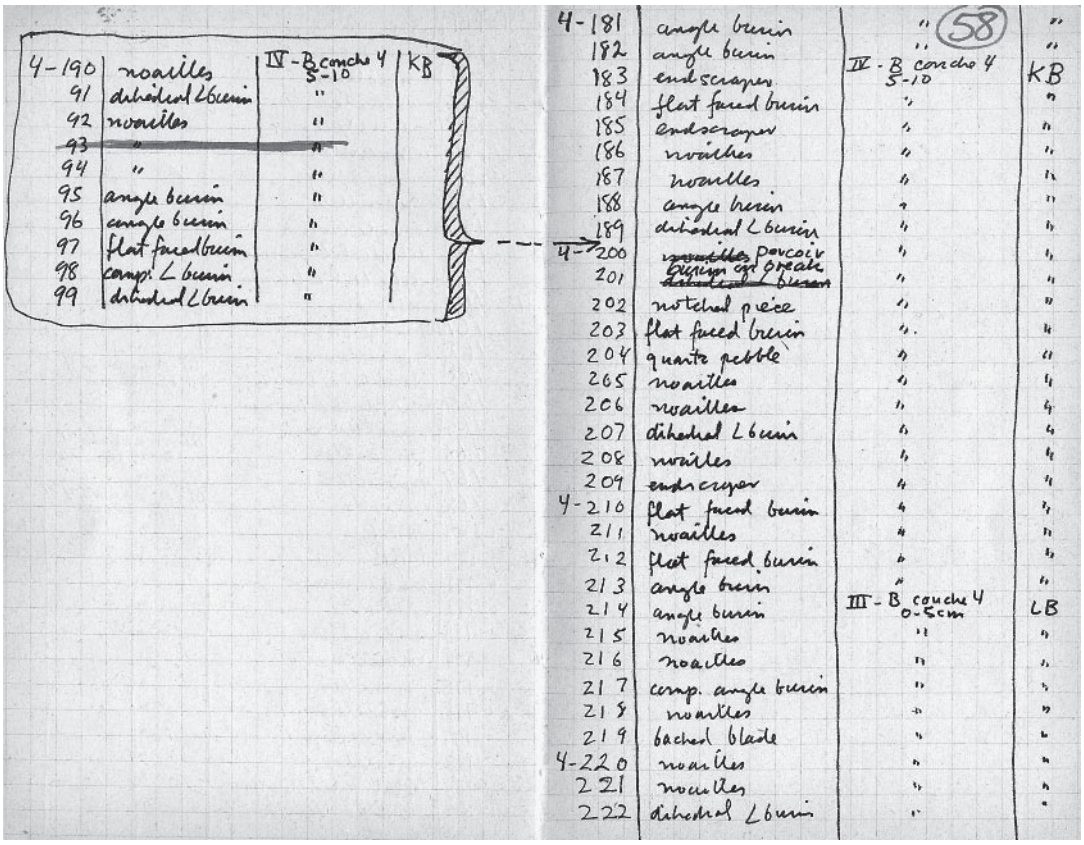


Fig. 8 – 1959, page de carnet d'inventaire des objets coordonnés.
Fig. 8 – *1959, extract of coordinates artifacts listing book.*

DOCUMENTATION SCIENTIFIQUE

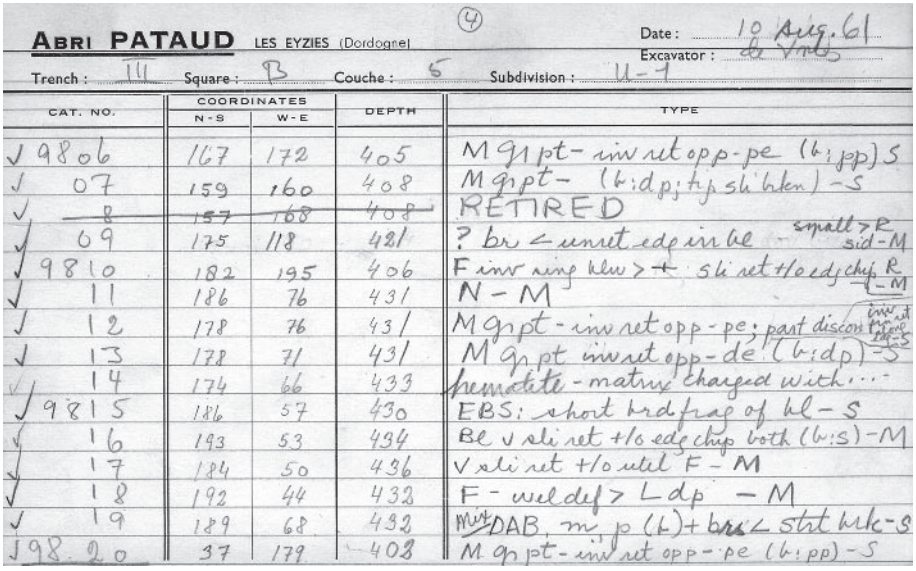
Durant toute la durée de la fouille, une importante documentation scientifique a été recueillie. Cette documentation, disponible dans son intégralité, fait actuellement partie des collections du Muséum national d'histoire naturelle et est conservée, avec la collection archéologique, dans les réserves de l'abri Pataud.

L'ensemble des observations recueillies sur le terrain lors de la fouille a été consigné de façons différentes au cours du temps. Lors des deux premières campagnes, les notes étaient prises sur des carnets de terrain, à raison d'un carnet par carré (fig. 7). Par la suite, les notes et les croquis ont été pris sur des fiches individuelles.

Les objets coordonnés étaient listés sur des carnets d'inventaire comprenant le numéro de l'objet, le type de l'objet, sa localisation planimétrique et stratigraphique et le nom du fouilleur (fig. 8). Sur le terrain, les coordonnées des pièces étaient notées sur des fiches individuelles par carrés et subdivisions stratigraphiques, comprenant le numéro de l'objet, ses coordonnées (N-S, W-E et *depth*), ainsi qu'une description sommaire (fig. 9).

Pour chaque pièce coordonnée était ensuite réalisée, en laboratoire, une fiche descriptive comprenant toutes les informations disponibles (numéro, date de découverte, fouilleur, *square*, *trench*, coordonnées, couche, subdivision), ainsi qu'une première description (fig. 10). Ces fiches étaient dans un premier temps manuscrites, puis elles furent ensuite dactylographiées.

Pour le matériel non coordonné (produits de débitage, restes de faune et galets), des fiches d'inventaire étaient réalisées pour chaque carré, indiquant la

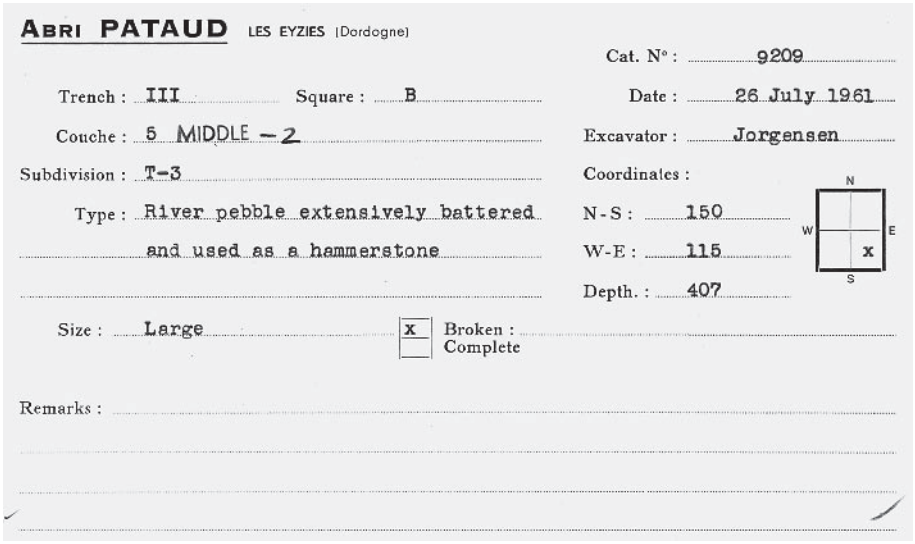


ABRI PATAUD LES EYZIES (Dordogne) ④ Date : 10 Aug. 61 Excavator : de Vries

Trench : III Square : B Couche : 5 Subdivision : U-1

CAT. NO.	COORDINATES N-S	COORDINATES W-E	DEPTH	TYPE
✓ 9806	167	172	405	M gr pt - inv ret opp-pe (b; pp) S
✓ 07	159	160	408	M gr pt - (b:dp; tip sli brkn) - S
✓ ~~8~~	~~157~~	~~168~~	~~408~~	RETIRED
✓ 09	175	118	421	? br < unret edg in bl - small > R sid - M
✓ 9810	182	195	406	F inv sing blw > + sli ret +/o edg chip R - M
✓ 11	186	76	431	N - M
✓ 12	178	76	431	M gr pt - inv ret opp-pe; part discon inv ret opp edg - S
✓ 13	178	71	431	M gr pt inv ret opp-de (b:dp) - S
✓ 14	174	66	433	hematite - matrix charged with...
✓ 9815	186	57	430	EBS: short brd frag of bl - S
✓ 16	193	53	434	Bl v sli ret +/o edg chip both (b:s) - M
✓ 17	184	50	436	V sli ret +/o util F - M
✓ 18	192	44	432	F - wel def > L dp - M
✓ 19	189	68	432	Mix DAB, m, p (b) + brs < strt brk - S
✓ 98.20	37	179	403	M gr pt - inv ret opp-pe (b: pp) - S

Fig. 9 – 1961, fiche de cordonnées des pièces archéologiques.
Fig. 9 – *1961, coordinates artifacts card.*



ABRI PATAUD LES EYZIES (Dordogne)

Cat. N° : 9209

Trench : III Square : B Date : 26 July 1961

Couche : 5 MIDDLE - 2 Excavator : Jorgensen

Subdivision : T-3 Coordinates :

Type : River pebble extensively battered and used as a hammerstone

N-S : 150

W-E : 115

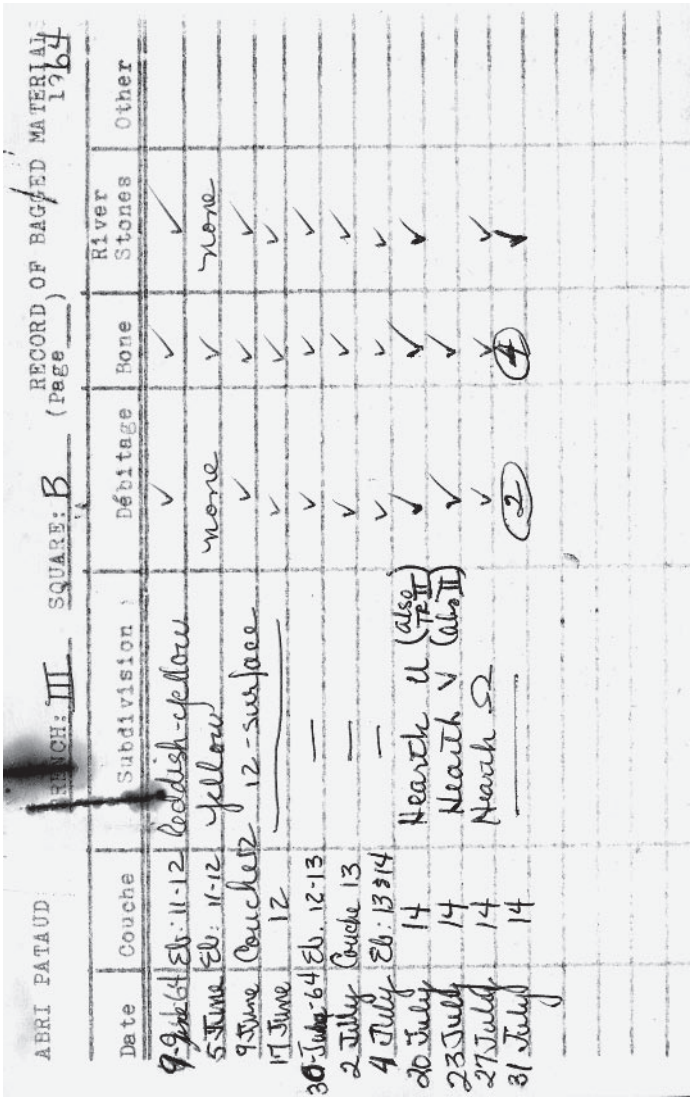
Depth. : 407

N W E S x

Size : Large [x] Broken : [ ] Complete

Remarks :

Fig. 10 – 1961, fiche d'inventaire des objets archéologiques.
Fig. 10 – *1961, artifacts inventory card.*



ABRI PATAUD — TRENCH: III — SQUARE: B — RECORD OF BAGGED MATERIAL (Page__) 1964

Date	Couche	Subdivision	Débitage	Bone	River Stones	Other
9 June 64	Eb. 11-12	Reddish-yellow	✓	✓	✓	
5 June	Eb. 11-12	Yellow	none	✓	none	
9 June	Couche 12	12-surface	✓	✓	✓	
17 June	12	—	✓	✓	✓	
30 June-64	Eb. 12-13	—	✓	✓	✓	
2 July	Couche 13	—	✓	✓	✓	
4 July	Eb. 13 3/4	—	✓	✓	✓	
20 July	14	Hearth U (also T²E II)	✓	✓	✓	
23 July	14	Hearth V (also II)	✓	✓		
27 July	14	Hearth S2	✓	✓	✓	
31 July	14	—	(2)	(4)	✓	

Fig. 11 – 1964, fiche d'inventaire des sacs de pièces non coordonnées.
Fig. 11 – *1964, non coordinates pieces inventory card.*

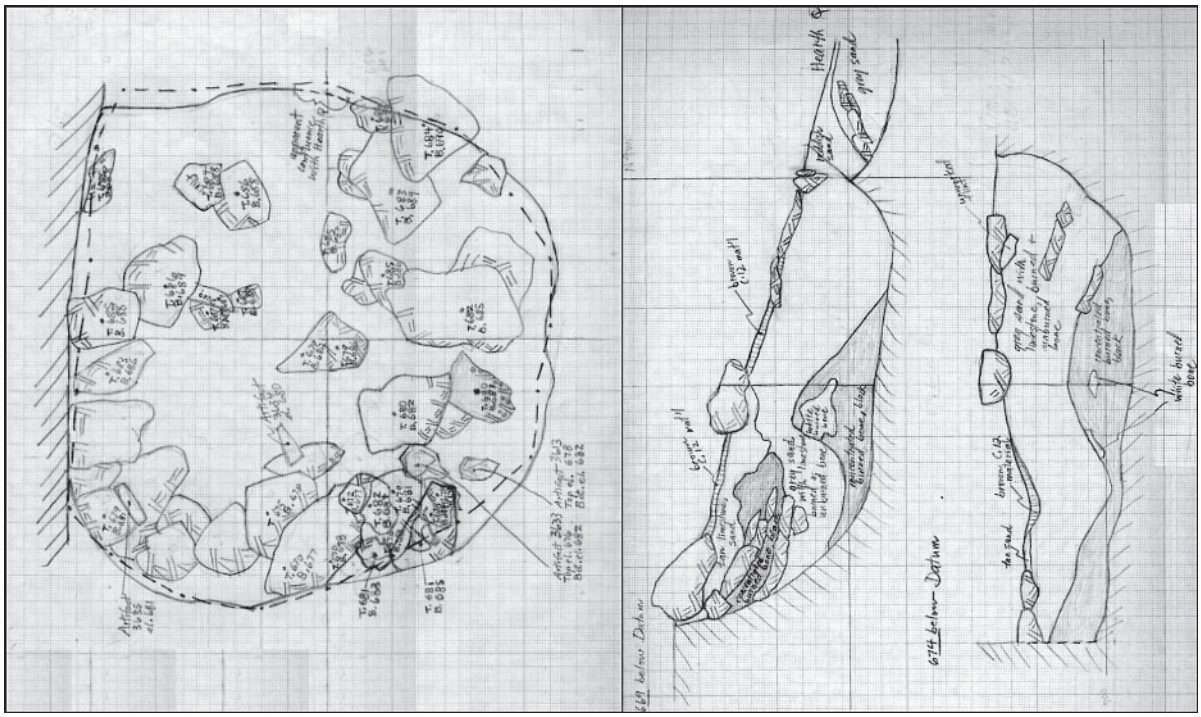


Fig. 12 – 1964, relevé d'une structure sur papier millimétré : foyer R de la couche 12.
Fig. 12 – *1964, feature drawing on graph paper: hearth R of level 12.*

présence ou l'absence de chaque type de matériel archéologique et éventuellement le nombre de sacs lorsqu'il y en avait plusieurs (fig. 11). Cet inventaire ne renseigne pas sur la quantité de matériel présente dans chaque sac.

Outre cette grande quantité de documents écrits (Movius, 1953, 1958, 1959, 1960a, 1961, 1963a et 1964), une importante documentation graphique a été produite lors de la fouille. Elle consiste en 1 106 documents de tous formats, qui sont essentiellement des relevés planimétriques et des relevés de coupes effectués à tous les stades de la fouille (fig. 12). Ces documents se répartissent en :

- des plans et coupes de l'ensemble de la fouille, relevés sur papier millimétré ;
- des plans et coupes des différentes structures anthropiques, sur papier millimétré ;
- des mises au propre des relevés, sur calque ;
- des relevés topographiques des surfaces et bases de couches ;
- des projections de pièces coordonnées en plan et en coupe ;
- des diagrammes d'analyse typologique.

CONCLUSION

Nous ne prétendons pas, à travers ces quelques exemples, dresser un inventaire exhaustif de ce que fut l'apport méthodologique des travaux de Hallam L. Movius et de son équipe à l'abri Pataud. L'intérêt premier est de rappeler que toute étude actuelle et future sur les séries archéologiques de référence provenant de ce site doit se baser sur l'analyse critique des conditions de fouilles, telles que nous pouvons les connaître à travers la remarquable documentation scientifique originale. Mais il est important de souligner également que, en s'inscrivant dans le mouvement général de l'essor des nouvelles méthodes de l'archéologie préhistorique des années cinquante, les fouilles de l'abri Pataud présentent de surcroît un réel intérêt épistémologique. ■

NOTE

(1) La méthode du carroyage, permettant de localiser les objets découverts lors de la fouille d'un site préhistorique par ses coordonnées cartésiennes, fut employée par Louis Méroc dans les Pyrénées dès 1930, puis développée en collaboration avec Georges Laplace-Jauretche. Elle fut introduite en Dordogne par François Bordes au début des années cinquante (Laplace-Jauretche et Méroc, 1954).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BRICKER H.M. (1995) – *Le Paléolithique supérieur de l'abri Pataud (Dordogne) : les fouilles de H.L. Movius Jr.*, Documents d'Archéologie française, 50, éd. Maison des sciences de l'Homme, Paris, 328 p.

BRICKER H.M. (2002) – Attribute analysis at the abri Pataud, *in* L. Straus, *The Role of American Archeologists in the Study of the European Upper Paleolithic, Actes du XIVe congrès UISPP, Liège, 2-8 septembre 2001*, BAR International Series, 1048, Archaeopress, Oxford, p. 15-18.

BRICKER H.M., MELLARS P.A. (1987) – Datation ^{14}C de l'abri Pataud (Les Eyzies, Dordogne) par le procédé « accélérateur-spectromètre de masse », *L'Anthropologie*, t. 91, 1, p. 227-234.

LAPLACE-JAURETCHE G., MÉROC L. (1954) – Application des coordonnées cartésiennes à la fouille d'un gisement, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LI, n° 7, p. 58-66.

MOVIUS H.L. Jr. (1950) – Age Determination by Radiocarbon Content, *Antiquity*, vol. XXIV, p. 99-101.

MOVIUS H.L. Jr. (1953) – *Preliminary report on the results of the 1953 test excavations at the abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne)*, rapport non publié, archives de l'abri Pataud, Les Eyzies, 24 p.

MOVIUS H.L. Jr. (1954) – Les Eyzies: a test excavation, *Archaeology*, vol. 7, 2, p. 82-90.

MOVIUS H.L. Jr. (1955) – Une fouille préliminaire à l'abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, n° 5, p. 35-40.

MOVIUS H.L. Jr. (1958) – *Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne). Progress report on the work of the first field season*, rapport non publié, archives de l'abri Pataud, Les Eyzies, 15 p.

MOVIUS H.L. Jr. (1959) – *Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne). Progress report on the work of the second field season*, rapport non publié, archives de l'abri Pataud, Les Eyzies, 9 p.

MOVIUS H.L. Jr. (1960a) – *Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne). Progress report on the work of the third field season*, rapport non publié, archives de l'abri Pataud, Les Eyzies, 12 p.

MOVIUS H.L. (1960b) – Radiocarbon Dates and Upper Palaeolithic Archaeology in Central and Western Europe, *Current Anthropology*, vol. 1, 5-6, p. 355-392.

MOVIUS H.L. Jr. (1961) – *Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne). Progress report on the work of the fourth field season*, rapport non publié, archives de l'abri Pataud, Les Eyzies, 12 p.

MOVIUS H.L. Jr. (1963a) – *Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne). Progress report on the work of the fifth field season*, rapport non publié, archives de l'abri Pataud, Les Eyzies, 15 p.

MOVIUS H.L. Jr. (1963b) – L'âge du Périgordien, de l'Aurignacien et du Protomagdalénien en France sur la base des datations au carbone 14, Aurignac et l'Aurignacien, centenaire des fouilles d'Édouard Lartet, *Bulletin de la Société méridionale de Spéléologie et de Préhistoire*, t. VI-IX, 1956-1959, p. 131-142.

MOVIUS H.L. Jr. (1964) – *Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne). Progress report on the work of the sixth field season*, rapport non publié, archives de l'abri Pataud, Les Eyzies, 18 p.

MOVIUS H.L. Jr. (1971) – Radiocarbon dating of the Upper Palaeolithic sequence at the abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), *The Origin of Homo sapiens*, Ecology and Conservation, 3, UNESCO, p. 253-260.

MOVIUS H.L. Jr. (1977) – *Excavation of the abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne): Stratigraphy*, American School of Prehistoric Research, bull. 31, Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 167 p., planches h. t.

MOVIUS H.L. Jr., BROOKS A.S. (1971) – The analysis of Certain Major Classes of Upper Paleolithic Tools: Aurignacian Scrapers; *Proceedings of the Prehistoric Society, Cambridge*, vol. 37, 2, p. 253-273.

MOVIUS H.L. Jr., DAVID N., BRICKER H.M., CLAY R.B. (1968) – *The analysis of Certain Major Classes of Upper Paleolithic Tools*, American School of Prehistoric Research, bull. 26, Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 58 p.

ANNEXE
Bibliographie complémentaire de H.L. Movius sur l'abri Pataud

MOVIUS H.L. Jr. (1960) – Bas-relief carving of a female figure recently discovered in the Final Perigordian horizon at the Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), *in* L. Rohrscheld, *Festschrift für Lothar Zotz Steinzeitfragen der Alten und Neuen Welt*, p. 377-387.

MOVIUS H.L. Jr. (1962) – The Proto-Magdalenian of the abri Pataud, Les Eyzies, Dordogne, *Bericht über den V. Internationalen Kongress für Vor-und Frühgeschichte, Hamburg, 1958*, Verlag Gebr. Mann, Berlin, p. 561-565.

MOVIUS H.L. Jr. (1965a) – Upper Perigordian and Aurignacian Hearths at the Abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), *Miscelana En Homenaje al Abate Henri Breuil*, Instituto de Prehistoria Y Arqueologia, Barcelone, t. II, p. 182-196.

MOVIUS H.L. Jr. (1965b) – Aurignacian Hearths at the Abri Pataud Les Eyzies (Dordogne), *Symposium in Honor of Dr. Li Chi on his Seventieth Birthday*, Institute of History and Philology, Academica Sinica, Taipei, Taiwan, China, part I, p. 303-316.

MOVIUS H.L. Jr. (1966) – The Hearths of the Upper Perigordian and Aurignacian Horizons at the Abri Pataud, Les Eyzies, Dordogne and their Possible Significance, *American Anthropologist*, vol. 68, 2, pt. 2, p. 296-325.

MOVIUS H.L. Jr. (1968) – Segmented Backed Bladelets, *Sonderdruck aus Quatär,* vol. 19, p. 240-249.

MOVIUS H.L. Jr. (1973) – Quelques commentaires supplémentaires sur les sagaies d'Isturitz : données de l'abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 70, n° 3, p. 85-89.

MOVIUS H.L. Jr. (1975) – *Excavation of the abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne): Contributors*, American School of Prehistoric Research, bull. 30, Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Massachusetts, 305 p.

MOVIUS H.L. Jr., DAVID N. (1970) – Burins avec modification tertiaire du biseau, burins-pointe et burins du Raysse à l'abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 67, n° 2, p. 445-455.

MOVIUS H.L. Jr., VALOIS H.-V. (1959) – Crâne protomagdalénien et Vénus du Périgordien final trouvés dans l'abri Pataud, Les Eyzies, Dordogne, *L'Anthropologie*, vol. 63, 3-4, Paris, p. 213-232.

Laurent CHIOTTI
Roland NESPOULET
Département de Préhistoire
du Muséum national d'histoire naturelle
UMS 103 – UMR 5198, abri Pataud
20, rue du Moyen-Âge
24620 Les Eyzies-de-Tayac
lchiotti@mnhn.fr
nespoulr@mnhn.fr

Brigitte et Gilles DELLUC

André Leroi-Gourhan et l'art paléolithique

Résumé

Au cours des années soixante – soixante-dix, les travaux et les publications d'André Leroi-Gourhan (1911-1986) ont été une véritable révolution dans l'étude des grottes ornées paléolithiques. Depuis une trentaine d'années, les découvertes de grottes ornées se sont multipliées. Les moyens de datation ont fait des progrès considérables. Le panorama de l'art paléolithique s'en est trouvé bouleversé, tout particulièrement pour les grottes ornées du début du Paléolithique supérieur. Pourtant, l'approche méthodologique d'André Leroi-Gourhan conserve toute sa valeur de référence.

Abstract

During the years 1960-1970, André Leroi-Gourhan's (1911-1986) works and publications were a real revolution in the study of the decorated Palaeolithic caves. For about thirty years, the discoveries of decorated caves have become more frequent. The means of dating made considerable progress. Our view of the cave art has changed, quite particularly for caves decorated at the beginning of the Upper Palaeolithic. Nevertheless the methodological approach of André Leroi-Gourhan keeps all its reference value.

La longue carrière d'André Leroi-Gourhan (1911-1986) commence par des emplois de commis de bonneterie et de librairie. Elle se termine par une chaire au Collège de France. André Leroi-Gourhan a été, successivement et tout à la fois, un ethnologue, particulièrement concerné par les outils des Hommes, un anthropologue et, enfin, un préhistorien, un paléo-ethnologue.

En préhistoire, il avait deux objectifs :
- ses décapages méthodiques du sol, à Arcy-sur-Cure et à Pincevent, étaient destinés à reconstituer les gestes et la vie des Paléolithiques ;
- l'étude de l'art préhistorique, notamment celui des grottes profondes, lui permettait d'approcher la pensée des Cro-Magnon.

Très entouré lors de ses fouilles, il n'entraînait que peu de personnes lors de ses recherches dans les grottes et abris ornés. Son principal collaborateur a été Jean Vertut, à qui l'on doit une grande partie des photographies qui seront publiées par le préhistorien. Ayant eu le privilège d'accompagner André Leroi-Gourhan dans la quasi-totalité des grottes ornées françaises de 1968 à 1983, nous avons donc choisi de nous limiter ici à une simple évocation de ses recherches dans l'art paléolithique.

ANDRÉ LEROI-GOURHAN ET L'ART PALÉOLITHIQUE

Quatre étapes essentielles

Quatre dates clefs marquent l'étude de l'art paléolithique par André Leroi-Gourhan :
1. Tout d'abord, ce fut la publication, en 1958, dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*, Henri Breuil *regnante*, de trois grands articles révolutionnaires sur la répartition et le groupement des figures animales et sur la fonction et le symbolisme des signes géométriques dans les sanctuaires paléolithiques (Leroi-Gourhan, 1958a, b et c).
2. Ensuite a été éditée la magistrale *Préhistoire de l'art occidental* en 1965 (avec quelques corrections et ajouts pour l'édition de 1971) (Leroi-Gourhan, 1965a).

3. *Les religions de la Préhistoire*, un grand petit livre ou un petit grand livre, paru en 1964, à la demande de Georges Dumézil, a été rédigé en partie pour redresser l'attitude d'André Glory, imprudemment engagé, à son avis d'ethnologue, dans la voie du chamanisme (Leroi-Gourhan, 1964)[1].
4. Enfin, dans ses cours au Collège de France (de 1970 à 1982), il avança peu à peu, semaine après semaine, dans la connaissance de l'art des Néanthropes, toujours prêt à reconnaître avec humilité, comme il le fera dans *Les racines du monde* : « L'écheveau est embrouillé et j'avoue que j'ai parfois perdu de vue le fil conducteur » (Leroi-Gourhan, 1982).

Cette dernière recherche, poursuivie avec ténacité durant une douzaine d'années, se trouve exposée en quelques pages, chaque année, dans l'*Annuaire du Collège de France*, puis dans un ouvrage destiné au grand public, *Introduction à l'art paléolithique* (Leroi-Gourhan, 1984b), petite synthèse sur la technique, la forme, l'espace, l'animation et le temps, les acteurs et le message de l'art préhistorique. Ce ne sont là, toutefois, que les résumés des cours dont la richesse passionnait, chaque vendredi, l'auditoire. Au terme de ces exposés, faits dans un esprit rigoureux de systématique voire de typologie, l'auteur n'hésitait pas à conclure : « Je me représente l'étendue de l'inexploré et la modicité de l'œuvre accomplie. Il reste presque tout à faire… » Les résumés du Collège de France ont été réunis en compagnie des trois grands articles de 1958, dans *L'Art pariétal. Langage de la Préhistoire* (Leroi-Gourhan, 1992).

Les recherches

Préhistoire de l'Art occidental a été publié en 1965. Durant la décennie qui avait précédé cette date, André Leroi-Gourhan avait accumulé la documentation nécessaire, notamment pour la rédaction des notices descriptives des grottes et abris ornés, classées en fonction de ses « styles » (4 pour le style I ; 7 pour le style II ; 17 pour le style III ; 39 pour le style IV ; 10 pour les grottes méditerranéennes).

Une deuxième édition avait vu le jour en 1971, avec des corrections ponctuelles et 14 notices supplémentaires consacrées aux sites de découverte récente : le nombre des grottes et abris décrits s'élevait à presque 90.

La majorité des grottes connues à l'époque avaient été étudiées et publiées par Henri Breuil, illustrées par les relevés qu'il avait effectués depuis le début du XXe siècle. Le but d'André Leroi-Gourhan était de mettre de l'ordre dans l'ensemble déjà connu et d'obtenir des repères pour comprendre les nouvelles grottes. C'est la raison pour laquelle il parcourait la France et l'Espagne, avec quelques collaborateurs, comme Francis Hours et surtout Jean Vertut. Pendant que ce dernier, grâce à ses talents de photographe, mettait au point une technique novatrice pour obtenir des clichés, admirables pour l'époque, des peintures et des gravures du monde souterrain, A. Leroi-Gourhan remplissait les fiches qui lui permettraient de dégager des points communs entre les diverses cavités visitées. Ses idées principales, concernant les thèmes dominants et l'organisation des sanctuaires, étaient arrivées à maturité en 1965, lors de la parution de la première édition de *Préhistoire de l'art occidental*.

Peu à peu, il précisait ses idées. Certaines grottes découvertes à cette époque venaient les confirmer. C'était le cas, par exemple, pour Saint-Cirq, découverte en 1952, ou pour Villars, découverte en 1958. Il lui a été reproché d'avoir examiné certaines cavités en essayant de les faire entrer dans le cadre qu'il avait progressivement défini. C'est le cas pour Gabillou : ce long couloir régulièrement sinueux est présenté comme une succession de petites salles séparées par des étranglements (Leroi-Gourhan, 1984b, p. 259) : cela lui permettait de définir des groupes thématiques successifs. Jean Gaussen avait quelque mal à reconnaître sa grotte dans le plan ainsi compartimenté. On peut en rapprocher son étude de la grotte de Rouffignac, qui a été publiée après sa mort (Leroi-Gourhan, 1990).

À l'époque, en dehors de la période magdalénienne, on manquait cruellement de bonnes datations pour définir des repères chronologiques. Ce fut pourtant sa préoccupation constante. Il n'aurait voulu s'appuyer que sur des œuvres datées avec certitude. C'est cette rigueur qu'il demandait à ses étudiants (Leroi-Gourhan, *in* Delluc, 1991, lettre-préface). Compte tenu du fait que les grottes ornées sont souvent dépourvues de possibilités de datation directe, son objectif était de mettre au point une analyse stylistique statistiquement valable.

A. Leroi-Gourhan a laissé une seule monographie de grotte ornée, celle de la grotte du Cheval d'Arcy-sur-Cure (Leroi-Gourhan, 1957). Les gravures sont présentées grâce à des relevés par calque assez sommaires, sans photographie. L'accent était mis sur l'organisation topographique et thématique des figures et des signes.

Ses autres publications sur l'art paléolithique ne sont pas très nombreuses. Ce sont soit des points de détail, comme l'étude de quelques objets (Leroi-Gourhan, 1971, 1976b et 1978a) ou de quelques figures pariétales (Leroi-Gourhan, 1965b), soit des notes concernant des aspects thématiques, comme l'expression du temps et l'animation des figures animales (Leroi-Gourhan, 1978b), l'organisation dans l'espace souterrain (Leroi-Gourhan, 1972), les mains de Gargas (Leroi-Gourhan, 1967), les « marqueurs ethniques », tels les quadrilatères et les tectiformes du Périgord, les signes aviformes du Quercy (Cougnac et Pech-Merle), les quadrilatères avec ou sans accolade de l'Espagne cantabrique, les claviformes observés en Ariège, en Espagne et aussi à Lascaux (Leroi-Gourhan, 1981b), les entités imaginaires, c'est-à-dire les monstres (Leroi-Gourhan, 1983), le réalisme du comportement des animaux (Leroi-Gourhan, 1981a).

La grotte de Lascaux avait fait partie des grottes soigneusement analysées pour *Préhistoire de l'art occidental* en 1965 (Leroi-Gourhan, 1965a, p. 254-258). Il disposait alors de l'étude minutieuse conduite par Annette Laming (Laming, 1957 et 1959). La publication de *Lascaux inconnu*, sous la direction d'Arlette Leroi-Gourhan, lui donna l'occasion de

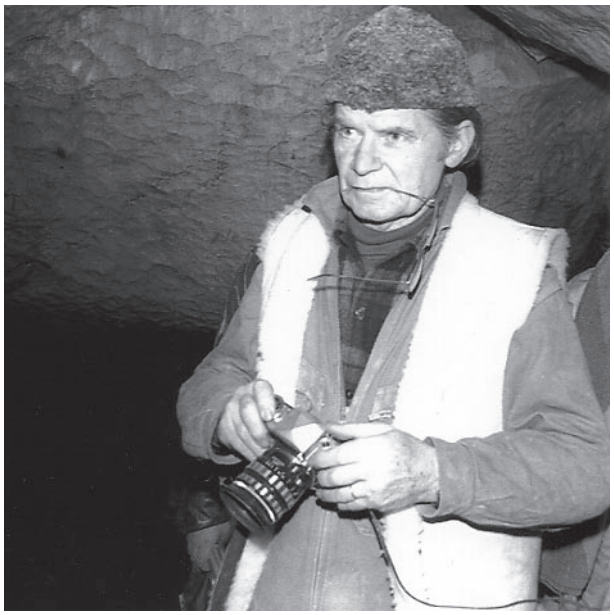


Fig. 1 – André Leroi-Gourhan effectue des photographies dans la grotte de Niaux en décembre 1974 (cliché Delluc).
Fig. 1 – *André Leroi-Gourhan shooting photos in Niaux cave in December 1974 (photo Delluc).*

poursuivre ses remarques concernant cette grotte à propos des gravures de la Nef et du diverticule des Félins (Leroi-Gourhan, 1979, p. 301-342) et à propos des signes, avec notamment la question de la disjonction des signes en étoile qui semblent pouvoir « éclater » en divers signes minces (Leroi-Gourhan, 1979, p. 343-366). En 1984, il fournit une longue synthèse de ses réflexions pour l'*Atlas des grottes ornées* (collectif, 1984, p. 180-200).

À sa mort, il demeurait peu de textes non publiés. Un texte et des dessins inédits sur « la Femme au renne » de Laugerie-Basse ont été publiés avec des commentaires permettant de situer la discussion dans le contexte archéologique de l'époque : il est intéressant de lire les arguments avancés par lui pour faire de ce renne un bison (Delluc, 2002).

Depuis 1971, tant en France qu'en Espagne, les études consacrées à l'art pariétal se sont développées. Il s'est passé beaucoup de choses depuis la dernière édition de *Préhistoire de l'art occidental* en 1971.

Dans certains sites connus, l'inventaire des figures et des signes s'est accru. On a vu parfois se préciser leur organisation topothématique et même se concrétiser dans quelques cas leur contexte archéologique. Surtout, les datations précises se sont multipliées. On peut citer plus d'une vingtaine de noms, parmi lesquels Blanchard, Labattut, la Grèze, Pataud, Lascaux, Comarque, Bara-Bahau en Dordogne, Pair-non-Pair en Gironde, Mayenne-Science et Angles-sur-l'Anglin dans l'Ouest, Marcenac, les Fieux, Cougnac et le Pech Merle dans le Lot, Niaux, le Mas d'Azil, Gargas et Massat dans les Pyrénées, sans compter de nombreuses grottes espagnoles.

Le nombre des cavités ornées importantes nouvellement découvertes dépasse les deux douzaines, dont la Cavaille, Jovelle, Movius, la Martine, le Mammouth et le Pigeonnier, Cournazac, la Font-Bargeix, Fronsac en Dordogne ; le Placard en Charente ; Carriot dans le Lot, le Moulin de Laguenay en Corrèze, le Travers de Janoye dans le Tarn ; la Grande Grotte d'Arcy dans l'Yonne ; Fontanet et Erbérua dans les Pyrénées ; Bidon, les Deux Ouvertures et Chauvet en Ardèche ; Cosquer près de Marseille ; Llonin, La Lluera I et II, La Vina et La Fuente del Salin en Espagne…, auxquelles il faut ajouter plusieurs sites de plein air, notamment Foz Côa au Portugal et Siega Verde en Espagne. La grotte ornée gravettienne de Cussac a été découverte en 1999.

Un ouvrage fondamental

Dès sa publication, *Préhistoire de l'art occidental* était apparu comme une œuvre magistrale, fondamentale. C'était même, après *Quatre cents siècles d'art pariétal* de l'abbé Henri Breuil (Breuil, 1952), le premier ouvrage, à la fois d'analyse et de synthèse, abordant l'art paléolithique, domaine jusque-là délaissé par la majorité des préhistoriens. Par la multiplicité de ses observations, la richesse de sa réflexion et la hardiesse de ses hypothèses, ce gros volume fut l'étincelle de quelques vocations, l'aiguillon de belles découvertes et le point de départ de nombreux travaux spécialisés. La documentation disponible s'est accrue, les idées ont évolué. Les hypothèses formulées ne sont point caduques, même si certaines d'entre elles méritent d'amples révisions.

Deux décennies après la deuxième édition, l'éditeur a souhaité rééditer l'ouvrage. Le laisser tel quel aurait été accepter d'en faire une œuvre morte, une pièce d'archives. Nous avons choisi de republier ce « monument historique », sans toucher au texte initial et en nous contentant d'ajouter – toujours d'une manière immédiatement visible – les découvertes nouvelles : les cavités ornées de découverte récente et les nouvelles figures repérées dans des grottes déjà connues (Leroi-Gourhan, 1995).

LES APPORTS D'ANDRÉ LEROI-GOURHAN POUR L'ART PALÉOLITHIQUE

Nous devons à l'abbé Henri Breuil, d'abord, puis à André Leroi-Gourhan d'avoir fait entrer, de plain pied, l'étude des graphismes préhistoriques dans la science préhistorique. Les tendances de la recherche en cette matière sont très variées. Nous n'envisagerons ici que les principaux jalons de l'apport d'André Leroi-Gourhan.

Les grandes découvertes d'André Leroi-Gourhan

De même que son enseignement et son exemple ont totalement modifié la pratique des fouilles, de même l'étude de l'art paléolithique a connu, sous son impulsion, une véritable révolution, qu'on peut présenter, d'une manière certainement réductrice, sous cinq

rubriques : la chronologie, la stylistique, la sémiologie, l'organisation du décor des sanctuaires, le recueil et l'enregistrement des données.

Tous ces éléments étaient nouveaux par rapport au seul grand devancier : l'abbé Henri Breuil. Ce dernier avait déjà conçu une analyse souvent novatrice, intégrant des remarques stylistiques (telle la « perspective tordue ») et une chronologie en deux cycles successifs et indépendants, souvent difficile à appréhender. Il ne donnait qu'une place réduite aux signes, ne tenait guère compte de la topographie des cavernes (pas de plans, descriptions peu ordonnées des lieux et des supports). Les enregistrements par calques, d'une esthétique remarquable, étaient plus faits pour faire reconnaître la réalité de l'art préhistorique que pour rendre compte des détails et des techniques.

André Leroi-Gourhan traitera les graphismes paléolithiques comme des documents archéologiques, au même titre que les objets, et les grottes ornées comme des structures, au même titre que les habitats.

La chronologie, pour André Leroi-Gourhan, était plus ramassée que celle définie par Henri Breuil. Pour lui, la décoration d'une caverne ornée, habituellement, n'a pas été effectuée tout au long des millénaires, avec ajouts et rénovations, comme le pensait Henri Breuil, mais dans un espace de temps plutôt bref. Les datations des « sanctuaires » étaient rajeunies et basées le plus souvent possible sur des repères archéologiquement bien datés, à vrai dire pas très nombreux (d'où le recours à la stylistique comme moyen de datation).

De son souci de classification et de pédagogie était née une conception unilinéaire de l'évolution de l'art pariétal paléolithique, en une seule trajectoire découpée en quatre « périodes » à travers l'immensité du temps et de l'espace, des origines (il y a environ 30 000 ans) à sa disparition (il y a environ 10 000 ans), et de Gibraltar jusqu'à l'Oural. Ces périodes étaient caractérisées par quatre styles. Ces quatre styles ne se superposaient pas exactement aux quatre grandes cultures du Paléolithique supérieur. Comme Arlette Leroi-Gourhan aimait à le souligner, André Leroi-Gourhan n'avait pas un grand souci des dates précises, préférant envisager les grands mouvements évolutifs.

Les sites-repères datés par l'archéologie sont aujourd'hui bien plus nombreux. La datation de certaines œuvres, mentionnées par l'auteur, a été modifiée à la lumière des travaux récents : par exemple, les grottes ornées du Lot (Pech-Merle et Cougnac) ont été notablement vieillies et rapportées au Gravettien, grâce aux travaux de Michel Lorblanchet.

La stylistique, définie comme une grammaire, servait de cadre à cette évolution. Cette grammaire ne se contentait pas de permettre une analyse stylistique des œuvres ; elle devint très vite un moyen de datation. Et c'est en cela qu'elle dépassa son rôle.

Elle prenait en compte l'analyse des animaux et des signes, et l'auteur classait les graphismes en mythogrammes (les figures habituelles, sans syntaxe entre elles), pictogrammes (les rares scènes narratives) et idéogrammes (les signes).

Le découpage en quatre « styles » de cette trajectoire de quelque 200 siècles d'expression graphique était élégant et pratique. André Leroi-Gourhan, pour définir chacun de ses styles, tenait compte d'un grand nombre de paramètres (supports, états figuratifs, assemblages des divers segments du contour, procédés de restitution de la perspective, existence d'une animation, remplissages, signes associés, etc.). Mais, à notre connaissance, il n'a jamais fourni, pour chacun d'eux, un exposé complet des « attributs » sur lesquels il fondait sa typologie. L'analyse stylistique a été très simplifiée par l'auteur et par ses successeurs et mélangée à la chronologie. Ces données sont éparses dans ses cours et publications et leur synthèse reste à rédiger pour mieux analyser la stylistique paléolithique selon André Leroi-Gourhan.

Aujourd'hui, on connaît beaucoup mieux l'art prémagdalénien. Le style I n'a pas d'existence vraie : la période initiale a livré des œuvres figuratives, déjà très élaborées, telle Chauvet. La séparation entre style II et style III n'a rien de tranché. L'étude des œuvres magdaléniennes permet d'avancer qu'il y a certainement des modifications à apporter aux styles III et IV (ancien, moyen et récent) et particulièrement aux transitions. C'est à un Magdalénien avancé qu'appartiennent les figures féminines les plus schématiques, tandis qu'au Magdalénien final et au début de l'Azilien semble naître parfois, après le réalisme quasi photographique de Teyjat, une schématisation particulière avec une certaine fréquence des thèmes humains.

Toutes ces distorsions apparaissent de nos jours d'autant plus que, *nolens volens*, chacun de nous (et André Leroi-Gourhan lui-même) a tenté, à un moment ou à un autre, d'utiliser l'analyse stylistique comme un procédé plus ou moins absolu de datation, en essayant de faire coïncider style et chronologie. De nombreux auteurs, tels Marcel Mauss, Henri Focillon, André Chastel et André Leroi-Gourhan lui-même, ont dit les risques de cet usage de l'analyse stylistique. Et la belle construction en quatre styles, conçue pour la peinture pompéienne par l'Allemand August Mau, a suscité, tout à la fois, le même succès et les mêmes réserves. Les préhistoriens d'aujourd'hui préfèrent parler le langage de l'archéologie plutôt que celui de l'histoire de l'art. Une phrase de Marcel Mauss résume les risques de l'utilisation chronologique du style : « On prendra garde qu'il n'y a pas nécessairement de relation directe entre style et civilisation ; l'étendue d'un style ne correspond pas nécessairement à l'étendue d'une civilisation ; c'est une indication, ce n'est pas forcément une preuve. Rien n'est plus dangereux que ces inférences » (Mauss, 1967, p. 103).

Mais, par sa clarté, la distribution quadripartite de l'art préhistorique selon André Leroi-Gourhan a rendu de signalés services malgré les critiques. Nuancée par les observations récentes et utilisée comme une grammaire stylistique et non comme une méthode de datation, elle demeure la base des réflexions de nombreux chercheurs.

La sémiologie mettait en exergue des signes *masculins* et *féminins*, représentations plus ou moins

schématisées des organes sexuels externes (vulves pubiennes et phallus). Avec une grande prudence, ces tracés géométriques furent dénommés ultérieurement par A. Leroi-Gourhan (sous le feu des critiques s'étonnant de cette distinction sexualisante) : signes pleins et signes minces. L'auteur tenait compte en outre des moindres ponctuations et cherchait à définir des *marqueurs ethniques*. Dans le domaine des signes, comme dans celui des thèmes figuratifs ou celui de l'organisation des « sanctuaires », il était parvenu intuitivement à ces conclusions sans s'occuper particulièrement des recherches structuralistes, psychanalytiques ou sémiologiques.

Aujourd'hui, de nombreuses représentations explicites de vulves et de phallus ont été reconnues sur les parois des grottes ornées à toutes les époques du Paléolithique supérieur. L'analyse des signes a permis de progresser dans l'étude ponctuelle de certains sites : ainsi, par exemple, la mise en évidence des signes aviformes du Placard, qui ressemblent à ceux du Pech-Merle et de Cougnac, des signes d'allure tectiforme de Bara-Bahau, qui évoquent ceux des sites magdaléniens des environs des Eyzies, des vulves et des figures féminines schématiques de Comarque, dans un contexte du Magdalénien moyen. Les travaux d'analyse et de synthèse de Georges Sauvet, sur les signes et les thèmes animaux (Sauvet, 1988 et 2004 ; Sauvet et Wloodarczyk, 1995), sont venus amplifier et préciser, mais non révolutionner, les hypothèses d'André Leroi-Gourhan.

L'organisation des « sanctuaires » a été mise en évidence par André Leroi-Gourhan. C'est la grotte du Portel (Ariège) qui est « à l'origine de toutes [ses] recherches sur l'organisation topographique des figures » (Leroi-Gourhan, 1965a, p. 267).

La découverte d'un choix dans la disposition des œuvres pariétales était essentiellement basée sur l'étude des grandes grottes magdaléniennes, connues à l'époque. Leur décor n'est pas disposé au hasard, mais hiérarchiquement. C'est « un tableau où il y a un centre et une périphérie ». Il observait une position préférentielle des équidés et des bovinés, une localisation plus marginale des autres herbivores, tandis que les félins, ours et homme(s) semblaient occuper surtout les fonds. Les signes participaient à cette répartition : « Le plafond d'Altamira, comme les salles de Lascaux, c'est le congélateur dans lequel s'est conservé tout un art de contes et d'interprétation […]. Le dessin, pour moi, c'est la main qui parle » (Leroi-Gourhan, 1982).

C'est lors de la soutenance de la thèse d'A. Laming en 1957 qu'André Leroi-Gourhan s'est rendu compte qu'Annette Laming et lui suivaient séparément des routes très voisines : « Nous avons alors décidé de ne pas nous influencer et de poursuivre séparément nos recherches pour les confronter lorsque l'ouvrage qu'elle préparait, *Signification de l'art pariétal*, serait achevé (Laming-Emperaire, 1962). Lors de cette confrontation, il est apparu que si nous errions l'un et l'autre, c'était exactement dans la même direction […] : sa perception du couple bison-cheval portait dans le même sens que mes premiers résultats statistiques et son affirmation du caractère élaboré des compositions paléolithiques coïncidait avec les faits que me livrait l'analyse topographique. C'est à peu près à ce moment que je suis parvenu au sentiment que les signes étaient une des clefs de la chronologie des ensembles et que mes deux préoccupations, celle de l'évolution des styles et celle de la structure des groupes de figures, se sont trouvées confondues » (Leroi-Gourhan, 1965a, p. 19).

Ses réflexions touchant à l'organisation des sanctuaires s'appuyaient avant tout sur les grands sanctuaires des Magdaléniens ancien et moyen, car c'étaient les sites les plus riches, les mieux connus à l'époque d'André Leroi-Gourhan et ceux dans lesquels il retrouvait les œuvres là même où avaient voulu les placer les Cro-Magnon. Pour lui, cette structuration s'appliquait en Espagne et en France, durant les vingt mille ans du Paléolithique supérieur et elle était schématisée par son plan du « sanctuaire idéal » (présenté non sans humour) (Leroi-Gourhan, 1965a, p. 441).

La découverte de nouveaux sites ornés et celle de nouvelles unités graphiques dans des lieux déjà connus sont venues enrichir la masse des documents disponibles. Les travaux de Georges Sauvet (Sauvet, 2004), avec d'autres moyens scientifiques, ont étendu les recherches vers un système bien plus riche que la simple dyade cheval-bison d'André Leroi-Gourhan, flanquée de ses animaux complémentaires : ils confirment une certaine identité culturelle entre les diverses cavités ornées. D'autres auteurs, en particulier à la suite de Denis Vialou étudiant les cavernes de l'Ariège (Vialou, 1986), recherchent plutôt les différences et penchent dans le sens d'une indépendance de chaque site orné et d'un polymorphisme plus grand de l'art pariétal paléolithique, une diversité technique, thématique, stylistique, selon les cavités, les régions, les motivations.

Mais ces graphismes, sans doute nés sous la poussée des mêmes motivations diffuses (esthétiques, magiques et surtout religieuses), s'expriment toujours avec l'aide des mêmes thèmes (les animaux, les humains, les signes géométriques, sans compter les nombreux et importants non-dits) et des mêmes techniques (gravure, sculpture, peinture) durant vingt millénaires.

Les auteurs du décor des grandes cavités ornées étaient, pour André Leroi-Gourhan, des professionnels œuvrant au service d'une grande idée du groupe. Ses observations sur l'organisation topothématique – de nature essentiellement religieuse selon lui – des grottes ornées conservent une certaine validité, malgré les inévitables exceptions et écarts statistiques, les variations particulières liées à la grotte et à la région où elle s'ouvre, la prédominance ici ou là de tel ou tel thème, moins représenté ou même rare ailleurs, comme les mammouths à Rouffignac ou encore les félins et les rhinocéros à Chauvet (Leroi-Gourhan, 1963 et 1976a).

L'enregistrement des données a fait, avec André Leroi-Gourhan, des progrès décisifs. Il témoigne de son souci de recueillir le maximum d'informations sur le décor pariétal et sur son support. L'auteur prenait des clichés photographiques et faisait des schémas ; il usait de cartes perforées à tri manuel et de calculs

statistiques simples[2] ; il reportait ces informations sur un plan de la cavité. Cette volonté d'analyse méthodique et de repérage topographique était une innovation : elle se démarquait totalement des descriptions de H. Breuil, cursives et difficiles à situer sur place, basées sur des relevés au calque des principales figures. *Préhistoire de l'art occidental* fourmille de plans et présente près d'un millier de photographies prises par Jean Vertut ou André Leroi-Gourhan lui-même. Il a constamment fourni des ouvrages et des articles sur le sujet et même une demi-douzaine de films.

Les apports d'André Leroi-Gourhan pour l'art mobilier paléolithique

Pour André Leroi-Gourhan, l'art mobilier avait fait l'objet d'un minutieux travail d'enregistrement sur fiches perforées minutieusement illustrées. Cette importante étude est demeurée inédite en grande partie. L'auteur avait recherché – probablement sans atteindre tous les résultats espérés – les raisons du choix des thèmes et de leurs associations, les motivations de cet art, multipliant les notes, les schémas, les tableaux et surtout les fiches.

De toute cette recherche, il n'est demeuré qu'un seul article de synthèse (sur l'art mobilier du Paléolithique supérieur et ses liaisons européennes) (Leroi-Gourhan, 1976c).

Les deux principales démarches d'André Leroi-Gourhan, ici encore, ont été typologique et chronologique. C'est tout d'abord une classification des objets (objets utilitaires, pendeloques, contours découpés, rondelles, statuettes et plaques décorées). C'est ensuite l'utilisation de ces objets, souvent découverts en stratigraphie et bien datés, pour la définition des périodes stylistiques, adaptables à l'art pariétal.

On lui doit aussi deux remarques importantes :
- la distinction entre le décor cursif des objets utilitaires d'usage bref (sagaies, harpons par exemple) et le décor élaboré des objets d'usage prolongé (bâton percés, propulseurs…) ;
- la définition de la séquence réalisme-schématisation-abstraction des décors, avec, dans le temps, la possibilité de toujours voir resurgir le modèle réaliste. Nous avons extrait les principaux éléments de sa recherche sur le décor des objets utilitaires pour le colloque de Foix (Delluc, 1990).

Une meilleure connaissance depuis trente ans

Suivant les recommandations d'André Leroi-Gourhan et sous sa direction, l'étude directe et exhaustive des documents pariétaux et mobiliers a conduit à des monographies dont les premières sont celles des grottes de Sainte-Eulalie par Michel Lorblanchet en 1973 et de Villars par Brigitte et Gilles Delluc en 1974. D'autres ont suivi.

Dans *Gallia Préhistoire*, prestigieuse revue du CNRS qu'André Leroi-Gourhan dirigea pendant plus de vingt ans, ont vu le jour quelques grandes synthèses préparées sous son impulsion directe ou indirecte : *Les graphismes aurignaciens des environs des Eyzies* (Delluc, 1978), *Lascaux inconnu* (Leroi-Gourhan Arl. *et al.*, 1979), *L'Ariège magdalénienne* (Vialou, 1986), *L'Art azilien* (Couraud, 1985 ; D'Errico, 1994), *L'Art pariétal archaïque en Aquitaine* (Delluc, 1991), *Le Bison dans les arts magdaléniens du Périgord* (Paillet, 1999), *Pierres gravées du Périgord magdalénien* (Tosello, 2003).

CONCLUSION

Les quelques pages qui précèdent avaient pour but d'évoquer les recherches d'André Leroi-Gourhan sur l'art paléolithique.

Il convient cependant d'insister sur le fait que, depuis sa mort en 1986, les découvertes se sont multipliées. Les travaux d'investigation, d'enregistrement et d'approche chronologique ont bénéficié de progrès très importants. Les observations effectuées notamment à Arcy-sur-Cure, Chauvet, Cosquer et Cussac, et une bien meilleure connaissance des grottes du Quercy ont entraîné de profonds remaniements. La somme des connaissances acquises a été considérablement augmentée. Tout particulièrement, le « paysage » de l'art pariétal du début du Paléolithique supérieur a été transformé. La confrontation des résultats des recherches actuelles avec les travaux d'André Leroi-Gourhan conduit, bien sûr, à réviser un bon nombre de données.

Ce bouleversement a concerné essentiellement quatre domaines. Les grottes ornées profondes aurignaciennes et gravettiennes ont été mises en vedette. La fréquence de certains thèmes animaliers (félins, rhinocéros, mégacéros), jusque là tenus pour mineurs, a été révélée. La datation par le radiocarbone a permis de rattacher avec assurance nombre d'œuvres à une période très précoce du Paléolithique supérieur. L'usage de la stylistique pour la datation des œuvres a perdu le caractère dogmatique simplificateur qu'il avait pour beaucoup à la suite d'André Leroi-Gourhan : en fait, il avait surtout travaillé sur les grandes cavernes ornées du Magdalénien et était bien conscient de l'insuffisance des données vérifiées pour ses « styles » I et II.

À côté de points très positifs, les hypothèses d'André Leroi-Gourhan, considérées à tort par certains comme des théories, comportaient d'inévitables aspects négatifs. L'aspect apparemment dogmatique de son enseignement est la rançon de la formation classificatoire de l'auteur, de ses soucis pédagogiques et de l'usage simplificateur que l'on a fait (et qu'il a fait) de ses observations. Cela malgré une profonde humilité et une grande retenue scientifiques. Les critiques principales concernent :
- une « sexualisation » aventurée des signes et surtout des animaux ;
- une chronologie unilinéaire sur vingt millénaires, de Gibraltar à l'Oural ;

- une classification très tranchée en 4 styles avec, parfois, des classifications erronées (par exemple le schéma conduisant des femmes du Gravettien aux claviformes du Magdalénien moyen) ;
- une équivalence trop abrupte entre stylistique et chronologie culturelle.

De multiples corrections sont, bien entendu, nécessaires. Il serait tout autant naïf de nier cette nécessité que de vouloir oublier toutes les bases qui demeurent, pour mieux connaître cette Préhistoire de l'art occidental qui fut le jardin secret d'André Leroi-Gourhan.

Tout cela n'enlève rien à la révolution qu'André Leroi-Gourhan a fait éclater dans l'étude de l'art paléolithique. La méthode, les observations et la pensée de l'auteur de *Préhistoire de l'art occidental* conservent toute leur valeur féconde de référence pour les chercheurs actuels. Et il aurait été certainement le premier à faire évoluer ses analyses et ses conclusions à la lumière des connaissances récentes.

NOTES

(1) Dans le même esprit, il publiera, plus tard, « Le préhistorien et le chamane » (1977) : « J'ai repris deux ou trois cas de préhistoriens français qui ont défendu la théorie du chamane préhistorique – il a peut-être existé –, mais dont l'information est absolument délirante » (Leroi-Gourhan, 1982).
(2) « C'est à peine de la statistique ; ce n'est même que de la comptabilité », disait-il humblement (Leroi-Gourhan, 1982).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

La présente liste ne prétend pas à l'exhaustivité. Pour plus d'information, on se reportera à la liste bibliographique quasi complète publiée (collectif, 1987).

BREUIL H. (1952) – *Quatre cents siècles d'art pariétal*, Centre d'études et documentation préhistoriques, Montignac.

COLLECTIF (1984) – *L'art des Cavernes, atlas des grottes ornées paléolithiques françaises*, ministère de la Culture, Paris.

COLLECTIF (BRÉZILLON M., DAVID F., DELLUC B. et G., LEROI-GOURHAN Arl.) (1987) – Bibliographie d'André Leroi-Gourhan, *Bull. de la Société préhistorique française*, t. 84, p. 302-323. On trouvera quelques références supplémentaires dans : *Autour de l'Homme. Contexte et actualité d'André Leroi-Gourhan*, éd. APDCA, Antibes, p. 351-355.

COLLECTIF (1990) – L'art des objets au Paléolithique, *Actes du colloque international de Foix-Le Mas d'Azil, 1987*, ministère de la Culture, Paris.

COURAUD C. (1985) – *L'art azilien : origine et survivance*, 20e suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS.

D'ERRICO F. (1994) – *L'art gravé azilien. De la technique à la signification*, 31e suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS.

DELLUC B. et G. (1978) – Les manifestations graphiques aurignaciennes sur support rocheux des environs des Eyzies (Dordogne), *Gallia Préhistoire*, t. 21, p. 213-438.

DELLUC B. et G. (1990) – Le décor des objets utilitaires du Paléolithique supérieur, *in* Collectif, *L'Art des objets au Paléolithique, Actes du colloque international de Foix-Le Mas d'Azil, 1987*, ministère de la Culture, Paris, p. 39-72, 17 fig. (dont 7 tableaux inédits d'André Leroi-Gourhan concernant la classification des décors des objets ornés).

DELLUC B. et G. (1991) – *L'art pariétal archaïque en Aquitaine*, Paris, 28e suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS.

DELLUC B. et G. (2002) – Controverse à propos de la « Femme au renne » de Laugerie-Basse (Les Eyzies), *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. 129, p. 101-120, fig. (avec des textes et dessins inédits d'A. Leroi-Gourhan sur ce sujet).

LAMING A. (1957) – *La signification de l'art rupestre paléolithique. Méthode et applications*, thèse de doctorat de l'université de Paris.

LAMING A. (1959) – *Lascaux. Paintings and engravings*, Penguin Books (publié en français en 1964 sous le titre *Lascaux* par l'Union générale d'éditions, coll. Voici)

LAMING-EMPERAIRE A. (1962) – *La signification de l'art rupestre paléolithique. Méthodes et applications*, éd. Picard, Paris.

LEROI-GOURHAN A. (1957) – Le sanctuaire de la grotte du Cheval à Arcy-sur-Cure (Yonne), *Mélanges Pittard*, imprimerie Chastrusse, Brive, p. 207-216, 3 fig. (dont 1 dépliant).

LEROI-GOURHAN A. (1958a) – La fonction des signes dans les sanctuaires paléolithiques, *Bull. de la Société préhistorique française*, t. LV, p. 307-321, 11 fig.

LEROI-GOURHAN A. (1958b) – Le symbolisme des grands signes dans l'art pariétal paléolithique, *Bull. de la Société préhistorique française*, t. LV, p. 384-398, 7 fig.

LEROI-GOURHAN A. (1958c) – Répartition et groupement des animaux dans l'art pariétal paléolithique, *Bull. de la Société préhistorique française*, t. LV, p. 515-528, 3 fig., 5 pl.

LEROI-GOURHAN A. (1963) – *Art et religion au Paléolithique supérieur*, cours de Préhistoire, Sorbonne, faculté des Lettres et Sciences humaines, Paris, 36 p., 22 pl. (2e édition).

LEROI-GOURHAN A. (1964, avec de nombreuses rééditions) – *Les religions de la Préhistoire (Paléolithique)*, PUF, Paris.

LEROI-GOURHAN A. (1965a) – *Préhistoire de l'art occidental*, Mazenod, Paris (2e édition en 1971, revue et augmentée en 1995).

LEROI-GOURHAN A. (1965b) – Deux énigmatiques gravures de Font de Gaume, *Centenaire de la Préhistoire en Périgord (1864-1964)*, Société historique et archéologique du Périgord, Périgueux, p. 79-82, 3 fig.

LEROI-GOURHAN A. (1967) – Les mains de Gargas. Essai pour une étude d'ensemble, *Bull. de la Société préhistorique française*, t. LXIV, p. 107-122, 6 fig., 3 tabl.

LEROI-GOURHAN A. (1971) – La spatule aux poissons de la grotte du Coucoulu à Calviac (Dordogne), *Gallia Préhistoire*, t. 14, p. 253-259, 5 fig.

LEROI-GOURHAN A. (1972) – Considérations sur l'organisation spatiale des figures animales dans l'art pariétal paléolithique, *Santander symposium, Actas del Symposium internacional de Arte prehistorico, Santander, 1970*, p. 281-308, 4 fig.

LEROI-GOURHAN A. (1976a) – Les hypothèses de la Préhistoire, *Histoire des religions, III*, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, Paris, p. 545-571.

LEROI-GOURHAN A. (1976b) – La peinture pariétale de Boutigny (Essonne), *Antiquités nationales*, t. 8, p. 8-10, 2 fig.

LEROI-GOURHAN A. (1976c) – L'art mobilier au Paléolithique supérieur et ses liaisons européennes, *Les courants stylistiques dans l'art mobilier au Paléolithique supérieur, Actes du IXe congrès international de l'UISPP, Nice, 1976*, colloque XIV, pré-publication, p. 25-35.

LEROI-GOURHAN A. (1977) – Le préhistorien et le chamane, Voyages chamaniques, numéro spécial de *L'Ethnographie*, *revue de la Soc. d'Ethnographie de Paris*, t. 118, n° 74-75, p. 19-25.

LEROI-GOURHAN A. (1978a) – Le cheval sur galet de la galerie Breuil au Mas-d'Azil (Ariège), *Gallia Préhistoire*, t. 21, p. 439-445, 9 fig.

LEROI-GOURHAN A. (1978b) – L'expression du temps et l'animation des figures au Paléolithique, *Système de signes. Hommage à Germaine Dieterlen*, Hermann, Paris, p. 359-367, fig.

LEROI-GOURHAN A. (1979) – La Nef et le diverticule des Félins. Les animaux et les signes, *Lascaux inconnu*, 12e suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS, p. 301-366, 100 fig., 3 pl.

LEROI-GOURHAN A. (1981a) – Préhistoire. Le problème religieux, *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique. K-Z*, Flammarion, Paris.

LEROI-GOURHAN A. (1981b) – Les signes pariétaux comme « marqueurs » ethniques, *Altamira symposium*, Dirección de Bellas Artes, Subdirección general de Arqueologìa, Madrid, p. 289-294, 2 fig.

LEROI-GOURHAN A. (1982) – *Les Racines du monde. Entretiens avec Claude-Henri Rocquet*, Belfond, Paris.

LEROI-GOURHAN A. (1983) – Les entités imaginaires. Esquisse d'une recherche sur les monstres pariétaux paléolithiques, *Homenaje al Prof. Martin Almagro Basch*, Ministerio de Cultura, Madrid, p. 251-263, 4 fig.

LEROI-GOURHAN A. (1984a) – Le réalisme de comportement dans l'art paléolithique d'Europe de l'Ouest, *Contribution de la zoologie et de l'éthologie à l'interprétation de l'art des peuples chasseurs préhistoriques, Actes du 3e colloque de la Société suisse des Sciences humaines, Fribourg*, p. 75-90, 32 fig.

LEROI-GOURHAN A. (1984b) – *Introduction à l'art pariétal paléolithique*, Jaca Book, Milan (édition italienne 1981).

LEROI-GOURHAN A. (1990) – Organisation figurative de la grotte de Rouffignac, *Bull. de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. CXVII, p. 21-39, 12 pl.

LEROI-GOURHAN A. (1992) – *L'Art pariétal. Langage de la Préhistoire*, Présentation Marc Groenen, L'Homme des origines, Jérôme Millon, Grenoble.

LEROI-GOURHAN A. (1995) – *Préhistoire de l'art occidental*, L'Art et les grandes civilisations, Citadelles et Mazenod, Paris (édition revue et augmentée par B. et G. Delluc).

LEROI-GOURHAN Arl. *et al.* (1979) – *Lascaux inconnu (Dordogne)*, 12e suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS.

MAUSS M. (1967) – *Manuel d'ethnographie*, Payot, Paris (1re édition 1947).

PAILLET P. (1999) – *Le Bison dans les arts magdaléniens du Périgord*, 33e suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS.

SAUVET G. (1988) – La communication graphique paléolithique (De l'analyse quantitative d'un corpus de données à son interprétation sémiologique), *L'Anthropologie*, t. 92, p. 3-15.

SAUVET G. (2004) – Langage préhistorique, langages de préhistoriens, *Autour de l'Homme. Contexte et actualité d'André Leroi-Gourhan*, éd. APDCA, Antibes, p. 249-270.

SAUVET G., WLODARCZYK A. (1995) – Éléments d'une grammaire formelle de l'art pariétal paléolithique, *L'Anthropologie*, t. 99, p. 193-211.

TOSELLO G. (2003) – *Pierres gravées du Périgord magdalénien. Arts, symboles, territoires*, 36e suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS.

VIALOU D. (1986) – *L'Art des grottes en Ariège magdalénienne*, 22e suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS.

Brigitte et Gilles DELLUC
USM 103-UMR 5198 du CNRS
Département de Préhistoire,
Muséum national d'histoire naturelle, Paris
Abri Pataud, 24620 Les Eyzies
gilles.delluc@orange.fr
http://monsite.wanadoo.fr/delluc.prehistoire

Église et Préhistoire lors de la naissance de la SPF

Gilles GAUCHER

Résumé

On pense habituellement que les conclusions des préhistoriens ont longtemps été considérées comme incompatibles avec les enseignements de l'Église romaine. Cependant, en 1904, les questions dogmatiques semblaient résolues. Les récits bibliques de la création du monde n'étaient plus pris au pied de la lettre par la plupart des exégètes. Que l'homme puisse avoir une ascendance animale paraissait inacceptable mais, très tôt, des théologiens avaient abordé le problème de façon plus subtile. En fait, l'Église, sur ces questions comme sur celle du « calendrier biblique », n'imposait plus de croyance particulière. Par ailleurs, la présence dans la seconde moitié du XIXe siècle de certains ecclésiastiques parmi les préhistoriens montre bien qu'il n'existait pas de réelle incompatibilité entre leurs recherches et leur Église. Mais bien des courants de pensée ont toujours coexisté au sein de l'Église romaine. En 1904, pour certains intellectuels catholiques, la Préhistoire ne posait pas de problèmes. Mais pour d'autres, et vraisemblablement la majorité des croyants, il n'en était pas de même. Or, si Léon XIII avait encouragé les premiers, son successeur Pie X, à partir de 1904 justement, va soutenir les seconds. Ainsi les incompréhensions allaient persister durant une partie du XXe siècle.

Abstract

It is usually thought that the conclusions of the prehistorians have long been considered incompatible with the teachings of the Roman Catholic Church. However, in 1904, the questions of dogma seemed to be resolved. The biblical stories of the creation of the world were no longer taken literally by exegetes. It seemed unacceptable for man to have animal ancestors, but very soon theologians approached the problem in a subtler way. In fact the Church, as with the biblical calendar, no longer imposed a particular belief on these questions. There have always been several currents of thought within the Church of Rome. In 1904 prehistory posed no problems for some catholic intellectuals, but for others, and most probably for the majority of the faithful, this was not the case. However, if Leo XIII had encouraged the former, it was precisely from 1904 onwards that his successor Pius X supported the latter. Because of this, lack of understanding between the two groups persisted well into the 20th century.

La fondation de la SPF, en 1904, semble marquer un tournant dans l'histoire des relations entre les préhistoriens et l'Église catholique romaine. Avant, c'est un anticlérical militant, Gabriel de Mortillet, qui règne sur la préhistoire française. Après, c'est un prêtre catholique, l'abbé Breuil, qui occupe la première place.

Ce tournant n'existe pas. Pas plus celui-là qu'un autre. Les « tournants de l'histoire » ont été inventés par des chercheurs peu soucieux d'approfondissements

ou amateurs de sensationnel. Au moment de la fondation de la SPF, entre l'Église et la Préhistoire, aux yeux de certains il n'existait plus de problèmes depuis déjà quelques années. Pour d'autres, rien n'était réglé.

Les problèmes étaient nés de la difficulté de concilier les découvertes des préhistoriens avec le texte de la Bible, principalement à propos de l'évolution, de l'apparition de l'homme et de la durée des temps préhistoriques.

L'ÉVOLUTION DES ESPÈCES

L'évolution intéresse l'Église et les préhistoriens, dans la mesure où ces derniers sont en grande majorité transformistes, comme on disait alors, sans distinguer la théorie de Lamarck de celle de Darwin. Ainsi, par exemple, G. de Mortillet écrivait : « Les animaux varient d'une assise géologique à l'autre […] (ces) variations se rapportent toutes à un plan général, de sorte que tous les animaux trouvent leur place naturelle dans des séries continues et régulières, bien que divergentes, comme s'il y avait filiation entre eux » (Mortillet, 1883). À la fin du XIXe siècle, les préhistoriens ne sont pas les seuls à croire à l'évolution, à peu près tous les paléontologues (Gaudry, 1896) acceptent cette théorie.

Or cette conception se concilie mal avec le récit de la Genèse, le fameux récit de la création en sept jours. On peut y lire que le sixième jour Dieu dit « que la terre produise des êtres vivant selon leur espèce : bestiaux, bestioles, bêtes sauvages selon leur espèce » et il en fut ainsi et Dieu vit que cela était bon. Dieu dit « faisons l'homme à notre image comme notre ressemblance et qu'il domine sur les poissons des mers, les oiseaux du ciel, toutes les bêtes sauvages… » (*Bible de Jérusalem*, 1979). C'est d'ailleurs ce récit qui a inspiré le fixisme.

Cependant, depuis 1880 surtout, un certain nombre de penseurs catholiques se sont efforcés de montrer que ce récit de la création n'interdisait pas le transformisme. Certains font référence à saint Augustin. Le célèbre évêque d'Hippone a écrit *De Genesi ad litteram*, *La Genèse au sens littéral*. Pour lui, il n'y a pas eu de créations successives mais « création simultanée de toutes choses car Dieu n'a point créé dans le temps mais il a créé aussi le temps destiné à s'écouler » (saint Augustin, 1897). Longuement, et de façon pas toujours très claire, mais n'oublions pas que l'ouvrage a été écrit au IVe siècle, il explique qu'il y eut, en un seul moment, création de toutes choses, puis leur apparition successive dans le temps. Il précise son propos en distinguant les *« rationes seminales »*, les raisons séminales, et les causes secondes. Bien plus tard, saint Thomas d'Aquin dira que cette théorie lui « plait davantage » que celles des autres Pères de l'Église. Or le thomisme, imposé par Léon XIII dans les universités catholiques et les grands séminaires, est devenu en quelque sorte la philosophie officielle de l'Église à la fin du XIXe siècle.

Évoquant ou non saint Augustin, quelques auteurs catholiques entreprennent de montrer que foi et transformisme ne sont pas incompatibles. L'un des premiers fut le comte Bégouën, le père du préhistorien, qui fit paraître, en 1879, *La création évolutive*. Plus tard, le père Leroy, un dominicain, publie en 1886 *L'évolution des espèces organiques*. Puis un laïc, qui fut l'un des premiers adhérents à la SPF, le marquis de Nadailhac, signe *Le problème de la vie*, en 1893. Une liste plus complète peut être trouvée dans le petit livre d'Henri Bégouën, le préhistorien, *Quelques souvenirs sur le mouvement des idées transformistes* (Bégouën H., 1945).

L'APPARITION DE L'HOMME

L'apparition de l'homme est une question liée à la précédente puisque l'homme est considéré par beaucoup comme issu de l'évolution. Ce qui revient à lui attribuer une ascendance animale. Or l'homme est créé directement par Dieu dans les deux récits de la Genèse. Il en est ainsi dans le récit des sept jours qui vient d'être cité, c'est la version que les spécialistes appellent « élohiste ». Il en est de même dans le second récit, plus ancien, dit « yahviste ». Dans ce texte, attribué au Xe siècle, l'époque de Salomon, on peut lire : « Yahvé-Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant… »

En conséquence, la position traditionnelle de l'Église est qu'il n'y a rien de commun entre l'homme et l'animal. Cette position, on la trouve exprimée, par exemple, dans le *Dictionnaire apologétique*, une œuvre collective considérable à laquelle 36 auteurs ont collaboré sous la direction de l'abbé Jaugey (1889-1899).

Dans ce *Dictionnaire*, l'article « Homme » est signé H. Il s'agit de l'abbé Hamard, de l'Oratoire de Rennes, qui, dans l'ouvrage, traite tout ce qui a rapport à la Préhistoire. Il a rédigé, par ailleurs, plusieurs articles sur le sujet et même deux ou trois livres. Dans le *Dictionnaire*, il écrit : « Du moment où l'Homme envisagé comme il doit l'être, dans l'ensemble de ses facultés, constitue un règne à part, il est tout à fait superflu de prouver autrement qu'un abîme le sépare de la bête, abîme aussi infranchissable que celui qui sépare l'animal de la plante et celle-ci de la nature inorganique. »

D'autres ouvrages présentent des opinions plus nuancées. Il en est ainsi de *Les origines, questions d'apologétique*, ouvrage de l'abbé Guibert paru en 1896. Certains préhistoriens connaissent le nom de cet auteur : ils se souviennent qu'il a été, à Saint-Sulpice, professeur des abbés Breuil et Bouyssonie. Ce prêtre était un savant, très cultivé, un esprit supérieur, remarquablement clair. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, de très nombreux articles et dirigea la *Revue pratique d'Apologétique*.

Dans *Les origines*, il résume les différentes théories existant à l'époque et conclut qu'il faut, à ce sujet, absolument distinguer l'âme et le corps. Pour l'âme, il n'y a pas de choix : elle est création « immédiate » de Dieu, « immédiate » signifiant directe, chaque âme est directement créée par Dieu. Pour le corps, il existe trois solutions, toutes les trois acceptables. On peut admettre que le corps est issu de l'évolution, ou qu'il est

directement formé par Dieu, ou encore qu'issu de l'évolution il est ensuite directement modifié par Dieu.

LA DURÉE DES TEMPS PRÉHISTORIQUES

Il existait une mesure du temps extraite de la Bible, ce que l'on appelle la « chronologie biblique ». Cette chronologie est fondée sur les généalogies que l'on trouve dans le Livre. Il y en a six dont trois dans la Genèse. La deuxième, celle dite « des patriarches » est la plus connue. Elle commence ainsi : « Quand Adam eut 130 ans, il engendra un fils à sa ressemblance, et lui donna le nom de Seth… Quand Seth eut 105 ans, il engendra Énosh… Quand Énosh eut 90 ans, il engendra Qénän… » C'est dans cette suite qu'apparaît le fameux Mathusalem qui vécut 969 ans !

La dernière généalogie se trouve dans l'Évangile de saint Mathieu : « Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda et ses frères… » Elle se termine ainsi : « Le total des générations est donc : d'Abraham à David, 14 générations, de David à la déportation de Babylone, 14 générations, de la déportation de Babylone au Christ, 14 générations. »

On aura compris que tout cela n'est pas très crédible, ni d'ailleurs très précis. Dès le XVIIe siècle, on avait calculé plus de 200 chronologies bibliques différentes dont la durée variait de 3 383 à 6 984 ans ! De toute façon, on était loin des centaines de milliers d'années dont géologues, paléontologues et préhistoriens commençaient de parler. Mortillet, par exemple, estimait à 230 000 à 240 000 ans « l'antiquité de l'homme » (Mortillet, 1883).

Face à ces propositions, les milieux catholiques ont eu une double réaction. D'abord, on rappelle que l'Église n'a pas de dogmes à ce sujet. C'est ce qu'écrit, par exemple, le cardinal Meignan, archevêque de Tours, en particulier dans la préface du *Manuel biblique ou cours d'Écriture sainte à l'usage des séminaires* (Bacuez et Vigouroux, 1899). Ce manuel fit autorité durant plus de vingt ans, sa première édition date de 1879, la dixième de 1899. C'est aussi la thèse qui est exposée dans le *Dictionnaire de la Bible*, gros ouvrage en 5 volumes dirigé par l'abbé Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice (1891-1912).

Mais, en même temps, instinctivement en quelque sorte, les auteurs catholiques répugnent à admettre des durées aussi longues. Dans le *Dictionnaire apologétique*, on trouve une rubrique « Chronomètre naturels ». C'est un exposé détaillé soulignant la faiblesse des arguments à partir desquels les géologues s'efforcent d'estimer en années la durée des temps passés. À la rubrique « Antiquité de l'Homme », on peut lire des développements de l'abbé Hamard contestant la classification de Mortillet. Pour lui, toutes les cultures préhistoriques, Chelles, Le Moustier, Solutré et La Madeleine sont contemporaines. En particulier parce qu'il n'existe pas de stratigraphie montrant leur succession. Sa conclusion est que la Préhistoire a duré beaucoup moins longtemps que Mortillet ne prétend (Jaugey, 1889-1899).

En résumé, si l'on s'en tient aux écrits qui viennent d'être cités, il faut admettre que sur le transformisme, l'apparition de l'homme et la durée des temps préhistoriques, l'Église romaine n'impose aucune croyance. Cette thèse est rappelée solennellement par Léon XIII, en 1893, dans l'encyclique *Providentissimus Deus* : « Au sujet des matières qui forment l'objet des sciences physiques et naturelles, Dieu n'a rien enseigné aux hommes par l'intermédiaire des auteurs sacrés, un pareil enseignement ne pouvant être d'aucune utilité pour leur salut ».

LES ABBÉS PRÉHISTORIENS

Plus ou moins indifférents à ces débats théoriques, semble-t-il, un certain nombre de prêtres ont entrepris des recherches préhistoriques durant les trente dernières années du XIXe siècle.

L'abbé Bourgeois a été le premier de ces abbés préhistoriens. Professeur, puis directeur au collège secondaire de Pont-Levoy, à 24 kilomètres au sud-ouest de Blois, il s'intéresse à la Préhistoire très tôt puisqu'il publie dès 1863 dans le *Bulletin de la société géologique de France*, dans la *Revue archéologique*, dans *Matériaux*… En 1867, il présente une communication étonnante, à Paris, au congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique : « Étude sur des silex travaillés trouvés dans les dépôts tertiaires de la commune de Thenay, près Pontlevoy (Loir et Cher) ». À peu près personne ne le prit au sérieux.

Sans se décourager, l'abbé Bourgeois continue ses recherches. Pour éliminer les possibilités de mélange, il fait creuser un puit dans le plateau. À quatre mètres de profondeur, on rencontre les fameux silex, sous une couche de calcaire dur, sans fissure, à travers lequel rien n'a pu passer. Il invite des géologues et des préhistoriens à venir examiner le gisement. Mortillet, entre autres, est convaincu. Pour lui, l'auteur de ces silex ne peut être qu'un intermédiaire entre le singe et l'homme, intermédiaire dont les ossements restent à découvrir et qu'il baptise l'*Anthropithecus Bourgeoissi*. L'abbé revient à la charge au congrès de Bruxelles. Il demande une commission d'experts pour décider si les silex qu'il présente sont bien taillés. Huit approuvent, cinq sont contre et il y a deux abstentions ! (Houssay, 1904).

Premier abbé à faire réellement de la préhistoire, il est aussi celui qui se préoccupa le plus des rapports entre sa foi et ses œuvres, si j'ose dire. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que ce professeur de philosophie se soit interrogé sur la signification de ce qu'il croyait avoir découvert. Il écrit : « Le fait que je signale… est grave au point de vue archéologique, très grave au point de vue géologique et plus grave encore au point de vue religieux. À ceux qui m'ont demandé comment je le conciliais avec le récit biblique, j'ai répondu généralement que je restais sur le terrain des faits sans entrer dans la voie des explications. » Mais, dans le même texte, il rappelle aussi qu'il importe d'établir une différence radicale entre les opinions et les dogmes et que « la science… est un moyen d'interpréter la Bible quand l'Église n'a pas parlé ». Finalement il dit sa

conviction « que la vérité scientifique ne peut pas être opposée à la vérité religieuse » (Bourgeois, 1877). Pour éviter tout contresens, précisons qu' « être opposé » signifie ici « être contraire ».

Les activités de l'abbé Antoine Ducrost se situent presque à la même époque. Après avoir étudié la botanique et la géologie, il entre en contact avec A. Arcelin et H. de Ferry et entreprend en 1868 de fouiller, lui aussi, à Solutré. Nommé six ans plus tard curé de cette paroisse, il poursuivra ses recherches jusqu'à sa mort, en 1889. Il n'est pas tenu pour autant en suspicion par l'Église : il est chargé de cours à la faculté catholique de Lyon et nommé chanoine de la cathédrale d'Autun. Il publie plus de trente articles sur ses recherches, spécialement dans les *Annales de l'Académie de Mâcon*, mais aussi dans la *Revue des Questions scientifiques, Matériaux, les Congrès de l'AFAS*… L'académie de Mâcon a fait élever à sa mémoire un monument dans le cimetière de Solutré. Sur cette stèle sont sculptées les allégories de la Science et de la Foi se tenant par la main.

L'abbé Parat est aussi un passionné de Préhistoire. Il y a une quinzaine d'années que l'abbé Bourgeois est mort quand, en 1892, il commence de fouiller les grottes de Saint-Moré et d'Arcy. Ses recherches sont exceptionnellement minutieuses. Pour chaque grotte, dans le *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, il décrit, couche par couche, la nature du remplissage, la faune et l'industrie. Il communique les résultats de ses travaux lors de tous les grands congrès scientifiques internationaux. Il a recueilli plus de 6000 pièces, aujourd'hui conservées au musée d'Avallon.

À ma connaissance, il conciliait fort simplement son appartenance à l'Église et sa passion pour la Préhistoire. À l'occasion de sa nomination à la cure de Bois-d'Arcy, il dit de lui-même : « C'était une voie différente qui s'ouvrait à lui, mais non une autre direction car la science et la foi sont sœur » (Parat, 1909).

D'autres exemples peuvent être donnés. L'abbé Cau-Durban, curé de Lavelanet, dans l'Ariège, a fouillé Marsoulas de 1881 à 1884. En 1900, le chanoine de Villeneuve est chargé d'explorer la grotte des Enfants, à Grimaldi. En 1901 et 1902, l'abbé Breuil travaille au Mas-d'Azil. C'est en 1904 que son ami, l'abbé Bouyssonie, commence ses recherches dans la grotte de Noailles.

CONCLUSION

À la lecture de ce qui précède, on pourrait penser qu'en France, lors de la fondation de la SPF, il n'existe plus de problèmes entre l'Église et la Préhistoire. Conclure ainsi serait profondément inexact. Ce serait oublier qu'au sein de l'Église ont toujours coexisté des courants de pensée bien différents qui vont de l'intégrisme le plus rigoureux au progressisme le plus débridé. Il se trouve peut-être que, par sympathie inconsciente, j'ai plutôt consulté les écrits de ceux qui pensaient que le développement des connaissances préhistoriques ne posait aucun problème aux catholiques. Peut-être aussi, et c'est très vraisemblable, plus « intellectuels » que les autres, ont-ils été, en fait, plus enclins à exposer leurs thèses. Mais, de toute façon, je suis persuadé que les problèmes étaient loin d'être résolus.

Considérons d'abord les prêtres préhistoriens. J'en ai nommé quelques-uns et sans doute oublié aussi quelques autres, tel cet abbé Delaunay qui travailla un temps avec l'abbé Bourgeois ou l'abbé Brung, vicaire au Grand-Pressigny. De toute façon, il semble peu probable que l'on puisse aligner plus de vingt noms. Ce nombre constitue une proportion totalement négligeable en regard des 50000 et quelques prêtres constituant alors le clergé français.

Parmi les préhistoriens, ils n'occupent pas non plus une place importante. On s'imagine souvent que les prêtres et les médecins ont constitué les gros bataillons de l'armée des préhistoriens de l'époque. C'est vrai des seconds, pas du tout des premiers. Il y a onze médecins parmi les fondateurs de la SPF, mais pas un seul prêtre. L'année suivante, les abbés Parat et Cau-Durban adhèrent à la société, les médecins sont alors vingt et un.

L'année de la fondation de la SPF est aussi celle de la mort de Léon XIII et de l'accession de Pie X au trône de saint Pierre. Ce n'est pas par hasard que ce Pie X est, aujourd'hui encore, le pape préféré des intégristes. En 1907, il publie deux textes condamnant ce qui est appelé le « modernisme », le décret *Lamentabili* et l'encyclique *Pascendi*. Pour l'essentiel, il s'agit de questions théologiques qui n'ont rien à voir avec notre affaire. Mais, en même temps, les leviers de commande de l'Église sont confiés aux personnalités les plus conservatrices ou même carrément réactionnaires. Des « conseils de vigilance » sont mis en place dans les diocèses. Faute de vrais « modernistes » à se mettre sous la dent, ils dénoncent et font écarter tous les prêtres ouverts aux idées nouvelles. Nul n'ose plus discuter de l'« inerrance » littérale de la Bible. Les réseaux mis en place alors vont peser très longtemps sur la vie intellectuelle de l'Église.

Ainsi, en 1925, un bruit alarmant se répand : l'évolutionnisme va être incessamment condamné par Rome. À ce moment-là, les abbés Obermaïer et Breuil travaillent, en compagnie du comte Bégouën, dans la région de Santander. Ils décident de rédiger une lettre adressée directement au pape. Breuil, à propos de cette réunion, a parlé du « concile de Santander ». Le texte est transmis directement au nonce à Paris, qui s'engage à le remettre en mains propres au saint-père. Cela donne une idée de l'atmosphère qui régnait alors à la Curie (Gaucher, 1993).

Autre exemple, le *Dictionnaire apologétique*, dont j'ai déjà souvent parlé, est terminé en 1931 seulement. Sa table analytique est publiée alors, précédée d'une lettre du cardinal Gasparri qui écrit : « Votre Dictionnaire… constitue une arme de défense contre les erreurs modernes, telles que le modernisme, l'évolutionnisme, le panthéisme, l'idéalisme… »

Témoignage encore plus tardif, celui du comte Bégouën. En 1945, il écrit : « Il reste beaucoup d'opposition au transformisme, en particulier chez les laïques catholiques… surtout chez les femmes qui paraissent animées d'un double sentiment, d'abord d'un goût du

merveilleux qui leur fait regretter l'aspect féerique de la création, telle qu'on se la figurait jadis, ensuite une certaine répugnance à admettre une parenté animale si lointaine qu'elle soit » (Bégouën, 1945).

Ces quelques exemples suffisent pour montrer qu'il serait tout à fait inexact de penser qu'en 1904, entre l'Église et la Préhistoire, il n'existait plus de problèmes. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BACUEZ L., VIGOUROUX F. (1879-1899) – *Manuel biblique ou cours d'Écriture sainte à l'usage des séminaires*, Roger et Chernoviz, Paris, 5 tomes.

BEGOUËN comte C.-M. (1879) – *La création évolutive*, Privat, Toulouse.

BEGOUËN H. (1945) – *Quelques souvenirs sur le mouvement des idées transformistes dans les milieux catholiques*, Bloud et Gay, Paris.

BIBLE DE JÉRUSALEM – *Cerf-Desclée de Brouwer*, Paris, 1979.

BOURGEOIS abbé (1877) – La question de l'homme tertiaire, *Revue des Questions scientifiques*.

GAUCHER G. (1993) – Henri Breuil, abbé, *Bull. de la Société préhistorique française*, t. 90, n°s 1-2, p. 104-112.

GAUDRY A. (1896) – *Essai de paléontologie philosophique*, Masson, Paris.

GUIBERT J. (1896) – *Les origines, questions d'apologétique*, Letouzey et Ané, Paris (l'ouvrage a été réédité 5 fois).

HOUSSAY F. (1904) – *L'œuvre de l'abbé Bourgeois. L'homme tertiaire de Thenay*, Maloine, Paris.

JAUGEY abbé (1889-1899) – *Dictionnaire apologétique de la foi catholique contenant les preuves principales de la vérité de la religion et les réponses aux objections tirées des sciences humaines*, Delhomme et Briguet, Paris, réédité en 1892 et 1899.

LÉON XIII (1893) – *Providentissimus Deus*, EP, Vatican.

LEROY père D. (1886) – *L'évolution des espèces organiques*, Perrin, Paris.

MORTILLET G. de (1883) – *Le Préhistorique, antiquité de l'homme*, C. Reinwald, Paris.

NADAILHAC marquis de (1893) – *Le problème de la vie*, Masson, Paris.

PARAT A. (1909) – Les grottes du bassin de l'Yonne, *Bulletin de la Société scientifique de l'Yonne*.

SAINT AUGUSTIN (1897) – *De la Genèse au sens littéral*, traduit par M. Citoleux, Le Bouveret, abbaye Saint-Benoît de Port-Valais.

VIGOUROUX F. et coll. (1891-1912) – *Dictionnaire de la Bible*, Letouzay, Paris, 5 volumes.

Gilles GAUCHER
3, rue Métayer, La Bonneville
95540 Méry-sur-Oise

Préhistoire des Pyrénées-Orientales : l'œuvre des sociétés savantes et des associations d'archéologie

Michel MARTZLUFF
et Cyr DESCAMPS

Résumé

*Avec de spectaculaires découvertes comme celle de l'*Homo erectus tautavelensis*, les Pyrénées-Orientales occupent une bonne place dans l'avancée des recherches sur nos origines. L'élan en fut donné après 1940 et doit beaucoup à l'action d'amateurs de large culture qui fondèrent musées, revues et associations de bénévoles. Héritiers d'une tradition historiographique antérieure qui a révélé la richesse du passé de leur région, ces pionniers se sont aussi ouverts au renouveau de la recherche institutionnelle dans le Midi et ont soutenu, parfois suscité, l'investissement croissant des services de l'État et des collectivités locales. Curieusement, des efforts individuels bien plus anciens sont, en 1829, passés très près de pouvoir prouver l'existence de l'homme fossile. Cependant, c'est l'État qui, entre 1767 et 1845, impulse l'archéologie dans un souci de recomposition de la mémoire collective, s'illustrant dans les fouilles du site antique de* Ruscino*. La recherche des origines prend un tournant plus citoyen et élargit son champ d'intérêt aux sciences naturelles après que Joseph Farines a fondé en 1833 la Société agricole, scientifique et littéraire des P.-O. Succédant à des sociétés physiocratiques au rayonnement limité, elle assura, avec le Cabinet d'histoire naturelle de Perpignan, recréé en 1840, des travaux de terrain et une action éditoriale qui furent surtout féconds pour la paléontologie des derniers étages du Tertiaire à la fin du XIXe et pour l'Antiquité ou le mégalithisme au début du XXe siècle. Parmi les facteurs qui peuvent éclairer les premiers rendez-vous ratés des érudits du département avec la Préhistoire et expliquer le retard pris ensuite dans l'étude d'une « géographie » des premiers peuplements de la région, le désengagement de l'État entre 1850 et 1950, le poids des personnalités, des mentalités, celui du contexte économique et social de l'époque, mais aussi les handicaps liés au substrat géologique de cette extrémité méditerranéenne des Pyrénées, ont pu jouer un rôle déterminant selon les circonstances.*

Abstract

With such amazing discoveries as the Homo erectus tautavelensis*, the Pyrénées-Orientales have taken a leading position in the progress of the research about our origins. In the forties, the impulse was given mainly by people interested in culture at large who founded museums, reviews and associations for culture's sake. Being heirs of a previous traditional historiography which had revealed the richness of their regional past, those pioneers also opened their minds to new ways in the institutional research in Southern France, thus helping or arousing a growing investment from*

both local and national administrations. Strangely enough, far more ancient individual initiatives for the progress of science very nearly managed to prove the existence of the fossil man in 1829. However, the State was the one who, between 1767 and 1845, favoured archaeology with a view to recompose collective memory which has been revealed, for example, in the excavations on the antique site of Ruscino. The search for origins took a new, more humanistic direction, broadening out its sphere of interest to biology, after Joseph Farines founded the "Pyrénées-Orientales literary, scientific and agricultural society" in 1833. Succeeding to the physiocratic societies with a limited scope, it carried out, together with the Perpignan Natural History Board recreated in 1840, field works and publications which proved to be chiefly fruitful for the palaeontology of the last tertiary tiers at the end of the 19th century and for Antiquity or the Megalithic period, at the beginning of the 20th century. Among the factors which may explain not only the first missed meetings between our local scholars and Prehistory, but also the delay taken in the geographical study of the first settlements in the region: the State's lack of commitment from 1850 to 1950, the weight of personalities, mentalities or of the social and economical environment of the time, as well as the handicaps linked to the geological substratum composing this Mediterranean end of the Pyrenees, all such factors may have played a more or less major part according to circumstances.

INTRODUCTION

Les dernières synthèses des connaissances archéologiques sur le Roussillon ont mis en lumière une réalité quelque peu paradoxale concernant les origines de son peuplement (Debénath *et al.*, 1999 ; Abélanet, 1992 et 2003). D'un côté, l'historiographie atteste l'ancienneté des investigations, mais aussi leurs piètres résultats pour ce qui est d'avoir établi un cadre régional fiable en la matière. De l'autre, des découvertes très originales illustrent les acquis récents de la recherche pré- et protohistorique.

Analyser les relations complexes que les acteurs de l'archéologie locale ont entretenues avec l'objet de leur passion est une démarche pour laquelle quelques auteurs ont, ces dernières années, apporté de précieuses contributions. Il n'est cependant pas simple de faire la part des choses et d'estimer, dans son contexte, la juste place de l'action individuelle ou collective des hommes. Du moins peut-on esquisser ici les grandes lignes d'une histoire des recherches commencées il y a un peu plus de deux siècles.

ARCHÉOLOGIE ET RECHERCHE DES ORIGINES : D'ABORD UNE AFFAIRE D'ÉTAT

À vrai dire, les premières fouilles archéologiques réalisées sous le règne de Louis XV dans la province du Roussillon illustrent bien mal les idées nouvelles défendues par le comte de Caylus (1692-1765), qui plaidait à l'époque pour une méthode critique de connaissance appliquée aux antiquités et indépendante de l'érudition historique. Ces fouilles précoces furent ordonnées par l'intendant Louis Guillaume de Bon en 1767 sur le site antique de *Ruscino* pour confirmer un texte (Marichal, 2003). En effet, les comtés catalans étaient depuis peu rattachés à la couronne de France et il s'agissait de prouver que le site de Château-Roussillon, d'où ne dépassait du sol aucune ruine antique notable, portait bien le témoignage d'une cité latine des Gaules qu'une frontière passant sur les Pyrénées séparait de la Tarraconaise, en Ibérie. C'est du moins ce que Pierre de Marca, archevêque de Toulouse, avait publié en 1688 dans un ouvrage intitulé *De Marca Hispanica*, après avoir été chargé par le Roi-Soleil de produire les fondements historiques du traité des Pyrénées (1659).

L'offensive archéologique se poursuivit à *Ruscino* après la Révolution, dans des tranchées désordonnées réalisées à partir de 1802, mais l'on ne sait rien du résultat de ces excavations, comme des premières, sinon qu'elles manquèrent d'effet diplomatique puisque l'Espagne prétendit récupérer le Roussillon lorsque ses troupes l'envahirent en août 1815. Par contre, une première relation sur des découvertes monumentales et les mobiliers antiques est immédiatement notée en 1816 lorsque le site reçut la visite du préfet Villier du Terrage. Encouragées par l'État, ces fouilles se sont poursuivies sporadiquement de 1843 à 1845 sur la base d'enjeux qui avaient été, en quelque sorte, définis dans un *Essai sur la statistique des P.-O.* envoyé au ministre Chaptal en 1801 par le secrétaire général de la préfecture, Jacques Delon. Ce dernier notait que « l'histoire des peuples qui habitaient anciennement cette contrée est peu connue. On sait seulement qu'elle faisait partie de la Gaule plusieurs siècles avant l'ère chrétienne […]. Ce pays ne sortit de l'obscurité que lorsqu'il passa sous la domination de Rome ». Il précisait que les recherches sur « les souvenirs que rappellent ces monts fameux que franchirent tour à tour les Celtes, les Carthaginois, les Romains, les Barbares du Nord et ceux de Libye » et la mise en valeur des monuments

pittoresques qu'ils ont produite, attireraient certainement les amateurs de villégiature et qu'« indépendamment des bénéfices considérables qu'elles procureraient […] [ces mises en valeur] deviendraient surtout avantageuses parce qu'elles y naturaliseraient les mœurs douces, l'esprit liant, l'aménité qui font le caractère essentiel et dominant des Français, qualités précieuses dont l'absence se fait souvent remarquer en Roussillon » (Delon, 1993, p. 169 et 154).

En ce début du XIXe siècle, la recherche des origines du peuplement au nord des Pyrénées catalanes était donc essentiellement marquée du sceau de cette identité historique qu'il fallait, d'une certaine façon, recomposer. Mais recomposer en l'associant aux lumières antiques d'un progrès civilisateur et au modèle d'un centralisme impérialiste, renforcé dans la nation française naissante par les circonstances événementielles du moment. Bien sûr, nul ne pouvait encore envisager en Roussillon une connaissance de l'Histoire sans le texte, et encore moins d'avant le texte, en dépit des expériences de Buffon pour calculer l'âge de la Terre et malgré l'identification, dès 1723, des *céraunies* comme des armes de pierre par Antoine de Jussieu, une fois que ce médecin de Montpellier, botaniste du Régent à l'Académie des sciences, fut revenu de l'expédition naturaliste qui l'avait conduit dans la péninsule Ibérique et les Pyrénées. Du reste, la découverte d'un crâne de pithécanthrope y serait probablement passée sans trop de difficulté auprès des autorités pour la preuve logique du peuplement de cette contrée déshéritée par quelques brutes indigènes des temps barbares.

Or, en 1800, nous ne sommes pas très loin de cette possibilité de découverte, comme nous le verrons plus loin. Il faut sans doute tenir compte des écarts de mentalité qui nous séparent de cette époque pour apprécier les pesanteurs s'opposant à la reconnaissance du peuplement des origines et le mérite de ceux qui, sur ce bord de la Méditerranée, en ont pressenti l'ancienneté trente ans plus tard. Au demeurant, ce contraste dans les enjeux du passé, oscillant entre science et idéologie, ne joue pas à sens unique puisqu'il existe une certaine recomposition patrimoniale dans notre actualité, que pourrait fort bien illustrer une brochure éditée par le journal *L'Indépendant* en l'an 2000 (Lumley et Merle des Isle, 2000). Disponible au musée de Tautavel, elle présente aujourd'hui l'*Homo erectus tautavelensis* comme l'ancêtre des Catalans, après avoir été un temps celui des Européens et, quoique cela ne corresponde plus à l'état de nos connaissances sur la filiation de l'homme moderne, le public roussillonnais en tire une grande fierté, tout comme ceux qui le représentent.

C'est au temps des premières fouilles de *Ruscino* que la préfecture prit aussi l'initiative de lancer une *Enquête pour la recherche des Antiquités* (Poisson, 1985). Plusieurs circulaires émises entre 1810 et 1824 proposaient en effet d'effectuer un état des lieux des monuments historiques, mais aussi des sépultures, se plaçant en cela dans la continuité de la périodisation novatrice proposée par le jésuite conventionnel Legrand d'Aussy (1737-1800) pour construire une archéologie nationale. S'il s'agissait en premier lieu de recenser les monuments (pour l'essentiel médiévaux) qui avaient eu à souffrir des aléas de la Révolution, l'*Enquête* – grâce à une active correspondance avec les savants locaux dont les rapports étaient communiqués à l'Académie – favorisait aussi le rassemblement d'une élite intellectuelle pour bâtir une recherche publique de qualité.

Elle engendra finalement un mouvement historiographique, parfois passéiste sous certains aspects, mais dont la pertinence scientifique grandira par la suite lorsque ces élites prirent conscience d'une identité culturelle propre à la région (Poisson, 1985 et 2003). C'est par conséquent une action dont a bénéficié plus tard l'archéologie – plus largement la recherche sur les origines lointaines du peuplement – à travers la création d'associations savantes et de leurs publications où l'on retrouve d'ailleurs en bonne place, dans les années 1830-1850, bien des érudits sollicités par le préfet. Il serait même judicieux d'en relever l'héritage chez l'historien Pierre Ponsich (1912-1999), qui fut un ardent défenseur de la catalanité et de l'art roman tout comme le précurseur de la pré- et protohistoire roussillonnaise au milieu du XXe siècle (Poisson et Grau, 1987 ; Abélanet, 2001).

C'est dans le sillage de cette *Enquête*, laquelle avait d'ailleurs abouti à créer en 1821 une éphémère *commission pour la recherche des Antiquités dans les P.-O.*, que le préfet Vaïsse constituait en 1843 une commission archéologique départementale. Il s'agit d'une remarquable avancée puisque cet organisme disposait d'un budget pour les fouilles et tenait des réunions mensuelles assorties de comptes rendus consignés dans un registre (art. 12). Il est vrai qu'à cette date, la Monarchie de juillet offrait à la promotion de l'archéologie locale un contexte culturel nettement plus favorable. En témoignent la fondation à Perpignan de l'École normale en 1832 et, en 1835, la mémorable visite de Prosper Mérimée qui avait suivi la création de l'Inspection générale des monuments historiques. C'est aussi en 1835 que Dominique Henry (1778-1850) – chirurgien militaire d'origine provençale révoqué en 1814, puis secrétaire de préfecture et archiviste de Perpignan en 1822, correspondant de la Société royale des antiquaires et du Comité historique créé par Guizot au ministère de l'Instruction publique – publiait une première *Histoire du Roussillon*. Un vent institutionnel nouveau soufflait par ailleurs sur les sciences naturelles depuis le Muséum et les Académies où, après la disparition de Cuvier (†1832) et sous l'impulsion de Geoffroy de Saint-Hilaire, l'idée d'une transformation graduelle des espèces avait sensiblement regagné du terrain. La création d'un Cabinet d'histoire naturelle par la municipalité de Perpignan participait à ces progrès dès 1840, et l'on pourrait sans doute y ajouter le rôle d'une personnalité scientifique aussi illustre que l'astronome François Arago, élu député des P.-O. en 1831, président d'honneur de la Société philomatique en 1834 et très lié par la suite au Cabinet d'histoire naturelle.

Dans ce contexte, l'originalité de cette commission archéologique départementale de 1843 fut d'être dotée de missions et de pouvoirs étendus. Les buts qui lui

étaient assignés consistaient à « recueillir les pièces de toute nature se rattachant à l'histoire civile militaire ou religieuse de cette province […] d'en assurer la conservation et d'en répandre la connaissance », de surveiller les monuments et mobiliers historiques et les restaurer (art. 1 et 8). Entre autres tâches, elle était « chargée de réunir les matériaux d'une carte archéologique du département » (art. 11 et 15) et rédigeait dans ce dessein des circulaires diffusées auprès des maires et des curés des communes (art. 14). En stipulant que les objets des fouilles exécutées par la commission « sont propriété inaliénable du département », elle se donnait pour ambition de « réunir les pièces archéologiques, de les étiqueter dans le but de créer un musée départemental » (art. 16).

Outre des membres de droit (le maire de Perpignan, le directeur des fortifications et l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées), la liste des membres nommés (art. 6) comprenait surtout des fonctionnaires – dont celui qui en fut probablement l'initiateur, Dominique Henry – ainsi que des notables qui avaient été sollicités dans l'*Enquête*. Il est tout naturel d'y rencontrer des érudits fortunés qui se passionnent pour les progrès de la science, pour l'histoire et l'archéologie, tel François Jaubert de Passa (1785-1856), riche propriétaire terrien, membre du Conseil d'État en 1806, sous-préfet de Perpignan sous l'Empire et la Restauration, puis président du conseil général des P.-O. à partir de 1836. Seul membre vraiment actif des premières sociétés savantes d'agriculture en Roussillon entre 1806 et 1829, il est l'auteur de travaux importants sur l'irrigation publiés par la Société royale et centrale d'agriculture en 1819 ; appuyé par Cuvier et ami de François Arago, il fut aussi inspecteur des Monuments historiques, membre de la Société linnéenne de Paris et de l'Institut (Saquer, 1985).

En nommant par ailleurs une commission consultative regroupant des correspondants de chefs-lieux afin que soient signalés les « monuments druidiques […], les tumuli […] tout ce que le sol peut montrer d'intérêt sous le rapport de l'archéologie et de la géographie ancienne » (art. 3 et 13) et en instituant trois sous-commissions établies pour la « recherche des monuments archéologiques […] des monuments historiques et paléographiques » et « des recherches numismatiques » (art. 9), le règlement de 1843 prévoyait une action en profondeur.

Hélas ! cette commission archéologique semble n'avoir œuvré qu'à *Ruscino* et restait donc cantonnée au cadre identitaire précédemment défini. Ses travaux ne pouvaient que très accessoirement toucher la Préhistoire, non identifiée à l'époque dans le mégalithisme ou les tertres sépulcraux, mis au compte des Celtes. Elle tomba finalement dans l'oubli au milieu de l'agitation politique précédant la révolution de 1848, quand le préfet Vaïsse fut révoqué en 1846, l'année même où Boucher de Perthes fondait la Préhistoire en faisant paraître le premier tome des *Antiquités celtiques et antédiluviennes, mémoire sur les industries primitives et les arts à leur origine*.

Avec elle s'éclipse l'effort institutionnel direct de l'État en faveur de l'archéologie départementale, si l'on excepte toutefois le classement et la restauration des édifices médiévaux. Pour les fouilles, et pendant un long siècle, la voie est ouverte à la seule initiative privée, le plus souvent motivée par la collection d'objets. Elle se déploie principalement dans trois directions : la recherche des sites antiques, celle des dolmens et l'étude naturaliste où la paléontologie tient une place centrale.

VERS L'INITIATIVE CITOYENNE : L'ENTRÉE EN JEU DES SOCIÉTÉS SAVANTES ROUSSILLONNAISES AU XIXe SIÈCLE

Entre la première Société royale d'agriculture, créée en 1779 par l'intendant du Roussillon, et la disparition, à son onzième fascicule, du *Bulletin de la Société pour l'agriculture, l'industrie et le commerce du département* (1820-1829), on ne peut pas dire que les organes du pouvoir aient réussi à susciter une véritable dynamique intellectuelle (Rosset, 1985). Il y eut pourtant plusieurs tentatives pour relancer, sous des formes plus élargies, la première société savante. Réactivée par le Directoire sous l'appellation de « Société libre d'agriculture », puis par le Consulat sous le nom de « Société d'encouragement pour l'agriculture, l'industrie et le commerce du département », elle finit par disposer de quelques moyens financiers sous la seconde Restauration. Éditant un bulletin et regroupant jusqu'à une centaine de membres – dont moins d'une dizaine a par la suite adhéré à la Société philomathique – elle ne fonctionna qu'épisodiquement lorsqu'un répit dans la gestion des urgences politiques issues des conflits avec l'Espagne laissait aux autorités le loisir de se pencher sur cette question.

Le faible rayonnement de ces premières sociétés d'érudits, essentiellement tournées vers l'agriculture, doit par ailleurs s'apprécier à l'aune du retard économique d'un département qui a perdu son université en 1789 et qui reste en marge du modernisme (18 % d'emplois industriels en 1850 et 40 % en 1890). La maîtrise de l'eau reste un enjeu fondamental et la rente foncière du sol pèse sur les mentalités. Les retards de l'instruction renvoient à la pauvreté rurale et les progrès de l'alphabétisation ont été moins sensibles ici qu'ailleurs (en 1876, 70 % d'hommes savent signer de leur nom les registres de mariage contre 75 % dans le reste de la France et 30 % de femmes contre 67 %). L'Association polytechnique de Perpignan, fondée en 1879 et affiliée à la Ligue française de l'enseignement, tentait de répondre à ce retard en œuvrant pour « éclairer les masses populaires » à partir de la IIIe République.

Par ailleurs, la persistance de l'identité catalane dans l'espace français – question dont l'approche n'est pas simple – a pu être partie prenante de ce manque d'émulation. Au début du siècle, la langue française était reléguée dans les tribunaux et quelques salons, alors que la culture catalane était profondément enracinée dans le peuple et chez la plupart des intellectuels. Les écoles communales ont véhiculé officiellement le catalan jusqu'en 1833 et le clergé bien après, si bien

qu'en 1862 une enquête établit que le quart des enfants ne sait ni lire et ni écrire en français. Si Pierre Puiggari (1768-1854), principal du collège de Perpignan, correspondant de l'*Enquête* en 1821 et membre de la commission archéologique en 1843, publie en 1852 une grammaire catalane, c'est sans doute parce qu'il est en prise directe avec la diffusion du savoir et qu'il reste très attaché aux racines historiques de sa province dont il a pris – comme bien d'autres – la mesure du sous-développement.

La diffusion locale des savoirs scientifiques et des idées de progrès a donc longtemps buté sur une langue étrangère. Mais les élites roussillonnaises avaient fait pour l'essentiel le choix de la France, qui était aussi faire obligatoirement celui du français, y compris pour exprimer leurs critiques. Rappelons que c'est Jaubert de Passa qui conduisit la délégation préfectorale s'étant portée en 1815 au-devant des troupes du général Castanos (lequel remettait en cause le traité des Pyrénées, épisode fameux où le négociant Jean Méric, maire de Perpignan, décida les troupes espagnoles à se retirer en gageant sa fortune), et c'est aussi le même Jaubert qui dirige l'année suivante les fouilles de *Ruscino*, sous la houlette du nouveau préfet Villier du Terrage (Poisson, 2003). Tout aussi édifiant est l'exemple du bénédictin d'origine catalane, Dom Brial (1743-1828), membre de l'Académie des inscriptions en 1805 et qui avait guidé un renouveau de l'historiographie française à la tête du *Recueil des historiens des Gaules*, car il exigea à la fin de sa vie l'usage exclusif du français dans l'école gratuite qu'il fonda en Roussillon (Frenay, 1985). Le fait que les sociétés savantes se soient exprimées en français découle aussi de ces choix.

Nous pourrions d'autre part ajouter aux éléments qui ont pu ralentir durablement le dynamisme intellectuel du département un contexte politique trois fois marqué par la guerre (1793, 1808, 1823) et par l'autoritarisme des pouvoirs publics dans le premier tiers du siècle. Cependant, cette situation évolue sensiblement après l'effervescence libérale de 1830, où des initiatives citoyennes prennent le relais des directives gouvernementales afin d'animer des associations culturelles dont le statut légal reste toutefois précaire. En décembre 1833, un an après la création de l'Association pour la liberté de la presse dont il est trésorier, le pharmacien perpignanais Joseph Farines répond aux sollicitations de quelques intellectuels pour appuyer la fondation d'une Société libre des beaux-arts, sciences et belles-lettres qu'il nomme « Société philomathique de Perpignan » (Descamps, 2005). Dans son *Discours sur la Société*, il proclame que « l'époque de l'émancipation intellectuelle des provinces est venu, et c'est assez faire comprendre que c'est aux enfants du Roussillon qu'appartient la gloire de faire connaître le Roussillon pour préparer, par ce moyen, les voies d'amélioration de la position de tous et l'augmentation de la somme de bien-être du plus grand nombre […], c'est par l'association que l'humanité progresse » (Grau, 2004). Baptisée « Société des Pyrénées-Orientales, sciences, belles-lettres, arts industriels et agricoles » en 1839, elle prend son nom actuel de « Société agricole, scientifique et littéraire des P.-O. » en 1842, lorsque ses rangs grossissent d'une notabilité plus conservatrice et qu'elle reprend à son compte l'héritage physiocratique de l'Ancien Régime. Elle édite ses travaux dans *Le Publicateur des P.-O.* (1832-1837) dans une chronique intitulée en 1834 *Bulletin des travaux de la Société philomathique de Perpignan* ; le *Bulletin de la Société philomathique de Perpignan*, puis le *Bulletin de la SASL* lui succèderont (Capeille, 1914 ; Campanaud, 1933 ; Claustres, 1966 ; Guiter, 1976 ; Noell, 1976 ; Belledent, 2000).

Après avoir développé une intense activité au sein de la société jusqu'en 1836, date de sa dernière communication pour le *Bulletin*, Farines quitte ses activités de recherche pour se lancer dans une carrière politique en tant que conseiller municipal de Perpignan. Ce sont probablement des tensions avec ses collègues lors d'un profond désaccord avec Marcel de Serres à propos des puits artésiens qui ont motivé cette décision (Descamps, 2005). Toutefois, il appuie – en tant qu'édile – la renaissance du Cabinet d'histoire naturelle, institution créée en 1770 dans les locaux de l'ancienne université et disparue avec elle en 1789. En 1840, le chirurgien Louis Companyo (1789-1871) prenait la tête de ce Cabinet municipal d'histoire naturelle, devenu Muséum de la ville par la suite (Bourgat et Belledent, 1983 ; Bourgat, 1996).

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les comptes rendus manuscrits de la SASL permettent de suivre pas à pas les efforts faits dans le département pour participer aux progrès de la science. La société touche de nombreux correspondants ruraux et les travaux publics ou agricoles, qui modifient sensiblement le paysage à partir du Second Empire, amènent le signalement de nombreuses découvertes. Mais l'on n'y perçoit guère de propositions pour ce qui est de faire reculer l'antiquité du peuplement plus loin que les « monuments druidiques », lesquels avaient fait l'objet en 1835 d'une première notice de Joseph Jaubert de Réart (1792-1836). Ce savant, maire de Ponteilla, inspecteur des Monuments historiques, fut le président de la Société philomathique entre 1834 et 1836, date d'une disparition prématurée.

Les débats touchent cependant les grandes questions du siècle avec la discussion des thèses de Darwin en plusieurs séances houleuses entre 1863 et 1864. L'existence de l'homme au Tertiaire, qui reçut le soutien de l'abbé Bourgeois dès la seconde cession du congrès d'archéologie préhistorique de Paris en 1867 et qui est encore pendante au congrès de Lisbonne en 1880 (Cotteau, 1889), est débattue avec passion à la SASL cette même année 1867, où une publication sur la malheureuse affaire de l'hémi-mandibule de Moulin-Quignon (un faux vendu par des ouvriers à Boucher de Perthes en 1863) provoqua un tumulte qui interrompit la séance. C'est bien la preuve qu'il existait en Roussillon un parti favorable à la haute ancienneté des origines de l'humanité et que Louis Companyo, très attaché au catastrophisme de Cuvier, avait du mal à le maîtriser (Duran, 2003).

Quelques découvertes sortent cependant du lot pendant cette période et furent consignées dans le *Bulletin*, préfigurant la recherche future. Le « crâne de

Saint-Paul-de-Fenouillet » en fait partie. En 1851, Companyo signale un crâne trouvé par des ouvriers dans une brèche où les faunes sont « de race récente » et le range avec un peuplement contemporain du dernier déluge (Campanyo, 1851). Étudié en 1907 par Charles Deperet, paléontologue d'origine perpignanaise qui y décèle des caractères archaïques proches des Néandertaliens (Deperet et Jarricot, 1908), ce vestige disparaît ensuite : il n'en reste qu'une photographie et une localisation imprécise. Mais s'il s'agit bien de la brèche de la route du pont de la Fou sur l'Agly, qui est en réalité une couche argilo-caillouteuse cimentée par les dépôts d'une source jaillissant des falaises calcaires dans des travertins, ce crâne est sans doute plus récent car ce remplissage livra à Jean Abélanet des tessons modelés (comm. orale).

La vaste grotte du Moli de Vent, à la gare d'Estagel, fut ouverte en 1893 par la voûte avec un tir de mine lors du creusement de la voie ferrée Rivesaltes-Quillan. Les travaux furent arrêtés pendant quelques jours dans la zone du porche et une fouille y fut conduite sous les auspices de la SASL par le docteur Albert Donnezan (1847-1932), aidé par maître Bauby, notaire d'Estagel et Maurette, l'assistant de Charles Deperet à la faculté de Lyon. Cette galerie livra en deux couches une faune où furent identifiés le Renne et un matériel archéologique attribuable aujourd'hui pour partie au Chalcolithique (ossements humains, vases campaniformes) et pour l'autre au Paléolithique supérieur (une aiguille à chas, des os rainurés, des lames de silex). La fouille eût le mérite d'être rapidement publiée dans le *Bulletin de la SASL* (Donnezan, 1895), puis à Paris lors du *Congrès archéologique de France* (Donnezan, 1906). Ces travaux sont restés dans les annales de l'archéologie roussillonnaise – et pour près d'un siècle – comme l'exemple précoce d'une véritable fouille d'urgence ayant également fondé, mais avec du retard cette fois, une reconnaissance locale du Paléolithique.

LES RENDEZ-VOUS MANQUÉS DES NATURALISTES AVEC LA PRÉHISTOIRE

Le département des Pyrénées-Orientales a pleinement participé à l'essor de la géologie et de la paléontologie au moment où la Préhistoire était un enjeu des sciences naturelles. D'ailleurs, dans la prise de conscience d'une haute antiquité de l'humanité, nous savons qu'il n'y a pas eu, loin s'en faut, de décalage entre les pionniers du Midi méditerranéen et ceux qui ont bénéficié d'un terrain plus favorable, entre Somme et Dordogne, pour fonder notre discipline. Ainsi, lorsque Casimir Picard entreprend en 1828 à Abbeville les recherches qui le conduisent à mettre publiquement en relation devant la Société d'émulation, le 20 novembre 1835, les « haches de silex » avec des faunes disparues, le pharmacien narbonnais Paul Tournal a commencé ses fouilles dans la grande grotte de Bize, près d'un affluent de l'Aude. Il comprend très vite, dès 1828, que l'association des faunes disparues et des ossements humains de la stratigraphie peut faire douter du fait qu'il n'existe pas d'homme fossile, et il est bien plus catégorique à cet égard en 1834. Dans une *Notice sur les ossemens fossiles des cavernes du département du Gard*, le nîmois Jules de Christol présente à l'Académie des sciences des arguments de même nature en 1829. Si les preuves qu'ils avançaient étaient trop faibles ou erronées, l'un et l'autre avaient raison sur le fond. Ces preuves, elles existaient pourtant bel et bien en Roussillon et il s'en fallut de très peu qu'elles fussent découvertes.

Dans le département des Pyrénées-Orientales, c'est à cette même époque que Joseph Farines découvre à Tautavel, dans la grotte d'Argou (cat. *Argó*, devenu Arago), des faunes fossiles (Rhinocéros) et des galets brisés (Abélanet et Descamps, 1999 et 2003 ; Descamps, 2005). Dans un article des *Annales des Sciences naturelles de Paris*, daté de 1829 et cosigné avec Marcel de Serres, alors professeur de géologie à l'université de Montpellier, puis dans le *Compte rendu des séances de la Société philomathique* de 1834, il rapporte ces vestiges au résultat d'un *diluvium*. Pourtant, le pharmacien n'a pas manqué de noter une contradiction entre la faible usure des ossements « entraînés » dans la grotte par les eaux et leur fragmentation extrême, tout comme pour les pierres qui s'y trouvaient systématiquement mélangées. Nous savons aujourd'hui que cette industrie acheuléenne a principalement exploité les galets de quartz qui produisent une grande quantité de débris au débitage (Byrnes, 2002), ce qui la rendait pratiquement indécelable à l'époque. Bien sûr, il est impossible de regretter cette méprise, eu égard aux destructions qu'eût certainement infligé au site la découverte de ses fossiles humains. Mais l'on mettra au compte de l'ironie du sort le fait que Farines, membre correspondant de la Société de pharmacie de Paris, de la Société d'histoire naturelle de Montpellier et de la Société linnéenne de Bordeaux, tout comme Marcel de Serres, créateur de l'expression « paléontologie humaine » en 1853, soient passés aussi près d'une découverte majeure pour fonder la Préhistoire et qu'ils soient restés définitivement abusés, alors que Tournal, comme Christol, étaient membres de la Société philomathique de Perpignan en 1834.

Par la suite, et comme en bien des régions d'Europe, d'autres « cavernes à ossemens » des Pyrénées-Orientales, vidées de leurs remplissages pour enrichir les collections paléontologiques, ne purent offrir un appui conséquent au cadre général de la Préhistoire qui s'élaborait par ailleurs, faute d'y avoir formellement identifié des restes humains avec leurs industries. La longue persistance des idées catastrophistes, en particulier à Perpignan autour du Cabinet d'histoire naturelle, offrait une explication commode à la présence d'ossements d'herbivores fragmentés au fond des grottes par le *diluvium* ou l'*alluvium*.

C'est le cas pour le réseau karstique de Fuilla où se trouve – entre autres – la grotte du « Trou soufleur » et son riche gisement magdalénien (Sacchi, 1986) et où les recherches ont amené très tôt des découvertes archéologiques mal interprétées dans « les brèches à ossemens » (Itier, 1837). Il est vrai que la stratigraphie du vaste porche de la grotte du Figuier,

une des cavités du réseau éventrée par l'aménagement d'une route, s'appuie sur une terrasse alluviale würmienne. C'est donc bien ce retard qui amène le docteur Albert Donnezan à se plaindre du « manque de sérieux » des recherches locales au congrès archéologique de France de 1906, lorsqu'il y présente les résultats de ses fouilles de 1893 à la grotte du Moli de Vent. Il faut dire qu'il avait pu prendre toute la mesure de ces lacunes avec les découvertes faites de l'autre côté de la frontière, à moins de 50 km de là, dans la région de Gérone, en Ampurdan, lorsque Pere Alsius i Torrent avait identifié des industries osseuses et lithiques associées au Renne dans ses fouilles de la Bora Gran en 1871 et publié en 1887 la mandibule néandertalienne de Banyoles (Canal et Soler, 1976 ; Marotto, 1993).

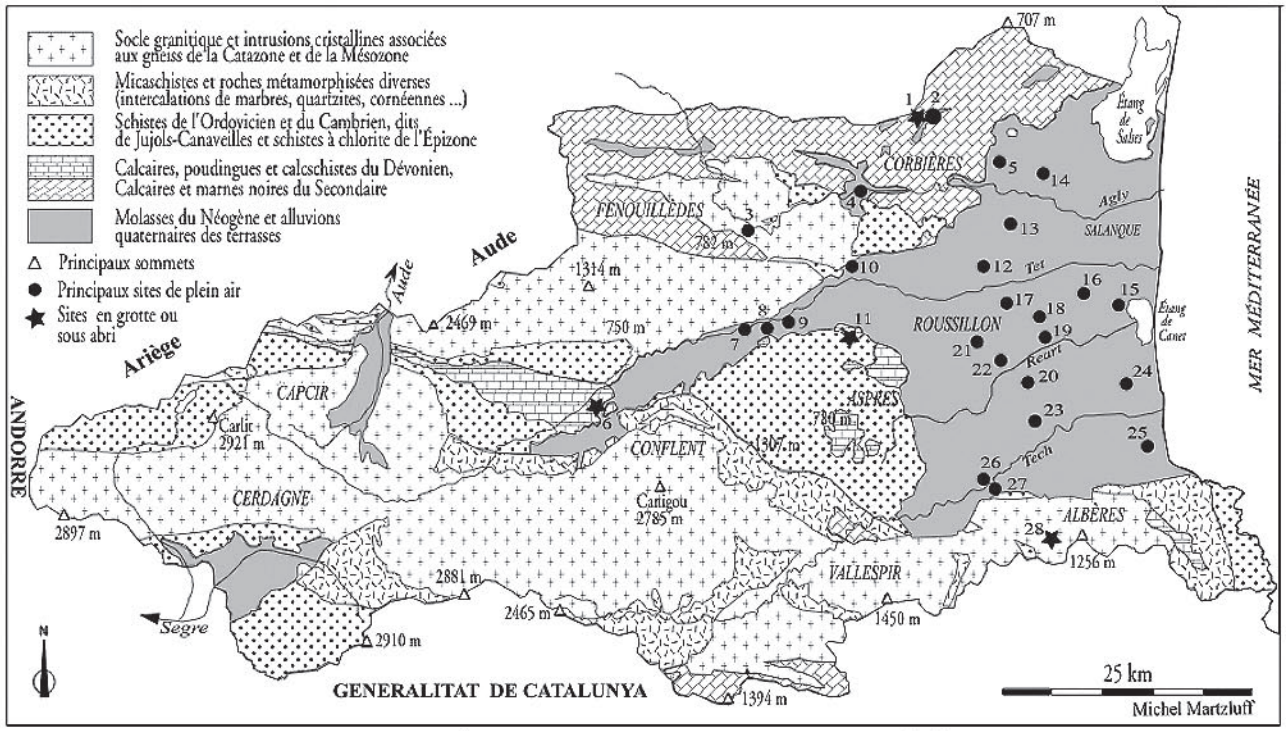
UN DIFFICILE ACCÈS AUX PEUPLEMENTS ANCIENS : LES HANDICAPS LIÉS AU SUBSTRAT GÉOLOGIQUE

Le bilan des recherches naturalistes menées dans les P.-O. au XIXe siècle, recherches d'ailleurs servies par une action éditoriale très présente au plan national (Noell, 1976), montre bien qu'elles furent surtout fécondes pour les étages épicontinentaux de la fin du Tertiaire, en particulier grâce aux découvertes paléontologiques du Serrat d'en Vaquer à Perpignan, qui font encore aujourd'hui de ce gisement l'un des statotypes du Néogène (Bourgat, 1996). Il ne pouvait guère y avoir de rapport entre cette recherche focalisée sur le Pliocène et les origines de l'humanité, quoique le *Pliopithecus* trouvé dans le Gers en 1831 par Édouard Lartet et le *Dryopithecus* exhumé plus tard dans les pré-Pyrénées centrales aient soulevé beaucoup de passions, y compris à la SASL, à l'époque des discussions sur la présence de l'homme au Tertiaire. Malheureusement, bien que ces primates intéressent la phylogenèse des hominidés et que l'on vienne d'en découvrir un fossile très bien conservé au sud des Pyrénées (*Pierolapithecus catalanicus* en 2004), on sait aujourd'hui que le haut des strates miocènes d'où ils proviennent présente une lacune en Roussillon : seule leur base, épaisse de 200 m à Canet, est restée profondément enfouie sous les empilements synclinaux du Pliocène marin, d'une puissance de 600 m, et n'apparait que très ponctuellement sur les marges de la plaine dans des épandages grossiers, telle la « série rouge » du Tech (Calvet, 1994).

Si l'on doit reconnaître que les conditions défavorables du substrat naturel sont, en Pyrénées-Orientales, moins radicales dans le Pléistocène pour empêcher d'y percevoir l'ancienneté du peuplement humain, ces handicaps géologiques existent cependant et concernent à la fois le substrat minéral et les dépôts alluviaux du Quaternaire. Soulignons tout d'abord la rareté des roches dures à cassure lisse : une chaille, un silex local et des roches brunes jaspées gisent en position secondaire sur de rares sites des Corbières catalanes ou du Canigou sous forme de rares petits nodules ou de blocs fissurés impropres à la réalisation de grands outils. Les roches éruptives aptes au débitage (rhyolite, roches porphyroïdiques) se trouvent dans le bassin du Sègre ou dans la région volcanique d'Olot, sur le versant sud des Pyrénées catalanes, et les bons silex affleurent chichement à trente kilomètres au nord, dans l'Aude. Les industries paléolithiques taillées dans ces matériaux présentent donc en Roussillon un caractère diminutif notable (Martzluff, 1996).

Quant aux bons quartzites, ils sont également rares (quartzites gris du Carlit et d'Andorre) alors que le matériau le plus abondant, largement disponible dans les formations alluviales, est représenté par différentes variétés de quartz, les meilleures ayant une fracture d'aspect saccharoïde. Dans le bassin de l'Agly, une marne grise indurée présente des qualités pour la fabrication de l'outillage lourd, mais elle est très sensible à l'érosion chimique dans le sol où les négatifs de taille s'estompent. Les quartz ont été presque exclusivement utilisés jusqu'au Paléolithique supérieur et pendant le Mésolithique. Ils sont restés la base d'un outillage de fortune jusqu'à l'Âge du Bronze ancien. Ces matériaux ne permettent guère à la technique de s'affranchir des contingences de leur piètre aptitude à la taille et impliquent la récurrence de méthodes basiques donnant une allure archaïque aux productions lithiques, ce qui n'en facilite pas l'étude typologique. Ces industries en quartz, si nombreuses en surface de la plaine du Roussillon (fig. 1), ne furent donc identifiées que fort tard et encore le furent-elles fautivement par André Creus (1906-1990) après la seconde guerre mondiale, lorsque cet instituteur de Cabestany, membre de la SASL et de la Société préhistorique française, reconnut une *Pebble Culture* sur les vieilles terrasses alluviales de la Têt. Ainsi, entre 1948 et 1955, les procès verbaux de la SASL font-ils état de la présentation de ses découvertes, auxquelles ne croyaient d'ailleurs guère l'abbé Breuil, Laplace et d'autres préhistoriens qui avaient pu en examiner des échantillons (Creus, 1950 et 1955). Dans les années soixante, Jean Abélanet réexamine ces collections et confirme qu'il s'agit pour la presque totalité de *dreikanter* (Abélanet, 1991a). Mais cette démarche lui permet d'identifier une vraie *Pebble Culture* sur les mêmes sites, donnant corps aux premières études sur l'occupation paléolithique des terrasses (Collina-Girard, 1975).

Pour ce qui est des formations quaternaires, il faut dire qu'elles se présentent sous forme de placages très peu épais, coiffant le Néogène et déconnectés des formations glaciaires, haut perchés en montagne, par des segments de vallées pentus et fortement ravinés, si bien qu'il est impossible en Roussillon de les mettre en relation avec les moraines (fig. 2). Cette connexion ne serait d'ailleurs pas facile, puisque seules les deux dernières glaciations sont vraiment identifiables sur le relief montagnard au-dessus de 1 200 m (au-dessus de 2 200 m d'ailleurs pour le second Pléniglaciaire würmien) et qu'il existe en plaine, en-dessous de 500 m, cinq niveaux de terrasses, certaines démultipliées en deux ou trois épisodes. De plus, leurs alluvions acides sont azoïques et leur datation problématique repose sur leur altitude relative et leur état d'altération. Les industries paléolithiques *in situ* ne



PRINCIPAUX SITES DU PALÉOLITHIQUE ANCIEN ET MOYEN DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

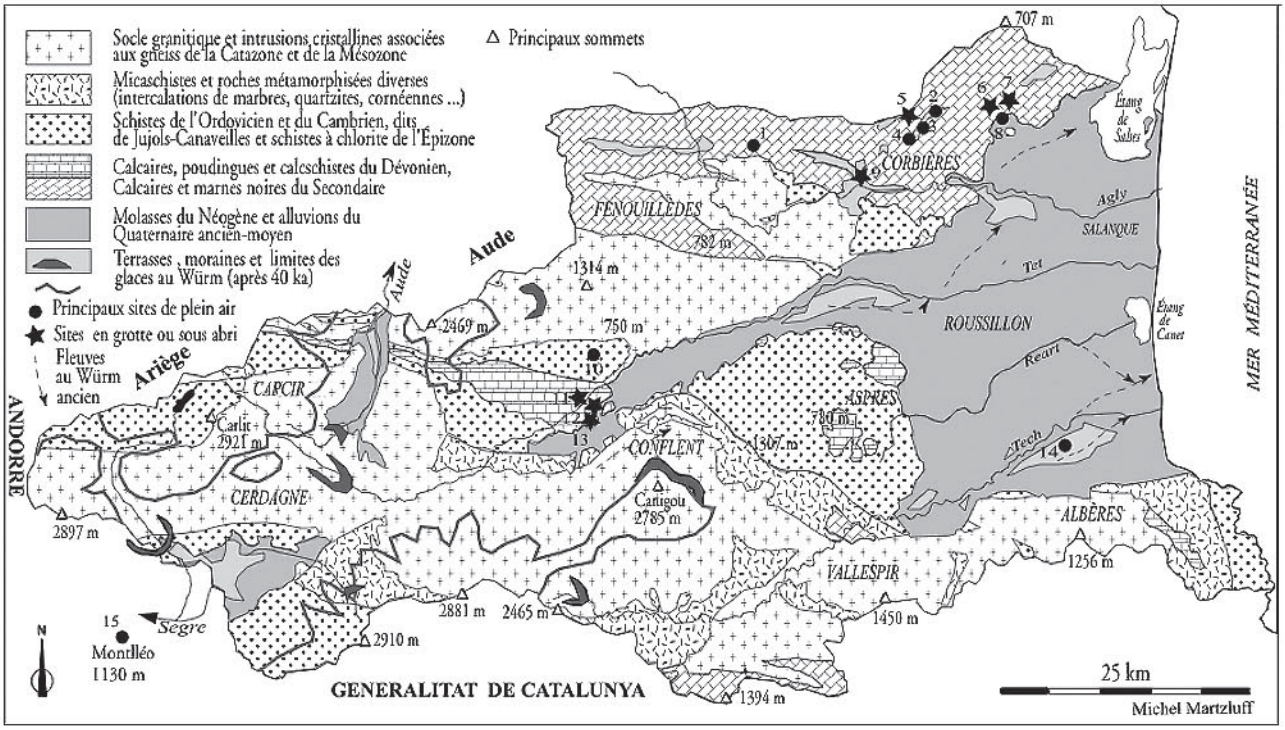
N°1 : Caune de l'Arago (Tautavel), Pal. Anc.-Pal. Moy.
N°2 : haute terrasse du Verdouble, P.A.
N°3 : haute terrasse de Caramany, P.A-P.M.
N°4 : terrasse d'Estagel, P.M.
N°5 : *La Julieta* (Salses), P.M.
N°6 : *Cova del Mitg* (Villefranche-de-Conflent), P.M.
N°7 : *Les Anecs* (Vinça), P.M..
N°8 : Col de Ternère (Vinça), P.A.-P.M.
N°9 : terrasses d'Ille-sur-Têt, P.A.-P.M.
N°10 : terrasses de Millas, P.A.-P.M.
N°11 : Grotte de Montou (Corbère-les-Cabanes), P.M.
N°12 : terrasses de Baho-Saint-Estève, P.A.-P.M.
N°13 : La Llabanère (Perpignan-Rivesaltes), P.A.-P.M.
N°14 : terrasse du *Robol*, P.M.
N°15 : terrasse de Canet-Saint-Nazaire, P.A.-P.M.
N°16 : terrasses de Cabestany, P.A.-P.M.
N°17 : terrasse de la Basse (Perpignan), P.A.-P.M.
N°18 : site du Petit Clos (Perpignan), P.A.-P.M.
N°19 : terrasses du Réart, P.A.-P.M.
N°20 : dépression de Bages, P.A.-P.M.
N°21 : sites de Ponteilla, P.A.-P.M.
N°22 : sites de Pollestres, P.A-P.M.
N°23 : Mas Camomille (Ortaffa), P.A.-P.M.
N°24 : sites de Saint-Cyprien, P.A.-P.M.
N°25 : site d'Argeles, P.A.-P.M.
N°26 : sites de Tresserre et Banyuls-dels-Aspres, P.A.-P.M.
N°27 : sites de Montesquieu, P.A.-P.M.
N°28 : Pic Saint-Christophe, P.M.

Fig. 1 – Implantation des gisements témoignant d'occupations acheuléennes et moustériennes d'après les recherches actuelles dans les Pyrénées-Orientales. Mis à part deux sites troglodytes (*Arago* à Tautavel et *Mitg* à Corneilla-de-Conflent) et des restes d'occupation en altitude dans les Albères (Pic-Saint-Christophe), les stations se trouvent en surface sur les terrasses alluviales de la plaine du Roussillon. Les industries y sont souvent en position secondaire et mélangées. La dernière occupation détectable de ces formations se situe probablement avant le premier Pléniglaciaire würmien.
Fig. 1 – *Implantation of deposits giving evidence of Acheulian and Mousterian occupation, from the present researches in Pyrénées-Orientales. Apart from two troglodotytical sites (*Arago *at Tautavel and* Mitg *at Corneilla-de-Conflent) and from the remnants of high-altitude occupation in the Albères (Pic Saint-Christophe), the deposits lay on the surface of the alluvial embankments of the Roussillon plain. Industries are often in mixed and secondary position. The last detectible occupation of these structures dates probably back to before the first Würmian "Pleni-ice-age".*

peuvent guère solutionner l'épineux problème chronologique, car elles sont généralement mélangées avec des artefacts déplacés par le ravinement (Calvet, 1994 ; Martzluff, 2004). Dans le lit majeur des fleuves, très étendu près du littoral, de fortes épaisseurs d'alluvions charriées par les crues holocènes ont presque partout masqué les formations mises en place après le premier Pléniglaciaire. Les prospections collectives conduites par l'Association archéologique des P.-O. depuis une vingtaine d'années pour documenter la carte archéologique des zones urbanisables de la plaine du Roussillon, ont confirmé cet état de fait en montrant que le Paléolithique supérieur faisait pour l'instant totalement défaut sur cet espace (Martzluff, 1998). Les sites de plein air du Tardiglaciaire sont par contre bien représentés à l'intérieur des Corbières, près des affluents plus calmes de l'Agly, dont le bassin d'alimentation se situe hors de la zone nivale (fig. 2).

LE RENOUVEAU D'APRÈS 1945 : PIONNIERS ET ASSOCIATIONS EN SYNERGIE AVEC LES POUVOIRS PUBLICS

La reprise des fouilles à *Ruscino* et leur publication par le sous-directeur du musée de Narbonne, Frédéric-Paul Thiers († 1913), résume toute l'archéologie du début du siècle (Marichal, 2003). Alors que l'activité de la SASL cesse entre 1915 et 1923, Pré- et Protohistoire restent engluées dans le champ de la simple collection d'objets jusqu'en 1940. *Le Roussillon préhistorique*, que Pierre Vidal (1848-1929) publie dans la revue *Ruscino* en 1921, fait la synthèse des acquis antérieurs, restés d'actualité faute de recherches plus méthodiques, en particulier en Préhistoire récente et sur le mégalithisme (Abélanet, 1987 ; Claustre *et al.*, 1988). Le maigre répertoire d'une vingtaine de dolmens



PRINCIPAUX SITES DU PALÉOLITHIQUE SUPÉRIEUR-ÉPIPALÉOLITHIQUE DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

N°1 : Four de la Roque (Saint-Paul-de-Fenouillet). Azilien.
N°2 : Rec del Penjat (Vingrau). Magdalénien ancien.
N°3 : Les Espassoles (Vingrau). Solutréen.
N°4 : La Teulera (Tautavel). Magdalénien récent.
N°5 : Grotte des Conques (Vingrau). Magdalénien moyen.
N°6 : Cova de l'Esperit C.3 (Salses). 20 Ka, Gravettien ?
N°7 : Cova del Pas Estret (Opoul). Magdalénien récent et Epipal. ancien.
N°8 : Station du Ravanell (Salses). Magdalénien ?
N°9 : Grotte de la gare (Estagel). P. Sup. indét.
N°10 : Rocher gravé de Fornols (Campôme). Magdalénien
N°11 : Cova Bastera (Villefranche-de-Conflent). Signes peints.
N°12 : Trou souffleur (Fuilla). Magdalénien récent.
N°13 : Balmes Berges -Ambulles (Fulla). Solutréen.
N°14 : Station de Saint-Genis. Solutréen ?
CERDAGNE ESPAGNOLE (pour mémoire)
N°15 : Montlléo 1130 m (Prats) Magdalénien ancien.

Fig. 2 – Implantation des gisements au Paléolithique supérieur et au début de l'Épipaléolithique-Mésolithique d'après les recherches récentes. Les sites troglodytes des milieux calcaires des Corbières et du synclinal de Villefranche-de-Conflent ont mieux conservé les témoignages de cette période alors que les formations alluviales de la plaine du Roussillon forment un vide remarquable. Deux sites originaux de plein air, le rocher gravé de Fornols (750 m d'altitude) et le campement magdalénien de Montlléo, en Cerdagne, perché à 1 130 m et daté de 15000 BP, montrent cependant que la plupart des gisements de ce type ont été ruinés ou masqués par de puissants phénomènes érosifs qui résultent de la configuration des reliefs et des données paléo-environnementales locales au dernier Glaciaire.
Fig. 2 – *Implantation of deposits in the upper Palaeolithic and at the beginning of the Epipalaeolithic-Mesolithic, from the latest researches. The troglodotytical sites of the calcareous environment of the Corbières and the Villefranche-de-Conflent Synclinal have well preserved the evidence of this period whereas the alluvial formations of the Roussillon plain are of a remarkable emptiness. Two open air original sites, the carved rock of Fornols (750 m high) and the Magdalenian encampment at Montlléo in Cerdagne (height: 1130 m, date: 15000 BP), however show that most deposits of this type have been ruined or concealed by strong erosive phenomena resulting from the lie of the relief and the paleo-environment data in the last Ice-age.*

y représente d'ailleurs moins du sixième de ce qui est connu aujourd'hui (133 monuments), principalement grâce aux prospections de Jean Abélanet.

Un nouvel élan est donné à la connaissance des périodes antéhistoriques pendant la seconde guerre mondiale avec les fouilles de Pierre Ponsich à Montou, où ce dernier découvre un milieu clos du Néolithique moyen en 1943, puis par la publication des fouilles de sauvetage réalisées en 1938 sur un champ d'urnes, à Millas, d'abord dans une note du *Bulletin de la SASL* en 1944, puis dans le premier numéro des *Études roussillonnaises*, en 1951. Mais l'essor des recherches de l'après-guerre s'inscrit d'abord dans le cadre de la nouvelle réglementation de 1941, validée en 1945 et mise en œuvre par le ministère de l'Éducation nationale, puis par celui de la Culture. C'est en 1949 que Jean Abélanet reçoit la première autorisation de fouille donnée pour la grotte du Pas Estret, où il identifie des outillages épipaléolithiques dans les mailles fines de son tamis. Tout cela est très nouveau. D'ailleurs cette première fouille méthodique fut vite ruinée par les piochages peu scrupuleux d'un collectionneur local, René Ribes, clandestin par le fait, qui sonda pareillement la Caune de l'Arago dans les années cinquante, passant très près du premier fossile humain découvert par la suite. Après avoir quitté précipitamment le Roussillon, ce dernier devint conservateur du musée de Trois-Rivières (Canada) où sont aujourd'hui abritées ses collections (Martzluff, 2003a).

Le cadre où s'exercent – non sans difficultés donc – ces nouveaux principes et ces nouvelles trajectoires est également balisé par un effort croissant des collectivités publiques et des institutions de l'État. Vont dans ce sens les encouragements qu'après 1955 Max Escalon de Fonton, à la direction des Antiquités préhistoriques, prodigue à de jeunes préhistoriens méridionaux, Henry de Lumley et Jean Guilaine, qui feront carrière au CNRS, organisme créé peu avant guerre (Lumley,

1976 ; Guilaine, 1995 et 2005). Vont pareillement dans ce sens la renaissance de l'université de Perpignan dans les années soixante (un enseignement de Préhistoire est dispensé par Jean Abélanet dès 1975, une chaire créée en 1995) ainsi que les efforts gouvernementaux consentis entre 1994 et 2001 pour organiser l'archéologie nationale sur des bases professionnelles plus larges.

Cependant, l'archéologie locale a longtemps souffert d'un manque cruel de moyens : elle reposait sur la bonne volonté d'une petite poignée de passionnés. Or, c'est justement le rôle accru de l'État et les nouveaux impératifs qu'exigent les fouilles modernes, en Préhistoire surtout, qui incitèrent quelques amateurs éclairés à fonder de nouvelles associations de bénévoles organisées par la loi de 1901. Il s'agissait enfin de mieux connaître la vie quotidienne des peuples anciens et de mieux en protéger les moindres vestiges. Diffuser auprès du public la connaissance d'un patrimoine « ancestral » qui s'avérait de plus en plus riche en Roussillon ne pouvait que faciliter les deux premiers objectifs. Attelés à ces deux tâches complémentaires, ces pionniers prirent conscience que, pour réaliser ce projet, il fallait s'ouvrir sur l'extérieur et tisser des liens étroits avec les services de l'État pour le seconder. Ces missions étaient au fond celles que les autorités avaient assignées aux initiatives du pouvoir dans les P.-O. jusqu'en 1846. Mais elles étaient désormais vécues comme une exigence par de plus nombreux intellectuels, ceux qui tenaient à défendre leurs racines régionales au premier chef. Elles supposaient toutefois un investissement conséquent que le bénévolat ne pouvait en totalité couvrir et c'est pourquoi ces amateurs ont milité auprès des pouvoirs publics et des élus, à la fois pour protéger les sites ou conserver les mobiliers, mais aussi pour le recrutement de professionnels dans des structures pérennes (Martzluff, 2003a et b). Pourtant, à peine une génération les séparait de l'époque où les sociétés savantes et les associations d'amateurs d'archéologie avaient fait ajourner un premier projet de loi sur les fouilles soutenu au Parlement, le 25 novembre 1910, par Aristide Briand et Paul Doumergue.

C'est la municipalité de Perpignan qui produisit un premier effort avec le recrutement, en 1948, de Georges Claustres (1910-1997) pour les fouilles de *Ruscino*, gisement qu'exploitait déjà depuis deux ans cet amateur venu de l'Aude où il avait fouillé sur le site préromain d'Ensérune (Descamps, 1997). Le deuxième emploi fut pourvu à Tautavel trente ans plus tard, avec Jean Abélanet qui devint le conservateur du musée. Georges Claustres, qui gérait la bibliothèque de la SASL (Claustres, 1966) et qui était par ailleurs correspondant de la Société préhistorique française, fit donc longtemps office d'archéologue départemental. C'est ainsi qu'il a parcouru ce territoire pour fouiller occasionnellement des sites protohistoriques (champs d'urnes des Hospices, de la Pave, oppidum de Llo), voire paléolithiques (sondage dans la grotte du « Trou souffleur »), récupérant ça et là des collections issues de trouvailles diverses dont il notait soigneusement la provenance. En compagnie de Roger Grau (1915-1988), il visita la Caune de l'Arago, mais n'identifia que des tessons protohistoriques et c'est finalement à Jean Abélanet que l'on doit la reconnaissance de l'industrie lithique en 1948 et la venue des premiers fouilleurs autorisés sur le site en 1964 (Abélanet et Descamps, 1999).

Parmi ceux qui œuvrèrent bénévolement à cette époque pour qu'émerge, depuis la plus lointaine origine, une connaissance publique plus consistante des peuples anciens, se détachent trois noms. Il y eut d'abord Pierre Ponsich, déjà cité et qui, aidé par Jean Abélanet, fut l'initiateur du premier dépôt archéologique départemental au palais des Rois de Majorque de Perpignan, mais qui fonda aussi l'Association de sauvegarde du patrimoine archéologique et historique du Roussillon (ASPAHR) et une revue (les *Études roussillonnaises*), toutes deux encore en activité aujourd'hui ; il y eut aussi Roger Grau dont les fouilles, aidées par le club d'archéologie de la Fédération des œuvres laïques, firent connaître l'importance de la cité d'Elne pour le passé protohistorique du Roussillon (Abélanet, 1991b ; Grau et Poisson, 2003). Cet enseignant contribua aussi à bâtir le dépôt de fouilles et le musée de cette ville, gérés par la Société des amis d'Illiberis qu'il créa. Quant à Jean Abélanet, plusieurs fois mentionné, son apport incontournable dans presque tous les domaines de la Préhistoire, plus particulièrement dans celui de l'art rupestre post-glaciaire qui est le sujet de son doctorat, a récemment été honoré (Guilaine, 2005 ; Martzluff, 2005). Plusieurs thèses traitant de Préhistoire en Pyrénées (Lumley, Guilaine, Sacchi, Collina-Girard, Baills [1991], Martzluff) ont tiré de ses découvertes une partie non négligeable de leurs matériaux. Son action à la tête d'associations et, depuis 1989, au nouveau dépôt archéologique départemental, a toujours accompagné bénévolement les progrès de l'archéologie. D'ailleurs, tout autant que par leurs découvertes, c'est dans le rôle d'animateurs d'un collectif de passionnés que ces chercheurs locaux de grande culture ont eu le plus grand mérite, celui d'avoir revitalisé l'archéologie locale et de l'avoir installée sur les rails du progrès quand elle était encore fortement imprégnée par l'héritage individualiste d'un temps où la frontière entre science et braconnage de la pièce archéologique restait floue.

Dans les années soixante-dix, la SASL cantonnait ses travaux à l'Histoire, d'autres groupes spécialisés ayant pris le relais des recherches archéologiques de terrain. Les associations de Préhistoire fondées à cette époque reçurent cependant une impulsion venue de l'extérieur grâce à des chercheurs du CNRS. Le Centre d'études préhistoriques catalanes (CEPC), créé en 1974 à l'initiative de Jean Guilaine et de Dominique Sacchi, avec Jean Abélanet et tous les préhistoriens amateurs du département, lié par convention à l'université de Perpignan en 1977, a publié une revue *(Travaux de Préhistoire catalane)* qui a servi, par des échanges, à constituer la riche bibliothèque du dépôt archéologique départemental. Françoise Claustre, ayant pris le relai de Pierre Ponsich à la grotte de Montou, a contribué à créer le musée de Bélesta et a fondé le Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres (GPVA). Cette association anime l'archéologie dans le bassin du Tech

autour d'un dépôt et d'un musée, avec un agent du patrimoine recruté par la municipalité de Céret.

Dans cette rétrospective, mentionnons pour mémoire les fouilles menées depuis 1964 à la Caune de l'Arago par une équipe que dirige Henry de Lumley. Si un cadre associatif (Les Amis de l'homme de Tautavel) a été mis en place pour gérer certaines subventions, ces fouilles sont prises en charge par l'État, les collectivités publiques et d'autres institutions (Muséum, universités, CNRS). Le Centre européen de recherches préhistoriques (CERP), association créée au moment de l'agrandissement du musée en 1992, liée par convention à l'université de Perpignan depuis 2004, se situe à la marge des regroupements de bénévoles œuvrant dans les P.-O. parce qu'il se présente comme une structure universitaire institutionnelle dont les objectifs de recherche sont continentaux, voire planétaires, et qu'il centre ses activités didactiques au musée de Tautavel avec l'appui financier du conseil régional.

Du fait qu'elles ont le plus souvent touché à la Préhistoire, nous ne saurions sous-estimer d'autres associations créées par des amateurs dans l'après-guerre, certaines liées à l'activité spéléologique ou à une revue comme *Conflent*, d'autres à un dépôt de fouilles (*FORUM*, à Saint-Paul-de-Fenouillet par exemple), d'autres encore à une microrégion (Martzluff, 2003a). En Cerdagne, soulignons le rôle que joue Pierre Campmajo depuis une trentaine d'années, non seulement par ses travaux sur la Protohistoire et l'art rupestre, mais encore pour avoir fondé le Groupe de recherches archéologiques et historiques de Cerdagne (GRAHC), qui gère un dépôt de fouilles à Saillagouse et participe à l'organisation biennale du colloque international de Puigcerda. Ce groupe a soutenu les fouilles de Christine Rendu sur la haute montagne d'Enveitg, travaux qui ont magistralement mis en valeur la longue durée de l'occupation pastorale en Pyrénées catalanes depuis le Néolithique.

Cependant, parmi ces initiatives locales, le rôle de l'Association archéologique des P.-O. (AAPO) se distingue par l'objectif qu'elle s'est assigné : fédérer les archéologues œuvrant en Roussillon pour créer un service départemental de l'Archéologie (Martzluff, 2003b). Son premier président fut Philippe Rosset, directeur des archives départementales et, dès sa fondation sur le site de *Ruscino*, en 1982, Cyr Descamps pour le CEPC, Françoise Claustre pour le GPVA, Pierre Campmajo pour le GRAHC, Roger Grau pour les Amis d'Illibéris, Pierre Ponsich pour l'ASPAHR et Jean Abélanet pour l'AAPO, signèrent une requête commune adressée au président du conseil général pour demander le recrutement de deux archéologues. Trois ans plus tard, elle organisait des Assises départementales de l'archéologie présidées par Guy Barruol, inspecteur général de l'Archéologie, André Nikels, directeur des Antiquités du Languedoc-Roussillon, un représentant du maire de Perpignan et Guy Malé, président du conseil général, réunion où se pressèrent pas moins de 392 participants. Outre la gestion des collections et de la bibliothèque du dépôt archéologique, cette association a nourri pendant 20 ans la Carte archéologique nationale de ses recherches méthodiques.

Pour la Préhistoire, au moins deux découvertes remarquables s'inscrivent à son actif. Les prospections conduites en 1984 au Pla de Vall en So sur un secteur menacé par une plantation de résineux de l'ONF ont amené Jean Abélanet à reconnaître le style paléolithique des gravures du rocher de Fornols, à Campôme : paradoxe d'un département qui ne connaît pas d'art rupestre figuratif en milieu troglodyte, mais qui est le seul dans l'hexagone à afficher en pleine lumière les bouquetins et isards du Pléistocène (Sacchi *et al.*, 1988). En 1986, l'AAPO lance des prospections dans la vallée de l'Agly, sur le site d'un barrage financé par le conseil général, découvrant de nombreux sites. En 1994, à l'issue de fouilles de sauvetage conduites sur une dizaine de gisements par l'association et par l'AFAN – organisme para-étatique de fouilles qui venait de se créer –, ces opérations ont révélé la variabilité des rites sépulcraux au Néolithique moyen : sépulture collective dans la grotte de Bélesta (Claustre *et al.*, 1993), située à moins de dix kilomètres de là, inhumations et incinérations dans les coffres chasséens de Caramany (Vignaud *et al.*, 1998).

CONCLUSION

Dans la recherche des plus anciens peuplements du Roussillon, l'impulsion donnée par l'État et les collectivités publiques a été déterminante, bien qu'une première orientation destinée à recomposer une identité nationale ait longtemps focalisé l'archéologie vers l'Antiquité classique. Alors que cet effort institutionnel s'estompait entre 1850 et 1950 et qu'une société savante dynamique existait depuis 1833, l'archéologie préhistorique prenait un retard qu'expliquent surtout l'influence prolongée du catastrophisme au sein de la Société agricole scientifique et littéraire et du Cabinet d'histoire naturelle de Perpignan, ainsi que la difficile approche d'un substrat géologique peu favorable aux études sur le Quaternaire. C'est donc après la seconde guerre mondiale, avec la publication de la fouille du champ d'urnes de Millas et celle du riche corpus de l'art rupestre postglaciaire, mais aussi avec l'identification de la culture néolithique éponyme de Montbolo (Guilaine et coll., 1974), ou encore avec la découverte de l'*Homo erectus tautavelensis* et celle des gravures magdaléniennes en plein air de Fornols, que cette extrémité des Pyrénées a vraiment pris place dans la connaissance des temps qui ont précédé la colonisation antique. C'est à l'opiniâtreté de quelques amateurs éclairés que nous devons ces découvertes. Elles ont ouvert la voie aux équipes de recherches qui ont fourni un apport non négligeable à la connaissance du peuplement de l'Europe. Ces pionniers ont créé des musées, fondé des revues, des associations de bénévoles qui transmettent aujourd'hui plus collectivement cet héritage. Depuis 1982, en œuvrant au dépôt archéologique départemental par ses inventaires et par ses fouilles, l'Association archéologique des P.-O. est l'une de ces sociétés qui a le plus contribué à faire progresser la connaissance de la répartition géographique des peuplements anciens et au développement de l'archéologie roussillonnaise. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ABÉLANET J. (1987) – Dolmens et rites funéraires en Roussillon, *Conflent*, t. 145, p. 3-25.

ABÉLANET J. (1991a) – André Creus – Notice nécrologique, *Conflent*, t. 172, Prades, p. 3-4.

ABÉLANET J. (1991b) – Une vie exemplaire : Roger Grau (1915-1988), *Travaux de Préhistoire catalane*, vol. 7 du CEPC, université de Perpignan, p. 7-12.

ABÉLANET J. (1992) – *Autrefois les hommes… Préhistoire du pays catalan*, éd. du Trabucaire, Perpignan, 206 p.

ABÉLANET J. (2000-2001) – Hommage à Pierre Ponsich, *Études roussillonnaises*, t. 18, Canet-en-Roussillon, p. 11-44, 1 fig.

ABÉLANET J. (2003) – Bilan des recherches menées dans les Pyrénées-Orientales entre 1980 et 2003. La Préhistoire et la Protohistoire, Regards sur 20 ans d'archéologie en Roussillon, journées de Peyrestortes, avril 2003, *Bulletin de l'Association archéologique des P.-O.*, t. 18, Perpignan, p. 65-67, 2 fig.

ABÉLANET J., DESCAMPS C. (1999) – Les premières recherches à la Cauna de l'Arago (Tautavel), *Bulletin de la Société préhistorique Ariège-Pyrénées*, t. 54, p. 5-14.

ABÉLANET J., DESCAMPS C. (2003) – La Cauna de l'Arago (Tautavel) avant 1964 : pré-histoire des recherches, *Elne. Ville et territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité, 2e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne, 30 oct.-1er nov. 1999*, éd. Amis d'Illiberis, Elne, p. 333-344.

BAILLS H. (1991) – *Le Néolithique des Pyrénées roussillonnaises*, thèse de doctorat, EHESS, Toulouse, 2 tomes, 380 p. dact., 106 fig.

BELLEDENT F.-G. (2000) – La ville et le pouvoir intellectuel : les sociétés savantes au XIXe siècle, *La Ciutat i els poders, La ville et les pouvoirs*, coll. Artemis, ICRECS-Presses universitaires de Perpignan, Perpignan, p. 479-485.

BOURGAT R. (1996) – Le Cabinet d'histoire naturelle, *L'université de Perpignan au XVIIIe siècle*, Presses universitaires de Perpignan, p. 155-169.

BOURGAT R., BELLEDENT F.-G. (1983) – Notice historique sur le Muséum d'histoire naturelle de Perpignan, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, t. 91, p. 137-155.

BYRNE L. (2002) – *Caractéristiques technologiques et typologiques des outillages lithiques du Pléistocène moyen de la Caune de l'Arago (Tautavel, Pyrénées-Orientales)*, thèse, université de Perpignan, 277 p.

CALVET M. (1994) – *Morphogenèse d'une montagne méditerranéenne, les Pyrénées-Orientales*, thèse Paris I, éd. BRGM, 3 volumes, 1 177 p., 323 fig., 290 clichés, 6 pl.

CAMPANAUD L. (1933) – Rapport sur la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales fait au congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Perpignan le 21 mai 1932, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, t. 57, p. 9-17.

CANAL J., SOLER N. (1976) – *El Paleolitic a les comarques gironines*, Girona, 191 p. 135 fig.

CAPEILLES (1914) – *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, imp. J. Comet, Perpignan, 724 p.

CLAUSTRE F., PONS P. et coll. (1988) – *Le dolmen de la Siureda (Maureillas) et les mégalithes du Roussillon*, Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres, Céret, 32 p. et ill.

CLAUSTRE F., ZAMMIT J., BLAIZE Y. et coll. (1993) – *La Caune de Belesta, une tombe collective il y a 6 000 ans*, Centre d'Anthropologie des sociétés rurales, Toulouse, 286 p. ill.

CLAUSTRES G. (1966) – Table des noms d'auteurs et matières par ordre alphabétique des 80 tomes de la SASL, 1835-1966, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, t. 80, 2e part., p. 15-177.

COLLINA-GIRARD J. (1975) – *Les industries archaïques sur galets des terrasses quaternaires de la plaine du Roussillon (P.-O., France)*, thèse, Marseille, 407 p., 106 pl.

COMPANYO L. (1851) – Considérations sur les ossements fossiles trouvés dans le Roussillon et sur deux têtes humaines, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, p. 250-260.

COTTEAU G. (1889) – *La Préhistoire en Europe*, éd. Baillière, Paris, 313 p. et ill.

CREUS A. (1950) – Paléolithique inférieur dans la région de Cabestany, *Congrès d'histoire de France méridionale, 1949*, éd. Fédération historique du Languedoc, Valence, p. 50.

CREUS A. (1955) – Paléolithique ancien en Roussillon, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, t. 70, p. 93-112.

DEBÉNATH A., MARTZLUFF M., CLAUSTRE F. (1999) – Avant l'histoire, de Tautavel à Bélesta, *in* J. Sagnes dir., *Nouvelle histoire du Roussillon*, éd. Trabucaïre, Perpignan, (trois articles : A. Debénath : Les origines du peuplement : le Paléolithique ancien, p. 16-23, 2 fig. ; M. Martzluff : Les hommes nouveaux du dernier glaciaire : vers un âge d'or des sociétés de chasseurs, p. 24-34, 5 fig. ; F. Claustre : Le monde paysan avant l'histoire, les premiers producteurs, p. 35-44, 2 fig.), p. 13-35.

DELON J. (1993) – *Le Roussillon après la Révolution*, 1801, réed. *in* Bulletin de la SASL des P.-O., t. 101, Perpignan.

DEPERET C., JARRICOT J. (1908) – Le crâne préhistorique de Saint-Paul, *Bulletins et Mémoires de la Soc. d'Anthropologie de Paris*.

DESCAMPS C. (1997) – Georges Claustres, pionnier de l'archéologie en Roussillon, *Études roussillonnaises*, t. 15, Canet-en-Roussillon, p. 9-18.

DESCAMPS C. (2005) – Joseph Farines, le véritable découvreur de la Cauna de l'Arago (Tautavel), *in* M. Martzluff dir., *Roches ornées, roches dressées. Les hommes et leur terre en Pyrénées de l'est, Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet, 2001*, AAPO-Presses univ. de Perpignan, p. 324-341, 1 fig.

DONNEZAN A. (1895) – Grotte d'Estagel, *Bulletin de la SASL des P.-O.*, t. 36, Perpignan, p. 82-108, ill.

DONNEZAN A. (1906) – Les fouilles des cavernes et des documents mégalithiques du Roussillon, *Congrès archéologique de France*, Paris, p. 441-463.

DURAN J.-P. (2003) – Épistémologie et caractéristiques de la recherche préhistorique dans les Pyrénées-Orientales au XIXe siècle, *Études roussillonnaises*, t. 20, Canet-en-Roussillon, p. 11-19.

FRENAY E. (1985) – Les Blancs et les Rouges (1815-1870), *in* J. Sagnes dir, *Le Pays catalan*, SNERD, Pau, 2 tomes, p. 671-712.

GRAU M., POISSON O. dir. (2003) – *Elne. Ville et Territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité. Hommage à Roger Grau, 2e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne, 1999*, Société des Amis d'Illibéris, Elne, 515 p.

GRAU M. (2004) – Perpignan la saint-simonienne, *in* R. Sala et M. Ros dir., *Perpignan une et plurielle*, éd. Trabucaïre, Perpignan, p. 433-450.

GUILAINE J. (1995) – Retour sur un itinéraire catalan, *Cultura i medi de la prehistoria a l'edad mitjana. 20 anys d'arqueologia pirinenca, Xe Col.loqui internacional de Puigcerda 1994*, Institut d'estudis ceretans, Puigcerda, p. 37-42.

GUILAINE J. (2005) – Entre historiographie et souvenirs : Jean Abélanet et les racines du Roussillon, *in* M. Martzluff dir., *Roches ornées, roches dressées. Les hommes et leur terre en Pyrénées de l'est, Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet, 2001*, AAPO-Presses univ. de Perpignan, p. 35-38.

GUILAINE J. et coll. (1974) – *La Balma de Montbolo et le Néolithique de l'Occident méditerranéen*, Toulouse, 201 p., 58 fig., 25 pl.

GUITER H. (1976) – La société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, *Histoire moderne contemporaine et histoire des sciences, Actes du 100e congrès national des Sociétés savantes, Paris, 1975*, Paris, p. 351-358.

ITIER (1837) – Sur les calcaires et les cavernes à ossemens de Villefranche-de-Conflent et Vicdessos, *Bulletin de la Société philomatique de Perpignan*, p. 77-83.

LUMLEY H. de (1976) – Les civilisations du Paléolithique inférieur en Languedoc méditerranéen et en Roussillon ; Les civilisations du Paléolithique moyen en Languedoc méditerranéen et en Roussillon, *in* H. de Lumley dir., *La Préhistoire française*, t. 1-2, éd. du CNRS, Paris, p. 852-874, 14 fig. et p. 1006-1026, 16 fig.

LUMLEY H. de, MERLE DES ISLES M.-R. (2000) – Le musée de Préhistoire. Dans les pas du premier catalan, *Il y a 450 000 ans Tautavel*, suppl. à *L'Indépendant* du 8 avril 2000, Perpignan, 26 p., 2 fig. (réed. 2004).

MARICHAL R. (2003) – *Ruscino* et l'archéologie, *in* R. Marichal et I. Rébé dir., *Les origines de Ruscino (Château-Roussillon, Perpignan, Pyrénées-Orientales). Du Néolithique au premier Âge du Fer*, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 16, éd. CNRS, p. 11-29, 17 fig.

MAROTTO J. dir. (1993) – *La mandibula de Banyoles en el context dels fossils humans del Pleistocè*, Cypsela, sèrie monogràfica, 13, Centre d'Investigacions Arqueologiques de Girona, 194 p., ill.

MARTZLUFF M. (1996) – Mutation du débitage lithique lors des séquences azilienne et sauveterrienne des Pyrénées catalanes, *La vie préhistorique*, Société préhistorique française, éd. Faton, Dijon, p. 86-93.

MARTZLUFF M. (1998) – La fin des temps glaciaires dans les Pyrénées-Orientales : originalités et problèmes, *El mon mediterrani despres el pleniglacial (18000-12000 BP), Actes del col.loqui Internacional de Banyoles UISPP, 1995*, Cypsela, Sèrie monogràfica, 17, Centre d'Investigacions Arqueologiques, Girona, p. 193-200, 3 fig.

MARTZLUFF M. (2003a) – Archéologie et citoyenneté : entre bénévoles et professionnels, que sont les amateurs roussillonnais devenus ?, *in* M. Grau et O. Poisson dir., *Elne. Ville et Territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité, 2e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne en hommage à Roger Grau, 1999*, Société des Amis d'Illibéris, Elne, p. 445-457, 1 fig.

MARTZLUFF M. (2003b) – Œuvrons ensemble pour un véritable service départemental de l'archéologie, Regards sur 20 ans d'archéologie en Roussillon, journées de Peyrestortes, avril 2003, *Bulletin de l'Association archéologique des P.-O.*, t. 18, Perpignan, p. 57-63, 5 fig.

MARTZLUFF M. (2004) – Perpignan. Petit Clos, Formation sédimentaire contenant des industries du Paléolithique ancien-moyen sous un site antique, *Bulletin de l'Association archéologique des P.-O.*, t. 19, Notices de fouilles, Perpignan, p. 36-40, 4 fig.

MARTZLUFF M. (2005) – Jean Abélanet, pionnier de l'archéologie en Pyrénées catalanes. Biographie et bibliographie de Jean Abélanet, *in* M. Martzluff dir., *Roches ornées, roches dressées. Les hommes et leur terre en Pyrénées de l'est, Actes du colloque en hommage à Jean Abélanet, 2001*, AAPO-Presses univ. de Perpignan, p. 23-33, 3 fig.

NOELL R. (1976) – Essai de bibliographie roussillonnaise des origines à 1906, *Terra Nostra*, Prades.

POISSON O. (1985) – L'enquête pour la recherche des Antiquités dans les P.-O., 1810-1824, territoire, patrimoine, mentalité, *Le Roussillon dans la première moitié du XIXe*, Bulletin de la SASL des P.-O., t. 93, p. 165-221.

POISSON O. (2003) – Agriculture, politique et patrimoine : François Jaubert de Passa (1785-1856), *in* M. Grau et O. Poisson dir., *Elne. Ville et Territoire. L'historien et l'archéologue dans sa cité, 2e rencontre d'Histoire et d'Archéologie d'Elne en hommage à Roger Grau, 1999*, Société des Amis d'Illibéris, Elne, p. 395-400.

POISSON O., GRAU M. dir. (1987) – *Mélanges d'archéologie, d'histoire et d'histoire de l'art. Études roussillonnaises offertes à P. Ponsich*, «Autour d'une œuvre», plusieurs auteurs, éd. Le Publicateur, Perpignan, p. 13-42.

ROSSET P. (1985) – Aux origines de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, *Le Roussillon dans la première moitié du XIXe*, Bulletin de la SASL des P.-O., t. 93, p. 25-34.

SACCHI D. (1986) – *Le Paléolithique supérieur du Languedoc occidental et du Roussillon*, XXIe suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS, Paris, 248 p. 74 fig., 8 pl.

SACCHI D., ABÉLANET J., BRULÉ J.-L., MASSIAC Y., RUBIELLA C., VILETTE P. (1988) – Les gravures rupestres de Fornols-Haut, Pyrénées-Orientales , *L'Anthropologie*, t. 92-1, Paris, p. 87-100.

SAQUER J. (1985) – Jaubert de Passa (1785-1856). Pour une nouvelle approche d'un grand méconnu de l'histoire roussillonnaise, *Le Roussillon dans la première moitié du XIXe*, Bull. de la SASL des P.-O., t. 93, p. 43-72.

VIGNAUD A., DUDAY H., JANIN T., FERRIER C. (1988) – La nécropole néolithique du camp del Ginebre de Caramany (P.-O.), *in* J. Guilaine et J. Vaquer dir., *Tombes, nécropoles, rites funéraires préhistoriques et historiques*, Centre d'Anthropologie des sociétés rurales, Toulouse, p. 19-30, 2 fig.

Michel MARTZLUFF
Maître de conférences, université de Perpignan
UMR 8555 CNRS-EHESS-UPS-UTM
52, avenue P. Alduy, 66860 Perpignan
martzluf@univ-perp.fr

Cyr DESCAMPS
Maître de conférences honoraire
université de Perpignan, 66000 Perpignan
descamps@univ-perp.fr

L'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse et la Préhistoire jusqu'au début du XXe siècle

Anne-Catherine WELTÉ

Résumé

Considérée longtemps comme « légitimiste » sur le plan intellectuel, Toulouse est également connue par l'ampleur du fait académique qui favorisa l'ouverture des esprits aux idées nouvelles. Dès 1689, le Mercure Galant *signale que l'une des trois sociétés littéraires existantes, la Société des belles-lettres, organise des « dissertations sur les endroits les plus difficiles de l'histoire et de la chronologie, touchant les premières époques ». Ces travaux révélèrent la critique de la tradition et de l'enseignement d'autorité, un esprit de recherche et d'objectivité et le recours au raisonnement. Devenue académie royale en 1746, cette société s'intéressa tout spécialement à la géologie (question du Déluge, stratigraphie…), à la paléontologie et aux antiquités nationales. Elle continuait ainsi la remise en cause des idées traditionnelles par leur examen aux lumières de la raison. Elle favorisa également la création des cabinets de curiosités où se trouvaient réunis aussi bien des fossiles que des objets liés au travail de l'Homme. Durant le XIXe siècle, l'académie poursuivit ses investigations en relation avec cette nouvelle science qui émergeait aux confins de la géologie et de la paléontologie : la Préhistoire. Ses membres s'interrogèrent sur les causes de la mise en place des remplissages des grottes et sur leur contenu paléontologique, ainsi que sur l'évolution et la disparition des espèces animales. Grâce à leur esprit d'observation et leur volonté de rationalité, ils élaborèrent les fondements d'un savoir préhistorique et concoururent ainsi au triomphe de l'idée d'un Homme contemporain d'espèces animales disparues, et d'un Homme manifestant des préoccupations non matérielles… L'académie encouragea la diffusion de ces résultats par ses publications, ainsi que par ses prix.*

Abstract

Considered as «legitimist» in the intellectual domain, Toulouse is also known by the exceptional scope of its academic status encouraging the broad outlook of mind receptive to new ideas. Already in 1689 the «Mercure Galant» *noted that one of the three existing literary societies, the «Société des belles-lettres» organised «dissertations on the most difficult points in History and chronology touching on the first ages». These works reveal criticism of tradition and authority, a spirit of research and objectivity, and recourse to reasoning. Becoming «académie royale» in 1746, this society was preoccupied especially with geology (questions of the Great Flood, and stratigraphy), palaeontology and national antiquities. It therefore perpetuated the re-evaluation of traditional ideas, examining them with the light of reason. It also favoured the creation of «curiosity workshops»,*

where fossils and objects witnessing the works of Man were gathered. During the 19th century, the académie continued its investigations, together with that of a new science emerging from the confines of geology and palaeontology: prehistory. Its members questioned themselves about the mechanisms of cave fillings and their paleontological content, as about the evolution and disappearance of animal species. Thanks to their methods of observation and their rationalistic objective, they elaborated the foundations of prehistoric knowledge and played their part in the triumph of the idea of Man contemporary of lost animal species and of Man manifesting non materialistic preoccupations… The académie encouraged the diffusion of these results by their publications and prizes.

Palladia Tolosa, *Toulouse palladienne*, ainsi Toulouse est-elle célébrée par le poète Marcus Martial dans sa lettre accompagnant le neuvième volume de ses *Épigrammes* à Antonius Primus, ancien commandant des armées du Danube et originaire de Toulouse. Durant les siècles qui suivirent, le rayonnement culturel de la ville se poursuivit, s'incarnant, entre autres, dans l'université fondée en 1229 (la seconde en France par la chronologie), ainsi que dans un mouvement académique d'une ampleur surprenante. En effet, le foisonnement des cercles de pensée et d'échanges érudits traduit la prédilection des Toulousains cultivés pour ce mode d'expression : compagnie des Jeux floraux au XIVe siècle ; conférences académiques et Société des belles-lettres au XVIIe siècle ; académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres et académie royale de Peinture, Sculpture et Architecture au XVIIIe siècle. D'autres compagnies (au nombre de dix-neuf ; Barrera, 2000) furent fondées au XIXe siècle, parmi lesquelles on peut citer l'académie de Médecine, Chirurgie et Pharmacie (1801), la Société archéologique du Midi de la France (1831), l'académie de Législation (1851), la Société d'histoire naturelle (1865), la Société de géographie (1882). Les fondations se poursuivent au XXe siècle avec la Société d'astronomie populaire (1910), la Société méridionale de spéléologie et de Préhistoire (1947) et plus récemment l'académie toulousaine des Arts et Civilisations d'Orient, ou l'académie nationale du Ciel et de l'Espace, entre autres…

Dans cet article, nous nous proposons d'étudier l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse (ASIBLT) dans ses rapports avec la Préhistoire, c'est-à-dire l'intérêt manifesté par les académiciens pour cette discipline, et le rôle de la compagnie dans la diffusion des nouvelles idées sur l'Homme. Cet aspect des activités de l'académie des Sciences de Toulouse n'a jamais été exploré, et il nous a donc semblé intéressant de présenter dans cette première approche la contribution de cette compagnie à l'élaboration de cette branche du savoir, depuis ses origines jusqu'en 1904, date de la création de la Société préhistorique française qui d'une certaine manière officialise définitivement cette science. Nous avons donc effectué le dépouillement systématique des archives de l'académie (registres des délibérations, des concours, des envois de publications, cartons des mémoires scientifiques, listes de membres et des sociétés savantes en relation avec l'ASIBLT, et mémoires imprimés), analysé les articles, les extraits ou les recensions qui y sont réunis, les listes des sujets de concours et des prix, ainsi que les tables (quand elles existent), ce qui nous a fourni les éléments nécessaires à ce travail et permis de rassembler des données susceptibles d'être traitées par des graphiques ou par des cartes.

TOULOUSE ET LES ACADÉMIES TOULOUSAINES JUSQU'AU XVIIe SIÈCLE

La plus ancienne compagnie toulousaine remonte à 1323. C'est en effet le mardi après la Toussaint 1323 que le « Consistoire du Gay Savoir » naquit de la volonté des 7 troubadours de célébrer une joute poétique l'année suivante : c'est l'actuelle académie des Jeux floraux, ainsi nommée puisque les récompenses des concours de poésie sont des fleurs en argent, en or ou vermeil. En 1694, elle devint académie royale et ses activités se poursuivent encore de nos jours.

Le « grand Siècle » vit apparaître deux nouvelles sociétés littéraires, dont l'existence est attestée par le *Mercure Galant* : les conférences académiques qui réunirent à partir de 1640 les « beaux esprits », et la Société des belles-lettres qui, à partir de 1688, chercha « à perfectionner l'éloquence », et qui donna « des prix à ceux qui l'emploient le mieux dans des discours dont ils prescrivent les sujets » (Taillefer, 1975). Les activités étaient régulières et leur programme faisait une large place aux sciences : en particulier, et toujours d'après le *Mercure Galant* d'octobre 1689, « des dissertations sur les endroits les plus difficiles de l'Histoire et de la Chronologie touchant les premières époques » (Taillefer, 1975). La grande majorité des sujets de morale était traitée de manière traditionaliste ; d'ailleurs on ne rencontre aucun écho (même tardif) à l'un des grands procès qui avait eu lieu quelques années plus tôt, en 1619 : celui du père Vanini qui eut la langue arrachée et fût ensuite brûlé en place publique, ce qui montre bien le danger que pouvaient représenter pour leurs auteurs les premières recherches sur les origines de l'Homme lorsque celles-ci sont en opposition avec les données bibliques… Toutefois, certains travaux scientifiques révélèrent souvent un esprit de recherche et d'objectivité, la critique de la tradition et des autorités, le recours à l'expérience et à la démonstration qui annonçaient l'esprit des Lumières. Ainsi Gabriel de

Vendages de Malapeire raisonnait sur la nature des comètes (1665). Ses écrits révèlent de solides connaissances astronomiques et un rationalisme très scientifique (Desbarreaux-Bernard, 1880 ; Taillefer, 1975). Il réfutait les superstitions populaires : les comètes n'annonçaient pas les calamités publiques envoyées par Dieu pour châtier les hommes. Puis il s'exprimait en philosophe, c'est-à-dire en savant : « Par les secours de la Philosophie, ces terreurs publiques sont entièrement dissipées […] Les lumières éclatantes dont cette noble Science remplit nos esprits […] dissipent les ténèbres de notre imagination […] Ce sont les seuls philosophes qui ont fait comprendre […] qu'on s'était alarmé vainement […] et que nous devions n'avoir pour ces nouvelles apparitions que de l'admiration et de la curiosité. » Il précisait ensuite leur nature : des planètes se détachant de leur système et s'approchant de la Terre : « Ces Astres si funestes et si bizarres ne sont autres choses que des Planètes qui rouloient autour de quelque Estoile, et qui se détachant de leur système et passant dans le nôtre, s'approchant de nous et se faisant voir à la Terre, deviennent les sujets de nos craintes, de nos discours et de notre admiration. » Tout en niant les superstitions, Malapeire n'opposait pas la science et la théologie, la foi et la raison.

Au contraire, « les vérités que la Science fait découvrir sur l'organisation de la Création renforcent les enseignements de la Foi ». De son côté, François Bayle s'élevait dans de nombreux domaines contre le mépris de l'observation et l'attachement servile à la tradition. Ainsi, lors du passage de la comète de 1680, il proclamait que les comètes n'étaient « le présage d'aucun malheur » (Bayle, 1683). Comme botaniste, il réfutait la génération spontanée des plantes et que les végétaux aient une âme ; et il en amenait les preuves par l'analyse des structures et des mécanismes de fonctionnement… En tant que médecin, il n'hésitait pas à critiquer Hippocrate et Galien, à recourir à la dissection et à la vivisection pour raisonner sur des faits observés. Il affirmait en outre que la connaissance s'obtient par l'expérience contrôlée par la raison (Naves, 1939).

AU XVIIIe SIÈCLE, SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE TOULOUSE (1729-1793)

En 1729, le cardinal de Fleury autorisa quelques intellectuels à s'assembler pour se consacrer à l'étude des sciences, ce qui correspondait en quelque sorte à la prise de conscience de l'importance des différentes disciplines scientifiques dans les activités intellectuelles du temps. En 1746, cette nouvelle compagnie devint l'académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres : les inscriptions sont en effet les vestiges antiques qui se rapprochent le plus des textes et qui permettent de collecter des dates et des noms qui par la suite pourront être – dans la mesure du possible – reclassés dans un cadre chronologique et géographique plus vaste. Par l'introduction de ce terme, l'académie révélait son intérêt croissant pour les découvertes de monuments ou d'inscriptions (sur pierre ou sur médailles) à l'occasion des travaux de construction ou d'aménagement, ainsi que des fouilles qui restèrent tout à fait exceptionnelles.

Parallèlement, l'idée de progrès émergeait peu à peu avec le mouvement de pensée des Lumières, mais cela n'entraînait pas encore l'idée d'évolution. Certes, *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers* de Diderot s'intéressait à la question des origines dans des articles tels que la chronologie du monde, le Déluge, les origines romaines ou françaises, en s'aidant des apports de la géologie et de la paléontologie, toujours avec une très grande prudence. Certains des académiciens toulousains étaient en relation – épistolaire au moins – avec les savants parisiens et donc connaissaient leurs travaux. C'était le cas de l'un des plus célèbres d'entre eux : Philippe Picot de Lapeyrouse (1744-1818). Ce magistrat du parlement de Toulouse abandonna ses fonctions en 1774, à la suite d'un héritage et se consacra à la géologie et à la minéralogie, à la botanique et à la zoologie pyrénéennes surtout, ainsi qu'à la paléontologie (il réalisa la première étude sur les Rudistes) et fût en relation avec des chercheurs comme Daubenton, Jussieu ou Buffon… De Daubenton, il ne pouvait ignorer l'article « Blé » où ce dernier rappelait que « dans les Premiers temps du monde, on ne vivoit que des fruits de la terre, du gland et de la faîne du hêtre, on ignorait le blé ». De Jussieu, il ne pouvait non plus ignorer le mémoire publié en 1723, *De l'origine et des usages de la pierre de foudre*, dans lequel cet auteur comparait les « pierres de foudre » aux haches de pierre du Canada ou des Caraïbes, ainsi qu'aux pointes de flèches en pierre et y reconnaissait « des instrumens répondant à ceux d'acier auxquels ils ressemblent » et non de « mystérieuses pierres de foudre ». Enfin, de Buffon, il a pu lire la *Théorie de la Terre* (1749) et les *Époques de la Nature* (1778), où Buffon distinguait sept grandes périodes de la Terre et pour chacune d'elles des espèces spécifiques. Mais le dogme de la création et les théories fixistes restaient inchangés, et on ne constate pas une véritable remise en cause d'une apparition de l'homme à une date précise et sous notre aspect actuel.

Entre 1729 et 1793 (date de la dissolution de l'académie par la Convention), ces compagnies réunirent d'importantes collections de curiosités, avec ossements et coquilles fossiles, et ont reçu plus de 1 600 mémoires d'associés résidants, correspondants ou étrangers. Les trois-quarts de ces mémoires sont consacrés aux sciences. Les antiquités nationales occupent une place très importante, puisqu'on recherche le passé national précédant la présence romaine. On peut citer « L'origine du druidisme » (le 18 mars 1756), « L'origine et les usages des Francs » (le 12 août 1756), « L'origine, les lois, les mœurs et les usages des Francs et des Gaulois » (le 1er février 1775), « La langue celtique » (le 13 janvier 1780), « Les Nitobriges » (le 2 juillet 1789). Tandis que les Volques Tectosages firent l'objet de tous les concours littéraires entre 1749 et 1779, en particulier leur ancienneté (le 4 juillet 1754), le génie et les qualités de leurs femmes (le 2 juin 1757), leurs qualités littéraires (le 15 juin 1758). Leur auteur, l'abbé

d'Héliot, reconnaissait chez eux « un peuple primitif, une de ces nations autochtones ou aborigènes qui les premières depuis le Déluge ont habité les terres dont on les trouve en possession ».

La paléontologie apparaît avec, entre autres, « Les os fossiles d'éléphant trouvés sous terre près de Gaillac » (le 8 janvier 1750), « Les portions de mâchoires d'un animal inconnu trouvé dans le Comminges en 1783 » (le 24 novembre 1785), « L'origine des bélemnites » (les 13 mai 1756 et 21 février 1765), « L'hypothèse que les coquilles et plantes marines des rochers de l'Entre-deux-mers ne sont pas des jeux de la nature, mais sont liées à l'extension des mers » (le 24 juillet 1749).

L'ethnographie comparée émerge dans les mentalités du temps, avec les travaux du père Lafitau au Canada et les relations des voyages de Cook et Bougainville. Cairol, le seul académicien toulousain résidant à avoir vécu hors d'Europe, présenta plusieurs communications et mémoires sur les Indiens les 13 février 1777, 16 août 1780 et 15 février 1781.

De 1789 à 1793, l'académie royale des Sciences tenta de traverser ces temps de troubles en refusant de s'impliquer sur le plan politique. Ce n'est qu'après le 10 août 1792 qu'elle prit le nom des Sociétés des amis des sciences et des arts et cessa de fêter la Saint-Louis ; les séances ordinaires se tinrent jusqu'en mars 1793, une séance publique le 11 avril. Mais le 8 août 1793, un décret de la Convention supprima les « académies et sociétés littéraires patentées ou dotées par la nation ». Les biens de l'académie (hôtel de l'académie, bibliothèque, mobilier, cabinets des antiques et de curiosités, collections de tableaux et de médailles, jardin botanique, observatoire…), confisqués puis inventoriés dans les jours qui suivirent, furent vendus comme « biens nationaux » ou répartis entre divers organismes officiels (Taillefer, 1975 et 1984).

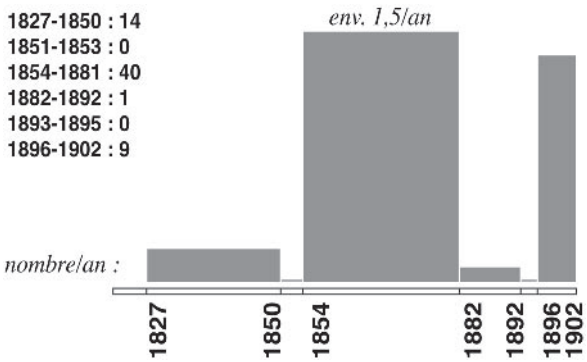
AU XIXe SIÈCLE, L'ACADÉMIE DES SCIENCES, INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (1807-1914)

Un arrêté préfectoral du 30 octobre 1807 permit à l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse de reprendre ses activités en ce début d'un siècle qui vit l'aboutissement de la lente maturation des idées du siècle précédent. La recherche de fossiles, « vieux monuments » de la Terre (Buffon, 1774-1789, cité par Boule, 1915, *in* Laming-Emperaire, 1964, p. 136), « seul moyen de fixer quelques points dans l'immensité de l'espace », s'intensifia. Les principes de la stratigraphie mis au point par N. Stenon au XVIIe siècle et fondés sur l'ordre de superposition des couches se développèrent en particulier grâce aux facilités d'observation des coupes géologiques offertes par les exploitations de mines et des tranchées dues aux grands travaux d'équipement et à la construction des moyens de communications terrestres. La paléontologie stratigraphique s'affirma peu à peu, où chaque couche, chaque strate est caractérisée par un ensemble de types fossiles. Les problèmes se posèrent lorsque des ossements humains très anciens furent retrouvés associés à des ossements d'animaux disparus, ce qui avait pour conséquence de remettre en cause la conception de l'Homme et sa place dans la nature.

Dans ce contexte, le rôle de l'académie ne fût pas négligeable, comme le montre l'analyse de ses diverses interventions dans la vie intellectuelle. Polyvalente, l'académie traitait de sujets fort variés. Les sciences y furent toujours majoritaires, entre autres la paléontologie, la stratigraphie et la question de la génération spontanée des animaux, tandis que l'archéologie classique restait le domaine privilégié des études littéraires.

Dans les mémoires, qu'elle publia d'abord de manière intermittente à partir de 1827, puis très régulièrement dès 1846, de nouvelles disciplines apparurent, reflétant de nouveaux centres d'intérêt. Entre 1827 et 1902, il est possible de recenser une quarantaine de communications, lectures ou rapports concernant la paléontologie et une trentaine pour la Préhistoire et l'anthropologie « antéhistorique », avec deux périodes dominantes : 1854-1881 (40 interventions en 27 ans) et 1896-1902 (9 en 10 ans) (tabl. 1).

La majeure partie des interventions en Préhistoire est consacrée à la question de l'ancienneté de l'Homme, avec entre autres, en 1834, une « Note sur les cavernes à ossements de la vallée de la Cesse » et une autre intitulée « Observations sur les ossements humains et les objets de fabrication humaine, confondus avec des ossements de mammifères terrestres appartenant à des espèces perdues » par P. Tournal (1831, 1834a et b) ; en 1853, un article « Sur un dépôt alluvien renfermant des restes d'animaux éteints, mêlés à des cailloux façonnés de main d'homme découverts à Clermont-le-Fort, près de Toulouse (Hte-Garonne) » par J.-B. Noulet ; en 1863, plusieurs interventions sur la contemporanéité d'animaux fossiles, avec des ossements humains primitifs (et éventuellement l'industrie), en particulier à Moulin-Quignon, Bédeilhac, le Portel, Lombrives… ; en 1864, la publication de l'exploration de onze cavernes de la vallée de Tarascon (Ariège) par le Dr F. Garrigou (Garrigou et Filhol, 1864), ainsi que celle des fouilles pratiquées dans la caverne de Bruniquel (Tarn-et-



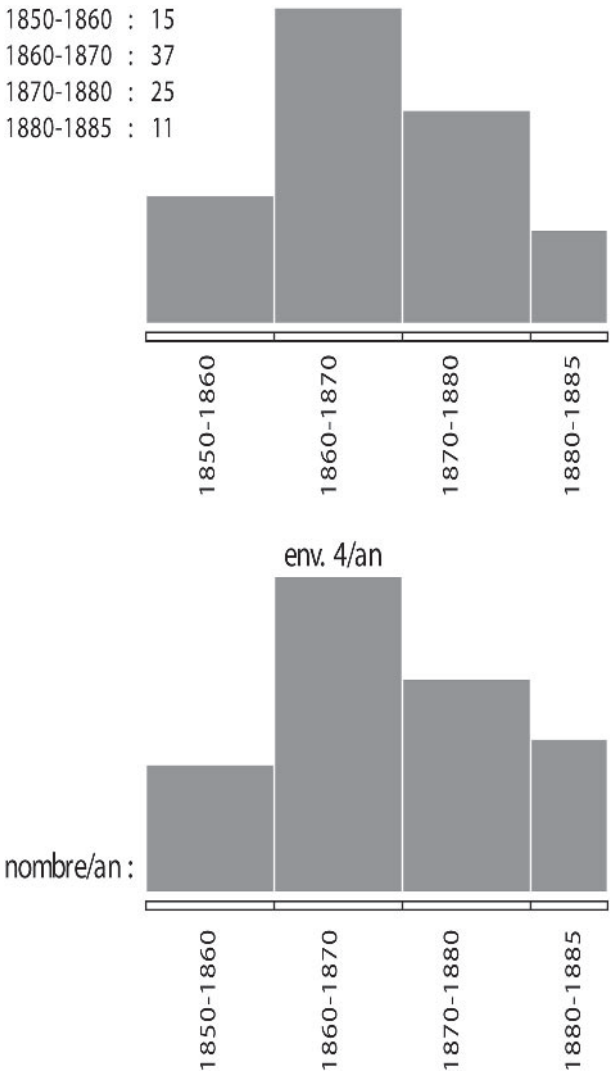
Tabl. 1 – Communications, lectures et rapports concernant la paléontologie, l'anthropologie préhistorique et la Préhistoire publiés dans les Mémoires de l'académie de 1827 à 1902.
Tabl. 1 – *Communications, readings and reports about Paleontology, Prehistoric Anthropology and Prehistory, published in the* Mémoires de l'académie *between 1827 and 1902.*

Garonne) par F. Garrigou, L. Martin et E. Trutat ; enfin en 1880, la présentation d'un exposé (sommaire) de la doctrine de C. Darwin, ainsi que les objections qu'elle soulève, par N. Joly. L'industrie lithique ou osseuse, ainsi que l'étude de la faune, n'interviennent que pour souligner l'« antiquité de l'Homme ». Une seule communication est consacrée à l'outillage lithique : celle de J.-B. Noulet (1866) « sur une lame de silex trouvée à Vénerque (Hte-Garonne) ». L'art préhistorique paléolithique n'est abordé qu'au début du siècle dernier avec les deux interventions d'É. Cartailhac en 1900 : « La faune préhistorique d'après des gravures et sculptures contemporaines » et en 1902 : « Nos cavernes ornées de dessins préhistoriques ».

L'académie renoua avec la tradition des prix décernés au meilleur mémoire réalisé (en français ou en latin), accompagnés d'une médaille d'or. Ces prix furent rarement distribués, en raison d'une remise tardive du manuscrit, ou d'une étude insuffisante, ou d'une absence de candidature, et ils sont souvent remis en jeu pendant plusieurs années. Toutefois, nous n'avons recensé que deux sujets qui peuvent être rattachés à notre propos et pour lesquels d'ailleurs aucun prix n'a été distribué. Il s'agit de deux sujets d'antiquités nationales, concernant « l'ancienne Gaule ».

Pendant plus de trois décennies (de 1850 à 1889), période où la question de l'ancienneté de l'Homme fait l'objet d'âpres discussions, l'académie reçut de nombreux ouvrages et articles imprimés que lui envoyaient leurs auteurs, membres ou non de cette compagnie (Boucher de Perthes, 1838-1841, 1861a et b ; Garrigou, 1865 et 1867a ; Cazalis de Fontdouce, 1872 ; Mortillet, 1873 ; Baye, 1885 ; Cartailhac, 1889) (tabl. 2). Parmi les œuvres majeures qui se rapportent à notre question sont présents, en paléontologie, les ouvrages d'É. Lartet sur Sansan (1837a et b, et 1856) ; en paléoanthropologie et Préhistoire ancienne, les *Antiquités celtiques et antédiluviennes* (1847, 1857 et 1864) et l'*Homme antédiluvien* (1860) de J. Boucher de Perthes ; les travaux concernant Clermont-le-Fort par J.-B. Noulet (1853 et 1867) et Solutré par A. Arcelin (1890 et 1901) ; les ouvrages sur l'art préhistorique d'É. Lartet et H. Christy : *Les cavernes du Périgord, objets gravés et sculptés* (1864), et les multiples livraisons des *Reliquiae Aquitanicae* (1865-1875), ainsi que les relations d'É. Lartet (1861a et b) et de L. Lartet (Lartet *et al.*, 1874) sur les sépultures de la Préhistoire ancienne. En Préhistoire récente, on peut recenser divers travaux sur l'origine du bœuf domestique (Joly, 1853), sur *L'Âge de la Pierre polie en Ariège* (Garrigou et Filhol, 1866) ou au Cambodge (Noulet, 1879), *L'Âge des Métaux en Ariège* (1867b) par F. Garrigou, ainsi que sur les sépultures [tumuli (Raymond, 1864), grottes sépulcrales (Cazalis de Fontdouce, 1867), allées couvertes (Cazalis de Fontdouce, 1873)] et le mégalithisme (1880) par É. Cartailhac.

À ces travaux s'ajoutent les livraisons régulières, à partir de 1872, des *Matériaux pour l'Histoire naturelle et primitive de l'Homme*, revue créée par É. Cartailhac, ainsi que les leçons inaugurales des enseignements de A. de Caumont (1863-1864), d'E. Chantre (1880-1881) et d'É. Cartailhac (1883-1884).



Tabl. 2 – Ouvrages imprimés reçus à l'académie en paléontologie, anthropologie préhistorique et Préhistoire au cours de la seconde moitié du XIXe siècle.
Tabl. 2 – *Printed works about Paleontology, Prehistoric Anthropology and Prehistory sent to the* academie *between 1850 and 1885.*

Ces envois témoignent de l'intérêt porté par l'académie à ces nouvelles disciplines et de l'importance que cette compagnie a pu avoir dans la communauté scientifique d'alors, et de son rôle dans le débat d'idées.

À partir de la seconde moitié du XIXe siècle (1854), et pour endiguer en quelque sorte la vogue des fouilles clandestines, l'académie décida de récompenser les chercheurs qui l'informaient ou lui faisaient don de leurs découvertes. Elle annonça qu'elle décernerait « dans sa séance publique annuelle des prix d'encouragement (médailles de bronze, argent ou vermeil) aux personnes qui lui signaleront des objets d'Antiquité… et de Géologie (échantillons de roches et de minerais, fossiles d'animaux, de végétaux etc.) ou qui lui transmettront des descriptions détaillées accompagnées de figures ». À partir de 1855, chaque année ou presque jusqu'en 1884, une ou plusieurs médailles d'encouragement sont ainsi distribuées, récompensant



Fig. 1 – Académies et sociétés savantes de France avec lesquelles l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse est en correspondance (données publiées de 1862 à 1887).
Fig. 1 – *French Academies and Societies of Learning which corresponded with the* académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, between 1862 and 1887.*

le plus souvent l'envoi de fossiles animaux, plus rarement celui de crânes humains. Ces médailles d'encouragement disparaissent à partir de 1900, pour être remplacées par les prix nominatifs à partir de 1905. Parmi les récipiendaires les plus célèbres, il faut mentionner en 1862 J.-B. Rames, F. Garrigou et H. Filhol, à qui est attribuée une médaille de vermeil pour leurs découvertes paléontologiques « dans les grottes et cavernes de Lombrives, Lherm, Niaux, Sabar, Bédeilhac, Bouicheta (Ariège) et Saleich (Haute-Garonne) montrant aux mêmes lieux des ossements humains et des ossements d'animaux, ours, rennes très anciens, semblant apporter la preuve de l'existence simultanée de notre espèce avec des espèces aujourd'hui complètement éteintes » ; en 1866, É. Cartailhac, à qui est décernée une médaille de bronze pour ses *Considérations sur le peuple constructeur des dolmens*, ainsi que pour *Les détails antéhistoriques sur l'arrondissement de St-Affrique* ; en 1867, Cazalis de Fondouce qui reçut une médaille de vermeil pour ses travaux sur les grottes sépulcrales et les dolmens ; et en 1877, de nouveau É. Cartailhac qui reçut une médaille d'or (de la valeur de 100 francs) pour l'ensemble des *Matériaux*. Mais, il faut remarquer qu'en 1879, l'académie ne récompensa pas le travail de ce dernier sur *L'Âge de Pierre, étudié dans les traditions et superstitions populaires*, qui lui parut « trop peu scientifique »…

Des collections non négligeables furent ainsi constituées, en particulier la collection anthropologique du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse en 1863. En outre, par l'intermédiaire de l'un de ses membres résidants, É. Filhol (1814-1883), l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse



Fig. 2 – Académies et sociétés savantes hors de France avec lesquelles l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse est en correspondance (données publiées de 1862 à 1887).
Fig. 2 – *Foreign Academies and Societies of Learning which corresponded with the* académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, between 1862 and 1887.*

contribua à la fondation du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse. En effet, É. Filhol, directeur de l'École préparatoire de médecine et de pharmacie, professeur de chimie à la faculté des Sciences de Toulouse et maire de Toulouse, proposa d'accueillir dans le couvent des Carmes déchaux, où étaient installées l'École de médecine et ses propres collections, les collections d'un futur Muséum. En 1863, la municipalité accorda des subventions pour l'aménagement. Le Muséum d'histoire naturelle fut ainsi créé en 1865, avec comme directeur É. Filhol jusqu'en 1870, date à laquelle cet établissement obtint un statut indépendant.

Enfin, l'observation de la carte des académies et sociétés savantes avec lesquelles l'académie est en relation montre combien cette compagnie était estimée en France (fig. 1), en Europe et hors d'Europe (États-Unis, Australie), et donc ses mémoires diffusés et ses débats universalisés (fig. 2).

QUELQUES ACADÉMICIENS DU XIXe SIÈCLE

Le rôle de l'académie a été lié pour une part non négligeable à la personnalité de ses membres.

Parmi les membres correspondants de la classe des Sciences, nous relevons en 1831 le nom de Paul Tournal, pharmacien à Narbonne, qui mena des fouilles dans les grottes de Bize où il découvrit des « ossemens d'espèces perdues » (le renne), dans les mêmes couches que les ossements humains, « jouissant tous deux des mêmes caractères physiques et chimiques » (Tournal, 1828). En 1834, Tournal devint plus affirmatif, en relatant que les traces d'instruments tranchants qu'il a pu observer sur les ossements des cavernes ne pouvaient avoir été réalisées que par des hommes. Puis, en 1835, celui d'Armand de Quatrefages, médecin, naturaliste et anthropologue, qui était convaincu de l'existence de l'homme fossile (et de l'authenticité de la

mâchoire de Moulin-Quignon), mais qui s'opposa à l'idée d'évolution ; en 1850, celui de Jacques Boucher de Crèvecoeur de Perthes, « le père de la Préhistoire ». Reprenant les travaux de son ami Casimir Picard dans la vallée de la Somme, Boucher de Perthes découvrit, juxtaposés dans les alluvions de cette rivière, des restes de grands mammifères disparus ainsi que des outils de pierre taillée et en conclut l'ancienneté de l'homme contemporain des animaux « antédiluviens », qu'il opposait aux trouvailles plus récentes dites « celtiques » (objets de métal, poteries, gaines de haches, bois, cendres…) réalisées dans les tourbières de la même région. L'année suivante, en 1851, c'est Édouard Lartet qui devint membre de l'académie. Cet avocat et paléontologue avait découvert en 1834 à Sansan un très riche gisement fossilifère et en 1836 identifia le premier singe fossile, le Pliopithèque, qui le rendit célèbre car l'homme fossile devenait vraisemblable. Ses fouilles à Massat et à Aurignac (en 1860) lui fournirent la preuve indiscutable de la contemporanéité de l'homme et des animaux disparus. Ses travaux en Dordogne, en collaboration avec H. Christy (entre autres à la Madeleine en 1863 et aux Eyzies), lui permirent de soutenir l'existence d'un art mobilier préhistorique. En 1861, il établit sa chronologie fondée sur la faune. Se succédaient des temps les plus anciens aux plus récents « l'âge du Grand Ours des cavernes, l'âge de l'Éléphant et du Rhinocéros, l'âge du Renne et l'âge de l'Aurochs », ceci sans explication des passages d'une période à l'autre, dans une temporalité linéaire. En 1863, ce fût le tour du Dr Félix Garrigou. Ce chercheur s'intéressa tout particulièrement aux origines de l'Homme. Seul ou en collaboration avec ses amis Henri Filhol (fils d'É. Filhol et membre correspondant de l'ASIBLT en 1875) et J.-B. Rames (pharmacien), il reconnut et fouilla la plus grande partie des gisements de Pyrénées (Bouicheta, l'Herm, Gargas, la Vache, les Espélugues à Lourdes, Izeste, Mas d'Azil) et du Tarn-et-Garonne (Bruniquel : Courbet), soit 252 cavernes en 1871, chiffre qui passa à 275 en 1874. En 1876 intervint Alphonse Milne-Edwards, naturaliste qui identifia les diverses espèces animales fossiles présentes dans les gisements.

Parmi les membres correspondants de la classe des Lettres, il faut compter en 1834 Arcisse de Caumont, secrétaire de la Société des antiquaires. Ce dernier définit une méthode archéologique fondée sur « l'étude de la modification des formes et des différences de types suivant les époques », méthode qui reste cependant « cantonnée aux époques historiques ». Mais dans son *Cours d'antiquités monumentales* (1830), il remontait à la pierre taillée.

Parmi les membres titulaires de la classe des Sciences, nous rencontrons, en 1843, Nicolas Joly, zoologue et géologue, qui malgré certaines prises de position erronées (il polémiqua avec Pasteur en faveur de la génération spontanée) ou simplement hardie (comme la contemporanéité de l'ours fossile et des fragments de poterie découverts en Lozère à la grotte de Nabrigas), fût un ardent propagandiste de l'Homme fossile, ainsi qu'Édouard Filhol. Cependant, dès 1834, J.-B. Noulet fût « un des initiateurs les mieux inspirés » au point de vue de l'ancienneté de l'Homme, selon É. Cartailhac (1890). Esprit éclectique, les travaux de Noulet s'orientèrent dans plusieurs directions : la médecine, la littérature occitane (il écrivit un essai sur les patois), la botanique (il constitua un herbier du bassin sous-pyrénéen, puis s'intéressa à la flore fossile), la géologie (étudiant les dépôts quaternaires de la région, il réfuta l'idée traditionnelle du déluge et créa, pour les désigner, le terme Pléistocène) et la paléontologie. C'est dans cette discipline qu'il fût particulièrement novateur. Après avoir recensé les coquilles fossiles du Sud-Ouest (1857), en particulier celles de Sansan, il travailla sur les mammifères fossiles, principalement à Clermont-le-Fort (Hte-Garonne), site qu'il rendit célèbre. En octobre 1851, en effet, des travaux de terrassement (rectification d'une route et construction d'un pont) sont effectués dans le vallon de Notre-Dame, au lieu-dit l'Infernet. Des ossements d'une faune disparue (Mammouth/*Elephas primigenius*, Cerf des tourbières/*Cervus megaceros*, Rhinocéros à narines cloisonnées/*Rhinoceros tichorhinus*) y furent découverts. Appelé sur les lieux, J.-B. Noulet vit sortir des couches ossifères scellées par 4 m de terre vierge des galets de quartzite taillés (fig. 1). Or ce quartzite n'appartenait pas au bassin géologique du ruisseau de Notre-Dame qui traverse le vallon. Pour Noulet, seul a pu l'y apporter l'homme qui l'a façonné à l'époque où vivaient les animaux dont les restes voisinent, et cet homme était donc leur contemporain. Le 3 février 1853, Noulet faisait part de ses découvertes à l'académie. Mais, prudemment, il souhaitait vérifier ses découvertes par de nouvelles fouilles (à Lherm, Lombrives, Massat, la Vache). C'est pourquoi il retarda la publication définitive de ses observations jusqu'en 1880-1881. En 1882, Louis Lartet, fils d'Édouard Lartet, rejoint l'académie. L. Lartet s'était intéressé très tôt à l'histoire naturelle. Il étudia la géologie de la Meseta espagnole en 1862-1863 et découvrit les silex taillés du Manzanares. En mission en Syrie-Palestine (1864), il dressa la carte géologique du bassin de la mer Morte. Il étudia aussi des dolmens et découvrit des outils en silex analogues à ceux du Périgord. En 1868, les travaux d'accès à la gare des Eyzies-de-Tayac éventrèrent l'abri de Cro-Magnon. É. Lartet ne pouvant se déplacer, le ministre de l'Instruction publique chargea le fils de ce dernier, Louis Lartet, d'exhumer les squelettes et le matériel présent. Durant les décennies suivantes, L. Lartet se consacra surtout à la géologie et à la minéralogie, mais s'intéressait toujours à la Préhistoire. C'est pourquoi, en 1874, Gatien Chaplain-Duparc et Raymond Pottier firent appel à lui pour diriger les travaux de fouilles à Sordes-l'Abbaye (abri Duruthy), où ils venaient de découvrir des restes humains accompagnés de très beaux objets de parure (dents d'Ours et de Lion, perforées et gravées).

Enfin, après avoir été longtemps membre correspondant de l'académie en classe des Sciences, Émile Cartailhac devint membre titulaire de l'académie en classe des Inscriptions et Belles-Lettres. Passionné par les idées de Darwin et la controverse sur l'Homme fossile, il fouilla les dolmens de l'Aveyron. En 1867, il participa au IIe congrès international d'anthropologie

en tant que secrétaire adjoint du congrès. La même année, il reprend la revue créée par G. de Mortillet, les *Matériaux pour l'Histoire positive et philosophique de l'Homme*, qu'il transforme en *Matériaux pour l'Histoire naturelle et primitive de l'Homme*, ce qui est moins polémique, et la dirigea pendant vingt ans, jusqu'en 1889. Réticent à l'égard de l'art préhistorique, il publie néanmoins dans les *Mémoires* de l'académie en 1900 : « La faune préhistorique d'après des gravures et sculptures contemporaines », et surtout en 1902 : « Nos cavernes ornées de dessins préhistoriques », communication lue le 12 décembre 1901 et complétée en 1902. Il y reconnaît son scepticisme lors des premières découvertes (Altamira) et son regret des critiques et incertitudes tombées après les découvertes de 1901 (Font-de-Gaume le 8 septembre et les Combarelles le 15 septembre, toutes deux sur la commune des Eyzies-de-Tayac).

CONCLUSION

Au cours du XVIIIe siècle, les idées nouvelles se sont propagées lentement ; la Préhistoire en tant que discipline indépendante n'existait pas, mais le débat sur les origines n'était pas étranger aux savants et aux philosophes. Il paraît impossible d'identifier quelques précurseurs parmi les membres de l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. Celle-ci a permis à ces derniers, semble-t-il, de se mettre peu à peu au diapason du mouvement scientifique de leur temps. Mais cela ne « dépassa pas l'assimilation des connaissances » (Taillefer, 1975 et 1984). Aucun sociétaire ni académicien ne s'engagea dans les luttes idéologiques de ce temps : ces intellectuels évitèrent ouvertement (sinon personnellement) la remise en question religieuse (ainsi d'ailleurs que politique) et recherchèrent toujours l'accord de la science et de la religion. C'est pourquoi aucun Toulousain ne participa à *L'Encyclopédie* et celle-ci resta absente de sa bibliothèque. L'académie ne devint pas « un centre autonome d'élaboration du savoir » (Taillefer, 1975 et 1984).

En revanche, durant le XIXe siècle, l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse apparaît davantage en phase avec cette nouvelle science qui émergeait aux confins de la géologie et de la paléontologie : la Préhistoire. Les investigations de certains de ses membres (parmi lesquels on compte les pionniers de la discipline : P. Tournal, J. Boucher de Perthes, É. Lartet, J.-B. Noulet, É. Cartailhac…) leur permirent de s'interroger sur la mise en place du remplissage des grottes et de leur contenu ; grâce à leur esprit d'observation et leur volonté de rationalité, ils élaborèrent les fondements d'un savoir préhistorique et concoururent ainsi au triomphe de l'idée d'un Homme contemporain d'espèces animales disparues et d'un Homme manifestant des préoccupations non matérielles… Outre cette contribution fondamentale aux idées nouvelles, l'académie encouragea leur diffusion par l'organisation de concours et de prix auprès des amateurs, ainsi que par les publications des travaux de ses membres qu'elle échangeait avec de très nombreuses académies et sociétés savantes en France, en Europe et hors d'Europe.

Jusqu'à ce jour, le thème de la contribution de l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse à la Préhistoire avait été négligé. Dans un futur proche, nous nous proposons d'approfondir cette étude préliminaire en réexaminant les positions et les hypothèses scientifiques des académiciens, les (rares) controverses et les étapes de l'élaboration de nouveaux systèmes de pensée, au travers de l'analyse critique de leurs correspondances et de leurs publications. ■

SOURCES

Les archives manuscrites de la Société des sciences et de l'académie (royale, nationale, impériale) des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse sont conservées par l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres à l'hôtel d'Assézat, à Toulouse (palais des académies). Elles se composent des registres des délibérations, des registres de mémoires copiés et des mémoires imprimés.

Les registres des délibérations et des mémoires copiés (qui comprennent les travaux retenus) sont conservés depuis la création de l'académie, en 1746.

Les *Mémoires* sont imprimés depuis 1782. De cette date à l'année 1904, à laquelle nous avons, pour cet article, arrêté notre travail, les *Mémoires* représentent 70 volumes, classés selon l'ordre chronologique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARCELIN A. (1890) – Les nouvelles fouilles de Solutré, près Macon (Saône-et-Loire), *L'Anthropologie*, I, p. 295-313.

ARCELIN A. (1901) – Les nouvelles fouilles de Solutré, près Macon (Saône-et-Loire), *Bulletin des Sciences naturelles de Saône-et-Loire*, 18 p.

BARRERA C. (2000) – *Les sociétés savantes de Toulouse au XIXe siècle (1797-1685)*, thèse pour le doctorat d'Histoire, université de Toulouse-Le-Mirail, 3 volumes, 701 p.

BAYE J. (1885) – *De l'importance des temps néolithiques*, Frémont, Arcis-sur-Aube, 13 p.

BAYLE F. (1683) – *Pensées diverses écrites à un docteur de Sorbonne à l'occasion de la Comète qui parut au mois de décembre 1680*, R. Leers, Rotterdam, 2 volumes in-12.

BOUCHER de PERTHES J. (1838-1841) – *De la Création. Essai sur l'origine et la progression des êtres*, Boulanger, Abbeville, 5 volumes.

BOUCHER de PERTHES J. (1847) – *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, I, Truttel et Würtz, Paris, 628 p., LXXX pl.

BOUCHER de PERTHES J. (1857) – *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, II, Truttel et Würtz, Paris, 511 p., XXV pl.

BOUCHER de PERTHES J. (1860) – *De l'Homme antédiluvien et de ses œuvres*, Jung-Truttel, Paris, 103 p.

BOUCHER de PERTHES J. (1861a) – *Nègre ou blanc : de qui sommes-nous fils ? Y a-t-il une ou plusieurs espèces d'hommes ?*, Jung-Truttel, Paris, 22 p.

BOUCHER de PERTHES J. (1861b) – *De la génération spontanée. Avons-nous eu père et mère ?*, Jung-Truttel, Paris, 14 p.

BOUCHER de PERTHES J. (1864) – *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, III, Truttel et Würtz, Paris, 681 p., XII pl.

BOULE M. (1915) – *La paléontologie zoologique*, Larousse, Paris, 33 p.

CARTAILHAC É. (1877) – *L'Âge de la Pierre dans les souvenirs et les superstitions populaires*, Reinwald, Paris, 103 p.

CARTAILHAC É. (1880) – *Inventaire des monuments mégalithiques de France*, Masson, Paris, 67 p.

CARTAILHAC É. (1889) – *La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments*, Alcan, Paris, 336 p.

CARTAILHAC É. (1890) – J.-B. Noulet, notice biographique, *L'Anthropologie*, t. 1, p. 421-483.

CARTAILHAC É. (1900) – La faune préhistorique d'après des gravures et des sculptures contemporaines, *Bulletin de l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, t. III, p. 204.

CARTAILHAC É. (1902) – Nos cavernes ornées de dessins préhistoriques, *Mémoires de l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 10e série, t. II, p. 458-472.

CAUMONT A. de (1830) – C*ours d'antiquités monumentales professé à Caen. Histoire de l'art de l'Ouest de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIIe siècle*, Atlas, Lance, Paris, 12 volumes.

CAZALIS de FONTDOUCE P. (1867) – *Derniers temps de la Pierre polie dans l'Aveyron. La grotte sépulcrale de St-Jean-d'Alcas et des dolmens de Pilaude et des Cistes*, Coulet, Montpellier, 25 p.

CAZALIS de FONTDOUCE P. (1872) – *Les temps préhistoriques dans le Sud-Est de la France. L'Homme dans la vallée inférieure du Gardon*, Coulet, Montpellier, 55 p.

CAZALIS de FONTDOUCE P. (1873) – *Les temps préhistoriques dans le Sud-Est de la France. Allées couvertes de la Provence*, Coulet, Montpellier, 32 p.

DESBARREAUX-BERNARD T. (1880) – Note bibliographique concernant les ouvrages de M. Vendages de Malapeire, l'un des fondateurs de l'académie des Lanternistes, *Mémoires de l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 8e série, t. II, p. 107-113.

GARRIGOU F. (1863) – *L'Homme fossile : historique général de la question et discussion de la découverte d'Abbeville*, Dentu, Paris, Delboy, Toulouse, 51 p.

GARRIGOU F. (1865) – *Étude comparative sur les crânes de la caverne de Lombrives*, Guérin, Paris, 16 p.

GARRIGOU F. (1867a) – *L'Âge du renne dans la grotte de la Vache (vallée de Niaux), près Tarascon*, de Bonnal et Gibrac, Toulouse, 10 p.

GARRIGOU F. (1867b) – *Sur l'Âge du Bronze et du Fer dans les cavernes des Pyrénées ariégeoises*, Hennuyer et fils, Paris, 31 p.

GARRIGOU F., FILHOL H. (1864) – Exploration de onze cavernes de la vallée de Tarac on (Ariège), *Mémoires de l'académie impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 6e série, t. II, p. 419-422.

GARRIGOU F., FILHOL H. (1866) – *Âge de la Pierre polie dans les cavernes des Pyrénées ariégeoises*, Baillères, Paris, 79 p., 9 pl.

GARRIGOU F., MARTIN L., TRUTAT E. (1864) – Fouilles pratiquées dans la caverne de Bruniquel (Tarn-et-Garonne), *Mémoires de l'académie impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 6e série, t. II, p. 422-423.

JOLY N. (1853) – Note sur la patrie primitive et l'origine du bœuf domestique, *Journal d'Agriculture pratique pour le Midi de la France*, 5e série, t. IV, 7 p.

JOLY N. (1880) – Exposé sommaire de la doctrine de Charles Darwin ; objections faites à cette même doctrine, *Mémoires de l'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 8e série, t. II, p. 164-196.

LAMING-EMPERAIRE A. (1964) – *Origines de l'art préhistorique en France*, Picard, Paris, 243 p.

LARTET É. (1837a) – Note sur les ossements fossiles des terrains tertiaires de Simorre, de Sansan, etc., dans le département du Gers, et sur la découverte récente d'une mâchoire de singe fossile, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, IV, p. 85-92.

LARTET É. (1837b) – Sur les débris fossiles trouvés à Sansan, et sur les animaux antédiluviens en général. Extrait d'une lettre de M. Lartet à M. Flourens, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, V, p. 158-159.

LARTET É. (1856) – Note sur un grand singe fossile qui se rattache au groupe des singes supérieurs, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, XLIII, p. 736-741.

LARTET É. (1861a) – Nouvelles recherches sur la coexistence de l'homme et des grands mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière période géologique, *Annales de Sciences naturelles, II, Zoologie*, 4e série, XV, p. 177-253.

LARTET É. (1861b) – Sur une ancienne station fossile, avec sépulture contemporaine des grands mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière période géologique, *Institut de sciences et sociétés savantes*, 1re section, 7 p.

LARTET É., CHRISTY H. (1864) – Sur des figures d'animaux gravées ou sculptées et autres produits d'art et d'industrie rapportables aux temps primordiaux de la période humaine, *Revue archéologique*, t. IX, p. 233-267.

LARTET É., CHRISTY H. (1865-1875) – *Reliquiae aquitanicae being Contribution to Archaelogy and Paleontology of Périgord and the adjoining provinces of Southern France*, Williams and Norgate, London, Baillère, Paris, 506 p., 211 fig. et pl.

LARTET L., CHAPLAIN-DUPARC G. (1874) – Sur une sépulture des anciens Troglodytes des Pyrénées superposée à un foyer contenant des débris humains associés à des dents sculptées de Lion et d'Ours, *Matériaux pour l'Histoire naturelle et primitive de l'Homme*, Xe année, 2e série, V, p. 101-167.

MORTILLET G. de (1873) – Classification des diverses périodes de l'Âge de la Pierre, *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, Weissenbruch, Bruxelles, p. 432-444.

NAVES R. (1939) – Un médecin philosophe au XVIIe siècle, François Bayle, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, p. 201-211.

NOULET J.-B. (1853) – Sur un dépôt alluvien renfermant des restes d'animaux éteints, mêlés à des cailloux façonnés de main d'homme, découvert à Clermont près de Toulouse (Haute-Garonne), *Mémoires de l'académie impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 5e série, t. IV, p. 265-284.

NOULET J.-B. (1857) – *Coquilles fossiles nouvelles des terrains d'eau douce du Sud-Ouest de la France*, Masson, Paris, 23 p.

NOULET J.-B. (1866) – Note sur une lame de silex, trouvée à Vénerque (Hte-Garonne), *Mémoires de l'académie impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, 5e série, t. IV, p. 139-140.

NOULET J.-B. (1867) – Fossiles et cailloux travaillés des dépôts quaternaires de Clermont et de Vénerque (Hte-Garonne), *Revue Archéologique*, p. 66-72.

NOULET J.-B. (1879) – *L'Âge de la Pierre polie et du Bronze au Cambodge, d'après les découvertes de M.J. Moura*, Publications du Muséum d'histoire naturelle de Toulouse, Toulouse, 34 p.

RAMES J.-B, GARRIGOU F., FILHOL H. (1862) – *L'homme fossile des cavernes de Lombrive et de l'Herm (Ariège), avec une introduction historique et critique*, Connac et Dabas, Toulouse, 92 p.

RAYMOND P. (1864) – *Les tumuli des environs de Pau*, Baillère, Paris, 90 p.

TAILLEFER M. (1975) – *L'académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse au XVIIIe siècle*, thèse pour le doctorat de IIIe cycle, soutenue à l'université de Toulouse-le-Mirail, 531 p., annexes.

TAILLEFER M. (1984) – *Une académie interprète des Lumières*, éd. du CNRS, Paris, 323 p.

TOURNAL P. (1828) – Note sur la caverne de Bize près de Narbonne, *Annales des Sciences naturelles*, t. XV, p. 348-350.

TOURNAL P. (1831) – Considérations théoriques sur les cavernes à ossemens *(sic)* de Bize près de de la Cesse (1831), *Histoire et Mémoires de l'académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, t. 3, p. 52-59.

TOURNAL P. (1834a) – Note sur les cavernes à ossemens *(sic)* de la vallée Narbonne (Aude) et sur les ossemens *(sic)* humains confondus avec des restes d'animaux appartenant à des espèces perdues, *Annales des Sciences naturelles*, t. XVIII, p. 242-377.

TOURNAL P. (1834b) – Observations sur les ossemens *(sic)* humains et les objets de fabrication humaine, confondus avec des ossemens *(sic)* de mammifères terrestres, appartenant à des espèces perdues (1831), *Histoire et Mémoires de l'académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, t. 3, p. 59-63.

VENDAGES de MALAPEIRE G de. (1665) – *De la nature des comètes*, A. Colomiez, Toulouse, in-8°, 230 p.

Anne-Catherine WELTÉ
Membre titulaire de l'académie des Sciences,
Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse
Laboratoire de Chrono-écologie
Université de Franche-Comté,
UMR 6565 du CNRS
8, rue de l'Écharpe, 31000 Toulouse

Le musée de l'Homme et la Préhistoire : à propos du centenaire de la Société préhistorique française

Jean-Pierre MOHEN

Discours prononcé à l'occasion de la cérémonie de clôture
du centenaire de la Société préhistorique française
au musée de l'Homme, le 27 novembre 2004

Résumé

Le musée de l'Homme, dans lequel a été célébré le centenaire de la Société préhistorique française, a été le théâtre de l'activité de nombreux préhistoriens amateurs et professionnels, français ou étrangers, comme le montre le récit de son histoire depuis sa création jusqu'au début du XXIe siècle.

Abstract

The musée de l'Homme in Paris, in which the centenary of the Société préhistorique française was celebrated, has been the scene of the activities of many amateur and professional prehistorians either French or foreign, as illustrated in its history, from its creation until the beginning of the XXIth century.

Depuis sa création, le musée de l'Homme a été étroitement concerné par la Société préhistorique française, comme l'indique le fait que la bibliothèque de celle-ci et ses collections y sont conservées et que la restructuration actuelle du musée ne devrait rien changer à cette situation. Autre symbole d'actualité preuve de cette collaboration, le discours que l'abbé Breuil a fait pour le cinquantenaire de la Société préhistorique française, et dont un extrait fut ré-entendu lors de la cérémonie de clôture dans l'auditorium du musée de l'Homme, y fut enregistré dans cet auditorium même, appelé depuis peu « salle de cinéma Jean Rouch », en hommage à cette personnalité disparue récemment.

Plus largement, le musée de l'Homme a inscrit dans ses missions, depuis sa création en 1938, un intérêt affirmé pour la Préhistoire. Aussitôt que le vieux palais du Trocadéro, qui avait reçu l'exposition internationale des Arts et des Techniques de 1937, fut transformé en un an, par l'architecte Jacques Carlu, en musée de l'Homme, celui-ci présenta, outre des collections d'anthropologie et de Préhistoire qu'il possédait déjà, de nouvelles séries jusqu'alors conservées dans les galeries du laboratoire de paléontologie du Muséum, place Valhubert, et dans le laboratoire d'anthropologie de la rue Buffon. De ce dernier lieu proviennent par exemple 54 caisses, soit trois tonnes d'industries préhistoriques en pierre que l'abbé Breuil et Harper Kelley avaient ramenées en 1928 de leur voyage d'étude en Afrique du Sud. Ces collections avaient d'abord été refusées par l'Institut de paléontologie humaine et Paul Rivet les avait finalement accueillies dans son laboratoire vétuste de la rue Buffon. Elles arrivent en 1938 au musée de l'Homme avec Paul Rivet, son nouveau directeur, qui en fait le fonds initial de la Préhistoire africaine du nouveau musée. La même année, l'abbé Breuil est le premier préhistorien à se faire élire à l'Académie française (Houghton, 1963 ; Skrortzky, 1964).

Plusieurs grands préhistoriens furent tour à tour désignés pour diriger les recherches et le département de Préhistoire du musée de l'Homme (Tornay, 1997) : Paul Rivet lui-même fut un spécialiste des sociétés préhistoriques amérindiennes et en particulier de leur origine puis des débuts de la métallurgie andine ; le doyen Balout, Harper Kelley, André Leroi-Gourhan, Yves Coppens et Henry de Lumley, ayant tous réalisé des recherches en préhistoire, se succédèrent à la tête du musée, jusqu'en 2003 ; à la suite de la restructuration du Muséum national d'histoire naturelle dont dépend le musée de l'Homme, ce dernier fonctionne aujourd'hui à partir de trois départements : le département de recherche sur le terrain et dans les collections, ainsi que d'enseignement en préhistoire, a été confié à François Sémah ; le département « Hommes, nature, société » est dirigé par Serge Bahuchet, qui est responsable, entre autres collections, de toute la paléoanthropologie et en particulier des grands fossiles humains comme ceux de La Chapelle-aux-Saints (Corrèze), de la Ferrassie (Dordogne) et de Cro-Magnon (Dordogne) dont Jean-Louis Heim a la charge. Le département muséographique du musée de l'Homme proprement dit, conduit par Zeev Gourarier, tire partie des différentes composantes de l'équipe et des collections pour construire une plate-forme d'études scientifiques, mobiliser les chercheurs sur les thèmes de la future exposition permanente et des manifestations temporaires pour illustrer « l'histoire naturelle de l'Homme » telle que Buffon l'avait pressentie, il y a deux siècles, en évaluant sur des bases d'observation géologique l'âge de la terre à plus de 75 000 ans (!), ce qui était alors une ouverture aux recherches « antédiluviennes ».

Pour réaliser progressivement le nouveau projet du musée de l'Homme (Mohen, 2004 ; Trento, 2005), le musée propose déjà au public des expositions temporaires comme « Tassili », « Les premiers hommes de Chine », « Assamlik », « Naissance » et prépare des synthèses plus permanentes à partir de ses archives et de ses collections étoffées de celles de la Société préhistorique française et d'autres associations. Ce fut le cas à propos des débuts de la préhistoire chinoise : le rôle de Teilhard de Chardin, paléontologue à Choukoutien, a pu être précisé à partir du fonds d'archives inédites que l'association Teilhard de Chardin a déposé au musée de l'Homme (Wildiers, 1960 ; Hurel, 2004).

Pour évoquer quelques grands noms de préhistoriens qui ont contribué à enrichir le fonds du musée de l'Homme, nous pouvons grâce à la complicité d'Odile Romain, responsable de la conservation de ces collections, présenter les séries les plus prestigieuses par continent :

- en Europe et d'abord pour la France, citons Boucher de Perthes (gravières de la Somme, à Abbeville et à Amiens), Lartet et Christie (Dordogne), Cartailhac (Sud-Ouest), Harper Kelley (La Chapelle-aux-Saints ; la Ferrassie), Vaison de Pradennes (Midi) ; Prunières (dolmens des Causses) ; Robert Bégouin (Pyrénées) ; Léon Pales (plaquettes de la Marche) ; Darpex (La Tabatterie-Dordogne) ; Movius (ensemble du matériel archéologique, fouillé par lui, de l'abri Pataud, Dordogne) ; Gabriel de Mortillet (palafittes de l'Est de la France et de Suisse) ; baron de Baye (Caucase) ;
- d'abondantes séries proviennent d'Afrique : Breuil et Biberson, Arambourg (Maroc) ; le comte Bégouin, Lhote, Champeau, Beauchêne, Théodore Monot, Bailloud (Algérie) ; Joubert, Foureau (Niger) ; Bergeaud (Congo) ; Leaky (Kénya) ; Breuil (Afrique du Sud) ; Elenberger (Lesotho). À ces collections d'originaux s'ajoutent les moulages des principales découvertes paléoanthropologiques du XXe siècle ;
- nous avons déjà mentionné l'Asie avec Teilhard de Chardin ; nous pouvons ajouter le Japon (abbé Faurie, Leroi-Gourhan), l'école française d'« Indochine » (Rivet, Mansy, Madeleine Colani), l'Inde (Setton Carr) et le Liban (le père Fleisch, le père Burdeau et Henri Seyrig).

En ce qui concerne la préhistoire américaine, nous signalons l'Équateur (Rivet) et le Brésil (Pierre Colombel).

Ces vestiges, souvent accompagnés de documents photographiques et écrits ou de publications, peuvent être la source d'études sur l'historique de la discipline qu'est la préhistoire. Ils complètent souvent d'autres séries du Muséum national d'histoire naturelle conservées à l'Institut de paléontologie humaine. Dans certains cas, c'est à Saint-Germain-en-Laye que l'on retrouve les pièces complémentaires de ces séries, ou au musée national de Préhistoire des Eyzies, ou encore dans d'autres musées comme le musée d'Aquitaine, le Museum d'histoire naturelle de Toulouse, les musées de Tautavel, de Quinson, d'Abbeville, d'Amiens, de Nemours ou de Solutré, de Bougon, de Carnac, de Vannes, etc. Les méthodes scientifiques mises au point pour l'étude des matériaux ou des traces d'usage renouvellent aussi l'intérêt pour ces collections en développant les recherches de technologie et de fonctionnalité.

Parmi les nombreux chercheurs, anthropologues anatomistes, préhistoriens et ethnologues qui travaillaient et fréquentaient le musée de l'Homme, et la liste précédente montre la confiance que beaucoup d'entre eux accordaient à cette institution, un esprit passionné par les formes humaines de la culture s'impose, celui d'André Leroi-Gourhan, sinologue avec Paul Boyer, puis avec Marcel Granet. Il passera deux années au Japon de 1937 à 1939. Il rencontre aussi Marcel Mauss qui l'entraîne vers l'ethnologie générale. Comme bénévole parmi une centaine d'autres, il fréquente dès sa création en 1937 (avant de partir en Extrême-Orient), le musée de l'Homme du Trocadéro et ses initiateurs, Paul Rivet bien entendu, mais aussi Georges Henri-Rivière, et Marcel Mauss qui enseigne alors l'ethnologie en vue d'un certificat mis au point avec Paul Rivet. C'est dans ce cadre qu'A. Leroi-Gourhan passe sa thèse « ès lettres », en 1945 sur *L'archéologie du Pacifique nord* et commence une autre thèse « ès sciences » qu'il soutient en 1954 sur *Les tracés d'équilibre mécanique du crâne des vertébrés terrestres*. Sa thèse complémentaire concerne les *Études des restes humains fossiles*

provenant des grottes d'Arcy-sur-Cure, où il organise des fouilles entre 1945 et 1963. Parallèlement à ces travaux universitaires, André Leroi-Gourhan entre au CNRS en 1940 et en sort « maître de recherche » en 1945. Pendant ce laps de temps, il est nommé « sous-directeur intérimaire » du musée de l'Homme. Tout en gardant son « laboratoire » au Trocadéro, il assume un poste de professeur à la faculté des Lettres de Lyon où il enseigne entre 1945 et 1955 l'ethnologie et la préhistoire. À la mort brutale de Marcel Griaule, il lui succède comme professeur à la faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris où il continue ses cours sur l'ethnologie générale et la préhistoire. Il ne quitte plus le musée de l'Homme. En 1959, il fouille magistralement avec Michel Brézillon et Gérard Bailloud l'hypogée néolithique de Mesnil-sur-Oger (Marne) et entreprend avec ses collaborateurs, en 1964 et jusqu'en 1981, le chantier-école de Pincevent (Seine-et-Marne). Il organise ses recherches avec l'aide du CNRS et devient directeur du Centre de recherches préhistoriques et protohistoriques (1964-1968) puis celui du laboratoire d'« Ethnologie préhistorique » (1977). En 1968, il est nommé professeur au Collège de France et codirecteur de l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris. Son œuvre scientifique est reconnue et il reçoit de nombreuses marques d'honneur (Leroi-Gourhan, 1982). Il nous quitte en 1986.

Beaucoup d'entre nous se souviennent d'avoir été reçus dans le bureau-laboratoire qu'il occupait avec une partie de son équipe, au premier niveau de la « courbe » du musée de l'Homme dans la partie du palais du Trocadéro qui lui était réservée. La discussion devenait vite une réflexion : pour ma thèse, elle concernait la relation entre la typologie et les sériations mathématiques, ou la nécessité d'avoir une typologie sans atypiques, ou encore le rôle des sciences physico-chimiques et des technologies spécialisées modernes dans l'approche des outils et des armes de la Préhistoire. Sa disponibilité était grande et ses commentaires ouvraient des pistes nouvelles. On lui doit d'avoir introduit le temps long dans le discours de l'ethnologie générale et d'avoir compris très vite l'intérêt des collections du musée de l'Homme pour élaborer ses ouvrages *L'Homme et la matière. Évolution et techniques, I* (1943) et *Milieu et techniques. Évolution et techniques, II* (1945). Inversement, les études préhistoriques furent enrichies de multiples observations nouvelles sur les techniques d'élaboration des objets et sur leurs traces d'usages dans les contextes environnementaux. L'autre grand domaine de prédilection d'André Leroi-Gourhan a été de cerner les comportements intellectuels des hommes préhistoriques dans le domaine technique aussi bien que dans celui de l'expression artistique et sémantique. Les deux volumes *Le geste et la parole, technique et langage* et *Le geste et la parole, la mémoire et les rythmes* ont permis de théoriser une appréhension novatrice du monde symbolique préhistorique qui fascine et en même temps refuse de livrer ses codes. Le bilan de 1965, avec la publication de *Préhistoire de l'art occidental* édité par Mazenod, avec les photographies de Jean Vertut, a été une révélation pour tous publics, y compris les préhistoriens. Les dernières années de travail d'André Leroi-Gourhan révèlent le souci de perfectionner les méthodes de l'archéologie préhistoriques et le chantier de Pincevent a été une école pour beaucoup de jeunes et moins jeunes archéologues. La chronostratigraphie a été abordée en liaison avec le problème de l'interprétation de la « couche d'occupation ». Les reconstitutions de structures de foyers, de zones de travail du silex, de dépeçage de rennes, de tentes, ont fait l'objet de nombreuses hypothèses qui ont permis d'avancer dans la perception du chasseur magdalénien comme le développe l'un de nos derniers bulletins.

Au moment où nous célébrons le centenaire de la Société préhistorique française, nous constatons que beaucoup des personnalités que nous avons évoquées autour du musée de l'Homme ont publié des articles et bien souvent des discours de président dans les colonnes du bulletin de cette Société. En même temps que le musée de l'Homme s'éveille à une nouvelle vie, nous apprécions que la Préhistoire soit une dimension essentielle du nouveau discours sur « une histoire naturelle de l'Homme », l'évocation du passé prestigieux de ce musée et ses liens avec notre société ne peuvent que renforcer l'idée de relever avec autant d'intuition et de science que lors des années passées, les nouveaux défis scientifiques et muséographiques, en associant selon les circonstances, les talents et les forces de chacune de nos institutions. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

HOUGTON B.A. (1963) – *The Abbé Breuil Prehistorian, A biography*, Hutchinson of London, Londres.

HUREL A. (2004) – *L'institutionalisation de l'archéologie préhistorique en France métropolitaine (1852-1941) et l'Institut de paléontologie humaine, Fondation Albert 1er de Monaco*, thèse de doctorat, Paris IV-Sorbonne, Histoire contemporaine, Paris.

LEROI-GOURHAN A. (1982) – *Les racines du monde, entretiens avec Claude-Henri Rocquet*, éd. Belfond, Paris.

MOHEN J.-P. dir. (2004) – *Le nouveau musée de l'Homme*, Muséum national d'histoire naturelle, éd. Odile Jacob, Paris.

SKRORTZKY N. (1964) – *L'abbé Breuil et la Préhistoire, savants du monde entier*, éd. Seghers.

TORNAY S. (1997) – *Qu'est-ce que le musée de l'Homme de Paris*, Commission culturelle du Sénat, 1997.

TRENTO G. (2005) – The renewal of the musée de l'Homme, *Journal of Cultural Heritage*, t. 6, p. 199-204.

WILDIERS N.M. (1960) – *Teilhard de Chardin*, Classiques du XXe siècle, Paris.

Jean-Pierre MOHEN
Musée du quai Branly
222, rue de l'Université, 75007 Paris
jmo@quaibranly.fr

Un siècle d'étude des vestiges fauniques dans les publications de la Société préhistorique française

Laure FONTANA
et Anne BRIDAULT

Résumé

Nous avons tenté de comprendre l'évolution des études de vestiges fauniques publiées dans le Bulletin de la Société préhistorique française *entre 1904 et 2003, à partir de leur recension exhaustive : leur place, leur structuration et leur contenu. Il apparaît que le nombre et le volume de ces contributions sont toujours restés très faibles (en moyenne 5,2 occurrences par année, représentant 3 à 4 % du nombre de pages). À partir des années soixante, elles sont pour une bonne part (20 %) reversées dans des annexes. Le traitement quantitatif apparaît dans les contributions des années cinquante, suivant en cela un mouvement général en archéologie préhistorique. Les optiques descriptive et environnementale ont constitué les principaux modes d'investigation des données fauniques durant toute la période (60 % des articles), traduisant en cela une faible évolution des perspectives. Ces résultats sont ensuite replacés dans le contexte plus général de l'évolution de la science préhistorique (nouvelles problématiques, professionnalisation et constitution des disciplines) et sont enfin discutés en termes de politique éditoriale de la revue.*

Abstract

Based on a review of faunal remains studies published in the Bulletin de la Société préhistorique française *between 1904 and 2003, we tried to understand how these studies have evolved in this journal: their status, their structure and their content. It appears that the number and volume of such papers have always been low (*i.e. *an average of 5.2 papers per year, representing 3 to 4% of the total number of pages). From the 1960s, zooarchaeological contributions are found, for the most part (20%), in appendices. Quantitative treatment of data appears in papers from the 1950s, following a general trend in prehistoric archaeology. The content and the perception represented in these papers, however, have only slightly evolved over the years because of the descriptive and often environmental focus which constitute the principal mode of investigation for faunal data (60% of papers). The results of our study are then set in the more general context of evolution of Prehistoric Science (new perspectives, professionalization and forming disciplines) and are finally discussed in terms of the journal's editorial policy.*

PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE

Le centenaire de la Société préhistorique française nous a donné l'occasion de porter un regard sur l'évolution, au sein de ses publications, de l'étude des vestiges osseux au cours du siècle dernier. Les études de restes fauniques (issus de contextes naturels et anthropiques) y sont représentées sous des formes variées, depuis le simple exposé des données jusqu'à leur analyse plus ou moins détaillée. Deux aspects nous intéressaient particulièrement.

Il s'agissait tout d'abord de comprendre l'évolution de la place des études de faune et de ses thématiques dans les publications de la Société préhistorique française, en répondant à trois questions : quelle est la place occupée par ces études par rapport à celle des autres disciplines ? Sous quelles formes les données sont-elles présentées ? Quels sont les contenus des études fauniques en termes de problématiques, de contextes chronologiques et géographiques ?

Il s'agissait également de situer ces études au sein du contexte scientifique plus large de l'émergence et du développement de l'archéozoologie.

Toutes les données relatives aux restes, non manufacturés, de mammifères, de poissons, d'oiseaux, d'amphibiens, de reptiles et de mollusques ont été prises en compte. Les études relatives aux industries en matière dure animale (enregistrées jusqu'en 1977 à titre de test, cf. *infra*), n'ont pas été considérées dans les décomptes.

Parmi les différentes publications de la Société préhistorique française, le *Bulletin* a recueilli toute notre attention. Nous avons dépouillé tous les volumes, de 1904 à 2003, et nous avons relevé tous les types de contribution (articles, notes, matériaux, correspondances scientifiques, communications, ou encore actualités scientifiques) traitant, exclusivement ou en partie, de vestiges fauniques[1]. L'enregistrement de ce corpus a été effectué selon une grille composée de plusieurs champs propres à décrire la structure des contributions, décompter les attributs et caractériser précisément la nature des données ainsi que l'évolution des optiques (fig. 1). Un total de 545 contributions mentionnant des vestiges fauniques a ainsi été comptabilisé et caractérisé. Quelles informations leur analyse nous livre-t-elle ?

Pour répondre à cette question, nous avons examiné la variation du nombre des occurrences, de leur taille et de leur forme, ainsi que l'évolution du profil scientifique des auteurs et les thématiques développées.

OCCURRENCES ET VOLUMES DES CONTRIBUTIONS

Que nous apprend l'examen de l'évolution, en nombre d'occurrences, des publications (fig. 2) ? Nous avons recensé, par *Bulletin* annuel, entre 1 et 19 contributions, soit en moyenne 5,2 occurrences par année, ce qui représente une faible proportion de l'ensemble des études publiées[2]. Une distribution cyclique définissant quatre périodes caractérise l'évolution des publications :

- entre 1904 et 1917, la moyenne des occurrences se situe entre 2 et 8 par an (amplitude de 6), le maximum se situant dans les années 1908-1909 et le minimum en 1917 ;
- entre 1918 et 1946, la moyenne est identique (entre 2 et 8 articles par an et une amplitude de 6) avec davantage d'articles dans les années 1933-1938.
  Les deux premières périodes sont donc séparées par des moments de déficit correspondant globalement aux années des deux guerres. Ce contexte particulier explique probablement que le nombre des occurrences de données fauniques ne se soit pas maintenu autour de 8 ;
- entre 1947 et 1964, la moyenne se situe entre 4 et 12. C'est une période plus courte mais son amplitude est légèrement supérieure (8) pour atteindre des maxima dans les années 1950-1954 ;
- à partir de 1965, le nombre des occurrences se stabilise dans une fourchette de faible amplitude (de 4 à 8).

Année/ Tome	Auteur Nom	Nat.	Type d'article Site	Thème	Synth	Présentation Parag.	Annexe	Article	N. pages	Région F.	Etr.	Période chronologique Paléo	Néo-Proto	Récent	Contenu Liste	Quant.	Climat	BioStrat	Tapho	Paléont.	Démo	P. Sq	Nb. total pages
1906/3	Ph. Ramonet	F		Ind.oss		X		X	7	X		X											
1906/5	H. Martin	F		Ind oss				X	8	X		X							traces				
1906/6	discussion	F		Ind. oss				X	14	X		X							traces				
1906/8	E. Hue	F		X				X	1	X		X			X	X							
1906/8	E. Hue	F		X				X	17	X			X							X			
1906/10	H. Martin	F		X				X	9	X		X							X				
1906/11	A. de Mortillet	F		Ind.oss				X	4	X		X											
1906/11	E. Hue	F		X				X	12	X			X							X			72/460
1908/2	E. Hue	F	X			X			0,5	X			X	X	mention								
1908/2	H. Martin	F		X				X	8	X		X							traces				
1908/4	H. Martin	F		X				X	3	X		X							traces				
1908/4	A. Rutot	B			X	X			12	X		X					X						
1908/5	E. de Pas	F		X				X	2	X			X						X	X			
1908/5	A. Rutot	B			X	X			14	X		X					X						
1908/6	A. Rutot	B		X	X			X	3		B	X							traces				
1908/10	B. Reber	S	X			X			6		S	X			X								
1908/11	E. Aubin	F	X			X			8	X				X	mention								
1908/11	B. Reber	S	X			X			7		S	X							X				63,5/528

Fig. 1 – Grille d'enregistrement des données.
Fig. 1 – *Recording table.*

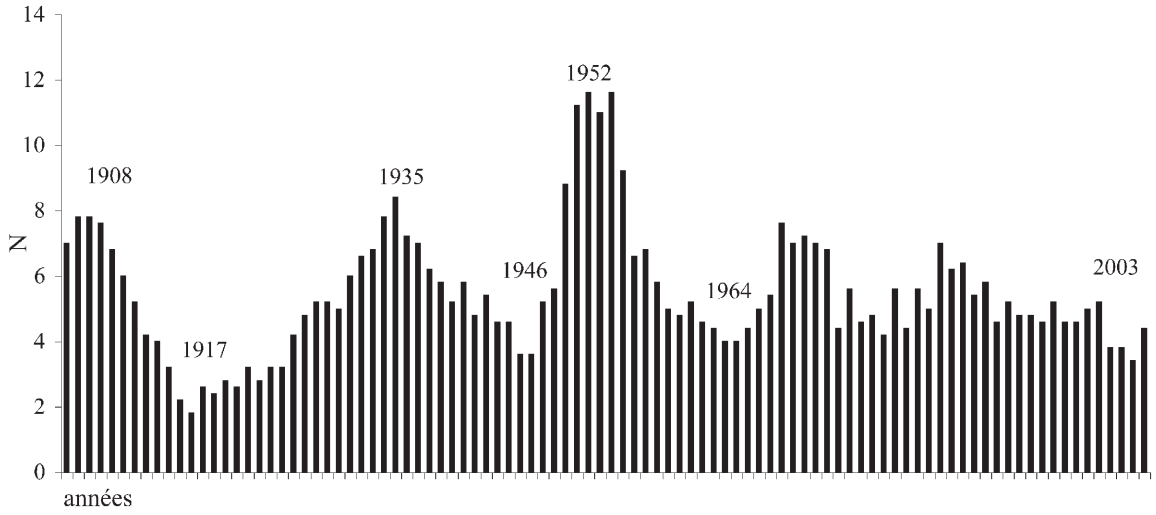


Fig. 2 – Moyennes mobiles à 5 ans des occurrences des données fauniques (N = 545).
Fig. 2 – *Five years moving averages of mentions of faunal data (N: 545).*

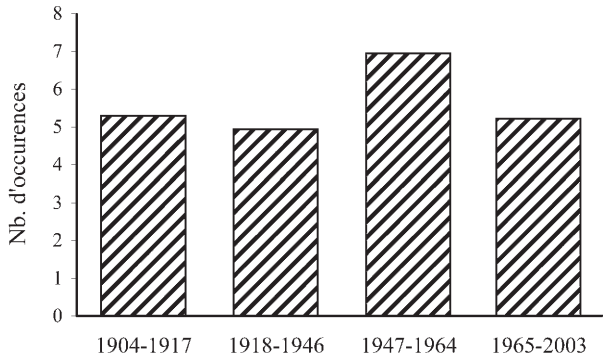


Fig. 3 – Moyenne des occurrences de données fauniques par période.
Fig. 3 – *Average of mentions of faunal data, for each period.*

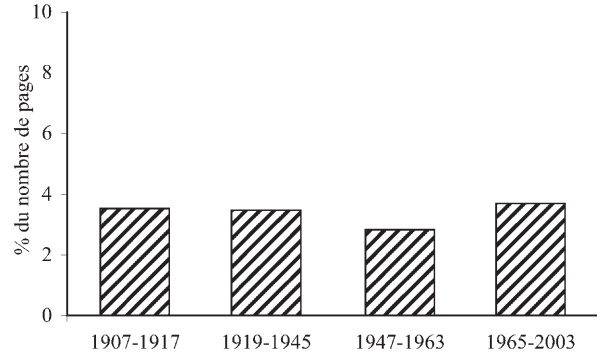


Fig. 4 – Pourcentage moyen de pages consacrées aux données fauniques, par période (années impaires, N = 48).
Fig. 4 – *Middle percentage of pages in relation with faunal data, for each période (odd years, N: 48).*

Si l'on présente la distribution des occurrences en moyenne selon ces quatre périodes, on constate qu'au-delà des cycles, il existe une stabilité à travers le temps, qui se définit par une moyenne de 5 à 7 contributions par année (fig. 3). La période définie par un pic centré autour des années 1952 s'individualise à nouveau, mais de façon moins marquée.

Si l'on compare, à présent, le poids des contributions, mesuré en pourcentage du nombre de pages (par volume) suivant les quatre périodes, la stabilité apparaît encore plus marquée (fig. 4) : le cycle 1947-1964 ne s'individualise plus, ce qui signifie que, quelles que soient les fluctuations des occurrences, la taille globale moyenne des contributions reste identique. De plus, les contributions représentent en moyenne 3 à 4 % du nombre de pages, soulignant ainsi la place marginale des études fauniques dans le *Bulletin*. En est-il de même pour la matière osseuse manufacturée ?

Nous avons décompté le nombre d'occurrences des données fauniques et des données relatives aux industries en matière dure animale afin d'identifier une éventuelle relation entre les deux catégories de vestiges au moins sur une partie du siècle (jusqu'en 1977) : leur représentation est identique (fig. 5), même si la part des pages consacrées à l'étude de l'industrie en matière dure animale est inférieure à celle des vestiges osseux non manufacturés.

On peut donc conclure que si l'étude des vestiges osseux, transformés ou non, a suscité un intérêt chez les préhistoriens du XXe siècle, il ne s'est pas traduit, dans le *Bulletin*, par une augmentation du nombre d'articles.

FORME DES PRÉSENTATIONS

L'examen du corpus met en évidence trois types de présentation : article à part entière, paragraphe, annexe. Leur contribution relative se distribue selon deux grandes périodes : avant et après les années soixante. Avant 1960, les données sont essentiellement présentées sous forme de paragraphes et d'articles dans des proportions quasi équivalentes, alors que dans la seconde période, la part des annexes augmente considérablement pour atteindre près de 20 % (fig. 6).

Ce changement va de pair avec celui observé dans le traitement des données fauniques, même si on observe un décalage de dix ans. En effet, avant 1950, il est

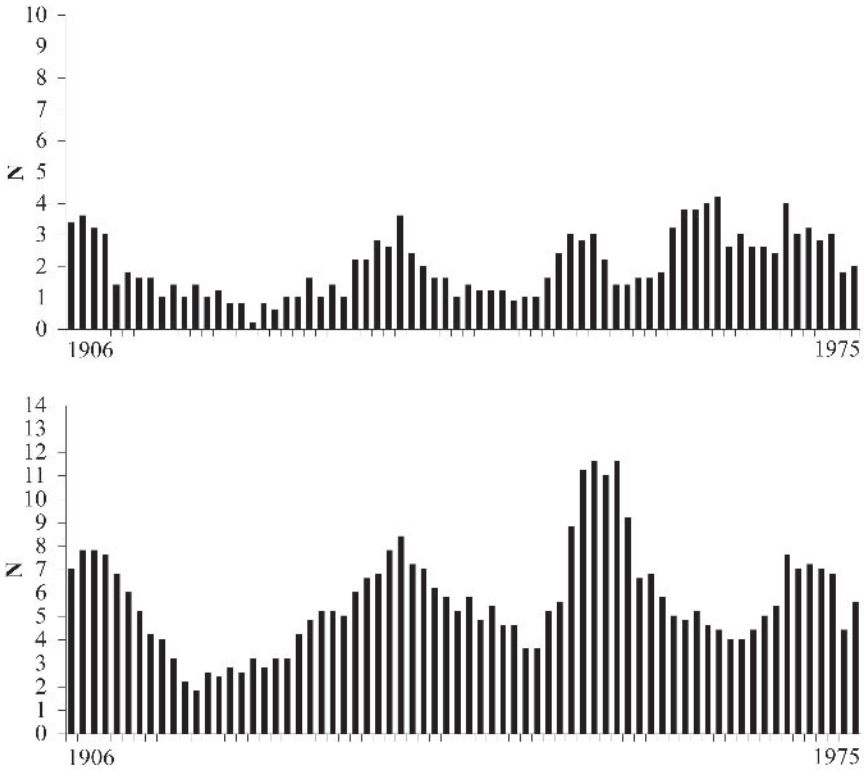


Fig. 5 – Moyennes mobiles à 5 ans des occurrences des données d'industrie osseuse (en haut) et de faune (en bas) pour la période 1904-1977.
Fig. 5 – *Five years moving average of mentions of bone industry (at the top) and faunal (at the bottom) data from 1904 to1977.*

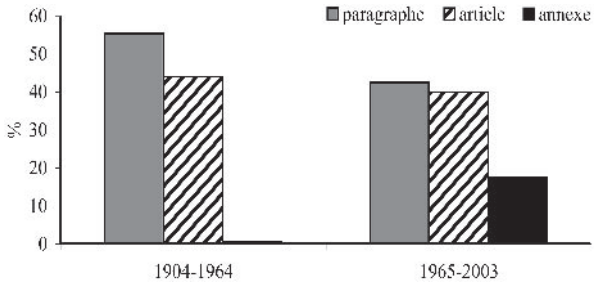


Fig. 6 – Formes de présentation des données fauniques (N = 545).
Fig. 6 – *Shape of representing faunal data (N: 545).*

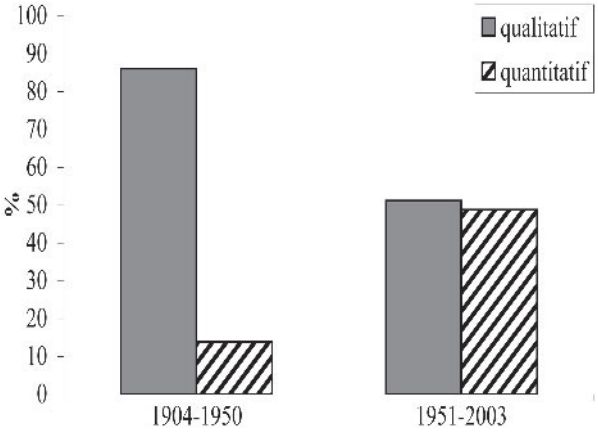


Fig. 7 – Traitement des données fauniques par période.
Fig. 7 – *Faunal data analysis for each period.*

essentiellement de type qualitatif et consiste en une liste de taxons, parfois associée à quelques remarques relatives à l'état de conservation des os. Par la suite, le traitement quantitatif prend une part équivalente au traitement qualitatif (fig. 7). L'augmentation de la part du quantitatif explique la réorganisation des autres articles du *Bulletin* (articles structurés en chapitres, planches de silex plus synoptiques et tableaux de données) qui s'amorce dès 1947 et qui se systématise ensuite. À la fin des années quarante, par exemple, est publié le premier article comportant des données (minéralogiques) présentées sous forme de tableaux (Baudet, 1947). Le premier diagramme palynologique est publié en mars 1949 (Lemée, 1949), le second en 1952 (Lemée, 1952), les troisième et quatrième paraissant en 1961 (Dupuis et Beck, 1961 ; Van Campo, 1961). De la même manière, on trouve les premiers « histogrammes » à partir de 1948 dans les articles des préhistoriens qui les associent, parfois, aux diagrammes cumulatifs des industries lithiques[3]. En réalité, seul l'histogramme publié par G. Malvesin-Fabre (1948) correspond à une présentation de variables statistiques continues, selon la définition donnée par G. Calot (1965), les autres représentations étant plutôt des « blocs indices », au sens de G. Laplace (1954).

Globalement, la tendance est la même pour la présentation de données fauniques quantitatives : la première représentation de taxons, exprimée en pourcentage et en nombre d'individus, sous forme de tableaux, est due à J. Bouchud en 1952. Cet usage ne commencera à se systématiser de façon très progressive qu'à

partir de 1955 avec les articles de T. Josien. De plus, jusqu'en 1955, J. Bouchud reste le seul à fournir le décompte systématique des parties latéralisées du squelette, qu'il présente en tableau dans un seul article où l'analyse de la représentation anatomique est au centre de la démonstration (Bouchud, 1953). De même, il innove en quantifiant l'intégralité des restes dentaires de Renne et il restera longtemps le seul à fournir ce type de données (Bouchud *et al.*, 1953). C'est donc à partir de 1955 que les données fauniques sont systématiquement présentées dans des tableaux en association avec des figures. Le premier article de T. Josien dans le *Bulletin* (Josien, 1955) présente en effet un tableau rassemblant différents décomptes en « nombre de fragments » et en nombre d'individus, un rapport animaux sauvages/domestiques, le détail de la répartition des taxons par couche (associé à des courbes), le détail des parties squelettiques et des âges des individus (les premiers histogrammes) par espèce et par couche, ainsi que des données métriques.

Il semble donc que la forme des présentations des données fauniques ait évolué, parallèlement à celle des autres données archéologiques publiées dans le *Bulletin*. De plus, les données fauniques deviennent plus détaillées (âge et sexe, saison de mort, traces de découpe), mieux quantifiées et elles sont davantage développées dans le cadre d'annexes. Si toutes ces nouveautés ont permis le développement de nouvelles perspectives, les articles publiés dans le *Bulletin* s'en sont-ils fait l'écho ?

CONTENU ET PERSPECTIVES DES CONTRIBUTIONS

L'examen du contenu des contributions permet de répondre à cette question. Nous avons défini sept optiques : paléontologie, environnement-climat, taphonomie[4], ethnologie/palethnologie (comparatisme ethnographique sans souci méthodologique), méthodologie/expérimentation, économie/alimentation, descriptif (liste d'espèces). Nous avons ensuite calculé les pourcentages d'occurrences des principales optiques d'étude.

L'examen des données montre que la catégorie « descriptif » représente presque la moitié des cas, durant toute la période d'édition de la revue (fig. 8). Jusqu'au début des années soixante, les catégories paléontologie, environnement-climat et ethnologie représentent chacune environ 15 % des cas, puis par ordre décroissant, taphonomie, méthodologie et économie-alimentation. Par la suite, la proportion des contributions relevant d'une perspective environnementale reste quasi stable, tandis que la fréquence des catégories paléontologie et ethnologie diminue nettement au profit des contributions davantage orientées vers une thématique économique/alimentaire. L'aspect méthodologique reste quant à lui toujours très peu documenté.

Si la part relative des perspectives d'étude est restée relativement stable, les optiques elles-mêmes ont évolué. Par exemple, les études paléontologiques de la première période sont centrées sur l'étude de certaines familles comme les Éléphantidés, les Canidés, les Ursidés, les Hyénidés ou encore les Équidés. Le contenu des articles est principalement une description ostéologique très détaillée des vestiges, illustrée par des dessins ou photos des pièces fossiles et une analyse comparative des mensurations, présentées sous forme de tableaux dans le corps des articles[5]. L'objectif est alors de documenter des taxons fossiles et, indirectement, des contextes biostratigraphiques régionaux. La revue constitue un des principaux supports éditoriaux de telles découvertes. L'importance de ces études illustre l'évolution d'une Préhistoire qui se situait à l'interface de la géologie et de la paléontologie. Après 1960, notre « deuxième période », les observations

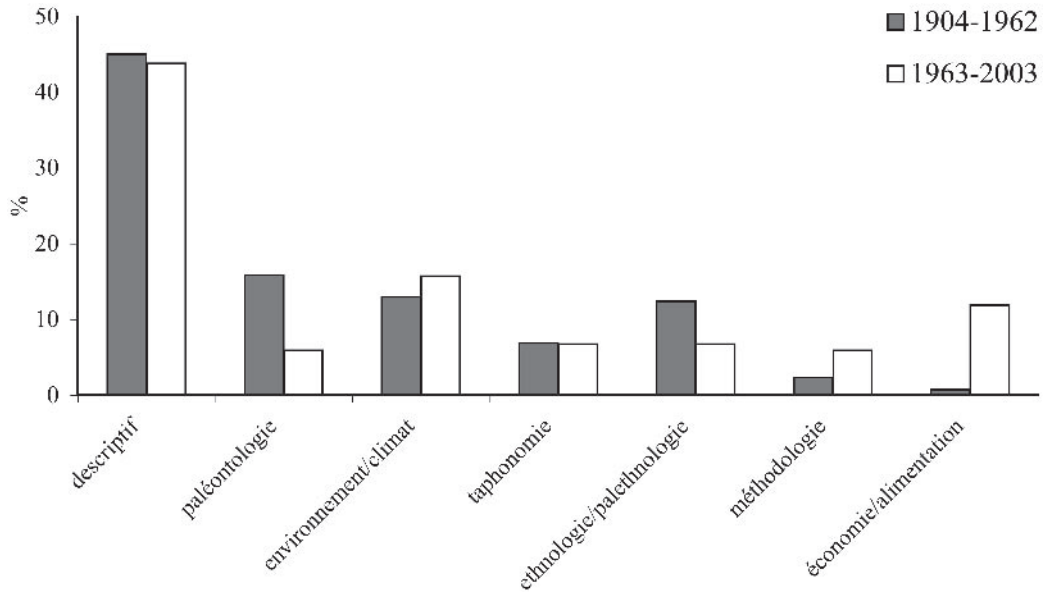


Fig. 8 – Optiques développées, en pourcentage des occurrences, par période.
Fig. 8 – *Developed perspectives, in percentage of mentions, for each period.*

paléontologiques portent le plus souvent sur des collections archéologiques mieux contextualisées et les études tentent de caractériser les taxons représentés dans les niveaux étudiés en relation avec les autres vestiges. La question prioritaire est, désormais, l'origine des vestiges fauniques (anthropique ou naturelle), appréhendée notamment par l'étude des traces sur les ossements. De tels articles sont toutefois présents dès les premiers tomes de la revue[6], donc bien avant la création, dans les années cinquante, du terme « taphonomie ». Certains auteurs vont alors poursuivre leurs investigations en se tournant vers l'expérimentation dont la revue publie les tentatives. Cependant, les études taphonomiques restent rarissimes dans le *Bulletin* qui ne reflètera qu'imparfaitement l'évolution de ce qui est devenu un champ disciplinaire dans les années soixante-dix – quatre-vingt.

L'interprétation des associations fauniques dans une perspective climatique et environnementale, quoique largement liée à la perspective paléontologique durant la « première période », prend rapidement un essor particulier avec la multiplication d'études orientées vers la paléogéographie. La revue se fait l'écho, durant les années quarante-cinquante, du débat relatif à l'existence controversée de plusieurs glaciations. L'hypothèse de variations climatiques pourrait alors être validée par des changements constatés dans la composition de la grande faune dans le temps et dans l'espace. L'un des objectifs est alors de démontrer l'existence d'une faune froide antérieure à la dernière glaciation (Bourdier, 1943). Dans la seconde période, ce débat perd de son actualité, au moins dans la revue. On assiste plutôt à un renouveau des études « environnementales », qui prennent désormais en compte plusieurs autres indicateurs (malacofaune et microfaune) conjointement à l'étude de la grande faune.

Les contributions méthodologiques, moins rares après 1960, abordent quant à elles des aspects variés touchant soit à la classification des types de fracture des ossements, soit à la question de la datation des assemblages naturels ou encore à de nouvelles études (comme celle des coprolithes). Enfin, le contenu des contributions « économie-alimentation » n'évolue guère : après 1960, elles ne comportent le plus souvent qu'une conclusion succincte sur l'élevage, les choix de prédation ou l'alimentation carnée.

En conclusion, seules deux optiques d'étude des vestiges fauniques ont varié significativement dans leur représentation tout au long du siècle (paléontologie et économie-alimentation) : les contributions traitant de paléontologie ont diminué de plus de moitié (passant du second à l'avant-dernier rang), alors que celles développant les aspects économiques et alimentaires sont dix fois plus nombreuses durant la seconde période, passant ainsi du dernier au troisième rang. De plus, le mode descriptif et la perspective environnementale ont constitué les principales voies d'investigation des données fauniques durant toute la période (60 % des contributions). La représentation des différentes perspectives n'a donc connu, dans ce support éditorial, qu'une faible évolution à travers le temps. Il est donc clair que le *Bulletin* ne reflète qu'en partie l'évolution de l'analyse des données fauniques.

AUTEURS ET SPÉCIALISTES

Afin de discuter nos observations, nous nous sommes interrogées sur l'ensemble des « auteurs » : ceux qui signent leur étude de faune, ceux qui n'apparaissent que comme co-auteurs des articles (les passages sur la faune étant intégrés au corps du texte de l'article) et ceux qui, ayant étudié les vestiges, sont simplement mentionnés par les auteurs de l'article, souvent en note. Nous avons décompté 94 « spécialistes » pour la période 1904-2003, répartis selon leur profil professionnel ou leur formation (fig. 9). La majorité d'entre eux (près de 40 %) sont des paléontologues ou ont eu une formation proche de cette discipline. Les archéozoologues et les professionnels ayant une formation en sciences naturelles (médecins, vétérinaires par exemple) sont représentés en proportion équivalente (environ 25 %) et les autres auteurs contribuent pour 10 % environ. On trouve « les ténors du *Bulletin* », ceux qui ont beaucoup publié, dans les deux premières catégories. Jusqu'en 1930, les principaux contributeurs, signant chacun une

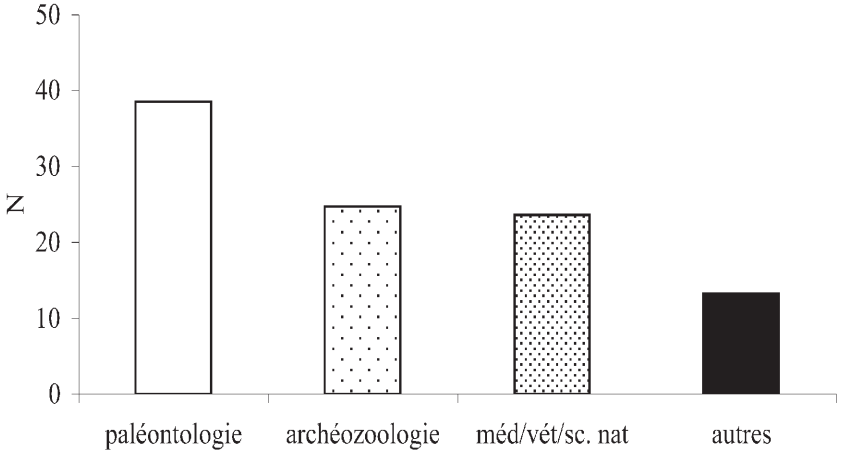


Fig. 9 – Profils des spécialistes (N = 87).
Fig. 9 – *Specialists profile (N: 87).*

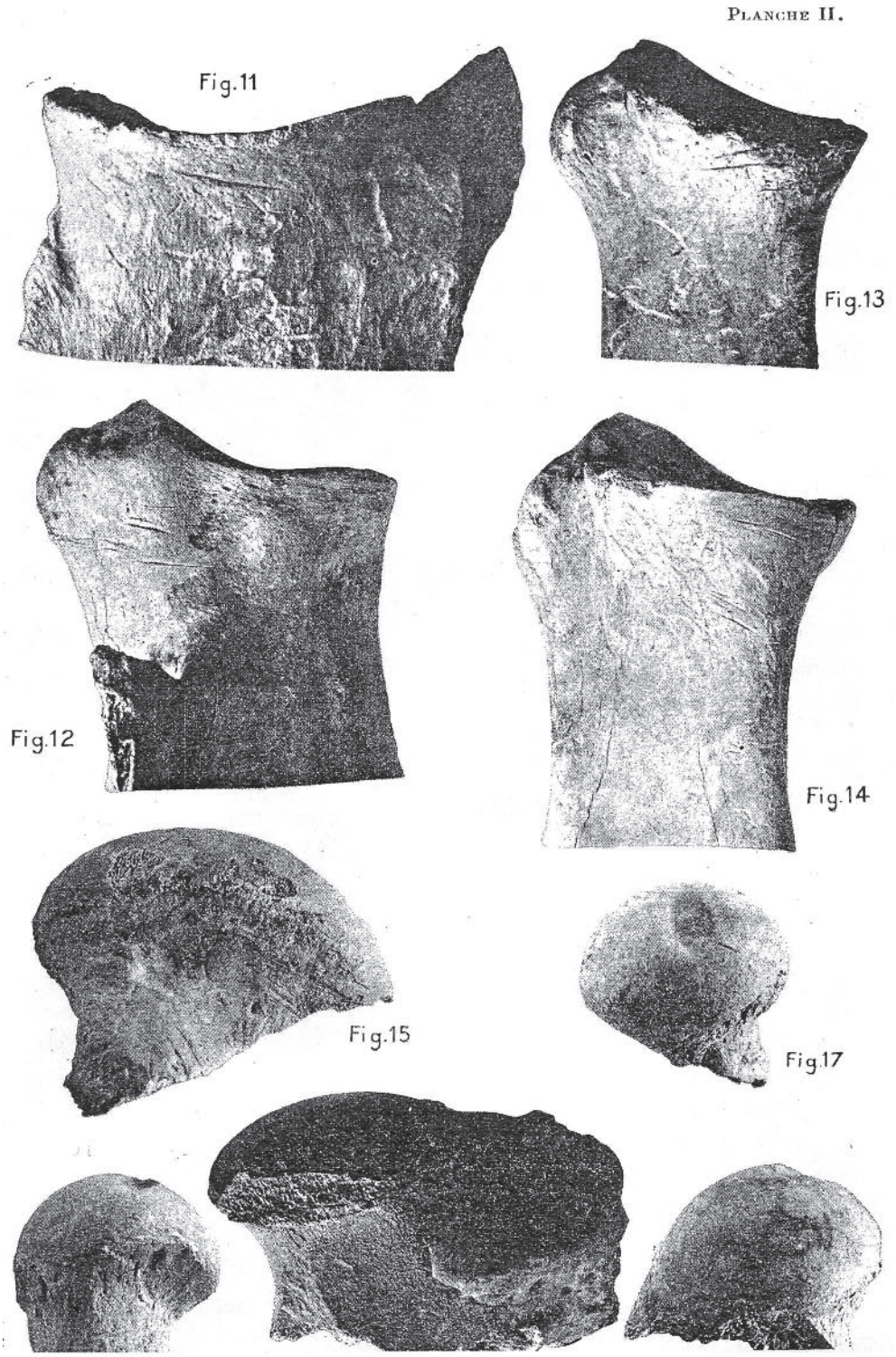


Fig. 10 – Traces de désarticulation observées et photographiées par H. Martin sur des restes de Bison (fig. 11) et de Renne (fig. 12 à 19) issus de niveaux moustériens (Martin, 1909, pl. II).
Fig. 10 – *Dismembrement identified (and photo…) by H. Martin on Bison (fig. 11) and Reindeer bones (fig. 12) from Mousterian levels (Martin, 1909, P l. II).*

vingtaine d'articles, comptent parmi les membres fondateurs de la Société. Il s'agit de préhistoriens, particulièrement sensibilisés à l'étude des vestiges osseux en raison de leur formation : Edmond Hue (vétérinaire), Henri Martin et Marcel Baudouin (médecins), ainsi que des paléontologues du Quaternaire (comme le professeur Anthony du Muséum d'histoire naturelle) ou encore des médecins férus de paléontologie (certains possèdent un « cabinet » comme le Dr Pontier). Ils ont publié des articles remarquables par la qualité

et la pertinence de leurs observations, révélatrices de leur formation en anatomie (fig. 10). Durant les années quarante, les spécialistes se répartissent selon la même mosaïque disciplinaire, avec un renouvellement des auteurs (comme G. Pottier, L. Pradel, R. Vaufrey). C'est seulement dans les années cinquante qu'apparaissent de nouveaux professionnels, recrutés par le CNRS, spécialistes de l'étude des faunes issues de contextes archéologiques. Il s'agit notamment de J. Bouchud et de T. Josien, qui publieront la quasi-totalité des études relatives aux corpus préhistoriques. J. Bouchud publie, pour le Paléolithique, une trentaine d'articles dans le *Bulletin* entre 1952 et 1973. Il signe d'abord des études de restes d'avifaune et de microfaune, puis des articles concernant la migration du renne. T. Josien (puis T. Poulain-Josien) publie 35 contributions entre 1955 et 1979, portant sur les périodes néolithique et protohistorique. À partir des années soixante-dix, la communauté des spécialistes se diversifie, notamment avec le recrutement de nouveaux archéozoologues par le CNRS. À côté de tels spécialistes, d'autres chercheurs ou personnels de musées d'Histoire naturelle, qui répondent à un besoin d'étude grandissant, œuvrent à l'échelle régionale[7]. Parallèlement, le nombre des publications par auteur chute dans le *Bulletin* puisqu'il se situe entre une et quatre contributions. De la même façon, le nombre des pages consacrées à la faune dans les articles généralistes diminue, tout comme le nombre d'annexes.

CONCLUSIONS : ÉVOLUTION DE LA PLACE DES DONNÉES FAUNIQUES DANS LE *BULLETIN* DE LA SPF

Pour expliquer ce phénomène, il faut le replacer, comme toutes les autres évolutions décrites, dans un contexte plus général qui voit la constitution de nouvelles disciplines par le recrutement de professionnels et la naissance de supports éditoriaux spécialisés (fig. 11). Ainsi, l'archéométrie émerge dans les années soixante en France sous forme d'une association qui deviendra le GMPCA. P.-R. Giot devient alors président du bureau de la Société préhistorique française et le *Bulletin* se fait l'écho de l'émergence d'un tel champ disciplinaire. Quant à l'archéozoologie, le *Bulletin* publie un compte rendu du IIe congrès international des musées d'Agriculture, tenu à Budapest en avril 1971 (1971, p. 199), où une commission de travail s'était réunie : ses propositions ont posé les bases de ce qui deviendra l'ICAZ *(International Council of Archaeozoology)* quelques années plus tard. Cependant, les occurrences d'études fauniques se stabilisent autour de 4 à 8 par an, après le pic des années cinquante, en dépit du développement général des analyses archéozoologiques. Un tel paradoxe peut s'expliquer en partie par la multiplication de supports éditoriaux spécifiques tant à l'étranger qu'en France, tels qu'*Archaeozoologia* (revue de l'ICAZ) ou *Anthropozoologica* (revue de la Société de recherches interdisciplinaires l'Homme et l'Animal, créée en 1984) et par l'émergence de revues ouvertes à des études de faunes comme *Paléo* (revue du musée national de Préhistoire des Eyzies, créée en 1988). La stabilité de la fréquence de la publication des données fauniques dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* s'explique également par une politique éditoriale restée avant tout généraliste et fidèle à une Préhistoire française descriptive. D'autres revues généralistes, en particulier celles à diffusion internationale, ont au contraire accueilli de nouvelles perspectives et méthodes d'analyse de faune dans la mesure où elles contribuaient, au même titre que d'autres études, à la discussion de problèmes d'ordre anthropologique. ■

Remerciements : Toute notre gratitude va à Jacques-Élie Brochier, à Michel Livache et à François Djindjian qui ont accepté de relire notre manuscrit et dont les suggestions ont été précieuses, ainsi qu'à Christophe Delage et Jane Wise qui ont assuré la correction de notre « abstract ».

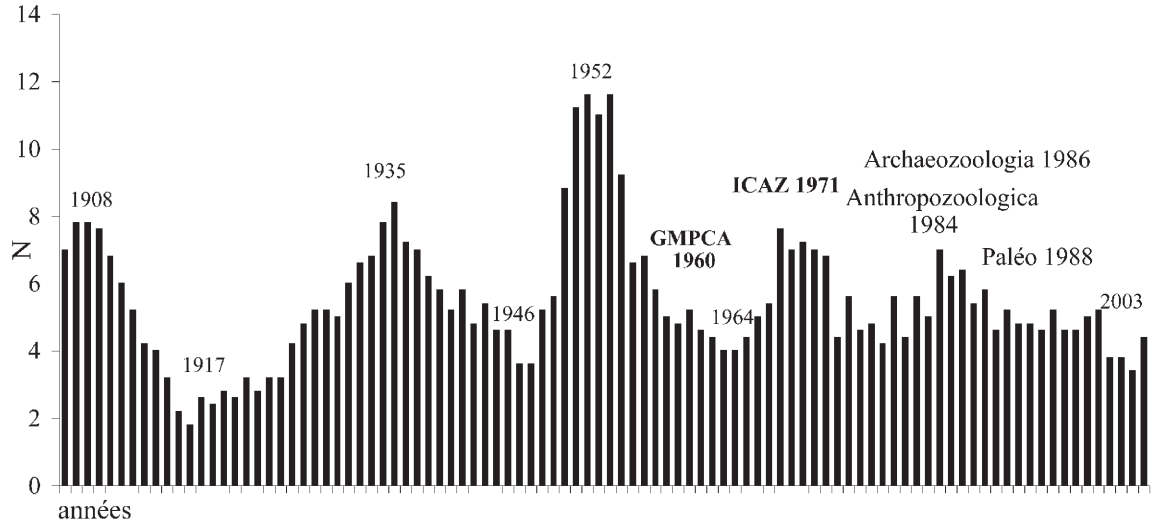


Fig. 11 – Moyennes mobiles à 5 ans des occurrences des données fauniques (1904-2003).
Fig. 11 – *Five years moving average of mentions of faunal data (1904-2003).*

NOTES

(1) Y compris les contributions mentionnant sous forme d'une simple phrase la présence de vestiges fauniques sur un site.
(2) Proportion que nous n'avons pas quantifiée en pourcentage d'occurrences, opération qui aurait demandé la comptabilisation de toutes les occurrences de toutes les disciplines, pour l'ensemble des numéros. En revanche, cette proportion est en partie retranscrite dans la proportion relevée en nombre de pages (cf. *infra*), plus facile à comptabiliser et probablement plus pertinente.
(3) Par exemple : Malvesin-Fabre, 1948 ; Laplace-Jauretche, 1954 et 1956 ; Bordes *et al.*, 1954 ; Escalon de Fonton et Lumley, 1956 et 1957 ; Lumley, 1956.
(4) Même si ce terme n'apparaît que dans les années cinquante (mais pas dans le *Bulletin*).
(5) Voir les études du Dr G. Pontier (de 1913 à 1933) sur les Proboscidiens et celles d'E. Hue (de 1906 à 1938) sur les Canidés et les Aurochs.
(6) Comme la question des traces d'utilisation sur les ossements préhistoriques par le Dr H. Martin (1906a et b, 1910 et 1911 par exemple) ou P. Patté (1907), et celle de la conservation des ossements (par exemple Baudouin, 1905).
(7) C'est le cas, par exemple, d'A. Clot, de P. Vilette, de J.-F. Tournepiche, de S. Madelaine, de P. Caillat, d'A. Argant.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BAUDET J. (1947) – Application de méthodes scientifiques à l'étude d'un gisement préhistorique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLIV, n° 4, p. 105-115, 8 fig.

BAUDOUIN M. (1905) – La conservation des ossements et l'eau de mer, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. II, n° 7, p. 229.

BORDES F., FITTE P., BLANC S. (1954) – L'abri Armand Chadourne, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LI, n° 6, p. 229-255, 5 tabl., 13 fig.

BOUCHUD J. (1952) – Étude des rongeurs et des oiseaux de Lachaud, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLIX, n° 6, p. 262-267.

BOUCHUD J. (1953) – Les Paléolithiques utilisaient-ils les plumes ?, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. L, n° 9-10, p. 556-560.

BOUCHUD J., CHEYNIER A., GUILLIEN, Y. (1953) – Dents de Renne et migrations, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. L, n° 3, p. 127-132.

BOURDIER F. (1943) – Climatérique et climatique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLI, n° 11, p. 139.

CALOT G. (1965) – *Cours de statistique descriptive*, Dunod, Paris, 488 p.

DUPUIS J., BECK R. (1961) – Observations pédologiques et études palynologiques sur un gisement tardenoisien du Hurepoix, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LVIII, n° 5-6, p. 314-323.

ESCALON de FONTON M., LUMLEY H. de (1956) – Les industries romanello-aziliennes, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIII, n° 9, p. 504-517, 3 fig.

ESCALON de FONTON M., LUMLEY H. de (1957) – Les industries à microlithes géométriques, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIV, n° 4, p. 164-180, 3 fig.

JOSIEN T. (1955) – Station lacustre d'Auvernier (lac de Neufchâtel). Étude de la faune de la station, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LII, n° 1, p. 57-78, 2 fig.

LAPLACE-JAURETCHE G. (1954) – Application des méthodes statistiques à l'étude du Mésolithique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LI, n° 4, p. 127-139, 2 fig.

LAPLACE-JAURETCHE G. (1956) – Typologie statistique et évolution des complexes à lames et à lamelles, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIII, n° 6, p. 271-290, 6 fig.

LEMÉE G. (1949) – Synchronisation entre l'Âge du Bronze et les phases forestières du plateau de Millevaches, *Bulletin de la Société préhistorique française,* t. LXVI, n° 3, p. 68-71, 1 fig.

LEMÉE G. (1952) – Le cadre végétal au début de la période gallo-romaine sur le plateau de Millevaches, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLIX, n° 5, p. 195-196, 1 fig.

LUMLEY H. de (1956) – Un gisement levalloisien dans la Drôme au Buis-les-Baronies, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIII, n° 2, p. 109-111, 2 fig.

MALVESIN-FABRE G. (1948) – Essai de discrimination des bifaces abbevilliens et acheuléens par un indice numérique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXV, n° 2, p. 58-63, 5 fig.

MARTIN H. (1906a) – Maillets ou enclumes en os provenant de la couche moustérienne de la Quina (Charente), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. III, n° 4, p. 55-162, 2 fig.

MARTIN H. (1906b) – Présentation d'ossements de Renne portant des lésions d'origine humaine et animale, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. III, n° 11, p. 358-391, 2 fig.

MARTIN H. (1909) – Désarticulations de quelques régions chez les Ruminants et le Cheval à l'époque moustérienne, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. VI, n° 6, p. 303-311, 4 pl.

MARTIN H. (1910) – La percussion osseuse et les esquilles qui en dérivent, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. VII, n° 5, p. 299-304, 3 pl.

MARTIN H. (1911) – Présentation d'une première phalange de cheval avec mutilations diverses, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. VIII, n° 5, p. 302.

PATTÉ P. (1907) – Traces d'utilisation et de désarticulation sur les ossements préhistoriques, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. IV, n° 10, p. 410-411.

VAN CAMPO M. (1961) – Remarques sur une analyse pollinique d'une tourbière charentaise, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LVIII, n° 11, p. 772-773.

Laure FONTANA
UMR 6636 du CNRS, Maison méditerranéenne
des sciences de l'Homme
5, rue du Château de l'Horloge, BP 647
13094 Aix-en-Provence Cedex 02
lfontana@mmsh.univ-aix.fr

Anne BRIDAULT
UMR 7041 du CNRS, Maison de l'Ethnologie
et de l'Archéologie R. Ginouvès
Équipe Archéologies environnementales
21, allée de l'université, 92023 Nanterre Cedex
anne.bridault@mae.u-paris10.fr

Ofer BAR-YOSEF

L'impact de la Préhistoire française

Résumé

Cet article résume ma propre expérience de la préhistoire française, à partir de quelque quatre décennies d'études, de coopération avec des collègues français aussi bien sur le terrain qu'en laboratoire, et de nombreuses visites aux universités et aux équipes de recherche du CNRS. Je me souviens avec affection de F. Bordes, dont j'ai bénéficié des conseils. J'ai rencontré A. Leroi-Gourhan et son équipe. Si l'on ajoute J. Tixier et son approche de la technologie lithique, je pense que les préhistoriens français, qu'il est impossible ici de tous citer, ont beaucoup influencé par leurs nombreuses contributions la recherche préhistorique hors de France. J'ai aussi noté quelques problèmes, par exemple la timidité des étudiants qui posent rarement des questions à l'issue des conférences des chercheurs étrangers, et le nombre réduit de projets communs organisés par les chercheurs français, qui pourraient inviter plus de collègues étrangers à se joindre à eux. Cependant, je conclurai sur une vision optimiste en constatant l'ouverture grandissante des préhistoriens français à l'égard de leurs collègues étrangers.

Abstract

The paper summarizes my personal experience with French prehistory based on some four decades of studies, cooperation with French colleagues in the field and laboratory studies, numerous visits to the universities, and CNRS research teams. I have fond memories of F. Bordes, and I benefited from his advice. I met with A. Leroi-Gourhan and his team. Adding J. Tixier and the approach to lithic technology I believe that French prehistorians, and one cannot mention all the names, have made numerous influential contributions to prehistoric research outside France. I have also noted a few problems including the shyness of university students who rarely ask questions after public lectures by foreign scholars and the minimal number of joint projects organized by French investigators who could invite more foreign researchers to join them. However, I concluded with an optimistic view as I see the increasing openness of French prehistorians towards the contributions of foreign researchers.

En tant qu'observateur étranger qui a grandi en Terre Sainte et qui vit à présent en Amérique, j'aimerais donner comme sous-titre à ma conférence le nom du fameux western « Le bon, la bête et le truand » *(The Good, the Bad and the Ugly)*.

Tout au long de ma présentation, vous verrez que le « bon » domine l'influence de la préhistoire française à travers le monde. Mais compte tenu de mes 45 ans d'expérience de recherche et de terrain, et voulant présenter un bilan équitable, je ne peux m'empêcher d'en mentionner également les aspects négatifs.

En cette occasion, j'aimerais commencer par des souvenirs personnels. Mon premier mentor fut le professeur Stekelis, un Juif venu de Russie qui, très tôt, adopta l'approche palethnographique de l'école russe, approche qui préconisait l'ouverture de larges surfaces de décapage dans les fouilles préhistoriques. Ayant

préparé sa thèse sur les mégalithes de Transjordanie avec H. Breuil avant la seconde guerre mondiale, il transmit l'influence française au Proche-Orient. Comme tous ses étudiants, j'ai donc appris le français à l'université et lu les publications concernant la technologie et la typologie dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* et dans *L'Anthropologie*.

Lorsque l'approche quantitative typologique est devenue la tendance forte dans l'archéologie paléolithique, j'ai tout naturellement décidé de passer une année en France, avant ma thèse, auprès de F. Bordes et de son équipe. Je suis resté l'automne 1966 et l'hiver 1967 au laboratoire, à Talence, regardant F. Bordes classer les outillages et tailler le silex dans la cour du 75 Chemin Roul, dont peut-être certains d'entre vous se souviennent encore.

Comme ma thèse concernait les industries du Paléolithique supérieur final au Sud-Levant (ce que nous appelons l'Épipaléolithique, suivant en cela les chercheurs français travaillant en Afrique du Nord), j'ai essayé de rencontrer Jacques Tixier à Paris en mai 1967, mais il était alors sur le terrain, en Afrique du Nord justement. Pourtant, l'examen de ses collections à l'IPH m'a beaucoup appris.

Plusieurs années plus tard, j'ai rencontré A. Leroi-Gourhan et son équipe et j'ai visité Pincevent, Verberie et Étiolles.

Au fil des années, j'ai rencontré beaucoup d'autres collègues français et ai toujours été très bien accueilli dans les universités et les laboratoires du CNRS.

J'ai aussi eu le grand plaisir de travailler en Israël, sur le terrain et en laboratoire, avec de nombreux collègues français : B. Vandermeersch, L. Meignen, F. Valla, H. Valladas, N. Mercier, A.-M. Tillier, P. Boutié, ainsi qu'avec les regrettés H. Laville et G. Martin.

Si l'on se place à présent dans une perspective historique plus large, on peut dire que les années cinquante-soixante sont marquées par la volonté d'engager les études sur le Paléolithique dans une perspective scientifique. La tradition intellectuelle en France aime les structures logiques. Et dès qu'un schéma interprétatif bien construit est adopté par les spécialistes, il est alors largement transmis. L'abondance des découvertes préhistoriques en France et l'ancienneté des recherches, qui ont débuté dès la première moitié du XIXe siècle, ont permis l'établissement des principales subdivisions de la période préhistorique, largement utilisées par la suite dans les autres régions du monde. Les termes d'Abbevillien, Acheuléen, Tayacien, Moustérien, Aurignacien, Gravettien… ont été internationalement adoptés.

Parmi les nombreux exemples qui illustrent cette influence de la Préhistoire française sur les autres régions, je voudrais simplement en citer deux : la subdivision en six phases du Paléolithique supérieur du Levant présentée par R. Neuville, l'adoption des termes « Aurignacien » et « Gravettien » de façon systématique en Europe de l'Est.

En fait, le schéma proposé était en parfait accord avec la vision linéaire, alors admise, de l'évolution humaine et culturelle. Vision qui présentait une humanité gravissant les différents échelons d'un perpétuel progrès, c'est-à-dire combattant avec succès les différents obstacles dressés par l'environnement, la nature au sens large, et cela depuis le premier homme capable de fabriquer les outils jusqu'à l'homme actuel. Les ressemblances aussi bien que les variabilités observées dans les outillages des trois continents semblaient soutenir *grosso modo* cette idée d'évolution linéaire.

Pourtant déjà dans les années trente, un certain nombre de données ne semblait pas coller avec cette perspective. La présence des faciès tayacien et clactonien uniquement dans la séquence acheuléenne d'Europe, l'exclusivité de l'entité solutréenne, l'absence d'art paléolithique dans de nombreuses régions d'Eurasie ou d'Afrique, démontraient qu'il n'y avait pas une trajectoire unique dans l'évolution culturelle humaine. Il ne semblait donc pas souhaitable de transposer en d'autres régions d'Europe, d'Asie ou d'Afrique les termes définis en France. Dès la première moitié du XXe siècle, les préhistoriens ont commencé à donner des noms locaux à des industries telles que l'Atlitien au Levant, l'Ibéro-Maurusien et le Capsien en Afrique du Nord.

Dans la plupart des cas, les nouvelles dénominations étaient basées sur la présence d'un type d'outil spécifique, le « fossile directeur », comme par exemple la pointe de Châtelperron ou la sagaie à base fendue. Souvent, aucun décompte des outillages n'était fourni (de même pour les études de faune, seule la présence des taxons était signalée).

À l'époque, la chronologie du Quaternaire était principalement basée sur la position stratigraphique relative des sites, dépôts de lœss et terrasses fluviatiles, ainsi que sur l'identification de biozones (caractérisées par certaines espèces de mammifères). Il n'est donc pas étonnant que F. Bordes, qui avait étudié la géologie et la Préhistoire à Paris, entre autres avec Vaufrey, ait insisté sur deux aspects majeurs des recherches : l'étude approfondie et détaillée de la totalité des assemblages et un enregistrement soigné des observations stratigraphiques.

La liste-type développée par F. Bordes et M. Bourgon, puis finalisée par F. Bordes, pour le Paléolithique inférieur et moyen, est graduellement devenue une méthode de description objective des outils de pierre utilisable à travers le Vieux Monde dans son ensemble. L'utilisation de cette liste-type, comme chacun d'entre nous s'en souvient, s'accompagnait de diagrammes cumulatifs qui exprimaient les fréquences de chaque type d'outil.

Les préhistoriens non français ont adopté cette méthode descriptive, en Europe et au Proche-Orient. D. de Sonneville-Bordes et J. Perrot ont mis au point ensuite une liste-type pour le Paléolithique supérieur, qui connut le même succès. Au Proche-Orient, les Bordes ont repris, sur ces bases, l'analyse des outillages du célèbre gisement de Yabrud en Syrie, fouillé par Rust. Il n'est donc pas étonnant que ces listes-types aient été largement adoptées à travers le monde ; les préhistoriens des différentes régions les ont adaptées aux situations locales soit en créant de nouveaux types d'outil non reconnus en France, soit en supprimant parfois

certains types de la liste française, tels les outils solutréens par exemple.

La volonté de formaliser les types d'outil et même de leur donner la valeur de taxon était clairement présente dans la pensée de F. Bordes qui nous disait : « Un cheval est un cheval, partout dans le monde. »

Une autre liste-type a eu également un fort impact dans les recherches, en particulier pour le Proche-Orient : c'est celle mise au point par Jacques Tixier pour l'Épipaléolithique d'Afrique du Nord.

Inutile de préciser qu'une large partie des types d'outil incorporés dans ces liste-types avait déjà été reconnue depuis le début du XXe siècle… Je suis certain que même la jeune génération de préhistoriens connait le volume de M. Brézillon, *La dénomination des objets de pierre taillée*, publié en 1968, qui est encore maintenant une source d'information historique incomparable.

Les liste-types établies dans les années cinquante-soixante fournissaient pour la première fois la possibilité de comparer les assemblages de différents sites ou différentes couches. L'approche quantitative des outillages lithiques permettait de renouveler un vieux débat : « Quelle est la signification des différences typologiques observées ? »

Je suppose qu'il est nul besoin de reprendre ici en détail l'historique du débat Bordes-Binford.

En bref, F. Bordes supposait que les différents faciès du Moustérien étaient l'œuvre de populations différentes ; les Binford suggéraient, eux, que ces différents assemblages correspondaient à des panoplies d'outils répondant à des besoins fonctionnels différents, c'est-à-dire à l'utilisation d'outils spécifiques, dans des sites occupés à différentes saisons par un même groupe humain. L'idée que des groupes humains de traditions différentes aient pu coexister dans le Sud-Ouest de la France sur des périodes de plusieurs dizaines de milliers d'années était impossible à accepter pour des Américains. Pour eux, les données concernant l'histoire des chasseurs-cueilleurs en Amérique ou ailleurs ne supportaient pas l'hypothèse d'une si longue coexistence. Par contre, les études fonctionnelles effectuées par S. Beyries et autres appuyaient l'hypothèse de F. Bordes et pas celle de L. Binford, en montrant que différents types d'outil (au sens de Bordes) étaient utilisés pour des fonctions comparables.

Le débat Bordes-Binford faisait et fait toujours partie de l'enseignement académique dans tous les pays… Pourtant, il faut bien avouer que la signification de la variabilité des industries moustériennes, en termes de comportements humains, n'est toujours pas claire… J'y reviendrai plus loin.

Hors de France, les utilisateurs de ces listes-types ont signalé l'absence d'analyse d'attributs comme l'un des principaux inconvénients de cette méthode. En effet, le « type » peut être considéré avant tout comme une combinaison de différentes caractéristiques physiques qui peuvent être décrites et mesurées. Les analyses d'attributs sont apparues hors de France et ont été en fait facilitées par l'utilisation des ordinateurs pour effectuer des analyses statistiques. Les préhistoriens américains qui ont séjourné à Bordeaux sont ceux qui ont le plus développé cette approche.

Dans un second temps, une certaine continuité entre les différents types d'outil a été mise en évidence, ce qui suggérait que les différentes morphologies observées pouvaient tout simplement être le résultat des réaffutages successifs. Cette idée, initialement décrite sous le terme d'« effet Frison » par A. Jelinek, a ensuite été plus largement exploitée par H. Dibble sous le terme de « séquence de réduction des racloirs moustériens ».

Il faut souligner que F. Bordes, qui était un tailleur expérimenté, a effectivement reconnu l'importance des méthodes de débitage. Il a en effet introduit cet élément dans sa liste-type, sous une forme simple, binaire, produit « Levallois/non Levallois ». D'une certaine façon, l'image actuelle de F. Bordes est plutôt celle d'un typologue que d'un technologue. Sans doute parce que dans son approche de la technologie manquaient les bases théoriques, explicatives, développées par la suite par le groupe de jeunes chercheurs travaillant autour de Jacques Tixier dans le cadre d'une équipe de recherche « technologie préhistorique » du CNRS. Les nombreuses expériences de taille qui ont alors été réalisées ont permis d'identifier différentes techniques et méthodes de taille de silex à travers la Préhistoire ; une série de tables rondes et de publications a facilité la transmission de ce savoir en France et hors de France.

L'influence de F. Bordes ne se limite pas seulement à la mise en œuvre d'études quantitatives pour le lithique. Il a également beaucoup insisté sur les techniques de fouille, en particulier l'enregistrement des objets en 3 coordonnées, en relation avec la stratigraphie. Je me souviens encore de l'utilisation du triangle, constitué de 3 piquets et d'une ficelle, alors que nous avons aujourd'hui à notre disposition des stations d'enregistrement automatisées. L'enregistrement manuel est en effet remplacé par des appareils photos numériques et des ordinateurs ; les plans de répartition spatiale et les profils, que F. Bordes considérait comme essentiels, sont désormais effectués par les machines.

Le perfectionnement des techniques de terrain permet aujourd'hui de mieux définir les niveaux archéologiques, alors qu'avant les mélanges étaient difficiles à éviter. F. Bordes avait l'habitude de dire à propos des collections anciennes dans les musées que « la meilleure façon de les utiliser est de les jeter et de reprendre de nouvelles fouilles ».

À ce propos, je voudrais vous citer un exemple. En république de Géorgie où nous travaillons en collaboration avec des collègues de ce pays, l'un de mes étudiants, D. Adler, reprenant des fouilles minutieuses dans un abri-sous-roche contenant des niveaux du Paléolithique moyen et du Paléolithique supérieur, a pu montrer que les industries dites « de transition » reconnues par le fouilleur précédent n'étaient en fait qu'une entité artificielle résultant de la fouille en unités arbitraires de 10 cm, mélangeant donc différentes industries.

Un autre exemple, mentionné par J.-P. Rigaud, concerne l'outillage du Châtelperronien. Il serait plus riche en éléments moustériens dans les sites où les niveaux châtelperroniens se superposent à des niveaux moustériens. Un bon contrôle lors des fouilles ainsi qu'une meilleure compréhension des problèmes de taphonomie, pas seulement pour les restes osseux mais également pour les outillages et les charbons de bois, devraient donc nous aider à mieux comprendre la disparition des Néandertaliens. L'impact des processus taphonomiques sur les outillages est bien mis en évidence par le patient travail de remontage entrepris désormais par de jeunes chercheurs. Cette technique, largement développée par l'école d'A. Leroi-Gourhan, mais mise en œuvre également dans le Sud-Ouest de la France, par exemple par J.-G. Bordes, a d'ores et déjà donné des résultats importants et assez révolutionnaires concernant la séparation nette entre l'Aurignacien, le Châtelperonnien et le Moustérien à Roc-de-Combe.

Je voudrais maintenant parler de l'influence des travaux d'André Leroi-Gourhan. Comme l'a fait remarquer récemment F. Audouze, son impact a sans doute été plus large et plus profond que celui de F. Bordes. L'influence de ses idées a pourtant mis longtemps à franchir les limites du monde francophone, en particulier parce que peu d'anglophones lisent couramment le français. Il a tout d'abord été connu pour ses travaux sur l'art pariétal. Et dans la mesure où l'approche empirique dominait la recherche dans les années soixante – soixante-dix, les approches théoriques développées par A. Leroi-Gourhan n'ont attiré que quelques chercheurs. Sa formation en ethnologie et son rattachement au musée de l'Homme et au musée des Arts asiatiques ont sans doute influencé son approche de la Préhistoire. Il s'est surtout intéressé aux techniques ethnographiques et archéologiques, puis à l'art et aux religions préhistoriques, bien que sa thèse ès sciences ait concerné la paléontologie. Et même s'il a tenté d'intégrer l'ensemble des sciences humaines, de la philosophie à la biologie, en une vision cohérente de l'évolution, je pense qu'en pratique son impact sur la préhistoire française concerne d'une part l'évolution des techniques et d'autre part des innovations importantes dans les méthodes de fouille et d'enregistrement des données de terrain.

D'un point de vue historique, la méthode palethnographique qu'il a développée n'était pas totalement inédite. Une appproche comparable avait déjà été mise en œuvre par l'école paléolithique russe, dont A. Leroi-Gourhan avait lu les publications. Par contre, le cadre théorique au sein des deux écoles était différent, l'école russe adoptant une vision évolutionniste progressiste liée à une analyse marxiste de la société, différente bien sûr de celle de Leroi-Gourhan.

Concernant les techniques de fouilles, il est clair que les Russes ont été les premiers à exposer de larges surfaces dans les grands sites de plein air du Paléolithique moyen et supérieur de la plaine Russe. Mais ils avaient l'habitude de laisser les outils et les ossements sur de véritables piédestals (« zigourat ») alors qu'en France, le but des décapages était de suivre le sol d'habitat, et les objets étaient donc traités sur la base de ce critère. Je dois ajouter également que, durant l'époque soviétique, les mêmes méthodes de fouilles ont été adoptées en Europe de l'Est, en particulier dans les sites en contexte lœssique.

Les avantages du décapage horizontal sont évidents dans les sites de plein air au sein desquels suivre un niveau d'occupation est relativement simple, en particulier dans les lœss, de la zone tempérée ou du désert du Negev par exemple ; c'est assez simple également dans les niveaux de travertin ou les dépôts lacustres. Mais c'est beaucoup plus difficile dans les grottes et abri-sous-roche, en particulier en zone méditerranéenne ou en Afrique du Sud, où l'abondance et la superposition des structures de combustion rendent impossible la lecture des sols d'habitat.

Pourtant, comme me l'a dit A. Leroi-Gourhan la dernière fois que je l'ai rencontré après une fouille dans le désert du Negev, « il est difficile de revenir aux anciennes méthodes de fouilles quand on a commencé à fouiller ainsi ». Il est vrai qu'avec l'utilisation des ordinateurs, les études spatiales sont désormais plus faciles à réaliser, quelles que soient les conditions.

La pratique des remontages date de la fin du XIXe siècle, mais ce sont les travaux d'André Leroi-Gourhan, Claudine Karlin et d'autres collaborateurs (ainsi que ceux de Cahen *et al.* à Meer) qui ont donné un essor véritable à cette méthode, en France et à travers le monde. Par exemple, grâce aux remontages, A. Marks a pu démontrer que des pointes Levallois (avec schéma Y inversé) et des lames étaient détachées d'un même nucléus dans les niveaux des débuts du Paléolithique supérieur de Boker Tachtit en Israel. On peut citer également d'autres exemples de remontage concernant les débuts du Paléolithique supérieur en Europe, comme ceux du Bohunicien à Stranska Skala en République tchèque, ou ceux de Korolevo en Ukraine. Même si les remontages demandent beaucoup de temps, ils sont devenus la règle désormais, comme par exemple dans de nombreux assemblages provenant d'occupations uniques dans les sites du Paléolithique supérieur et de l'Épipaleolithique du Negev, sous la direction de N. Goring-Morris.

L'un des apports essentiels d'A. Leroi-Gourhan, développé par ses élèves et d'autres chercheurs français à l'étranger, est sans aucun doute la notion de « chaîne opératoire » comme outil d'analyse en technologie préhistorique. Cette procédure d'analyse des activités humaines a été élaborée par de nombreux ethnologues français, dont Pierre Lemonnier et Robert Cresswell sont les plus connus dans le monde anglophone, et ce sont eux, en grande partie, qui ont convaincu les préhistoriens non français de l'intérêt de cette approche. L'application de ce concept aux analyses du matériel lithique s'est développée sous l'impulsion de J. Tixier et du groupe de chercheurs de son équipe, C. Perlès, L. Meignen, E. Boëda et J. Pelegrin. L'analyse des chaînes opératoires, qui permet de reconstituer les différentes étapes de la production et utilisation des outillages (c'est-à-dire acquisition des matières premières, production des supports, transformation des

supports sélectionnés en outils, utilisation et rejet des outils), est devenue la procédure d'analyse standard dans de nombreux pays.

Nous sommes tous convaincus de l'intérêt qu'il y a à décrire les chaînes opératoires mises en œuvre en différents lieux, en différentes régions, car elles nous apprennent beaucoup sur les comportements humains, mais je voudrais cependant soulever quelques questions, notamment sur la possibilité d'utiliser la chaîne opératoire comme sorte de « fossile directeur ». Françoise Audouze, reprenant les idées de R. Cresswell et d'A. Leroi-Gourhan, résume ainsi l'intérêt de comparer les techniques en ethnographie : « Les distributions régionales de savoir-faire techniques particuliers reflètent effectivement les systèmes techniques spécifiques des différents groupes ethniques. Relations et diffusion peuvent être déduites de telles données pour peu que l'ordre d'apparition des éléments-types soit connu. » En effet, si l'on considère que les pratiques et les savoir-faire techniques se transmettent par imitation et oralement, on peut concevoir que des similitudes marquées dans le déroulement et les fins de chaînes opératoires spécifiques trouvées sur des sites contemporains et dans le même territoire peuvent nous éclairer sur des affinités culturelles et ethniques des hommes préhistoriques. Cette possibilité, si elle est confirmée, nous permettra de jeter un nouveau regard sur des problèmes archéologiques classiques autour des notions de cultures, de leur cohérence interne, de leurs contacts extérieurs, de leur évolution dans le temps et l'espace. En tout cas, il est évident que les préhistoriens – au premier rang desquels les préhistoriens français – ont encore à faire dans ce domaine et que ces questions nécessitent des développements théoriques et des élaborations méthodologiques considérables, en s'appuyant notamment sur des données ethnographiques et expérimentales.

Après avoir présenté les apports essentiels de la Préhistoire française au monde de l'archéologie, dans les domaines théoriques aussi bien que méthodologiques à la fouille, je voudrais maintenant faire quelques commentaires sur le système universitaire. Je vous donne là le point de vue d'un professeur d'université qui, de temps en temps, envisage d'envoyer un étudiant en France pour poursuivre la fin de ses études.

Il me semble que pendant longtemps le système universitaire français, pour la Préhistoire, a été assez fermé. En fait, la plupart des préhistoriens que j'ai pu rencontrer dans les années soixante – soixante-dix portaient peu d'intérêt à la Préhistoire du monde extérieur, sauf évidemment à la découverte de restes humains en Afrique…

L'exception, c'est bien évidemment le laboratoire de F. Bordes, dont les gens de ma génération se souviennent avec affection… Il lisait beaucoup et était capable de discuter sur la Préhistoire des autres régions du monde, hors de France. Beaucoup d'étrangers, en particulier des Américains, Israéliens, Mexicains, Péruviens ont séjourné chez lui à Talence…

À cette époque, les projets de recherche français à l'étranger étaient assez rares. Progressivement pourtant, comme le monde s'ouvrait politiquement, le système académique français s'est intéressé aux autres régions du monde et les projets en collaboration se sont développés.

Pourtant, il faut bien avouer que le repliement du système académique français sur lui-même, et par exemple l'habitude qu'ont les étudiants de ne pas poser de questions après les conférences données par un chercheur étranger, ont quelque peu limité l'impact des échanges intellectuels entre l'archéologie française et le monde extérieur….

Étant donné les limites de temps, je ne présenterai qu'un exemple, celui du concept de continuité culturelle pendant le Paléolithique. Pour être honnête, je dois dire que cette idée est aussi défendue par de nombreux préhistoriens dans d'autres pays. C'est globalement la même idée que celle développée par l'anthropologue américain Leslie White qui considère que la « culture » est un « moyen extrasomatique d'adaptation » à l'environnement. Sous son influence, la *« New Archaeology »* des années soixante a nié le rôle des phénomènes de migration et diffusion pendant le Paléolithique. En France, l'hypothèse défendue par H.-V. Vallois d'une espèce *Présapiens* évoluant localement vers *Homo sapiens sapiens* a eu les mêmes conséquences. Les préhistoriens ont alors cherché les origines du Châtelperronien dans le Moustérien local, et certains même y ont cherché celles de l'Aurignacien. Dans ce contexte, chaque culture locale semblait être à l'origine de celle qui lui succède. De telles conceptions ont été défendues par les préhistoriens formés en France, tels que D. Garrod ou R. Neuville à propos de la Palestine.

Il est intéressant de noter que les études génétiques actuelles remettent à l'ordre du jour une vieille idée, l'interprétation de la transition Paléolithique moyen/supérieur en Europe de l'Ouest comme le résultat d'une migration des Cro-Magnon en Europe. Malgré les incertitudes sur les taux de mutation et les difficultés de corrélation avec les données archéologiques, les généticiens, me semble t-il, ont apporté suffisamment de preuves pour que l'on puisse prendre à nouveau en considération l'hypothèse de migrations/diffusions durant le Paléolithique.

Les archéologues sont généralement des gens positifs, et lorsqu'ils travaillent dans leur propre pays, ils ressentent le besoin d'identifier une séquence continue d'occupations, qu'elle date des débuts du Pléistocène, comme en Eurasie, ou du Pléistocène terminal comme aux Amériques. Mais la Préhistoire du continent américain, sur la base des données archéologiques ou linguistiques, montre bien que les phénomènes de migration jouent un rôle important dans les sociétés antérieures à l'écriture. De la même façon, la disparition de populations entières à cause des maladies ou du fait de taux de reproduction fortement réduits, peut avoir laissé de larges régions inoccupées pendant de longues périodes.

Notre désir de trouver des séquences continues d'occupations dans chaque région n'est alors qu'un souhait, rien d'autre. Nous devons bien admettre que c'est seulement un problème de visibilité archéologique qui nous empêche de voir tous ces vides… Il est tout

à fait naturel que l'histoire des occupations humaines montre de nombreux cas de zones vierges durant le Paléolithique.

J'ai le sentiment que ce qui manque dans beaucoup de publications françaises, c'est une vision plus générale, plus synthétique des différentes périodes, des différentes cultures. Il est quand même surprenant, même si c'est compréhensible dans le contexte universitaire, que l'ouvrage le plus complet (et à mon avis le meilleur) sur le Paléolithique moyen français, ait été écrit par Paul Mellars, un britannique.

Avant de terminer sur un mode positif et optimiste, je voudrais encore dire quelques mots en tant que citoyen d'un petit pays qui vit maintenant dans un bien plus grand territoire.

Les chercheurs français, comme les Anglais et les Américains, tout autant que les Russes au temps de l'URSS, me semblent être les représentants académiques d'une approche que je qualifierai d'impérialiste. Il y a beaucoup de missions archéologiques françaises à l'étranger. Dans les deux dernières décennies, la majorité des projets s'est faite conjointement avec les chercheurs locaux… Mais la coopération ne se fait que dans un seul sens… Même s'ils apprécient les qualités scientifiques de leurs collaborateurs locaux, les chercheurs français invitent rarement leurs collègues à conduire un projet de fouille commun en France ou ailleurs… Cela laisse un peu l'impression que le plus souvent les collègues locaux sont les bienvenus pour obtenir les permis de fouille dans le pays étranger, pour organiser la logistique, pour faire des études conjointes des outillages, des restes osseux, mais ne sont pas suffisamment bons pour être invités à collaborer ailleurs… J'espère que les quelques signes de changement perçus ces dernières années sont les préludes à de véritables coopérations bilatérales.

Un autre point qui m'a dérangé pendant de nombreuses années, c'est le fait que les préhistoriens français lisent rarement la littérature publiée en anglais. Par pur hasard peut-être, il se trouve, en tout cas, que l'anglais est devenu la langue scientifique internationale, ce que tout chercheur en « sciences dures » vous dira. Mais les préhistoriens ont mis longtemps à admettre la nécessité de dominer l'anglais.

Un bon exemple de cette nécessité : la majeure partie de la littérature sur les chasseurs-cueilleurs, qui est essentielle pour les paléolithiciens voulant se documenter sur la gamme des comportements de ces populations, est publiée en anglais. Pour la plupart d'entre nous qui travaillons dans de petits pays, il est évident que publier en anglais est la seule façon de faire connaître nos résultats dans la communauté internationale. Publier dans sa propre langue est important pour sa propre communauté, et je respecte la position française de défendre sa langue. Pour être honnête, bien que critique, je dois reconnaitre que je vois déjà d'importants changements dans la nouvelle génération, celles des jeunes chercheurs travaillant en France aussi bien qu'à l'étranger. Ils comprennent l'anglais, même s'ils publient surtout en français, et certains font même l'effort de publier en anglais. Il me semble qu'il est temps que les préhistoriens français se familiarisent avec la littérature publiée en anglais en général, pas seulement les articles et ouvrages américains et anglais. Cela permet d'élargir les connaissances vers ce qui se passe à l'étranger, de citer les travaux originaux publiés par les chercheurs locaux, et faisant cela, de montrer le respect que l'on porte à leurs efforts de publication.

En conclusion, et s'il n'est pas trop présomptueux de ma part d'esquisser ici un tel bilan, je suis convaincu que les aspects positifs de la recherche préhistorique française l'emportent largement sur les aspects négatifs. Les apports de la préhistoire française, et en particulier des membres de la Société préhistorique française, à notre connaissance de l'évolution humaine en Europe est incomparable. Il est impossible de discuter la disparition des Néandertaliens et le rôle des hommes de Cro-Magnon sans prendre en compte les données et idées élaborées en France. Non moins importantes sont les recherches en cours et les débats concernant le concept de chaînes opératoires, son potentiel interprétatif dans la compréhension des capacités cognitives et techniques humaines, de leur production, dans la reconnaissance de groupes ethniques et le rôle du langage dans la fabrication des outillages.

En tant que chercheur qui a toujours pris beaucoup de plaisir à collaborer de façon étroite avec des collègues français, je vous félicite pour tout le travail accompli dans le passé et en attend encore plus des générations futures. ■

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

AUDOUZE F., SCHLANGER N. dir. (2004) – *Autour de l'homme : contexte et actualité d'André Leroi-Gourhan*, éd. APDCA, Nice.

BORDES F. (1947) – Étude comparative des différentes techniques de taille du silex et des roches dures, *L'Anthropologie*, t. 51, p. 1-29.

BORDES F. (1950) – Principes d'une méthode d'étude des techniques de débitage et de la typologie du Paléolithique ancien et moyen, *L'Anthropologie*, t. 54, p. 19-34.

JULIEN M. (1992) – Du fossile directeur à la chaîne opératoire, *in* J. Garanger dir., *La Préhistoire dans le monde*, Presses universitaires de France, Paris, p. 163-193.

KARLIN C., BODU P., PELEGRIN J. (1991) – Processus techniques et chaînes opératoires. Comment les préhistoriens s'approprient un concept élaboré par les ethnologues, *in* H. Balfet dir., *Observer l'action technique. Des chaînes opératoires, pour quoi faire ?*, éd. du CNRS, Paris, p. 101-117.

LEROI-GOURHAN A. (1964) – *Le geste et la parole, I – Technique et langage*, Albin Michel, Paris.

LEROI-GOURHAN A. (1965) – *Le geste et la parole, II – La Mémoire et les rythmes*, Albin Michel, Paris.

PELEGRIN J., KARLIN C., BODU P. (1988) – Chaînes opératoires : un outil pour le préhistorien, *in* J. Tixier dir., *Technologie lithique*,

CRA, Notes et Monographie techniques, 25, éd. du CNRS, Paris, p. 55-62.

SACKETT J. (1981) – From de Mortillet to Bordes: a century of French Paleolithic research, *Towards a History of Archaeology*, éd. G. Daniel, p. 85-99.

SCHLANGER N. (2004) – Suivre les gestes, éclat par éclat : la chaîne opératoire de Leroi-Gourhan, *in* F. Audouze et N. Schlanger dir., *Autour de l'homme : contexte et actualité d'André Leroi-Gourhan*, éd. APDCA, Antibes, p. 127-147.

SCHLANGER N. (2005) – The Chaîne opératoire, *in* C. Renfrew et P. Bahn dir., *Archaeology: The Key Concepts, Routledge*, London, p. 25-31.

Ofer BAR YOSEF
Dept. of Anthropology, Peabody Museum
11, Divinity Avenue, 02138, Cambridge, Mass.
obaryos@fas.harvard.edu

Influences de la recherche préhistorique en France sur celle de la Hongrie

Zsolt MESTER

Au 80e anniversaire de Jacques Tixier

Résumé

L'histoire de la recherche concernant le Paléolithique de la Hongrie est régulièrement marquée par l'influence de la préhistoire française. À l'aube de la Préhistoire en Hongrie, les trouvailles figurées dans les publications françaises ont servi de références à l'interprétation des découvertes hongroises. La fameuse découverte de Miskolc en 1891 en constitue un bon exemple. Il s'agissait d'une grande pièce taillée de forme amygdaloïde qu'Ottó Herman a identifiée comme un coup-de-poing chelléen. En 1903, M. Hoernes a révélé que cet outil était plutôt une grande feuille de laurier. Dès le début des fouilles systématiques des gisements jusqu'à la seconde guerre mondiale, les chercheurs ont appliqué le schéma de la séquence des civilisations, établi par les préhistoriens français, pour l'attribution chronologique et culturelle des couches et des assemblages. Cette identification a suivi la séquence française de manière tellement stricte que, dans plusieurs cas, des assemblages non caractéristiques ont été attribués aux civilisations reconnues en Europe occidentale, comme par exemple le « Magdalénien » des couches du Tardiglaciaire dans les grottes. Après la guerre, l'orientation soviétique a donné de nombreuses connaissances nouvelles pour la jeune génération de chercheurs hongroise. Puis, dans les années soixante, les nouvelles approches de la préhistoire française ont constitué la base d'un renouvellement méthodologique. L'application de la méthode Bordes et l'influence des approches statistiques est bien reconnaissable dans les publications de l'époque. L'exemple bien connu est la monographie de la station d'Érd par V. Gábori-Csánk en 1968. À partir de la fin des années quatre-vingt, un deuxième renouvellement a commencé sous l'influence de la recherche française contemporaine. Deux domaines sont particulièrement concernés : la chronostratigraphie et la technologie. Dans le premier domaine, la corrélation des séquences de Hongrie avec les stades isotopiques élaborée par Á. Ringer et L. Kordos a donné un cadre chronologique « international » pour les nouvelles investigations. Dans le second domaine, l'application de la méthodologie de l'« école Tixier » a enrichi nos connaissances sur les industries du Paléolithique de Hongrie.

Abstract

In the course of the Palaeolithic research in Hungary the influence of French prehistory can be recognized several times. At the dawn of the Hungarian prehistoric investigations the figures of artifacts of the French publications were used as references to the interpretation of the Hungarian discoveries. A good example to this is the famous discovery in Miskolc in 1891, which yielded a large amygdaloidal knapped stone that was identified

by Ottó Herman as a Chellean hand-axe. In 1903 M. Hoernes claimed that this tool was rather a large feuille de laurier than a hand-axe. From the beginning of the systematic excavations till the Second World War, Hungarian researchers used the sequence of prehistoric civilizations established by French prehistorians in order to identify culturally and chronologically the layers and assemblages of Hungarian sites. This identification in many cases strictly followed the French sequence; even uncharacteristic assemblages were clearly recognized to be identical to the prehistoric civilizations of Western Europe. Accordingly, as this example shows, bladelet-rich assemblages of late glacial layers in caves were identified as «Magdalenian». After the war, first, the soviet connection brought new knowledge to the young researcher generation of Hungary. Then, in the 1960s the influence of the new advance in French prehistory, which formed the base of a methodological rejuvenation by the Bordes method, and of the statistical approach, is well traceable in the Hungarian publications of the era. A well known example is the monograph of the site of Érd written by V. Gábori-Csánk in 1968. From the end of the 1980s a second rejuvenation begun by the influence of the French contemporaneous research. Two fields were particularly of interest: the chronostratigraphy and the technology. In the first one the correlation of the Hungarian sequences with the oxygen isotope stages elaborated by Á. Ringer and L. Kordos provided an «international» chronological frame to the new investigations. In the second field, the introduction of the « Tixier school » methodology enriched our knowledge on the Hungarian palaeolithic industries.

INTRODUCTION

Depuis sa naissance au Xe siècle dans le bassin des Carpates, la Hongrie a toujours été entre deux blocs linguistiques et culturels : germanique et slave. À partir du XVIIe siècle, elle a été de plus en plus liée à l'empire des Habsburg, ce qui a renforcé l'orientation germanique. Cette orientation s'est longtemps manifestée par le fait que, après le latin, la langue des publications scientifiques était plutôt l'allemand (beaucoup de familles bourgeoises parlaient l'allemand à la maison). Cette dominance linguistique est présente dans la litérature préhistorique de la première moitié du XXe siècle, par exemple la revue trimestrielle de la Société spéléologique, nommée *Barlangkutatás (Höhlenforschung)*, était entièrement bilingue et faisait paraître tous les articles et rapports et en hongrois et en allemand.

Malgré cela, nous pouvons constater les influences de la recherche préhistorique française presque continuellement, en suivant l'histoire de la préhistoire hongroise sur plus d'une centaine d'années. Dans cet article, nous allons retracer ces influences à travers les moments et les personnages importants de l'histoire de cette discipline en Hongrie. En outre, la francophonie y était aussi présente, comme le montre la première monographie d'un site paléolithique, celle de Tata par Tivadar Kormos, publiée également en français (Kormos, 1913). L'importance de la langue française a augmentée à partir des années soixante. Pour l'illustrer, j'évoque un souvenir personnel. Quand j'ai commencé mes études universitaires en archéologie en 1980, je suis allé voir le professeur Miklós Gábori pour lui dire que je voulais m'occuper du Paléolithique. Il m'a répondu aussitôt : « Alors, jeune homme, apprenez le français ! »

LES DÉBUTS DE LA PRÉHISTOIRE EN HONGRIE

Les premières investigations, dont l'objectif est de trouver des traces de l'Homme diluvien sur le territoire de la Hongrie, remontent aux années 1870. Il est évident que les scientifiques et les amateurs ont lancé ces recherches après avoir pris connaissance des découvertes de Jacques Boucher de Perthes et d'Édouard Lartet en France. De nombreux chercheurs, dont le géologue József Szabó, ont régulièrement rendu compte des résultats de la Préhistoire d'Europe occidentale au public intéressé (Gábori-Csánk, 1995). Les découvertes de Mátyás Badányi et de Samu Róth ont été réfutées par les scientifiques renommés de l'époque (Gábori-Csánk, 1995). Dans les deux cas, le contexte stratigraphique des objets trouvés n'était pas considéré comme suffisamment convaincant. L'opinion que l'Homme diluvien n'avait pas vécu sur le territoire de la Hongrie devenait généralement admise.

En 1891, des pièces exceptionnelles ont été mises au jour à Miskolc (Nord-Est de la Hongrie) pendant les travaux de fondation de la maison du procureur János Bársony. Il s'agissait de trois objets de pierre taillée, de très grandes dimensions. Le plus beau a été donné à Ottó Herman, naturaliste et ethnographe de grande réputation (fig. 1). Ottó Herman a aussitôt reconnu un outil paléolithique qui ressemblait fortement aux fameux bifaces trouvés dans la vallée de la Somme (fig. 2). Plus précisément, l'objet ayant une forme amygdaloïde lui évoquait l'outil que Mortillet avait



Fig. 1 – Ottó Herman (1835-1914).
Fig. 1 – *Ottó Herman (1835-1914).*

dénommé de type de Chelles (Herman, 1893a et b). O. Herman a aussi acquis les deux autres pièces et a recueilli toutes les informations possibles concernant la séquence stratigraphique du lieu de découverte, les conditions géologiques de la ville de Miskolc, les données paléontologiques et pétrographiques de la région. Il a conduit ces recherches en tenant compte des expériences de la préhistoire de l'Europe occidentale. Plus tard, il s'est souvenu (Herman, 1908a, p. 234)[1] : « Le processus du développement de la recherche préhistorique, qu'elle a parcouru depuis Boucher de Perthes, Lartet, Mortillet et autres, a démontré clairement qu'il nous faut toujours avoir le fil du temps dans la main. C'est uniquement cela qui nous conduit à reconnaître les corrélations et qui élargit notre vue et rend plus précise notre observation pour arriver à la certitude d'avoir saisi la verité. »

Dans les publications (Herman, 1893a et b), il a mis l'accent sur la position stratigraphique des couches diluviennes (d'âge pléistocène) sur le territoire de la ville, parce qu'il n'avait aucun doute quant à l'attribution au Paléolithique de l'assemblage. Pour prouver son interprétation, il a utilisé des éléments de comparaison avec la vallée de la Somme. Cette comparaison paraît justifiée, notamment par le fait qu'il s'agissait d'une problématique similaire, à savoir que des objets témoignent de l'existence de l'Homme diluvien dans la région. Il n'a jamais fait de référence directe aux *Antiquités celtiques et antédiluviennes* de Boucher de Perthes. Il s'est basé essentiellement sur l'édition hongroise du livre fondamental de Sir John Lubbock intitulé *Pre-historic times* (Lubbock, 1876).

L'attribution d'O. Herman a été contestée par le géologue Gyula Halaváts. Selon lui, le lieu de découverte présente exclusivement des couches alluviales (d'âge holocène). Un long débat s'est donc lancé sur l'âge géologique des bifaces de la maison de Bársony (Kadić, 1934). Au cours de cette discussion, plusieurs scientifiques ont livré leur opinion, dont Moriz Hoernes qui a rattaché les bifaces de Miskolc plutôt au Solutréen ancien. En 1906, O. Herman a publié une pointe foliacée biface, trouvée au cimetière du mont Avas, non loin de la maison de Bársony, dans une couche nettement d'âge pléistocène, et a accepté en même temps l'attribution de M. Hoernes (Herman, 1906). Pour résoudre cette question, il a proposé d'effectuer une révision stratigraphique des couches géologiques du territoire de la ville et d'effectuer des fouilles archéologiques dans les cavernes de la montagne de Bükk aux environs de Miskolc. La direction de l'Institut royal de géologie a chargé le jeune géologue, Ottokár Kadić, d'entreprendre ces investigations en grotte. L'année suivante, O. Kadić a mis au jour, dans la grotte Szeleta, une industrie à pointes foliacées identique à celle publiée par O. Herman (Kadić, 1916). Cette découverte a enfin mis un point final au débat et bien qu'elle n'ait pas pu résoudre le problème de l'âge des bifaces de la maison de Bársony, elle a apporté cependant la preuve de l'existence des traces de l'Homme diluvien dans la région. Ottó Herman avait donc raison treize ans avant.

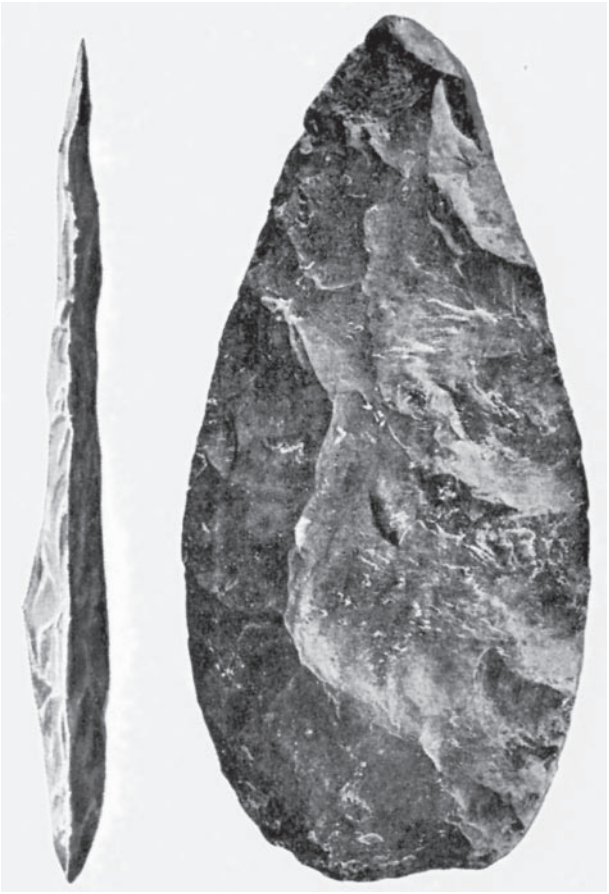


Fig. 2 – Le premier « biface » de la maison de Bársony, trouvé à Miskolc en 1891 (d'après Herman, 1908a, fig. 1).
Fig. 2 – *First «hand-axe» of the Bársony's house, found at Miskolc in 1891 (after Herman, 1908a, fig. 1).*

En 1908, O. Herman a fait, de façon rétrospective, la synthèse du combat duquel il sortait finalement victorieux (Herman, 1908a et b). Cette affaire se prête également à une analogie ; O. Herman a en effet écrit vingt ans après son premier article (Herman, 1913, p. 38)[2] : « Il paraît que le destin de Boucher de Perthes s'est reproduit en Hongrie. Il y a vingt ans, j'ai donné ma conférence sous le titre *Les bifaces en silex de Miskolc* en présentant les trois premiers objets que, compte tenu de leur forme, de leur façonnage et des autres conditions, j'ai considérés et décrits comme outils paléolithiques ; par cela j'ai démenti l'opinion que l'Homme diluvien n'avait pas existé sur le territoire de notre pays. Il est tout naturel qu'une attaque ardente s'est lancée contre moi également. »

APPLICATION DU SYSTÈME FRANÇAIS DE LA CLASSIFICATION CHRONOCULTURELLE

Les fouilles effectuées dans la grotte Szeleta par O. Kadić en 1906 constituent également le début des recherches systématiques des gisements préhistoriques sous abri et en grotte. Les fouilles de Szeleta se succédant d'années en années, O. Kadić a été obligé de partager la direction des travaux (Mester, 2002). En 1909, le jeune anthropologue Jenő Hillebrand[3] s'est joint à lui (fig. 3). L'année suivante, J. Hillebrand a fait un grand voyage d'étude en Europe centrale et occidentale qui a duré cinq mois. À cette occasion, il a eu la possibilité de voir les collections les plus importantes à Vienne, à Tübingen, à Bruxelles et à Paris (Hillebrand, 1911). Il était ambitieux et sensible aux problèmes théoriques et évolutifs. Il parlait même français, comme le montre une carte postale envoyée de Paris à Ottó Herman le 19 juin 1910 (archives de l'Académie des sciences de Hongrie, n° Ms 284/110). En étudiant les grandes collections, il prêtait une attention particulière aux types considérés comme fossiles directeurs. De retour en Hongrie, il a adopté le système français, c'est-à-dire la séquence chronoculturelle des civilisations du Paléolithique élaborée par la recherche française.



Fig. 3 – Jenő Hillebrand (1884-1950).
Fig. 3 – *Jenő Hillebrand (1884-1950).*

La première application de ce système a été son article sur l'âge des couches de la grotte Szeleta (Hillebrand, 1911). Il était tellement persuadé de la valeur chronologique de la séquence qu'il considérait les industries comme équivalentes des périodes et *vice-versa*. Cette position est bien visible dans sa monographie sur le Paléolithique de Hongrie, où les sous-titres du chapitre traitant des civilisations suivent le schéma chronologique (Chelléen et Acheuléen, Moustérien, Aurignacien, Protosolutréen [Szeletien] et Solutréen, Magdalénien), même si certaines périodes sont dépourvues de vestiges (Hillebrand, 1935). Dans de nombreux cas, il a attribué au Magdalénien les dernières couches du remplissage des grottes, se situant sous les couches d'humus de l'Holocène, même si elles n'avaient fourni aucune industrie (par ex. la grotte Balla).

Étant un homme de génie, capable d'établir de grandes théories, J. Hillebrand a été le personnage déterminant de la préhistoire hongroise de l'entre-deux-guerres. Ses idées, notamment l'application stricte de la séquence chronoculturelle, ont tellement influencé la pensée de ses collègues que László Vértes (1965a) a dénommé cette période dans un historique des recherches préhistoriques hongroises « l'ère du système français ».

APPLICATION DES MÉTHODES STATISTIQUES

Après la seconde guerre mondiale, un véritable changement de générations s'est produit dans la préhistoire hongroise. La plupart des préhistoriens de la période précédente n'a plus joué de rôle actif dans la recherche. Soit parce qu'ils étaient décédés (T. Kormos), soit en raison de leur âge (J. Hillebrand, O. Kadić), soit de leur émigration (M. Mottl). Les événements politiques ont également contribué à une période de renouvellement pour la Préhistoire de Hongrie à cette époque. Même au niveau individuel, la continuité s'est interrompue puisque les jeunes chercheurs n'ont pas appris le métier avec les préhistoriens cités, à l'exception de Miklós Gábori, qui était le dernier élève de J. Hillebrand à l'université de Budapest.

L'orientation soviétique, forcée dans toutes les disciplines comme dans tous les domaines de la vie, a permis à nos préhistoriens de connaître le matériel et les sites du Paléolithique d'Europe orientale. Beaucoup de liens existant entre les industries de l'Europe centrale, celles de l'Ukraine et de la Russie se sont révélés ainsi. Parmi les premières conséquences de ces reconnaissances, nous pouvons évoquer la disparition du « Magdalénien » dont les assemblages ont été rattachés au « Gravettien oriental » (Gábori, 1954). À cause du

régime de type stalinien des années cinquante, il était très difficile pour nos préhistoriens d'avoir un contact direct et de garder des relations personnelles ou scientifiques avec les chercheurs de l'Occident. Ce sont, à nouveau, les événements politiques qui ont résolu ces problèmes. Après l'étouffement de la révolution de 1956, la direction du parti communiste a modifié l'aspect du régime. Grâce à ces changements, les préhistoriens hongrois ont pu participer au VIe congrès international de l'UISPP à Rome en 1962.

Après la guerre, dans cette même période, la Préhistoire en Europe occidentale s'est renouvelée aussi. Le développement concernait en premier lieu la méthodologie. Au milieu du XXe siècle, l'archéologie préhistorique avait déjà un fort besoin d'une certaine normalisation de la recherche. Pour cela, des initiatives ont été prises par certains préhistoriens, mais aussi par la SPF et par l'UISPP (Brézillon, 1968). La réponse à ces besoins a été donnée par l'apparition des approches statistiques et par la naissance des systèmes typologiques. Il suffit de renvoyer à la méthode Bordes qui représente l'alliance des deux solutions (Bordes, 1950 et 1961). L'extension rapide de l'utilisation de cette méthode démontre clairement combien la préhistoire a eu besoin d'outils d'analyse modernes et applicables à l'échelle européenne (Bordes, 1981 et 1984).

Dans la recherche hongroise, l'œuvre de László Vértes représente un renouvellement méthodologique semblable basé sur les applications statistiques (fig. 4). L. Vértes a connu la méthode Bordes (Vértes, 1964a, p. 15 et 1964b, p. 177-180) mais il a cherché une autre méthode d'analyse exacte, capable de réduire au minimum l'influence de la subjectivité dans les interprétations archéologiques. Il croyait l'avoir trouvée dans les statistiques mathématiques. Il a élaboré sa propre méthode en utilisant les différents tests du calcul des probabilités (Vértes, 1964a). Il a utilisé sa méthode pour analyser les relations éventuelles de filiation des industries, notamment celles du Moustérien et du Szélétien de Hongrie. Il a publié ses premiers résultats au tout début des années soixante (Vértes, 1962-1963, 1964b et 1965b). Pour aller plus loin, il a effectué une étude des relations de filiation éventuelles dans le temps et dans l'espace (Vértes, 1968). Il a comparé les séries lithiques de Vértesszőlős avec celles d'Olduvai et de Combe Grenal. Les données métriques de cette dernière ont été fournies par François Bordes avec qui L. Vértes était en correspondance (Vértes, 1968, p. 5, note 10).



Fig. 4 – László Vértes (1914-1968).
Fig. 4 – *László Vértes (1914-1968).*



Fig. 5 – Miklós Gábori (1925-1996) et Veronika Gábori-Csánk (1929-1996).
Fig. 5 – *Miklós Gábori (1925-1996) and Veronika Gábori-Csánk (1929-1996).*

Ses collègues contemporains, Miklós Gábori et Veronika Gábori-Csánk, ont choisi de suivre le développement européen (fig. 5). C'est vraisemblablement au congrès de Rome que M. Gábori a vu l'application de la méthode Bordes parce que plusieurs communications présentaient de tels résultats (Pallottino *et al.*, 1965). Un an plus tard, Veronika Gábori-Csánk a commencé les fouilles du site en plein air d'Érd, qui a fourni une industrie nettement moustérienne. Celle-ci se prêtait bien à être étudiée par la méthode Bordes, comme le montre la monographie du site (Gábori-Csánk, 1968). Après avoir décidé d'appliquer la méthode pour l'étude, le couple Gábori a pris contact avec F. Bordes pour le consulter au sujet des problèmes qui ont surgi au cours de l'étude (Gábori-Csánk, 1968, p. 262, note 62 ; dans leur bibliothèque se trouve la première édition numérotée de la *Typologie* et F. Bordes a dédié à M. Gábori l'exemplaire portant le numéro 13). Par la suite, les Gábori restaient fidèles à cet outil d'analyse statistique et typologique. Ils l'ont utilisé pour la description d'une industrie aussi bien que pour faire des comparaisons à grande distance. C'est à l'aide de cette méthode que M. Gábori a fait la synthèse des industries du Paléolithique moyen de l'Europe centrale et orientale (Gábori, 1976) et que V. Gábori-Csánk a défini le Jankovichien en le séparant du Szélétien (Gábori-Csánk, 1993). Dans ce dernier cas, l'application stricte de la méthode a eu son prix. Puisqu'il s'agissait d'une industrie à outils foliacés bifaces, V. Gábori-Csánk fut obligée de classer tous ces objets dans la liste-type, ce qui a déformé plus ou moins le graphique cumulatif. Leur fidélité à la méthode Bordes s'est manifestée par le fait que le professeur Gábori m'a donné comme devoir pour ma thèse en 1983 d'effectuer cette analyse sur les industries moustériennes « classiques » de la grotte Subalyuk (Mester, 1989 et 1990).

NOUVELLES TENDANCES DANS LA PRÉHISTOIRE DE HONGRIE

Dans les années quatre-vingt, la génération des jeunes préhistoriens, la nôtre, élèves de M. Gábori, a commencé sa carrière scientifique. Nous étions, comme tous les jeunes, sensibles aux nouvelles voies de la recherche. Heureusement pour nous, c'était une période où de nouvelles perspectives s'ouvraient dans la Préhistoire européenne, avec l'apparition de nouvelles méthodologies et avec le renforcement des approches établies depuis les années soixante. Parmi les influences de la recherche européenne sont présentes celles de la préhistoire française. Celles-ci se manifestent plus nettement dans les travaux de certains d'entre nous. En guise d'illustration, nous présentons deux domaines de la recherche : la chronostratigraphie et la technologie.

Par l'emplacement géographique du pays, la recherche hongroise utilisait les termes chronologiques alpins de la subdivision du Quaternaire. Parmi les disciplines concernées, la paléontologie était traditionnellement la plus forte avec des chercheurs reconnus comme Tivadar Kormos, Mária Mottl, Miklós Kretzoi, Dénes Jánossy. Les paléontologistes ont développé un système chronologique basé sur l'évolution des faunes du Quaternaire (Jánossy, 1986). Étant tellement élaboré, ce système a été considéré comme le plus fiable pour la détermination de la position chronostratigraphique des sites du Paléolithique aussi. Entre temps, les quaternaristes européens ont beaucoup travaillé sur le problème de la corrélation des différents systèmes chronologiques du continent (par ex. Guillien, 1968 ; Chaline, 1980) et avec les séquences globales (par ex. Labeyrie, 1984).

Dans les années quatre-vingt, Árpád Ringer travaillait sur des problèmes chronostratigraphiques à l'Institut de recherches géographiques de l'Académie des sciences de Hongrie. Il avait également l'intention de corréler les différentes séquences du Quaternaire du pays, notamment celles des lœss, des terraces fluviales et des remplissages de grotte. Il les a d'abord corrélées avec les séquences globales comme les stades d'Emiliani (Ringer, 1988). Puis il a élaboré son propre système chronostratigraphique pour la Hongrie du Nord-Est (Ringer, 2000). Dans ce travail, il s'est basé essentiellement sur les résultats de la recherche française, notamment sur l'article de J. Labeyrie (1984) et il a beaucoup profité de son stage fait en 1990 au laboratoire de Caen (Ringer, 1993).

Certains aspects de la recherche technologique sont apparus dans la préhistoire hongroise dès le début des années quatre-vingt dans les œuvres de Viola T. Dobosi, Katalin Simán et Katalin T. Biró. Ceux-ci concernaient surtout la provenance, l'acquisition et la circulation des matières premières des industries lithiques. Cela nous montre l'influence de l'augmentation de l'intérêt général à ce sujet au niveau international. L'influence directe de la recherche française se manifeste dans les publications témoignant l'application de l'approche, de la méthodologie et de la terminologie de l'école technologique française, « l'école Tixier ». L'apparition de cette école en Hongrie est liée à mes travaux (Mester, 1995 et 2000). C'est grâce à une bourse en France en 1986 que j'ai découvert la technologie pendant les cours de Jacques Tixier à l'université Paris X à Nanterre. Par la suite, mon intérêt scientifique s'est tourné vers l'étude des assemblages lithiques de nos gisements en appliquant l'approche technologique française (Mester, 2004)[4].

Actuellement, la technologie s'installe de plus en plus dans la préhistoire hongroise. L'intérêt des jeunes préhistoriens et doctorants nous a donné l'occasion d'élaborer une terminologie en langue hongroise (Holló *et al.*, 2001, 2002 et 2004) basée essentiellement sur la *Préhistoire de la pierre taillée* (Inizan *et al.*, 1995). Cette méthodologie est présente dans le travail de certains jeunes collègues dont György Lengyel, qui fait sa thèse à l'université de Haifa en Israël sur les industries du Paléolithique supérieur et de l'Épipaléolithique de la grotte Raqefet (Lengyel, 2005).

CONCLUSIONS

Dans cet article, nous avons présenté quelques éléments de l'histoire de la recherche préhistorique de Hongrie pour montrer – ou plutôt illustrer – la présence quasiment continue de l'influence de la préhistoire de la France depuis au moins cent treize ans. Le titre de la séance pleinière du XXVIe congrès de la Société préhistorique française, « Un siècle de construction du discours scientifique en Préhistoire », est donc valable non seulement au niveau de la recherche nationale française, mais aussi à l'échelle européenne. L'influence française a toujours permis à la préhistoire hongroise de se développer, de se renouveler, d'avancer. Je reste persuadé que cela continuera. Il faut espérer que les relations scientifiques, mais aussi personnelles, entre les préhistoriens français et hongrois deviendront plus fortes à l'avenir par la réalisation de projets de recherche communs. Ainsi, un de mes futurs collègues hongrois en présentera les témoins à l'occasion du bicentenaire de la Société préhistorique française. ■

Remerciements : Il m'est très agréable de remercier les organisateurs du congrès d'avoir pu y participer et de l'accueil chaleureux dans cette ville merveilleuse d'Avignon et dans le département inoubliable du Vaucluse. Cette étude a également été soutenue par la bourse de recherche « János Bolyai » de l'Académie des sciences de Hongrie.

NOTES

(1) Traduit par Zs. Mester.
(2) Traduit par Zs. Mester.
(3) Pour ses publications en langue allemande, il utilisait souvent le prénom Eugen, équivalent allemand de son prénom Jenő.
(4) En ce qui concerne la pratique et l'expérimentation, j'ai appris largement en participant à l'école thématique organisée par Pierre-Jean Texier à Sophia Antipolis en 2000, ce dont je lui suis reconnaissant ainsi qu'au CNRS. Il m'est également agréable de remercier les autres collègues français qui sont, pour moi, les meilleurs technologues de la recherche préhistorique. J'adresse ici ma gratitude la plus profonde à Jacques Tixier, maître et ami, pour tout ce qu'il m'a appris.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BRÉZILLON M. (1968) – *La dénomination des objets de pierre taillée. Matériaux pour un vocabulaire des préhistoriens de la langue française*, IVe suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS, Paris, 423 p.

BORDES F. (1950) – Principes d'une méthode d'étude des techniques de débitage et de la typologie du Paléolithique ancien et moyen, *L'Anthropologie*, t. 54, p. 19-34.

BORDES F. (1961) – *Typologie du Paléolithique ancien et moyen*, publications de l'institut de Préhistoire de l'université de Bordeaux, 1, Delmas, Bordeaux, vol. 1, 85 p., vol. 2, 108 pl.

BORDES F. (1981) – Vingt-cinq ans après : le complexe moustérien révisité, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 78, p. 77-87.

BORDES F. (1984) – Leçons sur le Paléolithique. Tome II : Le Paléolithique en Europe, *Cahiers du Quaternaire*, 7, éd. du CNRS, Paris, 459 p.

CHALINE J. dir. (1980) – *Problèmes de stratigraphie quaternaire en France et dans les pays limitrophes*, suppl. au bulletin de l'AFEQ, n.s. n° 1, 372 p.

GÁBORI M. (1954) – A pilisszántói kőfülke magdaleni kultúrája és eredete, *Archaeológiai Értesítő*, t. 81, p. 3-9.

GÁBORI M. (1976) – *Les civilisations du Paléolithique moyen entre les Alpes et l'Oural. Esquisse historique*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 277 p.

GÁBORI-CSÁNK V. (1968) – *La station du Paléolithique moyen d'Érd – Hongrie*, Monumenta historica Budapestinensia, 3, Akadémiai Kiadó, Budapest, 277 p.

GÁBORI-CSÁNK V. (1993) – *Le Jankovichien. Une civilisation paléolithique en Hongrie*, ERAUL, t. 53, Liège, 198 p.

GÁBORI-CSÁNK V. (1995) – Les premiers pas de l'archéologie préhistorique au XIXe siècle en Hongrie, *Les industries à pointes foliacées d'Europe centrale*, Paléo, suppl. n° 1, p. 23-25.

GUILLIEN Y. (1968) – Chronostratigraphie de l'Europe würmienne, *Bulletin de l'Association française pour l'étude du Quaternaire*, t. 15, fasc. 3, p. 155-174.

HERMAN O. (1893a) – A miskolczi palaeolith lelet, *Archaeologiai Értesítő*, t. 13, p. 1-25.

HERMAN O. (1893b) – Der paläolithische Fund von Miskolc, *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. 23, p. 77-82.

HERMAN O. (1906) – Zum Solutréen von Miskolcz, *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. 36, p. 1-11.

HERMAN O. (1908a) – Das Paläolithikum des Bükkgebirges in Ungarn (Miskolcz. Das Szinvatal. Die Höhlen), *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. 38, p. 232-263.

HERMAN O. (1908b) – A borsodi Bükk őskembere, *Természettudományi Közlöny*, t. 40, fasc. 470, p. 545-564.

HERMAN O. (1913) – Über das Paläolithikum Ungarns, *Barlangkutatás*, t. 1, fasc. 1, p. 37-39.

HILLEBRAND E. (1911) – Über das geologische Alter der Ablagerungen in der Szeletahöhle, *Földtani Közlöny*, t. 41, p. 834-842.

HILLEBRAND J. (1935) – *Die Ältere Steinzeit Ungarns*, Archaeologia Hungarica, 17, Magyar Történeti Múzeum, Budapest, 40 p.

HOLLÓ Zs., LENGYEL Gy., MESTER Zs. (2001) – Egy pattintott kőeszköz életútja. Magyar kifejezések a technológiai vizsgálatokhoz 1, *Ősrégészeti Levelek*, t. 3, p. 51-57.

HOLLÓ Zs., LENGYEL Gy., MESTER Zs. (2002) – Egy pattintott kőeszköz elkészítése: rendszer és technika. Magyar kifejezések a technológiai vizsgálatokhoz 2, *Ősrégészeti Levelek*, t. 4, p. 98-104.

HOLLÓ Zs., LENGYEL Gy., MESTER Zs., SZOLYÁK P. (2004) – Egy pattintott kőeszköz vizsgálata. Magyar kifejezések a technológiai vizsgálatokhoz 3, *Ősrégészeti Levelek*, t. 6, p. 62-80.

INIZAN M.-L., REDURON-BALLINGER M., ROCHE H., TIXIER J. (1995) – *Technologie de la pierre taillée*, Préhistoire de la pierre taillée, 4, CREP, Meudon, 199 p.

JÁNOSSY D. (1986) – *Pleistocene vertebrate faunas of Hungary*, Developments in Palaeontology and Stratigraphy, 8, Elsevier, Amsterdam, Oxford, New-York, Tokyo, 208 p.

KADIĆ O. (1916) – Ergebnisse der Erforschung der Szeletahöhle, *Mitteilungen aus dem Jahrbuche der königlichen ungarischen geologischen Reichsanstalt*, t. 23, fasc. 4, p. 161-301.

KADIĆ O. (1934) – Der Mensch zur Eiszeit in Ungarn, *Mitteilungen aus dem Jahrbuch der königlichen ungarischen geologischen Anstalt*, t. 30, fasc. 1, p. 3-147.

KORMOS T. (1913) – *La station moustérienne de Tata (Hongrie)*, Budapest, 24 p.

LABEYRIE J. (1984) – Le cadre paléoclimatique depuis 140 000 ans, *L'Anthropologie*, t. 88, fasc. 1, p. 19-48.

LENGYEL Gy. (2005) – *Lithic Technology of the Upper Palaeolithic and Epipalaeolithic of Raqefet Cave, Mount Carmel, Israel*, PhD thesis, University of Haifa, 329 p.

LUBBOCK J. (1876) – *A történelem előtti idők, megvilágítva a régi maradványok s az újabbkori vadnépek életmódja és szokásai által*, Természettudományi Társulat, Budapest, vol. l, 350 p., vol. 2, 324 p.

MESTER Zs. (1989) – A Subalyuk-barlang középső paleolitikus iparainak újraértékelése, *Folia Archaeologica*, t. 40, p. 11-35.

MESTER Zs. (1990) – La transition vers le Paléolithique supérieur des industries moustériennes de la montagne de Bükk (Hongrie), *in* C. Farizy dir., *Paléolithique moyen récent et Paléolithique supérieur ancien en Europe. Ruptures et transitions : examen critique des documents archéologiques, Actes du colloque international de Nemours, 9-10-11 mai 1988*, Mémoires du musée de Préhistoire d'Île-de-France, 3, éd. APRAIF, Nemours, p. 111-113.

MESTER Zs. (1995) – Le matériel lithique de la grotte Büdöspest : faciès d'atelier ou industrie intermédiaire ?, *Les industries à pointes foliacées d'Europe centrale*, Paléo, suppl. n° 1, p. 31-35.

MESTER Zs. (2000) – Apparition du Jankovichien au sud de la montagne de Bükk (Hongrie), *in* Zs. Mester et Á. Ringer dir., *À la recherche de l'Homme préhistorique. Volume commémoratif de Miklós Gábori et de Veronika Gábori-Csánk*, ERAUL, t. 95, Liège, p. 247-255.

MESTER Zs. (2002) – Excavations at Szeleta Cave before 1999: Methodology and overview, *Praehistoria*, t. 3, p. 57-78.

MESTER Zs. (2004) – Technologie des industries moustériennes de la grotte Suba-lyuk (Hongrie), *Actes du XIVe congrès UISPP, université de Liège, Belgique, 2-8 septembre 2001, section 5 : Le Paléolithique moyen, sessions générales et posters*, BAR International Series, 1239, p. 127-133.

PALLOTTINO M., PERONI R., CORONA M. (1965) – *Atti del VI Congresso Internazionale delle Scienze Preistoriche e Protostoriche. Tome II : Comunicazioni Sezioni I-IV*, G.C. Sansoni Editore, Firenze, 462 p.

RINGER Á. (1988) – Possible correlations between loess and cave deposit stratigraphies for the Upper Pleistocene in Hungary, *in* M. Pécsi et L. Starkel dir., *Paleogeography of Carpathian Regions*, Theory – Methodology – Practice, 47, Geographical Research Institute Hungarian Academy of Sciences, Budapest, p. 65-85.

RINGER Á. (1993) – *Északkelet-magyarországi geomorfológiai szintek és régészeti adataik. Felső-pleisztocén folyó-teraszok, löszök és barlangi üledékek kronosztratigráfiai rendszere*, thèse de doctorat CSc., Miskolc, 163 p.

RINGER Á. (2000) – Upper Pleistocene chronostratigraphy of Northeastern Hungary, *in* Zs. Mester et Á. Ringer dir., *A la recherche de l'Homme préhistorique. Volume commémoratif de Miklós Gábori et de Veronika Gábori-Csánk*, ERAUL, t. 95, Liège, p. 95-102.

VÉRTES L. (1962-63) – Einige Angaben des ungarischen Szeletiens, *Arheološki Vestnik*, t. 13-14, Brodarjev Zbornik, p. 167-195.

VÉRTES L. (1964a) – Statistiques et graphiques dans l'étude des industries préhistoriques, VII : analyse statistique des industries paléolithiques, *Palaeohistoria*, t. 10, Groningen, p. 15-62.

VÉRTES L. dir. (1964b) – *Tata. Eine mittelpaläolithische Travertin-Siedlung in Ungarn*, Archaeologia Hungarica, 43, Akadémiai Kiadó, Budapest, 253 p.

VÉRTES L. (1965a) – *Az őskőkor és az átmeneti kőkor emlékei Magyarországon*, A Magyar Régészet Kézikönyve, 1, Akadémiai Kiadó, Budapest, 385 p.

VÉRTES L. (1965b) – Über die Evolution einer Altsteinzeitlichen Kultur in Ungarn, *in* M. Pallottino *et al.*, *Atti del VI Congresso Internazionale delle Scienze Preistoriche e Protostoriche. Tome II : Comunicazioni Sezioni I-IV*, G.C. Sansoni Editore, Firenze, p. 164-168.

VÉRTES L. (1968) – Rates of evolution in Palaeolithic technology, *Acta Archaeologica Academiae Scientiarum Hungaricae*, t. 20, p. 3-19.

Zsolt MESTER
Maître de conférences
Université de Miskolc,
Département de Préhistoire et d'Histoire ancienne
H-1039 Budapest, Szilke u. 4. II./6.
h8009mes@ella.hu

L'influence de l'archéologie préhistorique française au Brésil : l'exemple des sambaquis

Maria Jacqueline RODET

Résumé

Malgré un début prometteur avec les théories de P. Lund dans les années 1840, sur l'ancienneté des groupes humains dans la région de Lagoa Santa (Minas Gerais), l'archéologie brésilienne reste l'apanage de quelques amateurs éclairés pendant la première moitié du XXe siècle. Ce n'est que dans les années cinquante, avec l'arrivée du couple français Emperaire, que les méthodes et les techniques de l'archéologie moderne touchent le Brésil. En liaison avec les chercheurs brésiliens, les objectifs de José et Annette Emperaire sont d'étudier systématiquement les grands amas coquilliers (sambaquis) *présents le long de la côte du pays, d'éclaircir les conditions d'arrivée de l'homme sur le continent sud-américain et d'élaborer une synthèse spatiochronologique des occupations préhistoriques.*

Abstract

Despite of a very promising beginning with the P. Lund's theories during the 1840s, about the early presence of human groups in the Lagoa Santa area (Minas Gerais state), the brazilian archeology belonged to few amateurs during all the first part of the XXth century. It is only during the 1950s, when the Emperaire famous researchers arrived, that methods and technics of a modern archeology developed in Brazil. Linked with brazilians researchers, José and Annette Emperaire's proposal is to study systematically the big shell accumulations (called sambaquis*) observed all along the Brazil littoral; to inform about the arriving conditions of the first human people in South America; and to elaborate a spatio-chronological synthesis of the prehistoric establishments.*

L'archéologie brésilienne connaît un début précoce et très prometteur, avec notamment les hypothèses du danois P. Lund sur l'ancienneté du peuplement américain, à partir de ses fouilles paléontologiques à Lagoa Santa (Minas Gerais) vers 1840 (fig. 1) ; ou encore les fouilles et l'étude méthodique des sites coquilliers littoraux au Sud du Brésil par l'ethnologue allemand von den Steinen et l'amateur éclairé R. Krone, entre 1889 et 1905. En analysant les distances de ces sites par rapport au trait de côte, ils supposent que les plus distants sont les plus anciens et que la mer, lors de leur construction, était plus haute. Ils définissent l'origine anthropique de ces structures. De même, les travaux de Goeldi, en Amazonie, révèlent la richesse des cultures amazoniennes, notamment de leur céramique.

Cependant, l'archéologie brésilienne est abandonnée à quelques amateurs éclairés au cours de la première moitié du XXe siècle, notamment autour de Lagoa Santa qui monopolise alors l'intérêt. Les fouilles des sites de cette région ne sont pas encadrées par des critères scientifiques. En général, elles sont confiées à des ouvriers sans formation spécifique. De cette période se détachent quelques travaux scientifiques : ceux de l'ethnographe Kurt Nimuendaju, qui



Fig. 1 – Carte du Brésil : les secteurs étudiés sont d'abord les états du Paraná, Santa Catarina puis Minas Gerais (Lagoa Santa).
Fig. 1 – *Map of Brazil: studied areas were first the states of Paraná, Santa Catarina then the state of Minas Gerais (Lagoa Santa).*

divulgue certaines cultures amazoniennes, du zoologue Lange de Morretes qui conserve des outils lithiques extraits des sites coquilliers ou *sambaquis*, alors utilisés comme carrières pour le bâtiment ou les travaux publics, ou encore ceux de G. Tiburtius, célèbre immigré allemand qui réunit une magnifique collection d'objets et de squelettes provenant des *sambaquis*. Visitant régulièrement les sites en cours de destruction, il prend des notes, dessine des croquis, aujourd'hui uniques sources d'informations sur certains de ces sites.

À la fin de cette période, la majorité de la production scientifique est consacrée à expliciter les idées de deux courants qui s'opposent : les « naturalistes » et les « artificialistes ». Pour les premiers, la formation des *sambaquis* est d'ordre naturel, liée à une accumulation de coquilles amenées par la mer, ou encore des colonies de coquilles qui se sont installées dans des endroits plus propices et ont proliféré. Pour les seconds, les amas sont d'origine anthropique, résultant d'une structuration de l'espace et d'une volonté d'accumulation des restes alimentaires d'une façon très explicite. Un troisième courant, les adeptes des *sambaquis* mixtes, dérive des premiers : les groupes préhistoriques auraient choisi une base naturelle pour ériger leurs structures. Ce débat, très serré, s'est perpétué jusqu'à la fin des années cinquante (Prous, 1982 et 1992b ; Vialou, 1989 ; Lima, 1999-2000).

L'INFLUENCE FRANÇAISE DANS L'ARCHÉOLOGIE BRÉSILIENNE

La mise en place d'une archéologie scientifique est le fruit de la rencontre entre Paulo Duarte, homme politique et journaliste brésilien exilé en France, et Paul Rivet, alors directeur du musée de l'Homme. De leurs discussions émerge l'urgence de créer une législation pour protéger les sites archéologiques brésiliens et plus particulièrement les *sambaquis*, dont la grande majorité sert de carrière depuis le XVIe siècle pour la construction des routes (les coquilles drainant l'eau et consolidant les lits) et des grandes maisons de la période coloniale. Dans les maisons coloniales de l'état de Rio de Janeiro, par exemple, il est possible d'observer aujourd'hui des coquilles dans le ciment qui a servi d'amalgame pour ces constructions.

À la fin des années trente, de retour au Brésil, P. Duarte a pour mission de former une équipe franco-brésilienne pour étudier systématiquement les *sambaquis*. Toutefois, à cause des problèmes économiques et politiques, les travaux sont arrêtés en 1947 et ne reprennent que quelques années plus tard (Duarte, 1968).

Au début des années cinquante, à la demande de P. Duarte, P. Rivet envoie à São Paulo, puis au Paraná, le géographe et préhistorien José Emperaire, rejoint par son épouse Annette Laming-Emperaire, pour étudier les *sambaquis* du littoral méridional. Les objectifs plus amples de ces chercheurs sont d'éclaircir l'apparition de l'homme sur le littoral sud-américain (raison pour laquelle ils travaillent aussi en Patagonie) et d'élaborer une synthèse spatiale et chronologique de l'archéologie brésilienne (Duarte, 1968 ; Lima, 1999-2000 ; Chmyz, sous presse). En conséquence, les deux chercheurs introduisent, pendant les années cinquante, les techniques modernes de fouille, mais surtout ils entament la formation de professionnels qualifiés dans le pays. Cette démarche marque profondément et durablement la discipline au Brésil qui, dès lors, est fortement influencée par les méthodes et techniques françaises.

Au départ, l'idée de Rivet n'enthousiasme pas les chercheurs français, qui croient en un âge très récent pour ces sites, mais le point de vue exprimé dans le *Handbook of South American Indians*, par A. Serrano (1946), d'une origine naturelle pour la majorité des *sambaquis*, ne peut plus perdurer (Emperaire et Laming-Emperaire, 1956 ; Laming-Emperaire, 1960 ; Lima, 1999-2000). Ainsi, des campagnes successives de recherche coordonnées par les Emperaire, d'abord dans l'état de São Paulo (1954-1956), puis dans celui du Paraná (à partir de 1956), résultent des fouilles intensives de divers sites, servant à plusieurs reprises d'école de formation pour une génération d'archéologues brésiliens.

Les années cinquante – soixante-dix sont une période d'effervescence pour l'archéologie brésilienne. Ainsi, en 1955, pendant le XXXIe congrès international des américanistes réalisé à São Paulo, une session spéciale est dédiée exclusivement aux problèmes des *sambaquis*, réunissant les grands noms de l'archéologie brésilienne de l'époque : P. Duarte, J. Loureiro Fernandes, C. Faria et J. Emperaire.

Avec la création d'un centre de recherche à l'université fédérale du Paraná (CEPA-UFPR) et sur invitation de son directeur J. Loureiro Fernandes, une série intensive de cours sur l'archéologie préhistorique est



Fig. 2 – Les techniques modernes de fouilles sont introduites au Brésil pendant les années cinquante (cliché MHN-UFMG).
Fig. 2 – *Modern techniques of excavation were introduced in Brazil during the 1950s.*

administrée par J. Emperaire, complétée par les travaux de terrain dirigés par A. Laming-Emperaire sur les sites côtiers (Laming-Emperaire, 1964 ; Chmyz, sous presse).

Les publications de cette période présentent de grandes innovations : d'abord l'insertion des sites dans leurs environnement, la présentation de la méthodologie appliquée, la présentation des séquences stratigraphiques, la description, la classification et l'étude des divers types de restes identifiés (biologique et minéral). Les industries sont présentées à partir des types de matière première (lithique, céramique, os…). Les industries lithiques sont étudiées par rapport aux techniques utilisées (taillées, polies). Les structures présentes dans les fouilles sont décrites en détail, puis démontées et étudiées (fig. 2 et 3). Enfin, les conclusions mettent en exergue les comparaisons inter- et intra-sites, sans oublier les variations du trait de côte (Laming-Emperaire, 1960 ; Rauth, 1967 ; Piazza, 1966 ; Prous, 1977 et 1992b ; Lima, 1999-2000).

Tous ces aspects ne laissent aucun doute : ce sont les fondements d'une archéologie moderne, pratiquée aujourd'hui dans le monde entier.



Fig. 3 – Annette Emperaire pendant les fouilles à Lapa Vermelha (Lagoa Santa) (cliché MHN-UFMG).
Fig. 3 – *Annette Emperaire during the excavations at Lapa Vermelha (Lagoa Santa).*

Ainsi, l'arrivée de l'école française change radicalement l'orientation de la recherche brésilienne, en particulier l'intérêt pour :
- les fouilles stratigraphiques de grande surface ;
- l'étude de l'industrie lithique et des ensembles précéramiques ;
- l'analyse structuraliste des peintures rupestres ;

- l'étude systématique des *sambaquis* ;
- la formation d'un personnel qualifié sur place ;
- les publications dans une perspective d'insertion des sites dans leur environnement et avec la présentation de la méthodologie appliquée ;
- l'expérimentation et l'étude ethnographique, alors que les chercheurs brésiliens, formés par les Américains, travaillent dans une perspective diffusionniste, influencée par l'écologie culturelle et se concentrent sur le *survey* des sites les plus récents.

On doit en particulier à A. Laming-Emperaire le démarrage des études du graphisme rupestre et les premières datations ^{14}C des sites archéologiques brésiliens.

Malheureusement, la fin tragique de ces deux chercheurs, d'abord de José Emperaire en 1957 dans le désert de Patagonie, puis de Annette Laming-Emperaire, en 1977, au Sud du Brésil, interrompt une période de bouillonnement intellectuel de l'archéologie brésilienne.

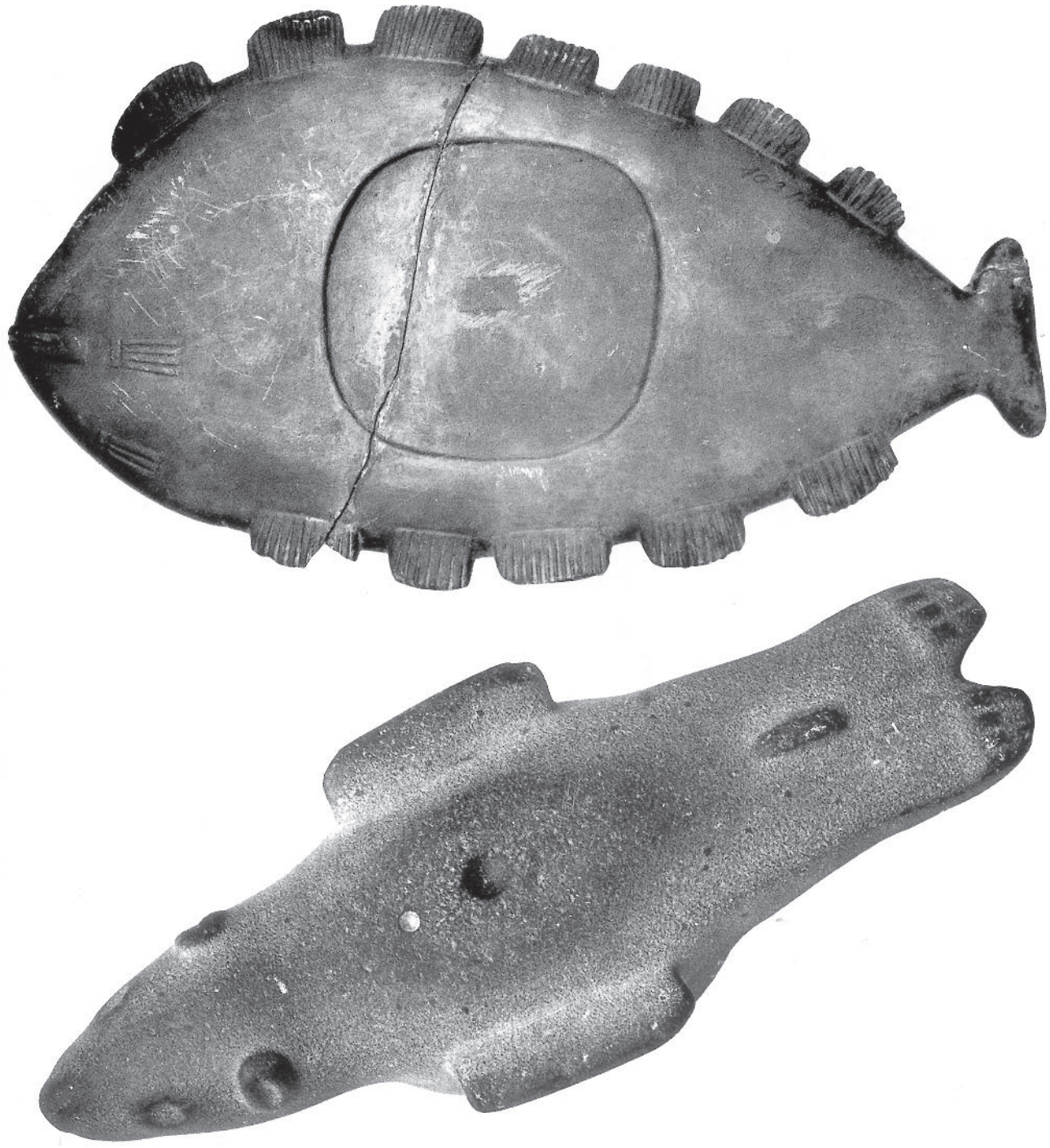


Fig. 4 – Zoolithes provenant des sambaquis du Sud du Brésil, étudiés par A. Prous pendant sa thèse (1977) (cliché Prous).
Fig. 4 – *Zooliths from the sambaquis of Southern Brazil, studied by A. Prous (1977).*

Ils sont partis en laissant non seulement leur empreinte directe (techniques, méthodes, écrits…) mais aussi leur influence indirecte, au travers de quelques-uns de leurs élèves brésiliens et français qui ont continué de travailler au Brésil. Citons par exemple le travail pionnier de Niède Guidon au *Nordeste*, où elle crée un Parc national d'archéologie (Serra da Capivara), avec la préservation de centaines de sites catalogués, photographiés et partiellement fouillés et publiés au Brésil et à l'étranger ; Maria Beltrão, chercheur au *Museu Nacional* de Rio de Janeiro, travaille dans l'état de Bahia ; Luciana Pallestrine travaille systématiquement le long du fleuve Paranapanema (entre les états de São Paulo et de Santa Catarina) dès 1968 ; André Prous, dont la thèse portait sur les zoolithes des sambaquis du Sud (fig. 4 et 5), est aujourd'hui professeur et responsable du secteur d'archéologie du *Museu de História Natural* de l'université fédérale de Minas Gerais, pôle qui réunit une dizaine d'étudiants ; le jésuite J.-A. Rhor, responsable du *Museu de História Natural do Colégio Catarinense*, à Florianópolis, réalise une série de fouilles dans les sites littoraux de l'état de Santa Catarina jusqu'aux années quatre-vingt, fondant le *Museu do Homem do Sambaqui* qui abrite les collections exhumées (Rhor, 1961 ; Guidon et Pallestrine, 1962 ; Pallestrine, 1992 ; Prous, 1992a ; Lima, 1999-2000 ; Chymz, sous presse). N'oublions pas l'influence de Denis et Agueda Vialou, à São Paulo et au Mato Grosso, où ils administrent des cours et étudient une série de sites dont les résultats démontrent une fréquentation dès 25000 BP (Vialou, 1989 ; Vilhena-Vialou, 1992, 1995 et 2005) et celle, très forte, d'André Leroi-Gourhan dans la formation de tous les chercheurs franco-brésiliens.



Fig. 5 – Anthropomorphe, en pierre polie, provenant des *sambaquis* du Sud du Brésil (cliché Prous).
Fig. 5 – *Anthropomorph in polished stone, from the* sambaquis *of Southern Brazil.*

LES *SAMBAQUIS* : LES RECHERCHES

D'origine Tupi, le mot *sambaqui* vient de *tamba* (coquillage) et de *ki* (dépôt). Les sites se présentent sous la forme d'élévations arrondies, aux dimensions variables, qui peuvent atteindre, dans certaines régions, jusqu'à 30 m de hauteur (*sambaqui* de Figueirinhas, Santa Catarina) et 400 m de long. Les plus petites structures n'ont que quelques mètres de hauteur. Sur le littoral de Rio de Janeiro, il existe des *sambaquis* de 4 m de hauteur pour 1 à 2 m de longueur.

On les trouve sur le littoral mais aussi à l'intérieur des terres, sur les rives des fleuves et des lacs (Kneip, 1987 et 1992 ; Figuti, 1992 ; Lima, 1999-2000 ; Gaspar, 2000). Il s'agit de dépôts constitués principalement d'accumulation stratigraphique de mollusques et de poissons, participant à l'alimentation des groupes humains. Ces sites coquilliers sont un des rares témoignages d'une grande civilisation préhistorique brésilienne.

Le Brésil n'est pas l'unique pays d'Amérique du Sud où l'on observe ce type de site (Gaspar, 1999). On en retrouve aussi (Simões, 1981) en Colombie (phase Puerto Hormiga) et sur le littoral des Guyanes (phase Alaka).

Les travaux du couple Emperaire sur les sites du Sud du Brésil, notamment à Santa Catarina, ont permis de confirmer que ces structures étaient artificielles, construites selon une logique très précise. À partir de fouilles par décapage stratigraphique, de datations ^{14}C (site Ilha dos Ratos) et de l'étude minutieuse des structures et des objets polis (sculptures et industrie lithique), ils ont défini l'ancienneté de ces sites (mettant fin à la grande spéculation sur l'âge de ces amas), une riche utilisation et une forte dépendance des ressources marines et fluviales (collecte de mollusques et pêche, plus rarement chasse). Pendant cette période, les Emperaire se préoccupent de l'insertion des sites dans leur cadre spatiotemporel. Ils établissent une chronologie relative à partir de la localisation sur la côte. A. Laming-Emperaire distingue 2 grandes phases :

- la plus ancienne, 10000/8000 BP, période mal connue car les sites sont partiellement submergés par la transgression marine ;
- la période la plus récente aurait débuté au moment de l'optimum climatique (4000 BP), quand les sites ont été construits sur la ligne de rivage actuelle (Laming-Emperaire, 1960 ; Lima, 1999-2000).

Les collectes systématiques de données, avec contrôle stratigraphique, ainsi que le nombre important de sites fouillés, permettent une comparaison entre les sites étudiés, dégageant les éléments communs et les spécificités.

LES *SAMBAQUIS* AUJOURD'HUI

Les études des vingt dernières années ont démontré que les *sambaquis* situés au Nord et au *Nordeste* du Brésil présentent certaines caractéristiques différentes de ceux du Sud-Est et du Sud :

- les sites du Nord et du *Nordeste* se situent dans le Baixo Amazonas, le Baixo Xingu, aux alentours de l'île de Marajó, dans l'état du Pará et jusqu'au Maranhão. On note ensuite un hiatus car on ne retrouve les *sambaquis* que dans l'état de Bahia. Leur singularité est la présence ancienne d'un type de céramique, simple, sans peinture.
  Pour les sites amazoniens, on peut citer les *sambaquis* de Taperinha, daté de 7500 BP, et de Urua, daté de 5570 ±125, qui présentent de la céramique dans leurs niveaux les plus profonds (Roosevelt, 1999) ;
- les sites du Sud-Est et du Sud incluent les états de Espirito Santo, Rio de Janeiro, Santa Catarina et Rio Grande do Sul. Dans ce groupe, la composition architecturale ainsi que le choix de l'implantation du site présentent de fortes similitudes. Ceux de Santa Catarina atteignent des dimensions impressionnantes (fig. 6). Dans ceux des états du Sud (de São Paulo au Rio Grande do Sul), on retrouve de petites sculptures en pierre et en os, dénommées zoolithes, des lames de hache polies, des colliers de coquillage, des dents de cochons sauvages et de jaguars, ainsi que des pointes en os (Gaspar, 1999). La céramique est absente des niveaux profonds.

Actuellement, plusieurs approches sont exploitées par différents centres de recherche du littoral centre-méridional :

1. L'approche à partir d'une perspective environnementale, ainsi qu'un inventaire détaillé des sites constituent les études développées par les chercheurs du Paraná, de Santa Catarina et du Rio Grande do Sul (Parelhada et Macedo, 1990 ; Parelhada et Gottardi, 1993). Une révision des collections déposées au *Museu do Homem do Sambaqui* permet une meilleure compréhension du passage des populations non céramistes aux populations céramistes (Schmitz et Bitencourt, 1996 ; Schmitz, 1998). Notons l'étude de T. Fossari (1985) sur les industries osseuses des *sambaquis* de Santa Catarina et São Paulo.
2. À São Paulo, les études de L. Figuti (1989, 1992, 1993 et 1999) sur les vestiges faunistiques introduisent la dimension de l'archéozoologie et de l'économie alimentaire dans les analyses des sites de cet état. Aussi importantes, les recherches de M. Coutinho Afonso et P. De Blasis (Afonso et De Blasis, 1994) révisent les questions posées par les géologues du début du XXe siècle sur la possible mixité de ces structures : les groupes auraient choisi des endroits naturellement couverts par un lit de coquillage (plus haut, plus sec) pour ériger leurs structures (*sambaquis* mixtes = naturel + artificiel). Enfin, les travaux géomorphologiques de A. Ab' Saber, depuis les années cinquante, permettent de recadrer ces sites dans les paléopaysages (Ab' Saber et Bernard, 1953).
   Pour V. Wesolosky (1999), les enterrements sont une pratique fréquente dans les *sambaquis*. Dans l'état de São Paulo, les fosses sépulcrales se concentrent dans le centre de l'élévation et non pas à la périphérie. Leur organisation peut être « simple » (avec un seul corps) ou « multiple » (deux corps ou plus). Aucune norme d'association préférentielle n'est mise en évidence, que ce soit l'âge et/ou le sexe des personnes enterrées ensemble : enfants seuls, ou enfants avec des adultes ou encore adultes seuls. Les positions et les orientations du corps sont très variées, pendant une même période (fig. 7). En général il s'agit d'enterrements primaires. Les éléments d'accompagnement les plus fréquents sont les colorants déposés sur et autour des corps. Les coquillages de mollusques sont aussi très fréquents. Dans le Brésil méridional, on retrouve aussi des haches et des zoolithes.
3. Dans l'état de Rio de Janeiro, le *Museu Nacional* devient une référence en recherche sur les *sambaquis*. Depuis le début des années quatre-vingt, L. Kneip et L. Pallestrine proposent l'application d'une approche interdisciplinaire (géologues, géomorphologues, malacologues, anthropologues



Fig. 6 – *Sambaqui* Jabuticabeiras II, Santa Catarina (cliché M.D. Gaspar).
Fig. 6 – Sambaqui *Jabuticabeiras II, Santa Catarina state.*



Fig. 7 – Sépultures : la position fœtale est courante dans les sépultures des *sambaquis* (cliché M. D. Gaspar).
Fig. 7 – *Burials: the fœtal position is classic in the sepultures in* sambaquis.

physiques…) pour reconstituer les contextes socio-économiques à travers les pratiques funéraires et les structures d'habitation (Kneip *et al.*, 1975 et 1981 ; Kneip, 1987, 1992 et 1999). Ces travaux permettent de conclure, notamment, que les populations les plus anciennes se dédiaient principalement à la collecte des mollusques et les plus récentes à la pêche (Kneip, 1987 ; Dias et Carvalho, 1983-1984 ; Lima, 1991) et qu'enfin, la construction des *sambaquis* s'interrompt au cours du premier millénaire de l'aire chrétienne (Lima et Silva, 1984).

Un contact récent avec le *Museu Nacional* (janvier/février 2005) nous a permis de connaître plus précisément les recherches actuellement développées sous la direction de M.D. Gaspar (1991, 1995, 1998 et 2000). Citons quelques-uns des nouveaux éléments dégagés dans l'état de Rio de Janeiro :

- mise en rapport, dans les amas de coquillages, de trois dimensions de la vie quotidienne, configurant une logique particulière de l'espace : l'habitat, la sépulture (fig. 7) et l'accumulation de restes faunistiques ;
- le lieu d'implantation correspond à une zone de rencontre environnementale spécifique (estuaire, anse de rivière, lagune), qui autorise la diversité des milieux (plage, mer, rivière, prairie, mangrove, forêt…), par conséquent des ressources (pêche, chasse, bois, voire agriculture) ;
- l'occupation de l'espace est réalisée par concentration de sites (minimum de 3) et non pas par site isolé, permettant une communication visuelle et une proximité, la distance moyenne étant de 500 m.
- ces sites sont construits selon une conception monumentale, visibles de loin.

De même, les travaux de M.C. Tenório (1995, 1999a et b) abordent les populations dans une perspective de compréhension des causes d'abandon des sites. Citons encore O.R. Heredia et M.C.M. Beltrão (1980) qui étudient les variations des systèmes économiques, A. Albuquerque (1999) et les céramiques tupiguarani, et l'approche, récente, de l'anthracologie (Schell, 1999 ; Schell *et al.*, 1996) qui donne une nouvelle dimension à cette recherche et permet de comprendre le choix des végétaux présents dans les *sambaquis*.

CONCLUSION

Cette présentation n'est pas exhaustive, loin s'en faut. De nombreux travaux et chercheurs ne peuvent pas être cités dans ces quelques pages. L'intention, cependant, était de montrer l'importante influence de la recherche française dans la formation des générations de chercheurs au Brésil depuis quelques décennies et les relations d'amitié qui lient la France au Brésil dans cette perspective intellectuelle. Aujourd'hui, les étudiants brésiliens, nouvelle génération de chercheurs, viennent toujours en France pour se former auprès d'une archéologie reconnue comme une des meilleures au monde. Cela prouve que cette influence perdure encore. Cependant, nous ressentons la nécessité d'un « troc » avec les Français. Il est important que les chercheurs français s'intéressent de nouveau aux problèmes de l'archéologie brésilienne qui sont loin d'être résolus : le Brésil est un pays 15 fois et demi plus grand que la France. Nous avons besoin de programmes et de projets européo-brésiliens qui permettent des échanges entre le Brésil et la France, dans le but de créer un vrai réseau et ainsi d'intégrer les nouvelles générations de chercheurs brésiliens. ■

Remerciements : à Maria Dulce Gaspar, André Prous, Igor Chmyz et Agueda Vilhena-Vialou.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AB'SABER A., BERNARD W. (1953) – Sambaquis da região lagunar de Cananéia, *Boletin do Instituto Oceonográfico*, t. 4, Rio de Janeiro, p. 215-238.

AFONSO M.C., DE BLASIS P. (1994) – Aspectos da formação de um grande sambaqui: alguns indicadores em Espinheiros II, Joinville, *Revista do Museu de Arqueologia e Etnologia*, t. 4, Universidade de São Paulo, p. 21-30.

ALBUQUERQUE A. (1999) – A cultura Tupinambá no estado do Rio de Janeiro, *in* M.C. Tenório dir., *Pré-história da Terra Brasilis*, Editora UFRJ, p. 305-320.

CHMYZ I. (sous presse) – A influência de José Emperaire e Annette Laming na arqueologia do Paraná, *Revista do CEPA*, UFPR, Paraná.

DIAS JUNIOR O.F., CARVALHO E.T. (1983-1984) – A Fase Itaipu, RJ, novas considerações, *Arquivos do Museu de História Natural*, t. 8/9, UFMG, p. 95-106.

DUARTE P. (1968) – *O Sambaqui visto através de alguns sambaquis*, Instituto de Pré-Historia da Universidade de São Paulo, 113 p.

EMPERAIRE J., LAMING-EMPERAIRE A. (1956) – Les Sambaquis de la côte méridionale du Brésil. Bilan de fouilles (1954-1956), *Journal de la Société des Américanistes*, t. 45, Paris, p. 5-163.

FIGUTI L. (1989) – Estudos dos vestígios faunísticos do Sambaqui COSIPA-3, *Revista de Pré-história*, t. 7, p. 112-26.

FIGUTI L. (1992) – Poisson, coquillages et Préhistoire, *Les Dossiers d'Archéologia*, n° 169, Dijon, p. 24-27.

FIGUTI L. (1993) – O Homem pré-histórico, o molusco e o sambaqui: considerações sobre a subsistência dos povos sambaquieiros, *Revista do Museu de Arqueologia e Etnologia*, t. 3, São Paulo, p. 67-80.

FIGUTI L. (1999) – Economia/alimentação na pré-história do litoral de São Paulo, *in* M.C. Tenório dir., *Pré-história da Terra Brasilis*, Editora UFRJ, p. 197-203.

FOSSARI T. (1985) – *A indústria ossea na arqueologia brasileira: estudo piloto do material de Enseada, Santa Catarina e Tenório, São Paulo*, mémoire de maîtrise, Universidade de São Paulo.

GASPAR M.D. (1991) – *Aspectos da organização de um grupo de pescadores, coletores e caçadores: região compreendida entre a Ilha Grande e o Delta do Paraíba do sul, estado do Rio de Janeiro*, thèse de doctorat, Universidade de São Paulo.

GASPAR M.D. (1995) – Datações, construção de sambaqui e identidade social de pescadores, coletores e caçadores, *Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi*, t. 8, série Ciências da Terra, p. 81-91.

GASPAR M.D. (1998) – Consideratings of the sambaquis of the Brazilian coast, *Antiquity*, vol. 72, p. 467-472.

GASPAR M.D. (1999) – Os ocupantes pré- do litoral brasileiro, *in* M.C. Tenório dir., *Pré-história da Terra Brasilis*, Editora UFRJ, p. 159-169.

GASPAR M.D. (2000) – *Sambaqui: arqueologia do litoral brasileiro*, Jorge Zahar, Rio de Janeiro, 89 p.

GUIDON N., PALLESTRINE L. (1962) – O estudo da indústria do sambaqui do Mar Casado, *Anhembi*, t. 139, fasc. 47, p. 49-60.

HEREDIA O.R., BELTRÃO M.C.M. (1980) – Mariscadores e pescadores pré-históricos do litoral centro-sul brasileiro, *Pesquisas, Antropologia*, t. 31, p. 10-19.

KNEIP L. (1987) – *Coletores e pescadores pré-históricos de Guaratiba – Rio de Janeiro*, UFRJ/UFF, Rio de Janeiro et Nitéroi.

KNEIP L. (1992) – Les sambaquis du littoral brésilien, *Les Dossiers d'Archéologia*, n° 169, p. 22-23.

KNEIP L. (1999) – Pré-história de Saquarema Rio de Janeiro, *in* M.C. *Tenório* dir., *Pré-história da Terra Brasilis*, Editora UFRJ, Rio de Janeiro, p. 226-232.

KNEIP L., COELHO A.C.S., CUNHA F.L.S., MELLO E.M.B. (1975) – O Sambaqui do Forte: correlações arqueológicas, geológicas e fanunísticas, Cabo Frio, Rio de Janeiro, RJ, Brasil, *Anais da Academia Brasileira de Ciências*, t. 47, p. 91-97.

KNEIP L., PALLESTRINE L., CUNHA F.L.S. (1981) – *Pesquisas arqueológicas no litoral de Itaipu, Niteroi, Rio de Janeiro*, Editora Gráfica Luna, Rio de Janeiro.

LAMING-EMPERAIRE A. (1960) – Novas perspectivas sobre a pré-história do sul do Brasil, Anhembi, t. 113, fasc. 38, p. 228-235.

LAMING-EMPERAIRE A. (1964) – Les Xeta, survivants de l'Âge de la Pierre, *Objets et Mondes*, t. 4, n° 4, p. 263-276.

LIMA T.A. (1991) – *Dos mariscos aos Peixes: um estudo zooarqueológico de mudança de subsitência na pré-hisória do Rio de Janeiro*, thèse de doctorat, Universidade de São Paulo, Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas.

LIMA T.A. (1999-2000) – Em busca dos frutos do mar: os pescadores-coletores do litoral centro-sul do Brasil, *Revista USP*, t. 44, São Paulo, p. 286-327.

LIMA T.A., SILVA R.C.P. da (1984) – Zooarqueologia: alguns resultados para a pré-história da ilha de Santana, *Revista de Arqueologia*, t. 2, fasc. 2, p. 10-40.

PALLESTRINE L. (1992) – L'archéologie du Paranapanema, *Les Dossiers d'Archéologia*, n° 169, p. 30-33.

PARELHADA C.I., GOTTARDI N.A. (1993) – Inventário de sambaquis do litoral do Paraná, *Arquivos do Museu Paranaense*, t. 7, nova série, Arqueologia, p. 1-42.

PARELHADA C.I., MACEDO C.M.A.S. (1990) – Sambaqui do Costão: uma visão ambiental, *Revista do Centro de Pesquisa e Estudos Arqueológicos*, t. 17, fasc. 20, p. 205-218.

PIAZZA W.S. (1966) – Bibliografia arqueológica de Santa Catarina, *Boletim Paranaense de Arqueologia*, t. 18-20, p. 215-228.

PROUS A. (1977) – Les sculptures zoomorphes du sud brésiliens et l'Uruguay, *Cahiers d'Archéologie d'Amérique du Sud*, n° 5.

PROUS A. (1982) – História da pesquisa e da bibliografia arqueológica no Brasil, *Arquivos do Museu de História Natural*, t. 4/5, UFMG, Belo Horizonte, p. 11-24.

PROUS A. (1992a) – Les sculptures animalières du sud brésilien, *Les Dossiers d'Archéologia*, n° 169, p. 18-21.

PROUS A. (1992b) – *Arqueologia Brasileira*, Editora Universidade de Brasilia, 605 p.

RAUTH J.W. (1967) – Nota prévia sobre a escavação do sambaqui do Porto Maurício. Programa Nacional de Pesquisas Arqueológicas 1. Resultados preliminares do 1° ano (1965-1966), *Publicações avulsas do Museu Emilio Goedi*, t. 6, p. 47-58.

ROHR J.A. (1961) – Pesquisas paleo-etnográficas na Ilha de Santa Catarina e noticias prévias de sambaquis da Ilha de São Francisco III, *Pesquisas, Antropologia*, n° 12.

ROOSEVELT A.C. (1999) – O povoamento das Américas: o panorama brasileiro, *in* M.C. Tenório dir., *Pré-história da Terra Brasilis*, Editora UFRJ, p. 35-50.

SCHELL R. (1999) – *Stabilité de l'écosystème sur le littoral sud-est du Brésil à l'Holocène supérieur (5500-1400 BP). Les pêcheurs-cueilleurs-chasseurs et le millieu vegétal : apports de l'antracologie*, thèse de doctorat, université de Montpellier II, France.

SCHELL R., GASPAR M., YBER J.-P. (1996) – Antracologia, uma nova fonte de informações para a arqueologia brasileira, *Revista do Museu de Arqueologia e Etnologia da USP*, t. 1, fasc. 6, São Paulo, p. 3-10.

SCHMITZ P.I. (1998) – Peopling of the seashore of southern Brazil, *in* M.G. Plew dir., *Explorations in American Archeology*, University Press of America, Lanhan, New York, Oxford, p. 193-220.

SCHMITZ P.I., BITENCOURT A.L. (1996) – O sítio arqueológico de Laranjeiras I, Santa Catarina. Escavações arqueológicas do Padre A. Rohr, *Pesquisas, Antropologia*, t. 53, p. 13-96.

SERRANO A. (1946) – The sambaquis of the brazilian coast, *in* J.H. Steward dir., *Handbook of South Americain Indians, the marginal tribes*, Bulletin, Bureau of American Ethnology, t. 143, fasc. 1, p. 401-408.

SIMÕES M.F. (1981) – Coletores-pescadores-ceramistas do litoral do Salgado (Pará), *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi*, t. 78, p. 1-26.

TENÓRIO M.C. (1995) – Estabilidade de grupos litorâneos pré-históricos: uma questão para ser discutida, *in* M.C. Beltrão dir., *Arqueologia do Rio de Janeiro*, Arquivo Público do Estado do Rio de Janeiro, Nitéroi, p. 43-50.

TENÓRIO M.C. (1999a) – Coleta processamento e inicio da domesticação de plantas no Brasil, *in* M.C. Tenório dir., *Pré-história da Terra Brasilis*, Editora UFRJ, p. 259-271.

TENÓRIO M.C. (1999b) – Os fabricantes de machados da Ilha Grande, *in* M.C. Tenório dir., *Pré-história da Terra Brasilis*, Editora UFRJ, p. 233-246.

VIALOU D. (1989) – Une rencontre de préhistorien, *Travaux et Mémoires*, t. 44, IHEAL, PUG, p. 89-93.

VILHENA-VIALOU A. (1992) – Le travail de la pierre, *Les Dossiers d'Archéologia*, n° 169, p. 12-17.

VILHENA-VIALOU A. (1995) – *Instrumento techno-tipológico de indústrias líticas brasileiras, X Congresso, Union Internacional de Ciências Prehistoricas y Protohistoricas, México, 1981.*

VILHENA-VIALOU A. dir. (2005) – *Pré-história do Mato Grosso, vol. 1: Santa Elina*, Edusp, 255 p.

WESOLOSKY V. (1999) – Práticas funerárias na pré-história de São Paulo, *in* M.C. Tenório dir., *Pré-história da Terra Brasilis*, Editora UFRJ, p. 189-195.

Maria Jacqueline RODET
Setor de Arqueologia,
Museu de Historia Natural e Jardim Bôtanico,
rua Gustavo da Silveira, 1035, Bairro Horto,
CP 1275, 31080-010 Belo Horizonte,
Minas Gerais, Brésil
rodetjac@free.fr
jacqueline.rodet@gmail.com

Évolution du discours en Préhistoire paléolithique

Marcel OTTE

Résumé

Considérée globalement, la démarche préhistorique s'est constituée par l'accumulation d'une quantité d'informations inouïe, toujours plus fines et relatives aux comportements de l'homme, en perpétuelle transformation. Peu à peu, cette démarche a conduit à la définition de « traditions culturelles » sur le modèle des civilisations historiques. L'idée dominante fut d'imposer une logique évolutive comme moteur à ces transformations. Ainsi vit-on fleurir dans le discours scientifique des expressions telles que « dès que », « déjà », « à partir de », témoignant de cette nécessité du progressisme. Directement issue des sciences naturelles, cette vision peut être mise en cause quant à son application stricte à l'histoire humaine. L'ombre de Jean-Jacques Rousseau plane encore sur la fièvre à distinguer l'homme de la nature, aujourd'hui comme jadis. Élaborée pas à pas, cette séparation se trouverait illustrée par chaque étape de la Préhistoire, et jusque dans les productions plastiques les plus élaborées (l'histoire des « styles »). Une sorte d'inquiétude bien actuelle eût été ainsi soulagée, à mesure où cette science nouvelle montra l'homme se détachant des lois naturelles au fil de ses « inventions » successives. Plutôt que la découvrir, nous avons inlassablement créé une nouvelle Préhistoire, adaptée à nos nouvelles interrogations.

Abstract

Considered as a whole, the prehistoric approach is constituted by the accumulation of a quantity of information, increasingly more detailed and relating to continually changing human behavior. Little by little, this approach has led to the definition of "cultural traditions" based on the model of historical civilizations. The dominant idea was to impose a developmental logic as a mechanism for these transformations. In this way, such expressions as "from then on", "already" and "since" flourished in the scientific discourse, evidencing this need for the idea of progression. Directly resulting from natural sciences, this vision can be questioned as to its strict application in human history. The shadow of Jean-Jacques Rousseau still glides over the fever to distinguish man from nature, today as before. Elaborated step by step, this separation is illustrated by each stage in prehistory, and up to the most elaborated plastic productions (history of "styles"). A quite real concern was thus relieved, as this new science showed man separating from natural laws as a result of his successive "inventions". Rather than to discover it, we have unceasingly created a new prehistory, adapted to new questions.

INTRODUCTION

Comme en toute science, les discours successifs en Préhistoire se sont adaptés aux interrogations générales contemporaines, elles-mêmes issues du flux des pensées dominantes. Au fil du temps, notre discipline a toujours davantage forgé de nouvelles questions que produit de nouvelles découvertes. Pour des événements situés au plus profond de notre humanité, il ne serait que naïvement illusoire d'y rechercher de téméraires « découvertes » comme elles existent dans les sciences du présent. Le passé préhistorique a basculé dans le néant avant tout autre. Par contre, il nous revient d'offrir quelques « créations » préhistoriques à notre humanité actuelle afin d'assumer notre place légitime et authentique au sein des autres discours anthropologiques en perpétuelle mutation.

La particularité de notre discipline tient en ce que l'homme s'est lui-même pris comme objet d'étude évolutionniste ; constitué par un processus enclenché en pleine biologie, il s'est métamorphosé en un interrogateur actuel qui aimerait se savoir le plus complètement dégagé de la nature. Le spectateur et l'acteur sont la même personne. Afin de comprendre notre état actuel, nous interrogeons nos origines. Par la saisie des moments où les critères humains apparaissent successivement, puis s'élaborent logiquement, nous disposerions de la clé d'accès à notre espèce. Mais le Rubicon cérébral qu'il a fallu traverser de l'animalité à l'humanité se présente aujourd'hui comme un immense estuaire, un fouillis de bras fluviaux, où même le sens de la marée paraît indistinct et où les voies de passage semblent aussi innombrables qu'aléatoires.

Devant un tel chaos, étalé durant plusieurs millions d'années d'évolution, on en vient à perdre l'illusion d'un homme constitué tel quel, qui posséderait une quelconque cohérence, à l'inverse du scénario de la Genèse où les hommes furent doués de toutes les différences d'avec l'animalité, d'emblée. Or, tous les critères humains ne se sont pas retrouvés simultanément dans cette histoire récente. Mais, à l'époque où ces rassurantes considérations furent édifiées, moins du dixième de la population humaine était seulement connue. Il fallait fonder leur statut d'après notre propre existence et estimer leurs variations à l'immense mesure de la terre entière.

Une vision philanthropique permit alors d'y voir la possibilité de distinguer une humanité civilisée, celle des salons, des philosophes, des musiciens et des savants, et le reste de la terre. Seule une incroyable durée de temps pouvait en être la cause. Mais il eut fallu supplémentairement que chacun s'accordât à ce que les uns conduisent aux autres. Mais dans quel sens ? Seule la bonne éducation interdit de s'esclaffer devant l'étalage orgueilleux prodigué par le décor des uniformes et des toilettes des dames en Europe. Et si nous n'avions mieux connu la profondeur des pensées religieuses, mystiques, artistiques, sociales des Indiens, on sourirait infiniment moins sur ce qu'ils possédaient encore avant les conquêtes européennes.

Où se plaçait la coupure ? Ce mépris des peuples occidentaux appartient lui aussi au passé. Du moins se réduit-il à une timide mise en garde : l'histoire n'est pas plus linéaire que neutre. Et si un sens en guide le cours, ce ne sont pas les lambeaux rapiécés durant les phases d'écritures qui autorisent quiconque à reconnaître une destinée dans ses convulsions d'événements à finalité générale douteuse, si elle existe.

LE SIÈCLE DES LUMIÈRES

Lointains échos provoqués par Aristote, les tourments réveillés au Siècle des lumières, attendaient, susciteraient, voulaient savoir de quel côté se trouvait la « primitivité », en quoi pourrait-elle être dénommée ainsi ? et par qui ? Car la question ne put plus laisser indifférents les philosophes. Elle fondait toute la liberté de l'homme, la question de ses possibilités et de ses devoirs. Car la nature même de cette interrogation (« d'où venons-nous ? ») ne touche-t-elle à celle de savoir qui nous sommes ? Et, cela acquis, qui sont les autres ? En quoi, considérés entre nous, serions-nous « non naturels » ? Et depuis quand ? Comment ?

Cette enquête menée dans des terrains fort peu scientifiques, en ce siècle de penseurs, n'allait-elle pas dériver vers les troubles du méconnaissable, de l'interdit, atteindre le religieux ? Très curieusement, dans la sérénité des cercles raffinés, l'approche de choses à senteur sulfureuse provoque encore une réaction, toujours allergique, mais inversée. La chaleur des débats actuels orientés sur les langages, les arts, le religieux, le feu, les espèces, les races, par exemple, font regretter le temps où l'ensemble de ce qui passionnait pouvait être échangé en termes courtois et amicaux, car il n'échappait pas aux cercles d'une bonne société séparée de la masse démographique qui la faisait vivre.

Ce souffle interrogateur précéda donc de loin la méthode préhistorique elle-même. Il touche d'ailleurs toute l'humanité et en tous les temps dès que des questions métaphysiques furent soulevées. En tant que « méthode » de connaissance, la préhistoire fut explicitement formulée par les philosophes du Siècle des lumières, c'est-à-dire bien avant que la préhistoire ne fut constituée en tant que discipline. Considéré comme « créateur de faits », le discours philosophique précède, voire provoque, les pratiques empiriques. Notre science n'y échappa pas.

Ainsi, le XVIIIe siècle présente-t-il toutes les composantes aux sources de la préhistoire. Une extraordinaire convergence de sciences naturelles (zoologie, botanique, géologie) s'associe à de superbes observations ethnologiques (elles n'auront plus par la suite cette fraîcheur). Tous les domaines de la connaissance se trouvent illuminés par le souffle puissant de la philosophie française. Ce bouillonnement inclut la nécessité *d'expliquer* l'Histoire, donc de lui donner un sens neuf en ce siècle explosif. Ces ambitions intellectuelles ont poussé jusqu'aux peintres, aux

musiciens et aux lettrés à se définir à nouveau. À mes yeux, la véritable origine de la préhistoire est là, dans ces esprits qui croisaient science, pensée et amour des hommes.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Cultivé et sensible, Jean-Jacques Rousseau a tenté de retrouver l'homme originel là où il vivait encore en harmonie avec la Nature, c'est-à-dire soit « ailleurs » par l'ethnologie, soit « avant » par la préhistoire (fig. 1).

Il dénonce l'opposition trop souvent entretenue entre nature et culture. Selon lui, l'Homme serait bon mais son histoire mauvaise. Le « début » de l'histoire fut un funeste « hasard ». Qu'eut-il dit de la Préhistoire ? Ses propres référents historiques étaient toujours dans ce que nous appellerions la « préhistoire vivante », c'est-à-dire l'ethnologie considérée à son point d'aboutissement, sinon d'extinction. Plus loin : « La civilisation asservit la Nature, donc l'Homme. » Car, notre état de nature ne fut pas seulement à nos origines, il est encore en nous aujourd'hui !

L'homme possède un pouvoir sur le monde ; il « chosifie » la nature afin de l'utiliser ensuite ; mais il y inclut aussi d'autres hommes. Dès lors, eux aussi peuvent être considérés comme naturels, strictement « non civilisés ». Voici comment l'histoire (et elle seule) a su rendre la barbarie légitime. Voilà pourquoi la philosophie (elle seule) peut et doit réconcilier la nature et l'histoire.

« Quoi qu'en disent les moralistes, l'entendement humain doit beaucoup aux passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi : c'est par leur activité que notre raison se perfectionne ; nous ne cherchons à connaître que parce que nous désirons de jouir, et il n'est pas possible de concevoir pourquoi celui qui n'aurait ni désirs ni craintes se donnerait la peine de raisonner » (Rousseau, 1750, p. 195).



Fig. 1 – Jean-Jacques Rousseau.
Fig. 1 – *Jean-Jacques Rousseau.*

Parmi une si foisonnante littérature sur les fruits combinés de la pensée, de l'ethnologie et d'une lointaine préhistoire, nous proposons deux textes mis en résonance :

« Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole ; combien la grammaire exerce et facilite les opération de l'esprit ; et qu'on pense aux peines inconcevables, et au temps infini qu'a dû coûter la première invention des langues ; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, et l'on jugera combien il eût fallu de milliers de siècles, pour développer successivement dans l'esprit humain les opérations dont il est capable » (Rousseau, 1750, p. 198-199).

« […] car si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont en bien plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole […] » (Rousseau, 1750, p. 204).

« […] à peine peut-on former des conjonctures supportables sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées, et d'établir un commerce entre les esprits : art sublime qui est déjà si loin de son origine, mais que le philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection qu'il n'y a point d'homme assez hardi pour assurer qu'il n'y arriverait jamais, quand les révolutions que le temps amène nécessairement seraient suspendues en sa faveur, que les préjugés sortiraient des académies ou se tairaient devant elles, et qu'elles pourraient s'occuper de cet objet épineux, durant des siècles entiers sans interruption » (Rousseau, 1750, p. 204).

On ne peut qu'être surpris de telles prémonitions… Ailleurs :

« Combien de siècles se sont peut-être écoulés, avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du ciel ? Combien ne leur a-t-il pas fallu de différents hasards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément ? Combien de fois ne l'ont-ils pas laissé éteindre, avant que d'avoir acquis l'art de la reproduire ? Et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est-il pas mort avec celui qui l'avait découvert ? » (Rousseau, 1750, p. 197).

LES SCIENCES POSITIVES

Avec le XIXe siècle éclate le positivisme : les sciences, simplement aimées au XVIIIe siècle, se forgent un terrain empirique par voie expérimentale et charpentent leur théorie. Du charmant « aimer pour comprendre », on glisse au « rien n'aimer s'il n'est connu ». L'axe central du siècle est fait de raisonnements, de données contrôlées, réfutées, maintenues. Et le pivot de cet axe, avec un peu de recul, reste l'œuvre de Charles Darwin qui nous fit renier nos plus secrètes et plus belles illusions. Dans le strict sens sociologique, l'œuvre de Darwin « se substitua » à la Bible : « Croyez-y, vous serez sauvés. » Opportunément, lorsque les dogmes se lézardaient sous les coups des révolutions, une « théorie » était appelée à rassurer,

peut-être davantage les lecteurs que l'auteur lui-même. L'essentiel fut un fait de civilisation : l'humanité disposait d'un autre corps de doctrine auquel elle put se rattacher.

« Comme les espèces se forment et s'éteignent par des causes toujours actuelles, mais lentement agissantes, et non par des actes miraculeux de création ; que les relations d'organisme à organisme, les plus importantes de toutes les causes de changement pour les êtres vivants, sont presque indépendantes de l'altération, même soudaine, des conditions physiques, le progrès d'un seul être décidant du progrès ou de la destruction des autres, il s'ensuit que la somme des changements organiques dans les fossiles de formations consécutives peut probablement servir de juste mesure du laps de temps écoulé entre elles » (Darwin, 1859, p. 504).

Pour Charles Darwin, et comme l'avait aussi pensé Rousseau, l'homme varie non seulement dans l'espace, mais il est constamment imparfait dans le temps. Outre son histoire biologique, commune aux autres espèces, il possède une histoire naturelle, elle aussi toujours en cours. La notion, si chère à Darwin, d'espèces naturelles en équilibre avec leur milieu subit ici une inflexion : l'homme s'en détache par sa culture (fig. 2).

« Je vois, dans l'avenir, des champs ouverts devant des recherches bien plus importantes. La psychologie reposera sur une nouvelle base, déjà établie par M. Herbert Spencer, c'est-à-dire sur l'acquisition nécessairement graduelle de chaque faculté mentale. Une vive lumière éclairera alors l'origine de l'homme et son histoire » (Darwin, 1859, p. 504).

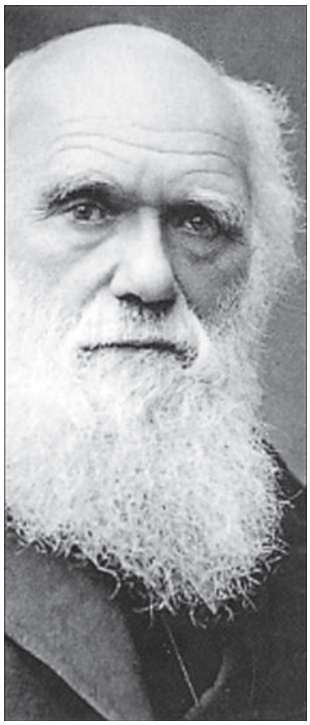


Fig. 2 – Charles Darwin.
Fig. 2 – *Charles Darwin.*

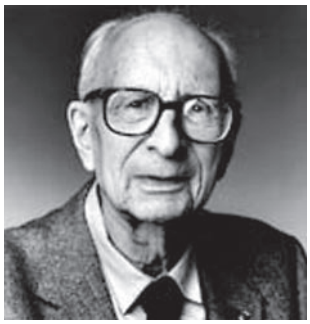


Fig. 3 – Claude Lévi-Strauss.
Fig. 3 – *Claude Lévi-Strauss.*

L'ANTHROPOLOGIE

Avec le XXe siècle, notre discipline entre dans son âge mûr. Les innombrables approches empiriques (autour de H. Breuil et de F. Bordes) viennent faire briller les produits de la pensée (autour d'A. Leroi-Gourhan). Mais je ne voudrais pas m'écarter du rythme historique amorcé par Rousseau sur la relation de l'Homme à la Nature. Ces relations furent le mieux incarnées au XXe siècle dans les travaux de Claude Lévi-Strauss et de son équipe (fig. 3).

Ils ont révélé et prouvé la logique selon laquelle fonctionnent les sociétés humaines proches de la nature ; ils les ont ennoblit. Ils découvrirent des « lois » en matière comportementale, fondées, comme en linguistique, sur le fonctionnement symbolique. Ces comportements possèdent leur valeur propre ; ils sont donc « vrais ». Les mythes constituent les « discours » des sociétés ; ils donnent l'articulation fondamentale à leur pensée.

« L'ethnologie me paraître tenir de la création artistique. C'est un tête-à-tête entre un homme et une société. […] Pour être viable, une recherche tout entière tendue vers les structures commence par s'incliner devant la puissance et l'inanité de l'événement » (C. Lévi-Strauss, cité dans Éribon, 2002, p. 273 et 355). Didier Éribon ajoute : « Tout a commencé quand des hommes se sont arrogé le droit de séparer l'humanité de l'animalité et de proclamer sa supériorité, s'arrogeant du coup celui de traiter leur semblable comme une bête » (Éribon, 2002, p. 270).

On retrouve là le point avancé par Rousseau, où le mal se place (hier comme aujourd'hui), là où on dresse la séparation homme/nature. Poursuivons ce dialogue imaginaire entre les deux philosophes séparés par deux siècles :

« Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir, que cette faculté distinctive, et presque illimitée *[la perfectibilité]*, est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents ; que c'est elle, qui faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses

erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature » (Rousseau, 1750, p. 184).

Réponse de Didier Éribon (à propos de la pensée de C. Lévi-Strauss) :

« Les développements de la biologie et de la génétique des populations ont rendu la notion de race de plus en plus floue […] et surtout ont montré que ce sont les comportements culturels qui déterminent les changements biologiques et non l'inverse » (Éribon, 2002, p. 332).

Reprenons le cœur du débat :

« Tout animal a des idées puisqu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la bête que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnaît libre d'acquiescer, ou de résister ; et c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme : car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens et de la formation des idées ; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique » (Rousseau, 1750, p. 183).

Réponse deux siècles plus tard :

« On devrait voir en *[l'opposition de la nature et de la culture]* une création artificielle de la culture, un ouvrage défensif que celle-ci aurait creusé sur son pourtour parce qu'elle ne se sentait capable d'affirmer son existence et son originalité qu'en coupant tous les passages propres à attester sa connivence originelle avec les autres manifestations de la vie » (C. Lévi-Strauss, cité dans Éribon, 2002, p. 305).

À l'analyse des œuvres produites par ces trois savants, on observe que la quête de cette opposition (nature/culture) s'articule en couples de principes singuliers :

1. l'homme s'oppose à la nature : sa longue histoire géologique l'amène à la destruction des milieux ;
2. l'homme s'oppose à son passé : ses « progrès » justifient l'oubli des expériences échouées ;
3. l'homme s'oppose aux autres hommes : comme la qualité reconnue aux civilisations s'oppose au mépris adressé aux « primitifs ». Dans cet esprit, l'homme est chosifié et l'entreprise coloniale s'en trouve justifiée ;
4. finalement, l'homme s'oppose à lui-même, car il possède sa part naturelle encore *en lui*, qui provoque un déchirement fondé sur la conscience de cette double nature et qu'il est toujours tentant de l'oublier, de la rejeter, dans une « primitivité » historique, réelle ou fictive. C'est là où les fictions grotesques sur la Préhistoire se trouvent fécondées (films, romans).

POUR CONCLURE

La préhistoire nous force à admettre et nous aide à comprendre cette évidence : à la lumière de moments successifs manifestés par l'histoire de notre espèce, nous ne sommes que dans un continuum à un certain état de transformation, toujours en cours. Comme une autre espèce : nous sommes dans la nature.

Dans ces processus, tout n'est que degré, lente progression, diffusions souples, multiplicités. L'emploi du terme « découverte » est une usurpation, car toutes modes et toutes techniques disparaissent avec l'usage qui les justifiait (feu, pigment, art, sépulture, navigation). Ces trois siècles de préhistoire forcent à l'humilité : il n'existe pas de réelle spécificité humaine. Tous ces critères sont interchangeables, flous, secondaires. Les variations spatiales sont rencontrées par les races ; celles du temps sont révélées par les fossiles ; les variations spécifiques s'égrènent au fil des arbres phylétiques et de l'espace terrestre.

Finalement, une seule chose nous reste : la lucidité apportée par la conscience. Cette faculté nous autorise à poser des choix. Mais la gamme de liberté que la conscience autorise implique aussitôt la responsabilité, seule fonction spécifiquement humaine. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DARWIN C. (1859) – *De l'origine des espèces par sélection naturelle*, Paris.

ÉRIBON D. (2002) – *Claude Lévi-Strauss*, Plon, Paris.

ROUSSEAU J.-J. (1750) – *Discours sur les Sciences et les Arts. Discours sur l'Origine de l'Inégalité*, Flammarion, Paris (pour l'éd. de 1971).

Marcel OTTE
Université de Liège,
service de Préhistoire
7, place du XX août, bât. A1, B-4000 Liège
prehist@ulg.ac.be

Préhistoire et romantisme. Le mythe des classifications typologiques et culturelles

Jean ZAMMIT

Résumé

Toute la Préhistoire humaine n'est que dualité. Elle est à la fois une période chronologique et une science. Elle est une science qui ne dit pas son nom. Elle procède des sciences humaines et des sciences exactes. Elle est Nature et Culture, biologique et sociale. La préhistoire est une discipline très complexe qui fonctionne depuis deux siècles sans substrat épistémologique. Nous essayons ici de montrer que cette dualité permanente, pourtant bien acceptée par la communauté préhistorienne, puise ses sources intuitives dans la naissance du romantisme, à la charnière du XVIIIe et du XIXe siècle. Cet article est un plaidoyer pour la mise en forme d'une philosophie formelle de la préhistoire, inexistante à ce jour.

Abstract

All human prehistory is only duality. It is at the same time a chronological period and a science. It is a science which does not say its name. It proceeds of the social sciences and the exact sciences. It is both Nature and Culture, biological and social. Prehistory is a very complex discipline which has functioned for two centuries without epistemological substratum. We try here to show that this permanent duality, however well accepted by the prehistoric community, draws its intuitive sources in the birth of Romanticism, at the hinge between the XVIIIth and the XIXth century. This article is a plea for working of a formal philosophy of prehistory, which does not exist today.

UNE INTRODUCTION DE TYPE HEURISTIQUE

À l'heure où nous rédigeons cet article, l'adjonction heureuse des principaux éléments de réflexion exposés par Alain Gallay dans son intervention au colloque d'Avignon, intitulée « 25 ans d'archéologie logistique », vient conforter notre problématique heuristique ici exposée. Cet auteur éminent plaide depuis plusieurs décennies en faveur de l'utilisation en archéologie d'un langage universel, de type logique, c'est-à-dire dérivé des enseignements de la logique formelle et symbolique. Ce logicisme, ou plutôt le logicisme d'A. Gallay, mérite selon nous toute notre attention, car il représente parfaitement cette ouverture paradigmatique que nous réclamons ici, celle qui devrait nous mener vers une *préhistoire objective post-romantique* par le biais d'un langage, voire d'une « grammaire » archéologique, débarrassés de toute subjectivité. Lui-même soulignait cependant toutes les difficultés rencontrées depuis plus de vingt ans dans le cadre de la poursuite de cette « quête inachevée », y compris de la part de ses propres étudiants… Il faut, bien sûr, comprendre cette attitude de refus, voire de rejet. Il est certes évident que la Préhistoire et les préhistoriens sont avant tout des entités baignant dans un climat de « sciences humaines ou sociales », cependant éloignées de toute préoccupation épistémologique, philosophique et logique pouvant perturber ou modifier leurs problématiques. Nous ne sommes encore qu'au stade de l'histoire ou de l'historiographie de notre discipline, mais pas dans celui de la critique philosophique. Nous pourrions dire : hélas ! Mais les quelques chercheurs qui œuvrent dans cette

voie se reconnaîtront, nous l'espérons, dans cet article. Les habitudes, les mentalités évolueront. Nous sommes optimistes et nous avons tout le temps.

La préhistoire humaine est une discipline, voire une science jeune, dont les fondements ont été instaurés il y a à peine près de deux cents ans, au début du XIXe siècle, alors que débutait le mouvement romantique et que s'effondraient les valeurs et les idéaux des Lumières, effondrement précipité par le despotisme napoléonien. En France plus précisément, la Préhistoire, peut-être à cause de la richesse de notre sol, de sa diversité et de son ouverture vers les mers et les plaines de passage, présente une densité remarquable qui lui permet de s'étaler depuis le plus ancien Paléolithique jusqu'aux confins de l'Histoire lorsque la Rome républicaine à l'agonie et ses légions envahissaient les Gaules.

Ceci explique, au sein d'autres causes et d'autres facteurs, sociaux et culturels, que la préhistoire ait été à l'origine une science française, ou du moins d'essence française, dont les pionniers ont affirmé l'obédience et la prédominance de par le monde. N'oublions pas ainsi que le Paléolithique européen a été subdivisé en périodes qui portent toutes le nom d'un site éponyme français : Abbevillien, Acheuléen, Moustérien, Aurignacien-Périgordien, Solutréen, Gravettien, Magdalénien (pour ne citer que les principales « cultures » de cette Préhistoire du temps des cavernes).

Notre but et nos aspirations consisteront donc dans cet article à aborder les deux questions – à notre avis essentielles – qui caractérisent la problématique fondamentale des préhistoriens depuis leur émergence, à savoir l'identité des peuples préhistoriques et la nature de leurs échanges. En d'autres termes, qui étaient nos ancêtres et comment propageaient-ils leurs savoirs et leurs cultures ? Évidemment, il n'est pas dans notre intention d'aborder par le menu cette gigantesque entreprise ni même de nous livrer à une « histoire de la Préhistoire », thème déjà abordé par d'autres auteurs vers lesquels nous renvoyons le lecteur [l'ouvrage de Marc Groenen reste en ce sens un sommet et une référence incontournable (Groenen, 1994)]. Non, nous préférons plutôt traiter d'un point de vue critique et prospectif ces deux questions à la lueur de l'épistémologie et de l'histoire des sciences. Nous voulons ainsi, de manière originale voire novatrice, montrer combien la préhistoire et notamment la préhistoire française, en dépit de sa jeunesse, a besoin, comme toutes les sciences, d'une autoréflexion épistémologique, voire philosophique. La préhistoire en ce domaine est orpheline et cette lacune obère ses objectifs, sa diffusion et ses enjeux. Ceci est d'autant plus paradoxal que les médias, les institutions politiques culturelles et universitaires, le public (petit ou grand) magnifient, pour ne pas dire glorifient, la moindre des découvertes paléontologiques ou archéologiques en Préhistoire, alors que l'enseignement de la préhistoire, la recherche, les laboratoires, fonctionnent encore souvent par le biais de mentalités, de lois de concepts, quasiment inchangés depuis l'origine de cette science. Peut-être parce que les préhistoriens ont peur du statut de scientifiques ? D'ailleurs, ont-ils conscience de faire de la science, alors qu'on leur répète sans cesse que la préhistoire est une science humaine, c'est-à-dire une science « molle », presque une science morte ? Le problème est d'autant plus important que l'on doit bien reconnaître qu'au sein même de la communauté préhistorienne, ce type d'interrogation, de questionnement, de doute, reste tout simplement occulté. Les chercheurs, les fouilleurs, les archéologues préhistoriens n'ont pas pour habitude d'invoquer l'épistémologie ou la philosophie des sciences lorsqu'ils se livrent à la préhistoire. Ici encore, c'est le témoignage de près de trente ans de pratique au sein du monde secret de la recherche en Préhistoire française que nous voudrions apporter, témoignage discret et urgent qui a pour seul but de livrer une évidence : pourquoi, nous, préhistoriens français et européens, devrions nous laisser l'hégémonie anglo-américaine discourir sur les fondements scientifiques de notre propre discipline alors que nous disposons de tous les atouts nécessaires pour donner à cette science véritable un nouvel enjeu et, avant tout, une philosophie et une histoire formelles ?

Il faut cependant reconnaître que depuis l'avènement de la préhistoire (en tant que discipline), deux hommes, mais avant tout deux écoles, ont tenté de forcer ces mentalités. Leurs œuvres – exceptionnelles – n'ont pas été dévolues à l'établissement de nouveaux concepts de découpage ou de classification des « cultures » préhistoriques, mais plutôt à un renouveau de l'âme même de la science préhistorique, de son essence. Le premier – et pour nous le plus grand d'entre les deux – fût André Leroi-Gourhan (Leroi-Gourhan, 1983). Philosophe, ethnologue, biologiste, historien, critique d'art, paléontologiste, fouilleur hors pair, écrivain, il dominait tout et pouvait tout aborder. Il a créé la palethnologie (entre autres mille choses…), pensée – beaucoup plus que méthode – qui ouvrait la porte d'un nouveau paradigme, celui de la conception horizontale de la fouille, orientée vers une analyse ouverte du champ d'activité des préhistoriques, inaugurant le concept de « chaîne opératoire » lors de l'étude de leurs comportements et de leurs productions matérielles, artistiques et religieuses. Le second chercheur est L.R. Binford que l'on a, à juste titre, nommé le père de la *« New Archaeology »*. Devenue depuis *l'archéologie des processus*, cette école de pensée d'origine typiquement anglo-américaine n'a pas fait évoluer les concepts préhistoriens de manière aussi radicale que celle que l'on veut bien nous présenter. Elle fût l'objet, d'ailleurs, de critiques sévères dès son apparition (Courbin, 1982). Elle manipule avec élégance des idées nouvelles sur l'économie, les échanges, les activités sociales des préhistoriques, mais elle utilise toujours les classifications, les typologies, les découpages « classiques » des auteurs conventionnels. Même si, entre autres faits, L.R. Binford apporte une nouvelle perception du complexe moustérien que François Bordes (avec l'aide de l'oublié L. Bougon) avait identifié à sa convenance, il reste axé sur les mêmes bases typologiques et chronologiques que ses prédécesseurs. La *New Archaeology* – pour reprendre une comparaison personnelle – dans un état d'esprit typiquement anglo-américain, a cru et croit encore qu'elle pouvait apporter à la science

préhistorique le même bouleversement que celui engendré par la physique einsteinienne ou quantique vis-à-vis de la physique classique du XIXe siècle. Nous n'en croyons rien. Elle est un prolongement déductif des avancées de la Préhistoire classique mais elle obéit peut-être sans s'en apercevoir aux mêmes idéaux que ceux des pionniers de la discipline. Car elle reste toujours formidablement imprégnée d'un idéal romantique qui l'amène à raisonner – quelles qu'en soient ses aspirations – en termes d'identité culturelle des populations préhistoriques, c'est-à-dire sur la base d'une croyance mythique : celle de la relation intime entre objet matériel et culture, croyance dont nous allons montrer qu'elle est la marque insigne du romantisme le plus abouti.

Pour cette raison, nous avons voulu, au cours des pages qui vont suivre, nous attaquer à ce mythe, l'un des plus envahissants et les plus dévastateurs de la préhistoire, le mythe de l'identité culturelle des populations anciennes – en l'occurrence préhistoriques – et son pendant, le mythe du diffusionnisme. Nous efforcerons donc d'être à la fois préhistorien, modeste historien et ingénu philosophe pour bien montrer avec quelle force ce mythe grandit depuis près de deux siècles, gouvernant notre préhistoire et ses enjeux. Nous avons choisi le pari – difficile – de parler ou plutôt d'écrire comme un spécialiste au sujet d'une question fondamentale, de la critiquer du point de vue de l'épistémologie (Hempel, 2000) (ce terme pompeux pourra être remplacé par celui plus secret de philosophie de la connaissance, dans l'acception triviale du terme) et, par dessus tout, de montrer les dangers actuels de ce mythe au sein même du tournant le plus important qu'aborde la préhistoire.

ROMANTISME, MYTHE ET PRÉHISTOIRE

Il convient évidemment de répéter que les limites socioculturelles du cadre, certes flou, que nous essayons de délimiter et qui nous permettra de relier Préhistoire et romantisme au XIXe siècle n'ont d'effet que sur une élite intellectuelle et sociale qui non seulement n'a aucune notion de la révolution qu'elle est en train de susciter, mais qui ignore certainement totalement les autres aspects du bouleversement économique qui va caractériser l'effondrement de l'Europe napoléonienne après le congrès de Vienne en 1815. Les bourgeois, les enfants nantis des déçus du Siècle des lumières, n'ont aucune attirance pour les effluves romantiques qui enflamment quelques jeunes lettrés ou de mélancoliques aristocrates. La révolution industrielle est là, toute proche. Puisque la bataille des idéaux est perdue, celle de la richesse à tout prix sera gagnée. Il faut ici intégrer à la marche du XIXe siècle naissant d'autres élans plus pragmatiques : capitalisme, bourse, travail à la chaîne, charbon, mines, fer, acier, machine à vapeur, chemin de fer, etc. Avec le sociologue Merton, il faut retenir que cette révolution industrielle serait née dans le Nord de l'Angleterre, propulsée par le dynamisme économique de quelques riches familles de protestants presbytériens pour lesquelles l'argent gagné, accumulé, thésaurisé, capitalisé, est juste et bon, d'après les très saintes Écritures. Quoiqu'il en soit, cette révolution va très vite gagner l'Europe et susciter une expansion coloniale impérialiste intense et dramatique. Comme il faut alimenter les nouveaux marchés par d'immenses quantités de matières premières et de main d'œuvre, la France et le Royaume-Uni, poursuivant leur emprise sur la planète – emprise entamée dès le XVIIe siècle – vont se lancer à la conquête de nouvelles colonies. L'Afrique, l'Asie, le Pacifique, voilà les nouveaux édens promis par la révolution industrielle. Cet impérialisme a par ailleurs pour effet (c'est peut-être là son seul bienfait) de favoriser le voyage, le rêve, l'exil de ceux qui sont déjà romantiques. Mais, comme on le voit à l'évidence, ce rêve fugace est masqué par des contingences socio-économiques planétaires autrement plus réalistes que les concours littéraires des amis de lord Byron, lorsque le manifeste de la littérature romantique d'épouvante naît sur les bords du lac Léman, en 1817, sous la plume de la jeune Mary Shelley, *Frankenstein*.

Ainsi, s'il est déjà difficile de montrer comment la Préhistoire est un enfant naturel du romantisme, dans la mesure où il n'est encore qu'une mode qui ne dit pas son nom, il est encore plus difficile de préjuger des autres effets du romantisme, occultés qu'ils sont par la puissance des effets de la révolution industrielle qui accapare déjà à elle seule les aspirations des Européens. En lui-même, *ex nihilo*, le romantisme est un mythe et l'une de ses filles, la préhistoire, sera également un mythe. Ces mythes – voire ces mystères – sont l'apanage de marginaux, de sans-grade, de demi-soldes (au sens littéral et métaphorique du terme), isolés sur les bords des chemins qui mènent l'Europe bourgeoise à la conquête de ses nouveaux territoires, ceux du profit, du gain, de la richesse. D'un point de vue social, romantisme et Préhistoire ne peuvent fonctionner que relativement vis-à-vis d'un courant qui ignore le rêve. Par définition, leurs idéaux, leurs concepts, leur existence même sont des mythes ou des mystères par rapport à la dure réalité d'un monde qui change de rythme et d'ambition.

Par contre, les conséquences artistiques du romantisme, notamment dans le domaine de la littérature, de la musique, de la peinture, s'inscrivent dans une tradition déjà classique. Le livre, le concert, le tableau font partie d'un univers ludique et culturel que les bourgeois, les aristocrates, les princes connaissent depuis longtemps. Ces courants seront rattrapés par la révolution industrielle lorsque les inventions de la fin du XIXe siècle permettront le transfert rapide des sons, des images, des mots. Le disque, le livre édité à grand tirage, la reproduction photographique vont industrialiser le romantisme et médiatiser ses effets. Seule la préhistoire évoluera de manière toujours mythique ou métaphysique, sans support socio-économique de reconnaissance et de diffusion. Pour subsister, elle aura cependant besoin d'une alliance, d'une alliée, d'un alibi. Cette aide va lui venir d'une activité humaine insolite, l'archéologie. Examinons maintenant comment, fille du romantisme, la Préhistoire, qui elle aussi ne sait pas encore qui elle est, va mythifier l'archéologie.

LA PRÉHISTOIRE COMME MÉTAPHYSIQUE DE L'ARCHÉOLOGIE

La préhistoire procède, dès ses débuts les plus fugaces, de deux « disciplines » encore discrètes, pour ne pas dire secrètes : l'archéologie et la géologie. L'archéologie fournit à la préhistoire ses méthodes et ses enjeux. La géologie lui offre un territoire encore plus exotique, pour ne pas dire ésotérique, la paléontologie, c'est-à-dire l'étude des fossiles et notamment des ossements d'animaux mammifères souvent de grande taille, disparus pour la plupart. Les premiers préhistoriens hantent les cavernes et les grottes à la recherche d'os et de mâchoires d'ours, de lions, d'éléphants, de mastodontes. L'un des pionniers en la matière, Paul Tournal, pharmacien dans le département de l'Aude, est hanté par cette quête nouvelle. Il est évident que pour lui le terme, la notion, le concept de Préhistoire n'ont pas plus d'existence formelle ou psychologique que le romantisme qui occupe d'autres individus européens qu'il ne connaît pas encore – c'est l'évidence – et dont il partage pourtant les mêmes secrètes aspirations. Quelle est la force qui entraîne P. Tournal à creuser les flancs et les entrailles les plus intimes des grottes de Bize-Minervois, tout près de Narbonne ? Il est difficile de répondre à cette question, de taille, qui par ailleurs conditionne étroitement les prémisses d'une nouvelle discipline. Tournal est pharmacien, lettré, certainement concerné par les nombreuses occupations archéologiques qui caractérisent la vie intellectuelle des Narbonnais érudits, qui vivent sur le sol même de l'ancienne capitale de la province romaine de Narbonnaise, sol qui regorge de vestiges antiques. Narbonne fût également la capitale de l'important royaume wisigoth de Septimanie au haut Moyen-Âge. Son imposant palais des anciens archevêques, ses églises, ses cloîtres et ses abbayes (comme l'admirable joyau cistercien de Fontfroide, tout proche) complètent un panorama historique et archéologique prestigieux, qui a certainement dû influencer la vocation de Tournal. Cet appel du passé est indéniable. Mais quelle est l'origine exacte de la force qui pousse Tournal vers la caverne plutôt que vers l'antique monument, la monnaie ancienne ou le cabinet d'antiquités ? Certes, il est pharmacien, rompu à l'histoire naturelle des plantes et des animaux, des roches et des sédiments, dont il utilise les sucs et les substances qui composent sa pharmacopée. Mais il est si jeune : il est né en 1805 et ses premières communications sur le contenu des grottes de Bize datent de 1828-1829, alors qu'il a à peine 23 ans ! Il ne nous paraît pas inopportun de souligner qu'il est un enfant du siècle (comme Victor Hugo : « Ce siècle avait deux ans… »). Les premiers romantiques sont des hommes et des femmes jeunes, nés autour de l'an 1800. Cette jeunesse affecte également, nous le reverrons, les pionniers préhistoriens. Peut-être parce que l'archéologie classique est celle des aînés, des notables ou des notaires qui ne seront saisis par le virus de la Préhistoire, à l'âge adulte ou mûr, que beaucoup plus tard.

Et puis, il y autre chose que la jeunesse qui relie romantisme et Préhistoire. C'est cette quête d'un homme nouveau, d'un homme neuf, d'une humanité des origines enfin débarrassée du carcan des religions et des églises. En France, il faut au moins reconnaître que Bonaparte, si fier de son statut de membre de l'Institut, a toujours flatté et récompensé les savants. Laplace (« … Je n'ai pas besoin de Dieu comme hypothèse… »), Lamarck, les créateurs de l'École polytechnique, fille de la Révolution, raisonnent de manière laïque, sans Dieu ni Bible. Lamarck est directement ouvert à la recherche d'une explication naturelle de l'origine des animaux et des hommes. Un domaine magique s'ouvre à tous ceux qui veulent forcer la barrière de la religion : l'Antédiluvien. Et P. Tournal y souscrit. Il est le premier à affirmer puis à écrire (même si ses observations précèdent de loin ses conclusions) qu'il a trouvé des ossements d'animaux disparus (antédiluviens) mêles à des silex ou des fragments de quartzite taillés par l'homme. Un homme donc forcément antédiluvien. Nous ajouterions déjà, mêlant le romanesque et la rigueur, un homme « romantique ».

Nous avons dit que la préhistoire frémissante guide ses premiers pas sur les données de l'archéologie et de la paléontologie. Cette remarque certes évidente est d'importance et conforte nos premières conjectures. Il y a déjà dans cette nouvelle discipline toute la dichotomie, toute la schizophrénie, toute la dualité qui vont l'affecter jusqu'à nos jours et perpétuer ses travers mythiques. La Préhistoire est fille des sciences humaines et des sciences exactes. Certes, Auguste Comte et son positivisme ne sont pas encore là pour classifier les sciences, mais l'on sait déjà qu'il y a les disciplines de la Nature : physique, chimie, biologie et celles de l'Esprit : histoire, humanités, philosophie, philologie, etc. L'antagonisme subintrant qui va faire, depuis deux siècles, cahoter la préhistoire entre une vision préhistorique, issue des sciences humaines qui ne disent pas encore leur nom, et une attirance pour les sciences exactes (ou dures), explique ainsi en partie pourquoi, dès son émergence, par indécision méthodologique, elle sera immanquablement une Préhistoire mythique parce que déchirée.

C'est Georges Cuvier qui instaura dès la fin du XVIIIe siècle les principes et les préceptes de la paléontologie stratigraphique. Il s'agit pour lui – et c'est là une découverte certainement géniale – de montrer que des couches superposées de sédiments, renfermant par ailleurs des ossements et des dents d'animaux anciens, se superposent dans le temps par ordre d'apparition, les plus anciennes toujours dessous, recouvertes par des strates nouvelles de plus en plus jeunes. C'est un point fondamental qui, à notre avis, n'a pas été encore perçu dans toutes ses conséquences scientifiques et épistémologiques. Cuvier, bien sûr, avait déjà utilisé des remarques géologiques antérieures pour étayer ses observations. La géologie, à laquelle l'anglais Lyell allait donner ses lettres de véritable noblesse, procédait déjà ainsi pour mesurer l'épaisseur et l'ancienneté des périodes d'histoire de la Terre. Mais il manquait aux premiers géologues et aux premiers paléontologistes une autre dimension, celle de la tectonique, tectonique que Wegener sublimera près d'un siècle plus tard lorsqu'il décrira la dérive des continents. Cette

tectonique, qui plisse comme une étoffe fragile les strates géologiques au cours des temps immémoriaux, cassant, bousculant, bouleversant les couches horizontales des sédiments pour leur conférer souvent, notamment dans les zones de montagnes jeunes, une nouvelle architecture, presque illisible, perturbe autant les géologues que les roches qu'elle emmêle. L'étude de la datation, de la chronologie, de l'exacte superposition des couches géologiques en souffre terriblement. Et ces doutes, ces difficultés accablent tous ceux qui essaient, au milieu des anathèmes religieux et bibliques, de classifier les temps antédiluviens. On retrouvera chez les préhistoriens, rompus aux méthodes de la géologie et de la stratigraphie, comme P. Tournal, les mêmes erreurs, les mêmes égarements, les mêmes difficultés. Les sédiments des grottes, comme ceux des sites de plein air, obéissent eux aussi à une tectonique interne, un plissement complexe, d'autant plus incompréhensibles qu'à l'action perturbatrice des éléments naturels qui occupent l'espace fouillé (ruissellement des eaux, modification des sédiments, effondrements, etc.) s'ajoutent les actions intempestives des animaux, des plantes, mais avant tout des hommes eux-mêmes qui vivent au sein des couches archéologiques. Il faut déjà voir dans ces égarements, dans cette méconnaissance – presque naturelle – du véritable remplissage des grottes et des cavernes, puis, plus généralement, de la véritable stratigraphie des gisements préhistoriques, l'une des causes majeures de l'incertitude de la préhistoire, c'est-à-dire de son indicibilité, c'est-à-dire de son romantisme. Parce qu'elle est déjà hybride, mêlant l'exact et l'irrationnel, la raison et le sentiment, elle est vouée aux mythes. Définitivement. Elle porte en elle-même les germes de la métaphysique qui va la guider pendant deux siècles d'aventures, à l'instar de l'astrologie qui, métaphysique de l'astronomie, la précède et la suit, depuis la nuit des temps humains. La préhistoire, à notre avis, a été, est, et peut-être sera encore longtemps une métaphysique de l'archéologie, à cheval entre deux concepts, celui de l'exactitude des éléments naturels – biologiques, géologiques, écologiques – qui la composent et que l'on veut connaître, et le rêve mythique du sentiment romantique qui tend à transformer, à sublimer, à transcender ces éléments rationnels pour créer de toute pièce une irréalité préhistorienne ou préhistorique. Quoi qu'il en soit, c'est ce que nous appellerons désormais la théorie archéologique qui va dominer la Préhistoire récente. Nous allons voir dans quelle mesure cette théorie peut être considérée comme l'une des réalisations les plus abouties de la révolution préhistorique.

PETITE HISTOIRE DE L'HISTOIRE DE LA PRÉHISTOIRE

C'est un fait remarquable que celui des origines de l'appellation de la Préhistoire. Étymologiquement, elle est Préhistoire car elle précède l'histoire (ou, si l'on veut, l'Histoire avec un grand h), c'est-à-dire cette période de l'évolution de l'humanité où l'écriture commence à apparaître. Les écritures primitives sont d'abord dévolues à des opérations comptables d'une banalité souvent insigne, servant en général de bases de données censitaires pour le calcul des impôts levés par les premiers états centralisés du Proche et Moyen-Orient sur l'aire du Croissant fertile, mais également en Extrême-Orient, lors de l'éveil de la civilisation chinoise. Ce sont des idéogrammes, des pictogrammes, des logogrammes, des signes complexes puis plus simples (cunéiformes) qui forment la compilation écrite de relevés de terres arables, de marchandises transportées, de mesures de récoltes, de nombres d'esclaves ou de captifs, plus rarement de données astronomiques ou de calculs arithmétiques. À ces proto-écritures peuvent succéder des écritures plus conceptuelles comprenant des codes, des lois, des textes religieux ou politiques, écritures qui fondent véritablement les prémisses de l'histoire. Il faudra cependant attendre 2 500 ans environ pour que trois auteurs grecs – à des degrés divers de réussite et de génie – Hérodote, Thucydide, Xénophon, instituent les fondements de l'histoire moderne (dans notre acception actuelle du terme), c'est-à-dire la relation critique et rationnelle des activités humaines au fil du temps qui s'écoule.

Avant cette période dont les origines restent floues (d'autant que l'on confond toujours une méthode, l'écriture, avec ce qu'elle décrit, l'histoire, ce qui pourrait être une magnifique tautologie), il n'y a rien. Ou, du moins, il n'y a que la tradition, la légende ou le texte religieux. Toutes les religions du monde, à commencer par les plus spontanées, c'est-à-dire animisme ou chamanisme amérindo-asiatique, possèdent une Préhistoire originelle, un mythe de la création, débouchant sur une humanité des origines, primaire ou primitive, inexorablement détruite pour fautes, péchés ou égarements par un phénomène purificateur : déluge, inondation, feu, envahisseurs d'un autre cosmos, animaux chimériques, etc. En Occident, c'est la Bible qui fait office d'explication universelle. Son bouleversement paradigmatique est le Déluge. Déluge qui délimite une ère, une époque, une période antédiluvienne au sein de laquelle deux disciplines peuvent « s'ébattre » sans difficulté pour découper temps et espace : la géologie et la paléontologie. La préhistoire naissante introduit une nouvelle conception de l'antédiluvien, la dimension humaine. Dans la mesure où les pionniers de la Préhistoire affirment (ou pensent) que les ossements humains et les outils inhérents qu'ils découvrent dans les grottes et les sablières alluviales sont de période antédiluvienne, ils instaurent une contemporanéité chronologique entre géologie, paléontologie et Préhistoire humaine. Marc Groenen remarque avec juste raison que dès le XVIIIe siècle, voire le XVIIe siècle, d'autres curieux avaient découvert une telle simultanéité mais qu'ils l'avaient travestie ; ces ossements, ces dents, ces outils, voire ces haches polies, auraient été contemporains d'anciens Celtes, d'anciens Bretons, d'anciens Romains. Jamais l'antédiluvien n'est évoqué. Pour cette raison, Cuvier, d'une part, paléontologiste émérite et Lyell, d'autre part, géologue hors pair, peuvent être considérés comme les vrais pères fondateurs de la préhistoire car leurs travaux, leurs errances, leurs erreurs aboutissent, d'un point de

vue ici proprement scientifique, à une nouvelle chronologie de l'histoire naturelle de la Terre et des êtres vivants qui la composent. Ils offrent aux préhistoriens un champ d'exercice nouveau, inconnu, inexploité. L'homme peut enfin vivre dans l'antédiluvien, sous le sceau de la paléontologie et de la géologie, sans ambiguïté stratigraphique, mais surtout chronologique. L'outil suprême qui leur permettra de défricher cette *« terra incognita »* sera l'archéologie, ou du moins la méthode ou la théorie archéologique. Nous croyons bon d'insister sur le fait que ce sont eux, Cuvier et Lyell, qui vont en quelque sorte offrir aux préhistoriens en herbe du début du XIXe siècle les clés du changement « paradigmatique » cher à Thomas Kuhn (Kuhn, 1983) qui caractérise l'émergence de la Préhistoire humaine. Notre autre conjecture personnelle sur ce point est la suivante : c'est l'ambiance romantique du moment qui va infiltrer cette transformation paradigmatique pour la pervertir et la dévier. Elle la transformera en un paradigme quasi poétique qui mettra la préhistoire en porte-à-faux depuis près de deux siècles vis-à-vis de la paléontologie et de la géologie. Nous aurons l'occasion de démontrer les véritables facteurs de cette déviation romantique. Pour l'instant, il faut bien reconnaître que la préhistoire va se parer d'une vertu inattaquable, l'archéologie. C'est pour cette raison que nous intitulons la naissance de la Préhistoire romantique : la théorie archéologique. Les premiers préhistoriens exerceront quelquefois leur vocation comme des géologues, mais avant tout comme des archéologues. Et on les comprend aisément. Nous pensons ainsi que l'archéologie qui va guider les pas de la jeune préhistoire, pour se transformer en archéologie préhistorique puis en préhistoire archéologique, va servir les intérêts de cette discipline de manière exceptionnelle.

ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE OU PRÉHISTOIRE ARCHÉOLOGIQUE ?

Il est facile de jouer avec les mots, surtout lorsque l'on veut escamoter les véritables problèmes et les questions essentielles. Ainsi, le titre de ce chapitre n'est pas une subtilité de langage mais, dans notre problématique, l'énoncé d'un des points fondamentaux qui conditionnent notre approche personnelle de l'origine des fondements de la science préhistorique. Nous avons déjà dit que notre but n'était pas une historiographie de la Préhistoire ou une histoire de la Préhistoire, mais une critique épistémologique tendant en premier lieu à démontrer que, sur les bases d'une application toute singulière des effets du romantisme, cette nouvelle discipline (ou, si l'on préfère, cette activité intellectuelle originale) a grandi en utilisant des objets conceptuels pour lesquels elle n'était pas préparée, d'autant que ces objets (l'archéologie, puis, on le verra dans les chapitres à suivre, l'histoire, l'ethnologie, l'anthropologie et de nos jours la génétique) étaient eux-mêmes ou sont des concepts flous, voire impalpables, ne possédant aucune limite scientifique précise. La Préhistoire reste pour nous, et encore plus de nos jours, un « bricolage », un « Objet Volatil Non Identifié », un gigantesque « meccano », fabriqué avec des pièces disparates, une sorte de chimère (au sens biologique du terme) se nourrissant de mythes. La plus mythique et la plus romantique conséquence de ce constat drastique reste malgré tout cette simple (para)phrase : « Et pourtant, elle fonctionne ! »

Revenons à notre propos. Sur la base de deux bonnes fées, à peine balbutiantes, la paléontologie et la géologie, la préhistoire mais surtout les premiers préhistoriens se raccrochent à un autre nouveau-né, l'archéologie. Ici, deux tendances apparaissent (encore une fois, nous observons qu'elles n'ont pas encore été, à notre connaissance, soulignées, même par les auteurs les plus aguerris, tels Paul Bahn ou Marc Groenen). Il y a la Préhistoire des sablières, des carrières et des gravières, qui est une Préhistoire de l'extérieur, du dehors, et la Préhistoire des grottes et des cavernes qui est une Préhistoire de l'intérieur, du dedans. La première tendance, qui est celle que Boucher de Perthes représente le mieux est, à notre avis, directement issue de la géologie et de la paléontologie car elle utilise les coupes naturelles ou artificielles des terrains en général alluviaux qui accompagnent les cours d'eau. La vallée de la Somme, Abbeville, le faubourg Saint-Acheul, délimitent les contours géologiques de la Préhistoire. Le concept si riche en découvertes et en découpages de « terrasses » qui plus tard entérinera, pour les glaciologues germaniques, la classification chronologique du Paléolithique en périodes de Biber, Donau, Gunz, Mindel, Riss et Wurm, naîtra directement de cette notion. Boucher de Perthes devra aller dans des régions de grottes (pays de Galles, Ardennes belges, etc.) pour rencontrer des préhistoriens amateurs de cavernes. Sa démarche reste donc essentiellement naturaliste. Pour nous, contrairement à l'opinion de Jean-Jacques Hublin et Claudine Cohen (Cohen et Hublin, 1989), c'est là la moins romantique des attitudes préhistoriennes.

Par contre, Jouanet en Dordogne et Tournal dans l'Aude inaugurent une nouvelle conception de l'archéologie, le sondage en grotte. On l'aura compris, à la suite des prémisses de notre travail, c'est ici le véritable tournant romantique de l'archéologie préhistorique. D'ailleurs, la grotte va devenir pendant plus de 150 ans la base stratégique d'étude de la Préhistoire, notamment française. Car la caverne possède toute la Préhistoire : les couches superficielles riches en histoire gallo-romaine et gauloise, les niveaux à poteries qui précipiteront l'apparition d'un nouveau paradigme, le Néolithique, tout le Paléolithique, les gravures et les peintures rupestres, l'art mobilier, les couches à ossements d'animaux, les réseaux, les empreintes de pas humains, les porches et les abris, si riches en sols d'occupation. Car une nouvelle entité apparaît, enfant hybride de l'archéologie et de la géologie, le sol d'occupation qui traduit horizontalement la présence humaine. C'est dans la grotte que les sols humains vont apparaître, découpage artificiel d'un temps, d'une époque révolue que les préhistoriens, au gré de ce qu'ils croient être de la géologie humaine, vont étalonner, classifier, nommer, entériner. Mais par dessus tout, la grotte, la caverne, le gouffre renferment le plus beau

des trésors préhistoriques, la tombe, la sépulture, le squelette humain, paré d'ocre et d'offrandes. C'est dans la grotte que le mythe le plus romantique et le plus dramatique de la Préhistoire va naître, le mythe de l'identité culturelle entre objet, culture et race. Ce mythe qui va susciter l'écrasante majorité de toutes les classifications typologiques et chronologiques préhistoriques à venir est toujours vivace. Il nourrit la préhistoire actuelle avec la même force que celle qui animait les pionniers. Il est un mythe souterrain, chtonien, inhumé, de structure essentiellement romantique.

L'archéologie préhistorique, il faut le reconnaître, a été critiquée à juste titre par L.R. Binford et les tenants de la *New Archaeology* lorsqu'ils ont conçu une préhistoire horizontale, où les processus et les échanges des objets avaient autant d'importance que les classifications verticales de ces mêmes objets. Mais ils ont entériné sans les critiquer les méthodes qui avaient laissé émerger sur la base d'une interprétation archéologique pervertie ces classifications arbitraires. Nous reverrons ce point avec la critique du diffusionnisme, mythe enfanté par celui de l'identité culturelle. Par contre, les Anglo-américains ont toujours privilégié, lorsqu'ils en avaient l'occasion, la fouille du dehors, c'est-à-dire celle du gisement de plein air, rejoignant en cela les aspirations naturalistes de Boucher de Perthes. Insistons un tant soit peu sur ce constat. Et reconnaissons en la matière que celui qui est, à notre avis, le véritable père de la *New Archaeology* (le savait-il lui même ?) fût incontestablement André Leroi-Gourhan. Pour nous, son manuel de 1950, *Les fouilles préhistoriques, technique et méthodes*, opuscule suranné à ce jour, vieillot et délavé, reste le véritable manifeste de ce qui peut être considéré objectivement comme une véritable archéologie préhistorique. Que l'on nous pardonne cette assertion provocatrice, inévitable dans un essai critique, mais obligatoire pour l'assise de nos conjectures. Pour sublimer leur idéal romantique, les préhistoriens ont fait – et font toujours – de la préhistoire archéologique. Leur problématique est tautologique dans la mesure où elle entérine, dans le cadre d'une régression à l'infini, un découpage basé sur la mise en évidence d'un fossile directeur, issu d'un site éponyme. Marc Groenen, à juste titre, rappelle que cette méthode issue de la géologie (le suffixe *ien* désignant une période déterminée à partir de l'analyse de terrains significatifs, par exemple le comté de Devon en Angleterre et le Dévonien), a eu pour effet de générer un découpage de plus en plus complexe – d'infinis univers de « Xiens ». Pour nous, l'un des effets le plus dévastateurs de l'identité culturelle préhistorienne est l'apparition d'un animal chimérique, enfant de l'archéologie classique et de la géologie, la préhistoire archéologique. Et ce mythe est né de l'archéologie perpétrée en grotte, lorsqu'elle a voulu voir dans une succession de strates artificielles, puisque d'origine humaine, une succession objective de strates « géologico-archéologiques », en fait totalement subjectives. C'est l'archéologie verticale qui a cru – romantiquement – que ce qu'elle observait et que ce qu'elle découpait dans le temps avait la même valeur scientifique objective que les strates géologiques qui caractérisaient la Préhistoire du dehors. Pour ces raisons, seul A. Leroi-Gourhan peut être considéré comme un véritable archéologue préhistorien (novateur), dans la mesure où il a créé une méthodologie de fouilles et non plus de classements ou de classifications, enfin rigoureuse et par ailleurs axée sur l'espace ouvert du gisement de plein air. Il était avant tout ethnologue et cette ouverture suffit à expliquer l'émergence de la palethnologie, palethnologie que d'autres ont simplement rebaptisé *New Archaeology*, se targuant du fait que l'anglais, langage scientifique planétaire, avait plus d'obédience (et c'est vrai) que le français.

L'on pourrait croire que, dans notre conjecture, l'archéologie préhistorique n'existe pas de manière strictement scientifique (il faudra par ailleurs expliciter ce terme de scientifique, d'un point de vue épistémologique, en matière de préhistoire), avant 1950, ce qui serait proprement insoutenable. Non, ce que nous voulons essayer de montrer, c'est que la Préhistoire humaine fonctionne, dès son origine, comme une expression artistique, pétrie de romantisme, dans la mesure où, n'ayant aucun passé, aucune substance, aucun enseignement, elle doit emprunter en les plagiant des disciplines annexes ou connexes (comme elle le fait de nos jours), telles la géologie et la paléontologie, mais surtout l'archéologie, dont elle va garder la manie extrême de la collection, du rangement, de la classification. Mais – et c'est là où l'idéal romantique se manifeste – elle va pervertir ces outils en leurs conférant une vision idéalisée, romanesque, exotique, sans aucun rapport avec l'avancée plus radicale de ces nouvelles sciences. Ceci n'est pas le cas de l'archéologie classique des nouveaux territoires du Croissant fertile qui progresse en plein XIXe siècle à pas de géant et, pourrait-on dire, de manière très pertinente, moderne. En fait, ce qui manque à la préhistoire archéologique des pionniers et de leurs successeurs, c'est encore une fois le texte, l'écriture de référence, l'histoire. Ceci nous permet ici d'un point de vue purement heuristique d'exprimer une nouvelle hypothèse, encore inexplorée : quelle est la valeur et la signification d'une archéologie sans histoire de référence, sans texte de soutien ? Ne court-elle pas le risque de sombrer dans des classifications, des évaluations chronologiques, des typologies arbitraires ? Le débat est ouvert. C'est en tout cas celui de la préhistoire archéologique. Nous espérons ainsi faire mieux comprendre au lecteur comment et pourquoi André Leroi-Gourhan, à partir de 1950, instaure une nouvelle vision de la fouille archéologique préhistorique. Arcy-sur-Cure en grotte, Pincevent en plein air restent des modèles de référence inégalés : la palethnologie est née et elle représente, à notre avis, la fin du romantisme préhistorique. A. Leroi-Gourhan, d'ailleurs n'en reste pas là. Pour nous, spécialiste en ostéo-archéologie, l'ouvrage de référence dans le domaine de l'étude des sépultures collectives de la Préhistoire reste celui consacré à l'hypogée des Mournouards, à Mesnil-sur-Ogé, dans l'Oise, paru en 1962 dans la revue *Gallia Préhistoire*. Dès 1960, alors que la majorité des auteurs concernés par l'étude des sépultures néolithiques néglige le matériel anthropologique qui les remplit, A. Leroi-Gourhan et son équipe, dont Michel Brézillon

et Jean Leclerc, livrent une publication exemplaire dont l'exhaustivité, la rigueur, l'envergure palethnologique restent, pour l'époque, inégalées.

On ne peut reprocher aux pionniers du XIXe siècle d'avoir pratiqué, notamment en grotte (dont les avenants romantiques ont déjà été soulignés) ce que nous appelons de la poésie archéologique, car ils ont utilisé comme ils le pouvaient, encore une fois sans formation, sans référence, sans comparaison, une méthode, l'archéologie et notamment l'archéologie stratigraphique, qui tout compte fait n'était pas adaptée à une innovation conceptuelle aussi originale que la préhistoire humaine. Ils ont peut-être été des préhistoriens novateurs lorsqu'ils ont abordé les remplissages stériles, sans couches humaines, des gisements qu'ils sondaient. Mais dès qu'ils sont arrivés dans le territoire de la Préhistoire humaine, c'est-à-dire dans les « strates » ce qu'ils vont dénommer Paléolithique, ils ont remplacé la géologie et la paléontologie par l'archéologie des objets matériels, ce qui les a entraînés à fournir non plus une science mais un rêve préhistorien.

PRÉHISTOIRE SUBJECTIVE, PRÉHISTOIRE OBJECTIVE

Ce rêve n'est de toute façon qu'une étape. L'onirisme des cavernes est propice à tous les mythes et toutes les légendes. La préhistoire humaine, naissante, a besoin d'autres outils, d'autant que les fouilles qui commencent à se répandre de toutes parts en Europe, mais encore plus en France, fournissent aux amateurs éclairés une quantité de plus en plus formidable d'objets, de matériel, de silex taillés ou autres antiquités. Le temps des classifications, des découpages, des typologies approchent. Des intellectuels, que nous pensons tous pétris – même sans le savoir – d'un romantisme plus élaboré, vont en France classifier la préhistoire humaine. Le grand mythe de l'identité culturelle et son pendant le diffusionnisme sont prêts à éclore. Des personnages aussi exaltés qu'É. Lartet, A. et G. de Mortillet, É. Cartailhac, L. Capitan, puis D. Peyrony, et même l'abbé Breuil, vont lui donner ses lettres de noblesse et entériner une doctrine préhistorienne qui règne sans partage depuis cette période. La consécration livresque de cette hégémonie sera l'ouvrage inégalé de Joseph Déchelette, véritable bible de la Préhistoire. Mentionnons que la quasi-totalité de ces concepteurs sont tous nés entre le milieu et le deuxième tiers du XIXe siècle. La plupart du temps, fils de notables éclairés, ils sont certainement pétris de romantisme, mais ici d'un romantisme élaboré, abouti, achevé, d'expression essentiellement artistique, littéraire, picturale ou musicale. Ceci doit être noté ou du moins accepté pour l'instant comme une conjecture. Même si nous répétons que nous ne voulons pas nous livrer à une étude sociologique de la naissance de la préhistoire – travail qui, par ailleurs, attend son inventeur en Europe, avant qu'un anglophone ne s'y attache –, il nous est impossible de ne pas souligner ces facteurs sociologiques.

Une nouvelle dimension conceptuelle va donc apparaître en préhistoire. Nous pensons que Marc Groenen en a bien décrit les acteurs (ci-dessus cités) et l'historiographie qui les relient. Mais il n'a pas abordé la critique épistémologique de ces concepts : là n'était pas le but de son énorme travail. Il nous appartient donc, en toute originalité, d'approfondir ce nouveau point. Nous démontrerons dans un article à suivre comment ces concepts de classification et de découpages des « cultures » préhistoriques sont de type mythique, poétique, romantique plus que scientifique, d'un point de vue poppérien (Popper, 1999) et plus généralement épistémologique, affectant non seulement le Paléolithique, mais encore plus les deux nouveaux enfants du romantisme préhistorien, le Mésolithique et par dessus tout, le Néolithique. Bien évidemment, nous devons écarter toute ambiguïté de méthode : à l'heure actuelle, ces concepts fonctionnent (nous l'avons déjà mentionné) selon des processus de recherche parfaitement scientifiques… mais sur des bases para- ou pseudo-scientifiques. La science préhistorienne serait ainsi un énorme *sophisme*. L'arme redoutable qui allait susciter l'émergence de ces concepts « trompeurs » sera l'adjonction à l'archéologie d'une nouvelle discipline, l'ethnologie (ou, si l'on préfère, pour l'instant, l'ethnographie). L'ethnologie, infiltrant la préhistoire archéologique que nous venons de décrire, va lui conférer une dimension romantique et mythique inégalée. Elle va institutionnaliser la conclusion de cette escalade romantique, le triptyque *objet, culture, peuple*, c'est-à-dire la description « de l'extérieur » des sociétés préhistoriques « de l'intérieur » sur la base d'une panoplie d'objets, témoin d'une « culture » totalement subjective, émanant d'un peuple que la majorité d'entre nous, dans le cadre d'une pure représentation mentale, subjective elle aussi, assimile à un profil anthropologique particulier. Ainsi, pour terminer sur une note ironique (Voltaire ne disait-il pas : « L'ironie est la méchanceté des bons »…), par exemple, les *Solutréens* ou les *Magdaléniens*, les *Danubiens*, les *Chasséens* seraient des entités formelles caractérisées par des objets spécifiques, des ethnies avec une *culture* appropriée dont les critères anthropologiques sont à rechercher et à mettre en évidence… (Zammit, 1998). Tout un programme « romantique », qui malheureusement, en dépit de son universalité et de sa reconnaissance académique et universitaire mondiale, ne saurait résister à la moindre analyse épistémologique digne de ce nom.

Ainsi, nous réclamons une philosophie consistante de la préhistoire humaine et de ses fondements. La crédibilité objective de notre science en dépend. Même si son statut, comme nous l'avons démontré, reste hybride, entre science d'observation et de réflexion, oscillant entre une archéologique inductiviste et une préhistoire théorique, explicative, globalisante, il est indéniable qu'elle s'est bâtie sur un compromis qui reste inconsistant, celui d'une vision subjective, romantique, des objets, des cultures et des peuples face à la réalité objective de ce qui s'est « réellement passé de l'intérieur » au sein des *sociétés* préhistoriques. Le découpage de leurs activités, de leurs structures souffre d'une incomplétude formelle, incluse dans un mythe fondateur invalide. À nous de le rendre réellement scientifique, plus que dans les formes, dans le fond. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

COHEN C., HUBLIN J.-J. (1989) – *Boucher de Perthes, les origines romantiques de la Préhistoire*, coll. Un savant, une époque, Belin, Paris, 227 p.

COURBIN P. (1982) – *Qu'est-ce que l'archéologie ?*, Payot, Paris, 348 p.

GROENEN M. (1994) – *Pour une histoire de la Préhistoire*, Jérôme Millon, Grenoble, 604 p.

HEMPEL C. (2000) – *Éléments d'épistémologie*, Armand Colin, Paris, 208 p.

KUHN T.S. (1983) – *La structure des révolutions scientifiques*, coll. Champs, Flammarion, Paris, 284 p.

LEROI-GOURHAN A. (1983) – *Le fil du temps. Ethnologie et Préhistoire*, coll. Le Temps des sciences, Fayard, Paris (au sein d'une œuvre immense…), 470 p.

POPPER K.R. (1999) – *Les deux problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance*, Hermann, Paris, 468 p.

ZAMMIT J. (1998) – Plaidoyer pour de nouveaux marqueurs socio-culturels et biologiques des sépultures du Néolithique moyen du Sud de la France, *Actes des rencontres méridionales de Préhistoire récente*, éd. APDCA, Antibes, p. 47- 54.

Jean ZAMMIT
Chercheur-associé
Centre d'anthropologie, Toulouse, CNRS-EHESS
« Le Roc », 31460 Caraman
zammit.jean@wanadoo.fr

Approche épistémologique de la notion de transition dans la Préhistoire française à la fin du XIXe siècle

Virginie GUILLOMET-MALMASSARI

Résumé

Au travers du discours du préhistorien, nous analysons les caractères relatifs à la notion de transition et portons ainsi un regard épistémologique sur le développement de la préhistoire dans la deuxième moitié du XIXe siècle. À partir de 1872 et jusqu'à la fin du siècle sont notamment reconnus deux statuts différents à cette transition. Ces statuts renvoient plus fondamentalement à une différence d'intérêt et de gestion du concept de changement archéologique.

Abstract

Observing from the discursive reasoning of the prehistorians, the characters of the notion of transition in the 19th century let us develop an epistemological point of view on the expandings of prehistory science. From 1872 to the end of the century, we can observe two different ways of considering transition, which can be connected to a difference in the interest and management of the idea of archaeological change.

INTRODUCTION

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, la notion de transition est l'expression du changement préhistorique. La portée diachronique de la discipline en appelait donc à elle comme à une notion logique et structurante. Si évidente soit-elle en préhistoire, il n'est cependant pas moins nécessaire, et fort intéressant, d'en étudier précisément les caractères. Deux raisons sont à invoquer pour justifier de cet intérêt. D'abord la nature particulière de la notion. Le terme de transition est étymologiquement neutre puisqu'il désigne le seul passage d'un état à un autre, sans précisions supplémentaires quant aux éventuelles modalités qui pourraient caractériser ce passage ; les modifications de son sens au fil du temps ne consistèrent qu'à lui faire désigner plus sensiblement le « moment » du passage ou la « manière » de passer (Rey, 1992). Or, cette neutralité présente un grand intérêt pour nous puisqu'elle oblige l'utilisateur à définir lui-même les caractères de la transition. Celui qui fait intervenir cette notion va en effet, de façon consciente ou pas et à l'issue d'une démonstration ou non, se positionner sur sa nature (graduelle ou au contraire abrupte), sur son sens (définit-elle une continuité ou une discontinuité par rapport à ce qui précède et ce qui suit ?) et normalement sur son temps (quand commence et finit-elle, est-elle rapide ou longue du moins ?). L'ampleur thématique couverte par la notion de transition préhistorique est ainsi considérable, à l'image de l'investissement interprétatif qu'elle requiert et qui en fait un excellent terrain de l'analyse épistémologique : l'examen de cet investissement interprétatif, dans sa nature et sa qualité, permet d'observer les conceptions sous-jacentes sur lesquelles repose la mise en place de la discipline. La seconde raison qui motive cette étude portant sur la notion de transition est le constat de son évolution dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Entre le moment où elle commence à être monopolisée dans les années 1870, et la fin du XIXe siècle, son statut et ses caractères changent en effet de façon très significative. Ces

variations rejoignent celles plus larges du système de pensée qui est en pleine élaboration et qui concerne la perception de l'évolution des industries.

LA « TRANSITION » SANS VALEUR MAIS NÉCESSAIRE DE G. DE MORTILLET

La systématisation des connaissances de Gabriel de Mortillet dès 1867, sous la forme d'une « classification des temps préhistoriques » (Mortillet, 1867), va de pair avec l'apparition récurrente dans son discours de la notion de transition. Les caractères développés par cette notion s'accordent avec la structure de la classification, qu'il faut examiner (tabl. 1). Celle-ci s'articule autour d'une colonne centrale qui représente et définit la succession des différentes époques préhistoriques. Cette colonne matérialise ainsi le temps préhistorique, un temps constitué par une juxtaposition d'époques dont le caractère principal est qu'elles représentent des états stables. Elles sont bien définies en effet par des caractères récurrents (les « types » de sa classification) et surtout leur persistance sur de longues durées : c'est le principe même de définition de l'époque préhistorique, celui par lequel elles sont aussi nécessairement distinctes les unes des autres. Il est à noter, en outre, que cette époque constitue la « valeur » par excellence, puisque unique valeur de la classification. Enfin, ces époques « stables », observées selon M. Chazan comme rigoureusement délimitées par des frontières ou divisions temporelles avant ou après lesquelles les événements prennent place (Chazan, 1995), traduisent dans leur juxtaposition un temps tout à fait discontinu, un temps issu d'un travail sur la stabilité et dans lequel la transition aura très peu de place, une place particulière de surcroît.

De façon logique et parce que le système de G. de Mortillet est cohérent, les caractères de sa transition peuvent être déduits de ceux qu'il donne à l'époque. Si l'époque représente la stabilité et constitue la « valeur » de la classification, la transition, qui à l'inverse fait référence à l'idée de « mélange de caractères », ne renvoie pas un état stable mais au contraire instable. Cette instabilité implique alors sa dévalorisation et le fait qu'elle ne soit pas perçue comme une époque. Or, dans un contexte scientifique où l'objectif principal est la détermination des époques et la définition de leur succession dans le temps (c'est effectivement la grande problématique des années 1870), si la transition n'est pas perçue comme une époque, alors elle ne va pas faire partie des problématiques.

Tous ces caractères transparaissent dans le discours de G. de Mortillet. Lorsqu'il présente sa classification au congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Bruxelles en 1872, il s'agit en réalité d'une deuxième version (Mortillet, 1873). Par rapport à la version précédente (Mortillet, 1869), il a de façon assez radicale supprimé l'Aurignacien, au sujet duquel il déclare : « J'ai reconnu depuis que cette coupure mal définie n'a pas de valeur. C'est tout au plus une transition, ou mieux encore le commencement du Magdalénien » (Mortillet, 1873, p. 440). Cette première référence à la transition témoigne avant tout de son caractère discréditant. Elle est ce qui est « mal défini ». L'expression « coupure mal définie » introduit par ailleurs très clairement le concept de mélange ; un mélange qui, parce qu'il interdit toute délimitation stricte, reprenons ses mots, « n'a pas de valeur » et est donc « tout au plus une transition ». Ainsi, à côté de l'idée première que la transition est sans consistance, et il faut bien dire à ce titre qu'elle n'est jamais définie chez lui par des caractères positifs, la négation de sa valeur renvoie ensuite directement dans son discours à la négation de son statut d'époque. L'industrie osseuse aurignacienne constitue selon lui « […] un caractère insuffisant pour déterminer une époque » (Mortillet, 1873, p. 440). Cette absence de connotation temporelle est probablement le caractère le plus marquant que revêt la notion de transition chez G. de Mortillet. Car c'est celui qui exprime le plus fortement qu'elle est un élément mineur, par opposition au caractère majeur de l'époque. Bien plus même, c'est le caractère qui indique que la transition n'est pas alors une problématique de recherche. On ne travaille pas sur la transition, on travaille sur la stabilité, sur la notion d'époque.

Mais si la perception de la transition comme d'un « mélange » implique qu'elle n'ait pas de valeur et qu'elle ne constitue pas une problématique, elle autorise en revanche deux choses. Premièrement, elle confère à la notion une capacité « fourre-tout » : ce qu'on ne comprend pas devient transition et justifie alors en soi qu'on ne le comprenne pas, ou soit difficilement définissable, puisque c'est un « mélange » de caractères. On place ainsi sous l'étiquette de transition tout ce qui pose problème de définition, autrement dit tous les ensembles dont l'occurrence est faible et/ou les caractères plus discrets à notre entendement. À l'extrême, la notion de transition permet même d'évacuer les ensembles qui posent problème. Preuve en est à nouveau le cas de l'Aurignacien. Ce groupe industriel, clairement délimité et défini au départ comme une époque, pose finalement problème à G. de Mortillet. La succession de ses époques préhistoriques matérialisant et reposant sur la loi universelle du progrès des industries, l'Aurignacien fut d'abord placé après l'époque solutréenne. Cette position s'accordait en l'occurrence avec le schéma d'un progrès industriel de l'industrie osseuse : l'industrie aurignacienne à pointes de sagaies représentait un intermédiaire évident entre le Solutréen, qui semble à l'époque en être totalement dépourvu, et le Magdalénien qui au contraire présente un matériel très riche. Mais la question chronologique n'en est pas pour autant résolue ; car si cette succession tripartite Solutréen-Aurignacien-Magdalénien s'inscrit dans une visée progressiste du développement de l'industrie osseuse, elle introduit par contre une incohérence dans le schéma d'évolution des industries lithiques, lui aussi assujetti à la loi du progrès. Peut-on concevoir qu'au Solutréen, période pendant laquelle la retouche lithique constitue une période d'apogée technique, succède l'Aurignacien, dont l'industrie lithique représenterait alors une régression technique ? Ne pouvant de ce fait placer l'Aurignacien ni avant ni après le Solutréen, en faire une transition permet de le

Classification de l'Âge de la Pierre

ANCIENNES DIVISIONS FRANÇAISES & ANGLAISES	GRANDES DIVISIONS INDUSTRIELLES	ÉPOQUES BASÉES SUR L'INDUSTRIE	GISEMENTS PRINCIPAUX CARACTÉRISTIQUES	GÉOLOGIE & MÉTÉOROLOGIE	FAUNE
Pierre polie ou Néolithique	Pierre polie	ROBENHAUSIEN Époque de Robenhausen. Types : haches polies en pierre et flèches barbelées en silex.	Habitations lacustres : Robenhausen, Meilen (Zurich) ; Mooseedorf (Berne) ; Saint-Aubin (Neuchâtel); Concise (Vaud) ; Clairvaux (Jura); Wangen (lac de Constance). Dolmens : le Morbihan et toute la Bretagne ; Argenteuil et la Justice (Seine-et-Oise). Ateliers : Grand-Pressigny (Indre-et-Loire) ; Camp Barbet (Oise) ; Londinières (Seine-Inférieure) ; Spiennes (Hainaut). La Vibrata (Ascoli). Camps ou oppidums : Chassey (Saône-et-Loire) ; Hastedon (Namur).	Climat actuel	ANIMAUX DOMESTIQUES Races humaines déjà fort mêlées, brachycéphales et dolichocéphales, analogues aux actuelles.
Pierre taillée, archéolithique ou paléolithique	Pierre taillée avec instruments en os	MAGDALÉNIEN Époque de la Madeleine. Types : flèches barbelées en os et lames de silex	Grottes et abris : la Madeleine, les Eyzies, Laugerie-Basse (Dordogne) ; Bruniquel (Tarn-et-Garonne) ; Massat (Ariège) ; Montrejeau (Haute-Garonne) ; Auransan (Hautes-Pyrénées) ; Murceint (Lot) ; les Morts, Champs et Puy de Lacan (Corrèze) ; le Placard (Charente) ; Arcy (Yonne) ; Salève (Haute-Savoie) ; le Scé (Vaud) ; Baoussé Roussé (Vintimille) ; Firfooz (Dinant). Stations à l'air libre : Schussenried (Wurtenberg).	Post-glaciaire	Renne, Aurochs et Urus très abondants dans les rejets d'habitations de France et de Belgique, Mammouth, Hyène, grands Félins.
	Instruments uniquement en pierre taillée	SOLUTRÉEN Époque de Solutré Types : pointes de silex en feuille de laurier, taillées des deux cotés.	Stations à l'air libre, abris et grottes : Solutré (Saône-et-Loire) ; Laugerie-Haute, Badegols, Saint-Martin-d'Excideuil (Dordogne).	Climat froid et sec	Homme brachycéphale et mésaticéphale, se rapprochant de nos races actuelles. La Laisse, Cro-Magnon, Laugerie-Basse, Baoussé Roussé, Solutré (partie).
		MOUSTIÉRIEN. Époque de Moustiers. Types : pointes de silex retaillées d'un seul coté et racloirs.	Grottes et stations en plein air : Moustiers (Dordogne) ; Chez Pourré (Corrèze) ; la Martinière et l'Ermitage (Vienne) ; la Mère Grand (Saône-et-Loire) ; Buoux (Vaucluse) ; Néron (Ardèche) ; Goudenaus-les-Moulins (Doubs) ; Coeuvres (Aisne) ; Brèches-de-Genay et Ménétreux-le-Pitois (Côte-d'Or). Alluvions des bas niveaux : Grenelle, Levallois, Clichy (Seine) ; le Pecq (Seine-et-Oise) ; Montguillain (Oise).	Glaciaire. Climat froid et humide	Grand développement de l'Ours des cavernes. Rhinocéros. Homme dolichocéphale, type assez inférieur. Engis, l'Olmo.
		ACHEULÉEN Époque de Saint Acheul. Types : grands instruments de pierre en forme d'amande.	Alluvions des hauts niveaux : Saint-Acheul, Abbeville, Thenne (Somme) ; Sotteville-lès-Rouen (Seine-Inférieure) ; Vaudricourt (Pas-de-Calais) ; San Isidro (Madrid). Plateaux : Beaumont (Vienne) ; Tilly (Allier) ; la Ganterie (Côtes-du-Nord) ; vallées de la Sausse et de la Ceillonc (Haute-Garonne).	Préglaciaire. Climat tempéré	Hippopotame. Éléphant antique. Homme, type le plus inférieur. Néanderthal, Eguisheim, la Naulette, Denize.

Tabl. 1 – « Classification de l'Âge de la Pierre » de G. de Mortillet (Mortillet, 1873, p. 432- 459).
***Tabl. 1 –** «Table of the Stone Age» by G. de Mortillet (Mortillet, 1873, p. 432- 459).*

ÂGE DE LA PIERRE

DIVISION INDUSTRIELLE DE LA PÉRIODE PALÉOLITHIQUE QUATERNAIRE EN TROIS ÉPOQUES

ÉTAGES (d'Ault du Mesnil*)		CLIMAT (d'Ault du Mesnil*)	FAUNE (d'Ault du Mesnil*)	CARACTÈRES INDUSTRIELS	DIVISIONS PALETHNOLOGIQUES	OBSERVATIONS
Quaternaire supérieur		Froid et sec (retour du froid)	Prédominance du *Cervus tarandus* (Renne). Un *Elephas primigenius* continue à vivre.	Prédominance de l'emploi de l'os et de la pierre taillée en lames étroites (d'Ault du Mesnil). Burins, becs de perroquets, grattoirs, perçoirs, scies, pointes à dos abattu. Pointes de lances et de flèches en os, harpons, poignards, aiguilles, etc. Sculpture et gravure.	3. Magdalénienne (G. de Mortillet.)	L'industrie de la Madeleine caractérise le plein de l'époque.
Quaternaire moyen	ASSISES SUPÉRIEURE	Radoucissement et sec	*Rhinocéros Tichorhinus* Assise de **Transition** à *Elephas primigenius* et *Equus caballus*. Prédominance d'un *Elephas primigenius* (cents à lames minces et serrées, et de l'*Equus caballus*. Le *Rhinoceros tichorhinus* disparaît.	**Transition** Diminution de la largeur des lames de silex et augmentation de la longueur Apparition des pointes de lances en silex et de pointes de flèches à cran.	2. Moustérienne (G. de Mortillet)	**Transition** L'industrie solutréenne, dont les stations sont rares, manque dans beaucoup de régions où l'industrie moustérienne n'est séparée de l'industrie franchement magdalénienne que par une industrie moyenne, intermédiaire, comme à Arcy sur Cure (Yonne) et à Menchecourt (Somme). ***Elle ne constitue pas une époque.***
	ASSISES MOYENNE	Froid et humide (grande extension des glaciers)	*Primigenius et* Prédominance d'un *Elephas Primigenius (dents à lames larges et écartées)* et du *Rhinoceros tichorhinus*. *Hippopotame émigré.*	Prédominance de la pierre taillée en lames larges et retouchée sur une seule face. Pointes, racloirs, disques.		L'industrie du Moustier caractérise le plein de l'époque.
	ASSISES INFÉRIEURE	Refroidi et humide	*Elephas* Assise de **Transition** à *Elephas primigenius* et *Elephas antiquus*. Association habituelle de l'*Elephas primigenius* et de l'*Elephas antiquus*	**Transition** Instruments taillés sur les deux faces à petits coups. Utilisation des éclats de percussion.		**Transition** L'industrie acheuléenne ou Chelléo-moustérienne est le passage du chelléen au moustérien. ***Elle ne constitue pas une époque.***
Quaternaire inférieur		Chaud et humide	Prédominance de *l'Elephas antiquus* et du *Rhinoceros Merkii*. *Hippopotamus amphibius.*	Prédominance des instruments taillés grossièrement sur les deux faces (d'Ault du Mesnil). Coups de poing (G. de Mortillet).	1.Chelléenne (G. de Mortillet.)	

(*) *La Société, l'École et le laboratoire d'anthropologie à l'exposition universelle de Paris en 1889.*

Tabl. 2 – « Division industrielle de la période paléolithique » de P. Salmon (Salmon, 1891, p. 120-129).
Tabl. 2 – *« Industrial division of Palaeolithic period» by P. Salmon (Salmon, 1891, p. 120-129).*

supprimer de la classification : l'Aurignacien existe, certes, mais puisque c'est une transition et qu'à ce titre il perd sa « valeur » d'époque, alors il n'a plus à figurer dans cette classification. La transition est bien ici une notion, un tiroir « fourre-tout », qui permet à G. de Mortillet de plier les données archéologiques à son système de pensée.

La deuxième conséquence de cette idée de mélange est que la transition va pouvoir constituer un argument, servant notamment à affirmer des continuités. À cet égard, on peut voir la notion clairement « utilisée » dans le discours, monopolisée à des fins précises. Son rôle d'ailleurs transparaît jusque dans le vocabulaire employé par le préhistorien. À propos du Solutréen, G. de Mortillet expliquait par exemple : « Le travail grossier et primitif du Moustérien se transforme et fait place à un travail de la pierre beaucoup plus perfectionné, tellement perfectionné même que quelques personnes ont cru que cette époque devait servir de transition entre la pierre taillée et la pierre polie » (Mortillet, 1873, p. 438). Dans l'expression « servir de transition », le verbe exprime la nécessité et renvoit au rôle de la notion : la transition étant la preuve de la filiation, elle devient un argument de continuité. Cet argument est nécessaire et même essentiel, puisqu'il va contrebalancer l'image du temps discontinu engendrée par la classification, par la succession des états stables.

Ce rôle, cette utilisation de la notion de transition permet de comprendre le « paradoxe » de la transition chez Mortillet. Ce paradoxe est le suivant : bien que la transition n'ait pas de connotation temporelle et soit absente formellement de la classification, elle est cependant omniprésente. En 1885, il déclarait dans une version du *Préhistorique* que « […] non seulement il y a des passages et des transitions entre toutes les divisions, mais encore et surtout qu'elles s'enchevêtrent » (Mortillet, 1885, p. 20). La transition apparaît bien ici comme un fait systématique et implicite finalement à son système de pensée et c'est bien parce qu'elle a un rôle vis-à-vis de celui-ci : elle est nécessaire à sa cohérence. Cet emploi de la notion de transition comme argument en faveur de la continuité est d'ailleurs une démarche récurrente que l'on retrouve dans des contextes scientifiques différents. En 1876 par exemple, G. de Mortillet tente de démontrer la « non-existence d'un peuple des dolmens », en d'autres termes de nier l'existence d'une migration d'un peuple étranger qui aurait semé sur son passage les dolmens ; il conclut : « Toutes les transitions existent donc en France entre les deux termes extrêmes, la grotte naturelle et le dolmen. Il y a passage insensible de l'un à l'autre, d'où l'on peut conclure que c'est une seule et même chose » (Mortillet, 1876, p. 254). La transition est bien évoquée ici pour illustrer une filiation architecturale, de laquelle est alors déduite une continuité culturelle et anthropologique, celle-ci l'amenant à contredire l'idée de l'arrivée d'un peuple allochtone, qui serait déjà « construit ».

Certains de ces caractères de la transition observés chez G. de Mortillet, et plus particulièrement son absence de valeur, persisteront jusqu'à la fin du XIXe siècle. Il faut évoquer à ce titre la proposition de classification faite par P. Salmon en 1891 (tabl. 2). Bien que celle-ci paraisse originale à première vue, puisqu'elle intègre officiellement la notion de transition dans son système de valeur, elle reste cependant très proche de celle de G. de Mortillet dans ses principes fondamentaux. Le tableau de P. Salmon divise le temps préhistorique en trois : il place deux transitions de part et d'autre du Moustérien, transitions représentées par les industries solutréenne et acheuléenne. Il est précisé que ces transitions « font partie » de l'époque moustérienne. Sans tenir compte évidemment de la validité scientifique de cette classification, il faut bien admettre que la présence formelle de transitions laisse penser un temps un peu moins discontinu que celui suggéré par la classification de G. de Mortillet. Les frontières entres les époques semblent de ce fait moins rigides. Considérant par contre les caractères de la transition tels qu'ils figurent explicitement dans le texte de cette classification, on constate que ce sont les mêmes que ceux définis par G. de Mortillet : ce sont ceux du mélange et dans une perspective tout aussi réductrice puisqu'on parle d'industrie moyenne, intermédiaire, d'industrie de passage. De plus, ces transitions sont toujours subordonnées à une époque dont elles font partie, elles ne sont donc pas elles-mêmes des époques. Mention est d'ailleurs précisément faite de ce point. Comment interpréter dès lors cette classification ? Quelle place lui donner par rapport à celle de G. de Mortillet ? Il faut vraisemblablement y voir une application pure et simple de la conception de ce dernier, application dans laquelle la présence formelle des transitions serait en réalité la transposition, l'équivalent de ce que fait G. de Mortillet dans son discours lorsqu'il utilise la transition comme argument de la continuité. P. Salmon a autant besoin de cet argument de la continuité pour contrecarrer la rigidité du système classificatoire ; or, son discours relatif à la classification étant extrêmement succinct, il n'est finalement pas surprenant de voir cet argument intégrer directement le tableau classificatoire.

LA « TRANSITION » VALORISÉE PAR LA PROBLÉMATIQUE DU HIATUS

La mutation dont la notion de transition sera l'objet au XIXe siècle doit clairement être mise en rapport avec le développement d'une problématique particulière des années 1870, celle du hiatus déterminé entre la fin du Paléolithique supérieur et le Néolithique. C'est au travers de la reconnaissance et de la définition d'une rupture que va en effet se développer la notion de transition.

Jusqu'en 1872, G. de Mortillet se contente de décrire les industries magdaléniennes et robenhausiennes, l'une à la suite de l'autre, sans procéder à une quelconque comparaison entre les deux. Le seul rapport établit est celui de la succession : « Vient ensuite la période de la pierre polie » (Mortillet, 1869, p. 179). En 1872 par contre, la présentation du Robenhausien débute par les résultats de la comparaison

entre les deux industries : « Il y a là une large et profonde lacune, un grand hiatus ; il y a une transformation complète […] C'est donc un changement complet » (Mortillet, 1873, p. 441). Bien qu'on se borne ici à l'observation de différences techniques et industrielles (sans aller jusqu'à leur interprétation), l'idée forte de la rupture est introduite ; à partir de 1885, celle-ci s'exprimera au travers du terme de révolution : « Jusqu'ici nous avons vu les époques passer régulièrement de l'une à l'autre par voie de développement progressif. Il n'en est plus ainsi entre le Magdalénien, la dernière des époques géologiques, et le Robenhausien, la première des temps actuels. Entre les deux époques, il y a des différences du tout au tout : il existe une véritable révolution » (Mortillet, 1885, p. 479-480). Pour ce contexte, ce n'est pas à ce moment là le terme de « révolution » qui sera adopté par la communauté scientifique[1], mais ceux de « hiatus » et « lacune », introduits préliminairement par É. Lartet. Si le terme de hiatus traduisait bien une rupture industrielle et semblait s'y restreindre, celui de lacune était en revanche d'acception plus large : là où G. de Mortillet désignait par ce terme un manque dans les connaissances, autrement dit une lacune archéologique pouvant être comblée par des découvertes supplémentaires, d'autres comme Émile Cartailhac y entendaient une interruption archéologique stricte et définitive relevant du fait historique même, puisque désignant une interruption momentanée de l'occupation humaine (Cartailhac, 1872). Dans ce contexte, où la nuance entre réalité archéologique et réalité préhistorique émerge sensiblement et matérialise finalement très bien le problème de la discontinuité d'un point de vue épistémologique, la transition deviendra un enjeu. Car pour ceux qui n'admettent pas la lacune au sens historique d'É. Cartailhac, la transition va dès lors constituer un contre-argument. É. Piette s'attache ainsi à démontrer l'existence d'une transition matérielle entre les deux époques. Bien entendu, la transition constitue toujours de ce point de vue un argument, celui qu'on oppose au hiatus et à la lacune et qui sert une fois encore à établir la continuité. Mais l'aspect totalement nouveau est que pour être un argument valable, la transition devra cette fois être caractérisée précisément : or c'est là un fait essentiel, puisqu'il implique qu'elle devienne une problématique de recherche à part entière. Le développement de la fouille et de l'analyse stratigraphique, dont témoignent les recherches d'É. Piette, doit d'ailleurs être mis en relation avec le changement de statut de la transition. En devenant un objectif elle en appelle à une méthode d'investigation stricte. Si les principes de la stratigraphie étaient posés depuis trente ans par Boucher de Perthes (Boucher de Perthes, 1847), ils étaient encore peu appliqués ; et la problématique du hiatus, en suscitant chez É. Piette la recherche d'une transition matérielle, en démontrera clairement et définitivement l'intérêt. Lorsqu'il présente l'ensemble des assises de la grotte du Mas d'Azil, il parle précisément d'une « succession d'assises de formation intermédiaire » qui, dit-il, viendrait « combler un des desiderata de la science préhistorique » (Piette, 1891, p. 20). Il faut bien comprendre par là qu'il place la stratigraphie au service de la transition, pour répondre au hiatus.

Si en tant que problématique la transition va logiquement acquérir des caractères positifs, il est à noter que cette acquisition est toutefois progressive. Présentant en 1889 les résultats de ses travaux dans la grotte du Mas d'Azil, É. Piette écrit à propos des deux premières assises néolithiques (assises sans pierre polie qu'il nomme donc « axesmolithiques ») : « Par leurs vestiges d'industrie elles se rapprochent de l'époque magdalénienne et méritent le nom de couches de transition. Par leur faune elles appartiennent à la période moderne. On doit donc les considérer comme néolithiques » (Piette, 1891, p. 208). Une première étape consiste ainsi à reconnaître des « couches de transition », celles-ci donnant à la transition une consistance nouvelle. La transition se matérialise. En revanche, ces couches restent subordonnées à une époque dont elles font partie, le Néolithique. La caractérisation de la transition ne semble donc pas automatiquement impliquer son statut d'époque. En 1895, le discours d'É. Piette sera par contre plus axé sur ce sujet (Piette, 1895). Concernant les mêmes couches du Mas d'Azil (couches qu'il ne nomme plus à présent axesmolithiques mais acesmaxiniques ou apéléciques, et qu'il définit par les galets coloriés et amas coquilliers), concernant ces couches ainsi que la dernière couche magdalénienne (couche élapho-tarandienne[2]), il déclare cette fois : « Ces deux assises, jointes à la dernière de l'Âge du Renne, sont les vestiges de ce que j'ai nommé la période de transition. Toutes trois se sont formées sous l'influence d'un climat humide, signalé par des inondations réitérées ; toutes trois ont un outillage en silex de type magdalénien et renferment en même temps ces petits grattoirs ronds et ces outils en lame de canif, précurseurs et témoins des temps nouveaux ; et l'on pourrait dire que toutes trois ont une faune moderne, si la plus ancienne ne renfermait des ossements de renne et des outils faits de la ramure de cet animal, qui la classe parmi les vestiges des temps quaternaires. Celle-ci (l'assise élapho-tarandienne) contient aussi des instruments en ramure de cerf. Son outillage en os est mixte. Il lui donne le cachet de ce que l'on appelle une assise de passage. Elle appartient donc bien à la période de transition » (Piette, 1895, p. 21-22). L'autonomisation de la transition est bien à présent complète puisqu'on reconnaît l'existence d'un temps qui lui est propre : les couches de transition n'appartiennent plus qu'à elles-mêmes ; elles forment une période aux limites chronologiques bien définies. Évidemment, cette autonomisation implique la disparition de l'idée de mélange telle qu'elle était conçue par G. de Mortillet, c'est-à-dire dans le sens d'un ensemble non caractéristique et par conséquent difficilement définissable. Si la transition représente toujours pour É. Piette un ensemble de données mixtes, cette mixité, loin du mélange confus de G. de Mortillet, fait de la transition un ensemble original et qui pourra se prêter dès lors à l'analyse archéologique.

CONCLUSIONS

À l'issue de cette analyse, nous avons reconnu deux statuts à la notion de transition à la fin du XIXe siècle, au travers des discours de G. de Mortillet et É. Piette. Si ces statuts relèvent de caractères contradictoires, l'opposition à laquelle ils renvoient mérite d'être précisée.

La différence essentielle entre la transition de G. de Mortillet et celle d'É. Piette concerne la valeur de la transition. Pour le premier, nous l'avons vu, elle n'est pas une époque ni une problématique, tandis que pour le second elle acquiert clairement cette valeur temporelle au travers d'une consistance stratigraphique. En devenant par ailleurs un enjeu, elle devient une problématique ; néanmoins, il s'agit d'une problématique particulière. É. Piette ne cherche pas à caractériser les modalités du passage entre le Paléolithique supérieur et le Néolithique, mais seulement à démontrer l'existence d'une transition matérielle entre les deux, pour contrecarrer l'hypothèse de la lacune. C'est bien d'ailleurs sur cette voie que la transition acquiert une identité temporelle et matérielle, qu'elle acquiert une définition archéologique.

La seconde différence apparaissant entre la transition de G. de Mortillet et celle d'É. Piette concerne leur procédé de construction. Si, pour l'un comme pour l'autre, la transition constitue un argument de la continuité, le mode d'élaboration de cet argument diffère en effet. L'objectif de G. de Mortillet est chronologique. Il découpe le temps préhistorique et pour ce faire définit une succession d'époques dont l'ordre est souvent déduit de sa conception lamarckienne de l'évolution des industries (Coye, 1997 ; Groenen, 1994 ; Guillomet-Malmassari, 2005 et sous presse ; Richard, 1989). Le transformisme est un modèle évolutif développé par les sciences naturelles au début du XIXe siècle, une théorie du changement biologique qui en explique le comment, notamment par la « transmission des caractères acquis ». Dans le cas de G. de Mortillet, l'adoption de ce paradigme équivaut donc à l'adoption d'une loi du changement, qui va alors prédéfinir la notion de transition, dans ses caractères : ces caractères, nous l'avons vu, sont ceux du mélange des états antérieurs et postérieurs, exprimant ainsi le gradualisme et la filiation, bases du transformisme. Ainsi, lorsque la transition de G. de Mortillet, dont les caractères sont définis à partir des principes transformistes, apparaît comme un fait déductif, celle d'É. Piette relève au contraire d'un procédé inductif puisque issue de l'observation stratigraphique.

Ce changement dans le mode de construction de la notion de transition est significatif dans le développement de la préhistoire à la fin du XIXe siècle. Il annonce une nouvelle orientation de la discipline vers la problématique plus générale du « changement ». Nous avons insisté sur le fait que la classification de G. de Mortillet traduisait un travail sur la stabilité, révélant de fait une absence de préoccupation pour la notion de changement. En outre la transition, présente dans le discours, n'est là que pour exprimer l'idée nécessaire du changement et ses caractères ne trompent pas puisqu'elle est « sans valeur ». Le nouveau statut temporel et matériel de la transition inductive d'É. Piette représente finalement la condition préliminaire, nécessaire, à l'analyse ultérieure de ses modalités, telle qu'elle est notamment pratiquée aujourd'hui. La polémique du hiatus donnera d'ailleurs lieu à diverses interprétations du passage entre le Paléolithique supérieur et le Néolithique (Cazalis de Fondouce, 1876 ; Piette, 1891 et 1895 ; Salmon, 1891). Bien que ces interprétations ne suscitent pas de débats d'ampleur équivalente à ceux qui se développent actuellement sur les questions de transition[3], elles constituent néanmoins des interprétations originales du changement préhistorique, c'est-à-dire en termes différents de ceux proposés jusqu'à présent par le modèle transformiste et invoqués par G. de Mortillet. En s'orientant ainsi vers sa propre définition du changement, la préhistoire s'affranchit un peu du modèle évolutionniste sur la base duquel G. de Mortillet l'avait fortement assise. ■

NOTES

(1) Laissant à V.G. Childe le soin de le diffuser plus largement ensuite, au sujet de cette transition économique et des suivantes (Childe, 1953).

(2) É. Piette a procédé entre temps à un changement de nomenclature : les deux dernières assises magdaléniennes de 1889, c'est-à-dire tarandienne et élaphienne, ont laissé place en 1895 à une assise élaphotarandienne, la dernière, l'assise rangiférienne, ayant été rajoutée dessous.

(3) Soit les interprétations divergent sans pour autant introduire de polémique sur le sujet, ce qui est exceptionnel au sein d'une communauté scientifique… (Cazalis de Fondouce, 1876 ; Piette, 1891 et 1895), soit l'existence de la transition une fois démontrée, on ne se prononce guère sur sa nature, on ne propose aucune explication du changement (Salmon, 1891).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOUCHER de PERTHES J. (1847) – *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoires sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, t. 1, Treuttel et Würtz, Paris.

CARTAILHAC É. (1872) – Sur l'intervalle des deux grandes périodes de la pierre, *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, t. VII, p. 327-331.

CAZALIS de FONDOUCE M.-P. (1876) – Sur la lacune qui aurait existé entre l'Âge de la pierre taillée et celui de la pierre polie, *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, VIIe session, 1874*, p. 112-132.

CHAZAN M. (1995) – Conceptions of time and the development of palaeolithic chronology, *American anthropologist*, t. 97, n° 3, p. 457-467.

CHILDE V.G. (1953) – *L'orient préhistorique*, Payot, Paris.

COYE N. (1997) – *La Préhistoire en paroles et en actes, méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1830-1950)*, L'Harmattan, Paris.

GUILLOMET-MALMASSARI V. (2005) – Le développement de la Préhistoire au XIXe siècle, un apprivoisement du temps, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 102, n° 4, p. 709-714.

GUILLOMET-MALMASSARI V. (2006) – Du simple et du complexe : un rapport constructif de la Préhistoire (XIXe-XXe siècles), *in* L. Astruc, F. Bon, V. Léa, P.-Y. Milcent et S. Philibert dir., *Normes techniques et pratiques sociales, de la simplicité des outillages pré- et protohistoriques*, APDCA, Antibes, p. 15-24.

GROENEN M. (1994) – *Pour une histoire de la Préhistoire*, coll. L'Homme des origines, Jérôme Millon, Grenoble.

MORTILLET G. de (1867) – *Promenades préhistoriques à l'exposition universelle*, C. Reinwald, Paris.

MORTILLET G. de (1869) – Essai d'une classification des cavernes et stations sous abri fondée sur les produits de l'industrie humaine, *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, t. V, p. 172-179.

MORTILLET G. de (1873) – Classification des diverses périodes de l'Âge de la pierre, *Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistorique, VIe session, 1872*, p. 452-459.

MORTILLET G. de (1876) – Sur la non-existence d'un peuple des dolmens, *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, VIIe session, Stockholm, 1874*, p. 252-259.

MORTILLET G. de (1885) – *Le préhistorique*, C. Reinwald, Paris.

PIETTE É. (1891) – L'époque de transition intermédiaire entre l'Âge du renne et l'époque de la pierre polie, *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, 10e session, 1889*, p. 203-213.

PIETTE É. (1895) – Hiatus et lacune, vestiges de la période de transition dans la grotte du Mas d'Azil, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, t. 6, 4e série, p. 235-267.

REY A. (1992) – *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, Paris.

RICHARD N. (1989) – Le temps transformiste de Gabriel de Mortillet, *Le temps de la Préhistoire*, t. 1, XXIIIe congrès préhistorique de France, Archéologia, Dijon, p. 10-11.

SALMON P. (1886) – Âge de la pierre ouvrée, période néolithique, division en trois époques, *Matériaux pour l'Histoire positive et philosophique de l'Homme*, t. III, XXe année, p. 129-142.

SALMON P. (1891) – Exposé méthodique des divisions industrielles aux Âges de la pierre, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, t. IX, 1890-1891, p. 120-129.

Virginie GUILLOMET-MALMASSARI
Doctorante, université Paris X-Nanterre
Laboratoire Préhistoire et Technologie
Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie
21, allée de l'université, 92023 Nanterre Cedex
Vgm@cepam.cnrs.fr

Alain GALLAY

Quels paradigmes pour la préhistoire ? Un historique

Résumé

L'article se propose de dégager les grandes orientations de la préhistoire depuis ses origines. L'analyse se fonde sur deux constatations : 1. La préhistoire peut se concevoir comme un discours dont les présupposés théoriques sont très importants ; 2. Pour interpréter les vestiges, le préhistorien fait toujours appel à des connaissances externes qui se situent souvent hors du champ de la préhistoire. Aux paradigmes externes correspondant à certaines orientations théoriques rencontrées dans les sciences humaines ou dans les sciences de la nature depuis le XVIIIe siècle s'opposent des écoles internes, au sein desquelles se structure le champ propre de la préhistoire. Il est possible de distinguer sur cette base dans le développement historique de la préhistoire sept champs intégrant paradigmes et champs d'études : les Lumières et l'archéologie des processus, les Antiquaires et l'archéologie descriptive, le transformisme et l'évolutionnisme unilinéraire, l'évolutionnisme et le (néo-)évolutionnisme, le romantisme allemand et l'archéologie des peuples, le structuralisme et l'archéologie contextuelle, l'actualisme et l'ethnoarchéologie. Cette vision rétrospective permet de démontrer que le préhistorien doit aujourd'hui se situer par rapport à une double démarche à la fois scientifique et historique.

Abstract

This paper intends to highlight the major orientations of prehistory since its origins. Our analysis is based upon two statements: 1. Prehistory can be defined as a discourse in which theoretical assertions are very important; 2. In order to interpret artefacts, the prehistorian always calls upon external knowledge situated outside the prehistoric field. Against external paradigms, linked to particular theoretical orientations found in the Humanities or in Nature sciences since the eighteen century, stand internal schools of research in which the field of prehistory tries to structure its own identity. On this basis, one can discern, in the historic development of prehistory, seven fields integrating paradigms and fields of studies: Age of Enlightment and processual Archaeology, Antiquaries and descriptive Archaeology, Transformism and unilinear Evolutionism, Evolutionism and (Neo)evolutionism, German Romantism and Archaeology of peoples, Structuralism and contextual Archaeology, Actualism and Ethnoarchaeology. This retrospective insight clearly suggests that today the prehistorian must keep in mind a twin perspective: scientific and historical.

Nous nous proposons ici de dégager les grandes orientations de la préhistoire depuis ses origines. Notre propos, qui ne peut être que schématique, se fonde sur deux constatations :

- la préhistoire peut se concevoir comme un discours dont les présupposés théoriques sont d'autant plus importants que la base factuelle est limitée par l'état de conservation des vestiges et l'importance souvent faible des découvertes.

« L'ensemble du discours apparaît comme une construction théorique dont la validité ne s'établit pas par son adéquation à une prétendue réalité ancienne, dont

on ignore en fin de compte le contenu, mais par sa cohérence interne et son adéquation à un système de pensée. » (Coye, 1997, p. 288) ;
- pour comprendre les vestiges, le préhistorien fait appel à des connaissances externes qui lui permettent d'interpréter ses découvertes. Il n'est pas possible d'éviter l'incorporation de ces référentiels dans les constructions interprétatives, qui, guidées pas ces orientations théoriques, donnent au discours sur le passé un caractère souvent hautement spéculatif.

Nous distinguerons ici des paradigmes externes et des écoles internes.
- les paradigmes correspondent à certaines orientations théoriques rencontrées dans les sciences humaines ou dans les sciences de la nature depuis le XVIIIe siècle. Nous les identifions la plupart du temps en dehors du champ propre de la préhistoire. Ces paradigmes influencent, qu'on le veuille ou non, la réflexion archéologique à travers le temps ;
- la notion d'école permet de son côté de structurer la démarche archéologique proprement dite en fonction des paradigmes précédents.

Nous opposons ainsi l'intégration pratique des travaux archéologiques examinés aux sources théoriques externes qui les inspirent.

La vision proposée participe à une vision « internaliste » de l'histoire des sciences qui se préoccupe moins du contexte social et/ou historique de genèse des connaissances que de leur nature intrinsèque et spécifique et de leur pertinence par rapport aux questions scientifiques posées. Les paradigmes, comme les écoles qui en découlent, structurent la pratique archéologique à travers le temps. Dans notre esprit, ils ne constituent donc pas des étapes historiques sur le chemin d'un développement continu et harmonieux des connaissances, mais plutôt des clés pour comprendre la nature de ces dernières. Les paradigmes retenus agissent de façon récurrente sur le long terme. Ils se retrouvent donc dans des travaux d'époques différentes et s'intègrent synchroniquement dans des champs de connaissances qui évoluent, tant sur le plan des technologies employées que sur celui des bases factuelles en constante croissance. Reconnaître qu'un préhistorien est inspiré par un paradigme « ancien » ne constitue donc en aucun cas un jugement de valeur sur le caractère « dépassé » de ses recherches, mais participe plutôt d'une réflexion sur les limites inhérentes à ses interprétations. On notera également que les travaux d'un même auteur peuvent s'organiser selon plusieurs paradigmes.

Un champ d'investigation aussi vaste ne nous permet naturellement pas d'être exhaustif. Nous nous bornerons donc à citer quelques travaux qui nous semblent particulièrement démonstratifs en nous centrant prioritairement, mais non exclusivement, sur le domaine francophone. Les sources d'inspiration se situent en effet parfois à l'extérieur et certains paradigmes ne sont que peu illustrés dans ce contexte. Le tableau 1 permet de reconnaître les paradigmes retenus et les écoles qui s'en inspirent.

LES LUMIÈRES ET L'ARCHÉOLOGIE DES PROCESSUS

Paradigme : les besoins élémentaires de l'homme et le principe d'utilité déterminent une approche systémique de l'histoire.

Contexte

Le discours spéculatif des Lumières sur les origines retrouve au XVIIIe siècle les références antiques qui s'organisent en deux thèmes antagonistes : l'âge d'or et l'état animal. Dans le mythe de l'âge d'or, l'humanité est pensée en termes de dégénérescence et de corruption (Hésiode, VIIIe-VIIe siècle). La destruction de l'équilibre originel contraint les hommes à inventer la culture (Ovide, 43 av. J.-C. – 17 ou 18 ap. J.-C.). Dans le mythe de l'état animal, les auteurs insistent sur l'indigence naturelle de l'homme. L'invention des techniques est conçue comme une conséquence directe de cette faiblesse (*Protagoras*, Platon, 425-348 av. J.-C.). L'histoire de l'homme suit la voie ascendante du progrès (Lucrèce, Diodore de Sicile, 1er s. av. J.-C.).

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, on admet que les textes antiques ont conservé et transmis un souvenir des temps anciens. À travers la redécouverte de Lucrèce, la conception des origines des Lumières suit plutôt la vision misérabiliste du temps des origines. Elle est une vision inverse de l'âge d'or. Dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755), Jean-Jacques Rousseau

PARADIGMES **Sources théoriques externes**	**ÉCOLES** **Intégration pratique interne**
Les Lumières : Rousseau	Archéologie des processus
Les Antiquaires : Thomson	Archéologie descriptive
Le transformisme : Lamarck	Évolutionnisme unilinéaire
L'évolutionnisme : Darwin	(Néo-)évolutionnisme
Le romantisme allemand : Riehl	Archéologie des peuples, diffusionnisme
Le structuralisme : Saussure	Archéologie contextuelle ou symbolique
L'actualisme : Lyell	Ethnoarchéologie

Tabl. 1 – Paradigmes inspirant la recherche préhistorique des origines à nos jours.
Tabl. 1 – *Various paradigms that have influenced prehistorical research in the course of time.*

conçoit un état animal originel proche de celui des « peuples sauvages ». L'homme est sans industrie, sans parole, sans domicile, sans relations sociales. Il apprend ensuite à surmonter les obstacles de la nature. Des besoins limités et les loisirs dont il dispose lui permettent alors de s'engager sur la voie de nouvelles découvertes.

Le discours des Lumières se retrouve dans l'école dite des moralistes écossais. L'histoire humaine doit s'appuyer sur le développement des arts de subsistance dont les transformations successives, influencées par les conditions du milieu, entraînent l'évolution solidaire des autres domaines de la culture. Adam Fergusson (1767) et Athanase Walckenaer (1798) développent une vision du progrès linéaire, de la sauvagerie primitive à la civilisation, guidé par les changements des arts de subsistance.

Vision ethnographique

L'idée que les peuples de *l'orbis exterior* illustrent le passé de la civilisation est déjà présente chez les auteurs antiques, notamment chez Thucydide (5e s. av. J.- C.). Au Moyen-Âge, on pense que les peuples de la terre sont issus d'une seule souche qui, après le déluge, a éclaté pour donner naissance à des peuples rejetons occupant des colonies et a entraîné une perte de la civilisation. L'homme sauvage n'est pas, dans cette optique, un ancêtre, mais un contemporain et un raté de la nature relevant des fantasmes mythologiques.

Au XVIIIe siècle, le discours moralisateur reste ambivalent. Les auteurs hésitent entre les références à l'âge d'or qui se retrouvent dans le mythe du « bon sauvage » des Antipodes, reconnu par les voyageurs, et son opposé. Les références à l'état animal se retrouvent par contre plus souvent chez les philosophes qui mettent en scène un homme des origines misérable, vivant dans le dénuement le plus total. Dans ce cas, le discours sur les origines reste une spéculation spontanée dans laquelle les connaissances ethnographiques ne sont pas déterminantes comme elles pourront l'être par la suite.

Les connaissances ethnographiques interviennent néanmoins par la bande, mais leur impact reste limité. Les comparaisons restent fondées sur le dogme biblique de la dispersion des peuples au sortir de l'Arche. Antoine de Jussieu (1723) affirme sa volonté d'établir une rupture dans le discours sur les céraunies en se référant aux instruments des Indiens d'Amérique. Le révérend père Joseph-François Lafitau (1983, réédition de 1724) compare les mœurs des sauvages américains et les mœurs des « premiers temps », mais son discours soulève la risée de ses contemporains, notamment de Voltaire.

Préhistoire

L'ambivalence du discours des Lumières se retrouve dans les discours archéologiques des siècles suivants. La notion d'âge d'or est notamment perceptible dans l'image que les Suisses du XIXe siècle se forgent de la civilisation lacustre nouvellement découverte. Les origines misérables et le discours des Lumières sur le progrès imprègnent les scénarios de l'hominisation jusqu'à aujourd'hui.

Wiktor Stoczkowski (1991, 1994 et 1996) a bien montré le lien existant entre le discours antique, celui des Lumières, et la manière dont les paléontologues conçoivent, aujourd'hui encore, la question de l'origine de l'homme (Pilbeam, 1970 ; Isaac, 1978 ; Coppens, 1983). Les spéculations spontanées de la vision philosophique de la Préhistoire impliquent un certain nombre de présupposés, presque toujours passés sous silence :

- le déterminisme du milieu ;
- le matérialisme : l'existence matérielle définit la conscience ;
- l'utilitarisme : l'homme est l'expression de ses besoins matériels ;
- l'individualisme : la culture s'explique par référence aux besoins individuels.

Le discours des origines suit un certain nombre de règles comprenant trois composantes :

- une liste d'éléments dont l'origine appelle explication (outils, religion, sociétés, etc.) ;
- des principes d'explication plausibles : conformément aux quatre axiomes précédents, la genèse d'un caractère doit résulter de son utilité pour les besoins élémentaires de l'individu, ceux-ci étant déterminés par les stimuli du milieu naturel ;
- des attributs de l'époque originelle : nature hostile, cataclysmes naturels, attaques des bêtes féroces, faiblesse de l'homme dépourvu de culture, etc. (Stoczkowski, 1994, p. 279).

Le tableau présenté par W. Stoczkowski (fig. 1) évoque selon nous l'archéologie systémique et processuelle nord-américaine développée dans le cadre de l'étude des civilisations paléo-indiennes précolombiennes. Nous avions en son temps évoqué les limites de ce type d'approche (Gallay, 1986) :

- approche mécaniste et scientiste de la notion de système ;
- unités globales sans corrélats archéologiques précis ;
- agencement variable des dérivations ;
- caractère tautologique de la notion d'adaptation ;
- vision scientiste de la notion de loi ;
- utopie d'une recherche de la variable indépendante ;
- caractère non cumulatif des modèles proposés.

LES ANTIQUAIRES ET L'ARCHÉOLOGIE DESCRIPTIVE

Paradigme : l'observation directe des documents et de leur organisation interne permet d'accéder à leur compréhension.

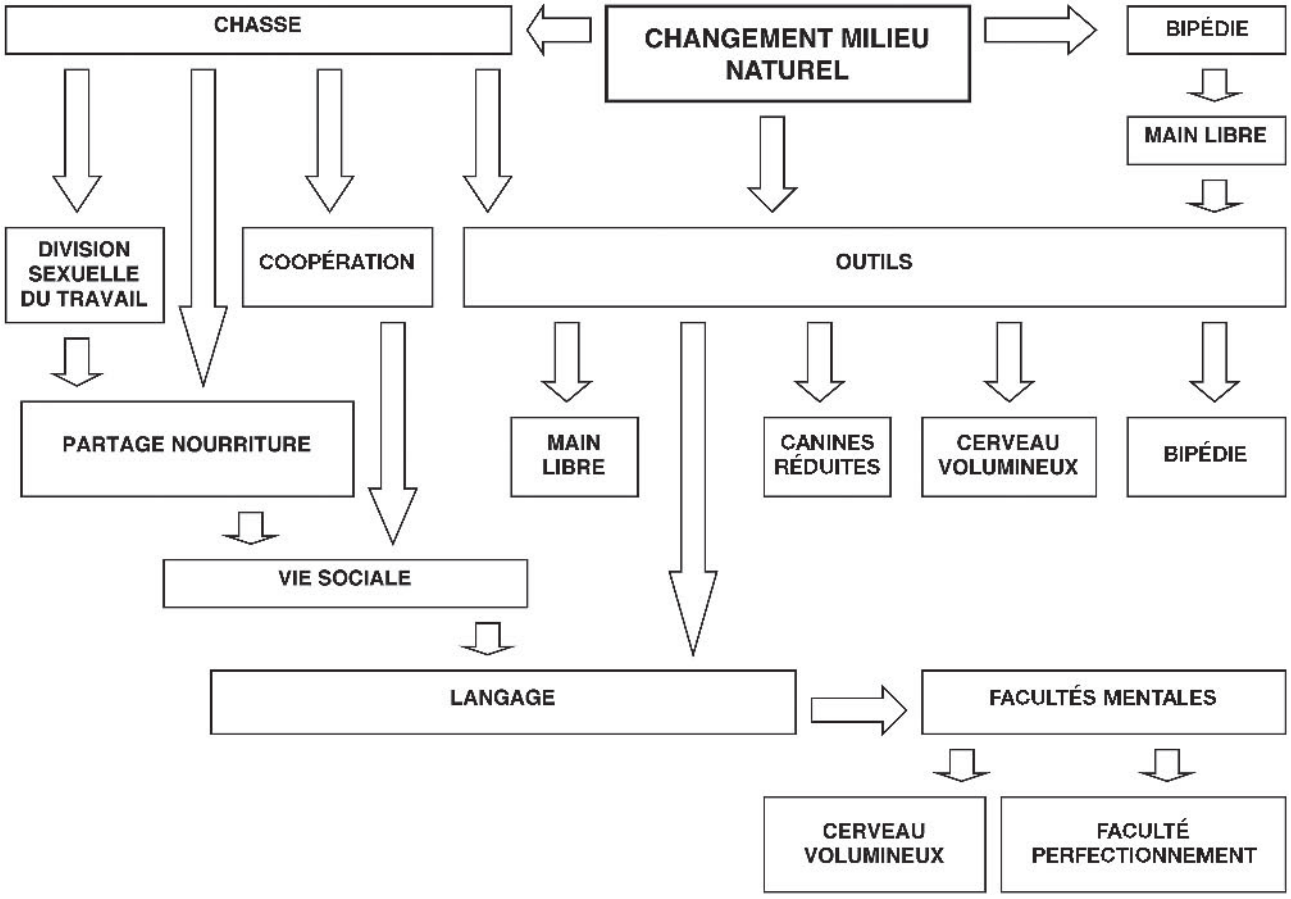


Fig. 1 – Relations explicatives les plus fréquentes identifiables dans les théories de l'hominisation (d'après Stoczkowki, 1994, tabl. 4, p. 60, modifié).
Fig. 1 – *Most common explanatory relations which can be traced in hominisation theories (after Stoczkowski, 1994, table 4, p. 60, modified).*

Contexte

Le développement des cabinets de curiosité permet de dégager l'observation directe des objets des savoirs livresques. Cette dissociation, commencée au XVIe siècle, deviendra effective au XVIIIe siècle. La reconnaissance du caractère manufacturé de certaines céraunies s'effectue dans le cadre du discours de la minéralogie. Michel Mercati (1717) ne remet pas en question l'origine céleste de la « céraunie en coin » (haches polies), mais développe au sujet de la « céraunie vulgaire » (pointes de flèche taillées) une analyse qui fait essentiellement référence à des connaissances antiques. Dans son mémoire *Sur les prétendues pierres de foudre*, Nicolas Mahudel (1740) distingue et identifie des fossiles comme étant des animaux de mer pétrifiés, des minéraux comme la pyrite et une troisième espèce d'objets d'origine humaine.

Préhistoire

Le discours des Antiquaires reste peu influencé par les connaissances des peuples extérieurs. Dans le premier tiers du XIXe siècle, les vestiges préhistoriques individualisés par les études typologiques et technologiques demeurent attribués aux Gaulois et s'inscrivent dans une perspective historique. Les premiers changements interviennent dans le domaine de la Préhistoire nordique avec l'invention du système des trois âges. Dénués de tout ancrage historique, les Antiquaires nordiques étaient, plus qu'ailleurs, contraints à faire parler les objets eux-mêmes et à développer un système fondé sur l'observation des objets. À partir de 1817, Christian Jürgensen Thomsen s'attelle au classement des collections du musée des Antiquités nationales de Copenhague, mais il faudra attendre 1848 pour que la traduction de ses travaux en anglais et en allemand répande le système des trois âges en Europe (Thomsen et Petersen, 1836 ; Thomsen, 1848).

Ces travaux inaugurent une longue tradition d'archéologie descriptive qui débouche notamment sur de nombreuses sériations chronologiques et/ou géographiques, c'est-à-dire sur ce que l'on peut appeler des travaux d'expertise par rapport à T (le temps) et L (l'espace), d'où les interprétations de « haut rang » (interprétations F) sont quasiment exclues.

Nous retrouvons cette tendance chez André Leroi-Gourhan avec cette volonté affichée de faire parler les documents eux-mêmes, même dans le domaine des interprétations fonctionnelles. La démarche se déroule en deux temps à travers une contestation de l'utilisation des références ethnographiques d'abord (Leroi-Gourhan, 1956), par la mise au point d'une méthode

d'analyse structurale de la documentation de fouilles ensuite (Leroi-Gourhan *et al.*, 1962 ; Leroi-Gourhan, 1971). Nous avons montré ailleurs que cette orientation répondait essentiellement à des préoccupations tactiques et qu'A. Leroi-Gourhan ne pouvait pas être dupe de l'impasse soulevée par cette position (Gallay, 2003).

Nous connaissons en effet les limites de cette archéologie descriptive :
- l'exhaustivité de la description est un leurre : on ne peut décrite sans limiter ;
- la description nécessite des hypothèses liées à des interprétations potentielles ;
- les interprétations potentielles dépendent de référentiels externes ;
- la préhistoire est une anthropologie et non un inventaire descriptif.

LE TRANSFORMISME ET L'ÉVOLUTIONNISME UNILINÉAIRE

Paradigme : l'histoire de l'homme s'organise selon la trajectoire unilinéaire du progrès.

Contexte

Le Moyen-Âge s'est largement désintéressé de la question des origines de l'humanité en dehors de la réponse qu'apportait la Bible à ces questions. Le XIXe siècle va progressivement remettre en question le dogme religieux à partir des observations géologiques et paléontologiques. On doit à Nathalie Richard (1989), puis à Marc Groenen (1994), l'idée que les théories de Darwin n'ont eu que peu d'influence sur la préhistoire naissante. Cette dernière se développe en effet dans un premier temps dans le cadre du transformisme de Jean-Batiste Monet, chevalier de Lamarck (1809). Selon la paléontologue français, l'histoire du vivant répond à une orthogenèse. Soumises aux mêmes lois, conduites vers les mêmes buts, les formes vivantes ont une histoire qui se déroule sur des chemins que les circonstances peuvent certes faire différer, mais qui ne peuvent être que parallèles. Il y a continuité de la chaîne de vie et gradualisme dans la chaîne du progrès.

« Ainsi, par l'habitude qu'il prit d'une stature nouvelle et très particulière, l'homme, ayant obtenu de ses membres antérieurs, de grands moyens et surtout une adresse très considérable, parvint à se fabriquer différentes sortes d'armes, à s'en servir avec succès […] » (Lamarck, 1820, *in* Stoczkowski, 1996, p. 209).

Vision ethnographique

L'ethnologie du XIXe siècle s'engage sur la voie évolutionniste indépendamment de la paléontologie et de la stratigraphie. En distinguant trois stades culturels, la sauvagerie, la barbarie et la civilisation industrielle, elle s'inspire des moralistes écossais et de la philosophie des Lumières. Elle se rapproche néanmoins du transformisme de Lamarck en ce qu'elle admet une évolution unilinéaire des sociétés. L'évolutionnisme trouvera son aboutissement dans *La civilisation archaïque* de Lewis Morgan (1877), dont on connaît l'impact sur Engels. L'influence des conceptions de l'évolutionnisme social sur la jeune préhistoire reste faible. Les deux disciplines approchent seulement parallèlement la sauvagerie, c'est-à-dire le même état social, notion qui s'appuie sur le concept d' « homme naturel ».

La justification du comparatisme ethnographique au XIXe siècle, lorsqu'il est présent (par exemple chez Sven Nilsson, 1866), relève d'une logique récapitulationiste. L'état sauvage actuel illustre le passé le plus lointain de l'homme industriel.

Préhistoire

L'ethnologie n'a guère servi aux inventeurs de la préhistoire pour forger leur nouvelle science. On chercherait en vain des allusions, même discrètes, aux récits des voyageurs dans les pages de François Jouannet, de Paul Tournal, de Casimir Picard ou de Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes, dont le discours se développe dans le cadre de la géologie et de la paléontologie.

Jacques Boucher de Perthes (1847) cherche un cadre nouveau pouvant remplacer celui de la Bible. Les temps diluviens s'inscrivent dans la théorie géologique de Georges Cuvier et Alexandre Brogniart en accord avec le catastrophisme, mais Boucher de Perthes reconnaît l'existence de l'homme de part et d'autre des grandes catastrophes. On découvre dans les écrits de l'époque d'innombrables passages qui montrent l'utilisation du paradigme transformiste comme cadre structurant de la jeune préhistoire. La récupération de ce paradigme est précieuse, car elle permet d'arracher l'homme au cadre mythique de la Bible.

Le paradigme du transformisme unilinéaire se retrouve dans toutes les premières tentatives de classement chronologique des temps préhistoriques, que ces classements soient fondés sur les faunes comme chez Édouard Lartet (1861) ou sur les industries lithiques comme chez Gabriel de Mortillet (1869). Dans ces premiers classements, la place de la stratigraphie semble secondaire face aux *a priori* théoriques du transformisme linéaire.

À cette époque, l'interprétation des premières œuvres d'art mobilières reste liée au discours spontané du Siècle des lumières. En 1861, Lartet publie la première gravure sur andouiller de cervidé. Cette œuvre d'art s'accorde mal avec l'état de barbarie inculte sensé caractériser les premiers âges de l'humanité. Selon ce dernier, les loisirs d'une vie facile permettent d'expliquer l'apparition de ces premières préoccupations artistiques. Louis-Édouard Piette se situe dans la même philosophie lorsqu'il propose en 1873 sa théorie de l'art pour l'art. Dans ce domaine également, l'évolutionnisme culturel n'a guère d'impact sur l'interprétation des données. En 1876, Édouard-Philippe-Émile Cartailhac fait paraître une longue étude sur Tylor. Il

est au courant des travaux ethnologiques de l'époque, mais n'a pas l'idée de les appliquer aux problèmes de l'art préhistorique et ne dépasse pas des considérations d'ordre artistique.

En résumé, le paradigme transformiste de Lamarck constitue l'un des fondements des premières tentatives de classement chronologique des industries préhistoriques, du moins jusqu'au début du XXe siècle, où cette conception d'une évolution unilinéaire ne résistera pas à l'accumulation des connaissances factuelles.

Son pendant social suit par contre une trajectoire parallèle indépendante. Son influence sur la préhistoire française reste faible dans un premier temps, notamment dans le cadre de l'interprétation des premières découvertes d'œuvres d'art. Il faudra attendre le détour par le marxisme pour voir le transformisme culturel influencer la jeune préhistoire de l'Union soviétique et susciter des fouilles extensives d'habitats paléolithiques.

L'ÉVOLUTIONNISME ET LE (NÉO-)ÉVOLUTIONNISME

Paradigme : les relations entre l'homme et son environnement déterminent une évolution multilinéaire des civilisations.

Contexte

De 1831 à 1836, le voyage à bord du Beagle permet au jeune Charles Darwin d'accumuler une somme considérable de connaissances sur les faunes, mais également sur les hommes des Antipodes, puisque qu'il rencontre des Indiens fuégiens. Comme pour Russel Wallace, c'est l'ouvrage de Thomas Robert Malthus *Essay on the principle of population* (1798) qui permit à Darwin de proposer un mécanisme expliquant la marche de l'évolution, celui de la lutte pour l'existence.

La marche du vivant est donc, chez Charles Robert Darwin (1859), entièrement autofonctionnelle. Aucune perfection n'est ici inscrite au départ dans les êtres vivants. Nul ordre préétabli, nul plan général de la nature comme chez Lamarck.

Dans *L'évidence géologique de l'antiquité de l'homme* (1863), Charles Lyell réunit les preuves de l'ancienneté géologique de l'espèce humaine et relie pour la première fois les questions de l'ancienneté de l'homme et de son origine. Prenant en compte la théorie de Darwin, il propose une étude comparative du singe et de l'homme et pose la question de l'application de la théorie de Darwin à la question de l'origine de l'homme tout en restant très réticent à l'idée d'appliquer le principe de la sélection naturelle. Dans *La descendance de l'homme* (1871), Darwin pose la question de l'origine des facultés intellectuelles de l'homme. L'action de la sélection naturelle s'exerce non pas sur l'individu, mais sur le groupe social. Un climat tempéré favorise le développement de l'industrie. Des conditions extrêmes, comme chez les Fuégiens, les limitent.

Vision ethnographique

La fin du XIXe siècle voit un brusque développement des études ethnographiques et l'apparition des premières recherches sur la « mentalité primitive » (Lévy-Bruhl, 1910). Ces premiers travaux se développent dans un cadre évolutionniste. Les synthèses de Edward Burnett Tylor (1865) et James George Frazer (1911-1915) restent proches d'une vue du développement unilinéaire des civilisations. Baldwin Spencer et F.J. Gillen proposent dans *The native tribes of central Australia* (1899) une étude très approfondie de peuplades considérées comme étant au stade paléolithique. Friedrich Ratzel (1909-1912) se rapproche plus des conceptions darwiniennes. Partisan d'une théorie environnementaliste, il recherche comment l'environnement naturel agit sur la vie des peuples et propose une anthropogéographie dans laquelle l'espace est divisé en « aires culturelle », où chaque peuple développe un genre de vie spécifique qui lui donne une personnalité particulière, une conception qui rejoint l'archéologie des peuples.

Aux États-Unis, des conceptions néo-évolutionnistes, prenant en compte l'influence du milieu et proches du darwinisme, se développeront en réaction contre l'approche très descriptive de l'école de Boas, cela sous l'influence de Leslie White (1959), Julian Hayne Steward (1955 et 1956), Elman R. Service (1971) et Morton H. Fried (1967). Richard K. Beardsley (1956) développe par exemple une classification des sociétés fondée sur leur degré de mobilité, fonction de la nature de l'environnement.

Préhistoire

Au début du XXe siècle, préhistoriens et paléontologues découvrent la multiplicité des voies évolutives et le caractère inadéquat du développement unilinéaire défini par le transformisme. En intégrant pour la première fois le paradigme darwinien de l'influence de l'environnement, ils ouvrent la préhistoire à des approches spatiales. Ces nouvelles conceptions touchent aussi bien la préhistoire que la paléontologie humaine.

Selon des géologues comme Penk, la classification des temps préhistoriques ne doit pas uniquement prendre en compte l'évolution et la succession des industries, mais également leur synchronisme avec les phénomènes géologiques et climatiques. André Vayson de Pradenne (1922) réfute le système de classement de Mortillet et découvre la complexité des industries paléolithiques. Le principe de base de la classification de Mortillet, la loi du progrès continu et global impliquant à travers les âges un perfectionnement de l'industrie lithique, est remise en question. Dans les *Hommes fossiles*, Marcellin Boule (1921) refuse une évolution linéaire et opte résolument pour le modèle buissonnant de Darwin. Grâce à lui, les idées du savant britannique, si malvenues en France au départ, vont finalement trouver des adhérents. Selon l'abbé Henri Breuil (1932), la concordance des

phénomènes géologiques et humains induit un rapport de causalité. Dès lors, l'alternance des industries à éclats/industries à bifaces du Paléolithique inférieur ne répond pas seulement à l'alternance glaciaire/interglaciaire, mais en apparaît comme une conséquence. Dans son article de 1950, François Bordes adopte un modèle buissonnant pour décrire l'évolution des industries lithiques du Paléolithique ancien et moyen, une conception évidemment inconciliable avec le système lamarckien.

C'est par contre dans le domaine de l'art que les connaissances des populations dites primitives vont être systématiquement utilisées pour expliquer les découvertes faites dans le domaine de l'art pariétal (Laming-Emperaire, 1962). On constate tout d'abord une concordance chronologique entre l'acceptation de l'art pariétal et l'effondrement du système conceptuel dominant au XIXe siècle (Richard, 1993). Entre 1876 et 1903, la vision de l'homme préhistorique s'est profondément modifiée. L'homme préhistorique n'est plus le « bon sauvage », il doit assurer sa survie en luttant contre le froid et le danger. Il est un être dont les voyageurs et les ethnographes ont donné une image calamiteuse. L'article de Salomon Reinach (1903) sur *L'art et la magie* marque un tournant décisif dans l'interprétation de l'art préhistorique. Il contient en germe l'essentiel des explications plus approfondies que l'on va tenter dans les décennies suivantes. Dans leur monographie sur Altamira, Émile Cartailhac et Henri Breuil (1906) avancent que le seul moyen de pénétrer plus profondément dans la compréhension de l'art paléolithique est de « demander quelques clartés nouvelles aux manifestations artistiques les plus analogues des peuplades non civilisées, encore primitives, en un certain sens, dont nous sommes plus ou moins les contemporains ».

Mais les exemples sont mobilisés au hasard, sans étude approfondie préalable de ces arts. Dans cet ouvrage se rencontre l'essentiel des faits ethnographiques qui seront mobilisés par la suite.

La vision darwinienne des relations entre homme et environnement aura un impact important sur la recherche préhistorique jusqu'à aujourd'hui et débouchera sur de nombreux travaux de valeur. Notons néanmoins que la notion d'adaptation n'est pas considérée aujourd'hui comme une explication relevant du domaine scientifique au vu de sa nature tautologique (Cowgill, 1975). L'archéologie de schémas néo-évolutionnistes concerne essentiellement le domaine des civilisations américaines précolombiennes et n'aura que peu d'influence en France malgré quelques références aux concepts sociologiques utilisés par les chercheurs américains. Nous connaissons les limites de ces approches :

- notions globales tirées de l'anthropologie culturelle (chefferies, sociétés égalitaires…) sans corrélats archéologiques précis ;
- sélection de critères pertinents en fonction de la vision théorique retenue, conséquence d'une approche essentiellement hypothético-déductive des vestiges.

LE ROMANTISME ALLEMAND ET L'ARCHÉOLOGIE DES PEUPLES

Paradigme : les développements historiques des peuples sont spécifiques et irréductibles.

Contexte

Après la Révolution française et avec la naissance des nationalismes, les nations ne peuvent plus fonder leur identité sur la seule légitimité des dynasties régnantes. Les peuples, ces nouvelles entités sur la scène de l'histoire, sont amenés à affirmer leur spécificité par la définition d'une langue, de traditions particulières et d'un passé commun. Le romantisme allemand s'oppose à l'idéologie des Lumières, au positivisme, aux vues évolutionnistes et à l'internationalisme des sociologies occidentales. Le développement d'une historiographie politique met en évidence les spécificités irréductibles des peuples (Riehl, 1854-1855 ; Lepenies, 1990). Une excellente illustration de cette question a été récemment proposée par Marc-Antoine Kaeser (2004a) à propos des relations existant entre le mythe lacustre suisse et la révolution radicale de 1848.

Max Weber (1864-1920) développe dans ce cadre une approche d'inspiration anti-positiviste : les faits de culture sont irréductibles à un ensemble de lois. Il faut élaborer une science qui rendre compte des spécificités historiques comme de l'originalité de chaque configuration culturelle. La connaissance doit allier la compréhension (saisie du sens subjectif conféré par les hommes à leurs conduites) et l'établissement de rapports de causalité (exprimés en termes de probabilités). Il aura une influence sur l'anthropologie culturelle américaine.

Préhistoire

Ce courant se développe en grande partie en dehors des références à l'ethnologie. L'argumentation évolutionniste s'adapte mal aux civilisations récentes depuis le Néolithique. Mais la question des peuples de la Préhistoire va se poser à propos de toutes les périodes. Elle est intimement liée au concept archéologique de « culture ».

En 1928, Georges Poisson propose une théorie de l'origine du Mésolithique. L'introduction des Méditerranéens en Europe a dû apporter non seulement un nouvel élément ethnique, mais aussi de nouveaux éléments de la civilisation que les Allemands ont dénommé « vieille européenne ». En 1933, Denis Peyrony considère que le Paléolithique supérieur est fait d'invasions et de conflits ethniques. L'approche historique et événementielle de Peyrony, qui s'appuie sur l'amalgame entre données culturelles et ethniques, s'oppose aux conceptions naturalistes de Breuil.

La question des mégalithes révèle l'opposition entre argumentation « populationniste » relevant de l'historicisme et argumentation « ethnographique » relevant

alors du transformisme. Pour Alexandre Bertrand (1863), qui propose une diffusion des mégalithes du nord au sud, l'archéologie ne doit pas chercher à découvrir des couches parallèles de civilisation comme le font les géologues. Elle doit s'attacher à reconstituer des processus événementiels à travers une approche sociale et historique. Dans son cours donné à l'École du Louvre en 1896, A. Bertrand développe une argumentation faisant appel à la linguistique, à l'épigraphie et à l'histoire des religions pour restituer une civilisation touranienne qui, d'origine asiatique, se serait épanouie dans les contrées septentrionales de l'Europe avant d'essaimer vers le sud. En 1865, Arthur de Bonstetten développe une thèse diffusionniste nord-sud comparable. Comme tout diffusionnisme, la thèse de la migration du peuple des dolmens est dégénérationniste. Elle sous-entend que la pureté des types, telle qu'elle est observable dans le centre d'origine, s'atténue au fur et à mesure de leur diffusion par un « métissage » qui peut se concevoir en termes ethniques comme culturels.

Comme le mégalithisme, l'archéologie lacustre du XIXe siècle présente une scène où s'affrontent les deux courants issus du transformisme et de l'archéologie des peuples dans un contexte où l'approche naturaliste prend une importance considérable. Édouard Desor (1865 et 1866 ; Flouest, 1875) illustre bien cette tension. Ses propos sur la discordance entre développement matériel des populations lacustres du Néolithique à l'Âge du Bronze et la prétendue dégénérescence des constructeurs de dolmens ne traduisent rien d'autre que la divergence des discours et des méthodes, manifestant la difficulté des auteurs du XIXe siècle à établir le statut intellectuel et moral des populations préhistoriques (Kaeser, 2004b).

L'archéologie des peuples aura un beau devenir à travers des archéologues comme Gordon Childe (1939), Marija Gimbutas (1979) ou Colin Renfrew (1990). Une étude récente réalisée à propos de l'origine de la métallurgie du fer en Afrique montre que cette tension entre archéologie des peuples et diffusionnisme d'une part, évolutionnisme d'autre part, se rencontre toujours lorsqu'il s'agit d'expliquer un changement culturel (Gallay, 2001).

L'archéologie des peuples influence le concept de culture qui oscille désormais entre les références naturalistes (le faciès géologique) et historiques (l'ethnie). Les préhistoriens d'aujourd'hui se situent volontiers explicitement dans la descendance de Louis Capitan (1899), pour qui le concept de culture se rattache en premier lieu à une optique naturaliste et reste proche du concept géologique de faciès. Nous ne sommes néanmoins pas certain que l'équivalence culture-peuple ne joue pas un rôle important dans leur imaginaire.

L'évaluation des limites rencontrées par l'archéologie des peuples se concentre aujourd'hui sur trois points :
- l'identification de protocultures « pures » et anciennes relève des illusions propres à l'approche empirique ;
- il y a souvent confusion entre classification logique et arbre de diversification historique ;
- le passage de la notion de culture à la notion de population nécessite une analyse préalable de la fonctionnalité des composantes culturelles retenues (Gallay, 2000).

LE STRUCTURALISME ET L'ARCHÉOLOGIE CONTEXTUELLE

Paradigme : l'analyse interne des documents permet d'accéder à l'idéologie inconsciente et irréductible caractérisant chaque société.

Contexte

Dans son *Cours de linguistique générale* (1916), Ferdinand de Saussure démontre la possibilité de dégager les sons pertinents (phonèmes), arbitrairement construits, propres à chaque langue, et ceci par une analyse interne des discours, éminemment variables, des locuteurs. Claude Lévi-Strauss (1958 et 1962) reprendra cette hypothèse dans le cadre de l'étude des idéologies de la « pensée sauvage » en y ajoutant une hypothèse idéaliste : les structures dégagées sont celles de l'inconscient, un inconscient qui se manifeste dans les différentes formes à travers lesquelles se manifeste la pensée des sociétés : systèmes de parenté, esthétique figurative, mythologie, etc.

Préhistoire

Nous nous intéresserons ici moins à la méthode structurale elle-même qu'à ses retombées dans le domaine de la restitution des idéologies préhistoriques.

Sans se référer explicitement au structuralisme, André Leroi-Gourhan (1956 et 1965) propose une analyse qu'il veut strictement interne de l'art préhistorique. Celle-ci lui permet effectivement de dégager un schéma idéologique commun à tout le Paléolithique supérieur européen dans lequel l'opposition de deux espèces animales, le cheval et le bison, incarnant les principes mâle et femelle, révèle ainsi une métaphysique de la mort et de la fécondité.

De son côté, Ian Hodder (1982) se propose de prolonger le structuralisme par une théorie de l'action en surmontant l'opposition entre l'approche idéaliste du structuralisme et l'approche matérialiste du fonctionnalisme. Il tente ainsi de démontrer que la fonction adaptative des sociétés est contrôlée par les idées et les symboles de chaque contexte culturel. Son étude de la « symbolique » graphique ornant les gobelets néolithiques néerlandais se veut une illustration exemplaire de cette position qui n'aura pourtant que peu d'impact sur la préhistoire de langue française.

Si la nécessité de procéder à une analyse structurale des documents archéologiques, quels qu'ils soient,

avant d'en proposer une interprétation paraît un acquis difficilement contestable, l'archéologie contextuelle et la restitution des idéologies posent par contre des problèmes épistémologiques considérables. Un bilan peut s'organiser selon plusieurs axes :
- les structures dégagées sont-elles celles des populations étudiées ou un modèle de compréhension propre au préhistorien ?
- le recours à l'inconscient situe la démarche hors de la science puisque ce dernier est par définition inaccessible ;
- il n'y a pas de dérivation univoque possible entre les faits archéologique et leur interprétation ;
- les interprétations proposées ne sont pas (in)validables.

L'ACTUALISME ET L'ETHNOARCHÉOLOGIE

Paradigme : la recherche des causes actuelles permet de comprendre le passé.

Contexte

Dans ses *Principes de géologie* (1830-1833), Charles Lyell propose d'expliquer les modifications passées de la surface de la Terre par des causes agissant actuellement. Selon ce dernier, les causes des changements géologiques ne sont pas distinctes des causes actuelles ; elles ne présentent pas d'intensité plus grande. Regarder le monde contemporain permet d'expliquer le monde passé. L'histoire de la Terre est une histoire continue, il n'y a pas de cataclysmes destructeurs (Gohau, 1987 et 1990 ; Gallay, 1995).

À sa suite, William Whewell (1794-1866) crée le terme d'uniformitarisme pour désigner ce cadre théorique. Selon Rudwick (1972, cité dans Gould, 1990, p. 174 *sqq.*), la notion d'uniformité revêt quatre significations différentes :
- uniformité des lois. Les lois naturelles sont constantes dans le temps et dans l'espace. Cette prémisse est indispensable pour fonder le raisonnement inductif s'appliquant à des phénomènes échappant à notre observation;
- uniformité des modes opératoires. On s'efforce de rendre compte du passé par des causes « actuelles » ;
- uniformité du rythme ou gradualisme. Le changement géologique s'opère selon un rythme lent, régulier et progressif. Les cataclysmes (inondations, séismes, éruptions) existent, mais ils sont localisés. La véritable essence du progrès consiste à écarter ces visions de cataclysmes pour substituer celle d'un changement graduel ;
- uniformité de l'état physique. En tout temps notre terre a eu le même aspect et s'est comportée de la même façon qu'aujourd'hui. Ce principe vaut aussi pour la vie organisée.

À la même époque, d'autres géologues sont amenés à proposer des thèses comparables. C'est le cas en Suisse de Louis Agassiz dans le domaine glaciaire. Ce dernier admettait fort bien les deux premiers principes méthodologiques (uniformité des lois et des modes opératoires). Dans sa théorie, la compréhension de la glaciation passée doit s'appuyer sur l'analyse du fonctionnement des glaciers alpins actuels (Agassiz *et al.*, 1847). En tant que disciple du catastrophisme de son maître Georges Cuvier, il lisait par contre dans l'histoire des vertébrés un récit du progrès et rejetait les deux autres concepts.

Vision ethnographique

L'extension du concept uniformitariste au domaine culturel sera essentiellement le fait de préhistoriens. L'ethnologie, mises à part quelques exceptions notables évoquées ici même, reste en effet fondamentalement réfractaire à toute tentative de généralisation.

Au XIXe siècle, l'actualisme constitue une première justification du comparatisme ethnographique. Contrairement aux idées du XVIIIe siècle, ce dernier ne s'appuie pas sur une négation du temps traduisant l'éloignement géographique en éloignement chronologique. La condition des populations sauvages n'est que le résultat de conditions extérieures agissant à la longue sur les générations. Dans son livre *L'homme avant l'histoire* (1867), John Lubbock est le premier préhistorien à poser explicitement la problématique actualiste : « En conséquence, privé, relativement à l'âge de la pierre, de tout ce cours historique, mais débarrassé en même temps du concours gênant de la tradition, l'archéologue ne peut que suivre les procédés qui ont si bien réussi au géologue […]. Si par le même procédé, nous voulons arriver à comprendre clairement les antiquités de l'Europe, nous devons les comparer avec les armes et les ustensiles grossiers dont se servent aujourd'hui, ou dont se servaient dernièrement encore, les races sauvages dans les autres parties du monde » (Lubbock 1867, p. 336-337).

Dans sa *Civilisation du renne* (1936), A. Leroi-Gourhan adoptera cette position en comparant le Paléolithique supérieur européen et les civilisations arctiques. Il restera fondamentalement attaché à ce principe pendant toute sa carrière, mais n'en dégagera pas explicitement les fondements épistémologiques.

La recherche actualiste prendra un essor considérable dans la recherche anglophone en se conformant à des bases théoriques très diverses (David et Kramer, 2001). Ce sera notamment le cas dans le domaine de l'étude comportementale des premiers hominidés, où ce type d'approche renouvellera fondamentalement la question (Brain, 1981 ; Blumenshine, 1986 ; pour un bilan voir Gallay, 1999).

En France, les études actualistes se développent à peu près à la même époque. Les recherches de Pierre et Anne-Marie Pétrequin (1984) sur les palafittes du Bénin et de Valentine Roux sur la céramique tournée du Rajasthan (Roux et Corbetta, 1990) marquent à notre avis un tournant décisif dans ce type de

démarche. Le recours, explicite ou non, à la notion de « mécanismes » (mécanismes de formation de la couche archéologique dans le premier cas, mécanismes d'apprentissage de conduites bimanuelles associées au tournage dans le second cas) permet en effet de dissocier les contraintes générales, sinon toujours universelles, de leur expression culturelle originale (Gallay, 1990) et de fonder ainsi le comparatisme sur une base plus solide. Les récentes positions de J. Clottes (Clottes et Lewis-Williams, 2001) sur la présence du chamanisme au Paléolithique supérieur s'inscrivent parfaitement dans cette optique en mettant en avant certains mécanismes psychologiques accompagnant la transe, de nature quasi universelle. Sa seule erreur est d'avoir utilisé pour désigner le phénomène étudié un concept de nature ethnologique beaucoup trop chargé de connotations culturelles.

Saluons également dans ce domaine les recherches comparatives d'Alain Testart (1986 et 2004) qui ouvrent des perspectives particulièrement stimulantes dans l'étude des relations entre des contraintes qui pourraient être le propre de l'espèce et leurs modulations culturelles dues notamment aux facteurs environnementaux.

Les approches ethnoarchéologiques ont rencontré des succès notables. Elles posent néanmoins deux questions fondamentales :
- l'étude des mécanismes généraux débouche sur des disciplines situées hors du champ de l'ethnologie. Assiste-t-on à un début de dissolution des sciences humaines dans celles de la nature ?
- le champs dégagé pose la question de l'impact de la rationalité des acteurs dans les affaires humaines, un domaine particulièrement difficile à intégrer dans le champ des sciences de la nature (Berthelot, 2001 ; Grenier *et al.*, 2001).

CONCLUSIONS : VERS L'UNIFICATION DES CHAMPS ?

Ce trop rapide et schématique tour d'horizon montre à quel point notre vision du passé se trouve modulée par des conceptions philosophiques extérieures. Ces dernières n'ont que peu d'impacts sur les travaux d'expertise qui proposent des sériations chronologiques ou spatiales des vestiges. Elles prennent par contre toute leur importance dans les interprétations fonctionnelles dites de « haut rang » sur lesquelles nous devons aujourd'hui réfléchir si nous voulons faire progresser notre discipline sur la voie d'une connaissance qui puisse ne pas être constamment remise en question. Dans cette optique, nous pensons qu'il est essentiel de distinguer deux domaines qui ne relèvent pas de la même épistémologie, bien qu'ils aient été souvent confondus. Il est, selon nous, important de distinguer :
- une démarche scientifique qui relève de l'ethnoarchéologie et de la démarche actualiste et qui s'inscrit dans le champ des sciences de la nature. Les connaissances qui se développent dans ce cadre généraliste permettent la prédiction dans des secteurs limités de la réalité ;
- une démarche historique s'inscrivant dans la contingence chronologique et spatiale. Les connaissances qui se développent dans ce cadre relèvent-elles de l'explication *a posteriori* car on ne prédit pas le sens des trajectoires historiques.

Le préhistorien, comme n'importe quel scientifique qui étudie des phénomènes complexes s'inscrivant dans le temps, se doit de proposer un discours dont les concepts centraux (que nous appelons régularités), fondés sur des mécanismes généraux bien compris, permettent de rendre compte également du caractère contingent des trajectoires historiques. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AGASSIZ L., GUYOT A., DESOR E. (1847) – *Système glaciaire ou recherches sur les glaciers, leur mécanisme, leur ancienne extension et rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de la terre, partie 1 : nouvelles études et expériences sur les glaciers actuels : leur structure, leur progression et leur action physique sur le sol*, Masson, Paris, L. Voss, Leipzig.

BEARDSLEY R.K. (1956) – Functional and evolutionary implications of community patterning, *in* R. Wauchope dir., *Seminars in archaeology: 1955*, Memoirs of the Society for American Archaeology, n° 11, Society for American Archaeology, Salt Lake City, p. 129-155.

BERTHELOT J.-M. dir. (2001) – *Épistémologie des sciences sociales*, Presses universitaires de France, Paris, 593 p.

BERTRAND A. (1863) – Les monuments primitifs de la Gaule, monuments dits celtiques, dolmens et tumulus, *Revue archéologique*, n.s., t. 7, p. 217-237.

BLUMENSCHINE R.J. (1986) – Carcasse consumption sequences and the archaeological distinction of scavenging and hunting, *Journal of human evolution*, t. 15, fasc. 8, p. 639-659.

BONSTETTEN A. de (1865) – *Essai sur les dolmens*, impr. J.-G. Fick, Genève, 68 p.

BORDES F. (1950) – L'évolution buissonnante des industries en Europe occidentale : considérations théoriques sur le Paléolithique ancien et moyen, *L'Anthropologie*, t. 54, fasc. 5/6, p. 393-420.

BOUCHER DE PERTHES J. (1847) – *Antiquités celtiques et antédiluviennes : mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, Treutel et Würtz, Paris, XII-628 p.

BOULE M. (1921) – *Les hommes fossiles : éléments de paléontologie humaine*, Masson, Paris, XI-491 p. (1re éd).

BRAIN C.K. (1981) – *The Hunters or the Hunted? An introduction to African cave taphonomy*, University of Chicago Press, Chicago, 365 p.

BREUIL H. (1932) – Le Paléolithique ancien en Europe occidentale et sa chronologie, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXIX, p. 570-578.

CAPITAN L. (1899) – La science préhistorique, ses méthodes, *Revue de l'École d'Anthropologie*, t. 9, p. 333-349.

CARTAILHAC É., BREUIL H. (1906) – *La caverne d'Altamira à Santillane près Santander (Espagne), peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques*, n° 1, imp. de Monaco, Monaco, 275 p.

CHILDE V.G. (1939) – The Orient and Europe, *American Journal of Archaeology*, t. 44, p. 10-26.

CLOTTES J., LEWIS-WILLIAMS D. (2001) – *Les chamanes de la Préhistoire : transe et magie dans les grottes ornées*, suivi de *Après Les chamanes, polémique et réponses*, éd. la Maison des roches, Paris, 231 p. (2e éd.).

COPPENS Y. (1983) – *Le singe, l'Afrique et l'homme*, Le temps des sciences, Fayard, Paris, 148 p.

COWGILL G.L. (1975) – On causes and consequences of ancient and modern population changes, *American Anthropologist*, t. 77, p. 505-525.

COYE N. (1997) – *La Préhistoire en paroles et en actes : méthodes et enjeux de la pratique archéologique : 1830-1950*, Histoire des sciences humaines, L'Harmattan, Paris et Montréal, 338 p.

DARWIN C. (1859) – *On the origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life*, J. Murray, London, 502 p.

DARWIN C. (1871) – *The descent of man and selection in relation to sex*, J. Murray, London, 2 volumes.

DAVID N., KRAMER C. (2001) – *Ethnoarchaeology in action*, Cambridge World Archaeology, Cambridge University Press, Cambridge, 476 p.

DESOR E. (1865) – *Les palafittes ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel*, C. Reinwald, Paris, XXIII-135 p.

DESOR E. (1866) – Migrations du sud au nord, *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*, t. 2, p. 524.

FERGUSSON A. (1767) – *An essay on the history of civil society*, A. Millar and T. Caddel, London, 290 p.

FLOUEST E. (1875) – Le bel Âge du Bronze lacustre en Suisse, par E. Desor et L. Favre, *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, t. 10, p. 241-272.

FRAZER J.G. (1911-1915) – *The golden bough: a study in magic and religion*, Mac Millan, London, 12 vol. (3e éd.).

FRIED M.H. (1967) – *The evolution of political society: an essay in political anthropology*, Studies in anthropology, Random House, New York, 270 p.

GALLAY A. (1986) – *L'archéologie demain*, Belfond sciences, Belfond, Paris, 320 p.

GALLAY A. (1990) – L'ethnoarchéologie, science de référence de l'archéologie, *in* T. Júdice Gamito dir., *Etno-arqueologia Coloquio, 4-5 mars 1989, Faro*, Arqueologia hoje, Universidade do Algarve, Faro, t. 1, p. 282-302.

GALLAY A. (1995) – L'ethnoarchéologie entre science et histoire : une réflexion fondée sur le développement des sciences de la nature, *in* A. Bazzana et M.-C. Delaigue dir., *Ethno-archéologie méditerranéenne : finalité, démarche et résultats, Table ronde des 3-5 juin 1991, Casa de Velásquez, Madrid*, Colección de la Casa de Velásquez, n° 54, Casa de Velásquez, Madrid, p. 17-27.

GALLAY A. dir. (1999) – *Comment l'homme ? À la découverte des premiers Hominidés d'Afrique de l'Est*, Errance, Paris, Géo-Découverte, Genève, 408 p.

GALLAY A. (2000) – Cultures, styles, ethnies : quel choix pour l'archéologue ?, *in* R. de Marinis et S. Biaggio Simona dir., *I Leponti : tra mito e realtà*, Catàlogo di mostra (maggio-dicembre 2000, Locarno, Castello Visconteo-Casorella), Gruppo Archeologia Ticino, Giubiasco, A. Dadò, Locarno, t. 1, p. 71-78.

GALLAY A. (2001) – Diffusion ou invention : un faux débat pour l'archéologie ?, *in* J.-P. Descoeudres, E. Huysecom, V. Serneels et J.-L. Zimmermann dir., *Aux origines de la métallurgie du fer, Table ronde int. d'archéologie : l'Afrique et le bassin Méditerranéen, 1, 4-7 juin 1999, Genève*, Mediterranean archaeology : Australian and New Zealand Journal for the archaeology of the Mediterranean world, t. 14, p. 13-24.

GALLAY A. (2003) – Reconstituer la vie : André Leroi-Gourhan et la lecture des archives archéologiques, *in* J. Michel, J. Tarrête et P. Soulier dir., *Sens dessus dessous : la recherche du sens en Préhistoire : recueil de textes offerts à Jean Leclerc et Claude Masset*, Revue archéologique de Picardie, n° spécial, n° 21, Amiens, p. 51-68.

GIMBUTAS M. (1979) – The three waves of the Kurgan people into old Europe, 4 500- 2 500 BC, *in* R. Menk et A. Gallay dir., *Anthropologie et archéologie : le cas des premiers âges des Métaux, Int. Symposium, 25-30 sept. 1978, Sils-Maria*, Archives suisses d'Anthropologie générale, Genève, t. 43, fasc. 2, p. 113-137.

GOHAU G. (1987) – *Histoire de la géologie*, La Découverte, Paris (1990, Points sciences, S 66, Seuil, Paris), 277 p.

GOHAU G. (1990) – *Les sciences de la terre aux XVIIe et XVIIIe siècles : naissance de la géologie*, L'évolution de l'humanité, Albin Michel, Paris, 420 p.

GOULD S. (1990) – *Aux racines du temps*, Grasset et Fasquelle, Paris.

GRENIER J.-Y., GRIGNON C., MENGER P.-M. dir. (2001) – *Le modèle et le récit*, éd. Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 501 p.

GROENEN M. (1994) – *Pour une histoire de la Préhistoire : le Paléolithique*, L'homme des origines, J. Millon, Grenoble, 603 p.

HODDER I. (1982) – Sequences of structural change in the Dutch Neolithic, *in* I. Hodder dir., *Symbolic and structural archaeology*, New directions in Archaeology, University Press, Cambridge, p. 162-177.

ISAAC G.L. (1978) – The food-sharing behavior of protohuman hominids, *Scientific American*, t. 238, p. 90-108.

JUSSIEU A. de (1723) – De l'origine et des usages de la pierre de foudre, *Mémoires de l'Académie royale des Sciences*, p. 6-9.

KAESER M.-A. (2004a) – *Les Lacustres : archéologie et mythe national*, Le savoir suisse : histoire, n° 14, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 142 p.

KAESER M.-A. (2004b) – *L'univers du préhistorien : science, foi et politique dans l'oeuvre et la vie d'Édouard Desor (1811-1882)*, Histoire des sciences humaines, L'Harmattan, Paris, 621 p.

LAFITAU J.-F. (1983) – *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, La Découverte, n° 61/62, F. Maspéro, Paris, 185 p. (rééd. de 1724).

LAMARCK J.-B. (1809) – *Philosophie zoologique ou exposition des considérations relatives à l'histoire naturelle des animaux, 1, 2*, Dentu, Paris, 2 volumes, 428 et 475 p.

LAMARCK J.-B. (1820) – *Système analytique des connaissances positives de l'homme restreintes à celles qui proviennent directement ou indirectement de l'observation*, A. Belin, Paris, 564 p.

LAMING-EMPERAIRE A. (1962) – *La signification de l'art rupestre paléolithique : méthodes et applications*, A. et J. Picard, Paris, 424 p.

LARTET É. (1861) – Nouvelles recherches sur la coexistence de l'homme et des grands mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière époque géologique, *Annales des sciences naturelles : zoologie*, série 4, t. 15, p. 177-253.

LEPENIES W. (1990) – *Les trois cultures : entre science et littérature, l'avènement de la sociologie* (trad. de *Die drei Kulturen*), éd. Maison des sciences de l'Homme, Paris, 428 p.

LEROI-GOURHAN A. (1936) – *La civilisation du renne*, Géographie humaine, Gallimard, Paris, 178 p. (3e éd.).

LEROI-GOURHAN A. (1956) – *Les religions de la Préhistoire : Paléolithique, Mythes et religions*, Presses universitaires de France, Paris, 154 p. (1re éd., rééd. 1964).

LEROI-GOURHAN A. (1965) – *Préhistoire de l'art occidental*, L. Mazenod, Paris, 482 p.

LEROI-GOURHAN A. (1971) – Reconstituer la vie, *in* H. de Saint-Blanquat dir., *La vie préhistorique, Sciences et Avenir*, numéro spécial, n° 57-68.

LEROI-GOURHAN A., BAILLOUD G., BRÉZILLON M. (1962) – L'hypogée II des Mournouards (Mesnil-sur-Oger, Marne), *Gallia Préhistoire*, t. 5, fasc. 1, p. 23-133.

LÉVY-BRUHL L. (1910) – *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Travaux de l'année sociologique, Bibliothèque de philosophie contemporaine, F. Alcan, Paris, 461 p.

LÉVI-STRAUSS C. (1958) – *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 447 p.

LÉVI-STRAUSS C. (1962) – *La pensée sauvage*, Plon, Paris, 389 p.

LUBBOCK J., BARBIER E. trad. (1867) – *L'homme avant l'histoire étudié d'après les monuments et les costumes retrouvés dans les différents pays de l'Europe suivi d'une description comparée des moeurs des sauvages modernes*, Germer Baillière, Paris, 512 p.

LYELL C. (1830-1833) – *Principles of geology: being an attempt to explain the former changes of the earth's surface by reference to causes now in operation*, J. Murray, London, 3 volumes, 511, 330 et 398 p.

LYELL C. (1863) – *The geological evidence of the antiquity of man, with remarks on theories of the origin of species by variation*, J. Murray, London, 520 p.

MAHUDEL N. (1740) – Les monuments les plus anciens de l'industrie des hommes et des arts reconnus dans les pierres de foudre, *Histoire de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, t. 12, p. 163-169.

MALTHUS T.R. (1798) – *An essay on the principle of population, as it affects the future improvement of society with remarks on the speculations of Mr. Godwin, M. Condorcet and other writers*, J. Johnson, London, 396 p.

MERCATI M. (1717) – *Michaelis Mercati Metallotheca, opus posthumum*, Salvioni, Rome, LXIV-378 p.

MORGAN L.H. (1877, rééd. anglaise 1978) – *Ancient society, or researches in the lines of human progress from savagery through barbarism to civilization*, Mac Millan, London, 560 p. (trad. : *La société archaïque*, Anthropos, Paris, 1971).

MORTILLET G. de (1869) – Essai de classification des cavernes et des stations sous abri, fondée sur les produits de l'industrie humaine, *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, Paris, série 2, fasc. 1, p. 172-179.

NILSSON S. (1866) – *Die Ureinwohner des scandinavischen Nordens: ein Versuch in der comparativen Ethnographie und ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des Menschengeschlechtes: das Bronzealter*, O. Meissner, Hamburg, 190 p.

PÉTREQUIN A.-M., PÉTREQUIN P. (1984) – *Habitat lacustre du Bénin : une approche ethnoarchéologique*, Mémoires n° 39, éd. Recherches sur les civilisations, Paris, 214 p.

PEYRONY D. (1933) – Les industries « aurignaciennes » dans le bassin de la Vézère, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXX, p. 543-559.

PIETTE É. (1873) – Sur la grotte de Gourdan : sur la lacune que plusieurs auteurs placent entre l'âge du Renne et celui de la pierre polie, et sur l'art paléolithique dans ses rapports avec l'art gaulois, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, t. 8, série 2, p. 384-425.

PILBEAM D.R. (1970) – *The evolution of man*, The world of science library, Thames & Hudson, London, 214 p.

POISSON G. (1928) – Les civilisations néolithiques et énéolithiques de la France, *Revue anthropologique*, p. 238-256 et p. 368-388.

RATZEL F. (1909-1912) – *Anthropogeographie*, Bibliothek geographischer Handbücher, J. Engelhorn, Stuttgart, 2 volumes, 400 et 605 p.

REINACH S. (1903) – L'art et la magie : à propos des peintures et des gravures de l'âge du Renne, *L'Anthropologie*, t. 14, p. 257-266.

RENFREW C., MIECH-CHATENAY M. trad. (1990) – *L'énigme indo-européenne : archéologie et langage*, Flammarion, Paris, 399 p. (trad. de *Archaeology and language: the puzzle of Indo-Europeans origins*, 1987).

RICHARD N. (1989) – Le temps transformiste de Gabriel de Mortillet, *in* J.-P. Mohen dir., *Le temps de la Préhistoire*, Société préhistorique française, Paris, t. 1, p. 10-11.

RICHARD N. (1993) – De l'art ludique à l'art magique : interprétations de l'art pariétal au XIXe siècle, *in* N. Richard dir., *Actes du colloque « L'histoire de la Préhistoire », déc. 1991, Paris*, Bulletin de la Société préhistorique française, t. 90, n° 1, p. 60-68.

RIEHL W.H. (1854-1855) – *Die Naturgeschichte des Volkes als Grundlage einer deutschen Socialpolitik*, J.G. Cotta'sche Buchhandlung, Stuttgart et Berlin, vol. 3, 286 p.

ROUSSEAU J.-J. (1755) – *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, M.-M. Rey, Amsterdam, 203 p.

ROUX V., avec la coll. de CORBETTA D. (1990) – *Le tour du potier : spécialisation artisanale et compétences techniques*, Monographies du CRA, n° 4, éd. du CNRS, Paris, 155 p.

SAUSSURE F. de (1916) – *Cours de linguistique générale*, Payot, Lausanne, Paris, 336 p.

SERVICE E.R. (1971) – *Primitive social organisation*, Studies in Anthropology, Random House, New York, 221 p. (rééd. de 1962).

SPENCER W.B., GILLEN F.J. (1899) – *The native tribes of Central Australia*, MacMillan, London, 657 p.

STEWARD J.H. (1955) – *Theory of culture change: the methodology of multilinear evolution*, University of Illinois Press, Urban, 244 p.

STEWARD J.H. (1956) – Cultural evolution, *in* E.B.W. Zubrow, M.C. Fritz et J.M. Fritz dir., *New archaeology: theoretical and cultural transformations*, Readings from Scientific American, W.H. Freeman, San Francisco, p. 9-17.

STOCZKOWSKI W. (1991) – *Origine de l'homme : entre l'anthropologie naïve et savante*, thèse de doctorat de l'École des hautes Études en Sciences sociales, Paris, 153 p.

STOCZKOWSKI W. (1994) – *Anthropologie naïve, anthropologie savante : de l'origine de l'homme, de l'imagination et des idées reçues*, Empreintes de l'homme, éd. du CNRS, Paris, 246 p.

STOCZKOWSKI W. dir. (1996) – *Aux origines de l'humanité : textes choisis, préfacés et présentés par Wiktor Stoczkowski*, Agora, les Classiques, Pocket, Paris, 348 p.

TESTART A. (1986) – *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, Cahiers de l'homme, n. s., n° 25, École des hautes Études en Sciences sociales, Paris, 102 p.

TESTART A. (2004) – *La servitude volontaire, 1 : les morts d'accompagnement*, Errance, Paris, 261 p.

THOMSEN C.J. (1848) – *A guide to northern archaeology*, J. Bain, London (trad. de *Ledetraad til Nordisk Oldkyndighed*, 1836).

THOMSEN C.J., PETERSEN N.M. (1836) – *Ledetraad til Nordisk Oldkyndighed: udgiven af det kongelige Nordiske Oldskrift-Selskab*, Det kongelige nordiske Oldskriftselskab, Copenhague (trad. : *Leitfaden zur nordischen Alterthumskunde*, 1837).

TYLOR E.B. (1865) – *Research into the early history of mankind and the development of civilisation*, J. Murray, London.

VAYSON A. (1922) – L'étude des outillages en pierre, *L'Anthropologie*, t. 32, p. 1-38.

WALCKENAER C.A. (1798) – *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine*, Du Pont, Paris, 422 p.

WHITE L. (1959) – *The evolution of culture*, McGrawhill, New York, 378 p.

Alain GALLAY
Professeur honoraire
13, Boulevard du Pont-d'Arve
CH-1205 Genève (Suisse)

Le paysage dans les représentations de la Préhistoire

Marie-Françoise DIOT
et Jean-Georges MARCILLAUD

Résumé

La vision reconstituée de l'homme préhistorique et de son environnement apparaît au XIXe siècle avec l'invention et les découvertes de la Préhistoire. Au fil des tableaux, gravures et illustrations diverses, le paysage, qui n'est au début qu'un simple décor destiné à mettre en scène les activités des hommes préhistoriques, s'étoffe plus tard d'animaux et s'enrichit d'espèces végétales qui viennent s'ajouter à la représentation. Avec l'évolution des recherches scientifiques liées à l'étude des sites préhistoriques, illustrateurs et chercheurs tendent vers une reconstitution toujours plus précise des paléopaysages. Les exemples choisis concernent principalement le Paléolithique en Europe. Dans la représentation des paysages, les idées de l'époque, la mode même, ont une influence sur la nature des reconstitutions.

Abstract

Reconstructions of prehistoric humans and their environment appeared during the 19th century with the invention of the field Prehistory and various discoveries. In paintings, engravings and diverse illustrations, the first representations of landscapes, which were seen as no more than simple backgrounds for the presentation of prehistoric humans and their activities, were later enriched by the addition of animal and plant species. Following the evolution of scientific research associated with the study of prehistoric sites, illustrators and researchers now tend towards more precise reconstructions of palaeo-landscapes. The examples presented concern principally the Palaeolithic in Europe. The time period represented, current ideas, or even fashion, can have a significant influence on the nature of reconstructions.

Dès la création de la discipline « Préhistoire », les préhistoriens et les illustrateurs ont tenté de reconstituer le paysage préhistorique. Quelques exemples des représentations du milieu végétal nous servent ici de support pour esquisser diverses manières d'imaginer le paysage et en décrire l'évolution.

Le paysage est une notion d'origine artistique apparue au cours du XVIe siècle. C'est l'analyse esthétique d'un milieu naturel. Cette définition est celle que donne le philosophe Alain Roger dans *Court traité du paysage* (Roger, 1997).

Ainsi chaque gravure, dessin, peinture traitant du paysage procède d'une re-présentation, une re-construction, réorganisant une association végétale, une végétation caractéristique d'une époque, d'un climat et d'un lieu donné.

Issu d'une iconographie très riche, notre choix est évidemment loin d'être exhaustif. Il concerne l'Europe et la période paléolithique en suivant l'ordre chronologique de la création des illustrations. Le Paléolithique a été choisi pour ses périodes froides majoritaires, le spectre faunique alors dominé par les herbivores y montre l'importance de l'étude du végétal. Certains auteurs n'ayant donné que des indications imprécises ou générales, nous ne différencierons pas les périodes culturelles.

Dès la fin du XIXe siècle, quand s'affirme l'étude de la Préhistoire, les images illustrant la vie des premiers hommes mélangent données concrètes et imaginaires, dans une volonté à la fois didactique et esthétique. Ce furent d'abord des peintures, dessins ou gravures isolés suivis peu à peu d'illustrations de commande pour des ouvrages scientifiques.

LES PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS

Avant le XIXe siècle, les théories d'alors, directement inspirées des conceptions religieuses, faisaient vivre les premiers hommes dans un Paradis Terrestre entourés d'une nature prodigue et belle.

Dans les *Métamorphoses d'Ovide*, une gravure du XVIe montre des personnages nus, impliquant un milieu clément. Les arbres sont des feuillus de climat tempéré européen (fig. 1) (Stoczkovski, 1992).



Fig. 1 – « L'âge d'or » dans les *Métamorphoses d'Ovide*, gravure du XVIe siècle.
Fig. 1 – *«Golden Age», in* Ovid's Metamorphosis*, XVIth century engraving.*

En 1548, un bois gravé de Piero di Cosimo illustrant Vitruve montre, au premier plan, des fruits, pommes et poires, résultat d'une cueillette. En fond, des arbres feuillus indéterminés côtoient un magnifique palmier dattier de climat méditerranéen (Perlès, 1977).

En 1749, dans le frontispice de *La théorie de la terre* de Buffon, une image anonyme souligne le cadre des premiers hommes, angelots charmants, par des arbres au feuillage léger (Laming-Emperaire, 1963).

L'illustration la plus emblématique est une gravure d'Edgar Quinet (XIXe), figurant le mythe de l'âge d'or de l'humanité. C'est un jardin céleste à l'image des forêts tertiaires. Une femme et des enfants regardent un singe évoluant dans les arbres. Des lianes sur des arbres à racines tortueuses évoquent une végétation tropicale (Cleuziou, 1887).

LA FIN DU XIXe SIÈCLE

Les découvertes scientifiques entraînant la création de la discipline « Préhistoire » débutent suivant les auteurs entre 1820 et 1850. Dans les représentations, l'Homme demeure le sujet principal et dominant. Le paysage, à peine esquissé, forme l'arrière-plan. Deux exceptions toutefois sont à signaler : en 1861, dans *L'apparition de l'homme* selon Pierre Boitard, la gravure montre conifères et arbres feuillus associés à des espèces d'origine tropicale. À noter quelques aberrations ou étrangetés : un Dinothérium géant, animal disparu au Tertiaire, un archer nu suspendu dans les arbres, un personnage habillé accompagné d'un chien (Ducros, 2000). Pour Gustave Richon, en 1874, le paysage est le sujet principal. L'homme, à peine visible, est au centre. Sur cette toile, le peintre associe des conifères à des feuillus représentés à la fois au printemps et à l'automne. L'influence de la période romantique se traduit par un lac, des rochers en forme de ruines, un volcan en éruption (fig. 2) (catalogue Vénus et Caïn, 2003).



Fig. 2 – *L'Âge de la Pierre taillée, la Denise en éruption*, Gustave Richon, 1874, Le Puy-en-Velay (Haute Loire), musée Crozatier.
Fig. 2 – The Stone Age, the Denise erupting*, by Gustave Richon, 1874, Le Puy-en-Velay (Haute Loire), Crozatier museum.*

Avec la fin du XIXe siècle se développent les théories basées sur l'ethnographie, les hommes évoluent dans un monde difficile, chassés du Paradis Terrestre, ils affrontent une nature hostile. Par exemple, dans une lithographie anonyme, des hommes fuient le froid et les icebergs ; la végétation est pauvre, comme il se doit à proximité des glaces, avec des conifères chétifs (collectif, 1989).

Dès 1838, d'après la description du naturaliste Haeckel, une reconstitution de l'Homme fossile est donnée par le graveur Susemihl : le paysage environnant rappelle des associations végétales actuelles de climat tempéré, l'arrière-plan est composé de peupliers, aulnes et chênes, tandis qu'au premier plan figurent des graminées avec des plantes variées, dont une fougère fantaisiste (fig. 3) (Cleuziou, 1887). Les hommes du Moustier et de la Madeleine ont été gravés par Tilly en 1887 pour une exposition au musée d'Artillerie des Invalides. En observant la représentation des plantes figurées à l'arrière, nous remarquons des buissons associés au Moustérien et des herbes au Magdalénien, les deux personnages possèdent de longues lances en bois rectilignes fabriquées, à l'évidence, à partir d'arbres bien développés (fig. 4) (Cleuziou, 1887). Dans *La création de l'homme et les premiers âges de l'humanité*, une autre œuvre de Tilly, légendée *Les hommes primitifs dans leurs travaux à l'âge de pierre*, montre le débitage du bois dans une forêt de hêtres ou de chênes (Cleuziou, 1887).



Fig. 3 – *L'Homme primitif*, Susemihl, 1838.
Fig. 3 – Primitive man*, Susemihl, 1838.*

L'ACADÉMISME

De nombreux artistes influencés par un certain académisme dans l'art, à la fin du XIXe, imaginent les temps préhistoriques. Voir le tableau de Léon Maxime Faivre de 1888, intitulé *Les deux mères*, où figurent un enfant et sa mère tenant à la main une hache de pierre emmanchée, tous deux fuient devant une ourse et sa progéniture. Dans le paysage minéral, la végétation est suggérée par du bois mort, le manche de la hache et d'étonnantes petites fleurs rouges (catalogue Vénus et Caïn, 2003).

Deux versions d'un même sujet gravé par Émile Bayard paraissent en 1870 dans *L'Homme primitif* de Louis Figuier. Avec *Le repas funéraire*, des hommes sont assemblés près d'une caverne, ils partagent un repas. Dans l'entrée de la cavité, un personnage est allongé sur une sépulture. Les rochers de la grotte sont surmontés d'une forêt de chênes et de charmes (?) avec des lianes, du lierre, etc. Avec la même légende qui indique, pour les deux éditions, l'époque du Grand Ours et du Mammouth, dans la première version le mort est recouvert de feuilles et les hommes sont



Fig. 4 – *Les hommes du Moustier (à gauche) et de la Madeleine (à droite)*, Tilly, 1887.
Fig. 4 – Men from Le Moustier (left) and La Madeleine (right)*, Tilly, 1887.*

légèrement vêtus, dans la version suivante ils sont habillés de fourrure à la façon des Inuits (Figuier, 1870).

En 1882, Fernand Anna Piestre dit Cormon a peint le retour d'une chasse à l'ours. Les indices climatologiques y sont incertains. Les femmes et les enfants sont presque nus alors que les hommes sont vêtus de peaux. Un groupe de jeunes chasseurs debout est reçu par un personnage plus âgé assis. La scène se passe sous un chêne (fig. 5) (Cormon, 1882). Si le chêne entre dans la composition de nombreux tableaux et gravures ayant pour sujet les temps préhistoriques, entre 1870 et 1890, il indique probablement davantage une influence emblématique, consciente ou non, du patriotisme français de l'époque plutôt qu'un véritable travail de reconstitution.

LE XXe SIÈCLE

Ce début du XXe siècle voit se développer la recherche en Préhistoire et la création de sociétés, comme la Société préhistorique française qui ne publie pas de paysage mais des descriptions d'objets et des chronostratigraphies.

Le géographe Élisée Reclus privilégie les thèses ethnographiques par des dessins d'après clichés et autres photographies représentant des personnages de diverses cultures : Inuits, Indiens, etc. (Reclus, 1905).

Dans un numéro de *L'Illustration* de 1909, Frantizek Kupka, qui a beaucoup travaillé avec Élisée Reclus, imagine l'homme de La Chapelle-aux-Saints, découvert un an plus tôt. En dehors d'une représentation humaine aujourd'hui discutable, la vallée, avec l'évocation de la végétation et les reliefs modérés de la Corrèze, demeure réaliste (fig. 6) (Kupka, 1909).

Importance grandissante du paysage dans la représentation

Jusqu'au milieu du XXe siècle, l'homme reste le sujet principal, les animaux sont secondaires et le paysage peu important. C'est à partir des années cinquante que les données de la palynologie, puis des sciences du paléoenvironnement, conditionnent la reconstitution des paysages.

Dans les livres pour enfants, les ouvrages de vulgarisation et les monographies de sites, les représentations suivent les données scientifiques et sont de plus en plus précises. Peu à peu, le paysage escamote les hommes pour devenir le sujet principal de l'image.

Dès 1958, de nouvelles interprétations sont données et remarquablement mises en scène dans les œuvres de Zdenek Burian, qui a travaillé avec des préhistoriens et des paléontologues comme Josef Augusta :

- dans *Les Néandertaliens se préparant à la chasse*, en arrière-plan, une forêt mixte de conifères et de feuillus présente un sous-bois herbeux où abonde du bois mort (catalogue musée de Solutré, 1990) ;
- *L'arrivée des mammouths* présente une association végétale naturelle : collines herbeuses, plaine marécageuse avec des bosquets d'arbres et d'arbustes (Jelinek, 1989) ;



Fig. 5 – *L'Âge de Pierre, retour d'une chasse à l'ours*, Fernand Anna Piestre dit Cormon, 1882, collection du musée municipal de Pontarlier (Doubs).
Fig. 5 – Stone Age, back from bear hunting*, Fernand Anna Piestre, «Cormon», 1882, collection of Pontarlier city museum (Doubs).*

- le tableau de 1958 figure une taïga proche de celle qui existe actuellement au Nord de l'Europe, en climat froid avec des mélèzes, des bouleaux et de nombreux marécages : un ours, très loin dans une clairière, accentue l'immensité du paysage (Jelinek, 1989).

Le paysage devient le sujet principal de la reconstitution

À une époque où se définissent puis se généralisent les notions d'environnement et d'écologie, Alain Fournier illustre de plusieurs dessins la grotte du Lazaret et son environnement. Le lien est ainsi tracé entre les rochers du mont Boron, le plateau de Cimiez et la grotte. Les pins sont bien reconnaissables, confirmés par les déterminations des études palynologiques et anthracologiques. Autour de la tanière des panthères sont placées des plantes nitrophiles, les chénopodes (Lumley, 1969).

Lorsque Pierre Laurent illustre la couverture des actes du colloque *Approche écologique de l'homme fossile,* il rend reconnaissable le paysage du Périgord avec ses caractéristiques géomorphologiques et les différents milieux végétaux. Travaillant à l'Institut du Quaternaire, dirigé par François Bordes, il se réfère aux travaux de la palynologue Marie-Madeleine Paquereau et du sédimentologue Henri Laville (fig. 7) (Laville et Renault-Miskovsky, 1977).

Pour un catalogue du musée de l'Homme, Éric Guerrier peint un paysage autour de la Caune de l'Arago à Tautavel avec les données locales auxquelles se superpose la végétation générale ou particulière telle que la ripisylve le long de la rivière (fig. 8) (Lumley, 1981).



Fig. 6 – *L'habitant de la grotte de La Chapelle-aux-Saints à l'époque moustérienne*, Frantizek Kupka, 1909, *L'Illustration* du 20 février 1909.
Fig. 6 – The resident of La Chapelle-aux-Saints at mousterian time*, Frantizek Kupka, 1909, published in* L'Illustration *of Februar 20, 1909.*



Fig. 7 – *Approche écologique de l'homme fossile*, Pierre Laurent, 1977, première de couverture.
Fig. 7 – Ecological approach of ancient man*, Pierre Laurent, 1977, front cover.*

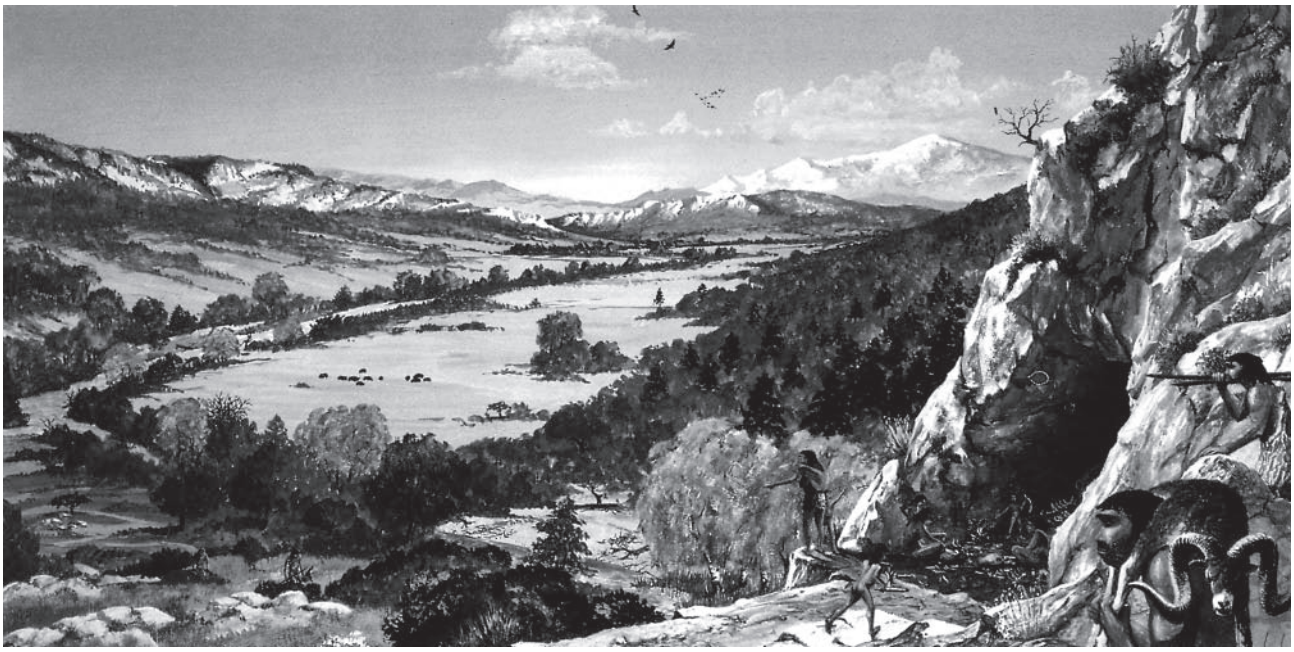
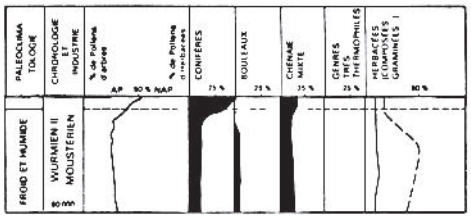


Fig. 8 – *Paysage autour du Caune de l'Arago à Tautavel*, Éric Guerrier, 1981.
Fig. 8 – Landscape around the Caune de l'Arago at Tautavel*, Éric Guerrier, 1981.*

Fig. 42. — Schéma très simplifié des variations climatiques enregistrées en Languedoc méditerranéen pendant le Würmien II, d'après l'analyse pollinique des sédiments moustériens du gisement de l'Hortus (Hérault) (d'après J. Renault-Miskovsky, 1972).
L'examen du diagramme de l'Hortus, établi à partir de l'analyse pollinique des sédiments moustériens datés du Würmien II, met en évidence la succession de trois phases climatiques distinctes, qui ont été définies par rapport au climat méditerranéen actuel.
1) Une phase caractérisée par l'association : Pins (de type sylvestre), Bouleaux, Chênaie mixte, Graminées, qui aurait connu un climat froid et humide.



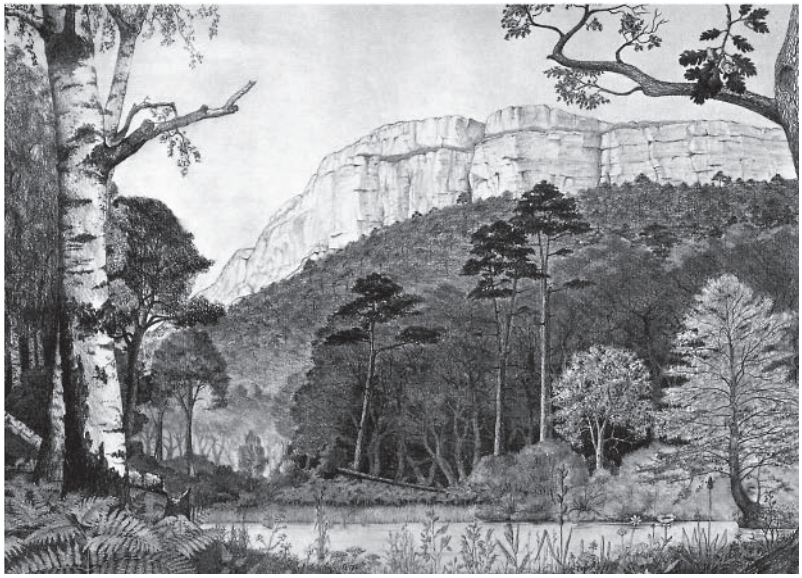


Fig. 9 – *L'Hortus, l'environnement au temps de la Préhistoire*, Éric Guerrier, 1985.
Fig. 9 – The surroundings of L'Hortus during Prehistory*, Éric Guerrier, 1985.*

Parfois, sur la même illustration, se côtoient résultats scientifiques et dessins de reconstitution. Dans *L'environnement au temps de la Préhistoire*, les courbes palynologiques sont associées aux dessins d'Éric Guerrier avec, pour le paysage de l'Hortus, pins sylvestres, bouleaux, chênes et aulnes. Au premier plan, nous distinguons des fougères et une série de huit plantes herbacées : urticacées, caryophyllacées, cypéracées, apiacées, ficaire, astéracées et plantain (fig. 9) (Renault-Miskovsky, 1986).

Pour illustrer *Deux millions d'années en Auvergne*, une aquarelle de Marie-Claire Bromont imagine le site de Soleilhac. En arrière-plan d'une scène de dépeçage, le paysage vu en surplomb se compose d'un ensemble de feuillus, probablement chênes et noisetiers, ainsi que de typhacées (fig. 10) (Delpuech, 1987).

Gilles Tosello représente la vallée de la Seine d'il y a 200 000 ans. Il n'y a pas d'homme. Les arbres (pin et bouleau), figurés derrière les animaux du premier plan, sont associés à des arbustes et à de rares plantes herbacées (catalogue musée de Solutré, 1990).

Avec les données de la thèse de Dominique Sacchi et des études palynologiques de Guy Jalut, l'illustrateur C. Rubiella reconstitue une vue de la Cauna de



Fig. 10 – *Soleilhac (Blanzac, Haute-Loire) il y a 900 000 ans, dépeçage d'un mégaceros*, Marie-Claire Bromont, 1987.
Fig. 10 – Soleilhac (Blanzac, Haute-Loire) 900 000 years ago, skinning of a megaceros*, Marie-Claire Bromont, 1987.*

Belvis, dans l'Aude, avec des personnages en action. Les conifères et les feuillus sont harmonieusement disposés selon le relief (Renault-Miskovsky et Petzold, 1985).

La représentation des végétaux devient de plus en plus authentique et détaillée à l'exemple des dessins de Wolfgang Tambour, à partir des travaux de Joachim Hahn. Le paysage de la vallée d'Eselsburger, en Allemagne, imaginé au Magdalénien, est doublé d'un schéma explicatif avec les plantes légendées. On remarque la précision dans la représentation de l'armoise, du dryas, du plantain, de la saxifrage et du pissenlit. Toutefois, probablement par souci de mise en page pour une meilleure lecture, ces végétaux ne sont pas exactement dans leurs milieux phytosociologiques caractéristiques (catalogue musée de Solutré, 1990).

À partir de 1980, le thème de la Préhistoire a largement conquis les publications de vulgarisation et les livres pour enfants.

Pavel Dvorsky, dans *La vie dans la Préhistoire*, fait évoluer des hommes dans une végétation détaillée, allant jusqu'à représenter fidèlement parmi les plantes du premier plan une luzule, un scirpe et un carex (Sklenar, 1985).

Véronique Ageorges, dans *Un site de chasseurs préhistoriques, Rouffignac*, présente des mammouths pataugeant dans une eau bordée de fleurs, manifestement des rosacées, probablement *Dryas octopetala* (Nougier et Ageorges, 1995).

Parfois l'illustration ne craint pas l'anachronisme ou la fantaisie. Dans un roman de Préhistoire pour enfants, Marie-Claude Eyraud dessine *Femmes et enfants lavant des pissenlits à la rivière* (Cénac, 1995). Les palynologues déterminent des grains de pollen de composées liguliflores, famille des astéracées, tribu de cichorioidées. Il en existe plusieurs espèces avec des grains de pollen similaires, il ne peut donc être déterminé avec précision de quelle plante il s'agit. Pour *Taraxacum*, le pissenlit qui appartient à cette tribu, nous ne savons toujours pas s'il existait sous sa forme actuelle ni s'il était consommé.

Jacques Poirier, dans un livre de Préhistoire (Nougier, 1984), représente des chevaux évoluant dans des herbes hautes. Au premier plan, sur un tronc non identifié, s'enroule une liane avec des feuilles de vigne inusitées en ce milieu.

Bien qu'il s'agisse d'œuvres de totale fiction, comment ne pas évoquer l'environnement naturel de *Rahan* qui présente parfois, dans le même espace, une flore tropicale et tempérée, quand ce n'est pas de la fantaisie pure. Dans *Le secret de Solutré*, sur une vue générale du site où l'on reconnaît le rocher, André Chéret a figuré au premier plan de la vigne ! S'agirait-il des « premières » côtes-de-beaune ? (Lécureux et Chéret, 2004).

Depuis une cinquantaine d'années, grâce aux recherches scientifiques, de même que l'on ne voit plus

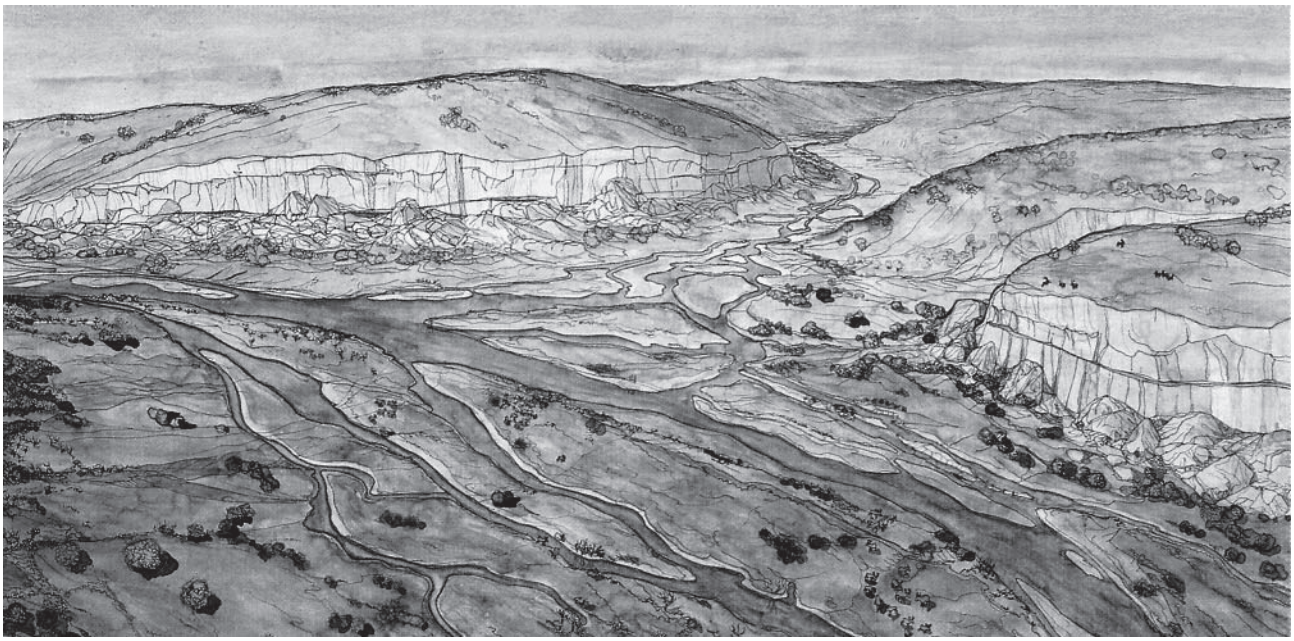


Fig. 11 – *Le confluent Beune-Vézère (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne) sous climat froid-sec, paysage de steppe froide déboisée*, Jean-Claude Golvin, 1995.
Fig. 11 – The Beune-Vézère confluence at Les Eyzies-de-Tayac (Dordogne), in cold and dry climate, landscape of a cold steppe with no trees*, Jean-Claude Golvin, 1995.*



Fig. 12 – *Abri Pataud (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne) 18500/16500 BC, importante phase de réchauffement correspondant aux occupations solutréennes*, Éric Guerrier, 1990.
Fig. 12 – Abri Pataud (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne) 18500/16500 BC, important phase of warming corresponding to solutrean settlements*, Éric Guerrier, 1990.*

l'homme préhistorique bestial et velu, le paysage a gagné en réalisme et en précision. Les illustrations se réfèrent aux résultats des études de palynologie, de sédimentologie, d'anthracologie, de malacologie ; elles émanent aussi de l'étude des diatomées, des phytolithes, des microfossiles non polliniques et apparaissent moins comme le produit de l'imagination de leurs auteurs.

Par exemple, Jean-Claude Golvin, pour illustrer la vallée des Eyzies, tient compte de l'aspect anastomosé des rivières dans les vallées en domaine périglaciaire (fig. 11) (Cleyet-Merle, 1995).

En 1990, pour la présentation au public de l'abri Pataud, Éric Guerrier dessine dix-sept tableaux qui ponctuent les différentes phases climatiques marquées dans les niveaux du site. Il cible au Solutréen le lieu,

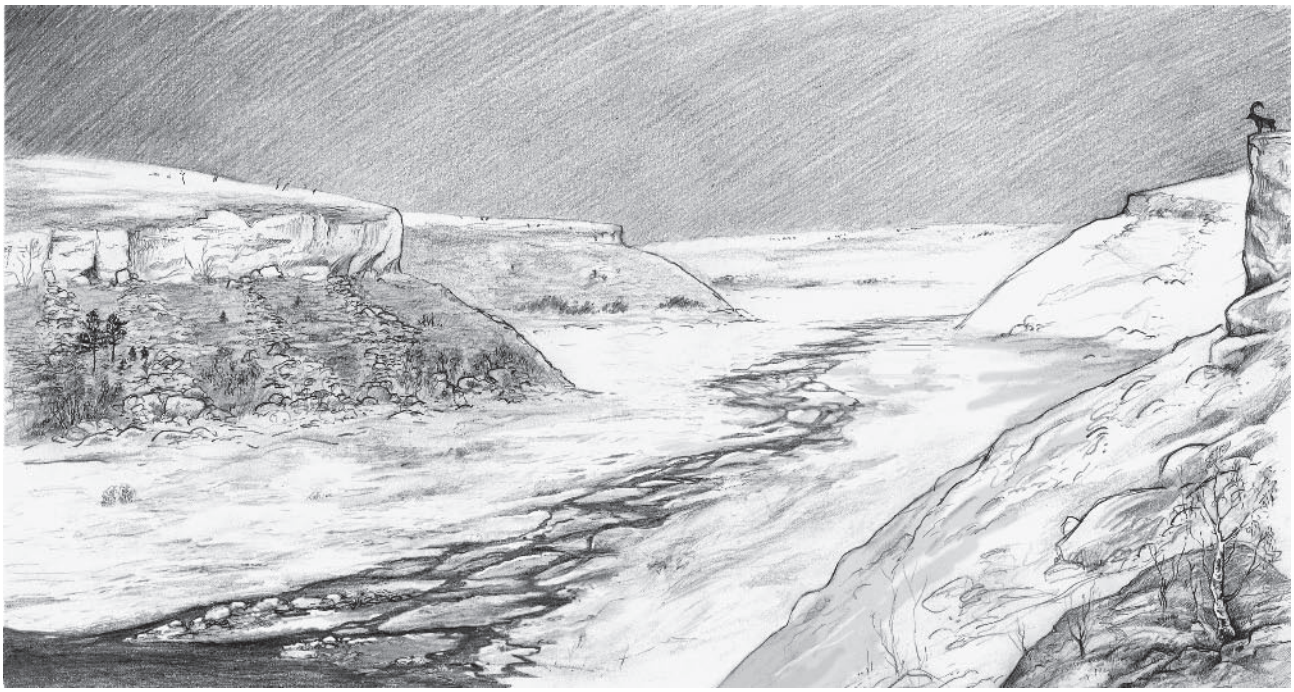


Fig. 13 – *Vallée du Céou (Dordogne) à une époque froide*, Jean-Georges Marcillaud, 2004.
Fig. 13 – The Céou valley (Dordogne) in cold time*, Jean-Georges Marcillaud, 2004.*



Fig. 14 – *Vallée du Céou (Dordogne) à une époque plus tempérée*, Jean-Georges Marcillaud, 2004.
Fig. 14 – The Céou valley (Dordogne) in a more temperate time*, Jean-Georges Marcillaud, 2004.*

la vallée bordée de falaises calcaires surmontées de plateaux portant des forêts (fig. 12) (Guerrier, 1990).

Jean-Georges Marcillaud montre deux vues de la vallée du Céou, affluent de la Dordogne, à une période froide puis tempérée. Il tient compte de la présence de la neige, des différences de végétation sur les pentes occasionnées par l'exposition au soleil (fig. 13 et 14) (Marcillaud, 2004).

CONCLUSION

Depuis 1840 et jusqu'au début du XXe siècle, le paysage est un décor pour mettre en scène les activités des hommes préhistoriques, toutes techniques et illustrations confondues. Avec les progrès des disciplines scientifiques dans l'étude des sites archéologiques,

vers les années cinquante, la reconstitution des paléopaysages se précise avant de devenir exclusive. Pour un scientifique, « interpréter » est un exercice difficile et forcément critiquable. Les conclusions peuvent varier suivant les chercheurs. Les grains de pollen trouvés dans les sédiments d'un site, s'ils prouvent l'existence d'un type de végétation, ne donnent pas, pour autant, leur implantation ; l'interprétation de la situation des végétaux à ce sujet reste libre. La véracité dans la restitution d'un paysage paléolithique ne sera jamais validée. Cependant, la représentation illustrée de la Préhistoire a été, et demeure aujourd'hui, indispensable pour la transmission du savoir au plus grand nombre. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

CATALOGUE DE L'EXPOSITION « Vénus et Caïn », 2003, musée d'Aquitaine, Bordeaux, 173 p., illustration de L.-M. FAIVRE (1888), *Les deux mères*, p. 21.

CATALOGUE DE L'EXPOSITION « Peintres d'un monde disparu », 1990, musée de Solutré, 135 p., illustration de W. TAMBOUR, *La vallée d'Eselburger à l'époque magdalénienne, environnement écologique de la vallée*, p. 123 fig. 59, et de G. TOSELLO (1987), *La vallée de la Seine il y a 200 000 ans*, p. 108.

CÉNAC C. (1995) – *Souviens toi de la rivière rouge*, Magnard Jeunesse, Paris, 184 p., ill. p. 121.

CLEUZIOU H. du (1887) – *La création de l'homme et les premiers âges de l'humanité*, Flammarion, Paris, 838 p., ill. fig. 150, fig. 122, p. 141 et p. 25.

CLEYET-MERLE J.-J. (1995) – *La province préhistorique des Eyzies*, éd. du CNRS, Paris, 126 p., ill. p. 17.

COLLECTIF (1989) – *Les premiers hommes*, coll. « Les yeux de la découverte », Gallimard, Paris, 64 p., ill. p. 20.

DELPUECH A. (1987) – *Deux millions d'années en Auvergne*, direction des Antiquités d'Auvergne et société autoroute Paris-Rhin-Rhône, 64 p., ill. p. 17, fig. 10.

DUCROS A. et J. (2000) – *L'homme préhistorique, images et imaginaire*, L'Harmattan, Paris, 290 p., ill. p. 45, fig. 6.

FIGUIER L. (1870) – *L'Homme primitif*, Hachette, Paris, première édition, fig. 31 et deuxième édition, 462 p., ill. fig. 37.

JELINEK J. (1989) – *Sociétés de chasseurs, ces hommes qui vivent de la nature sauvage*, Gründ, Paris, 208 p., ill. p. 66 et p. 124.

KUPKA F. (1909) – *L'habitant de la grotte de La Chapelle-aux-Saints à l'époque moustérienne*, « L'Illustration » du 20 février 1909, Paris.

LAMING-EMPERAIRE A. (1963) – *L'archéologie préhistorique*, Le Seuil, Paris, 187 p., ill. p. 47.

LAVILLE H., RENAULT-MISKOVSKY J. (1977) – *Approche écologique de l'homme fossile*, Bulletin de l'Association française d'Études du Quaternaire, université P. et M. Curie et laboratoire de Géologie du Quaternaire, Paris, 386 p., ill. première de couverture.

LÉCUREUX R. et J.-F., CHÉRET A. (2004) – *Rahan, le fils des âges farouches, Le secret de Solutré*, éd. Lécureux, 201 p., ill. p. 14-15.

LUMLEY H. de (1969) – *Une cabane acheuléenne dans la grotte du Lazaret (Nice)*, Mémoires de la Société préhistorique française, t. 7, 235 p., ill. p. 134, pl. 1.

LUMLEY H. de (1981) – *Les premiers habitants de l'Europe, 1 500 000-100 000 ans*, laboratoire de Préhistoire du musée de l'Homme, Paris, 199 p., ill. p. 93.

NOUGIER R. (1984) – *L'aventure humaine de la Préhistoire*, Hachette, Paris, 157 p., ill. p. 21.

NOUGIER L.-R., AGEORGES V. (1985) – *Un site de chasseurs préhistoriques : Rouffignac (Dordogne)*, Albin Michel Jeunesse, Paris, 61 p., ill. p. 54-55.

PERLÈS C. (1977) – *La Préhistoire du feu*, éd. Masson, Paris, 180 p., illustration hors texte.

RECLUS É. (1905) – *L'Homme et la Terre*, Librairie Universelle, Paris.

RENAULT-MISKOVSKY J. (1986) – *L'environnement au temps de la Préhistoire*, éd. Masson, 183 p., ill. fig. 42, p. 128.

RENAULT-MISKOVSKY J., PETZOLD M. (1989) – *Spores et pollen*, Delachaux et Niestlé, 360 p., ill. 128-129, fig. 42-43 et p. 306-307.

ROGER A. (1997) – *Court traité du paysage*, Gallimard, Paris, 201 p.

SKLENAR K. (1985) – *La vie dans la Préhistoire*, Gründ, Paris, 128 p., ill. p. 12-13.

STOCZKOVSKI W. (1992) – Origines de l'homme, quand la science répète le mythe, *La Recherche*, n° 244, juin 1992, vol. 23, p. 746-750, ill. p. 747.

HORS PUBLICATION ÉCRITE

CORMON F. (1882) – *L'Âge de Pierre, retour d'une chasse à l'ours*, coll. du musée municipal de Pontarlier (Doubs).

GUERRIER É. (1990) – Présentation de reconstitutions de paysages paléolithiques au musée de l'abri Pataud, Les Eyzies 1990, laboratoire de Préhistoire du Muséum national d'histoire naturelle, H. de Lumley.

MARCILLAUD J.-G. (2004) – *La vallée du Céou (Dordogne)*, valise pédagogique, Archéolud, conseil général de la Dordogne.

RICHON G. (1874) – *L'Âge de la Pierre taillée, la Denise en éruption*, huile sur toile, coll. du musée Crozatier, Le Puy-en-Velay, Haute-Loire.

Marie-Françoise DIOT
Centre national de Préhistoire
Ministère de la Culture
38, rue du 26e R.I.
24000 Périgueux
PACEA-IPGQ
Avenue des Facultés, 33405 Talence
a.mf.diot@wanadoo.fr

Jean-Georges MARCILLAUD
Service départemental d'Archéologie
Conseil général de la Dordogne
2, rue Paul-Louis-Courier
24000 Périgueux
cg24.archeologie@dordogne.fr

Comparatisme ethnographique et comparatisme phénoménologique en archéologie interprétative.

L'exemple des pierres dressées depuis 1904

Raphaël ROUSSELEAU

Résumé

À la suite de la multiplication récente (notamment en Grande-Bretagne) des interprétations de complexes de monolithes à l'aide de comparaisons ethnographiques, le présent article vise à dresser un court bilan historique et critique de ces tentatives depuis 1904. Après un rappel historique des principaux courants interprétatifs, en particulier pour les monuments bretons, on précisera les positions des tenants d'une approche phénoménologique ou herméneutique. À l'opposé, nous défendrons un comparatisme de type historique, plus long à mettre en œuvre mais plus précis quant à ses résultats.

Abstract

Some recent publications (particularly in Great Britain) have tried to interpret standing stones complexes through ethnographical comparisons. Accordingly, our present paper is an attempt to draw a short historical draft of the major scholarly contributions on this topic since 1904. After having analysed the main interpretations, with special references to the monuments of Brittany, we will focus on the phenomenological, or hermeneutical, perspective. Following a different point of view, our position privileges a comparison historically oriented, certainly longer to set forth but better grounded than the phenomenologically oriented one.

À la suite, ces dernières années, de la multiplication de publications, essentiellement britanniques, interprétant les complexes de monolithes à l'aide de données ethnographiques, il nous a paru utile de dresser un bilan de ces tentatives. Dans le cadre du centenaire de la Société préhistorique française, nous avons choisi d'exposer brièvement quelques grandes hypothèses interprétatives proposées pour les menhirs, en particulier de l'Ouest de la France, depuis 1904. Le choix de cette date est donc circonstanciel. Par ailleurs, il convient de préciser que notre visée n'est pas tant historiographique (retracer l'histoire de l'étude des menhirs depuis, par exemple, le comte de Caylus, serait une gageure dans le cadre imparti), qu'épistémologique. En plaçant sur un pied d'égalité les interprétations rétrospectivement naïves des premiers correspondants de la Société préhistorique française avec celles, beaucoup plus élaborées, d'archéologues actuels, nous chercherons simplement à attirer l'attention sur un problème méthodologique important : la confusion entre comparatisme ethnographique (ou historique) et comparatisme phénoménologique. Si les interprétations se sont en effet précisées au début des années quatre-vingt, avec l'introduction de théories anglo-saxonnes notamment, nous verrons qu'au-delà de la multiplication des références, la logique guidant les comparaisons ethnographiques appliquées aux mégalithes est demeurée globalement la même depuis 1904 : atteindre une

signification universelle du phénomène. Cette démarche caractérise en fait, comme nous le montrerons, l'approche phénoménologique plus qu'un véritable comparatisme ethnographique et historique. La clarification de cette distinction nous permettra de suggérer alors la méthodologie comparative qui nous paraît la plus probante à long terme. Mais remontons d'abord le temps.

1904-1971 : DE BAUDOUIN À GIOT

Dans les colonnes du *Bulletin de la Société préhistorique de France* de l'année 1904, on trouve un court article intitulé « Remarques sur les alignements de Carnac ». Dans cet essai, l'auteur, M. J.-J. Aliez, cherche à appliquer une méthode cartésienne à l'interprétation des alignements de menhirs. Il commence par exposer sa démarche : suspendre toutes les hypothèses pour ensuite « procéder avec méthode, s'appuyer sur un fait certain, en déduire les conséquences par le raisonnement et, enfin, déterminer le mobile qui a pu pousser les hommes primitifs à se livrer à ces grandes manifestations architectoniques » (Aliez, 1904, p. 319). Jusqu'ici, le lecteur contemporain ne peut qu'approuver une telle rigueur intellectuelle, mais la suite pourra surprendre. Après avoir révoqué en doute les hypothèses de son temps, l'auteur affirme « remonter par la pensée » jusqu'aux temps des bâtisseurs de Carnac pour observer ce qu'il considère comme un « fait certain » : l'arrivée de bandes préhistoriques devant la mer (ressource économique majeure) et leur vif « enthousiasme » devant le « spectacle » d'un coucher de soleil. À l'occasion de cet événement, « le chef qui les a conduits dans cette terre promise […], ce précurseur de Moïse, voyant la croissance prodigieuse de la population, ordonne et fait exécuter le dénombrement. De là cette multiplicité de menhirs ; chacun d'eux représente un être humain » (Aliez, 1904, p. 320). Comme on le voit, la suspension méthodique du jugement laisse vite place à la réintégration de thèmes héritant aussi bien d'anciennes « explications » cléricales et savantes (légende de l'armée romaine pétrifiée) que de l'imaginaire biblique et romantique de son époque : une migration néolithique vue comme un Exode s'achevant sur un coucher de soleil dans l'Océan. En citant ces extraits, nous ne cherchons cependant nullement à stigmatiser l'imagination de nos prédécesseurs, mais à montrer au contraire que leur démarche, si elle apparaît aujourd'hui naïve, n'était pas moins rationaliste que la nôtre. L'examen d'hypothèses plus récentes nous montrera, à l'inverse, que l'idée d'une possible remontée dans les pensées des hommes de l'époque par simple abstraction du présent est encore largement présente.

À la même époque, l'un des membres fondateurs de la Société préhistorique de France, Marcel Baudouin (1860-1941), défendait fermement l'usage de méthodes naturalistes, objectives, en préhistoire, et en particulier dans l'étude des mégalithes (description systématique, mensuration, dessin et photographie, observation du contexte géologique, de l'orientation des monuments, etc.), contre « l'imagination » débordante des celtomanes (Baudouin, 1904 ; Soulier, 1993, p. 96). Paradoxalement, la postérité de ce préhistorien militant est obscurcie par ses théories plus tardives sur la « Préhistoire des étoiles » ou le « culte stello-solaire ». Comment un programme aussi rigoureux a-t-il pu aboutir à des résultats qui nous paraissent si fantaisistes ? Là encore, examinons le raisonnement de l'auteur avant de le taxer d'irrationnel. La description scientifique prônée par Baudouin repose en fait essentiellement sur une perspective que l'on peut dire structurale avant l'heure, ou du moins synchronique, puisqu'elle vise à dégager l'organisation spatiale des pierres levées d'un même complexe. Cette démarche repose sur le postulat d'un plan unique du site, ou celui de la contemporanéité quasi parfaite des érections de pierres pendant la seule « période carnacéenne ». C'est cette vision synchronique du paysage néolithique qui l'amène à découvrir un peu partout des « menhirs satellites » ou des « pierres indicatrices » de fontaines ou de sépultures. Suivant cette hypothèse, et conformément aux interrogations et connaissances de son époque, M. Baudouin suppose que ces agencements sont le reflet d'un « culte stello-solaire des pierres », interprétation qu'il conforte par de (trop) savants calculs astronomiques. Par ailleurs, il utilise plusieurs comparaisons ethnographiques, en contraste avec les comparaisons antiques alors plus souvent sollicitées par les archéologues classicistes (Salomon Reinach notamment). Remarquons qu'il défendait ainsi, en bon chirurgien, une position évolutionniste plus que diffusioniste affirmant l'unité du genre et du cerveau humain. Mais les principes cartésiens de base ont été à nouveau rejoints par l'imaginaire de l'auteur et les conclusions de M. Baudouin ont grevé pour longtemps l'étude des pierres levées.

Après la seconde guerre mondiale, cependant, les travaux sur le mégalithisme de l'Ouest sont renouvelés par ce qu'on peut appeler « l'école bretonne » de Préhistoire autour de Pierre-Roland Giot (1919-2002), dans une région pourvue d'une déjà longue tradition de recherches. De formation scientifique, P.-R. Giot se focalisa sur le recensement puis l'étude de l'architecture des monuments et des techniques employées. Le même auteur écrivit toutefois en 1971 ses « Réflexions sur la signification symbolique des mégalithes ». Évoquant les travaux d'André Leroi-Gourhan sur le dualisme sexuel dans l'art pariétal, il s'interroge sur ce qu'il appelle le sujet « tabou » de « l'interprétation phallique des menhirs » qu'il complète par l'interprétation en termes de métaphore utérine des dolmens. Fidèle à son parti-pris sceptique, il pose la question de tels rapprochements sans vraiment prendre parti. Ses élèves avanceront leurs propres hypothèses en s'appuyant sur de nouvelles références.

1977-2004 : LE COURANT PHÉNOMÉNOLOGIQUE

De nouvelles tentatives d'interprétations sont formulées dans les années quatre-vingt par Jean L'Helgouac'h et Jacques Briard, lesquels ajoutent à leur inspiration, le premier des exemples tirés de la

mythologie gréco-romaine (à la suite de Gruet, 1987), le second les ouvrages de Mircea Eliade. Nous ne pouvons développer ici leurs interprétations, mais soulignons seulement chez J. Briard une des premières occurrences de l'historien des religions Mircea Eliade dans le champ des études mégalithiques. Cet auteur est cité, à notre connaissance, pour la première fois dans ce domaine dans un article en français de l'archéologue portugais Vitor Oliveira Jorge (1977), inaugurant ce que nous appelons le courant phénoménologique. Ce courant interprétatif dépasse cependant largement le seul M. Eliade, car son unité tient à une démarche méthodologique spécifique. Nous allons préciser ses caractéristiques à travers l'examen d'interprétations plus récentes, essentiellement britanniques.

La Grande-Bretagne possède une longue tradition d'archéologie du paysage, de même qu'une plus longue encore tradition d'études des mégalithes. Plus récemment, les archéologues anglo-saxons animant le courant « post-processualiste » (lequel s'inspire largement de philosophes et d'historiens français : Jacques Derrida, Michel Foucault, Fernand Braudel et l'École des Annales) ont insisté, quant à eux, sur l'idée que toute fouille est d'emblée une interprétation (une « herméneutique » ; Hodder *et al.*, 1995) impliquant une bonne part de subjectivité. À la croisée de ces réflexions théoriques insistant sur l'expérience subjective et de l'archéologie du paysage, s'est développée une multiplicité de travaux sur la « perception » des monuments dans leur contexte paysager. À la jonction de ces champs d'étude, la notion de « paysage rituel » a joué un rôle déterminant dans l'évolution des perspectives, évolution que l'on peut suivre depuis les travaux d'Andrew Fleming et Richard Bradley (1998) jusqu'à ceux de Christopher Tilley (1994 et 1996) et Colin Richards (1996). Ces deux derniers auteurs, en particulier, défendent une « phénoménologie du paysage » qui n'emprunte pas toutes ses références à M. Eliade mais lui reste largement tributaire.

Rappelons que la phénoménologie, théorisée au début du XXe siècle par le philosophe Edmund Husserl (1859-1936), tente de dégager des expériences de perception universelles, à partir de l'analyse des états de conscience. Ce type d'examen « introspectif » de la conscience prolonge et dépasse, selon Husserl, la méthode cartesienne de fondation des certitudes. La phénoménologie du paysage pratiquée par C. Tilley et ses émules vise, quant à elle, à déterminer les types de sentiments que l'on ressent aujourd'hui face à des types d'environnement, ou dans des lieux spécifiques, pour en inférer les sensations de nos ancêtres face à ces mêmes lieux. Pour eux, par exemple, la monumentalité des pierres provoque dans l'esprit de tout observateur, contemporain ou néolithique, un sentiment contradictoire de « fascination et d'effroi ». Or, ce sentiment contradictoire *(fascinans et tremendum)* est la caractéristique expresse du « Sacré » tel que le défend le phénoménologue (plus qu'historien) des religions Mircea Eliade (et avant lui le théologien Rudolf Otto), auquel ils empruntent directement l'idée. Plusieurs chercheurs de cette école dégagent également dans l'organisation des monuments et des figurations des ruptures de niveaux qu'ils associent à une distinction entre initiés et non-initiés. D'autres auteurs, comme Colin Richards, évoquent le motif du « centre du monde » pour interpréter l'organisation de cercles de pierres, ce qui est un emprunt direct à Eliade, par ailleurs déjà présent chez J. Briard.

Il est utile de préciser maintenant que M. Eliade (1907-1986) est vivement critiqué par les historiens et les ethnologues pour ses généralisations abusives et surtout sa méthode de travail (voir Dubuisson, 1993, lequel s'attaque surtout aux présupposés politiques de l'œuvre). Il compare en effet des mythes ou des symboles, en les isolant de leur contexte historique et sociopolitique. Ainsi, toute pierre levée peut être considérée comme un centre du monde. Mais une telle proposition ne nous apprend malheureusement rien sur le processus historique spécifique et les volontés humaines qui menèrent à son érection. De la même manière, les conclusions de ses émules britanniques ne sont pas tant *a priori* fausses que très générales (Ingold, 2005) (verticalité = puissance et masculinité, horizontalité = terre-mère et féminité). Par contraste, les propositions qui nous paraissent les plus fertiles chez certains de ces auteurs (notamment Richard Bradley ; Hingley, 1996) sont celles qui permettent de rendre compte de faits spécifiques : le réemploi de monuments anciens au Néolithique à des fins sociopolitiques, l'utilisation sur certains sites de rochers naturels comme modèles pour les monuments funéraires, etc.

Il convient d'évoquer ici la démarche de Serge Cassen, qui répond en partie au courant « post-processualiste », tout en s'en distinguant. Dans un article-manifeste, cet auteur critique le classicisme des théories françaises concernant « l'art mégalithique », pour défendre le courant interprétatif anglo-saxon ainsi qu'une approche plus artistique faisant appel à nos sentiments esthétiques (Cassen, 1999, p. 202). L'auteur s'inspire explicitement des travaux sur la « poétique de l'espace » (c'est-à-dire l'imaginaire véhiculé par les lieux) du philosophe Gaston Bachelard (1884-1962), ainsi que des recherches sur les « archétypes » (c'est-à-dire des symboles théoriquement universels, produits par l'Inconscient). Le terme d'archétype est ancien en philosophie, mais la notion a été théorisée essentiellement dans la « psychologie des profondeurs » de Carl G. Jung (1875-1961), reprise par M. Eliade, puis par le psychologue Gilbert Durand (lui-même élève de Bachelard). S. Cassen a appliqué, depuis, sa démarche de façon plus concrète dans des réinterprétations des monuments et figurations du Néolithique breton (Cassen et Vaquero, 2003). Pour le dire brièvement, la démarche de cet auteur s'inspire de la phénoménologie française, tout en cherchant à contextualiser de plus en plus ses propositions.

Cette évolution dans les interprétations est, de fait, assez symptomatique. Devant le caractère rapidement stéréotypé des lectures phénoménologiques en général, et éliadiennes en particulier, on constate une prise en compte croissante des comparaisons circonstanciées et des travaux d'ethnologues comme Claude Lévi-Strauss ou de sociologues comme Pierre Bourdieu. Ces travaux mettent chacun à leur manière l'accent sur l'importance

de la « pratique » (usage de l'environnement, techniques) dans les systèmes de représentations. Pour illustrer l'emploi que les archéologues travaillant sur les mégalithes peuvent faire de ces travaux, nous examinerons un article de M. Parker Pearson et Ramilisonina, intitulé « Stonehenge pour les ancêtres : les pierres transmettent le message » (1998). Développant une comparaison entre Stonehenge et certains monuments de Madagascar, l'article est exemplaire d'une juxtaposition du comparatisme phénoménologique à une comparaison ethnographique. Soulignons par ailleurs que l'intérêt du mégalithisme malgache dans l'éclairage d'autres mégalithismes avait été souligné dès 1985 par R. Joussaume et V. Raharijaona dans un article de la SPF.

M. Parker Pearson et Ramilisonina commencent par distinguer méthodiquement quatre niveaux de comparaison entre monuments mégalithiques :
- la ressemblance formelle ;
- la généralisation transculturelle (similitude des « traits sociaux » définissant des contextes communs entre les mégalithismes) ;
- la similitude structurelle (similitude dans les systèmes de faits et de représentations) ;
- l'analogie de « matérialité » (examen des « propriétés physiques » d'une matière – la pierre – employée dans les deux contextes).

Les auteurs présentent ensuite plusieurs thèmes associés aux pierres dans l'imaginaire des Merina de Madagascar. Selon eux, la pierre évoque le noyau des relations entre les vivants, et entre ceux-ci et les morts. Les ancêtres possèdent ainsi des lieux privilégiés où l'on peut les contacter : les tombes, les pierres levées, un coin spécial de la maison, un poteau sur la place du village. D'après ces exemples, l'utilisation des pierres serait réservée aux morts, tandis que le bois serait utilisé pour les maisons des vivants. Posant l'équation « pierre = matière des ancêtres », ils passent ensuite à un rapprochement de cette symbolique avec l'organisation des monuments de Stonehenge. Au sujet de ce complexe, les auteurs distinguent trois phases de construction et comparent sur plusieurs points les cercles de pierres des enceintes circulaires de bois que l'on rencontre sur le site. À l'issue de cette démonstration, ils proposent l'interprétation selon laquelle Stonehenge serait un cercle des ancêtres, tandis que les cercles de bois seraient des monuments de même époque dédiés aux vivants.

Malgré une méthodologie affinée et plusieurs comparaisons pertinentes, cet article n'est pas toujours convaincant, ni sur le plan archéologique ni sur le plan ethnographique. Chacun sait par exemple qu'il est difficile d'affirmer la contemporanéité de monuments éloignés au matériel peu caractéristique, et par ailleurs, que les monuments peuvent avoir une fonction similaire tout en étant construits en matériaux différents, par simple diversité de rites au sein d'une même culture. Ainsi, dans la culture malgache considérée, l'association effective entre pierres et ancêtres ne suffit pas à opposer catégoriquement les monuments de bois et de pierre, les stèles étant souvent remplacées par des poteaux de bois commémoratifs. Malgré la distinction préalable de différents types de comparaison, dans leur hâte de livrer « la » clé d'interprétation du monument, les auteurs ont en fait coupé court au comparatisme ethnographique proprement dit pour renouer avec une démarche de type phénoménologique ou cognitiviste, en faisant reposer leur interprétation sur un imaginaire supposé universel attaché à la « matérialité » des pierres (voir aussi Fowler et Cummings, 2003).

BILAN ET PROPOSITIONS MÉTHODOLOGIQUES

Le problème des interprétations phénoménologiques se situe, selon nous, précisément dans le type de comparatisme employé, et dans les questions qu'on veut lui faire résoudre. Commençons par les questions. En examinant les interprétations d'aujourd'hui à la lueur de celles de 1904, il semble que nous ayons surtout normalisé nos descriptions et élargi nos champs de comparaison. Le raisonnement, quant à lui, ne paraît pas changer vraiment puisque l'on demande toujours à la comparaison de répondre à deux grandes questions posées par les pierres : pourquoi les a-t-on dressées, et pourquoi en cet endroit ? C'est à la fois trop (puisque l'on cherche « une » explication) et trop peu (car la problématique se limite à l'objet). Ces problématiques étroites sont des corollaires de la comparaison phénoménologique. Celle-ci est en effet universalisante et s'oppose sur ce point à la comparaison tant sociologique ou ethnologique qu'historique (Mauss, 1969, p. 168-172), lesquelles mettent en relief à la fois les ressemblances et les différences dans un processus d'approfondissement continu. Dans cette perspective, la question n'est pas de savoir comment l'humain en général perçoit les pierres, mais à quoi les membres de telle société qui dresse tel type de mégalithes associent les pierres (dans leur système de pensée) pour qu'ils aient l'idée de les élever ? Autrement dit, il ne s'agit pas tant de déterminer ce que tout humain « cognitivement équipé » devrait statistiquement ressentir face à une pierre, mais de dégager des structures symboliques cohérentes dans leurs relations à des conditions de vie et des institutions sociopolitiques spécifiques. Si des symboles ou des formes culturelles sont récurrentes sans être présentes partout et toujours (comme l'usage de mégalithes), c'est parce que l'imagination elle-même est orientée par la culture. Les acquis de l'anthropologie historique comme de l'ethnologie (Descola, 2005), sur ce point, nous font douter des « évidences » dégagées uniquement par l'introspection intellectuelle tant phénoménologique (auteurs actuels) que cartésienne (Aliez, Baudouin).

Abandonner les propositions universelles ne signifie pas, pour autant, abandonner la compréhension des convergences entre formes de culte passées et présentes. Se faisant l'avocat du diable, Wiktor Stoczkowski (1992) a insisté, quant à lui, sur l'impossibilité de tester par déduction les interprétations portant sur

les représentations des cultures préhistoriques. À la limite, selon lui, aucune lecture comparative ne serait validable par les données archéologiques irrémédiablement fragmentaires. Comme le même auteur le suggère pourtant, certaines hypothèses n'en demeurent pas moins plus probables que d'autres, eu égard aux données (tant archéologiques qu'ethnographiques) disponibles au moment de l'interprétation.

Quant à nous, suivant la position de Pierre Pétrequin il y a déjà quinze ans (1989, p. 66), il nous semble encore préférable de mettre en œuvre un comparatisme méthodique, plutôt que de s'en remettre aux formes variées du « comparatisme inconscient » (parmi lesquelles nos impressions esthétiques). À défaut de reproductibilité, un comparatisme détaillé, dégageant des structures similaires et les mettant en regard, est pour Marcel Mauss et Georges Dumézil « la forme que revêt naturellement, dans les sciences humaines, la méthode expérimentale » (Dubuisson, 1993, p. 128). Le parallèle entre comparaison ethnographique et expérimentation technique nous paraît particulièrement éclairant à cet égard. L'expérimentateur part, par exemple, de traces et modélise une batterie de tests avec une liste de matériaux possibles pour isoler progressivement celui dont les traces seront les plus proches de l'original. De la même manière, le comparatiste doit justifier du choix des cas ethnographiques mobilisés (Pétrequin, 1989, citant Alain Gallay ; Stoczkowski, 1992), en constituant préalablement une liste d'exemples comparables, ou un répertoire de cas possibles (Joussaume, 1993). Ces cas, qui doivent être bien documentés, sont dans un premier temps décrits dans leur spécificité, et non séparés de leur contexte, de manière à faire apparaître les contrastes et les similitudes. Une fois bien distingués, ces cas peuvent être, dans un second temps seulement, comparés aux données archéologiques plus lacunaires, de façon à isoler les cas les plus analogues. La comparaison demande donc une série d'ajustements et une batterie d'hypothèses corrélatives pour garantir un maximum de cohérence à l'interprétation. Une démarche lente mais cumulative et payante à terme. À cette condition, nous pourrons proposer, non plus seulement des rapprochements plausibles, mais des interprétations corroborées par des faisceaux d'indices ethnologiques et archéologiques les plus larges possible. Une telle démarche permettrait non seulement de gagner en précision ce que l'on perd en universalité alléguée, mais pourrait bien aussi ouvrir à des hypothèses corrélatives sur le contexte social et « idéel » (selon la formule de Maurice Godelier) des restes archéologiques.

Pour le dire autrement, il s'agit de dégager les liens entre certaines formes culturelles (comme les pierres dressées) et les systèmes de pensées, d'institutions sociales et de pratiques économiques et techniques qui les portent au niveau ethnographique, pour inférer les types de sociétés et de conceptions les plus probablement attachés aux formes fournies par l'archéologie. En tant qu'ethnologue ayant étudié les rites de plusieurs populations de « mégalitheurs » de l'Inde, nous pouvons dire, en guise de conclusion, que l'écrasante majorité des cas ethnographiquement documentés d'alignements de pierres levées sont effectivement des manifestations de formes de « culte des ancêtres ». Les cas connus offrent toutefois une palette de comparaisons très diversifiée, avec une multiplicité de formes de culte et de catégories d'ancêtres (Whitley, 2002). C'est cette multiplicité que nous nous proposons de limiter de façon systématique dans des travaux à venir. ■

NOTE

Cet article résume la méthodologie élaborée dans un mémoire de DEA sur le même sujet, préparé sous la direction de Jean Guilaine et soutenu à l'École des hautes études en sciences sociales de Toulouse en juin 1997. Je remercie Jean Guilaine et Roger Joussaume pour leurs précieux conseils et soutien, dans un domaine dont ils ne m'ont pas caché la difficulté. J'assume évidemment toute responsabilité quant aux arguments avancés.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALIEZ J.-J. (1904) – Remarques sur les alignements de Carnac, *Bulletin de la Société préhistorique de France*, t. I, Paris, p. 319-320.

BAUDOUIN M. (1904) – *De la signification des menhirs*, rapport fait au nom de la Société préhistorique de France, Institut international de Bibliographie scientifique, Paris, 16 p.

BRADLEY R. (1998) – Ruined buildings, ruined stones: enclosures, tombs and natural places in the Neolithic of South-West England, *in* R. Bradley et H. Williams dir., *The past in the past: the reuse of ancient monuments*, World Archaeology, vol. 30, 1, p. 13-22.

CASSEN S. (1999) – Questions of epistemology and a working hypothesis about engraving of the 5th millenium in Western France, *in* C. Scarre *et al.* dir., *Special section: Theory in French Archaeology*, Antiquity, t. 73, n° 279, p. 198-205.

CASSEN S., VAQUERO LASTRES J. (2003) – Le désir médusé, *in* J. Guilaine dir., *Arts et symboles du Néolithique à la Protohistoire*, Séminaire du Collège de France, éd. Errance, Paris, p. 91-118.

DESCOLA P. (2005) – *Par delà nature et culture*, NRF, Gallimard.

DUBUISSON D. (1993) – *Mythologies du XXe siècle : Dumézil, Éliade, Lévi-Strauss*, Presses universitaires de Lille, Lille.

FOWLER C., CUMMINGS V. (2003) – Places of transformation: building monuments from water and stone in the Neolithic of the Irish Sea, *Journal of the Royal Anthropological Society*, vol. 9, p. 1-20.

GIOT P.-R. (1971) – Réflexions sur la signification symbolique des menhirs, *Mélanges de Préhistoire, d'archéocivilisation et d'ethnologie offerts à André Varagnac*, EPHE-VIe section, Paris, p. 20-26.

GRUET M. (1987) – Demeter et Perséphone sont-elles néolithiques ?, *Bulletin du Groupe vendéen d'Études préhistoriques*, La Roche-sur-Yon, p. 3-11.

HINGLEY R. (1996) – Ancestors and identity in the later prehistory of Atlantic Scotland: the reuse and reinvention of Neolithic monuments and material culture, *in* R. Bradley dir., *Sacred Geography*, World Archaeology, vol. 28, 2, Routledge, London, p. 231-243.

HODDER I., SHANKS M., ALEXANDRI A., BUCHLI V., CARMEN J., LAST J., LUCAS G. dir. (1995) – *Interpreting Archaeology. Finding meaning in the past*, Routledge, London.

INGOLD T. (2005) – Landscape Lives, but Archaeology Turns to Stone (Critical Review of Christopher Tilley, The Materiality of Stone: Explorations in Landscape Phenomenology, Oxford, Berg, 2004), *Norwegian Archaeological Review*, t. 38, 2, p. 122-126.

JOUSSAUME R. (1993) – De l'Armorique à Madagascar : apports et limites de la comparaison ethnologique en archéologie, *in* F. Elegoet et C.-T. Leroux dir., *L'économie, construction humaine*, CNRS (UPR 403)-IUT carrières sociales, Tud ha bro, Plabennec, p. 103-125.

JOUSSAUME R., RAHARIJAONA V. (1985) – Sépultures mégalithiques à Madagascar, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 82, p. 534-551.

MAUSS M. (1969) – *Œuvres*, t. III : *Cohésions sociales et divisions de la sociologie*.

OLIVEIRA JORGE V. (1977) – Menhirs du Portugal, *L'Architecture mégalithique*, Colloque du 150e anniversaire de la Société polymatique du Morbihan, Vannes, éd. Château Gaillard, p. 99-124.

PARKER PEARSON M., RAMILISONINA (1998) – Stonehenge for the ancestors: the stones pass on the message, *Antiquity*, t. 72, n° 276, p. 308-326.

PÉTREQUIN P. (1989) – Ethno-archéologie, *in* J.-P. Mohen dir., *Le Temps de la Préhistoire*, t.1, SPF-Archéologia, Paris, p. 64-66.

RICHARDS C. (1996) – Monuments as landscape: creating the centre of the world in late Neolithic Orkney, *in* R. Bradley dir., *Sacred Geography*, World Archaeology, vol. 28, 2, Routledge, London, p. 190-208.

SOULIER P. (1993) – Aux origines de la Société préhistorique française : la Société préhistorique de France (1904-1910), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 90, n° 1, p. 95-103.

STOCZKOWSKI W. (1992) – Préhistoire, ethnologie et approche prédictive : la tentation d'une épistémologie spontanée, *Ethnoarchéologie : justification, problèmes, limites, XIIes rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes*, éd. APDCA, Juan-les-Pins, p. 33-43.

TILLEY C. (1994) – *A Phenomenology of Landscape: Places, Paths and monuments*, Berg, Oxford.

TILLEY C. (1996) – The power of rocks: topography and monument construction on Bodmin Moor, *in* R. Bradley dir., *Sacred Geography*, World Archaeology, vol. 28, 2, Routledge, London, p. 161-76.

WHITLEY J. (2002) – Too many ancestors, *Antiquity*, t. 76, p. 119-126.

Raphaël ROUSSELEAU
ATER en anthropologie sociale à l'EHESS (Paris)
57, rue de Noisy-le-Sec, 93260 Les Lilas

Vision naturaliste des cultures paléolithiques : une tradition française

Pierre-Yves DEMARS

Résumé

L'évolution des cultures paléolithiques a été décrite, principalement en France, à l'aide de modèles basés sur l'existence de « phylums culturels ». C'est le cas de « l'Aurignaco-Périgordien » ou du « buissonnement moustérien ». Ces théories supposent la coexistence de cultures humaines évoluant indépendamment dans une même région pendant des milliers ou des dizaines de milliers d'années. Ces modèles ont entraîné de nombreuses polémiques. Ils ont été très critiqués notamment par des archéologues anglo-saxons. Aujourd'hui, ces théories ont été en grande partie abandonnées à cause de la fragilité des témoins archéologiques sur lesquels elles sont fondées. Ce travail considère que l'apparition de ces modèles est due à la formation aux sciences de la nature de beaucoup de préhistoriens français. Leur origine universitaire les a incités à traduire dans la Préhistoire des concepts élaborés en paléontologie et décrivant l'évolution des espèces.

Abstract

The evolution of paleolithic cultures was described, mainly in France, with models founded on the existence of "cultural phyla". It is the case for the "Aurignacian-Perigordian" concept or for the "mousterian bush". Theses theories suppose the coexistence of human cultures evolving independently in a same area during thousands and thousands of years. These models aroused numerous polemics. They have been largely criticized, especially by anglo-saxon archaeologists. Today, these theories are for their greatest part rejected because of the weakness of the archaeological remains on which they are built. In this essay we consider that the occurence of these models is due to the naturalist formation of many french prehistorians. Their academic origin has incited them to apply to Prehistory concepts elaborated in Palaeontology and which describe the evolution of species.

L'angle d'approche de ce travail prend comme point de départ les deux théories suivantes : « les lignées aurignaco-périgordienne » introduites par Denis Peyrony en 1933 et « le buissonnement moustérien » élaboré par François Bordes dans les années cinquante. Celles-ci ont suscité jusqu'à environ une vingtaine d'années des discussions passionnées au sein de la communauté des préhistoriens et notamment dans les pages du bulletin de la Société préhistorique française. Elles conjecturent la coexistence, dans une même région, au cours du Paléolithique, de « cultures » caractérisées par la production d'objets propres à chacune d'entre elles. L'évolution de ces lignées culturelles mime ce que l'on observe en paléontologie avec l'évolution des espèces ; c'est ce que j'appellerai le « phylogénisme culturel ».

Aujourd'hui, ces débats se sont tus ; ces deux hypothèses sur l'évolution des cultures paléolithiques ont disparu de la littérature sans que leurs actes de décès eussent été véritablement officialisés. Les controverses se sont déplacées vers d'autres sujets et notamment vers la transition Paléolithique moyen-supérieur et le

remplacement des hommes de Néandertal par les hommes de type moderne, en quelque sorte avatars de théories qui avaient nourri pendant un demi-siècle une vision naturaliste de la Préhistoire.

UN PRÉCURSEUR : ÉDOUARD DUPONT

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, la chronologie des temps paléolithiques qui avait fini par s'imposer en France était celle de Gabriel de Mortillet, une succession de périodes : Acheuléen, Moustiérien, Solutréen, Magdalénien (Mortillet, 1872). Cependant, peu après, un préhistorien belge, Édouard Dupont, imagina la coexistence de deux populations préhistoriques dans une même région. « Ainsi, la géologie et la paléontologie démontrent la contemporanéité des peuplades quaternaires du Hainaut et des Troglodytes du Condroz » (Dupont, 1874, p. 744). Ce préhistorien avait établi une *« classification dualistique »* avec à « l'Âge du Mammouth et du Renne » dans les régions des plaines, des peuplades porteuses d'une industrie acheuléenne, dont le « développement les conduit à la phase ethnographique caractérisée par le polissage de leurs haches », et dans les régions montagneuses les « troglodytes dont l'industrie a un développement indépendant ». Toutefois, au « commencement de la période récente, [les peuplades des plaines] envahissent alors les régions montagneuses et suppriment les troglodytes » (Dupont, 1874, p. 749). Cette théorie « dualistique » allait à l'encontre de la filiation classique unilinéaire ; ce que lui fit savoir Gabriel de Mortillet dans les interventions qui suivirent cette communication, un compte rendu de 12 pages impliquant les deux principaux protagonistes et quelques comparses. Gabriel de Mortillet non seulement affirme son désaccord, mais aussi rappelle sa vision des temps préhistoriques : une « succession régulière entre l'Acheuléen, le Moustiérien, le Solutréen et le Magdalénien » (p. 752).

Mais Édouard Dupont innovait également sur un autre point. Il affirmait que « l'archéologie démontre […] l'isolement de ces deux peuplades contemporaines et juxtaposées » (Dupont, 1874, p. 744) qu'il attribuait aux caractères « rudimentaires de [ces] civilisations ». Il mettait au jour, là, un fait indispensable à cette théorie et qui est bien son talon d'Achille : l'incapacité pour deux populations voisines d'échanger des idées. Cette conception de l'évolution des cultures préhistoriques tomba dans le profond tiroir déjà bien encombré des théories mort-nées ; et ce n'est qu'un demi-siècle plus tard que Denis Peyrony et Henri Breuil reprirent ce flambeau tombé à terre.

Seule triomphait alors la chronologie de Gabriel de Mortillet, jusqu'à ce qu'elle aussi succombe, au début du siècle suivant, sous les coups pugnaces du jeune abbé Henri Breuil, lors de la « bataille aurignacienne ». En effet, au début du XXe siècle, lors de deux congrès, ce dernier engagea le fer avec « la tribu Mortillet » et imposa la reconnaissance d'une période supplémentaire entre le Moustérien et le Solutréen (Breuil, 1905 et 1906). Il appela cette dernière d'abord Présolutréen, puis Aurignacien (Breuil, 1907). Henri Breuil ne se contenta pas de reconnaître cette culture, il établit trois étages dans l'Aurignacien : un niveau inférieur caractérisé par des pointes de Châtelperron, un niveau moyen avec des grattoirs épais carénés, un niveau supérieur présentant des pointes de la Gravette (Breuil, 1912).

DEUX PHYLUMS CULTURELS PARALLÈLES : L'AURIGNACO-PÉRIGORDIEN (fig. 1)

Mais cette classification ne s'arrêta pas là. En 1933, Denis Peyrony, à partir surtout de ses fouilles à la Ferrassie et à Laugerie-Haute (Dordogne), dissocia sous le nom de Périgordien les étages inférieur et supérieur de l'Aurignacien au sens large. Seule la phase moyenne fut considérée comme l'Aurignacien au sens strict (Peyrony, 1933). Cet auteur créa cette nouvelle culture, le Périgordien, sur la foi de l'existence de « liens étroits de parenté », notamment la présence de pointes à dos abattu (pointe de Châtelperron et pointe de la Gravette) dans les stades extrêmes et leur absence dans l'étage moyen. De plus, Denis Peyrony pensait reconnaître, outre le Périgordien I (ex-Aurignacien inférieur) et les Périgordiens IV et V (ex-Aurignacien supérieur), un niveau intermédiaire : les Périgordiens II et III. Il subdivisa également l'Aurignacien vrai (ex-Aurignacien moyen) en quatre étages auxquels il agrégea un Aurignacien V final situé à Laugerie-Haute au-dessus du Périgordien III.

En définitive, Denis Peyrony croyait bien percevoir deux cultures ayant évolué concurremment en Périgord. L'homme de Cro-Magnon était l'auteur de l'Aurignacien ; le Périgordien était l'œuvre des « hommes de Combe-Capelle », du nom d'un site de Dordogne où avaient été trouvés les restes d'un homme de type moderne associés à du Périgordien ancien (Peyrony, 1943). Toutefois, la position de ce squelette, voire son authenticité, a souvent été mise en doute dans la mesure où il fut découvert par Otto Hauser, « antiquaire » plus que préhistorien, accusé d'être surtout préoccupé de vendre au meilleur prix ses trouvailles. Quoi qu'il en soit, Denis Peyrony, qui ne l'appréciait guère, ne mit pas en doute sa découverte. Il faut dire que ce squelette, aussi douteux soit-il, apportait de l'eau au moulin aurignaco-périgordien.

Mais Denis Peyrony, dans cet article fondateur de 1933, ne se contente pas d'exposer sa théorie ; il l'accompagne d'une histoire, récit inhabituel dans la littérature préhistorique, du moins celle non de vulgarisation mais au contraire savante ; il est en cela plus proche d'un Joseph Henri Rosny Aîné narrant « la guerre du feu » que des préhistoriens qui eux en général répugnent à trop solliciter les faits (du moins jusqu'à une date récente !). D'après Denis Peyrony, à la fin du Moustérien, « en Périgord, la race humaine de Combe-Capelle supplanta celle de Néanderthal ». Cependant, « l'arrivée des Cro-Magnon envahissant la région obligea les occupants à se regrouper et à se retirer, semble-t-il vers l'Est au « Bos del Ser ». Les vainqueurs s'installèrent confortablement […] ». Puis suit une phase d'abandon des habitats de la commune des Eyzies-de-Tayac. Cet auteur envisage alors l'hypothèse que « ces

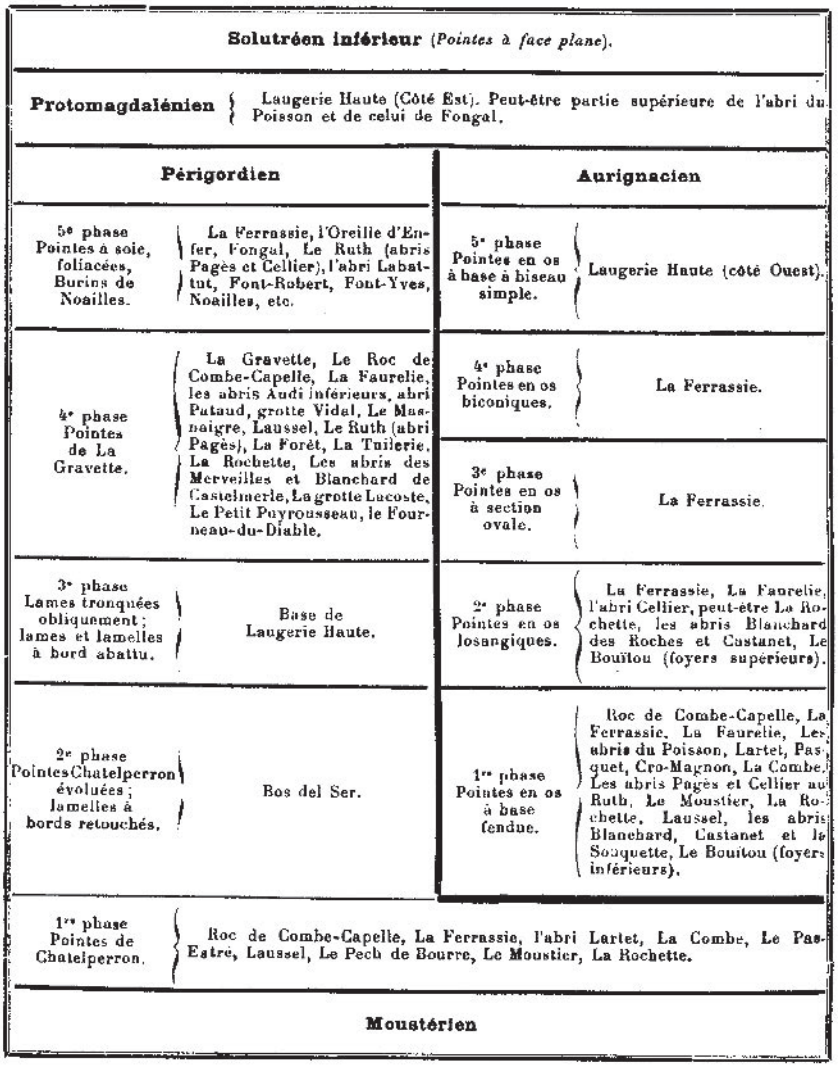


Fig. 1 – Évolution des deux cultures périgordienne et aurignacienne, d'après D. Peyrony, 1933.
Fig. 1 – *Evolution of perigordian and aurignacian cultures, after D. Peyrony 1933.*

tribus [les Cro-Magnon] ont été anéanties ou refoulées par le retour d'une horde nombreuse de « Combe-Capelle » qui a pris possession du vaste abri de Laugerie-Haute et l'a occupé très longtemps ? […] Puis la culture d'Aurignac disparaît de la Corrèze et du Périgord, sauf à la Ferrassie où elle continue peu prospère, alors que celle de la Gravette [les Combe-Capelle] devient florissante » (Peyrony, 1933, p. 556-557).

Afin de lui permettre d'intégrer les nouvelles découvertes, cette théorie subit au cours du temps des ajustements. Après une critique d'Henri Breuil peu enclin à accepter une hypothèse qui remet en cause sa propre chronologie et qui souligne la fragilité des fondements sur lesquels est bâti l'Aurignaco-Périgordien (Breuil, 1935), Denis Peyrony fait plusieurs mises au point (Peyrony, 1935, 1936 et 1946), sans manifestement convaincre ce préhistorien. Cette théorie fut reprise par Léon Pradel qui introduisit une troisième culture parallèle : le « Corrèzien » (Pradel, 1952, 1955 et 1956), critiquée par Henri Delporte (Delporte, 1954).

Dans les années cinquante, certains résultats contredirent cette théorie ; de nouvelles fouilles remirent en cause l'existence du Périgordien moyen. L'analyse de certaines industries montra que le Périgordien II n'était qu'un mélange de Périgordien ancien et d'Aurignacien (Sonneville-Bordes, 1955a et b). Les fouilles de Hallam L. Movius à l'abri Pataud (Dordogne) révélèrent que le Périgordien III n'était qu'un étage mal placé situé en réalité après le Périgordien supérieur (Movius, 1955), un Périgordien VI. Le stade ultime de l'Aurignacien, le stade V, apparut comme ne pouvant appartenir à cette culture (Bordes et Sonneville-Bordes, 1958 ; Sonneville-Bordes, 1982). Le paradoxe fut que ces remises en cause furent en grande partie le fait des deux préhistoriens les plus convaincus de la réalité de l'Aurignaco-Périgordien : François Bordes et Denise de Sonneville-Bordes.

Les ultimes développements de cette théorie se localisèrent autour de trois sites : le Piage et Roc de Combe dans le Lot, Saint-Césaire en Charente-Maritime.

Au Piage, les fouilles de Fernand Champagne et René Espitalié mirent au jour une interstratification entre l'Aurignacien et le Périgordien inférieur (Champagne et Espitalié, 1967). Dans le même temps, des fouilles menées par François Bordes et Jacques Labrot découvraient cette même interstratification dans le site proche de Roc de Combe (Bordes et Labrot, 1967). Ces deux découvertes prouvaient en cela, pour François Bordes, la réalité de la contemporanéité des deux cultures en Aquitaine (Bordes, 1968a).

Cependant, récemment, ces interstratifications ont été remises en cause de façon convaincante par Jean-Guillaume Bordes à l'occasion d'une thèse sur ces deux sites (Bordes, 2002). Pour ce jeune préhistorien, nous sommes en réalité en présence de mélanges d'industries et de stratigraphies plus complexes que celles reconnues par les fouilleurs. Il montre que François Bordes s'était laissé aveugler par sa profonde conviction de la réalité de l'Aurignaco-Périgordien. Lors d'une visite dans le site du Piage, face à l'interstratification qui le confortait dans son opinion, François Bordes, abandonnant une part du sens critique qui le caractérisait, a voulu retrouver au Roc de Combe le même schéma (Pelegrin, 2002).

Mais probablement, le coup de grâce donné à cette théorie fut la découverte d'un Néandertalien dans une couche attribuée à du Castelperronien, soit Périgordien inférieur, à Saint-Césaire en Charente-Maritime (Lévêque et Vandermeersch, 1981) ; elle permit de considérer que cette industrie était l'œuvre des Néandertaliens et non de l'homme de Combe-Capelle. C'est ce que laissait prévoir la découverte d'une série de dents considérées comme paléanthropiennes par André Leroi-Gourhan, dans le Châtelperronien (ou Périgordien inférieur) de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure dans l'Yonne (Leroi-Gourhan, 1961).

Même si aujourd'hui les controverses ne se sont pas éteintes, notamment autour de la position de la sépulture de l'homme de Saint-Césaire, les débats se sont déplacés vers d'autres sujets concernant ce passage entre le Paléolithique moyen et supérieur et les deux types humains. Une majorité de préhistoriens est revenue à une évolution unilinéaire du début du Paléolithique supérieur avec une dissociation des deux étages, inférieur et supérieur du Périgordien : Châtelperronien, Aurignacien, Gravettien.

UNE ÉVOLUTION BUISSONNANTE DES CULTURES : LE MOUSTÉRIEN

Mais Denis Peyrony avait été précédé en France en 1932 par Henri Breuil dans cette vision dualiste de l'évolution des cultures préhistoriques. Ce préhistorien pensait percevoir dans le Paléolithique ancien du Nord-Ouest de l'Europe l'alternance d'industries avec ou sans biface. « Les industries à éclats apparaissent aux approches des glaciations successives et se prolongent au début des Interglaciaires. […] Au contraire les industries à bifaces se localisent étroitement dans les Interglaciaires ». Il envisage alors, pour expliquer ce fait, le scénario suivant : « Tout se passe donc comme si deux groupes de populations, l'une à centre d'habitation septentrional et oriental, taillant des éclats, l'autre, méridional et méditerranéen, avaient oscillé le long des grands changements climatériques dont l'Europe occidentale a été le théâtre. […] L'avènement de conditions glaciaires faisait émigrer au Sud le premier groupe, qui ne remontait au Nord et à l'Est que sous la pression des peuples du Sud, lorsque les glaces avaient de nouveau libéré leur premier habitat » (Breuil, 1932, p. 573).

Cette théorie de la coexistence de deux lignées, l'une d'industries à bifaces : Abevillien, Acheuléen, Micoquien, l'autre d'industries à éclats : Clactonien, Tayacien, eut un certain succès. Elle servit plus ou moins à appuyer en paléontologie humaine la théorie du Présapiens, précurseur supposé au Paléolithique ancien de l'homme actuel et concurrent des Néandertaliens (Hublin, 1982). Notamment, l'homme de Fontéchevade, classé un temps dans la lignée Présapiens, fut associé à du Tayacien.

Cette vision faisant participer plusieurs lignées parallèles est reprise par François Bordes en 1950 (fig. 2) ; après en avoir fait une critique où il utilise le terme de « phylum », ce dernier déclare : « Il est donc probable que l'évolution des industries n'a suivi ni le simple schéma linéaire admis jusque 1930, ni le double schéma, également linéaire, admis depuis » (Bordes, 1950b, p. 409). Il a donc conscience d'introduire un niveau de complexité supérieur : c'est l'évolution buissonnante dont la représentation graphique, comme son nom l'indique, imite les formes arborescentes telles qu'on les connaît en paléontologie : l'arbre phylogénétique.

Il construit celui-ci sur les mêmes périodes que celles de Henri Breuil. Pour lui, deux phylums surgissent d'une industrie archaïque recueillie à Cromer (Angleterre). Ceux-ci se subdivisent pour donner à la fin cinq ou six cultures caractérisées d'après diverses formes ou techniques lithiques : abondance ou rareté des bifaces, la fréquence de la méthode Levallois, l'indice de facettage des talons, la valeur de l'indice Levallois typologique. Manifestement, François Bordes n'a pas porté à cette reconstruction de l'évolution des industries lithiques une valeur exagérée. Comme il le dit lui-même : « Encore une fois, ce tableau est très hypothétique. Il ne prétend pas représenter fidèlement l'évolution réelle des industries, mais bien plutôt l'esprit dans lequel, pensons-nous, on peut concevoir cette évolution. Il présente un aspect buissonnant (qui semble avoir été aussi, qu'il y ait ou non des rapports entre ces deux phénomènes, celui de l'évolution physique de l'Humanité), buissonnement qui tendra sans doute à se compliquer à mesure que nos connaissances progresseront » (Bordes, 1950b, p. 418-419). Il ne poursuivra d'ailleurs pas sur cette voie plutôt fragile. En revanche, il va appliquer l'idée de buissonnement sur des terrains en théorie plus sûrs, celui des industries moustériennes.

François Bordes avait distingué en Périgord divers faciès moustériens en fonction de l'équilibre entre différents outils lithiques (racloirs, bifaces, denticulés…) : le Moustérien de tradition acheuléenne, le

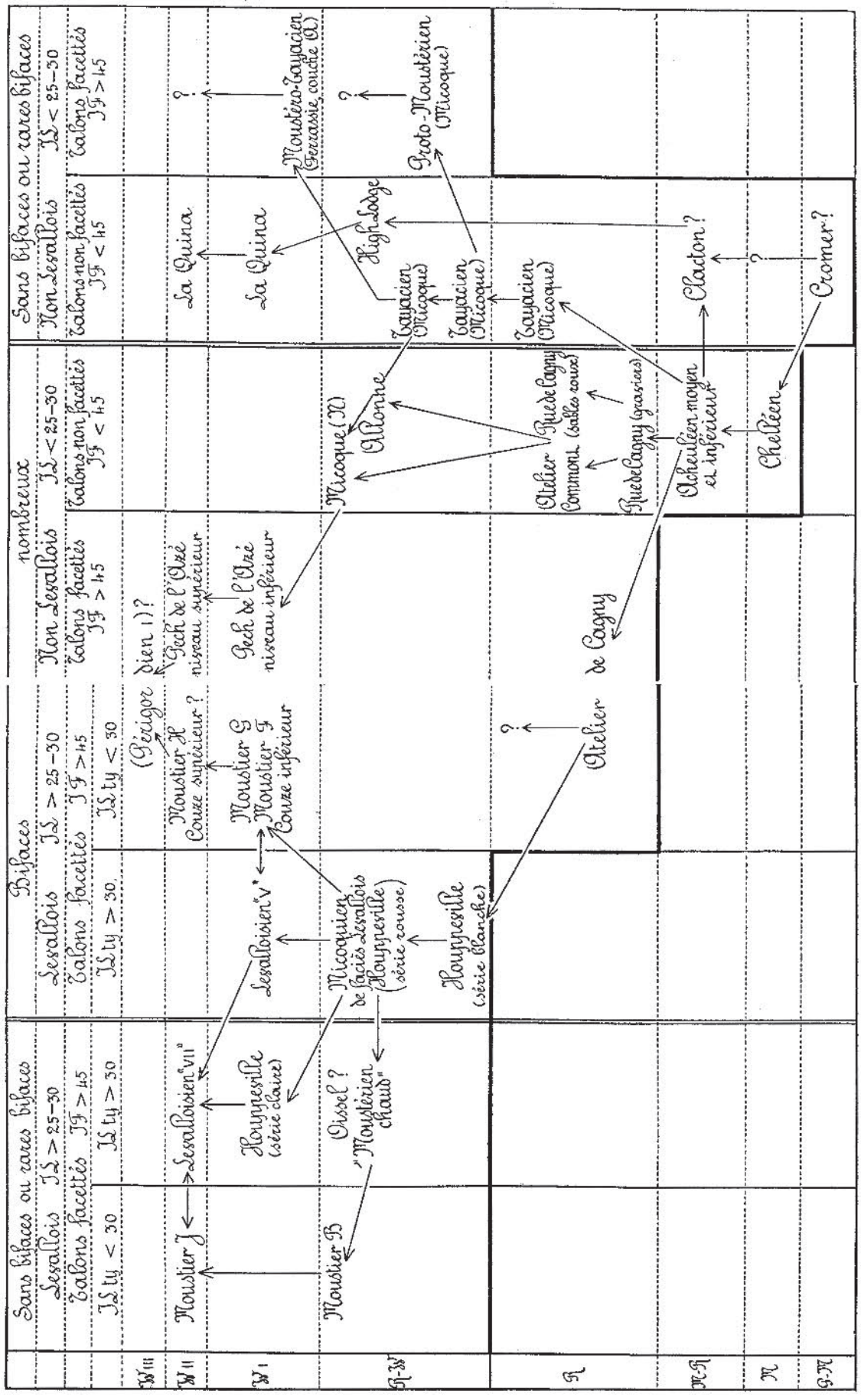


TABLEAU I. — Evolution des industries du Paléolithique inférieur et moyen occidental, au cours du Pléistocène. — *P-M*, pré-Mindel; *M*, Mindel; *M-R*, Mindel-Riss; *R*, Riss; *R-W*, Riss-Wurm; *W I*, Wurm I; *W II*, Wurm II; *W III*, Wurm III. *IL*, indice Levallois; *IF*, indice de facettage; *ILty*, indice Levallois typologique (définitions, p. 410).

Fig. 2 – Évolution buissonnante des industries du Paléolithique inférieur et moyen, d'après F. Bordes, 1950b.
Fig. 2 – *"Buissonnante" Evolution of the Lower and Middle Palaeolithic assemblages, after F. Bordes 1950b.*

Moustérien charentien, subdivisé en Moustérien de type Ferrassie et Moustérien de type Quina, le Moustérien typique, le Moustérien à denticulés (Bordes, 1950a et 1981). Or, ses fouilles dans plusieurs sites du Périgord, notamment à Combe Grenal et au Pech de l'Azé, montrèrent une interstratification de ces différents faciès. En d'autres mots, ces cultures préhistoriques ne se succédaient pas les unes les autres pendant quelques dizaines de millénaires, mais apparaissaient ou disparaissaient dans les stratigraphies de façon aléatoire (Bordes, 1972 et 1981).

Mais de plus, à l'appui de ce phénomène, des travaux de sédimentologie dans ces remplissages reconnaissaient dans les deux dernières glaciations, celles du Riss et du Würm, une série de phases climatiques où alternaient des périodes plus froides ou plus tempérées, plus sèches ou plus humides (Laville, 1973). « Les dépôts accumulés dans les entrées de grottes et les abris-sous-roche traduisent le résultat des nombreuses variations climatiques qui se sont succédé dans l'environnement périglaciaire du Pléistocène. Des formations d'éboulis cryoclastiques de dimension et de formes variées alternent avec des dépôts sableux et des horizons argileux sur des épaisseurs considérables » (Laville, 1976, p. 250). La succession de ces phases permettait d'établir des séquences climatiques dans chaque site que l'on pouvait ensuite caler les unes par rapport aux autres. Or, celles-ci démontraient que non seulement les divers faciès du Moustérien s'interstratifiaient dans un même site, mais encore qu'ils étaient répartis sur tout le Würm ancien (fig. 3). En résumé, d'après la technotypologie et la sédimentologie, dans le nord de l'Aquitaine, quatre cultures moustériennes avaient cohabité, occupant successivement les mêmes sites et conservant leur identité pendant une immense période.

Ce « buissonnement moustérien », comme son aîné l'Aurignaco-Périgordien, fut l'objet de critiques à partir des années soixante, de la part surtout de préhistoriens anglo-saxons. Ces derniers considéraient que la coexistence de plusieurs cultures dans un espace aussi restreint, et pendant un intervalle de temps de plusieurs dizaines de millénaires, sans qu'elles s'influencent mutuellement dans leurs techniques de taille, était très peu vraisemblable. Ceux-ci proposèrent une série d'explications. Un premier courant défendu notamment par Lewis R. Binford considéra que ces divers Moustériens n'étaient pas des cultures mais des faciès d'activité liés à des variations du milieu, du climat, à des spécialisations de l'habitat ou à sa saison d'occupation (Binford, 1966 et 1969). Il s'agissait donc de la même population mais produisant des industries différentes dans des contextes divers. Cependant, cette hypothèse séduisante se heurte à des faits archéologiques qui vont à son encontre. En effet, les mêmes industries moustériennes ont été rencontrées dans des milieux très divers ; aucune donnée, notamment faunistique, ne permet de mettre en évidence des saisonnalités ou des spécialisations corrélées avec des types d'industries lithiques (Bordes, 1972 ; Guichard, 1976).

Il reste naturellement l'irritant problème de l'absence de diffusion des techniques entre différentes populations auquel Édouard Dupont, un siècle auparavant, s'était déjà heurté. Pour le résoudre, François Bordes propose trois arguments :

- nous ne savons pas si ces différents faciès moustériens étaient tous l'œuvre de l'homme de Néandertal. « Nous ignorons complètement l'homme du Moustérien de tradition acheuléenne » ;
- de plus, « l'homme échange plus volontiers ses gènes que ses coutumes » ;
- enfin, « le monde paléolithique était un monde vide […]. Vivant dans des conditions bien plus favorables [que les Bushmen ou les aborigènes d'Australie], les Moustériens erraient sans doute moins, ce qui devait rendre les contacts encore plus rares » (Bordes, 1968b, p. 145).

Il est évident que nous sommes là devant la question centrale : ces populations sont censées ne pas échanger leurs idées, ici les modes de taille ; or, cette affirmation ignore les données mises au jour en sciences humaines.

Une autre contestation plus radicale du buissonnement moustérien fut soutenue par Paul Mellars ; elle remet en cause la réalité de ces interstratifications (Mellars, 1969, 1986 et 1996). Cet auteur constate que le Moustérien de tradition acheuléenne est toujours superposé au Moustérien charentien, donc que ces deux faciès se suivent dans le temps toujours dans le même ordre. Il conteste les corrélations stratigraphiques établies à l'aide de la sédimentologie. Il suppose que les Moustériens typique et à denticulés sont des faciès en fait hétérogènes et recouvrent des entités culturelles très diverses. En résumé, Paul Mellars pense que nous assistons en Périgord à une succession classique de faciès moustériens.

Mais en fait, ce ne sont pas tant les attaques de préhistoriens anglo-saxons qui mirent à bas cette théorie, que les bases géologiques sur lesquelles elle était fondée qui se révélèrent fragiles. Ces corrélations entre ensembles stratigraphiques vont être remises en cause notamment à l'intérieur même du laboratoire de Bordeaux, lieu où elles avaient été le plus développées. « À partir du milieu des années soixante, ces conceptions vont progressivement se heurter aux résultats de différents domaines de recherche :

- la signification climatique de la fraction grossière est remise en cause par les expériences de cryoclastie […] et par l'observation des processus actuels de gélifraction […] ;
- le caractère discontinu de la sédimentation, notamment en porche de grotte, est mis en évidence […] ;
- la confrontation du cadre chronoclimatique établi pour les dépôts de porches et d'abris, d'une part avec les variations de l'oxygène 16 et 18 dans les sédiments marins et les glaces polaires […], et d'autre part avec le cortège pollinique des tourbières […], révèle des divergences tant dans le nombre que dans l'amplitude des oscillations ;

- les recherches menées en contexte périglaciaire actuel montrent que les niveaux de textures différentes peuvent se constituer au sein d'une même dynamique » (Ferrier et Kervazo, 1999, p. 89-90).

En définitive, les modèles de sédimentation sur lesquels ces travaux ont été fondés sont considérés aujourd'hui comme trop simples. Les modes de remplissage des grottes et abris sont liés à un grand nombre de facteurs comme l'exposition de la falaise, l'existence

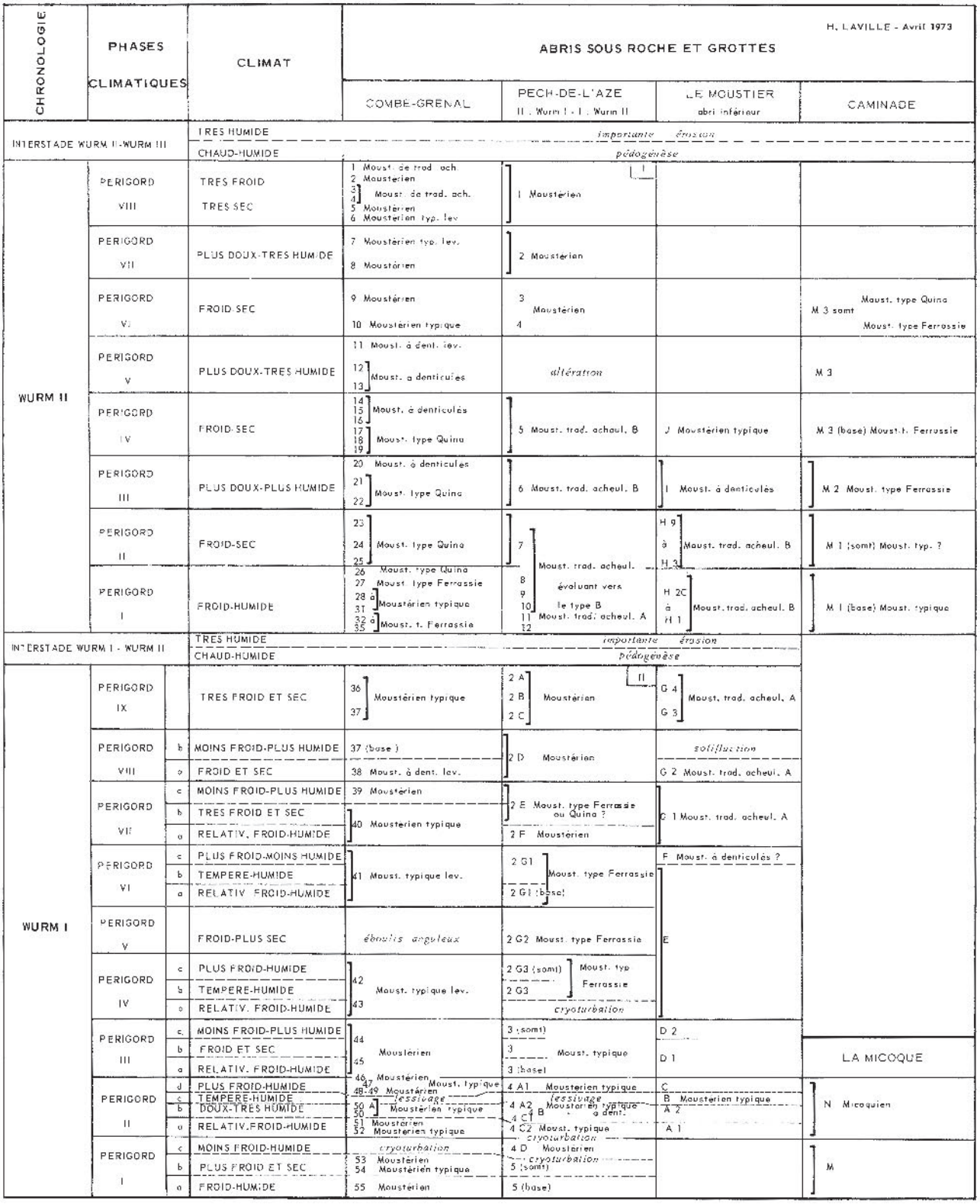


Fig. 3 – Corrélations stratigraphiques entre les industries moustériennes dans les sites du Périgord, d'après H. Laville, 1973.
Fig. 3 – *Stratigraphic correlation between Mousterian assemblages in Perigord sites, after H. Laville 1973.*

de microclimats, la nature de la roche, etc., qui en définitive font de chaque site un cas particulier (Le Ber, 1988) ; vouloir faire des corrélations stratigraphiques de site à site est considéré de ce fait comme très hasardeux.

Incidemment, pour avoir vécu, sans vraiment y être impliqué, ce changement d'orientation dans l'interprétation des remplissages des sites préhistoriques, à l'intérieur d'un même laboratoire, je voudrais souligner combien celui-ci a pu être difficile à beaucoup et douloureux pour certains. Nous pourrions aussi étendre ces observations, quoique avec des conséquences moins dramatiques, à la réfutation de l'Aurignaco-Périgordien. Ce qui prouve qu'en science préhistorique comme dans d'autres domaines, l'abandon de théories n'est pas une chose simple et naturelle et qu'il entraîne parfois des réactions qui dépassent largement la simple controverse scientifique.

PHYLUM BIOLOGIQUE, PHYLUM CULTUREL

Les exemples présentés ci-dessus montrent les caractères principaux du phylogénisme culturel. Tout d'abord, cette théorie est une création collective. Son élaboration a demandé plusieurs dizaines d'années. Ce n'est que vers l'année 1950, un siècle après la naissance officielle de l'archéologie préhistorique, que ce concept atteint sa forme définitive. On constate également que cette théorie est toujours exprimée à propos de problèmes concrets (classification dualistique de peuplades de Belgique, Aurignaco-Périgordien, alternance d'industries avec ou sans biface, buissonnement moustérien) et non dans l'abstrait. À ma connaissance, il n'existe aucun article fondateur théorisant sur cette vision de l'évolution des cultures paléolithiques. Aussi, les critiques qu'elle suscite ne remettent pas en cause le modèle même, mais bien ses applications.

De plus, ces interprétations naissent dans les franges indécises de l'archéologie préhistorique, là où manquent des informations et particulièrement des informations fiables. Notamment, elles s'appuient sur l'existence de types humains dont l'existence est contestée (Présapiens, Combe-Capelle), sur des ensembles lithiques mal identifiés, ou qui se révélèrent être des mélanges (Périgordien II) ou encore être mal situés dans la chronologie (Périgordien III, Aurignacien V). En conséquence, il est nécessaire de lui apporter des aménagements complexifiant la construction à mesure que de nouvelles découvertes infirment tel ou tel point. Ce processus se poursuit jusqu'au moment où les modifications entraînent de telles incohérences qu'il est préférable d'abandonner la théorie.

En réalité, la thèse de l'existence de « phylums culturels » est le démarquage du phylogénisme biologique. On y observe des phénomènes d'évolution, de spéciation, de concurrence entre phylums, de déclin ou d'extinction de ceux-ci. Mais le point central de cette théorie est la présomption d'un isolement quasi absolu de phylums culturels. Cette notion est fondamentale ; en biologie, elle est la base de la définition de l'espèce : « Les espèces sont des groupes de populations naturelles capables d'intercroisement et qui sont reproductivement isolées d'autres groupes semblables » (Mayr, 1974, p. 14).

Elle est reprise en préhistoire pour caractériser des cultures que l'on suppose incapables d'adopter les modes de taille de ses voisines. C'est là également son point faible dans la mesure où l'une des permanences dans les sociétés humaines, au contraire, est leur capacité à échanger des traits culturels, surtout techniques, de même que des objets et des gènes. Comme le souligne Michel Izard, « aucune culture n'est isolée et la dynamique culturelle procède non pas de développements endogènes mais d'une permanente interaction entre les cultures » (Bonte et Izard, 1991, p. 192). Cette évidence traverse les écrits ethnologiques, que ce soit dans l'étude d'un cas comme le *« kula »*, vaste circuit d'échange intertribal d'objets de prestige en Mélanésie (Malinowski, 1963), dans la mise en valeur des arrière-plans sociaux dans les pratiques de don et de contre-don (Mauss, 1967), ou dans l'élaboration d'une théorie aussi essentielle que le diffusionnisme (Géraud *et al.*, 2004). Prenons un seul exemple venant des populations aborigènes d'Australie. Adolphus P. Elkin constate que « la pratique de la circoncision s'est propagée en éventail de la circonscription du Kimberley vers le sud, le sud-est, et enfin le nord-est, atteignant ainsi la Grande Baie australienne, la région d'Innamincka et l'extrême-ouest du Queensland ; elle a gagné également le nord-est de la Terre d'Arnhem. Depuis l'occupation de l'Australie par les Blancs, elle s'est répandue plus loin en direction du sud-ouest et du nord-est, dans des contrées à peine peuplées » (Elkin, 1967, p. 96). Le mécanisme de ces échanges d'idées entre groupes humains est bien connu ; ceux-ci s'effectuent suivant une modalité étudiée par Melville J. Herskovits : l'acculturation, c'est-à-dire la capacité à traduire dans sa propre culture un trait culturel apparu et observé dans une autre culture (Herskovits, 1938).

Face à ce phénomène universel, on suppose l'existence de barrières dues à un faible peuplement (ce n'est pas confirmé dans l'exemple donné), à une hostilité entre les groupes (contredit par l'exemple bien connu d'échanges entre les Indiens du Nord-Canada et les Inuits). En fait, outre un isolement géographique absolu, comme celui de l'Australie avant la colonisation, les seules barrières signalées sont liées à l'état de la société qui reçoit : différentiel technique trop important avec la culture donneuse, absence d'intérêt de l'innovation, etc. (Leroi-Gourhan, 1945), voire idéologique. En définitive, la seule objection possible est de considérer que les sociétés préhistoriques n'obéissent pas pour diverses raisons aux mêmes lois que celles qui régissent les sociétés actuelles, ce que ne confirment pas les phénomènes qu'ont pu mettre en évidence les préhistoriens dans ces sociétés, comme la diffusion d'objets ou d'idées (Taborin, 1992).

UN AUTRE PARADIGME : L'ANATOMIE COMPARÉE

On peut également reprocher à l'archéologie préhistorique d'identifier une simple tradition technique, un mode de taille de la pierre, à une culture préhistorique, de considérer l'apparition, la disparition de ce trait culturel comme la marque de l'apparition, de la disparition d'une culture, d'une population. C'est ce que souligne André Leroi-Gourhan : « Pourrait-on dire que nous sommes d'une autre race que nos arrière-grands-parents parce que nous avons remplacé la diligence par l'automobile ? » (Leroi-Gourhan, 1965, p. 38). La confusion entre un trait culturel, un mode de taille et une culture est liée au fait que les industries lithiques sont les vestiges culturels les plus abondants, voire parfois les seuls pour ces périodes. Il est beaucoup plus plausible que ces ruptures dans les traditions de taille de la pierre soient dues à des changements rapides dans les stratégies d'exploitation du milieu sans grandes conséquences sur les autres secteurs de la culture (Demars, 1985 et 1991). « [Les préhistoriens] n'ont peut-être pas suffisamment senti que l'ethnographie, qui fournissait des comparaisons de détail avec l'homme préhistorique, permettait de prendre la société préhistorique comme une société proprement vivante dans laquelle l'évolution des techniques et celle de la religion et de l'art ne répondent pas inévitablement aux mêmes rythmes » (Leroi-Gourhan, 1965, p. 38).

En réalité, ces conceptions, l'évolution de cultures couplées avec l'évolution des industries lithiques, admettent implicitement une équivalence : il y a identité entre un objet, un fait culturel et une population, une culture : **la partie est la marque du tout**. Ainsi, pour prendre un cas bien connu, la feuille de laurier, le façonnage bifacial solutréen, est la signature d'une population, d'une culture solutréenne ; l'apparition et la disparition de cette technique est la marque de l'apparition et la disparition de la culture ou de la population solutréenne. D'où la recherche effrénée d'une origine du Solutréen telle que l'a décrite Philip E.L. Smith (Smith, 1966). Un an auparavant, André Leroi-Gourhan réfutait cette théorie dans *Préhistoire de l'Art occidental* : « Sur l'origine du Solutréen, les hypothèses sont diverses et j'ai dit plus haut qu'il est difficile de choisir entre celles qui font venir les Solutréens des steppes de l'Asie centrale et celles qui leur font dévaler les pentes des Pyrénées ou franchir la Méditerranée. Une telle attitude est commandée par le fait qu'on suppose que des hommes, les " Solutréens ", se sont déplacés pour apporter une culture complète, la culture solutréenne, alors qu'il suffit, sans déplacer personne, de laisser circuler les idées et quelques objets de proche en proche pour que s'établisse, sur un domaine où règnent les mêmes conditions d'existence, un réseau culturel qui sera forcément fait d'identités et de dissemblances » (Leroi-Gourhan, 1965, p. 70).

Cette vision de l'objet archéologique, attribut d'une ethnie, est un cas de figure venant directement de la géologie. C'est en quelque sorte un démarquage de l'anatomie comparée telle que l'a initiée Georges Cuvier. On connaît l'anecdote de la découverte d'un didelphe dans le gypse de Montmartre : par le simple examen des dents, ce savant conjectura la présence d'os marsupiaux sur le bassin absent sur ce vestige. La découverte de celui-ci un peu plus tard, portant bien ces os marsupiaux, sanctionna avec panache la vérité de l'affirmation de Georges Cuvier. L'anatomie comparée met en avant qu'une espèce peut être définie par un simple os. Cette loi a été appliquée en paléontologie avec de nombreux succès (Gohaud, 1990a et b). C'est elle qui est reprise *de facto* en préhistoire dans un autre domaine, celui de l'identification de cultures, assimilées alors à des espèces.

UNE TRADITION PLUS QUE CENTENAIRE : LA VISION NATURALISTE

À mon avis, le point sur lequel aboutissent les deux constats présentés plus haut est que ces théories n'ont été que l'aboutissement d'une tradition de la préhistoire française. À la même époque que l'élaboration du buissonnement moustérien naissaient dans la littérature des schémas montrant l'arborescence de phylums culturels (fig. 4), dont on perçoit bien qu'ils croissent à l'ombre du darwinisme (Grahmann, 1955 ; Bourdier, 1967 ; Lumley, 1976 ; Le Tensorer, 1979). Si ces modèles sont apparus aussi naturellement, c'est qu'ils étaient, comme l'on dit, « dans l'air » ; ils sont l'expression de concepts mis en place en France dès le début de l'archéologie préhistorique.

Ceci s'est effectué en deux étapes. La première, elle bien marquée par le lamarckisme, dont une des traductions les plus abouties est la chronologie de Gabriel de Mortillet, considère l'objet anthropique comme un fossile caractéristique d'une époque, d'une évolution globale, au même titre qu'un fossile en paléontologie. Comme pour ce dernier, on va percevoir des évolutions dans les formes. De ce fait, il ne peut y avoir de rupture entre la retouche bifaciale façonnant le biface et celle de la feuille de laurier ; il ne peut y avoir qu'une continuité ; d'où la négation de l'Aurignacien qui ne peut s'insérer dans ce schéma ; et en conséquence la « bataille aurignacienne » dans laquelle va s'illustrer Henri Breuil.

La seconde étape, dont Édouard Dupont est l'initiateur, voit l'objet anthropique comme la signature d'une culture. Les filiations entre formes d'outils, reflet de l'évolution de l'espèce pour Gabriel de Mortillet, ne sont pas niées et même confortées ; mais elles s'inscrivent cette fois dans des phylums culturels dont l'objet archéologique est la signature.

Si ces théories naissent aussi spontanément dans la communauté des préhistoriens, particulièrement français, c'est que la très grande majorité de ceux-ci sont des naturalistes, se reconnaissent comme naturalistes : de Jacques Boucher de Perthes, sensibilisé dès son enfance aux sciences de la nature par son père (Cohen et Hublin, 1989), jusqu'à François Bordes qui se définissait comme géologue quaternariste, en passant par

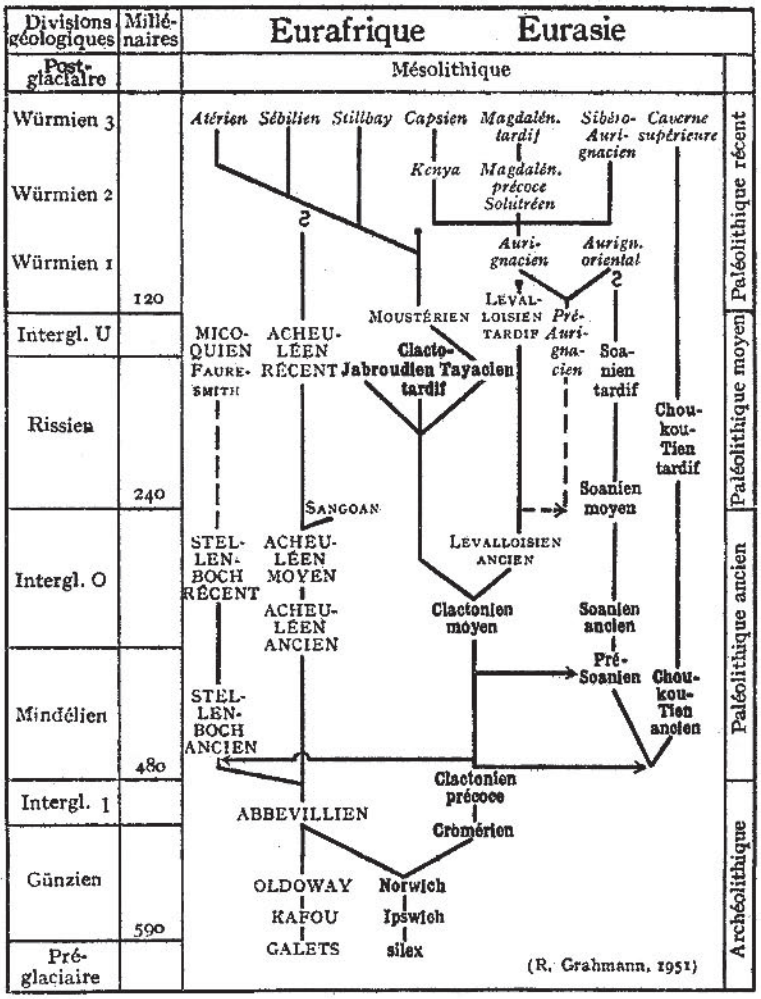


TABLEAU 8. — Filiation des principaux groupes culturels du Paléolithique de l'Ancien Monde.

La lignée du coup-de-poing est en CAPITALES, celle sans coup-de-poing en **gras**, le cycle du couperet en **égyptienne**. Le Levalloisien et les industries qui emploient sa technique en PETITES CAPITALES, le Paléolithique supérieur et son influence en *italique*. — On admet que le premier et le dernier Interglaciaires ont duré chacun 30 millénaires, le moyen 3 fois plus, bien qu'il n'y ait pas encore de preuves décisives. Vers l'équateur les phases chaudes ont dû être plus longues, les froides plus courtes. Le synchronisme des Pluviaux, de l'équateur et de l'Afrique du Sud avec nos phases glaciaires n'est pas encore démontré, ce qui entraîne la même incertitude sur la position chronologique des civilisations africaines. Les noms des stades culturels ont été placés au moment où ils ont été trouvés pour la première fois dans des couches pouvant être datées avec certitude. Les nombres de la colonne 2 sont ceux qui résultent des calculs de Milankovitch.

Fig. 4 – Évolution des principales cultures paléolithiques dans l'ancien monde, d'après R. Grahmann, 1955.
Fig. 4 – *Evolution of the most important Palaeolithic Cultures in the Old World, after R. Grahmann 1955.*

Édouard Lartet, d'abord paléontologue, Gabriel de Mortillet, conchyologue, qui souligna « [qu'] il ne faut pas oublier que la palethnologie découle directement de la géologie », Henri Breuil qui chercha longtemps sa voie entre la géologie et la paléontologie. Utiliser des paradigmes développés dans les sciences de la nature pour définir des cultures était pour ces préhistoriens la voie évidente.

CONCLUSION

Le problème de ces théories est qu'elles ne sont pas confirmées en sciences humaines. En paléontologie, la constitution de phylums impose une forte étanchéité entre eux ; ce qui n'est absolument pas le cas des cultures humaines. D'où les très fortes réticences des archéologues américains vis-à-vis du buissonnement moustérien. En effet, l'archéologie préhistorique américaine possède une autre origine que son homologue française ; elle est issue des travaux ethnologiques surtout sur les populations amérindiennes, notamment ceux de Franz Boas qui entre autres étudia les phénomènes d'emprunt.

En d'autres mots, l'étude des industries lithiques, leur évolution, leur diffusion dans l'espace appartiennent d'abord à l'histoire des techniques, passage obligé avant d'aborder l'histoire des cultures. Il est

nécessaire d'étudier celles-ci de la même façon qu'André-Georges Haudricourt montre la diffusion du jouguet de bœuf et de l'attelage moderne du cheval à travers l'Eurasie, sans se préoccuper des cultures sinon comme les supports de cette diffusion (Haudricourt, 1987).

La théorie des lignées aurignaco-périgordiennes, comme celle du buissonnement moustérien, étaient fondées toutes deux sur des faits archéologiques fragiles (comme d'ailleurs tous ces arbres phylétiques qui n'ont jamais été développés au-delà de l'article *princeps*).

Terminons par une réflexion en forme de morale comme celles qui concluent les fables de La Fontaine. L'archéologie préhistorique française a montré, montre toujours son efficacité, sa rigueur dans l'étude des faits archéologiques : aujourd'hui, la technotypologie, la taphonomie, la tracéologie, la squeletto-chronologie, riches à la fois de travaux et de promesses. Mais si l'on veut s'élever au-dessus de ces faits, tenter une synthèse, les réunir dans un seul modèle, comprendre les sociétés préhistoriques, on ne peut ignorer l'apport des sciences humaines. Une bonne connaissance de concepts tels que ceux de culture ou ethnie, acculturation, territoire, etc., est indispensable. Nous devons intégrer, et de façon prégnante, ces paradigmes et notamment les développer dans les cursus universitaires ; sinon, il faudra laisser à l'archéologie anglo-saxonne le soin de mettre en musique les faits que nous aurons mis au jour.

Qu'il me soit permis d'exprimer ici mon estime pour François Bordes et tous ceux qui ont participé à cette avancée que furent l'élaboration, le développement et la réfutation de ces théories, parfois avec insuffisamment de raison ; et n'oublions pas la leçon de Pierre Laurent, observateur distancié des mœurs préhistoriennes : nos querelles, aussi passionnées soient-elles, ne résistent ni au temps ni à l'humour (fig. 5). ■



Fig. 5 – François Bordes. Dessin de P. Laurent
(avec l'aimable autorisation de Mme Bordes et de M. Lenoir).
Fig. 5 – *François Bordes. Drawing P. Laurent.*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BINFORD L.R., BINFORD S.R. (1966) – A preliminary analysis of functional variability in the Mousterian of Levallois facies, *American Anthropologist*, vol. 68, n° 2, p. 238-295.

BINFORD L.R., BINFORD S.R. (1969) – Stone tools and human behaviour, *Scientific American*, vol. 224, n° 4, p. 70-84.

BONTE P., IZARD M. (1991) – *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, éd. PUF.

BORDES F. (1950a) – Principes d'une méthode d'étude des techniques de débitage et de la typologie du Paléolithique ancien et moyen, *L'Anthropologie*, t. 54, p. 19-34.

BORDES F. (1950b) – L'évolution buissonnante des industries en Europe occidentale. Considérations théoriques sur le Paléolithique ancien et moyen, *L'Anthropologie*, t. 54, p. 393-420.

BORDES F. (1968a) – La question périgordienne, *La Préhistoire, problèmes et tendances*, éd. du CNRS, Paris, p. 59-70.

BORDES F. (1968b) – *Le Paléolithique dans le monde*, L'Univers des connaissances, Hachette, Paris.

BORDES F. (1972) – *A tale of two caves*, Harper & Row, Publishers, New-York.

BORDES F. (1981) – Vingt-cinq ans après : le complexe moustérien revisité, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 78, fasc. 3, p. 77-87.

BORDES F., LABROT J. (1967) – Stratigraphie de la grotte du Roc de Combe (Lot) et ses implications, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXIV, Études et Travaux, fasc. 1, p. 15-28.

BORDES F., SONNEVILLE-BORDES D. de (1958) – Position stratigraphique de l'Aurignacien V à Laugerie-Haute est, *L'Anthropologie*, t. LXIV, p. 378.

BORDES J.-G. (2002) – *Les interstratifications Châtelperronien/Aurignacien du Roc-de-Combe et du Piage (Lot, France). Analyse taphonomique des industries lithiques ; implications archéologiques*, thèse univ. Bordeaux I.

BOURDIER F. (1967) – *Préhistoire de la France*, éd. Flammarion, Paris.

BREUIL H. (1905) – Essai de stratigraphie des dépôts de l'Âge du Renne, *Congrès préhistorique de France, 1re session, Périgueux*, p. 74-81.

BREUIL H. (1906) – Les gisements présolutréens du type d'Aurignac. Coup d'œil sur le plus ancien Âge du Renne, *Congrès international d'anthropologie et archéologie préhistorique, 13e session, Monaco*, t. I, p. 323-350.

BREUIL H. (1907) – La question aurignacienne. Étude critique de stratigraphie comparée, *Revue préhistorique*, t. 2, p. 1-47.

BREUIL H. (1912) – Les subdivisions du Paléolithique supérieur et leur signification, *Congrès international d'anthropologie et archéologie préhistorique, 14e session, Genève*, t. 1, p. 165-237.

BREUIL H. (1932) – Le Paléolithique ancien en Europe occidentale et sa chronologie, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXIX, p. 570-578.

BREUIL H. (1935) – Compte-rendu de : "Peyrony (D.). Les industries « aurignaciennes » dans le bassin de la Vézère", extrait du Bulletin de la Société préhistorique française, t. XXX, *L'Anthropologie*, t. 45, p. 114-116.

CHAMPAGNE F., ESPITALIÉ R. (1967) – La stratigraphie du Piage : note préliminaire, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXIV, fasc. 1, p. 29-34.

COHEN C., HUBLIN J.-J. (1989) – *Boucher de Perthes. Les origines romantiques de la Préhistoire*, coll. Un savant, une époque, éd. Belin.

DELPORTE H. (1954) – Le Périgordien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, Bull. du cinquantenaire, p. 44-48.

DEMARS P.-Y. (1985) – La signification de l'Aurignacien V dans l'évolution des cultures lithiques au Paléolithique supérieur en France, *La signification culturelle des industries lithiques, Actes coll. Liège, 1984*, BAR International Series, 239, p. 328-336.

DEMARS P.-Y. (1991) – Évolution humaine, évolution culturelle : l'exemple du Paléolithique européen, *Aux origines d'Homo sapiens*, Nouvelle Encyclopédie Diderot, PUF, p. 331-363.

DUPONT É. (1874) – Théorie des Âges de la Pierre en Belgique, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, t. 9, 2e série, p. 728-749.

ELKIN A.P. (1967) – *Les Aborigènes australiens*, Bibliothèque des Sciences humaines, NRF, Gallimard.

FERRIER C., KERVAZO B. (1999) – Réflexions sur la variabilité de l'enregistrement sédimentaire en entrée de grotte, *Karst 99*, Études de géographie physique, suppl. n° XXVIII, CAGEP, univ. de Provence, p. 89-94.

GÉRAUD M.-O., LESERVOISIER O., POTTIER R. (2004) – *Les notions clés de l'ethnologie. Analyses et textes*, coll. Cursus, éd. Armand Colin, Paris, 2e éd.

GOHAU G. (1990a) – *Une histoire de la Géologie*, éd. La Découverte, Points Sciences, Seuil, Paris.

GOHAU G. (1990b) – *Les sciences de la terre aux XVIIe et XVIIIe siècles. Naissance de la géologie*, L'évolution humaine, éd. Albin Michel, Paris.

GRAHMANN R. (1955) – *La Préhistoire de l'Humanité. Introduction à l'étude de l'évolution corporelle et culturelle de l'homme*, éd. Payot, Paris.

GUICHARD J. (1976) – Les civilisations du Paléolithique moyen en Périgord, *La Préhistoire française*, éd. du CNRS, p. 1053-1069.

HAUDRICOURT A.-G. (1987) – *La technologie, science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*, éd. Maison des sciences de l'Homme, Paris.

HERSKOVITS M.J. (1938) – *Acculturation. The study of culture contact*, J.J. Augustin publisher, New-York.

HUBLIN J.-J. (1982) – Les Anténéandertaliens : présapiens ou prénéandertaliens, *Géobios*, mémoire spécial n° 6, Lyon, p. 345-357.

LAVILLE H. (1973) – *Climatologie et chronologie du Paléolithique en Périgord : étude sédimentologique de dépôts en grottes et sous abris*, thèse de doctorat d'État ès sciences, Bordeaux I.

LAVILLE H. (1976) – Les remplissages de grottes et abris-sous-roche dans le Sud-Ouest, *La Préhistoire française, t. I : Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France*, éd. du CNRS, Paris, p. 250-270.

LE BER M. (1988) – *Analyses quantitatives des processus de formation des dépôts de pied de paroi en relation avec le climat : Recherches méthodologiques, essai de modélisations*, thèse de l'univ. de Bordeaux I.

LEROI-GOURHAN A. (1945) – *Milieu et techniques*, Sciences d'aujourd'hui, éd. A. Michel, Paris.

LEROI-GOURHAN A. (1961) – Les fouilles d'Arcy-sur-Cure, *Gallia Préhistoire*, t. 4, p. 3-16.

LEROI-GOURHAN A. (1965) – *Préhistoire de l'Art occidental*, éd. Mazenod, Paris.

LE TENSORER J.-M. (1979) – *Recherches sur le Quaternaire en Lot-et-Garonne : stratigraphie, paléoclimatologie et Préhistoire paléolithique*, thèse d'État ès sciences, Bordeaux III.

LÉVEQUE F., VANDERMEERSCH B. (1981) – Le Néandertalien de Saint-Césaire, *La Recherche*, vol. 12, n° 119, Paris, p. 242-244.

LUMLEY H. de (1976) – Les civilisations du Paléolithique moyen en Languedoc méditerranéen et Roussillon, *La Préhistoire française, t. I : Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France*, éd. CNRS, Paris, p. 1005-1026.

MALINOVSKI B. K. (1963) – *Les argonautes du Pacifique occidental*, éd. Gallimard, Paris.

MAUSS M. (1967) – *Manuel d'ethnographie*, Petite Bibliothèque Payot.

MAYR E. (1974) – *Populations, espèces et évolution*, Hermann, Paris.

MELLARS P.A. (1969) – The Chronology of Mousterian Industries in the Périgord Region of South-West France, *Proceedings of the Prehistoric Society*, vol. 35, n° 6, p. 134-171.

MELLARS P.A. (1986) – A new chronology for the French Mousterian period, *Nature*, vol. 322, p. 410-411.

MELLARS P.A. (1996) – *The Neanderthal Legacy. An Archaeological Perspective from Western Europe*, Princeton Univ. Press, Princeton.

MORTILLET G. de (1872) – Classification des diverses périodes de l'Âge de la Pierre, *CIAAP, 6e session, Bruxelles*, p. 432-459.

MOVIUS H.L. (1955) – Une fouille préliminaire à l'abri Pataud, Les Eyzies (Dordogne), *Bulletin de la Société d'Études et de Recherches préhistoriques des Eyzies*, t. 5, p. 33-40.

PELEGRIN J. (2002) – Avant-propos sur l'article de Denise de Sonneville-Bordes : « Les industries du Roc-de-Combe (Lot). Périgordien et Aurignacien », *Préhistoire du Sud-Ouest*, n° 9, fasc. 2, p. 117-119.

PEYRONY D. (1933) – Les industries « aurignaciennes » dans le bassin de la Vézère, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXX, p. 543-559.

PEYRONY D. (1935) – À propos de « Périgordien », *L'Anthropologie*, t. 45, p. 489-490.

PEYRONY D. (1936) – Le Périgordien et l'Aurignacien (nouvelles observations), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXIII, p. 616-619.

PEYRONY D. (1943) – Le gisement de Roc de Combe-Capelle (commune de Saint-Avit-Sénieur, Dordogne), *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. 70, p. 158-173.

PEYRONY D. (1946) – Une mise au point au sujet de l'Aurignacien et du Périgordien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLIII, p. 232-237.

PRADEL L. (1952) – Caractéristiques lithiques des différents niveaux périgordiens en France, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. IL, p. 531-534.

PRADEL L. (1955) – Périgordien et Aurignacien. Constatations, possibilités et apparences, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LII, p. 604-607.

PRADEL L. (1956) – Périgordien, Corrèzien, Aurignacien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIII, p. 462-463.

SMITH P.E.L. (1966) – *Le Solutréen en France*, Pub. de l'institut de Préhistoire de l'université de Bordeaux, mém. n° 5.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1955a) – La question du Périgordien II, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LII, p. 187-203.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1955b) – La grotte de Chanlat et la question du Périgordien II, *L'Anthropologie*, t. 59, p. 357-360.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1982) – L'évolution des industries aurignaciennes, *Aurignacien et Gravettien en Europe*, fasc. II, Cracovie-Nitra, ERAUL, n° 13, Liège, p. 339-355.

TABORIN Y. (1992) – *La parure en coquillage au Paléolithique*, XXIXe suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS, Paris.

Pierre-Yves DEMARS
Institut de Préhistoire
et de Géologie du Quaternaire
PACEA – UMR 5199 CNRS
Université Bordeaux I
Avenue des Facultés, 33405 Talence Cedex
py.demars@ipgq.u-bordeaux.fr

De Rosny à RRRrrrr ! Des années quarante à nos jours, quelle place pour la Préhistoire en France ?

Pascal SEMONSUT

Résumé

Quelle place les médias français accordent-ils à la Préhistoire depuis les années quarante ? C'est à cette question que nous nous proposons de répondre à travers l'étude de quatre vecteurs : l'école, la littérature, le cinéma et la télévision. Jusqu'aux années soixante incluses, c'est l'écrit, avec les nombreuses rééditions de La guerre du feu *et surtout l'école, qui s'intéresse aux temps premiers. Cependant, c'est un intérêt bien « mou », manquant du dynamisme de la seconde moitié du XIXe siècle. À partir des années soixante-dix, l'écrit cède la place à l'audiovisuel. L'école se désengage, n'enseignant pratiquement plus cette période et si l'on observe une hausse importante de la production littéraire, avec les romans de Jean Auel et Pierre Pelot par exemple, celle-ci demeure bien faible. La Préhistoire de ces trente dernières années du millénaire revient donc à l'image : le cinéma, avec le succès du film de Jean-Jacques Annaud,* La guerre du feu*, et surtout la télévision qui devient, pour un nombre de plus en plus grand de Français, le principal moyen, peut-être même le seul pour une majorité d'entre eux, d'accéder à la connaissance de la Préhistoire. Cet effacement de l'écrit et cette montée en puissance de l'image représentent-ils une simple mutation ou une menace sur la préhistoire ? Quelle que soit la réponse, que seul l'avenir peut nous fournir, une évidence s'impose : la vigilance.*

Abstract

How important has prehistory been in French medias since the 1940s? That is the question we would like to answer through the study of four fields: school, literature, cinema and television. Until the end of the 1960s it is in a written way, thanks to many new editions of La guerre du feu *and above all at school, that prehistory was taken into account. Yet, the interest was shy and lacking the second half of the nineteenth century's dynamism. From the 1970s on, written work yields ground to audio-visual techniques. School does not get involved anymore, almost no longer teaches prehistory and if the production of literary works increases, with novels by Jean Auel and Pierre Pelot for instance, it remains quite thin. Prehistory in the last thirty years of the millenium is therefore mainly seen at the cinema in Jean-Jacques Annaud's film,* La guerre du feu*, the only successful film of its kind, and above all on television, which is becoming for more and more French people the main way, maybe even the only one for most of them, to reach a knowledge of prehistory. Do this decline of the written work and the powerful rise of audio-visual methods represent a simple change or a threat to prehistory? Whatever the answer, which the future only can provide us for, there is only one obvious thing to do: keep watchful.*

INTRODUCTION

« C'était un après-midi d'ennui, comme en a connu tout enfant, quand la pluie bat les vitres et que les jeux plus calmes qui conviennent à l'intérieur des maisons n'offrent pas assez d'attraits. J'avais environ onze ans et me trouvais en visite chez un ami. Nous ne savions que faire. Mon camarade monta dans sa chambre et revint avec une brassée de livres. Sans grand enthousiasme, j'en pris un et l'ouvris : c'était *La guerre du feu*. « Les Oulhamr fuyaient dans la nuit épouvantable… ». Doucement, le crépuscule tomba, sans que je m'en rendisse compte. J'étais loin, bien loin, dans l'espace et dans le temps, aux âges farouches, sur les rives du Grand Fleuve. Et quand, emportant le livre, je rentrai chez moi ce soir-là, ma vocation de géologue et de préhistorien était déjà décidée, sans que je le susse encore. »

Combien de nos concitoyens peuvent faire leur ce souvenir d'enfance de François Bordes ? Certainement beaucoup. D'autant que pour peupler leurs mémoires des histoires de Cro-Magnon et des siens, les Français n'ont jamais eu autant de moyens que dans les dernières décennies du millénaire : au livre présent depuis des siècles, ils ajoutent la presse, les sites et les musées, la vulgarisation, la peinture et l'enseignement au XIXe siècle ; dans la seconde moitié du XXe siècle, la bande dessinée, le cinéma et la télévision envahissent leur quotidien.

Dans la construction de ce puzzle complexe et en perpétuelle évolution qu'est la mémoire, chacun de ces médias apporte ses pièces, petites ou grandes, mais toujours plus nombreuses. Si l'on s'en tient à la production cumulée de manuels scolaires, ouvrages de vulgarisation, romans et émissions de télévision, on assiste en effet, des années quarante à quatre-vingt-dix, à une véritable explosion : cette production ne cesse à chaque décennie d'être doublée. Le mouvement s'accélère à la fin des années soixante et à partir de soixante-dix : les trente dernières années du siècle représentent effectivement près de 90 % du total de la production. C'est donc avec un léger temps de décalage sur les *sixties* que la Préhistoire fait son entrée dans le temps des masses et connaît son âge d'or quantitatif.

Les années soixante-dix constituent une césure profonde dans la constitution d'une mémoire de la Préhistoire pour une autre raison. Jusqu'à cette date, elle repose essentiellement, voire uniquement, sur l'écrit : livres de classe, ouvrages de vulgarisation et romans. La télévision est encore dans les limbes de son histoire ; quant au cinéma, il faut attendre la seconde moitié des années soixante pour qu'il puisse offrir au public des aventures paléolithiques avec *One million years BC (Un million d'années avant J.-C.)* de Don Chaffey et surtout *2001, A Space Odyssey (2001, l'odyssée de l'espace)* de Stanley Kubrick. Le verbe règne encore en maître et c'est un maître d'école puisque les manuels scolaires dominent.

À partir des années soixante-dix, tout change : le verbe est remplacé par la pellicule, la voix de l'écrit couverte par celle de l'image. La mémoire de la Préhistoire se fait alors audiovisuelle. La télévision envahit les esprits, représentant plus des trois-quarts du total de la production, et le cinéma conquiert un nombre toujours plus grand de spectateurs. La Préhistoire, auparavant affaire de littérateurs, devient spécialité de sémiologues.

De la littérature à la sémiologie, la Préhistoire balance de part et d'autre de 1970. Sans entrer dans le contenu du message fourni par différents vecteurs – des vecteurs que la place impartie à ce travail nous a conduit à limiter à l'école, la littérature, le cinéma et la télévision – nous nous attacherons, dans cet article, à déterminer le rôle tenu par l'écrit et l'image dans l'appropriation d'une mémoire de la Préhistoire, ainsi que la place qu'ils accordent aux temps premiers en deux temps, ces deux temps s'articulant autour de l'année 1970.

UN PUBLIC DE LECTEURS (DES ANNÉES QUARANTE AUX ANNÉES SOIXANTE)

La Préhistoire sur les bancs de l'école

Durant les années quarante à soixante, l'image que les Français ont de la Préhistoire est d'abord celle qu'ils ont reçue sur les bancs de l'école et le livre de classe est le vecteur dominant dans la connaissance de la Préhistoire. C'est à l'école quasiment seule que revient alors la tâche de transmettre la connaissance des premiers âges de l'humanité.

Il ne faut cependant pas exagérer l'importance de cette place : la part que les manuels accordent à la Préhistoire est bien mince. Elle est réduite à la portion congrue, même pas 5 %. L'école ne s'aventure donc guère sur les terres de nos ancêtres. Pourtant, la préhistoire est une science depuis longtemps reconnue et récemment auréolée de découvertes fantastiques, comme Lascaux en 1940. Il y a là suffisamment de matière scientifique pour rédiger une leçon, surtout à l'usage de jeunes. Alors ? Les manuels s'alignant sur les programmes, c'est dans ces derniers qu'il faut chercher la réponse.

La Préhistoire ne fait son apparition en primaire que fort tardivement, au début des années vingt. Il faut ensuite attendre les programmes de 1945, des programmes qui ne vont connaître aucune modification, au moins pour l'enseignement de cette période, pendant vingt-cinq ans.

La Préhistoire entre beaucoup plus tôt dans les programmes du secondaire que dans ceux du primaire : le terme d'homme préhistorique apparaît pour la première fois, en géologie, en 1880. Et c'est en 1882 que la Préhistoire fait son entrée en histoire. Depuis, elle n'a cessé d'être inscrite dans ses programmes, il est vrai sans gros efforts de renouvellement : on constate que les programmes de 1968 n'innovent guère par rapport à ceux de 1939. Ce manque d'imagination est à mettre en relation avec des programmes qui ne concernent que deux classes d'âge, les niveaux sixième, en histoire, et

quatrième, en sciences naturelles, et n'accordent à des milliers d'années d'aventure humaine qu'une place bien minime.

Pourquoi les concepteurs des programmes n'ont-ils pas donné à la Préhistoire plus de place ? Est-ce par désintérêt ? Est-ce par méconnaissance des auteurs qui ne sont pas des préhistoriens ? Est-ce par méfiance envers une discipline jugée peu sérieuse, insuffisamment établie car connaissant des débats méthodologiques, voire idéologiques, enflammés, des remises en question régulières et des polémiques virulentes ? Les débats qui firent rage, par journaux interposés, au sujet de l'authenticité des peintures de la grotte de Rouffignac au cours de l'été 1956, semblent l'attester. Ne serait-ce pas, plus prosaïquement, parce que, rédiger un programme étant avant tout choisir, la Préhistoire se retrouve immolée sur l'autel de l'Orient méditerranéen et surtout de Rome, dont la connaissance est considérée comme prioritaire ?

Décidément, la Préhistoire, tant dans les manuels que dans les programmes, n'est vraiment pas la préoccupation de l'école. Comme on le verra plus loin, il ne faudra pas s'étonner lorsque, dès les années soixante-dix, et face à la concurrence de nouveaux médias comme la télévision, elle n'hésitera pas à se défaire d'une période qui jamais ne l'enthousiasma.

Rosny et quelques autres

La littérature, au contraire de l'école, est-elle inspirée par la Préhistoire ? Si l'on s'en tient au quantitatif, c'est-à-dire au nombre de romans publiés pendant cette période, force est de constater sa faiblesse : même si le nombre de romans augmente constamment des années quarante aux années soixante, leur part dans la production totale reste très faible (moins de 7 %). La littérature de Préhistoire est encore un phénomène relativement restreint.

Pourtant, ces décennies sont les plus inventives. Surtout les années soixante, où Norbert Casteret, Jean-Claude Froelich et Michel Peyramaure publient l'intégralité de leur œuvre consacrée à la Préhistoire.

Les années soixante sont également les dernières où la Préhistoire fait partie de la littérature jeunesse : en effet, jusqu'en 1970, le roman préhistorique est, dans sa très grande majorité, destiné aux jeunes. Les jeunes à cette époque « constituent un marché spécifique, une clientèle qui a ses déterminations propres », comme le relève Antoine Prost. L'inventivité du roman préhistorique découle de l'apparition de ce nouveau marché : dans la mesure où se met en place une « subculture adolescente [permettant] aux jeunes de marquer un goût différent de celui des adultes »[1], il va falloir la nourrir de nouvelles aventures, y compris préhistoriques.

Dans cette période 1940-1960 pauvre en rééditions, il est un roman qui fait figure d'exception : *La guerre du feu*. Pour Jean-Baptiste Baronian, éditeur pour la collection Bouquins de chez Laffont d'une intégrale de ses romans préhistoriques, Rosny Aîné est plus qu'un précurseur « du roman préhistorique, [il] fait davantage figure de cas unique dans l'histoire des lettres : on ne voit pas qui en aurait écrit avant lui et, autour de lui et après lui, on ne rencontre que des imitations plus ou moins réussies – et encore ne forment-elles qu'un petit corpus romanesque »[2]. Cette affirmation est quelque peu exagérée : l'œuvre du maître a été suivie d'autres qui, sans en avoir son envergure, sont néanmoins importantes. Il n'est que de citer des auteurs comme Jean-Claude Froelich, Michel Peyramaure, Louis Mirman, Jean-Luc Déjean, plus récemment Pierre Pelot, et, venue des États-Unis, Jean M. Auel. Il est plus juste, en fait, d'affirmer avec Pierre Versins que « Rosny reste le maître incontesté d'un thème dont on peut dire que, s'il ne le créa pas, il y apposa sa marque indélébile »[3].

S'il peut y avoir discussion sur la singularité de Rosny et de son œuvre, il est tout à fait légitime, en revanche, d'accorder à *La guerre du feu* le qualificatif de chef-d'œuvre. Il paraît d'abord dans la revue *Je sais tout*, en 1909, puis sort en librairie en 1911. Réédité constamment depuis, il est l'un des plus grands succès de la librairie française : près de deux millions de lecteurs francophones ont déjà suivi les aventures de Naoh. Jusque vers 1975, il représente alors au moins la moitié, sinon la totalité des rééditions de romans préhistoriques. Il est bien le grand roman préhistorique de ces années.

De Raquel Welch à Stanley Kubrick

Que ce soit sur grand ou petit écran, chez soi ou dans les salles obscures, la Préhistoire n'est pas absente de la pellicule. Par contre, elle l'est dans des proportions qui varient énormément entre l'étrange lucarne et la toile blanche. Ainsi, pendant la préhistoire de la télévision, la Préhistoire est absente de la télévision : jamais il n'y a plus de dix émissions par an. C'est un sujet quasiment ignoré du petit écran. Il n'en est pas de même du cinéma.

Sur grand écran, la filmographie préhistorique est *« made in US »*. Dès 1940, alors que l'Europe est en guerre, Hal Roach signe *One million BC*, sorti en France sous le titre *Tumak, fils de la jungle*. Un quart de siècle après, en 1966, Don Chaffey en réalise un remake intitulé *One million years BC (Un million d'années avant J.-C.)*. C'est le quatrième film de Préhistoire ayant réalisé le plus d'entrées sur toute la seconde moitié du XXe siècle : plus d'un million de spectateurs ont pu admirer le bikini et la permanente impeccable d'une jeune starlette, Raquel Welch. Du bikini et du dinosaure, lequel attira tous ces spectateurs ? Soyons optimistes : les deux. Il est cependant évident que l'érotisation de la Préhistoire que réalise *Un million d'années avant J.-C.* s'inscrit dans le mouvement plus vaste de la libération sexuelle des années soixante.

Mais le plus grand succès de la Préhistoire au cinéma des années quarante-soixante, le deuxième pour toute la seconde moitié du XXe siècle est *2001, A Space Odyssey (2001, L'odyssée de l'espace)*. Réalisé en 1968 par Stanley Kubrick à partir d'un roman éponyme

coécrit avec Arthur C. Clarke, il totalise près de 3,3 millions d'entrées. Dans certaines salles, il tient l'affiche sans interruption pendant deux ans et fait l'objet de deux rééditions dans le courant des années soixante-dix et une, bien évidemment, en 2001. Abondamment commenté par la presse à sa sortie, il suscite de rares appréciations négatives, les critiques étant le plus souvent élogieuses, voire dithyrambiques : on peut alors lire dans *France Soir* du 30 septembre 1968 « ce n'est pas le film de demain, c'est le film de toujours ».

LA PRÉHISTOIRE « MOLLE » DES ANNÉES QUARANTE-SOIXANTE

Née au XIXe siècle, c'est également durant ce siècle, et au début du suivant, que la Préhistoire connaît sa dynamique la plus forte auprès du public. Vingt ans seulement après sa reconnaissance officielle par la science, elle est inscrite au programme de l'enseignement secondaire. C'est l'époque où Rosny Aîné écrit la totalité de ses romans préhistoriques (à l'exception d'*Helgvor du fleuve bleu*, publié tardivement, en 1930). Enfin, la Préhistoire est source d'inspiration pour illustrateurs et peintres français comme il n'y en aura plus guère : Bayard et Delahaye réalisent les gravures de *L'homme primitif* de Louis Figuier ; Devy et Tilly illustrent *La création de l'Homme*. Cormon, Faivre et Jamin mettent en scène, sur la toile, une vie préhistorique oscillant entre barbarie et âge d'or.

Les années quarante-soixante continuent, bien entendu, cette œuvre d'éducation, mais beaucoup plus mollement, sans l'enthousiasme qui semble avoir présidé à ses débuts. Manque d'enthousiasme de l'école qui n'accorde à la Préhistoire qu'une place bien mince. Manque d'enthousiasme de la littérature avec dix-huit titres seulement publiés en trente ans. Enfin, la télévision, dont les commencements expliquent en grande partie la mutité sur ce sujet, ne permet de compenser cette désaffection pour la Préhistoire.

Paradoxalement, c'est avec l'image, dans des décennies pourtant dominées quantitativement par l'écrit, que l'on trouve un vrai désir de faire vivre Lucy, Néandertal et Cro-Magnon, notamment avec la Préhistoire de cinéma qui attire, dans ses outrances kitch comme dans ses essais les plus réalistes, plus de 4,5 millions de spectateurs. La mémoire de la Préhistoire n'a-t-elle plus d'avenir que par l'image ? Les trois dernières décennies du XXe siècle vont y apporter leur réponse.

L'IMAGE REINE (DES ANNÉES SOIXANTE-DIX AUX ANNÉES QUATRE-VINGT-DIX)

La télévision, enfin ?

La télévision, bien sortie de sa préhistoire, va plus se consacrer à la Préhistoire. En effet, dans la désaffection de ce média pour l'histoire, que constate Isabelle Veyrat-Masson, il existe « quelques exceptions. […] deux périodes anciennes bénéficient d'un intérêt des programmateurs : la Préhistoire, avec la question des origines de l'homme, et l'Égypte pharaonique et ses mystères »[4].

Le nombre d'émissions sur ce thème est multiplié par plus de cinq et ces années représentent plus de 95 % du total pour toute la seconde moitié du XXe siècle. À partir de la seconde moitié des années soixante-dix, le nombre d'émissions par an ne cesse d'augmenter : de trente en 1979, il s'élève, régulièrement, pour atteindre 120 en 1998. Il faut cependant relativiser ces chiffres : en effet, si l'on établit une moyenne annuelle sur les trente dernières années du siècle, on obtient le résultat beaucoup plus modeste de quarante-sept émissions environ, journaux télévisés compris. Plus de la moitié des émissions consacrées à la Préhistoire durent moins d'une demi-heure. En incluant dans ce calcul les journaux télévisés, où les sujets ne dépassent jamais trois minutes, ce pourcentage s'élève à près de 70 %. Si la télévision s'intéresse plus à la Préhistoire, elle s'y intéresse toujours très peu. Cette période ne ferait-elle pas assez vendre ? *L'odyssée de l'espèce*, programmé en première partie de soirée en janvier 2003 sur France 3, et sa suite, *Homo sapiens*, diffusée deux ans après sur la même chaîne, sont pourtant la preuve du contraire : ces deux « docufictions » ont attiré près de dix-sept millions de téléspectateurs.

L'approche de la Préhistoire est essentiellement, et de plus en plus, informationnelle : les journaux télévisés et les magazines représentent à eux seuls presque 70 % de l'ensemble de la production. En revanche, la télévision n'ose traiter cette période par la fiction : en effet, nous n'avons recensé, pour toute la seconde moitié du XXe siècle, que trois téléfilms, dont *Les enfants de Lascaux* diffusé sur Antenne 2 en septembre 1990, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la découverte de la plus célèbre des grottes. La Préhistoire, n'ayant pas connu ses *Thierry la fronde*, *Ivanhoé* ou ses *Brigades du Tigre*, n'a-t-elle pas perdu ainsi une bonne part de téléspectateurs potentiels ?

Rosny vu par Annaud

La fiction, c'est le domaine du cinéma et, habillée de Préhistoire, elle attire alors presque neuf millions de spectateurs dans les salles, soit presque deux fois plus que pour les années 1940 à 1960. En fait, cette progression globale est essentiellement due au succès de deux réalisateurs, et surtout d'un film. Les années soixante-dix sont celles de Kevin Connor avec son film *The land that time forgot (Le sixième continent)*, tiré d'une nouvelle d'Edgar Rice Burroughs, un des plus gros succès du cinéma de l'année 1975, suivi, en 1977, de *The people that time forgot (Le continent oublié)*.

Dans une production globale encore nettement dominée par les États-Unis, c'est une autre adaptation, mais cette fois-ci française, qui s'illustre comme la plus belle réussite du cinéma de Préhistoire. Il s'agit de l'adaptation cinématographique de *La*

guerre du feu par Jean-Jacques Annaud, dans le film du même nom sorti en décembre 1981 : avec un peu moins de cinq millions d'entrées, un chiffre jamais égalé ni même approché, il représente à lui seul le tiers des entrées réalisées par l'ensemble des films de Préhistoire pour toute la seconde moitié du XXe siècle.

À sa sortie, le film est diversement apprécié par la critique. Une partie de la presse le juge terne et lent, manquant du souffle qui animait *2001, l'odyssée de l'espace*. À l'inverse, une autre partie considère *La guerre du feu* comme un film « génial », c'est le terme qu'on peut lire dans *Le Figaro Magazine* du 12 décembre 1981, la qualité première du film étant, selon *Télérama* du 16 décembre 1981, d'avoir réussi à divertir « en conjuguant imagination poétique et passion de la pédagogie ». *La guerre du feu* est le grand succès du cinéma en 1981. Est-il significatif d'un succès du cinéma de Préhistoire en général pour les trente dernières années du siècle ? À lire les chiffres, on peut en douter : en effet, le film d'Annaud mis à part, on constate que les films de Préhistoire totalisent moins de quatre millions d'entrées, soit un peu plus que pour le seul *2001, l'odyssée de l'espace*. *La guerre du feu* cache, par son audience remarquable et la reconnaissance de la profession qui lui attribue le César du meilleur film en 1982, la réalité d'un genre cinématographique qui s'essouffle ou, pour le moins, stagne. Le fait qu'Annaud lui-même, contrairement à ce qu'il déclarait à la presse de l'époque, n'ait toujours pas réalisé la suite qui devait se dérouler au Néolithique, n'est-il pas la preuve de ce désamour ? Ce désamour, la dernière production que nous avons recensée, *RRRrrrr !* d'Alain Chabat et des Robins des Bois, s'y est heurtée récemment. Certes, le nombre d'entrées, 1,7 million, n'est pas négligeable, mais bien en dessous des espérances des réalisateurs. De plus, les critiques sont, dans leur grande majorité, très sévères avec le film : *Télérama* du 28 janvier 2004 parle d'un « salmigondis où l'intrigue […] n'a que peu d'importance ». Même *Aujourd'hui en France*, qui lui consacre sa Une le 28 janvier 2004 et une double page, titre « *RRRrrrr !* : le film que Chabat aurait dû refuser ».

La Préhistoire de Pelot et Auel

Le roman de Préhistoire subit-il le même désamour ? Plusieurs indices semblent l'infirmer. On constate effectivement que les années soixante-dix – quatre-vingt-dix représentent plus de 80 % de toute la production de la seconde moitié du XXe siècle. Cette production, en augmentation forte et régulière, connaît son point d'orgue dans les années quatre-vingt-dix qui, sans être les plus inventives, sont les plus productives : à elles seules, elles représentent près de la moitié des titres publiés entre 1940 et 2000.

Au sein de cette abondante production, deux auteurs se détachent : Pierre Pelot et Jean M. Auel. Entre 1996 et 2000, Pierre Pelot publie un cycle de quatre titres intitulé *Sous le vent du monde* : il s'agit de retracer, avec la *« collaboration scientifique »* d'Yves Coppens, les différentes étapes de l'évolution humaine, des premiers *Homo habilis* aux Hommes de Néandertal, en tenant compte des découvertes les plus récentes. Une symbiose étroite et affichée unit les deux hommes : le savant apporte la base scientifique et le romancier s'en empare pour en faire une aventure de chair, d'os et de sentiments. C'est ce qu'exprime Yves Coppens lui-même en préface au premier tome : voici « un récit que je vous offre en garantissant presque toute l'atmosphère. Je n'aurais pas su m'y rendre moi-même si complètement »[5].

Jean M. Auel tient une place très à part dans l'histoire de la littérature de Préhistoire, et ce pour deux raisons. En effet, elle est l'un des rares auteurs étrangers à être traduits en France et l'une des rares femmes à s'être aventurée dans ce genre, la deuxième après Marcelle Manceau avec son *Talisman du soleil* en 1961. Elle évoque dans *Les enfants de la Terre*, saga parue entre 1981 et 2002, les aventures d'une jeune Cro-Magnon, de sa séparation d'avec sa tribu et sa vie chez des Néandertaliens *(Ayla, l'enfant de la Terre)*, jusqu'à son retour sur la terre natale de son compagnon Jondalar, après un voyage de plusieurs années, dans *Les refuges de pierre*. Plus que par une solide documentation, la grande originalité de Jean Auel réside dans le discours féministe qui sous-tend toute l'œuvre. Précédé de seize ans par *Muta fille des cavernes* de Norbert Casteret, il s'agit du seul exemple de roman préhistorique où le héros est en fait une héroïne. Ce discours plaît indubitablement et la saga de Jean Auel rencontre auprès du public un accueil très favorable. Avec *Le monde perdu* de Conan Doyle et *La guerre du feu*, elle est la seule œuvre préhistorique à être adaptée pour le cinéma.

Les trois dernières décennies du siècle constituent l'âge d'or du roman préhistorique. Âge d'or par la quantité de titres produits, par la solide base documentaire sur laquelle la plupart d'entre eux est bâtie. Âge d'or par leur diversité, qui permet de passer des outrances pour adultes de Cavanna aux histoires juvéniles de Déjean. Âge d'or enfin par la présence d'œuvres soutenant aisément la comparaison avec celle de Rosny (il n'est que de citer les sagas de P. Pelot ou J.M. Auel). Il est cependant un point que l'on ne doit pas omettre sous peine de surestimer le phénomène : la littérature de Préhistoire, même si elle vit une époque effectivement très faste, demeure un genre très marginal. Elle ne représente pas même 1 % de la production totale de romans, tous genres confondus.

La Préhistoire à l'école… buissonnière

Si la Préhistoire demeure en littérature un genre marginal, la place que lui fait l'école est bien pire. Le livre de classe, vecteur dominant dans la connaissance de la Préhistoire au lendemain de la seconde guerre mondiale, ne joue plus désormais qu'un rôle très marginal, proche de l'inexistence.

Jusqu'au milieu des années quatre-vingt, les programmes du primaire ne diffèrent en rien de ceux de 1945 : pendant quarante ans, la vie préhistorique est ramenée à sa seule dimension technologique et française. Il faut attendre 1985 et surtout les débuts du XXIe siècle pour qu'apparaissent quelques changements. Ces changements sont bien timides d'ailleurs : en 1985, il s'agit d'inscrire la Préhistoire française dans une dimension européenne et mondiale ; enfin, ce n'est qu'avec les programmes de 2002 que l'art est explicitement cité. La Préhistoire n'est pas le souci de l'école primaire. Il n'en va pas autrement du secondaire pour lequel le contenu même de cet enseignement se réduit comme peau de chagrin. En 1977, « l'étude de la vie des hommes dans la Préhistoire [...] comportera quelques indications sur l'apparition de l'Homme » ; en 1985, il ne s'agit plus que d'une « présentation sommaire de la Préhistoire » ; enfin, dans les derniers programmes du siècle, ceux de 1995, le Paléolithique disparaît du secondaire et l'étude de la Préhistoire, ramenée au seul Néolithique, se résume à une simple introduction ne devant pas excéder trois heures, soit moins de 8 % du total consacré au programme d'histoire.

Qu'en est-il des maîtres et des professeurs ? La porte de la classe une fois refermée, il est bien difficile de connaître la pratique des enseignants et nous disposons de bien peu de renseignements sur l'accueil qu'ils réservent à la Préhistoire, une question pourtant centrale.

Deux enquêtes apportent cependant leur timide éclairage. En 1983, une étude est menée sur *L'enseignement de l'histoire à l'école élémentaire* pour la direction des Écoles. Il en ressort qu'au CE2 60 % des maîtres présentent la Préhistoire. Certes, c'est un pourcentage élevé, mais qui indique qu'une minorité importante d'enseignants (40 %) n'évoque pas cette période. Douze ans plus tard, en mars 1995, le ministère de l'Éducation consulte les professeurs sur le nouveau programme d'histoire en sixième. Nous avons eu l'opportunité de dépouiller les réponses fournies par les collèges de l'académie d'Orléans-Tours, l'une des plus étendues de France. Sur 240 contributions reçues, 64 seulement, soit moins du quart, abordent la question de la suppression du Paléolithique : une très grande majorité d'enseignants ne se sent aucunement concernée par ce changement pourtant majeur. Sur ces soixante-quatre collèges, seuls trente-cinq regrettent cette suppression. Les enseignants sont, une fois n'est pas coutume, bien en phase avec leur hiérarchie : les temps premiers ne sont pas leur préoccupation.

Le constat est sévère pour l'école : à l'inverse de pratiquement tous les autres médias, elle a petit à petit abandonné la Préhistoire, ne l'ayant jamais beaucoup enseignée et aujourd'hui ne l'enseignant quasiment plus. Victime d'amnésie scolaire, la mémoire de la Préhistoire n'est plus une mémoire d'élèves.

FIN DE MILLÉNAIRE : LA PRÉHISTOIRE MENACÉE ?

La mémoire de la Préhistoire disparaît-elle de l'écrit en cette fin de millénaire ? La question, pour brutale qu'elle puisse paraître, n'en mérite pas moins d'être soulevée. Force est de constater que si l'écrit subsiste dans la mémoire de la Préhistoire, c'est à l'état de trace. Le roman préhistorique n'occupe qu'une place très marginale au sein de la production littéraire générale et l'école, qui ne s'y est jamais intéressée, ne lui en laisse qu'une toute petite au cours moyen, l'ayant fait quasiment disparaître du secondaire à l'approche du troisième millénaire. On peut donc affirmer, sans crainte d'exagération, que la mémoire de la Préhistoire ne passe pas, ne passe plus par l'écrit.

Aux mots des années quarante à soixante succèdent donc les images des trente dernières années du siècle. Mais quelles images ? Ce ne sont pas celles du cinéma, dont la pauvreté préhistorique est masquée par le succès du film de Jean-Jacques Annaud.

De fait, l'image de la Préhistoire est dominée, des années soixante-dix à quatre-vingt-dix, par la télévision. Effaçant tous les autres médias, elle finit par s'imposer, devenant le principal vecteur de la connaissance de la Préhistoire. Même si nous ne disposons pas de chiffres précis, il n'est pas hasardeux d'affirmer que pour un grand nombre de Français (peut-être une majorité) elle est le seul. Pourtant, cette image qu'elle transmet est rare, partielle et même partiale.

L'effacement de l'écrit, la montée en puissance de l'image et surtout de la télévision menacent-ils la mémoire de la Préhistoire ou n'en constituent-ils qu'une mutation ? L'avenir seul nous le dira. Il est néanmoins une certitude : nous devons être vigilants. Professionnels, amateurs, il nous faut travailler pour que cette période dont nous avons tant à apprendre continue de vivre dans les mémoires. Là réside la plus belle mission des sociétés savantes. Sociétés comme la nôtre qui, depuis cent ans, porte au plus haut la beauté, la profondeur et la richesse de l'aube de l'humanité. ■

NOTES

(1) A. Prost, 1981, *L'école et la famille dans une société en mutation*, t. IV de *L'Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France*, sous la dir. de Louis-Henri Parias, Nouvelle Librairie Française, p. 508.

(2) J.-B. Baronian, « Présentation » *in* J. H. Rosny Aîné, 1985, *Romans préhistoriques*, coll. Bouquins, Robert Laffont, p. 10.

(3) P. Versins, 1972, *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, L'Âge d'Homme, Lausanne, p. 694.

(4) I. Veyrat-Masson, 2000, *Quand la télévision explore le temps. L'histoire au petit écran*, Fayard, p. 396.

(5) P. Pelot, 1996, *Sous le vent du monde. Qui regarde la montagne au loin*, Denoël, p. 10.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

Nous n'indiquons dans cette bibliographie très succincte que quelques articles et livres ayant un rapport direct avec notre objet d'étude.

L'ÉCOLE

CHANTE A. (1988) – Images de l'archéologie dans les manuels scolaires, *L'archéologie et son image*, éd. APDCA, Juan-les-Pins, p. 93-103.

PERLÈS C. (1978) – La Préhistoire dans les manuels de 6e, *L'Histoire*, n° 4, p. 90-91.

STOCZKOWSKI W. (1990) – La Préhistoire dans les manuels scolaires ou notre mythe des origines, *L'Homme*, t. XXX, n° 4, p. 111-135.

LA LITTÉRATURE

ALEXANDRE-BIDON D. (1988) – L'image de l'archéologie dans le grand public à travers la science-fiction, *L'archéologie et son image*, éd. APDCA, Juan-les-Pins, p. 221-238.

BRUNET D. (1982) – Littérature et Préhistoire, *Groupe vendéen d'Études préhistoriques*, n° 7, p. 49-54.

CITTI P. (1992) – La Préhistoire gagne le champ littéraire, *Le champ littéraire*, études réunies et présentées par Pierre Citti et Muriel Détriée, Vrin, Paris, p. 63-74.

DE FELICI R. (1995) – *Le roman préhistorique de J.-R. Rosny Aîné*, doctorat de littérature française, sous la dir. de Philippe Hamon, Paris III, 352 p.

GUILLAUMIE M. (2000) – *Le roman préhistorique à partir des premiers romans préhistoriques français (1872-1914)*, doctorat de littérature française, sous la dir. de Claude Filteau, Limoges, 681 p.

KHOURI N., ANGENOT M. (1983) – Savoir et autorité : le discours de l'anthropologie préhistorique, *Littérature*, n° 50, p. 104-118.

VERSINS P. (1972), *L'encyclopédie des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, L'âge d'Homme, Lausanne, 999 p.

WILCOX C. (1994) – The not-so-failed feminism of Jean Auel, *Journal of popular culture*, vol. 28, fasc. 3, p. 63-70.

WOOD D. (1986) – Female heroism in the Ice Age: Jean Auel's Earth Children, *Extrapolation*, vol. 27, n° 1, p. 33-38.

LA TÉLÉVISION

VEYRAT-MASSON I. (2000) – *Quand la télévision explore le temps. L'histoire au petit écran*, Fayard, Paris, 567 p.

LE CINÉMA

ANNAUD J.-J. (1982) – La guerre du feu, *Les Cahiers de la cinémathèque*, n° 35-36, p. 207-208.

CROS J.-P., LARGE J.-M. (1982) – À propos du film *La guerre du feu* de J.-J. Annaud, *Groupe vendéen d'Études préhistoriques*, n° 8, p. 54-56.

KINNARD R. (1988) – *Beasts and behemots: prehistoric creatures in the movies*, Scarecrow Press, Londres, 179 p.

VIRMAUX A. et O. (1994) – Cinéma de la Préhistoire, *Dictionnaire du cinéma mondial*, éd. du Rocher, Paris, p. 648-651.

Pascal SEMONSUT
Professeur d'histoire
Doctorant Paris IV Sorbonne
17, route de Sennely, 45510 Vienne-en-Val

Le Paléolithique armoricain et l'essor de la préhistoire en France

Jean-Laurent MONNIER
et Nathalie MOLINES

Résumé

De nombreux amateurs éclairés vont contribuer au XIXe siècle dans le Massif armoricain à l'essor de la science naissante qu'est alors la préhistoire. La fouille et l'étude de sites majeurs comme ceux de Saulges ou du Mont-Dol vont se retrouver au sein des débats sur l'antiquité de l'Homme et plus généralement faire l'objet de nombreuses discussions sur leur attribution et leur phasage chronoculturels. Comme d'autres sites en Europe, ils feront également l'objet de nombreuses polémiques de la part d'une société qui n'est pas forcément prête à adopter les « temps préhistoriques ».

Abstract

In the XIXth century, in western France, many erudite men have played a great part in the advancement of the new found science called «Prehistory». The archaeological digging and study of many sites such as Saulges, Le Mont-Dol, appeared in debates about the antiquity of Man and more generally about their chronocultural interpretation. As other sites in Europe, they are implicated in many polemics from a society which was not prepared to accept "prehistoric times".

INTRODUCTION

Plusieurs grands sites du Massif armoricain vont participer au XIXe siècle au vaste débat sur « l'antiquité de l'Homme » et à l'essor de la préhistoire en France. Parallèlement, et parfois plus précocement, les dépôts quaternaires, cadre stratigraphique des gisements paléolithiques, attirèrent l'attention des géologues et géographes (Habasque, 1832 ; Durocher, 1856 ; Hénos, 1871 ; Barrois, 1876, 1882 et 1897 ; Reynaud, 1848 ; Tribolet, 1878). Ce sont surtout les plages anciennes, situées à une altitude supérieure au niveau des plus hautes mers actuelles, qui firent l'objet de publications, mais aussi les limons lœssiques. S'inspirant de Ladrière, Lebesconte (1898) tenta d'établir une chronologie des dépôts pliocènes et quaternaires à partir des objets recueillis. Toutefois, en dépit d'observations intéressantes sur les limons et sur les plages anciennes, son travail n'aboutit qu'à ramener ces formations meubles à des époques quasi historiques. Nous devons aussi à Charles Barrois la première cartographie exhaustive des limons lœssiques de la péninsule Armoricaine (1897).

Dès 1869 était publiée dans les *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme* la description du premier site paléolithique de l'Ouest armoricain : il s'agit de la grotte de Roc'h-Toul en Guiclan dans le Finistère (Le Hir, 1869, 1873 et 1874). C'est d'ailleurs, par référence à un terme (« l'Âge du Renne »), créé par Lartet, que Gabriel de Mortillet suggéra au docteur Le Hir une attribution pour les silex taillés découverts à Roc'h-Toul en 1868.

Il n'y a alors que quelques années que Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes a bâti la première théorie du « Temps de la Préhistoire » (1864). Puis très rapidement après ces théories catastrophistes des premières chronologies, succède un temps transformiste. En 1861, É. Lartet, avec l'exploration de la grotte d'Aurignac, convainc les derniers sceptiques de l'existence de l'homme quaternaire (Lartet, 1861). C'est entre 1869 et 1872 que G. de Mortillet, par ailleurs

fondateur en 1864 de la première revue consacrée aux recherches préhistoriques en France, *Matériaux pour l'Histoire positive et philosophique de l'Homme*, réalise une synthèse très complète des temps préhistoriques et que « le Temps de la Préhistoire » devient évolutionniste (1883).

C'est donc dans ce processus de reconnaissance et de développement de la préhistoire en tant que science que débutent les recherches sur le Paléolithique dans le Massif armoricain et que des sites encore étudiés à l'heure actuelle vont faire l'objet de premières investigations : vallée de l'Erve (Mayenne), Mont-Dol (Ille-et-Vilaine) ou le Bois-du-Rocher (Côtes-d'Armor).

LES DÉBUTS DES RECHERCHES, LE TEMPS DES POLÉMIQUES

Un an après les découvertes du docteur Le Hir, un autre préhistorien amateur, E. Fornier, reconnut des pierres taillées parmi les objets apportés par M. Gervaise, lieutenant de vaisseau passionné de minéralogie. Celles-ci provenaient du secteur du Bois-du-Rocher près de Dinan. La première publication de ce gisement intervint sous la signature de Fornier et Micault, lors du congrès scientifique de France tenu à Saint-Brieuc en 1872. L'outillage en grès lustré était rapporté aux premières « époques » dont Gabriel de Mortillet subdivisait déjà l'Âge de la Pierre, c'est-à-dire à l'époque de « Saint-Acheul » ou à celle du « Moustiers ». Il s'agit d'un vaste site de plein air que l'on peut rattacher au Moustérien à outils bifaciaux, groupe le plus répandu pour le Paléolithique moyen armoricain et qui a fait l'objet de nombreuses études depuis sa découverte. On peut également inclure dans ce groupe le site de Kervouster à Guengat (Finistère), découvert par Halna du Frétay (1888). À la fin de leur mémoire, Fornier et Micault (1872 et 1873) faisaient allusion à une « intéressante découverte » intervenue dans le courant de l'été 1872.

L'année suivante apporta davantage de lumière sur ce nouveau gisement lorsque son inventeur, Simon Sirodot, en fit la matière d'une conférence devant la Société d'émulation des Côtes-du-Nord (17 mai 1873). S. Sirodot était professeur de zoologie et doyen de la faculté des Sciences de Rennes, connu à l'époque pour ses travaux sur une algue rouge d'eaux douces (batrachospermes) (fig. 1). S. Sirodot est le plus atypique des archéologues bretons du XIXe siècle. Naturaliste de formation, il s'illustra dans la fouille du gisement préhistorique du Mont-Dol et fit montre d'une grande rigueur et d'un esprit novateur, qualités alors peu courantes chez les préhistoriens français. Ses travaux n'échappèrent cependant pas à la polémique sur « l'antiquité de l'Homme » opposée à « la chronologie biblique », thème récurrent au XIXe siècle, et qui, malgré la naissance des sciences préhistoriques et la reconnaissance en 1860 de l'homme quaternaire, restera encore longtemps vivace. Ainsi, l'abbé P. Hamard se distingua particulièrement par la parution de deux pamphlets (Hamard, 1877 et 1880) visant la chronologie établie au Mont-Dol. Il avait été précédé de H. de Valroger (1876). Cependant, S. Sirodot reçut un écho très favorable pour ses travaux dans la presse spécialisée de l'époque. C'est ainsi qu'en 1875 et 1878, il fait deux communications sur le site du Mont-Dol, lesquelles paraîtront dans la première revue de Préhistoire française. Deux notes sur un « Essai d'organogénie du système des dents mâchelières du Mammouth » seront lues lors des séances de l'Académie des sciences.



Fig. 1 – Simon Sirodot (1825-1903).
Fig. 1 – *Simon Sirodot (1825-1903).*

Simon Sirodot fouilla au Mont-Dol du 12 juin au 30 septembre 1872 et dans le courant de l'année suivante. La fouille se traduisit par un décapage intensif et le creusement de quatre excavations profondes (fig. 2 à 4). Ceci devait lui permettre d'établir des profils stratigraphiques. Il s'agit donc ici d'une attitude exceptionnelle pour l'époque, où l'on se contentait généralement de récolter les plus beaux objets sans tenir compte du contexte dans lequel ils se trouvaient. L'autre innovation notable est de lever les plans, coupes et profils au niveau et à la chaîne, ce qui nous donne des documents d'une bonne précision. Outre des données stratigraphiques, les fouilles lui fournirent une quantité impressionnante d'ossements et de nombreux silex taillés, qu'il rattacha sans erreur au groupe « du Moustiers ». Il put déterminer les ossements, grâce aux collections conservées au musée de Rennes et reconnut qu'ils appartenaient à « l'époque du Mammouth ».

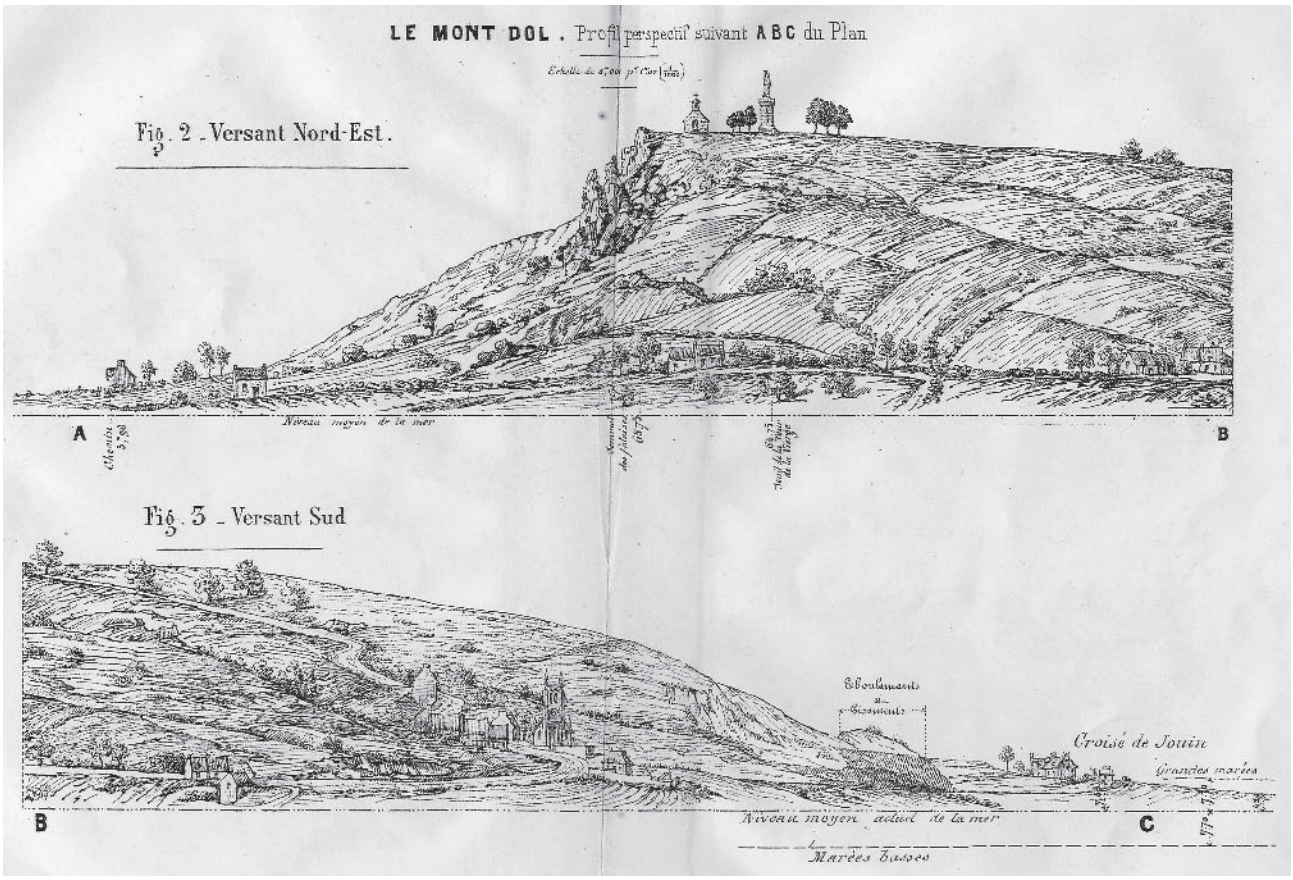


Fig. 2 – Profils perspectifs des versants nord-est et sud du Mont-Dol (d'après Sirodot, 1873).
Fig. 2 – *Perspective profiles of North-East and South of Mont-Dol (After Sirodot 1873).*

LA VALLÉE DE L'ERVE ET LA « BATAILLE AURIGNACIENNE »

En même temps que les fouilles des sites du Mont-Dol et du Bois-du-Rocher, des fouilles sont réalisées dans les cavités karstiques de Saulges dans la vallée de l'Erve (Mayenne). Ce ne sont pas moins de huit grottes qui sont visitées entre 1870 et 1877 par des « érudits locaux ». En fait, les fouilles sont réalisées à la demande de gens aisés et lettrés, « hommes de riches loisirs » comme disait V. Audren de Kerdrel (1857). Ceux-ci se bornent la plupart du temps à un ramassage des plus beaux objets sans tenir aucun compte du contexte dans lequel ils se trouvent. Parmi ces « érudits locaux » figurent principalement C. Chaplain-Duparc, le duc de Chaulnes, Ida de Boxberg et l'abbé Maillard. Celui-ci s'attacha plus particulièrement à la grotte dite de la Chèvre à partir de 1875 et contrairement à ses collègues, il tenta une lecture stratigraphique du site, de laquelle s'ensuivirent de nombreuses controverses. Ses conclusions furent rejetées par la communauté savante préhistorique de l'époque et ce à tort d'ailleurs. L'Aurignacien étant inconnu à l'époque et son existence définitivement admise qu'en 1905 avec les travaux de l'abbé Breuil, l'abbé Maillard considérait comme Magdalénien le niveau situé dans la grotte entre le Moustérien et le Solutréen, ce qui apparaissait pour le moins étrange. Plutôt que d'essayer de caractériser ce niveau intermédiaire, G. de Mortillet, qui par ailleurs avait loué les travaux de l'abbé Maillard (Mortillet, 1876a), en nia l'existence et il s'ensuivit une campagne de dénigrements qui dura plusieurs années envers l'abbé (Mortillet, 1876b ; Nadaillac, 1881 ; Delporte, 1989). É. Cartailhac, alors directeur des *Matériaux*…, fit passer à propos de cette affaire la petite note suivante : « […] Il arrive assez souvent que des personnes qui font leurs débuts dans les études préhistoriques n'hésitent pas à proclamer leurs conclusions, les plus impossibles du monde quelquefois […] » (*in* Mortillet, 1876b). Ces polémiques virulentes eurent pour heureux effet que les grottes de la vallée de l'Erve vont rapidement tomber en « disgrâce » et que les travaux vont être abandonnés pendant plus d'un siècle, jusqu'à la découverte de la grotte ornée Mayenne Sciences.

LE XXe SIÈCLE ET LA MISE EN PLACE D'UN CADRE CHRONOSTRATIGRAPHIQUE

La première moitié du XXe siècle n'apporta guère de nouveautés concernant le Paléolithique dans l'Ouest de la France, si ce n'est un site annexe de celui du Bois-du-Rocher près du bourg de Saint-Hélen (Millon, 1907 ; Bézier, 1922) et le gisement des Vallées, surtout connu pour ses restes de mammouth (Leclerc et Milon, 1925).

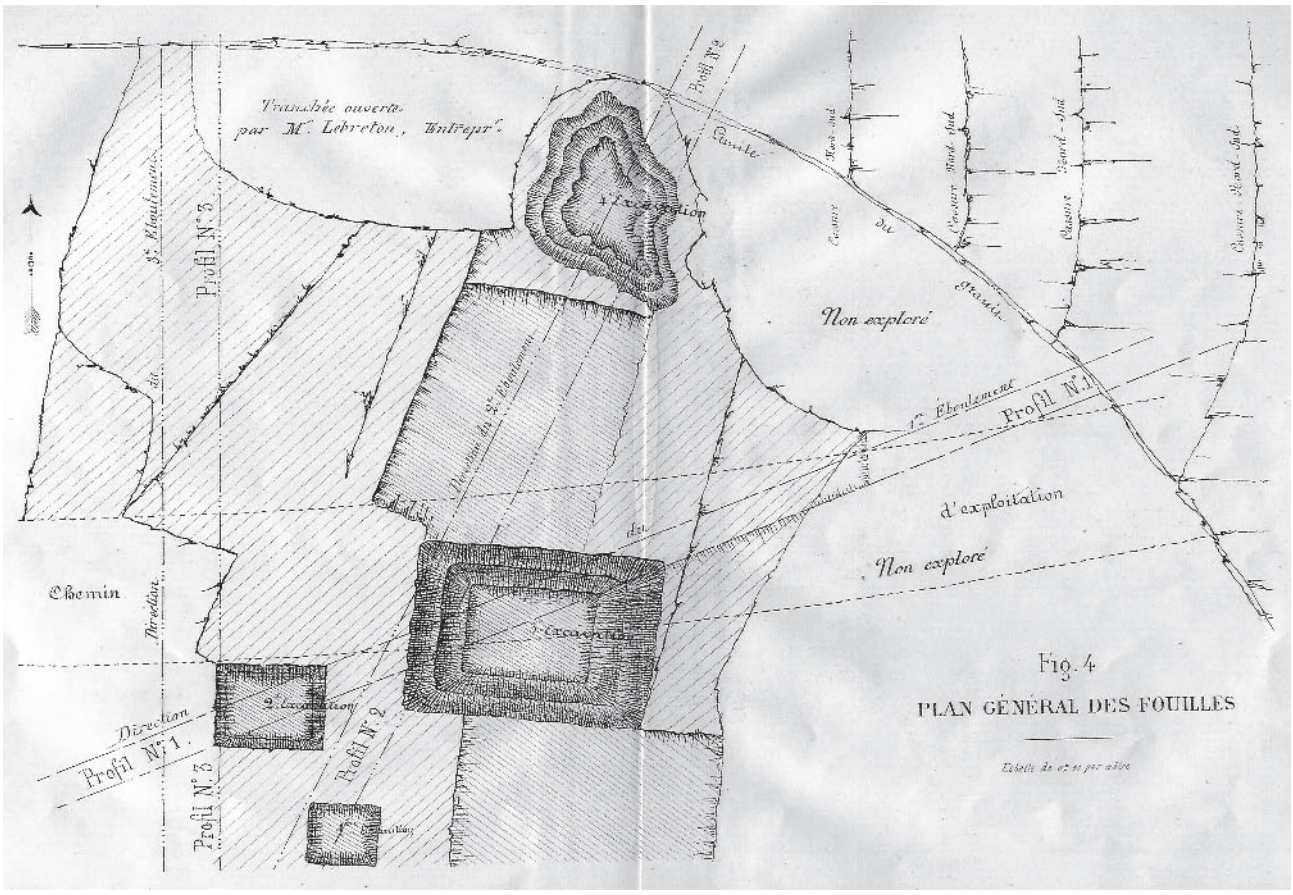


Fig. 3 – Plan général des fouilles du Mont-Dol à la fin du siècle dernier (d'après Sirodot, 1873).
Fig. 3 – *General plan of Mont-Dol excavations at the end of the nineteenth century (after Sirodot 1873).*

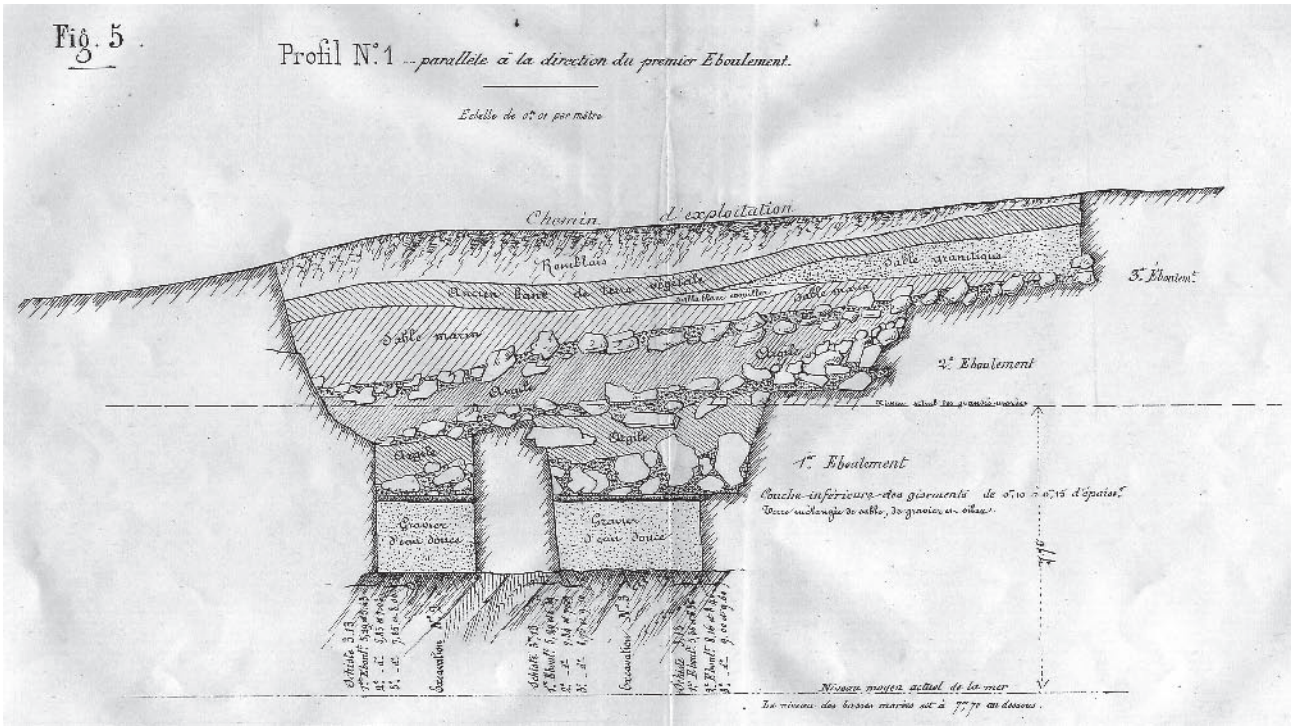


Fig. 4 – Fouille du Mont-Dol, profil n° 1 (d'après Sirodot, 1873).
Fig. 4 – *Excavation at Mont-Dol, profile n° 1 (after Sirodot 1873).*

Une nouvelle excavation fut réalisée par A. Vayson de Pradenne (1929) sur le site du Mont-Dol, mais sans résultats notables. Si les fouilles effectuées par le doyen Sirodot furent exemplaires et même novatrices sur le plan de la recherche archéologique, les travaux désordonnés qui suivirent n'apportèrent pas grand-chose de nouveau, aboutissant surtout à détruire ce qui restait du gisement et à introduire un certain nombre de confusions (Kerforne, 1921). Si aujourd'hui nous pouvons poursuivre l'étude de ce prestigieux gisement, c'est grâce aux comptes rendus minutieux de Sirodot, et aussi grâce aux collections conservées à l'université de Rennes 1 et au musée de l'Homme (Giot et Philippot, 1945 ; Guérin, 1980 ; Monnier *et al.*, 1995 ; Simonet et Monnier, 1991 ; Chaline et Monnier, 1976).

Dans la vallée de l'Erve, R. Daniel (1936) tenta une reprise des travaux de l'abbé Maillard, mais là aussi ces travaux n'apportèrent pas grand-chose de nouveau, si ce n'est de montrer que son prédécesseur avait raison et qu'il existait bien un niveau intermédiaire entre le Moustérien et le Solutréen sur le site.

Mise à part l'industrie de Roc'h-Toul, manifestement tardive, et le site de Saulges sur les marges du massif, le Paléolithique supérieur restait encore inconnu en Bretagne et certains, comme Charles Bénard dans son *Finistère préhistorique* (1929), allaient jusqu'à nier l'existence du Paléolithique en Basse-Bretagne. Ceci est sans doute à mettre en relation avec le développement de recherches intensives en Préhistoire récente, notamment les travaux sur le mégalithisme, avec pour corollaire un certain désintérêt pour le Paléolithique.

La renaissance des recherches sur le Paléolithique armoricain coïncida avec la création du laboratoire d'anthropologie préhistorique à l'université de Rennes par Pierre-Roland Giot en 1950. Cette année-là, il découvrit notamment le site de Grainfollet en Ille-et-Vilaine, dont il assura l'étude en collaboration avec F. Bordes (Giot et Bordes, 1955). Grâce à sa perspicacité et au soutien de nombreux « correspondants-bénévoles », P.-R. Giot fut à l'origine de la découverte de nombreux autres gisements (Goaréva, Plasenn-al-Lomm, Beg-ar-C'hastel…). Parallèlement, dans la vallée de l'Erve, la grotte ornée Mayenne Sciences était découverte par des spéléologues, et après une rapide étude, elle sombra dans un relatif oubli…

Le renouveau des études géologiques concernant les dépôts quaternaires en Bretagne et en Basse-Normandie contribua à l'élaboration d'un cadre chronostratigraphique pour les industries paléolithiques (Hallégouët, 1971 ; Morzadec-Kerfourn, 1973 ; Monnier, 1973). La première synthèse sur le Paléolithique de la Bretagne paraît en 1980 (Monnier, 1980). Les travaux se poursuivirent et s'intensifièrent jusqu'à nos jours (Monnier, 1991 et 1998) selon des approches pluridisciplinaires : travaux de D. Cliquet dans le nord-Cotentin (Cliquet, 1992 ; Cliquet et Lautridou, 2005), fouilles de Saint-Colomban (Monnier et Le Cloirec, 1989), fouilles de Ménez-Drégan dans le Finistère (Hallégouët *et al.*, 1992 ; Monnier *et al.*, 1996 ; Molines, 1999) et reprise des travaux également dans la vallée de l'Erve (Hinguant et Pigeaud, 2006) et étude de la grotte Mayenne Sciences (Pigeaud, 2002 et 2004).

CONCLUSION

Le XIXe siècle vit donc le Paléolithique armoricain participer à l'essor de la nouvelle science préhistorique, mais également être en but aux nombreuses polémiques que soulevaient les questions d'un temps pré-historique et de la reconnaissance de l'homme quaternaire, puis confronté comme pour le site de Saulges aux problèmes, récurrents durant cette période, de définition d'un cadre chronoculturel fiable.

Si ces idées et celles encore toutes neuves de Darwin semblent avoir rapidement gagné les cercles instruits et lettrés dans toute l'Europe, elles feront encore l'objet de polémiques durant des décennies … voire jusqu'à nos jours ?

En effet, avec la nouvelle science préhistorique, nos connaissances sur l'histoire de l'homme et des environnements anciens firent un bond considérable dans le courant du XIXe siècle, parallèlement au développement des sciences du vivant ; il est donc préoccupant de constater que certaines des bases fondamentales de ces domaines de recherches soient aujourd'hui totalement remises en cause par des théories dites créationnistes. À quand un retour sur un temps antédiluvien *stricto sensu* ? ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AUDREN DE KERDREL V. (1857) – Procès-verbaux, *Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*, année 1856, p. ii.

BARROIS C. (1876) – Notes sur les traces de l'époque glaciaire en quelques points des côtes de Bretagne, *Annales de la Société géologique du Nord*, t. 4, p. 186-204.

BARROIS C. (1882) – Sur les plages soulevées de la côte occidentale du Finistère, *Annales de la Société géologique du Nord*, t. 9, p. 239-268.

BARROIS C. (1897) – L'extension du limon quaternaire en Bretagne, *Annales de la Société géologique du Nord*, t. 26, p. 33-44.

BÉNARD C. (1929) – *Le Finistère préhistorique*, Institut international d'anthropologie, 3, Paris, 234 p.

BÉZIER T. (1922) – Les grès à Sabals reconnus à Saint-Hélen (Côtes-du-Nord), *Bull. Soc. géol. et minéral. de Bretagne*, t. 3, p. 46-56.

BOUCHER DE CREVECŒUR DE PERTHES J. (1847-1864) – *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine*, Truttel et Würtz, Paris, 3 volumes.

CHALINE J., MONNIER J.-L. (1976) – Une faune à *Lagurus* d'âge post-Brörup dans le site moustérien du Mont-Dol (Ille-et-Vilaine), *Bulletin de l'Association française pour l'Étude du Quaternaire*, t. 47, p. 95-98.

CLIQUET D. (1992) – *Le gisement Paléolithique moyen de Saint-Germain-des-Vaux/Port-Racine (Manche) dans son cadre régional. Essai palethnographique*, thèse de doctorat, éd. ERAUL, t. 63, 2 volumes, 648 p.

CLIQUET D., LAUTRIDOU J.-P. (2005) – Chronostratigraphie des formations du Pléistocène moyen et supérieur et sites associés en Normandie, *in* N. Molines, M.-H. Moncel et J.-L. Monnier dir., *Les premiers peuplements en Europe, Actes du colloque de Rennes, sept. 2003*, BAR International Series, 1364, p. 53-61.

DELPORTE H. (1989) – La bataille aurignacienne, *in* J.-P. Mohen dir., *Le Temps de la Préhistoire*, t. 1, éd. Archéologia, Société préhistorique française, Paris, p. 20.

DUROCHER J. (1856) – Observations sur les forêts sous-marines de la France occidentale et sur les changements de niveau du littoral, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. 43, Paris, p. 1071.

FORNIER E., MICAULT V. (1872) – Atelier préhistorique du Bois-du-Rocher en Pleudihen et St-Hélen, arrondissement de Dinan (Côtes-du-Nord), *Congrès scientifique de France, 38e session, St-Brieuc, 1872*, p. 243-273.

FORNIER E., MICAULT V. (1873) – Atelier préhistorique du Bois-du-Rocher en Pleudihen et St-Hélen, arrondissement de Dinan (Côtes-du-Nord), *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, t. 8, p. 163-176 et p. 245-260.

GIOT P.-R., BORDES F. (1955) – L'abri-sous-roche paléolithique de Grainfollet à Saint-Suliac (Ille-et-Vilaine), *L'Anthropologie*, t. 59, n° 3-4, p. 205-234.

GIOT P.-R., PHILIPPOT A. (1945) – Nouvelles interprétations sur la géologie du Mont-Dol (Ille-et-Vilaine), *Comptes rendus sommaires de la Société géologique de France*, 1945-1946, Paris

GUÉRIN C. (1980) – *Les Rhinocéros (Mammalia, Perissodactylia) du Miocène au Pléistocène en Europe occidentale. Comparaison avec les espèces actuelles*, thèse de doctorat d'État, Doc. lab. Géol. Lyon, 79, 3 tomes, 1185 p.

HABASQUE M. (1832) – *Notions historiques, géographiques, statistiques et agronomiques sur le littoral des Côtes-du-Nord*, Guyon, St-Brieuc, 3 volumes.

HALLÉGOUËT B. (1971) – *Le Bas-Léon (Finistère, France). Étude géomorphologique*, thèse de 3e cycle, Brest, 260 p., 17 cartes h. t.

HALLÉGOUËT B., HINGUANT S., GEBHARDT A., MONNIER J.-L. (1992) – Le gisement paléolithique inférieur de Ménez-Drégan 1 (Plouhinec, Finistère). Premiers résultats des fouilles, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 89, p. 77-81.

HALNA du FRETAY baron (1888) – Silex quaternaires en Guengat (Finistère), *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, p. 177-188.

HAMARD abbé (1877) – *Le gisement préhistorique du Mont-Dol (Ille-et-Vilaine) et les conséquences de cette découverte au point de vue de l'ancienneté de l'Homme et de l'histoire locale*, René Haton et F. Savy éd., Paris, 88 p.

HAMARD abbé (1880) – *Études critiques d'archéologie préhistorique à propos du Mont-Dol (Ille-et-Vilaine)*, René Haton éd., Paris, 271 p.

HÉNOS (1871) – Sur quelques preuves de variations dans les limites du rivage de la mer aux environs de Saint-Brieuc, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. 73, Paris, p. 685-686.

HINGUANT S., PIGEAUD R. (2006) – Les « grottes de Saulges » : nouvelles recherches, nouvelles découvertes, *La Province du Maine*, juillet-septembre 2006, p. 211-229.

KERFORNE F. (1921) – Documents pour l'étude du gisement pléistocène du Mont-Dol, *Bull. Soc. géol. minéral. Bretagne*, t. 2, Rennes, p. 279-280.

LARTET É. (1861) – Nouvelles recherches sur la coexistence de l'homme et des grands mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière époque géologique, *Annales des Sciences naturelles*, t. 15, p. 177-253.

LE HIR (1869) – Première grotte à silex taillés signalée en Bretagne, *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, t. V, p. 119-122.

LE HIR (1873) – Sur les silex taillés de Roc'h Toul, *Congrès scientifique de France, 38e session, Saint-Brieuc*, Mémoire de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord, t. I, p. 235.

LE HIR (1874) – Caverne de Roc'h Toul en Kerouguy-Izella, commune de Guiclan (Finistère), *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. I, p. 85-91.

LEBESCONTE P. (1898) – Périodes géologiques, gallo-romaines et franques. Leurs relations avec le Quaternaire, le Pliocène et l'époque moderne, *Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest*, t. 7, p. 392-393.

LECLERC Y., MILON Y. (1925) – Découverte d'un gisement fossilifère dans la terrasse fluvio-marine de la plage des Vallées, Pléneuf (Côtes-du-Nord), *Bull. Soc. géol. et minéral. de Bretagne*, t. 6, 2-4, p. 245-248.

MILLON abbé (1907) – Note sur la station paléolithique de Saint-Hélen, *Bull. et Mém. Soc. archéol. d'Ille-et-Vilaine*, t. 27, 1, p. 281-285.

MOLINES N. (1999) – *Les industries à galets aménagés du littoral sud-armoricain (France) au Paléolithique inférieur*, thèse univ. Rennes 1, BAR International Series, 795, 275 p.

MONNIER J.-L. (1973) – *Contribution à l'étude des dépôts quaternaires de la région de Saint-Brieuc. Stratigraphie et sédimentologie des limons, des plages et des sols anciens*, thèse 3e cycle, université de Rennes 1, 250 p.

MONNIER J.-L. (1980) – *Le Paléolithique de la Bretagne dans son cadre géologique*, Travaux du Laboratoire d'Anthropologie, Rennes, 607 p.

MONNIER J.-L. (1991) – *La Préhistoire de Bretagne et d'Armorique*, Les Universels Gisserot, 2, éd. Jean-Paul Gisserot, 123 p.

MONNIER J.-L. (1998) – Les premiers groupes humains en Armorique, des origines au cinquième millénaire, *Préhistoire de la Bretagne*, coll. Université, éd. Ouest-France, p. 39-87 (réédition de l'ouvrage de 1979, largement réécrit).

MONNIER J.-L., LE CLOIREC R. (1985) – Le gisement paléolithique inférieur de la pointe de Saint-Colomban, Carnac, Morbihan, *Gallia Préhistoire*, t. 28, p. 6-36.

MONNIER J.-L., FALGUÈRES C., LAURENT M., BAHAIN J.-J., MORZADEC-KERFOURN M.-T., SIMONET P. (1995) – Analyse des données anciennes et contributions nouvelles à la connaissance et à la datation du gisement moustérien de Mont-Dol (Ille-et-Vilaine), *in* L. Langouët et M.-T. Morzadec-Kerfourn dir., *Baie du Mont-Saint-Michel et marais de Dol, milieux naturels et peuplements dans le passé*, Les Dossiers du Centre régional d'Archéologie d'Alet, Saint-Malo, suppl. R, p. 3-26.

MONNIER J.-L., HALLÉGOUËT B., HINGUANT S., VAN VLIET-LANOË B., FALGUÈRES C., LAURENT M., BAHAIN J.-J., MARGUERIE D., MARCIER N., GEIGL E.-M., MOLINES N. (1996) – Ménez-Drégan (Plouhinec, Finistère) et le Paléolithique inférieur de l'Ouest de la France, *Actes du XIIIe congrès UISPP, Forli*, p. 99-114.

MORTILLET G. de (1876a) – Superposition du Solutréen au Moustérien à Thorigné (Mayenne), *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, 2e série, VII, 3, p. 164-167.

MORTILLET G. de (1876b) – Simples observations sur la réponse de l'abbé Maillard à propos du Solutréen et du Moustérien, *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, 2e série, VII, p. 289-291.

MORTILLET de G. (1883) – *Le Préhistorique, Antiquité de l'homme*, Bibliothèque des Sciences contemporaines, C. Reinwald, Paris, 456 p.

MORZADEC-KERFOURN M.-T. (1973) – Le Quaternaire du Massif armoricain, *Annales scientifiques de l'université de Besançon*, 3e série : Géologie, t. 21, p. 75-80.

NADAILLAC A. de (1881) – *Les premiers hommes et les temps préhistoriques*, t. 1, G. Masson, Paris, p. 77-78.

PIGEAUD R. (2002) – La grotte ornée Mayenne-Science (Thorigné-en-Charnie, Mayenne) : grotte-limite aux marges du monde anté-magdalénien, *L'Anthropologie*, t. 106, fasc. 4, p. 445-489.

PIGEAUD R., avec la coll. de BOUCHARD M, LAVAL E. (2004) – La grotte ornée Mayenne-Science (Thorigné-en-Charnie, Mayenne) : un exemple d'art pariétal d'époque gravettienne en France septentrionale, *Gallia Préhistoire*, t. 46, p. 1-154.

REYNAUD J. (1848) – Mémoires sur les embouchures de la rivière de Pontrieux, *C. R. Acad. Sc.*, Paris, p. 218.

SIMONET P., MONNIER J.-L. (1991) – Approche paléo-écologique et taphonomique de la grande faune du gisement moustérien du Mont-Dol (Ille-et-Vilaine, France), *Quaternaire*, t. 2, p. 5-15.

SIRODOT S. (1873) – Conférence sur les fouilles exécutées au Mont-Dol (Ille-et-Vilaine) en 1872, *Mémoire de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord*, t. 11, p. 59-108.

TRIBOLET M. de (1878) – Note sur des traces de l'époque glaciaire en Bretagne, *Ann. Soc. géol. du Nord*, t. V, p. 100.

VALROGER H. de (1876) – Les stations du Mont-Dol et de Thenay, *Revue des Questions historiques*, p. 414-448.

VAYSON de PRADENNE A. (1929) – La station paléolithique du Mont-Dol, *L'Anthropologie*, t. 34, Paris, p. 1-42.

Jean-Laurent MONNIER
Nathalie MOLINES
Universités de Rennes 1, Rennes 2 et Nantes,
Ministère de la Culture
Université de Rennes 1, campus de Beaulieu
35042 Rennes Cedex
jean-laurent.monnier@univ-rennes1.fr
nathalie.molines@univ-rennes1.fr

La vision de la transition technoculturelle Paléolithique moyen/Paléolithique supérieur chez les préhistoriens du XXe siècle.

La question du Châtelperronien à travers la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne)

Nelly CONNET

Résumé

Le Châtelperronien, à la limite des mondes du Paléolithique moyen et supérieur, est au cœur de nombreuses controverses qui, au-delà de l'avancement de la recherche et des découvertes, tiennent d'interprétations contradictoires des préhistoriens d'hier comme d'aujourd'hui. En ce sens, il représente un « témoin » privilégié de l'évolution de la recherche en Préhistoire. Parmi les quelques sites rapportés au Châtelperronien, la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne) est l'un des rares gisements en autorisant une vision diachronique. Il tient une place privilégiée en raison notamment de la richesse de l'industrie osseuse et des éléments de parure qu'il contient. Les études sur le mobilier lithique de la grotte du Renne renforcent l'idée d'une identité propre du Châtelperronien, identité déjà perçue à travers l'industrie osseuse, et le placent irrémédiablement dans le Paléolithique supérieur.

Abstract

The «Châtelperronien», situated between Middle and Upper Palaeolithic, is the core of many discussions, which concern different interpretations from present and past research fellows on Prehistory. In fact, it is an essential witness about the Palaeolithic research evolution. The "grotte du Renne" at Arcy-sur-Cure (Yonne) is one of the rare site allowing a diachronic research. The importance of bone industry and ornaments in this site is totally exceptional for this period. The studies on the lithic industry from Arcy-sur-Cure show, like for the bone industry, a real identity of the Châtelperronian, implied in the Upper Palaeolithic.

La recherche en Préhistoire s'appuie sur des analyses de données matérielles en perpétuel renouvellement. Si, depuis un siècle, les progrès ont été conséquents dans la connaissance des systèmes de production et des modes de vie des hommes préhistoriques, certaines questions sont toujours débattues. Parmi celles-ci, la recherche des mécanismes conduisant au renouvellement des cultures matérielles fait appel à notre aptitude à rendre compte des capacités évolutives et des ruptures au sein des systèmes économiques et culturels paléolithiques.

Ces mécanismes peuvent être multiples et sont de quatre ordres : ils peuvent résulter d'une évolution *in situ* ou au contact d'autres groupes, d'une invasion ou d'une extinction.

Notre perception de l'échelle des temps paléolithiques est encore très lâche et gêne notre lecture. Les difficultés à rendre compte des cultures paléolithiques sur la base de leurs seuls vestiges matériels apparaissent difficiles à dépasser. Durant le siècle dernier, les préhistoriens ont avancé de multiples hypothèses sur les processus de renouvellement des cultures matérielles paléolithiques, hypothèses qui ont été modifiées, abandonnées ou amendées tout au long de l'évolution de la recherche et des découvertes.

Le terme de transition, souvent utilisé par les préhistoriens pour qualifier le Châtelperronien, marque un passage et sous-entend un lien avec le Paléolithique moyen. Au terme d'un siècle de recherche en Préhistoire, nos outils de lecture nous permettent-ils d'aller plus loin dans nos analyses et d'éviter certains raccourcis forcément risqués ?

LA CONSTRUCTION DU « CHÂTELPERRONIEN »

À l'interface des mondes du Paléolithique moyen et du Paléolithique supérieur, le Châtelperronien suscite depuis sa mise en évidence au début du XXe siècle par l'abbé Breuil de nombreuses controverses. Sur la base de son industrie lithique qui, dans certains gisements – Quinçay (Lévêque et Miskovski, 1983) et la Ferrassie (Tuffreau, 1984) par exemple –, comprenait une part assez équilibrée de racloirs, encoches, denticulés et de grattoirs, burins, pièces à dos, pièces esquillées, il constituait alors le syncrétisme idéal du Paléolithique moyen et du Paléolithique supérieur.

Qualifiée à sa découverte d'Aurignacien primitif par Henri Breuil (1911), cette industrie prit très vite sa place dans le Paléolithique supérieur. Dans la première partie du XXe siècle, le terme de Périgordien ancien rebaptisa les ensembles à pointes de Châtelperron, les intégrant ainsi dans une famille périgordienne fondée sur la persistance des pointes à dos (Peyrony, 1946). Dans un article de synthèse paru en 1968, François Bordes proposa de voir une genèse du Périgordien inférieur dans le Moustérien et dissocia résolument le Périgordien inférieur de l'Aurignacien, mais il garda l'idée d'une filiation avec le Périgordien IV (Bordes, 1968).

Avec la découverte en 1979 de restes humains néandertaliens dans les niveaux Châtelperroniens de Saint-Césaire (Levêque et Vandermeersch, 1980), le lien entre le Châtelperronien et le Moustérien est devenu une des questions incontournables de la recherche en Préhistoire. Dès ce moment, celle du devenir des auteurs des industries châtelperroniennes est devenue caduque, l'extinction du Châtelperronien se confondant avec celle des Néandertaliens, sans descendance possible.

Les fouilles modernes de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure, entreprises par André Leroi-Gourhan dans les années cinquante et soixante, ont considérablement renouvelé les données sur la question. En effet, outre la présence d'une structuration évidente de l'espace dans les niveaux châtelperroniens les plus anciens, la présence d'une industrie osseuse bien développée et d'objets de parure plaçait le Châtelperronien de la grotte du Renne dans l'univers du Paléolithique supérieur.

Ainsi, à la fin du XXe siècle, le Châtelperronien était au cœur de nombreux débats qui touchaient un des points fondamentaux de notre réflexion sur l'homme préhistorique, à savoir la possibilité d'évolution de l'Homme de Néandertal vers un univers technique et symbolique qui jusqu'alors était réservé aux Hommes anatomiquement modernes.

Deux scénarios ont été envisagés :
- pour certains préhistoriens, le Châtelperronien représente une acculturation de groupes moustériens au contact de groupes aurignaciens : Francis B. Harrold (2000), Paul Mellars (1989) et Pierre-Yves Demars (1991) ;
- pour d'autres, le Châtelperronien représente une évolution interne de certains groupes moustériens : François Bordes (1968 et 1972), Francisco d'Errico (d'Errico *et al.*, 1998) et Jacques Pelegrin (1995).

LES ENSEMBLES CHÂTELPERRONIENS D'ARCY-SUR-CURE

Les différentes études menées sur le site de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure tiennent une place singulière dans ce débat.

Les études menées sur l'industrie osseuse par Michèle Julien et Dominique Baffier ont permis d'identifier un savoir-faire propre aux groupes châtelperroniens d'Arcy, différent de celui des groupes aurignaciens (Baffier et Julien, 1990).

Les études menées sur l'industrie lithique reflètent une évolution de la réflexion sur le Châtelperronien depuis quarante ans. Ainsi, les premières études de mobilier lithique effectuées par André Leroi-Gourhan (Leroi-Gourhan, 1964), puis Catherine Farizy et Béatrice Schmider, mettaient en avant le caractère mousteroïde de l'outillage châtelperronien (1985).

Dans un second temps, après une étude plus complète des industries, Catherine Farizy constata des différences fondamentales entre le Moustérien et le Châtelperronien, notamment dans la conceptualisation des outils, pluriels dans le Moustérien, singuliers dans le Châtelperronien. Ainsi, pour elle, un racloir pouvait avoir à remplir plusieurs fonctions alors qu'un grattoir ne pouvait être destiné qu'à une activité spécifique (Farizy, 1990).

Les premières études technologiques menées par Jean-Marc Gouédo (1990) et Pierre Bodu (1990) étaient ponctuelles et de fait très partielles. Elles ont contribué à poser le Châtelperronien d'Arcy à l'interface des systèmes de production lithique du Paléolithique moyen et du Paléolithique supérieur.

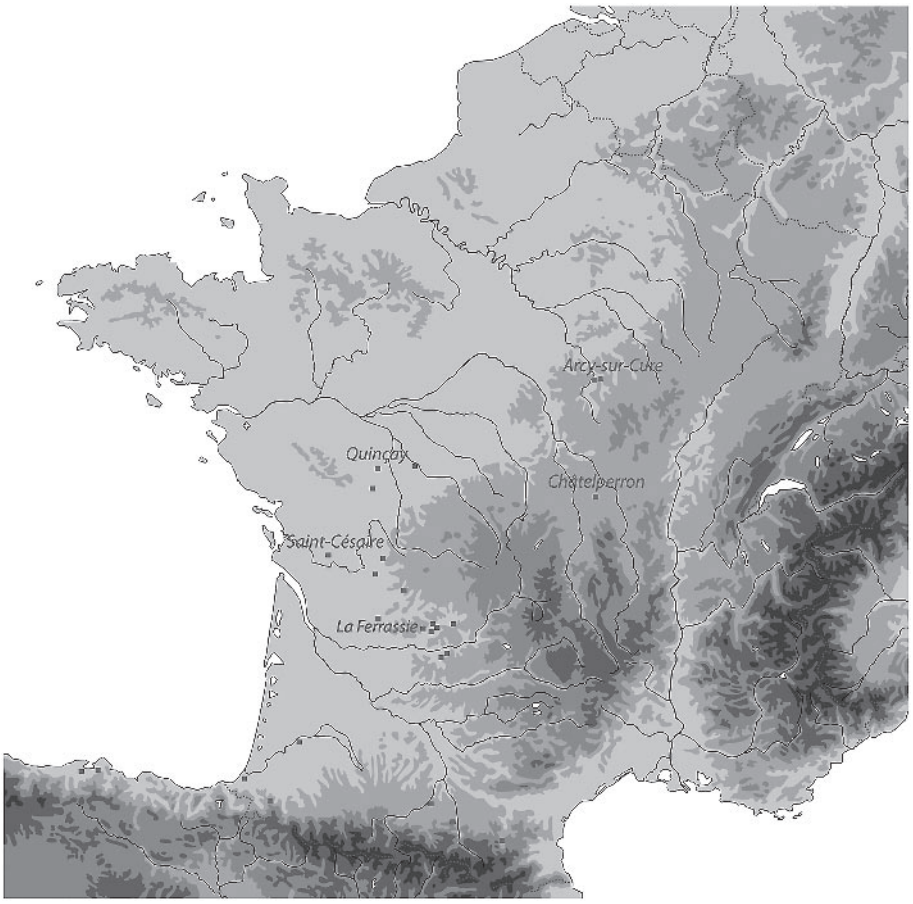


Fig. 1 – Localisation géographique des principaux gisements châtelperroniens et des sites cités dans le texte.
Fig. 1 – *Location of the main chatelperronian sites and of the sites mentioned in the text.*

Ces différentes études ont participé à l'originalité du Châtelperronien d'Arcy où des caractères mousté-riens assez forts semblaient perdurer dans un univers paléolithique supérieur affirmé.

L'étude techno-économique des ensembles lithiques châtelperroniens de la grotte du Renne a été terminée dans sa globalité récemment (Connet, 2002).

Il ressort de cette étude, par la reconnaissance d'un seul système de production lithique laminaire et intégré, que le système de production lithique des Châtelperroniens d'Arcy appartient pleinement au monde du Paléolithique supérieur. En effet, des éléments fondamentaux séparent l'industrie lithique des Châtelperroniens d'Arcy de celle des Moustériens :

- pour les premiers, la lame s'inscrit au cœur du système de production lithique et sa recherche conditionne l'ensemble de la production. Ainsi, dans les différentes couches châtelperroniennes de la grotte du Renne, nous remarquons une recherche de supports laminaires pour la confection de la plupart des outils, les sous-produits de cette production laminaire étant mis à profit pour les grattoirs (nécessitant des supports larges), les perçoirs, les encoches, denticulés et certains racloirs (fig. 1 et 2). Dans ce système, où la plupart des outils ne reçoit qu'une transformation partielle, généralement en distal des supports, la lame apparaît la meilleure réponse, en termes d'économie, à un besoin de calibrage. Elle est également le produit le mieux adapté, par le recours au sectionnement, à un contrôle de la longueur, dans un but d'emmanchement. Par cette recherche, le Châtelperronien s'inscrit pleinement dans les systèmes techniques du Paléolithique supérieur ;
- au Moustérien, la production lithique apparaît plus variée dans les méthodes mises en œuvre, répondant à des besoins sinon plus diversifiés, du moins moins contraignants. En effet, dans ces industries, au-delà du débitage d'éclats prédéterminé (Levallois), la retouche, l'amincissement et le façonnage permettent une modification des supports nécessitée, dans la plupart des cas, par la préhension directe de l'outil ou par des procédés d'emmanchement variés.

Ainsi, la production lithique des Châtelperroniens d'Arcy relève d'un système global propre aux ensembles du Paléolithique supérieur, dans lequel la maîtrise morphométrique des supports permettant l'emmanchement est au centre du système de production lithique.

Le dernier élément pouvant évoquer le Moustérien dans l'industrie lithique d'Arcy est donc situé dans la persistance d'outils tels que les racloirs, les pièces à encoches et les denticulés.

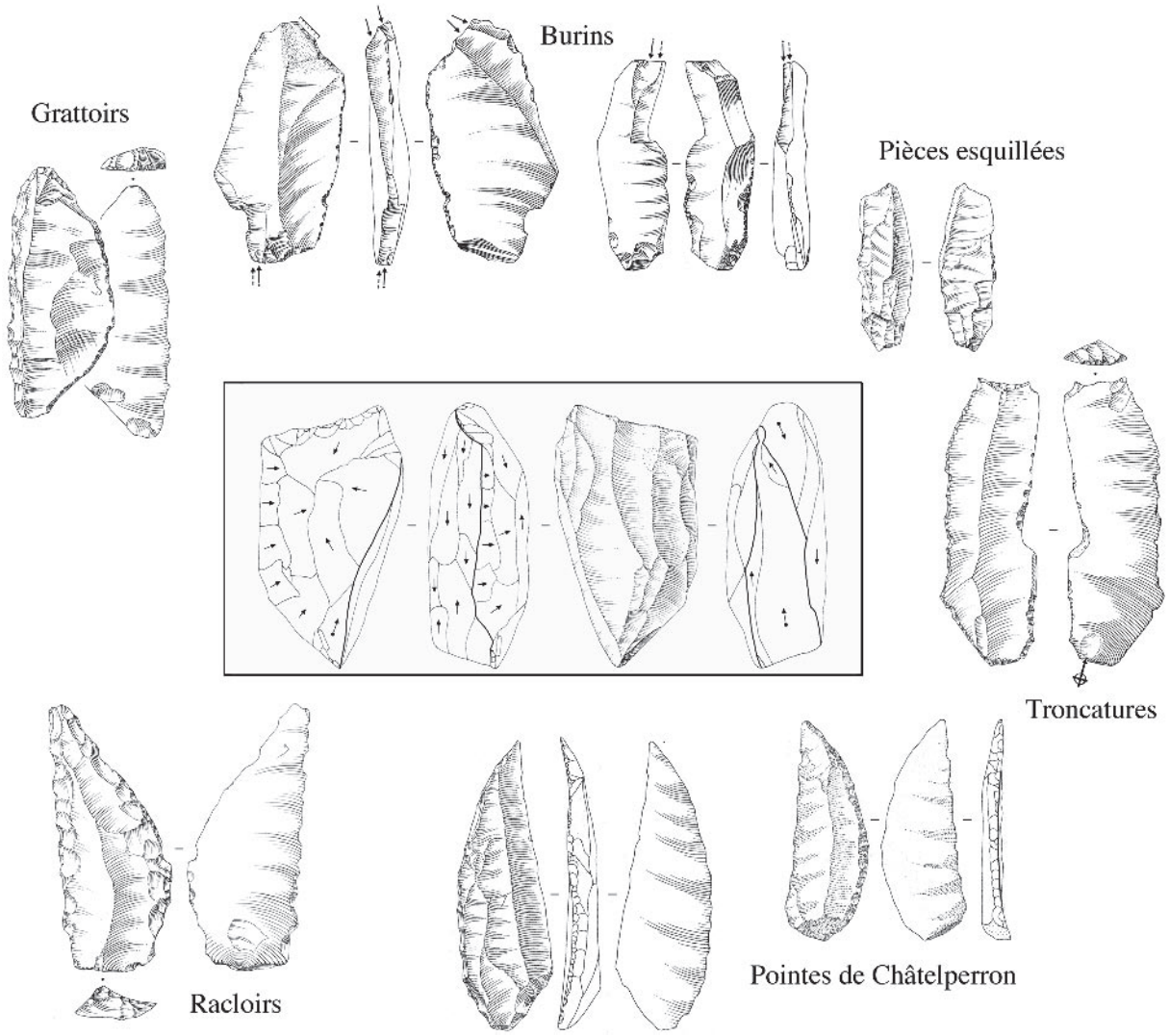


Fig. 2 – Exemples d'outils aménagés sur des supports laminaires de plein débitage.
Fig. 2 – Examples of tool making on blade support.

Toutefois, même si effectivement leur nombre apparaît relativement important à Arcy-sur-Cure, ils sont également souvent présents dans d'autres ensembles du Paléolithique supérieur, notamment dans certains sites aurignaciens, comme la couche VII de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Schmider dir., 2002) ou le niveau 11 de l'abri Pataud (Bricker dir., 1995). De plus, les supports choisis, fréquemment laminaires, et une volonté d'amincissement de certaines pièces confèrent aux racloirs du Châtelperronien un certain atypisme par rapport aux pièces du Paléolithique moyen.

ÉVOLUTION DES ENSEMBLES CHÂTELPERRONIENS D'ARCY-SUR-CURE

La succession de cinq couches châtelperroniennes dans le porche de la grotte du Renne offrait la possibilité d'une étude diachronique.

Ainsi, concernant la gestion des supports, nos observations ont montré une certaine évolution, de la couche Xc, la plus ancienne, à la couche VIII, la plus récente, dans la gestion de la production des supports d'outils.

Dans la couche Xc, les outils qui constitueraient ce que l'on pourrait appeler le fonds paléolithique moyen (regroupant racloirs, encoches et denticulés) et les autres outils qui formeraient alors le fonds paléolithique supérieur (avec les grattoirs, burins, perçoirs, pièces esquillées et pièces à dos) présentent une hiérarchie dans le choix des supports, spécifiques à certains types d'outils. Elle se traduit par l'utilisation des sous-produits du débitage laminaire pour les outils du fonds paléolithique moyen et par celle des lames de plein débitage pour la plupart des outils du fonds paléolithique supérieur.

Cette différence s'estompe dans les couches plus récentes, où l'on observe le recours presque systématique au support laminaire pour l'ensemble de l'outillage.

Parallèlement, le choix des matières premières varie : si dans les couches les plus anciennes, chaille

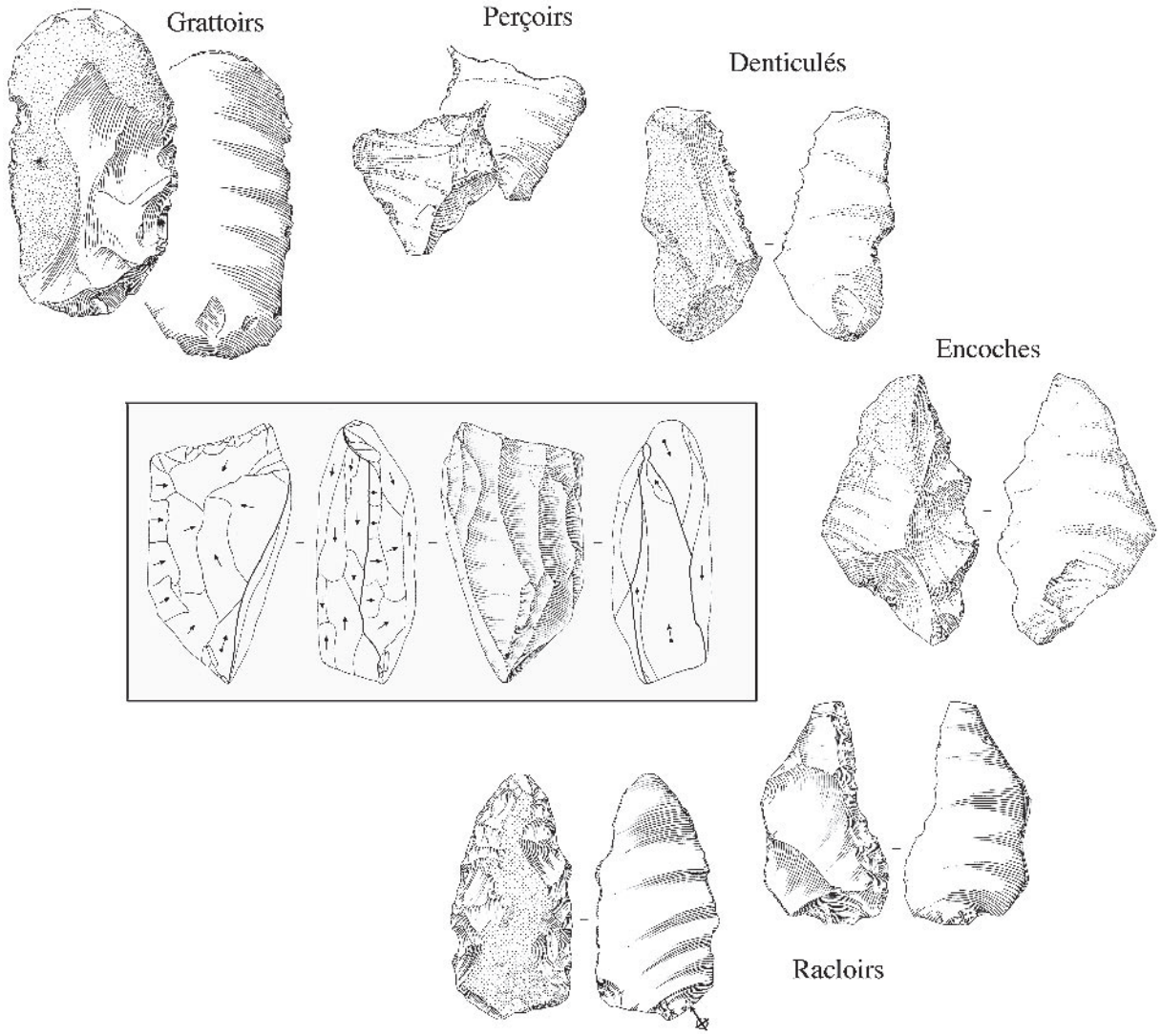


Fig. 3 – Exemples d'outils aménagés sur des sous-produits du débitage laminaire.
Fig. 3 – *Examples of tool making on reject supports coming from blade debitage.*

et silex étaient attachés à des groupes d'outils spécifiques, dans la couche la plus récente le silex supplante la chaille dans la plupart des groupes d'outils, notamment parmi les racloirs.

Ces tendances propres aux Châtelperroniens d'Arcy n'autorisent pas d'extrapolation en l'état des connaissances sur cette période. Cependant, elles rendent compte d'une évolution interne de ce technocomplexe à Arcy-sur-Cure. Cette évolution n'apparaît pas dépendante des différences dans les modalités d'occupations relevées dans la séquence châtelperronienne du porche de la grotte du Renne, passant d'une occupation intense du porche dans les couches les plus anciennes à une fréquentation sporadique des Hommes dans la couche la plus récente (Julien et Connet, 2005). Une confrontation avec d'autres ensembles offrant une séquence comparable, tels Quinçay et Saint-Césaire, sur le plan techno-économique mais également socio-économique, paraît essentielle et serait sans doute très précieuse (et instructive).

CONCLUSION

À la question : le Châtelperronien peut-il être interprété comme un passage, une transition, un lien entre le Paléolithique moyen et le Paléolithique supérieur ?, les analyses effectuées sur les mobiliers archéologiques issus des différentes couches châtelperroniennes de la grotte du Renne nous poussent à répondre par la négative. La culture matérielle des Châtelperroniens les rattache clairement au monde du Paléolithique supérieur de l'Europe de l'Ouest.

À l'instar de C. Farizy (*op. cit.*), la question de l'outil nous paraît constituer un élément important de réflexion. La recherche de supports d'outils au Châtelperronien est au cœur du système de production laminaire, et ce contrairement à la production laminaire au Paléolithique moyen en Europe de l'Ouest, qui est un phénomène concomitant d'autres modalités de débitage, lesquelles produisent les supports d'outils.

Au Paléolithique moyen, le phénomène laminaire est limité dans son évolution par les techniques de percussion (percussion interne au percuteur dur) ; la percussion tendre tangentielle appliquée au phénomène laminaire apparaît au Paléolithique supérieur, permettant ainsi son évolution, selon É. Boëda (1997). Sur le plan technique, la percussion tendre (organique et minérale) apparaît dès le Châtelperronien et est appliquée à des modalités de débitage laminaire intégrant une variabilité méthodologique (Pelegrin, 1995 ; Connet, 2002). L'industrie lithique châtelperronienne est donc en rupture avec le Paléolithique moyen sur les plans technique et technologique et en cohésion totale avec le Paléolithique supérieur.

En l'état actuel des données, l'univers du Paléolithique moyen récent en Europe de l'Ouest peut être appréhendé comme une mosaïque constituée de groupes porteurs de traditions techniques diverses, dans une contemporanéité relative et en des territoires différents. Au Paléolithique supérieur, les cultures occupent de larges territoires où les différences sont plutôt révélatrices de variations régionales au sein d'une même famille et les changements d'ordre technoculturels sont perçus sur le plan chronologique. L'aire géographique restreinte du Châtelperronien tendrait à le rattacher à un fonctionnement plus proche du Paléolithique moyen. Mais, s'il devait en constituer un épiphénomène, il reste à découvrir le chaînon manquant.

Les recherches menées sur le Châtelperronien de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure reflètent dans une certaine mesure l'évolution de la recherche en Préhistoire depuis plus d'un siècle. Les premières études, essentiellement typologiques, ont contribué à accentuer l'ambivalence du Châtelperronien. Les données anthropologiques ont ensuite indubitablement orienté et influé sur la recherche, axée alors sur un probable héritage du Paléolithique moyen. Depuis une vingtaine d'années, la multiplication des approches techniques a permis d'appréhender le Châtelperronien dans son unité techno-économique, étape aujourd'hui nécessairement préalable à toute recherche sur les mécanismes relatifs à l'évolution des sociétés paléolithiques. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BAFFIER D., JULIEN M. (1990) – L'outillage en os des niveaux châtelperroniens d'Arcy-sur-Cure (Yonne), *in* C. Farizy dir., *Paléolithique moyen récent et Paléolithique supérieur ancien en Europe, Actes du colloque de Nemours, 9-11 mai 1988*, Mémoire du musée de Préhistoire d'Île-de-France, n° 3, p. 329-334.

BODU P. (1990) – L'application de la méthode de remontages à l'étude du matériel lithique de premiers niveaux châtelperroniens de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne), *in* C. Farizy dir., *Paléolithique moyen récent et Paléolithique supérieur ancien en Europe, Actes du colloque de Nemours, 9-11 mai 1988*, Mémoire du musée de Préhistoire d'Île-de-France, n° 3, p. 309-312.

BOËDA É. (1997) – *Technogenèse de systèmes de production lithique au Paléolithique inférieur et moyen en Europe occidentale et au Proche-Orient*, habilitation à diriger des recherches, université de Paris X-Nanterre, 2 volumes, 173 p. et 87 fig.

BORDES F. (1968) – La question périgordienne, *La Préhistoire : problèmes et tendances*, éd. du CNRS, Paris, p. 59-70.

BORDES F. (1972) – Du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur, continuité ou discontinuité ?, *Origine de l'Homme moderne, Actes du colloque de l'UNESCO*, Paris, p. 211-218.

BREUIL H. (1911) – Études de morphologies préhistoriques II – L'industrie de la grotte de Châtelperron (Allier) et d'autres gisements similaires, *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, II, p. 29-40 et 66-67.

BRICKER H.M. dir. (1995) – *Le Paléolithique supérieur de l'abri Pataud (Dordogne) : les fouilles de H.L. Movius Jr.*, Document d'Archéologie française, n° 50, MSH, 329 p.

CONNET N. (2002) – *Le Châtelperronien, réflexions sur l'unité et l'identité techno-économique de l'industrie lithique. L'apport de l'analyse diachronique des industries lithiques des couches châtelperroniennes de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne)*, thèse de doctorat, université de Lille I, 445 p.

DEMARS P.-Y. (1991) – Évolution humaine, évolution culturelle : l'exemple du Paléolithique européen, *in* J.-J. Hublin et A.-M. Tillier dir., *Aux origines de l'Homo sapiens*, Presses Universitaires de France, p. 331-363.

D'ERRICO F., ZILHAO J., JULIEN M., BAFFIER D., PELEGRIN J. (1998) – Neanderthal acculturation in Western Europe? A critical review of the evidence and its interpretation, *Current Anthropology*, vol. 39, suppl. June 1998, p. 1-44.

FARIZY C. (1990) – The transition from Middle to Upper Palaeolithic at Arcy-sur-Cure (Yonne, France): Technological, Economic and Social Aspects, *in* P. Mellars dir., *The Emergence of Modern Human, an Archaeological Perspective*, Edinburgh University Press, Edinburgh, p. 304-326.

FARIZY C., SCHMIDER B. (1985) – Contribution à l'identification culturelle du Châtelperronien : les données de la couche X de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne). La signification culturelle des industries lithiques, *in* M. Otte dir., *La signification culturelle des industries lithiques, Actes du colloque de Liège, 3-7 octobre 1984*, Studia Praehistorica Belgica, 4, BAR International Series, 239, Oxford, p. 149-169.

GOUÉDO J.-M. (1990) – Les technologies lithiques des Châtelperroniens de la couche X de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne), *in* C. Farizy dir., *Paléolithique moyen récent et Paléolithique supérieur ancien en Europe, Actes du colloque de Nemours, 9-11 mai 1988*, Mémoire du musée de Préhistoire d'Île-de-France, n° 3, p. 305-308.

HARROLD F.B. (2000) – The Chatelperronian in historical context, *Journal of Anthropological Research*, vol. 56, n° 1, p. 59-75.

JULIEN M., CONNET N. (2005) – Espace, territoires et comportements des Châtelperroniens et Aurignaciens de la grotte du Renne à Arcy-sur-Cure (Yonne), *in* D. Vialou, J. Renault-Miskovsky et M. Patou-Mathis dir., *Comportements des hommes du Paléolithique moyen et supérieur en Europe. Territoires et milieux, Actes du colloque du GDR 1945 du CNRS, Paris, 8-10 janvier 2003*, ERAUL, t. 111, Liège, p. 133-146.

LEROI-GOURHAN Arl. et A. (1964) – Chronologie des grottes d'Arcy-sur-Cure (Yonne), *Gallia Préhistoire*, t. 7, p. 1-64.

LÉVÊQUE F., VANDERMEERSCH B. (1980) – Découverte de restes humains dans un horizon castelperronien de Saint-Césaire (Charente-Maritime), *C. R. Acad. sciences Paris*, 291, série D, p. 187-189.

LÉVÊQUE F., MISKOVSKY J.-C. (1983) – Le Châtelperronien dans son environnement géologique : essai de synthèse à partir de l'étude

chronostratigraphique du remplissage de la Grande-Roche de la Plématrie (Quinçay, Vienne) et d'autres dépôts actuellement mis au jour, *L'Anthropologie*, t. 87, n° 3, p. 369-391.

MELLARS P. (1989) – Major issues in the emergence of modern humans, *Current Anthropology*, vol. 30, p. 349-385.

PELEGRIN J. (1995) – Technologie lithique : le Châtelperronien de Roc-de-Combe (Lot) et de La Côte (Dordogne), *Cahiers du Quaternaire*, n° 20, éd. du CNRS, 297 p.

PEYRONY D. (1946) – Une mise au point au sujet de l'Aurignacien et du Périgordien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLIII, p. 232-237.

SCHMIDER B. dir. (2002) – *L'Aurignacien de la grotte du Renne. Les fouilles d'A. Leroi-Gourhan à Arcy-sur-Cure (Yonne)*, XXXIVe suppl. à Gallia Préhistoire, éd. CNRS, 309 p.

TUFFREAU A. (1984) – Les industries moustériennes et castelperroniennes de la Ferrassie, *Le grand abri de la Ferrassie*, Études Quaternaires, 7, université de Provence, p. 112-144.

Nelly CONNET
UMR 7041
Équipe « Anthropologie des techniques, des espaces et des territoires au Plio-Pléistocène »
Maison René Ginouvès
21, allée de l'Université, 92023 Nanterre Cedex
et INRAP
nelly.connet@inrap.fr

« Arrêt sur » le Badegoulien. Historique, état de la question et perspectives

Catherine CRETIN

Résumé

Dans la classification chronologique du Paléolithique supérieur généralement utilisée, issue pour l'essentiel de la synthèse de H. Breuil, le Badegoulien, ex-Magdalénien ancien, soulève certaines questions, en réalité inhérentes à toute tentative de classification. Nombreuses sont les difficultés qui se posent à nous : elles peuvent être liées à la nature des données de terrain, à celles de la typologie, ou bien à l'absence de certaines catégories de témoins archéologiques. Un aperçu historique permettra de retracer la longue genèse des idées concernant cette période, de resituer les débats, leur contexte et leurs enjeux. Un état des lieux nous permettra de présenter les connaissances et avancées actuelles dans une perspective historique. Il nous permettra aussi d'en révéler les lacunes. Enfin, nous tenterons d'envisager quels pourraient être les principaux axes de recherche, ceux actuellement en cours et ceux qu'il serait souhaitable de développer.

Abstract

In the chronological classification of the Upper Palaeolithic generally used, mainly descended from H. Breuil's synthesis, the Badegoulian, ex-Lower Magdalenian, raises some questions, inherent in every attempt of classification. It also raises many problems relating to the nature of the finds, to the typology or to the absence of certain categories of archaeological evidence. A historical perspective will allow us to trace the long evolution of ideas relating to this period, to reconsider the arguments raised and their implications. An inventory will enable us to highlight current knowledge and recent advances from a historical standpoint. It will also reveal any gaps in our understanding. Finally, we will try to consider what could be the main directions of research, those now in progress and those that should be undertaken.

INTRODUCTION

Dans la classification chronologique du Paléolithique supérieur généralement utilisée, issue pour l'essentiel de la synthèse de 1912 d'Henri Breuil (Breuil, 1913), le Badegoulien, ex-Magdalénien ancien, soulève un certain nombre de problèmes. Ceux-ci mettent en lumière des questions inhérentes à toute tentative de classification : celle des limites entre deux unités et celles des origines et de la filiation de ces taxons. En outre, les caractéristiques typologiques de l'outillage badegoulien battent en brèche un certain nombre d'idées préconçues, puisqu'il résiste à la simplification de la vision évolutive linéaire de l'industrie.

Nous allons tenter de résumer les principales questions soulevées par l'étude de cette période. Nous employons, le plus souvent, le terme de « Badegoulien ». Par ce choix, nous entendons désigner une entité typotechnologique, sans pour autant préjuger de ses filiations ou parentés éventuelles.

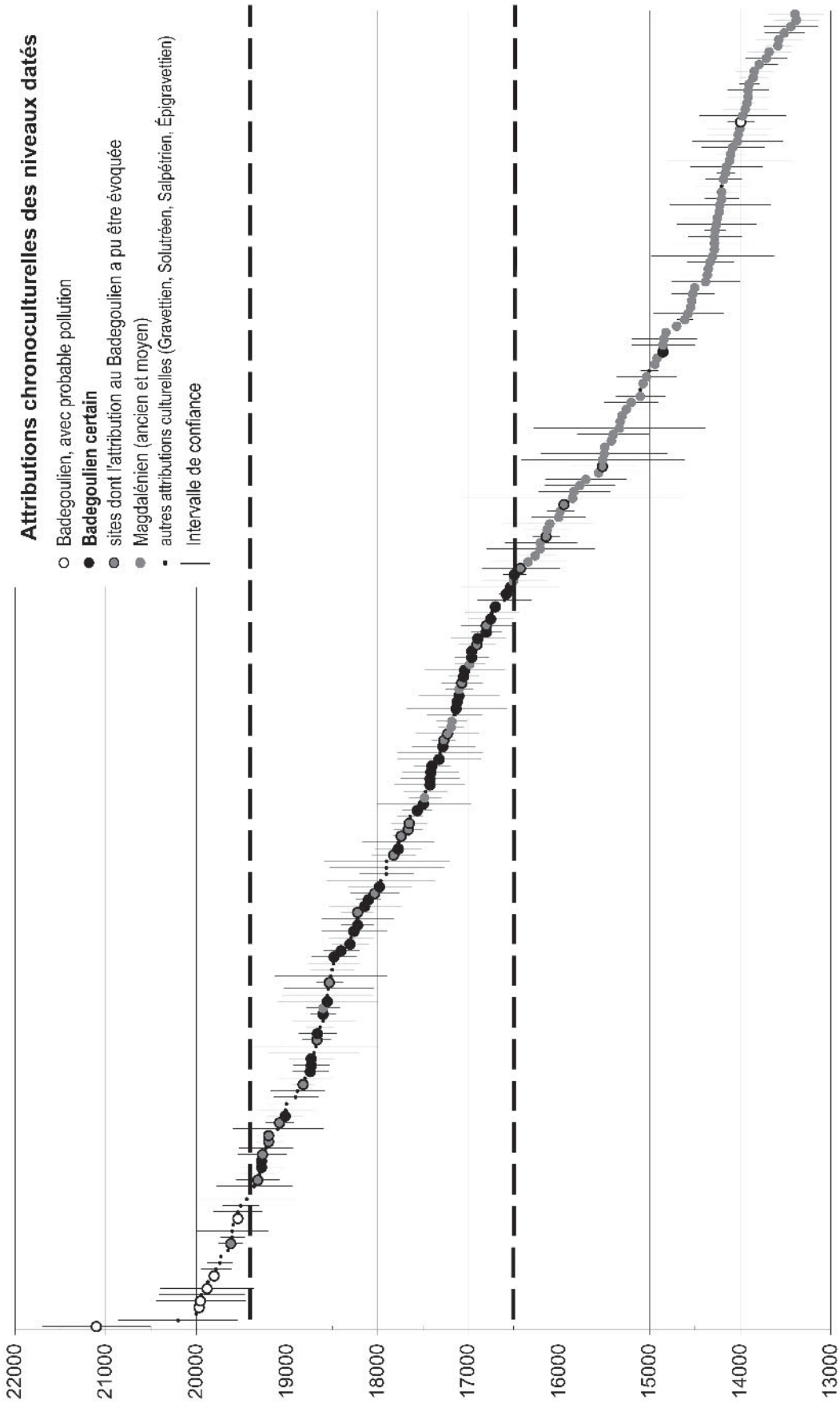


Fig. 1 – Principales datations radiocarbone du Badegoulien.
Fig. 1 – *Main radiocarbon dates for the Badegoulian.*

Les niveaux archéologiques attribués au Badegoulien sont, en stratigraphie, postérieurs au Solutréen supérieur et antérieurs au Magdalénien moyen. Leur plus ancienne mention date de 1902, à la suite des fouilles de Louis Capitan et d'Henri Breuil à Laugerie-Haute en 1901 (Capitan et Breuil, 1902).

Les dates ^{14}C situent ces niveaux entre 18500 et 16500 BP (fig. 1). Ils correspondent au maximum du dernier Pléniglaciaire ou lui sont immédiatement postérieurs.

L'extension géographique de cette entité est assez restreinte : avérée en Aquitaine, dans le Centre de la France, dans le Massif central, en Languedoc, dans le sud du Bassin parisien, elle est beaucoup plus ténue dans les Pyrénées françaises. La question est actuellement débattue de savoir si elle existe en Espagne et au Portugal (Bosselin et Djindjian, 1999), voire en Allemagne (Le Tensorer, 1996).

PROBLÉMATIQUE

Au-delà de ces premiers éléments, nous rencontrons déjà un certain nombre de difficultés, qui sont liées à la nature des données archéologiques à notre disposition : les données de terrain, celles de la typologie, ou bien à l'absence de certains témoins archéologiques importants.

Les données de terrain

Les sites badegouliens sont en majorité des sites de plein air (45 sur 78) et un tiers est issu de ramassages ou de prospections diverses (tabl. 1). Il est donc souvent difficile de proposer une attribution chronologique et de distinguer plusieurs niveaux d'occupation. Les gisements présentant une stratigraphie (tabl. 2) livrent souvent des niveaux solutréens (25 sur 36). Or, bien souvent, ces niveaux sont mélangés au Badegoulien : c'est le cas d'au moins 16 sites sur 25, soit les deux tiers (et l'incertitude subsiste pour l'essentiel des 9 autres). Quant aux niveaux magdaléniens plus récents, ils sont plus rarement associés (15 sites) et sont visiblement séparés des niveaux badegouliens par un hiatus : seuls 8 sites présentent un Magdalénien «moyen», qu'il reste d'ailleurs à définir plus précisément.

Ces mélanges avec les niveaux sous-jacents et les hiatus avec les niveaux sus-jacents sont donc des obstacles sérieux dans la lecture diachronique. Le contexte climatique de cette période marquée par le dernier Maximum glaciaire explique en grande partie cet état de fait.

La typologie

Les difficultés d'ordre typologique sont également sérieuses : un élément lithique seul ou en effectif réduit ne peut être utilisé comme marqueur de la période :
- les burins transversaux (fig. 2, n° 1) et les raclettes (fig. 2, n° 2) peuvent se rencontrer dans d'autres assemblages, c'est leur importance numérique qui

Types de sites badegouliens	78	
Sites de plein air	45	57,7 %
(dont séries hors contexte)	26	33,3 %
Sites sous abri	23	29,5 %
Sites en grotte	10	12,8 %
Sites avec un seul niveau	42	53,8 %
Sites avec plusieurs niveaux	36	46,2 %

Tabl. 1

Associations stratigraphiques	36	Sites stratifiés	Total sites badegouliens
Niveaux solutréens associés	25	69,4 %	32,1 %
dont niveaux mélangés	16	44,4 %	20,5 %
Niveaux magdaléniens associés	15	41,7 %	19,2 %
dont Magdalénien moyen	8	22,2 %	10,3 %

Tabl. 2

Tabl. 1 et 2 – Les données archéologiques.
Tabl. 1 and 2 – *Archaeological data.*

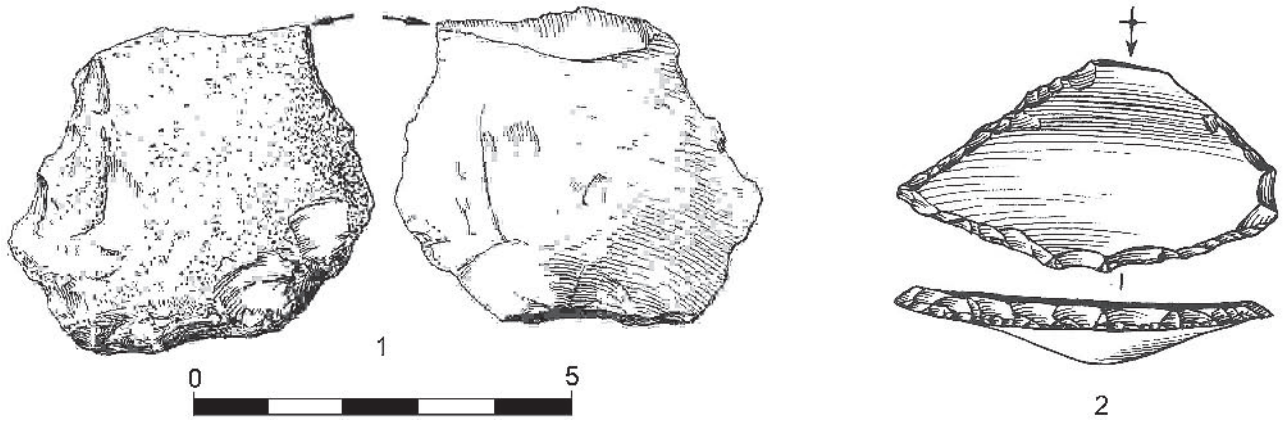


Fig. 2 – L'industrie lithique badegoulienne : les outils diagnostiques. N° 1 : burin transversal (Laugerie-Haute est, c. 18, fouilles Bordes) ; n° 2 : raclette (Laugerie-Haute est, c. 10, fouilles Bordes), dessins P. Laurent.
Fig. 2 – *Badegoulian lithic industry: diagnostic tools.*

compte. Et même si leur nombre varie amplement en fonction de leur position stratigraphique (Cretin, 2000), ils peuvent atteindre 40 % de l'outillage, par exemple à Badegoule, pour les burins transversaux (Cheynier, 1939), et aux Jamblancs ou à l'abri Lachaud, pour les raclettes (Cheynier, 1930 ; Cretin, 2000) ;
- quant aux autres outils, les pièces de la Bertonne sont trop rares (Lenoir, 1987) et les outils dits « archaïques » (racloirs, encoches, denticulés, pièces esquillées) ne sont pas assez spécifiques… ou plutôt nous ne les comprenons pas assez pour pouvoir les utiliser !
- par ailleurs, la plupart des outils badegouliens est difficilement caractérisable : la raclette par exemple est définie par sa retouche et, dans une moindre mesure par son support, mais en aucun cas par sa morphologie globale ;
- enfin, la rareté des armatures constitue une particularité.

L'industrie osseuse, quant à elle, nous fait défaut dans la plupart des sites. Quand elle existe, elle est assez peu nombreuse et dominée par les aiguilles à chas. Les sagaies sont relativement rares.

Les « grands absents »

Enfin, tout un pan des vestiges archéologiques, si utiles pour aborder les aspects socioculturels, nous fait défaut. Mise à part la parure qui est bien attestée (Taborin, 1991), il y a très peu de vestiges d'habitat attribuables au Badegoulien (Gaussen, 1980), en dehors de quelques éléments partiellement structurés. Il n'y a quasiment pas d'art pariétal attribué à cette époque et excessivement peu d'art mobilier : le galet du Cuzoul de Vers (Clottes *et al.*, 1986) et les fragments de Solvieux (Sackett, 1999) en constituent les éléments les mieux datés. De même, peu de vestiges anthropologiques sont attribués à cette époque, dont aucune sépulture indiscutable.

PERSPECTIVE HISTORIQUE

Si les circonstances matérielles expliquent en grande partie les difficultés rencontrées, les circonstances historiques nous éclairent, elles, sur notre perception de cette période.

L'histoire de la reconnaissance, de l'identification et de la caractérisation du Badegoulien est une histoire assez longue et complexe, mais elle est également très instructive. Notre propos n'est pas ici de la développer dans sa totalité. Nous allons seulement choisir deux aspects de cette histoire qui nous paraissent révélateurs, notamment au travers de questions de vocabulaire : celui employé pour les premières descriptions et celui visant à dénommer cette période.

Les descriptions de l'industrie lithique, ou le « poids de l'abbé »

Dès les premiers textes, les qualificatifs de « grossier », « mal taillés » (Capitan et Breuil, 1902), « bizarres » (Peyrony, 1908 et 1912) sont utilisés. Dans son importante synthèse sur le Magdalénien, Henri Breuil

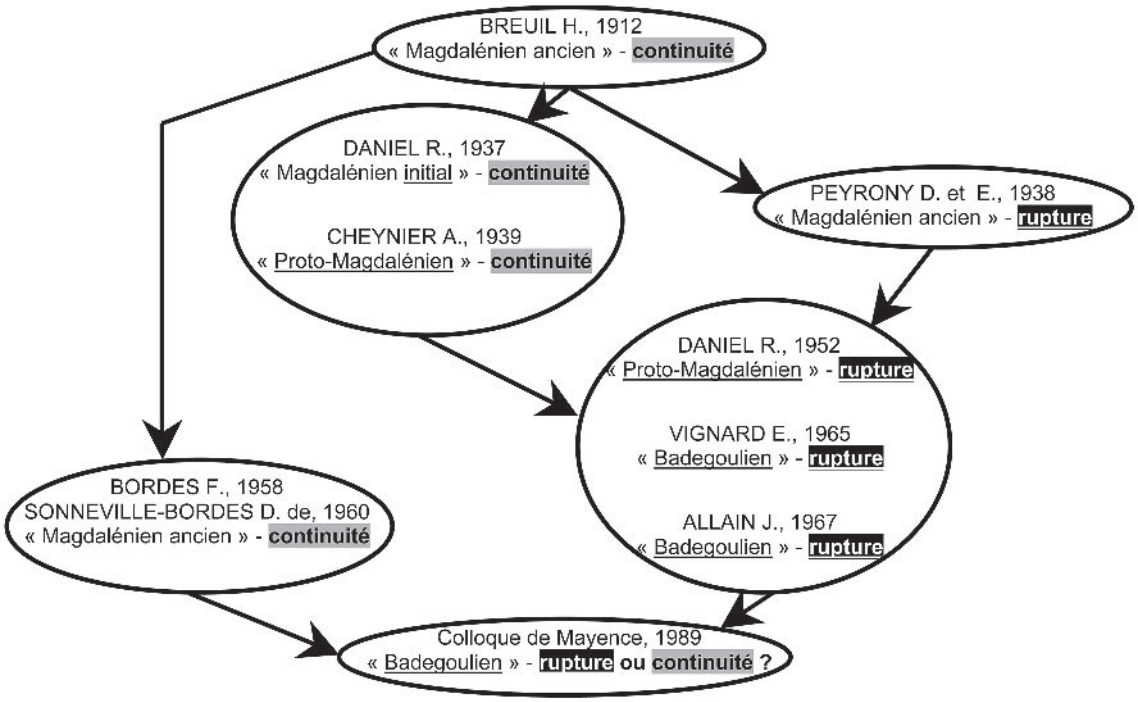


Fig. 3 – Histoire de la dénomination du faciès (schéma).
Fig. 3 – *History of the name of the culture.*

affirme même : « S'il est un fait certain en Préhistoire, c'est que les premiers Magdaléniens (sont) bien des nouveaux venus […] aussi inhabiles dans l'art de tailler et de retoucher le silex que leurs prédécesseurs y excellaient […]. Les éclats de silex sont lourds, massifs, mal venus, souvent de mauvaise qualité, mal retouchés, parfois d'une manière presque "éolithique" ; les outils de fortune […] sont abondants » (Breuil, 1913, p. 201).

Ce texte a profondément marqué les générations de préhistoriens et cette vision négative reste encore présente dans nos esprits, même si le vocabulaire est aujourd'hui plus neutre.

La dénomination du faciès, « ce que cache le nom »

Une question plus complexe est celle du choix terminologique et de sa signification : selon les auteurs, un même nom impliquait tantôt le rattachement au Magdalénien, tantôt sa séparation. Nous allons tenter d'établir, non seulement qui est l'inventeur de tel ou tel mot, mais aussi quelle conception est associée à ce mot (fig. 3).

1. Contre toute attente, ce sont les Peyrony père et fils qui, à partir de Laugerie-Haute, rejettent les premiers l'éventualité d'un passage insensible du Magdalénien ancien (Badegoulien) vers le Magdalénien moyen (Peyrony et Peyrony, 1938).

2. La première divergence de vocabulaire est, elle, due à R. Daniel, qui parle de « Magdalénien initial » (Daniel, 1937). Vient ensuite le « Proto-Magdalénien » d'A. Cheynier (Cheynier, 1939), mais son intention, par ce mot, n'était pas de séparer cet épisode du reste du Magdalénien, simplement d'en souligner les particularités.

3. C'est finalement R. Daniel (Daniel, 1952) qui reprend l'idée de D. Peyrony et le terme d'A. Cheynier : pour lui, le Proto-Magdalénien désigne une population différente du Magdalénien. E. Vignard reprend cette idée, mais en employant pour la première fois le terme « Badegoulien » (Vignard, 1965).

4. F. Bordes (Bordes, 1958), D. de Sonneville-Bordes (Sonneville-Bordes, 1960) et toute l'école du Sud de la France préfèrent insister sur la continuité typologique et conserver le terme de « Magdalénien ancien ».

5. Suite à la fouille de l'abri Fritsch, J. Allain entérine (Allain et Fritsch, 1967) à la fois l'emploi du terme « Badegoulien », l'idée d'une césure avec le Magdalénien et même, plus tard (Allain, 1983), celle d'une origine géographique différente.

Dès lors, la querelle terminologique entre tenants du « Magdalénien ancien » et ceux du « Badegoulien » est presque devenue une sécession nord/sud, entre défenseurs d'un modèle établi à partir d'un référentiel aquitain et ceux qui connaissent des conditions archéologiques et géographiques différentes. Et pourtant, la genèse des deux idées, rupture ou filiation avec le Magdalénien, s'est faite sur le même gisement : Laugerie-Haute, et pas par les auteurs que l'on imagine : la paternité de l'idée de rupture revient à D. Peyrony et c'est E. Vignard qui proposa le terme « Badegoulien ». Les travaux du Dr Allain n'ont fait que stigmatiser cette tendance, en se référant aux données d'un site nouveau, l'abri Fritsch. Quant à la réaction de D. de Sonneville-Bordes, elle visait autant à défendre l'unité du Magdalénien que le statut de « site de référence » de Laugerie-Haute.

6. Un consensus général en faveur du terme Badegoulien est adopté à l'occasion du colloque de Mayence sur la structuration du Magdalénien (Otte, 1989). Mais à l'heure actuelle encore, la question de l'appartenance ou de la non-appartenance de ce que nous appelons « Badegoulien » à la sphère magdalénienne n'a pas été tranchée…

ÉTAT DE LA QUESTION À L'HEURE ACTUELLE

Les recherches récentes ont toutefois apporté des éléments importants dans la compréhension de cette période. Ceux-ci ont principalement trait aux données de l'analyse techno-économique, méthode développée depuis plus d'une vingtaine d'années, qui n'a été appliquée à des industries badegouliennes que depuis douze à treize ans. Les premiers travaux sont ceux de T. Aubry en 1991 (Aubry, 1991), A. Morala en 1991-1992 (Morala, 1993) et J.-P. Bracco en 1992 (Bracco, 1992), suivis par les nôtres (Cretin, 1993, 1996a et b ; Cretin et Le Licon, 1997) et ceux de C. Fourloubey (Fourloubey, 1996).

Analyse économique : une économie de la matière première spécifique

L'ensemble des études concernant la matière première s'accorde sur un approvisionnement local, c'est-à-dire dans un rayon de 5 à 10 km, même pour les gisements se situant dans des zones géographiques pauvres en silex, comme le Blot ou la Roche (Bracco, 1992). Les exceptions existent (notamment c. 27 du Cuzoul de Vers et Oisy), mais elles sont plutôt rares (tabl. 3). Les nappes alluviales semblent même être les sources d'approvisionnements les plus exploitées. Les matières premières allochtones sont bien entendu attestées, mais dans des proportions assez réduites et sous forme de supports, laminaires surtout.

Ces données démontrent que, si le choix s'est plutôt porté vers les matériaux de proximité et d'accès facile, comme les alluvions, cela ne traduit ni un cloisonnement territorial ni une simple contrainte environnementale. Ce mode d'approvisionnement s'est en effet poursuivi, malgré les changements climatiques, au cours des deux millénaires du Badegoulien.

Analyse technologique : une grande souplesse dans les productions lithiques

Les analyses technologiques ont permis de préciser les chaînes opératoires de production lithique. L'ensemble des études effectuées à ce jour s'accorde pour identifier :

- une chaîne de production de supports laminaires, fractionnée dans le temps et l'espace ;
- une chaîne de production d'éclats standardisés, maintenant bien identifiée et que nous avons récemment convenu d'appeler « débitage d'éclats courts normalisés » dans un article de synthèse paru récemment (Bracco *et al.*, 2003) ;

	Les matériaux d'origine locale (5 à 10 km maximum)		Exceptions (commentaires)	Auteur
	Type	Proportions		
Badegoule	sénonien	98 %		Cretin, 2000
Le Blot	quartz	> 80 %		Bracco, 1992
Bordeneuve	silex lacustre	85 %		Ferullo, 1995
Cabannes	*pas de source de MP à proximité*	Non renseigné	Silex de Chalosse majoritaire, distant de 30 km	Ducasse, 2004
Cassegros	lacustre et sénonien	non renseigné		Le Tensorer, 1981
Casserole	sénonien alluvial	> 95 %		Morala, 1993
Le Cerisier	sénonien, calcédonieux et Mussidan	> 95 %		Fourloubey, 1996a
Le Chatenet	sénonien, calcédonieux et Mussidan	> 95 %		Fourloubey, 1996b
La Croix de Fer	sénonien, calcédonieux et Mussidan	> 95 %		Gaussen, 1980
Le Cuzoul de Vers	tertiaire et jurassique, alluvial	85 à 90 %		Turq, 1992
Le Cuzoul de Vers, c. 27	tertiaire et jurassique, alluvial	50 %	notamment silex du Fumélois, à 35 % (cf. commentaires à propos de Pégourié)	Chalard (*in* Ducasse, 2003)
Abri Fritsch	aalénien/bajocien + turonien supérieur (Grd-Pressigny) ?		Grd-Pressigny	Aubry, 1991
Guillassou	sénonien, calcédonieux, Mussidan	> 95 %		Fourloubey, 1996a
Les Jamblancs	sénonien, calcédonieux	85 %		Cretin, 1996b
La Jaubertie I	sénonien, calcédonieux et Mussidan	100 %		Turq *et al*., 1992
Lacaud	sénonien, calcédonieux et Mussidan	> 82 %		Fourloubey, 1996a
Lachaud	sénonien	92 %		Cretin, 2000
Lassac	thanétien	non renseigné		Sacchi, 1986 ; Ducasse, 2004
Laugerie-Haute est	sénonien	93 % (94 %)		Demars, 1990 (Cretin, 2000)
Lauzes	jurassique	env. 90 %		Turq, 1992
Oisy	*pas de source de MP locale, chaille exceptée*		x	Bodu et Senée, 2001
Pégourié	divers silex des altérites	90 %	L'estimation de l'auteur selon laquelle le silex turonien serait local n'a pas été prouvée. S'il avait raison, le taux de silex local descendrait à 65 %, puisque la seule source de turonien connue se trouve à 45 km	Séronie-Vivien, 1995
Les Peyrugues	tertiaire	85 %		Turq, 1992
Les Piles-Loins	silex des Costières du Gard (alluvial)	81 % des nucléus		Bazile et Grégoire, 2005
Le Plateau Parrain	sénonien, calcédonieux et Mussidan	> 95 %		Fourloubey, 1996a
La Pluche	turonien supérieur (Grd-Pressigny)	100 %		Aubry, 1991
La Pyramide	turonien inférieur	> 95 %		Aubry, 1991
La Roche	quartz	> 80 %		Bracco, 1992
Saint-Fiacre	turonien supérieur (Grd-Pressigny) et moyen	97 %		Aubry, 1991
Le Silo	turonien supérieur (Grd-Pressigny)	> 98 %		Aubry, 1991
La Station du Burin	sénonien, calcédonieux et Mussidan	> 95 %		Fourloubey, 1996a

Tabl. 3 – Synthèse des données concernant l'approvisionnement en matières premières lithiques.
Tabl. 3 – *Synthesis of data concerning raw material supply.*

- il existe bien une chaîne de production lamellaire, parfois très opportuniste, parfois standardisée. La seconde est peut-être à mettre sur le compte d'un Badegoulien plus récent.

Il existe également d'autres productions qui sont plus difficiles à cerner. Dans leur cas, tous les auteurs ne s'accordent pas forcément sur leur statut de chaîne de production individuelle. De plus, elles ne sont pas forcément attestées dans tous les assemblages lithiques.

Nous donnerons donc ici notre point de vue :
- il y a une production de supports « à tendance laminaire », c'est-à-dire de supports allongés, morphologiquement et économiquement proches de la lame, mais dont le mode de production est à rapprocher de l'éclat. Cette production a également été identifiée par d'autres auteurs (Morala, 1993 ; Ferullo, 1995) ;
- il y a une production d'éclat qui ne semble suivre aucun schéma opératoire précis et paraît être soumise aux circonstances matérielles ;
- il y existe peut-être encore d'autres chaînes de production (Ducasse, 2004)…

Cela étant dit, c'est dans sa perception globale que le système technique badegoulien devient compréhensible, et pas seulement dans la lecture de telle ou telle chaîne de production. Personnellement, nous avions parlé de **souplesse** pour qualifier ce système, dans la mesure où il présente toute une panoplie de solutions, de la plus opportuniste, donc la moins contraignante et la plus immédiate, à la plus élaborée, donc la plus contraignante et celle qui demande le plus d'anticipation (fig. 4).

Analyse typologique

La nature de la composition typologique des assemblages badegouliens reflète également cette souplesse : à côté d'outils « élaborés », dont la classification typologique est aisée (fig. 5, n°s 1 et 2), se trouve toute une panoplie d'outils sommairement aménagés (fig. 5, n° 3) ; des outils ont également pu servir de nucléus, et inversement, des nucléus ont été réutilisés comme outils (fig. 5, n°s 2 et 4).

Par ailleurs, la présence d'un outillage microlithique est plus fréquente qu'on ne le pensait, même s'il est très rare : quelques lamelles à fines retouches inverses ou directes et quelques lamelles à dos sont présentes. Deux sites possèdent même des pointes : pointes à cran pour les couches 21 à 16 du Cuzoul de Vers, dans le Lot (Clottes et Giraud, 1985 et 1989) et pointes à dos et troncature d'Oisy, dans la Nièvre (Bodu et Senée, 2001).

Analyse archéozoologique

Les données archéozoologiques à notre disposition sont encore trop peu nombreuses pour être considérées comme des tendances. Elles ne semblent cependant pas permettre de différencier les comportements de subsistance solutréens, badegouliens ou magdaléniens (Fontana, 1998 et 1999 ; Castel, 1999 ; Costamagno, 1999). Seule une possible diversification de l'exploitation des espèces animales, aux dépens des petits animaux notamment, est évoquée. Selon les auteurs et les espèces considérées, l'amorce de ce changement, qui semble très progressif, peut être située à partir du Badegoulien ou du Magdalénien moyen, pour devenir très nette à partir du Magdalénien supérieur (Costamagno et Laroulandie, 2003 ; Brugal et Desse, 2004 notamment). Il reste bien entendu à savoir si elles sont le reflet des contraintes environnementales, des fonctions des sites ou bien des traditions.

PERSPECTIVES

Bien sûr, de nombreuses questions restent encore en suspens, et non des moindres.

On ne connaît toujours pas la fonction des raclettes, les études tracéologiques étant restées muettes sur la question. Quelques expérimentations ont été tentées. Il serait probablement très intéressant de confronter les idées entre chercheurs, ainsi que les résultats des analyses tracéologiques et ceux des expérimentations.

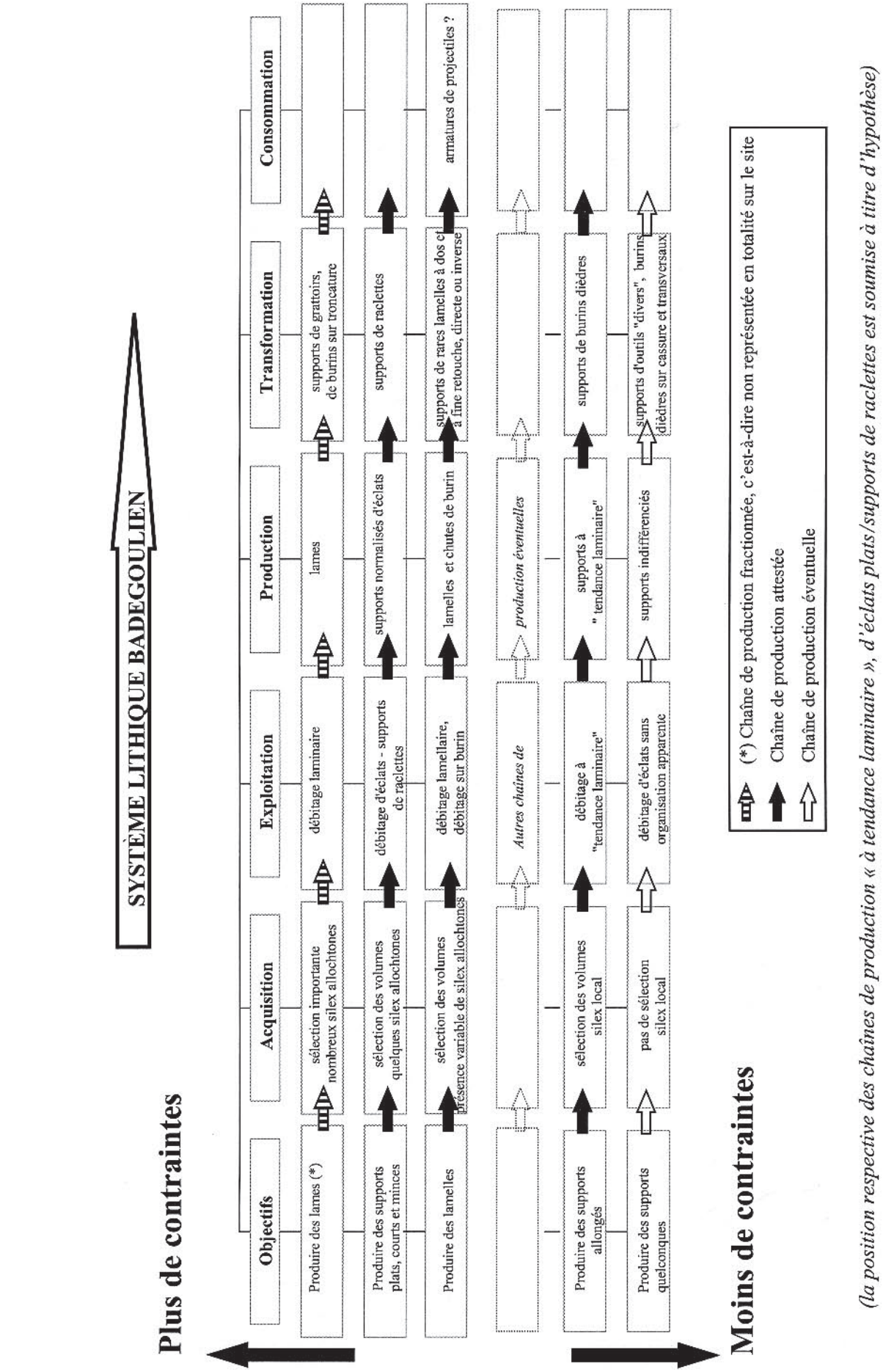
En dehors d'une première approche des techniques, réalisée par J. Allain et A. Rigaud (Allain *et al.*, 1974), récemment complétée (Rigaud, 2004) il n'y a pas encore eu d'étude technologique du matériel osseux publiée.

À l'exception de rares travaux (Lenoir, 1988 ; Cretin, 2000 ; Ducasse, 2004), les analyses actuelles n'ont pas encore vraiment abordé la question de la variabilité technique de ces assemblages et encore moins leur variabilité économique.

En dehors des travaux de B. Bosselin et F. Djindjian (Bosselin et Djindjian, 1988, 1997 et 1999), basés sur la seule typologie, les comparaisons à plus grande échelle n'ont, quant à elles, pas encore été tentées. Nous n'avons pas encore de vision claire de ce qui se passe dans le reste de l'Europe durant la fin de ce dernier Pléniglaciaire (Djindjian *et al.*, 1999).

Des questions telles que celle des liens de parenté entre les systèmes lithiques badegouliens, solutréens et magdaléniens n'ont jusqu'à présent pas été abordées, à une exception près (Chehmana, 2004). De même, la contemporanéité avec d'autres faciès a été évoquée (Fourloubey, 1998) mais pas encore vraiment examinée.

Bien des choses restent donc à faire. Nous attendons avec impatience l'avancée des études en cours, parmi lesquelles nous pouvons citer :
- la reprise d'un site badegoulien dans le Bassin parisien, Oisy (P. Bodu) et la perspective d'une révision des données sur le Badegoulien du Bassin parisien et de ses marges (L. Chehmana) ;
- l'étude de quelques sites badegouliens importants du Sud de la France (Aude, Landes et Lot), dans le cadre d'une thèse (S. Ducasse) ;



(la position respective des chaînes de production « à tendance laminaire », d'éclats plats/supports de raclettes est soumise à titre d'hypothèse)

Fig. 4 – Le système lithique badegoulien.
Fig. 4 – *The Badegoulian lithic system.*

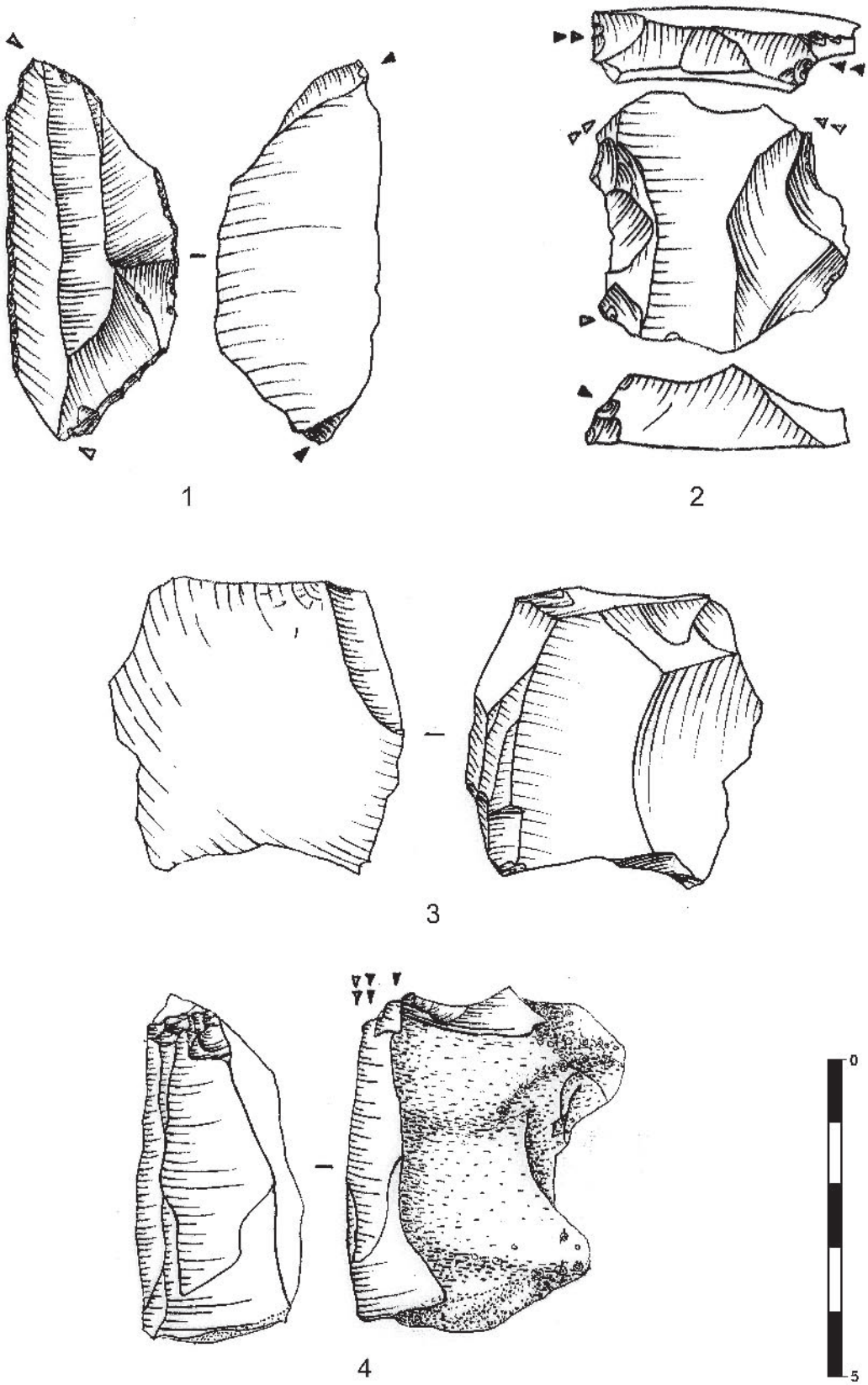


Fig. 5 – L'ambiguïté des outils badegouliens : exemple d'un outil «élaboré» (n° 1), d'un outil «sommaire» (n° 2) badegoulien et d'un «nucléus/outil» (n° 3) (n° 1 : Badegoule, PMI ; n° 2 : Badegoule ; n° 3 : les Jamblancs).
Fig. 5 – *The ambiguity of badegoulians tools: example of a badegoulian sophisticated tool (no. 1), of a rough tool (no. 2) and of a core/tool (no. 3).*

- la poursuite d'un travail sur les sites de plein air d'Aquitaine et sur l'éventuelle contemporanéité de plusieurs faciès (C. Fourloubey) ;
- les études diachroniques régionales, qui permettront sans doute d'affiner notre perception de cette période (F. Bazile, *in* Bazile *et al.*, 2002 ; D. Sacchi, etc.).

Parallèlement, une étude pluridisciplinaire d'un site stratifié, bien daté et récemment fouillé, nous permettrait probablement d'aborder le système technique badegoulien dans sa globalité, de voir son évolution interne et même de faire des comparaisons avec le Solutréen. C'est probablement ce que la monographie du Cuzoul de Vers (dirigée par J. Clottes, J.-P. Giraud et P. Chalard) pourra nous apporter. Nous avons d'ailleurs, à ce sujet, l'espoir que l'analyse technologique du matériel osseux badegoulien, faite par A. Averbouh, nous renvoie des éléments de réflexion très intéressants sur le domaine lithique.

Gageons que ces travaux en cours nous apporteront des éléments nouveaux.

CONCLUSION

Cet article avait pour but de faire un bilan des travaux sur le Badegoulien et d'en envisager les développements futurs. Lorsque l'on regarde en arrière, on mesure le chemin parcouru depuis 1901. Nous avons réussi à mieux caractériser cette industrie badegoulienne. Nous espérons également avoir fait un sort à la vision négative qui lui était associée, notamment en définissant de façon plus précise le comportement technique : celui-ci n'est ni archaïque ni évolué, mais caractérisé par une grande souplesse dans ses options techniques, depuis le choix de la matière première jusqu'à l'utilisation des outils.

Malgré tout, certaines grandes interrogations subsistent, et non des moindres. À partir de quels critères fait-on la différence entre deux industries : les outils, les techniques, la géographie, les sites… ? Quelle est la nature réelle des différences entre Solutréen, Badegoulien et Magdalénien ? Comment des populations qui ont probablement le même environnement, le même mode de vie, peuvent-elles avoir des industries aussi différentes ? Enfin, quelle est la cause de ces différences : les contraintes du milieu extérieur, les populations… ou quelque chose de plus subtil, comme le rapport entre une société et sa technique ? ■

Remerciements : Je tiens à remercier les personnes qui m'ont autorisée à citer leurs travaux… et à m'excuser auprès de ceux que j'aurais pu oublier.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALLAIN J. (1983) – Matériaux pour l'étude du « Magdalénien initial » et de ses origines, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 80, n° 5, p. 135-139.

ALLAIN J., FRITSCH R. (1967) – Le Badegoulien de l'abri Fritsch aux Roches de Pouligny-Saint-Pierre, Indre, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXVII, p. 83-94, 5 fig.

ALLAIN J., FRITSCH R., RIGAUD A., TROTIGNON F. (1974) – Le débitage du bois de renne dans les niveaux à raclettes du Badegoulien de l'abri Fritsch et sa signification, *in* H. Camps-Fabrer dir., *Actes du premier colloque international sur l'industrie de l'os dans la Préhistoire, abbaye de Sénanque, avril 1974*, p. 67-71.

AUBRY T. (1991) – *L'exploitation des ressources en matières premières lithiques dans les gisements solutréens et badegouliens du bassin versant de la Creuse (France)*, thèse de 3e cycle, université de Bordeaux I, n° 650, 280 p.

BAZILE F., BOCCACIO G., GINETTI N. (2002) – Les Piles-Loins (Vauvert, Gard, France), un site de plein air magdalénien à structures conservées en Languedoc rhodanien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 99, n° 4, p. 815-820, 4 fig.

BAZILE F., GRÉGOIRE S. (2005) – La diffusion du silex des Costières du Gard au Paléolithique supérieur, *C.R. Palevol*, 4, Académie des sciences, Elsevier, p. 413-419, 1 fig., 1 tabl.

BODU P., SENÉE A. (2001) – Le gisement « badegoulien » du Mont-Saint-Aubin à Oisy (Nièvre, 58), *Archéologie du Haut-Nivernais*, n° 19.

BORDES F. (1958) – Nouvelles fouilles à Laugerie-Haute est. Premiers résultats, *L'Anthropologie*, t. 62, 3-4, Masson, Paris, p. 205-244, 27 fig.

BOSSELIN B., DJINDJIAN F. (1988) – Un essai de structuration du Magdalénien français à partir de l'outillage lithique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 85, n° 10-12, p. 304-331.

BOSSELIN B., DJINDJIAN F. (1997) – Une révision du Solutréen de Laugerie-Haute et le problème des transitions Gravettien-Solutréen et Solutréen-Badegoulien en Aquitaine, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 94, n° 4, p. 443-454.

BOSSELIN B., DJINDJIAN F. (1999) – Une révision de la séquence de la Riera (Asturies) et la question du Badegoulien cantabrique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 96, n° 2, p. 153-173.

BRACCO J.-P. (1992) – *Le Paléolithique supérieur du Velay et de ses abords. Recherches sur la dynamique des peuplements et l'occupation du sol dans un milieu volcanique de moyenne montagne*, thèse de 3e cycle, université de Provence, Aix-Marseille I, 229 p.

BRACCO J.-P., MORALA A., CAZALS N., CRETIN C., FERULLO O., FOURLOUBEY C., LENOIR M. (2003) – Peut-on parler de débitage discoïde au Magdalénien ancien/Badegoulien ? Présentation d'un schéma opératoire de production d'éclats courts normalisés, *in* M. Peresani dir., *Discoïd Lithic Technology: Advances and implications*, BAR, International Series, 1120, p. 83-115.

BREUIL H. (1913) – Les subdivisions du Paléolithique supérieur et leur signification, *Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique, 14e session, Genève, 1912*, t. I, p. 165-238.

BRUGAL J.-P., DESSE J. dir. (2004) – *Petits animaux et sociétés humaines. Du complément alimentaire aux ressources utilitaires, Actes des XXIVes rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes*, APDCA, Antibes.

CAPITAN L., BREUIL H. (1902) – Une fouille systématique à Laugerie-Haute, *Association française pour l'Avancement des Sciences, 31e session, Montauban*, séance du 9 août, p. 771-773.

CASTEL J.-C. (1999) – *Comportements de subsistance au Solutréen et au Badegoulien d'après les faunes de Combe-Saunière (Dordogne) et du Cuzoul de Vers (Lot)*, thèse de 3e cycle, université de Bordeaux I, 619 p.

CHEHMANA L. (2004) – *Enquête sur l'identité du Badegoulien et sur ses origines possibles. Apport de l'étude des industries lithiques badegouliennes de Oisy (Nièvre) et solutréennes de Saint-Sulpice-de-Favière (Essonne) et de Fressignes (Indre)*, mémoire de DEA, université de Paris I, 54 p.

CHEYNIER A. (1930) – Un outil magdalénien nouveau, en silex, à Badegoule, la raclette, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXVII, fasc. 10, p. 483-488.

CHEYNIER A. (1939) – Le Magdalénien primitif de Badegoule et les niveaux à raclettes, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXVI, fasc. 9, p. 354-396.

CLOTTES J., GIRAUD J.-P. (1985) – Le gisement magdalénien ancien et solutréen du Cuzoul à Vers (Lot), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 82, n° 1, p. 5-6.

CLOTTES J., GIRAUD J.-P. (1989) – Le gisement préhistorique du Cuzoul (Vers, Lot), *Quercy-Recherche*, 65-66, juin/septembre, p. 82-91.

CLOTTES J., GIRAUD J.-P., SERVELLE C. (1986) – Un galet gravé badegoulien à Vers (Lot), *Estudios en homenaje al Dr Antonio Beltran Martinez*, Facultad de Filosofia y Lettras, Universidad de Zaragoza, Zaragoza, p. 61-84, 10 fig.

COSTAMAGNO S. (1999) – *Stratégies de chasse et fonction des sites au Magdalénien dans le Sud de la France*, thèse de 3e cycle, université de Bordeaux I, 2 volumes, 495 p.

COSTAMAGNO S., LAROULANDIE V. dir. (2003) – *Mode de vie au Magdalénien : apports de l'archéozoologie, Actes du XIVe colloque UISPP, Liège, 2-8 septembre 2001*, BAR, International Series, 1144.

CRETIN C. (1993) – *Le Magdalénien inférieur de l'abri ouest des Jamblancs. Étude techno-économique du matériel lithique*, mémoire de DEA, université de Paris I, 165 p.

CRETIN C. (1996a) – Les collections Cheynier à Saint-Germain-en-Laye. Résultats préliminaires, *Antiquités nationales*, n° 28, p. 141-144.

CRETIN C. (1996b) – Vers une nouvelle perception du Badegoulien des Jamblancs. Premiers éléments techno-économiques, *Paléo*, n° 8, p. 243-268.

CRETIN C., LE LICON G. (1997) – Premières comparaisons sur la technologie du débitage du Magdalénien ancien : les Jamblancs (Dordogne, France) et l'abri Fritsch (Indre, France), *Paléo*, n° 9, p. 245-262.

CRETIN C. (2000) – *Tradition et variabilité dans le comportement technique. Le cas du Badegoulien et du Magdalénien en Périgord*, thèse de 3e cycle, université de Paris I, 3 volumes, 451 p., 172 fig., 87 tabl., annexes.

DANIEL R. (1937) – L'industrie du niveau inférieur de la Station de Beauregard, près Nemours (Seine-et-Marne), n'est pas aurignacienne ; elle doit être classée à la base du Magdalénien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXIV, n° 5, p. 234-239.

DANIEL R. (1952) – Le proto-Magdalénien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. IL, n° 5-6, p. 274-278.

DEMARS P.-Y. (1990) – L'économie du silex à Laugerie-Haute (Dordogne), *Le silex de sa genèse à l'outil, Actes du Ve colloque international sur le silex, Bordeaux, 17 septembre 1987*, Cahiers du Quaternaire, 17, éd. du CNRS, Paris, p. 373-383.

DJINDJIAN F., KOZLOWSKI J., OTTE M. (1999) – *Le Paléolithique supérieur en Europe*, Armand Colin, Paris.

DUCASSE S. (2003) – *L'industrie lithique badegoulienne de la couche 6 du Cuzoul de Vers : l'exploitation des matériaux siliceux au Badegoulien récent*, mémoire de maîtrise, université de Toulouse-Le Mirail, 251 p.

DUCASSE S. (2004) – *Produire des lames et des lamelles au Badegoulien : technologie et économie. Analyse préliminaire d'ensembles lithiques du Badegoulien méridional*, mémoire de DEA, université de Toulouse-Le Mirail, 70 p.

FERULLO O. (1995) – *Essai d'approche économique de l'industrie lithique de Bordeneuve (Beaugas, Lot-et-Garonne)*, mémoire de DEA, université de Bordeaux I.

FONTANA L. (1998) – *Mobilité et subsistance au Magdalénien dans le Languedoc occidental et le Roussillon*, thèse de 3e cycle, université de Paris I, 2 volumes, 287 p.

FONTANA L. (1999) – Mobilité et subsistance au Magdalénien dans le bassin de l'Aude, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 96, n° 2, p. 175-190.

FOURLOUBEY C. (1996) – *Étude de la variabilité des industries post-solutréennes de transition vers le Magdalénien par l'analyse des travaux de taille du silex. L'exemple du Badegoulien et du Magdalénien ancien de plein air dans la moyenne vallée de l'Isle (Dordogne)*, thèse de 3e cycle, université de Bordeaux I, 250 p.

FOURLOUBEY C. (1996) – La production de raclettes au Chatenet (Saint-Front-de-Pradoux, Dordogne), *Paléo*, n° 8, p. 269-275.

FOURLOUBEY C. (1998) – Badegoulien et premiers temps du Magdalénien. Un essai de clarification à l'aide d'un exemple, la vallée de l'Isle en Périgord, *Paléo*, n° 10, p. 185-209.

GAUSSEN J. (1980) – *Le Paléolithique supérieur de plein air en Périgord, secteur Mussidan/Saint-Astier, moyenne vallée de l'Isle*, XIVe suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS, Paris.

LE TENSORER J.-M. (1981) – *Le Paléolithique de l'Agenais*, Cahiers du Quaternaire, 3, CNRS, Paris, 526 p., 212 fig., 65 tabl.

LE TENSORER J.-M. (1996) – La question magdalénienne : Magdalénien ancien ou Badegoulien ? Éléments de réponse à partir d'exemples en Aquitaine et en Suisse, *Spuren der Jagd – Die Jagd nach Spuren*, Tübinger Monographien zur Urgeschichte, n° 11, Tübingen, p. 297-307.

LENOIR M. (1987) – La pièce de la Bertonne, «fossile-directeur» du Magdalénien ancien ?, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 84, n° 6, p. 167-171.

LENOIR M. (1988) – Le Magdalénien ancien en Gironde. Conditions de gisements, variabilité typologique et technique, *Upper Pleistocene Prehistory of Western Eurasia*, University Museum, University of Pennsylvania, p. 397-410.

MORALA A. (1993) – Technologie lithique du Magdalénien ancien de l'abri Casserole (Les Eyzies-de-Tayac, Dordogne), *Paléo*, n° 5, p. 193-208.

OTTE M. dir. (1989) – *Le Magdalénien en Europe. Structuration du Magdalénien, Actes du colloque UISPP, Mayence, septembre 1987*, ERAUL, 38, Liège.

PEYRONY D. (1908) – Nouvelles fouilles à Badegoule (Dordogne), Solutréen supérieur et transition du Solutréen au Magdalénien, *Revue préhistorique*, n° 4, 3e année, avril 1908, p. 97-116,

PEYRONY D. (1912) – Nouvelles fouilles aux Champs Blancs ou Jean Blancs, *Bulletin de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, 41e session, Nîmes*, séance du 3 août, p. 522-528.

PEYRONY D., PEYRONY E. (1938) – *Laugerie-Haute, près des Eyzies*, Archives de l'Institut de paléontologie humaine, n° 19, Masson, Paris, 84 p., 56 fig., 7 pl..

PEYRONY E. (1934) – La station préhistorique du Pech de la Boissière, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXI, n° 4, p. 194-213.

RIGAUD A. (2004) – Fiche transformation du bois de renne au Badegoulien. L'exemple de l'abri Fritsch (Indre, France), *in* D. Ramseyer dir., *Fiches typologiques de l'industrie de l'os préhistorique, Cahier XI, Matières et techniques*, Commission de nomenclature sur l'industrie de l'os préhistorique, fiche n° 6, Société préhistorique française, Paris, p. 75-78, 4 fig.

SACCHI D. (1986) – *Le Paléolithique supérieur du Languedoc occidental et du Roussillon*, XXIe suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS, Paris, 284 p., 204 fig., 36 tabl.

SACKETT J. (1999) – *The Archaeology of Solvieux. An Upper Palaeolithic Open Air Site in France*, Monumenta Archaeologica, 19, Institute of Archaeology, University of California, Los Angeles, 23.

SÉRONIE-VIVIEN M.-R. (1995) – *La grotte de Pégourié, Caniac-du-Causse (Lot). Périgordien-Badegoulien-Azilien-Âge du Bronze*, Préhistoire Quercinoise, suppl. n° 2, Cressensac.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1960) – *Le Paléolithique supérieur en Périgord*, Delmas, Bordeaux, 2 volumes, 566 p.

TABORIN Y. (1991) – La parure des Solutréens et des Magdaléniens anciens des Jamblancs, *Paléo*, n° 3, p. 101-108.

TURQ A. (1992) – L'approvisionnement en matières premières lithiques du Magdalénien du Quercy et du Haut-Agenais : étude préliminaire, *Le peuplement magdalénien. Paléogéographie physique et humaine, Actes du colloque de Chancelade, 10-15 octobre 1988*, CTHS, Paris, p. 301-308, 4 fig.

TURQ A., MOISSAT J.-C., DETRAIN L. (1992) – Le site de plein air de la Jaubertie, commune de Neuvic-sur-l'Isle, Dordogne, *Le peuplement magdalénien. Paléogéographie physique et humaine, Actes du colloque de Chancelade, 10-15 octobre 1988*, CTHS, Paris, p. 295-299, 2 fig.

VIGNARD E. (1965) – Le Badegoulien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXII, n° 8, p. 262-263.

Catherine CRETIN
Service régional de l'Archéologie
DRAC Languedoc-Roussillon
5, rue de la Salle-l'Evêque
34967 Montpellier Cedex 2
catherine.cretin@culture.gouv.fr

Gilbert PION
et Laurence-Isaline STAHL
GRETSCH

Chronologie du Magdalénien dans les deux Savoie et le Jura méridional

Résumé

Cet article présente une synthèse des données publiées depuis le début des recherches dans l'espace géographique concerné, c'est-à-dire depuis la première découverte du Magdalénien à Veyrier (Haute-Savoie) au XIXe siècle et les recherches plus récentes au cours du siècle suivant, en particulier celles qui concernent le Magdalénien supérieur de la fin du Bølling et sa transition avec un Épipaléolithique du début de l'Allerød. Toutes les principales données présentées sont extraites des thèses des deux auteurs de cette publication, mais aussi de certains résultats d'un important programme collectif de recherche (Pion et al.*) en cours de publication. Dans l'état actuel des connaissances, la phase d'un Magdalénien moyen caractérisé surtout par son industrie osseuse a été identifiée dans seulement deux gisements, aux abris de la Croze-sur-Suran et de la Colombière, situés tous deux dans le département de l'Ain. Les récentes datations radiocarbone placent ces occupations entre 14500 et 14000 années BP, c'est-à-dire dans le Dryas ancien. Par contre, le Magdalénien supérieur est beaucoup plus représenté dans l'espace géographique, en particulier dans les massifs préalpins, et intégré dans une grande variété de paysages et à des altitudes variables allant de 300 à 1 000 mètres. Les industries lithiques sont caractérisées par leur débitage majoritairement lamellaire où les lamelles à bord abattu dominent les spectres, mais la composition des assemblages n'est pas monotone car spécifique de la fonction des habitats, de longue durée ou de type halte de chasse. Les données du paléo-environnement végétal et animal ainsi que celles des datations radiocarbone placent les occupations tout au long du Bølling, mais aussi avec un site (la Fru, Savoie) bien daté déjà dans la deuxième partie du Dryas ancien. Les recherches du PCR permettent de montrer que le Renne est encore représenté dans les restes culinaires des occupations de la fin du Bølling entre 12400 et 12200 BP, soit en dehors du plateau radiocarbone de cette période biozonique. Les armatures de type pointes à bord abattu de forme bipointe apparaissent dans le Magdalénien supérieur en proportion plus ou moins variable mais significative. Ainsi, on peut reconnaître des occupations magdaléniennes de la fin du Bølling avec ou sans pointes à bord abattu, ce qui laisse supposer que l'invention de cette armature est soit propre à cette culture, conséquence probable de l'évolution du milieu environnemental, en particulier la recomposition de la faune, soit la conséquence des contacts avec des groupes « épimagdaléniens » contemporains (effet d'acculturation) qui utilisent déjà cette armature de façon systématique ; ainsi se pose la question de l'azilianisation. Enfin, plusieurs des gisements qui contiennent du Magdalénien supérieur portent aussi des occupations épipaléolithiques assimilables à la culture azilienne, composées d'industries technologiquement stables*

où dominent les pointes à bord abattu et qui sont datées du début de l'Allerød, mais toujours plusieurs siècles plus tard que les dernières occupations magdaléniennes, ce qui veut dire que pour l'instant aucun gisement de notre région ne propose une séquence complète de la fin du Tardiglaciaire sans écarts temporels importants, qui permettrait de mesurer et préciser les évolutions chronotechnologiques majeures pour une meilleure définition des cultures.

Abstract

This article presents a synthesis of the data which have been published since the beginning of the researches in the geographical space concerned, that is to say since the first discovery of the Magdalenian in Veyrier (Haute-Savoie) in the 19th century and the most recent researches in the course of the next century, in particular those concerning the Upper Magdalenian at the end of the Bølling and its transition with an Epipalaeolitic at the beginning of the Allerød. All the main data presented are extracted from the theses of the two authors of this article, but also from some results of an important collective program of research (Pion et al.*) currently in the course of publishing. In the current state of knowledge, the phase of a Middle Magdalenian characterized above all by its bone industry has been identified in only two deposits from the Croze-sur-Suran and the Colombière shelters, both located in the Ain département. The recent radiocarbon dating locates these occupations between 14,500 and 14,000 years BP,* i.e. *in the ancient Dryas. On the contrary, the Upper Magdalenian is much more represented in the geographical space, in particular in the pre-Alps, and integrated in many different landscapes and changing altitudes which range from 300 to 1000 meters. The lithic industries are characterised by a knapping producing predetermined blades or bladelets, where the backed bladelets dominate the spectres, but the composition of the assemblages is not monotonous, being specific to the function of long-lasting or hunt habitats. The data from the animal and plant palaeo-environnement as well as the radiocarbon dating situate the occupations during the whole Bølling but also with a site (La Fru, Savoie) well dated in the second part of the ancient Dryas. The PCR researches enable us to show that the reindeer is still represented in the culinary remains of the occupations from the end of the Bølling period, between 12,400 and 12,000 BP, that is to say outside the radiocarbon plateau in this biozonic period. The backed points with a two-point shape were found in the Upper Magdalenian in proportion more or less variable but significant. Thus, we can see Magdalenian occupations at the end of the Bølling period with or without backed points, which makes us assume that the invention of their frame is either peculiar to this culture (possible consequence of the evolution in the environment, in particular the re-composition of the fauna) or the consequence of contacts with "epimagdalenians" contemporary groups (acculturation effect) who already use this frame systematically; hence the problem of azilianization. Finally, several deposits which contain Upper Magdalenian show signs of Epipalaeolitic occupations compared to the Azilian culture composed of technologically stable industries in which the backed points dominate and which have been dated to the beginning of the Allerød, but once again several centuries later than the last Magdalenian occupations, which means that, so far, no deposit of our region proposes a complete sequence of the end of the Late Glacial period without any important temporal gap which could enable us to measure and precise the major chrono-technological evolutions for a better definition of the cultures.*

INTRODUCTION

Fruit des réflexions de deux thèses récentes (Pion, 2004 ; Stahl Gretsch, 2006), cette présentation a pour cadre géographique les départements de la Savoie, la Haute-Savoie et l'Ain et porte sur une douzaine de sites (fig. 1).

Cet article se fixe comme but, à travers l'exemple de sites fouillés anciennement ou plus récemment, de proposer une chronologie régionale du Magdalénien moyen et supérieur, ainsi que de la transition avec l'Épipaléolithique, par l'analyse typologique des industries lithiques et osseuses et en s'appuyant sur les données récentes paléo-environnementales issues d'un programme collectif de recherche (Pion, 2002b).

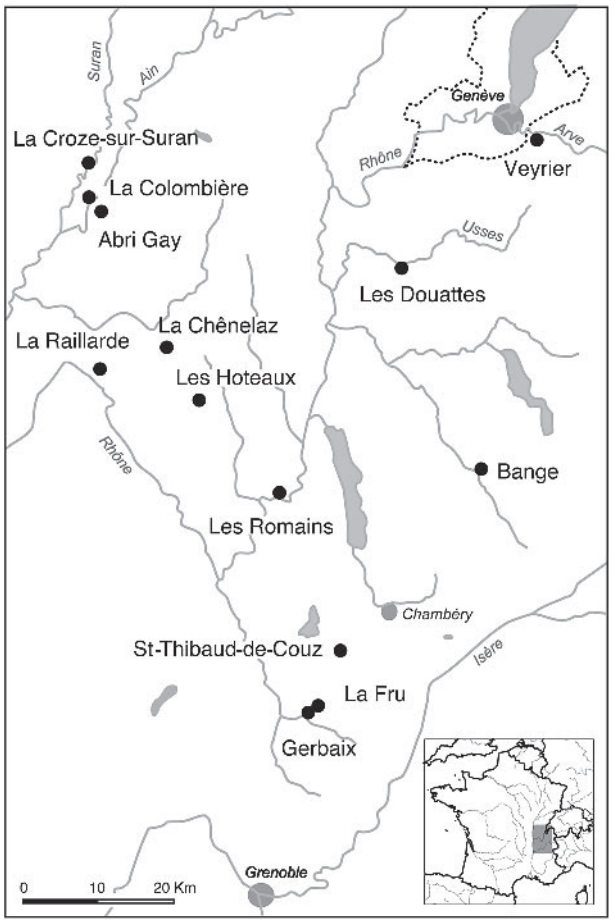


Fig. 1 – Zone d'étude.
Fig. 1 – *Location of the studied area.*

L'IDENTIFICATION DES CULTURES

Le Magdalénien moyen

Seuls deux sites régionaux peuvent se rapporter à cette période : la Colombière (Neuville-sur-Ain, Ain) et la Croze (Saint-Martin-du-Mont, Ain). L'attribution culturelle au Magdalénien moyen n'est pas récente – plusieurs chercheurs l'ont déjà proposée (Desbrosse, 1965, 1970 et 1976 ; Desbrosse et Margerand, 2001) – mais elle repose en grande partie sur l'analyse typologique globale des industries lithiques et osseuses. Le manque ou l'insuffisance de données se rapportant au paléo-environnement végétal rendent difficile l'affectation de ce Magdalénien moyen à des biozones polliniques sûres. Les premières datations radiocarbone plaçaient cette culture dans une période chronologique assez large, comprise entre 15000 et 14000 années BP. Les récentes datations réalisées sur des restes de Renne (programme d'un PCR) réduisent cet intervalle temporel en le situant entre 14500 et 14000 années BP, confirmant ainsi que les occupations se situent bien dans le Dryas ancien et plus précisément dans la deuxième partie de cette biozone. Le calage chrono-biozonique au Dryas ancien se justifie aussi par la présence, dans la faune chassée, d'espèces d'environnement froid, comme le Mammouth (objets en ivoire), le Rhinocéros laineux, le Renne, le Bison, le Mégacéros, le Cheval et la Marmotte.

C'est surtout par l'industrie lithique et osseuse que cette attribution culturelle au Magdalénien moyen apparaît la plus fiable. Ceci est particulièrement net pour l'industrie de la Croze, où la composition typologique – robustesse des outils élaborés sur de grandes lames épaisses, absence de lamelles à bord abattu, présence de perçoirs robustes, etc. – n'est pas celle du Magdalénien supérieur tel que nous le connaissons très bien dans les autres sites régionaux et des régions limitrophes.

L'industrie osseuse des deux sites présente des caractères qui se rapprochent de ceux du Magdalénien moyen des régions de Lussac-Angles par les sagaies à double biseau, de forme quadrangulaire, ou à biseau simple avec leurs rainures longitudinales et transversales, mais aussi par la présence de sagaies courtes à biseau simple et concave, de type Lussac-Angles (fig. 11, n°s 1 à 4) et, enfin, par les sagaies décorées en ivoire. L'absence de navettes dans ces deux gisements ne permet donc pas d'affirmer qu'il s'agit d'un Magdalénien moyen à navettes. L'art mobilier de la Colombière se distingue assez nettement de ceux des gisements du Magdalénien supérieur de l'étude, comme l'a démontré A. Leroi-Gourhan (Leroi-Gourhan, 1965).

Malgré un certain nombre d'incertitudes d'ordre stratigraphique pour les industries de ces deux sites, l'insuffisance des données paléo-environnementales et la probabilité non négligeable de mélanges d'industries (dispersion des collections), on adhèrera au point de vue général des auteurs des fouilles et des chercheurs qui attribuent ces occupations au Magdalénien moyen, tout en précisant que, eu égard aux critères du style des industries, l'occupation magdalénienne de la Croze apparaît un peu plus ancienne que celle de la Colombière et serait attribuée selon R. Desbrosse à une phase ancienne du Magdalénien moyen ou Magdalénien III (Desbrosse, 1965 et 1970). Notons également que cette attribution chronologique pour la Croze s'appuie aussi sur le fait que la situation géographique de ce gisement est en marge du glacier würmien, ce qui a facilité le passage et l'installation de groupes humains.

En conclusion et dans l'état actuel des recherches sur la Préhistoire de notre région des Alpes du nord françaises et du Jura méridional, le Magdalénien moyen est seulement reconnu dans le Jura méridional au sein d'un environnement climatique très froid et steppique du Dryas ancien (15000-14000 BP), mais sans parvenir dans les massifs des Préalpes et ses vallées.

Le Magdalénien supérieur

Le Magdalénien supérieur connaît dans la région, comme ailleurs, une intensification du nombre de sites connus.

L'arrivée des groupes du Magdalénien supérieur dans la région débute dès la deuxième moitié du Dryas ancien, vers 14000 BP, comme pour le niveau 4 B à la Fru (Saint-Christophe-la-Grotte, Savoie) et peut-être aussi pour celui de la couche IV aux Romains (Virignin, Ain). Les occupations s'étalent tout au long du Bølling et jusqu'à la fin de cette période, voire dans le Dryas moyen, biozone maintenant bien identifiée dans les deux Savoie par les recherches en milieux non anthropisés.

Les habitats sont intégrés dans une grande variété de paysages et d'environnements. Les onze sites qui contiennent des occupations du Magdalénien supérieur se répartissent soit en grotte ou en abri-sous-roche localisés au bord du Rhône et de ses affluents, mais aussi à proximité de petites rivières des vallées assez étroites. Les altitudes de ces sites sont également très variables, allant de 300 à 1 000 mètres pour certains gisements situés à l'intérieur des massifs. Les critères retenus pour le choix du lieu d'habitat de longue ou courte durée ne semblent pas exclusivement reposer sur la recherche de grands espaces – vallées larges ou vastes plaines – comme par exemple pour les sites de l'Ain (l'abri Gay et la Colombière) ou du Bassin lémanique (Veyrier, Haute-Savoie), mais aussi sur un besoin de pénétrer dans les vallées plus étroites qui, en l'occurrence, permettent les liaisons avec ces grandes vallées et plaines, comme c'est le cas pour les sites Jean-Pierre 1 et 2 de Saint-Thibaud-de-Couz et de la Fru, tous trois en Savoie, et des Douattes (Musièges, Haute-Savoie). Il faut également remarquer que ces groupes magdaléniens sont aussi montés en altitude dans les massifs préalpins – probablement à la recherche du gibier – dans des lieux éloignés des cours d'eau, comme à la Chénelaz (Hostias, Ain), ou dans des grottes au pied de grandes falaises difficilement accessibles comme à Bange (Allèves, Haute-Savoie). La position géographique de ces sites est un élément important pour comprendre la fonction des habitats.

La question des pointes à dos courbe dans le Magdalénien supérieur

Les pointes à bord abattu, en particulier celles qui sont à dos courbe, sont déjà identifiées dans des niveaux magdaléniens datés dans une période qui englobe la fin du Dryas ancien et le début du Bølling sur la foi d'un ensemble de dates compris entre 13000 et 12800 BP. Ces armatures existent d'une façon significative dans la couche F2d de l'abri Gay (Desbrosse, 1977) et la couche 2c de la Chénelaz. À l'abri des Douattes (Musièges, Haute-Savoie), elles sont reconnues dans la couche 7 des fouilles d'A. Jayet, mais aussi dans les récentes fouilles de G. Pion, c'est-à-dire dans la c5 supérieure du secteur est (US 5-1 à 5-5) et dans les unités stratigraphiques 1005 et 1007 du secteur ouest. Toujours dans cette période, leur présence est beaucoup plus discrète, seulement à quelques exemplaires dans les niveaux magdaléniens des couches 9B et 9A de Jean-Pierre 1 (Saint-Thibaud-de-Couz, Savoie ; Bintz *et al.*, 1994 et 1995) et aux Romains (Virignin, Ain). Par contre, à la Fru, elles sont totalement absentes non seulement dans le niveau 4B, bien daté dans le Dryas ancien (trois dates resserrées), mais aussi dans le niveau 4A bien daté fin Dryas ancien-début du Bølling par quatre dates très fiables.

Au cours du Bølling et jusqu'à la fin de cette biozone, les pointes à bord abattu sont associées à des lamelles à bord abattu et la faune chassée identifiée dans les restes culinaires contient du Renne. C'est le cas aux Douattes dans la couche 5 supérieure du secteur est, à la Raillarde (Sault-Brénaz, Ain ; Margerand, 1997) et surtout dans le niveau F2b de l'abri Gay, au sein d'une industrie qui apparaît encore reposer sur un fonds magdalénien.

Enfin, à la grotte des Hoteaux (Rossillon, Ain), l'insuffisance des données stratigraphiques, paléoenvironnementales et l'absence de chronologie absolue – venant s'ajouter aux problèmes de manipulation et de conservation des collections – ne permettent pas d'être sûr de l'appartenance des pointes à bord abattu des foyers supérieurs à des groupes magdaléniens.

Dans des sites proches de l'espace géographique de cette étude, ces armatures sont reconnues dans des niveaux référencés magdaléniens, comportant du Renne dans la faune chassée. Ceci se vérifie dans les niveaux C''1 et C''1 de la grotte du Taï (Saint-Nazaire-en-Royans, Drôme) et la couche 3 de l'abri Bobache (La Chapelle-en-Vercors, Drôme). Plus au nord de cet espace géographique, c'est aussi le cas pour la couche D1 de Rochedane (Villars-sous-Dampjoux, Doubs)

En dehors de l'Hexagone et plus particulièrement en Suisse, les points de référence à retenir concernent les sites attribués au Magdalénien supérieur du technoassemblage E, en particulier dans les gisements de Winznau-Köpfli et Käsloch, Kohlerhöhle, Kastelhöhle et Brügglihöhle, où les pointes à bord abattu sont associées à des outils du fonds magdalénien avec la présence du Renne dans la faune chassée (Leesch, 1993 ; Pion, 2004).

Ainsi, dans un intervalle de temps relativement réduit, on peut reconnaître des occupations magdaléniennes avec ou sans pointes à bord abattu. Selon la période, deux hypothèses sont possibles pour expliquer cette situation :

- l'invention de cette armature appartiendrait aux Magdaléniens eux-mêmes et ceci depuis la fin du Dryas ancien ;

- l'existence des pointes à dos résulterait des contacts avec des groupes « épimagdaléniens » contemporains, mais qui utilisent déjà cette armature de façon systématique.

La première hypothèse a trait à l'évolution créative normale des Magdaléniens, imposée par les modifications climatiques du milieu environnemental à partir du début du Bølling et surtout vers la fin de cette biozone. La deuxième hypothèse résulterait d'une phase d'acculturation spontanée ou organisée au bénéfice d'un seul groupe ayant pour origine soit les communautés magdaléniennes contemporaines et elles-mêmes inventeurs de cette armature, soit des groupes qualifiés « d'épimagdaléniens » également contemporains mais qui ont adopté plus vite la technologie de fabrication de ces nouvelles armatures. Pour la situation de la fin du Bølling et du Dryas moyen, retenons cette deuxième hypothèse, mais sans encore pouvoir différencier avec certitude les deux formes d'acculturation. Néanmoins, le facteur écologique explique davantage cette situation plutôt que celui à caractère plus ethnologique.

VEYRIER OU LES DÉBUTS DE LA RECHERCHE EN PRÉHISTOIRE

Veyrier est le gisement découvert et fouillé le plus anciennement dans la zone considérée ici. Situées au pied sud du Salève, aux portes de Genève, les carrières de Veyrier (Étrembières, Haute-Savoie) doivent leur nom au village genevois voisin du même nom.

Le retrait des glaciers du Rhône et de l'Arve du Bassin genevois engendra un déséquilibre qui provoqua un grand éboulement d'une partie de la paroi du Salève. Celui-ci se matérialisa par une accumulation de gros blocs calcaires enchevêtrés (fig. 2), ménageant des vides entre eux – des abris-sous-blocs – occupés par les Magdaléniens. Ces blocs ont servi de matériaux de construction dès le XIXe siècle. C'est à la faveur de l'avancement des travaux de carrière que furent découverts les vestiges archéologiques. La majeure partie des découvertes a eu lieu entre 1833 et 1871. L'ancienneté de ces travaux explique l'absence de documentation de fouille. Les seules sources pour reconstituer l'historique des découvertes, l'emplacement des abris ou leur stratigraphie sont – hormis les trop rares articles des fouilleurs eux-mêmes – des correspondances de chercheurs, quelques rares croquis ou des photos datées de la fin du XIXe siècle (fig. 5).

Les premières découvertes se placent entre 1833 et 1835 (fig. 3). Elles sont dues à des érudits en balade dans les carrières pour y ramasser des fossiles. Le premier à annoncer une découverte archéologique à Veyrier est le Dr François Mayor (1779-1854). Chirurgien et homme politique genevois, il se rend par deux fois au moins sur le site. En novembre 1833, il y trouve un premier abri dont il publie un compte rendu par voie de presse, où il parle d'un sol jonché d'ossements et d'une « tige bardée d'épines travaillée par la main de l'homme », le fameux harpon à barbelures bilatérales à base en double biseau (fig. 10, n° 2). En 1834, il découvre, dans un autre abri, l'un des premiers objets d'art paléolithique trouvé en Europe : un bâton perforé, orné d'un profil de mustélidé, peut-être une loutre (fig. 6, n° 1) ; ce motif ne sera identifié sur l'objet que trente ans plus tard ! Faute de références chronologiques, il date le gisement « des premiers siècles de notre ère ». C'est Louis Taillefer (1814-1878), étudiant en théologie, qui passe pour ses contemporains pour l'inventeur du site. Il découvre l'abri, à l'intérieur duquel F. Mayor trouve le fameux bâton, et en laisse un croquis stratigraphique et des descriptions précises. Malheureusement, une grande partie des objets sera perdue par la suite. Le physicien Élie Wartmann (1817-1886) et Wiliam Deluc (1766-1841) – commerçant issu d'une famille de naturalistes – fréquentent également les carrières et y ramassent quelques objets.



Fig. 2 – Vue de l'éboulement à Veyrier à la fin du XIXe s., avant l'intervention des carrières. Dessin de J.-A. Linck, document du Centre d'iconographie genevoise.
Fig. 2 – *View of the Veyrier rock fall at the end of XIXth century, before the intervention of the quarry-men. Drawing by J.-A. Linck, document of the Geneva's Iconography Center.*

Pendant trente ans, rien ne se passe, le gisement est réputé épuisé. La deuxième vague de découvertes dans les carrières de Veyrier se place vers 1868 et est due à des amateurs éclairés, mieux avertis que leurs prédécesseurs de l'antiquité de l'homme et de la nature des objets à découvrir (fig. 3). Ils interviennent, en effet, après les travaux de Boucher de Perthes et la publication par Darwin (1859) de *L'origine des espèces par voie de sélection naturelle*. Le gisement de Veyrier est attribué à l'« Âge du Renne » et on demande l'avis de spécialistes, comme le bâlois Louis Rütimeyer, un des pionniers de l'archéozoologie.

C'est à l'occasion d'une visite du Club jurassien, en septembre 1867, que le géologue Alphonse Favre (1815-1890) observe une couche noirâtre riche en objets. Il la signale au dentiste passionné d'alpinisme et d'archéologie François Thioly (1831-1911), qui entreprend en janvier 1868 les seules véritables fouilles du gisement et embauche des ouvriers. La couche noirâtre le mène à l'intérieur d'un abri intact où il recueille de très nombreux objets magdaléniens mêlés à de la faune tardiglaciaire (Renne, Cheval, Bouquetin, Marmotte, Cerf, Lièvre et Lagopède). Une forte rivalité l'oppose à Hippolyte-Jean Gosse (1834-1901),

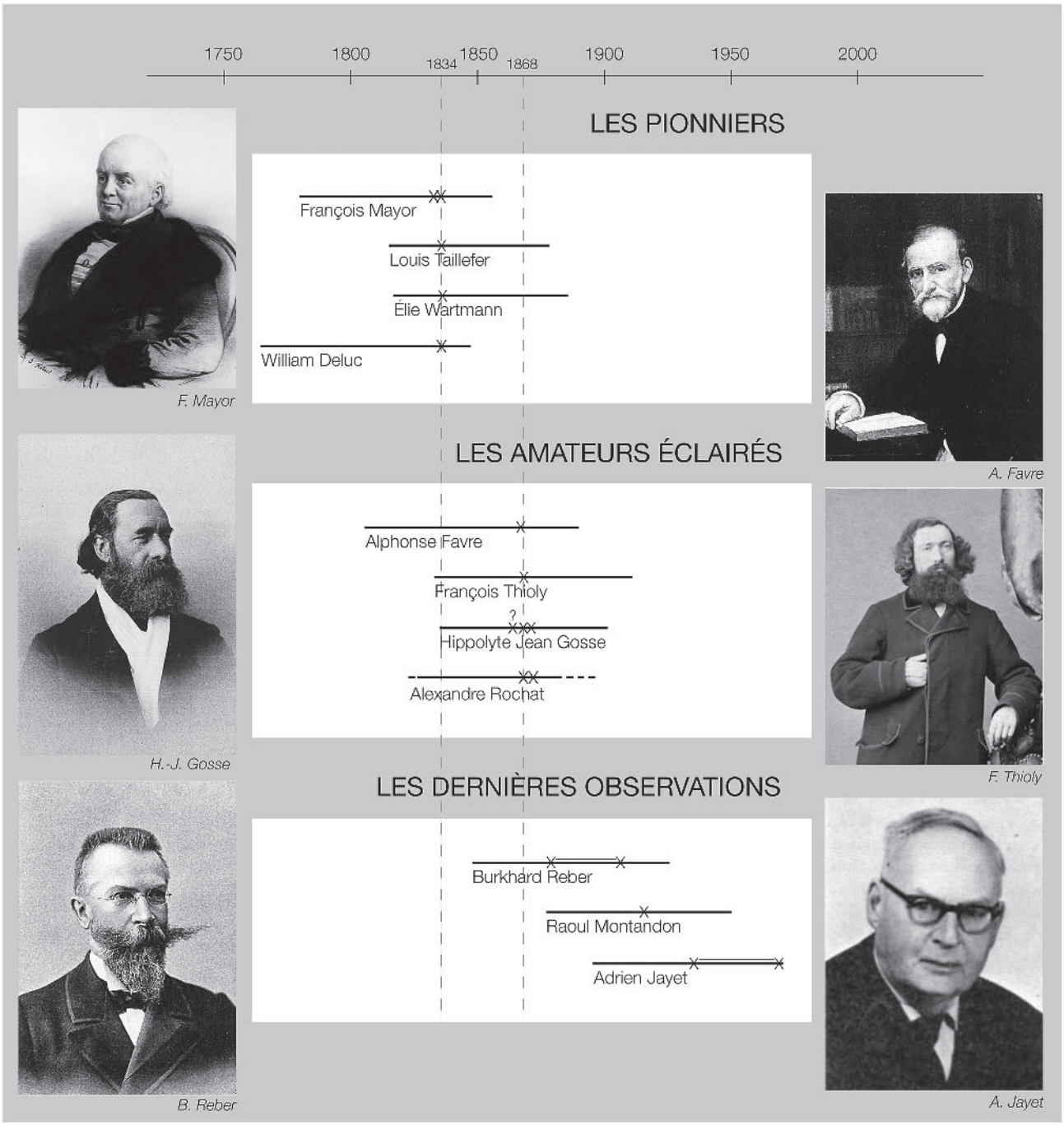


Fig. 3 – Historique des interventions à Veyrier par les différents chercheurs. Les croix signalent les dates de fouille ou d'observations.
Fig. 3 – *History of the interventions at Veyrier by the different researchers. The crosses indicate the dates of excavations or observations.*

professeur de médecine légale et conservateur des collections archéologiques. Ce dernier affirme avoir eu connaissance de l'abri avant l'intervention de Thioly et en profitera même pour faire des incursions nocturnes sur les fouilles de son concurrent. Il poursuivra des recherches dans les carrières jusqu'en 1871, en établira la cartographie en compagnie de l'ingénieur Alexandre Rochat, rassemblera les objets et les informations de toutes les fouilles anciennes au musée d'Art et d'Histoire de Genève, dont il est le fondateur. Il entreprend un projet de synthèse générale du gisement, mais n'en dessine que les planches d'objets (fig. 4).

Plus aucune véritable grande fouille n'aura lieu par la suite, les carrières détruisant le gisement de façon de plus en plus efficace. L'avancement de leurs travaux donna lieu à des suivis de contrôle (fig. 3). Dès 1879, Burkhart Reber (1848-1926), pharmacien et passionné d'archéologie, tente en vain de faire classer le site. Il le documentera par des campagnes de photos dans les années 1880-1890 (fig. 5) et récoltera encore quelques objets épars. Raoul Montandon (1877-1950) cartographie le gisement et opère une surveillance pendant quelques années, qui le conduira à documenter les restes d'une sépulture néolithique

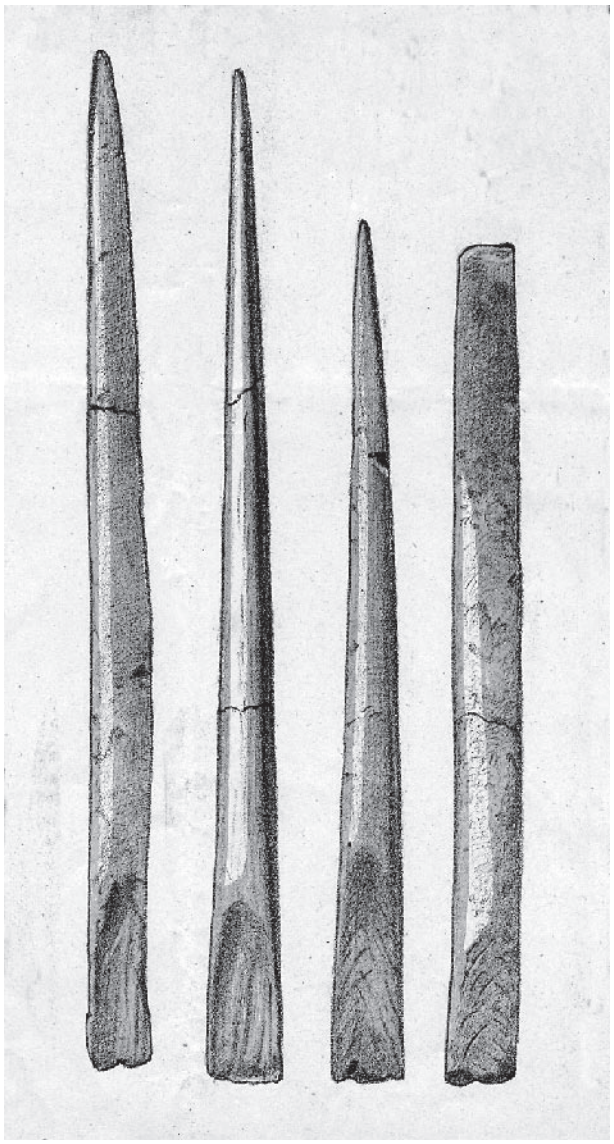


Fig. 4 – Quelques armatures de sagaies de Veyrier. Extrait d'une planche lithographiée préparée par H.-J. Gosse vers 1870.
Fig. 4 – *Some assegai points from Veyrier. Extract from a lithographed illustration prepared by H.-J. Gosse about 1870.*

(abri des Grenouilles), improprement attribuée au Magdalénien par la présence d'os de Renne (Stahl Gretsch, 2005b).

Le naturaliste genevois Adrien Jayet (1896-1971) consacrera une bonne partie de son temps libre à suivre pendant trente ans l'avance des carrières de Veyrier. Il y recueillera encore quelques objets, dans les déblais des fouilles anciennes, et relèvera de nombreuses stratigraphies, insérant les abris dans leur contexte stratigraphique quaternaire. Si l'on excepte encore quelques observations environnementales lors de la construction de l'autoroute A40 et une tentative infructueuse de fouille conduite par le département d'Anthropologie de l'université de Genève en 1975, aucune approche archéologique n'a eu lieu après celle de Jayet : le site ayant totalement disparu, les carrières se sont muées en gravières pour exploiter les niveaux glaciaires.

Une relecture critique de la documentation ancienne et l'observation du reliquat des pièces récoltées par les différents chercheurs permettent pourtant de proposer une attribution chronologique assez précise à ce site (fig. 8).

Les relevés géologiques effectués lors de la construction de l'autoroute A40 permirent la mise au jour d'un sol enfoui sous l'éboulement de la paroi calcaire du Salève. Ce niveau contenait une malacofaune typique du Dryas ancien à *Pupilla muscorum*. Daté de 13000 +/- 100 BP (Reynaud et Chaix, 1981), il donne une limite inférieure à cet événement cataclysmique qui a occasionné la création des abris. L'occupation de ceux-ci ne peut donc pas être envisagée plus anciennement.

La datation de l'occupation elle-même ne peut être donnée que par un faisceau d'indices concordants. La faune retrouvée par les différents chercheurs est très homogène entre les diverses collections et est dominée par le Renne, dont la présence dans la région a été datée entre 14500 et 12100 BP (Pion dir., 2002b ; Bridault *et al.*, 2000). Deux datations par le radiocarbone ont été réalisées sur du matériel en provenance des abris de Veyrier, l'une sur fragments osseux carbonisés de la collection Gosse, de localisation incertaine, de 12300 +/-130 BP (ETH-3937) et l'autre sur un os de Renne pris dans un bloc de brèche recueilli par Jayet dans les déblais des fouilles anciennes, de 12590 +/- 60 BP (GrA-9703). Aucune de ces dates ne prend en compte les artefacts eux-mêmes.



Fig. 5 – Vue de l'abri Thioly partiellement détruit vers 1890. Photo B. Reber.
Fig. 5 – *View of the Thioly shelter partly destroyed about 1890. Photo B. Reber.*

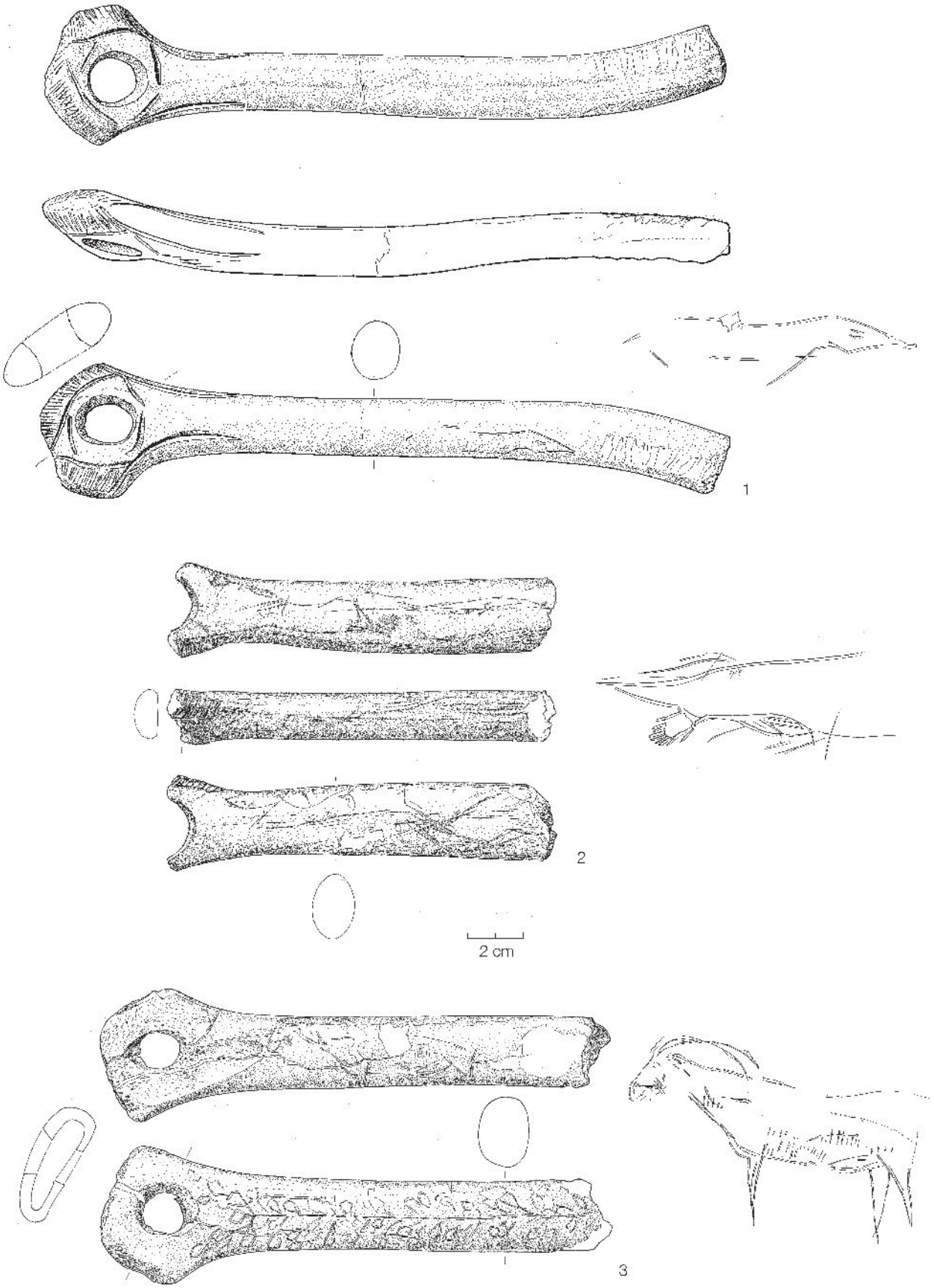


Fig. 6 – Quelques bâtons perforés de Veyrier. N° 1 : exemplaire découvert par F. Mayor en 1834 ; n° 2 : pièce trouvée par L. Taillefer en 1834 ; n° 3 : exemplaire découvert par F. Thioly en 1868.
Fig. 6 – *Some* "bâtons percés" *from Veyrier. No. 1: specimen discovered by F. Mayor in 1834; no. 2: piece found by L. Taillefer in 1834; no. 3: specimen discovered by F. Thioly in1868.*

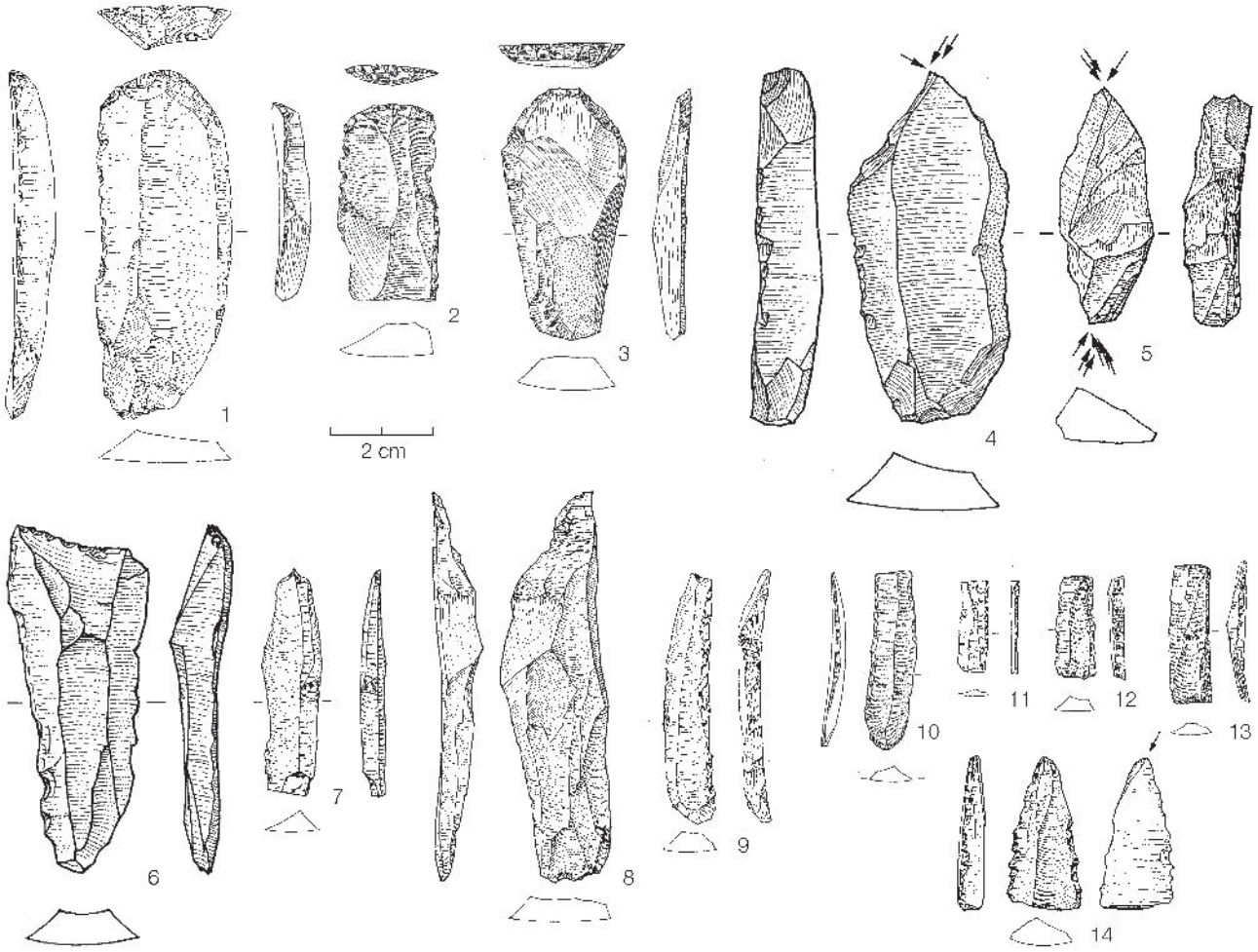


Fig. 7 – Planche synthétique de l'industrie lithique de Veyrier. N°s 1 à 3 : grattoirs ; n°s 4 et 5 burins ; n° 6 : troncature ; n° 7 : perçoir ; n° 8 : bec ; n°s 9 à 11 : lamelles à dos ; n° 12 : lamelle à dos et troncature ; n° 13 : rectangle ; n° 14 : pointe à dos courbe.
Fig. 7 – *Synthetic illustration of the lithic industry from Veyrier. Nos. 1 to 3: scrapers; nos. 4-5: burins; no. 6: truncation; no. 7: borer; no. 8: beak; nos. 9 to 11: backed bladelets; no.12: backed bladelets and truncation; no. 13: rectangle; no. 14: backed point.*

Événements	Faune	^{14}C	Industries osseuse et lithique
Occupation magdalénienne	Présence de Renne (14500-12100 BP)	12300 ± 130 BP (os carbonisé, collection Gosse) 12590 ± 60 BP (os de Renne)	Magdalénien supérieur Fin du Dryas I (entre 13000 et 12600 BP)
Grand éboulement			
Paléosol	*Pupilla muscorum* Dryas I	13000 ± 100 BP	

Fig. 8 – Synthèse des données chronologiques sur Veyrier.
Fig. 8 – *Synthesis of the chronogical data of Veyrier.*

L'industrie osseuse de Veyrier est l'une des plus riches de la région. Dominée par le bois de Renne, elle compte aussi bien des pièces achevées – voire réutilisées – que des déchets de fabrication. En tout près de 150 pièces, dont des armatures de sagaie à base en double biseau (fig. 5), des ciseaux, des bâtons perforés (fig. 6), un harpon (fig. 10, n° 2), une navette, des aiguilles à chas, des poinçons et une très belle série de parures en coquilles perforées (essentiellement des *Glycymeris insubrica)*, en perles de lignite et en dents perforées. L'absence d'armatures de sagaie à biseau simple, à forte rainure ventrale ou décorées et de baguettes demi-rondes, place ce corpus dans la fin du Magdalénien. La présence de bâtons perforés exclut pourtant une datation trop récente et place cet ensemble dans le Magdalénien supérieur de la fin du Dryas ancien (Stahl Gretsch, 2005a). Cette attribution chronologique est confirmée par l'industrie lithique (fig. 7). Les quelque 3 300 pièces étudiées montrent un outillage dominé par les lamelles à dos – segmentées, tronquées ou bitronquées – les grattoirs, les burins et les perçoirs. Hormis la présence de trois pièces à dos courbes

relativement atypiques, l'industrie de Veyrier trouve facilement sa place dans le Magdalénien supérieur régional de la fin du Dryas ancien et c'est tout naturellement avec le site voisin des Douattes que les affinités se marquent le plus.

L'ensemble de ces observations permet de placer l'occupation magdalénienne de Veyrier dans la fin du Dryas ancien, dans un intervalle compris entre 13000 BP et 12600 BP (transition entre les biozones du Dryas ancien et du Bølling sur le plateau Suisse ; Rachoud-Schneider, 2003).

LES INDUSTRIES LITHIQUES ET OSSEUSES DU MAGDALÉNIEN SUPÉRIEUR : MONOTONIE OU DIVERSITÉ

Les industries lithiques et osseuses identifiées dans tous les sites de l'étude ont pour composantes majeures les indicateurs classiques de la culture magdalénienne, à la fois par le débitage qui produit des supports laminaires et lamellaires transformés en outils et par la présence des trois outils de fonds commun que sont les burins dièdres, les lamelles à bord abattu et les perçoirs (fig. 9).

Cependant, les analyses typologiques comparatives entre les spectres d'outillage mettent en évidence des différences sensibles dans les ensembles d'outils, différences qui ne sont pas seulement imputables aux variations importantes constatées dans la taille des échantillons, mais aussi au niveau de la morphologie ou de la typométrie de certains outils domestiques et des armatures. Ces observations ou particularités d'ordre typologique, ajoutées à la diversité dans les proportions entre certains groupes d'outils, conduisent à des styles différents interprétables comme résultant d'activités spécialisées, propres à un site ou spécifiques à la fonction de l'habitat, selon qu'il s'agit d'occupations de longue durée ou de haltes de chasse (Pion, 2004).

Par exemple, ce sont les résultats des analyses typologiques qui conduisent, à notre avis, à proposer d'attribuer la couche F2b de l'abri Gay (Poncin, Ain) au Magdalénien supérieur final plutôt qu'à l'Azilien. On pourrait aussi faire la même proposition pour les sites du Taï et du Campalou (Saint-Nazaire-en-Royans, Drôme), dont les occupations des niveaux supérieurs (C'1 et C''1), qui contiennent encore du Renne, ont été attribuées par les auteurs des fouilles à une culture dite « aziloïde » (Brochier et Brochier, 1995).

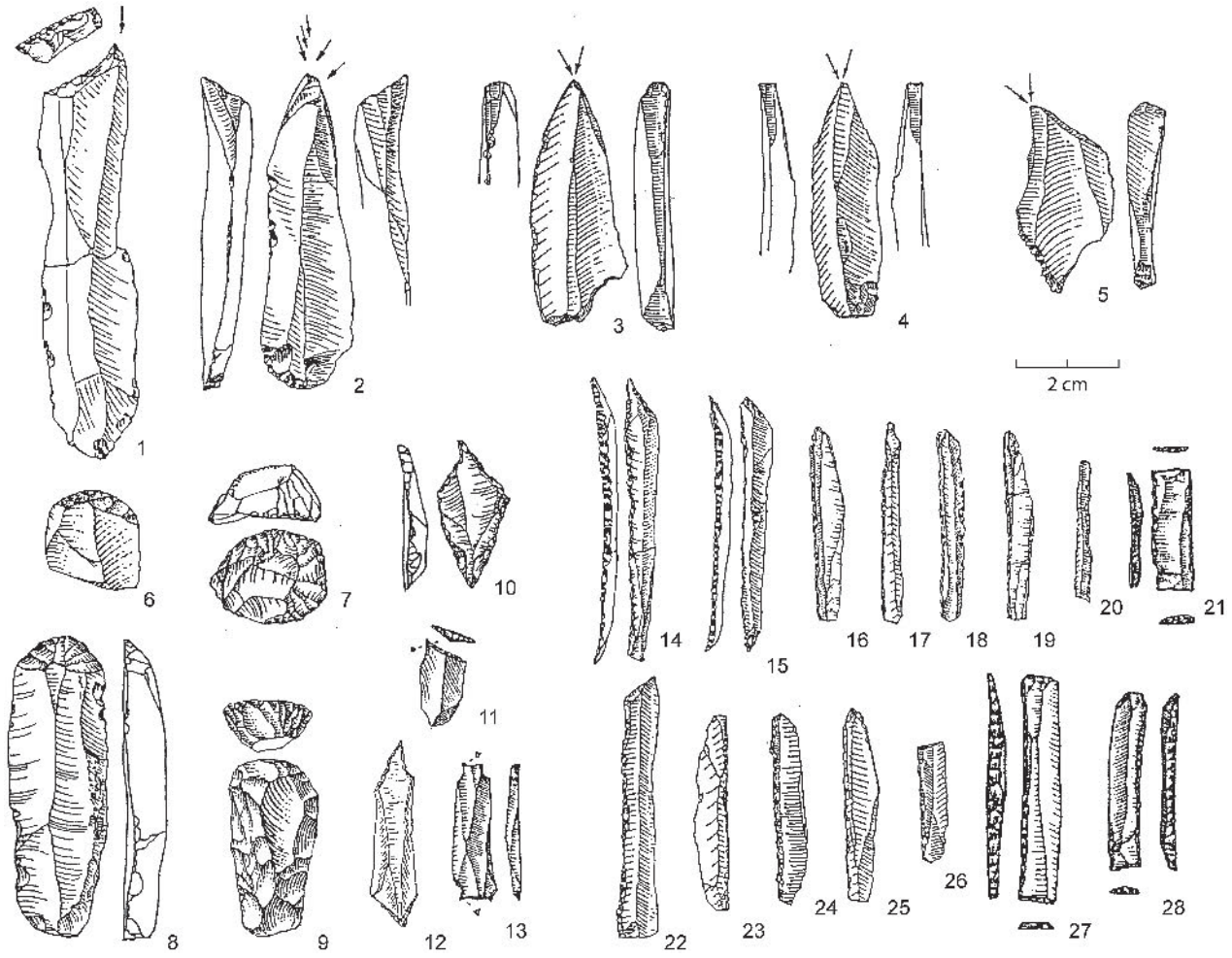


Fig. 9 – Exemple d'industrie lithique. N°s 1 à 5, 9, 15 à 20 et 22 à 25 : la Fru, couches 4B et 4A ; n°s 6 à 8, 10 à 13, 21 et 27 à 28 : les Douattes.
Fig. 9 – *Example of lithic industry. Nos. 1 to 5, 9, 15 to 20 and 22 to 25: La Fru, Magdalenian, levels 4B and 4A; nos. 6 to 8, 10 to 13, 21, 27 and 28: Les Douattes, Magdalenian.*

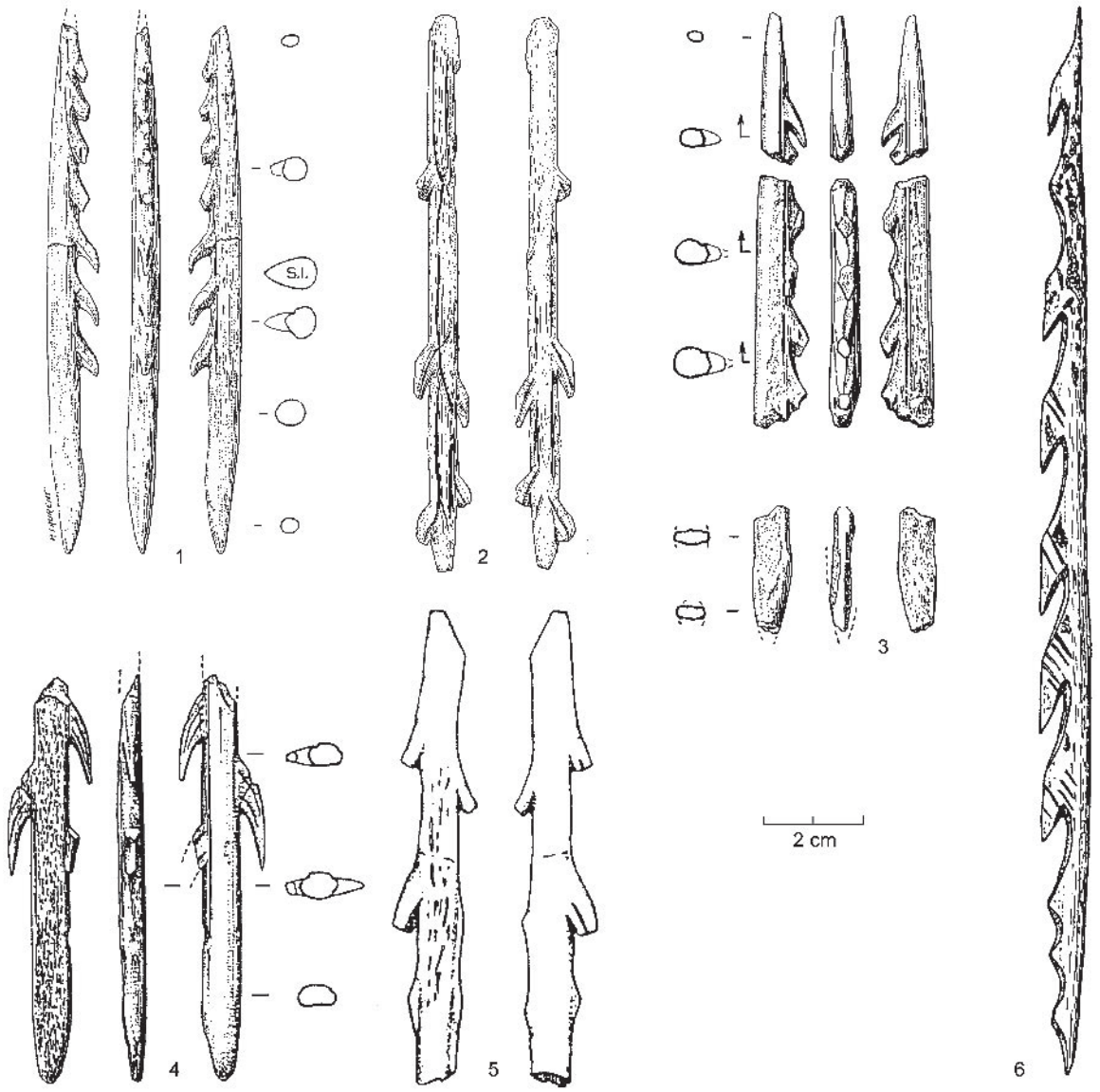


Fig. 10 – Exemples de harpons de la zone d'étude. N° 1 : Bange (Haute-Savoie) ; n° 2 : Veyrier (Haute-Savoie) ; n° 3 : la Raillarde (Ain) ; n° 4 : les Romains (Ain) ; n° 5 : St-Agnan-en-Vercors (Drôme) ; n° 6 : Bobache (Drôme).
Fig. 10 – *Examples of harpoons from the studied area. No. 1: Bange (Haute-Savoie); no. 2: Veyrier (Haute-Savoie); no. 3: La Raillarde (Ain); no. 4: Les Romains (Ain); no. 5: St-Agnan-en-Vercors (Drôme); no. 6: Bobache (Drôme).*

L'examen des industries osseuses, en particulier pour les sagaies et harpons de quelques sites (fig. 10 et 11), met aussi en relief des différences – pas seulement quantitatives malgré la faiblesse des effectifs – mais surtout perçues au niveau de la typologie. Les sagaies à simple ou double biseau et les harpons à une ou deux rangées de barbelures sont reconnus dans des occupations datées, avec une bonne fiabilité, depuis le Dryas ancien jusqu'à la fin du Bølling, voire au Dryas moyen.

Pour conclure, nous pensons que les industries lithiques et osseuses des sites régionaux du Magdalénien supérieur ne sont pas monotones, mais présentent dans de nombreux cas des différences ou particularités typologiques et morphologiques qui sont probablement spécifiques des activités des habitats.

LES SOCIÉTÉS MAGDALÉNIENNES DANS LEUR CONTEXTE PALÉO-ENVIRONNEMENTAL

Le contexte paléo-environnemental végétal

Sur la base des recherches conduites dans les sites anthropisés de plusieurs gisements des deux Savoie et du Jura méridional, la connaissance du paléo-environnement végétal déduite des analyses polliniques reste limitée pour certains gisements et ne permet pas toujours de discriminer les différentes biozones du Tardiglaciaire. Deux difficultés sont à l'origine de ce constat. La première a trait à la complexité stratigraphique des remplissages en grotte et en abris-sous-roche, situation qui engendre des effets de percolation

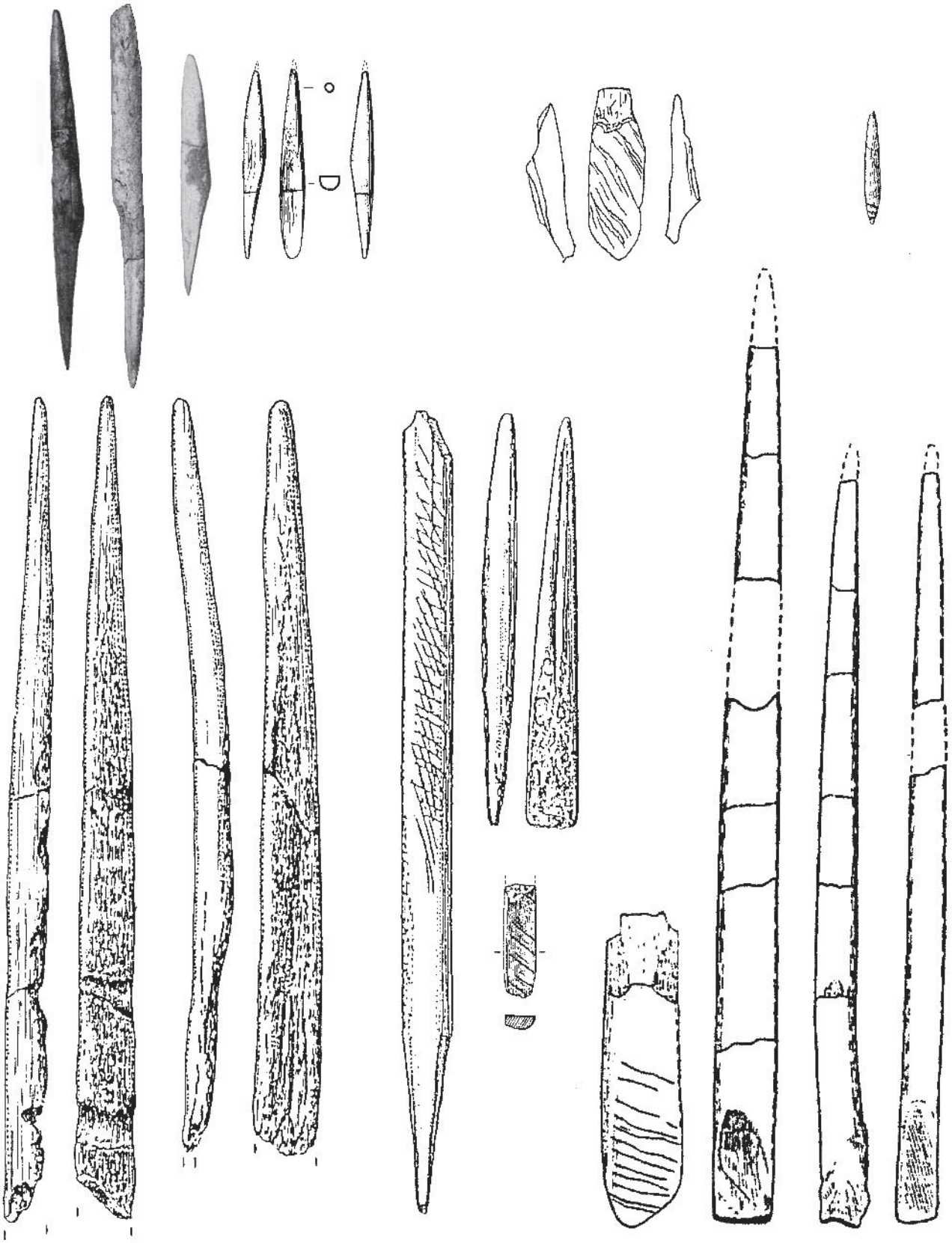


Fig. 11 – Exemples d'armatures de sagaie. N°s 1 à 4 : la Croze (Ain), Magdalénien moyen ; n° 5 : Bange (Haute-Savoie), Magdalénien supérieur final ; n° 6 : la Fru, couche 4A (Savoie), Magdalénien supérieur ; n°s 7 et 8 : la Fru, couche 4B (Savoie), Magdalénien supérieur, phase ancienne ; n°s 9 à 11 : les Romains (Ain), Magdalénien supérieur ; n°s 12 à 15 : les Douattes (Haute-Savoie), Magdalénien supérieur.
Fig. 11 – *Examples of assegai points. Nos. 1 to 4: La Croze (Ain), Middle Magdalenian; no. 5: Bange (Haute-Savoie), Final Upper Magdalenian; no. 6: La Fru, level 4A (Savoie), Upper Magdalenian ; nos. 7 and 8: La Fru, level 4B (Savoie), Upper Magdalenian, oldest phase; nos. 9 to 11: Les Romains (Ain), Upper Magdalenian; nos. 12 to 15: Les Douattes (Haute-Savoie), Upper Magdalenian.*

des pollens à travers les sédiments souvent très aérés. Ceci a été démontré à la Fru. La deuxième est la conséquence de l'anthropisation qui fausse les proportions respectives des taxons dans les diagrammes polliniques.

À ces deux difficultés s'ajoute, surtout pour les fouilles anciennes, l'utilisation dans la méthode de prélèvement des sédiments d'un pas d'échantillonnage très large ne permettant pas toujours d'effectuer des analyses palynologiques à haute résolution. Ces problèmes, très spécifiques aux sites anthropisés, conduisent parfois, lorsque l'on croise les données, à observer des incohérences entre les biozones déduites des analyses polliniques, les attributions culturelles proposées par la typologie et la chronologie absolue.

Par contre, dans les sites non anthropisés, l'identification des biozones végétales est plus sûre. C'est le cas dans les massifs préalpins et alpins, en particulier par les recherches de Fernand David (David, 1993a et b). Ce chercheur a montré que le dynamisme végétal tardiglaciaire correspond à une succession de peuplements arbustifs pionniers auxquels succèdent les forêts de pins, mais en soulignant que la dynamique n'est pas homogène sur l'ensemble des massifs et qu'elle correspond à un étagement altitudinal, comme par exemple les forêts de bouleaux qui n'excèdent pas 1 700-1 800 m et les pinèdes qui ne colonisent pas les territoires au dessus de 1 000 m. Ces biozones du Tardiglaciaire ont été généralement mises en évidence dans les séquences sédimentaires très anthropisées des sites magdaléniens, mais avec une bien moindre précision que celle des travaux dans les sites non anthropisés, comme le montrent les récents travaux d'un PCR (Pion *et al.*, à paraître) menés dans des milieux non anthropisés, en particulier dans deux lacs en Savoie (la Thuile et le Chevelu), qui apportent leurs contributions à l'identification des biozones du Tardiglaciaire régional (Bégeot et Argant, 2002 ; Thiébault, 2002). C'est ainsi que les biozones du Dryas ancien, du Bølling, du Dryas moyen, de l'Allerød et du Dryas récent ont bien été identifiées, non seulement par la palynologie mais aussi par des datations radiocarbone effectuées sur les macrorestes des sédiments, ce qui permet de proposer un calage ^{14}C des biozones du Tardiglaciaire régional (fig. 12). En particulier, le Dryas moyen a été bien repéré, non seulement dans les ensembles polliniques, mais aussi par les analyses du radiocarbone ^{14}C et du rapport $^{18}O/^{16}O$ (Marrocchi, 2001). De plus, les petites périodes de refroidissement de «l'*intra Bølling Cold Phase*» et «l'*intra Allerød Cold Phase*» ou «*Gerzensee oscillation*» ont été également reconnues dans les spectres polliniques.

Le contexte paléo-environnemental animal

Les résultats des recherches effectuées dans le cadre du PCR et ceux qui lui sont antérieurs (travaux dans la grotte de Bange et l'abri des Douattes) conduisent à constater que le Renne est encore identifié à la fin du Bølling dans les niveaux magdaléniens de notre région des Alpes du nord françaises et le Jura méridional.

Les datations effectuées (fig. 13), toutes en AMS, sur des restes de Renne de six gisements magdaléniens (les Douattes, Bange, la Raillarde, l'abri Gay, le Taï et le Campalou) constituent un corpus de huit valeurs (Pion et Oberlin, 2002) qui s'intègrent dans l'intervalle 12300-12090 BP pour 1 σ (avec de faibles écarts-types) et pour +/- 2 σ (P = 0,05), cet intervalle s'ouvre entre 12520 et 11790 années. En dates calibrées av. J.-C., il est sensiblement de même étendu, c'est-à-dire entre 12405 et 11871 années. Le degré de confiance de ces résultats est tout à fait acceptable, d'autant plus que les datations sont pratiquement toutes situées en dehors du plateau radiocarbone du début du Bølling (12800-12500 BP). Il convient de souligner que la représentation du Renne dans les spectres ne dépasse pas les 10 % ; on citera même le cas d'un seul reste de renne identifié à Bange (Caillat, 1994 ; Chaix, 2001), ce qui n'a pas empêché ses occupants de fabriquer un harpon et une aiguille dans le bois de cet animal. Ceci signifie que la probabilité d'avoir encore du Renne dans cette

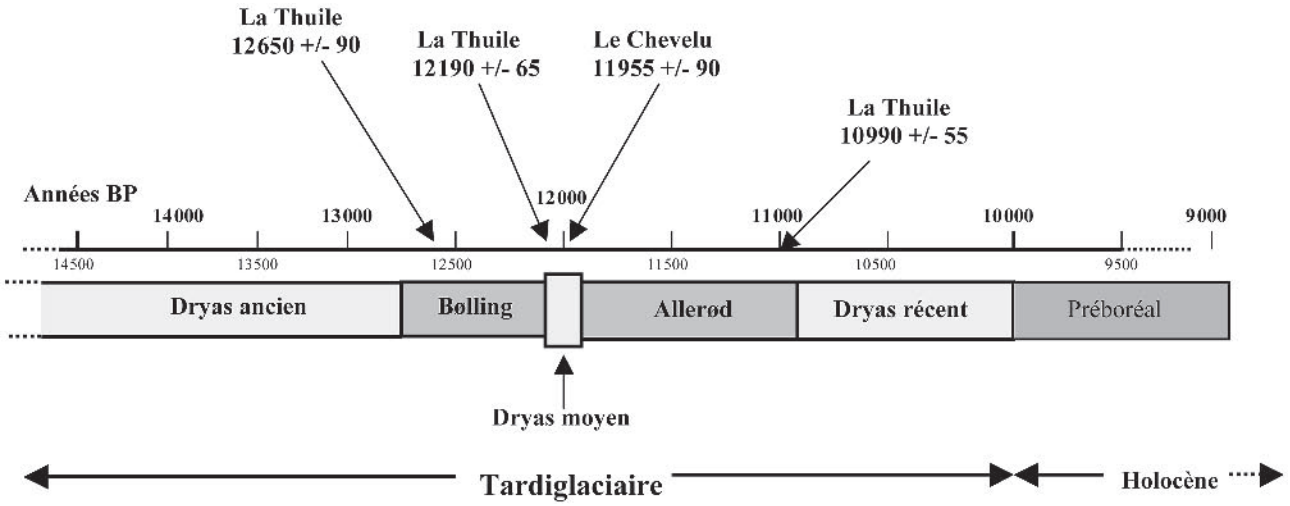


Fig. 12 – Calage ^{14}C des biozones du Tardiglaciaire régional (Pion, 2002b).
Fig. 12 – *^{14}C position of regional Late Glacial biozones (Pion 2002b).*

Sites	Niveaux	Réf laboratoires	Âge BP nominal	σ	Âge BP + 2σ	Âge BP - 2σ	Âge cal. av. J.-C., 2σ
Grotte Colomb (Isère)	Fouilles Bintz	Ly-598 (AMS)	12480	80	12640	12320	13328-12351
La Chénelaz (Ain)	c2 (Cartonnet)	Ly-703 (AMS)	12460	65	12590	12330	13269-12356
La Passagère (Isère)	Fouilles Boule	Ly-641 (AMS)	12440	60	12560	12320	13230-12351
Rochedane (Doubs)	c D1 (Thévenin)	Ly-709 (AMS)	12420	75	12570	12270	13243-12322
Taï (Drôme)	SN C "1 (Brochier)	Ly-645 (AMS)	12400	60	12520	12280	13170-12329
Campalou (Drôme)	C 2 (Brochier)	Ly-2301 (AMS)	12300	60	12420	12180	12397-12179
Les Douattes (Hte-Savoie)	c5 sup. (Pion)	Ly-1416 (AMS)	12255	95	12445	12065	12405-12141
Les Douattes (Hte-Savoie)	c5 sup. (Pion)	Ly-1850 (AMS)	12240	70	12380	12100	12378-12151
Bange (Hte-Savoie)	c G (Pion)	Oxa-540	12200	160	12520	11880	12170-11890
La Raillarde (Ain)	Fouilles Reymond	Ly-707 (AMS)	12180	80	12340	12020	12360-12124
Abri Gay (Ain)	F2b (Desbrosse)	Ly-640 (AMS)	12160	60	12280	12040	12328-12131
Taî (Drôme)	C'1 (Brochier)	Ly-1381	12090	150	12390	11790	12383-11871

Fig. 13 – Datation du Renne dans la deuxième moitié du Bølling, c'est-à-dire en dehors ou en limite supérieure du plateau radiocarbone (Pion, 2002b).
Fig. 13 – *Dating of reindeer in the second part of Bølling, outside the radiocarbon plateau, 13,000-12,500 BP (Pion 2002b).*

période est forte et confirme notre point de vue quant à la présence de ce cervidé au sein de zones refuges dans la région des Préalpes (Bridault *et al.*, 2000), hypothèse confortée par les résultats des analyses $\delta^{13}C$ et $\delta^{15}N$ sur le collagène d'os de Renne qui indiquent un biotope encore suffisamment ouvert renfermant toujours des ressources alimentaires propres au Renne (Bocherens *et al.*, 2002).

C'est aussi au cours de cette période de la fin du Bølling-Dryas moyen que s'effectue probablement la recomposition du monde animal (Bridault, 2002a et b). En coexistence avec le Renne sont identifiés d'autres cervidés comme le Cerf et l'Élan, avec l'exemple le plus probant de la couche 5 supérieure des Douattes (Pion, 2002a), où ces deux cervidés sont associés au Renne et au Cheval (Chaix, 2002 et 2003). Les datations AMS réalisées sur ces quatre espèces se situent dans un intervalle de temps très resserré, compris entre 12255 et 11945 BP (Pion, 2002b).

La disparition du Renne constatée dans cette période est-elle spécifique à notre région ? Peut-on retrouver cette même situation dans des espaces géographiques limitrophes ou plus éloignés ?

Dans le massif du Vercors ou sur ses marges, c'est-à-dire dans les grottes Colomb et de la Passagère (Méaudre, Isère), dans la grotte de la Chénelaz et le niveau C''1 de la grotte du Taï, le Renne des derniers niveaux magdaléniens est daté (également en AMS) entre 12480 et 12400 BP, soit pour +/- 2 σ entre 12640 et 12280 BP. À Rochedane, on peut constater la même situation, la date (AMS) effectuée également sur Renne du niveau magdalénien D1 indique 12420 +/- 75 BP, mais calibrée entre 13243 et 12322. Par contre, la situation n'est plus la même en Suisse (Le Tensorer, 1998), car dans les niveaux de Hauterive-Champréveyres et Monruz attribués selon D. Leesch à l'Azilien et datés dans la deuxième moitié du Bølling, entre 12500 et 12000 BP, c'est-à-dire à la phase à bouleau arborescent, CHb-3 pour Hauterive-Champréveyres et 12700-12500 BP pour Monruz (Leesch, 2004, p. 215), le Renne n'est plus représenté dans la faune chassée. Pourtant, le contexte géographique et climatique n'apparaît pas sensiblement différent de celui de notre région des Préalpes, on pourrait même supposer que le climat devait être un peu plus rigoureux. Il en est de même dans le Bassin parisien, en particulier au Closeau où l'occupation azilienne des niveaux inférieurs qui ne contient pas de Renne dans la faune chassée (Bemilli, 2000) a été datée plusieurs fois entre 12500 et 12100 BP (Bodu, 1995, 1998 et comm. pers. à G. Pion).

On pourrait donc, sur la seule foi des datations absolues et en prenant les plus basses, considérer que la disparition du Renne à Hauterive-Champréveyres, Monruz et le Closeau se situerait à peu près dans le même intervalle de temps que celui de notre région.

LA TRANSITION MAGDALÉNIEN-ÉPIPALÉOLITHIQUE : LES CAUSES ESSENTIELLES

Quelle conclusion peut-on tirer des données apparemment divergentes pour plusieurs d'entre elles, à la fois dans la chronologie et dans la composition des spectres d'outillage observée dans les sites magdaléniens de la deuxième partie du Bølling ? Dans l'intervalle temporel 12600-12000 BP, la chronologie absolue est-elle suffisamment précise pour une sériation chronologique fiable ? La technique de datation nous apparaît maintenant bien maîtrisée pour éliminer cette hypothèse, d'autant plus que, dans leur grande majorité, les dates sortent de la zone du plateau radiocarbone de la première moitié du Bølling. Il faut rechercher une autre explication à cette situation.

En effet, c'est dans la période relativement courte (trois ou quatre siècles) des biozones de la fin du Bølling et du Dryas moyen – où les fluctuations climatiques sont sensibles voire brutales selon les régions – que la grande « mutation » Magdalénien/Épipaléolithique (Azilien) s'est intensifiée et est devenue irréversible. Les évolutions technologiques et culturelles observées dans les spectres lithiques et fauniques se sont probablement réalisées à des vitesses différentes, provoquant des décalages chronologiques relativement importants (asynchronisme).

Les phénomènes qui auraient eu le plus d'influence sur les changements culturels sont à rechercher dans :
- la nécessité d'innover très vite (survie du groupe) pour répondre à la pression des conditions environnementales, d'amplitudes différentes selon les espaces géographiques de l'habitat (à l'intérieur de l'Hexagone et dans certains pays limitrophes) ;
- les effets d'acculturation résultant des contacts entre groupes. Les changements culturels sont plus ou moins rapides selon l'intensité de ces contacts. L'acculturation a pu être organisée et forcée au bénéfice du groupe le plus fort ou spontanée et progressive par simple jeu de contact entre faciès culturels différents ou même relativement similaires.

C'est dans la période de la fin du Bølling-Dryas moyen-début Allerød que la coexistence a été la plus sensible entre les groupes magdaléniens qui chassent encore le Renne – malgré sa rareté – et les groupes qui se sont plus vite adaptés aux nouvelles conditions de l'environnement et en particulier dans la période où la recomposition du monde animal a été la plus sensible. Sur la base des données pluridisciplinaires actuelles, il est encore difficile de trancher entre processus d'acculturation ou simples échanges technoculturels, d'autant plus que nous n'avons pas dans notre région et dans l'état actuel des recherches de sites du Tardiglaciaire qui proposent une succession d'occupations magdaléniennes suffisamment rapprochées les unes des autres, permettant de mesurer les processus concernant les évolutions technochronologiques majeures.

Comme hypothèse de travail, on peut proposer que les groupes magdaléniens du Tardiglaciaire ont très probablement traversé, mais peu stationné (haltes de chasse), les massifs préalpins durant leur grande migration vers le nord ; les études en cours sur la caractérisation et la circulation des matières premières siliceuses (Bressy, 2002) confortent cette hypothèse des passages épisodiques de ces groupes dans notre région.

SYNTHÈSE

Hypothèses de peuplement

On peut se poser la question de savoir d'où venaient ces groupes humains du Magdalénien moyen. Les sites de la Colombière et de la Croze se positionnent sur un axe géographique qui permet l'accès à l'Est de la France, ce qui suggère qu'à partir du Sud-Ouest de la France, en particulier le Bassin aquitain avec ses nombreux sites, le parcours des groupes du Magdalénien moyen (Magdalénien III) emprunterait le Centre (Charente, Vienne et Indre) pour se diriger vers le nord de la Loire, puis, en direction de l'Est de la France, en Haute-Marne (Farincourt). Ensuite, la diffusion concernerait le bassin de la Saône, en particulier dans le Doubs (Rigney), puis vers le Jura (Arlay) et sa partie méridionale la Colombière et la Croze.

D'où viennent les groupes du Magdalénien supérieur identifiés dans les sites des Alpes du nord françaises et du Jura méridional ? En proposant le Bassin aquitain comme point de départ de la diffusion de cette culture vers tout l'Hexagone, nous retenons l'hypothèse – énoncée par plusieurs chercheurs dont A. Thévenin – que cette diffusion vers les massifs préalpins a pu s'effectuer principalement par l'axe de la vallée du Rhône. L'accès à cette vallée était en effet possible, soit par les Pyrénées et le Languedoc occidental et méditerranéen – avec comme exemple, entre autre, celui du site de la grotte de Belvis « la Cauna » (Sacchi, 1986) – soit plus haut, par les régions des Cévennes et de l'Ardèche.

En remontant la vallée du Rhône, les groupes magdaléniens ont séjourné sur les marges ou à l'intérieur des massifs préalpins. Ce sont d'abord les sites localisés dans la vallée de l'Isère, qui contourne le sud du Vercors – en direction du carrefour des vallées de l'Isère et du Drac – avec le gisement de Saint-Romans (Le Calvaire, Drôme), daté (PCR) à 14370 +/- 90 (Ly-710), soit déjà dans la première moitié du Dryas ancien, puis les sites de la grotte du Taï et de l'abri du Campalou où plusieurs niveaux d'occupation ont été datés également dans le Dryas ancien et dans le Bølling, et jusqu'à la fin de cette période (Brochier et Brochier, 1995).

Les groupes magdaléniens ne se sont pas contentés de rester dans la vallée de l'Isère, ils ont pénétré également à l'intérieur du Vercors puisqu'on les retrouve à l'abri de Bobache – malheureusement non daté mais dans lequel a été exhumé un grand harpon (perdu) à barbelures unilatérales (fig. 10) –, à la grotte des Freydières (Saint-Agnan-en-Vercors, Drôme), avec également un fragment de harpon à double rangée de barbelures, et enfin aux grottes de Colomb et de la Passagère où les occupations ont été datées dans le Bølling (Pion *et al.*, PCR, DFS 2003).

En dehors du Vercors et en suivant toujours cette vallée du Rhône, la présence magdalénienne est attestée à la Garenne (Vénérieu, Isère, fouilles de M. Billard), en particulier par un niveau bien daté sur du Renne (PCR) dans le Dryas ancien (13150 +/- 110 BP), avec une importante présence du Lemming à collier.

C'est probablement en suivant toujours le Rhône que les groupes magdaléniens ont progressé vers les massifs préalpins et le sud du Jura méridional, pour aboutir aux sites de la Raillarde (Sault-Brénaz, Ain), des Romains, de la Bonne-Femme (Ain) et jusqu'au Bassin lémanique à Veyrier, puis par les vallées adjacentes des affluents du Rhône, l'Ain pour les sites de l'abri Gay et de la Colombière, les Usses pour les Douattes et le Chéran (massif des Bauges) pour Bange. La diffusion s'est aussi effectuée par la cluse des Hôpitaux pour les sites de la Chénelaz et des Hoteaux et de la Grande-Baille (Poncin, Ain). Pour les gisements des grottes Jean-Pierre de Saint-Thibaud-de-Couz et de la Fru, tous trois situés sur les marges ouest du massif de la Chartreuse, l'accès a pu se faire par la vallée de l'Isère (le long du massif du Grésivaudan) et la cluse de Chambéry pour accéder à la vallée de Saint-Thibaud-de-Couz, ou par la vallée de Saint-Laurent-du-Pont qui permet aussi d'atteindre, mais plus difficilement, la vallée de Saint-Thibaud-de-Couz.

Biozones et corrélation avec les calages ^{14}C BP	Cultures	Sites majeurs concernés	Datation BP ^{14}C +/- 2 σ	Évolutions majeures dans les spectres des faunes chassées	Évolutions majeures dans les industries
Dryas ancien 16000-14000	**Magdalénien moyen**	La Croze et la Colombière	14800-14000	Renne, Mammouth, Cheval, Bouquetin, Marmotte	Absence de LBA à la Croze mais présence de sagaie de Lussac-Angles
Dryas moyen 14000-12700	**Magdalénien supérieur phase ancienne**	La Fru, 4B	14000-13800	Renne, Cheval, Bouquetin, Marmotte	Taux élevé de LBA, sagaies quadrangulaires à biseau simple
Bølling 1re moitié 12700-12500	**Magdalénien supérieur phase moyenne**	La Fru, 4A Les Romains, III, IIb et IIa St-Thibaud-de-Couz, 9A et 9B Abri Gay, F2d, Étrembières Les Douattes, US 5.5 et 5.6 La Chénelaz	25 dates dont 14 sur Renne 13000-12400	Renne dominant, Cheval, Élan, Bouquetin et Marmotte	Débitage laminaire et lamellaire, composition différentes selon la fonction des sites Premières pointes à dos courbe à l'abri Gay
Bølling 2e moitié 12500-12200	**Magdalénien supérieur phase finale**	Les Douattes, US 5.3 et 5.4 Bange, c G La Raillarde	10 dates dont 6 sur Renne 12400-12200	Renne de plus en plus rare, présence significative du Cerf	Toujours de fonds magdalénien mais des pointes à dos plus nombreuses
Dryas moyen 12200-11900	**Magdalénien supérieur phase finale et début azilianisation ?**	Les Douattes, US 5.2 et 5.1 Abri Gay, F2b Abris du Campalou et du Taï	7 dates dont 4 sur Renne 12200-11950	Renne très rare, Cerf dominant	Pointes à dos courbe et à dos anglé associées avec encore des LBA
Allerød 1re moitié 11900-11600	**Épipaléolithique groupes à pointes à dos Azilien ancien**	La Fru, c 3, St-Thibaud-de-Couz, c 7 Abri Gay, F2b ? Bange, c E	9 dates entre 11900 et 11600 dont 6 dates pour La Fru	Disparition du Renne, faunes tempérées majoritaires dans les spectres : Cerf, Chevreuil, Sanglier	LBA très rares Les pointes à dos, très diversifiées, dominent Technologie affirmée

Fig. 14 – Tableau technochronologique et chronoculturel.
Fig. 14 – *Chrono-technological and chrono-cultural table.*

Concernant la présence des pointes à bord abattu dans le Bølling ou vers la fin de cette biozone, certains chercheurs l'interprètent comme le résultat d'un processus « d'azilianisation » mais sans préciser clairement ce qu'ils entendent par ce terme, à quel moment et sur la base de quels caractères pertinents (surtout d'ordre technologique) ce processus aurait commencé. À ce sujet, le point de vue diffère car l'apparition au Magdalénien de cette armature (utilisée pour des travaux domestiques ou pour armer des flèches) – surtout la pointe à dos courbe et en particulier la forme bipointe – étant bien antérieure à l'Allerød, son invention ne peut donc pas être attribuée ou « revendiquée » par les Aziliens. Par conséquent, cette armature n'est pas l'argument majeur (ou le fossile directeur) pour définir un processus dit « d'azilianisation ». À notre avis, il faut attendre la détection significative de cette armature dans un site – en quantité et en diversité morphologique – pour parler vraiment de culture azilienne à technologie affirmée, comme par exemple pour les niveaux 3 de la Fru (aires I et II) avec ses 480 pointes à dos (Pion, 1989, 1995a, 1998, 2000a, 2000b, 2004 ; Pion et Monin, 2002) ou celui de la couche 7 à plus faible effectif mais significatif de la grotte Jean-Pierre à Saint-Thibaud-de-Couz (Bintz *et al.*, 1994 et 1995).

Pour les sites de la région, on ne possède pas d'éléments décisifs pour étayer cette hypothèse et à plus forte raison d'imaginer que ce processus serait interne à un gisement, d'autant plus que les écarts temporels entre les niveaux magdaléniens et ceux de l'Azilien vrai (technologie affirmée) sont bien trop importants, de l'ordre de plusieurs siècles dans pratiquement tous les sites régionaux.

Les pointes à dos courbe identifiées dans les sites magdaléniens durant le Bølling ont été inventées, ou réinventées, pour répondre aux nouvelles stratégies de chasse imposées par l'évolution du monde animal pendant cette période. Le Renne n'est plus l'espèce de prédilection et il disparaît à la fin du Bølling ou au cours du Dryas moyen (cf. *infra*). La rareté du bois de Renne a contraint les Magdaléniens à modifier la technologie de fabrication de leurs armes. Le remplacement progressif des pointes de sagaies en bois de Renne par des pointes en silex peut alors s'expliquer d'une façon très pragmatique. La partie pénétrante de la sagaie, fabriquée depuis des millénaires à partir d'une baguette extraite d'un bois de Renne, est remplacée par une flèche armée d'une pointe à bord abattu en silex, fixée en tête de la flèche pour une fonction vulnérante et complétée par une série d'armatures – de formes différentes – placées latéralement comme barbelures. La propulsion de ce nouveau type de projectile pouvait s'effectuer (en fonction du poids des armatures) soit en utilisant toujours la technique du lancé manuel, soit avec l'aide d'un arc, dont il serait assez logique de penser, même si cela n'est pas encore démontré, qu'il était déjà utilisé à cette période par les Magdaléniens.

Ainsi, l'existence de ces armatures probablement dans la première partie du Bølling nous apparaît synchrone du changement écologique important de cette période et dont les conséquences sur l'environnement végétal et animal ont été décisives dans le mode de vie des Magdaléniens. L'invention des armatures en silex a engendré de façon progressive – tout le long du Bølling et jusqu'au Dryas moyen – un changement culturel décisif. C'est au cours de cette période que les contacts entre les groupes magdaléniens et les groupes qui leur sont contemporains, mais à faciès culturels différents et qui utilisent déjà cette armature de façon plus systématique, ont été les plus intenses. Cependant, les modifications technologiques constatées dans les chaînes opératoires du débitage et dans la composition des spectres d'outils des Magdaléniens de la fin du Bølling ne résultent pas forcément de ces contacts exogènes. Nous pensons que la capacité de créativité à l'intérieur de la communauté magdalénienne était probablement suffisante pour faire face aux exigences de l'environnement.

On peut retenir le concept diffusionnisme, c'est-à-dire la diffusion des traits culturels à partir des lieux d'invention, mais il ne faut pas éliminer l'évolution interne au groupe (concept de l'évolutionnisme) qui se déroule d'une façon progressive et sans discontinuité.

Enfin, et vers la fin de la période Bølling-Dryas moyen, la culture magdalénienne disparaît dans notre région et laisse la place aux ensembles épipaléolithiques.

Proposition de chronologie régionale

Pour conclure cet article, les données essentielles de cette première synthèse (Pion, 2000c) sont résumées dans le tableau de la figure 14, dans lequel les sites magdaléniens majeurs de la région des Alpes françaises du nord et du Jura méridional sont présentés dans leurs contextes biozonique et chronoculturel. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BÉGEOT C., ARGANT J. (2002) – PCR « La fin du Paléolithique supérieur dans les Alpes du nord françaises et le Jura méridional » , *in* G. Pion dir., *DFS, 2002*.

BÉMILLI C. (2000) – Nouvelles données sur les faunes aziliennes du Closeau, Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine), *in* G. Pion dir., *Le Paléolithique supérieur récent : nouvelles données sur le peuplement et l'environnement, Actes de la table ronde de Chambéry, 1999*, Mémoire de la Société préhistorique française, t. XXVIII, Paris, p. 29-38, 9 fig., 2 tabl.

BINTZ P., BOCQUET A., CHALINE J., DESSE-BERSET N., ÉVIN J., GIRARD M., LEQUATRE P., MONJUVENT G., MOURER-CHAUVIRÉ C., VERNET J.-L. (1994) – Les grottes Jean-Pierre 1 et 2 à Saint-Thibaud-de-Couz, 1re partie : Paléo-environnement et cultures du Tardiglaciaire à l'Holocène dans les Alpes du nord, *Gallia Préhistoire*, t. 36, éd. du CNRS, Paris, p. 145-266.

BINTZ P., BOCQUET A., CHALINE J., DESSE-BERSET N., ÉVIN J., GIRARD M., LEQUATRE P., MONJUVENT G., MOURER-CHAUVIRÉ C., VERNET J.-L. (1995) – Les grottes Jean-Pierre 1 et 2 à Saint-Thibaud-de-Couz, 2e partie : La culture matérielle. Paléoenvironnement et cultures du Tardiglaciaire à l'Holocène dans les Alpes du nord, *Gallia Préhistoire*, t. 37, p. 155-328.

BOCHERENS H., DRUCKER D., BILLIOU D., MOUSSA I. (2002) – Biogéochimie isotopique du collagène, *in* G. Pion dir., *DFS, PCR, 2002*, p. 57-71.

BODU P. (1995) – Un gisement à *Federmesser* sur les bords de la Seine : le Closeau à Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 92, n° 4, p. 451-455, 6 fig.

BODU P. (1998) – *« Le Closeau », Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine). Deux années de fouilles sur un gisement azilien et belloisien en bord de Seine*, Document final de synthèse de sauvetage urgent.

BRESSY C. (2002) – Les matières premières de Gerbaix « dessus » (Saint-Christophe-la-Grotte) : approvisionnement en silex d'un site épipaléolithique, *in* G. Pion dir., *DFS, PCR, 2002*, p. 93-121.

BRIDAULT A. (2002a) – L'environnement animal durant le Tardiglaciaire, *in* G. Pion dir., *DFS, PCR, 2002*, p. 52-58.

BRIDAULT A. (2002b) – La recomposition de l'environnement animal, *in* G. Pion dir., *DFS, PCR, 2002*, p. 83-91.

BRIDAULT A., CHAIX L., PION G., OBERLIN C., THIÉBAULT S., ARGANT J. (2000) – Position chronologique du renne (*Rangifer tarandus L.*) à la fin du Tardiglaciaire dans les Alpes du nord françaises et le Jura méridional, *in* G. Pion dir., *Le Paléolithique supérieur récent : nouvelles données sur le peuplement et l'environnement, Actes de la table ronde de Chambéry, 1999*, Mémoire de la Société préhistorique française, t. XXVIII, Paris, p. 47-57, 4 fig., 3 tabl.

BROCHIER J.-É., BROCHIER J.-L. (1995) – Les sites magdaléniens et aziliens du Taï et de l'abri Campalou à Saint-Nazaire-en-Royans, Drôme, *Livret-guide de l'excursion Préhistoire et Quaternaire en Vercors, Ve congrès UISPP, Grenoble*, p. 144-147.

CHAIX L. (2001) – La faune de la grotte de Bange (Haute-Savoie), *in* G. Pion dir, *Rapport PCR 2001*.

CHAIX L. (2002) – Rapport préliminaire sur la faune magdalénienne (couche 5) des Douattes, *in* G. Pion dir., *DFS, PCR, 2002*, p. 94-100.

CHAIX L. (2003) – Les Douattes, rapport de fouille, *in* G. Pion dir.

DAVID F. (1993a) – *Évolutions de la limite supérieure des arbres dans les Alpes françaises depuis la fin des temps glaciaires*, thèse de doctorat, université Aix-Marseille III, 94 p.

DAVID F. (1993b) – Altitudinal variation in the response of the vegetation to Late-glacial climatic event in the northern French Alps, *New Phytol.*, vol. 125, p. 203-220.

DESBROSSE R. (1965) – Les sagaies magdaléniennes de la Croze (Ain), *Revue archéologique du Centre de la France*, t. 4, n° 3-4, p. 327-333.

DESBROSSE R. (1970) – Les gisements magdaléniens du Jura méridional français, *Actes du VIIe congrès UISPP, Prague, 1966*, p. 319-321, 1 fig.

DESBROSSE R. (1976) – Les civilisations du Paléolithique supérieur dans le Jura méridional et dans les Alpes du nord, *La Préhistoire française, t. 1, Les Civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France*, p. 1196-1213, éd. du CNRS, Paris.

DESBROSSE R. (1977) – L'abri Gay à Poncin (Ain), nouveau gisement azilien du Bassin rhodanien, *Congrès préhistorique de France, XXe session, Provence, 1974*, p. 123-129, 6 fig.

DESBROSSE R., MARGERAND I. (2001) – Art mobilier à la Croze-sur-Suran (Ain). Problems of Stone Age, *In the Old World Jubilee Book* dedicated to Professor Janusz K. Kozlowski, Krakow.

LEESCH D. (1993) – Le Paléolithique supérieur récent, SPMI, *La Suisse du Paléolithique à l'aube du Moyen-Âge*, Verlag Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte, Basel, p. 167.

LEESCH D. (2004) – *Hauterive-Champréveyres et Neuchâtel-Monruz, témoins d'implantations magdaléniennes et aziliennes sur la rive nord du lac de Neuchâtel*, Archéologie neuchâteloise, 31, service et musée cantonal d'Archéologie.

LEROI-GOURHAN A. (1965) – *Préhistoire de l'art occidental*, Mazenod, Paris (nouvelle édition augmentée, 1995).

LE TENSORER J.-M. (1998) – *Le Paléolithique en Suisse*, Série Préhistoire d'Europe, n° 5, éd. Jérôme Millon, Grenoble, 349 p.

MARGERAND I. (1997) – La Raillarde, une grotte du Paléolithique supérieur français à Sault-Brénaz (Ain). Bilan des recherches antérieures et premiers résultats, *Le Bugey*, 84, p. 141-158.

MARROCCHI Y. (2001) – Analyse isotopique haute résolution des sédiments des lacs de la Thuile et du Chevelu (Savoie), *in* G. Pion dir., *rapport PCR, 2001*, annexe 5.

MONIN G., PION G. (2002) – *Abri des Douattes (Haute-Savoie)*, Rapport de fouilles.

PION G. (1989) – Le gisement de la Fru, commune de Saint-Christophe-la-Grotte (Savoie), *in* G. Aimé et A. Thévenin dir., *Épipaléolithique et Mésolithique entre Ardennes et Massif alpin, Table ronde de Besançon, 1986*, Mémoires de la Société d'Agriculture, Lettres, Sciences et Arts de la Haute-Saône, 2, p. 137-143, 5 fig.

PION G. (1995) – L'abri de la Fru, les occupations magdaléniennes des niveaux 4B et 4A, *Livret-guide de l'excursion Préhistoire et Quaternaire en Chartreuse et Savoie, L'Europe des derniers chasseurs, Ve congrès international UISPP, XIIe commission, Grenoble, 18-23 septembre 1995*, Paris, CTHS, p. 49-76, 8 fig.

PION G. (1998) – *Le Magdalénien du Tardiglaciaire dans les deux Savoie et le Jura méridional*, DEA de Préhistoire, université de Franche-Comté, Besançon, 82 p, 60 fig.

PION G. dir. (1999) – *L'abri des Douattes, reprise des fouilles*, Rapport de fouilles.

PION G. (2000a) – Les pointes à bord abattu des industries de la fin du Dryas ancien et du Bølling dans quelques sites des deux Savoie et du Jura méridional : données préliminaires, *Les Paléo-alpins, Hommage à Pierre Bintz*, Géologie alpine, Mémoire hors série n° 31, p. 117-133, 1 fig.

PION G. (2000b) – Les pointes à dos courbe dans les industries de la fin du Dryas ancien et du Bølling dans quelques sites des deux Savoie et du Jura méridional : analyse préliminaire, *Les derniers chasseurs-cueilleurs d'Europe occidentale, Actes du colloque international de Besançon, 1998*, Annales Littéraires, 699, Série Environnement, sociétés et archéologie, Presses universitaires franc-comtoises, Besançon, p. 103-111, 4 fig.

PION G. (2000c) – Le Magdalénien des deux Savoie et du Jura méridional : synthèse préliminaire des données accessibles ; proposition d'une chronologie pour les principaux gisements, *Le Paléolithique supérieur récent : nouvelles données sur le peuplement et l'environnement, Actes de la table ronde de Chambéry, 1999*, Mémoire de la Société préhistorique française, t. XXVIII, Paris.

PION G. dir. (2002a) – *L'abri des Douattes, reprise des fouilles*, PCR, DFS 2002.

PION G. dir. (2002b) – *PCR « La fin du Paléolithique supérieur dans les Alpes du nord françaises et le Jura méridional »*, DFS, 2002.

PION G. (2004) – *Magdalénien, Épipaléolithique et Mésolithique ancien au Tardiglaciaire dans les deux Savoie et le Jura méridional*, thèse de doctorat de l'université de Franche-Comté, laboratoire de Chrono-écologie, UMR 6565 CNRS, vol. 1 : texte, 295 p., vol. 2 : ill. et pl., 174 fig.

PION G., OBERLIN C. (2002) – Le corpus des datations radiocarbone, datation du renne, interprétation des résultats, *in* G. Pion dir., *DFS, PCR, 2002*, p. 72-82.

RACHOUD-SCHNEIDER A.-M (2003) – Histoire du paysage lémanique sur la base de deux nouvelles séquences polliniques lacustres à Nyon et à Versoix (Suisse), *in* M. Besse, L.-I. Stahl Gretsch et P. Curdy dir., *Constellation : hommage à Alain Gallay*, Cahiers d'Archéologie romande, n° 95, Lausanne, p. 229-241.

REYNAUD C., CHAIX L. (1981) – Modalités et chronologie de la déglaciation fin-würmienne au pied du Salève (Haute-Savoie, France), *Notes du laboratoire de Paléontologie de l'université (Genève)*, 8, 3, p. 19-40.

SACCHI D. (1986) – *Le Paléolithique supérieur du Languedoc occidental et du Roussillon*, XXIe suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS.

STAHL GRETSCH L.-I. (2005a) – Approche typologique des armatures de sagaie du site de Veyrier (Étrembières, Haute-Savoie), *in* V. Dujardin dir., *Industrie osseuse et parures du Solutréen au Magdalénien en Europe, Actes de la table ronde tenue à Angoulême du 28 au 30 mars 2003*, Mémoires de la Société préhistorique française, t. XXXIX, p. 123-135

STAHL GRETSCH L.-I. (2005b) – Les squelettes « magdaléniens » de Veyrier remis en contexte, *Annuaire de la Société suisse de Préhistoire et d'Archéologie*, n° 88, p. 283-291.

STAHL GRETSCH L.-I. (2006) – *Les occupations magdaléniennes de Veyrier : histoire et préhistoire des abris-sous-blocs*, Cahiers d'archéologie romande, n° 105, Lausanne, Documents préhistoriques, 20, éd. du CTHS, Paris.

THIÉBAULT S. (2002) – Le Tardiglaciaire : contexte environnemental, *in* G. Pion dir., *DFS, PCR, 2002*, p. 11-28.

Gilbert PION
Chercheur associé à l'UMR 6565
Laboratoire de Chrono-écologie
Université de Franche-Comté, Besançon
895, route de la Bathie, 73230 Saint-Alban-Leysse
gilbertpion@wanadoo.fr

Laurence-Isaline STAHL GRETSCH
Responsable du Musée d'histoire des sciences
de Genève
8, ch. de Pinchat, CH –1227 Carouge

Le début des études sur le Paléolithique en Catalogne espagnole (1866-1900)

Narcís SOLER MASFERRER

Résumé

En Catalogne espagnole, l'intérêt pour la Préhistoire paléolithique commença en 1866 avec une excursion de Pere Alsius et quelques amis à la Bora Gran d'En Carreras (Serinyà, Pla de l'Estany, Gérone), qui deviendra le premier gisement reconnu. Pere Alsius y recueillit quelques os en surface qui le feront réfléchir pendant quelques années sur la nature de leur présence dans le gisement. Il mentionna l'existence de la grotte dans ses publications sur la géologie de la région, en attendant un préhistorien qui voudrait l'étudier. Aucun n'existait à l'époque en Catalogne. L'un des objets trouvés en 1866 était un morceau de bois de Renne de classification douteuse qui attirera l'attention d'Édouard Harlé, qui fera la première fouille à la Bora Gran en 1882. La même année, il la publia dans les Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme. *Avant de publier ces trouvailles, il les montra à Gabriel de Mortillet et Émile Cartailhac et son diagnostic est encore aujourd'hui définitif : il s'agissait de Magdalénien. Pere Alsius continuera à fouiller la grotte avec de nouvelles trouvailles de bois de Renne qui ne laisseront aucun doute, et aussi une très riche industrie lithique et osseuse, avec des harpons. Il découvrit la mandibule néandertalienne de Banyoles en 1886 dans une carrière de travertin.*

Abstract

Interest in Palaeolithic prehistory began in Catalonia in 1866 with an excursion made by Pere Alsius and some friends to the Bora Gran d'En Carreras (Serinyà, Pla de l'Estany, Gerona) which would become the first recognized Palaeolithic site in Catalonia. There Pere Alsius discovered several bones lying on the ground which lead him to reflect for several years on the nature of their presence at the site. He mentioned the existence of the cave in his publications on the geology of the region in the hope that a pre-historian would want to study it, but at the time there were none in Catalonia. One of the objects found in 1866 was a piece of reindeer antler of doubtful classification that drew the attention of Édouard Harlé, who made the first excavation at the Bora Gran in 1882. That same year he published his findings in the Matériaux pour l´Histoire primitive et naturelle de l'Homme. *Before publication he showed his findings to Gabriel de Mortillet and Émile Cartailhac, who concluded they were Magdalenian, a conclusion which has remained unchallenged to this day. Pere Alsius continued to excavate the cave, finding new specimens of reindeer antlers, and thereby leaving no doubts, as well as evidence of a very rich lithic and bone industry which included harpoons. In 1886 he discovered the Neanderthal mandible of Banyoles in a travertine quarry.*

INTRODUCTION

Les origines les plus lointaines de la péninsule Ibérique ont été expliquées, comme dans toute l'Europe, à travers des textes de la Bible et des mythes gréco-romains. On y ajoutait beaucoup d'imagination et un peu de toponymie. Cette dernière permettait de chercher des ressemblances de noms et d'attribuer des accidents géographiques et des fondations de villes à des personnages mythologiques.

L'idée essentielle était qu'Hispania (l'Espagne et le Portugal) avait été peuplée à partir de l'arrivée de Tubal, fondateur de Tarragone et de Barcelone.

La Bible nous dit seulement que Tubal était le cinquième fils de Jaffret, fils de Noé (*Gén.* 10, 2). Il était un candidat possible parce qu'on croyait que Jaffret était le père des Européens. Flavius Josephus (*Ant. Jud.* I, 6, 124) y ajouta que Tubal était le père des Tubaliens qui à son époque étaient appelés Ibères. Dans le même texte, il parlait ensuite de Mosoc, père des Cappadociens. Ces Ibères sont sans doute des Ibères du Caucase, dans l'actuelle Georgie, et non pas des Ibériens occidentaux. C'est saint Jérôme qui a ajouté qu'il pourrait s'agir des Ibériens d'Hispanie.

Avec cette faible base, on a inventé des centaines de pages avec le nom, la chronologie et les exploits des rois primitifs d'Espagne, jusqu'aux faits déjà presque historiques de l'arrivée des Phéniciens à Gades (1000 av. J.-C.), des Rhodiens à Roses (800 av. J.-C.) et des Phocéens ou Marseillais à Emporion (600 av. J.-C.).

En ce qui concerne la Catalogne, il faut attendre l'œuvre d'Antoni Bofarull, *Historia crítica de Cataluña* (1876) pour voir la disparition des légendes médiévales, et l'œuvre de Salvador Sanpere, *Orígens i fonts de la Nació Catalana* (1878), pour voir que les temps géologiques et les apports de l'archéologie, la préhistoire et l'ethnographie occupent déjà la place des anciennes fantaisies. Les légendes resteront seulement comme source d'inspiration pour les poètes, comme Jacint Verdaguer, qui à l'époque écrivait *L'Atlàntida* (1878), le poème national espagnol.

À cette époque, les études de Préhistoire avaient déjà débuté en Espagne avec la découverte faite par Casiano del Prado du gisement du Paléolithique inférieur de San Isidro aux alentours de Madrid en 1862, la création du *Museo arqueológico nacional* en 1867, la publication du livre de Manuel de Góngora, *Antigüedades prehistóricas de Andalucía* (1868) et des premières revues consacrées aux études d'anthropologie et de préhistoire. En Catalogne, les monuments mégalithiques et les remparts protohistoriques, qu'on peut voir un peu partout dans le pays, ont attiré l'attention et ont commencé à être étudiés, avec les impressionnants monuments cyclopéens des Baléares, dans l'œuvre de Francesc Martorell, *Apuntes arqueológicos* (1879).

À côté des Espagnols comme Joan Vilanova, professeur de géologie et de paléontologie à l'université de Madrid et auteur de *Origen, naturaleza y antigüedad del hombre* (1872), il y a des étrangers qui ont eu un rôle très important dans le développement de la préhistoire espagnole. Les Français Émile Cartailhac, avec l'œuvre *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* (1886), Pierre Paris pour la Protohistoire, avec l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive* (1903-1904), ou les Belges Henri et Louis Siret avec *Las primeras edades del metal en el Sudeste de España* (1890).

Les trois œuvres d'étrangers que nous venons de citer reçurent des prix au concours qui avait été institué et très bien doté économiquement par Francesc Martorell.



Fig. 1 – La Bora Gran d'En Carreras (Serinyà, Gérone).
Fig. 1 – *The Bora Gran d'En Carreras (Serinyà, Gerona).*

Mais ce que nous intéresse ici, c'est le début de l'archéologie paléolithique, qui a été capable de reculer l'origine de l'homme et de changer complètement les idées sur les origines de l'humanité.

LA BORA GRAN

L'étude du Paléolithique en Catalogne a commencé un jour, un peu avant 1866, quand le père Josep Catà marchait à pied de Banyoles à Besalú (Gérone) pour prêcher une sainte Mission dans cette dernière ville. Il s'est arrêté pour se reposer dans un abri-sous-roche qui est à côté d'une fontaine dans le village de Serinyà (Alsius, 1895, p. 153). Il y a observé une brèche osseuse, un concept habituel dans la littérature de l'époque pour designer des formations qui étaient supposées appartenir à l'époque du Déluge universel. Il a notifié sa découverte à ses amis de Banyoles, dont Pere Alsius, un jeune étudiant en pharmacie.

L'abri-sous-roche était la Bora Gran d'En Carreras de Serinyà. Bora est un mot préromain conservé seulement dans des toponymes, avec le sens de grotte. C'est donc la « grande grotte » d'En Carreras. Carreras est le nom d'une ancienne famille de Serinyà, connue déjà au XVe siècle, propriétaire de la grotte. Aujourd'hui, c'est à Serinyà que l'on connaît le plus grand nombre de grottes paléolithiques de toute la Catalogne (Soler, 1999), mais jusqu'aux années quarante du siècle dernier, la Bora Gran a été presque la seule, et elle a donc été appelée simplement la grotte de Serinyà.

La grotte, orientée au nord, s'ouvre sur le haut et abrupt versant gauche du petit fleuve Serinyadell, un peu avant sa confluence avec le fleuve Ser, affluent du Fluvià, qui débouche dans la mer Méditerranée. C'est la seule grotte de Serinyà qui n'est pas construite par le travertin de fontaine ; elle s'ouvre dans des conglomérés du Pliocène. La cavité avait 16 m de largueur pour 10 m de profondeur et 3 de hauteur quand elle gardait la plus grande partie de son remplissage, avant le début des fouilles (Harlé, 1882). Aujourd'hui, vide pour la plus grande partie, elle est bien plus haute (fig. 1 et 2).

PERE ALSIUS

En 1966, la Bora Gran a été visitée par Pere Alsius et Joan Texidor, un autre pharmacien qui plus tard deviendra professeur de pharmacie à l'université de Barcelone et qui s'occupera aussi de la Préhistoire catalane.

Pere Alsius recueillit dans la grotte quelques ossements de rongeurs, carnivores et herbivores, et quelques charbons. Il remarqua que les os avaient été brisés pour extraire la moelle et quelques-uns présentaient des stries faites avec un outil effilé (Texidor, 1880 ; Alsius, 1878-1879, p. 169). Un petit morceau de bois de cervidé mérita une attention particulière. Dans un premier temps, il n'a pas reconnu l'industrie lithique,

Pendant des années, il réfléchira sur ces trouvailles et il arrivera à la conclusion que le morceau de bois avait appartenu à un renne et en donna quelques petites informations dans des revues locales (Alsius, 1871 et 1878-1879). En même temps, il était devenu un excellent historien de sa ville, auteur du *Ensaig histórich*



Fig. 2 – Situation de la Bora Gran (Serinyá, Pla de l'Estany, Gérone).
Fig. 2 – *Location of the Bora Gran (Serinyá, Pla de l'Estany, Gerona).*



Fig. 3 – Pere Alsius i Torrent (1839-1915).
Fig. 3 – *Pere Alsius i Torrent (1839-1915).*

sobre la vila de Banyolas (1872). Il sera choisi plus tard comme membre correspondant de la *Real Academia de la Historia* de Madrid et de la *Comisión de Monumentos* de la province de Gérone. Mais en même temps, il s'occupe de géologie, pris encore dans les théories diluviales, mais avec une parfaite connaissance de sa région, qui a un grand intérêt géologique grâce aux phénomènes karstiques et lacustres (fig. 3).

D'autres chercheurs donneront aussi des informations sur la grotte (Chia, 1879 ; Texidor, 1880), à laquelle vint s'ajouter un autre gisement paléolithique, le Puig de les Ànimes de Caldes de Malavella (La Selva, Girona), dans une source thermale, gisement qui ne pourra jamais être étudié et qui finalement sera détruit.

ÉDOUARD HARLÉ

Une information de l'existence de Renne dans la Bora Gran fut donnée par hasard dans le *Butlletí mensual de la Associació d'Excursions Catalan* (Osona, 1881). Il fut lu par Édouard Harlé, ingénieur de Toulouse habitant à Bordeaux, amateur de Préhistoire, qui venait de publier un rapport sur la grotte d'Altamira (Harlé, 1881a). En 1881, Harlé visita Barcelone et demanda à *l'Associació d'Excursions Catalana* des renseignements pour faire une excursion le long du fleuve Noguera Pallaresa du nord au sud (Harlé, 1881b). Il deviendra membre de l'association et son délégué à Bordeaux pendant de longues années. Il reçut donc le numéro 26-37 du bulletin de septembre et octobre de 1881, où il y avait la citation de l'existence du Renne dans la collection d'objets curieux de Pere Alsius.

Harlé lut la nouvelle dans les premières semaines de 1882 et fut intéressé par une affirmation qui contredisait le paradigme déjà établi à l'époque, l'inexistence du Renne au sud des Pyrénées. Il se mit en contact avec Pere Alsius, organisa des fouilles à la Bora Gran avec deux ouvriers du village et la même année, il les publia dans les *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme* (Harlé, 1882), avec un plan et une section de la grotte, des observations stratigraphiques et quelques dessins de l'industrie lithique. Il ne trouva

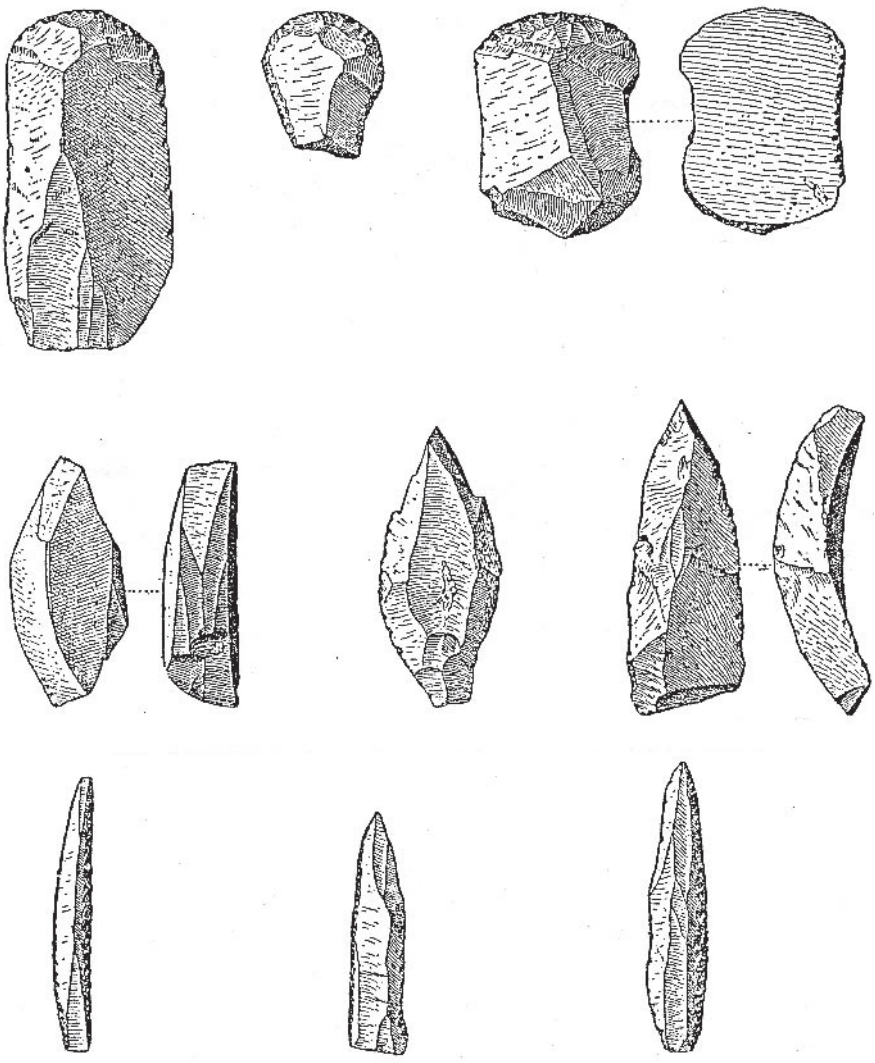


Fig. 4 – Industrie lithique trouvé par Édouard Harlé à la Bora Gran en 1882.
Fig. 4 – *Lithic industry found by Édouard Harlé in the Bora Gran in 1882.*

pas de Renne, mais d'autres faunes diverses, des mammifères (Lapin, Renard, Cheval, Bovidé, Bouquetin, et surtout Cerf), des oiseaux (Oie, Outarde, Faucillon) et les mollusques *Haliotis tuberculata* et *Pecten jacobeus*. D'après lui, l'homme préhistorique avait brisé tous les os de cerf. Il ne trouva pas d'industrie osseuse. Il montra l'industrie lithique en silex à Gabriel de Mortillet, qui diagnostiqua qu'il s'agissait de Magdalénien (fig. 4). Le manque de Renne pouvait indiquer que le morceau trouvé par Alsius était une importation, et en tout cas on ne pouvait pas conclure son inexistence au sud des Pyrénées orientales : « L'absence du Renne dans la province de Gérone, à la fin du quaternaire, n'est donc que probable » (Harlé, 1893).

LA DIFFUSION DE LA BORA GRAN

L'article d'Harlé dans les *Matériaux* fut traduit en espagnol (Harlé, 1886). À sa suite, Pere Alsius continua des fouilles dans la grotte jusqu'à former une importante collection. Il y trouva une riche industrie osseuse avec des harpons à deux rangs de barbelures, des aiguilles et des sagaies (fig. 5), et une industrie magdalénienne typique avec grattoirs, burins, grattoirs-burins et perçoirs, et encore des bois de renne (Alsius, 1882, 1884 et 1895). Émile Cartailhac (1884 et 1885) fera connaître ces travaux : « Les *Matériaux* ont déjà fait connaître les découvertes de MM. Alsius et Harlé dans la grotte de Banyoles, province de Gérone. Les fouilles du premier de ces explorateurs ont continué avec succès ; et pour la première fois on trouve au sud des Pyrénées les harpons si caractéristiques de notre Âge du Renne ; il serait intéressant de savoir s'ils sont en corne de renne ou de cerf. Dans le premier cas, le renne n'ayant pas franchi la montagne, ils seraient importés en Espagne et prouveraient qu'on a eu raison de considérer les hommes de l'époque du renne comme de hardis chasseurs que n'effrayaient pas les grands voyages annuels » (Cartailhac, 1884, p. 527). « M. Alsius a continué seul les recherches et fut assez heureux pour trouver des bois de cerf ouvrés et les deux harpons que les *Matériaux* ont publiés, en 1884, et qui sont selon toute vraisemblance en bois de cerf et non de renne. L'explorateur recueillit en outre des silex, des coquilles marines, etc. » (Cartailhac, 1885, p. 81). Émile Cartailhac incorpora la grotte de Serinyà à l'œuvre *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* (1886) et Gabriel de Mortillet en parle aussi dans la troisième édition de *Le Préhistorique* (1900). La collaboration entre Alsius et Harlé continua avec des échanges de publications et Alsius envoya souvent de la faune à Harlé pour qu'elle soit classée.

La Bora Gran fut le gisement paléolithique le plus important de Catalogne pendant le XIXe siècle (Vilanova *et al.*, 1890 ; Guillén, 1891 ; Vidal, 1886 ; Font, 1905). Finalement, Alsius trouva un bois de renne très complet : « Cependant, M. Alsius m'a communiqué dernièrement un andouiller aplati qu'il a découvert dans une station préhistorique magdalénienne, la grotte de Serinyà, près de Banyoles, province de Gérone (Espagne), et que je ne puis attribuer qu'au Renne. J'ai vainement essayé de l'identifier au Daim. Les autres animaux intéressants de ce gisement sont : le Cerf élaphe (très commun), le Chamois, le Lynx » (Harlé, 1893, p. 271). Harlé l'incorpora à ses travaux de synthèse sur la faune de la péninsule Ibérique (Harlé, 1908, 1909, 1910 et 1912).

Pere Alsius rédigea un travail important sur le Magdalénien dans la province de Gérone, *El Magdalénico en la Provincia de Gerona*, qui est resté inédit, avec tous les gisements paléolithiques connus en Catalogne en 1900, mais surtout dédié à la Bora Gran. Les autres gisements étaient le Puig de les Ànimes

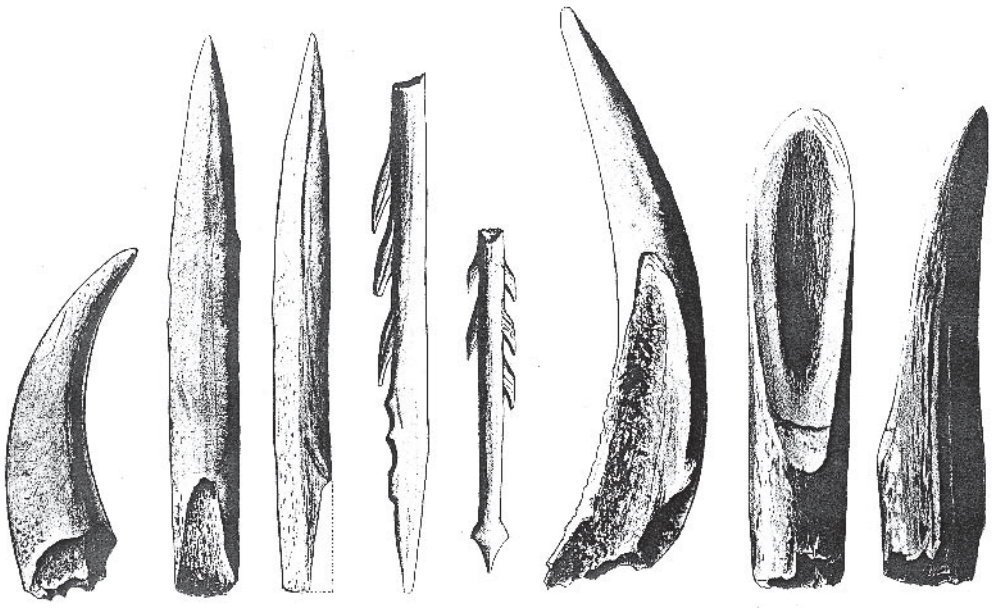


Fig. 5 – Industrie osseuse de la Bora Gran d'après Pere Alsius.
Fig. 5 – *Bone industry of the Bora Gran, after Pere Alsius.*

(Caldes de Malavella, Gérone), peut-être aurignacien, et la Cova de les Goges (Sant Julià de Ramis, Gérone), un autre gisement magdalénien aujourd'hui disparu. Avec l'aide d'Harlé et d'autres spécialistes, il étudia la faune de la Bora Gran et établit un classement intelligent des objets lithiques et osseux. Dans les questions générales, il suivait Gabriel de Mortillet d'après son œuvre *Le Préhistorique* (1882), qui existe encore dans la bibliothèque de Pere Alsius conservée dans le *Centre d'Estudis Comarcals de Banyoles*. Comme Gabriel de Mortillet, il ne semble pas croire à l'existence d'art paléolithique à Altamira, sur laquelle nous avons déjà dit qu'Édouard Harlé avait fait en 1881 un rapport n'acceptant pas son authenticité. Mais à la différence de Gabriel de Mortillet, Pere Alsius croyait que l'homme paléolithique ensevelissait les morts et avait une religion.

Il présenta son œuvre au concours d'archéologie hispanique « Francesc Martorell », en 1902, mais cette année fut préférée l'œuvre déjà publiée de Pierre Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, ou en 1907, quand il y avait aussi d'autres œuvres importantes. Après cet échec, il réussit à publier seulement les premiers chapitres (Alsius, 1907-1908). Plus tard, à l'occasion de sa mort en 1915, on publia aussi le chapitre sur la mandibule néandertalienne de Banyoles qu'il avait trouvée en 1886 et qu'il croyait magdalénienne, donc à l'époque le Magdalénien était la plus ancienne civilisation connue en Catalogne.

Dans les premières années du XXe siècle commence une autre époque pour l'archéologie paléolithique. Un important gisement moustérien, l'abri Romaní (Capellades, Anoia, Barcelone), est découvert par Amador Romaní, et commencent les travaux de Josep Bosoms à la Bora Gran, qui vont bouleverser tout le gisement et produire la grande collection Bosoms, aujourd'hui au Musée archéologique de Gérone (Pericot et Maluquer, 1951).

Pour finir l'histoire de la Bora Gran, dans les années trente du siècle dernier, le tamisage des terres des anciens fouilleurs procura à Josep Maria Corominas (1949) la collection Corominas, conservée au *Museu Arqueològic Comarcal de Banyoles*, et dans les années 1943-1945 eurent lieu les dernières fouilles à la Bora Gran du professeur Lluís Pericot (1945). Ces derniers matériaux sont déposés au Musée archéologique de Catalogne à Barcelone.

Le problème de la présence du Renne au Magdalénien de la Bora Gran demeure, comme à l'époque d'Alsius. Dans toutes les collections il y a seulement des fragments de bois.

Compte tenu des conditions de fouille, il est aujourd'hui impossible de savoir avec certitude si, à la Bora Gran, il y avait plusieurs séquences du Magdalénien en stratigraphie. Il est néanmoins probable que son industrie osseuse peut être attribuée en partie au Magdalénien moyen, en partie au Magdalénien final des Pyrénées. La collection Alsius, qui provient de la partie supérieure du remplissage, ne contient que des harpons à double rang de barbelures alors que la collection Bosoms, constituée d'éléments recueillis sous une couche stalagmitique, ne contient que des harpons à un rang de barbelures. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALSIUS P. (1871) – L'estany de Banyolas, *La Renaxensa*, n°s 7, 8 et 9, Barcelona, p. 93-94, 102-104 et 115-117.

ALSIUS P. (1872) – *Ensaig histórich sobre la vila de Banyolas*, Folletí de la Renaxensa, Barcelona, 394 p.

ALSIUS P. (1878-1879) – Estudios geológicos sobre la región central de la provincia de Gerona, *Revista de Gerona*, Gerona, t. II, p. 156-171, 248-264 et 348-363 ; t. III, p. 103-113 et 143-152.

ALSIUS P. (1882) – Serinyá y Caldas de Malavella, *Anuari de l'Associació d'excursions catalana*, t. II, Barcelona, p. 531-540.

ALSIUS P. (1884) – Cuadro paleoetnológico de la Provincia de Gerona, *Asociación Literaria de Gerona*, t. XII, Gerona, p. 17-28.

ALSIUS P. (1895) – Serinyá. Reseña histórica de este pueblo desde la más remota antigüedad hasta nuestros días, *Asociación Literaria de Gerona*, Gerona, p. 149-179.

ALSIUS P. (1907-1908) – El Magdalénico en la Provincia de Gerona, *Cataluña*, n°s 6, 7, 12, 14, 18, 21 et 22, Barcelona.

BOFARULL A. (1876-1878) – *Historia crítica de Cataluña*, Barcelona.

CARTAILHAC É. (1884) – L'époque de la Madeleine en Espagne, *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, t. XVIII, Paris, p. 527-528.

CARTAILHAC É. (1885) – Serinyá y Caldes de Malavella, par Pedro Alsius, *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, t. XIX, Paris, p. 80-81.

CARTAILHAC É. (1886) – *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, C. Reinwald, Paris, 347 p.

COROMINAS J.M. (1949) – *La Colección Corominas de la "Bora Gran"*, Materiales Prehistóricos de Seriñá, III, Zaragoza, 68 p.

CHIA M. (1879) – Nuevos hallazgos en Caldas y Seriñá, *Revista de Gerona*, t. III, p. 65-67.

FONT N. (1905) – *Curs de Geologia. Dinámica y Estratigrafia aplicada á Catalunya*, Barcelona, 486 p.

GÓNGORA M. (1868) – *Antigüedades prehistóricas de Andalucía*, Madrid, 158 p.

GUILLÉN G. J. (1891) – Arqueología Proto-histórica. Estación Paleolítica de Seriñá, *Revista de Gerona*, t. XVI, Gerona, p. 348-350.

HARLÉ É. (1881a) – La grotte d'Altamira, près de Santander (Espagne), *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, t. XII, Paris, p. 275-283.

HARLÉ É. (1881b) – Excursió particular al Noguera Pallaresa, *Butlletí mensual de la Associació d' excursions catalana*, n° 38, t. II, Barcelona, p. 259-263.

HARLÉ É. (1882) – La grotte de Serinyà, près de Gérone (Espagne), *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, t. XIII, Paris, p. 293-299.

HARLÉ É. (1886) – La gruta de Serinyá, *Revista de Gerona*, t. X, Gerona, p. 88-92.

HARLÉ É. (1893) – Succession de diverses faunes, à la fin du Quaternaire, dans le Sud-Ouest de la France, *Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Toulouse*, t. 27, Toulouse, p. xxiv-xxviii.

HARLÉ É. (1908) – Ossements de renne en Espagne, *L'Anthropologie*, t. XIX, Paris, p. 573-577.

HARLÉ É. (1909) – Essai d'une liste des mammifères et oiseaux quaternaires connus jusqu'ici dans la péninsule Ibérique, *Bulletin de la Société géologique de France*, t. IX, Paris, p. 355-370.

HARLÉ É. (1910) – Les mammifères et oiseaux quaternaires connus jusqu'ici en Portugal. Mémoire suivi d'une liste générale de ceux de la péninsule Ibérique, *Communicaçoes da Comiss. do Servicio Geologico de Portugal*, t. VIII, Lisboa, p. 22-86.

HARLÉ É. (1912) – Ensayo de una lista de mamíferos y aves del Cuaternario, conocidos hasta ahora en la Península Ibérica, *Boletín del Instituto Geológico de España*, t. XXXII, Madrid, p. 135-163.

MARTORELL F. (1879) – *Apuntes arqueológicos*, Barcelona, 228 p.

MORTILLET G. (1882) – *Le Préhistorique. Antiquité de l'homme*, C. Reinwald, Paris, 642 p.

MORTILLET G. et A. (1900) – *Le Préhistorique. Origine et antiquité de l'homme*, Bibliothèque des Sciences contemporaines, Paris, 709 p. (3e éd.).

OSONA A. (1881) – Excursió particular al Puigsecalm y cinglera dels Ayats dias 23 á 28 de octubre de 1881, *Butlletí mensual de la Associació d'excursions catalana*, n° 35, t. II, Barcelona, p. 225-234.

PARIS P. (1903) – *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, E. Leroux, Paris, 2 volumes.

PERICOT L. (1945) – Exploraciones arqueológicas en Seriñá (Gerona), *Pirineos*, t. I, Zaragoza, p. 89-95, 8 fig.

PERICOT L., MALUQUER J. (1951) – *La colección Bosoms*, Materiales Prehistóricos de Seriñá, II, Zaragoza, 73 p., 38 fig.

SANPERE S. (1878) – *Origens i fonts de la Nació Catalana*, La Renaixença, Barcelona.

SIRET E. et L. (1890) – *Las primeras edades del metal en el Sudeste de España*, Henrich y Ca, Barcelona, 2 volumes.

SOLER N. (1999) – Le Paléolithique des grottes de Serinyà (Gérone, Catalogne, Espagne), *in* Dominique Sacchi dir., *Les faciès leptolithiques du Nord-Ouest méditerranéen : milieux naturels et culturels, Actes du 24e congrès préhistorique de France, Carcassonne, 26-30 septembre 1994*, Société préhistorique française, Paris, p. 195-220.

TEXIDOR J. (1880) – Notas geológicas tomadas de la provincia de Gerona, II, *Revista de Gerona*, t. IV, Gerona, p. 11-21, 71-76 et 121-132.

VERDAGUER J. (1878) – *L'Atlàntida*, Barcelona.

VIDAL L.M. (1886) – Reseña geológica y minera de la Provincia de Gerona, *Boletín de la Comisión del Mapa Geológico*, t. XIII, Madrid, p. 209-380

VILANOVA J. (1872) – *Origen, naturaleza y antigüedad del Hombre*, Madrid, 446 p.

VILANOVA J., RADA J. de D. (1890) – *Geología y Protohistoria Ibéricas*, Historia General de España, t. I, Real Academia de la Historia, Madrid, 627 p.

Narcís SOLER MASFERRER
Facultat de Lletres, Universitat de Girona
1, Plaça Ferrater i Mora, 17071 Girona (Espagne)
narcis.soler@udg.es

Avec le support du projet BHA2002-02342
de la *Dirección General de Investigación du Ministerio de Ciencia y Tecnología*.

Jean-Georges ROZOY

Histoire des idées sur le Mésolithique

Résumé

Le hiatus auquel on a cru (on disait l'Europe déserte, « envahie par la forêt ») était en réalité dû au manque de tamisage des premières fouilles. Parmi les théories successives, on eut d'abord le Campignien (classé depuis dans le Néolithique), à cause de certaines ressemblances avec le Mésolithique scandinave. Puis, par contagion depuis la Protohistoire, on en fit des migrants venus d'Égypte, ensuite des « rôdeurs de grèves » misérables, parce que les armatures microlithiques n'étaient alors pas même vues, et le progrès majeur dû à la maîtrise de l'arc était incompris. On parla encore d' « attardés », à cause des mélanges de surface. On en vint enfin à la notion de culture, en identifiant des groupes régionaux et chronologiques et leurs façons. Les cultures furent alors distinguées : l'Azilien, qui comprend deux cultures, le Tardenoisien, maintenant limité à sa région, le Maglemosien, l'Erteböllien, puis bien d'autres, dont le Beaugencien au sein du Ligérien. Le Sauveterrien de L. Coulonges devra être précisé ultérieurement… et c'est loin d'être fini. Les conceptions actuelles comportent 5 stades selon les armatures employées et soulignent le rôle capital de l'arc et de la flèche, les outils du fonds commun sont identifiés. La population augmente, l'homme domine le monde animal, le niveau d'abstraction s'élève et la procréation est enfin comprise. Les problématiques actuelles sont d'identifier et de délimiter les cultures régionales, y compris les divers Sauveterriens. Il y faut de nombreuses petites fouilles. Il faut surtout identifier les bandes, les tribus et les familles de langage.

Abstract

The hiatus, which everybody thought that it did exist (Europe was believed to be a desert, invaded by forest) was due to a lack of sieving in the early digging campaigns. The successive theories were: first, the Campignian (now considered as part of Neolithic), because of some similarity with Scandinavian Mesolithic. Then, because of derivation from Protohistory, they were considered as migrants coming from Egypt, later they were said to be poor «strand-looters» because the microlithic armatures could not even be seen and the main progress consisting in controlling the use of bow was misunderstood. They still mentioned «backward people», because of mixtures on surface sites. At last the notion of culture was introduced, after regional and chronological groups could be identified, as much as their way of life. Cultures were identified then: Azilian, composed of two cultures, Tardenoisian, which is restricted to its own area, Maglemosian, Erteböllian, and so many more, among which Beaugencian, a part of Ligerian. L. Coulonges' Sauveterrian should be stated more precisely later… and it is far from being over. The present ideas imply 5 stages according to the armatures in use and they put forward the main function of bow and arrows, the common tools were well identified. Population increased, men dominated over animals, the abstraction level was higher and procreation was understood at last. The present problematics are to identify and mark the boundaries of regional cultures, including the various Sauveterrians. Many small excavations should be necessary. Most of all, it is necessary to identify bands, tribes and language families.

PALÉOLITHIQUE ET NÉOLITHIQUE, LE PROBLÈME DU « HIATUS »

Opposition flagrante entre les deux Âges de la Pierre

C.-J. Thomsen en 1836 crée la Protohistoire en classant les antiquités du musée national de Copenhague en trois sections distinguant les Âges de la Pierre, du Bronze et du Fer. J. Boucher de Perthes en 1847 crée la Préhistoire proprement dite en montrant que l'Homme fut contemporain d'animaux disparus. Suivront les fouilles de Lartet en 1860 et sa proposition en 1861 d'une chronologie fondée sur les animaux d'accompagnement, la création des congrès internationaux d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques, la création par J. Lubbock en 1865 des termes Paléolithique et Néolithique, et en 1869 la classification de G. de Mortillet par l'industrie humaine, encore en vigueur. Apparaît ainsi l'opposition entre les deux Âges de la Pierre : l'âge ancien (du grec *palaïos*, ancien, *lithos*, pierre) et l'âge nouveau (du grec *neos*, nouveau). L'opposition est aussi bien dans les industries (pierre taillée et art réaliste animalier, pierre polie et céramique avec idoles humaines grossières) que dans les circonstances (glaciation et animaux disparus, climat tempéré et animaux actuels et domestiques) et dans le mode de vie (chasseurs, agriculteurs).

L'Europe déserte parce qu'inhabitable

L'idée d'un hiatus entre ces deux âges, d'une époque toute entière où la France et, plus largement, l'Europe occidentale auraient été désertes, envahies par la forêt, est évoquée dès les premiers congrès internationaux. Émile Cartailhac l'exprime sous une forme absolue dès 1872. Il y revient constamment : « Il n'y a pas de transition chez nous, il y a un intervalle » (1873, p. 649). Il défendra cette idée très longtemps ; en 1905 le « père du hiatus » défendra encore son enfant contre toute vraisemblance (p. 244-248). Mais G. de Mortillet (1874) est plus positif : le hiatus n'est pour lui « qu'une simple lacune de nos connaissances. Il ne représente pas une véritable lacune dans le temps et dans l'industrie […] entre les deux époques il n'y a pas eu une période où l'Europe était inhabitable ; seulement les restes de l'époque de transition ou de passage n'ont pas encore été trouvés et reconnus ».

Le hiatus sera officiellement comblé par É. Piette (1889) avec la découverte de l'Azilien, que G. de Mortillet (1894), par rivalité philosophique, nommera Tourassien (le terme n'a pas survécu). La chronologie sera complète en 1909 lorsque J. de Morgan, reprenant le terme oublié de H. Westropp (1866 ; Smith, 1962), recréera le Mésolithique en y incluant le Tardenoisien, qui comprenait alors toutes les industries « à microlithes géométriques ». Mais, comme beaucoup d'idées fausses, le hiatus avait la vie dure : entre les deux guerres mondiales, le Mésolithique ne s'imposera que très lentement et le hiatus se manifestera encore après la seconde guerre sous des dehors à peine atténués : Gordon Childe écrira en 1963 (p. 66) : « La population avait d'abord diminué, puis disparu. » A. Varagnac publiera en 1960 : « Poussés vers le rivage par l'extension de la forêt vierge » et « Ils gobèrent des coquillages à longueur de générations. »

À l'origine, le soi-disant hiatus était avant tout celui du tamisage : les couches mésolithiques, par exemple celles de Laugerie-Basse, traversées à la pioche, n'avaient pas été identifiées. Mais il y a un arrière-fond plus inconscient : cultivateurs enrichis que nous sommes tous, nous avons du mal à croire que la forêt soit humainement habitable. Comme les légions de César, qui avaient de la forêt ardennaise une peur superstitieuse, G. Childe et les citadins modernes répugnent à s'imaginer les Mésolithiques aussi à l'aise dans une forêt que des poissons dans l'eau. J.G.D. Clark, en 1980 (p. 41), parle encore de « lutter contre la forêt ». Les archers mésolithiques n'ont pas eu à lutter contre elle, ils s'y sont adaptés. Il était difficile de comprendre cette adaptation tant qu'on n'avait pas saisi (avec beaucoup de retard en France) que les armatures microlithiques prouvaient l'usage généralisé de l'arc et de la flèche comme moyen essentiel et presque unique de subsistance.

LE MÉSOLITHIQUE : LES THÉORIES SUCCESSIVES

Établir la succession chronologique des industries, combler le hiatus en prouvant la présence humaine pour tous les stades climatiques postérieurs au Magdalénien, était certes positif. Cela n'expliquait toutefois ni l'origine de chaque ensemble, ni la nature de ceux-ci. Les théories à ces sujets n'allaient pas manquer, plus souvent en fonction des idées générales du moment que des faits observés.

Le Campignien

Après la fouille (très sommaire) d'une fosse néolithique au lieu-dit « le Campigny » à Blangy-sur-Bresle, en Normandie (Salmon, 1886), on dénomma Campignien, ce qui n'était pas grave, mais on plaça avant le Néolithique à côté du Tardenoisien, ce qui l'était beaucoup plus, des silex taillés (dont des haches non polies et des tranchets, mais sans armatures microlithiques) ramassés en surface, où la céramique est détruite par la charrue, et qui paraissaient plus « grossiers » que le « Robenhausien » (nom que portait alors le Néolithique à haches polies). Dans des gisements clos, l'on eût trouvé la céramique et les os des animaux domestiques ! Cette erreur de méthode, reprise par L.-R. Nougier en 1950, vicia toute idée sur le Mésolithique pendant 80 ans. Elle s'explique en partie par la comparaison avec le Mésolithique des tourbières scandinaves et du Nord de l'Allemagne, qui comporte des haches taillées et des tranchets et dont les armatures microlithiques étaient ignorées en France, malgré leur publication en français par Friis-Johansen en 1919.

G. Bailloud (1971), M.-C. Cauvin (1971) et J.-G. Rozoy (1971) achevèrent de débarrasser le Mésolithique de ce Campignien intrusif. La voie était alors ouverte, tardivement en France, à une compréhension correcte.

Les armatures microlithiques ont été longtemps incomprises en France, malgré l'avis des premiers inventeurs (Vielle ; 1889 ; A. de Mortillet, 1896) et la découverte à Téviec (Morbihan), publiée en 1931 par les époux Péquart, d'une armature fichée dans une vertèbre, où elle ne pouvait être parvenue qu'au bout d'une flèche (fig. 1). D'autres faits confirmèrent, qui furent ignorés (fig. 2). Les interprétations les plus farfelues étaient avancées (Coutil, 1913) : outils pour extraire les escargots de leurs coquilles, outils à tatouer, à scarifier pour obtenir de belles cicatrices, à forer le chas des aiguilles en os, burins de graveurs, hameçons à deux pointes, outils à racler, à inciser, à couper, et même « à réparer les pointes de flèches en bois » ! Ne s'intéressant pas, ou si peu, aux moyens de se procurer la nourriture (c'est vulgaire !), ni même à la différence essentielle entre prédation et production, les chercheurs à formation littéraire des années vingt et trente ne pouvaient guère avancer sur le Mésolithique ou sur le microlithisme une théorie cohérente. Le Mésolithique, encombré du Campignien, n'était alors qu'un expédient inévitable, sans unité.

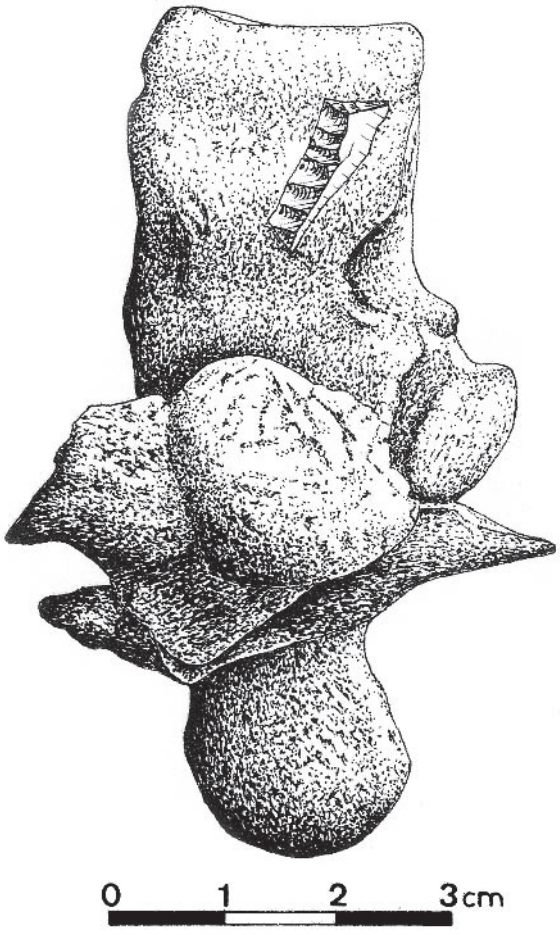


Fig. 1 – La vertèbre humaine de Téviec, percée d'une flèche (d'après Péquart, 1937). Ce triangle scalène à petite troncature concave est parvenu dans la face antérieure de la 6e vertèbre dorsale après avoir traversé le cœur ou la crosse de l'aorte. Bien entendu, il n'y a eu aucune cicatrisation ! Un tel trajet démontre (dès 1931) la nature d'armature de flèche du microlithe. Les études plus récentes montrent 100 % de traces d'emploi en flèche pour tous les types d'armatures mésolithiques étudiés (sauf les lamelles à bord abattu, où les traces connues sont celles d'emploi comme couteaux).

Fig. 1 – *The human vertebra from Téviec, which was pierced by an arrow (after Péquart 1937). That scalene triangle with a small concave truncature reached the front part of the 6th dorsal vertebra, after it went through the heart or the arch of the aorta. Of course, there was no healing! Such a course has demonstrated as soon as 1931 that the microlith was really an arrow armature. More recent studies revealed 100% use-wears as arrows on all the types of Mesolithic armatures, which have been studied (except the backed bladelets, for which the known use-wears are these as knives).*

Les migrations

Le système du fossile directeur unique, très vaguement défini (un recul manifeste, une méthode fossile), domina en France toute la première moitié du XXe siècle. Il en découla, auréolée de romantisme littéraire, la théorie des migrations. Ce fut une contagion depuis la Protohistoire, où certaines migrations ont été réelles. Le « Tardenoisien » vint donc de l'Inde, puis d'Afrique, soit de Tunisie (Capsien) par Gibraltar et l'Espagne, ou par Pantellaria, Malte et l'Italie, soit d'Égypte par le Proche-Orient, et de toute façon via la Méditerranée. On vit même jusqu'en Australie « ces tribus vagabondes porteuses de microlithes peu encombrants » (Vignard, 1954). Dans le même temps, des « tribus » munies du tranchet et de la hache « s'avançaient le long des rives de la Baltique » (Breuil, 1937), car ces sauvages ne pouvaient être que des nomades, donc des errants en quête perpétuelle de nouveaux territoires. Nouvelle contagion de la Protohistoire, car cela est le propre des cultivateurs ou pasteurs, qui épuisent la terre ou les pâturages, ou des guerriers se cherchant des esclaves.

L'évolution sur place put être démontrée assez facilement (Rozoy, 1978), mais il y fallait une typologie détaillée, et revenir au conseil de Cartailhac (1873) repris et affiné par F. Bordes (1950) : traiter non une partie choisie, mais tout l'ensemble de l'industrie et des documents existants. Daniel et Vignard (1953) détaillèrent les armatures, la typologie de Rozoy (1969) et du GEEM (1969, 1972 et 1975) en est l'approfondissement et le complément. L'évolution continue des outils mésolithiques, en mosaïque temporelle et spatiale (Rozoy, 1992a), est particulièrement évidente. Le cerveau humain a fait de nouveaux progrès (Rozoy, 1995b et 2003).

Le misérabilisme

Ne voyant pas l'énorme progrès représenté par l'arc et la flèche (Rozoy, 1992b), les esthètes, obnubilés par la disparition de l'art figuratif, aveugles à l'élévation du niveau d'abstraction, déclarèrent les Mésolithiques « dégénérés » et menant une vie « misérable ». C'est l'idée des « rôdeurs de grèves » (*« strandloopers »* ; Clark, 1955 ; Evans, 1969), qui ne tient aucun compte des os de mammifères signalés dans les déchets de

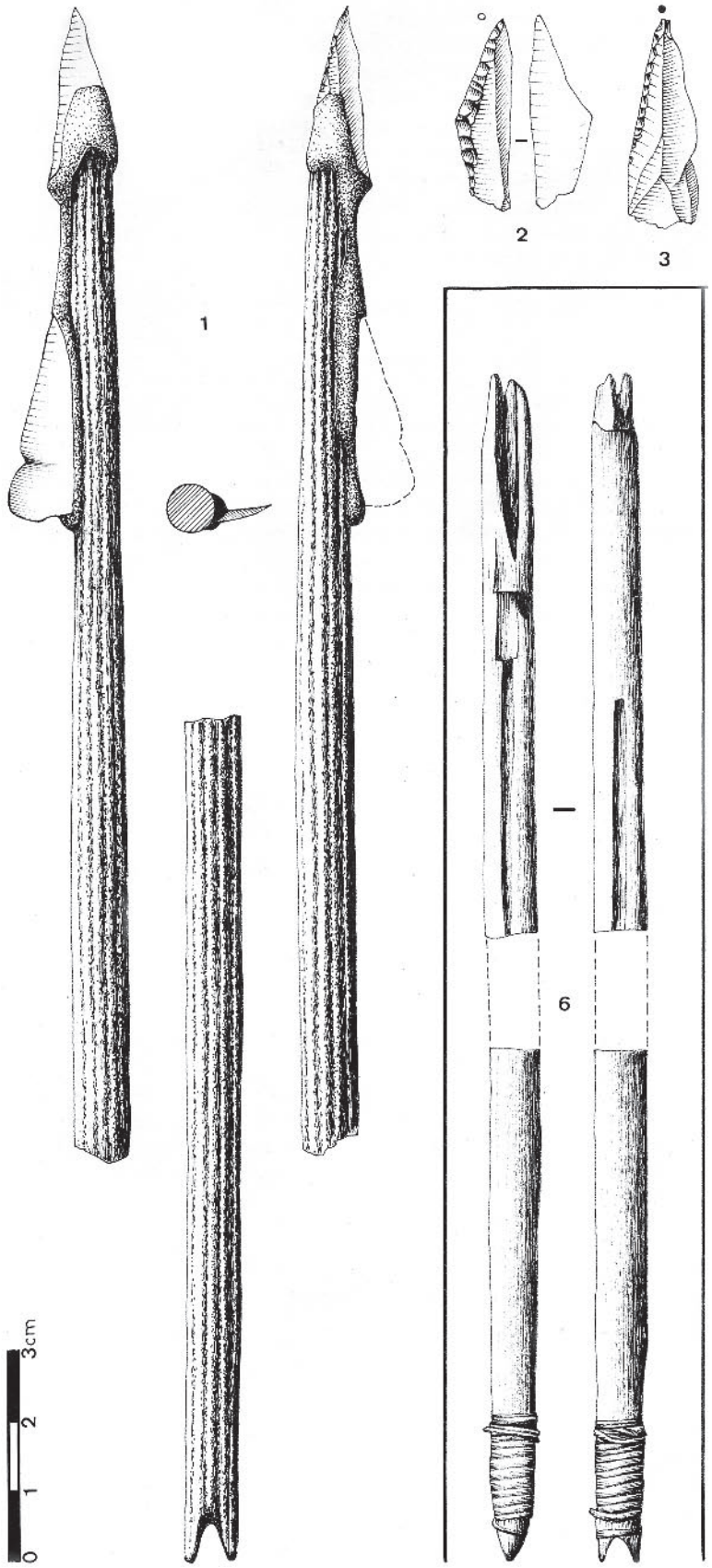


Fig. 2 – Flèches de Loshult et de Holmegaard (d'après Petersson, 1951 ; Malmer, 1968 ; Mathiassen, 1948). Dès l'Ahrensbourgien nous disposons des flèches et des arcs eux-mêmes (Rust, 1943), qui sont seulement déduits pour les Aziloïdes d'après les formes et les poids des armatures et les traces d'emploi. La flèche de Loshult (nos 1 à 3) est précieuse parce qu'elle montre un tranchant latéral, qui n'est pas une « barbelure » et qui est collé sans rainure. Celles de Vinkel (n° 6) et Holmegaard (Rozoy, 1978) portent des rainures, mais avaient perdu leurs armatures lors des trouvailles. Rappelons que les « flèches à oiseaux » nordiques, en os, contemporaines, sont armées de lamelles de silex non retouchées et non de microlithes ou de lamelles à bord abattu (Friis-Johansen, 1919, p. 280). Il semble que la retouche des armatures n'ait été utile que pour insertion dans le bois.

Fig. 2 – *Arrows from Loshult and Holmegaard (after Petersson 1951, Malmer 1968, Mathiassen 1948). As soon as the Ahrensburgian we could find the arrows and bows themselves (Rust 1943) whereas they were inferred only for Aziloïds from the shapes and weights of the armatures and the use-wears. The Loshult arrow (nos. 1 to 3) is valuable because it shows a side-cutting edge, which was not a barb and which was sticked without a slot. The arrows from Vinkel (no. 6) and Holmegaard (see Rozoy 1978) had slots but they had lost their armatures when they were found. Let us remind that the contemporaneous bone arrows for bird-shooting in Northern countries were fitted with flint unretouched bladelets and not with backed-bladelets (Friis-Johansen 1919, p. 280). It seems that retouching armatures was useful only to insert them into wood.*

cuisine dès 1865 (Lubbock), des calculs de rations alimentaires (peuh ! des mathématiques !), ni des centaines de sites de l'intérieur. Ce délire des littérateurs, version à peine atténuée du hiatus, dérive du sentiment inconscient « hors de l'art point de salut ». Le Mésolithique, bien au contraire, est un stade décisif de grand progrès en tous domaines (Rozoy, 1993).

Les attardés

Les gisements de surface doivent être utilisés avec les plus grandes précautions. Des ramassages trop larges y rendent certain le mélange d'industries de plusieurs époques, qui étaient séparées sur le sol. Il faut toujours s'appuyer sur la comparaison avec des gisements clos : fosses, stratigraphies, où l'on doit cependant se méfier des contaminations entre couches voisines par des terriers d'animaux ou des cryoturbations. L'utilisation des collectes de surface, déjà responsable de l'erreur du Campignien (voir ci-dessus), a mené à décrire comme « Néolithique (ou même Chalcolithique) de tradition tardenoisienne » des mélanges entre vestiges séparés (en stratigraphies et en datations par le radiocarbone) par un ou plusieurs millénaires. Les incertitudes et difficultés de ces mêmes procédés de datation et les pièges des fosses néolithiques, qui ne sont pas closes à l'égard des époques antérieures, ont mené aussi d'excellents auteurs à soutenir la survivance des chasseurs mésolithiques à côté des premiers agriculteurs ou même plus tardivement, pendant le Néolithique moyen, voire jusqu'à l'Âge du Bronze ! Il y avait dans cette théorie des « attardés » (maintenant largement laissée de côté) une nuance de mépris à l'égard de ces « sauvages » incapables, pensait-on, de s'adapter au progrès (voir plus loin les progrès mentaux propres au Mésolithique ; Rozoy, 1990). Une coexistence a certes dû se produire, comme aujourd'hui entre les Bushmen d'Afrique du Sud et les agriculteurs zoulous, mais elle a été, comme à l'époque actuelle, des plus brèves : un siècle ou deux, au plus.

La notion de culture

À quelque chose malheur est bon ! La théorie des migrations, parce qu'elle personnalisait un groupe humain, contenait en germe la vision de nos ancêtres comme des groupes organisés, la conception des vestiges préhistoriques comme les traces de sociétés définies. Cette façon de voir s'est depuis généralisée et affinée, mais sans les migrations, qui étaient illusoires pour les sociétés de chasseurs (contagion depuis la Protohistoire). Certains auteurs parlent de *civilisations*, mais ce terme qui dérive de *civis*, citoyen, ne paraît pas adapté pour les groupes préhistoriques et, avec Gordon Childe (1951), on les nomme généralement des cultures. Les buts, problèmes et limites de leur étude ont été clairement exposés par F. Bordes, J.-P. Rigaud et D. de Sonneville-Bordes (1972). La délimitation, la description et l'étude des cultures sont actuellement les problématiques essentielles de notre science (voir ci-dessous). Sans prétendre résoudre la question sémantique corrélative (une culture est-elle l'ensemble des vestiges ou l'ensemble des comportements qui ont entraîné l'existence de ces vestiges ?), on peut utiliser la notion suivante : une culture préhistorique est un ensemble de traits distinctifs de toutes sortes (quantitatifs et qualitatifs) caractérisant les vestiges de tous ordres laissés par un groupe social cohérent vivant à un moment défini sur un certain territoire, dont il exploite les ressources d'une certaine façon. Une culture préhistorique n'englobe pas seulement les caractères des industries du silex et de l'os (du bois éventuellement), etc., mais aussi ceux des plans d'occupation des sites et du territoire, des animaux chassés ou élevés, des plantes utilisées ou cultivées, des sépultures, des manifestations idéologiques, de l'art, et de façon générale tout indice pouvant montrer comment le groupe social perçoit et utilise la nature ambiante ainsi que les relations de ses membres entre eux ou avec d'autres groupes.

Des inventions techniques nécessitent de nouveaux outils. Le hasard d'une presque coïncidence entre le passage au Mésolithique et la fin de la glaciation, qui ne sont ni l'un ni l'autre ponctuels, a provoqué bien des obscurités et des débats sur une relation de cause à effet. On a longtemps défini, pour cette seule limite, comme paléolithique ce qui est glaciaire (donc l'Azilien, le Laborien, l'Ahrensbourgien et les cultures parallèles de l'Alleröd et du Dryas III) et comme mésolithique ce qui est post-glaciaire : les industries à « microlithes géométriques ». Pour rechercher ensuite les causes des changements d'industries et conclure doctement que le changement de climat les avait provoqués. Ce splendide raisonnement circulaire vaudrait d'être cité en exemple dans les cours de philosophie. L'analyse plus fine des climats successifs et des industries montre que par trois fois les changements d'outillages *précèdent* la variation climatique dont on voudrait les faire dépendre (Rozoy, 1997c, p. 432 et 1998a, p. 71) : la microlithisation débute en plein Dryas II dans la toundra (et, par-ci par-là, avant) pour se poursuivre à l'Alleröd dans une forêt claire. La technique de section oblique des lamelles, base du Mésolithique, débute dans la toundra du Dryas III pour se poursuivre dans la forêt du Préboréal. Et les trapèzes typiques commencent partout à 7800 BP (non calibré) alors que l'Atlantique débute vers 7500 (Rozoy, 1989). Il est donc clair que la cause des changements est humaine, des inventions techniques nécessitent de nouveaux outils. D'excellents chercheurs s'obstinent toutefois à considérer l'Azilien (et même l'Ahrensbourgien et le Laborien) comme paléolithiques, « à cause du style de débitage », évidemment hérité du Magdalénien. C'est à nouveau le débat entre l'art et la technique. Les uns donnent priorité pour définir les cultures humaines aux moyens de prédation (l'arc et la flèche, qui nourrissent le chasseur), les autres à l'élégance de leur emploi. Le débat se poursuit. On peut montrer (Rozoy, 1997d) que le changement essentiel est celui des outils (armes de chasse) et que le débitage y sera adapté avec retardement, d'où la divergence en question qui ne porte que sur les dénominations.

LES PREMIÈRES CULTURES MÉSOLITHIQUES RECONNUES

L'Azilien est mésolithique

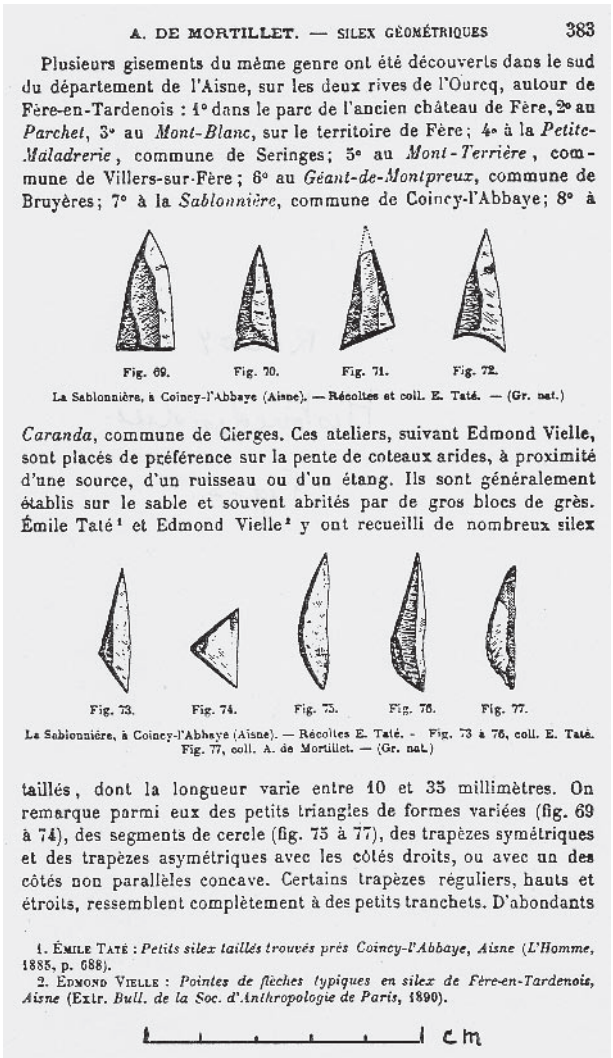
É. Piette le découvre dans l'énorme grotte-tunnel du Mas d'Azil (où passent la rivière Arize… et la route) et le publie en 1889, sans lui donner de nom au moins jusque 1892, comme la première couche de l'« époque de transition », ce qui ne veut rien dire d'autre que Mésolithique (ce terme ne sera généralisé que vingt à trente ans plus tard, voir ci-dessus). Par opposition philosophico-religieuse avec Piette, G. de Mortillet préféra en 1894 nommer l'époque nouvelle Tourassien, mais c'est Azilien qui l'a emporté. C'est ultérieurement que l'Azilien sera rattaché au Paléolithique supérieur, essentiellement à cause de son style de débitage, à l'évidence découlant de celui du Magdalénien, et du fait du peu d'intérêt accordé par certains chercheurs à la base matérielle de la vie des chasseurs, les armes qui permettent de manger. Le caractère déjà microlithique des pointes à dos aziliennes si diverses avait frappé Édouard Piette, mais à l'époque il eût été considéré comme excessif de s'attacher autant à un tel fondement « matérialiste ». É. Piette caractérisait ce « groupe d'assises » par « des galets peints, des harpons plats » et des « instruments en forme de lames de canif finement taillées ». Ce dernier terme a été traduit littéralement en allemand sous le nom de *Federmesser*, et constitue pour toute l'Europe centrale un repère chrono-typologique essentiel, avec la désignation de « Paléolithique tardif » qui prête aux mêmes commentaires au sujet des dénominations.

Le terme d'Azilien est actuellement appliqué à deux cultures : É. Piette avait reconnu au-dessus de l'Azilien un « Arizien », « assise à escargots et amas coquilliers », qui ne pouvait que correspondre à un Azilien évolué avec des armatures de type mésolithique. Les récoltes d'É. Piette et sa distinction des niveaux étaient malheureusement peu précises, il ne subsiste aucun témoin stratigraphique, et en 1935-1942 M. et S.-J. Péquart tenteront en vain sur le terrain de définir les caractères de l'Azilien et surtout de l' « Arizien » décrits par É. Piette. Il y a deux cultures sensiblement analogues et synchrones de la définition initiale de l'inventeur : l'Azilien pyrénéen d'une part, reprécisé à la Tourasse et en d'autres sites par différents chercheurs, l'Azilien périgourdin de l'autre, pour lequel la thèse de D. de Sonneville-Bordes (1960) demeure, au milieu d'autres travaux, une base essentielle. On désigne comme « aziloïdes » les cultures parallèles d'autres régions.

Le Tardenoisien

Entrevues un peu partout par une bonne douzaine d'auteurs qui n'en avaient pas saisi tout l'intérêt, les armatures microlithiques sont révélées et décrites en 1885 comme une industrie spéciale par Émile Taté à la Sablonnière de Coincy (fig. 3) et par A. de Mortillet (1885) à Hédouville. Divers sites du Tardenois sont ensuite publiés par É. Vielle (1889) et d'autres. Le rôle centralisateur d'A. de Mortillet aboutit en 1896 à une étude d'ensemble qui fut le véritable lancement médiatique du microlithisme. G. de Mortillet intègre en 1897 le Tardenoisien à son système, le plaçant entre le Tourassien (Azilien) et le Campignien, ce dernier considéré par lui comme le début du Robenhausien (Néolithique). Beaucoup d'auteurs toutefois placeront le Tardenoisien à la base du Néolithique. É. Vielle et A. de Mortillet avaient compris le rôle d'armatures de flèches, qui sera ensuite oublié (en France) pendant trois-quarts de siècle, mais c'est seulement à la fin des années trente que les fouilleurs rendront compte des outils du fonds commun, peu nombreux dans cette culture.

« Tardenoisien » restera longtemps synonyme d'« industries à microlithes géométriques », jusqu'aux individualisations à peu près synchrones du Maglemosien,



A. DE MORTILLET. — SILEX GÉOMÉTRIQUES 383

Plusieurs gisements du même genre ont été découverts dans le sud du département de l'Aisne, sur les deux rives de l'Ourcq, autour de Fère-en-Tardenois : 1° dans le parc de l'ancien château de Fère, 2° au *Parchet*, 3° au *Mont-Blanc*, sur le territoire de Fère ; 4° à la *Petite-Maladrerie*, commune de Seringes ; 5° au *Mont-Terrière*, commune de Villers-sur-Fère ; 6° au *Géant-de-Montpreux*, commune de Bruyères ; 7° à la *Sablonnière*, commune de Coincy-l'Abbaye ; 8° à

Fig. 69. Fig. 70. Fig. 71. Fig. 72.

La Sablonnière, à Coincy-l'Abbaye (Aisne). — Récoltes et coll. E. Taté. — (Gr. nat.)

Caranda, commune de Cierges. Ces ateliers, suivant Edmond Vielle, sont placés de préférence sur la pente de coteaux arides, à proximité d'une source, d'un ruisseau ou d'un étang. Ils sont généralement établis sur le sable et souvent abrités par de gros blocs de grès. Émile Taté[1] et Edmond Vielle[2] y ont recueilli de nombreux silex

Fig. 73. Fig. 74. Fig. 75. Fig. 76. Fig. 77.

La Sablonnière, à Coincy-l'Abbaye (Aisne). — Récoltes E. Taté. - Fig. 73 à 76, coll. E. Taté. Fig. 77, coll. A. de Mortillet. — (Gr. nat.)

taillés, dont la longueur varie entre 10 et 35 millimètres. On remarque parmi eux des petits triangles de formes variées (fig. 69 à 74), des segments de cercle (fig. 75 à 77), des trapèzes symétriques et des trapèzes asymétriques avec les côtés droits, ou avec un des côtés non parallèles concave. Certains trapèzes réguliers, hauts et étroits, ressemblent complètement à des petits tranchets. D'abondants

1. Émile Taté : *Petits silex taillés trouvés près Coincy-l'Abbaye, Aisne* (*L'Homme*, 1885, p. 688).
2. Edmond Vielle : *Pointes de flèches typiques en silex de Fère-en-Tardenois, Aisne* (Extr. *Bull. de la Soc. d'Anthropologie de Paris*, 1890).

cm

Fig. 3 – Sablonnière de Coincy : priorité du Tardenoisien à triangles (d'après Mortillet, 1896). Ce faciès contemporain du Sauveterrien classique a été oublié en faveur du Tardenoisien à trapèzes décrit ultérieurement, d'où la fausse succession Sauveterrien-Tardenoisien qui a obscurci longtemps notre compréhension du Mésolithique.
Fig. 3 – *Coincy "Sablonnière": Tardenoisian with triangles came first (after Mortillet 1896). That facies, which was contemporaneous with traditional Sauveterrian, was forgotten to promote Tardenoisian with trapezes, which was described later; that led to the false belief that Tardenoisian occurred later than Sauveterrian, and that had darkened our understanding of Mesolithic for a long time.*

de l'Erteböllien et du Sauveterrien. En réalité, le caractère géométrique est sans importance ni unité, car beaucoup d'armatures, ainsi la pointe du Tardenois, ne sont pas géométriques, et les divers géométriques figurent (avec d'autres éléments) dans des périodes différentes : les triangles, surtout au Mésolithique ancien et moyen, les trapèzes typiques, au Mésolithique récent et final. C'est avec l'isolement des cultures (voir plus haut) que le sens du mot Tardenoisien va se rétrécir. Malheureusement, à la suite des travaux d'É. Octobon et de R. Daniel (1934 et 1948), le faciès à triangles (qui a pourtant la priorité) avait été oublié, et Tardenoisien était devenu synonyme d'industries à trapèzes, si bien que L. Coulonges (1928, 1931 et 1935), créateur du Sauveterrien, dénommera Tardenoisien (I, II et III) ses couches supérieures à trapèzes, dont les outils communs sont en parfaite continuité avec ceux des couches sauveterriennes sous-jacentes et très différents de ceux du Tardenoisien. Les trapèzes n'y sont d'ailleurs pas les mêmes que ceux du Tardenois. Une nouvelle source de confusion était ainsi introduite au moment même où l'évolution vers la notion de culture commençait à clarifier les choses.

Le Tardenoisien est maintenant considéré comme une culture mésolithique parmi beaucoup d'autres. Il couvre une bonne part du Bassin parisien et se divise au cours du stade moyen en deux cultures-filles de part et d'autre de la Seine : Tardenoisien-nord (autour du Tardenois) et Tardenoisien-sud (vallée du Loing, etc.) (Rozoy, 1978). Le Tardenoisien ancien et moyen est synchrone du Sauveterrien classique, le Tardenoisien récent et final est contemporain des couches supérieures à trapèzes des stratigraphies du Sud-Ouest, aux dénominations controversées : Sauveterrien supérieur à trapèzes, Prérocadourien et Rocadourien, etc.

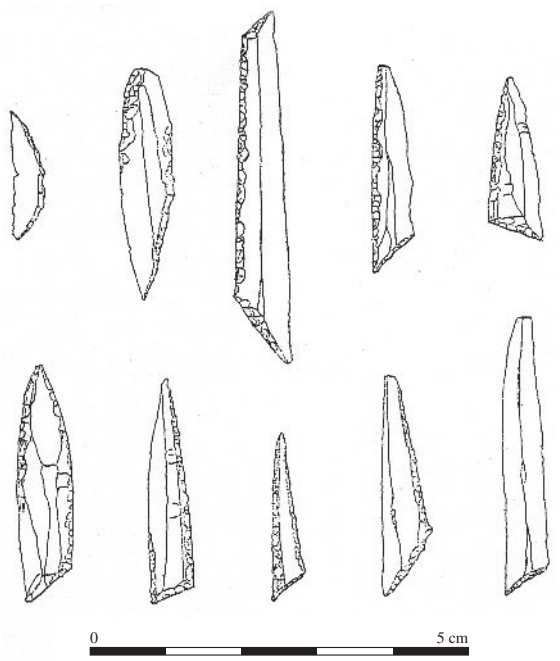


Fig. 4 – Svaerdborg : armatures (d'après Friis-Johansen, 1919, p. 268). Svaerdborg a fourni plus de 800 armatures, la plupart triangulaires, pour 22 haches seulement. Le Maglemosien, où l'on a voulu voir l'origine du « Campignien », est donc pleinement microlithique.
Fig. 4 – *Svaerdborg: armatures (after Friis-Johansen 1919, p. 268). More than 800 armatures were found in Svaerdborg, most of them being triangular, but 22 axes only. The Maglemosian, which we thought it had been the origin of the «Campignian» is then entirely Mesolithic.*

Le Maglemosien et l'Erteböllien

Les amas de coquilles danois (*Kjökkenmöddinger* : déchets de cuisine) étaient connus depuis les années 1830 et ont été en grande partie la base du système des trois âges (voir plus haut). Mais il y avait alors un seul Âge de la Pierre ; la distinction du Paléolithique sera le fait de J. Boucher de Perthes. Maglemose (le grand marais) est un site fouillé dans la tourbe à Mullerup (Seeland, Danemark) par G. Sarauw dès 1900, publié en 1903 et comparé alors à l'Azilien, car évidemment antérieur aux amas de coquilles. En fait, il est parallèle au Sauveterrien, les armatures microlithiques y sont de type résolument mésolithique, mais leur importance n'apparaîtra que peu à peu. Plusieurs fouilles viendront confirmer, dont celle de Svaerdborg (fig. 4), où il y a plus d'armatures qu'à Mullerup (Friis-Johansen, 1919, en français ; cet auteur et Sarauw considèrent les armatures comme des éléments de flèches). Progressivement, la notion d'une « culture de Mullerup » (Koch, 1916), d'un « groupe culturel baltique » (Friis-Johansen, 1919) s'imposera : en 1921, l'abbé Breuil parle déjà de Maglemosien, Schwantes (1925) de *« Kern-und-Scheibenbeile Kulturkreis »* (groupe culturel des haches et tranchets). Il y a donc alors pour l'Europe mésolithique (le terme commence à entrer en usage) une dichotomie : Maglemosien (avec microlithes, haches et tranchets)/Tardenoisien (sans macrolithes). Mais l'Asturien (groupe de travail de Préhistoire cantabrique, 1979) viendra compliquer le tableau. Le souci de la chronologie demeure essentiel et les distinctions régionales se préciseront lentement. On reconnaîtra dans le Maglemosien les groupes culturels de Maglemose et de Duvensee dans le même temps où L. Coulonges, qui avait d'abord publié (avec D. Peyrony, en 1927) le Martinet sous le nom de Tardenoisien, en distinguera le Sauveterrien. Au Danemark sera aussi individualisé l'Erteböllien des amas de coquilles (plus récent, avec des trapèzes et des flèches tranchantes, et passant au Néolithique). Ultérieurement, le Kongemosien prendra place au VIIIe millénaire entre le Maglemosien des Xe et IXe millénaires et l'Erteböllien du VIIe et ensuite. Les cultures reconnues actuellement sont beaucoup plus diverses.

LE SAUVETERRIEN

Laurent Coulonges individualise le Sauveterrien en 1928. Il avait d'abord publié la stratigraphie du Martinet (avec D. Peyrony) en 1927 sous le nom de Tardenoisien. Il crée le terme nouveau l'année suivante : « COUCHE 2 : SAUVETERRIEN : appellation toute

gratuite d'un faciès spécial d'une des industries pygmées se rencontrant en place dans plusieurs gisements à Sauveterre, et qu'il y aurait lieu de distinguer dans la chronologie préhistorique […] Il y a quelques lames ou couteaux assez rares, mais le fonds de cet outillage est composé de minuscules lamelles à dos abattu, petites pointes, de microlithes géométriques triangulaires et de petits burins à bec Tardenoisien. » Les niveaux publiés par L. Coulonges sont, de bas en haut : Magdalénien, Sauveterrien, « Tardenoisien », Robenhausien (c'est-à-dire Néolithique). Marcelin Boule (1928) écrira immédiatement que cette fouille est « des plus importantes puisqu'elle nous donne pour la première fois une série stratigraphique montrant le Mésolithique ». Le souci chronologique domine ce commentaire. Même Marcelin Boule ne voyait pas encore que L. Coulonges, en même temps qu'il confirmait brillamment une succession depuis longtemps affirmée, entreprenait le démantèlement de la nébuleuse beaucoup trop vaste du « Tardenoisien » (du Portugal à l'Ukraine !) au profit d'une mosaïque de cultures régionales différenciées.

La perfection n'étant pas humaine, le travail si essentiel de L. Coulonges avait besoin de quelques précisions et compléments. Le « microburin » (terme regrettable inventé par l'abbé Breuil) est encore considéré par Coulonges comme un outil : il reviendra à É. Vignard de prouver une troisième fois et de vulgariser ce que Chierici (1875), puis Siret (1893) avaient établi : il s'agit d'un déchet spécifique d'une certaine façon de couper des lamelles pour faire des armatures microlithiques. L. Coulonges, en accord avec son temps, ne retient pas comme outils les éclats retouchés et denticulés si abondants, son inventaire (qui n'est pas comptabilisé) est donc fortement dominé par les armatures, où les hypermicrolithes lui échappent (A. Turcq [1988] en a trouvé depuis au Roc Allan). Plus grave, il modifie entre 1927 et 1935 sa présentation des couches : en 1927, avec D. Peyrony, comme en 1928, le « Tardenoisien » est présenté très correctement sous le Néolithique, celui-ci contenant la figure humaine, la flèche à pédoncule et ailerons et les flèches de Montclus. En 1931, il publiera « Sauveterrien et Tardenoisien », sorte de pamphlet contre le Tardenoisien, accusé de tous les maux parce qu'il n'est pas (pas encore) trouvé en stratigraphie. Et en 1935 (l'ouvrage de référence généralement adopté), il parlera pour Sauveterre de « Tardenoisien néolithique » mêlant les deux couches supérieures. La dénomination de « Tardenoisien » pour les couches à trapèzes créera la fausse succession Sauveterrien/Tardenoisien, qu'il faudra 50 ans pour dissiper (si tant est que ce soit, encore maintenant, effectif). Et malheureusement, la conservation des collections initiales fut très, très loin de l'exemplarité.

Le Sauveterrien, comme l'Azilien, sera précisé ultérieurement par des fouilles et des publications plus détaillées, parmi lesquelles celles de C. Barrière (1973-1974) à Rouffignac, de M. Barbaza *et al.* (1991) à Fontfaurès, la thèse de N. Valdeyron (1994), la reprise du Roc Allan par A. Turcq (1988, 1990 et 1992) et le colloque de Sauveterre (Rozoy, 1995a). Dans tout le Sud de la France, et jusqu'en Italie du Nord, divers faciès lui ont été rattachés. Selon les auteurs et l'avancement de la recherche, ils sont considérés soit comme du Sauveterrien pur et simple, soit comme des variantes régionales qui constituent autant de cultures autonomes. On parle alors de « Sauveterroïdes ». On verra plus loin que le Sauveterrien est actuellement considéré comme un seul ensemble (famille de langages ?) couvrant 200 000 km^2 de la France du Sud, les Sauveterroïdes les mieux connus étant en Espagne et en Italie. La reconnaissance des cultures au sein de cette entité reste à ré-entreprendre.

LA CONCEPTION ACTUELLE DE L'ÉPIPALÉOLITHIQUE-MÉSOLITHIQUE

Les grandes divisions du Mésolithique

Les armatures évoluent le plus et renseignent sur la chronologie, les outils du fonds commun diffèrent de région à région et indiquent les groupes régionaux. Dans toute l'Europe occidentale et centrale, on peut identifier au sein du Mésolithique cinq grandes périodes très sensiblement synchrones :

1. **Un stade très ancien** souvent appelé Épipaléolithique (au sens restreint). Il comprend les Aziloïdes et est caractérisé par des « pointes à dos » faites en contournant l'extrémité de la lamelle : pointes aziliennes (très diverses), pointes de Tjonger, de Creswell, *Federmesser* divers. Ce stade débute à la fin du Dryas II et couvre essentiellement l'oscillation d'Alleröd. Il y a une seule classe d'armatures en service.
2. **Un stade ancien** où apparaît la troncature oblique des lamelles, avec ou sans le microburin comme déchet. Cela donne naissance à une foule de combinaisons, il y aura ensuite dans chaque région toujours plusieurs classes d'armatures en usage en même temps. Ce stade couvre le Dryas III (Ahrensbourgien, Laborien) et aussi une bonne partie du Préboréal. Il y a beaucoup de pointes à troncature oblique, parfois exclusives, et des triangles isocèles dans la plupart des régions.
3. **Un stade moyen** où les types d'armatures et les panoplies sont encore plus diversifiés, avec des triangles scalènes, des pointes à base transversale, des segments de cercle, dans certaines régions des pointes spéciales (à retouche couvrante en Belgique, de Sauveterre et triangles de Montclus dans le Sud-Ouest). Le taux global d'armatures et les équilibres entre classes d'armatures varient fortement selon les groupes. Ce stade couvre en général le Boréal.
4. **Un stade récent** qui débute partout vers 7800 BP (non calibré), avant le changement climatique, et se caractérise par l'apparition des trapèzes typiques (très variés de région à région) et du débitage de Montbani-Montclus. Selon les régions d'Europe, la coexistence avec les armatures héritées du stade moyen est plus ou moins longue (jusqu'à 1 000 ans) ou parfois inexistante. Les trapèzes ne pénètrent pas ou tardivement dans certaines régions (Angleterre,

Ardennien, Beaugencien), où sont développés à la place des types spéciaux dérivés des armatures du stade moyen, mais qui portent des caractères accessoires analogues à ceux des trapèzes des zones voisines.

5. **Un stade final** caractérisé par l'association aux trapèzes d'armatures qui en sont dérivées, diverses selon les régions, et par des flèches tranchantes de Montclus et du Châtelet dans toute la moitié sud de la France. Ce stade couvre essentiellement le 5e millénaire avant notre ère (en chronologie non calibrée). C'est la seule partie du Mésolithique où une très brève coexistence avec le Néolithique peut parfois avoir eu lieu dans une même région. À l'extrême fin se développe en divers points, par contact, une « céramique des chasseurs ». Le stade final n'existe pas sur le littoral méditerranéen déjà occupé par le Cardial. La fin du Mésolithique est partout une acculturation rapide, on ne trouve dans le Néolithique ancien que peu de traces (style des armatures) de la précédente culture des chasseurs.

Le Mésolithique est l'achèvement, le couronnement, de la longue ascension humaine au cours du Paléolithique. L'Homme y poursuit le mode de vie de chasseur-collecteur avec des moyens techniques et mentaux encore améliorés qui le rendent véritablement « maître et possesseur de la Nature » (Rozoy, 1993 et 2003).

L'arc, invention capitale, la première machine de l'Histoire

C'est le moyen essentiel et presque unique de subsistance, produit d'une invention capitale, un des douze grands pas de l'humanité sur ce que F. Bordes (1971) appelait « la route de l'abstraction » (le jet de pierres et le bâton, le galet cassé, l'utilisation et la maîtrise du feu, le vêtement, l'abri artificiel, la taille des pierres avec préconception, le travail de l'os et le débitage de lames, l'art figuratif, le propulseur et la sagaie, l'arc et la flèche, la domestication des plantes et des animaux, la domestication… de l'homme par l'homme). L'arc avait été inventé plusieurs fois, mais il ne s'était ni maintenu ni généralisé. Le Mésolithique est l'époque de cette généralisation. L'invention apparaît en pleine période froide, elle entraîne un bouleversement de l'outillage : beaucoup moins de burins (qui servaient surtout à tailler les pointes de sagaies en bois de Renne), une quantité d'armatures de flèches en silex, d'abord toutes des pointes à dos, puis beaucoup de formes, la panoplie est très variée selon les sous-époques et les groupes régionaux. Chacune des trois étapes techniques de leur amélioration est totalement indépendante des changements climatiques, cela montre combien la capacité d'invention a rendu l'homme autonome par rapport à son environnement, au contraire des animaux qui en dépendent entièrement. Les Mésolithiques chassent les plus grands animaux du milieu. Au début ils mangent du Renne, tout au moins au Nord, par la suite de l'Aurochs, du Cerf et du Sanglier, la place de la pêche reste à préciser, le stockage (difficile à prouver) n'est pas attesté en France.

La population augmente fortement et se diversifie : les sites sont plus petits, traduisant des groupes plus légers et plus mobiles, ils sont surtout beaucoup plus nombreux et ils couvrent le territoire en entier, cela contraste (Rozoy, 1992b) avec le Paléolithique qui n'en utilisait que moins du quart, dans les meilleurs cas, choisissant les biotopes les plus favorables à son mode d'exploitation et se contentant ailleurs de raids espacés (un site tous les 100 km). Maintenant, les groupes régionaux, stables pendant des millénaires sur leurs territoires traditionnels, ont des voisins immédiats qu'ils connaissent bien, en témoigne la diffusion rapide des nouveautés techniques. Le terroir est bien connu partout dans le détail, ce qui sera un atout essentiel lors de la néolithisation. Le mode de vie (Rozoy, 1999 et 2001a ; Rozoy et Rozoy, 2000, 2001a, b et 2004 ; Potterie *et al.*, 2003) nous est maintenant un peu mieux connu grâce à la multiplication des fouilles et des publications.

Les progrès mentaux sont les plus importants : élévation du niveau d'abstraction, montré par la disparition de l'art figuratif au profit de dessins abstraits, qui est totale en France, mais pas au Danemark. Les dessins du Magdalénien devaient être réalistes pour être compris de tous, ils étaient accompagnés de signes abstraits. Ceux-ci subsistent seuls maintenant, ce qui laisse penser que la masse des gens était à même d'en saisir le sens. L'abstraction se manifeste encore dans les capacités à compter : la numération du premier ordre est attestée, douteuse encore à la fin du Magdalénien, plus certaine dès l'Ahrensbourgien de Remouchamps (9000 avant notre ère, fig. 5), mais elle demeure limitée à 5 ; au-delà, ce sont des approximations grossières qui utilisent le second centre cérébral analogue à celui de certains animaux. Le centre propre à la numération exacte ne sera induit par les besoins, très lentement et progressivement, que lors du passage ultérieur à la production et à l'écriture (Changeux, 2002, p. 227 ; Rozoy, 2003).

Des scènes de groupes et la domination du monde animal par l'homme sont montrés par les dessins réalistes schématisés du Danemark et du Levant espagnol (ces derniers rattachés par certains, à tort à mon avis, au Néolithique). Ces figures contrastent avec les rares figures humaines paléolithiques isolées, noyées dans un bestiaire symbolique omniprésent et souvent vainqueur. L'homme mésolithique commence à se considérer comme distinct de la Nature. La disparition des figurations féminines centrées sur la possibilité de maternité, la présence en Italie, aux Pays-Bas, de statuettes réalistes et complètes (fig. 5), montrent que le secret de la procréation avait été percé, ce qui est essentiel pour passer à la production : semer pour récolter, mettre au taureau pour obtenir des veaux.

C'est par ces caractères sociaux et mentaux : démographie plus abondante, bonne connaissance du terroir, distanciation d'avec la Nature que l'on domine, meilleures capacités d'abstraction, compréhension des mécanismes naturels, capacité à prévoir, que l'Homme a achevé au Mésolithique de se hisser au

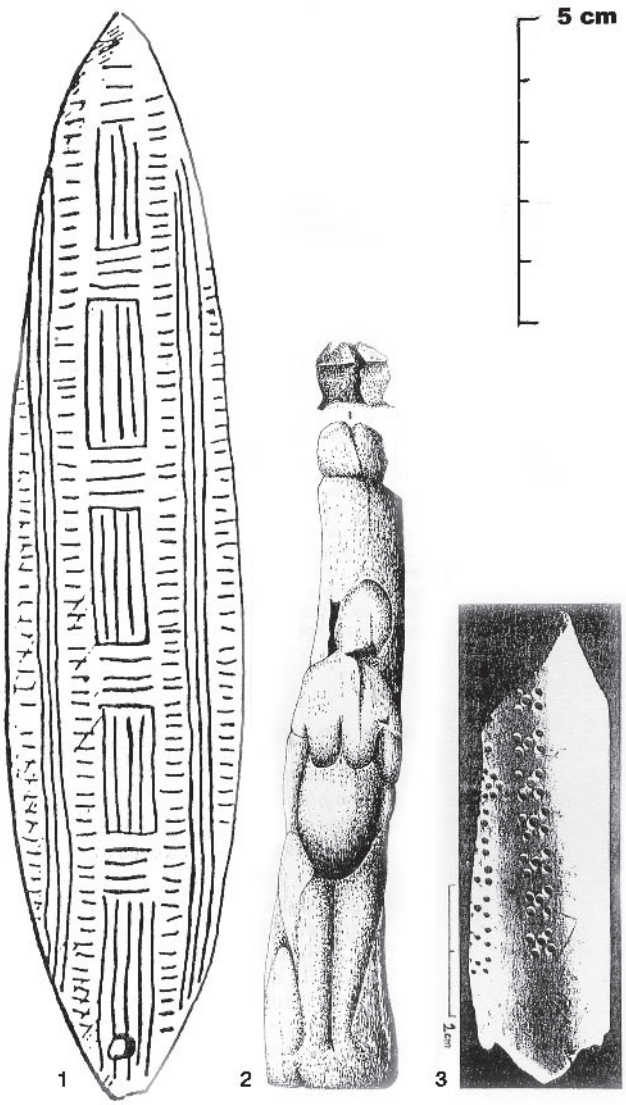


Fig. 5 – Lalinde, Remouchamps : os gravés. Gaban : statuette (d'après Sonneville-Bordes, 1967 ; Dewez, 1974 ; Graziosi, 1975). Ces objets des Dryas II (n° 1) et III (n° 3) sont les premiers témoins d'une capacité (au moins élémentaire) à compter, capacité évidemment nécessaire pour le passage ultérieur à la production. La manipulation courante du nombre 5 par les graveurs paraît certaine. La numération du second ordre n'est pas attestée, d'ailleurs elle est encore balbutiante chez les Romains et ne se développera vraiment qu'au VIIe siècle de notre ère dans l'Inde avec la numération positionnelle. La statuette de Gaban (n° 2), datée du Boréal, descend en droite ligne du Paléolithique supérieur, dont elle a toutefois oublié l'insistance sur les parties susceptibles de procréer. Est-ce le début de l'art pour l'art ?

***Fig. 5 –** Lalinde, Remouchamps: engraved bones. Gaban: a small statue (after Sonneville-Bordes 1967, Dewez 1974, Graziosi 1975). Those pieces from Dryas II (no. 1) and III (no. 3) are the first proves that men were able to count (elementary counting at least). Of course, it was necessary to progress toward later production. It seems obvious that engravers could use number 5 quite currently. Second order counting is not attested, moreover it was still stammering in the Roman times and it will develop clearly only in the VIIth century A.D. in India, with positional counting. The statuette from Gaban (no. 2) dated Boreal came directly from the Upper Palaeolithic, but they have forgotten to insist on the parts of the body, which were liable to procreate. Was it the beginning of Art for Art's sake?*

niveau mental et technique requis pour pouvoir adopter, dès que le climat s'y prêtera, la production inventée peu avant au Proche-Orient dans de meilleures conditions ambiantes.

LES PROBLÉMATIQUES ACTUELLES DU MÉSOLITHIQUE

La chronologie d'ensemble est bien établie et, sauf précisions de détail ou confirmations, l'intérêt se porte sur deux nouveaux problèmes : compléter et préciser le tableau des cultures régionales (voir ci-dessus la définition du mot « culture »), puis nous servir de ce tableau et de tous les documents accumulés pour une approche plus ethnographique.

Les cultures régionales

Les divisions retenues varient fortement selon les chercheurs. Les uns retiennent de très grands ensembles directement dérivés des premières approximations : 5 groupes en Europe occidentale et centrale pour S. Kozlowski (1975). D'autres, au moyen d'études quantifiées et/ou qualitatives très exigeantes basées principalement sur la typologie, distinguent des cultures beaucoup plus limitées : diamètres de l'ordre de 130 km pour J.-G. Rozoy (1978, 1991, 1992a et b, 1994, 1997a, b et c, 1998a et b), de l'ordre de 100 km pour S. Arora (1976) comme pour A. Thévenin (1990). Ces cultures plus restreintes sont des sous-unités des ensembles plus vastes précédents : plus que de divergences entre chercheurs, il s'agit de deux aspects complémentaires et d'une structure à deux niveaux comme R. Newell *et al.* (1990) en ont aussi trouvé par l'examen des parures. Que l'on adopte l'un ou l'autre point de vue, le travail n'est pas terminé. Pour les cultures de 100-150 km de diamètre, il n'y en a qu'une vingtaine de définie en France, encore certaines ne le sont-elles que pour l'un ou l'autre stade, par exemple le Téviécien et le Retzien limités aux stades récent et final. Il y en a au moins autant à décrire et à délimiter, plus encore dans le reste de l'Europe.

Cela suppose de nombreuses fouilles petites, mais très soigneuses, pour carroyer le terrain. La détermination des grands ensembles demeure purement qualitative et même subjective, fondée sur le choix de quelques fossiles directeurs. Que ces ensembles aient une certaine cohérence est évident pour leurs parties centrales. Mais leurs limites prêtent plus à discussion. Nous manquons de données précises, quantifiées et même qualitatives, que les études des cultures restreintes pourront fournir (Rozoy, 1991). Cela permettra soit de mettre en évidence, entre les grands ensembles, des frontières avec des changements brutaux de composition, soit de conclure à des continuums, à des passages progressifs d'un grand ensemble au suivant, qui seraient la négation de leur existence même.

Le Beaugencien

Le Beaugencien (et les cultures apparentées ; Rozoy, 1976, 1978 et 2001b), c'est l'identification d'une autre grande famille de cultures dans le Centre de la France, entre Sauveterrien et « Tardenoisien » (au sens large).

Elle est particulièrement importante et devra être précisée : on ne sait pas plus que pour les autres grands groupes si les limites avec les Tardenoisiens et apparentés d'une part, avec le Sauveterrien de l'autre, sont nettes ou progressives. Les travaux suscités et regroupés dans une « zone médiane à évolution propre » par André Thévenin (1995, p. 31-33 et 212) montrent clairement que le Beaugencien fait partie d'un ensemble plus vaste bien distinct tant du Sauveterrien que du Tardenoisien. Cet ensemble couvre essentiellement le bassin de la Loire et de ses affluents : on peut l'appeler le Ligérien. Ce groupe de cultures s'étend (fig. 6) au moins de l'Yonne à la Vienne et probablement de la Haute-Marne à l'embouchure de la Loire.

Le colloque de Sauveterre a apporté à cette question un éclairage nouveau : les chercheurs du Midi, notamment M. Barbaza *et al.* (1991) et N. Valdeyron (1994), ont démontré que le Sauveterrien a été victime de l'absence de tamisage à l'eau, d'où méconnaissance des armatures hyperpygmées (triangles de Montclus, etc.), surtout dans les fouilles les plus anciennes, et biaisage des taux d'armatures. Le Sauveterrien apparaît donc, en ce qui concerne les industries lithiques, comme très vaste sur 200 000 km^2, de l'Atlantique à une partie des Alpes (mais pas au-delà) et du Limousin aux Pyrénées françaises. Cet ensemble résulterait d'une convergence à partir de substrats différents selon les régions (Azilien pyrénéen, Azilien périgourdin, Valorguien, etc.). C'est là une opposition considérable avec les cultures contemporaines de la moitié nord de la France dont chacune occupe quelque 15 000 km^2. Il est probable que des études encore plus fines, qualitatives et quantitatives, surtout sur les outils du fonds commun, ou sur des éléments non lithiques, voire ethnographiques, permettront de distinguer des sous-ensembles qui seraient les cultures de base, mais ce travail semble actuellement marquer le pas. Et se trouve posée ainsi la question de la représentativité culturelle des industries lithiques (Rozoy, 1997d), il faudra se baser sur

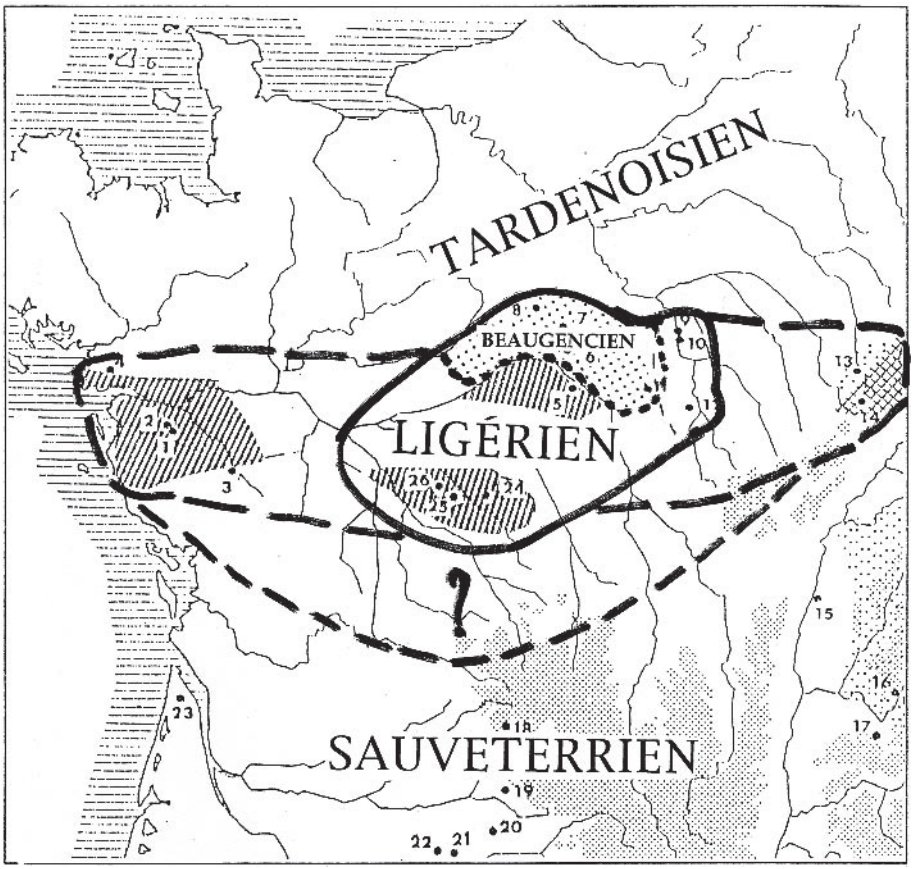


Fig. 6 – Au moins trois grands ensembles culturels mésolithiques (familles de langages) en France (d'après Girard, 1995, complété). Le Ligérien inclut au moins, outre le Beaugencien, d'autres cultures d'une part sur la Vienne, la Creuse et l'Indre (peut-être jusqu'à leurs sources), d'autre part sur l'Yonne et le Serein. Il est probable qu'il faille l'étendre à l'ouest jusqu'à l'embouchure de la Loire, et à l'est jusqu'à la Haute-Marne. La limite nord avec le Tardenoisien paraît assez nette, celle vers le Sauveterrien au Sud est-elle tranchée ou progressive ? De nouvelles recherches dans la vaste zone intermédiaire seraient nécessaires pour en décider. Pour les noms des sites, voir Girard, 1995.

Fig. 6 – *There were at least three large Mesolithic cultural units (Language Families) in France (after Girard 1995, completed). Besides the Beaugencian, the Ligerian included other cultures, on the one hand along the Vienne, the Creuse and the Indre rivers (perhaps up to their sources), on the other hand along the Yonne and the Serein rivers. It is likely that we should enlarge it toward the West, up to the mouth of the Loire and toward the East, up to the Haute-Marne. The Northern boundary with the Tardenoisian seems fairly clear; is the Southern boundary with the Sauveterrian neat or is it progessive? More research in the vast intermediate area would be necessary to come to a decision. You can find the names of the sites in Girard 1995.*

des ensembles plus complets (art, sépultures, etc.) pour la confirmer ou la répudier, et dans ce cas, sur quoi se basera-t-on ?

Ethnographie

La reconstitution ethnographique est en définitive le but ultime et essentiel de la préhistoire (Bordes *et al.*, 1972). Mais l'atteindre n'est ni facile ni même toujours envisageable. La langue, les traditions et les croyances, les relations sociales et même beaucoup d'éléments matériels comme les vêtements, les objets en bois ou en vannerie, ont disparu à jamais. Nous pouvons essayer de retrouver les territoires des groupes sociaux soit par les groupements géographiques des particularités des outils, c'est-à-dire en délimitant les cultures, soit par la dispersion des objets de parure, considérés comme des insignes d'appartenance à ces groupes. Dans les deux cas, les deux niveaux emboîtés peuvent correspondre soit à des bandes et à des tribus, soit à des tribus et à des familles de langage. La démographie la plus vraisemblable permettra de choisir entre ces deux possibilités. Nous pouvons aussi chercher à comprendre quelle a été l'utilisation des sites et distinguer les camps de base (de résidence) et les diverses sortes de camps d'extraction (chasse à tel ou tel animal, boucherie, pêche, taille du silex, collecte de bois de cervidés…), plus encore les camps de transit, etc. Cela exige une documentation sans faille sur le contenu des sites, y compris usage des outils, structures observées, etc., et permet d'aborder le mode d'exploitation du territoire (Newell, 1997a et b ; Constandse-Westermann, 1997). ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARORA S.K. (1976) – *Die mittlere Steinzeit im westlichem Deutschland und in den Nachbargebieten*, Rheinische Ausgrabungen, Bonn, p. 1-68.

BAILLOUD G. (1971) – Le Néolithique danubien et le Chasséen dans le Centre et le Nord de la France, *Die Anfänge des Neolithikums vom Orient bis Nordeuropa, Teil VI : Frankreich*, Fundamenta, Reihe A, Band 3, Böhlau Verlag, Köln, Wien, 1972, p. 201-245, 10 pl. h. t.

BARBAZA M., VALDEYRON N. *et al.* (1991) – *Fontfaurès en Quercy*, Centre d'Anthropologie des Sociétés rurales, Toulouse, 271 p.

BARRIÈRE C. (1973-1974) – *Rouffignac-L'archéologie. Travaux de l'Institut d'art préhistorique de Toulouse*, XV (1973), p. 1-160, 14 pl., 52 fig., et XVI (1974), p. 1-145, XX pl., 43 fig.

BORDES F. (1950) – Principes d'une méthode d'étude des techniques de débitage et de la technologie du Paléolithique ancien et moyen, *L'Anthropologie*, t. 54, p. 19-34.

BORDES F. (1971) – Les Maîtres de la pierre, *Sciences et Avenir*, n° spécial « La vie préhistorique », p. 12-25.

BORDES F., RIGAUD J.-P., SONNEVILLE-BORDES D. de (1972) – Des buts, problèmes et limites de l'archéologie paléolithique, *Quaternaria (Roma)*, XVI, p. 15-34.

BOUCHER DE PERTHES J. (1847) – *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, Paris (le tome II a paru en 1857).

BOULE M. (1928) – Commentaire de Coulonges, 1928, dans *L'Anthropologie*.

BREUIL H. (1921) – Observations sur l'hiatus et le Néolithique (intervention le 15.6.1926 à l'Institut français d'anthropologie, suite à la communication de Cartailhac sur « La question de l'hiatus entre le Paléolithique et le Néolithique »), *L'Anthropologie*, t. 31, p. 349-354.

BREUIL H. (1937) – *Les subdivisions du Paléolithique supérieur et leur signification*, impr. Grévin à Lagny, 78 p. (réédition de l'article du XIVe congrès international d'archéologie et anthropologie préhistorique de Genève, 1912, p. 165-238, avec quelques adjonctions, notamment sur le Mésolithique).

CARTAILHAC É. (1872) – Sur l'intervalle des deux grandes périodes de la pierre, *Matériaux pour servir à l'histoire naturelle et primitive de l'Homme*, Paris.

CARTAILHAC É. (1873) – Intervention à l'Association française pour l'Avancement des Sciences, Lyon, 1873, *Matériaux*, 9e vol., 2e série, p. 336-340.

CARTAILHAC É. (1905) – Intervention au sujet du hiatus, *1er Congrès préhistorique de France*, Périgueux, p. 248.

CAUVIN M.-C. (1971) – Recherches récentes sur le phénomène campignien en France, *Die Anfänge des Neolithikums vom Orient bis Nordeuropa, Teil VI : Frankreich*, Fundamenta, Reihe A, Band 3, Böhlau Verlag, Köln, Wien, 1972, p. 246-255, 6 pl. h. t.

CHANGEUX J.-P. (2002) – *L'Homme de vérité*, Odile Jacob, Paris, 448 p.

CHIERICI G. (1875) – Le selci romboïdali, *Bull. di Palethnologia Italiana*, 1re série, t. 1 (les passages essentiels, avec les figures, sont reproduits par Blanc, 1939, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXVI, fasc. 2, p. 115-131).

CHILDE V.G. (1951) – *Social evolution*, Schumann, New York, 184 p.

CHILDE V. G. (1963) – *De la Préhistoire à l'Histoire* (traduction de *What happened in History*, 1961, Penguin Books, London), NRF, Gallimard, Paris, 379 p.

CLARK J.G.D. (1955) – *L'Europe préhistorique. Les fondements de son économie*, Payot, Paris, 491 p.

CLARK J.G.D. (1980) – *Mesolithic Prelude. The Palaeolithic-Neolithic Transition in Old World Prehistory*, University Press, Edinburgh, 122 p.

CONSTANDSE-WESTERMANN (1997) – Variabilité pour la durée d'occupation, la mobilité et la démographie dans 70 sociétés analogues, *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du colloque CTHS, Amiens*, p. 469-480.

COULONGES L. (1928) – Le gisement préhistorique du Martinet à Sauveterre-la-Lémance (L. et G.), *L'Anthropologie*, t. XXXVIII, p. 495-503.

COULONGES L. (1931) – Sauveterrien et Tardenoisien, *Xe Congrès préhistorique de France, Nice-Avignon*, Société préhistorique française, Paris, p. 120-124.

COULONGES L. (1935) – Les gisements préhistoriques de Sauveterre-la-Lémance, *Archives de l'institut de Paléontologie humaine*, 14, Paris, 58 p.

COUTIL L. (1913) – Tardenoisien, Captien (sic), Gétulien, Ibéro-Maurussien, Tellien, Loubirien, Généyénien, Intergétulo-néolithique, *XIVe Congrès international d'anthropologie et archéologie préhistorique, Genève, 1912*, p. 303-336.

DANIEL R. (1934) – Nouvelles études sur le Tardenoisien français, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXI, p. 548-569.

DANIEL R. (1948) – Le Tardenoisien classique du Tardenois, *L'Anthropologie*, t. 52, p. 411-449.

DANIEL R., VIGNARD É. (1953) – Tableaux synoptiques des principaux microlithes géométriques du Tardenoisien français, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. L, p. 314-322.

DEWEZ M. (1974) – New hypotheses concerning two engraved bones from la grotte de Remouchamps (Belgium), *World Archaeology*, vol. 5, Feb. 1974, London, p. 337-345, 1 pl. h. t.

EVANS J.G. (1969) – The exploitation of molluscs, *in* P.J. Ucko et G.W. Dimbleby dir., *The domestication and exploitation of plants and animals*, Duckworth, London, p. 479-484.

FRIIS-JOHANSEN K. (1919) – Une station du plus ancien Âge de la Pierre dans la tourbière de Svaerdborg (traduction écourtée de Aarböger, 1919, p. 106-235), *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, Copenhague, p. 241-359.

GIRARD P. (1995) – Le gisement mésolithique ancien d'Attray (Loiret), *Épipaléolithique et Mésolithique du Sénonais et des régions voisines, Actes du colloque de Passy, 20-21 novembre 1993*, Société archéologique de Sens, cahier n° 2, p. 105-111.

GRAZIOSI P. (1975) – Nuove manifestazioni d'arte mesolitica e neolitica nel riparo Gaban presso Trento, *Rivista di Scienze Preistoriche*, Firenze, p. 237-278.

GROUPE D'ÉTUDE DE L'ÉPIPALÉOLITHIQUE-MÉSOLITHIQUE (1969) – Épipaléolithique-Mésolithique : les microlithes géométriques, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 66, p. 355-366.

GROUPE D'ÉTUDE DE L'ÉPIPALÉOLITHIQUE-MÉSOLITHIQUE (1972) – Épipaléolithique-Mésolithique : les armatures non géométriques, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 69, p. 364-375.

GROUPE D'ÉTUDE DE L'ÉPIPALÉOLITHIQUE-MÉSOLITHIQUE (1975) – Épipaléolithique-Mésolithique : les outils du fonds commun : 1. grattoirs, éclats retouchés, perçoirs, burins, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 72, p. 319-332.

GROUPE DE TRAVAIL DE PRÉHISTOIRE CANTABRIQUE (J. Altuna, I. Barandiaran-Maestu, F. Bernaldo de Quiros, V. Cabrera-Valdes, M. Cano-Herrera, J. Fernandez Tresguerres, J. Gonzales Etchegarray, M. Gonzalez Morales, J.A. Moure Romanillo, P. Utrilla Miranda) (1979) – Chronostratigraphie et écologie des cultures du Paléolithique final en Espagne cantabrique, *Actes du colloque La fin des Temps glaciaires en Europe*, p. 713-719.

KOCH L. (1916) – Müllerüpkulturens geologiske alder, *Meddelelser fra Dansk geologisk Forening*, t. 5, n° 6.

KOZLOWSKI S.K. (1975) – *Cultural differenciation of Europe from the 10th to the 5th Millenium B.C.*, University Press, Warsaw, 259 p.

LARTET É. (1861) – Nouvelles recherches sur la coexistence de l'Homme et des animaux réputés caractéristiques de la dernière période géologique, *Annales des Sciences naturelles*, Zool., 4e série, t. 15, p. 177-253, 4 pl.

LUBBOCK J. (1865) – *Prehistoric times as illustrated by ancient remains and customs of modern savages (« L'Homme avant l'Histoire »)*, London, 1865, Paris, 1867, 524 p.

MALMER M.P. (1968) – Die Mikrolithen in den Pfeilfund von Loshult, *Meddelanden från Lunds Universitets Historiska Museum*, 1966-1968 (1969), p. 249-255.

MATHIASSEN T. (1948) – *Danske Oldsager I. Aeldre Stenalder*, Köbenhaven, 71 p., 21 pl. h. t. (texte et légendes en danois et en anglais, 228 objets présentés).

MORGAN J. de (1909) – *Les premières civilisations*, Leroux, Paris, 513 p.

MORTILLET A. de (1885) – Petits silex taillés d'Hédouville, *L'Homme*, p. 506-507.

MORTILLET A. de (1896) – Les petits silex taillés à contour géométrique trouvés en Europe, Asie et Afrique, *Revue de l'École d'Anthropologie*, p. 377-405.

MORTILLET G. de (1869) – Essai d'une classification des cavernes et des stations sous abri, fondée sur le produit de l'industrie humaine, *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris* (1er mars), t. 68, et *Bulletin de la Société géologique de France*, t. 28 (1868-1869), p. 583-587, et Matériaux, série 3 (mars 1869), p. 172-179.

MORTILLET G. de (1874) – Intervention à la Société d'anthropologie de Paris, 16.4.1874 (sur le hiatus), *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, p. 317.

MORTILLET G. de (1894) – Communication à la Société d'anthropologie de Paris le 6.12.1894 au sujet d'un nouveau tirage du tableau de sa classification, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 4e série, vol. 5, p. 616-621.

MORTILLET G. de (1897) – Évolution quaternaire de la pierre, *Revue de l'École d'Anthropologie*, p. 17-26.

NEWELL R.R. (1997a) – Rôle de la recherche ethnographique dans le diagnostic du comportement à l'âge de la pierre. Systèmes et organisations des établissements, *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du colloque CTHS, Amiens*, p. 455-467.

NEWELL R.R. (1997b) – Pertinence de l'analyse ethnographique pour la recherche des systèmes et des organisations des établissements et de l'utilisation du terrain au Paléolithique final et au Mésolithique, *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du colloque CTHS, Amiens*, p. 481-494.

NEWELL R.R., KIELMAN D., CONSTANDSE-WESTERMANN T., VAN DER SANDEN W.A.B., VAN GIJN A. (1990) – *An Inquiry into the Ethnic Resolution of Mesolithic Regional Groups. The Study of Their Decorative Ornaments in Time and Space*, Leiden, New York, Köbenhavn, Köln, 488 p.

NOUGIER L.-R. (1950) – *Les civilisations campigniennes en Europe occidentale*, Monnoyer, Le Mans, 571 p.

PÉQUART M. et S.-J. (1931) – Sur une vertèbre mésolithique percée d'une flèche, *Congrès de Nancy*, Association française pour l'Avancement des Sciences, p. 321-324.

PÉQUART M. et S.-J., BOULE M., VALOIS H.-V. (1937) – *Téviec, station-nécropole mésolithique du Morbihan*, Archives de l'Institut de paléontologie humaine, 18, Masson, Paris, 227 p., 70 fig., 19 pl.

PETERSSON M. (1951) – Mikrolithen als Pfeilspitzen, *Meddelanden från Lunds Universitets Historiska Museum*, p. 123-137.

PEYRONY D., COULONGES L. (1927) – Les Tardenoisiens dans l'Agenais. Gisement préhistorique du Martinet (Lot-et-Garonne), *Congrès de Lyon, 1926*, Association française pour l'Avancement des Sciences, p. 467-469.

PIETTE É. (1889) – Un groupe d'assises représentant l'époque de transition entre les temps quaternaires et les temps modernes, *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris*, CVIII, p. 422-424.

POTTERIE J., ROZOY C., ROZOY J.-G. (2003) – La cabane du Mésolithique ancien des Beaux Sarts à Bogny-sur-Meuse (Ardennes), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 99, p. 157-164.

ROZOY C., ROZOY J.-G. (2000) – Comparisons between the structures of Magdalenian and Mesolithic open air camps in Northern France, *«Meso' 2000», 6th International Conference on the Mesolithic in Europe, Stockholm, 2000*, Program and abstracts, p. 104.

ROZOY C., ROZOY J.-G. (2001a) – La genèse du Mésolithique aux Beaux Sarts de Bogny-sur-Meuse, *Table ronde au «Tours» du Méso, Tours, 13-14 octobre 2001*, résumés, p. 37.

ROZOY C., ROZOY J.-G. (2001b) – Les camps du Mésolithique ancien des Beaux Sarts à Bogny-sur-Meuse et le problème des camps élémentaires, *Journées archéologiques de Champagne-Ardenne*, 24.11.2001, résumés, p. 4-6.

ROZOY C., ROZOY J.-G. (2004) – Comparisons between the structures of Magdalenian and Mesolithic open air camps in Northern France, *«Meso' 2000», 6th International Conference on the Mesolithic in Europe, Stockholm, 2000*, sous presse.

ROZOY J.-G. (1969) – *Typologie de l'Épipaléolithique (« Mésolithique ») franco-belge*, réunion de 5 separata du *Bulletin de la Société préhistorique française*, Charleville, chez l'auteur.

ROZOY J.-G. (1971) – La fin de l'Épipaléolithique (« Mésolithique ») dans le Nord de la France et la Belgique, *Die Anfänge des Neolithikums vom Orient bis Nordeuropa, Teil VI : Frankreich*, Fundamenta, Reihe A, Band 3, Böhlau Verlag, Köln, Wien, 1972, p. 1-78, 16 pl. h. t.

ROZOY J.-G. (1976) – Une culture de l'Épipaléolithique-Mésolithique dans la région de Beaugency : le Beaugencien, *La Préhistoire française*, t. 1, vol. 2, p. 1450-1455.

ROZOY J.-G. (1978) – *Les derniers chasseurs. L'Épipaléolithique (« Mésolithique ») en France et en Belgique. Essai de synthèse*, Charleville, chez l'auteur, 3 volumes, 1 500 p.

ROZOY J.-G. (1989) – The Revolution of the Bowmen in Europe, *The Mesolithic in Europe, III*, Leuven, p. 13-28.

ROZOY J.-G. (1990) – Nature et conditions de la néolithisation. La fin de l'Épipaléolithique (« Mésolithique ») au nord de la Loire, *Mésolithique et néolithisation en France et dans les régions limitrophes, Actes du colloque de Strasbourg, 1988*, p. 403-423.

ROZOY J.-G. (1991) – La délimitation des groupes humains préhistoriques. Bases typologiques et géographiques, Colloque de Beaufort, 1990, *Bulletin de la Société préhistorique du Luxembourg*, 12, p. 65-85.

ROZOY J.-G. (1992a) – L'évolution en mosaïque, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 89, n° 1, p. 19-25.

ROZOY J.-G. (1992b) – Le propulseur et l'arc chez les chasseurs préhistoriques. Techniques et démographies comparées, *Paléo*, 4, Les Eyzies, p. 175-193.

ROZOY J.-G. (1993) – Les archers épipaléolithiques : un important progrès, *Paléo*, 5, Les Eyzies, p. 263-279.

ROZOY J.-G. (1994) – Techniques de délimitation des cultures épipaléolithiques, la culture de la Somme, *Mésolithique entre Rhin et Méditerranée, Actes de la table ronde de Chambéry, 1992*, p. 85-105.

ROZOY J.-G. (1995a) – Le Sauveterrien, colloque international, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 92, n° 1, p. 19-21.

ROZOY J.-G. (1995b) – Évolution récente du cerveau humain, *Nature et culture, Actes du colloque de Liège, 1993*, ERAUL, t. 68, p. 1005-1040.

ROZOY J.-G. (1997a) – Nature et origine des variations régionales des industries mésolithiques, *Tardenoisien et Ardennien*, Bulletin n° 4 du Centre ardennais de Recherche archéologique CARA, Charleville-Mézières, chez l'auteur, p. 98-106.

ROZOY J.-G. (1997b) – Ardennien et Tardenoisien. Convergences et différences, *La Préhistoire au quotidien, Mélanges offerts à Pierre Bonenfant*, éd. Jérôme Millon, Grenoble, p. 201-222.

ROZOY J.-G. (1997c) – Territoires sociaux et environnement en France du Nord et en Belgique de 14000 à 6000 BP, *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du colloque CTHS, Amiens*, p. 429-454

ROZOY J.-G. (1997d) – La fin et les moyens. Quelques mécanismes, causes et significations des changements dans les industries des chasseurs préhistoriques, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 94, n° 4, p. 483-502.

ROZOY J.-G. (1998a) – The (re-)population of Northern France between 13000 and 8000 BP, *As the world warmed: Human Adaptations across the Pleistocene-Holocene Boundary, INQUA Symposium, Berlin, 1995*, Quaternary International, 49/50, Pergamon, Elsevier Science, Oxford, p. 69-86.

ROZOY J.-G. (1998b) – Stratégies de chasse et territoires tribaux au Mésolithique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 95, p. 525-536.

ROZOY J.-G. (1999) – Le mode de vie au Mésolithique, *in* A. Thévenin et P. Bintz dir., *L'Europe des derniers chasseurs. Épipaléolithique et Mésolithique, Actes du colloque international, Grenoble, 1995*, p. 39-50.

ROZOY J.-G. (2001a) – Structures comparées des camps de plein air magdaléniens et mésolithiques dans le Nord de la France, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 98, n° 2, p. 231-244.

ROZOY J.-G. (2001b) – Le Beaugencien et sa famille de cultures, *Revue archéologique du Loiret*, n° 26, p. 13-18

ROZOY J.-G. (2003) – L'évolution du cerveau se poursuit, *L'Anthropologie*, t. 107, p. 645-687.

RUST A. (1943) – *Die alt- und mittelsteinzeitliche Funde von Stellmoor*, Archäologisches Institut des deutschen Reiches, Neumünster, 242 p., 34 fig, 107 pl.

SALMON P. (1886) – Article Néolithique, *Dictionnaire des Sciences anthropologiques*, Doin, Paris, p. 807-812.

SARAUW G. (1903) – En Stenalders Boplads i Maglemose ved Mullerup, *Aarböger for nordisk Oldkyndighed og historie*, Köbenhaven, p. 148-315.

SCHWANTES G. (1925) – Das Beil als Scheide zwischen Paläolithikum und Neolithikum, *Archiv für Anthropologie*, N.F., Bd 20, p. 13-41.

SIRET L. (1893) – L'Espagne préhistorique, *Revue des questions scientifiques*, octobre 1893.

SMITH P. (1962) – L'origine du terme « Mésolithique », *L'Anthropologie*, t. 66, 1-2, p. 183.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1960) – *Le Paléolithique supérieur en Périgord*, Delmas, Bordeaux, 2 volumes, 557 p.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1967) – *La Préhistoire moderne*, Fanlac, Périgueux, 139 et 140 p.

TATÉ É. (1885) – Petits silex taillés trouvés près de Coincy-l'Abbaye, *L'Homme*, 2e année, p. 688-691.

THÉVENIN A. (1990) – Le Mésolithique de l'Est de la France, *in* P. Vermeersch et P. Van Peer dir., *Contributions to the Mesolithic in Europe, Actes du colloque de Leuven, 1989*, University Press, Leuven, p. 435-449.

THÉVENIN A. (1995) – L'Épipaléolithique et le Mésolithique de l'Yonne, *Épipaléolithique et Mésolithique du Sénonais et des régions voisines, Actes du colloque de Passy, 20-21 novembre 1993*, Société archéologique de Sens, cahier n° 2, p. 209-219.

THOMSEN C.J. (1836) – *Ledetraad til Nordisk Oldkyndighed* (Guide des antiquités nordiques), Kopenhagen, 100 p. (en fait, le nom de l'auteur ne figure pas, la publication est au nom de la Société royale des Antiquaires du Nord).

TURCQ A. (1988) – Abri du Roc Allan, *Gallia-informations*, p. 146-147.

TURCQ A. (1990) – Abri du Roc Allan, *Gallia-informations*.

TURCQ A. (1992) – Abri du Roc Allan, *Gallia-informations*.

VALDEYRON N. (1994) – *Le Sauveterrien*, thèse de doctorat, université de Toulouse-Le Mirail.

VARAGNAC A. (1960) – Le legs du Mésolithique au Néolithique. II – Nourritures végétales, *Antiquités nationales et internationales*, I, p. 6-12 et III-IV, p. 59-62.

VIELLE É. (1889) – Pointes de flèches en silex de Fère-en-Tardenois (Aisne), *Xe Congrès international d'anthropologie et archéologie préhistorique*, Paris, p. 196-201.

VIGNARD É. (1954) – Sur les civilisations tardenoisiennes en Europe occidentale, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LI, p. 207-209.

Jean-Georges ROZOY
26, rue du Petit-Bois
08000 Charleville-Mézières

L'évolution de la perception du Mésolithique en France au cours du XXe siècle

Christian VERJUX

Résumé

Longtemps considéré comme une simple période de transition mal caractérisée, voire comme une phase de dégénérescence, le Mésolithique peut désormais être perçu comme une époque riche en innovations, non seulement avec la généralisation de la chasse à l'arc, mais aussi dans le domaine de l'habitat, des pratiques funéraires, des productions manufacturées et des échanges. En un siècle, la perception de cette période en France a en effet considérablement changé. Cette contribution présente un rapide aperçu de ces grandes évolutions, en concluant sur l'impérieuse nécessité de renforcer le potentiel des chercheurs spécialisés dans les études sur le Mésolithique afin de développer de nouveaux programmes de recherche et de redonner leur véritable place à ces dernières populations de chasseurs-collecteurs, sociétés originales et complexes qui ont peuplé l'Europe pendant presque cinq millénaires.

Abstract

Previously the Mesolithic was regarded as a simple transitional period, even like a degeneration phase. New data allow to consider it nowadays like a time rich in innovations, not only with the generalisation of bow hunting, but also for the dwellings, funerary practices, manufactured productions and exchanges. During the whole 20th century, the perception of this period in France changed indeed considerably. This paper presents a rapid overview of these main evolutions while concluding on the necessity to increase the number of French Mesolithic researchers in order to develop new projects. So we will be able to give their true place back to these original and complex hunter-gatherers societies, the last ones who inhabited Europe during five millennia.

Plus que toute autre période, le Mésolithique se prête particulièrement bien à un bilan à l'occasion du congrès du centenaire de la Société préhistorique française, puisque son existence est également d'un siècle. Dans les tableaux chronologiques de la fin du XIXe siècle, le Robenhausien succédait directement au Magdalénien, sans transition entre la fin du Paléolithique et le Néolithique (Barbaza, 1999 ; Rozoy, 1978). Pourtant, Gabriel de Mortillet avait bien identifié un Tardenoisien, qu'il situait cependant dans « l'aurore du Néolithique ». Il considérait d'ailleurs lui-même que cette lacune n'était qu'une lacune dans les connaissances. Cette question du hiatus ou de la lacune fut l'objet d'un long débat pendant plusieurs décennies. Il a fallu attendre le début du XXe siècle pour qu'une période à part entière soit reconnue entre les dernières occupations du Paléolithique supérieur et le Néolithique, puis l'adoption en 1909 du terme Mésolithique par Jacques de Morgan. La discussion a également porté pendant longtemps, et le débat n'est pas clos, sur l'utilisation respective des termes Épipaléolithique et Mésolithique et sur leur signification (Rozoy, 1978 ; Orliac, 1992).

Et en un siècle, les méthodes d'étude de cette période qui couvre presque 5 millénaires ont énormément évolué, sans nul doute davantage que dans bien d'autres domaines, passant d'une simple classification des

industries lithiques à une véritable analyse de l'insertion de l'homme dans son environnement, à un moment clé de son histoire. Sans vouloir prétendre présenter une synthèse détaillée, cet article traitera sommairement de quatre grands thèmes principaux, afin de mesurer les grandes évolutions au cours du siècle passé[1]. Il s'agira de l'étude des industries lithiques, de la fouille des sites d'habitat, de la connaissance des pratiques funéraires et enfin de la prise en compte des données environnementales. Il ne sera pas spécialement question de chronologie ou d'art, et les exemples choisis, bien évidemment sans prétendre viser à l'exhaustivité, se limiteront au territoire métropolitain. On tentera enfin de cerner la part de la recherche française sur le Mésolithique dans le contexte européen.

L'ÉTUDE DES INDUSTRIES LITHIQUES

L'étude de ces « petits silex à contours géométriques », suivant la description de Gabriel de Mortillet, occupe toute la première moitié du XXe siècle. Dans les années vingt, le commandant Octobon travaille à caractériser le Tardenoisien. Il s'agit pour cela de chercher de bonnes stations et de procéder à leur classement. Il distingue alors trois époques : le Paléolithique final, le Tardenoisien et les industries microlithiques avec des survivances tardenoisiennes (Octobon, 1925 et 1933). Les échanges sont nombreux, notamment au sein du *Bulletin de la Société préhistorique française*, et R. Daniel ainsi que R. Parent produisent plusieurs articles sur les sites tardenoisiens du Bassin parisien (Daniel, 1933 et 1957 ; Parent, 1962 et 1967), tandis que L. Coulonges traite du Sauveterrien (Coulonges, 1930), pour ne citer que ces grandes cultures.

En 1953, R. Daniel et E. Vignard fournissent les premiers tableaux synoptiques des microlithes géométriques du Tardenoisien, cherchant à définir et illustrer les principaux types (Daniel et Vignard, 1953). L'année suivante, G. Laplace-Jauretche applique les méthodes statistiques aux industries mésolithiques. Reprenant la méthode mise au point dès 1949 par François Bordes pour le Paléolithique moyen, puis D. de Sonneville-Bordes et Jean Perrot pour le Paléolithique supérieur, il établit une liste de 53 types, des calculs d'indices et des représentations graphiques (Laplace-Jauretche, 1954). M. Escalon de Fonton et H. de Lumley adoptent une démarche identique pour les industries du Midi méditerranéen. Leur liste comprend 85 types et les comparaisons sont essentiellement fondées sur des histogrammes des divers indices (Escalon de Fonton et Lumley, 1955). Dans le même temps, J. Tixier met en place une typologie pour l'Épipaléolithique du Maghreb. À partir de 1966, J.-G. Rozoy élabore une liste de 115 types (Rozoy, 1967a, b et 1971). Une commission est alors créée au sein de la Société préhistorique française, le groupe d'études épipaléolithique mésolithique (GEEM), pour organiser une structure d'échanges et de réflexion et mettre au point des définitions communes (GEEM, 1969 et 1972). En 1972 se tient à Aix-en-Provence un colloque international consacré à l'Épipaléolithique méditerranéen, qui présente plusieurs contributions importantes sur les industries du Midi (Camps, 1975). De son côté, J. Hinout élabore également une chronotypologie des industries du Bassin parisien à partir d'un nombre de types plus restreint et avec la mise en œuvre des analyses multivariées comme les analyses en composantes principales (Hinout, 1990a et b). Les recherches de J.-G. Rozoy aboutissent avec la publication de l'ouvrage *Les derniers chasseurs*, sous-titré *L'Épipaléolithique en France et en Belgique, essai de synthèse*, énorme travail documentaire fondé sur l'analyse des séries lithiques, des styles de débitage et des outillages, qui conduit à une première cartographie des groupes humains de « l'Épipaléolithique » (Rozoy, 1978).

Plus récemment, à la suite du colloque de Strasbourg en 1988, portant sur le « Mésolithique et la néolithisation en France et dans les régions limitrophes », A. Thévenin met en place une série de tables rondes et de colloques regroupant préhistoriens amateurs et professionnels. Consacrées surtout à l'étude de sites et aux analyses typologiques, ces manifestations contribuent également à relancer les travaux sur cette période et à l'élaboration de cartes des contacts culturels entre groupes humains (voir par exemple Thévenin, 1990 et 1991). De nombreuses recherches se développent également dans la plupart des régions françaises conduisant à des monographies de sites et à quelques synthèses régionales (Chancerel et Paulet-Locard, 1991 ; Kayser, 1991 ; Guilaine, 1993 ; Barbaza *et al.*, 1991 ; Valdeyron, 1994 ; Marchand, 1999 ; Ghesquière *et al.*, 2000 ; Ducrocq, 2001 ; Surmely, 2003). Ces travaux nouveaux ont produit des référentiels plus fiables et ont souvent conduit à une révision des hypothèses ou modèles antérieurs. Ainsi, dans le bassin de la Somme, T. Ducrocq a pu analyser la séquence complète du Mésolithique, appuyée par des datations et des données environnementales notamment palynologiques. Aux termes Mésolithique ancien, moyen, récent ou final, sont préférées des appellations comme « Mésolithique à pointes à base non retouchée du Préboréal », précisant à la fois le type d'armature le plus représenté et la chronozone, ce qui limite les divergences d'interprétation (Ducrocq, 2001, p. 228 *sq.*). De même, dans le Sud de la France, les travaux conduits par M. Barbaza et son équipe ont montré que des industries attribuées auparavant à des groupes distincts (Sauveterrien classique, groupe des Causses, Montclusien) représentaient en réalité les phases successives d'une même culture, le Sauveterrien. Les différences entre les gisements semblent correspondre aux différences fonctionnelles entre les sites (Barbaza *et al.*, 1991, p. 229 *sq.*).

En moins d'un siècle, on est ainsi passé d'une classification attachée à des fossiles directeurs à une étude d'ensemble des industries lithiques faisant intervenir non seulement les armatures, mais aussi les caractéristiques du débitage et l'ensemble de l'outillage. Enfin, tout récemment, à la fin du XXe siècle, les travaux sur les industries lithiques ont commencé à intégrer, sur le modèle des recherches sur le Paléolithique, une véritable approche technologique (par exemple Guilbert, 2001 ; Souffi, 2004), cherchant à caractériser l'approvisionnement en matière première, les modalités de

débitage, sur un plan qualitatif et quantitatif, ainsi que l'ensemble des productions (supports, armatures, outils). Enfin, les analyses fonctionnelles ont permis de caractériser la nature des outils en silex, puis la fonction des sites, notamment dans le domaine sauveterrien (Philibert, 2002), tandis que progressait l'étude des industries osseuses, matériaux toutefois encore trop rares en France, en comparaison des données recueillies en Europe du Nord (David, 2003).

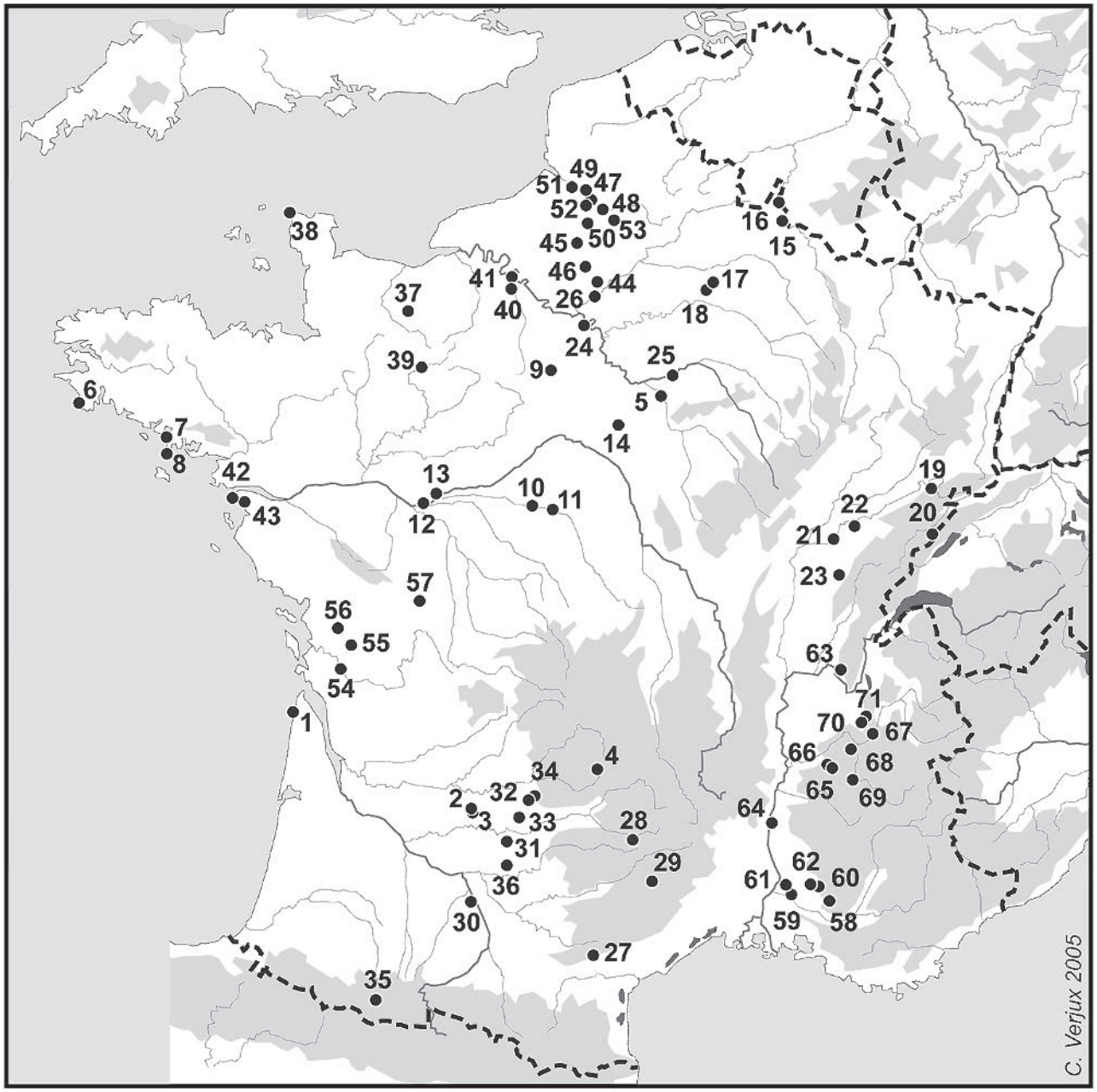
LA FOUILLE DES SITES MÉSOLITHIQUES[2]

Les premiers travaux sur le Mésolithique ont été menés bien souvent dans le prolongement des recherches sur le Paléolithique, en particulier dans le Sud de la France par la fouille de stratigraphies en grotte et en abri-sous-roche, afin d'élaborer une classification des industries lithiques et d'établir des séquences chronologiques de référence. Dans le Bassin parisien et notamment dans les sables de Fontainebleau ou du Tardenois, le criblage ou le tamisage des sédiments a été pendant longtemps la seule technique utilisée pour recueillir ces silex taillés de petites dimensions qui caractérisent le Mésolithique. Rares sont les travaux qui adoptent une autre approche, comme les fouilles des époux Péquart sur les nécropoles de Téviec et de Hoëdic en Bretagne, qui permettent d'étudier les sépultures au sein des amas coquilliers, mais aussi les structures annexes (Péquart *et al.*, 1937 ; Péquart et Péquart, 1954). Peu à peu cependant se développe l'emploi de méthodes d'enregistrement aptes à restituer la nature des campements, avec une véritable approche ethnographique dans l'étude des sites. Dans le Nord de la France, les fouilles de R. Parent, J.-G. Rozoy et J. Hinout vont ainsi tenter de déceler l'organisation des sites. Des foyers sont fréquemment reconnus lors de fouilles et décrits dans les publications, comme à Montbani ou à la Sablonnière de Coincy (Parent et Planchais, 1972 ; Parent, 1973) ou dans les travaux de J. Hinout, mais rares sont les exemples où, comme à Sonchamp III, une véritable restitution de l'organisation spatiale est proposée, avec une hutte installée autour du foyer central (Hinout, 1996). En l'absence de structures évidentes, les analyses de la répartition du mobilier tentent de délimiter l'aire d'occupation des campements, par l'étude de la densité du matériel lithique, comme à l'Allée Tortue à Fère-en-Tardenois et au Tillet (Rozoy et Slachmuylder, 1990 ; Rozoy et Rozoy, 1996 et 2000). Dans le Sud de la France, alors que la plupart des travaux porte encore sur les stratigraphies de grottes et d'abris, les fouilles conduites par M. Paccard dans la vallée de la Nesque sur le site de Gramari à Methamis (Vaucluse) mettent en évidence une douzaine de sols d'occupation mésolithiques associés à des structures aménagées : sols empierrés, fosses-foyers, calages de poteau (Paccard, 1971). Dans la synthèse sur cette question présentée en 1976, Y. Boone notait l'aspect sommaire des aménagements au Mésolithique et concluait sur la pauvreté des données concernant l'habitat de cette période en France (Boone, 1976).

Dans les années quatre-vingt, les fouilles programmées sont encore en nombre limité, alors que les fouilles de sauvetage se développent peu à peu, comme le montrent en particulier les bilans effectués par le Conseil national de la recherche archéologique. Ainsi, au cours de la période 1990-1994, la programmation représente encore une large part des opérations rattachées au programme 10, intitulé « Mésolithique et Néolithisation » (collectif, 1997). Plus récemment, des opérations d'archéologie préventive permettent de mieux appréhender l'organisation de l'espace, parfois sur des surfaces importantes, comme sur les sites des Closeaux à Rueil-Malmaison dans les Hauts-de-Seine (Lang, 1997), de Geay en Charente-Maritime (Foucher *et al.*, 2001), de Ruffey-sur-Seille et Choisey dans le Jura (Seara *et al.*, 2002) ou ces dernières années à Warluis (Oise), Fontanes (Lot) et Sinard (Isère). Les techniques utilisées en archéologie préventive, lors des opérations de diagnostic, ne sont cependant pas spécialement adaptées à la détection de tels sites, tout comme pour ceux du Paléolithique, et il convient de souligner l'opiniâtreté des collègues qui ont su développer des méthodes appropriées pour reconnaître puis fouiller de tels sites.

Alors que des structures autres que les foyers étaient déjà identifiées sur certains sites, comme Gramari (Paccard, 1971), mais également sur certains ateliers montmorenciens, comme à Piscop M1 (Giraud *et al.*, 1938), il faut attendre une période très récente pour que leur importance soit vraiment reconnue sur des sites mésolithiques, notamment en Picardie grâce aux travaux de T. Ducrocq, par exemple à La Chaussée-Tirancourt (Somme) avec plusieurs fosses et deux sépultures (Ducrocq et Ketterer, 1995) ou encore à Auneau (Eure-et-Loir), où les structures, datées entre 8000 et 5500 ans av. J.-C., sont très nombreuses et de nature variée (Verjux, 2000). La présence de structures en creux est désormais attestée sur une trentaine de sites de plein air mésolithiques dans le Nord et l'Ouest de la France, ce qui semble indiquer une complexité plus grande des implantations humaines que celle longtemps admise et conduit à s'interroger sur l'importance de la durée des installations, voire sur une certaine stabilisation de populations de chasseurs-collecteurs, peut-être dès le Mésolithique moyen (Verjux, 2004a). De la notion d'occupations fugaces ou perçues comme telles, sans traces tangibles, on est donc passé en un siècle à l'analyse de véritables campements structurés, bien que le nombre des sites étudiés (fig. 1) soit encore restreint et que l'état de conservation des vestiges ne permette pas toujours des interprétations, notamment en l'absence, fréquente, de matériaux organiques (restes osseux, charbon de bois…).

Toutefois, la grande variabilité des implantations mésolithiques doit être soulignée. Ces populations de chasseurs-collecteurs semblent occuper tout autant les vallées, les plaines et les plateaux que les côtes de l'Atlantique ou de la Manche, mais également les milieux montagnards, parfois à des altitudes importantes. Ainsi, il n'est pas impossible que certaines spécificités de ces différents groupes humains soient



Aquitaine – 1 : Grayan-et-L'Hopital « la Lède du Gurp » (Gironde) ; 2 : Sauveterre-la-Lémance « Roc Allan » (Lot-et-Garonne) ; 3 : Sauveterre-la-Lémance « le Martinet » (Lot-et-Garonne) ; **Auvergne –** 4 : Velzic « les Baraquettes » (Cantal) ; **Bourgogne –** 5 : Pont-sur-Yonne « les Basses Veuves » (Yonne) ; **Bretagne –** 6 : Plomeur « la Torche » (Finistère) ; 7 : Erdeven « Lannec-er-Gadouer » (Morbihan) ; 8 : Quiberon « Beg-er-Vil » (Morbihan) ; **Centre –** 9 : Auneau « le Parc du Château » (Eure-et-Loir) ; 10 : Mareuil-sur-Cher « la Croix de Bagneux » (Loir-et-Cher) ; 11 : Saint-Romain-sur-Cher « le Chêne des Fouteaux » (Loir-et-Cher) ; 12 : Ingrandes-de-Touraine « la Prairie d'Ingrandes » (Indre-et-Loire) ; 13 : Langeais « la Guériverie » (Indre-et-Loire) ; 14 : Pannes « la Canne » (Loiret) ; **Champagne-Ardennes –** 15 : Bogny-sur-Meuse « les Beaux Sarts » (Ardennes) ; 16 : Haybes « la Roche à Fépin » (Ardennes) ; 17 : Courcelles-Sapicourt « le Marais du Clos » (Marne) ; 18 : Lhéry « la Presle » (Marne) ; **Franche-Comté –** 19 : Bavans « abris » (Doubs) ; 20 : Villers-le-Lac « la Roche aux Pêcheurs » (Doubs) ; 21 : Choisey « aux Champins » (Jura) ; 22 : Ranchot « abri des Cabônes » (Jura) ; 23 : Ruffey-sur-Seille « à Daupharde » (Jura) ; **Île-de-France –** 24 : Rueil-Malmaison « les Closeaux » (Hauts-de-Seine) ; 25 : Noyen-sur-Seine « Haut-des-Nachères » (Seine-et-Marne) ; 26 Beaumont-sur-Oise « les Prés Saint-Laurent » (Val-d'Oise) ; **Languedoc-Roussillon –** 27 : Félines-Minervois « Abeurador » (Hérault) ; **Midi-Pyrénées –** 28 : Campagnac « le Clos de Poujol » (Aveyron) ; 29 : Nant « abri des Usclades » (Aveyron) ; 30 : Montbéraud « abri de Boholoup » (Haute-Garonne) ; 31 : Fontanes « Al Poux » (Lot) ; 32 : Reilhac « grotte du Sanglier » (Lot) ; 33 : Lentillac-Lauzès « Fontfaurès » (Lot) ; 34 : Thémines « grotte des Escabasses » (Lot) ; 35 : Troubat « Gouardere » (Hautes-Pyrénées) ; 36 : Réalville « le Camp de Jouanet » (Tarn-et-Garonne) ; **Basse-Normandie –** 37 : Saint-Pierre-du-Bû « Déviation » (Calvados) ; 38 : Auderville « Roc de Gîte » (Manche) ; 39 : Argentan « Arma-Maquette » (Orne) ; **Haute-Normandie –** 40 : Acquigny « la Noë » (Eure) ; 41 : Val-de-Reuil « les Varennes » (Eure) ; **Pays-de-Loire –** 42 : Préfailles « pointe-Saint-Gildas » (Loire-Atlantique) ; 43 : Pornic « la Gilardière » (Loire-Atlantique) ; **Picardie –** 44 : Cires-les-Mello « le Tillet » (Oise) ; 45 : Lihus « la Grippe » (Oise) ; 46 : Warluis « le Marais de Merlemont » (Oise) ; 47 : Amiens « Étouvie » (Somme) ; 48 : Boves « le Marais » (Somme) ; 49 : La Chaussée-Tirancourt « le Petit Marais » (Somme) ; 50 : Conty « le Marais » (Somme) ; 51 : Hangest « Gravières » (Somme) ; 52 : Saleux « les Baquets » (Somme) ; 53 : Thennes « le Marais » (Somme) ; **Poitou-Charentes –** 54 : Geay « la Pierre-Saint-Louis » (Charente-Maritime) ; 55 : La Vergne « la Grande Pièce » (Charente-Maritime) ; 56 : Surgères « la Grange » (Charente-Maritime) ; 57 : Poitiers « l'Essart » (Vienne) ; **Provence-Alpes-Côte-d'Azur –** 58 : Apt « les Agnels » (Vaucluse) ; 59 : Crillon-le-Brave « le Sansonnet » (Vaucluse) ; 60 : Methamis « Gramari » (Vaucluse) ; 61 : Sorgues « le Mourre de Sève » (Vaucluse) ; 62 : Malemort-du-Comtat « Unang » (Vaucluse) ; **Rhône-Alpes –** 63 : Hostias « grotte de Chênelaz » (Ain) ; 64 : Montélimar « le Gournier » (Drôme) ; 65 : Châtelus « abri du Pas de la Charmatte » (Isère) ; 66 : Choranche « Balme Rousse » (Isère) ; 67 : Saint-Bernard-du-Touvet « Aulp du Seuil » (Isère) ; 68 : Sassenage « la Grande Rivoire » (Isère) ; 69 : Sinard « Blachette-sud » (Isère) ; 70 : Saint-Christophe « abri de la Fru » (Savoie) ; 71 : Saint-Thibaud-de-Couz « grotte Jean-Pierre » (Savoie).

Fig. 1 – Carte des sites mésolithiques fouillés en France depuis le début des années quatre-vingt (classement par régions administratives).
Fig. 1 – *Map of the Mesolithic sites excavated in France since the 1980s.*

fortement liées au milieu environnant, les contraintes, et donc les adaptations, n'étant pas les mêmes dans la forêt tempérée continentale, dans un paysage plus ouvert comme les franges littorales ou encore en montagne. Par ailleurs, malgré le nombre croissant de fouilles, l'identification de la fonction des sites reste souvent encore délicate. Des différences importantes subsistent suivant le choix des sites étudiés, de leur contexte et des surfaces fouillées. Les récentes opérations d'archéologie préventive se sont déroulées parfois sur de vastes surfaces (plusieurs milliers de mètres carrés), ce qui rend peu aisées les comparaisons, par exemple, avec les fouilles en grottes et abris-sous-roche sur quelques dizaines de mètres carrés. Le nombre de sites pouvant être comparés les uns avec les autres, sur des bases similaires, demeure encore trop restreint lorsqu'on souhaite dépasser le cadre régional.

LA CONNAISSANCE DES PRATIQUES FUNÉRAIRES

Pendant longtemps, la disparité entre le Nord et le Sud de la France a été marquée, avec l'opposition apparente entre des sépultures en grottes ou abris-sous-roche, le plus souvent isolées, et les deux seuls cimetières connus, sur les sites de plein air bretons de Téviec et Hoëdic (Duday, 1976). Avec les fouilles de ces deux nécropoles, de 1928 à 1935, plutôt remarquables pour l'époque, bien documentées et publiées assez exhaustivement, malgré quelques interprétations hâtives, une étape importante était franchie dans la connaissance des rites funéraires mésolithiques. Les deux sites ont en effet livré un total de 19 tombes pour 37 défunts, présentant une grande diversité dans les aménagements et les pratiques funéraires (Péquart *et al.*, 1937 ; Péquart et Péquart, 1954).

On compte désormais une trentaine de sites avec des sépultures mésolithiques en France, sous réserve de découvertes encore inédites et du réexamen de l'attribution de certaines sépultures. Neuf d'entre eux seulement étaient connus avant les années quarante, dont Téviec et Hoëdic. La découverte d'une dizaine de sites nouveaux est le fait marquant de ces vingt dernières années et les gisements de plein air situés au nord de la Loire ont livré une dizaine de sépultures. La connaissance des pratiques funéraires mésolithiques a également bénéficié des découvertes de l'archéologie préventive avec une demi-douzaine de sites identifiés récemment (La Chaussée-Tirancourt, Rueil-Malmaison, Ruffey-sur-Seille, La Vergne, Val de Reuil…). À une perception un peu simpliste des rites funéraires (présence d'ocre, parure de coquillages abondante, foyers rituels, offrandes) se substitue peu à peu une vision plus complexe, une grande partie des tombes découvertes récemment ne correspondant pas nécessairement aux critères identifiés auparavant pour caractériser les sépultures mésolithiques, mais leur ancienneté a été confirmée par les datations par le radiocarbone (fig. 2). Une grande variabilité dans les pratiques funéraires est ainsi apparue ou a été confirmée en France, comme dans les travaux à l'étranger. L'une des différences essentielles avec le Paléolithique est l'existence de véritables cimetières, dès les phases anciennes du Mésolithique (La Vergne). Ces nécropoles connaissent souvent une utilisation sur une longue durée, phénomène pouvant être mis en relation avec le statut particulier de ces sites en tant que lieux sacrés, ou, sans que cela soit contradictoire, avec un changement dans les modes de vie, marqué par une diminution de la mobilité des groupes humains. Au Mésolithique, tous les types de sépultures sont déjà présents, que ce soit en grotte ou dans les sites de plein air. Des inhumations primaires et secondaires sont connues, avec une proportion importante et presque unique d'inhumations en

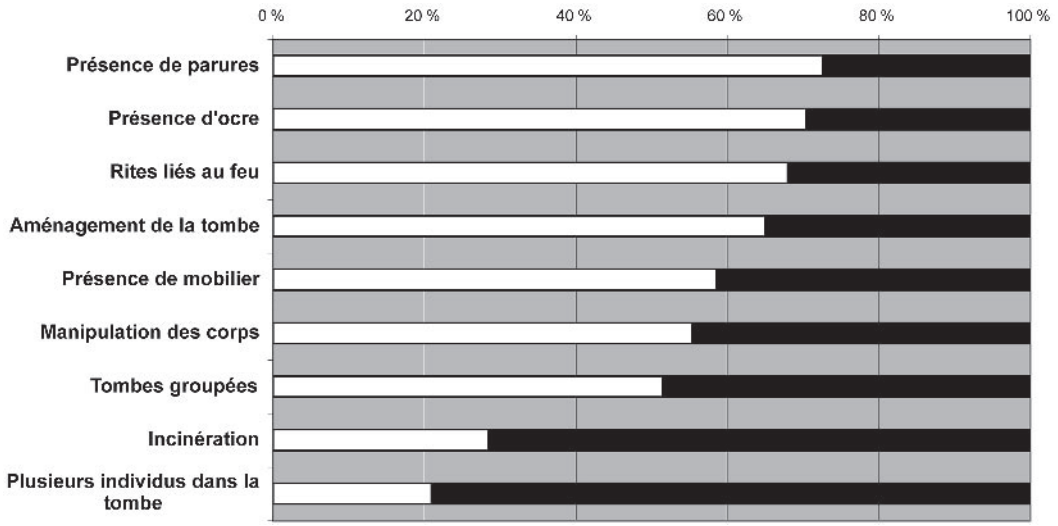


Fig. 2 – Proportions des pratiques funéraires attestées sur les sites mésolithiques découverts en France avant 1980 (en blanc) et après 1980 (en noir). Ainsi, la présence d'ocre dans les tombes caractérise en grande majorité des sites découverts anciennement. En revanche, les trois quarts des incinérations mésolithiques ont été identifiées après 1980.
Fig. 2 – *Proportions of the main burial practices present in the Mesolithic sites discovered in France before 1980 (white colour) and after 1980 (black colour). For instance ochre is characteristic of most sites discovered previously. On the other hand 75 per cent of the incinerations were recognised after 1980.*

position assise. Le rite de l'incinération est relativement répandu en France, comme dans une grande partie de l'Europe, tandis que quelques cas de manipulations de corps sont avérés (La Chaussée-Tirancourt, La Vergne). Des tombes regroupant plusieurs individus se rencontrent assez fréquemment, que ce soit dans des sépultures doubles ou multiples et, plus rarement, de véritables sépultures collectives. Certaines sépultures présentent des aménagements importants, avec des blocs de pierre, des ramures de cervidés, surtout à l'extrême fin du Mésolithique, mais aussi parfois des crânes d'aurochs déposés dans les tombes ou dans leur environnement immédiat (Verjux, 2004b).

LA PRISE EN COMPTE DES DONNÉES ENVIRONNEMENTALES ET L'ÉCONOMIE DE SUBSISTANCE

C'est le domaine qui a longtemps accusé le plus de retard. Cependant, dès 1967, dans un article consacré au Tardenoisien et au Sauveterrien, J.-G. Rozoy notait que les études se limitaient à la typologie, par manque de connaissance sur l'utilisation des outils, en l'absence des objets en bois, en cuir et des vêtements (Rozoy, 1967b). Il développera cette position dans sa thèse en ouvrant des perspectives relatives à la société même des derniers chasseurs de l'Épipaléolithique (Rozoy, 1978). Des découvertes comme celles de Noyen-sur-Seine, en Seine-et-Marne, qui a livré des objets en matériaux périssables (pirogue, nasse, vanneries), demeurent encore trop rares (Mordant et Mordant, 1989).

Dans l'introduction des actes du colloque « L'Épipaléolithique méditerranéen » qui s'était tenu en 1972, G. Camps signalait qu'au cours des débats on était passé du thème majeur, l'étude typologique des industries, à l'examen des conditions naturelles, l'écologie apparaissant comme un thème majeur de recherche (Camps, 1975). Dans ce même volume, J. Guilaine concluait que « la connaissance de la néolithisation en Occident est foncièrement liée à celle des écosystèmes » (Guilaine, 1975), d'où la nécessité d'études pluridisciplinaires étroites, qu'il développera notamment pour la fouille de Dourgne (Guilaine, 1993). La publication qui résulte de ces travaux regroupe ainsi une trentaine de chercheurs pour une stratigraphie couvrant plus de trois millénaires, à la fois le Mésolithique et le Néolithique ancien. Une même démarche a été adoptée plus récemment sur des sites de plein air, par exemple dans la vallée de la Somme (Ducrocq, 2001), ou dans le Jura (Séara *et al.*, 2002), afin de replacer les installations humaines dans leur cadre paléoenvironnemental. Parallèlement, les recherches sur l'évolution des milieux naturels se sont développées et ont permis l'élaboration d'un référentiel précis sur les paysages, indiquant notamment des fluctuations rapides du climat, par exemple dans le Jura (Richard *et al.*, 2000).

En ce qui concerne l'alimentation, les escargotières du Sud de la France et les amas coquilliers des côtes bretonnes firent longtemps penser à une subsistance basée en grande partie sur les mollusques. Les études ultérieures ont conduit à modérer cette affirmation, notamment pour le milieu continental, en confirmant le rôle fondamental de la grande faune (Bridault, 1997). Elles ont mis aussi en avant les qualités de chasseurs de groupes spécialisés dans la chasse à l'arc, que ce soit pour l'abattage de cerfs, de chevreuils ou encore de sangliers et d'aurochs. Toutefois, il a été démontré récemment que, tout comme la pêche, la consommation des coquillages marins sur les sites mésolithiques de la façade atlantique n'était pas une activité secondaire (Dupont, 2004). Les données relatives à l'alimentation végétale sont encore trop rares. Si la domestication précoce de certaines plantes reste à confirmer, il convient cependant de ne pas sous-estimer les ressources que constituent les noisettes, les glands ou les légumineuses (Heinz *et al.*, 1992 ; Bouby et Surmely, 2004). Ces graines et fruits ont en effet pu jouer un rôle important dans l'alimentation courante, mais également dans le cadre de processus de conservation à plus ou moins long terme, comme cela est attesté dans d'autres populations de chasseurs-cueilleurs (Testard, 1982a).

QUEL AVENIR POUR LES RECHERCHES SUR LE MÉSOLITHIQUE ?

Longtemps le Mésolithique a donc été considéré comme une période de transition, mais les recherches de ces dernières décennies tendent à montrer l'intérêt grandissant porté à cette période pour elle-même et non comme simple étape après le Paléolithique ou avant le Néolithique. Il est surprenant de constater que depuis les années soixante-dix, plus de 100 auteurs différents ont produit des articles dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* ou d'autres revues, des actes de tables rondes et de colloques, des monographies et des ouvrages. À côté de chercheurs non professionnels, on recense une trentaine de chercheurs du CNRS, une vingtaine de la Culture, quelques universitaires et, phénomène plus récent, presque une vingtaine au sein de l'AFAN, puis de l'INRAP, alors que l'université est représentée par moins d'une dizaine de chercheurs (fig. 3). Il s'agit cependant la plupart du temps de chercheurs travaillant soit sur le Paléolithique supérieur, soit sur le Néolithique et peu d'entre eux ont comme spécialité première le Mésolithique. La part des travaux sur le Mésolithique demeure par conséquent encore trop restreinte. Dans la publication majeure des années soixante-dix, *La Préhistoire française*, éditée à l'occasion du congrès international de Nice (Lumley dir., 1976), les articles consacrés au Mésolithique sont au nombre d'une vingtaine seulement. Ils ne représentent ainsi qu'une faible part des deux volumes consacrés aux civilisations pré- et protohistoriques. La situation n'est guère meilleure en 1989 lors de la parution du *Temps de la Préhistoire*, ouvrage en deux volumes, censé plus ou moins reprendre et réactualiser les données de la publication précédente. Une quinzaine d'articles seulement porte sur la période mésolithique (Mohen dir., 1989).

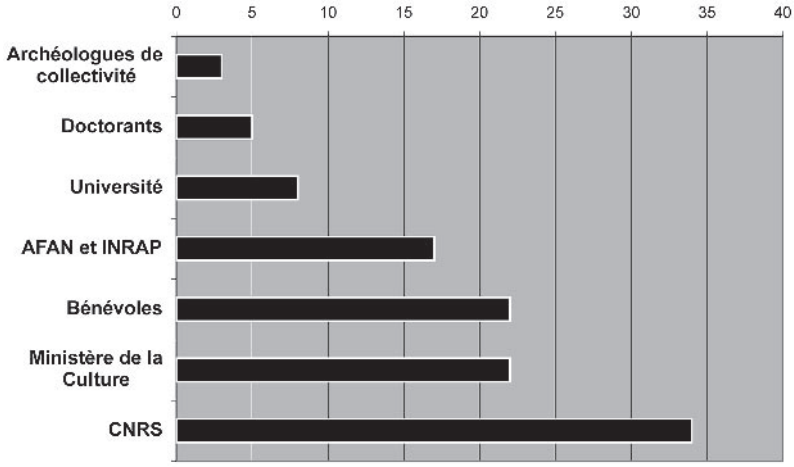


Fig. 3 – Répartition par grandes catégories (rattachement institutionnel) des auteurs (total = 111) d'articles consacrés au Mésolithique dans les publications nationales.
Fig. 3 – *The main categories for the papers' authors (n=111) about Mesolithic in French journals.*

Sur le plan international, le constat est similaire, même si, là aussi, un véritable bilan des publications mériterait d'être réalisé. Si l'on prend l'exemple des congrès internationaux, on constate une représentation limitée de la France dans ces manifestations. Il en est ainsi pour les colloques de l'Union des sciences pré- et protohistoriques qui regroupent tous les 5 ans les chercheurs travaillant sur le Mésolithique européen. Initiés à Varsovie en 1973, où 35 chercheurs (dont 2 français) s'étaient retrouvés, ils ont connu un succès croissant, avec plus de 200 participants de 25 pays différents en Suède en 2000. Cependant, la représentation de la France est encore limitée. Un bilan des actes des quatre dernières rencontres, depuis 1985, met en évidence la faible part des articles sur le Mésolithique français : un seul article sur une soixantaine dans les actes du colloque d'Edinburgh (Bonsall, 1990), 3 sur 40 à Leuwen, pourtant plus proche (Veermersch et Van Peer, 1990), 31 sur 72 en 1995, mais le colloque se tenait en France, à Grenoble (Thévenin dir., 1999) et, de nouveau, seulement 6 sur 92 en 2000 à Stockholm (Larsson *et al.*, 2003).

EN GUISE DE CONCLUSION

À une perception élémentaire de cultures du Mésolithique ne représentant qu'une simple étape entre le Paléolithique et le Néolithique, dans un schéma d'évolution linéaire, voire une phase de dégénérescence, s'est substitué progressivement un tableau plus complet. La situation apparaît désormais plus contrastée et le modèle unique de groupes de chasseurs nomades, extrêmement mobiles, installés dans des campements sommaires et subsistant par le biais d'une économie fondée sur la prédation à court terme, doit être réexaminé au cas par cas.

Sur cette longue durée, au cours des cinq millénaires couverts par la période mésolithique, plusieurs grandes tendances, plus ou moins concomitantes, pourraient ainsi être dégagées (fig. 4). Certains groupes humains auraient conservé un mode de vie en grande partie nomade, dans la tradition des peuples chasseurs itinérants du Paléolithique supérieur. Des possibilités de stockage alimentaire auraient pu voir le jour dès le Mésolithique moyen, favorisant des tentatives de sédentarisation (Testart, 1982a et b ; Verjux, 2004a), mais peut-être sans avenir. Un mode de vie sédentarisé se serait développé à la fin du Mésolithique, notamment sur les côtes, par exemple sur les sites de Téviec et Hoëdic à l'image des certains gisements du Sud de la Scandinavie ou du Portugal, les populations tirant profit de la diversité des ressources alimentaires. Cette évolution se serait faite en parallèle ou en liaison avec la néolithisation primaire de l'Europe occidentale par des groupes d'agriculteurs ou d'éleveurs. Des échanges entre ces derniers chasseurs et les premiers paysans ont dû conduire à une acculturation des populations autochtones, mais les apports de ces populations au bagage culturel du tout premier Néolithique de l'Europe occidentale peuvent être également envisagés, même si la discussion reste ouverte dans plusieurs domaines : héritage mésolithique dans les pratiques funéraires néolithiques, évolution des armatures de flèche, céramique « à fond pointu »… (Zvelebil, 1986 ; Marchand, 1999 ; Jeunesse, 2000). Par ailleurs, si l'hypothèse d'une agriculture très ancienne en France est aujourd'hui abandonnée, il faut cependant constater que des indices polliniques d'anthropisation sont attestés dès 5800 av. J.-C. dans plusieurs régions, bien avant les premières occupations néolithiques, probables témoins des contacts entre populations (Richard dir., 2004). Enfin, la survivance de traditions mésolithiques tout au long du sixième millénaire, voire au début du cinquième millénaire avant notre ère, comme dans le bassin du Rhône (Perrin, 2003), et éventuellement jusqu'au début du Néolithique moyen, pourrait être envisagée en France de manière plus large. Ainsi, au Portugal, des populations mésolithiques subsisteraient jusque vers 4750 av. J.-C. (Zilhão, 2000). Des isolats géographiques

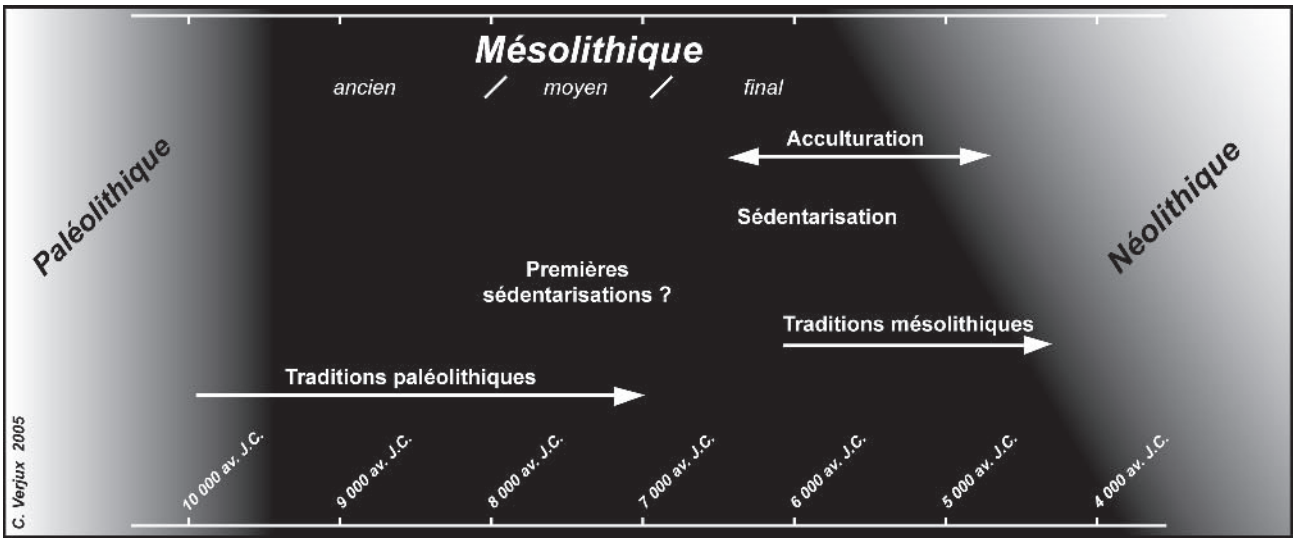


Fig. 4 – Quelques grandes tendances évolutives pouvant caractériser les groupes humains au cours du Mésolithique.
Fig. 4 – *Some evolutive trends of hunter-gatherers groups during the Mesolithic*

auraient pu effectivement perdurer en France simultanément à l'installation durable de l'économie néolithique, notamment en raison de la faible densité de population, le statut de producteur, éleveur ou agriculteur ne représentant pas un aboutissement nécessaire pour des économies fondées sur un juste équilibre entre la prédation et la gestion, voire l'entretien, des ressources et milieux naturels.

En conclusion, si l'on veut apporter des réponses aux nombreuses questions qui subsistent, il conviendrait que de réels moyens soient mis en œuvre, notamment par le biais de recrutements d'un plus grand nombre de spécialistes du Mésolithique. Cela permettrait de renforcer les pôles existants et de développer de nouveaux programmes de recherche, afin de dégager la véritable identité de ces dernières populations de chasseurs-collecteurs de l'Ouest de l'Europe, qui ne représentent, à mon sens, ni un ultime prolongement des dernières civilisations paléolithiques, ni une préfiguration de celles des premiers éleveurs agriculteurs, mais des sociétés originales et complexes. ■

NOTES

(1) La longueur réduite de cette contribution ne permet pas de développer certaines argumentations et de produire toutes les références bibliographiques sur les questions abordées.
(2) Le choix de retenir les sites fouillés depuis 1980 se fonde notamment sur la date des cartes précédentes (Lumley dir., 1976 ; Rozoy, 1978). Cette carte a été établie à partir de nombreuses sources dont la liste exhaustive ne peut pas être fournie dans le volume imparti (articles dans des revues et actes de colloques, ouvrages, bilans du Conseil national de la recherche archéologique, bilans scientifiques régionaux, communications dans des colloques, rapports inédits…). Je remercie ici tous les collègues qui, à divers titres, m'ont fait connaître les informations dont ils disposaient et je présente par avance mes excuses pour les erreurs et omissions éventuelles.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BARBAZA M. (1999) – *Les civilisations post-glaciaires. La vie dans la grande forêt tempérée*, éd. La Maison des roches, 128 p.

BARBAZA M., VALDEYRON N., ANDRÉ J., BRIOIS F. *et al.* (1991) – *Fontfaurès-en-Quercy. Contribution à l'étude du sauveterrien*, Archives d'Écologie préhistorique, 11, Toulouse, 271 p.

BONSALL C. dir. (1990) – *The Mesolithic in Europe, papers presented at the Third International Symposium, Edinburgh, 1985*, John Donald Publishers Ltd, 645 p.

BOONE Y. (1976) – Les structures d'habitat au Mésolithique, *in* H. de Lumley dir., *La Préhistoire française*, t. I. 2, éd. du CNRS, p. 664-676.

BOUBY L., SURMELY F. (2004) – Les restes carpologiques carbonisés du site mésolithique des Baraquettes IV (Velzic, Cantal), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 101, n° 3, p. 457-462.

BRIDAULT A. (1997) – Chasseurs, ressources animales et milieux dans le Nord de la France de la fin du Paléolithique à la fin du Mésolithique : problématique et état de la recherche, *in* J.-P. Fagnart et A. Thévenin dir., *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du colloque « Chronostratigraphie et environnement des occupations humaines du Tardiglaciaire et du début de l'Holocène en Europe du Nord-Ouest », Amiens, 26-30 octobre 1994*, éd. du CTHS, p. 165-176.

CAMPS G. dir. (1975) – *L'Épipaléolithique méditerranéen, Actes du colloque d'Aix-en-Provence, juin 1972*, éd. du CNRS.

CHANCEREL A., PAULET-LOCARD M.-A. (1991) – Le Mésolithique en Normandie : état des recherches, *in* A. Thévenin dir., *Mésolithique et Néolithisation en France et dans les régions limitrophes, Actes du 113e congrès des Sociétés savantes, Strasbourg, 1988*, éd. du CTHS, Paris, p. 213-229.

COLLECTIF (1997) – Mésolithique et processus de néolithisation, *La recherche archéologique en France, bilan 1990-1994 et programmation du Conseil national de la recherche archéologique*, éd. de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, p. 87-94.

COULONGES L. (1930) – Le gisement préhistorique du Martinet à Sauveterre-la-Lémance (Lot-et-Garonne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXVII, p. 174-179.

DANIEL R. (1933) – Nouvelles données sur le tardenoisien français, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXX, n° 3, p. 181-185.

DANIEL R. (1957) – Les gisements préhistoriques de la forêt de Montmorency (Seine-et-Oise), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIV, p. 516-523.

DANIEL R., VIGNARD E. (1953) – Tableaux synoptiques des principaux microlithes géométriques du Tardenoisien français, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. L, p. 314-322.

DAVID E. (2003) – The contribution of the technological study of bone and antler industry for the definition of the Early Maglemose culture, *in* L. Larsson *et al.* dir., *Mesolithic on the Move, Papers presented at the Sixth International Conference on the Mesolithic in Europe, Stockholm 2000*, Oxbow Books, Oxford, p. 649-657.

DUCROCQ T. (2001) – *Le Mésolithique du bassin de la Somme. Insertion dans un cadre morphostratigraphique, environnemental et culturel*, publications du CERP, n° 7, Lille, 253 p.

DUCROCQ T., KETTERER I. (1995) – Le gisement mésolithique du « Petit Marais », La Chaussée-Tirancourt (Somme), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 92, n° 2, p. 249-259.

DUDAY H. (1976) – Les sépultures des hommes du Mésolithique, *in* H. de Lumley dir., *La Préhistoire française*, t. I. 2, éd. du CNRS, p. 734-737.

DUPONT C. (2004) – L'exploitation de la malacofaune marine dans l'économie de subsistance des populations mésolithiques et néolithiques de la façade atlantique française : une activité secondaire ?, *in* J.-P. Brugal et J. Desse dir., *Petits animaux et sociétés humaines. Du complément alimentaire aux ressources utilitaires, XXIVes Rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, éd. APDCA, Antibes, p. 15-27.

ESCALON DE FONTON M., LUMLEY H. de (1955) – Quelques civilisations de la Méditerranée septentrionale et leurs intercurrences (Épipaléolithique, Leptolithique, Épileptolithique), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LII, fasc. 7, p. 379-393.

FOUCHER P., WATTEZ J., GEBHARDT A., MUSCH J. (2001) – Les structures de combustion de la Pierre-Saint-Louis (Geay, Charente-Maritime), *Paléo*, n° 12, décembre 2000, p. 165-200.

GEEM (1969) – Épipaléolithique-Mésolithique. Les microlithes géométriques, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 66, Études et travaux, p. 355-366.

GEEM (1972) – Épipaléolithique-Mésolithique. Les armatures non géométriques, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 69, Études et travaux, p. 364-375.

GHESQUIÈRE E., LEFÈVRE P., MARCIGNY C., SOUFFI B. (2000) – *Le Mésolithique moyen du nord-Cotentin, Basse-Normandie, France*, BAR International Series, 856, Oxford, 292 p.

GIRAUD E., VACHÉ C., VIGNARD E. (1938) – Le gisement mésolithique de Piscop, *l'Anthropologie*, t. 48, p. 1-27.

GUILAINE J. (1975) – Problèmes de la néolithisation en Méditerranée occidentale, *L'Épipaléolithique méditerranéen, Actes du colloque d'Aix-en-Provence, juin 1972*, éd. du CNRS, p. 189-196.

GUILAINE J. dir. (1993) – *Dourgne. Derniers chasseurs-collecteurs et premiers éleveurs de la haute vallée de l'Aude*, Centre d'Anthropologie des sociétés rurales, Toulouse, 498 p.

GUILBERT R. (2001) – *Gestion des industries lithiques mésolithiques du Sud-Est de la France*, thèse de doctorat, université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, dactyl., 329 p.

HEINZ C. RUAS M.-P., VAQUER J. (1992) – La grotte de l'Abeurador (Félines-Minervois, Hérault) : paléoécologie d'après l'anthracologie et la carpologie, *Bulletin de la Société botanique de France*, n° 139, p. 465-482.

HINOUT J. (1990a) – Évolution des cultures épipaléolithiques et mésolithiques dans le Bassin parisien, *Revue archéologique de Picardie*, n° 3-4, p. 5-14.

HINOUT J. (1990b) – Quelques aspects du Mésolithique dans le Bassin parisien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 87, n° 10-12, p. 434-449.

HINOUT J. (1996) – Les sites mésolithiques de Sonchamp (Yvelines), lieu-dit « le Bois de Plaisance ». Le gisement sauveterrien moyen de Sonchamp III, *Revue archéologique du Centre de la France*, t. 34, p. 89-107.

JEUNESSE C. (2000) – Les composantes autochtone et danubienne en Europe centrale et occidentale entre 5500 et 4000 av. J.-C. : contacts, transferts, acculturations, *in* A. Richard, C. Cupillard, H. Richard et A. Thévenin dir., *Les derniers chasseurs-cueilleurs d'Europe occidentale (13000-5500 av. J.-C.), Actes du colloque international de Besançon, 1998*, Annales littéraires de l'université de Franche-Comté, vol. 699, série « Environnement, sociétés et archéologie », 1, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon, p. 361-378.

KAYSER O. (1991) – Le Mésolithique breton : un état des connaissances, *in* A. Thévenin dir., *Mésolithique et Néolithisation en France et dans les régions limitrophes, Actes du 113e congrès des Sociétés savantes, Strasbourg, 1988*, éd. du CTHS, Paris, p. 197-211.

LANG L. dir. (1997) – *Occupations mésolithiques dans la moyenne vallée de la Seine. Rueil-Malmaison « les Closeaux » (Seine-et-Marne)*, DFS de sauvetage urgent, SRA Île-de-France, 2 volumes.

LAPLACE-JAURETCHE G. (1954) – Application des méthodes statistiques à l'étude du Mésolithique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIX, p. 127-139.

LARSSON L., KINDGREN H., KNUTSSON K., LOEFFLER D., AKERLUND A. dir. (2003) – *Mesolithic on the Move, Papers presented at the Sixth International Conference on the Mesolithic in Europe, Stockholm 2000*, Oxbow Books, Oxford, 702 p.

LUMLEY H. de dir. (1976) – *La Préhistoire française, I. Les civilisations du Paléolithique et du Mésolithique*, éd. du CNRS, 2 volumes.

MARCHAND G. (1999) – *La néolithisation de l'Ouest de la France. Caractérisation des industries lithiques*, BAR International Series, 748, 381 p.

MOHEN J.-P. dir. (1989) – *Le Temps de la Préhistoire*, Société préhistorique française et éd. Archéologia, 2 volumes.

MORDANT C., MORDANT D. (1989) – Noyen-sur-Seine, site mésolithique en milieu humide fluviatile, *L'Homme et l'eau au temps de la Préhistoire, Actes du 112e congrès national des Sociétés savantes, Lyon, 1987*, p. 33-52.

OCTOBON capitaine (1925) – La question tardenoisienne. Essai de chronologie générale et relative, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXII, p. 48-61.

OCTOBON commandant (1933) – La question tardenoisienne. Observations sur les industries à microlithes. Le Tardenoisien du Tardenois et le Tardenoisien français, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXX, n° 3, p. 171-180.

ORLIAC M. (1992) – Les cultures épipaléolithiques et postglaciaires. Le Mésolithique, *in* J. Garanger dir., *La Préhistoire dans le monde*, Nouvelle Clio, éd. PUF, p. 495-516.

PACCARD M. (1971) – Le camp mésolithique de Gramari à Méthamis (Vaucluse). I. Analyse des sols et structures, *Gallia Préhistoire*, t. XIV, fasc. 1, p. 47-84.

PARENT R. (1962) – Gisements tardenoisiens de la sablière de Fère-en-Tardenois, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LVII, fasc. 9-10, p. 650-655.

PARENT R. (1967) – Le gisement tardenoisien de l'Allée Tortue à Fère-en-Tardenois (Aisne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXIV, Études et travaux, fasc. 1, p. 187-208.

PARENT R., avec la coll. de PLANCHAIS N. et VERNET J.-L. (1973) – Fouille d'un atelier tardenoisien à la Sablonnière de Coincy, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 70, p. 337-351.

PARENT R., PLANCHAIS N. (1972) – Nouvelles fouilles sur le site tardenoisien de Montbani (Aisne) – 1964-1968. *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 69, Études et travaux, fasc. 2, p. 508-532.

PÉQUART M., PÉQUART S.-J. (1954) – *Hoëdic, deuxième station-nécropole du Mésolithique armoricain*, De Sikkel, Anvers, XXII et 93 p.

PÉQUART M. et S.-J., BOULE M., VALLOIS H. (1937) – *Téviec, station-nécropole du Mésolithique du Morbihan*, Archives de l'Institut de paléontologie humaine, Mémoire n° 18, Masson, Paris, 227 p.

PERRIN T. (2003) – Mesolithic and Neolithic cultures co-existing in the upper Rhône valley, *Antiquity*, vol. 77, n° 298, p. 732-739.

PHILIBERT S. (2002) – *Les derniers « sauvages ». Territoires économiques et systèmes techno-fonctionnels mésolithiques*, BAR International Series, 1069, 193 p.

RICHARD H. dir. (2004) – *Néolithisation précoce. Premières traces d'anthropisation du couvert végétal à partir des données polliniques*, Annales littéraires de l'université de Franche-Comté, vol. 777, série « Environnement, sociétés et archéologie », 7, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon, 220 p.

RICHARD H., BEGEOT C., GAUTHIER E., RUFFALDI P. (2000) – Évolution du couvert végétal du Tardiglaciaire et du début de l'Holocène sur la chaîne jurassienne : nouveaux résultats, *in* A. Richard, C. Cupillard, H. Richard et A. Thévenin dir., *Les derniers chasseurs-cueilleurs d'Europe occidentale (13000-5500 av. J.-C.), Actes du colloque international de Besançon, 1998*, Annales littéraires de l'université de Franche-Comté, vol. 699, série « Environnement, sociétés et archéologie », 1, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon, p. 29-36.

ROZOY J.-G. (1967a) – Essai d'adaptation des méthodes statistiques à l'Épipaléolithique (« Mésolithique »). Liste provisoire et premiers résultats, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXIV, p. 209-226.

ROZOY J.-G. (1967b) – Typologie de l'Épipaléolithique franco-belge, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXIV, p. 227-260.

ROZOY J.-G. (1971) – Tardenoisien et Sauveterrien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 68, Études et travaux, fasc. 1, p. 345-374.

ROZOY J.-G. (1978) – Les derniers chasseurs. L'Épipaléolithique en France et en Belgique, essai de synthèse, *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, n° spécial, 1256 p.

ROZOY C., ROZOY J.-G. (1996) – Fouilles sur sable au Tillet, *Notæ Praehistoricæ*, 16, p. 123-144.

ROZOY C., ROZOY J.-G. (2000) – L'Allée Tortue à Fère-en-Tardenois (Aisne) : un site mésolithique complexe, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 97, n° 1, p. 5-56.

ROZOY J.-G., SLACHMUYLDER J.-L. (1990) – L'Allée Tortue à Fère-en-Tardenois (Aisne, France). Site éponyme du Tardenoisien récent, *in* P.M. Vermeersch et P. Van Peer dir., *Contributions to the Mesolithic in Europe*, Leuven University Press, p. 423-433.

SÉARA F., ROTILLON S., CUPILLARD C. dir. (2002) – *Campements mésolithiques en Bresse jurassienne. Choisey et Ruffey-sur-Seille (Jura)*, DAF, n° 92, MSH, Paris, 244 p., ill.

SOUFFI B. (2004) – *Le Mésolithique de Haute-Normandie : l'exemple du site d'Acquigny « l'Onglais » (Eure) et sa contribution à l'étude des gisements mésolithiques de plein air*, Oxford, BAR International Series, 1307, 208 p.

SURMELY F. dir. (2003) – *Le site mésolithique des Baraquettes (Velzic, Cantal) et le peuplement de la moyenne montagne cantalienne, des origines à la fin du Mésolithique*, Société préhistorique française, Mémoire XXXII, 282 p.

TESTART A. (1982a) – *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*, Société d'ethnographie, université Paris X-Nanterre, Paris, 254 p.

TESTART A. (1982b) – The significance of food storage among hunter-gatherers: residence patterns, population density and social inequalities (with comments and a reply), *Current Anthropology*, vol. 23, 5, p. 523-537.

THÉVENIN A. (1990) – Du Dryas III au début de l'Atlantique : pour une approche méthodologique des industries et des territoires dans l'Est de la France (1re partie), *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, p. 177-212.

THÉVENIN A. (1991) – Du Dryas III au début de l'Atlantique : pour une approche méthodologique des industries et des territoires dans l'Est de la France (2e partie), *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, p. 3-62.

THÉVENIN A. dir. (1999) – *L'Europe des derniers chasseurs. Épipaléolithique et Mésolithique, Actes du 5e colloque international de l'UISPP, Grenoble, septembre 1995*, éd. du CTHS, 669 p.

VALDEYRON n. (1994) – *Le Sauveterrien. Culture et sociétés mésolithiques dans la France du Sud durant les Xe et IXe millénaires BP*, thèse de doctorat, université de Toulouse-Le Mirail, dactyl., 581 p.

VERJUX C. (2000) – Les fosses mésolithiques d'Auneau (Eure-et-Loir, France), *in* P. Crotti dir., *Méso '97, Actes de la table ronde « Épipaléolithique et Mésolithique », Lausanne, 21-23 novembre 1997*, Cahiers d'Archéologie romande, n° 81, Lausanne, p. 129-138.

VERJUX C. (2004a) – Creuser pour quoi faire ? Les structures en creux au Mésolithique, *in* P. Bodu et C. Constantin dir., *Approches fonctionnelles en Préhistoire, Actes du XXVe congrès préhistorique de France, Nanterre, 24-26 novembre 2000*, Société préhistorique française, p. 239-248.

VERJUX C. (2004b) – Sépultures mésolithiques de France et d'Europe, *Cahier des thèmes transversaux ArScAn IV – 2002/2003*, Nanterre, mars 2004, UMR 7041-Archéologie et Sciences de l'Antiquité, p. 107-118.

VERMEERSCH R.M., VAN PEER P. dir. (1990) – *Contributions to the Mesolithic in Europe*, Leuven University Press, 474 p.

ZVELEBIL M. (1986) – Mesolithic societies and the transition to farming: problems of time, scale and organisation, *in* M. Zvelebil dir., *Hunters in transition, Mesolithic societies of temperate Europe and their transition to farming*, Cambridge University Press, p. 167-188.

ZILHÃO J. (2000) – From the Mesolithic to the Neolithic in the Iberian Peninsula, *in* T.D. Price dir., *Europe's First Farmers*, Cambridge University Press, p. 144-182.

Christian VERJUX
UMR 7041 ArScAn
Équipe Ethnologie préhistorique
Service régional de l'Archéologie, DRAC Centre
6, rue de la manufacture, 45043 Orléans Cedex
christian.verjux@culture.gouv.fr

Un siècle de recherches sur le Mésolithique du Nord de la France : bilan et perspectives

Bénédicte SOUFFI,
Jean-Pierre FAGNART
et Paule COUDRET

Résumé

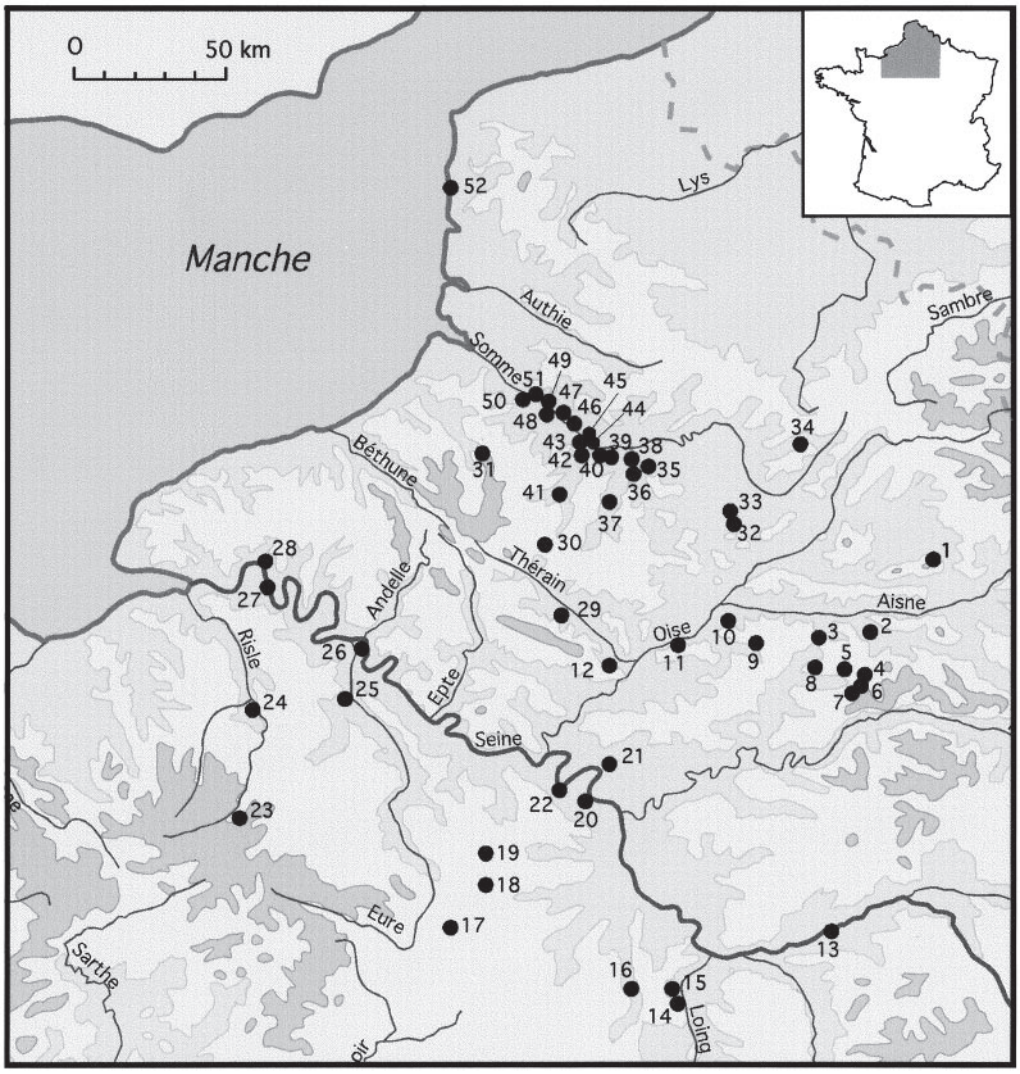
Les recherches sur le Mésolithique du Nord de la France débutent à la fin du XIXe siècle, mais il faut attendre la seconde moitié du XXe siècle pour que les premières études véritablement synthétiques se développent. Les travaux menés dans la région classique du Tardenois ont largement contribué à dynamiser les recherches sur le Mésolithique régional et ont permis d'établir une première classification des industries réalisée principalement à partir de distinctions typologiques. La documentation recueillie est cependant trop souvent limitée à la réalisation de fouilles archéologiques en milieu sableux ou à des prospections de surface. Depuis une quinzaine d'années, les investigations menées plus particulièrement dans le bassin de la Somme livrent des séquences stratigraphiques en contexte de plaine alluviale, assurant de ce fait une bonne préservation des niveaux archéologiques et des données environnementales. Les recherches actuelles sur le Mésolithique bénéficient de l'apport de matériaux récents et s'orientent vers des méthodes d'analyses devenues classiques pour l'étude du Paléolithique supérieur. On assiste à un renouvellement des problématiques sur le Mésolithique, dont la légitimité repose sur une meilleure approche taphonomique. La découverte de gisements à haute résolution stratigraphique ou de séquences de référence apparaît indispensable à toute nouvelle synthèse chronoculturelle.

Abstract

Research on the Mesolithic of Northern France began at the end of the 19th century but it was only during the second half of the 20th century that the first truly synthetic studies appeared. The contribution of works carried out in the classic region of Tardenois greatly enlivened research on the regional Mesolithic and led to a first classification of assemblages based primarily on their typological distinction. The record obtained is nevertheless very often limited to archaeological excavations carried out in a sandy environment or to surface collections. Investigations carried out over the last fifteen years, particularly in the Somme Basin, have provided stratigraphical sequences which, in the milieu of the alluvial plain, ensure good preservation of archaeological levels and environmental data. Current research on the Mesolithic benefits from the input of recent materials and is oriented towards analytical methods which have become standard in the study of the Upper Palaeolithic. A renewed study of the problems concerning Mesolithic is in progress, the legitimacy of which relies on an improved taphonomical approach. The discovery of sites with a high level of stratigraphic resolution or reference sequences would appear to be essential for any new chronocultural synthesis.

LE TARDENOIS, ORIGINE DES RECHERCHES SUR LE MÉSOLITHIQUE DU NORD DE LA FRANCE

Le Nord de la France, compris dans un sens non formel, regroupe dans cet article les régions du Nord-Pas-de-Calais, de Picardie, d'Île-de-France et de Haute-Normandie (fig. 1). Il s'agit d'une région de plaines et de plateaux où les occupations mésolithiques sont principalement de plein air, les abris-sous-roche étant exceptionnels. Dans la moitié nord de la France, les premières études sur le Mésolithique concernent plus particulièrement la région du Tardenois, dans le sud du département de l'Aisne. La chronologie du Mésolithique régional est fondée sur ces travaux, devenus classiques dans la littérature archéologique. Plusieurs grandes étapes marquent le développement des recherches. Un bref historique régional est présenté ; pour plus de précisions, il convient de se reporter aux travaux de J.-G. Rozoy (1972 et 1978) et de J. Hinout (2002).



1 : Maurégny-en-Haye ; 2 : Mont-Notre-Dame ; 3 : Parcy-Tigny ; 4 : Fère-en-Tardenois ; 5 : Saponay ; 6 : Villeneuve-sur-Fère ; 7 : Coincy ; 8 : Oulchy-la-Ville ; 9 : Bonneuil-en-Valois ; 10 : Saint-Jean-aux-Bois ; 11 : Villeneuve-sur-Verberie ; 12 : Cires-les-Mello ; 13 : Noyen-sur-Seine ; 14 : Chaintréauville ; 15 : Larchant ; 16 : Buthiers ; 17 : Auneau ; 18 : Sonchamp ; 19 : Auffargis ; 20 : Chaville ; 21 : Piscop ; 22 : Rueil-Malmaison ; 23 : Chéronvilliers ; 24 : Beaumont-le-Roger ; 25 : Acquigny ; 26 : Val-de-Reuil ; 27 : La Mailleraye-sur-Seine ; 28 : Saint-Wandrille-Rançon ; 29 : Warluis ; 30 : Lihus ; 31 : Vraignes-les-Hornoy ; 32 : Beaulieu-les-Fontaines ; 33 : Ognolles ; 34 : Attilly ; 35 : Thennes ; 36 : Hailles ; 37 : Ailly-sur-Noye ; 38 : Gentelles ; 39 : Boves ; 40 : Cagny ; 41 : Conty ; 42 : Saleux ; 43 : Renancourt-lès-Amiens ; 44 : Amiens-Étouvie ; 45 : Dreuil-lès-Amiens ; 46 : La Chaussée-Tirancourt ; 47 : Belloy-sur-Somme ; 48 : Crouy-Saint-Pierre ; 49 : Hangest-sur-Somme ; 50 : Longpré-les-Corps-Saints ; 51 : Flixecourt ; 52 : Équihen-Hardelot.

Fig. 1 – Principaux gisements mésolithiques du Nord de la France.
Fig. 1 – *Main Mesolithic sites in Northern France.*

Historique de la recherche sur le Mésolithique dans le Nord de la France

Dès 1879, É. Vielle puis É. Taté effectuent les premières prospections de surface dans la région de Fère-en-Tardenois. Le premier gisement tardenoisien découvert est celui de la « Sablonnière » de Coincy (Taté, 1885 ; Vielle, 1890). À partir de ces découvertes, G. de Mortillet propose pour la première fois le terme de « Tardenoisien » pour désigner les industries à nombreux microlithes de la région du Tardenois (Mortillet, 1897). Après la première guerre mondiale, É. Octobon réalise les premières véritables fouilles avec tamisage sur le site de Montbani à Mont-Notre-Dame, découvert par H. Gardez avant 1914. Il publie entre 1920 et 1930 une dizaine d'articles dont plusieurs portent sur « la question tardenoisienne » (voir notamment Octobon, 1922, 1923, 1924 et 1925). Parallèlement, dans les régions voisines, des recherches comparables se développent, mais de manière beaucoup plus ponctuelle, notamment en Haute-Normandie avec les travaux de l'abbé Dubois (1905) et d'A. Cahen (1913) sur le site de Vieilles à Beaumont-le-Roger (Eure) et dans le Pas-de-Calais avec les prospections d'A.-P. Dutertre (1936) à Équihen et Hardelot. Dans les années trente, R. Daniel reprend de manière rigoureuse l'étude des sites classiques du Tardenois en collaboration avec H. Desmaisons (Daniel, 1932 et 1934 ; Daniel et Daniel, 1948). Il rend hommage à É. Vielle, en dénommant « pointes de Vielle » les trapèzes rectangles à grande troncature caractéristiques du site de Fère-en-Tardenois. Il faut signaler également les recherches d'E. Vignard et d'E. Giraud à Piscop et Auffargis en Seine-et-Oise (Giraud *et al.*, 1938 ; Robert et Vignard, 1945 ; Giraud et Vignard, 1946). C'est seulement après la seconde guerre mondiale qu'apparaît la première classification du Tardenoisien établie à partir de la notion de fossiles directeurs par R. Daniel et E. Vignard (1953 et 1954), ainsi que la thèse de C. Barrière sur les civilisations tardenoisiennes en Europe occidentale (1956).

Les fouilles dans le Tardenois reprennent à partir des années soixante avec R. Parent, J. Hinout, puis J.-G. Rozoy. Leurs travaux synthétiques sur le Tardenoisien dynamisent les recherches sur le Mésolithique, en particulier grâce à la mise en place de fouilles par carroyage métrique. Cette méthode permet d'obtenir les premières données sur l'organisation spatiale des sites mésolithiques de plein air (Parent, 1971-1972 ; Hinout 1964 et 1973 ; Rozoy, 1968, 1972 et 1978). Parallèlement à la découverte de nouveaux gisements dans le Tardenois et dans le sud du Bassin parisien, l'exploitation et l'étude des sites classiques de Coincy, de Montbani à Mont-Notre-Dame et de l'Allée Tortue à Fère-en-Tardenois se poursuivent (Hinout, 1962 et 1964 ; Parent, 1962, 1967 et 1973 ; Parent et Planchais, 1972 ; Rozoy, 1978, Rozoy et Rozoy, 2000 ; Rozoy et Slachmuylder, 1990). Les différents auteurs développent des typologies détaillées de l'outillage dont une seule reste utilisée de manière quasi unanime. Il s'agit de la typologie de J.-G. Rozoy, dérivée de la méthode de F. Bordes (1961) puis de D. de Sonneville-Bordes et J. Perrot (1954, 1955 et 1956a et b) et reprise au début des années soixante-dix par le groupe d'étude sur l'Épipaléolithique et le Mésolithique (GEEM, 1969, 1972 et 1975), avec quelques aménagements ultérieurs pour la région étudiée (Gob, 1985 ; Ducrocq, 2001). Cette époque correspond également à l'introduction des méthodes statistiques et à l'utilisation des graphiques cumulatifs et des analyses factorielles, en particulier dans les travaux de J.-G. Rozoy (1968 et 1978) et de J. Hinout (1973, 1999 et 2002). Ces nouvelles approches sont à l'origine de différents systèmes de sériations typologiques qui ont permis la reconnaissance de groupes culturels régionaux. De récentes synthèses ont intégré les données du Nord de la France dans le cadre plus vaste du Mésolithique français ou de l'Europe occidentale (Thévenin, 1990, 1991, 1996 et 1998).

Dans le bassin de la Somme, à partir de 1985, la découverte de gisements enfouis sous les plaines alluviales marque une étape décisive pour l'étude du Tardiglaciaire et de l'Holocène. Elle correspond à une prise de conscience de l'important potentiel archéologique préservé sous les alluvions récentes des vallées (Fagnart, 1993 et 1997 ; Ducrocq, 1999). L'exploitation industrielle des graviers weichséliens de fond de vallée, situés sous la nappe phréatique, a largement contribué à ce renouveau. Dès 1983, les prospections de T. Ducrocq dans la vallée de l'Avre ont mis en évidence la présence d'industries mésolithiques sous les tourbes récentes (Ducrocq, 1986). Cependant, la première découverte importante en milieu humide a été effectuée en 1985 par D. Boulanger à Flixecourt, à l'occasion d'un dragage de la Somme. Un abondant matériel attribuable au Paléolithique final et au Mésolithique a été recueilli dans les déblais rejetés sur la rive droite de la Somme, au lieu-dit Derrière le Canal (Fagnart, 1988 ; Fagnart *et al.*, 1995). Cette découverte importante a révélé la richesse de la documentation archéologique enfouie sous les alluvions récentes de la Somme. L'ouverture de trois gravières dans le marais d'Hangest-sur-Somme, de 1989 à 1996, a permis l'étude de nombreux autres gisements paléolithiques et mésolithiques dans ce secteur de la vallée (Fagnart, 1993 et 1997 ; Ketterer, 1997 ; Ducrocq, 1999). La constitution d'une équipe pluridisciplinaire associant préhistoriens, géomorphologues et environnementalistes et la mise en place de programmes de prospections thématiques ont permis de multiplier les découvertes. Par ailleurs les travaux liés à l'aménagement du territoire ont suscité la fouille de gisements mésolithiques importants : La Chaussée-Tirancourt, dans la vallée de l'Acon (Ducrocq, 2001), Saleux, dans la vallée de la Selle (Coudret dir., 1995 ; Coudret *et al.*, à paraître) et Warluis, dans la vallée du Thérain (Ducrocq, à paraître). Ce type de recherche en fond de vallée s'est étendu par la suite aux autres régions du Bassin parisien, en particulier sur le gisement des Closeaux à Rueil-Malmaison, dans la vallée de la Seine (Lang, 1997 ; Lang et Sicard-Marchand, à paraître). La prise en compte de ces récentes découvertes révèle alors les limites des gisements en contexte sableux, comme ceux du Tardenois.

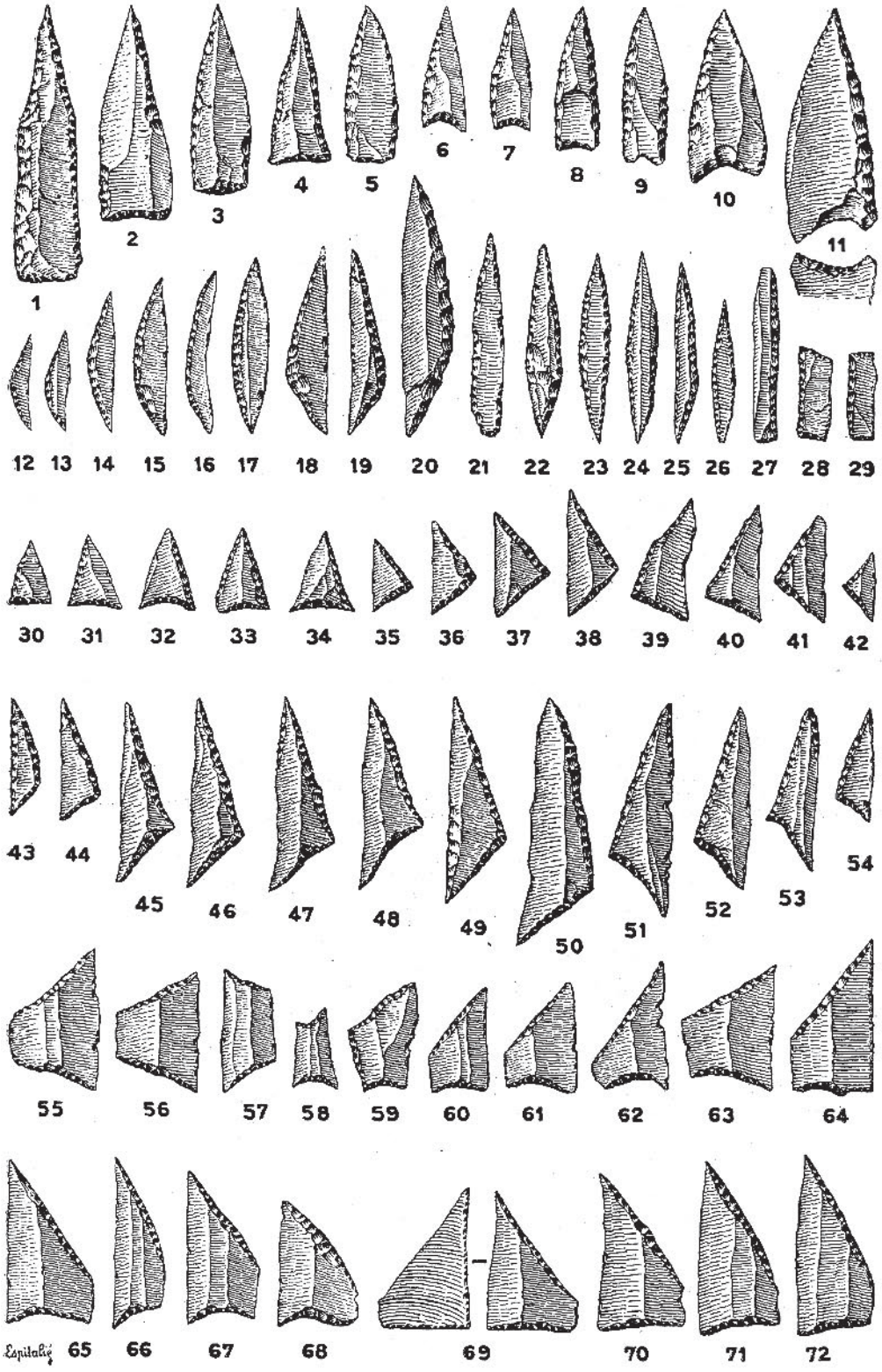


Fig. 2 – Principaux types de microlithes du « Tardenoisien français » d'après R. Daniel et E. Vignard (1953).
Fig. 2 – *Main types of « french Tardenoisian » microliths, after Daniel and Vignard 1953.*

Les limites des sites classiques du Tardenois

La région du Tardenois s'individualise sur le plan géologique par l'extension des formations sableuses éocènes. La plupart des sites mésolithiques découverts se localise sur les sables auversiens de Beauchamp, caractérisés par endroits par des chaos gréseux. Les niveaux archéologiques sont généralement inclus dans des podzols. Cette situation particulière a notamment contribué à la célèbre « loi des sables » rendue populaire par É. Octobon (1922), souvent reprise par E. Vignard (1961) et critiquée à juste titre par J.-G. Rozoy (1972 et 1978). Les gisements sur substrat sableux recèlent cependant leurs propres limites. Par leur nature même, les sédiments sableux ont tendance à favoriser les mélanges entre différentes phases d'occupation. Les pollens et les charbons de bois, soumis bien souvent aux effets de la percolation, suivent les mêmes tendances. Les datations radiocarbone réalisées sur charbons de bois sont souvent problématiques ou aberrantes en raison de la relation incertaine entre l'échantillon daté et l'occupation étudiée. La nature acide du sédiment favorise rarement la préservation des témoins organiques et prive l'analyse des données paléoéconomiques et environnementales. L'étude se réduit ordinairement à l'analyse de l'industrie lithique dont l'homogénéité n'est pas garantie. Les gisements très denses posent souvent des problèmes d'ordre taphonomique et sont maintenant considérés, dans la plupart des cas, comme le produit d'occupations successives (Crombé, 1998). En conclusion, les gisements en contexte sableux sont donc rarement favorables à une bonne exploitation scientifique. La recherche de sites à haute résolution archéologique apparaît donc nécessaire pour établir les fondements chronoculturels du Mésolithique français.

L'APPORT DES DÉCOUVERTES RÉCENTES

Depuis une quinzaine d'années, le bassin de la Somme a révélé un important potentiel de gisements archéologiques préservés au niveau des plaines alluviales. Le grand nombre de sites découverts est lié à l'exploitation de gravières en fond de vallée, au creusement d'étangs, à la réalisation de travaux privés ou d'aménagement du territoire. Les premières fouilles sous les tourbes holocènes ont été réalisées dans la vallée de l'Avre (Ducrocq, 1991a et b). Elles ont été suivies par des opérations dans la vallée de la Somme (Ducrocq, 1997 et 2001 ; Keterrer, 1992 et 1997) et de la Selle (Coudret dir., 1995 ; Coudret *et al.*, à paraître). Dans les régions voisines, la vallée du Thérain (Ducrocq, à paraître) et la vallée de la Seine (Mordant et Mordant, 1989 ; Mordant, 1990 ; Lang, 1997 ; Lang et Sicard-Marchand, à paraître) ont fait également l'objet d'importantes investigations.

Le tournant opéré dans les années 1985 a permis d'insérer les études sur le Mésolithique dans un cadre chronostratigraphique fiable et un contexte environnemental plus détaillé. Les séquences stratigraphiques de plaine alluviale se caractérisent en effet par un recouvrement ou un colmatage rapide des chenaux, assurant de ce fait une bonne préservation des niveaux archéologiques et des données environnementales. Les dépôts permettent généralement la conservation des témoins organiques amenant parfois la découverte de sépultures ou d'incinérations, comme à La Chaussée-Tirancourt, dans la Somme (Ducrocq *et al.*, 1991 ; Valentin, 1995 ; Le Goff, 2000), à Rueil-Malmaison dans les Hauts-de-Seine (Lang et Sicard-Marchand, à paraître), à Val-de-Reuil dans l'Eure (Billard *et al.*, 2001). La découverte d'objets ou de pirogues en bois apporte un caractère original au gisement de Noyen-sur-Seine dans le département de Seine-et-Marne (Mordant et Mordant, 1989 ; Mordant, 1990). Bien qu'en contexte non alluvial, le gisement du Parc du Château à Auneau, à la limite nord-orientale du plateau de Beauce, a livré un ensemble exceptionnel de sépultures mésolithiques dont l'étude a considérablement renouvelé notre documentation sur les espaces funéraires (Verjux et Dubois, 1996 et 1997 ; Verjux, 1999, 2000 et 2004).

Plusieurs gisements ont bénéficié de fouilles étendues sur plusieurs centaines de mètres carrés et ont livré différentes concentrations bien individualisées spatialement. La présence de témoins organiques a permis d'effectuer de nombreuses datations par la méthode du radiocarbone et de préciser la chronologie des occupations. Enfin, la pluridisciplinarité des recherches autorise la reconstitution de l'environnement des différentes occupations préhistoriques (Munaut et Defgnée, 1997 ; Munaut, 1998 ; Bridault, 1997 ; Limondin, 1995 ; Limondin-Lozouet, 1997 ; Pernaud, 1997), mais également de situer ces occupations dans le cadre de l'évolution morphologique des plaines alluviales (Antoine, 1997a, b et c ; Antoine *et al.*, 2000, 2002 et 2003).

La fouille extensive de gisements mésolithiques constitue un élément important dans la connaissance de la structuration de l'espace occupé. Les recherches menées à Saleux, dans la Somme, illustrent les caractéristiques d'un gisement situé en bordure de plaine alluviale, à proximité d'un chenal actif. Une partie des occupations mésolithiques est recouverte par des tourbes boréales. La bonne conservation des témoins osseux a permis la réalisation d'une dizaine de datations par la méthode du radiocarbone, plaçant les huit locus mésolithiques identifiés entre 8800 BP et 8200 BP (Coudret dir., 1995 ; Coudret *et al.*, à paraître). Les occupations, bien délimitées dans l'espace, apparaissent relativement brèves dans le temps. Elles se caractérisent par une très nette dominance des activités cynégétiques ou des activités de boucherie. Le locus 294 échappe à cette règle et présente un spectre d'activités plus diversifiées.

Des modalités d'occupation spécifiques ont été reconnues dans les régions voisines. À Ruffey-sur-Seille, en Franche-Comté, un véritable campement regroupant différentes unités spatiales distinctes a été identifié dans le niveau R4 (Séara *et al.*, 2002). En Belgique, le gisement de Verrebroek témoigne d'une opération

archéologique de grande envergure liée à l'extension du port d'Anvers. Les différents locus étudiés se caractérisent par des surfaces occupées relativement restreintes de 15 à 20 m^2 centrées chacune sur un seul foyer à plat. Les recherches ont montré que les concentrations d'une superficie supérieure à 50 m^2, souvent associées à plusieurs foyers, résultent généralement de palimpsestes (Crombé, 1998 ; Crombé et Cauwe, 2001 ; Crombé *et al.*, 2003). La reconnaissance des processus de formation responsables de la genèse des gisements préhistoriques représente l'une des avancées majeures de la recherche actuelle. Les études taphonomiques sur la formation des sites préhistoriques constituent une étape indispensable et doivent se placer en amont de toutes les autres problématiques (Texier, 2000).

VERS UN NOUVEAU CADRE CHRONOCULTUREL

Dans l'état actuel des recherches, les débuts du Mésolithique restent encore mal connus dans la France septentrionale. Une phase ancienne, datée de la seconde moitié de la chronozone du Préboréal, est toutefois attestée pour le secteur IV du site des Closeaux à Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine). L'industrie lithique se caractérise par la dominance quasi exclusive des pointes à troncature oblique (Lang, 1997 ; Lang et Sicard-Marchand, à paraître). Des recherches en cours sur le site de Warluis dans la vallée du Thérain (Oise) devraient venir enrichir le corpus documentaire de cette période (Ducrocq, à paraître).

La plupart des gisements mésolithiques du bassin de la Somme (Hangest-sur-Somme « Gravière II nord », La Chaussée-Tirancourt et Saleux…) appartient à la phase moyenne du Mésolithique et se situe dans la chronozone du Boréal (Ketterer, 1997 ; Ducrocq, 2001 ; Coudret dir., 1995 ; Coudret *et al.*, à paraître). Pour cette période, les assemblages microlithiques sont généralement composés de deux types d'armatures dominants. Un premier assemblage, composé de pointes à base retouchée et segments, est daté entre 9100 et 8600 BP ou 8700 BP à Hangest-sur-Somme « Gravière II nord » et dans différents locus de Saleux. Un autre assemblage, dominé par les pointes à base transversale et les triangles scalènes, est représenté par le locus 294 de Saleux. Les datations placent cet assemblage entre 8500 et 8300 BP, postérieurement aux industries à segments (Coudret *et al.*, à paraître). Pour la fin du Mésolithique moyen, les travaux menés sur le gisement de La Chaussée-Tirancourt ont montré l'apparition des lamelles étroites à bord abattu vers 8400 BP, puis leur association avec des armatures à retouche couvrante, entre 8200 et 7800 BP. Les corpus microlithiques de la fin du Boréal semblent évoluer vers une diversification des armatures de projectiles (Ducrocq et Ketterer, 1995 ; Ducrocq, 2001). La monographie de ce gisement, qui présente une importante diachronie des occupations, est attendue pour mieux comprendre l'évolution des groupes mésolithiques de la phase finale de la chronozone du Boréal. Dans cet espace géographique, la « culture de la Somme » définie par J.-G. Rozoy (1994) a été critiquée par T. Ducrocq sur des bases fonctionnelles et contextuelles (Ducrocq et Ketterer, 1995 ; Ducrocq, 2001).

Dans la région classique du Tardenois et dans le sud du Bassin parisien, la documentation est issue essentiellement de gisements sur sable dont le manque de fiabilité a été précédemment exposé de manière explicite. L'ensemble des données de ces régions semble se rapporter uniquement au Mésolithique moyen et au Mésolithique récent et final. Dans la vallée de la Seine, le gisement des Closeaux à Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine) présente différents secteurs attribués au Mésolithique moyen. Ils se distinguent du contexte septentrional par la prédominance de triangles scalènes, de pointes à deux bords abattus et de lamelles à dos (Lang, 1997 ; Lang et Sicard-Marchand, à paraître). En Haute-Normandie, les séries mésolithiques proviennent de gisements souvent mal conservés. Ils laissent toutefois entrevoir une certaine cohérence culturelle que les études permettent de comparer au Mésolithique du bassin de la Somme (G. Fosse *et al.*, 1986 ; Ducrocq, 2001 ; Souffi, 2004).

Les phases récentes du Mésolithique ne bénéficient pas d'avancées aussi significatives. Aucun gisement important n'a été découvert récemment dans la région étudiée. Les quelques données recueillies semblent confirmer l'existence d'un Mésolithique récent à armatures trapézoïdales régulières et d'un Mésolithique final à armatures évoluées (Fagnart, 1991 ; Ducrocq, 2001). Une interrogation toute particulière est posée sur les gisements de la phase initiale du Mésolithique récent où deux chaînes opératoires lamellaires semblent coexister. La première se rapporte au style de Coincy, la seconde, beaucoup plus régulière, destinée à la fabrication des trapèzes, s'identifie au style de Montbani. La gestion du débitage et les techniques de percussion mises en œuvre sont par ailleurs de nature très différente. Cette coexistence est-elle le produit d'une entité taxonomique originale ou le résultat de mélanges d'industries dans un contexte taphonomique peu fiable ? Le gisement de Montbani 13, dans le Tardenois, illustre de manière démonstrative cette interrogation (Daniel et Daniel, 1948 ; Rozoy, 1978).

CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Le bilan des recherches sur le Mésolithique du Nord de la France pose le problème de la fiabilité des données archéologiques sur lesquelles se base toute interprétation, qu'elle soit fonctionnelle ou culturelle. Elle permet également de présenter les nouvelles orientations à développer. Les récentes données obtenues à partir des recherches réalisées dans les fonds de vallées contribuent à redéfinir le cadre chronoculturel actuel, en particulier pour les phases ancienne et moyenne du Mésolithique.

Les apports récents incitent à évaluer systématiquement et de manière rigoureuse la taphonomie et le

degré d'homogénéité des gisements de plein air avant tout travail de synthèse. L'analyse de séries issues de ramassages de surface ou de contextes peu fiables doit être réalisée avec prudence et son interprétation discutée en comparaison avec des sites bien préservés et datés. Il n'est pas inutile de rappeler que la rareté de données fiables a longtemps été préjudiciable à la recherche sur le Mésolithique français.

Un nouveau regard doit être porté sur la documentation existante, sa validité et sa signification profonde. L'avenir des recherches sur le Mésolithique suscite de nouvelles exigences et de nouvelles orientations, notamment sur la dimension socio-économique des groupes. La démarche repose sur l'application de méthodes d'analyses développées initialement pour le Paléolithique supérieur. Réalisées uniquement à partir de gisements fiables, ces analyses permettront d'aborder les stratégies d'acquisition des ressources (minérales, animales et végétales), la fonction des sites, le mode d'occupation du territoire, la reconnaissance de l'identité technique des groupes mésolithiques et enfin de définir de nouveaux cadres chronoculturels. Ces problématiques particulièrement bien développées en Franche-Comté avec l'étude des gisements de Ruffey-sur-Seille et de Choisey (Séara *et al.*, 2002) et en Belgique à Verrebroek (Crombé, 1998 et 1999 ; Crombé *et al.*, 2003) représentent le devenir des recherches sur le Mésolithique. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANTOINE P. (1997a) – Modifications des systèmes fluviatiles à la transition Pléniglaciaire-Tardiglaciaire et à l'Holocène : l'exemple du bassin de la Somme (Nord de la France), *Géographie physique et Quaternaire*, t. 51, 1, p. 93-106, 9 fig.

ANTOINE P. (1997b) – Évolution tardiglaciaire et début holocène des vallées de la France septentrionale : nouveaux résultats, *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris, SII, Sciences de la terre et des planètes*, 325, p. 35-42, 4 fig., 1 phot.

ANTOINE P. (1997c) – Évolution tardiglaciaire et début holocène de la moyenne vallée de la Somme (France), *in* J.-P. Fagnart et A. Thévenin dir., *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du 119e congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Amiens, 1994*, éd. du CTHS, Paris, p. 13-26, 5 fig.

ANTOINE P., FAGNART J.-P., LIMONDIN-LOZOUET N., MUNAUT A.-V. (2000) – Le Tardiglaciaire du bassin de la Somme : éléments de synthèse et nouvelles données, *Quaternaire*, t. 11, p. 85-98, 5 fig.

ANTOINE P., MUNAUT A.-V., LIMONDIN-LOZOUET N., PONEL P., FAGNART J.-P. (2002) – Réponse des milieux de fond de vallée aux variations climatiques (Tardiglaciaire et début Holocène) d'après les données du bassin de la Selle (Nord de la France). Processus et bilans sédimentaires, *in* J.-P. Bravard et M. Magny dir., *Les fleuves ont une histoire. Paléoenvironnement des rivières et des lacs français depuis 15 000 ans*, éd. Errance, Paris, p. 15-27, 5 fig.

ANTOINE P., AUGUSTE P., BAHAIN J.-J., COUDRET P., DEPAEPE P., FAGNART J.-P., FALGUÈRES C., FONTUGNE M., FRECHEN M., HATTE C., LAMOTTE A., LAURENT M., LIMONDIN-LOZOUET N., LOCHT J.-L., MERCIER N., MOIGNE A.-M., MUNAUT A.-V., PONEL P., ROUSSEAU D.-D. (2003) – Paléoenvironnements pléistocènes et peuplements paléolithiques dans le bassin de la Somme (Nord de la France), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 100, n° 1, p. 5-28, 13 fig.

BARRIÈRE C. (1956) – *Les civilisations tardenoisiennes en Europe occidentale*, éd. Bière, Bordeaux et Paris, 439 p., 135 fig., 6 cartes.

BILLARD C., ARBOGAST R.-M., VALENTIN F. (2001) – La sépulture mésolithique des Varennes à Val-de-Reuil (Eure), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 98, n° 1, p. 25-52, 21 fig.

BORDES F. (1961) – *Typologie du Paléolithique ancien et moyen*, éd. Delmas, Bordeaux, 1 volume, 85 p., 11 fig. et 1 atlas, 108 pl.

BRIDAULT A. (1997) – Chasseurs, ressources animales et milieux dans le Nord de la France de la fin du Paléolithique à la fin du Mésolithique : problématique et état de la recherche, *in* J.-P. Fagnart et A. Thévenin dir., *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du 119e congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Amiens, 1994*, éd. du CTHS, Paris, p. 165-176, 3 fig.

CAHEN A. (1913) – Contribution à l'étude des « tout petits silex » tardenoisiens de Vieilles (Eure), *Bulletin de la Société normande d'Études préhistoriques*, t. XX, p. 27-34, 3 fig.

COUDRET P. dir. (1995) – *Saleux, la Vierge Catherine. Un gisement tardiglaciaire et holocène de la vallée de la Selle (Somme)*, Document final de synthèse de sauvetage urgent, AFAN, SRA Picardie, 1 vol. multigraphié, 231 p., 116 fig., 19 fig. h. t., 1 vol. annexe, 284 p.

COUDRET P., FAGNART J.-P., SOUFFI B. (à paraître) – Les occupations mésolithiques du gisement de Saleux (Somme), *in* J.-P. Fagnart, T. Ducrocq, B. Souffi, P. Coudret et A. Thévenin dir., *Le Mésolithique ancien et moyen de la France septentrionale et des pays limitrophes, Actes de la table ronde d'Amiens, 9 et 10 octobre 2004*, Mémoires de la Société préhistorique française.

CROMBÉ P. (1998) – *The Mesolithic in Northwestern Belgium: Recent excavations and surveys*, BAR International Series, 716, Oxford, 197 p., 57 tabl., 124 fig., 3 annexes.

CROMBÉ P. (1999) – Vers une nouvelle chronologie absolue pour le Mésolithique en Belgique, *in* A. Thévenin et P. Bintz dir., *L'Europe des derniers chasseurs. Épipaléolithique et Mésolithique, Actes du 5e colloque international UISPP, commission XII, Grenoble, 18-23 septembre 1995*, éd. du CTHS, Paris, p. 189-199, 3 fig., 2 tabl.

CROMBÉ P., CAUWE N. (2001) – The Mesolithic, *in* N. Cauwe, A. Hauzeur et P.-L. Van Berg dir., *Prehistory in Belgium*, Special issue on the occasion of the XIVth Congress of the UISPP, Anthropologica et Praehistorica, 112, p. 49-62, 12 fig.

CROMBÉ P., PERDAEN Y., SERGANT J. (2003) – The site of Verrebroek «Dok» (Flanders, Belgium): spatial organisation of an extensive Early Mesolithic settlement, *in* L. Larsson, H. Kindgren, K. Knutsson, D. Loeffler et A. Akerlund dir., *Mesolithic on the Move, Papers presented at the sixth international Conference on the Mesolithic in Europe, Stockholm, 2000*, Oxbow Books, Oxford, p. 205-215, 16 fig.

DANIEL M., DANIEL R. (1948) – Le Tardenoisien classique du Tardenois, *L'Anthropologie*, t. 52, p. 411-449, 14 fig.

DANIEL R. (1932) – Nouvelles études sur le Tardenoisien français, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXIX, p. 420-428, 2 fig.

DANIEL R. (1934) – Nouvelles études sur le Tardenoisien français (suite), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXI, p. 551-569, 6 fig.

DANIEL R., VIGNARD E. (1953) – Tableaux synoptiques des principaux microlithes géométriques du Tardenoisien français, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. L, p. 314-322, 5 fig.

DANIEL R., VIGNARD E. (1954) – Le Tardenoisien français, Les grandes civilisations préhistoriques de la France, Livre jubilaire de la Société préhistorique française 1904-1954, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LI, p. 72-75.

DUBOIS A. (1905) – Les « tout petits silex » néolithiques (Tardenoisien) des environs de Bernay et principalement de Beaumont (section de Vieilles), *Bulletin de la Société normande d'Études préhistoriques*, t. XII, p. 35-41, 1 fig.

DUCROCQ T. (1986) – *Le Mésolithique de la vallée de l'Avre (secteur Amiens-Moreuil)*, mémoire de DEA, université des Sciences et Techniques de Lille, 79 p., 26 pl.

DUCROCQ T. (1991a) – Le Mésolithique ancien et moyen du bassin de la Somme (Nord de la France), données typologiques et premiers éléments de chronologie, *Bulletin de la Société préhistorique luxembourgeoise*, t. 12, p. 21-37, 6 fig., 4 tabl.

DUCROCQ T. (1991b) – Le Mésolithique des milieux humides du bassin de la Somme : premières observations stratigraphiques, *in* A. Tuffreau dir., *Paléolithique et Mésolithique du Nord de la France : nouvelles recherches II*, publications du CERP, 3, université des Sciences et Techniques de Lille-Flandres-Artois, p. 121-126, 5 fig.

DUCROCQ T. (1997) – Contribution à la connaissance du Mésolithique du bassin de la Somme, *in* J.-P. Fagnart et A. Thévenin dir., *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du 119e congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Amiens, 1994*, éd. du CTHS, Paris, p. 107-121, 11 fig.

DUCROCQ T. (1999) – *Le Mésolithique du bassin de la Somme. Insertion dans un cadre morphostratigraphique, environnemental et chronoculturel*, thèse de doctorat, université des Sciences et Technologies de Lille, 3 volumes, 626 p., 259 fig., 64 tabl.

DUCROCQ T. (2001) – *Le Mésolithique du Bassin de la Somme*, publications du CERP, 7, université des Sciences et Techniques de Lille, 255 p., 200 fig., 38 tabl.

DUCROCQ T. (à paraître) – Premiers résultats des fouilles préventives sur les gisements de Warluis (Oise), *in* J.-P. Fagnart, T. Ducrocq, B. Souffi, P. Coudret et A. Thévenin dir., *Le Mésolithique ancien et moyen de la France septentrionale et des pays limitrophes, Actes de la table ronde d'Amiens, 9 et 10 octobre 2004*, Mémoires de la Société préhistorique française.

DUCROCQ T., KETTERER I. (1995) – Le gisement mésolithique du « Petit Marais » de La Chaussée-Tirancourt (Somme), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 92, p. 249-259, 13 fig., 3 tabl.

DUCROCQ T., BRIDAULT A., MUNAUT A.-V. (1991) – Un gisement mésolithique exceptionnel dans le Nord de la France : le « Petit Marais » de La Chaussée-Tirancourt (Somme), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 88, p. 272-276, 3 fig.

DUTERTRE A.-P. (1936) – Les ateliers néolithiques avec microlithes des dunes d'Équihen et d'Hardelot (Pas-de-Calais), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXXIII, p. 372-414, 18 fig.

FAGNART J.-P. (1988) – Les industries lithiques du Paléolithique supérieur dans le Nord de la France, *Revue archéologique de Picardie*, numéro spécial, 153 p., 98 fig., 16 tabl., 5 pl. h. t.

FAGNART J.-P. (1991) – La fin du Mésolithique dans le Nord de la France, *in* A. Thévenin dir., *Mésolithique et Néolithisation en France et dans les pays limitrophes, Actes du 113e congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg, 1988*, éd. du CTHS, Paris, p. 437-452, 7 fig., 2 tabl.

FAGNART J.-P. (1993) – *Le Paléolithique supérieur récent et final du Nord de la France dans son cadre paléoclimatique*, thèse de doctorat, université des Sciences et Technologies de Lille, 2 tomes, 567 p., 172 fig., 49 tabl. et 15 invent. typol.

FAGNART J.-P (1997) – *La fin des temps glaciaires dans le Nord de la France. Approches archéologique et environnementale des occupations humaines au cours du Tardiglaciaire*, Mémoires de la Société préhistorique française, t. XXIV, 270 p., 182 fig., 31 tabl.

FAGNART J.-P., LIMONDIN N., MUNAUT A.-V. (1995) – Le gisement paléolithique supérieur final du Marais de Flixecourt (Somme), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 92, p. 235-248, 14 fig., 1 tabl.

FOSSE G., CHANCEREL A., PAULET-LOCARD M.-A. (1986) – Le substrat mésolithique en Normandie, *Revue archéologique de l'Ouest*, suppl. 1, p. 25-29, 2 fig.

GEEM (1969) – Épipaléolithique-Mésolithique. Les microlithes géométriques, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 66, p. 355-366, 9 fig.

GEEM (1972) – Épipaléolithique-Mésolithique. Les armatures non géométriques – 1, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 69, p. 364-375, 8 fig.

GEEM (1975) – Épipaléolithique-Mésolithique. L'outillage du fonds commun, 1 – Grattoirs, éclats retouchés, burins, perçoirs, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 72, p. 319-332, 7 fig.

GIRAUD E., VIGNARD E. (1946) – Un rendez-vous de chasse mésolithique « les Rochers », commune d'Auffargis (Seine-et-Oise), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLIII, p. 248-258, 2 fig.

GIRAUD E., VACHÉ C., VIGNARD E. (1938) – Le gisement mésolithique de Piscop, *L'Anthropologie*, t. 48, p. 1-27, 12 fig.

GOB A. (1985) – *Typologie des armatures et taxonomie des industries du Mésolithique au nord des Alpes*, Cahiers de l'Institut archéologique liégeois, II, 79 p., 11 tabl., 40 pl. h. t.

HINOUT J. (1962) – Un gisement tardenoisien de Fère-en-Tardenois, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIX, p. 478-490, 7 fig.

HINOUT J. (1964) – Gisements tardenoisiens de l'Aisne, *Gallia Préhistoire*, t. 7, p. 65-92, 36 fig.

HINOUT J. (1973) – Classification des microlithes tardenoisiens du Bassin parisien. Technologie, typométrie et statistiques, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 70, p. 230-236, 8 fig.

HINOUT J. (1999) – Évolution du Mésolithique dans le Bassin parisien par l'analyse des données, *Revue archéologique de Picardie*, n° 3-4, p. 23-52, 26 fig.

HINOUT J. (2002) – Le Mésolithique dans le Bassin parisien. Essai de synthèse, *Préhistoire et Protohistoire en Champagne-Ardenne*, t. 26, p. 15-90, 72 fig.

KETTERER I. (1992) – *Les techniques et l'économie du débitage mésolithique d'Hangest « Gravière II Nord » (Somme)*, mémoire de DEA de l'université de Paris I, 83 p., 40 fig., 2 tabl.

KETTERER I. (1997) – Les techniques et l'économie du débitage mésolithique d'Hangest « Gravière II nord » (Somme), *in* J.-P. Fagnart et A. Thévenin dir., *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du 119e congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Amiens, 1994*, éd. du CTHS, Paris, p. 123-137, 13 fig.

LANG L. dir. (1997) – *Occupations mésolithiques dans la moyenne vallée de la Seine. Rueil-Malmaison « les Closeaux » (90 063 007 AP) (Hauts-de-Seine)*, Document final de synthèse de sauvetage urgent, AFAN-coordination A86, SRA Île-de-France, 2 volumes, 384 p.

LANG L., SICARD-MARCHAND S. (à paraître) – Les occupations mésolithiques du site des Closeaux à Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine), *in* J.-P. Fagnart, T. Ducrocq, B. Souffi, P. Coudret et A. Thévenin dir., *Le Mésolithique ancien et moyen de la France septentrionale et des pays limitrophes, Actes de la table ronde d'Amiens, 9 et 10 octobre 2004*, Mémoires de la Société préhistorique française.

LE GOFF I. (2000) – Une incinération mésolithique à La Chaussée-Tirancourt « le Petit Marais » (Somme), *in* P. Crotti dir., *Méso 97, Actes de la table ronde « Épipaléolithique et Mésolithique » de Lausanne, 21-23 novembre 1997*, Cahiers d'Archéologie romande, n° 81, p. 115-118, 4 fig.

LIMONDIN N. (1995) – Late-Glacial and Holocene Malacofaunas from Archaeological sites in the Somme Valley (North France), *Journal of Archaeological Science*, vol. 22, p. 683-697, 8 fig., 2 tabl.

LIMONDIN-LOZOUET N. (1997) – Les successions malacologiques du Tardiglaciaire et du début de l'Holocène dans la vallée de la Somme, *in* J.-P. Fagnart et A. Thévenin dir., *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du 119e congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Amiens, 1994*, éd. du CTHS, Paris, p. 39-46, 3 fig.

MORDANT C., MORDANT D. (1989) – Noyen-sur-Seine, site mésolithique en milieu humide fluviatile, *L'homme et l'eau au temps de la Préhistoire, Actes du 112e congrès national des Sociétés savantes, Lyon, 1987*, éd. du CTHS, Paris, p. 33-52, 8 fig.

MORDANT D. (1990) – Noyen-sur-Seine avant le Néolithique : des vestiges mésolithiques en milieu humide, *Bulletin du Groupement archéologique de Seine-et-Marne*, p. 17-38, 17 fig.

MORTILLET G. de (1897) – Évolution quaternaire de la pierre, *Revue de l'École d'Anthropologie de Paris*, p. 17-26.

MUNAUT A.-V. (1998) – Synthèse de l'évolution de la végétation au Tardiglaciaire et à l'Holocène, *in* P. Antoine dir., *Le Quaternaire de la vallée de la Somme et du littoral picard, Livret-guide de l'Association française pour l'Étude du Quaternaire, excursion du 21-23 mai 1998*, impr. conseil général de la Somme, Amiens, p. 84-87, 2 fig.

MUNAUT A.-V., DEFGNÉE A. (1997) – Biostratigraphie et environnement végétal des industries du Tardiglaciaire et du début de l'Holocène dans le bassin de la Somme, *in* J.-P. Fagnart et A. Thévenin dir., *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du 119e congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Amiens, 1994*, éd. du CTHS, Paris, p. 27-37, 10 fig.

OCTOBON É. (1922) – La question tardenoisienne, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XIX, p. 230-237, 1 fig.

OCTOBON É. (1923) – La question tardenoisienne. Étude détaillée de l'outillage, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XX, p. 126-140, 10 fig.

OCTOBON É. (1924) – La question tardenoisienne (suite), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXI, p. 189-216, 9 fig.

OCTOBON É. (1925) – La question tardenoisienne (suite), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXII, p. 48-61.

PARENT R. (1962) – Gisements tardenoisiens de la sablière de Fère-en-Tardenois, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIX, p. 650-655, 2 fig.

PARENT R. (1967) – Le gisement tardenoisien de l'Allée Tortue à Fère-en-Tardenois, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXIV, p. 187-208, 9 fig.

PARENT R. (1971-1972) – *Le peuplement préhistorique entre la Marne et l'Aisne*, travaux de l'Institut d'art préhistorique, publ. de l'université de Toulouse-Le Mirail, t. XIII (377 p., 79 fig., 29 cartes) et t. XIV (199 p., 105 fig., 35 cartes).

PARENT R. (1973) – Fouille d'un atelier tardenoisien à la Sablonnière de Coincy (Aisne), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 70, p. 337-351, 8 fig.

PARENT R., PLANCHAIS N. (1972) – Nouvelles fouilles sur le site tardenoisien de Montbani (Aisne) – 1964-1968, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 69, p. 508-526, 14 fig.

PERNAUD J.-M. (1997) – Premiers résultats sur le paysage mésolithique de la vallée de la Somme à partir de l'anthracologie, *in* J.-P. Fagnart et A. Thévenin dir., *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du 119e congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Amiens, 1994*, éd. du CTHS, Paris, p. 47-53, 3 fig., 1 tabl.

ROBERT R., VIGNARD E. (1945) – Les campements mésolithiques du « Désert d'Auffargis » (Seine-et-Oise), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XLII, p. 76-84, 2 fig.

ROZOY C., ROZOY J.-G. (2000) – L'Allée Tortue à Fère-en-Tardenois (Aisne) : un site mésolithique complexe, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 97, n° 1, p. 5-56, 63 fig., 7 tabl.

ROZOY J.-G. (1968) – L'étude du matériel brut et des microburins dans l'Épipaléolithique (Mésolithique) franco-belge, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXV, p. 365-390, 14 fig.

ROZOY J.-G. (1972) – L'évolution du Tardenoisien dans le Bassin parisien, *L'Anthropologie*, t. 76, 1-2, p. 21-70, 10 fig., 1 tabl.

ROZOY J.-G. (1978) – Les derniers chasseurs. L'Épipaléolithique en France et en Belgique. Essai de synthèse, *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, 3 volumes, 1256 p., 81 tabl., 294 fig., 259 pl. h. t.

ROZOY J.-G. (1994) – Techniques de délimitation des cultures épipaléolithiques : la culture de la Somme, *Mésolithique entre Rhin et Méditerranée, Actes de la table ronde de Chambéry, 26-27 sept. 1992*, ADRAS/DRAC, Chambéry, p. 85-105, 11 fig., 3 tabl.

ROZOY J.-G., SLACHMUYLDER J.-L. (1990) – L'Allée Tortue à Fère-en-Tardenois (Aisne, France). Site éponyme du Tardenoisien récent, *in* P.-M. Vermeersch et P. Van Peer dir., *Contributions to the Mesolithic in Europe, IVe colloque international UISPP, commission Mésolithique, Leuven 1990*, Leuven University Press, p. 423-434, 10 fig.

SÉARA F., ROTILLON S., CUPILLARD C. (2002) – *Campements mésolithiques en Bresse jurassienne. Choisey et Ruffey-sur-Seille*, Documents d'Archéologie française, n° 92, 338 p., 292 fig., 45 tabl.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1954) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique. I : Grattoirs, II : Outils solutréens, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LI, p. 327-335, 2 fig.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1955) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique. III : Outils composites, perçoirs, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LII, p. 76-79, 2 fig.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1956a) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique. IV : Burins, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIII, p. 408-412, 2 fig.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1956b) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique. V : Outillage à bord abattu, VI : Pièces tronquées, VII : Lames retouchées, VIII : Pièces variées, IX : Outillage lamellaire, pointe azilienne, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIII, p. 547-559, 5 fig.

SOUFFI B. (2004) – *Le Mésolithique en Haute-Normandie (France). L'exemple du site d'Acquigny « l'Onglais » (Eure) et sa contribution à l'étude des gisements mésolithiques de plein air*, BAR International Series, 1307, 208 p., 162 fig., 45 tabl.

TATÉ É. (1885) – Petits silex trouvés près de Coincy-l'Abbaye, *L'Homme*, 2e année, p. 688-691.

TEXIER J.-P. (2000) – À propos des processus de formation des sites préhistoriques, *Paléo*, 12, p. 379-386, 1 tabl.

THÉVENIN A. (1990) – Du Dryas III au début de l'Atlantique : pour une approche méthodologique des industries et des territoires dans l'Est de la France. 1re partie, *Revue archéologique de l'Est*, t. 41, p. 177-212, 19 fig.

THÉVENIN A. (1991) – Du Dryas III au début de l'Atlantique : pour une approche méthodologique des industries et des territoires dans l'Est de la France. 2e partie, *Revue archéologique de l'Est*, t. 42, p. 3-62, 36 fig.

THÉVENIN A. (1996) – Le Mésolithique de la France dans le cadre du peuplement de l'Europe occidentale, *in* S.-K. Kozlowski et C. Tozzi dir., *The Mesolithic, Colloquium XIII, Formation of the European Mesolithic Complexes, Actes du colloque international de l'UISPP, Forli (Italie), 1996*, p. 17-32, 11 fig.

THÉVENIN A. (1998) – L'Épipaléolithique et le Mésolithique de l'Est de la France dans le contexte national : cadre d'étude et état des recherches, *in* C. Cupillard et A. Richard dir., *Les derniers chasseurs-cueilleurs du Massif jurassien et de ses marges*, éd. Centre jurassien du Patrimoine, Lons-le-Saunier, p. 24 à 35, 14 fig.

VALENTIN F. (1995) – Le squelette mésolithique du Petit Marais de La Chaussée-Tirancourt (Somme, France), *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris*, 321, série IIa, p. 1063-1067, 1 tabl.

VERJUX C. (1999) – Chronologie des rites funéraires mésolithiques à Auneau (Eure-et-Loir, France), *in* A. Thévenin et P. Bintz dir., *L'Europe des derniers chasseurs. Épipaléolithique et Mésolithique, Actes du 5e colloque international UISPP, commission XII, Grenoble, 18-23 septembre 1995*, éd. du CTHS, Paris, p. 293-302, 6 fig.

VERJUX C. (2000) – Les fosses mésolithiques d'Auneau (Eure-et-Loir – France), *in* P. Crotti dir., *Méso 97, Actes de la table ronde « Épipaléolithique et Mésolithique » de Lausanne, 21-23 novembre 1997*, Cahiers d'Archéologie romande, n° 81, p. 129-138, 8 fig.

VERJUX C. (2004) – Creuser pour quoi faire ? Les structures en creux au Mésolithique, *in* P. Bodu et C. Constantin dir., *Approches fonctionnelles en Préhistoire, Actes du XXVe congrès préhistorique de France, Nanterre, 24-26 novembre 2000*, p. 239-248, 7 fig.

VERJUX C., DUBOIS J.-P. (1996) – Une sépulture mésolithique en position assise sur le site du « Parc du Château » à Auneau (Eure-et-Loir), *Revue archéologique du Centre de la France*, t. 35, p. 83-96, 13 fig.

VERJUX C., DUBOIS J.-P. (1997) – Rites funéraires mésolithiques originaux à Auneau (Eure-et-Loir), *in* J.-P. Fagnart et A. Thévenin dir., *Le Tardiglaciaire en Europe du Nord-Ouest, Actes du 119e congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Amiens, 1994*, éd. du CTHS, Paris, p. 265-277, 8 fig.

VIELLE É. (1890) – Pointes de flèches typiques en silex de Fère-en-Tardenois (Aisne), *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, p. 959-964.

VIGNARD E. (1961) – La position stratigraphique du Tardenoisien et des différentes industries du Paléolithique supérieur sur le Stampien de la Région parisienne, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LVIII, p. 196-203, 3 fig.

Bénédicte SOUFFI
Laboratoire d'Ethnologie préhistorique
UMR 7041 du CNRS
Maison de l'Archéologie et de l'Ethnologie
21, rue de l'Université, 92023 Nanterre Cedex
benedictesouffi@yahoo.fr

Jean-Pierre FAGNART
Laboratoire de Préhistoire et Quaternaire, USTL
ESA 8018 CNRS
Conseil général de la Somme
27, Mail Albert 1er, 80026 Amiens Cedex 1
jp.fagnart@somme.fr

Paule COUDRET
Laboratoire de Préhistoire et Quaternaire, USTL
ESA 8018 CNRS
18, rue Dufour, 80000 Amiens
p.coudret@wanadoo.fr

Jalons historiographiques : le Néolithique, entre matériel et idéel

Jean GUILAINE

Conférence prononcée le 26 novembre 2004 au musée de l'Homme, lors de la séance de clôture du congrès du centenaire de la Société préhistorique française.

Chères et Chers Collègues,

N'attendez pas de mon exposé une analyse historiographique détaillée des recherches concernant le Néolithique français depuis la fondation de la Société préhistorique française, sinon plus tôt[1]. Compte tenu du temps imparti, j'évoquerai seulement quelques tendances générales touchant surtout aux courants intellectuels ayant constitué l'arrière-plan de la recherche sans, bien entendu, prétendre à une quelconque exhaustivité. Bien que notre pays soit au centre de ma réflexion, je ne souhaite pas m'enfermer dans le cadre national, mais changer fréquemment de focale : passer ainsi de la France à un cadre plus étendu, méditerranéen et européen, voire à une échelle plus large encore. À cet effet, on n'oubliera pas que la SPF, qui vit le jour à l'époque de l'empire colonial français, avait progressivement intégré dans ses débats et ses publications cette vision généraliste globalisante en prenant pour objectif, dans le droit fil idéologique du XIXe siècle, une histoire universelle de l'homme et en ne s'installant pas dans le strict espace hexagonal, tendance confirmée après la première guerre mondiale par l'élargissement géographique des articles du bulletin concernant divers continents. S'agissant aujourd'hui d'un congrès consacré à la construction du discours scientifique et à l'évolution des idées qui le sous-tendent, je parlerai du Néolithique dans ses aspects tantôt matériels, tantôt « idéels », pour reprendre un terme usité par mon collègue Maurice Godelier. Je vais donc essayer de balayer le XXe siècle en soulignant quelques-uns des points forts de la recherche et de ses concepts.

Mais je souhaite d'emblée clarifier ma position que certains connaissent : le terme « Préhistoire », qui nous rassemble ici au sein d'une même association, est un commun dénominateur imparfait. Il s'est trouvé légitimé à la fois de l'intérieur, si l'on peut dire, par des archéologues souhaitant définir un champ d'application aussi large que possible dans la reconnaissance d'industries de la pierre, voire du métal débutant, et, de l'extérieur par des historiens qui ont rejeté dans la sphère « préhistorique » toute culture ignorant l'écriture. Ces césures institutionnelles, finalement voulues par les uns et par les autres, ont abouti à l'émergence d'un concept – la Préhistoire – qui véhicule une large part d'ambiguïté en fédérant des situations fondamentalement distinctes au plan des techniques, de l'économie ou de l'organisation sociale. Je suis de ceux qui pensent que la seule vraie Préhistoire est celle des chasseurs-cueilleurs. Le Néolithique, l'Âge du Bronze, c'est de la Protohistoire ancienne, voire de l'Histoire. Et l'écriture me semble ici un pâle marqueur frontalier en raison des si nombreuses cultures de tradition orale qui tombent, par suite de ces découpages factices, dans le temps historique. Sans souhaiter prolonger sur ces questions de terminologie ou de marge, ni, le moins du monde, dynamiter l'unité de la SPF, une famille dont la diversité fait d'ailleurs le charme, nous ne devons pas nous masquer que l'étiquette « Préhistoire » fait cohabiter deux mondes économiques et sociaux bien différents, deux étapes fondamentalement distinctes, le Néolithique se situant aux sources du monde historique. Ce n'est point là qu'une banale histoire de mots car, la recherche et la spécialisation allant leur train, je crois que cette dichotomie n'aura de cesse de s'accentuer dans les années à venir. Ne nous voilons pas les yeux derrière un terme à l'unité artificielle, mais faisons en sorte, de façon lucide, que chacun des deux grands volets de notre discipline – la Préhistoire paléolithique et la Protohistoire ancienne – puissent connaître, dans leur intérêt respectif, un épanouissement soutenu et complémentaire.

Lorsque la SPF voit le jour en 1904, le terme « Néolithique » a déjà été forgé quarante ans plus tôt et les

débats sur cette mutation de l'histoire des sociétés sont déjà largement lancés, tantôt à partir de recherches de terrain, tantôt par le canal de problèmes plus théoriques comme l'origine même du Néolithique européen. Dès cette époque du XIXe siècle avancé s'affrontent déjà diffusionnistes et autochtonistes, un débat qui traversera tout le XXe siècle et qui demeure encore d'actualité dans la mise en place du Néolithique, avec une acuité peut-être plus grande dès qu'il s'agit de régions, comme la façade atlantique ou l'Europe du Nord-Ouest, éloignées de l'épicentre proche-oriental. Déjà donc se positionnent d'un côté les « orientalistes » qui défendent le rôle moteur joué par les régions est-méditerranéennes dans la transformation progressive de l'Europe. Dans la foulée d'O. Montélius (1843-1921), on retrouvera notamment à cheval sur les deux siècles Carl Schuchhardt (1859-1943) en Allemagne, Joseph Déchelette (1862-1914) en France et Louis Siret (1860-1934) en Espagne. Il est vrai que les recherches en Asie occidentale, en Égypte ou en Égée ne cessent d'attirer l'attention du monde cultivé occidental : développement des études mésopotamiennes tout au long du XIXe siècle, rôle du français Auguste Mariette qui devient chef du premier service des Antiquités d'Égypte, fouilles de Sir Flinders Petrie, reconnaissance à partir de 1870 de l'Âge du Bronze troyen et égéen par Heinrich Schliemann (1822-1887) et Wilhelm Dörpfeld, révélation, par Arthur Evans, de la civilisation minoenne à compter de 1878. Tout ceci fascine les scientifiques et entretient dans le public une sorte de romantisme oriental d'un passé un peu exotique. Pour beaucoup, les primautés sont tout naturellement à l'Est.

Face à ce courant, les autochtonistes – alors dénommés « occidentalistes » – ne sont pas à mettre tous sur la même longueur d'onde. Il y a ceux comme Gustav Kossina (1858-1931) qui privilégient les notions identitaires fondées autour d'ensembles culturels et mettent en exergue les problèmes de la formation des peuples, d'où les penchants nationalistes que l'on sait. D'autres, comme Gabriel de Mortillet (1821-1898), se placent dans une perspective technologique évolutionniste de caractère multipolaire. Certains n'hésitent pas à contester les influences venues de l'Est : ainsi en est-il de Salomon Reinach (1858-1932), dont l'ouvrage *Le mirage oriental* dénonce l'emprise idéologique des cultures est-méditerranéennes.

Cet occidentalisme effréné montra piteusement ses limites dans les années vingt avec la pénible affaire de Glozel, dans l'Allier, où l'on crut avoir découvert une culture néolithique originale dotée d'une écriture précoce, affaire qui allait engendrer dans notre pays un débat, parfois malsain, au cours duquel la SPF prit position mais se retrouva condamnée en justice malgré le recours à un brillant défenseur, Me Maurice Garçon.

De la période qui court de 1880 à la première guerre mondiale, je souhaite détacher deux noms. L'un est celui d'Émile Cartailhac (1845-1921), dont l'ouvrage *La France préhistorique*, paru en 1889 chez Alcan, est largement consacré au Néolithique. Le terme de « révolution » pour désigner cette période y est exprimé, bien avant Childe, et l'auteur, dans un passage prémonitoire, s'interroge sur la complexité de cette mutation, sur son émergence probablement polygénique à l'échelle de la planète[2]. De même, s'il observe les multiples expressions du mégalithisme, Cartailhac s'emploie-t-il à combattre l'idée d'un lien phylétique entre toutes ses manifestations et défend-il, sur ce plan aussi, la thèse d'une déconnexion entre tous ces foyers à mégalithes. Il faudra attendre quelque vingt années pour que voit le jour le tome 1 du *Manuel* de J. Déchelette consacré à la Préhistoire, ouvrage dans lequel l'auteur, à propos du Néolithique, s'inscrit pour sa part dans le sillage de Montélius et construit sa démonstration à partir de constantes influences orientales. À cette époque, par suite de travaux plus poussés en Allemagne ou en Grande-Bretagne, certains styles céramiques sont déjà reconnus – le Rubané, le Cordé, le Caliciforme – et l'on doit à Déchelette d'avoir lui-même attiré l'attention sur l'originalité de la céramique du camp de Chassey et sur ses parentés avec les vases-supports atlantiques.

Ne nous y trompons pas : les grands noms de la Préhistoire demeurent alors attirés, depuis les balbutiements de la discipline, par les temps paléolithiques et la reconnaissance, au début du XXe siècle, de l'art quaternaire réactive d'une certaine façon l'intérêt porté à cette période. Ce désintérêt pour les époques récentes peut trouver plusieurs explications : le Néolithique est perçu comme le stade ultime d'une longue évolution, une sorte de fin de course et non comme il doit l'être : un commencement. Des questions idéologiques aussi : l'histoire « naturelle » de l'homme se dissout dès lors qu'agriculture et élevage viennent brouiller une évolution jusque là commandée par les seuls rythmes climatiques. L'intervention anthropique dévalue alors le Néolithique. Enfin, la souche de cette transformation n'est pas indigène : elle est externe, lointaine, mal connue et l'archéologie de l'époque, trop souvent à visées nationales, n'est pas portée à franchir aisément les frontières. Peut-être aussi la disparition, lors de la Grande Guerre, de certaines élites intellectuelles (à commencer par le décès de Déchelette lui-même), susceptibles d'assurer un relais, a-t-elle contribué à un enlisement qui durera peu ou prou jusque vers 1950.

D'autres raisons ont peut-être joué : ainsi le poids de la typologie lithique, dominant en France, ne semble pas en ce temps là se révéler opératoire pour le Néolithique. D'autre part une échelle de travail régionale, rarement nationale, ne permet qu'une compréhension limitée de certains processus. On peut dire que, le *Manuel* de Déchelette excepté, le demi-siècle 1900-1950 a été pour la France celui des occasions ratées et, n'ayons pas peur des mots, d'une prise de retard que Raymond Vaufrey, tenu au courant, par ses multiples lectures, de l'avancement de la discipline à l'étranger, ne cessera longtemps de dénoncer dans les colonnes de *L'Anthropologie*. Face à cette léthargie, la Grande-Bretagne bouge. Dès 1925, à 33 ans, V. Gordon Childe (1892-1957) publie sa première édition de *L'Aube de la civilisation européenne*, suivie trois ans après par *L'Orient ancien* (*The Most Ancient East*, 1928), puis

par son *Danube dans la Préhistoire* (*The Danube in Prehistory*, 1929). Quelques idées émergent de cette œuvre précoce qui laissera des traces profondes : un scénario diffusionniste à partir du Proche-Orient, lieu de formation du Néolithique en partie sous l'effet des changements climatiques holocènes, des propagations successives à travers l'Europe selon un enchaînement fondé sur une chronologie contractée, système qui se fondait sur des stratigraphies de référence (cf. Troie) auxquelles on raccrochait les faciès céramiques les plus ressemblants. À partir d'une documentation éparse et hétérogène, Childe a donné une leçon d'Histoire. Il inspirera d'autres brillantes synthèses dues à des auteurs britanniques comme celle de Christopher Hawkes sur les *Fondations préhistoriques de l'Europe jusqu'à l'époque mycénienne* (1940) ou, plus tard, celle de J.D. Grahame Clark sur *l'Europe préhistorique, les fondements de son économie* (1952, traduction française 1955) qui complète la vision historico-culturelle de Childe en développant le versant économique. Entre 1925 et 1950, l'échelle de travail de quelques excellents chercheurs français (Zacharie Le Rouzic, Maurice Louis, abbé Joseph Philippe, par exemple) ne transgresse pas le cadre régional. C'est pourquoi la France est-elle périodiquement parcourue et ses données synthétisées par des chercheurs étrangers dans de bons papiers : C. Daryll Forde en 1927, P. Bosch-Gimpera et J. de C. Serra-Rafols la même année, J. Hawkes en 1934, Piggott en 1937 et 1953, Childe en 1931 et 1950, toute une époque donc qui trouvera me semble-t-il ses derniers échos dans *The Prehistoric Chamber Tombs of France* de Glyn Daniel en 1960[3]. Curieusement, face à cet engourdissement français, certains pays d'Europe développent de grandes fouilles extensives de sites : Skara Brae (1927) dans les Orcades, Vladimirovka en Ukraine (1927), Köln-Lindenthal en Allemagne (1929), Karanovo en Bulgarie (1936), etc.

C'est au sortir de la guerre et lors de la décade 1950-1960 que les choses vont commencer à changer, à l'Est comme à l'Ouest. Au Proche-Orient d'abord, fouilles et programmes se succèdent : à Jéricho d'abord où Katleen Kenyon reprend les anciennes fouilles de John Garstang. Jean Perrot fouille à Mallaha et sur plusieurs sites du Levant sud. Robert Braidwood travaille à Jarmo, dans le Zagros occidental, et dans la plaine d'Antioche, ensuite avec Halet Çambel en Haute-Mésopotamie (Çayönü), multipliant monographies et synthèses.

On verra d'ailleurs, tout au long de la seconde moitié du XXe siècle, l'épicentre de la néolithisation proche-orientale se déplacer au gré de la localisation géographique des recherches et des hypothèses qui en découlent : Palestine, puis Zagros à cette époque, ensuite Levant nord, aujourd'hui Anatolie du Sud-Est. En ces premières années de l'après-guerre, la France apprendra beaucoup des fouilles néolithiques en stratigraphie que conduit Luigi Bernabo Brea à la grotte des Arene Candide, en Ligurie, ou sur le Castello de Lipari dans les îles Éoliennes et sur le rôle que cet auteur confère aux groupes à poterie imprimée dans la néolithisation de la Méditerranée. Jean Arnal, le véritable initiateur en France de la céramologie néolithique, adaptera les données de la fouille ligure à la documentation française, en faisant notamment du Chasséen la colonne vertébrale du Néolithique français. Sur ce plan, la France est alors très en retard si on la compare par exemple à l'Italie où, dès la première moitié du XXe siècle, Paolo Orsi, Domenico Ridola, Ugo Rellini, Pia Laviosa-Zambotti ont déjà défini le Stentinello, le Ripoli, le Serra d'Alto, le Lagozza, édifice que L. Bernabo Brea allait parachever en dénommant toute une série d'horizons culturels : Impressa, Vases à bouche carrée, Diana, Piano Conte, etc. Retard également en regard de l'Espagne où, dès 1932, Pedro Bosch-Gimpera avait défini, dans sa magistrale *Etnologia de la Peninsula ibérica*, les principaux groupes du Néolithique ibérique. Pour rattraper ce handicap, la France se lance tous azimuts dans la reconnaissance de ses divers faciès néolithiques. Les années cinquante-soixante seront essentiellement « culturalistes ». En 1955, l'excellent ouvrage de Gérard Bailloud et Pierre Mieg de Boofzheim, *Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen*, synthétise la documentation du moment. L'influence childienne demeure forte : chronologies basses et évolution en périodes successives illustrée, en fin d'ouvrage, par des cartes qui ressemblent, à l'échelle du pays, à celles publiées par Childe dans l'édition française de *l'Aube* (Payot, 1949).

Mais c'est la fin des années cinquante qui me semble constituer un véritable tournant. C'est le moment en effet où le radiocarbone commence réellement à se répandre dans la pratique archéologique et à balayer, non sans difficulté, tout l'échafaudage childien fondé sur le comparatisme céramique et la survalorisation de quelques sites de référence (Troie, Vinça). La déstabilisation de ce système engendre bien des polémiques et l'on verra quelques autorités, comme Vladimir Milojcic dans les Balkans ou Martin Almagro Basch dans la péninsule Ibérique, s'accrocher encore quelques temps à des chronologies basses.

En Orient même, les théories de Childe sont contestées de tous côtés. Par Robert Braidwood qui doute du rôle du climat dans la néolithisation et place désormais l'homme au cœur du processus. Par la reconnaissance en Palestine et dans l'aire des montagnes de Haute-Mésopotamie et du Zagros d'un Néolithique précéramique qui met à mal l'équation céramique = agriculture. L'Égypte, considérée par Childe et par Pia Laviosa-Zambotti comme l'un des possibles centres orientaux de l'agriculture, ne montre aucun décollage précoce en ce domaine. Le rôle de l'Égée comme courroie de transmission de certaines innovations est-méditerranéennes, idée force de la vulgate childienne, matérialisé par l'influence mycénienne sur les tholos d'Andalousie ou sur les motifs spiralés des temples de Malte (Tarxien), passe de plus en plus mal. Par ailleurs, la sphère égéenne perçue comme zone-mère de l'architecture à bastions (Kastri, Lerne, Panormos) générant les fameuses « colonies » égéennes en Occident (Los Millares, Vila Nova de Sao Pedro, Zambujal) est de plus en plus discutée. Il en va de même de la primauté égéenne en matière de métallurgie européenne, position alors toujours défendue par Edward

Sangmeister, tenant lui aussi de chronologies basses et situant en Grèce le point de départ de la métallurgie européenne aux environs de 2600 avant notre ère.

Peu à peu, en réaction, des chronologies longues commencent à s'élaborer. La plus spectaculaire, pour l'Europe de l'Ouest, est certainement celle qui, sous l'impulsion de Pierre-Roland Giot et de son élève Jean L'Helgouach, vieillit de deux millénaires la première implantation mégalithique en Armorique, achevant de déconsidérer, à partir des résultats de Barnenez et de Geignog, l'hypothèse de l'origine méditerranéenne des dolmens occidentaux, donnée confortée plus tard par les fouilles de Jean-Pierre Mohen dans certains monuments de Bougon (E1 et F0). Cet exemple, devenu classique, est révélateur d'un basculement qui fait douter, de façon parfois trop systématique, des impacts orientaux sur les transformations de l'Europe et qui fait dès lors le lit des théories autochtonistes, qui vont se répandre largement au cours des années soixante et soixante-dix, en réaction contre les théories diffusionnistes précédentes. Curieusement, c'est pourtant au cœur même de cette période pro-autochtoniste qu'Albert Ammerman et Luigi Cavalli-Sforza lanceront, dès le début des années soixante-dix, leur modèle de la « diffusion démique » fondé, à partir de la première carte des datations européennes du Néolithique ancien établie par J.D. Grahame Clark en 1965, sur la notion d'une colonisation d'origine moyen-orientale avec diffusion parallèle de gènes et du *« package »* néolithique.

Sur les thèses autochtonistes elles-mêmes, on peut s'interroger sur le pourquoi de leur succès. Plusieurs raisons peuvent être invoquées :

- la libération, grâce au radiocarbone puis de la dendrochronologie, de l'échelle du temps et la prise de conscience de la durée temporelle du Néolithique européen, jusque là contractée à l'extrême par l'usage de chronologies basses. Dans plusieurs pays, et en France même, quelques datations folles, beaucoup trop anciennes, ont pesé lourd dans cette sorte de vieillissement frénétique qui allait jusqu'à concurrencer parfois l'antiquité même des datations orientales. Au vrai, cette quête d'une ancienneté européenne prenait à l'occasion des tournures idéologiques ;
- on ne saurait exclure, ce faisant, une sorte de satisfaction « nationaliste » dans cette prise de distance culturelle en regard d'un Proche-Orient qui semblait jusque-là avoir conditionné tout le scénario de la néolithisation européenne. C'était aussi une façon de dénoncer les excès du migrationnisme ;
- on doit également ne pas oublier le rôle alors joué par le structuralisme dans les approches d'anthropologie culturelle et sociale, chaque culture étant dans cette optique perçue comme possédant une base autochtone, assurant son propre développement, initiant de l'intérieur tout processus de changement culturel ;
- n'oublions pas enfin, comme le souligne A. Ammerman[4], le besoin à travers le monde, à cette époque post-coloniale, de réécrire les histoires nationales sur la base de l'autochtonie. À l'inverse, on mesurera combien aujourd'hui le sentiment d'européanité favorise toujours davantage, en matière de recherche néolithique, les visions à large échelle et l'élaboration de concepts transgressant les frontières nationales, devenues scientifiquement anachroniques.

On peut dire que, dans les pays méditerranéens en particulier, cette vague autochtoniste a connu son acmé dans les années cinquante-soixante en Grèce avec Demetrios Theocharis, dans les Balkans avec Aloj Benac, dans le Sud de la France avec Max Escalon, tandis que l'étonnant site de Lepenski Vir, sur le Danube, avec ses sculptures originales, donnait l'occasion à Dragoslav Srejovic de formuler l'hypothèse d'un foyer de néolithisation à large emprise, du Proche-Orient jusqu'au moyen Danube, assorti sur ce vaste espace d'expériences diverses. Cette perspective indigéniste a été largement relayée ensuite, dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, mais dans un autre esprit, dans les pays de l'Europe du Nord, en particulier par les travaux de Marek Zvelebil ou de T. Douglas Price, qui ont tenté de remettre les sociétés indigènes au cœur du processus de transition vers le Néolithique en défendant plutôt un modèle de diffusion culturelle au sein de communautés autochtones dynamiques. Certes, des sortes de concessions réciproques ont souvent permis de jeter des ponts entre les deux positions extrêmes (colonisation/acculturation) ou montré la complexité probable des processus. Ce débat a eu pourtant quelque mérite. Quel que soit le modèle retenu (migration, diffusion culturelle, acculturation), il a imposé l'idée, corroborée par les archéobotanistes et les faunistes, que le Proche-Orient n'avait aucun compétiteur sérieux dans la souche des espèces végétales et animales domestiques, comme semblent notamment le confirmer les tout récents résultats sur l'ADN des bœufs domestiques. Mais, parallèlement à ce volet économique, il a, en revanche, mis pleinement en lumière les spécificités culturelles du Néolithique européen, à toutes les étapes de son déroulement, et souligné sa créativité, dans les domaines mégalithique et métallurgique en particulier, comme l'ont montré dans les années soixante-dix les travaux de Colin Renfrew.

Laissant de côté ces aperçus théoriques et revenant à un aspect plus matériel de la recherche, il me semble que les années soixante à quatre-vingt ont constitué, sur le terrain comme en laboratoire, une période de grand dynamisme sur le continent européen (cf. après Bylany, les chantiers d'Achilleion, Nea Nikomedia, Anza, Dikili Tash, Sitagroi, Azmak, Cascioarele, Divostin, Aldenhoven, etc.) et tout particulièrement français. Dans notre pays, à l'étude des stratigraphies est venue s'ajouter, de façon plus systématique, celle des habitats dès lors abordée par des fouilles extensives et dont l'opération de la vallée de l'Aisne, sous l'impulsion de Bohumil Soudsky, a constitué l'expression la plus aboutie, même si elle n'était pas tout à fait la première. On est là au cœur historique de cette archéologie « processuelle » qui, soucieuse d'appréhender les aspects économiques et sociaux des communautés préhistoriques, a fait changer d'échelle la pratique de terrain. Ce mouvement, marqué en France par une progressive

montée en puissance des sauvetages, a généré l'AFAN, prélude à l'actuel INRAP. L'archéologie des habitats néolithiques a dès lors connu un épanouissement qui a fait apparaître coup sur coup l'organisation de certaines localités, l'importance des enceintes, la taille étonnante de certains bâtiments de l'Ouest (Pléchatel, Douchapt), la spécificité des habitats en milieu lacustre, l'analyse interne de l'espace domestique (dans le Rubané comme dans le Néolithique final du Midi, en raison, ici, d'une préservation exceptionnelle des architectures). Tout ceci est en germe dans notre pays dès le début des années soixante-dix.

En France, mais l'on pourrait élargir la focale, il me semble que ce souci d'aller vers une approche de plus en plus totale du Néolithique a dès lors largement favorisé l'émergence des spécialisations. Je prendrai trois exemples :

- d'abord **l'environnement**. Toute sa place lui est faite, pour la première fois dans notre littérature archéologique, dans *la Préhistoire française. II. Civilisations néolithiques et protohistoriques*. Palynologie et carpologie comblent dès lors leur retard sur l'Europe du Nord-Ouest tandis que notre pays devient pilote dans le champ de l'anthracologie. Toute une batterie de disciplines naturalistes commence dès lors à mieux mesurer le degré de pression anthropique sur le milieu. On peut aujourd'hui citer quelques-uns des acquis de ces trois dernières décennies qui se situent dans le prolongement de ces efforts : la mise en évidence des grottes-bergeries et la pastoralité chasséenne, la précocité de certains impacts anthropiques sur le paysage, lesquels reculent parfois de façon surprenante (?) jusqu'au Mésolithique, une meilleure appréciation des pulsions climatiques et des crises érosives induisant des processus d'emprise ou de déprise humaines peut-être trop minorés jusqu'ici face à la thèse du « tout culturel » ;
- **2e exemple : la caractérisation des matériaux**. Le réinvestissement du Néolithique par les lithiciens, désormais technologues, et par les tracéologues ont transformé nos perspectives. Mais c'est peut-être la caractérisation des matériaux, souvent couplée avec une approche technologique, qui a constitué l'un des plus puissants moteurs pour repenser le fonctionnement des sociétés néolithiques en soustrayant, à une image subautarcique, celle de processus d'échanges à longue distance, voire d'importations commanditées en fonction de rapports sociaux inégalitaires. Je renvoie ici, bien sûr, aux travaux sur la circulation de la variscite ou à ceux de Pierre Pétrequin sur les longues lames surpolies en roches alpines trouvées dans les monuments du Morbihan ou en divers points d'Europe de l'Ouest ;
- **3e point** qui trouve ses racines dans le renouvellement des années soixante-dix : **le social**. Il me semble qu'en France tout particulièrement l'un des angles d'attaque d'une approche sociale s'est fait jour, sous l'impulsion de Claude Masset, Jean Leclerc et Henri Duday, à travers l'étude des sépultures collectives, par une volonté de substituer à l'anthropologie classificatoire traditionnelle une étude davantage axée sur les pratiques funéraires, la gestion des caveaux mais aussi la façon d'appréhender le cadavre comme témoin social ou indice démographique. Le processus s'est, bien sûr, élargi aux sépultures individuelles, souvent dans un contexte comparatif à l'échelle européenne, la France étant encore peu fournie en nécropoles d'envergure, faisant mieux apparaître les différences fondées sur l'âge, le sexe ou le statut.

Sur ce dernier plan, sous l'influence des auteurs néo-évolutionnistes d'outre-Atlantique, ont émergé des débats sur le caractère égalitaire ou inégalitaire des sociétés néolithiques, certains chercheurs observant des dénivelés sociaux dès le Néolithique ancien, d'autre ne les percevant guère avant le Néolithique moyen voire final. Il me semble que ce sont Jan et Marion Lichardus, dans leur ouvrage sur *la Protohistoire de l'Europe*, paru en 1985, qui, chez nous, ont contribué à soulever cette question en opposant un stade néolithique, sans grande différence de statut entre les individus, et un stade chalcolithique, à structure inégalitaire, éventuellement héréditaire, et diffusé à partir d'un épicentre sud-oriental. Le débat a rebondi avec le Cerny et, plus récemment encore, avec le développement en Occident, au Ve millénaire, de marqueurs de distinction comme les longues haches polies et les perles en variscite. Cette hiérarchisation en marche fut-elle imputable à la diffusion d'un système organique ou le résultat de représentations sociales convergentes ? On peut en débattre. Certains exemples pourraient indiquer que rien n'est d'emblée joué et qu'une vision linéaire de l'évolution sociale n'est pas de mise. On le voit bien d'ailleurs, au Proche-Orient, où très vite le PPNB génère, avec de grandes localités, de sensibles inégalités, un peu comme si le système néolithique s'était emballé dès le départ vers l'émergence de la pyramide sociale avant de s'effondrer vers - 7000 et de se reconstruire à partir de petites localités à gestion peu ou prou collective. C'est, en fait, à partir de cette phase de renivellement que le processus commence à gagner l'Europe et d'abord la Grèce où, comme l'a souligné Catherine Perlès, le Néolithique diffuse sur la base de localités plutôt réduites et donc à plus forte cohésion sociale. J'ajouterai que le processus est encore plus net en Italie du Sud-Est où les premiers établissements paléo-agricoles, très denses en nombre, ne sont souvent que de simples fermes cerclées d'un fossé.

J'ai souhaité parler aussi d'idéel : j'y viens. Approcher la pensée, les structures mentales, les concepts symboliques des préhistoriques, constitue certainement l'un des aspects les plus stimulants de nos études, le plus spéculatif et sans doute le plus risqué aussi. C'est pourtant cette démarche qui est, peut-être, la plus représentative des dernières années du XXe siècle. À compter des années quatre-vingt, la montée dans les domaines de l'histoire ou de la philosophie des sciences des approches herméneutiques a débouché sur l'émergence d'un courant, dit « post-moderne », remettant en cause les analystes positivistes classiques. Notre discipline a emboîté à son tour le pas et généré une archéologie « post-processuelle », dite parfois

structuraliste, davantage intéressée par les approches symboliques et les représentations idéelles des populations du passé que par ses aspects strictement matériels. Tout en constatant cette poussée d'intérêt pour cette archéologie cognitive, je ne suis pas sûr que cette césure entre les deux versants, matériel et idéel, de la discipline corresponde à une analyse historiographique rigoureuse, pas plus qu'à une réelle fracture au sein de ses acteurs. Depuis les débuts de la recherche préhistorique, bien des chercheurs ont tenté de corréler faits matériels et degré de développement cognitif et de pénétrer, ne serait-ce qu'à titre d'hypothèse, la pensée des populations anciennes.

S'agissant d'historiographie néolithique, on peut, sur ce plan, me semble-t-il, observer grossièrement deux étapes principales. La plus ancienne puise ses racines dans l'œuvre des grands auteurs évolutionnistes du XIXe siècle qui ont mis la femme au cœur du social, à la fois en sa qualité de génitrice et de pivot économique, compte tenu de ses liens supposés avec l'agriculture. Certains, comme J.-J. Bachofen, après avoir envisagé l'antériorité des systèmes matrilinéaires sur les organisations patrilinéaires, ont, par glissement, imaginé le concept de matriarcat qui n'a pas dépassé le stade de la spéculation sympathique. Mais, par progressive dérive à partir d'une conception de ces sociétés perçues comme à dominante féminine et dans le même temps d'une assimilation terre nourricière/femme fertile, a vite émergé une supposée religion néolithique dans laquelle l'image féminine est apparue comme fondamentale. Né d'abord dans la sphère de l'histoire des religions, le concept s'est ensuite étendu à l'archéologie dès lors que certains témoins – comme les figurines – semblaient le corroborer. L'image d'une sorte de grande déesse néolithique, ancêtre des déesses-mères antiques, a ainsi fait son chemin, entretenue par les ouvrages de E.O. James, J. Maringer, C. Zervos. Elle s'est davantage encore développée dans les pays anglo-saxons à travers la littérature de Jacquetta Hawkes, qui popularisa la notion d'une religion mégalithique, associée au culte d'une déesse diffusé vers l'ouest depuis la Méditerranée orientale. Le concept, antérieur à l'époque du radiocarbone, faisait peu de cas des anachronismes et mêlait dans une sorte de patchwork figurines, statues-menhirs, mégalithes, etc. Il réussit à séduire la plupart des auteurs britanniques de O.G.S. Crawford à G. Daniel et jusqu'au marxiste V.G. Childe. Il n'en fallait pas davantage pour qu'en France, mais aussi plus largement en Occident, les néolithiciens, considérant que les choses allaient de soi, ne se mettent à courir après cette fameuse déesse orientale, fruit d'une pensée diffusionniste débridée. C'est bien ce qui arriva en Grande-Bretagne, terre de mégalithisme mais où la fameuse déesse demeurait étrangement introuvable. Or, elle y était tellement attendue qu'elle finit bien par arriver, un beau jour, dans les mines de silex de Grimes Graves, sous les traits d'une statuette qui n'était qu'un faux grossier. Ne rions pas trop fort car nous ne sommes pas à l'abri de telles aventures quand on observe comment la figuration féminine de l'hypogée de Razet a été « revisitée » ou quand on songe à l'étrange statue de Capdenac-le-Haut.

L'image d'une sorte de grande déesse néolithique, à valeur peu ou prou universelle, a certainement connu son développement le plus poussé entre 1970 et 1990 à travers l'œuvre « archéomythologique » de Maria Gimbutas, où l'auteur reprend certaines idées de James George Frazer ou de Mircea Eliade et tente de leur trouver un fondement dans la documentation archéologique. La thèse d'une Grande Mère, figure cosmogonique, créatrice du monde, dispensatrice de la vie et du renouveau, assurant prospérité et sérénité à des sociétés paléoagricoles européennes florissantes entre 7000 et 3000 avant notre ère, a fait l'objet de critiques souvent justifiées en raison de son côté hautement spéculatif. On connaît aussi sa récupération féministe mais sans doute ignore-t-on souvent les prolongements mercantiles qu'ont tenté d'en faire certains *tours operators*.

Une seconde étape est davantage inspirée, à partir des années cinquante-soixante, par le structuralisme. André Leroi-Gourhan avait montré le chemin en connotant sexuellement les animaux de l'art quaternaire. La voie a été plus récemment suivie et appliquée par Ian Hodder au Néolithique européen à travers sa symétrie *domus/agrios*. À Çatal Huyuk, dans les années soixante, James Mellaart, influencé par une vision matrilinéaire des sociétés néolithiques, dominante depuis Lewis Morgan et, en ce temps là encore, partie prenante de la vulgate soviétique, avait ébauché une opposition femme/taureau, sphère féminine dominante/sphère masculine assujettie. Jacques Cauvin reviendra sur cette dichotomie femme/taureau en vieillissant son émergence de quelques millénaires supplémentaires jusqu'au Khiamien, c'est-à-dire à l'étape proto-néolithique. L'œuvre de ce chercheur a eu le mérite de montrer le poids de l'imaginaire et du cognitif lors des périodes qui ont accompagné les transformations sociales devant ensuite conduire, au plan matériel, à la production de nourriture. On peut certes discuter de la prééminence respective du social et du symbolique. À suivre de près la série de transformations qui jalonne la trajectoire conduisant du Natoufien au PPNB, il semblerait que les changements affectent d'abord le champ du social – celui de l'architecture notamment ou du funéraire – mais que, parallèlement, ceux-ci entraînent une manipulation du symbolique, comme pour entériner et inculquer les mutations proposées. La documentation symbolique elle-même est souvent peu loquace. Ainsi les figurines, souvent sollicitées dans ce type de débat, sont-elles déjà des versions anciennes de « divinités » ? J'aurais, pour ma part, plutôt tendance à y voir des outils du fonctionnement social et l'on sait la diversité des hypothèses que nous proposent, à leur sujet, l'ethnologie ou l'archéologie, lorsque ces témoins bénéficient d'une contextualisation explicite : objets de culte mais aussi ex-votos, aide-naissances, figurations d'ancêtres, blasons, poupées, jouets, etc. On sait par ailleurs que certains auteurs (Jean Perrot, Alain Testart) s'interrogent sur le concept de divinité qui, pour eux, ne peut « antéceder » l'évolution sociale et n'apparaître qu'avec des sociétés bien hiérarchisées à l'aube du phénomène urbain, voire étatique.

Mais la recherche va vite et oblige à repenser sans cesse les idées en apparence les mieux établies. Et ce sont sans doute les découvertes de la Turquie du Sud-Est qui autorisent aujourd'hui une nouvelle réévaluation de ces questions sur le symbolique. Les bâtiments cérémoniels de Göbekli, avec leur étonnant bestiaire dès le PPNA, ont parfois été rapprochés des sanctuaires troglodytiques du Paléolithique supérieur d'Occident. Ils s'en distinguent à mon avis par le fait qu'ils sont construits en dur, de main d'homme, affichant ainsi une emprise anthropique délibérée, hors de tout contexte naturel. Tandis que s'amorcent les prémices de la transformation du milieu, végétal et animal, l'homme commence dès lors, au cours de l'étape suivante, PPNB ancien, à s'autoreprésenter sous la forme de statues souvent plus grandes que nature, comme on peut le voir avec l'exemplaire de Yeni Mahalle à Urfa et comme cela devait exister dans le bâtiment cultuel de Nevali Çori, ce qui pousse Mehmet Özdogan et Harald Hauptmann à évoquer dès lors, aux racines du Néolithique, une sorte de « divinité » masculine, si divinité il y eut. Pour ces auteurs, la prolifération des statuettes féminines n'interviendrait que dans un second temps avec l'ancrage définitif des communautés agricoles, par exemple en Anatolie, mais aussi en Europe du Sud-Est et dans les Balkans. Notons au passage que ces figurines sont absentes du Cardial franco-ibérique, indice peut-être ici de sociétés à économie non encore pleinement sédentaire.

Cette vision structurée féminin/masculin trouve un écho tardif dans le phénomène des statues-menhirs européennes où des caractères anatomiques, donc « naturels », désignent les femmes tandis que des attributs culturels (des armes en général) connotent les hommes. Cette symétrie est d'autant plus intéressante que chaque facette s'exprime dans un contexte quasiment opposé puisque le mâle, avec des outils fortement culturels – les armes –, se manifeste par la chasse ou la guerre, dans l'espace le moins humanisé qui soit, celui du non anthropisé où il peut donner libre cours à sa virilité et à ses prouesses. La femme, dont l'iconographie traduit prioritairement la fonction naturelle, biologique, « sauvage », évolue au contraire dans la sphère du domestique, de l'humanisé, du fermé (la maison), celle qui est le plus modifiée par l'espèce humaine.

Je voudrais, pour conclure, prendre du recul par rapport à ces considérations Proche-Orient/Europe/France, et souligner à quel point les progrès de la recherche ont ces derniers temps montré combien cette néolithisation proche-orientale, dont le domaine occidental est tributaire, est quelquefois survalorisée. Elle ne constitue en effet qu'une expérience parmi d'autres du passage de la chasse à la production. Certes, elle est une sorte de berceau originel pour nous, européens, et c'est pour cela qu'elle est affectivement et, à travers les fouilles, financièrement privilégiée. Et le monde blanc américain, de souche européenne, y puise aussi, d'une certaine façon, ses propres origines. Mais d'autres berceaux existent : en Chine du Nord et du Sud, dans les Andes, en Méso-Amérique, dans le Pacifique, en Afrique. Et je souligne, au passage, que des missions archéologiques françaises sont présentes sur ces divers fronts de la recherche. Tout cela renvoie à la diversité des cultures, à leur aptitude à l'innovation et à l'autotransformation, en bref à l'autonomie de chacune de ces néolithisations.

On considère généralement ces épicentres de l'agriculture comme des pôles de croissance, soit autant de moteurs à répercuter de plus en plus loin l'économie agricole, en raison de la plus grande facilité à produire des populations sédentarisées et des flux démographiques que celles-ci peuvent générer. On pense, bien sûr, à la réussite somme toute rapide du PPNB proche-oriental qui, très tôt, débouche sur une hiérarchisation des sites, une société pour partie stratifiée, des savoir-faire de haute technicité, des mécanismes d'échange à longue distance. En ce sens, le succès du Néolithique reposerait sur un modèle centres (= les berceaux de la néolithisation)/périphéries (les espaces restant aux mains des chasseurs-cueilleurs). Les pôles néolithiques seraient porteurs d'innovations, les périphéries seraient léthargiques.

Or, de nombreux chercheurs ont tenté de réhabiliter ces périphéries en soulignant leur dynamisme qui se traduirait non seulement par l'emprunt de techniques néolithiques mais aussi, en dehors de toute pression externe, par une mécanique interne débouchant sur des réussites et dont le modèle japonais du Jomon constitue l'exemple archéologique le plus achevé puisque, agriculture et élevage exceptés, il invente à peu près tout : la hache polie, la céramique, le village, la nécropole, la hiérarchie sociale. La périphérie n'est donc pas forcément assoupie puisqu'elle peut façonner une autre voie qui ne passe pas automatiquement par l'agriculture.

Ceci invite à mesurer le chemin parcouru. Il y a à peine plus d'un siècle, les préhistoriens définissaient le Néolithique comme la période de la hache polie, de la céramique, des outils de moisson et de meunerie, de certaines armatures de projectiles bifaces. Or, la planétarisation des recherches a fait voler en éclats cette perception et montré que tous ces fameux critères devaient être rapportés, quant à leur invention, à des populations de chasseurs bien antérieures à la production. En Extrême-Orient, la céramique est présente en Sibérie orientale ou en Chine du Sud dès - 14000 et en Afrique dès - 9000, sinon plus tôt encore. Des haches polies sont utilisées dès - 20000 dans le Pacifique. Les Épipaléolithiques disposent d'outils de meunerie, de pilons, de mortiers bien avant la production. On a vu récemment à Ohalo II toute la panoplie des céréales et des légumineuses consommées dès - 20000. C'est pourquoi parler de Néolithique, comme cela se fait encore dans certains pays d'Asie ou d'Afrique, en se fondant sur ces marqueurs contestables, ne peut conduire qu'à des incompréhensions.

S'il revenait parmi nous, le grand Gabriel de Mortillet, qui classait à partir de repères techniques, aurait sans doute bien des migraines, le Néolithique ayant, tout au long du XXe siècle, perdu une bonne part de ses instruments fétiches. Quant à l'idéel, la grande déesse néolithique, au sens de Gimbutas, a rejoint le paradis des mythes modernes. L'histoire du Néolithique, tout

au long de ce XXe siècle, serait-elle donc celle d'une sorte de dépouillement progressif, d'une perte de ses repères initiaux ? Heureusement non. Simplement, et d'un point de vue très général, le Néolithique a, comme d'autres périodes, évacué ou été contraint de minorer quelques-uns de ses « fossiles directeurs » les plus voyants. Au fond, la France constitue un bon exemple, bien que parfois avec un certain retard en regard d'autres pays, de la trajectoire parcourue par la recherche néolithique. Après un premier stade, débuté au XIXe siècle, qui était celui des marqueurs à valeur générale, elle est entrée, vers le milieu du XXe siècle, dans l'ère incontournable du culturalisme, contrainte qu'elle était de bâtir ses cadres chronoculturels néolithiques à travers le recours à des assemblages cohérents (et plus particulièrement céramiques), par l'observation stratigraphique ou la comparaison entre certains ensembles. L'approche du versant économique – agriculture, élevage ou chasse subsistante – a suivi, plus largement intégrée peu après aux notions d'environnement et de paléoécologie. Avec, à compter des années quatre-vingt, le développement des fouilles extensives et de l'archéologie de sauvetage, la discipline a mieux appréhendé les notions de lieu, de territoire, d'espace. Les sciences archéométriques ont dès lors ajouté leur pierre à l'édifice : les datations absolues nous ont débarrassé des anachronismes qui polluaient nos scénarios, la chimie et la pétrographie nous ont révélé les gîtes d'origine et l'ampleur insoupçonnée des processus d'échange. Après le réinvestissement du Néolithique par les lithiciens, la technologie, aidée par l'ethno-archéologie, nous a éclairé sur la diversité des savoir-faire.

À l'abri de la technologie, des sciences de la nature ou des sciences dures, le néolithicien pourrait donc vivre enfin heureux, son chemin étant désormais étroitement balisé par les disciplines archéométriques qui le documentent et lui servent de garde-fou. Mais l'archéologue se donne en permanence d'autres ambitions et les années quatre-vingt, dans le droit fil des approches anglo-saxonnes, nous ont fait réfléchir sur l'organisation sociale tandis qu'un nouveau relais était bientôt pris par l'archéologie symbolique et cognitive, laquelle, mettant la barre toujours plus haut, projette d'extirper la discipline de sa matérialité pour la positionner dans le champ des structures mentales et de la pensée. Déjà, dans le champ du social, la marge spéculative du chercheur se trouve soudain élargie car l'on quitte le champ strict du concret pour celui de l'interprétation. Mais on est ici dans un espace autrement complexe puisqu'il s'agit d'appréhender des unités sociales, beaucoup moins rigides que la simple classification matérielle, touchant à la plasticité des relations entre groupes ou individus soumis à des recompositions constantes et à une certaine prolifération de codes culturels. L'anthropologie culturelle, grâce à ses modèles de sociétés, nous est d'ailleurs, sur ce plan, devenue indispensable. Quant à l'archéologie cognitive, qui envisage d'analyser notamment la façon dont le préhistorique construisait et utilisait ses symboles, sa marge interprétative peut être plus ouverte encore selon la distance qu'elle souhaite s'accorder par rapport aux faits.

Que sera demain ? Fonctionnalistes contre cognitivistes, ou, pour faire simple, matériel contre idéel ? L'archéologie néolithique, à mon sens, ne gagnerait rien à ces déchirements car nulle discipline n'a à renier sa propre histoire mais bien à l'intégrer. Qu'à chaque étape de son développement l'ouverture dans une nouvelle direction se réalise par la contestation des pratiques et des objectifs antérieurs me semble aller de soi. Mais ces combats une fois menés et les nouvelles visions intégrées, la discipline ne gagne pas à l'exclusion mais à l'assimilation, à l'intégration cumulative. Ainsi, en France, culturalisme, paléoenvironnement et paléoéconomie, approche sociale, archéologie symbolique : autant d'étapes historiques complémentaires. L'archéologie préhistorique, comme l'histoire, est une science sociale mais qui à mon sens ne peut établir sa crédibilité en dehors des sciences de la nature et des sciences dites « dures ». C'est en effet cette position d'interface entre socioculturel d'un côté, biologique et matérialité de l'autre qui fonde le socle de nos études et leur confère originalité. C'est dans cette double paternité, revendiquée, que nous devons poursuivre.

Pour conclure, je ne doute pas que l'importance du Néolithique soit reconnue toujours davantage à la fois comme une sorte de grand tournant dans l'évolution culturelle des *sapiens* mais, plus largement, comme phénomène historique planétaire. En France, son étude est encore jeune puisqu'elle n'a commencé à se forger et à se professionnaliser qu'il y a un demi-siècle à peine. En quelques décennies pourtant, les acquis sont déjà impressionnants et de bon augure. C'est donc sur cette lancée prometteuse que je veux souhaiter bonne chance aux jeunes néolithiciens de ce XXIe siècle débutant. ■

NOTES

(1) Sur ce sujet, voir notamment J. Guilaine : Un demi-siècle de recherches françaises en archéologie néolithique, la *Revue pour l'histoire du CNRS*, 8, mai 2003, p. 30-43.

(2) É. Cartailhac : *La France préhistorique*, Alcan, Paris, 1889. Cf. p. 123-125 : « Au point de vue industriel et social, une *révolution* a coïncidé avec cette transformation de la faune […] On a la hache en pierre polie ; on fabrique des vases de terre, on construit des monuments, on pratique l'agriculture. C'est une civilisation nouvelle, inattendue […] nous nous tromperions étrangement si nous admettions qu'un beau jour elle fut enfantée quelque part, en Orient si l'on veut, et de là put s'imposer au monde entier […] il est [encore] possible qu'une civilisation d'un même degré ait spontanément surgi et brillé chez des races qui n'avaient aucun point de contact et s'ignoraient ».

(3) Aperçu des analyses britanniques sur le Néolithique français dans G. Daniel (1986) : The British Contribution to the French Neolithic, *in* J.-P. Demoule et J. Guilaine dir. : *Le Néolithique de la France. Hommage à G. Bailloud*, Picard, Paris, p. 15-19. On rappellera aussi l'intérêt de nos collègues britanniques pour le Néolithique français concrétisé par l'ouvrage collectif *Ancient France (6000-2000 bc)*, The University Press, Edinburgh, 1983, publié sous la direction de C. Scarre. Contribution essentielle des auteurs ibériques pendant l'entre-deux-guerres : P. Bosch Gimpera et J. de C. Serra Rafols : Études sur le Néolithique et l'Énéolithique en France, *Revue anthropologique*, 1925, p. 341-364, 1926, p. 318-345, 1927, p. 208-213.

(4) A. Ammerman (2003) : Looking Back, *in* A. Ammerman et P. Biagi dir., *The Widening Harvest. The Neolithic Transition in Europe. Looking Back, Looking Forward*, Archaeological Institute of America, Boston, p. 3-23.

Jean GUILAINE
Collège de France
11, place Marcelin-Berthelot, 75005 Paris

Une lecture historiographique sur la perception du mobilier lithique dans les études sur la fin du Néolithique

Marie-Hélène DIAS-MEIRINHO

Résumé

Le travail historiographique permet de mettre en évidence les voies scientifiques, intellectuelles et idéologiques suivies par les pionniers de la discipline préhistorique. En l'occurrence, dans le cadre des définitions des cultures du Néolithique, les premières sériations chronologiques ont été esquissées presque exclusivement à partir du mobilier lithique. Cet état de fait est logique puisqu'il émane de préhistoriens travaillant à la fois sur le Paléolithique et le Néolithique. Au fil de l'avancée de la recherche, et même assez rapidement, la position prépondérante du mobilier lithique comme traceur culturel va s'étioler pour laisser la place à l'élément jugé alors plus précis qu'est la céramique. Dès ce moment, la présentation des ensembles lithiques variera selon le souci d'exhaustivité de l'auteur, ceci jusqu'au dernier tiers du XXe siècle, marqué par un regain d'intérêt pour ce mobilier. Il en résulte une reconstitution historique délicate dont un schéma linéaire ne saurait être la seule voie. En effet, des interactions, liées tant à des personnalités de la discipline qu'à des nouveautés méthodologiques, rendent complexe la lecture des événements. En conduisant cette étude sur les assemblages funéraires du troisième millénaire, le regard se porte sur des ensembles comportant une grande documentation archéologique dans un cadre contextuel restreint. Cet angle d'approche privilégié permet de constituer la trame historique qui est proposée ici.

Abstract

Historiographic work makes it possible to highlight the scientific, intellectual and ideological ways chosen by the pioneers of our discipline. At the time of the definitions of the Neolithic cultures, the first chronological seriations were sketched starting almost exclusively from lithic assemblages. That is logical because this work was made by prehistorians working on Palaeolithic and Neolithic. With the projection of research, the dominating position of lithic artefacts as cultural tracers will quickly tarnish to leave the place to the element considered to be more precise: ceramics. From there, the presentation of lithic sets in the publications will vary according to the preoccupation of the author, this until the last third of the XXth century marked by a renewed interest for these artefacts. It results in a delicate historical restitution whose linear reconstitution could not be the only way. Indeed, interactions depending on personalities of the discipline and on methodological innovations come to complicate the reading of the events. By leading this study on the funerary assemblages dating to the third millenium, we look to sets providing a great archaeological documentation in a restricted contextual field. This privileged view-point makes it possible to constitute the historical way which is proposed here.

Opter pour une démarche historiographique induit d'épouser pleinement les fondements du travail de l'historien. Toutes les sources sont enrichissantes dans ce cadre, qu'elles soient textuelles ou iconographiques. Mais un travail de hiérarchisation informative s'effectue dans un second temps : reconnaître l'Histoire dans ses grandes lignes et introduire la petite histoire dans l'Histoire. Cette application méthodologique permet de modifier les focales d'interrogations au regard de la problématique générale et des sources en présence. Aussi, dans l'optique de déterminer quel a été le rôle et la place des assemblages lithiques dans la définition et la reconnaissance du Néolithique, notamment dans sa phase finale, nous structurerons notre propos autour de deux points : la portée des contextes funéraires dans la conception de la chronologie culturelle et la mise en exergue de « fossiles directeurs » lithiques.

LA PORTÉE DES CONTEXTES FUNÉRAIRES DANS LA CONCEPTION DE LA CHRONOLOGIE CULTURELLE

Les contextes funéraires ont très largement capté l'attention des chercheurs. L'histoire de notre discipline et des mentalités se construit de façon privilégiée au regard des morts et des pratiques funéraires. À valeur d'exemple quantitatif[1], dans le Bassin parisien, entre 1800 et 1950, on observe que 193 sites funéraires sont fouillés pour seulement 8 sites d'habitat. La lecture historique des opérations de fouilles sur du funéraire (fig. 1) nous livre une image d'intensification au cours du temps que seuls des événements marquants ont troublée (les deux guerres mondiales du XXe siècle en l'occurrence). L'intérêt porté aux sites sépulcraux peut s'expliquer par le caractère visible des monuments mégalithiques dans le paysage et la valeur hautement symbolique, voire prestigieuse, des objets associés au défunt. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, la recherche de spécificités anthropologiques et la distinction des caractères physiques des populations néolithiques amplifient de façon non négligeable l'attention portée à ces contextes. Jusqu'alors, les habitats restent peu connus hormis les sites palafittiques.

L'antériorité des recherches sur le mégalithisme (on se souvient des premiers pas au XVIIe siècle de Cocherel, 1685, dont les travaux sont cités au XIXe siècle comme étant initiateurs de ce thème de recherche) ne signifie malheureusement pas une rapide avancée des problématiques et des méthodes quant à la définition du Néolithique. En effet, il faut attendre 1867 (année du deuxième congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique), pour que l'attribution des constructions et de l'utilisation des mégalithes qui étaient immanquablement données aux peuples celtiques soient depuis attribuées à l'Âge de la Pierre polie. Ainsi, au cours de cette manifestation scientifique, un basculement terminologique va s'opérer : de l'expression « monument celtique » on finit par adopter « monument mégalithique », terme finalement plus neutre et moins sujet à divergence idéologique (cf. Bertrand, 1868).

Différentes conceptions intellectuelles forgent alors la définition et la reconnaissance du Néolithique. Par le diffusionnisme (exemples des travaux de F. Troyon [1860] et É. Desor [1865 et 1866]) qui s'inscrit dans une confrontation stricte des ensembles palafittiques et mégalithiques, on génère des synthèses de données provenant de contextes différents et antithétiques[2] dans

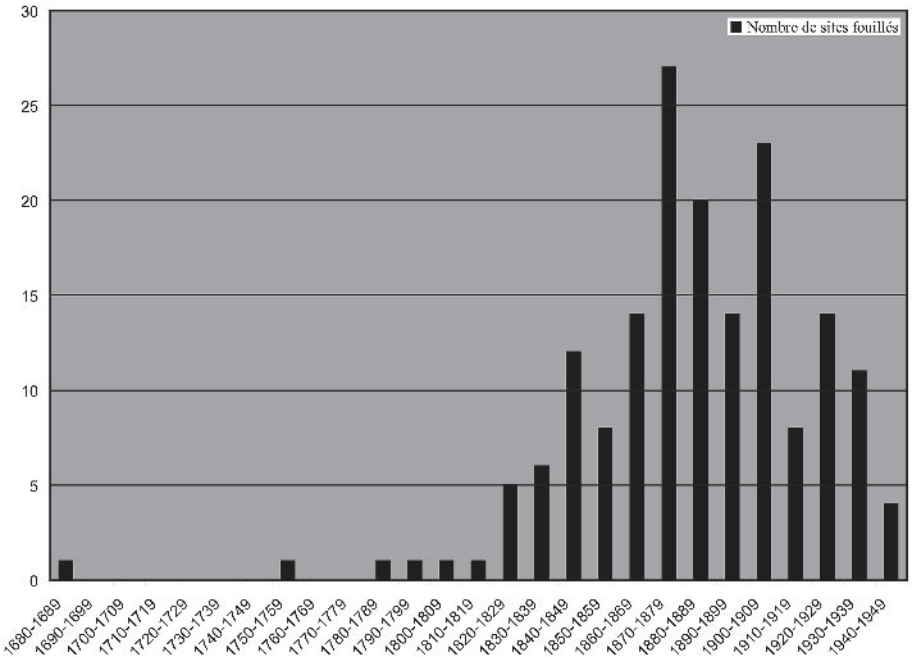


Fig. 1 – Représentation graphique quantitative des sites funéraires fouillés dans le Bassin Parisien entre 1685 et 1950.
Fig. 1 – *Quantitative chart of the funerary sites excavated in the Paris basin between 1685 and 1950.*

une démarche se révélant finalement préjudiciable à l'objectif fixé. Elle ne fera que révéler les dissemblances et suggérera l'éventualité de deux civilisations distinctes : la civilisation des mégalithes et la civilisation palafittique. En définitive, cette volonté de synthèse était logique car elle s'imposait comme nécessaire et incontournable. Mais la méthode elle-même a prouvé ses limites puisqu'on ne peut pas bâtir de raisonnement à partir de la vision simpliste : lacustre = domestique et funéraire = spirituel et culturel (Coye, 1997).

L'évolutionnisme a une part beaucoup plus fondamentale dans les opinions développées notamment après 1880. Les orientations suivies dans l'effort de synthèse s'inscrivent dans une confrontation des connaissances que l'on a sur le Paléolithique avec celles sur le Néolithique. Cette tendance intellectuelle s'inscrit pleinement dans la recherche de sites stratifiés à l'instar des sites du Paléolithique, permettant ainsi de rechercher les correspondances stratigraphiques. Cependant, cela induira de construire un schéma *a contrario* de celui largement dessiné pour le Paléolithique. Seuls les paléolithiciens (dont l'exemple le plus emblématique est Gabriel de Mortillet [1883]) vont s'inscrire dans cette démarche et s'attacher à travailler selon les concepts de continuité et de rupture chronologique. Aussitôt, le mobilier lithique devient le référent chronologique. Pour autant, les méthodes habituellement appliquées aux études du Paléolithique réussissent-elles à résoudre les problèmes de la définition du Néolithique et de sa périodisation ?

LA MISE EN EXERGUE DE « FOSSILES DIRECTEURS » LITHIQUES

En cette seconde moitié du XIXe siècle, alors que la céramique se révèle un fossile décevant auquel on ne reconnaît pas alors de valeur chronologique, les assemblages lithiques prennent une importance considérable dans la caractérisation du Néolithique. La recherche d'industries de transition entre le Paléolithique et le Néolithique et celles appartenant en propre au Néolithique a suscité une attention très vive sur les assemblages taillés. Cependant, alors que beaucoup de types ont été identifiés pour le Néolithique, peu d'entre eux ont été considérés comme caractéristiques de cette période. Nous remarquons que ce sont les haches polies mais aussi les tranchets, les pics, les pointes de flèche qui concourront à la définition des phases chronologiques que sont par exemple le Campignien et le Robenhausien (exemple de Salmon, 1886), les autres pièces (grattoirs, perçoirs, pointes, couteaux, scies, percuteurs, nucléus, racloirs, éclats bruts et éclats retouchés, lames, lamelles, etc.) seront pour autant signalées dans les publications mais considérées comme ubiquistes. Le cas très particulier de la production des grandes lames pressignniennes et de ses célèbres « livres de beurre » sera appréhendé de façon autonome de toutes les autres productions lithiques.

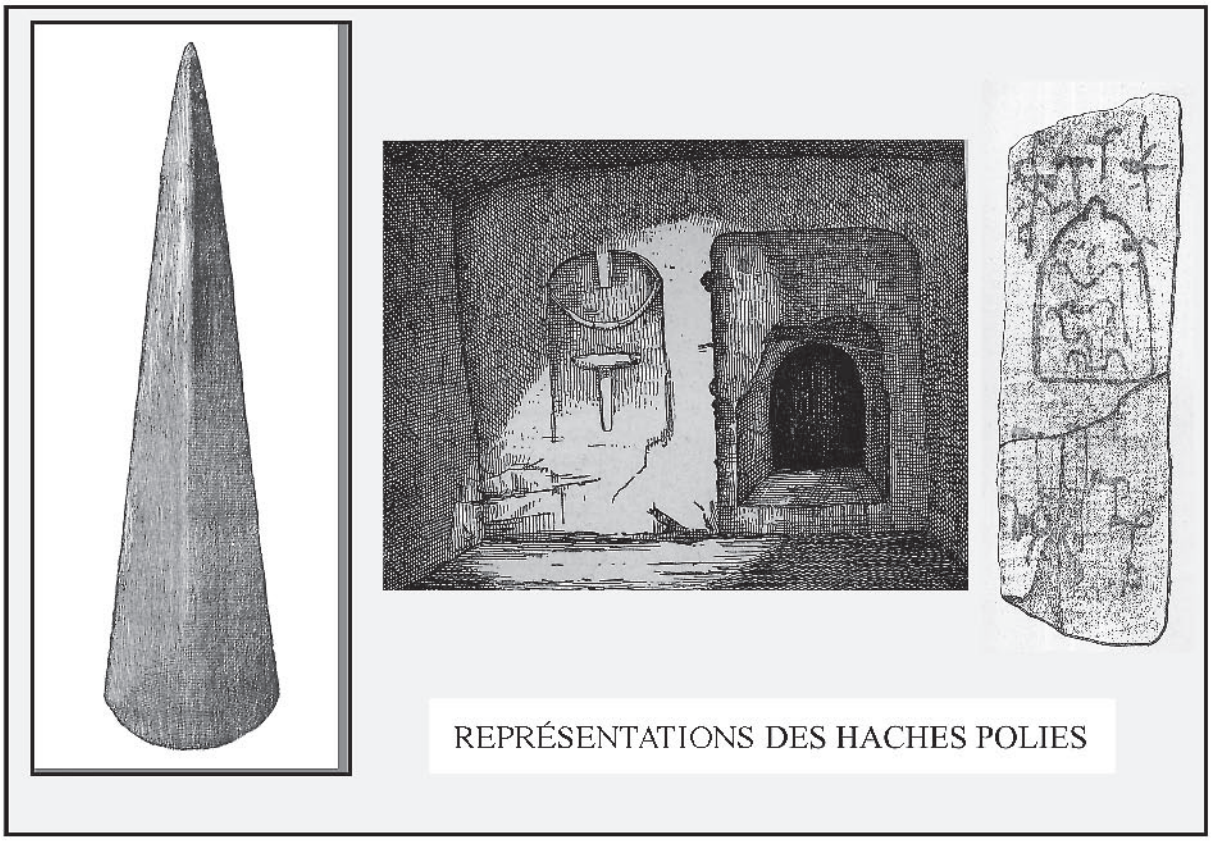
Les haches polies

La hache polie, pièce lithique maîtresse dans la définition de l'Âge de la Pierre polie, va susciter plusieurs démarches : d'une part, la recherche de la chronologie par un procédé évolutionniste : Salmon, d'Ault du Mesnil et Capitan en 1898 voient une évolution convergente des pics et des tranchets vers le type ciseau simple ou double à l'origine de la hache polie (Salmon *et al.*, 1898), reprenant de ce fait l'idée que Salmon seul avait déjà évoquée en 1886 (Salmon, 1886) ; d'autre part, une recherche de concordances conceptuelles entre les ensembles funéraires et les contextes domestiques. On confronte alors la vocation domestique au caractère symbolique créant ainsi un idiome emblématique par cet objet.

Les usages et les fonctions de la hache seront abordés différemment selon les auteurs d'une même période. Aussi, le traitement de la hache comme un outil, comme une arme ou comme un vecteur de symbolique transparait en fonction de la problématique et certainement aussi en fonction de l'idéologie en présence. Figuier (1873), grand vulgarisateur de la Préhistoire à la fin du XIXe siècle, ne va reconnaître que l'aspect domestique de ces pièces et réfuter l'usage possible en tant qu'arme : « La hache était d'un usage continuel, non comme arme, mais comme outil. » Tandis que Lubbock (en 1878)[3] va aborder cette autre fonction de la hache polie mais en restant sur le terrain de la symbolique de l'objet comme représentante du cadre hiérarchique des groupes humains : « *That they are also weapons of war is probable, not only on* a priori *grounds, but also because they have frequently been found in the grave of chief* […] »[4] Cette mise en évidence de l'utilisation de la hache (polie ou non par ailleurs) en tant qu'arme sera reprise de façon anecdotique par Cartailhac en 1896 : « Le soin avec lequel elle est représentée si souvent assigne assurément une place distinguée à cet instrument. Son utilité, les services rendus inspirèrent-ils l'idée d'en faire tout à la fois le symbole et la glorification du travail ? C'est sans doute aussi l'engin de guerre, entouré à ce titre d'un prestige spécial. »

La présence de haches gravées dans les ensembles sépulcraux a renforcé l'intérêt pour les caractères symboliques (fig. 2). Cartailhac, dans *La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments*, se penche longuement sur ces représentations. Il voit une correspondance forte entre l'instrument participant à la construction des mégalithes ou hypogées[5] et l'objet purement symbolique gravé, voire sculpté, dans la roche du sépulcre : « […] De la hache en pierre polie, redisons-le, qui a servi à sculpter ce relief, à creuser les souterrains et qui a laissé sur toutes les parois ses empreintes irrécusables. » Dans ce même ouvrage, il tente de retracer les différents courants de production et de diffusion à l'échelle européenne en citant principalement les pièces de belle facture comme les haches de Bretagne et en reléguant au rang de pièces vulgaires les objets en diorite, grès, dolomie.

De plus, la fascination pour cet objet s'est accrue particulièrement lors des découvertes des haches encore comprises dans leur gaine de matière dure animale.



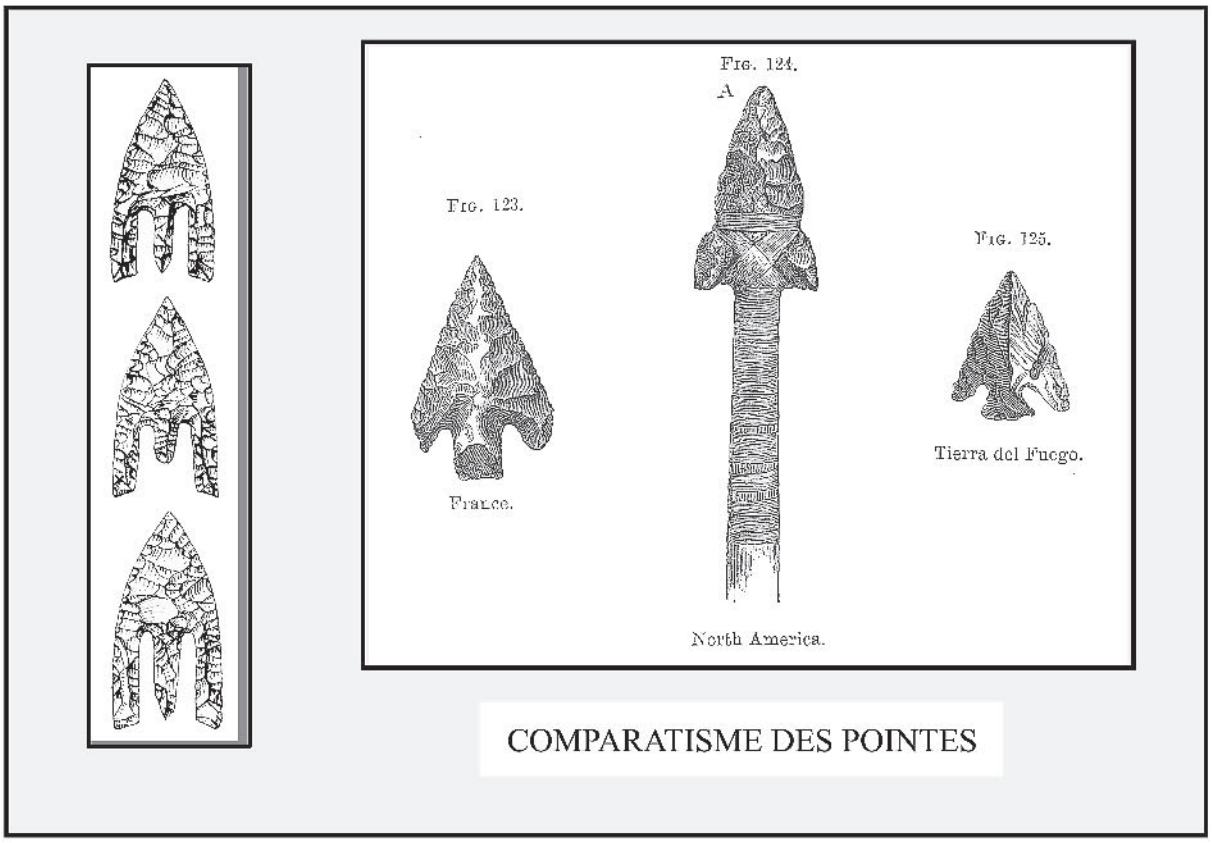


Fig. 2 – Traitements interprétatifs des « fossiles directeurs » : les haches polies dans le domaine symbolique (Cartailhac, 1896) ; les pointes de flèche selon la méthode du comparatisme ethnographique (Lubbock, 1878).
Fig. 2 – *Interpretative treatments of the «fossiles directeurs»: polished axes in the symbolic field (Cartailhac 1896); arrowheads according to the ethnographic comparative method (Lubbock 1878).*

Figuier, dans *l'Homme primitif* (1873, pour la troisième édition), va même jusqu'à citer les différents exemplaires trouvés par Boucher de Perthes dans les tourbières de la région d'Abbeville. Mais dans ce cas bien spécifique, l'attraction ne se porte pas sur la lame de la hache mais surtout sur la gaine elle-même et l'association des deux pièces[6].

Les pointes de flèche et les pointes de lance

Les pointes de flèche, de leur côté, suscitent une attention tout autant particulière. Mais l'implication de ce regard semble s'exprimer au travers d'un comparatisme ethnographique volontiers explicité, dont le meilleur exemple se retrouve dans les écrits de Lubbock[7] : « *The great similarity of arrow-heads, even from the most distant localities, may be seen in figs 123, 124 and 125, which represent specimens from France, North America, and Tierra del Fuego respectively. The different forms were perhaps in use in different tribes, but more probably they are due to the variety of purposes for which they were intended* […] » (fig. 2).

Dans l'esprit des préhistoriens de l'époque, il ne fait aucun doute de l'utilisation et de la fonction de ces pointes. Très rapidement considérées comme des armes, elles sont aussi chargées de fortes notions symboliques : la marque du chasseur et son habileté, et le héros des combats ou le grand chef de la tribu. Mais les interprétations sur ce terrain sont parfois relativisées au regard des faits archéologiques. Ainsi, Cartailhac voit dans la présence de pointes de flèche en contexte funéraire la marque de conflits bien au-delà des simples dépôts : « Bon nombre de ces armes ont été remises au défunt, sans aucun doute pour son service dans le monde des esprits, mais plusieurs ont une origine tout autre et réclament une explication bien différente. Ces flèches sont le témoignage des combats, elles avaient frappé, elles avaient pénétré dans les chairs et dans les

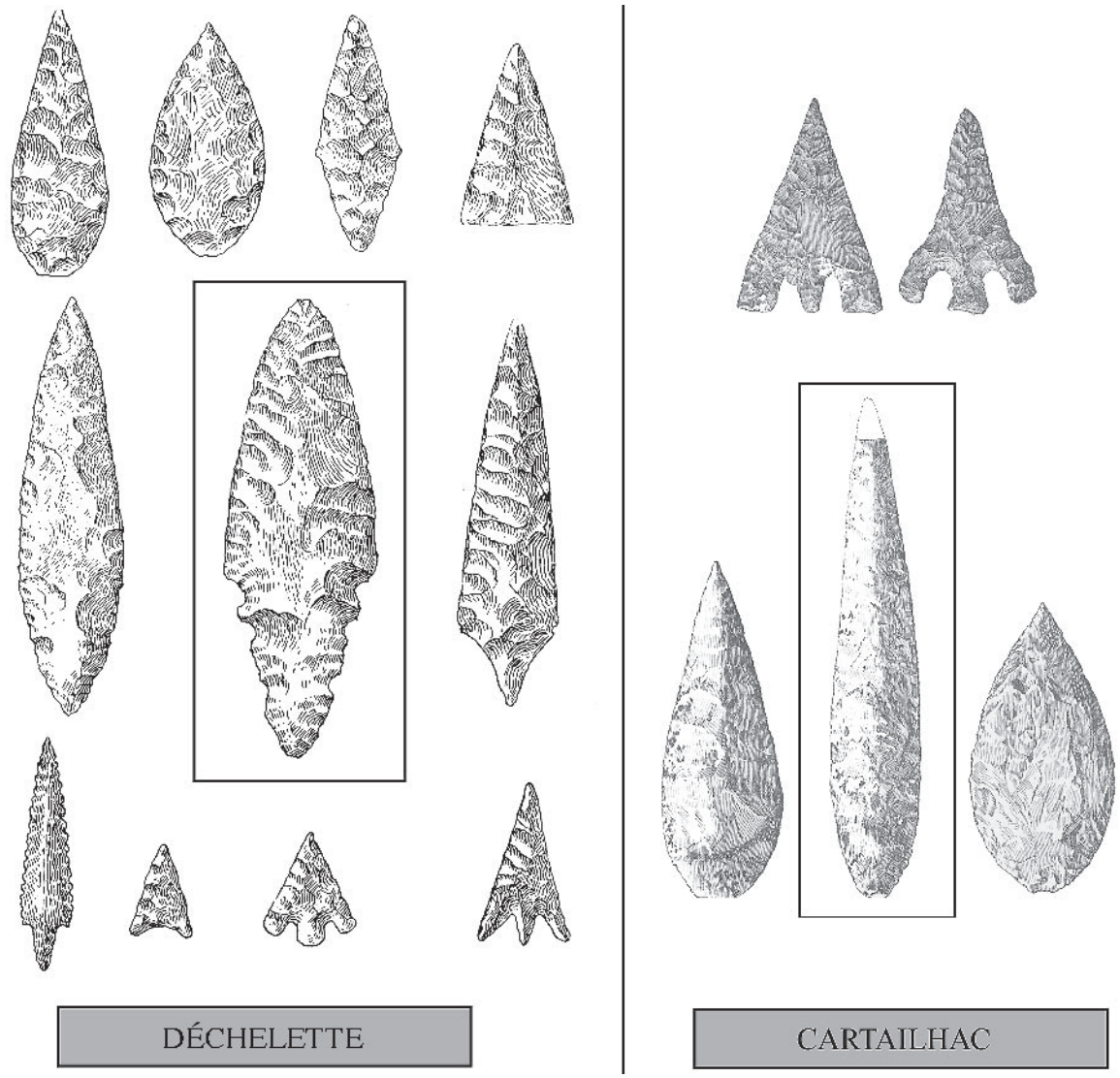


Fig. 3 – Exemples d'intégration de pièces « type pointe de lance » dans les planches de pointes de flèche de Déchelette (1908) et de Cartailhac (1896).
Fig. 3 – *Examples of integration of spearheads in pictures of arrowheads in Déchelette (1908) and Cartailhac (1896).*

os, elles ont été introduites avec le corps ou avec le squelette dans le sépulcre » (Cartailhac, 1896).

De façon plus générale, le travail typologique sur ces pièces est plutôt succinct. Qu'il s'agisse des présentations de Figuier ou de Lubbock, on observe qu'il n'y a pas de distinction à proprement parler de types, mais plutôt une opposition toute relative entre des objets qualifiés de pointes de flèche et d'autres de pointes de lance. Ce qui va amener parfois une confusion réelle entre ces deux groupes d'objets. Ces méprises sont renvoyées notamment par l'observation de traitements similaires dans la fabrication : « Elles ne le cèdent en rien, sous le rapport de la finesse d'exécution, aux pointes de lance ou de javelot » (Figuier, 1873). La distinction entre les deux repose donc sur les dimensions de l'objet et, de temps à autre, sur la morphologie globale. Une autre constatation peut être notée sur l'intégration des armatures tranchantes dans le groupe des pointes de flèche. Cartailhac, par exemple, les prend en compte dans son propos mais uniquement lors de la discussion sur les os pénétrés par des armatures, cependant les figures présentées dans le passage concernant les pointes de flèche sont exclusivement composées d'exemplaires perçants.

La conséquence la plus manifeste de cette imprécision dans le travail typologique se retrouve quand Déchelette, en 1908, dans le volume sur l'archéologie préhistorique, agence dans son travail de synthèse les différentes données sur l'archéologie. En effet, il divise en trois séries principales les pointes de flèche : « pointes sans pédoncule ni barbelures », « pointes à pédoncule sans barbelures » et « pointes à pédoncule et barbelures ». Consacrant pourtant un petit paragraphe plus loin sur les pointes de flèche à tranchant transversal, il explique par une simple note de bas de page pourquoi il n'a pas intégré ces pièces dans sa présentation principale. Ne voulant pas rentrer dans la discussion sur l'emploi de ces pièces comme armature de flèche, il a préféré leur donner une place secondaire dans sa synthèse. Le détracteur le plus notable, en l'occurrence G. de Mortillet (spécifié par Déchelette à cette occasion), avait combattu cette idée notamment de façon singulière lors de la discussion après une communication de Capitan en 1889 sur les armes de jet à tranchant transversal concave ou convexe. On pourra également noter dans les écrits de Déchelette la grande confusion entre différents types : pointes de flèche, pointes de javelot, pointes de lance et même poignards sont considérés comme difficilement différentiables et la taille des pièces semble être le seul argument catégoriel encore une fois. Les figures illustrant son propos sont effectivement assemblées par les différentes pièces avec une légende à tendance générique (fig. 3).

Les pics et les tranchets

Aborder la catégorie des tranchets est plus compliqué car le tranchet outil sur masse et certaines armatures portant ce qui va être identifié comme un tranchet vont être regroupés sous cette appellation. On a donc

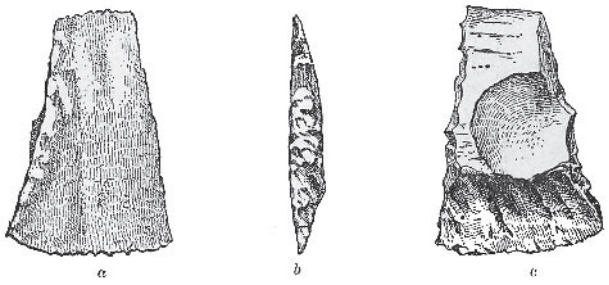


Fig. 115. — Silex taillé, flèche à tranchant ou tranchet.
a. Face. — b. Profil. — c. Revers.

Fig. 4 – Exemple de méprise terminologique entre le tranchet et le tranchant (Cartailhac, 1896).
Fig. 4 – *Example of terminological mistake between the tranchet and the edge (Cartailhac, 1896).*

d'un côté les tranchets typologiquement définis comme tels et de l'autre des armatures tranchantes parfois désignées « silex géométriques » ou encore « silex pygmées » (Déchelette, 1908). La discordance entre ces deux objets, bien différents tant dans leur morphologie que dans leur fonction, va se matérialiser par la confusion tranchant/tranchet (fig. 4). Elle semble avant tout symptomatique d'une volonté tendant à balayer toutes les velléités qui s'inscrivaient dans l'esprit de l'existence du hiatus entre le Paléolithique et le Néolithique. Ainsi le tranchant/tranchet marque la transition d'ensembles tardenoisiens post-paléolithiques vers le Néolithique tel qu'on le reconnaissait. À partir de cette position, la distinction entre les deux n'a pas lieu d'être puisque cela s'inscrit comme un phylum méthodologique appuyant la démarche évolutionniste.

Le cas du pic est plus formel car cet objet s'identifie surtout comme un des instruments prenant naissance avec le Néolithique. Il a été vite reconnu comme servant « à creuser la terre et à entamer la craie » (Mortillet, 1883). Sa découverte dans des exploitations de silex et sur des sites d'ateliers a confirmé l'appellation qui lui avait été donnée. Mais ce sont surtout ses équivalents en matière dure animale qui occasionnent de grandes présentations.

Les productions du Grand-Pressigny

Dès la découverte des ateliers pressigniens en 1864 (Léveillé, 1864 ; Chasteignier, 1864 ; l'abbé Chevalier lors de sa présentation à l'Académie des sciences de Paris), la communauté scientifique se rend compte de l'ampleur et des implications de ces productions au sein du Néolithique. On reconnaît autant les nucléus nommés « livres de beurre » que les grands poignards fabriqués sur les lames issues de ceux-ci. Et l'intérêt est tel, comme nous en informe Figuier en 1873, que ces pièces sont « répandues dans toutes les collections d'histoire naturelle et de géologie ». Une polémique autour de l'attribution chronologique de ces productions a pris naissance à partir de deux considérations : le peu de silex polis dans les ateliers faisant pencher vers une existence antérieure à l'époque de la Pierre

polie (idée d'une époque transitoire entre la Pierre taillée et la Pierre polie[8]) et l'hypothèse d'Eugène Robert de déchets liés à la fabrication de pierres à fusil qui induit une tranche chronologique très récente (Figuier, 1873). Cette controverse sera rapidement renversée en faveur d'un âge néolithique pré-Âge du Bronze compte tenu de la constance des poignards dans les complexes mégalithiques (Déchelette, 1908, citant Müller, 1897). Très tôt, ces poignards ont fait l'objet d'une typologie fine par le dégagement de dix types définis par Saint-Venant (1891).

Évolution des méthodes d'études suite à la définition des « fossiles directeurs »

Nous avons vu précédemment les principaux « fossiles directeurs » du Néolithique. Mais il faut retenir que ceux-ci sont surtout le moyen de différencier l'Âge de la Pierre taillée de l'Âge de la Pierre polie. Or, il reste en suspens la question des phases à l'intérieur même de ce Néolithique. La vision évolutionniste vise à révéler des industries transitionnelles entre des types moins évolués vers des types reconnus comme aboutis et sous-entend que les phases qui connaissent le plus de technicité ou d'élaboration dans leur squelette lithique sont les plus récentes. Que ce soit ou non en partie exact, cette forte tendance va d'ores et déjà cimenter certains types dans un rôle chronologique qui sera complètement galvaudé faute de remise en question. Ce qui explique aussi que très vite (dans les années vingt-trente) la céramique comme indicateur d'une chronologie relative plus fine trouvera sa place dans les questions d'identification des périodes composant le Néolithique.

De plus, les autres éléments de l'industrie lithique, non retenus comme « fossiles directeurs », ne présenteront qu'un intérêt mineur aux yeux des néolithiciens. Ces derniers les signaleront selon les préoccupations qui les animent dans leurs recherches. Pour autant, il faut retenir que malgré l'attention réelle pour ces industries, une des références longtemps citée restera G. de Mortillet et sa galerie des pièces néolithiques dans *Le Préhistorique, antiquité de l'homme* (Mortillet, 1883). La désuétude dans laquelle les industries lithiques vont tomber s'amplifie par un facteur non négligeable : les paléolithiciens ne vont plus s'intéresser au Néolithique et à leurs industries puisque, désormais, la céramique (qui n'apparaît pas sur les sites du Paléolithique) a une implication décisive sur les études de la Préhistoire récente.

Comment vont être décrits les assemblages lithiques suite à cela ? Jusque dans les années soixante, les sites néolithiques sont publiés sous la forme de monographie ou d'article exhaustif qui suivent généralement un schéma récurrent de présentation : particularités du site puis inventaire des différents éléments représentatifs de la culture matérielle avec parfois des annexes d'études bien spécifiques (études anthropologiques, de la faune…). Nous pouvons citer pour exemple les sites de Fort-Harrouard (Philippe, 1936 et 1937), des Roches à Videlles (Bailloud, 1959), etc. Ponctuellement, certains sujets sont publiés, à part, dans le cadre d'articles courts dont on peut retenir notamment pour le mobilier lithique : É. Patte (1960) sur les briquets, J. Philippe (1950) sur le silex du Grand-Pressigny au Fort-Harrouard. Cette tendance à la publication monographique des sites est le résultat de l'avancée des travaux sur le terrain mais aussi de la nécessité d'informer *in extenso* les différentes périodes à l'intérieur du Néolithique et également les entités culturelles en présence. On peut se demander si, dans un certain cadre, le constat désagréable effectué par É. Octobon (1927) n'a pas eu un rôle dans cette intention, car il met en relief l'absence de méthode, de terminologie et de classification en dressant la liste des lacunes (Coye, 1997).

Cependant, les tentatives de synthèses globales ne vont pas être abandonnées pour autant : R.-L. Nougier va s'attacher aux civilisations campigniennes en 1950, S. Piggott s'essaiera à une étude préliminaire sur le Néolithique occidental et le Chalcolithique (Piggott, 1953 et 1954). Mais le grand courant des synthèses qui va s'ensuivre sera fondamentalement le résultat de la révolution dans les méthodes de fouilles initialisée dès 1930 et enrichie jusqu'en 1970. Les paléolithiciens ont un rôle fondateur dans ce renouvellement méthodologique : L. Méroc, G. Laplace, F. Bordes et A. Leroi-Gourhan vont l'expérimenter, le perfectionner et le normaliser (Laplace-Jauretche et Méroc, 1954 ; Laplace, 1971 ; Leroi-Gourhan, 1950 ; Debénath *et al.*, 1992 ; Gaucher, 1992). Ainsi, le cumul des sites fouillés selon les nouvelles techniques va donner un souffle nouveau aux études préhistoriques et permettre de reprendre la voie de la synthèse plus sereinement[9]. Mais la vision régionale constituera l'étape préalable à la perspective nationale. Paraissent alors des travaux sur le Bassin parisien (Bailloud, 1964), sur le Centre-Ouest de la France (Burnez, 1976), qui reprennent l'ensemble des données anciennes au regard des récentes. De façon concomitante à cela, les industries lithiques bénéficient d'un perfectionnement du travail typologique développé par François Bordes à partir des industries du Paléolithique ancien et moyen (Bordes, 1953 et 1961). En effet, la typologie basée sur la notion unique du « fossile directeur » est ressentie comme obsolète (Laplace-Jauretche, 1956). L'avancée de la reconnaissance des techniques de taille impose une prise en considération large des traitements des productions. Dès lors, la démarche s'inscrit dans un champ composé de deux ensembles de critères : une identification précise des types d'outils (dont les indices retenus sont de tous ordres : morphologiques, fonctionnels, pragmatiques) et une mise en évidence de la représentation quantitative des éléments dans l'assemblage étudié dans son ensemble (refusant ainsi toute intention de travail sur la présence ou l'absence de « fossiles directeurs »). Elle induit, en cela, la mise en place d'un système d'indices techniques et l'introduction des analyses statistiques pour permettre la composition de la « liste-type » dont la vocation est non limitative et commune aux chercheurs, comme le stipule D. de Sonneville-Bordes (1966) : « Chaque fois qu'un typologiste qui sait de quoi il parle, et à cette condition,

prononce le nom d'un type […] il procède à cette même intégration des caractères. » Le type est de ce fait bien défini mais pouvant varier dans le détail. L'impact est fort puisque la méthode consistant à élaborer des listes-types est appliquée à différents contextes culturels et chronologiques (Sonneville-Bordes et Perrot, 1953, 1954a et b, 1955, 1956a et b ; Escalon de Fonton et Lumley, 1955 ; Roche, 1959 ; Tixier, 1963 ; Brinch-Petersen, 1966 ; Rozoy, 1967) et permet l'introduction de nouvelles notions : variabilité, tendance, fonds commun et tradition. Cependant, l'usage de cette méthode de travail dévoile l'ubiquité de certains types dans les assemblages d'entités culturelles différentes ainsi que dans la diachronie. Parallèlement au développement de la « typologie bordienne », Georges Laplace va se pencher sur la réalisation d'une typologie objective à valeur d'universalité. La « typologie analytique laplacienne » se base uniquement sur les caractères morphologiques et techniques car « toutes les dénominations dérivées d'une fonction supposée, de la stratigraphie, d'un ensemble culturel, de la grandeur relative et de la toponymie » ont été rejetées du système (Laplace, 1964). À partir de cette première étape, Laplace dégage des types primaires et des types secondaires qu'il escompte sérier pour souscrire à la définition des complexes industriels ; ceci devant lui permettre d'extraire des hypothèses sur les mécanismes d'évolutions internes, sur les mutations des groupes en familles et de tracer les lois de l'évolution des formes et des structures (cf. le travail historiographique sur la typologie de M. Groenen, 1994). Pourtant, même si la démarche est suffisamment justifiée et les objectifs pertinents, l'application directe occasionne des méprises inéluctables : le groupe des foliacées (F) et des pointes (P) regroupant des objets très dissemblables (fig. 5) va, dans un même temps, fusionner et disperser les informations relatives aux armatures. Cette fusion informative établit une seule grille de lecture qui, en définitive, s'avère réductrice. La dispersion sera dans la qualité du traitement puisque tout est mis à la même échelle et ne peut être finalement abordé sur le même plan. Cela demande donc un ajustement méthodologique pour aller vers l'application. Pour autant, tous les groupes définis ne connaissent pas ces incohérences à l'exemple des groupes des grattoirs ou des burins.

Suite à cela, comment vont être assimilés ces changements dans le travail typologique pour l'étude des artefacts lithiques du Néolithique ?

Le rôle secondaire des industries lithiques dans la définition culturelle va peser lourdement sur l'application méthodologique de la typologie définie par les paléolithiciens. Alors que, dans les synthèses proposées, les industries sont présentées au même titre que les autres éléments de la culture matérielle, on observe pourtant que les différents constituants ne bénéficient pas d'un intérêt équivalent (même si globalement la plupart sont signalés). Aussi l'attention se porte sur des pièces retouchées, prises individuellement ou en association, dont on admet une valeur ou une « charge » culturelle. Citons pour exemple la civilisation Seine-Oise-Marne (développée par Bailloud, 1964) qui se caractériserait, après interprétation, par des traditions

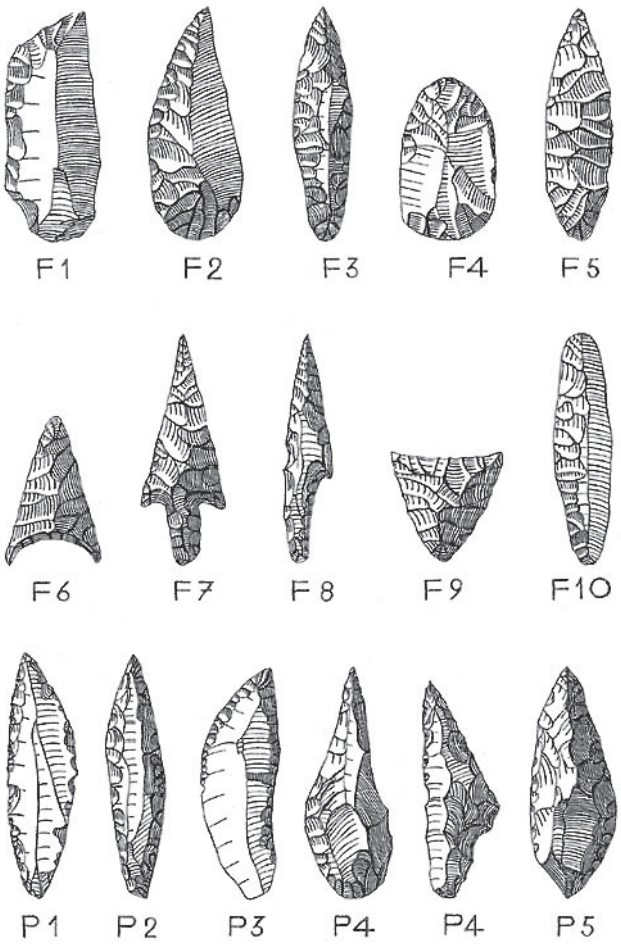


Fig. 5 – Le groupe des foliacées et des pointes défini par G. Laplace (1964).
Fig. 5 – *The group of foliaceous and points defined by G. Laplace (1964).*

locales incarnées par des « retouchoirs, grattoirs courts sur éclats épais, et flèches tranchantes à retouches abruptes », des influences de l'Est par les « flèches perçantes » et des influences de l'Ouest par les « poignards et scies à encoches ». La démarche de synthèse sera donc prédominante à la définition typologique des industries lithiques. En effet, aucune véritable liste-type n'est proposée[10]. Les industries sont fréquemment inventoriées d'après la terminologie employée par les différents auteurs, ce qui va occasionner parfois une approximation nominale « silex taillés ».

La dynamique d'étude des industries lithiques néolithiques sera déclenchée par « un nouveau courant [qui] se fait jour [et] qui veut aller plus loin (et ailleurs !) que la typologie « classique » et donner un autre sens aux objets taillés » (Tixier *et al.*, 1980) : la technologie lithique. Ainsi la typologie et la technologie sont combinées dans une même démarche qui s'intéressera en priorité aux contextes d'habitat et aux contextes spécialisés dont les fouilles récentes éclipsent temporairement l'étude des assemblages taillés en milieu sépulcral. Pourtant, certaines problématiques incluant les ensembles funéraires vont subsister : recherche des schémas de diffusion des haches en matières spécifiques

ou allochtones (par exemple Bastien *et al.*, 1981) ou encore des productions pressigniennes (Genty, 1987 et 1988 ; Mallet, 1986). L'approche technologique va s'orienter vers les principes de variabilité des comportements humains face à la matière première et aux besoins (matériels, culturels, etc.) et ce sont surtout les débuts du Néolithique qui vont être l'objet des premières études (exemple de Binder, 1987). Des travaux de recherche vont se succéder, depuis plus de 25 ans, à la suite de l'application généralisée de l'approche technologique.

CONCLUSION

L'objectif de cette étude était de cerner quel avait pu être le rôle des industries lithiques dans la recherche. La fin du Néolithique, retenue pour notre approche, n'a pas connu un attrait indéfectible, car les discussions les plus prolifiques se portaient davantage sur le début du Néolithique. D'ailleurs, nous pouvons noter que ce qui est actuellement reconnu comme du mobilier néolithique du IIIe millénaire était alors attribué à l'Âge du Bronze dans de nombreuses publications (Figuier, 1873, pour exemple). Toutefois, cette période a fourni quelques-uns des objets les plus emblématiques du Néolithique.

Par ailleurs, alors que les ensembles funéraires ont très tôt été l'objet d'attention, on retiendra que leur rôle dans les études du mobilier lithique a cependant été secondaire. L'approche technologique a, en quelque sorte, scellé cette position en favorisant presque exclusivement les études des contextes domestiques ou spécifiques à des activités (minières, ateliers, haltes de chasse, etc.). Concurremment à cette avancée méthodologique, on peut toutefois retenir que l'on peut trouver des indications sur les pièces lithiques des assemblages funéraires dans des travaux qui visent à traiter des rituels funéraires (Burnez-Lanotte, 1987). Ces contextes n'ont jamais perdu de l'attrait qu'ils suscitaient, mais ce sont d'autres éléments que le mobilier lithique qui entrent dans les discussions.

On distingue trois périodes clés dans la lecture qui a été proposée ici :

- la fin du XIXe siècle est marquée par l'intérêt du mobilier lithique dans le cadre d'une recherche évolutionniste intégrant l'ensemble de la Préhistoire ;
- les deux premiers tiers du XXe siècle, où la céramique remplace le mobilier lithique à mesure que les études sur le Néolithique prennent leur autonomie et poursuivent des problématiques qui leur sont propres. Travailler sur le Néolithique devient un champ de spécialité distinct de la recherche sur le Paléolithique. L'âge de la typologie lithique n'a pas vraiment eu lieu ;
- le dernier tiers du XXe siècle, pendant lequel la technologie lithique s'inscrit dans un nouveau champ de questions.

En travaillant sur une lecture historique ayant pour sujet les industries lithiques, nous avons constaté que, parfois, les événements sur les échelles de temps les plus courtes n'ont pas de conséquences si rapides. L'intégration de certains concepts, notamment méthodologiques, a parfois eu lieu si tardivement qu'entre temps une nouvelle avancée avait eu lieu. Le retard avéré des néolithiciens en matière de travail sur les industries lithiques s'est accumulé par le fait de ces décalages. Les paléolithiciens, tirant régulièrement les fruits de leur investissement, ont pu intégrer et modifier leurs approches, et ce sont eux qui, sans aucun doute, ont eu un rôle déterminant dans le regard que portent, actuellement, les lithiciens qui travaillent sur le Néolithique en France. ■

NOTES

(1) Étude préparatoire menée par nos soins dans le cadre d'un travail sur les industries lithiques des quatrième et troisième millénaires en contexte funéraire.
(2) D'un côté, le funéraire dont la conception sociale est circonstancielle et de l'autre, le lacustre à reconstitution palethnologique (mode de vie et milieux).
(3) Dans le chapitre fort justement nommé *« The use of ancient stone axes »* de *Pre-historic times*.
(4) « Qu'elles soient également des armes de guerre, cela est vraisemblable, non seulement pour des raisons d'*a priori*, mais également parce qu'elles ont été fréquemment trouvées dans des tombes de chef. »
(5) Il cite principalement les ensembles funéraires de la Marne et notamment les différents travaux de Baye dans cette région.
(6) Figuier nous soumet par ailleurs sa surprise sur les qualités réelles de l'utilisation d'une telle gaine lors de chocs violents et la possibilité d'une dissociation des deux parties lors de cette action.
(7) « La grande similitude des pointes de flèche, même des localités les plus éloignées, peut être observée sur les figures 123, 124 et 125 qui présentent des spécimens provenant respectivement de France, d'Amérique du Nord et de la Terre de Feu. Les différentes formes étaient possiblement utilisées dans différentes tribus mais elles sont plus probablement le résultat de la variété des objectifs pour lesquels elles ont été prévues. »
(8) Sans pour autant introduire ici la notion de hiatus telle qu'elle fût définie à cette époque.
(9) On peut évoquer J. Arnal (1953) qui propose une étude sur le Néolithique français à partir des récentes stratigraphies.
(10) Nous pouvons cependant citer les réflexions de J. Cauvin sur cette question dans les hommages à A. Leroi-Gourhan (Cauvin, 1973).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARNAL J. (1953) – La structure du Néolithique français d'après les récentes stratigraphies, *Zéphyrus*, t. IV, p. 311-344, 26 fig.

BAILLOUD G. (1959) – L'habitat néolithique et protohistorique des Roches, commune de Videlles (Seine-et-Oise), *Mémoires de la Société préhistorique française*, t. V, p. 192-214, 10 fig.

BAILLOUD G. (1964) – *Le Néolithique dans le Bassin parisien*, IIe suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS, Paris, 400 p., 52 fig., 7 pl.

BASTIEN G., GESLIN M., LE ROUX C.-T. (1981) – Haches d'importation trouvées en Indre-et-Loire, *Bulletin des Amis du Musée du Grand-Pressigny*, n° 32, p. 26-39.

BERTRAND A. (1868) – Propositions générales sur les monuments mégalithiques, *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, 2e session, Paris, 1867*, C. Reinwald, Paris, p. 167-169.

BINDER D. (1987) – *Le Néolithique ancien provençal. Typologie et technologie des outillages lithiques*, XXIVe suppl. à Gallia Préhistoire, éd. du CNRS, Paris, 209 p.

BORDES F. (1953) – Essai de classification des industries « moustériennes », *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. L, p. 457-466.

BORDES F. (1961) – *Typologie du Paléolithique ancien et moyen*, Delmas, Bordeaux, 2 volumes, 85 p., 108 pl.

BRINCH-PETERSEN E. (1966) – Klosterlund-Sonder Hadsund-Bollund. Les trois sites principaux du Maglemosien ancien en Jutland. Essai de typologie et de chronologie, *Acta Archaeologica*, t. XXXVII, p. 77-185.

BURNEZ C. (1976) – *Le Néolithique et le Chalcolithique dans le Centre-Ouest de la France*, Mémoires de la Société préhistorique française, t. 12, Société préhistorique française, Paris, 375 p., 98 fig. et 8 pl.

BURNEZ-LANOTTE L. (1987) – *Le Chalcolithique moyen entre la Seine et le Rhin inférieur : étude synthétique du rituel*, BAR, n° 354, Oxford, 3 volumes, 853 p.

CARTAILHAC É. (1896) – *La France préhistorique d'après les sépultures et les monuments*, Félix Alcan, Paris, 336 p., 162 fig. (2e éd.).

CAUVIN J. (1973) – Réflexions sur la typologie des outillages néolithiques, *Recueil d'études en hommage à A. Leroi-Gourhan*, Cujas, Paris, 794 p.

CHASTEIGNIER A. (1864) – Sur les silex du Grand-Pressigny, *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. III, p. 554.

COYE N. (1997) – *La Préhistoire en parole et en acte. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1830-1950)*, coll. Histoire des sciences humaines, L'Harmattan, Paris, 338 p., 30 fig. et 18 tabl.

DEBÉNATH A., DELPECH F., LAVILLE H., RIGAUD J.-P. (1992) – L'école de Bordeaux, *in* A. Duval dir., *La Préhistoire en France, musées, écoles de fouilles, associations du XIXe siècle à nos jours, Actes du 114e congrès national des Sociétés savantes, Paris, 1989*, éd. du CTHS, Paris, p. 33-36.

DÉCHELETTE J. (1908) – *Manuel d'archéologie préhistorique et celtique*, vol. 1 : *Archéologie préhistorique*, Picard et fils, Paris, 746 p. (1re éd.).

DESOR É. (1865) – *Les palafittes ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel*, t. XXIII, C. Reinwald, 135 p., 95 fig.

DESOR É. (1866) – Migrations du sud au nord, *Matériaux pour l'Histoire positive et philosophique de l'Homme*, t. 2, p. 524.

ESCALON de FONTON M., LUMLEY H. de (1955) – Quelques civilisations de la Méditerranée septentrionale et leurs intercurrences (Épipaléolithique, Leptolithique, Épileptolithique), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LII, p. 379-394.

FIGUIER L. (1873) – *L'homme primitif*, librairie Hachette et Cie, Paris, 492 p., 287 fig.

GAUCHER G. (1992) – Les écoles de fouille de Leroi-Gourhan, *in* A. Duval dir., *La Préhistoire en France, musées, écoles de fouilles, associations du XIXe siècle à nos jours, Actes du 114e congrès national des Sociétés savantes, Paris, 1989*, éd. du CTHS, Paris, p. 36-48.

GENTY P. (1987) – Les silex pressigniens du Loir-et-Cher : état actuel de l'inventaire, *Bulletin des Amis du Musée du Grand-Pressigny*, n° 38, p. 18-34.

GENTY P. (1988) – Les silex pressigniens du Loir-et-Cher : état actuel de l'inventaire, *Bulletin des Amis du Musée du Grand-Pressigny*, n° 39, p. 27-31.

GROENEN M. (1994) – *Pour une histoire de la Préhistoire*, coll. L'homme des origines, éd. Jérôme Millon, Grenoble, 603 p., 99 fig. et 24 tabl.

LAPLACE G. (1964) – *Essai de typologie systématique*, Annali dell'università di Ferrara (Nuova Serie), Sezione XV, Paleontologia umana e paletnologia, suppl. II al volume I, Ferrare, 85 p.

LAPLACE G. (1971) – De l'application des coordonnées cartésiennes à la fouille stratigraphique, *Munibe*, t. XXIII, n° 2/3, p. 223-236.

LAPLACE-JAURETCHE G. (1956) – Typologie statistique et évolution des complexes à lames et lamelles, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIII, n° 6, p. 271-290.

LAPLACE-JAURETCHE G., MÉROC L. (1954) – Application des coordonnées cartésiennes à la fouille d'un gisement, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LI, p. 58-66.

LEROI-GOURHAN A. (1950) – *Les fouilles préhistoriques, techniques et méthodes*, t. VIII, Picard, Paris, 91 p.

LEVEILLÉ A. (1864) – Découverte d'un atelier sur les terres de la Claisière et de la Doucetterie près du Grand-Pressigny, *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. III, p.193.

LUBBOCK sir J. (1878) – *Pre-historic times as illustrated by ancient remains and the manners and customs of modern savages*, Frederic Norgate, London, 655 p., 226 fig. (4e éd.).

MALLET N. (1986) – Le Grand-Pressigny : vision moderne d'une industrie préhistorique, *Bulletin des Amis du Musée du Grand-Pressigny*, n° 37, p. 19-26.

MORTILLET G. de (1883) – *Le Préhistorique, antiquité de l'homme*, C. Reinwald, Paris, 642 p., 64 fig.

MÜLLER S. (1897) – Les plus belles pointes de pique des tombeaux néolithiques, *Mémoire de la Société royale des Antiquaires du Nord*, Copenhague, p. 136.

OCTOBON É. (1927) – État des connaissances actuelles sur le Néolithique en France, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXIV, p. 252-277.

PATTE É. (1960) – Les briquets dans les sépultures du Néolithique et au Bronze, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LVII, p. 51-55.

PHILIPPE J. (1936) – Le Fort-Harrouard, *L'Anthropologie*, t. 46, p. 257-301.

PHILIPPE J. (1937) – Le Fort-Harrouard, *L'Anthropologie*, t. 47, p. 542-612.

PHILIPPE J. (1950) – Le silex du Grand-Pressigny au Fort-Harrouard, *Bulletin de la Société normande d'Études préhistoriques*, t. XXXV, p. 46-48.

PIGGOTT S. (1953) – Le Néolithique et le Chalcolithique en France : esquisse préliminaire, *L'Anthropologie*, t. 57, p. 401-443.

PIGGOTT S. (1954) – Le Néolithique et le Chalcolithique en France : esquisse préliminaire, *L'Anthropologie*, t. 58, p. 1-28.

ROCHE J. (1959) – L'Épipaléolithique marocain, *Libyca*, t. VI-VII, p. 159-198.

ROZOY J. (1967) – Essai d'adaptation des méthodes statistiques à l'Épipaléolithique (Mésolithique). Liste-type provisoire et premiers résultats, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXIV, p. 209-226.

SAINT-VENANT J. de (1891) – L'industrie en silex en Touraine dans les temps préhistoriques et la dissémination de ses produits, *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. 36, p. 269-284.

SALMON P. (1886) – Âge de la pierre ouvrée, période néolithique, division en trois époques, *Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme*, t. 20, p. 129-142.

SALMON P., AULT du MESNIL G. d', CAPITAN L. (1898) – Âges de la Pierre, habitations néolithiques, le Campignien, fouille d'un fond de cabane au Campigny, commune de Blangy-sur-Bresle (Seine-Inférieure), *Revue mensuelle de l'École d'Anthropologie de Paris*, t. 8, p. 365-408.

SONNEVILLE-BORDES D. de (1966) – L'évolution du Paléolithique supérieur en Europe occidentale et sa signification, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LXIII, p. 5.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1953) – Essai d'adaptation des méthodes statistiques au Paléolithique supérieur. Premiers résultats, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. L, p. 323-333.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1954a) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique : I. Grattoirs, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LI, p. 327-333.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1954b) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique : II. Outils solutréens, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LI, p. 334-335.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1955) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique : III. Outils composites, perçoirs, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LII, p. 76-78.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1956a) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique : IV. Burins, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIII, p. 408-412.

SONNEVILLE-BORDES D. de, PERROT J. (1956b) – Lexique typologique du Paléolithique supérieur. Outillage lithique (suite et fin), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LIII, p. 547-559.

TIXIER J. (1963) – *Typologie de l'Épipaléolithique du Maghreb*, Mémoire n° 2, centre de Recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques d'Alger, Arts et Métiers Graphiques, Paris.

TIXIER J., INIZAN M.-L., ROCHE H. (1980) – *Préhistoire de la Pierre taillée. I. Terminologie et technologie*, Cercle de recherche et d'études préhistoriques, Paris, 120 p.

TROYON F. (1860) – *Habitations lacustres des temps anciens et modernes*, XII, G. Bridel, Lausanne, 495 p., 380 fig., 17 pl.

Marie-Hélène DIAS-MEIRINHO
UTAH-UMR 5608, Maison de la Recherche
5, allées A. Machado
31058 Toulouse Cedex 9
dias@univ-tlse2.fr

De l'archéologie des peuples à l'archéologie du peuplement.

L'apport de la Préhistoire des lacs et des tourbières à la connaissance des sociétés du Néolithique et de l'Âge du Bronze en Europe

Maxence BAILLY
et Pierre PÉTREQUIN

Résumé

D'un point de vue tant historiographique qu'épistémologique, l'archéologie des stations littorales – appartenant, pour l'essentiel, au Néolithique et à l'Âge du Bronze – et la Préhistoire entretiennent un rapport étroit et complexe, qui s'apparente à un jeu de miroir constant sur plus d'un siècle aujourd'hui. Cet entrelacement peut être perçu et relaté de diverses manières ; il offre, selon nous, une vision originale de la préhistoire comme discipline, depuis son acte de naissance jusqu'à l'extraordinaire diversification contemporaine. Vers 1850, au moment où les pays européens découvrent un passé préhistorique ancien, ces sites offrent les images inattendues de cultures matérielles riches et diversifiées, d'architectures élaborées, d'une description du quotidien jusqu'alors inenvisageable. Aujourd'hui, cette préhistoire est devenue une approche pluridisciplinaire du peuplement et des dynamiques complexes sociétés/environnement. Ce sont les axes que nous tentons de dégager dans les lignes qui suivent.

Abstract

From both histographical and epistemological points of view, lake-dwelling archaeology from Neolithic and Bronze Age Europe and prehistory as a whole are involved in a peculiar relationship similar to a self-mirroring display. This one century long intertwining of disciplines can be perceived and related in different ways. As for us, it brings to light a renewed perspective on prehistory as a social science from its date of birth in mid-nineteenth century toward the extraordinary widened today practises. From 1850 onwards, while European nations discover a deep prehistoric past, these prehistoric sites offer the unexpected sketches of rich and diversified material cultures, elaborated architectures, a previously unachieved everydaylife description. Nowadays, that kind of prehistoric research has become a multidisciplanary approach of settlement history and Societies/Environment complex patterns of relationships. These are the main axes discussed below.

COMMÉMORATIONS...

Au regard de l'historiographie comme de l'épistémologie, l'archéologie des stations littorales – appartenant, pour l'essentiel, au Néolithique et à l'Âge du Bronze – et la Préhistoire entretiennent un rapport étroit et complexe, qui s'apparente à un jeu de miroir constant sur plus d'un siècle et demi désormais. Cet entrelacement peut être perçu et relaté de diverses manières ; il offre, selon nous,

une vision originale de la préhistoire comme discipline, depuis son acte de naissance jusqu'à l'extraordinaire diversification contemporaine. Ce sont les axes que nous tentons de dégager dans les lignes qui suivent en mettant à profit le 150e anniversaire de la découverte d'Obermeilen sur le lac de Zürich et le centenaire de la Société préhistorique française. Remarquons que l'année 2004 est également le centenaire de la découverte des sites littoraux de Chalain (Pétrequin et Pétrequin, 2003) et de la pirogue éponyme (Roulière-Lambert dir., 2004 ; Bailly, 2004).

Le souvenir de la découverte des stations littorales est régulièrement fêté, surtout au sein de la Confédération helvétique, où ce patrimoine archéologique demeure essentiel d'un point de vue quantitatif. En effet, hors des franges littorales, les sites archéologiques préhistoriques sont peu nombreux et le différentiel entre sites « humides » et sites « terrestres » ne se comble, pour le Néolithique et l'Âge du Bronze, que depuis une vingtaine d'années, avec les travaux préventifs à la réalisation d'autoroutes de liaison. D'un point de vue qualitatif, les sites « lacustres » occupent également une place singulière qui relève de la construction de l'identité nationale de ce pays. Ce n'est donc pas la première fois que la commémoration de la découverte du patrimoine lacustre et la « naissance » de la préhistoire sont célébrées conjointement (Bailly, 2004).

L'anniversaire qui nous a réunis à Avignon et qui constitue l'origine des textes de ce volume est également l'occasion souhaitée et promue par les organisateurs de mettre en perspective différentes problématiques et thématiques de l'archéologie préhistorique. L'objectif fixé est d'ordre méthodologique, historiographique voire épistémologique. Il constitue la substance de nombreuses communications.

C'est cependant par un axe d'approche légèrement différent que nous voulons aborder aujourd'hui le thème de la contribution des sites de lacs ou de tourbière à la Préhistoire. En effet, les stations littorales occupent une place majeure dans nos connaissances des sociétés de la Préhistoire récente (Munro, 1908 ; Sherratt, 2004), comme l'illustre la littérature destinée au grand public (Goury, 1931 ; Louboutin, 1990). Leur découverte a connu un tel retentissement que la Préhistoire des sites d'ambiance humide est devenue depuis longtemps un thème de l'historiographie de la discipline. Le centenaire de la découverte des palafittes helvétiques avait déjà été l'occasion de rétrospectives (Guyan *et al.*, 1955)[1]. N'oublions pas non plus que dans le cadre du XVe congrès préhistorique de France tenu à Poitiers et Angoulême, Marc-Rodolphe Sauter présentait en 1956 un film intitulé *Cent ans de recherches dans les palafittes* (Sauter, 1957). Le 125e anniversaire a également été l'occasion de la publication d'un volume de la revue zurichoise *Helvetia Archaeologica* (n° 45/48, 1981). Enfin, l'année 2004 est aussi l'année du 150e anniversaire de la « découverte » d'Obermeilen. De multiples expositions et publications accompagnent cette commémoration (Della Casa *et al.*, 2004 ; Menotti, 2004), dont – entre autres – un volume consacré « aux lacustres », mythe national helvétique, par M.-A. Kaeser (2004).

1840-1860 : DEUX DÉCENNIES FRUCTUEUSES

Il ne nous semble pas utile de raviver ce souvenir régulièrement entretenu jusqu'à nos jours. Nous tenterons ici, dans un cadre volontairement restreint, de souligner quelques aspects spécifiques des relations qu'entretiennent l'archéologie des sites littoraux et de tourbière avec la discipline préhistorique (Pétrequin, 1984). Sans reprendre une comparaison historique entre la naissance de la préhistoire et l'identification des sites d'ambiance humide, déjà longuement étudiée par des préhistoriens ou des historiens éminents comme N. Coye, A. Gallay, M.-A. Kaeser, O. Paret, J. Speck, C. Strahm, E. Vogt et C. Wolf, nous soulignerons tout d'abord les synchronismes qui marquent à la fois l'anthropologie et la préhistoire[2] et qui touchent singulièrement la période et les pratiques qui focalisent notre intérêt.

En effet, en examinant la chronologie des découvertes et des publications, il semble qu'une césure s'opère au cours des deux décennies 1840 et 1850. Loin d'être isolée et singulière, cette inflexion s'insère dans un tissu serré d'innovations, de découvertes situées parfois aux antipodes des lacs helvétiques (fig. 1)[3]. En 1984, l'un d'entre nous signalait déjà la discordance entre la date attribuée à la « découverte des stations lacustres » au cours de l'étiage hivernal de 1854 et la réalité des faits (Pétrequin, 1984, p. 22-23). À Obermeilen même en 1829, à Mannesdorf sur le lac de Zürich en 1843-1844 (Munro, 1908, p. 10), des découvertes similaires dans un contexte identique avaient abouti à une tout autre situation : l'absence de discours. En fait la non-reconnaissance d'une réalité archéologique. Or, dix ans plus tard exactement, les découvertes d'Obermeilen sont retentissantes et trouvent en quelques années un écho dans toute l'Europe. Pour M.-A. Kaeser, ce changement radical est lié à la personnalité et à l'envergure scientifique de F. Keller, président de la prestigieuse Société des antiquaires de Zürich, qui reconnaît alors quelque chose d'entièrement nouveau (Kaeser, 2004, p. 20-22). Si N. Coye souligne à juste titre que F. Keller intègre dans son *Erster Pfahlbaubericht*, publié dès l'automne 1854, une stratigraphie du gisement (Coye, 1997, p. 194), on peut s'interroger sur l'origine de cette césure radicale dans la production du discours savant entre 1843 et 1854. Bien que l'historiographie de cette partie de la préhistoire soit largement publiée, il nous semble que certaines articulations majeures ne soient pas explicitées ou même identifiées. Il convient de demeurer prudent, car nous disposons de peu de précisions en ce qui concerne l'ambiance intellectuelle et les lectures des antiquaires helvétiques, mais les concordances sont multiples et éclairantes si l'on évite une surinterprétation anachronique. Ainsi, l'illustration utilisée par F. Keller dès cette première publication (fig. 2) est d'une importance capitale. Elle inaugure toute une série de représentations et de scènes de genre consacrées aux palafittes (Bandi, 1982) et tranche nettement par rapport aux autres genres de représentations du passé

dates	Anthropologie	"Archéologie lacustre"	Paléontologie et Préhistoire
1870		Le Mire fouille la Motte-aux-Magnins à Clairvaux-les-lacs	L. Figuier : *L'homme primitif* *J. Lubbock : The origin of civilization…*
1869	*Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* fondée à Berlin		G. de Mortillet : *Essai de classification…* Matériaux, tome V
1868	Livingstone : *Explorations dans l'Afrique australe…*		fouille de l'abri Cro-Magnon aux Eyzies par L. Lartet
1867			E. Chantre : *Études paléthnologiques ou recherches géologico archéologiques…*
1866		E. Chantre fouille le gisement des "Grands Roseaux" à Charavines	
1865	Tylor : *Researches into the early history of mankind* McLennan : *Primitive marriage…*	F. Desor : *Les palafittes ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel* - 1re étude botanique par Heer	J. Lubbock : *Prehistoric times* - G. de Mortillet : *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'Homme, tome I*
1864		1re fouilles en Autriche sur le lac de Keutschacher	H. Christy et É. Lartet : *Cavernes du Périgord* - un art préhistorique ?
1863	*Anthropological Society* fondée à Londres	E. Desor et G. de Mortillet fouillent sur le lac de Varèse (Lombardie)	T. H. Huxley : *Man's place into nature*
1862		J. Lubbock publie un article sur les palafittes dans la *Natural History Review*	
1861	J. J. Bachofen : *Du règne de la mère au patriarchat* H. Maine : *Ancient law*	1re étude paléontologique sur les restes osseux palafittiques par L. Rutimeyer	Début des fouilles ordonnées par Napoléon III à Alise Sainte Reine
1860		F. Troyon : *Habitations lacustres des temps anciens et modernes* - Gastaldi fouille la première *terramare*	"Bataille d'Oxford" autour de C. Darwin
1859	P. Broca fonde la Société d'anthropologie de Paris	Découverte de la grande station de Concise sur le lac de Neuchâtel	C. Darwin : *De l'origine des espèces* - antiquité de l'Ho. reconnue par *l'Académie des Sciences de Paris* et la *Royal Society of London*
1858		Deux haches polies et leur gaine découvertes hors contexte à Clairvaux, publiées sans interprétation par Z. Robert	C. Lyell visite les terrasses d'Abbeville
1857		Les palafittes suisses sont préhistoriques selon Jahn & Uhlman	J. Boucher de Perthes : *Antiquités celtiques et antédiluviennes, tome II*
1856		1res fouilles sur le lac de Constance - 1res découvertes dans les lacs alpins à Grésine, lac du Bourget	Découverte de la sépulture de Néanderthal
1855			
1854	S. G. Morton : *Types of Mankind* (ouvrage posthume)	"Découverte" des palafittes d'Obermeilen par F. Keller	
1853	J.A. Gobineau : *Essai sur l'inégalité des races humaines*		G. Gozzadini fouille la première nécropole villanovienne à Villanova (Bologna)
1852			
1851	L.H. Morgan : *The Iroquois (League of the Hau-De-Nau-Sau-Nee)*		
1850	Voyages de H. Barth en Afrique de l'Ouest pour la *Royal Geographical Society*	"Fouilles" autrichiennes dans la tourbière de Peschiara (Vénétie)	
1849			
1848	Abolition de l'esclavage en France		Publication en allemand de la théorie des trois âges de Thomsen Worsaae découvre les "Kjokkenmödding"
1847			J. Boucher de Perthes : *Antiquités celtiques et antédiluviennes, tome I*
1846			
1845	Publication de *Kosmos* par A. von Humboldt		
1844		Premières fouilles sur le lac de Bienne par F. Schwab et coll.	
1843		Découvertes littorales à Mannendorf, non interprétées par F. Keller	
1842	A. Comte : fin de la publication des *Cours de Philosophie positive* *Ethnological Society* fondée à Londres		J. Boucher de Perthes découvre un biface à Abbeville
1841			
1840	Début des explorations de Livingstone en Afrique		
1839			
1838	Fondation de la *Société ethnologique de Paris*		
1837			J. Boucher de Perthes fouille des niveaux "antédiluviens" à Abbeville
1836			C. Thomsen : *Guide des antiquités nordiques* (publié en danois)
1835	J. Dumont d'Urville : *Voyage pittoresque autour du monde*		C. Picard : *"Notice sur les instruments celtiques en corne de cerf"*
1834			Art mobilier de la grotte du Chaffaud (Charente) : non interprété
1833			P. Tournal et le concept "d'Anthéhistoire" - Schmerling et les fossiles de la province de Liège
1832			
1831			
1830		Découvertes littorales à Obermeilen non interprétées	C. Lyell : *Principles of Geology*

Fig. 1 – Esquisse de chronologie comparée anthropologie-archéologie lacustre-préhistoire.
Fig. 1 – *Sketch of compared chronology between anthropology, lake archaeology and prehistory.*

(Moser, 1998). Mais plus encore, cette représentation introduit un mode de raisonnement clef pour le développement de l'archéologie préhistorique : l'analogie ethnographique.

Outre l'identification de gisements préhistoriques particuliers et bien que la « découverte » d'Obermeilen constitue une étape essentielle de la reconnaissance du couple stratigraphie/chronologie (Coye, 1997, p. 194-197), il semble que les découvertes de ces sites lacustres plongent de manière inédite les préhistoriens dans l'actuel, le présent, selon deux modes de lecture des vestiges qui n'abandonneront plus cette discipline en cours de constitution.

En premier lieu, ces découvertes conduisent les antiquaires dans le présent des populations « traditionnelles » qui vivent les pieds dans l'eau au XIXe siècle et dont les représentations, collectées et publiées avec succès, sont immédiatement mises à profit par les antiquaires (fig. 2). Dès la première publication des découvertes d'Obermeilen par F. Keller, c'est-à-dire dès la seconde moitié de l'année 1854, l'analogie ethnographique est avancée et oriente de manière univoque l'interprétation des documents archéologiques, malgré des relevés de terrain pour le moins restreints. Au premier rang de ces représentations qui nourrissent l'analogie, il faut citer les récits de voyage de J. Dumont-d'Urville, publiés en 1834 et 1835, qui révèlent, entre autres choses, les villages de la côte nord de Nouvelle-Guinée (Pétrequin, 1984, p. 26-27 ; Coye, 1997, p. 202).

En second lieu, ces découvertes offrent aux antiquaires une plongée inédite dans le quotidien préhistorique par le truchement de ces structures enfin reconnues pour ce qu'elles sont : des habitations, des aménagements domestiques, c'est-à-dire une architecture (Coye, 1997, p. 201-202). En effet, les connaissances concernant ce qui se nomme encore des antiquités celtiques, voire antédiluviennes, proviennent essentiellement des tombes, ou encore de d'amas coquillers du Nord de l'Europe (Stöckli, 2004, p. 85 ; Trigger, 1989, p. 73-86). Ce qui est mis au jour sur les lacs helvétiques se révèle bien éloigné des *kjökkenmöddings*, ou des manifestations mégalithiques, qui constituent jusque-là l'essentiel des données disponibles pour les premiers préhistoriens. Cette découverte procure un point de vue totalement inédit, qui aujourd'hui encore possède peu d'équivalent : un accès au quotidien des préhistoriques, un « présent du passé » jusqu'ici inenvisageable.

Une telle influence de l'ethnographie dans l'identification de l'habitat préhistorique peut paraître exagérée. Cependant, quelques faits remarquables font taire un tel doute. Ils offrent même une solution séduisante pour comprendre la raison qui conduit à la découverte des palafittes non dans les années 1830-1840, mais au cours des années 1850-1860, alors que des gisements « palafittiques » sont connus très anciennement en Suisse, puisque des documents en témoignent au XVe siècle (Kaeser, 2004, p. 20). Si la richesse de l'information stratigraphique et la précision de la chronologie constituent les caractéristiques essentielles de ces sites archéologiques pour la préhistoire du XXe siècle, l'engouement de F. Keller pour ces gisements est ailleurs. N. Coye (1997, p. 196) et M.-A. Kaeser (2004, p. 23) soulignent le peu d'intérêt du président de la Société des antiquaires de Zurich pour la chronostratigraphie et l'application de la théorie des Trois Âges de Thomsen aux sites lacustres. Ce qui focalise son attention est bien la mise en évidence d'habitations sur le territoire d'une Suisse primitive *(Ur Schweiz)*. Quant à F. Schwab et quelques érudits bernois, ils explorent à partir de 1843 des gisements sur le lac de Bienne qu'ils considèrent comme engloutis (Kaeser, 2004, p. 21). L'interprétation « lacustre » est donc inopérante jusqu'à la fin des années 1840. Par contre, le recours à l'analogie

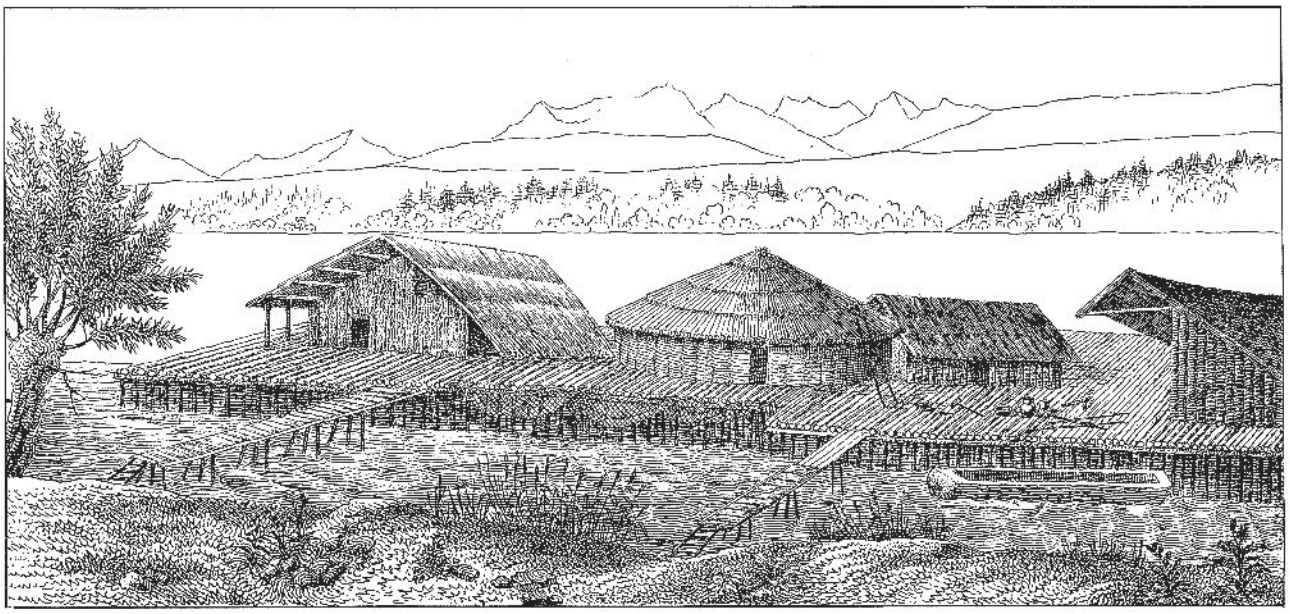


Fig. 2 – L'analogie immédiate. Illustration extraite de la première publication de F. Keller consacrée aux découvertes d'Obermeilen en 1854.
Fig. 2 – *Immediate analogy. Picture from the first publication by F. Keller concerning the discoveries at Obermeilen in 1854.*

ethnographique par F. Keller ou F. Troyon est systématique à partir des années 1850. Les sources antiques également, en particulier les écrits d'Hérodote, sont utilisées véritablement comme des témoignages ethnohistoriques (Kaufmann, 1979). Il semble donc que l'impact d'une littérature qui préfigure l'ethnographie (Kuper, 1988 ; Schulte-Tenckhoff, 1985) soit à l'origine de la réinterprétation des découvertes lacustres. Seule l'intégration d'un « souci » ethnographique, d'une problématique anthropologique rend ce changement cohérent et permet de comprendre l'interprétation erronée des antiquaires bernois sur le lac de Bienne. Un délai de quelques années s'avère nécessaire, qui correspond sans doute à la diffusion de ces récits de voyage, à ces descriptions d'une altérité hors de l'imagination. Ce délai de diffusion de quelques années concerne également les découvertes « lacustres », puisque la publication en 1858 par Z. Robert, conservateur du musée de Lons-le-Saunier (Jura), de deux haches de pierre polie munies de leur gaine de bois de cerf retrouvées sur le lac de Clairvaux n'entraîne aucune interprétation notable. Les découvertes helvétiques semblent ignorées alors (Pétrequin, 1986a) et ce n'est qu'en 1870 que les stations du lac de Clairvaux sont reconnues.

DES VESTIGES INCONNUS PAR MILLIERS : ASPECTS COGNITIFS ET GENÈSE DES CHAMPS DISCIPLINAIRES

Une culture matérielle inédite

Immédiatement, des vestiges inédits surgissent des bords de lac, puis des tourbières et des marais. Après l'étiage exceptionnel de l'hiver 1854, la première fouille subaquatique se déroule dès le mois de mai de la même année sur le site lémanique de Morges (Corboud, 2004). Cette exploitation des sites lacustres tourne rapidement à l'exploitation industrielle, comme l'illustrent les fouilles de la baie de Concise en 1859, puis à l'escroquerie, avec l'apparition de « l'Âge de la Corne » auquel les fouilles de P. Vouga mettront fin en 1885 (Vayson de Pradenne, 1993 [1932], p. 82-84). Des découvertes et des pratiques similaires se multiplient dans les années qui suivent ; dès 1856 sur le lac du Bourget et le lac de Constance, dès 1860 en Italie du Nord. Les découvertes sur les territoires de l'empire austro-hongrois sont plus tardives (Autriche, Slovénie). Ce qui frappe les antiquaires et les premiers préhistoriens, c'est l'abondance des objets et la qualité de leur préservation (Munro, 1908). On pense, par exemple, aux milliers de restes de faune, mais bien plus tard, lorsque C. Goury publie sa synthèse des connaissances sur le Néolithique (Goury, 1931), il démontre dès le titre de son ouvrage que l'essentiel des faits avérés, du bilan factuel provient des sites de lacs et de tourbières. Mais le plus spectaculaire, bien sûr, est l'accès totalement inédit et inespéré à la culture matérielle en matière périssable : bois, écorces, sparteries, tissus, etc.

C'est également la découverte de témoignages archéologiques inédits qui, encore aujourd'hui, n'ont pratiquement aucun équivalent hormis les découvertes et les contextes rarissimes comme la momie du glacier du Similaun, « Ötzi », ou la mine de sel autrichienne de Hallstatt. On pense bien sûr aux outils emmanchés (haches, herminettes, couteaux à moissonner), aux poignards ligaturés de Vinelz sur le lac de Bienne ou de Charavines-les Baigneurs sur le lac de Paladru, aux tissus du lac de Pfäffikon, ou au chapeau en filasse de tilleul de Saint-Blaise-Bain-des-Dames, etc. Au delà de l'anecdotique ou de la singularité, les sites livrent aussi des jalons essentiels à la compréhension du Néolithique et de l'Âge du Bronze. Entre autres découvertes, on peut mentionner la faucille à moissonner complète de la Marmotta sur lac de Bracciano en Italie centrale, attribuable à la *Ceramica impressa*, les pains carbonisés néolithiques de Twann-Bahnhof sur le lac de Bienne ou d'Hauterive-Champréveyres sur le lac de Neuchâtel pour l'Âge du Bronze final, le chariot de Zurich-Pressehaus attribué à la culture à céramique cordée, l'étable de la station 3 du marais d'Egolzwil, le travois néolithique ou encore les poids de métiers à tisser en argile crue de la station 19 du lac de Chalain, le tissu frangé de Zurich-Utoquai, le fragment de laine de Clairvaux-station III, le velours de Charavines-les Baigneurs, la cape de Lüscherz-Dorfstation, les perles de buis de la station IV du lac de Clairvaux, etc.

La découverte de l'architecture

Moins spectaculaire et plus évident pour nous aujourd'hui, la découverte de ces sites est aussi la mise au jour d'une architecture domestique (Schlichtherle dir., 1997). C'est par l'architecture que s'ouvre aussi le monde du quotidien et du socio-économique, loin du funéraire et du mégalithisme. On découvre avec étonnement une architecture riche et complexe, qui intrigue et trouve un écho immédiat dans l'embryon d'ethnologie coloniale du moment. Comme nous l'avons déjà mentionné, F. Keller y recourt lui-même dès 1854. Ainsi que le fait remarquer N. Coye (1997, p. 201-208), c'est bien la perception de l'habitat qui intéresse les antiquaires germanophones. Lorsqu'ils emploient le terme de *Pfahlbau*, celui-ci implique la construction et la maison, alors que le terme de *palafitta* qu'élaborent les italiens et que retiennent les français désigne le pieu planté dans le sol, d'une manière neutre. L'interprétation de l'architecture des bâtiments et de l'organisation de l'habitat ne cessera d'évoluer en se démarquant non seulement des données archéologiques, mais également des documents ethnographiques. La restitution de l'habitat palafittique devient un extraordinaire exemple de « manteau d'arlequin » pour reprendre l'expression d'A. Leroi-Gourhan, et s'achemine vers des représentations de moins en moins vraisemblables au fur et à mesure que l'audience s'élargit (Kaufmann, 1979 ; Kaeser, 2004).

C'est également l'architecture qui retient l'attention et fixe rapidement les oppositions académiques et méthodologiques. La querelle des cités lacustres va mobiliser les attentions. Et aujourd'hui encore, on peut se demander si la polémique est achevée ou si toutes

les conclusions déduites à partir des travaux essentiels de H. Reinerth et P. Vouga au cours des années vingt-trente (Vouga, 1923 ; Strahm, 1975) sont bien comprises[4]. Enfin, n'oublions pas que les restes architecturaux s'avèrent essentiels dans la problématique de l'habitat groupé protohistorique, avec les phénomènes de proto-urbanisme qui se déploient d'Hauterive-Champréveyres sur le lac de Neuchâtel en Suisse occidentale à Biskupin jusqu'en Pologne (Arnold, 1990).

Le « fumier lacustre » et les « ténevières »

Quelques remarques semblent nécessaires à propos d'un point peu connu : la question du fumier lacustre et des ténevières. La prise en compte des contextes sédimentaires des sites littoraux a été pour le moins problématique. Comment, en effet, qualifier et interpréter de telles matrices entièrement anthropiques ? Un temps assez long a été nécessaire pour élaborer un cadre de compréhension. Ce cadre devait prendre en compte la dynamique lacustre – la limnologie naît sur les bords du lac Léman après 1870 avec les travaux de F.-A. Forel –, mais aussi la constitution des couches archéologiques (E. Vogt, *in* Guyan *et al.*, 1955 ; Magny, 1978 ; Coye, 1997, p. 194-195). Qualifier et nommer les couches riches en matières organiques n'a pas été aisé. On peut penser qu'une telle interrogation est inédite pour les antiquaires. Et reconnaître que les dépôts organiques possédaient aussi une origine humaine a pris du temps. Il est intéressant de noter que cette difficulté a tenu, pour partie, à des options théoriques différentes qui forgent des terminologies incompatibles. Pour désigner des dépôts où se concentrent les objets, on a employé les termes de *Kulturschicht*, *cultural layer*, couche historique (Coye, 1997). Mais on peut penser également que la difficulté provenait du fait que les antiquaires disposaient, avec ces dépôts particuliers, d'un exemple de couche archéologique en cours de constitution aux processus post-dépositionnels bloqués ou ralentis. Cette particularité livre une approche de la synchronie jamais atteinte. « *Kulturschicht* » ou « *relic bed* » sont des termes qui, peu à peu, disparaissent des publications au profit de l'appelation pragmatique mais peu flatteuse de « fumier lacustre » ou du terme *« Schichtpacket »*. Ce dernier terme s'avèrera malheureux puisqu'il oblitère toute variabilité dans les couches d'origine anthropique et masque les épineux problèmes de géométrie des dépôts archéologiques. Il a fallu du temps pour interpréter les ténevières des grands lacs à beine pour ce qu'elles sont : des sites érodés dont seul subsiste le matériel lithique pondéreux et non soluble (Munro, 1908, p. 246-247 ; Gallay, 1965, p. 69). Cette reconnaissance implique une compréhension qui préfigure l'étude des phénomènes post-dépositionnels. Cette divergence s'est muée en désaccord terminologique dont les derniers avatars s'étendent jusqu'aux années soixante-dix : doit-on employer le terme de fumier lacustre ? Quant à l'étude post-dépositionnelle des sites humides, elle est encore largement à développer, comme le montrent l'utilisation encore très récente du concept de *Schichtpacket*, ou encore certaines options de fouilles qui ne concordent pas avec les plans de pieu démêlés par la dendrochronologie et les données archéologiques.

UNE ARCHÉOLOGIE À HAUTE RÉSOLUTION

Préhistoire et sciences naturelles : au-delà de la liste taxinomique

Entre 1855 et 1860, l'idée d'un âge préhistorique et non pas celtique pour les palafittiques est acquise. Très rapidement, l'archéologie des stations littorales devient une pratique pluridisciplinaire, prenant en compte les restes de faune très abondants, les restes végétaux absents des autres contextes, mais aussi les problèmes de conservation d'objets en matière organique inconnus dans d'autres contextes. Dès 1861, une première étude paléontologique par L. Rutimeyer est consacrée aux restes de faune des palafittes. Naturalistes et vétérinaires multiplient les contributions (Schibler, 2004). Par exemple, l'étude des restes de faune de Clairvaux permet à Edmond Hue de définir au début du XXe siècle une sous-espèce de chien : *Canis le mirei*, le « chien des palafittes ». La botanique se développe bien évidemment avec l'analyse des restes ligneux (instruments, manches, éléments d'architecture), mais également avec la carpologie qui découvre les graines et restes de fruits conservés par imbibition (Jacomet, 2004). La découverte des palafittes est ainsi un jalon essentiel dans la reconnaissance d'une agriculture préhistorique (Jacomet, 2004, p. 162), bien que les connaissances progressent lentement (voir par exemple Maurizio, 1932, p. 129-132). Ces analyses archéobotaniques débutent dès 1854 et sont essentiellement le fait d'O. Herr qui publie en 1865 son premier travail synthétique. La dendrochronologie ne se développe que plus tard, dans les années cinquante, avec la réalisation des premières séquences flottantes (Billamboz, 2004). Quant à la conservation, soulignons le travail de L.-A. Girardot, qui développe dès le début du XXe siècle des solutions originales pour assurer la conservation d'une des trois pirogues découvertes sur le lac de Chalain en 1904 (Roulière-Lambert dir., 2004).

Dans l'histoire de la recherche, une place importante est tenue par ces séries d'analyses naturalistes car, outre les découvertes inédites des années 1850-1860, la conservation moins mauvaise qu'ailleurs permet de franchir le seuil du quantitatif. Non seulement les sites de lacs et de tourbières permettent d'établir des pratiques agraires, des pratiques pastorales – on emploie le terme de zootechnie dès le début du XXe siècle – et cynégétiques, mais ils permettent de mettre en évidence des tendances chronologiques ou des différences relatives invisibles avec les seuls critères de présence/absence. Ces possibilités d'investigation conduisent logiquement à une conception maximaliste du patrimoine enfoui. Tous les restes osseux, par exemple, doivent être conservés, et chaque rondelle dendrochronologique est aussi un élément patrimonial à préserver, puisque son intérêt scientifique intrinsèque peut évoluer avec les innovations méthodologiques. En

denrochronologie par exemple, de nombreuses années de collaborations internationales ont été nécessaires avant que des essences autres que le chêne puissent être datées avec une fiabilité acceptable, comme le frêne. La première condition pour obtenir un tel résultat fut de réaliser et de conserver les prélèvements dendrochronologiques inutilisables sur le moment… Un tel potentiel d'information pose encore aujourd'hui de multiples problèmes de conservation et d'échantillonnage, jusqu'ici non résolus.

Mais c'est aussi le complexe géomorphologie-sédimentologie qui est rapidement mobilisé par l'archéologie des sites humides. Cet ensemble de disciplines issues de la géologie du Quaternaire est mis à contribution très rapidement au XXe siècle pour tenter de résoudre la « querelle des cités lacustres », au même titre que la limnologie[5]. Ainsi, on peut citer l'étude exemplaire de L.-A. Girardot consécutive à la découverte dans des conditions particulièrement désastreuses de la « cité lacustre de Chalain » (Girardot, 1910 et 1911). Conservateur du musée de Lons-le-Saunier, géologue et préhistorien[6], L.-A. Girardot présente à Beauvais au cours du Ve congrès préhistorique de France une étude remarquable du contexte des découvertes littorales, avec en particulier une coupe, republiée en 2004, qui atteste de l'avance et de la maîtrise acquises par les géologues en ce début de siècle. Dans les années soixante, la reprise des fouilles dans la baie d'Auvernier est fortement marquée par la résolution de cette question (Gallay, 1965 ; Strahm, 1975). Préalable aux aménagements autoroutiers, cette fouille limitée constitue un jalon important. La compréhension de l'origine et de la mise en place du dépôt sédimentaire anthropique est au cœur de la problématique. Le terme de « fumier lacustre » disparaît presque complètement (Gallay, 1965, p. 64) au profit d'une description sédimentologique et granulométrique. Lentilles d'argile et accumulations de pierres sont décrites en contexte d'habitat bien préservé. La mise en place des dépôts et les processus post-dépositionnels sont recherchés (fig. 3), autant que la corrélation des pieux de bois avec les niveaux d'occupation. Alors que le propos originel est de savoir où se situent les habitations par rapport aux plans d'eau, ces approches naturalistes vont ouvrir tout un champ de recherche sur la dynamique et la reconstitution des paysages, loin d'être clos à ce jour : écologie végétale (sympatrie, phytosociologie), climatologie, sédimentologie, pédologie, etc.). En ce qui concerne la sédimentologie lacustre et la limnologie, l'évolution est paradoxale. Sollicités par les archéologues pour trancher le débat sur l'implantation des habitats par rapport aux plans d'eau (Vouga, 1923 ; Paret, 1958 ; Strahm, 1975 ; Magny, 1993), les outils élaborés et les données accumulées contribuent aujourd'hui à enrichir considérablement des problématiques strictement environnementales, y compris la paléoclimatologie. Les plans d'eaux lacustres du nord-ouest des Alpes possèdent chacun leur dynamique de remplissage, qui détermine l'apparition des beines lacustres puis des tourbières (Magny, 1978). De la même

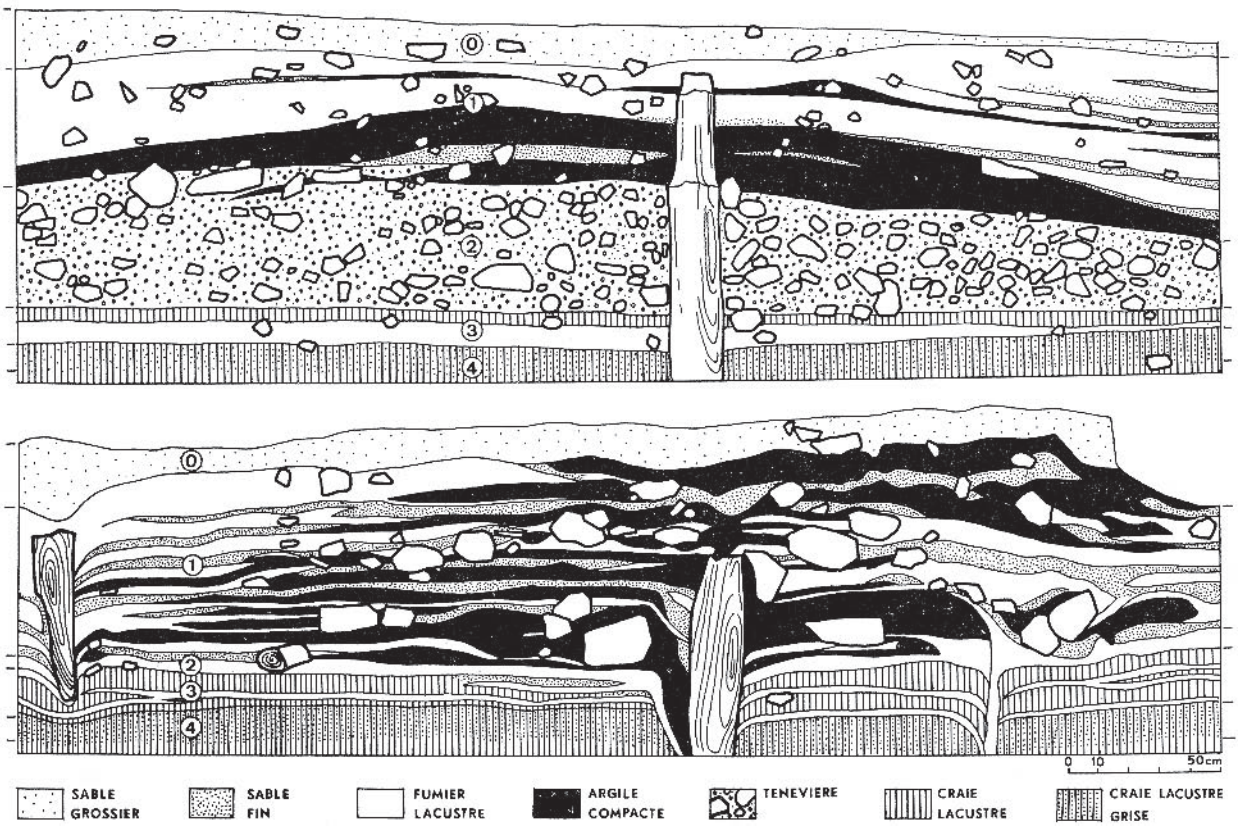


Fig. 3 – Auvernier 1965 : différencier les dépôts anthropiques pour comprendre les stratigraphies lacustres (Gallay, 1965, p. 70).
Fig. 3 – *Auvernier 1965: differentiating the anthropic deposits in order to understand lake stratigraphies (Gallay 1965, p. 70).*

manière, la variation des niveaux agit fortement sur la mise en place des plates-formes littorales susceptibles d'accueillir des habitats préhistoriques. Mais cette variation agit aussi sur leur démantèlement (Gallay et Kaenel, 1981 ; Pétrequin, 1986b). Nous savons aujourd'hui que cette dynamique relève également de l'évolution climatique holocène de l'hémisphère nord. Une corrélation existe entre la dynamique des plans d'eau et la variation, parfois brutale, du climat détaillée par de multiples proxies (Magny, 2004a et b, entre autres auteurs et références).

La perception du temps

Bien évidemment, la perception du temps est favorisée par l'archéologie des stations littorales. Avant de venir aux méthodes objectives de datation, n'oublions pas les stratigraphies dilatées qui ont contribué fortement à la chronotypologie du Néolithique européen. On pense bien sûr à l'Énéolithique et au Robenhausien de la première moitié du XXe siècle, mais aussi au Morgien de l'Âge du Bronze selon la périodisation élaborée par G. de Mortillet. Plus en détail, les stratigraphies comparées ont permis de classer le « Néolithique lacustre » (Vouga, 1934 ; Vogt, 1977). Le schéma est toujours valide aujourd'hui dans ses grandes lignes. Parmi les travaux plus récents qui ont précisé la chronologie et la périodisation du Néolithique, signalons les fouilles de Thayngen Weier pour la filiation Pfyn/Horgen, encore le renversement de la chronologie du Cortaillod avec le travail de F. Schifferdecker sur la baie d'Auvernier, la nature et la périodisation du Cordé en Suisse orientale, puis en Suisse occidentale avec les sites zurichois de Mozartstraße et Kleiner Hafner, Yverdon (VD)-avenue des sports, Delley (FR)-Portalban II, Saint-Blaise (NE)-Le Bain des Dames. Les fouilles de Zurich-Mozartstraße au début des années quatre-vingt ont mis au jour ce qui constitue la stratigraphie la plus longue et la plus détaillée de tout le Néolithique et l'Âge du Bronze européens (± 4300-1000 av. J.-C.).

Quant à la dendrochronologie, plus que la précision mythique parfois atteinte, elle apporte des changements majeurs dans la perception du temps préhistorique (collectif, 1986 ; Pétrequin *et al.*, 1999 et 2001). La relation entre un temps physique et probabiliste avec un temps biologique en années solaires induit de nombreux changements. La correction dendrochronologique du radiocarbone ou « calibration » en est directement issue, avec l'exploitation des chênes du Danube, puis des bois d'œuvre des stations littorales (Becker *et al.,* 1985). Cette précision permet de mesurer avec précision l'extension de la durée du Néolithique bien sûr, mais elle permet aussi la mesure inédite de la vitesse d'évolution des phénomènes climatiques, des ensembles culturels, des manifestations techniques ou transculturelles (Pétrequin *et al.*, 2002 ; Pétrequin, 2005 ; Wolf et Hurni, 2002).

Cette haute résolution acquise, nous atteignons la perception des développements arythmiques du Néolithique, c'est-à-dire les temps sociaux. D'un point de vue environnemental tout d'abord, puisque le climat holocène est marqué par des événements de nature et d'intensité variables, imprédictibles. Leurs conséquences sur les sociétés agropastorales du Néolithique sont variables, mais surtout non univoques. Ainsi, en ce qui concerne la variation des plans d'eaux et les conséquences sur l'habitat, l'équation : bas niveau = climat favorable = fréquentation des rives ne fonctionne pas complètement, pas plus que l'équation : haut niveau = climat défavorable = pas de fréquentation des rives (Magny, 1993 et 2004a ; Pétrequin et Bailly, 2004). Les choix sociaux sont aussi déterminants que les changements climatiques dans l'établissement des sites littoraux. D'un point de vue archéologique ensuite, puisque cette précision rend tangible la prégnance du culturel là où l'on ne voyait que de l'adaptation. Citons par exemple : la motivation essentiellement défensive de l'habitat en milieu humide, une chronologie régionale de fréquentation des rives en Europe (Pétrequin *et al.*, 1999), le poids de la démographie dans la dynamique de l'habitat (Pétrequin et Pétrequin, 2003 ; Pétrequin *et al.*, 2005), la contingence historique de déplacements de population tels que l'illustrent les dynamiques des cultures de Horgen, de Ferrières, ou encore du Cordé (Pétrequin *et al.*, 2002).

RÉFLEXIVITÉ ?

Richesse des sites : mythification du passé, mystification du passé ?

Il ne nous paraît pas opportun de revenir ici sur les rapports entre l'archéologie des sites d'ambiance humide et les discours identitaires ou les mythologies nationales. Ce sujet a été longuement et brillamment abordé (Coye, 1997 ; Kaeser, 2004). Notons simplement qu'il serait naïf de croire que cette relation est contre nature ou le fruit d'une conjonction unique de facteurs historiques. Il serait encore plus naïf de penser qu'une imbrication entre patrimoine enfoui et discours identitaire serait aujourd'hui révolue.

L'archéologie comme histoire de l'anthropisation

Si l'on considère que l'occupation des milieux humides n'est pas une singularité ou une spécificité culturelle, alors on peut la concevoir dans un cadre plus large et la considérer comme un avantage pour le préhistorien, voire pour l'ensemble de la société. En effet, cette Préhistoire livre des modèles d'interaction entre techniques, environnements et organisations sociales. Elle montre également les interactions complexes entre changement environnemental et sociétés et illustre à quel point l'archéologie élabore son propre objet d'investigation dans cette problématique (van der Leeuw, 1995). Ce sont des interrogations pour le moins actuelles. Cette archéologie souligne les dynamiques historiques complexes qui sous-tendent les mécanismes de création et d'affirmation de l'identité et de l'appartenance. Elle souligne les limites du concept d'adaptation des sociétés

et le caractère irréductible de la contingence historique ou de l'arbitraire de certains choix sociaux (Pétrequin *et al.*, 2002 et 2005). Ces approches illustrent également le rôle essentiel du nombre des hommes dans l'anthropisation du milieu, dans la nature et la profondeur de l'impact d'un changement environnemental : pour reprendre l'expression de J.-P. Deléage, « il n'y a pas de civilisation écologiquement innocente ».

Un banc d'essai méthodologique

S'il est difficile de parler en détail de la démographie en Préhistoire, l'archéologie des milieux humides montre clairement l'importance de la variabilité du peuplement dans le temps et dans l'espace. C'est un facteur essentiel pour la compréhension, non seulement des logiques culturelles, mais aussi de la constitution des complexes archéologiques que nous dégageons et que nous tentons de comprendre. Elle replace également le déterminisme au cœur du débat entre l'homme et le milieu, tout en illustrant le caractère non linéaire des relations causales et des effets enregistrés. La médiation technique et les choix sociaux s'avèrent déterminants pour ce qui est aujourd'hui une problématique centrale : l'archéologie du peuplement.

D'un point de vue méthodologique, la nature des données et des contextes nous permet de réaliser une caractérisation polythétique des cultures matérielles, dont D.L. Clarke avait tracé le cadre en publiant un unique exemple, faute de temps, avec le Campaniforme des îles Britanniques (Clarke, 1973). Cette préhistoire montre que tout fait signe si l'on considère que le décodage nécessaire ne va pas de soi et doit être l'objet d'une objectivation ; c'est-à-dire lorsque l'archéologie se comporte comme une science sociale (Testart, 1991). Mais cela nécessite de s'affranchir de certaines habitudes et de certaines conceptions. Évacuer les logiques simplistes, l'ethnocentrisme en premier lieu, reléguer les schémas généraux et *a priori* de compréhension d'un site archéologique, bannir les visions essentialistes de la culture matérielle, dissoudre dans certains cas l'idée de groupe culturel au profit de dynamiques industrielles, pousser la logique technique et le registre symbolique jusqu'à leurs limites. Dans les sites littoraux comme ailleurs, il n'y a pas plus de *« Urheimat aryen »* que de peuple Cortaillod, d'ethnie Horgen ou Bambara. Ainsi, lorsque les familles qui occupent les maisons du niveau VIII de Chalain 3 élaborent une culture matérielle originale, avec leurs traditions héritées et leurs contraintes immédiates et locales – ce qui correspond à la définition de l'habitus par P. Bourdieu (1980) –, tout nous indique que leurs ascendants provenaient de la vallée du Rhin supérieur et des confins orientaux du Languedoc. Leurs descendants, moins d'un siècle plus tard, ne s'en sont pas portés plus mal en utilisant sur le même lieu une culture matérielle devenue la tradition régionale du moment, ce que nous nommons le groupe de Clairvaux.

Ce dernier développement, fruit des travaux actuels consacrés à l'archéologie des stations littorales, illustre deux constats majeurs. En premier lieu, l'étude des milieux lacustres ou des tourbières a accompagné l'archéologie préhistorique sur plus d'un siècle. À une archéologie des peuples, qui motivait F. Keller, puis beaucoup plus tard – et dans d'autres circonstances – H. Reinerth, s'est substituée une archéologie du peuplement dont les résultats, issus des gisements gorgés d'eau, s'avèrent cruciaux aujourd'hui. En second lieu, cette archéologie, étroitement liée au développement de la préhistoire, apparaît une nouvelle fois comme un banc d'essai méthodologique pour toute la discipline et une bonne partie des sciences humaines. ■

NOTES

(1) C'est dans cet ouvrage du centenaire qu'est paru l'article essentiel dans l'étude de l'architecture préhistorique d'E. Vogt, *Pfahlbaustudien*, p. 119-219. Ce travail a été republié dans un recueil posthume d'articles (Vogt, 1977).

(2) Dans ces lignes, le terme anthropologie correspond à l'anthropologie culturelle ou l'anthropologie sociale et non à l'anthropologie physique, appellation aujourd'hui remplacée par le terme anthropologie biologique voire anthropobiologie.

(3) Parmi de très nombreux travaux disponibles, citons Billaud et Marguet, 1997 ; Coye, 1993 et 1997 ; Desittere, 1997 ; Kuper, 1988 ; Paret, 1958 ; Pétrequin, 1984 et 1986a ; Richard, 1993 ; Schnapp, 1993 ; Schulte-Tenckhoff, 1985 ; Speck, 1981 ; Stoczkowski, 1993.

(4) En 1995 est paru le volume consacré au Néolithique de la série *La Suisse de la Préhistoire au Moyen-Âge* édité par la Société suisse de Préhistoire et d'archéologie. Dans cet ouvrage de synthèse, un chapitre est consacré à l'architecture des villages littoraux qui dresse un bilan comparatif des plans de villages connus au nord-ouest des Alpes, du Jura français à la Suisse orientale. On peut constater sur les figures publiées que plusieurs plans de villages matérialisent, outre la disposition des bâtiments, une ligne de rivage qui ne figure pas dans les publications originelles. Ce point de détail est révélateur de la pensée (ou du parti pris) de l'auteur. Les villages sont nécessairement sur terre ferme et l'hypothèse de maisons à planchers rehaussés est exclue, quelles que soient les données de fouilles obtenues sur différents plans d'eau par de nombreux chercheurs…

(5) À propos de cette querelle totalement stérile, on se reportera à Vouga, 1923 ; Paret, 1958 ; Cauvin, 1963 ; Pétrequin, 1984 ; Kaeser, 2004.

(6) L.-A. Girardot a suivi l'enseignement de la prestigieuse École fédérale polytechnique de Zurich.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARNOLD B. (1990) – *Cortaillod-Est, et les villages du lac de Neuchâtel au Bronze final, 6 : Structure de l'habitat et proto-urbanisme*, Archéologie neuchâteloise, 6, éd. du Ruau, Saint-Blaise, 201 p.

BAILLY M. (2004) – Au miroir du lac ? Le patrimoine « lacustre » commémoré en France et en Suisse. Analyse critique, *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 97, p. 21-26.

BANDI H. G. (1982) – Immagini e riproduzioni di Palafitte nel XIX secolo, *in* A. Aspes dir., *Palafitte : mito e realtà*, Museo Civico di Storia Naturale, Verona, p. 15-24.

BECKER B. *et al.* (1985) – *Dendrochronologie in der Ur- und Frühgeschichte*, Antiqua, 11, Schweizerisches Geselschaft für Archaölogie und Frühgeschichte, Basel, 68 p.

BILLAMBOZ A. (2004) – Dendrochronology in lake-dwelling research, *in* F. Menotti dir., *Living on the lake in prehistoric Europe. 150 years of lake-dwelling research*, Routledge, London, p. 117-131.

BILLAUD Y., MARGUET A. (1997) – L'archéologie subaquatique dans les lacs alpins français, *in* J.-P. Bravard et M. Prestreau coord., *Dynamique du paysage. Entretiens de géoarchéologie, Actes de la table*

ronde de Lyon, 17-18 novembre 1995, DARA, 15, service régional de l'Archéologie, Lyon, p. 219-264.

BOURDIEU P. (1980) – *Le sens pratique*, éd. de Minuit, Paris, 476 p.

CAUVIN M.-C. (1963) – Recensions d'ouvrages, *L'Anthropologie*, t. 66, 1-2, p. 126-131.

CLARKE D.L. (1973) – *Beaker pottery of Great Britain and Ireland*, Cambridge University Press, Cambridge, 576 p.

COLLECTIF (1986) – *Chronologie : datation archéologique en Suisse*, Antiqua, 15, Schweizerisches Geselschaft für Archaölogie und Frühgeschichte, Bâle, 246 p.

CORBOUD P. (2004) – Une plongée dans l'histoire de la recherche : la découverte des sites littoraux lémaniques, *Archéologie suisse*, t. 27, 4, p. 22-29.

COYE N. (1993) – L'Âge de la Pierre polie : un égarement des études néolithiques en France au XIXe siècle, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 90, n° 1-2, p. 69-86.

COYE N. (1997) – *La Préhistoire en parole et en acte. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique (1830-1950)*, L'Harmattan, Paris, 338 p.

DESITTERE M. (1997) – La scoperta delle terramare e gli inizi degli studi di preistoria in Italia nell'età dell'evoluzionismo e del positivismo, *in* M. Bernabò Brea, A. Cardarelli et M. Cremaschi dir., *Le Terramare. La più antica civiltà padana*, catalogue d'exposition, Modène 1997, Electa, Milano, p. 59-64.

DELLA CASA P. *et al.* (2004) – *Die Pfahlbauer-Les Lacustres. 150 objets racontent 150 histoires*, catalogue d'exposition, Zurich 2004, Musée national suisse, Zurich, non paginé.

GALLAY A. (1965) – Les fouilles d'Auvernier 1964-1965 et le problème des stations lacustres, *Archives suisses d'Anthropologie générale*, t. 30, 1, p. 57-82.

GALLAY A., KAENEL G. (1981) – Repères archéologiques pour une histoire des terrasses du Léman, *Archives suisses d'Anthropologie générale*, t. 45, 2, p. 129-157.

GIRARDOT L.-A. (1910) – Recherches sur les palafittes du Jura occidental et spécialement sur la cité lacustre de Chalain, *Actes du Ve congrès préhistorique de France, Beauvais, 1909*, Schleicher Frères éd., Paris, p. 430-462.

GIRARDOT L.-A. (1911) – Notes sur la cité lacustre de Chalain (Jura), *Actes du VIe congrès préhistorique de France, Tours, 1910*, Société préhistorique française, Paris, p. 492-501.

GOURY G. (1931) – *L'homme des cités lacustres*, Picard, Paris, 348 p.

GUYAN W.U. *et al*. (1955) – *Das Pfahlbauproblem*, Monographien zur Ur- und Frühgeschichte der Schweiz, 11, Birkhäuser Verlag, Basel, 334 p.

JACOMET S. (2004) – Archaeobotany. A vital tool in the investigation of the lake-dwellings, *in* F. Menotti dir., *Living on the lake in prehistoric Europe. 150 years of lake-dwelling research*, Routledge, London, p. 162-177.

KAESER M.-A. (2004) – *Les lacustres. Archéologie et mythe national*, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 142 p.

KAUFMANN C. (1979) – Volkerkundliche Anregungen zur Interpretation der Pfahlbaufunde, *Archéologie suisse*, t. 2, 1, p. 12-28.

KUPER A. (1988) – *The invention of primitive society. Transformations of an illusion*, Routledge, London, 264 p.

LOUBOUTIN C. (1990) – *Au Néolithique. Les premiers paysans du monde*, Découvertes Gallimard, Gallimard, Paris, 176 p.

MAGNY M. (1978) – *La dynamique des dépôts lacustres et les stations littorales du grand lac de Clairvaux (Jura)*, Centre de Recherches archéologiques – Notes et Monographies techniques, n° 11, éd. du CNRS, Paris, 222 p.

MAGNY M. (1993) – Une nouvelle mise en perspective des sites archéologiques lacustres : les fluctuations holocènes des lacs jurassiens et subalpins, *Gallia Préhistoire*, t. 35, p. 253-282.

MAGNY M. (2004a) – Holocene climate variability as reflected by mid-European lake-level fluctuations and its probable impact on prehistoric human settlements, *Quaternary International*, vol. 113, p. 65-79.

MAGNY M. (2004b) – The contribution of palaeoclimatology to the lake-dwellings, *in* F. Menotti dir., *Living on the lake in prehistoric Europe. 150 years of lake-dwelling research*, Routledge, London, p. 132-143.

MAURIZIO A. (1932) – *Histoire de l'alimentation végétale depuis la Préhistoire jusqu'à nos jours*, Payot, Paris, 663 p.

MENOTTI F. dir. (2004) – *Living on the lake in prehistoric Europe. 150 years of lake-dwelling research*, Routledge, London, 286 p.

MOSER S. (1998) – *Ancestral images. The iconography of human origins*, Cornell University Press, Ithaca, 200 p.

MUNRO R. (1908) – *Les stations lacustres d'Europe aux Âges de la Pierre et du Bronze (lake dwellings – Pfahlbauten – palafitti)*, Schleicher Frères éd., Paris, 294 p.

PARET O. (1958) – *Le mythe des cités lacustres*, Dunod, Paris, 148 p.

PÉTREQUIN P. (1984) – *Gens de l'eau, gens de la terre. Ethno-archéologie des communautés lacustres*, Hachette, Paris, 345 p.

PÉTREQUIN P. (1986a) – Historique des recherches. Les idées et les méthodes, *in* P. Pétrequin dir., *Les sites littoraux néolithiques de Clairvaux-les-lacs (Jura) I : Problématique générale. L'exemple de la station III*, Maison des sciences de l'Homme, Paris, p. 13-26.

PÉTREQUIN P. (1986b) – La stratigraphie et la dynamique de sédimentation. Le point de vue de l'archéologue, *in* P. Pétrequin dir. *Les sites littoraux néolithiques de Clairvaux-les-lacs (Jura) I : Problématique générale. L'exemple de la station III*, Maison des sciences de l'Homme, Paris, p. 107-127.

PÉTREQUIN P. (2005) – Habitats lacustres néolithiques et perception du temps, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 102, n° 4, p. 789-802.

PÉTREQUIN P., BAILLY M. (2004) – From climate to demography: the lake dwelling research in France, *in* F. Menotti dir., *Living on the lake in prehistoric Europe. 150 years of lake-dwelling research*, Routledge, London, p. 36-49.

PETREQUIN P., PÉTREQUIN A.-M. (2003) – *Les hommes des lacs. Vivre à Chalain et à Clairvaux il y a 5000 ans*, http://www.culture.gouv.fr/culture/chalain/fr (date de consultation : 1er septembre 2004).

PÉTREQUIN P., VIELLET A., ILLERT N. (1999) – Le Néolithique au nord-ouest des Alpes : rythmes lents de l'habitat, rythmes rapides des techniques et des styles ?, *in* F. Braemer, S. Cleuziou et A. Coudart dir., *Habitat et société, XIXes rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, 1998*, éd. APDCA, Juan-les-Pins, p. 297-323.

PÉTREQUIN P., BAILLY M., VIELLET A. (2001) – Les villages littoraux néolithiques du Jura français et les chronologies des IVe et IIIe millénaires av. J.-C. Le point de vue de l'archéologue et du dendrochronologue, *in* J.-N. Barrandon, V. Guibert et V. Michel dir., *Datation, XXIes rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, 2000*, éd. APDCA, Juan-les-Pins, p. 407-431.

PÉTREQUIN P., ARBOGAST R.-M. *et al.* (2002) – Le mythe de la stabilité : déséquilibres et réajustements d'une communauté agricole néolithique dans le Jura français, du 32e au 30e siècle av. J.-C, *in* H. Richard et A. Vignot dir., *Équilibres et ruptures dans les écosystèmes depuis 20 000 ans en Europe de l'Ouest, Actes du colloque international de Besançon, 18-22 septembre 2000*, Annales littéraires de l'université de Franche-Comté, 730, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon, p. 175-190.

PÉTREQUIN P., MAGNY M., BAILLY M. (2005) – Habitat littoral, densité de population et climat. L'exemple du Jura, *in* P. Della Casa

et M. Trachsel dir., *WES'04 Wetland Economies and Society, Proceedings of the International Conference Zurich, 10-13 march 2004*, Collectio Archaeologica, 3, Chronos, Zurich, p. 143-168.

RICHARD N. (1993) – De l'art ludique à l'art magique. Interprétations de l'art pariétal au XIXe siècle, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 90, n° 1-2, p. 60-68.

ROULIÈRE-LAMBERT M.-J. dir. (2004) – *Et vogue la pirogue ! Centenaire de la découverte de la pirogue de Chalain*, catalogue d'exposition, Lons-le-Saunier 2004, Centre jurassien du Patrimoine, Lons-le-Saunier, 69 p.

SAUTER M.-R. (1957) – Cent ans de recherches dans les palafittes, *Congrès préhistorique de France, comptes rendus de la XVe Session, Poitiers-Angoulême, 15-22 juillet 1956*, Société préhistorique française, Paris, p. 883-888.

SCHIBLER J. (2004) – Bones as key for reconstructing the environment, nutrition and economy of the lake-dwelling societies, *in* F. Menotti dir., *Living on the lake in prehistoric Europe. 150 years of lake-dwelling research*, Routledge, London, p. 144-161.

SCHLICHTHERLE H. dir. (1997) – *Pfahlbauten rund um die Alpen*, Archäologie in Deutschland, Theiss, Stuttgart, 131 p.

SCHNAPP A. (1993) – *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, éd. Carré, Paris, 384 p.

SCHULTE-TENCKHOFF I. (1985) – *La vue portée au loin. Une histoire de la pensée anthropologique*, Éditions d'en bas, Lausanne, 223 p.

SHERRATT A. (2004) – The importance of lake-dwellings in european Prehistory, *in* F. Menotti dir., *Living on the lake in prehistoric Europe. 150 years of lake-dwelling research*, Routledge, London, p. 267-276.

SPECK J. (1981) – Pfahlbauten: Dichtung oder Wahrheit? Ein Querschnitt durch 125 Jahre Forschungsgeschichte, *Helvetia Archaeologica*, t. 12, 45/48, p. 98-138.

STÖCKLI W.E. (2004) – Petite histoire lacustre de la découverte des premiers paysans, *Archéologie suisse*, t. 27, 2, p. 84-88.

STOCZKOWSKI W. (1993) – La Préhistoire : les origines du concept, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 90, n° 1-2, p. 13-21.

STRAHM C. (1975) – Nouvelles réflexions sur un vieux problème, *Eburodunum I*, Institut d'archéologie yverdonnoise, Yverdon, p. 155-163.

TESTART A. (1991) – *Pour les sciences sociales. Essai d'épistémologie*, Christian Bourgeois éd., Paris, 173 p.

TRIGGER B. G. (1989) – *A history of archaeological thought*, Cambridge University Press, Cambridge, 500 p.

VAYSON DE PRADENNE A. (1993) – *Les fraudes en archéologie préhistorique*, éd. J. Millon, Grenoble, 512 p. (1re éd. 1932).

VAN DER LEEUW S. (1995) – Conclusions : dégradation de l'environnement et recherches multidisciplinaires, *in* S. Van Der Leeuw dir., *L'homme et la dégradation de l'environnement, XVes rencontres internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, 1994*, éd. ADPCA, Juan-les-Pins, p. 487-514.

VOGT E. (1977) – *Schriften zum Neolithikum. Chronologie und Pfahlbaufrage*, Verlag Huber, Frauenfeld, 272 p.

VOUGA P. (1923) – Les stations lacustres du lac de Neuchâtel, *L'Anthropologie*, t. XXXIII, 1, p. 49-62.

VOUGA P. (1934) – *Le Néolithique lacustre ancien*, Secrétariat de l'université, Neuchâtel, 74 p., 24 pl.

WOLF C., HURNI J.-P. (2002) – L'environnement forestier au Néolithique final à travers l'étude dendrochronologique des sites littoraux du lac de Neuchâtel. 2700 av. J.-C. : point de rupture, *in* H. Richard et A. Vignot dir., *Équilibres et ruptures dans les écosystèmes depuis 20 000 ans en Europe de l'Ouest, Actes du colloque international de Besançon, 18-22 septembre 2000*, Annales littéraires de l'université de Franche-Comté, 730, Presses universitaires de Franche-Comté, Besançon, p. 387-402.

Maxence BAILLY
ESEP UMR 6636
Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme
5, rue du Château-de-l'Horloge – BP 647
13094 Aix-en-Provence Cedex 2
bailly@mmsh.univ-aix.fr

Pierre PÉTREQUIN
Laboratoire de chrono-écologie, UMR 6565
Faculté des Sciences – La Bouloie
Université de Franche-Comté
16, route de Gray, 25030 Besançon Cedex

Olivier LEMERCIER,
Émilie BLAISE, Jessie CAULIEZ,
Fabien CONVERTINI,
André D'ANNA,
Gaëlle DELAUNAY,
Gilles DURRENMATH,
Robin FURESTIER,
Christophe GILABERT,
Nathalie LAZARD,
Xavier MARGARIT,
Muriel PELLISSIER,
Nöelle PROVENZANO
et Stéphane RENAULT

Le Néolithique final couronnien en Basse-Provence occidentale, de Max Escalon de Fonton au projet collectif de recherche de l'UMR 6636 (1947-2004)

Résumé

Première culture de la fin du Néolithique identifiée en Provence, le Couronnien occupe une place importante dans l'histoire de la recherche préhistorique dans le Sud-Est de la France. Définie pour la première fois dès le milieu du XXe siècle par M. Escalon de Fonton à partir de la fouille du site du Collet-Redon à Martigues (Bouches-du-Rhône), la culture couronnienne est demeurée très longtemps la seule entité culturelle reconnue en Provence. À la fin des années quatre-vingt-dix, après la fouille de plusieurs sites et alors que d'autres cultures ont été reconnues dans cette région, un projet collectif de recherche a été constitué afin de mieux caractériser ce groupe culturel et d'en actualiser les connaissances. Ce court article propose un regard historiographique sur la définition du Couronnien permettant d'aboutir à un bilan documentaire révisé et synthétique. En même temps, il illustre l'évolution de la recherche sur le Néolithique pendant la seconde moitié du XXe siècle.

Abstract

First Final Neolithic culture described in Provence, the Couronnien group occupies an important place in the history of prehistoric research in the South-East of France. Defined for the first time in the middle of the twentieth century by M. Escalon de Fonton starting from the excavation of the Collet-Redon (Martigues, Bouches-du-Rhône), the Couronnien group remained during a very long time the only cultural entity recognized in Provence. With the end of the nineties, after the excavation of many settlements and whereas other cultures were finally recognized and studied in this area, a Collective Research Project was made up in order to revise the definition of this cultural group and bring up to date its knowledge. This short article proposes a historiographic glance on the Couronnien group definition, making it possible to lead to an update and synthetic documentary assessment. At the same time, it illustrates the evolution of the Neolithic research during the second half of the twentieth century.

INTRODUCTION

Le Couronnien se développe, en Provence, à la fin du quatrième millénaire et se prolonge pendant une partie du troisième. Il s'agit de la première culture définie, dès 1947-1948, pour la fin du Néolithique provençal.

Les modalités de sa définition initiale et la reconnaissance de plusieurs autres ensembles de la fin du Néolithique dans la même région ont conduit à reprendre l'étude du Couronnien de façon pluridisciplinaire dans le cadre d'un projet collectif de recherche (1998-2004).

À l'occasion du centenaire de la Société préhistorique française, un regard historiographique est posé sur la définition et l'étude de cette culture permettant d'aboutir à un bilan documentaire actualisé.

L'HISTOIRE DE LA RECHERCHE SUR LE COURONNIEN

Les années cinquante et soixante : l'invention du Couronnien par M. Escalon de Fonton

C'est à l'occasion de la publication de la découverte du site de Fontainieu à Marseille (Bouches-du-Rhône) (Escalon de Fonton, 1948) que M. Escalon de Fonton nomme un Néolithique « type la Couronne » à partir de similitudes avec le site du Collet-Redon à la Couronne (Martigues, Bouches-du-Rhône), découvert en 1938 et dont la fouille a débuté en 1947 (Escalon de Fonton, 1947). Il identifie alors une « civilisation ou Énéolithique des plateaux » distincte de la « civilisation des pasteurs des plateaux » de l'Hérault (Louis, 1948). Le premier élément de définition de ce qui deviendra le Couronnien est sa localisation sur des sites de plateaux et son absence dans les grottes et abris de la région, sauf peut-être pour certaines cavités sépulcrales. Il s'agit en fait des toutes premières approches des sites de plein air alors que l'archéologie provençale se cantonnait bien souvent aux seules cavités.

Dès 1951, la *Préhistoire de la Basse-Provence* offre une première définition du Couronnien qui se limite encore à la présentation de trois sites (Escalon de Fonton, 1956). La présence de vases campaniformes au Collet-Redon amène M. Escalon de Fonton à rechercher des comparaisons extrarégionales et lointaines au Portugal et jusqu'en Afrique. Les rares comparaisons régionales sont réduites à quelques mots et ne s'intéressent pas aux régions proches comme le Languedoc oriental.

Parallèlement, la place chronologique du Couronnien demeure encore imprécise. Pourtant, dès les années quarante, plusieurs sites de la fin du Néolithique connus ou fouillés en Provence occidentale auraient pu permettre d'observer l'existence de plusieurs traditions culturelles et d'en préciser les spécificités. Cependant, dans les années cinquante, M. Escalon de Fonton s'intéresse plus particulièrement au Paléolithique et au Néolithique ancien et moyen et s'attache à en déterminer la chronologie relative et absolue, laissant de côté les questions relatives au Couronnien, à la fin du Néolithique et à l'Énéolithique en général.

Il faut attendre les années soixante, avec la reprise de la fouille du site du Collet-Redon, qui se poursuivra pendant plus de vingt ans, pour trouver de réelles descriptions du Couronnien, toutefois toujours très sommaires. Mais sa place se précise déjà vis-à-vis du Campaniforme à partir des observations stratigraphiques.

Ce sont alors seulement les données du site éponyme qui sont systématiquement présentées plutôt que des tentatives de synthèses et de mises en contexte (Escalon de Fonton, 1961 à 1972, 1973, 1974, 1976a et b, 1977, 1978, 1980, 1981 et 1982).

Les années soixante-dix : la définition du Couronnien par J. Courtin

Il faut attendre 1974, avec la parution de la thèse de J. Courtin, pour avoir une première synthèse sur le Couronnien. Au sein d'un chapitre consacré au Chalcolithique, J. Courtin distingue la culture couronnienne en lui consacrant une dizaine de pages spécifiques (Courtin, 1974, p. 153-162).

Si les descriptions thématiques commencent systématiquement par une comparaison négative avec le Chasséen, les principaux traits du Couronnien sont précisés aussi bien pour les industries que pour les implantations ; les interrogations relatives aux sépultures sont clairement exprimées. La répartition géographique du Couronnien commence à être précisée. Parallèlement, la définition et les hypothèses de M. Escalon de Fonton sur l'origine et la chronologie du Couronnien sont discutées avec une grande pertinence et la place du Couronnien entre le Chasséen et le Campaniforme est confirmée.

Cependant, le vaste ensemble dénommé « Chalcolithique de la Provence » manque encore de précision en raison de la « complexité des styles céramiques » et du « manque de fouilles exhaustives et par là d'ensembles cohérents » (Courtin, 1974). Certaines séries mises au jour dans cette décennie, comme celles issues des premières fouilles du site de Ponteau-Gare à Martigues par A. Cazenave, restent par ailleurs inexploitées, la présentation de ces vestiges se limitant à la mise en évidence des rapprochements les plus significatifs avec les éléments du site éponyme du Collet-Redon. La place du Couronnien, son origine et ses relations avec les autres cultures de la fin du Néolithique demeurent de ce fait encore imprécises.

Les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix : le Couronnien parmi les cultures du Néolithique final par A. D'Anna

À la suite de la fouille de plusieurs habitats de plein air, A. D'Anna propose une caractérisation des cultures de la fin du Néolithique provençal (D'Anna, 1990 et 1993) et une périodisation fondée tant sur la géographie

que sur la chronologie. Si la définition du groupe couronnien est encore essentiellement fondée sur les descriptions de M. Escalon de Fonton et sur la synthèse de J. Courtin, les observations du Collet-Redon sont en grande partie validées par les résultats des différentes fouilles conduites sur des gisements de plein air dans les années soixante-dix et quatre-vingt. Dans le même temps, ces nouvelles données permettent d'identifier, à côté des sites « couronniens stricts », d'autres assemblages qui dessinent une variabilité géographique du Couronnien, particulièrement en Vaucluse. D'autres ensembles, Rhône-Ouvèze et groupe du Fraischamps, sont par ailleurs identifiés et viennent compléter le tableau (Müller et D'Anna, 1986 ; Sauzade *et al.*, 1990). C'est en proposant un parallèle avec le Languedoc oriental que sont établis la chronologie, les filiations et les rapports entre ces différentes cultures du Néolithique final provençal. Le premier tableau chronologique spécifique à la fin du Néolithique provençal est ainsi proposé (D'Anna, 1995a, b et 1999). On remarquera que la majorité de ces opérations a été effectuée dans le cadre de l'archéologie de sauvetage avant l'essor de l'archéologie préventive, qui paradoxalement n'a apporté que peu de nouvelles données pour la fin du Néolithique en général et sur le Couronnien en particulier.

1998-2004 : l'approche pluridisciplinaire dans le cadre du projet collectif de recherche

En 1998, plusieurs chercheurs et étudiants du LAPMO (LA 164), autour d'A. D'Anna, ont eu la volonté de mettre en œuvre une approche collective, des nombreuses données accumulées pendant plusieurs décennies, dans un programme de recherche spécifique sur le Couronnien. La place du Couronnien dans les différentes fouilles et études conduites au sein de cette unité permettait en effet de fédérer des travaux personnels, parfois isolés, autour de cette problématique commune. Le programme a été entrepris dans le cadre d'un projet collectif de recherche « Le Couronnien en Basse-Provence occidentale. État des connaissances et nouvelles perspectives de recherches » sous la direction de N. Coye, puis d'A. D'Anna et enfin d'O. Lemercier.

Depuis, au sein de l'UMR 6636 « Économies, sociétés et environnements préhistoriques » à la Maison méditerranéenne des sciences de l'Homme à Aix-en-Provence, une trentaine de chercheurs et d'étudiants participe au projet avec le concours du service régional de l'Archéologie de PACA et la collaboration de l'Atelier du patrimoine de la ville de Martigues.

Ainsi le Couronnien est appréhendé de façon pluridisciplinaire, avec des recherches spécifiques au PCR, par de nouvelles approches des industries mais également de l'habitat, des faunes et des problèmes de chronologie. Parallèlement à la reprise des recherches de terrain sur les sites du Collet-Redon et de Ponteau-Gare à Martigues (Bouches-du-Rhône) et au réexamen des données de fouilles anciennes aussi bien de ces deux sites que des principaux gisements du Couronnien, la question des relations du groupe couronnien avec les autres cultures du Néolithique final reconnues en Provence constitue un élément majeur de la réflexion. Un premier bilan documentaire a déjà été proposé en 2000 (Lemercier *et al.*, 2003).

Le premier objectif du PCR était de dresser un état de la documentation disponible et des connaissances relatives au Couronnien, notamment à partir de l'étude du mobilier du gisement éponyme (le Collet-Redon à la Couronne, Martigues, Bouches-du-Rhône). Ce bilan a permis d'établir une problématique structurée en quatre grandes thématiques : l'invention du Couronnien, la caractérisation du Couronnien, la périodisation du Couronnien, le Couronnien dans le contexte du Néolithique final du Midi de la France. Afin de répondre à cette problématique, l'étude des séries issues des fouilles anciennes du site du Collet-Redon a été entreprise et très rapidement s'y est ajoutée celle des fouilles anciennes ou plus récentes de nombreux sites couronniens de Provence. La reprise d'opérations de terrain sur les sites du Collet-Redon, par G. Durrenmath et J. Cauliez, et de Ponteau-Gare par X. Margarit à Martigues, a permis de réaliser des contrôles stratigraphiques en même temps qu'elle a offert des données inédites ainsi qu'un nouveau cadre pour l'exploitation et la diffusion des résultats des études réalisées au sein du PCR (Cauliez *et al.*, 2006 ; Durrenmath *et al.*, 2004 ; Margarit *et al.*, 2003).

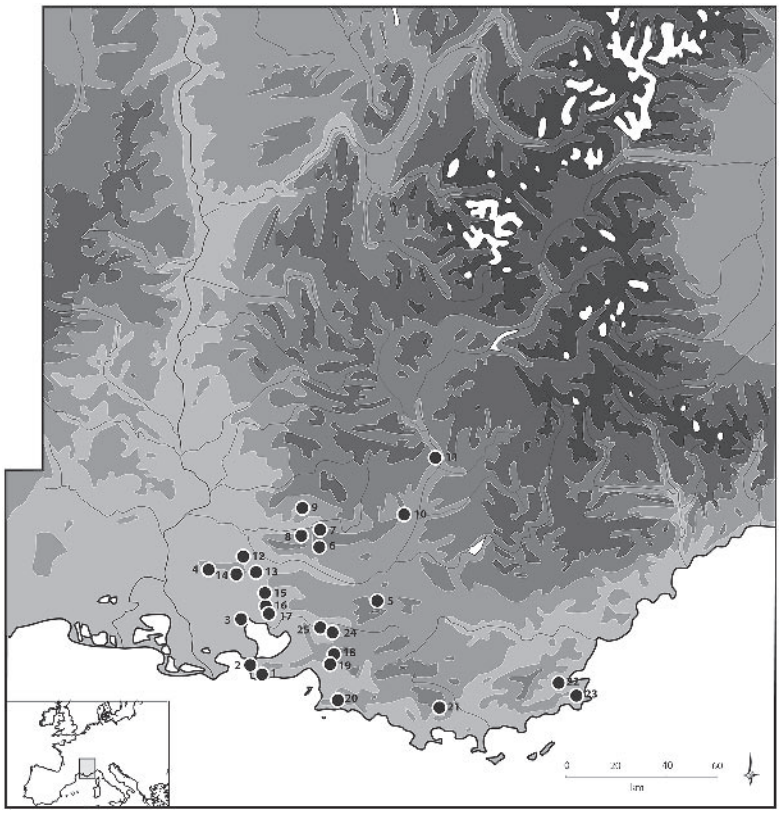
LE COURONNIEN AUJOURD'HUI

La géographie

Géographiquement, le Couronnien couvre l'essentiel de la Provence (fig. 1), avec une concentration particulière en Basse-Provence et en Provence occidentale, entre la mer, le Rhône et le Luberon. Les fouilles de ces dernières décennies et plusieurs études ont permis d'ajouter à cette zone principale la vallée du Calavon au nord du Luberon, avec les sites des Fabrys à Bonnieux et des Martins à Roussillon (Vaucluse) (D'Anna, 1990) et probablement la vallée de la Durance et ses marges jusque dans les Alpes-de-Haute-Provence avec les sites de la Fare à Forcalquier (Lemercier *et al.*, 2004a) et sans doute de la Ponchonnière à Aubignosc (Alpes-de-Haute-Provence). L'extension orientale demeure méconnue mais le Couronnien serait présent dans la bande côtière du Var jusqu'au massif des Maures. Dans le Gard, il pourrait être représenté par quelques rares éléments ou par une « influence stylistique », comme sur le site de la Roquette à Tresques (Georjon *et al.*, 1999).

La culture matérielle

La culture matérielle qui permet de reconnaître le Couronnien reste l'objet d'études thématiques.



1 : Martigues, le Collet-Redon ;
2 : Martigues, Ponteau-Gare ;
3 : Istres, Miouvin ;
4 : Les Baux, Escanin ;
5 : Vauvenargues, la Citadelle ;
6 : Lourmarin, les Lauzières ;
7 : Buoux, la Brémonde ;
8 : Bonnieux, les Fabrys ;
9 : Roussillon, les Martins ;
10 : Forcalquier, la Fare ;
11 : Aubignosc, la Ponchonnière ;
12 : Fontvieille, la Calade ;
13 : Eyguières, la Patouillarde ;
14 : Eygalières, station du Château ;
15 : Cornillon-Confoux, le Deven de Barzac ;
16 : Cornillon-Confoux, la Bastide Leydet ;
17 : Saint-Chamas, le Collet du Verdon ;
18 : Allauch, le Pilon du Roy ;
19 : Marseille, Fontainieu ;
20 : Marseille, la Tourette ;
21 : Ollioules, Saint-Estève ;
22 : La Môle, Maravielle ;
23 : Ramatuelle, cap Taillat ;
24 : Gardanne, RD6 ;
25 : Bouc-Bel-Air, la Petite Bastide.

Fig. 1 – Localisation des principaux sites couronniens en Provence.
Fig. 1 – *Location of the main «Couronnien» group sites in Provence.*

La céramique du Couronnien (fig. 2) a fait l'objet d'une attention particulière avec la mise en place d'un protocole de description et d'une terminologie permettant d'homogénéiser les études des différentes séries (Cauliez *et al.*, 2003). Cette céramique est toujours décrite comme de bonne qualité et bien cuite, affectant des teintes variées le plus souvent rouges et beiges à brunes, entre les différents récipients ou sur une même poterie. Elle se caractérise par l'existence d'une gamme de vaisselle complète, des formes simples (hémisphériques, subsphériques, cylindriques et ovoïdes) et l'emploi du fond rond, parfois aplani. Les décors, exclusivement en relief, sont principalement représentés par des cordons disposés le plus souvent verticalement ou en chevron. Les préhensions sont en revanche diversifiées avec des mamelons allongés, des boutons, des prises plates pouvant être perforées, des préhensions à ensellement médian et plus rarement des anses en boudin et en ruban.

L'industrie lithique taillée est réalisée sur des matières premières de qualité très variable et de ressource locale ou proche dans les différents secteurs provençaux envisagés. Seul le silex oligocène du bassin de Forcalquier semble faire l'objet d'une exploitation spécifique pour la réalisation de grandes lames (fig. 3, n°s 5 et 6) largement diffusées (Renault, 1998). Tous les types et natures de matière première sont utilisés alors que la diversité de la production est assez restreinte. L'éclat, obtenu généralement par percussion directe à la pierre dure, est le support quasi exclusif (fig. 3, n° 1). À l'inverse, l'outillage témoigne d'une grande variété où, hormis les grattoirs omniprésents et multiformes (fig. 3, n°s 2 à 4), il demeure difficile de reconnaître des types spécifiques, comme c'est le cas pour le Chasséen ou le Campaniforme. Les armatures (fig. 3, n°s 7 à 15) sont généralement foliacées et bifaces, réalisées sur tout type de support. C'est finalement l'irrégularité et l'aspect fruste des produits qui sont le plus marquant.

L'outillage lithique poli (haches, herminettes, ciseaux et marteaux) est abondant sur les sites couronniens. Plusieurs observations rapprochent cet outillage de celui en silex. C'est en effet un recentrage de l'approvisionnement en matière première qui est observé en comparaison avec le Néolithique moyen. Les outils en éclogite sont toujours présents et soignés mais bien moins nombreux et c'est l'outillage sur métabasite à glaucophane qui prime. L'emploi de cette matière s'accompagne de nouvelles formes d'outils. Si les formes trapézoïdales restent les plus fréquentes, les formes ovales apparaissent. Les sections sont le plus souvent ovales et présentent une forte proportion de dissymétries des faces et/ou des côtés. Les tranchants sont plus convexes et les dimensions des outils augmentent. Malgré une surface de polissage plus couvrante des pièces couronniennes, l'ensemble des objets présente un aspect frustre notable.

L'outillage sur matières dures animales est caractérisé par un faible taux de transformation des supports. Le débitage est principalement réalisé par fracturation et le façonnage par abrasion est dominant. Les objets les plus répandus sont des pointes sur tibias de caprinés entiers ou sur fragments conservés bruts. La proportion d'outils tranchants est cependant relativement importante.

La parure couronnienne a longtemps été décrite comme essentiellement composée de pendeloques en coquillages bruts perforés ou en test de *Patella*, *Cardium*, *Littorina*, *Murex* et *Columbella*. Aujourd'hui, l'étude nous montre une plus grande variété de mobilier, parfois très travaillé, avec des pendeloques en os sur diaphyse et canine de canidé (chien, renard), en roche diverses et quartz hyalin, et des petites perles (moins d'un centimètre de diamètre).

L'habitat

L'habitat couronnien est sans doute le mieux représenté et le mieux connu des habitats néolithiques de Provence (Camps-Fabrer et D'Anna, 1989 ; D'Anna, 1989 et 1990 ; D'Anna *et al.*, 1989 ; Gilabert *et al.*, 2004 ; Lemercier et Gilabert, à paraître ; Margarit *et al.*, à paraître).

Les sites sont majoritairement de plein air et se répartissent également entre sites de plaine et sites perchés. Le statut de ces deux types de sites semble différent et peut-être même parfois complémentaire, en fonction de leur organisation interne et des structures présentes. Même si la stricte synchronie de tous ces sites ne peut être établie, la mise en place d'habitats dans des secteurs géographiques jusqu'alors marginaux

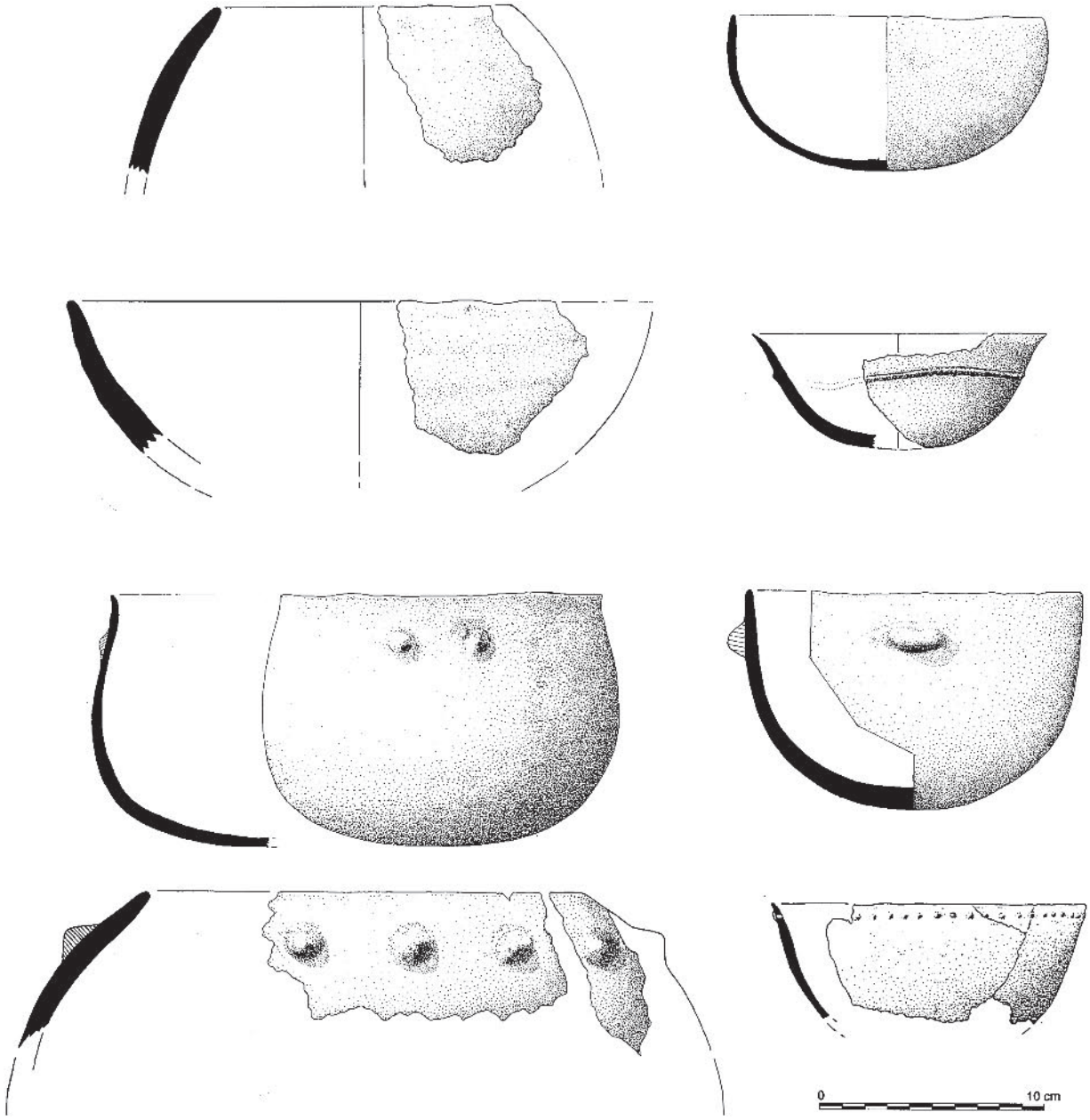


Fig. 2 – Céramique couronnienne du site de Ponteau-Gare (Martigues, Bouches-du-Rhône) (dessins X. Margarit).
Fig. 2 – *Ponteau-Gare (Martigues, Bouches-du-Rhône): «Couronnien» group pottery (drawings by X. Margarit).*

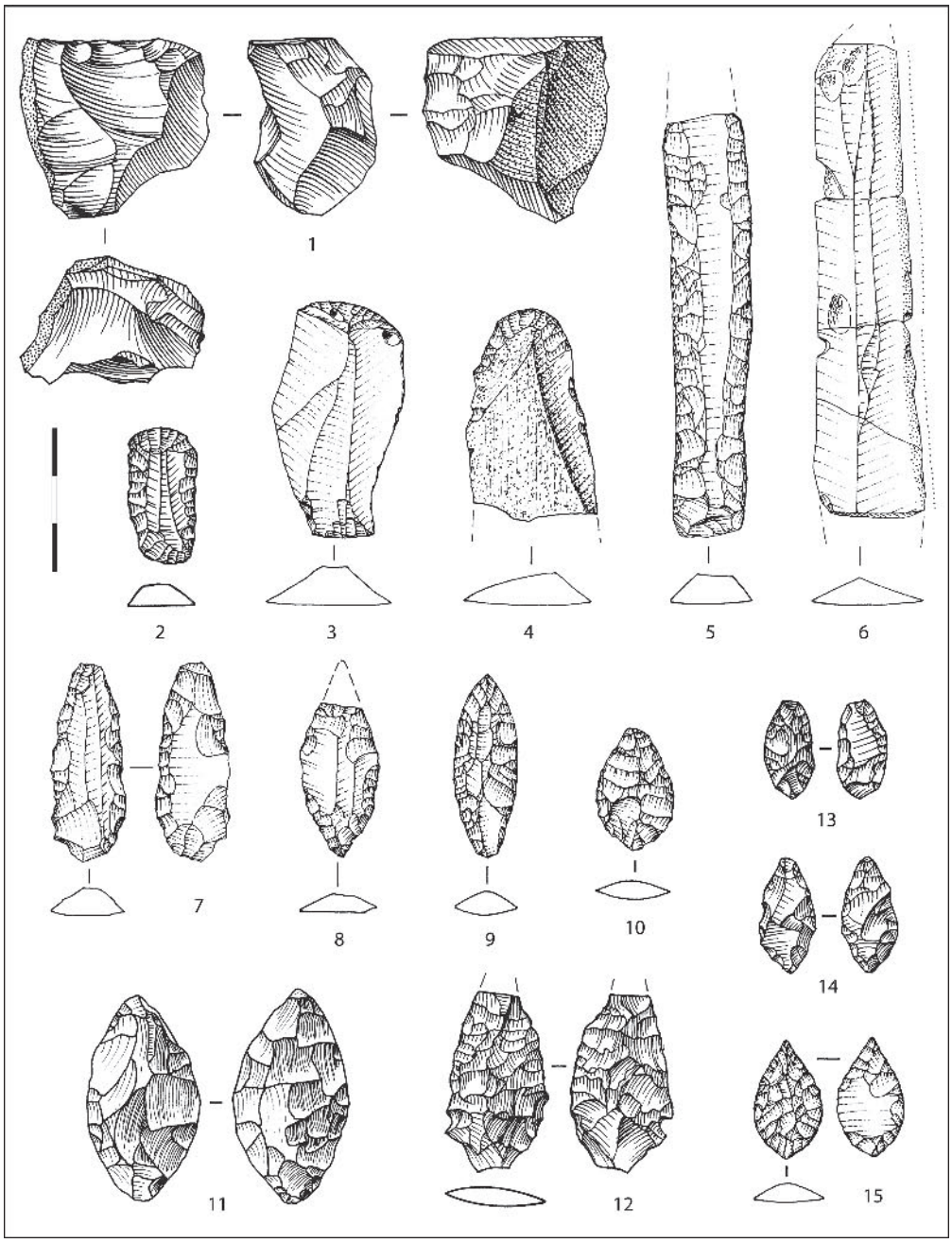


Fig. 3 – Industrie lithique taillée couronnienne. N° 1 : nucléus à éclat ; n° 2 : grattoir double ; nos 3 et 4 : grattoirs simples ; n° 5 : lame à bords abattus ; n° 6 : lame lustrée ; nos 7 à 15 : armatures foliacées bifaces. (Nos 1, 12 à 14 : Istres, Miouvin (d'après De Butler) ; n° 2 : Fontvieille, la Calade (d'après Courtin, 1974) ; nos 3 à 10 et 15 : Lourmarin, les Lauzières, (d'après Courtin) ; n° 11 : Martigues, Ponteau-Gare (d'après Renault, 1998).
Fig. 3 – *«Couronnien» group flint industry : no. 1: flakes core; no. 2: double scraper; nos. 3-4: simple scrapers; no. 5: cut down edges blade; no. 6: glossed blade; nos. 7-15: bifacial leaf-shaped arrowheads (Nos. 1, 12-14: Istres, Miouvin (after De Butler); no. 2: Fontvieille, la Calade (after Courtin 1974); nos. 3-10 and 15 : Lourmarin, les Lauzières (after Courtin); no. 11 : Martigues, Ponteau-Gare (after Renault 1998).*

sur des topographies particulières témoigne d'une densification importante de l'occupation du territoire. Les fondations d'établissements sont ainsi nombreuses. Ceux-ci sont de superficie très variable, de quelques centaines de mètres carrés à plusieurs hectares.

Leur organisation interne est parfois complexe, notamment pour les installations les plus vastes associant plusieurs unités d'habitation à des bâtiments secondaires. La longue occupation de la plupart des sites d'habitat couronniens a entraîné sur nombre d'établissements d'importantes évolutions dans la forme et la structuration interne du site.

L'architecture couronnienne a longtemps été considérée comme relativement constante dans l'ensemble du groupe. Aujourd'hui, tout en conservant une certaine homogénéité générale, cette architecture témoigne d'une certaine diversité tant dans les matériaux que dans leur usage.

Les unités d'habitat se caractérisent par une morphologie quadrangulaire plutôt étroite et de superficie variable. Les sites perchés présentent des architectures collectives de type enceinte, qu'elles soient en pierre ou plus rarement en bois. Les murs d'enceinte en pierre, mieux connus, présentent des modules relativement constants.

Si l'architecture couronnienne, collective ou domestique, fait largement appel à la pierre, les habitations sont le plus souvent des constructions mixtes associant la terre et le bois. On constate ainsi une certaine variabilité des mises en œuvre. Les appareils en pierre des murs à double parement, domestiques et collectifs, sont diversifiés aussi bien entre les établissements qu'à l'échelle du site ou même d'un bâtiment. L'utilisation de la terre et du bois est tout aussi variable, que ce soit dans les types d'implantation des charpentes que dans la mise en œuvre des terres à bâtir sous forme de torchis le plus souvent, mais aussi de terre massive.

Cette architecture est donc à la fois fondée sur des critères communs dans la morphologie de l'habitat, les types d'installations domestiques, les matériaux, mais présente des formes variées d'appareils en pierre, d'élévations des parois en terre, des types d'implantation des charpentes, de la morphologie des enceintes. Ce polymorphisme des choix architecturaux faits par les Couronniens est une constante (Gilabert *et al.*, 2004). C'est donc davantage dans l'organisation domestique interne de l'habitat ainsi que dans les modalités d'évolution de son statut que l'homogénéité culturelle couronnienne est à rechercher.

L'économie

Les pratiques agricoles du groupe couronnien n'ont pas fait l'objet d'une recherche spécifique, mais les restes de céréales et les quantités de meules et fragments retrouvés sur tous les établissements du groupe témoignent sans doute de l'importance de ces activités dans l'économie couronnienne.

La prédominance des caprinés, l'exploitation intensive des produits fournis par les différents cheptels et un système d'élevage extensif caractérisent l'économie animale du groupe couronnien. La chasse est anecdotique et l'élevage du porc semble constituer une activité d'appoint. Les sites littoraux de Martigues offrent par ailleurs une intéressante complémentarité entre les ressources issues des troupeaux et les ressources marines (cf. Durrenmath *et al.*, volume III, p. 387-399).

Les pratiques d'élevage observées témoignent d'une gestion élaborée de l'espace pastoral où s'opposeraient sites de basse altitude et sites perchés (Collet-Redon, Ponteau-Gare et la Citadelle) avec l'existence de sites d'estive (Blaise, 2005 et 2006). Cependant ce système ne peut être généralisé car il existe d'autres établissements perchés, comme celui de la Fare à Forcalquier, qui ne semblent pas fonctionner comme des sites d'estive. Cette variabilité atteste dans tous les cas une complexification de la gestion du territoire à cette période.

Les sépultures

Pendant longtemps, aucune sépulture n'a pu être attribuée spécifiquement au Couronnien et les nombreuses tombes collectives restaient attachées au « Chalcolithique de Provence » (Sauzade, 1998). La précision de la chronologie du Couronnien a conduit à mettre en relation ces sépultures collectives en cavités ou en monuments mégalithiques, en particulier les dolmens à chambre allongé et les hypogées de type Fontvieille, avec le Couronnien (D'Anna, 1999). On remarquera que si la plupart de ces sépultures est encore utilisée jusqu'à l'extrême fin du Néolithique avec la présence d'objets campaniformes et même parfois à l'Âge du Bronze, la fin du quatrième et le début du troisième millénaire semblent être une période importante de construction de monuments funéraires (Lemercier *et al.*, 2004b).

La chronologie et la périodisation

Les 24 datations attribuées au Couronnien (fig. 4) sont assorties de marges d'erreur relativement importantes ; elles permettent cependant après calibration de centrer le groupe dans la première moitié du troisième millénaire avant notre ère. Certaines dates et l'observation de la trame chronoculturelle régionale montrent la possibilité de placer l'apparition du groupe couronnien à la fin du quatrième millénaire (vers 3200-3100 avant notre ère). Enfin, seules les datations du site de la Citadelle (Vauvenargues, Bouches-du-Rhône) s'étendent nettement au-delà de 2600 avant notre ère.

L'étude récente du Campaniforme dans le Sud-Est (Lemercier, 2004) a montré l'absence d'association ou de relation entre Campaniforme et Couronnien, donnant un terminus pour le groupe couronnien vers 2500 avant notre ère.

Le processus d'évolution du Couronnien reste en cours de discussion. Il s'agit en particulier de reconnaître la nature de ses relations avec le groupe groupe Rhône-Ouvèze, mais également avec le Fontbouisse languedocien dont l'extension à l'est du Rhône paraît de plus en plus évidente. Cette dynamique n'a pu rester sans effet sur le Couronnien. Les recherches en cours sur la céramique du groupe Rhône-Ouvèze devraient permettre de préciser la nature des interactions et le jeu des influences réciproques et le Couronnien pourrait connaître une évolution particulière vers 2800 et 2700 avant notre ère (Lemercier, ce volume).

Les modalités de cette transformation semblent complexes, avec l'existence de possibles sites mixtes et la perduration de certains sites proprement couronniens assez tard dans le troisième millénaire.

La place du Couronnien dans le Néolithique final du Sud-Est de la France

Le Couronnien, et plus généralement la première phase du Néolithique final entre 3200 et 2700, constitue

Site	Code Labo	Date BP	Date corrigée à 2 sigmas	Commentaire
Martigues – Collet-Redon	MC-714a	4310 ± 100	[3334 BC:3211 BC] 0,102266 [3191 BC:3153 BC] 0,024407 [3136 BC:2831 BC] 0,672709 [2821 BC:2630 BC] 0,200617	
Martigues – Collet-Redon	MC-714b	4240 ± 100	[3262 BC:3249 BC] 0,004344 [3099 BC:2565 BC] 0,982045 [2532 BC:2528 BC] 0,000905 [2525 BC:2496 BC] 0,012706	
Martigues – Collet-Redon	Ly-301	4060 ± 220	[3327 BC:3229 BC] 0,021809 [3225 BC:3219 BC] 0,001382 [3175 BC:3160 BC] 0,003267 [3120 BC:2010 BC] 0,968317 [2001 BC:1977 BC] 0,005224	
Martigues – Collet-Redon	Ly-302	3970 ± 130	[2876 BC:2187 BC] 0,973294 [2184 BC:2141 BC] 0,026706	
Martigues – Collet-Redon	Ly-2181	3780 ± 80	[2465 BC:2018 BC] 0,988846 [1995 BC:1981 BC] 0,011154	Occupation Campaniforme ?
Martigues – Ponteau-Gare	Lyon-10133	4245 ± 35	[2918 BC:2858 BC] 0,682083 [2810 BC:2750 BC] 0,267257 [2723 BC:2700 BC] 0,05066	
Istres – Miouvin I	MC-1635	4570 ± 200	[3770 BC:2859 BC] 0,983638 [2809 BC:2753 BC] 0,012696 [2721 BC:2702 BC] 0,003666	
Istres – Miouvin I	MC-2209	4350 ± 110	[3355 BC:2840 BC] 0,90783 [2813 BC:2678 BC] 0,09217	
Istres – Miouvin I	MC-2211	4200 ± 110	[3086 BC:3062 BC] 0,011233 [3029 BC:2475 BC] 0,988767	
Istres – Miouvin I	MC-2210	4100 ± 100	[2906 BC:2456 BC] 0,986663 [2419 BC:2407 BC] 0,004612 [2376 BC:2351 BC] 0,008724	
Istres – Miouvin I	MC-1223	4025 ± 160	[2924 BC:2123 BC] 0,986867 [2092 BC:2042 BC] 0,013133	
Vauvenargues – la Citadelle	MC-2494	4200 ± 100	[3022 BC:2549 BC] 0,966259 [2538 BC:2490 BC] 0,033741	
Vauvenargues – la Citadelle	MC-2497	4100 ± 100	[2906 BC:2456 BC] 0,986663 [2419 BC:2407 BC] 0,004612 [2376 BC:2351 BC] 0,008724	
Vauvenargues – la Citadelle	MC-1707	4000 ± 105	[2873 BC:2278 BC] 0,978352 [2251 BC:2229 BC] 0,015243 [2221 BC:2210 BC] 0,006405	
Vauvenargues – la Citadelle	MC-4296	4000 ± 100	[2872 BC:2798 BC] 0,08763 [2795 BC:2281 BC] 0,896421 [2249 BC:2231 BC] 0,012333 [2219 BC:2212 BC] 0,003615	
Vauvenargues – la Citadelle	MC-2495	3969 ± 100	[2864 BC:2806 BC] 0,050944 [2760 BC:2199 BC] 0,945509 [2160 BC:2153 BC] 0,003547	
Vauvenargues – la Citadelle	Gif-6804	3910 ± 90	[2832 BC:2820 BC] 0,004089 [2657 BC:2654 BC] 0,000938 [2632 BC:2134 BC] 0,989444 [2079 BC:2061 BC] 0,005529	
Buoux – la Brémonde	Gif-6807	4140 ± 60	[2886 BC:2572 BC] 0,99475 [2511 BC:2505 BC] 0,00525	
Buoux – la Brémonde	Gif-6806	4120 ± 60	[2880 BC:2566 BC] 0,966171 [2522 BC:2497 BC] 0,033829	
Lourmarin – les Lauzières	MC-2499	4480 ± 100	[3496 BC:3460 BC] 0,025683 [3376 BC:2904 BC] 0,974317	Occupations couronniennes, Rhône-Ouvèze et campaniformes
Lourmarin – les Lauzières	MC-2498	4150 ± 100	[2924 BC:2468 BC] 1,	
Lourmarin – les Lauzières	MC-1426	3840 ± 80	[2548 BC:2539 BC] 0,005461 [2490 BC:2116 BC] 0,944851 [2099 BC:2038 BC] 0,049688	
Bonnieux – les Fabrys	Ly-4781	4135 ± 90	[2897 BC:2487 BC] 1,	
Bonnieux – les Fabrys	Ly-4780	4000 ± 125	[2882 BC:2200 BC] 0,998608 [2158 BC:2155 BC] 0,001392	
Bouc-Bel-Air – Petite Bastide	Ly-1486 (GRA-18269)	4170 ± 50	[2890 BC:2619 BC] 0,989064 [2606 BC:2600 BC] 0,007253 [2592 BC:2589 BC] 0,003683	

Fig. 4 – Tableau récapitulatif des datations des sites couronniens.
Calibrations à partir du *Calib Radiocarbon Calibration Program* (Reimer *et al.*, 2004).
Fig. 4 – *Summary table of the «Couronnien» group sites datings.*
Calibration with the Calib Radiocarbon Calibration Program *(Reimer* et al. *2004).*

une étape importante de la période avec un accroissement sans précédent des établissements, l'adoption de la sépulture collective et du mégalithisme, l'intensification de la production et le développement de nouveaux réseaux d'échanges et de relations à longue distance, en rupture avec ceux du Néolithique moyen.

L'origine du Couronnien demeure imprécise aussi bien culturellement que chronologiquement. Le développement de recherches, à partir d'un état des lieux dès 2005, sur la transition du Néolithique moyen au Néolithique final, permettra de préciser ces questions. Dans ses premières phases, le groupe couronnien entretient des relations avec les groupes synchrones et en particulier le groupe languedocien de Ferrières, comme sur le site de la Fare à Forcalquier. Par la suite, l'influence du groupe de Fontbouisse qui se développe en Languedoc se fait sentir de façon plus ou moins importante selon les secteurs en Provence, parfois sous la forme d'assemblages de type fontbuxien et parfois sous la forme d'influences dans des contextes couronniens.

Au terme des années d'études et en attendant la formalisation prochaine des différentes études spécialisées qui ont été conduites, la reconnaissance et la définition du Couronnien se heurtent toujours à l'absence de décors d'une céramique par ailleurs exempte de formes sophistiquées. Cependant, une meilleure connaissance des autres ensembles culturels de la fin du Néolithique régional et la caractérisation précise des assemblages couronniens permettent sans aucun doute de contribuer à une définition et à des éléments de reconnaissance. Malgré cette absence d'une céramique aux formes et aux décors complexes qui va caractériser la suite de la période, sous l'influence fontbuxienne, le Couronnien peut aujourd'hui être envisagé comme une entité culturelle réelle et majeure de la fin du Néolithique provençal[1].

Ainsi, en un demi-siècle, l'étude du Couronnien illustre les évolutions de la recherche préhistorique provençale. Elle traduit l'évolution de la recherche de terrain, passant d'une archéologie des grottes à celle des sites de plein air, puis à une approche de l'occupation du sol. Pour ce qui concerne l'organisation de la recherche et la réflexion méthodologique et théorique, on constate le passage d'une perception individuelle du site éponyme à la définition pluridisciplinaire et collégiale à l'échelle régionale, où l'exclusivité de la céramique et de l'industrie lithique dans la définition de la culture laisse la place à une approche plus globale. Enfin, au sein même du PCR, la caractérisation de la culture matérielle a conduit peu à peu à un système dynamique de relations géographiques et chronologiques s'étendant à l'ensemble du Néolithique final du Sud-Est de la France. ■

NOTE

(1) Les doutes sur la réalité du Couronnien, par rapport à celle du Ferrières ou du Fontbouisse, fondés sur la seule absence de décors céramiques remarquables, sont-ils à ce titre plus fondés que des doutes sur l'existence de l'art roman par rapport à l'art gothique, au seul fait que le premier serait plus sobre ? (O.L.)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BLAISE É. (2005) – L'élevage au Néolithique final dans le Sud-Est de la France : éléments de réflexion sur la gestion des troupeaux, *Anthropozoologica*, t. 40, n° 1, p. 191-216.

BLAISE É. (2006) – La gestion des troupeaux au Néolithique final en Provence : l'exemple du Couronnien, *in* P. Fouéré, C. Chevillot, P. Courtaud *et al.* dir., *Paysages et peuplements : aspects culturels et chronologie en France méridionale. Actualité de la recherche, Actes des VIes rencontres méridionales de Préhistoire récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004*, Association pour le développement de la recherche archéologique et historique en Périgord, et Préhistoire du Sud-Ouest, 11e suppl., p. 433-442.

CAMPS-FABRER H., D'ANNA A. (1989) – Enceintes et structures d'habitat du Néolithique final. Miouvin 3 (Istres, Bouches-du-Rhône), *in* A. D'Anna et X. Gutherz dir., *Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le Sud de la France et les régions voisines, Actes de la table ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 1987*, Mémoires de la Société languedocienne de Préhistoire, n° 2, Société languedocienne de Préhistoire, Montpellier, p. 195-208.

CAULIEZ J., DELAUNAY G., DUPLAN V. (2003) – Nomenclature et méthode de description pour l'étude des céramiques de la fin du Néolithique en Provence, *Préhistoire Anthropologie méditerranéennes*, t. 10-11, 2001-2002, 2003, p. 61-81.

CAULIEZ J., BLAISE É., CADE C., DESSE J., DESSE-BERSET N., DURRENMATH G., GILABERT C., MARTIN S., VELLA C. (2006) – Paysages et implantations du Néolithique final à l'Âge du Bronze ancien au Collet-Redon (la Couronne, Martigues, Bouches-du-Rhône) , *in* P. Fouéré, C. Chevillot, P. Courtaud *et al.* dir., *Paysages et peuplements : aspects culturels et chronologie en France méridionale. Actualité de la recherche, Actes des VIes rencontres méridionales de Préhistoire récente, Périgueux, 14-16 octobre 2004*, Association pour le développement de la recherche archéologique et historique en Périgord, et Préhistoire du Sud-Ouest, 11e suppl., p. 125-139.

COURTIN J. (1974) – *Le Néolithique de la Provence*, Mémoire de la Société préhistorique française, 11, Klincksieck, Paris, 355 p.

D'ANNA A. (1989) – L'habitat perché néolithique final de la Citadelle (Vauvenargues, Bouches-du-Rhône), *in* A. D'Anna et X. Gutherz dir., *Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le Sud de la France et les régions voisines, Actes de la table ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 1987*, Mémoires de la Société languedocienne de Préhistoire, n° 2, Société languedocienne de Préhistoire, Montpellier, p. 209-224.

D'ANNA A. (1990) – L'habitat de plein air néolithique final et chalcolithique en Provence, *Bulletin de l'École antique de Nîmes*, n° 22, p. 31-42.

D'ANNA A. (1993) – L'habitat de plein air en Provence : recherches récentes, *in* J.-C. Blanchet, A. Bulard, C. Constantin, D. Mordant et J. Tarrête dir., *Le Néolithique au quotidien, Actes du 16e colloque interrégional sur le Néolithique, Paris, 1989*, Documents d'Archéologie française, 39, Maison des sciences de l'Homme, Paris, p. 72-84.

D'ANNA A. (1995a) – La fin du Néolithique dans le Sud-Est de la France, *in* R. Chenorkian dir., *L'Homme méditerranéen, Mélanges offerts à Gabriel Camps*, Publications de l'université de Provence, Aix-en-Provence, p. 299-333.

D'ANNA A. (1995b) – Le Néolithique final en Provence, *in* J.-L. Voruz dir., *Chronologies néolithiques : de 6000 à 2000 avant notre ère dans*

le Bassin rhodanien, Actes des rencontres néolithiques Rhône-Alpes, Ambérieu-en-Bugey, septembre 1992, Document du département d'anthropologie et d'écologie de l'université de Genève, 20, université de Genève et Société préhistorique rhodanienne, Ambérieu-en-Bugey, p. 265-286.

D'ANNA A. (1999) – Le Néolithique final en Provence, *in* J. Vaquer dir., *Le Néolithique du nord-ouest méditerranéen, Actes du XXIVe congrès préhistorique de France, Carcassonne, 1994*, Société préhistorique française, Paris, p. 147-160.

D'ANNA A., COURTIN J., COUTEL R., MÜLLER A. (1989) – Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), *in* A. D'Anna et X. Gutherz dir., *Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le Sud de la France et les régions voisines, Actes de la table ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 1987*, Mémoires de la Société languedocienne de Préhistoire, n° 2, Société languedocienne de Préhistoire, Montpellier, p. 165-193.

DURRENMATH G., LUZI C., FURESTIER R., GILABERT C., PELLISSIER M., LAZARD N., PROVENZANO N. (2004) – Les occupations du Collet-Redon (Martigues, Bouches-du-Rhône) : l'enceinte de l'Âge du Bronze, *in* J. Gascó, X. Gutherz et P.-A. de Labriffe dir., *Temps et espaces culturels du 6e au 2e millénaire en France du Sud, Rencontres méridionales de Préhistoire récente, IVe session, Nîmes, 28 et 29 octobre 2000*, Monographie d'Archéologie méditerranéenne,15, UMR 154, Lattes, p. 263-270.

ESCALON DE FONTON M. (1947) – Découverte d'une station en plein air à la Couronne (B.-d-R.), *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, XXII, p. 33-43.

ESCALON DE FONTON M. (1948) – La station de Fontainieu (Saint-Joseph, Marseille), découverte d'une station en plein air de type « la Couronne », *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, XXIII, p. 2-4.

ESCALON DE FONTON M. (1956) – *Préhistoire de la Basse-Provence*, Préhistoire, t. XII, Presses universitaires de France, Paris, 162 p.

ESCALON DE FONTON M. (1961) – Le village néolithique du Collet-Redon à la Couronne, commune de Martigues (Bouches-du-Rhône), campagne de fouilles 1960, *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 10, fasc. 2, p. 178-181.

ESCALON DE FONTON M. (1962) – Fouilles dans les Bouches-du-Rhône (campagne 1961), le village néolithique de la Couronne, *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 11, p. 222-225.

ESCALON DE FONTON M. (1963) – Recherches sur la Préhistoire du Midi de la France, le village néolithique de la Couronne, *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 12, p. 228-229.

ESCALON DE FONTON M. (1964) – Recherches sur la Préhistoire du Midi de la France, le gisement néolithique du Collet Redon à la Couronne (commune de Martigues, B.-du-R.), *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 13, p. 260-266.

ESCALON DE FONTON M. (1965) – Recherches sur la Préhistoire dans le Midi de la France, le village néolithique du Collet Redon à la Couronne (Martigues, B.-du-R.), *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 14, p. 141-142.

ESCALON DE FONTON M. (1966) – Recherches sur la Préhistoire dans le Midi de la France, le village néolithique de la Couronne, *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 15, p. 352-356.

ESCALON DE FONTON M. (1967) – Recherches sur la Préhistoire dans le Midi de la France, le village néolithique de la Couronne, *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 16, p. 179-182.

ESCALON DE FONTON M. (1968) – Recherches sur la Préhistoire dans le Midi de la France, le village néolithique du Collet-Redon à la Couronne (Martigues, B.-du-R.), *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 17, p. 208-211.

ESCALON DE FONTON M. (1969) – Recherches sur la Préhistoire dans le Midi de la France, le village néolithique du Collet-Redon à la Couronne (Martigues, B.-du-R.), *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 18, p. 121-123.

ESCALON DE FONTON M. (1970) – Recherches sur la Préhistoire dans le Midi de la France, le village néolithique de la Couronne (Martigues, B.-du-R.), *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 19, p. 110-115.

ESCALON DE FONTON M. (1971) – Recherches sur la Préhistoire dans le Midi de la France, le village néolithique de la Couronne (Martigues, B.-du-R.), *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 20, p. 176-178.

ESCALON DE FONTON M. (1972) – Recherches sur la Préhistoire dans le Midi de la France, le village néolithique de la Couronne (Martigues, B.-du-R.), *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 21, p. 176-181.

ESCALON DE FONTON M. (1973) – Le village couronnien de la Couronne à Martigues (B.-du-R.), *Études préhistoriques*, n° 6, p. 18-19.

ESCALON DE FONTON M. (1974) – Circonscription de Provence-Côte-d'Azur, *Gallia Préhistoire*, t. 17, 2, p. 665-699 (la Couronne p. 665-667, 673-675).

ESCALON DE FONTON M. (1976a) – Village néolithique couronnien de la Couronne (Martigues, B.-du-R.), *Provence et Languedoc méditerranéen, sites paléolithiques et néolithiques, IXe congrès de l'UISPP*, Nice, livret guide de l'excursion C2, p. 69-76.

ESCALON DE FONTON M. (1976b) – Circonscription de Provence-Alpes-Côte-d'Azur, *Gallia Préhistoire*, t. 19, 2, p. 581-606.

ESCALON DE FONTON M. (1977) – Le village néolithique de la Couronne à Martigues, B.-du-R., le site et la fouille, *Congrès préhistorique de France, XXe session, Provence, 1974*, Société préhistorique française, Paris, p.130-136.

ESCALON DE FONTON M. (1978) – Circonscription de Provence-Alpes-Côte-d'Azur, *Gallia Préhistoire*, t. 21, 2, p. 695-721.

ESCALON DE FONTON M. (1980) – Informations archéologiques. Circonscription de PACA, *Gallia Préhistoire*, t. 23, 3, p. 525-547.

ESCALON DE FONTON M. (1981) – *La maison néolithique de la Couronne à Martigues (B.-du-R.)*, Quatrième centenaire de l'Union des trois quartiers de Martigues, musée de Martigues, Martigues, p. 21-37.

ESCALON DE FONTON M. (1982) – La ferme du Néolithique couronnien de Martigues (B.-du-R.) et ses hangars à provisions et conserves, *Bull. du Muséum d'histoire naturelle de Marseille*, XLII, p. 35-42.

GEORJON C., FOREST V., RAUX A. (1999) – Le site de la Roquette à Tresques (Gard) et le Néolithique final du Bassin bas-rhodanien, *Gallia Préhistoire*, t. 41, p. 253-297.

GILABERT C., DURRENMATH G., MARGARIT X. (2004) – L'architecture domestique au Néolithique final en Provence : l'apport des sites couronniens du Collet-Redon et de Ponteau-Gare à Martigues (Bouches-du-Rhône), *in* H. Dartevelle dir., *Auvergne et Midi. Actualités de la recherche, Actes des rencontres méridionales de Préhistoire récente, Ve session, Clermont-Ferrand, 2002*, Préhistoire du Sud-Ouest, suppl. n° 9, Préhistoire du Sud-Ouest, Cressensac, p. 467-474.

LEMERCIER O. (2004) – *Les Campaniformes dans le Sud-Est de la France*, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 18, UMR 154/ADAL, Lattes, 515 p., 367 fig.

LEMERCIER O., GILABERT C. (à paraître) – Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, *De la maison au village dans le Néolithique du Sud de la France et du nord-ouest méditerranéen, Actes des journées de la Société préhistorique française, Marseille, 23-24 mai 2003*.

LEMERCIER O., CONVERTINI F., D'ANNA A., DURRENMATH G., GILABERT C., LAZARD N., MARGARIT X., PROVENZANO N., PELLISSIER M., RENAULT S. (2003) – Le Couronnien en Basse-Provence occidentale. État des connaissances et nouvelles perspectives de recherches. Objectifs et premiers résultats d'un projet collectif de recherche, 1998-2000, *in* J. Gascó, X. Gutherz et P.-A. de Labriffe dir., *Temps et espaces culturels du 6e au 2e millénaire en France du Sud, Rencontres méridionales de Préhistoire récente, IVe session, Nîmes, 28 et 29 octobre 2000*, Monographie d'Archéologie méditerranéenne, 15, UMR 154, Lattes, p. 447-451.

LEMERCIER O., CAULIEZ J., FURESTIER R., MÜLLER A., BOUVILLE C., CONVERTINI F., GILABERT C., JORDA M., KHEDHAIER R., LAZARD N., LOIRAT D., PELLISSIER M., PROVENZANO N., VERDIN P. (2004a) – Le site néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, *in* H. Dartevelle dir., *Auvergne et Midi. Actualités de la recherche, Actes des rencontres méridionales de Préhistoire récente, V^e session, Clermont-Ferrand, 2002*, Préhistoire du Sud-Ouest, suppl. n° 9, Préhistoire du Sud-Ouest, Cressensac, p. 445-455.

LEMERCIER O., PELLISSIER M., TCHÉRÉMISSINOFF Y. (2004b) – Campaniforme et sépultures. Au-delà du standard. La place du Campaniforme dans l'évolution des sépultures de la fin du Néolithique dans le Sud-Est de la France, *in* M. Besse et J. Desideri dir., *Graves and Funeray Rituals during the Late Neolithic and Early Bronze Age in Europe (2700-2000 BC), Proceedings of the International Conference held at the Cantonal archaeological Museum, Sion (Switzerland), October 4th-7th 2001*, British Archaeological reports, International Series, 1284, Archaeopress, Oxford, p. 51-62.

LOUIS M. (1948) – *Préhistoire du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*, Bruguier, Nîmes, Office des Éditions universitaires, Paris, 204 p.

MARGARIT X., DURRENMATH G., LUZI C., FURESTIER R., GILABERT C. (2003) – L'habitat néolithique final de Martigues « Ponteau-Gare » (Bouches-du-Rhône) : résultats préliminaires et perspectives d'étude*, in* J. Gascó, X. Gutherz et P.-A. de Labriffe dir., *Temps et espaces culturels du 6e au 2e millénaire en France du Sud, Rencontres méridionales de Préhistoire récente, IVe session, Nîmes, 28 et 29 octobre 2000*, Monographie d'Archéologie méditerranéenne, 15, UMR 154, Lattes, p. 271-278.

MARGARIT X., DURRENMATH G., GILABERT C. (à paraître) – L'architecture en pierre de l'habitat néolithique final de Martigues « Ponteau-Gare » (Bouches-du-Rhône), *De la maison au village dans le Néolithique du Sud de la France et du nord-ouest méditerranéen, Actes des journées de la Société préhistorique française, Marseille, 23-24 mai 2003*.

MÜLLER A., D'ANNA A. (1986) – Le gisement de plein air chalcolithique de la Plaine des Blancs à Courthézon, Vaucluse, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 83, n° 11-12, p. 470-483.

REIMER P.J. *et al.* (2004) – INTCAL04 terrestrial radiocarbon age calibration, *Radiocarbon*, 46, p. 1029-1058.

RENAULT S. (1998) – Économie de la matière première. L'exemple de la production, au Néolithique final, en Provence, des grandes lames en silex zoné oligocène du bassin de Forcalquier (Alpes-de-Haute-Provence), *in* A. D'Anna et D. Binder dir., *Production et Identité culturelle. Actualités de la Recherche, Actes des rencontres méridionales de Préhistoire récente, IIe session, Arles, novembre 1996*, éd. APDCA, Antibes, p. 145-161.

SAUZADE G. (1998) – Les sépultures collectives provençales, *in* P. Soulier dir., *La France des dolmens et des sépultures collectives (4500-2000 avant J.-C.)*, éd. Errance, Paris, p. 293-328.

SAUZADE G., CARRY A., CHAMBERT A. (1990) – L'habitat de la Clairière à La Roque-sur-Perne, Vaucluse. Un nouveau faciès du Néolithique final provençal. Le groupe de Fraischamp, *Gallia Préhistoire*, t. 32, p. 151-178.

Olivier LEMERCIER
Noëlle PROVENZANO
UMR 5594, université de Bourgogne
Bâtiment Sciences-Gabriel
6, boulevard Gabriel, 21000 Dijon

Émilie BLAISE
Jessie CAULIEZ
André D'ANNA
Gaëlle DELAUNAY
Gilles DURRENMATH
Robin FURESTIER
Christophe GILABERT
Nathalie LAZARD
Muriel PELLISSIER
Stéphane RENAULT
MMSH-ESEP UMR 6636
5, rue du Château-de-l'Horloge, BP 647
13094 Aix-en-Provence Cedex 2

Fabien CONVERTINI
INRAP Méditerranée et ESEP UMR 6636

Xavier MARGARIT
SRA PACA et ESEP UMR 6636
23, boulevard du Roi-René
13617 Aix-en-Provence Cedex

La fin du Néolithique dans le Sud-Est de la France. Concepts techniques, culturels et chronologiques de 1954 à 2004

Olivier LEMERCIER

Résumé

La fin du Néolithique en France méditerranéenne, entre la fin du Néolithique moyen chasséen (3700-3500 avant notre ère) et la fin de la phase de transition au Bronze ancien avec les groupes à céramique à décor barbelé (1900-1800 avant notre ère), est une période complexe marquée par la définition de près d'une quinzaine de groupes culturels et une multitude de faciès géographiques et de phases chronologiques. Les concepts chronologiques et techniques utilisés ne sont pas moins complexes et variés selon les chercheurs (Néolithique récent ou Néolithique moyen tardif ou Néolithique final 1, Néolithique final puis Chalcolithique ou Néolithique final tout court et encore Chalcolithique-Bronze ancien). Si le Rhône n'a que rarement constitué une réelle frontière pendant le Néolithique, il est remarquable qu'il en ait constitué une, pour les archéologues, pendant les cinquante dernières années, avec une terminologie, des définitions culturelles et des tableaux de périodisation distincts de part et d'autre du fleuve. Il en résulte évidemment des incohérences et des incompréhensions fondamentales qui ne contribuent pas à la réalisation d'un cadre chronoculturel et terminologique commun. Pourtant ce cadre chronoculturel et géographique, à la fois conceptuel et terminologique, est nécessaire aux nombreuses études spécialisées aujourd'hui conduites sur les vestiges, les techniques et toutes les données de la fin du Néolithique. Grâce à un regard en arrière sur les cinquante dernières années de la recherche, l'origine des différences apparues dans les cadres conceptuels sur les deux rives du Rhône peut être précisée et suivie. En reprenant les données provençales, il est aussi possible de proposer un nouveau tableau de périodisation générale qui peut être mis en parallèle avec celui du Languedoc et doit permettre de mieux comprendre les évolutions et les interactions des deux rives rhodaniennes du Midi méditerranéen français à la fin du Néolithique.

Abstract

The final Neolithic period in Mediterranean France, between the end of the Middle Neolithic Chasséen *(3700-3500 Cal BC) and the end of the transitional period to the early Bronze Age, with the barbed Wire groups (1900-1800 Cal BC), is a complex period marked by the definition of almost about fifteen cultural groups and many geographical facies and chronological phases. The chronological and technical concepts used are not less complex and varied according to researchers (Recent Neolithic or late Middle Neolithic or Final Neolithic 1, Final Neolithic and Copper Age or*

only Final Neolithic and Copper Age-Early Bronze Age…). If the Rhone constituted only seldom a real border during the Neolithic, it is remarkable that it constituted one for the archaeologists during the last fifty years, with a terminology, cultural definitions and chronological tables distinct on both sides of the river. Obviously, it results from this inconsistencies and fundamental incomprehension which do not contribute to the realization of a common chronological and cultural table. However this chronological, cultural and geographical framework, at the same time conceptual and terminological, is necessary to the many specialized studies now led on all data of the Final Neolithic. Thanks to a glance behind over the last fifty years of research, the origin of the differences appeared within the conceptual frameworks on two banks of the Rhone can be specified and followed. By taking again the data of Provence, it is also possible to propose a new table of general periodisation which can be put in parallel with that of Languedoc and must allow to better understand the evolutions and the interactions of two Rhone banks of the Mediterranean France in the Final Neolithic.

INTRODUCTION

À notre époque, qui est celle en archéologie préhistorique de l'hyperspécialisation thématique et des approches technologiques, l'établissement, la correction et la validation des cadres chronoculturels et géographiques de la Préhistoire, mais aussi des cadres conceptuels et terminologiques, ne semblent plus être une priorité. Ces cadres constituent cependant un fondement et un outil nécessaire à toute étude thématique diachronique comme aux approches de transferts techniques, sociaux ou autres entre les populations préhistoriques. Cette question est particulièrement importante pour la fin de la Préhistoire pendant laquelle des ensembles culturels très nombreux évoluent en interaction sur des géographies parfois réduites.

C'est le cas de la fin du Néolithique dans le Sud-Est de la France, comprise ici entre la fin du Néolithique moyen chasséen – entre 3700 et 3500 avant notre ère – et la transition à l'Âge du Bronze – autour de 1900 avant notre ère – qui est une période particulièrement complexe de la fin de la Préhistoire avec près d'une quinzaine de groupes culturels identifiée et une multitude de faciès géographiques et de phases chronologiques supposés. Les recherches et la définition des entités culturelles du Néolithique final sur la façade méditerranéenne de la France sont finalement très récentes puisque antérieurement au milieu du XXe siècle, seul le phénomène campaniforme était clairement identifié. Ces recherches récentes, qui ont bénéficié à la fois des technologies les plus modernes appliquées à l'archéologie préhistorique mais aussi du travail de plusieurs générations de chercheurs particulièrement actifs, montrent cependant des décalages persistants entre les régions concernées, principalement de part et d'autre du Rhône et les nombreuses incertitudes qui demeurent concernant la fin du Néolithique du Sud-Est de la France.

À l'occasion du centenaire de la Société préhistorique française, un petit retour en arrière sur ces recherches pendant les cinquante dernières années permet de mettre en lumière les avancées importantes mais aussi l'état actuel des connaissances avec ses décalages et ses imperfections.

Il n'est évidemment pas question ici de reprendre l'ensemble des travaux et des publications portant sur le Néolithique final de la France méditerranéenne, mais seulement d'en extraire quelques jalons importants qui ont marqué les recherches concernant le cadre chronoculturel de cette période et les concepts utilisés. Le Campaniforme, qui a fait l'objet d'une synthèse récente pour le Sud-Est (Lemercier, 2004), ne sera pris en compte que pour la périodisation schématique actualisée.

L'ÂGE DES DÉCOUVERTES

Le point de départ de ce regard sur l'histoire de la recherche est le livre jubilaire de la Société préhistorique française (collectif, 1954) et l'on ne peut que mesurer les progrès accomplis pendant ces cinquante dernières années. Dans cet ouvrage, la fin du Néolithique dans le Sud-Est de la France est traitée par M.-R. Sauter (1954) pour le Néolithique d'origine méditerranéenne et par J. Arnal (1954) pour le Chalcolithique. Le premier propose, pour le Sud de la France, une séquence qui ne repose que sur les fouilles de M. Escalon de Fonton au grand abri de la Font des Pigeons à Châteauneuf-lès-Martigues (Bouches-du-Rhône), complétées de celles de L. Bernabo Brea dans la grotte des Arene Candide en Ligurie (Italie). Pour la fin du Néolithique, les phases 3 et 4 de M.-R. Sauter correspondent à un « Néolithique supérieur du type Lagozza-Cortaillod » et un « Énéolithique à Bronze ancien, du type ibérique d'Almeria ». En fin d'article, l'auteur évoque une poussée de la civilisation à céramique caliciforme. Ce sont ces mêmes caliciformes, appelés « civilisation pyrénaïque » ou « culture des archers », qui occupent une place centrale dans l'article de J. Arnal, de part leur large diffusion. Dans les espaces laissés vides par ceux-ci, J. Arnal voit en Languedoc la « civilisation des pasteurs des plateaux »,

définie par M. Louis (1948), divisée en deux sous-groupes, l'un utilisant la poterie à chevrons, l'autre utilisant une céramique dite de Fontbouisse ou cannelée.

Dans ces deux synthèses, un premier manque apparaît pour la Provence : celui de la culture couronnienne pourtant signalée par M. Escalon de Fonton dès la fin des années quarante (Escalon de Fonton, 1947 et 1948).

L'aspect extrêmement synthétique des notices du livre jubilaire, ou la nécessité d'un consensus, explique peut-être les lacunes de ces textes. Pourtant, pendant les années cinquante, J. Arnal montre, par une série de publications importantes, la nécessité pour lui d'organiser les nombreuses découvertes auxquelles il participe activement, en cultures comme en chronologie. Cette volonté se traduit par des articles synthétiques sur la « structure du Néolithique français » (avec des tableaux généraux de périodisation systématiques) publiés à l'étranger et souvent en langue étrangère, en Espagne (fig. 1) et en Allemagne (Arnal, 1953 ; Arnal et Burnez, 1958 ; Arnal et Prades, 1959), contribuant sans doute de façon importante au rayonnement de la recherche préhistorique française en Europe. Une autre grande synthèse, qu'il convient de mentionner ici, est évidemment celle de G. Bailloud et P. Mieg de Boofzheim (1955). Mais si cet ouvrage regorge d'informations parfois pour la première fois rassemblées, sa conception même, avec des chapitres consacrés à la diffusion du métal, des mégalithes et des caliciformes, déconnectés des chapitres sur les cultures du Néolithique et du Chalcolithique, ne correspond pas réellement à un esprit synthétique. Le groupe pyrénaïque, celui des plateaux languedociens et du « type de la Couronne » sont décrits, mais les auteurs préfèrent figurer des cartes que des tableaux de périodisation et l'ensemble demeure parfois confus.

Le milieu des années cinquante est aussi marqué par des publications d'ampleur moindre mais qui vont poser des jalons importants pour les connaissances sur

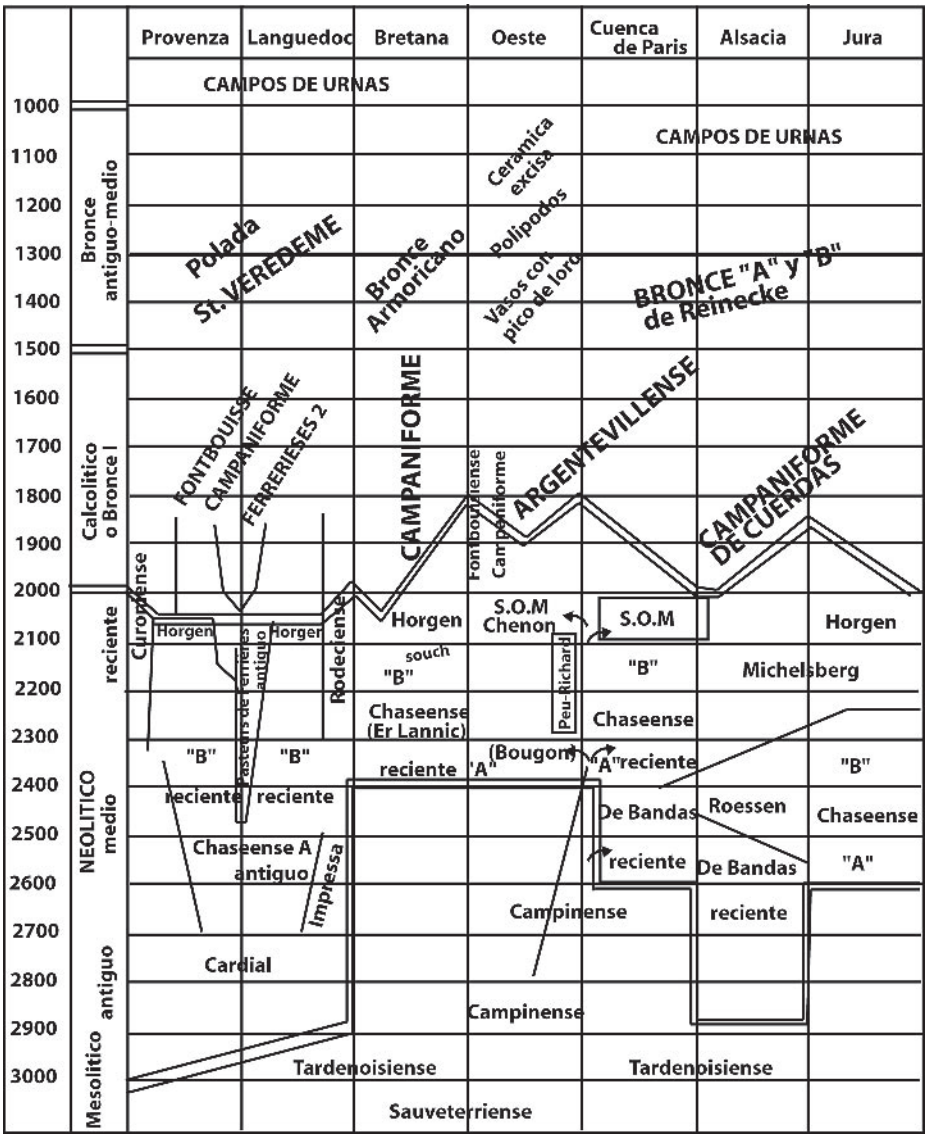


Fig. 1 – 1959 : tableau de périodisation du Néolithique à l'Âge du Bronze en France, publié en espagnol (d'après Arnal et Prades, 1959).
Fig. 1 – *1959: chronological table of Neolithic and Bronze Age in France (after Arnal and Prades 1959).*

la Préhistoire du Midi. En Provence, il s'agit de la première chronologie générale de la fin de la Préhistoire proposée par M. Escalon de Fonton, dès 1955. Dans ce premier tableau de périodisation (Escalon de Fonton, 1955) succédant à une première synthèse des données (Escalon de Fonton, 1954), la civilisation cardiale s'étend chronologiquement du Néolithique ancien jusqu'à l'Âge du Bronze (fig. 2). La parution de la *Préhistoire de la Basse-Provence* (Escalon de Fonton, 1956) n'apporte pas de profonds changements à ce tableau général. Cette théorie d'un ensemble culturel unique évoluant pendant toute la durée de la fin de la Préhistoire, qui est reprise dans de multiples publications de synthèse (Escalon de Fonton, 1958) jusque dans les années soixante, contribue sans doute de façon importante à scléroser la reconnaissance et la définition d'autres entités culturelles pour la fin du Néolithique en Provence. Car, pendant ce temps là, les progrès accomplis en Languedoc concernant ces premières définitions culturelles sont majeurs. Ainsi, J. Arnal publie en 1956 une première définition des «pasteurs de Ferrières» (Arnal, 1956) qui vient compléter celle de Fontbouisse (Louis *et al.*, 1947).

Les années soixante et soixante-dix vont surtout être l'époque du développement massif des fouilles des établissements de plein air. Celles-ci vont permettre de préciser les premiers schémas culturels proposés dans les années quarante et cinquante mais surtout de les compléter par la définition de nouveaux groupes et faciès.

Au début des années soixante, le décalage entre Languedoc et Provence s'accentue avec la parution posthume de la somme de J. Aubibert sur le Chalcolithique du Languedoc oriental (Audibert, 1962). Tandis que M. Escalon de Fonton persiste en présentant à plusieurs reprises la séquence proposée dès 1955, J. Audibert livre une somme d'informations sur la période dans le Gard et l'Hérault, identifiant plusieurs styles céramiques où sont bien distincts, à la suite des travaux de J. Arnal, les groupes de Ferrières et de Fontbouisse aux côtés de la céramique caliciforme. Il demeure cependant incapable, de son propre aveu,

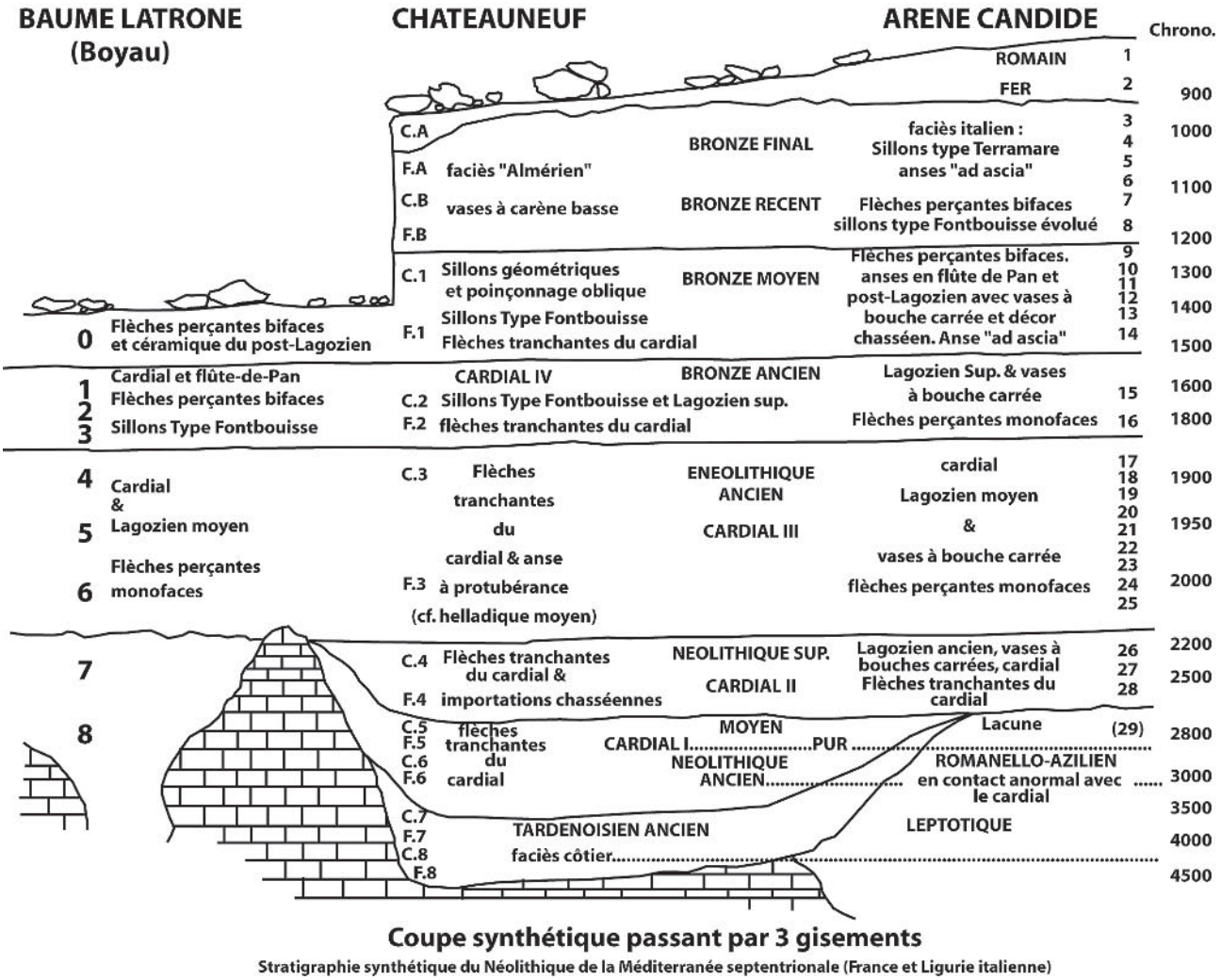


Fig. 2 – 1955 : stratigraphie synthétique du Néolithique de la Méditerranée septentrionale (France et Ligurie italienne) (d'après Escalon de Fonton, 1955).
Fig. 2 – *1955: north Mediterranean Neolithic diagrammatic stratigraphy (France and Northern Italia) (after Escalon de Fonton 1955).*

d'observer l'existence de phases chronologiques au sein de ce vaste ensemble « chalcolithique ».

Dans cet ouvrage, J. Audibert produit une brève historiographie de la notion de « Chalcolithique » qui le conduit, à la suite de M. Louis (1948), à la considérer comme un état de civilisation, mais aussi comme une période bien marquée dans le temps.

L'autre parution majeure du début des années soixante est celle de la thèse de J. Arnal sur les dolmens du département de l'Hérault, où l'auteur complète sa définition du groupe de Ferrières et envisage déjà un décalage chronologique entre celui-ci et le groupe de Fontbouisse (Arnal, 1963).

À la même époque, des céramiques apparentées aux styles languedociens de Ferrières et de Fontbouisse sont mises au jour en Provence, sur le site de la Balance (Avignon, Vaucluse) et sur le celui de la Bastide Blanche (Peyrolles, Bouches-du-Rhône), mais ne sont pas réellement intégrées à la réflexion sur la fin du Néolithique.

Tout au long des années soixante, ce sont les fouilles et les publications de J. Courtin qui vont donner l'impulsion à la recherche et aux connaissances sur le Néolithique provençal. Ces travaux vont conduire à la réalisation d'une importante thèse, soutenue en 1969, mais qui ne sera publiée que cinq ans plus tard (Courtin, 1974). La fin du Néolithique y est présentée sous l'appellation générique « le Chalcolithique » et constitue la moitié de l'ouvrage en volume tout en offrant la première synthèse provençale sur la question. J. Courtin s'est donc, à son tour, rallié au terme de « Chalcolithique » en lui accordant la « valeur chronologique générale » proposée par G. Bailloud (Bailloud, 1961). Mais il précise en même temps qu'il n'y a pas, en Provence, un Âge du Cuivre tel qu'il a pu être mis en évidence en Languedoc. J. Courtin offre la première définition du Couronnien qui ne soit pas fondée uniquement sur les vestiges du site éponyme du Collet-Redon à Martigues (Bouches-du-Rhône), comme celles présentées par M. Escalon de Fonton, malgré la mention de quelques autres sites attribués au même groupe dès 1956.

Cependant, dans la thèse de J. Courtin, la complexité des styles céramiques du Chalcolithique et l'absence de stratigraphie le contraignent à rassembler les autres vestiges dans un chapitre commun sur la « Civilisation chalcolithique provençale ». Malgré cela, plusieurs ensembles géographiques sont distingués, parfois très réduits, et la place des influences languedociennes commence à apparaître.

Enfin, si aucun tableau de périodisation n'est proposé, la place des différents groupes est en voie d'établissement avec le groupe couronnien contemporain du Ferrières ancien et d'importantes influences languedociennes dans une phase finale du Couronnien, puis le Campaniforme contemporain du groupe de Fontbouisse et du Ferrières récent.

Les années soixante-dix débutent avec le colloque de Narbonne, consacré aux « Civilisations néolithiques du Midi de la France » (Guilaine, 1970a). Cette manifestation est tout d'abord importante, ne serait-ce que pour la problématique proposée au chapitre concernant la période « du Néolithique récent à l'Âge du Bronze » (Bailloud, 1970). Ainsi, les « questions à débattre » demeurent pour certaines d'actualité. Parmi celles-ci : « Inventaire des groupes culturels ; leur articulation géographique et chronologique » ; « Y a-t-il eu évolution sur place à partir du Chasséen ou un renouvellement important du peuplement par apport extérieur ? » ; « Des causes climatiques ont-elles joué un rôle dans l'extension du peuplement ? » ; ou encore « Discussion du concept de Chalcolithique ». L'inventaire des cultures de la fin du Néolithique en Languedoc central et occidental s'étoffe de façon significative avec les contributions de J. Guilaine (1970b) sur le Vérazien, de G. Rodriguez (1970) sur le Saint-Ponien, de G.-B. Arnal (1970 et 1972) sur le Gourgasien, qui complètent les données présentées par J.-L. Roudil et M. Soulier (1970) sur le Languedoc oriental. Ces dernières ne traduisent pas beaucoup de progrès concernant la connaissance des cultures de Ferrières et de Fontbouisse, toujours envisagées avec une antériorité du premier Ferrières et une synchronie entre les deux cultures dans les phases suivantes. La Provence reste nettement en retrait des avancées de cet inventaire, puisque seul le groupe couronnien est à nouveau présenté à partir du seul site éponyme par M. Escalon de Fonton (1970). L'article de J. Courtin (1970) met cependant en valeur l'existence d'autres faciès de la fin du Néolithique en Provence, sans oser les nommer. Il remarque tout d'abord l'extension des groupes languedociens ou de leur influence en Provence rhodanienne, mais il identifie aussi « d'autres faciès locaux » comme celui du Pilon du Roy à Allauch (Bouches-du-Rhône) et celui de la Bastide Blanche à Peyrolles (Bouches-du-Rhône), qu'il identifie comme un faciès contemporain du Fontbouisse en Languedoc et qui deviendra, pendant les années quatre-vingt, le groupe Rhône-Ouvèze.

La fin de l'ouvrage est aussi marquée par une brève discussion sur le concept de Chalcolithique (Guilaine, 1970a, p. 126-127), où G. Camps relève que le Chalcolithique n'est pas une période chronologique mais un état qui doit être appliqué à certaines cultures pratiquant effectivement la métallurgie du cuivre. Proposition à laquelle souscrivent J. Guilaine et G. Bailloud.

Dans les années suivantes, le décalage entre le Languedoc et la Provence va s'amplifier, essentiellement par la réalisation de plusieurs travaux monographiques sur la fin du Néolithique en Languedoc, qui envisagent maintenant les ensembles culturels de façon spécifique. En témoignent les publications portant sur le groupe de Fontbouisse par X. Gutherz (1975) et J. Gascó (1976). Au comble des paradoxes, le travail de X. Gutherz est même réalisé à l'université d'Aix-en-Provence, comme le sera sa thèse de 3e cycle (Gutherz, 1984) portant sur les cultures du Néolithique récent et final du Languedoc oriental, alors qu'aucun travail du même type n'est conduit sur la Provence.

En 1976, la parution de la monumentale *Préhistoire française* prolonge, pour de longues années, ce décalage. Si J. Courtin (1976) y présente, pour le Néolithique, l'état des connaissances issu de sa thèse,

J. Guilaine et J.-L. Roudil (1976) y détaillent les cultures languedociennes anciennement ou plus récemment définies, commencent à envisager la question de la transition du Néolithique moyen au Néolithique final et entérinent la succession générale entre Ferrières et Fontbouisse. Même s'il est peu détaillé, le tableau chronologique général publié à cette occasion montre bien le décalage dans la reconnaissance et la définition des groupes culturels entre Languedoc et Provence.

C'est sans doute la thèse de G. Sauzade, en 1978, pourtant consacrée à un sujet précis – les sépultures – et à une région réduite – le Vaucluse – qui montre pour la première fois l'existence de nombreux styles céramiques en Provence, envisagés dans un cadre chronologique constitué des datations radiocarbone. Malgré quelques erreurs, imputables au manque de datations, les séries sont ordonnées dans un tableau, sans doute pour la première fois dans cette région, avec une succession proposée : Néolithique final, Chalcolithique ancien et Chalcolithique récent (Sauzade, 1983). Parallèlement, G. Sauzade précise l'extension géographique du groupe couronnien.

L'ÂGE DES CONSTRUCTIONS

Les années quatre-vingt débutent avec la parution des actes d'un nouveau colloque organisé par J. Guilaine, en 1977, cette fois spécifiquement sur le groupe de Véraza et la fin du Néolithique dans le Sud de la France (Guilaine, 1980). C'est évidemment l'occasion de publier un grand nombre de petites séries du Vérazien mais aussi et surtout de préciser sa définition, son extension géographique et chronologique ainsi que sa périodisation interne. La deuxième partie de l'ouvrage se résume à une série de présentations de sites ou de séries de la fin du Néolithique. Les données provençales se limitent à une première présentation du site de Miouvin par H. Camps-Fabrer et A. D'Anna (1980) où est évoquée la curieuse possibilité d'un Chasséen perdurant dans le 3e millénaire en se « chalcolithisant » sans bouleversement. En revanche, plusieurs articles comme ceux de J. Gascó (1980) ou X. Gutherz (1980a), concernant respectivement les sites de la Mort des Ânes et de l'Avencas dans l'Hérault, demeurent aujourd'hui d'actualité pour les questions de la transition du Néolithique moyen au Néolithique final. Le même X. Gutherz envisage dans un autre article les faciès régionaux du groupe de Ferrières (Gutherz, 1980b), idée qui sera développée dans les années suivantes.

En 1986, la parution de l'hommage à Gérard Bailloud donne l'occasion à J. Gascó et X. Gutherz de faire un état des connaissances sur le cadre chrono-culturel du Néolithique final en Languedoc (dans sa définition restrictive, excluant le Chalcolithique), en reprenant la définition des groupes céramiques les uns à la suite des autres sous une forme qui inspirera sans doute A. D'Anna dans les années suivantes. Dans ce même article, l'existence d'ensembles culturels non encore clairement définis est évoquée avec le groupe de Roquemengarde (Gascó et Gutherz, 1986), qui sera défini plus tard sous l'appellation « Roquemengarde-Broum ».

Mais si dans ces années le Languedoc voit un effort considérable de construction des périodisations et des géographies néolithiques, les années quatre-vingt sont encore, en Provence, des années pionnières pour la définition des cultures matérielles. L'accroissement du nombre de fouilles depuis la fin des années soixante-dix mais aussi, sans doute, la personnalité de G. Sauzade, A. D'Anna et A. Müller, les conduit à reconnaître et à définir de nouveaux ensembles culturels, tous dans le département du Vaucluse.

Il s'agit tout d'abord de la publication de la petite fouille de la Plaine des Blancs (Courthézon, Vaucluse), qui permet à A. Müller et A. D'Anna (1986) d'envisager la part des influences languedociennes en Provence occidentale sur de nombreux sites déjà connus et les amène à la définition du groupe Rhône-Ouvèze. C'est en fait la première fois depuis 1948 qu'un nouveau groupe culturel est défini en Provence pour la fin du

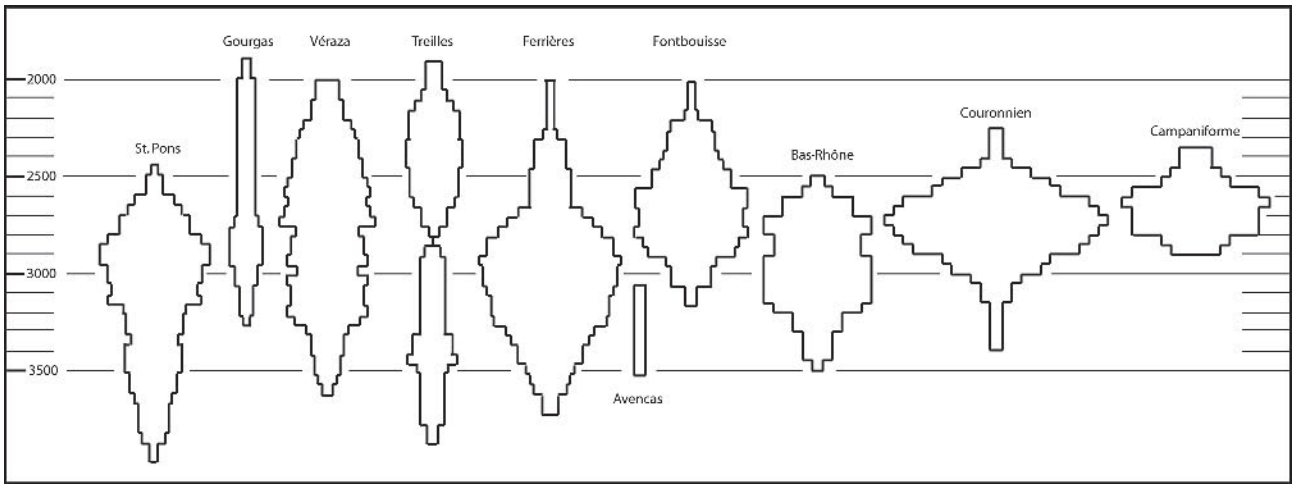


Fig. 3 – 1989 : datations (en années calibrées av. J.-C.) des principaux groupes du Néolithique final dans le Midi de la France (d'après Gutherz et D'Anna, 1989).
Fig. 3 – *1989: calibrated radiocarbon dates of Final Neolithic groups in the South of France (after Gutherz and D'Anna 1989).*

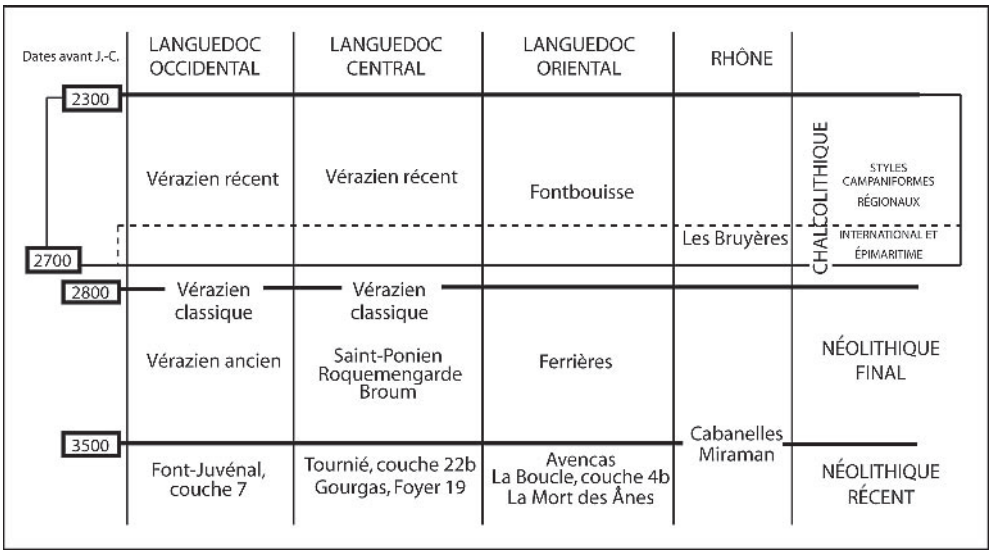


Fig. 4 – 1995 : tableau simplifié des séquences chronoculturelles en Languedoc méditerranéen. Dates av. J.-C. (d'après Gutherz et Jallot, 1995).
***Fig. 4 –** 1995: simplified chronological scheme for the final Neolithic in mediterranean Languedoc. Calibrated dates (after Gutherz and Jallot 1995).*

Néolithique, qui permet de compléter un peu le schéma régional seulement occupé par le groupe couronnien. Les auteurs distinguent le groupe Rhône-Ouvèze par rapport au Couronnien en précisant que ce dernier occupe toute la chronologie du Néolithique final et du Chalcolithique alors que le Rhône-Ouvèze est pleinement chalcolithique, selon un schéma très proche de celui proposé pour la place chronologique des groupes de Ferrières et de Fontbouisse dans les années soixante-dix. En même temps, le groupe Rhône-Ouvèze est reconnu comme le résultat d'influences d'origine languedocienne sur un substrat local provençal et non comme un ensemble intrusif. Cette définition répondait sans doute à un réel besoin de classification et de description pour les assemblages provençaux alors que J. Courtin avait choisi une voie différente, avouant dès 1970 « être un peu effrayé par la frénésie taxonomique qui s'est emparée de certains […] collègues » (Courtin, 1970, p. 123).

C'est en 1990 que paraît la publication de la fouille du site de la Clairière dans le vallon du Fraischamp à La Roque-sur-Pernes (Vaucluse), qui permet à G. Sauzade de définir un autre faciès de la fin du Néolithique pour le Vaucluse, qui est baptisé groupe du Fraischamp. L'importance des convergences avec le groupe de Ferrières, les datations de cet ensemble et son extension permettent d'entrevoir son articulation chronologique et géographique avec le groupe couronnien. Dans le même article, la périodisation de la fin du Néolithique est précisée en intégrant cette nouvelle donnée (Sauzade *et al.*, 1990).

C'est aussi en 1990 que paraissent les premières notes concernant la fouille de la grotte Goulard à Ménerbes, toujours dans le Vaucluse et sous la plume de G. Sauzade. La série rapprochée dans un premier temps, par l'auteur (Sauzade, 1990), du groupe du Fraischamp qu'il vient de définir constituera, pour A. D'Anna, un ensemble culturel à part entière et le premier jalon de la transition du Néolithique moyen au Néolithique final pour la Provence (D'Anna, 1995a et b).

Outre ces nouvelles définitions culturelles, la fin des années quatre-vingt est marquée par une synthèse intéressante commise par X. Gutherz et A. D'Anna, dans le *Temps de la Préhistoire*, à l'occasion du 23e congrès préhistorique de France. Cette publication fait, sans doute pour la première fois, une synthèse des données languedociennes et provençales coécrite par des chercheurs des deux rives du Rhône. Là encore, la prédominance des données languedociennes est patente mais la juxtaposition des ensembles des deux régions permet d'envisager un cadre chronologique commun (fig. 3) qui n'apparaissait pas clairement jusqu'à ce moment (Gutherz et D'Anna, 1989).

Du côté du Languedoc, le volume d'hommage à J. Arnal paru en 1990 offre à X. Gutherz l'occasion de revenir sur les concepts de Ferrières et Fontbouisse, pour lesquels il développe l'approche géographique avec une première définition des faciès des deux groupes. Dans le même article (Gutherz, 1990), il s'interroge, à partir des travaux de P. Ambert, H. Barge et J.-L. Espérou sur le complexe minier de Cabrières dans l'Hérault, sur la définition du Chalcolithique mise au point lors du colloque de Narbonne en 1970, mais aussi, en même temps et de façon originale, sur le caractère opérant de la notion de cultures matérielles ou de faciès pour comprendre les grands phénomènes techniques ou culturels qui affectent l'évolution des sociétés.

Toujours en 1990 (Ambert, 1991), le colloque de Saint-Mathieu-de-Tréviers dans l'Hérault montre toute l'importance de l'étude du Chalcolithique en Languedoc en même temps que l'absence de toute contribution provençale. L'article de J. Gascó propose de faire un

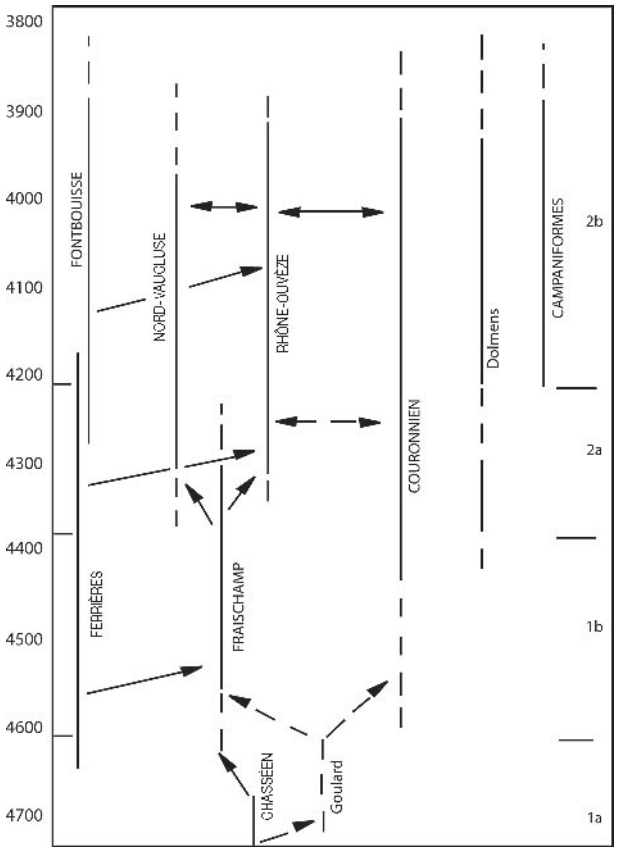


Fig. 5 – 1995 : tableau chronologique de la fin du Néolithique en Provence, avec proposition de phasage. Dates BP (d'après D'Anna, 1995a).
Fig. 5 – *1995: chronological scheme for the Final Neolithic in Provence. BP dates (after D'Anna 1995a).*

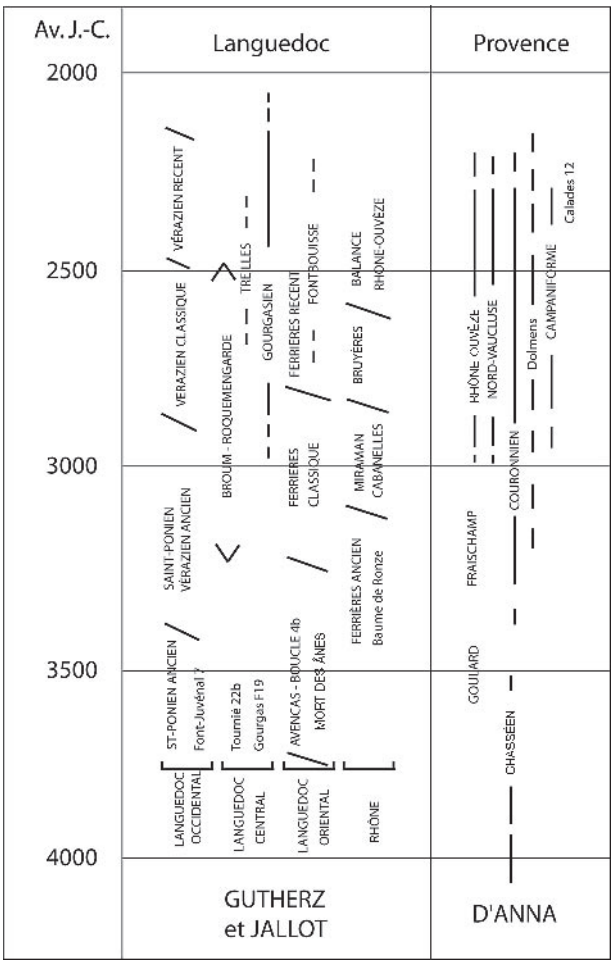


Fig. 6 – 1995 : comparaison des conceptions de périodisation entre Languedoc et Provence (d'après Voruz, 1995).
Fig. 6 – *1995: comparison for the periodisation concept in Provence and Languedoc (after Voruz 1995).*

premier point sur la chronologie absolue de la fin du Néolithique en Languedoc méditerranéen, à partir des datations radiocarbone calibrées et permet de valider en grande partie la périodisation languedocienne malgré le manque de dates pour certains ensembles (Gascó, 1991).

En 1992, le colloque d'Ambérieu-en-Bugey est placé sous le thème des *Chronologies néolithiques* (Voruz, 1995). Du côté languedocien, c'est surtout la synthèse de X. Gutherz et L. Jallot qui retient l'attention. Sans doute simplifiée et schématisée, la périodisation de la fin du Néolithique y est clairement présentée (fig. 4) et enrichie d'un important catalogue synthétique en même temps que la question des faciès régionaux du groupe de Ferrières, précédemment évoquée, y est développée et illustrée (Gutherz et Jallot, 1995). Du côté de la Provence, l'article d'A. D'Anna vient, enfin, faire un point sur la fin du Néolithique provençal. Les principaux ensembles culturels de la période sont pour la première fois décrits et figurés (certes par leur seule céramique) à la suite les uns des autres et les problèmes spécifiques à la Provence sont aussi clairement posés. Dans le même temps, les datations disponibles sont présentées et la chronologie discutée, aboutissant à un premier tableau synthétique (fig. 5), malheureusement exprimé en dates BP (D'Anna, 1995a), alors que les Languedociens sont déjà passés à la calibration.

Il s'agit cependant là d'un premier grand pas fait pour la périodisation de la fin du Néolithique provençal. C'est alors au niveau de l'analyse et de la construction qu'un nouveau décalage va apparaître entre Languedoc et Provence. Nous trouvons à l'ouest un découpage à dominante horizontale, chronologique, en phases successives et à l'est un découpage vertical, géographique, d'ensembles présentant une longue chronologie (fig. 6). Le bilan de l'ouvrage (Voruz *et al.*, 1995) propose, à la suite d'A. D'Anna, d'abandonner le terme de Chalcolithique qui semble poser plus de problèmes qu'il n'en résout. Emporté par son élan ou la nécessité de montrer que la Provence rattrape son retard, A. D'Anna signe la même année un second article où il donne une nouvelle version de la périodisation provençale (D'Anna, 1995b) (fig. 7).

Le 24e congrès préhistorique de France, qui s'est tenu en 1994, (Vaquer, 1999) voit la poursuite en droite ligne des travaux languedociens, avec la publication par X. Gutherz et L. Jallot d'une approche « géoculturelle » du Fontbouisse qui détaille les faciès de ce groupe. En même temps, les relations entre les différents faciès sont disséquées, bien au-delà de la seule juxtaposition d'assemblages mobiliers (Gutherz et

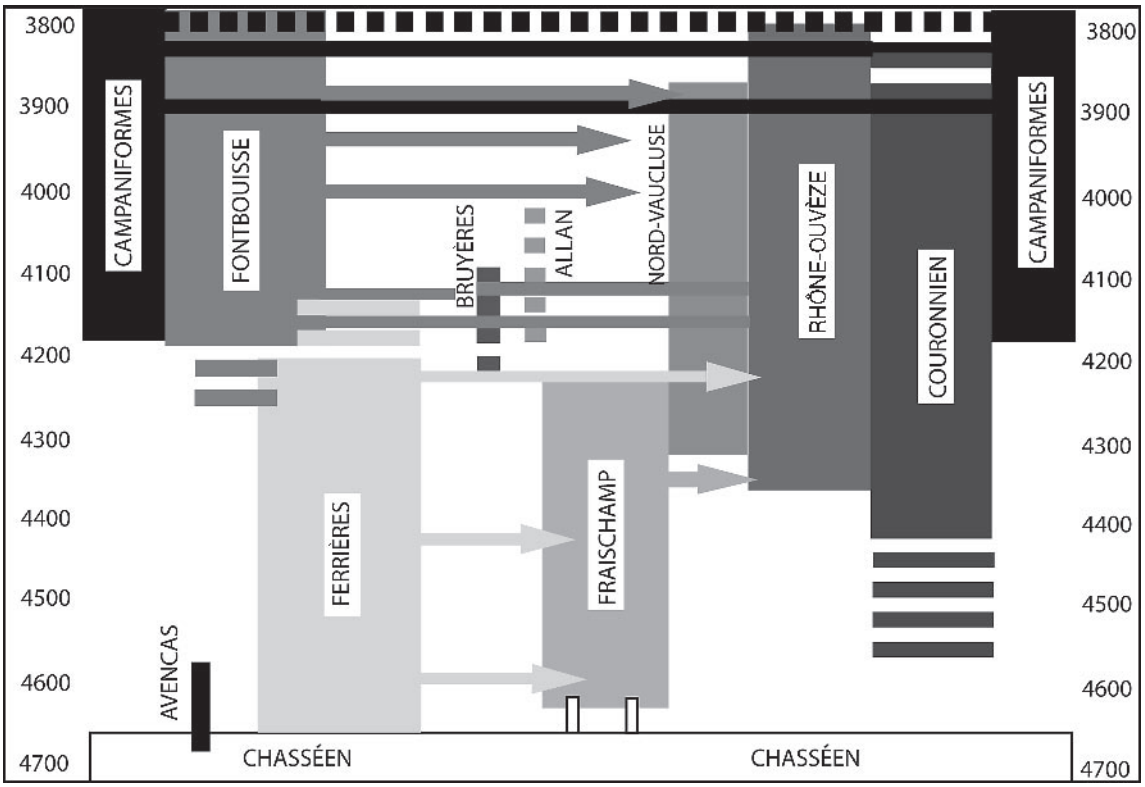


Fig. 7 – 1995 : tableau chronologique de la fin du Néolithique en Provence. Dates BP (d'après D'Anna, 1995b).
Fig. 7 – *1995: chronological scheme for the Final Neolithic in Provence. BP dates (after D'Anna 1995b).*

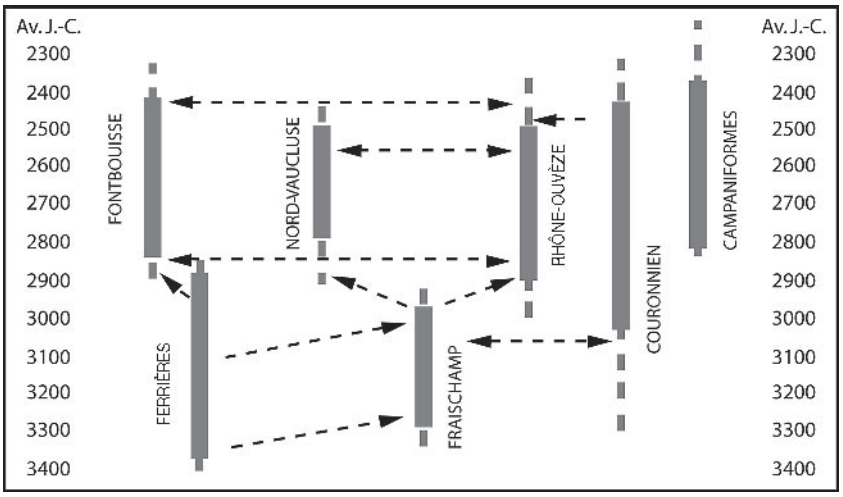


Fig. 8 – 1999 : tableau chronologique de la fin du Néolithique en Provence.
Dates calibrées av. J.-C. (d'après D'Anna, 1999).
Fig. 8 – *1999: chronological scheme for the Final Neolithic in Provence.*
Calibrated dates (after D'Anna 1999).

Jallot, 1999). Dans le même ouvrage, le troisième opus de la définition des cultures provençales par A. D'Anna introduit la calibration des dates à la périodisation provençale (D'Anna, 1999) (fig. 8).

Concernant les grandes synthèses, assez rares dans ces années, c'est en 1998 que parait le second volume de l'*Atlas néolithique de l'Europe*, consacré à l'Europe occidentale, et c'est à J. Vaquer que revient la lourde tâche de traiter, seul, du Néolithique du Midi méditerranéen de la France (Vaquer, 1998). Ayant pourtant bénéficié, selon la bibliographie, de l'une des premières synthèses d'A. D'Anna parue en 1995, le décalage des données concernant le Languedoc et la Provence y est caricatural. La fin du Néolithique en Languedoc est détaillée avec une description successive des différents groupes reconnus, alors que la fin du Néolithique en Provence est traitée en un unique paragraphe intitulé « Néolithique final et Chalcolithique provençal, le Fraischamp, Couronnien, Rhône-Ouvèze ». L'ouvrage réussit même le tour de force

d'oublier le Couronnien dans le tableau chronologique général.

Les années quatre-vingt-dix voient généralement le retour en force du Chalcolithique comme période et stade technique de portée générale, chez la plupart des archéologues languedociens, alors qu'A. D'Anna en Provence abandonne simplement le terme pour envisager l'ensemble de la séquence sous le vocable générique de Néolithique final.

AUJOURD'HUI

Pendant les vingt dernières années, malgré les efforts d'A. D'Anna en termes de définition et de périodisation, le décalage entre Languedoc et Provence s'est encore accentué, principalement en raison du développement sans précédent des découvertes principalement dans les régions des plaines de Nîmes et de Montpellier, grâce à l'archéologie préventive. Pour ces contextes de sauvetage, le volume et l'intérêt des opérations en rive droite du Rhône sont ainsi aussi importants que le nombre d'opérations concernant la Préhistoire en Provence-Alpes-Côte d'Azur est réduit.

Ces découvertes languedociennes ont permis de mettre en évidence l'importance de l'occupation des plaines à la fin du Néolithique et de compléter le schéma général des faciès des différents groupes culturels de la période, dans toute leur diversité : « […] Faciès tampons, multipolaires ou de transition chronoculturelle. L'impression générale est celle d'une mosaïque typologique, à défaut d'être culturelle » (Jallot, 2003).

En Languedoc toujours, de nouvelles approches des cultures matérielles de la fin du Néolithique pourraient bien, à terme, modifier nos cadres conceptuels et faire avancer nos connaissances. Il s'agit principalement des travaux développés par L. Carozza sur la vallée de l'Hérault (Carozza, 2000) et surtout par L. Jallot à l'occasion de la publication du site des Vautes (Saint-Gély-du-Fesc, Hérault) (Jallot, 2003). Dans cet ouvrage, L. Jallot se livre à une nouvelle approche, qu'il qualifie de dynamique, des styles céramiques du groupe de Ferrières en envisageant à la fois une longue chronologie d'évolutions et une vaste géographie d'interactions.

En Provence, sous l'impulsion d'A. D'Anna et à côté des études thématiques et spécialisées, de nouvelles approches chronoculturelles ont été conduites ces dernières années. La plus importante a concerné le groupe couronnien, afin d'envisager sa redéfinition et sa place chronologique et culturelle au sein de la fin du Néolithique du Midi. Un projet collectif de recherche (Lemercier *et al.*, ce volume) a permis l'étude de nombreuses séries issues de fouilles anciennes mais aussi de reprendre des opérations de terrain sur les sites éponymes (Martigues, Bouches-du-Rhône). Parallèlement, une thèse sur le Campaniforme dans le Sud-Est de la France (Lemercier, 2004) a conduit à préciser le contexte de l'apparition des gobelets en termes de chronologie et de paysage culturel, alors qu'une autre thèse (J. Cauliez) est actuellement engagée sur la céramique du groupe Rhône-Ouvèze en vue d'une caractérisation précise de ce groupe. Enfin, une série de fouilles réalisée pendant les années quatre-vingt-dix a conduit à s'intéresser à la transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le Sud-Est de la

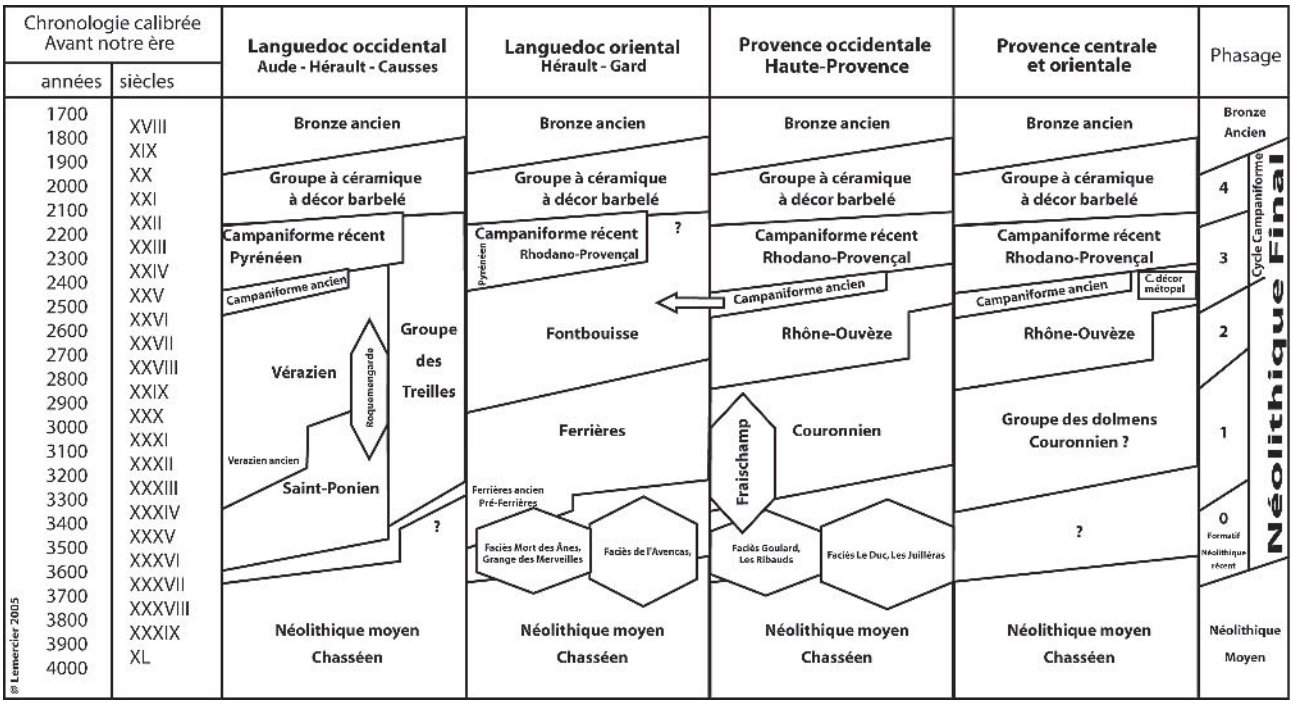


Fig. 9 – 2005 : proposition de tableau général de périodisation schématique des groupes culturels de la fin du Néolithique en France méditerranéenne. Dates calibrées av. J.-C.
Fig. 9 – *2005: proposition of chronological scheme for the Final Neolithic in Mediterranean France. Calibrated dates.*

France et a amené à l'organisation d'une table ronde internationale à Aix-en-Provence, en 2005, sur ce sujet (Lemercier *et al.*, à paraître).

L'ensemble de ces travaux permet aujourd'hui de préciser le cadre chronoculturel de la fin du Néolithique en Provence et de le mettre en parallèle avec la périodisation languedocienne. Le tableau proposé (fig. 9) est constitué sur la base des datations radiocarbone calibrées, complétées ou corrigées des évidences archéologiques (séquences stratigraphiques, associations récurrentes de mobiliers, évolutions stylistiques…). Il ne s'agit donc pas d'un tableau chronologique au sens strict, mais déjà d'une étape interprétative avec ce que cela recouvre en termes de possibilités d'erreurs (la périodisation est exprimée en datations calibrées avant notre ère).

Le Néolithique récent/Néolithique final 0/Période formative

Le groupe chasséen du Néolithique moyen ne semble pas s'étendre au-delà de 3700 à 3500, pour laisser place à une période encore méconnue qui est qualifiée selon les chercheurs de Néolithique moyen final ou tardif, de Néolithique récent ou encore de premier Néolithique final. En fait, la courte période comprise entre 3700 et 3400 présente des ensembles très différents, dans les mêmes secteurs géographiques. Certaines séries semblent montrer l'existence d'un étiolement des traditions stylistiques et plus encore techniques issues du Chasséen au sein d'assemblages qui conservent cependant de nombreux caractères du Néolithique moyen. Mais ces séries sont encore trop peu nombreuses ou inédites pour faire l'objet d'une caractérisation formelle à valeur générale. Ces ensembles, illustrés en Languedoc par la série de l'Avencas (Brissac, Hérault) (Gutherz, 1980a), sont aussi maintenant connus en Provence, principalement en Vaucluse avec les sites du Duc (Margarit et Renault, 2002) et des Juilléras (Lemercier *et al.*, 2002) à Mondragon et sur le site de la Blaoute à Crillon-le-Brave (Buisson-Catil, 1996), ainsi que dans les Bouches-du-Rhône, dans la grotte du Mourre de la Barque à Jouques (Van Willigen, *in* Lemercier *et al.*, à paraître). C'est aussi sans doute à ces ensembles que peut être rapportée la première phase de la nécropole de Château-Blanc (Ventabren, Bouches-du-Rhône) (Hasler *et al.*, 2002). Mais dans cette même période apparaissent aussi des assemblages sensiblement différents, mis en évidence tout d'abord en Languedoc sur le site de la Mort des Ânes (Villeneuve-lès-Maguelonne, Hérault) (Gascó, 1980) mais qui n'avaient pas bénéficié de datations. Aujourd'hui, cette série peut être mise en parallèle avec celles mises au jour en Provence, sur le site des Ribauds (Mondragon, Vaucluse) (Margarit *et al.*, 2002) et de la grotte Goulard (Ménerbes, Vaucluse) (Sauzade, 1990). Ces séries sont caractérisées par des morphologies segmentées sans doute issues de la tradition chasséenne mais surtout par la présence de décors de cordons en arceau ou en guirlande qui tranchent nettement, tout comme l'industrie lithique, avec ces traditions anciennes. La synchronie radiocarbone de ces différents ensembles (de tradition chasséenne et préfigurant le Néolithique final) dans la période 3700-3400 peut indiquer soit une évolution très rapide, que la résolution du radiocarbone ne permet pas d'approcher, soit l'existence d'évolutions plus ou moins rapides des ensembles chasséens d'une microrégion à une autre, de façon buissonnante et avec ou sans influx extérieurs. Dans tous les cas, les convergences stylistiques observables entre le Languedoc et la Provence ne témoignent pas réellement d'évolutions totalement isolées les unes des autres, mais plutôt de l'existence de phénomènes communs ou d'ensembles culturels encore trop peu représentés pour être clairement reconnus. En Languedoc occidental, comme en Provence orientale, cette période de transition semble encore plus méconnue.

Le Néolithique final 1

Le développement des cultures du Néolithique final se fait donc dans ce contexte. L'apparition du groupe Saint-Ponien et du Ferrières ancien en Languedoc ainsi que du Fraischamp et du Couronnien en Provence succède peut-être rapidement à ces premières manifestations nouvelles, entre 3400 et 3200. Ainsi le Saint-Ponien bénéficie de quelques datations assez hautes vers le milieu du quatrième millénaire et peut d'ailleurs être considéré par certains comme appartenant au Néolithique récent. L'origine du groupe de Ferrières peut sans doute être suivie à partir des définitions de pré-Ferrières et de Ferrières ancien qui s'échelonnent dans la seconde moitié du quatrième millénaire. Le groupe du Fraischamp peut être mis en parallèle avec les phases anciennes du groupe de Ferrières, avec le Vérazien ancien, les premières phases du groupe des Treilles et le groupe de Roquemengarde, avec des datations centrées sur la fin du quatrième millénaire. Malgré un certain décalage pour les dates les plus anciennes, c'est sans doute dans le dernier tiers du quatrième millénaire que se développe le groupe couronnien en Provence. La situation en Provence orientale ne peut, encore une fois, être précisée en l'absence de fouilles de sites d'habitat. Le développement important des monuments mégalithiques dans cette région pourrait conduire à mettre en relation le début du Néolithique final de cette région avec les groupes contemporains de la diffusion des dolmens (Ferrières en Languedoc oriental et Couronnien en Provence occidentale). L'extension géographique des faciès du groupe de Ferrières doit encore être précisée mais sa présence en Provence rhodanienne et son influence sur les ensembles provençaux jusque dans la moyenne vallée de la Durance à la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) (Lemercier *et al.*, 2004) est notable.

Le Néolithique final 2

Le début du troisième millénaire est principalement marqué par le développement du groupe de Fontbouisse, probablement dès les tous premiers temps du

millénaire (Gascó, 2003), alors que la date de disparition du Ferrières n'est toujours pas précisée et que celui-ci semble perdurer quelques siècles dans le troisième millénaire. Le groupe de Fontbouisse semble avoir influencé l'ensemble des groupes du Midi méditerranéen français pendant le troisième millénaire. Ainsi, l'extension des faciès orientaux du groupe de Fontbouisse est évidente en Provence occidentale et jusque dans la moyenne vallée du Rhône. Mais, au-delà, l'apparition de céramiques carénées et de décors de cannelures au sein des assemblages provençaux de la sphère couronnienne est tellement sensible qu'elle a conduit à la définition d'une nouvelle entité appelée groupe Rhône-Ouvèze et actuellement interprétée en termes d'influences fontbuxiennes sur le substrat local couronnien. L'ensemble Rhône-Ouvèze, en cours de redéfinition, correspond en fait à des assemblages assez différents selon les secteurs géographiques, à la fois en poids des traditions fontbuxiennes et couronniennes mais aussi en termes de faciès décorés et de faciès « austères ». Certains sites couronniens, en particulier celui de la Citadelle (Vauvenargues, Bouches-du-Rhône), présentent cependant des séries de datations assez basses, montrant peut-être par cette perduration les limites de l'acculturation d'origine fontbuxienne. Les datations de ces ensembles sont centrées sur la première moitié du troisième millénaire. Vers l'ouest, en Languedoc occidental et septentrional, la dynamique d'évolution culturelle marquée par la perduration des groupes de Véraza et des Treilles montre elle aussi l'influence du groupe de Fontbouisse sur ces deux cultures avec l'apparition de morphologies et de décors spécifiques. Le groupe du nord-Vaucluse, généralement attribué à cette phase, n'est pas repris dans cette périodisation en raison des doutes portant sur sa définition. Ce « groupe » semble en effet correspondre à plusieurs ensembles chronologiques distincts pouvant se rapporter à d'autres cultures définies.

Le Néolithique final 3

La troisième phase du Néolithique final correspond dans le Midi méditerranéen à l'apparition et au développement du Campaniforme, entre 2500 et 2400. À l'est du Rhône, les premiers gobelets (styles standard et pointillé géométrique) apparaissent au sein d'assemblages faisant référence aux groupes de Fontbouisse et Rhône-Ouvèze, mais généralement sur des sites de topographie particulière et géographiquement localisés sur le littoral et en bordure du Rhône. Dès ces premières phases, des transferts techniques sont remarquables entre ces ensembles culturels locaux et étrangers, tandis que des gobelets campaniformes sont diffusés loin à l'intérieur des terres. Le style pointillé géométrique est assez remarquablement absent du Languedoc oriental, sur les terres du groupe de Fontbouisse, où sont malgré tout présents quelques gobelets standards en contexte fontbuxien. À l'ouest, en Languedoc central et occidental ainsi qu'en Roussillon, la situation est plus confuse, les campaniformes du style pointillé géométrique se trouvant fréquemment sur des sites véraziens ruinés ; situation correspondant sans doute à un phénomène d'exclusion géographique car il est très probable, en fonction des datations, que le groupe vérazien récent perdure jusqu'au milieu du IIIe millénaire, au moins. En Provence orientale, où s'étend probablement le groupe Rhône-Ouvèze (ou un autre faciès apparenté au groupe de Fontbouisse), l'apparition des premiers campaniformes sur le site de l'abri Pendimoun (Castellar, Alpes-Maritimes) se double d'une autre influence, d'origine italique cette fois, avec la présence de céramique à décor métopal (Binder, 2003).

Entre 2400 et 2300 apparaissent les groupes campaniformes récents régionaux du Midi (le groupe pyrénéen et le groupe rhodano-provençal) qui partagent une même céramique commune et des relations importantes avec les groupes ibériques. Ces groupes tendent à remplacer les cultures locales du Néolithique final, par acculturation amorcée dès les premiers temps de la présence campaniforme. La perduration du groupe Rhône-Ouvèze, en Provence occidentale, jusqu'à la période de développement du groupe campaniforme rhodano-provençal, n'est attestée que par de rares sites comme celui de la Bastide Blanche (Peyrolles, Bouches-du-Rhône) (Lemercier *et al.*, à paraître), tandis qu'en Provence centrale, les sites de Chemin d'Aix à Saint-Maximin et du Plan Saint-Jean à Brignoles (Var) montrent l'existence d'une phase tardive du Rhône-Ouvèze probablement contemporaine du Rhodano-Provençal. En Languedoc oriental, dans le Gard (comme dans la moyenne vallée du Rhône), l'expansion du Campaniforme rhodano-provençal se fait en synchronie avec les phases récentes du groupe de Fontbouisse. Les associations de mobilier comme les cas de mixités stylistiques sont maintenant bien assurés (grotte de la Chauve Souris, Donzère, Drôme ; Mas de Vignoles IV, Nîmes, Gard). L'hypothèse selon laquelle le groupe de Fontbouisse pourrait perdurer localement jusqu'à l'aube de l'Âge du Bronze ne peut donc être écartée, même si l'implantation et le développement du campaniforme rhodano-provençal sur l'ensemble de ces régions semblent très importants.

Néolithique final 4/Bronze ancien 1

L'apparition des céramiques à décor barbelé et des premiers petits objets de bronze dans le Midi méditerranéen de la France marque théoriquement la fin du Néolithique entre 2200 et 2100. Ces apports d'origine orientale (Italie septentrionale, Nord-Ouest des Balkans) s'insèrent dans l'ensemble de la région considérée et au-delà en remontant la vallée du Rhône pour ne disparaître qu'entre 1900 et 1800 avec le développement du plein Âge du Bronze ancien et de nouveaux influx, rhodaniens cette fois. Les fortes traditions campaniformes encore sensibles conduisent à considérer cette période comme partie intégrante du Néolithique final en même temps que comme les prémices de l'Âge du Bronze. Les cultures locales du Néolithique final ont cependant probablement disparu, même si les traditions fontbuxiennes ont pu ponctuellement perdurer en Languedoc oriental.

SYNTHÈSE ET PERSPECTIVES

La nouvelle périodisation provençale, tenant compte des premières observations des ensembles de la transition du Néolithique moyen au Néolithique final, d'un recentrage de la chronologie du Couronnien, à partir d'un examen des datations, de la nature des assemblages du groupe Rhône-Ouvèze et de l'analyse de l'intégration et du développement du Campaniforme, permet une mise en parallèle avec la périodisation languedocienne et une nouvelle lecture de la fin du Néolithique dans le Sud-Est de la France.

L'existence de grandes phases chronologiques correspondant à quelques grandes entités culturelles est visible : tout d'abord, dans une phase formative qui voit à la fois la disparition du Chasséen et de façon probablement concomitante l'apparition des premiers groupes du Néolithique final ; ensuite dans une première phase du Néolithique final qui comprend les grandes cultures (Saint-Ponien, Vérazien ancien, Treilles ancien, Ferrières, Couronnien) et certains ensembles plus réduits (Roquemengarde ancien, groupe du Fraischamp). C'est dans ces premières périodes que les principaux traits du Néolithique final sont réunis (enceintes, mégalithisme, sépulture collective, statuaire, apparition des premiers objets métalliques, développement du nombre de sites…), en même temps qu'un dynamisme culturel important semble marquer le groupe de Ferrières. Une seconde grande phase du Néolithique final comprend les groupes de Fontbouisse, Rhône-Ouvèze, Vérazien récent et Treilles récent. Mais c'est surtout le rayonnement culturel du groupe de Fontbouisse sur l'ensemble de ces groupes qui marque la période pour un large Midi de la France en même temps que le développement d'une métallurgie locale. La fin de la période est marquée par le cycle campaniforme qui montre des effets différents selon les régions mais s'achève par la mise en place d'un ensemble culturel unique avec les céramiques à décor barbelé qui ouvre sur l'Âge du Bronze.

Cette schématisation permet de mieux suivre les principaux phénomènes qui affectent l'ensemble de ces régions, même si elle demande encore à être affinée et sans doute corrigée.

La réalisation d'une périodisation générale amène aussi nécessairement à des interrogations terminologiques et évidemment à revenir sur le concept de « Chalcolithique ». Selon la tradition provençale (G. Camps et A. D'Anna), le terme de Chalcolithique n'a pas été utilisé dans cette périodisation, alors qu'il est encore très employé en Languedoc.

Il s'agit en fait ici d'un point d'achoppement entre les deux rives du Rhône remontant à déjà plusieurs décennies. Les Languedociens, avec une abondance d'objets métalliques à la fin du Néolithique et l'apparition d'une métallurgie locale, précoce à l'échelle nationale, opposent un Chalcolithique aux Provençaux, tenants du Néolithique final parce que très pauvres en objets métalliques avant l'apparition du Campaniforme – comme cela a été relevé très tôt par J. Courtin – et sans évidence, à ce jour, du développement d'une métallurgie locale avant l'Âge du Bronze.

À ce sujet, deux problèmes doivent être évoqués. Tout d'abord, et de façon volontairement polémique, si l'apparition d'une métallurgie locale très précoce dans l'Hérault, sans doute dès l'extrême fin du quatrième millénaire, peut aujourd'hui être attestée, il n'est pas encore certain que l'essentiel des objets métalliques languedociens, généralement attribués au groupe de Fontbouisse, ne corresponde pas à une métallurgie plus récente, correspondant à la présence campaniforme sur les côtes méditerranéennes. En effet, le groupe de Fontbouisse semble perdurer assez longtemps dans le troisième millénaire en synchronie avec le Campaniforme ancien et pour partie au moins avec les groupes régionaux récents du Campaniforme. Ceci conduirait à relativiser la notion de Chalcolithique en Languedoc dès le début du troisième millénaire. Cette question sera précisée par la poursuite des recherches. L'autre problème est de l'ordre du concept. Si on détermine une phase chronologique à vocation universelle à partir de la datation la plus ancienne du premier foyer d'invention dans la région considérée, le Chalcolithique commence en Europe dès le cinquième millénaire, comme le montrent les périodisations et la terminologie utilisées par nos collègues d'Europe centrale, et donc le Chasséen méridional appartient au Chalcolithique, ce qui ne va pas nous aider à y voir plus clair… Sans nier l'importance du développement de la métallurgie pour les sociétés, au niveau suprarégional, dans le Midi méditerranéen de la France, ni l'importance du phénomène de « chalcolithisation » à l'échelle de l'Europe, il semble plus raisonnable à l'échelle régionale de se ranger aux propositions successives de G. Camps, rejoint par J. Guilaine en son temps et G. Bailloud, mais aussi plus récemment A. D'Anna et J.-L. Voruz (pour ne citer que ceux-là), prônant l'emploi du terme « Néolithique final » pour l'ensemble de la période et celui de « chalcolithique » comme adjectif pour qualifier les cultures qui pratiquent de façon évidente la métallurgie.

En termes de perspectives, il faut espérer que ces « controverses terminologiques » cesseront face au développement d'autres cadres culturels et chronologiques plus précis et surtout moins factices. D'une part, si les datations radiocarbone ne sont pas une panacée, elles doivent être multipliées pour en permettre un usage statistique. Elles doivent aussi être mieux choisies afin de dater des faits (sépultures, foyers, dépôts d'ossements) et non des microcharbons en couche qui ne datent finalement qu'eux-mêmes. D'autre part, nos définitions d'ensembles culturels (associant généralement la description des industries et les données de l'habitat, du funéraire et de l'économie sous le vocable de culture ou de groupe), si nécessaires pour élaborer le cadre de la recherche, semblent aujourd'hui montrer leurs limites et doivent évoluer. C'est bien ce que traduit la « mosaïque typologique » à laquelle se heurte L. Jallot en Languedoc. C'est bien ce qui transparaît de l'hétérogénéité des faciès des grandes cultures languedociennes d'un bout à l'autre de leur géographie ou de celle des assemblages attribués au Rhône-Ouvèze en Provence. L'analyse des interrelations entre les

groupes humains pouvant conduire à la nouvelle définition d'aires culturelles et d'aires d'échanges, sans doute beaucoup plus larges que nos cultures microrégionales, ne pourra pas faire l'économie d'une mise à plat des données sous la forme de grands tableaux de sériation des objets et des données. Dans ce cadre, la plus petite unité d'analyse devra être, non pas la culture telle qu'elle est actuellement définie, mais le site et même l'occupation, la seule qui ne corresponde pas (théoriquement) à une construction archéologique. Et ce sera probablement la prochaine étape importante de la recherche, après les années pionnières de la définition des cultures et la mise en place de la calibration des dates radiocarbone. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AMBERT P. dir. (1991) – *Le Chalcolithique en Languedoc, ses relations extrarégionales, Colloque international, Hommage au Dr Jean Arnal, Saint-Mathieu-de-Tréviers, 1990*, Archéologie en Languedoc, 1990-1991, Montpellier, 352 p.

ARNAL J. (1953) – La structure du Néolithique français d'après les récentes stratigraphies, *Zephyrus*, t. IV, p. 311-344.

ARNAL J. (1954) – Le Chalcolithique, *Les grandes civilisations préhistoriques de la France, Livre jubilaire de la Société préhistorique française*, Société préhistorique française, Paris, p. 96-100.

ARNAL J. (1956) – La grotte de la Madeleine, *Zephyrus*, t. VII, p. 33-79.

ARNAL J. (1963) – *Les dolmens du département de l'Hérault*, Préhistoire, t. XV, Presses universitaires de France, Paris, 250 p.

ARNAL J., BURNEZ C. (1958) – Die Struktur des französischen Neolithikums auf Grund neuester stratigraphischer Beobachtungen, *Germania*, 36-37, Bericht der Römisch-Germanischen Kommission des Deutschen Archäologischen Instituts, 1956-1957, p. 1-90.

ARNAL J., PRADES H. (1959) – El Neolitico y Calcolitico franceses, *Ampurias*, t. XXI, p. 69-164.

ARNAL G.-B (1970) – Le Néolithique récent dans la stratigraphie de Saint-Étienne-de-Gourgas, *in* J. Guilaine dir., *Les civilisations néolithiques du Midi de la France, Actes du colloque de Narbonne, 1970*, Laboratoire de Préhistoire et de palethnologie, Carcassonne, p. 104-105.

ARNAL G.-B. (1972) – L'abri-sous-roche de Saint-Étienne-de-Gourgas (Hérault), *Gallia Préhistoire*, t. 15, fasc. 2, p. 261-322.

AUDIBERT J. (1962) – *La civilisation chalcolithique du Languedoc oriental*, coll. des Monographies préhistoriques et archéologiques, IV, Institut international d'études ligures, Bordighera-Montpellier, 211 p.

BAILLOUD G. (1961) – Les civilisations énéolithiques de la France, *L'Europe à la fin de l'Âge de la Pierre, Actes du symposium consacré aux problèmes du Néolithique européen, Prague, 1959*, éd. de l'Académie tchécoslovaque des Sciences, Prague, p. 493-508.

BAILLOUD G. (1970) – Du Néolithique récent au début de l'Âge du Bronze, *in* J. Guilaine dir., *Les civilisations néolithiques du Midi de la France, Actes du colloque de Narbonne, 1970*, Laboratoire de Préhistoire et de palethnologie, Carcassonne, p. 89-93.

BAILLOUD G., MIEG DE BOOFZHEIM P. (1955) – *Les civilisations néolithiques de la France dans leur contexte européen*, Picard, Paris, 244 p.

BINDER D. (2003) – Considérations préliminaires sur le Néolithique final de l'abri Pendimoun (Castellar, Alpes-Maritimes), *in* J. Gascó, X. Gutherz et P.-A. de Labriffe dir., *Temps et espaces culturels du 6e au 2e millénaire en France du Sud, Rencontres méridionales de Préhistoire récente, IVe session, Nîmes, 28 et 29 octobre 2000*, Monographie d'Archéologie méditerranéenne, 15, publ. de l'UMR 154 du CNRS, Lattes, p. 293-298.

BUISSON-CATIL J. (1996) – Crillon-le-Brave-la Blaoute, *Bilan scientifique de la région PACA, 1995*, service régional de l'Archéologie, DRAC, ministère de la Culture, Aix-en-Provence, p. 280-283.

CAMPS-FABRER H., D'ANNA A. (1980) – Le gisement de Miouvin (Istres, Bouches-du-Rhône) et la question du Néolithique final en Provence, *in* J. Guilaine dir., *Le groupe de Véraza et la fin des temps néolithiques dans le Sud de la France et en Catalogne*, éd. du CNRS, Toulouse, p. 165-170.

CAROZZA L. (2000) – Économie et territoires aux débuts de la métallurgie dans la moyenne vallée de l'Hérault : émergence d'une problématique, *in* M. Leduc, N. Valdeyron et J. Vaquer dir., *Sociétés et espaces, Rencontres méridionales de Préhistoire récente, IIIe session, Toulouse, novembre 1998*, Archives d'Écologie préhistorique, Toulouse, p. 157-175.

COLLECTIF (1954) – *Les grandes civilisations préhistoriques de la France, Livre jubilaire de la Société préhistorique française*, Paris, Société préhistorique française, 111 p.

COURTIN J. (1970) – Le Néolithique récent de la Provence, *in* J. Guilaine dir., *Les civilisations néolithiques du Midi de la France, Actes du colloque de Narbonne, 1970*, Laboratoire de Préhistoire et de palethnologie, Carcassonne, p. 121-123.

COURTIN J. (1974) – *Le Néolithique de la Provence*, Mémoire de la Société préhistorique française, 11, Klincksieck, Paris, 355 p.

COURTIN J. (1976) – Les civilisations néolithiques en Provence, *in* J. Guilaine dir., *Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France, La Préhistoire française*, t. II, éd. du CNRS, Paris, p. 255-266.

D'ANNA A. (1995a) – La fin du Néolithique dans le Sud-Est de la France, *in* R. Chenorkian dir., *L'Homme méditerranéen, Mélanges offerts à Gabriel Camps*, Publications de l'université de Provence, Aix en Provence, p. 299-333.

D'ANNA A. (1995b) – Le Néolithique final en Provence, *in* J.-L. Voruz dir., *Chronologies néolithiques : de 6000 à 2000 avant notre ère dans le Bassin rhodanien, Actes des rencontres néolithiques Rhône-Alpes, Ambérieu-en-Bugey, septembre 1992*, Document du département d'anthropologie et d'écologie de l'université de Genève, 20, université de Genève et éd. de la Société préhistorique rhodanienne, Ambérieu-en-Bugey, p. 265-286.

D'ANNA A. (1999) – Le Néolithique final en Provence, *in* J. Vaquer dir., *Le Néolithique du Nord-Ouest méditerranéen, Actes du XXIVe congrès préhistorique de France, Carcassonne, 1994*, Société préhistorique française, Paris, p. 147-160.

ESCALON DE FONTON M. (1947) – Découverte d'une station en plein air à la Couronne (B.-du-Rh.), *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, t. XXII, p. 33-43.

ESCALON DE FONTON M. (1948) – La station de Fontainieu (Saint-Joseph, Marseille), découverte d'une station en plein air de type « la Couronne », *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, t. XXIII, p. 2-4.

ESCALON DE FONTON M. (1954) – Tour d'horizon de la Préhistoire provençale, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. LI, p. 81-96.

ESCALON DE FONTON M. (1955) – Nouvelles vues sur la chronologie du Néo-Énéolithique, *Provence historique*, t. V, p. 97-102.

ESCALON DE FONTON M. (1956) – *Préhistoire de la Basse-Provence*, Préhistoire, t. XII, Presses universitaires de France, Paris, 162 p.

ESCALON DE FONTON M. (1958) – La valeur chronologique relative de la stratigraphie du Néolithique, *Gallia Préhistoire*, t. 1, p. 79-91.

ESCALON DE FONTON M. (1970) – Le Couronnien, *in* J. Guilaine dir., *Les civilisations néolithiques du Midi de la France, Actes du colloque de Narbonne, 1970*, Laboratoire de Préhistoire et de palethnologie, Carcassonne, p. 119-121.

GASCÓ J. (1976) – *La communauté paysanne de Fontbouisse*, Laboratoire de Préhistoire et de palethnologie, Carcassonne, 121 p.

GASCÓ J. (1980) – Un habitat de plein air au Néolithique récent : la Mort des Ânes (Villeneuve-lès-Maguelonne, Hérault), *in* J. Guilaine dir., *Le groupe de Véraza et la fin des temps néolithiques dans le Sud de la France et en Catalogne*, éd. du CNRS, Toulouse, p. 177-191.

GASCÓ J. (1991) – La chronologie absolue du Néolithique final et du Chalcolithique en Languedoc méditerranéen, *in* P. Ambert dir., *Le Chalcolithique en Languedoc, ses relations extrarégionales, Colloque international, Hommage au Dr Jean Arnal, Saint-Mathieu-de-Tréviers, 1990*, Archéologie en Languedoc, 1990-1991, Montpellier, p. 217-225.

GASCÓ J. (2003) – Les Vautes et les données du ^{14}C dans le Sud de la France, *in* J. Guilaine et G. Escallon dir., *Les Vautes (Saint-Gély-du-Fesc, Hérault) et la fin du Néolithique en Languedoc oriental*, Recherches en Archéologie préventive, II, Centre d'anthropologie/INRAP, Toulouse, p. 217-225.

GASCÓ J., GUTHERZ X. (1986) – Origine et structure du Néolithique final en Languedoc méditerranéen : la céramique, *in* J.-P. Demoule et J. Guilaine dir., *Le Néolithique de la France, hommage à Gérard Bailloud*, Picard, Paris, p. 379-390.

GUILAINE J. dir. (1970a) – *Les civilisations néolithiques du Midi de la France, Actes du colloque de Narbonne, 1970*, Laboratoire de Préhistoire et de palethnologie, Carcassonne, 133 p.

GUILAINE J. (1970b) – Le groupe de Véraza (Vérazien), *in* J. Guilaine dir., *Les civilisations néolithiques du Midi de la France, Actes du colloque de Narbonne, 1970*, Laboratoire de Préhistoire et de palethnologie, Carcassonne, p. 113-115.

GUILAINE J. dir. (1980) – *Le groupe de Véraza et la fin des temps néolithiques dans le Sud de la France et en Catalogne*, éd. du CNRS, Toulouse, 296 p.

GUILAINE J., ROUDIL J.-L. (1976) – Les civilisations néolithiques en Languedoc, *in* J. Guilaine dir., *Les civilisations néolithiques et protohistoriques de la France, La Préhistoire française*, t. II, éd. du CNRS, Paris, p. 267-291.

GUTHERZ X. (1975) – *La culture de Fontbouisse. Recherches sur le Chalcolithique en Languedoc oriental*, pub. de l'ARALO, n° 2, Association pour la Recherche archéologique en Languedoc oriental, Caveirac-Montpellier, 120 p.

GUTHERZ X. (1980a) – Les productions céramiques de l'Avencas (Brissac, Hérault) dans leur contexte régional du Néolithique récent, *in* J. Guilaine dir., *Le groupe de Véraza et la fin des temps néolithiques dans le Sud de la France et en Catalogne*, éd. du CNRS, Toulouse, p. 192-199.

GUTHERZ X. (1980b) – Le groupe de Ferrières, *in* J. Guilaine dir., *Le groupe de Véraza et la fin des temps néolithiques dans le Sud de la France et en Catalogne*, éd. du CNRS, Toulouse, p. 217-221.

GUTHERZ X. (1984) – *Les cultures du Néolithique récent et final en Languedoc oriental*, thèse de troisième cycle, LAPMO/université de Provence, Aix-en-Provence, 347 p.

GUTHERZ X. (1990) – Ferrières et Fontbouisse : histoire et devenir de deux concepts, *in* J. Guilaine et X. Gutherz dir., *Autour de Jean Arnal, Recherches sur les premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*, Montpellier, p. 233-249.

GUTHERZ X., D'ANNA A. (1989) – Le Néolithique final dans le Midi de la France, *in* J.-P. Mohen dir., *Le Temps de la Préhistoire*, t. 1, Société préhistorique française/Archéologia, Dijon, p. 406-408.

GUTHERZ X., JALLOT L. (1995) – Le Néolithique final du Languedoc méditerranéen, *in* J.-L. Voruz dir., *Chronologies néolithiques : de 6000 à 2000 avant notre ère dans le Bassin rhodanien, Actes des rencontres néolithiques Rhône-Alpes, Ambérieu-en-Bugey, septembre 1992*, Document du département d'anthropologie et d'écologie de l'université de Genève, 20, université de Genève et éd. de la Société préhistorique rhodanienne, Ambérieu-en-Bugey, p. 231-263.

GUTHERZ X., JALLOT L. (1999) – Approche géoculturelle des pays fontbuxiens, *in* J. Vaquer dir., *Le Néolithique du Nord-Ouest méditerranéen, Actes du XXIVe congrès préhistorique de France, Carcassonne, 1994*, Société préhistorique française, Paris, p. 161-174.

HASLER A., COLLET H., DURAND C., CHEVILLOT P., RENAULT S., RICHIER A. (2002) – Ventabren-Château Blanc. Une nécropole tumulaire néolithique (Bouches-du-Rhône), *Archéologie du TGV Méditerranée, fiches de synthèse, t. 1 : La Préhistoire*, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 8, publ. de l'UMR 154 du CNRS, Lattes, p. 227-238.

JALLOT L. (2003) – Le style céramique de Ferrières dans le département de l'Hérault et la question du « style des Vautes ». Approche dynamique et hypothèse d'un transfert technique, *in* J. Guilaine et G. Escallon dir., *Les Vautes (Saint-Gély-du-Fesc, Hérault) et la fin du Néolithique en Languedoc oriental*, Recherches en Archéologie préventive, II, Centre d'anthropologie/INRAP, Toulouse, p. 235-273.

LEMERCIER O. (2004) – *Les Campaniformes dans le Sud-Est de la France*, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 18, publ. de l'UMR 154, Lattes, 515 p., 367 fig.

LEMERCIER O., avec la coll. de BERGER J.-F., DÜH P., LOIRAT D., LAZARD-DHOLLANDE N., MELLONY P., NOHE A.-F., PELLISSIER M., RENAULT S., SERIS D., TCHÉRÉMISSINOFF Y. (2002) – Les occupations néolithiques de Mondragon-les Juilléras (Vaucluse), *Archéologie du TGV Méditerranée, fiches de synthèse, t. 1 : La Préhistoire*, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 8, publ. de l'UMR 154 du CNRS, Lattes, p. 147-172.

LEMERCIER O., CAULIEZ J., FURESTIER R., MÜLLER A., BOUVILLE C., CONVERTINI F., GILABERT C., JORDA M., KHEDHAIER R., LAZARD N., LOIRAT D., PELLISSIER M., PROVENZANO N., VERDIN P. (2004) – Le site néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence), résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, *in* H. Dartevelle dir., *Auvergne et Midi. Actualités de la recherche, Actes des rencontres méridionales de Préhistoire récente, Ve session, Clermont-Ferrand, 2002*, Préhistoire du Sud-Ouest, suppl. n° 9, Préhistoire du Sud-Ouest, Cressensac, p. 445-455.

LEMERCIER O., BAILLY M., FURESTIER R. dir. (à paraître) – *Quatrième millénaire. Du Néolithique moyen au Néolithique final dans le Sud-Est de la France et les régions voisines, Actes de la table ronde d'Aix-en-Provence, 2005*.

LOUIS M. (1948) – *Préhistoire du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*, Bruguier, Nîmes, Office des Éditions universitaires, Paris, 204 p.

LOUIS M., PEYROLLES D., ARNAL J. (1947) – Les fonds de cabanes énéolithiques de Fontbouisse, *Gallia*, t. 5, fasc. 2, p. 235-257.

MARGARIT X., RENAULT S. (2002) – Une occupation du Néolithique récent sur le site du Duc à Mondragon (Vaucluse), *Archéologie du TGV Méditerranée, fiches de synthèse, t. 1 : La Préhistoire*, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 8, publ. de l'UMR 154 du CNRS, Lattes, p. 177-182.

MARGARIT X., LOIRAT D., RENAULT S., TCHÉRÉMISSINOFF Y. (2002) – Le Néolithique récent du site des Ribauds à Mondragon, Vaucluse), *Archéologie du TGV Méditerranée, fiches de synthèse, t. 1 : La Préhistoire*, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 8, publ. de l'UMR 154 du CNRS, Lattes, p. 183-188.

MÜLLER A., D'ANNA A. (1986) –Le gisement de plein air chalcolithique de la Plaine des Blancs à Courthézon, Vaucluse, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 83, n° 11-12, p. 470-483.

RODRIGUEZ G. (1970) – Le Néolithique final, faciès de Saint-Pons (Saint-Ponien), *in* J. Guilaine dir., *Les civilisations néolithiques du Midi de la France, Actes du colloque de Narbonne, 1970*, Laboratoire de Préhistoire et de palethnologie, Carcassonne, p. 106-110.

ROUDIL J.-L., SOULIER M. (1970) – Le Néolithique final et le Chalcolithique du Languedoc oriental, *in* J. Guilaine dir., *Les civilisations*

néolithiques du Midi de la France, Actes du colloque de Narbonne, 1970, Laboratoire de Préhistoire et de palethnologie, Carcassonne, p. 117-119.

SAUTER M.-R. (1954) – Le Néolithique d'origine méditerranéenne, *Les grandes civilisations préhistoriques de la France, Livre jubilaire de la Société préhistorique française*, Société préhistorique française, Paris, p. 85-88.

SAUZADE G. (1983) – *Les sépultures du Vaucluse du Néolithique à l'Âge du Bronze*, Études Quaternaires, 6, éd. du laboratoire de Paléontologie humaine et de Préhistoire/Institut de paléontologie humaine, université de Provence, Paris, 254 p., 20 pl.

SAUZADE G. (1990) – Ménerbes, Falabrègue, grotte Goulard. Habitat du Néolithique final, *Notes d'information et de liaison de la direction des Antiquités de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur*, n° 7, p. 184-186.

SAUZADE G., CARRY A., CHAMBERT A. (1990) – Un nouveau faciès du Néolithique final provençal : le groupe du Fraischamp. L'habitat de la Clairière à La Roque-sur-Pernes (Vaucluse), *Gallia Préhistoire*, t. 32, p. 151-178.

VAQUER J. (1998) – Le Midi méditerranéen de la France, *in* J. Guilaine dir., *Atlas du Néolithique européen. L'Europe occidentale*, vol. 2A, ERAUL, t. 46, université de Liège, Liège, p. 413-500.

VAQUER J. (1999) – *Le Néolithique du Nord-Ouest méditerranéen, Actes du XXIVe congrès préhistorique de France, Carcassonne, 1994*, Société préhistorique française, Paris, 296 p.

VORUZ J.-L. (1995) – Chronologie absolue de la fin du Néolithique dans le Bassin rhodanien, *in* J.-L. Voruz dir., *Chronologies néolithiques : de 6000 à 2000 avant notre ère dans le Bassin rhodanien, Actes des rencontres néolithiques Rhône-Alpes, Ambérieu-en-Bugey, septembre 1992*, Document du département d'anthropologie et d'écologie de l'université de Genève, 20, université de Genève et éd. de la Société préhistorique rhodanienne, Ambérieu-en-Bugey, p. 217-229.

VORUZ J.-L., NICOD P.-Y., CEUNINK G. de (1995) – Les chronologies néolithiques dans le Bassin rhodanien : un bilan, *in* J.-L. Voruz dir., *Chronologies néolithiques : de 6000 à 2000 avant notre ère dans le Bassin rhodanien, Actes des rencontres néolithiques Rhône-Alpes, Ambérieu-en-Bugey, septembre 1992*, Document du département d'anthropologie et d'écologie de l'université de Genève, 20, université de Genève et éd. de la Société préhistorique rhodanienne, Ambérieu-en-Bugey, p. 381-404.

Olivier LEMERCIER
Université de Bourgogne
UMR 5594 Archéologie, cultures et sociétés
Bât. Sciences-Gabriel
6, boulevard Gabriel, 21000 Dijon
olivier.lemercier@u-bourgogne.fr

Les enceintes du Néolithique final-Chalcolithique en Languedoc occidental.

Historique et bilan de 40 ans de recherches

Jean VAQUER

Résumé

Longtemps étudié à partir des gisements en grotte et des monuments mégalithiques, le Néolithique final du Languedoc occidental est à présent reconsidéré grâce aux travaux réalisés sur les établissements de plein air. Ce redéploiement des activités de recherche amorcé dans les années quatre-vingt découle principalement des programmes de prospections aériennes et terrestres qui ont révélé une vingtaine d'enceintes fossoyées attribuées à cette période et dont plusieurs ont pu faire récemment l'objet de fouilles extensives. Nous proposons de tirer un bilan de ces recherches en analysant l'évolution des approches sur ces types d'établissements sous divers angles : morphologie, structuration interne, chronologie, insertion territoriale. Le contraste évident entre ces établissements, dont les restitutions soulignent dans plusieurs cas le caractère monumental, et les nombreux petits habitats ouverts attestés à la même époque pose le problème de la nature et des fonctions de tels sites, pour lesquels on a évoqué tour à tour plusieurs hypothèses : habitats défensifs, résidences privilégiées, sièges de pouvoir, voire lieux d'activités cérémonielles.

Abstract

For a long time studied from deposits in caves and megalithic monuments, the Final Neolithic of western Languedoc is reconsidered at the moment thanks to the works carried out on open air settlements. This redeployment of the research activities begun in the 80s ensues principally from ground and air prospecting programs which revealed about twenty ditched enclosures attributed to this period, some of which were the object of extensive excavations. We suggest pulling a balance of these searches by analysing the evolution of the perspectives on these ditched settlements under different angles: morphology, internal structure, chronology, territorial insertion. The evident contrast between theses settlements, among which the restorations underline in several cases the monumental characters, and the numerous small settlements attested at the same time raises the problem of the nature or the functions of theses sites, for which several hypotheses have been evoked: defensive sites, privileged residence places, politic decision places, places for ceremonial activities.

En Languedoc occidental, la reconnaissance de systèmes d'enceintes néolithiques à fossé et/ou à palissade a été tardive par rapport à d'autres régions françaises, comme par exemple le proche Centre-Ouest de la France où ils sont identifiés depuis plus d'un siècle. Les premiers préhistoriens de cette région sont en partie responsables de ce retard car ils ont d'abord consacré l'essentiel de leurs activités à la fouille de

grottes ou de monuments mégalithiques. Les recherches sur les habitats de plein air ont démarré par la suite mais, tout en admettant que la réalisation de retranchements ait sans doute été une nécessité dès le Néolithique, ce ne sont pas des structures excavées et remblayées qui ont été recherchées mais plutôt des traces d'enceintes en élévation. En effet, de multiples enceintes en pierre sèche souvent mal datées et pour certaines assurément protohistoriques étaient censées représenter la norme de construction la plus commune pour les enclos dans les régions méditerranéennes depuis les plus lointaines origines de l'élevage et de l'agriculture. La primauté et la grande ancienneté de ces constructions en dur ont été admises d'abord implicitement (Louis, 1948), jusqu'à ce que des fouilles méthodiques confirment effectivement la datation chalcolithique de certaines d'entre elles en Languedoc oriental, tout d'abord au Lébous à Saint-Mathieu-de-Tréviers (Hérault) dans les années cinquante-soixante (Arnal, 1973), puis à Boussargues, Argelliers (Hérault) dans les années soixante-dix – quatre-vingt (Colomer *et al.*, 1990). Toutefois, bien que de nouvelles enceintes de ce type aient été détectées depuis dans la même région (Gutherz et Jallot, 1989), il apparaît que ces retranchements en pierre sèche sont loin d'être exclusifs, ni même réellement attestés hors de la zone des Petits Causses héraultais. Il existe en réalité dans l'ensemble de la région une tradition néolithique de construction d'enceintes et d'enclos en terre et en bois qui apparaît dès le Néolithique moyen (Vaquer, 1990) et qui se prolonge jusqu'aux temps historiques en s'exprimant sous des modalités très diverses. En fait, le Néolithique final-Chalcolithique représente une étape importante dans le développement des enceintes de ce genre, d'une part par le nombre de structures découvertes, mais aussi par l'ampleur surprenante de certaines d'entre elles.

RECONNAISSANCE ET DÉVELOPPEMENT DES RECHERCHES SUR LES ENCEINTES FOSSOYÉES DU NÉOLITHIQUE FINAL-CHALCOLITHIQUE EN LANGUEDOC OCCIDENTAL

À l'heure actuelle, 18 enceintes fossoyées attribuables au Néolithique final-Chalcolithique précampaniforme sont recensées entre la vallée de l'Hérault, celle de la Garonne et les Pyrénées. Dans cette région, elles font suite à de grands sites retranchés par des systèmes à fossés et/ou palissades le plus souvent segmentaires, qui sont datés du début du quatrième millénaire et qui sont attribués soit au Chasséen méridional (Saint-Genès à Castelferrus, Saint-Michel-du Touch à



1 : la Terrasse, Villeneuve-Tolosane (Haute-Garonne)
2 : Terrier-Capelle, Grépiac
3 : Rocreuse, Raissac-sur-Lampy (Aude)
4 : Saint-Antoine, Caux-et-Sauzens (Aude)
5 : Rivoire, Pennautier (Aude)
6 : Carsac, Carcassonne (Aude)
7 : Roc d'en Gabit, Carcassonne (Aude)
8 : le Mourral, Trèbes (Aude)
9 : la Serre, Laure-Minervois (Aude)
10 : la Moulinasse, Salles-d'Aude (Aude)
11 : les Mourguettes, Portiragnes (Hérault)
12 : le Grand Bosc, Lieuran (Hérault)
13 : le Pierras de l'Hermitage, Servian (Hérault)
14 : la Grande Prèpre, Servian (Hérault)
15 : la Croix de Fer, Espondeilhan (Hérault)
16 : la Croix Vieille, Montblanc (Hérault)
17 : Machine de Laborde, Abeilhan (Hérault)
18 : le Puech-Haut, Paulhan (Hérault)

Fig. 1 – Carte des enceintes attribuées au Néolithique final en Languedoc occidental.
Fig. 1 – *Map of enclosures dated from the Final Neolithic in Western Languedoc.*

Toulouse, Villeneuve-Tolosane et Cugnaux, la Farguette à Cavanac et Auriac à Carcassonne), soit au faciès bizien (la Poste Vieille à Pezens) (Guilaine *et al.*, 1997). Cet accroissement du nombre des habitats ceinturés entre les deux périodes est sans doute très inférieur à la réalité si l'on tient compte des très fortes variations de densité de ce type de site qui apparaissent à l'échelle des petits pays et qui ne révèlent finalement que des différences d'investissement ou de méthodes de recherche. La carte de répartition est très significative à cet égard (fig. 1). Dans le Toulousain, les deux seules enceintes connues ont été détectées à l'occasion de surveillance de travaux publics (Vaquer, 1990). Dans le Carcassès, la forte densité d'enceintes résulte presque intégralement d'un programme ciblé de prospections aériennes et de surveillance aérienne de sites connus (Vaquer, 1995). Dans le Narbonnais, la seule enceinte de cette période (la Moulinasse à Salles-d'Aude) a été identifiée par hasard lors d'une intervention de sauvetage sur un site protohistorique (Passelac, 1995). Dans le Bitterois, la forte densité résulte essentiellement de prospections terrestres sur les parcelles de vigne soumises à défonçage (Grimal, 1989 ; Espérou, 1999), tandis que dans la vallée de l'Hérault, la seule connue en rive droite a été détectée par des sondages d'évaluation d'archéologie préventive sur le tracé de l'autoroute A75 (Carozza *et al.*, 2003). Il est évident d'autre part qu'outre ce biais géographique, les conditions historiques et les modalités d'enregistrement des faits jouent un rôle important sur la qualité, voire la fiabilité des informations collectées.

Les premières découvertes

Il est probable que lors des toutes premières interventions sur les sites de plein air néolithiques de la région, quelques fossés d'enceinte n'ont pas été reconnus d'emblée comme tels. Ce pourrait être le cas notamment sur le site de la Tuilerie-Capelle à Grépiac (Haute-Garonne), où L. Méroc effectua entre 1957 et 1963 une série d'observations sur les coupes d'une carrière d'argile. Il s'agissait de structures excavées dans la molasse qui mesuraient entre 2,50 et 5 m de large pour 0,90 à 1,60 m de profondeur et qui avaient livré des éléments de style vérazien. C'est en repositionnant les coupes de ces structures que nous nous sommes aperçu en 1978 que certaines étaient alignées et pouvaient correspondre éventuellement à un fossé, hypothèse non envisagée par L. Méroc, qui ne disposait alors d'aucun référentiel régional de ce type de structure (Vaquer, 1990).

La première identification indubitable d'un fossé d'enceinte chalcolithique a eu lieu en 1963 sur le site du Pierras de l'Hermitage à Servian (Hérault) où, à la suite d'un défonçage de vigne, des ouvriers agricoles, étonnés par l'apparition de terre noire formant une grande anomalie de forme annulaire, allèrent prévenir H. Prades et J. Arnal qui fouillaient non loin de là une nécropole en « champ d'urnes » (Prades et Arnal, 1965). L'ensemble des opérations de terrain : planimétrie, trois sondages, dressage de coupes, récupération de mobilier a eu lieu en un jour ! Le tracé du fossé principal ovalaire, qui a livré du mobilier de style vérazien, n'est en fait que partiel et interprété sur une bonne partie. Il en est de même pour celui des fossés annexes dont la chronologie ne paraît pas bien établie (Prades et Arnal, 1965). Bien que de très faible largeur et profondeur (près d'un mètre de large et autant de profondeur), cette tranchée remplie de terre noire et de cendres a été considérée comme un fossé, sans doute doublé d'une levée de terre et formant une structure défensive analogue à plusieurs systèmes ceinturés d'Italie, du Centre-Ouest de la France et d'Angleterre auxquels il est fait clairement référence. Il faut surtout relever dans cet article le recours aux photographies aériennes dont on ne peut que regretter qu'elles soient restées inédites et dans lesquelles il faut sans doute voir un écho à la parution des premiers ouvrages de prospection aérienne (Chevalier, 1964).

Le rôle capital joué par les clichés aériens dans la détection ou la reconnaissance de ce type de structure a été à nouveau mis au premier plan lors de la découverte par M. Passelac de plusieurs systèmes de fossés sur le site de la Moulinasse à Salles-d'Aude (Aude). Ce site à occupations multiples a été détruit par un défonçage de vigne réalisé en 1978 et c'est la combinaison des clichés aériens et des résultats d'un sondage dans une unité domestique de l'Âge du Fer surimposée à un fossé vérazien qui a permis d'y reconnaître une enceinte en éperon barré par un fossé incurvé. Cette structure est clairement attribuable au Chalcolithique par son mobilier mixte, vérazien récent et campaniforme international (Passelac, 1995 ; Vaquer, 2002b).

La multiplication des découvertes par prospection et les premiers sondages

Forts de quelques essais de détection aérienne réalisés d'abord avec M. Passelac et marqués par l'ampleur des découvertes de camps néolithiques réalisées dans plusieurs régions françaises au cours de la grande sécheresse de l'année 1976, nous avons décidé avec F. Claustre de lancer un programme de prospection dans le bassin de l'Aude. Ce programme a débuté à partir de 1981 et a duré jusqu'en 1994 ; il a nécessité l'élaboration d'une stratégie particulière en raison de la quasi-monoculture de la vigne dans la zone prospectée. Il a finalement donné des résultats parce qu'il combinait des missions de reconnaissance systématique et de surveillance de sites connus, en donnant la priorité aux enregistrements sur sol nu, à la suite de labours profonds au moment des renouvellements ou de la reconversion du vignoble (Vaquer et Treinen-Claustre, 1989 ; Vaquer et Claustre, 1999 ; Vaquer, 2000). Il était couplé à des travaux de photo-interprétation sur les clichés de l'IGN et surtout à des vérifications au sol permettant des relevés sur matrice cadastrale et pouvant donner des indices de datation par récupération de mobilier en surface ou par sondage. Il a eu pour principal mérite de révéler la diversité des systèmes de retranchement en fonction du nombre variable de

fossés : trois à Rocreuse, site découvert en 1982, deux à Saint-Antoine et à Carsac-Mayrevielle (fig. 2), sites découverts en 1991, de leur planimétrie et du lien avec la topographie (en barrage d'escarpement à Rocreuse ou de formes refermées annulaires ou subquadrangulaires sur les terrains plats et les sommets, comme à la Serre, découvert en 1985, ou à Rivoire, découvert en 1991), ou du nombre et de la disposition des interruptions (Vaquer, 1995).

Il a cependant révélé plusieurs limites de ce genre d'approche qui tiennent au relevé partiel des structures ou aux pièges de l'interprétation des photographies aériennes (cas de l'enceinte annulaire de Roc d'en Gabit, où on ne percevait qu'une interruption sur les clichés de 1991 et qui en réalité en a deux opposées), ainsi qu'aux difficultés de datation de plusieurs sites qui n'ont livré que très peu, voire absolument aucun vestige en surface (la Serre, Rivoire). Deux sondages de contrôle ont pu être réalisés dans le cadre de l'ATP « Temps et espaces dans le bassin de l'Aude », notamment à Roc d'en Gabit et à Carsac-Mayrevielle (Carcassonne). Ils ont confirmé l'attribution au Néolithique final de ces deux sites et même permis quelques datations absolues, tout en soulevant de nouvelles questions comme celle de la présence de restes humains, voire de sépultures disloquées dans le remplissage des fossés (Vaquer *et al.*, 1995 ; Vaquer, 2001, 2002a et b).

Parallèlement, ce sont des prospections essentiellement terrestres sur des parcelles de vigne défoncées qui ont été réalisées dans le Narbonnais et le Bitterois (Espérou, 1989 ; Grimal, 1989). Elles ont permis la reconnaissance de toute une série de structures fossoyées, dont les plans plus ou moins lisibles ont pu être relevés au sol, notamment à la Croix de Fer d'Espondeilhan en 1983, et parfois aperçus aussi en coupe comme sur le Grand Bosc en 1978 ou reconnus par sondages mécaniques, notamment sur le site des Mourguettes à Portiragnes, où un petit fossé découvert en 1984 et interprété d'abord comme une tranchée de palissade a ensuite été mieux cerné et interprété comme un fossé à remplissage polyphasé (Grimal, 1989 et 1991). Cette méthode, qui combine la détection au sol après charruage et des sondages probatoires ou de contrôle, a été appliquée aussi avec succès sur le site de la Croix Vieille à Montblanc, où elle a révélé la complexité du remplissage de ce type de fossé (Espérou et Roques, 1994 ; Espérou *et al.*, 1999). C'est cette méthode qui a abouti aussi à la découverte et à la fouille d'un tronçon d'enceinte fossoyée purement campaniforme sur le site de Médor à Ornaisons, dans l'Aude (Guilaine *et al.*, 1989).



Fig. 2 – Carsac-Mayrevieille, Carcassonne (Aude), vue aérienne sur sol nu qui révèle en indice pédologique et hygrométrique le tracé partiel de la double enceinte annulaire du Néolithique final (cliché J. Vaquer, 1991).
Fig. 2 – *Carsac-Mayrevieille, Carcassonne (Aude), aerial view on ploughed soil which reveals by soil and damp anomalies the partial plan of the double circular enclosure of the Final Neolithic (photo J. Vaquer 1991).*

LA PREMIÈRE FOUILLE EXTENSIVE D'UNE ENCEINTE ANNULAIRE : LE MOURRAL, TRÈBES (AUDE)

Détectée en prospection aérienne dans l'emprise d'une carrière en cours d'exploitation en 1993, cette enceinte annulaire a pu être entièrement décapée et très amplement fouillée dans le cadre d'un programme de sauvetage préventif cofinancé par le CNRS (UMR 8555), le ministère de la Recherche et de la Communication (sous-direction de l'Archéologie), le conseil général de l'Aude, l'association Archéologie en terre d'Aude et l'entreprise Rivière S.A. Les fouilles se sont déroulées entre 1994 et 1999 à raison de campagnes estivales de deux mois avec le concours d'une centaine de bénévoles et d'étudiants (Vaquer, 1998 ; Vaquer *et al*., 2003).

Le site, qui se trouve au sommet d'une butte témoin d'une ancienne terrasse alluviale offrant peu de prise à l'érosion, domine le couloir de l'Aude et n'avait pas été cultivé depuis 1940. Ces conditions particulières ont permis une bonne conservation des structures en

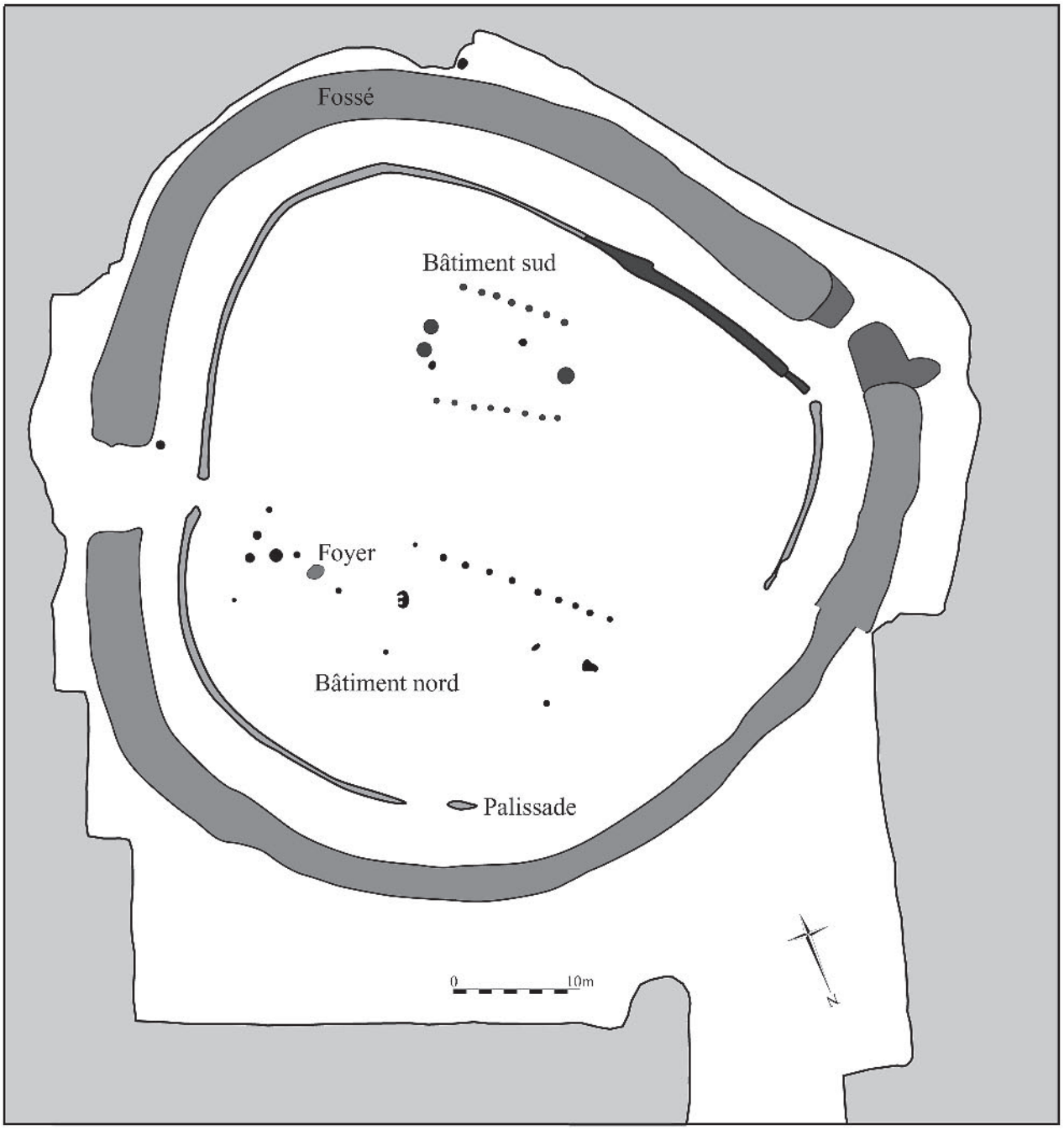


Fig. 3 – Le Mourral, Trèbes (Aude). Enceinte à fossé circulaire interrompu et à palissade de la fin du quatrième millénaire. Les zones plus sombres de la tranchée de palissade et du fossé correspondent à des zones recreusées au cours de l'occupation ancienne du site (relevé J. Vaquer).
Fig. 3 – *Le Mourral, Trèbes (Aude). Post-excavation plan of the enclosure with interrupted circular ditch and palisade from the end of the fourth millennium. The darker zones of the palisade trench and the ditch correspond to zones excavated again during the ancient occupation of the site (drawing J. Vaquer).*

creux et ont facilité leur identification (fig. 3). L'opération a apporté de nombreuses précisions sur l'enceinte et son évolution dans le temps, autorisant de multiples déductions et interprétations. Le dispositif défensif se compose d'un fossé subcirculaire mesurant 66 m de diamètre et d'une tranchée de fondation de palissade qui le double vers l'intérieur à 4 m de distance. Vers l'est, l'entrée principale est marquée par une interruption du fossé large de 7 m et par une interruption concordante de la palissade sur 2 m. L'entrée occidentale était plus large à l'origine, mais elle a été réduite à une simple poterne au cours de l'occupation du site. Les multiples sondages réalisés dans le fossé ont révélé que le comblement provenait surtout de l'intérieur de l'enceinte, ce qui suggère que les déblais du fossé formaient une levée de terre sur son flanc interne. Les négatifs de poteaux et les dispositifs de calages observés dans la palissade montrent qu'elle se composait de rondins pratiquement jointifs d'un diamètre moyen de 0,20 m avec des piliers plus massifs (0,50 m) de part et d'autre des deux portes.

L'individualisation de traces de construction à ossature en bois a été la découverte la plus importante réalisée sur ce site, qui est pour l'instant le seul à en avoir révélé pour cette période et dans cette région. Les restes de deux, voire de trois bâtiments ont été identifiés à partir des trous de poteaux conservés. Le plus grand au nord a été amputé par la carrière ; il devait mesurer plus de 29 m long et 9 m de large. Il s'agit d'une architecture à deux nefs avec à l'est un pignon droit et une entrée axiale matérialisée par deux piliers massifs. Quatre gros trous axiaux, qui ont pu contenir chacun plusieurs poteaux, participaient au maintien de la faîtière d'un toit à double pente. Au sud-ouest, la tranchée de fondation du mur latéral le mieux conservé présente vers l'arrière une file de trous de poteau régulièrement espacés. Une structure en fosse aux parois rougies par le feu contenait des graines de céréales carbonisées et de la céramique dont un vase quasi complet. Ces vestiges suggèrent que des activités culinaires ont pu avoir lieu dans le compartiment avant de ce bâtiment.

Au sud, le second bâtiment est lui aussi à deux nefs mais de plan trapézoïdal. Les files de trous de poteau des murs porteurs étaient nettement lisibles. En façade, deux gros trous de poteaux matérialisaient une entrée axiale vers l'est. Cet agencement particulier suggère que l'entrée devait former un portique haut soutenant la poutre faîtière, tandis qu'un seul gros trou de poteau se trouvait dans la partie opposée nettement rétrécie et pouvant se terminer en abside. Le matériel retrouvé dans ces structures comporte des tessons du Néolithique final. Un possible troisième bâtiment n'est représenté que par deux trous de poteau situés dans l'emprise du bâtiment sud, mais n'ayant aucun lien architectural logique avec celui-ci. Quelques tessons modelés néolithiques ont été trouvés dans ces deux structures, mais ils sont atypiques et on ne peut donc pas savoir si cette construction est antérieure ou postérieure aux deux autres.

La datation obtenue à partir de la base d'un des poteaux axiaux carbonisés du grand bâtiment nord montre qu'il est strictement contemporain de la première occupation du site (fin du quatrième millénaire av. J.-C.). Bien que l'on manque de points de comparaison pour ces témoins d'architecture, leur ampleur et leur faible nombre suggèrent soit un usage collectif, soit un statut de résidence privilégiée.

La fouille stratigraphique du comblement du fossé a livré d'abondantes séries de mobilier qui permettent de définir les diverses phases d'occupation du site. Les couches cendreuses les plus anciennes ont livré de nombreux restes de consommation de faune associés à des éléments typiques du Néolithique final local (groupe de Saint-Pons ou Véraza ancien), daté à la fin du quatrième millénaire av. J.-C. (Ly 8250 : 4480 ± 50 BP, soit 3332 à 2946 av. J.-C.). Les couches médianes ont livré des témoins du Vérazien ancien datés au début du troisième millénaire (Ly 8249 : 4225 ± 45 BP, soit 2900 à 2638 av. J.-C.). Après une lacune, les Campaniformes ont réoccupé le site et laissé des témoins dans la partie occidentale du fossé qui était alors presque entièrement comblée. Un riche dépôt de mobilier comporte les éléments classiques de la culture des gobelets dont la tradition marque une rupture par rapport aux groupes locaux antérieurs : armatures à pédoncule et ailerons en silex, pointe de Palmela en cuivre arsénié, perles en variscite et un abondant lot de céramiques fragmentées, mais peu dispersées. L'assemblage, que les conditions stratigraphiques permettent de considérer comme homogène, comporte des gobelets décorés dans le style *All Over Ornemented* et maritime ou épimaritime dont les décors imprimés au peigne sont parfois séparés par des bandes lisses peintes en rouge vif. Il est particulièrement intéressant de noter que ces gobelets décorés sont associés à des poteries dites d'accompagnement qui diffèrent des productions indigènes de style vérazien. Leur présence suggère une autonomie culturelle du Campaniforme dès la phase ancienne et contredit la théorie selon laquelle les premiers gobelets auraient été diffusés comme produits de luxe, mobilier de prestige ou offrandes funéraires dans les cultures indigènes.

Les témoins de consommation (céréales carbonisées : *Triticum æstivum/durum, Hordeum vulgare var nudum* déterminés par P. Marinval et faune : bovins abondants, caprinés, suidés en cours d'étude par A. Tresset) sont bien documentés. Il en est de même pour ceux concernant les activités de transformation et les échanges (céramique très abondante, outillage osseux et industrie lithique en matériaux locaux ou importés, parures en coquillages et en talc). Les témoins de vie domestique attestés dans les divers niveaux plaident davantage en faveur d'un habitat que d'un centre cérémoniel, même si quelques ossements humains ont été retrouvés mêlés aux déchets dans les diverses couches de comblement du fossé.

L'APPORT DES FOUILLES DE L'ENCEINTE DE ROC D'EN GABIT À CARCASSONNE (AUDE)

L'opération de fouille programmée de ce site a été motivée par un projet d'extension de carrière de grès de Carcassonne, qui a entraîné le dégagement complet

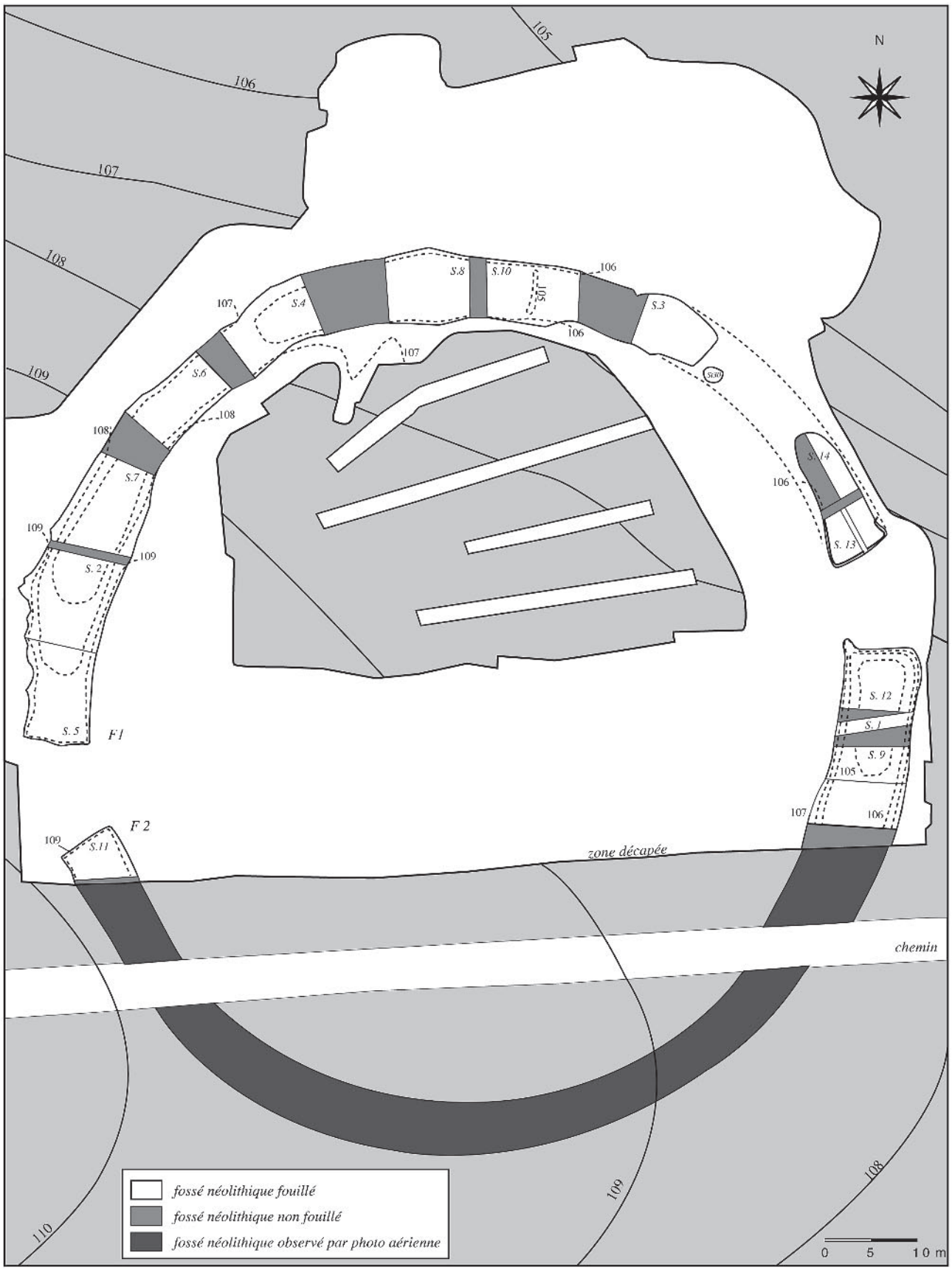


Fig. 4 – Roc d'en Gabit, Carcassonne (Aude). Plan du site effectué grâce aux informations des fouilles programmées (2001-2004) et aux photographies aériennes obliques de 1991 (relevé J. Vaquer, DAO H. Vergély).
Fig. 4 – *Roc d'en Gabit, Carcassonne (Aude). Layout of the site carried out with the information from the programmed excavations (2001-2004) and the oblique aerial photographs of 1991 (drawing J. Vaquer, CAD H. Vergély).*

et la fouille de la partie menacée en quatre campagnes (2001-2004). Le tracé de l'enceinte annulaire détectée en prospection aérienne en 1991 a été précisé. Cet aménagement de grande ampleur avait pu être attribué au début Néolithique final (Saint-Ponien ou Vérazien ancien) par un sondage en 1992 mais restait mal connu en ce qui concerne sa morphologie précise, sa durée d'utilisation et son possible rôle économique ou social.

Au terme de l'opération, les décapages mécaniques réalisés sur les parcelles accessibles ont permis de dégager la structure fossoyée et près de la moitié de l'aire interne de l'enceinte (Vaquer *et al.*, 2004). Celle ci est parfaitement circulaire et mesure une centaine de mètres hors tout. Elle se compose de deux arcs parfaitement symétriques séparés par deux passages d'une douzaine de mètres de large et orientés à l'est et à l'ouest (fig. 4). Le fossé creusé dans des lœss a un double pendage vers le nord-est dans l'arc septentrional et vers l'est dans l'arc méridional. Il a été très fortement amputé par l'érosion jusqu'à disparaître sur une partie de son développement ; néanmoins, dans les secteurs les mieux conservés, il mesure encore une dizaine de mètres de large et plus de trois mètres de profondeur. En estimant sa largeur moyenne d'origine à 9 m à l'embouchure et sa profondeur d'origine à près de 4,5 m, son creusement aurait produit plus de 7 500 m^3 de terre, ce qui représente un investissement considérable en main d'œuvre pour l'époque. Ce fossé a été fouillé sur 120 m de long en établissant de nombreuses coupes transversales et longitudinales. La dynamique de remplissage telle qu'on peut la restituer révèle quatre épisodes principaux. Le premier, marqué par l'érosion des flancs du fossé et des apports limono-sableux lités traduisant une mise en eau épisodique, est le seul à contenir des rejets anthropiques, surtout localisés près des passages. Le second épisode de comblement généralement asymétrique témoigne d'apports internes sans doute liés à l'érosion d'une énorme levée de terre formant deux probables hémicycles opposés. Le troisième épisode sans doute lent est constitué de limon brun provenant de l'érosion aréolaire du site et d'une pédogenèse *in situ* lors d'une période d'abandon du site. Le dernier est marqué par une réoccupation du site dont des lambeaux de sol de circulation ont été piégés au sein même du fossé, tandis que quelques fosses bordent son côté externe.

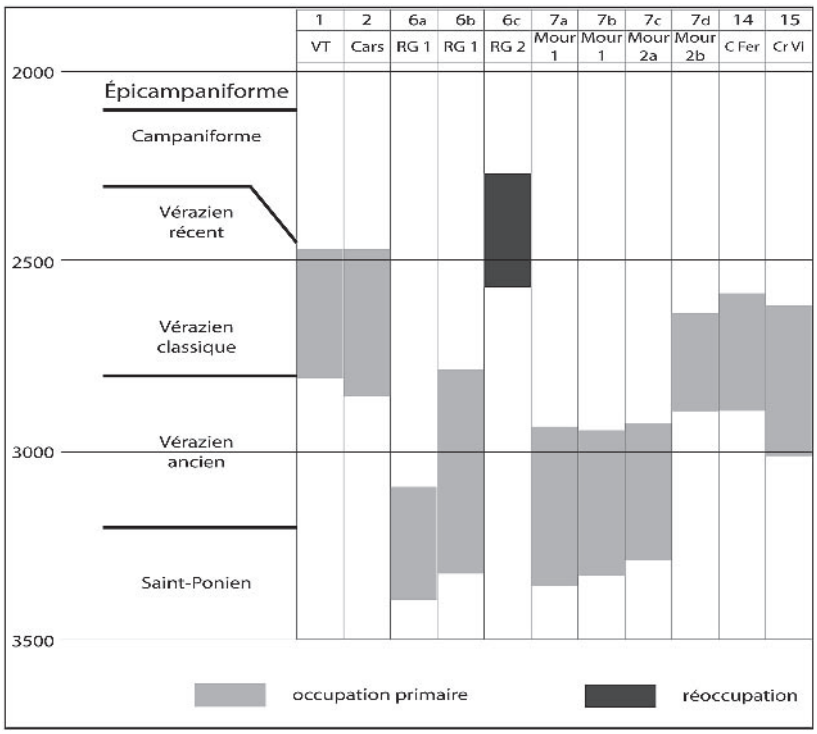
La typologie du mobilier (Saint-Ponien) et les datations absolues placent la construction de l'enceinte dans la deuxième moitié du quatrième millénaire av. J.-C. (Ly 12 021 : 4555 ± 50 BP, soit 3495-3098 av. J.-C. avec maximum de probabilité à 3380-3100) et son occupation jusqu'au début du troisième millénaire (Ly 6224 : 4380 ± 95 BP, soit 3300-2784 av. J.-C., avec maximum de probabilité à 3029-2981). La réoccupation du site attestée dans les comblements supérieurs du fossé et dans des silos voisins est attribuée au Vérazien récent (Ly 12020 : 3970 ± 60 BP, soit 2575-2208 av. J.-C., avec un maximum de probabilité à 2575-2275). Elle intervient après une longue période d'abandon et n'a pas impliqué un recreusement du fossé qui était pratiquement comblé et sans doute déjà échancré par l'érosion. Les décapages entrepris dans l'aire interne ou aux abords du monument n'ont pas permis de découvrir de structures contemporaines de la première occupation de l'enceinte et qui auraient pu aider à cerner sa fonction. Les seuls éléments disponibles sont donc les rejets de vestiges ou les dépôts contenus dans les couches de comblement du fossé. Ils sont peu abondants, sauf dans les niveaux les plus anciens sur les bordures des deux passages qui sont les seuls endroits où l'on note des rejets de vidanges de foyers contenant des débris de torchis modelés. Ils sont accompagnés de céramiques et d'instruments de mouture brisés, de restes de faune consommée et de témoins de productions artisanales sous forme d'ébauches de bracelets, d'outillage lithique et osseux ou de fusaïole. Si ces rejets témoignent d'activités relevant normalement des sites d'habitat, ils sont toutefois peu abondants et ont probablement été constitués dans un temps relativement bref, ce qui traduit une disproportion évidente entre l'ampleur des travaux consacrés à la construction de cette enceinte et les vestiges laissés par ses occupants.

Par ailleurs, ces zones situées près des passages présentent des particularités, notamment des dépôts de restes humains sélectionnés (blocs crâniens et os longs), une forte proportion de restes crâniens de bovins parfois complets ou le rejet d'un capriné en connexion, qui pourraient témoigner d'activités rituelles ou cérémonielles impliquant l'exposition, la manipulation puis l'enfouissement de tels restes.

BILAN ET DISCUSSION

Depuis l'identification des premières enceintes fossoyées du Néolithique final-Chalcolithique en Languedoc, les connaissances sur ce genre d'aménagement ont progressé en quantité et en qualité. Si l'on se fie à la densité relevée dans les secteurs les mieux prospectés, le dénombrement de ces structures n'est sans doute pas terminé et il serait prématuré d'aborder les questions concernant les relations entre ces enceintes et leur territoire. Le constat d'une diversité des modes de retranchement dressé il y a une vingtaine d'années, à la fois pour la morphologie, la superficie, le lien avec la topographie et la physiographie, reste globalement valable, mais il se double aujourd'hui d'autres interrogations qui découlent de l'affinement des recherches et des corrélations multiples que l'on peut établir à partir des données de fouilles.

En tout premier lieu, il faut souligner la clarification de certains aspects ayant trait à l'attribution culturelle ou à la chronologie des sites, mais aussi et surtout à la périodisation architecturale de ces derniers, ainsi qu'à leur propre évolution taphonomique, qui peuvent influer sensiblement sur leur morphologie, voire sur la perception de leurs éléments structurants. Les données radiochronologiques disponibles ne sont pas encore très nombreuses (fig. 5). Elles suggèrent un assez grand étalement des périodes concernées par l'édification ou l'occupation des enceintes. Cette longue durée, qui peut friser le millénaire d'après les données de Mourral



1 : Villeneuve-Tolosane
2 : Carsac-Mayrevielle
6a : Roc d'en Gabit phase 1
6b : Roc d'en Gabit phase 1
6c : Roc d'en Gabit réoccupation
7a : le Mourral phase 1
7b : le Mourral phase 1
7c : le Mourral phase 2a
7d : le Mourral phase 2b
14 : la Croix de Fer
15 : la Croix Vieille

Fig. 5 – Tableau des repères de chronologie absolue pour les occupations primaires et les réoccupations de quelques enceintes du Néolithique final-Chalcolithique en Languedoc occidental (DAO J. Vaquer).
Fig. 5 – *Table of the reference points of absolute chronology for the primary occupations and the re-occupations of some enclosures from the Final Neolithic/Chalcolithic in Western Languedoc (CAD J. Vaquer).*

et de Roc d'en Gabit, est évidemment problématique, en particulier au regard des éléments constitutifs des retranchements qui étaient essentiellement en terre et en bois et donc à faible durée de vie. Dans ces deux cas, il a pu être prouvé grâce aux fouilles que l'édification et l'utilisation effective des fossés d'enceinte avaient été beaucoup plus limitées dans le temps et que les témoins récents trouvés au sommet des remplissages des fossés pouvaient résulter de réoccupations des sites ou de piégeages de vestiges sans rapport véritablement fonctionnel avec les premiers aménagements alors ruinés ou inopérants, en tout cas non réaménagés (Vaquer, 2002a).

Sur d'autres sites, notamment ceux à fossés doubles ou multiples, il est légitime de s'interroger pour savoir s'ils ont été conçus ainsi dès le départ ou si la complexification de leurs tracés est due à des agrandissements ou à des réaménagements. Ce pourrait être le cas à Rocreuse, à Saint-Antoine ou à Carsac, qui présentent des fossés concentriques, mais on ne peut le prouver faute de fouilles de grande ampleur. Il faut raisonnablement envisager des reprises architecturales sur le site des Mourguettes où deux fossés d'enceintes se recoupent partiellement et il faut surtout prendre en compte ce type de phénomène dans le cas de Puech-Haut où les fouilleurs envisagent plusieurs stades d'évolution du retranchement qui aurait été d'abord à tranchée de palissade seule, puis à fossé doublé d'une levée de terre et enfin agrandi partiellement avec un fossé bordé d'un talus paramenté d'un mur en pierres sèches (Carozza *et al.*, 2003).

En l'état actuel des connaissances, si l'on se fonde sur la typologie des assemblages de mobiliers, on constate deux pôles chronologiques pour la création d'établissements ceinturés en Languedoc (fig. 6). Le premier correspond au Saint-Ponien récent ou au Vérazien ancien (caractérisé par une industrie en silex à base de lames importées et une céramique à vases carénés et gros vases à cordons). Il se place à la fin du quatrième millénaire et au tout début du troisième millénaire et comporte aussi bien des enceintes appuyées sur un escarpement comme Rocreuse que des enceintes à plan refermé sur lui-même comme Roc d'en Gabit, Mourral, Saint-Antoine ou Carsac. Il convient de noter que ces enceintes, qui ont livré des éléments mobiliers comparables, sont toutes situées dans le couloir de l'Aude-Fresquel. Hormis Rocreuse, dont la superficie peut correspondre à l'habitat d'une communauté (3,9 ha maximum), les autres enceintes sont toutes petites et n'abritaient que des groupes humains réduits et farouchement protégés, comme l'illustre le cas emblématique de Mourral. C'est en

effet dans ce groupe que se trouvent les fossés les plus imposants (plus de 9 m de large et près de 3 m de profondeur à Roc d'en Gabit et à Carsac), ceux qui ont probablement mobilisé le plus de main d'œuvre et qui ne livrent paradoxalement que peu de vestiges.

Le second temps fort correspond au Vérazien classique ou récent (caractérisé notamment par des céramiques à mamelons superposés ou à décors de cannelures et d'impressions). Il se place vers le milieu du troisième millénaire av. J.-C., avec une persistance des occupations jusqu'au Campaniforme dans plusieurs cas. Il comporte des enceintes de types variés : éperon barré comme la Moulinasse ; enceintes annulaires ou ovalaires comme la Croix de Fer, Villeneuve-Tolosane, les Mourguettes ; enceintes subquadrangulaires comme la Croix Vieille ou encore à tracé sinueux avec de petits bastions comme le Puech-Haut, dont la morphologie générale évoque fortement les enceintes fontbuxiennes du Languedoc oriental. Dans de nombreux cas, ces fossés sont nettement moins imposants que ceux de la période précédente. Le lien entre le fossé et la ou les palissades n'est réellement documenté qu'à Villeneuve-Tolosane. Sur ce site, très partiellement exploré, deux tranchées de fondation de palissade se rejoignent sur l'emplacement d'une porte en retrait ; ce sont les témoins d'un possible coffrage de rempart en terre qui pourrait évoquer certains retranchements artenaciens comme celui de Camp Challignac en Charente. Une autre nouveauté dans ce groupe pourrait être l'emploi de pierres rapportées qui ont pu participer à la contention d'un talus, voire à l'édification d'un vrai mur de protection, comme on l'envisage pour le site des Mourguettes et pour la dernière phase du site de Puech-Haut. C'est un autre caractère partagé avec la culture de Fontbouisse qui pourrait traduire des influences orientales, à moins d'envisager qu'il ne soit dû qu'à un déficit en bois d'œuvre dans l'environnement proche de ces enceintes à longue durée d'occupation.

Les questions ayant trait à la fonction ou plutôt aux fonctions possibles de telles enceintes ne peuvent être réellement abordées que pour les sites ayant fait l'objet de fouilles étendues et d'études poussées sur les structures et les assemblages de vestiges. En l'absence de témoins architecturaux clairement identifiables à l'intérieur des enceintes, il a été admis qu'il s'agissait d'habitats défensifs sur la seule constatation de rejets domestiques dans le remplissage des fossés. Ce n'est qu'avec la fouille de Mourral et plus récemment celle de Puech-Haut que l'existence de restes de bâtiments internes a été clairement démontrée, mais il reste difficile, voire impossible, de cerner plus précisément la fonction de ces constructions de grande ampleur. L'aspect défensif est cependant indéniable à Mourral, où l'on peut affirmer que le fossé, susceptible de se remplir d'eau dans le secteur oriental, était doublé d'un talus sur le coté interne, lui-même renforcé par une palissade faite de gros rondins de 0,20 m de diamètre. Ces deux structures complémentaires formaient l'essentiel du retranchement. Elles ont été entretenues, voire modifiées de façon à réduire la largeur du passage occidental situé quant à lui dans un terrain graveleux et sableux ne retenant pas l'eau de pluie. La grande majorité des vestiges recueillis dans les couches du

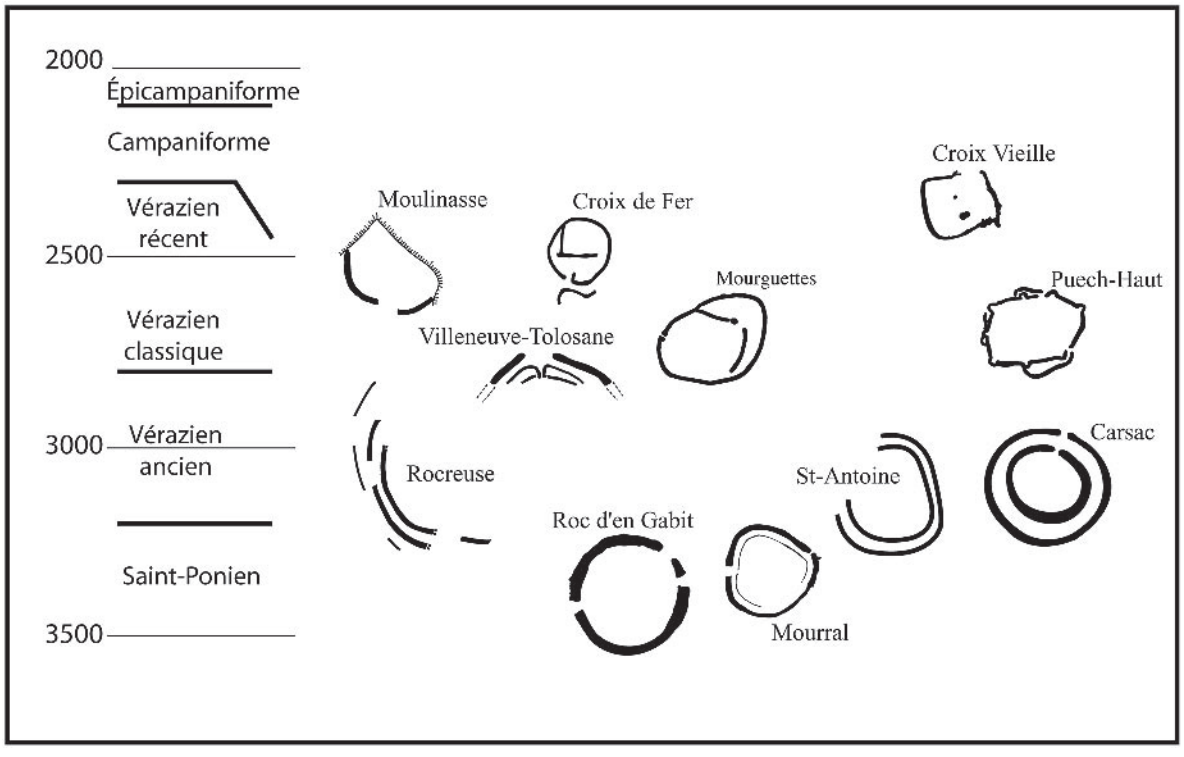


Fig. 6 – Schéma d'évolution typologique et chronologique des enceintes fossoyées du Néolithique final en Languedoc occidental (DAO J. Vaquer).
Fig. 6 – *Diagram of typological and chronological evolution of the ditched enclosures of the Final Neolithic in Western Languedoc (CAD J. Vaquer).*

comblement inférieur du fossé témoigne de rejets de consommation comportant de nombreux restes de faune. C'est l'élevage des bovins qui domine et des indices de soins ou l'aspect de la courbe des âges d'abattage indiquent une haute maîtrise de cette activité. Ces caractères économiques semblent différents de ce que l'on observe habituellement sur les petits habitats non fortifiés de cette époque, où les restes de faune sont peu abondants et où l'on trouve surtout de nombreuses fosses et silos destinés à la conservation des céréales. On peut retenir pour Mourral l'interprétation d'un site fortifié qui abritait un groupe humain réduit et probablement de statut élevé, comme le suggèrent la position perché du site et l'aspect monumental des témoins d'architecture en bois. L'outillage lithique réalisé essentiellement en silex exogènes indique que les occupants étaient bien intégrés aux réseaux d'échanges de grande ampleur et peut-être même qu'ils participaient à leur contrôle ou à leur fonctionnement. L'ensemble de ces données plaide pour considérer que le Mourral est plutôt une résidence fortifiée de haut rang qu'un monument cultuel à usage collectif, ce qui n'implique pas évidement qu'aucune activité rituelle ou cérémonielle n'ait eu lieu sur le site.

C'est à partir d'analogies morphologiques avec les *Henge monuments* britanniques qui concernent plus particulièrement certaines enceintes parfaitement circulaires à large fossé et à grands passages que l'hypothèse de sanctuaires a été proposée, notamment pour les enceintes de Carsac-Mayrevielle et de Roc d'en Gabit à Carcassonne (Vaquer, 2001). La présence récurrente d'ossements humains sur ces deux sites, voire d'une sépulture disloquée au fond du fossé interne de Carsac, pouvait accentuer la pertinence de ces rapprochements. En réalité, la poursuite des travaux de terrain, notamment à Roc d'en Gabit, ne renforce pas cette interprétation. Sur ce site, il a pu être prouvé par de nombreuses coupes que la levée de terre jouxtait le flanc interne du fossé et non le flanc externe comme dans la plupart des sanctuaires britanniques (Wainwright, 1989 ; Gibson, 1998). La présence d'os humains sélectionnés (crânes et os long) est bien confirmée sur ce site, notamment à la base du remplissage du fossé où ils sont mêlés à d'abondants restes de faune. On trouve aussi dans les mêmes niveaux de nombreux éléments qui témoignent d'activités culinaires et de consommation (céramiques brisés, cendres, restes d'argile cuite, graines carbonisées, nombreux outils de mouture ou de broyage, os de faune brisés ou brûlés) et même des pièces qui témoignent d'activités de fabrication (ébauches de bracelets en calcaire, fusaïole, outillage en os et pierre polie, outillage lithique diversifié). Il n'y a donc pas lieu de distinguer ces enceintes parfaitement annulaires des autres, même si l'on peut envisager pour la plupart une pluralité des activités. Il convient de souligner que ces sites à large fossé avaient réclamé de grands investissements en temps de travail et qu'ils ont dû de ce fait participer à des formes de polarisation de la vie sociale, économique et spirituelle au moment de leur réalisation ou de leur utilisation primaire. Leur rôle principal serait de fédérer les énergies dans des sociétés en cours de mutation à l'aube des Âges des Métaux et sans doute pour des objectifs multiples qu'il serait vain de vouloir discriminer dans les contextes de cette époque. ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARNAL J. (1973) – Le Lébous à Saint-Mathieu-de-Tréviers (Hérault), *Gallia Préhistoire*, t. 16, 1, p. 131-193, 60 fig.

CAROZZA L., VIGNAUD A., avec la coll. de DRUELLE P., GEORJON C., RAUX A. (2003) – Les enceintes du Néolithique final et du Chalcolithique de Puech-Haut (Paulhan, Hérault) : résultats préliminaires, *in* J. Gascó, X. Gutherz et P.-A. de Labriffe dir., *Temps et espaces culturels, Actualité de la recherche en Préhistoire récente dans le Midi, Actes des IVes rencontres méridionales de Préhistoire récente, Nîmes, 2000*, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 15, Lattes, p. 311-318., 6 fig.

CHEVALLIER R. (1964) – *L'avion à la découverte du passé*, Fayard, Paris, 221 p.

COLOMER A., COULAROU J., GUTHERZ X. (1990) – *Boussargues (Argelliers, Hérault). Un habitat ceinturé chalcolithique : les fouilles du secteur ouest*, Documents d'Archéologie française, n° 24, éd. la Maison des sciences de l'Homme, Paris, 220 p., 132 fig.

ESPÉROU J.-L. (1989) – Les fossés néolithique final du Bitterois oriental, *Archéologie en Languedoc, Hommage à H. Prades*, t. 4, p. 53-56, 7 fig.

ESPÉROU J.-L. (1999) – Les enceintes chalcolithiques du Languedoc central, *in* A. Beeching et J. Vital dir., *Préhistoire de l'espace habité en France du Sud, Actes des I^res^ rencontres méridionales de Préhistoire récente, Valence, 1994*, Travaux du Centre archéologique de Valence, n° 1, p. 91-100, 7 fig.

ESPÉROU J.-L., ROQUES P. (1994) – L'enceinte chalcolithique de la Croix Vieille à Montblanc (Hérault), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 91, n° 6, p. 422-428, 13 fig.

ESPÉROU J.-L., ROQUES P., PERNAU J. (1996) – L'enceinte chalcolithique de la Croix Vieille à Montblanc (Hérault), la structure 8, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 93, n° 4, p. 549-560, 12 fig.

GIBSON A. (1998) – *Stonehenge and Timber Circles*, Tempus Publishing Limited, Brimscombe Port Stroud, Gloucestershire, 160 p., 107 fig., 16 ph.

GRIMAL J.-P. (1989) – L'enclos chalcolithique des Mourguettes (Portiragnes, Hérault), *in* A. D'Anna et X. Gutherz dir., *Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le Sud de la France et les régions voisines, Actes du colloque de Montpellier-Aix-en-Provence, avril 1987*, Mémoire de la Société languedocienne de Préhistoire, n° 2, Montpellier, p. 93-97, 4 fig.

GRIMAL J.-P. (1991) – Le gisement ceinturé des Mourguettes (Portiragnes, Hérault), *Le Chalcolithique en Languedoc ses relations extra-régionales, Actes du colloque de Saint-Mathieu-de-Tréviers (Hérault), septembre 1990*, Archéologie en Languedoc, 1990/1991, n° spécial, Fédération Archéologique de l'Hérault, Lattes, p. 109-113, 5 fig.

GUTHERZ X., JALLOT L. et coll. (1989) – Habitats chalcolithiques ceinturés de l'Hérault oriental, *in* A. D'Anna et X. Gutherz dir., *Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le Sud de la France et les régions voisines, Actes du colloque de Montpellier-Aix-en-Provence, avril 1987*, Mémoire de la Société languedocienne de Préhistoire, n° 2, Montpellier, p. 111-126, 9 fig.

GUILAINE J., VAQUER J., COULAROU J., TREINEN-CLAUSTRE F. *et al.* (1989) – *Ornaisons-Médor. Archéologie et écologie d'un site de*

l'Âge du Cuivre, de l'Âge du Bronze final et de l'Antiquité tardive, éd. Archives d'Écologie préhistorique, série monographies, EHESS, Toulouse, 320 p., 134 fig., 19 tabl., 33 ph.

GUILAINE J., BARTHÈS P., COULAROU J., BRIOIS F., VAQUER J. *et al.* (1997) – *La Poste Vieille*, Centre d'Anthropologie, Toulouse, Archéologie en Terre d'Aude, Carcassonne, 252 p. nb. fig. et photos.

LOUIS M. (1948) – *Préhistoire du Languedoc méditerranéen et du Roussillon*, éd. des Cahiers d'Histoire et d'Archéologie, Nîmes, 204 p.

PASSELAC M. (1995) – Une maison de l'habitat protohistorique de la Moulinasse à Salles-d'Aude (VIe s. av. n. è.), *Sur les pas des Grecs en Occident*, Études massaliètes, 4, p. 173-192, 16 fig.

PRADES H., ARNAL J. (1965) – Le gisement du Pierras de l'Hermitage à Servian (Hérault), *Bulletin du Musée d'Anthropologie de Monaco*, n° 12, p. 185-200, 3 fig., 2 pl.

VAQUER J. (1990) – *Le Néolithique en Languedoc occidental*, éd. CNRS, Paris, 412 p., 202 fig., 14 ph.

VAQUER J. (1995) – Les enceintes du Néolithique final en Languedoc occidental, *L'habitat néolithique et protohistorique dans le Sud de la France*, Séminaires du Centre d'anthropologie, Toulouse, p. 23-26, 4 fig.

VAQUER J. (1998) – Le Mourral, Trèbes (Aude), a fortified languedocian late neolithic site, reoccupied by bell beakers, *in* M. Benz et S. Van Willigen dir., *The Bell Beakers «phenomenon», Actes du séminaire « Das Glockenbecherphänomen », Freiburg, 1997*, BAR, International Series, 690, p 15-21, 3 fig.

VAQUER J. (2000) – Détection aérienne des camps néolithiques en Languedoc occidental, *in* M. Pasquinucci et F. Trément dir., *Non destructive techniques applied to landscape exploration, Actes du colloque de Pise, décembre 1995*, Populus Monographie 4, université de Leicester, p. 61-69, 5 fig.

VAQUER J. (2001) – Les enceintes annulaires du Néolithique final languedocien, habitats ou sanctuaires ?, *in* J. Guilaine dir., *Communautés villageoises du Proche-Orient à l'Atlantique (8000-2000 avant notre ère)*, Séminaires du Collège de France, éd. Errance, Paris, p. 223-237, 11 fig.

VAQUER J. (2002a) – The Mourral enclosure, Trèbes (Aude, France) and the ring enclosures of the languedocian Late Neolithic, *in* G. Warndell et P. Topping dir., *Enclosures in Neolithic Europe*, Oxbow Books, Oxford, p. 28-36, 9 fig.

VAQUER J. (2002b) – Habitat et occupation du territoire en Languedoc occidental au troisième millénaire avant J.-C. (Vérazien et Campaniforme dans les sites ceinturés), *Pirineus i veïns al tercer millenni AC. De la fi del Neolitic a l'edat del Bronze entre l'Ebre i la Garonna, Actes du XIIe colloque international d'archéologie de Puigcerda, 2000*, Institut d'Estudis Ceretans, Puigcerda, p. 155-177, 9 fig.

VAQUER J., CLAUSTRE F. (1999) – Archéologie aérienne et habitats préhistoriques en Languedoc occidental (France), *Hommage à Roger Agache, Actes du colloque international d'archéologie aérienne, Amiens, 1992*, Revue archéologique de Picardie, n° spécial 17, p. 397-408, 11 fig.

VAQUER J., TREINEN-CLAUSTRE F. (1989) – Recherches sur les enceintes du Languedoc occidental, *in* A. D'Anna et X. Gutherz dir., *Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le Sud de la France et les régions voisines, Actes du colloque de Montpellier-Aix-en-Provence, avril 1987*, Mémoire de la Société languedocienne de Préhistoire, n° 2, Montpellier, p. 9-20, 9 fig.

VAQUER J., GUILAINE J., COULAROU J. (1995) – Carsac (Carcassonne, Aude), double enceinte du Néolithique final, *in* J. Guilaine dir., *Temps et espace dans le bassin de l'Aude du Néolithique à l'Âge du Fer*, Centre d'anthropologie, Toulouse, p. 41-47, 4 fig.

VAQUER J., GANDELIN M., MARSAC R. (2003) – L'enceinte du Néolithique final de Mourral, Trèbes (Aude), *in* J. Gascó, X. Gutherz et P.-A. de Labriffe dir., *Temps et espaces culturels, Actualité de la recherche en Préhistoire récente dans le Midi, Actes des IVes rencontres méridionales de Préhistoire récente, Nîmes, 2000*, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 15, Lattes, p. 319-326., 4 fig.

VAQUER J., GANDELIN M., MARSAC R. (2004) – Le site de Roc d'en Gabit, Carcassonne (Aude), *in* H. Dartevelle dir., *Auvergne et Midi, actualité de la Recherche, Actes des V^es^ rencontres méridionales de Préhistoire récente : Auvergne et Midi*, Préhistoire du Sud-Ouest, suppl. n° 9, Cressensac, p. 463-472, 6 fig.

WAINWRIGHT G. (1989) – *The Henge Monuments, ceremony and society in prehistoric Britain*, Thames and Hudson, London, 176 p., 111 fig.

Jean VAQUER
UMR 8555-Centre d'anthropologie
39, allées Jules Guesde, 31000 Toulouse
Dépôt de fouilles de Carcassonne
5, rue de l'Olivier, 11000 Carcassonne
VAQUERJEAN@aol.com